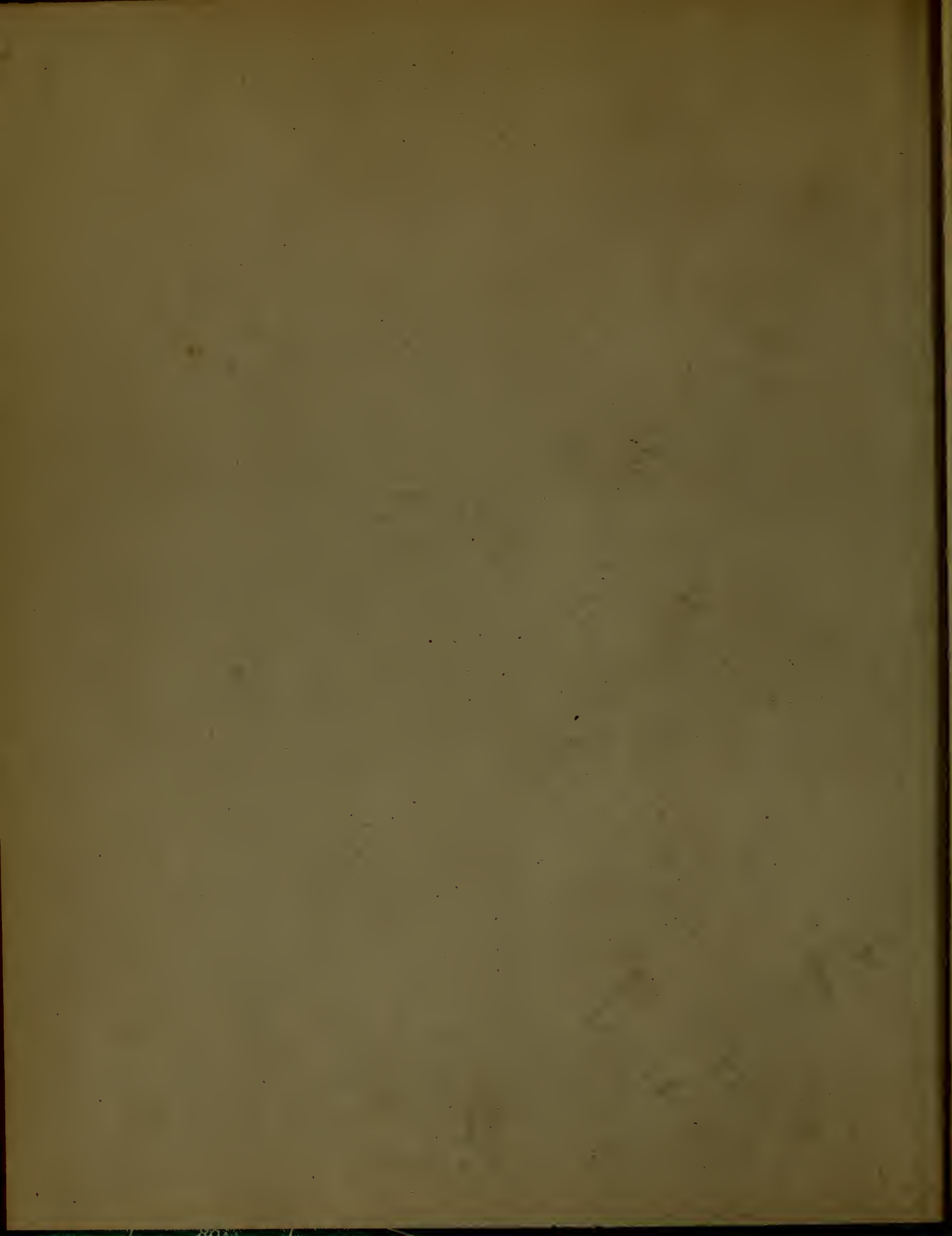


76F

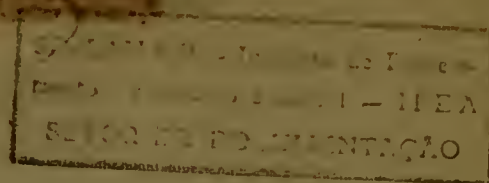
SECRETARIA - Instituto de Defesa
Materia Documental - 1 - 1954
SECTOR DE DOCUMENTAÇÃO



L'HISTOIRE QUANTITATIVE DU BRÉSIL
DE 1800 A 1930

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

COLLOQUES INTERNATIONAUX
DU
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



N° 543

L'HISTOIRE QUANTITATIVE DU BRÉSIL DE 1800 A 1930

Paris
11-15 Octobre 1971

L'Histoire quantitative du Bresil de
1800 a 1930



RJ0270/76

IPEA - RJ

EDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

15, quai Anatole-France — 75700 PARIS

1973

330.981
Q714

COLLOQUE INTERNATIONAL C.N.R.S. N° 543

SUR

« L'HISTOIRE QUANTITATIVE DU BRÉSIL DE 1800 A 1930 »

Paris, 11-15 octobre 1971

Le colloque a eu lieu à l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine,
28, rue Saint-Guillaume, 75-Paris-7^e (Tél. BAB. 35-93, 94 et 95).

Président de l'Université de rattachement Paris III :

M. Raymond LAS VERGNAS.

Directeur de l'Institut :

M. Pierre MONBEIG

Professeur à l'Université de Paris I

Directeur Scientifique du C.N.R.S.

Responsable de l'Organisation du Colloque :

M. Frédéric MAURO

Professeur à l'Université de Paris X.

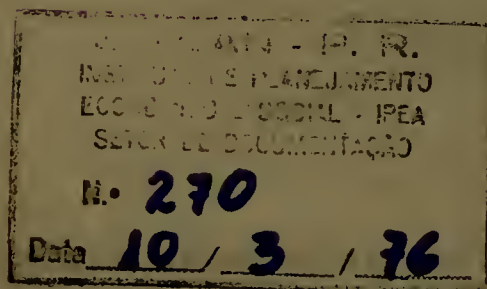
Secrétaire Général, chargé de la Trésorerie :

M. Pierre VAYSSIÈRE

Assistant à l'Université de Paris X.

Secrétaire : M^{me} Thérèse BOUYSSÉ

Attachée au Centre de Documentation de l'I.H.E.A.L.



LISTE DES PARTICIPANTS

- ALENCASTRO Felipe. — Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine, 28, rue Saint-Guillaume, Paris (7^e).
- ATHAYDE Johildo de. — Ladeira da Barra, 415, Salvador (Bahia) (Brésil).
- BAER Werner. — Department of Economics and Business Administration, Vanderbilt University, Nashville, Tenn. (U.S.A.).
- BALHANA Altiva PILATTI. — Faculdade de Filosofia, Caixa Postal 1781, Curitiba, Paraná (Brésil).
- BARRÈRE Doyen Alain. — 238, Boulevard Raspail, Paris (14^e), France.
- BASTIDE Roger. — 48, rue du Général Delestraint, Paris (16^e).
- BETHELL Leslie. — Department of History, University College of London, Gower Street, London WC 1 E 6 BT (G.-B.).
- BOURDÉ Guy. — 31, Boulevard Beauséjour, Paris (16^e).
- BOUDEVILLE Jacques. — 52, rue du Ranelagh, Paris (16^e).
- BOUYSSÉ Thérèse. — 28, rue Saint-Guillaume, Paris (7^e).
- BUESCU Mircea. — Rua Cesario Alvim 55 B, Apto 1001, Rio de Janeiro (Guanabara) (Brésil).
- CANDEAU-FAURE Suzanne. — Direction de la Documentation, 31, Quai Voltaire,, Paris (7^e).
- CANTEL Doyen Raymond. — Institut d'Etudes Portugaises et Brésiliennes, 17, rue de la Sorbonne, Paris (5^e).
- CARON François. — 11-13, rue des Roses, 92 - Fontenay-aux-Roses.
- CHAUNU Pierre. — 12, rue des Cordeliers, 14 - Caen.
- COLO Gabriel. — 88, rue du Cherche-Midi, Paris (6^e).
- FRANCO Alvaro da COSTA. — Service Culturel, Ambassade du Brésil, Paris.
- FRANCO Maria Sylvia CARVALHO. — Directora do Depart. de Filosofia, Caixa Postal 8105, São Paulo, (Brésil).
- FURTADO Celso. — 4, rue d'Anjou, 94 - Chevilly-la-Rue.
- GLENISSON J. — 20, Boulevard de Grenelle, Paris (16^e).
- GODECHOT Doyen Jacques. — 17, rue Antonin Mercié, 31 - Toulouse.
- HIERSEMENZEL Uwe. — Gosslerstr. 13, 34 - Göttingen (All. Occ.).
- HENRY Louis. — I.N.E.D., 23, Av. Franklin Roosevelt, Paris (8^e).
- IGLESIAS Francisco. — Rua Pouso Alegre 1848, Belo Horizonte (Minas) (Brésil).
- JANCSO Istvan. — 82, Bd Masséna, P 104, 75013 Paris.
- JEANJEAN Louis. — 14, rue Rodier, Paris (9^e).
- JOHNSON Harold. — Department of History, University of Virginia, Charlottesville (Virginia 22203) (U.S.A.).
- KELLENBENZ Hermann. — Seminar für Sozial und Wirtschaft Geschichte, Fredrich Alexander Universität, Erlangen-Nürnberg, Nürnberg, Findelgasse 7.
- LABROUSSE Ernest. — 62, rue Claude Bernard, Paris (5^e).
- LAMBERT Denis-Clair. — 23, rue Sala, 69 - Lyon.

- LAMBERT Jacques. — Faculté de Droit, 69 - Lyon.
- LEVY Bárbara. — Avenida Copacabana 866, Apto 501, Copacabana, ZC 07 Rio (Brésil).
- LEVY-LEBOYER Maurice. — 64, rue Pergolèse, Paris (16°).
- LISANTI Luís. — Faculdade de Filosofia, Caixa Postal 420, Marila (São Paulo) (Brésil).
- LOBO Eulalia Lahmeyer. — Department of History, University of South Carolina, Columbia (South Carolina), 29208 (U.S.A.).
- MANSUY Andrée. — Le Rondeau, route de Mauzaize, 78 - La Boissière-Ecole.
- MARCILIO Maria Luisa. — Rua Maceio, 107, Apto 61, Consolação, São Paulo-3 (Brésil).
- MARTINIÈRE Guy. — 1, Place Blanqui, 87 - Limoges.
- MARTIN J. M. — Département de Sciences Economiques, Université de Grenoble II, 38 - Grenoble.
- MARCZEWSKI Jean. — 58, Boulevard Suchet, Paris (16°).
- MASSA J. M. — Université de Haute Bretagne, 35 - Rennes.
- MAURO Frédéric. — 5, Square Thiers, Paris (16°).
- MATTOSO Katia de QUEIRÓS. — Alameda Capimirim, 2, Apto 11, Barr Avenida, Salvador (Bahia) (Brésil).
- MEYRIAT Jean. — Fondation des Sciences Politiques, 27, rue Saint-Guillaume, Paris (7°).
- MEYER Jean. — 78 A, rue Brillat-Savarin, Paris (13°).
- MEYER Marlyse. — 3, Impasse Gomboust, Paris (1^{er}).
- MONBEIG Pierre. — 87, Boulevard Saint-Michel, Paris (5°).
- NOVAIS Fernando. — Departamento de Historia, USP, Caixa Postal 8105, São Paulo (Brésil).
- ONODY Oliver. — Caixa Postal 12101 ZC 07, Copacabana, Rio de Janeiro (Brésil).
- PERRUCI Gadiel. — 5, rue Villebois-Mareuil, 94 - Vincennes.
- PRATS Raymond. — 4, Avenue du Bel Air, 92 - Bois-Colombes.
- QUEIROZ (de) Maria Isaura PEREIRA. — Faculdade de Filosofia, Caixa Postal 8105, São Paulo (Brésil).
- RAU Virgínia. — Avenida António Augusto de Aguiar, 13-5° Esq., Lisboa (Portugal).
- ROCHE Jean. — 46^{bis}, Boulevard des Minimes, 31 - Toulouse.
- ROCHEFORT Michel. — 33, rue Croulebarbe, Paris (13°).
- ROMANO Ruggiero. — 246, Boulevard Raspail, Paris (14°).
- SCHNEIDER Jürgen. — Seminar für Sozial und Wirtschaft Geschichte, Friedrich Alexander Universität, Erlangen-Nürnberg, Nürnberg, Findelgasse 7 (All. Occ.).
- SILBERT Albert. — Département d'Histoire, Université de Clermont-Ferrand, 63 - Clermont-Ferrand.
- SILVA José GENTIL Da. — Faculté des Lettres, 06 - Nice.
- STOLS Eddy. — Résidence Tamaris P25, Ed. L. Mettewie 73-1080, Bruxelles (Belgique).
- SUZUKI Kunio. — c/o M. Mauro, 5, Square Thiers, Paris (16°).
- TEYSSIER Recteur Paul. — Institut d'Etudes Brésiliennes et Portugaises, 17, rue de la Sorbonne, Paris (5°).
- TEYSSEIRE Daniel. — 41, rue Curie, 92 - Antony.
- VAYSSIÈRE Pierre. — 12, Avenue de Laumière, Paris (19°).
- VAZ Alisson. — Maison du Brésil, Cité Universitaire, Boulevard Jourdan, Paris (14°).
- VILLELA Anibal VILLANOVA. — Rua Melvin Jones 5-290, Rio de Janeiro (Brésil).
- WESTPHALEN Cecília. — Faculdade de Filosofia, Caixa Postal 1781, Curitiba (Parana) (Brésil).

CALENDRIER DES SÉANCES

Lundi 11 octobre

- 9 h. — Accueil des participants.
- 9 h. 30 — Allocution du Directeur de l'Institut.
 - Allocution du Président de l'Université de Paris III.
 - Introduction au Colloque par M. Frédéric MAURO.
 - Analyse économique et histoire quantitative par M. Celso FURTADO (Université de Paris I).
- 14 h. 30 — *De l'époque coloniale à l'époque nationale*. Président : M. Celso FURTADO.
 - Problèmes d'histoire quantitative du Brésil : métrologie et démographie, par M^{lle} Maria Luísa MARCÍLIO (Faculdade de Filosofia, Assis) et M. Luís LISANTI (Faculdade de Filosofia, Marília).
 - Money and Prices in Rio de Janeiro 1760-1820, par M. Harold B. JOHNSON (Université de Virginie).
 - Notas para o estudo do Brasil no comércio internacional do fim do século XVIII ao início do século XIX (1706-1808), M. Fernando A. NOVAIS (U.S.P.).
 - La lexicologie en histoire de l'idéologie : l'inventaire lexicométrique des « Pasquins Seditiosos » d'août 1798 à Bahia, par M. Daniel TEYSSEIRE (Université de Paris XIII).
 - Pour une histoire sérielle du Brésil au XVIII^e siècle : réflexions préalables, par M. Pierre CHAUNU (Université de Paris IV).
 - Pour une quantification globale de l'évolution économique brésilienne depuis l'époque coloniale, par M. Mircea BUESCU (P.U.C., Rio de Janeiro).

Mardi 12 octobre

- *La variable démographique*. Président : M^{lle} Cecília WESTPHALEN.
- Aspectos da história demográfica e social do Rio de Janeiro, 1808-1889, par M^{me} Yedda LINHARES et M^{me} Bárbara LEVY (P.U.C., Rio de Janeiro).
- L'évolution démographique de Curitiba au XIX^e siècle, par M^{lle} Altiva PILATTI BALHANA (Université du Paraná).
- Tendances et structures de ménages dans la capitainerie de São Paulo, 1765-1828, selon les listes nominatives d'Habitants, par M^{lle} Maria Luisa MARCÍLIO (Université de São Paulo).

Après-midi : Repos.

Mercredi 13 octobre

- 9 h. — *Les Prix*. Président : M. Jean MARCZEWSKI.
 - Os preços na Bahia de 1750 a 1930, par M^{me} Kátia de QUEIRÓS MATTOSO (Université Catholique de Bahia).

- Epidemias e flutuações de preços na Bahia no século XIX, par M^{me} Kátia de QUEIRÓS MATTOSO et M. Johildo de ATHAYDE (Université Fédérale de Bahia).
- Evolution des prix et du coût de la vie à Rio de Janeiro, 1820-1930, par M^{me} Eulália LAHMEYER LOBO (Université de Caroline du Sud).
- Les prix à Recife (1890-1940), par M. Gadiel PERRUCI (Université Fédérale de Pernambuco).
- 14 h. 30 — *Les relations extérieures*. Président : M^{me} Kátia de QUEIRÓS MATTOSO.
- Le commerce de la France avec le Brésil et spécialement la position du commerce français dans les divers marchés du Brésil entre 1815 et 1848. Essai d'une analyse de la structure économique, par M. Jürgen SCHNEIDER (Université de Nuremberg).
- Données statistiques sur le système routier Hambourg - Terre Neuve - Brésil (première moitié du XIX^e siècle), par M. Hermann KELLENBENZ (Université de Nuremberg).
- Les investissements belges au Brésil de 1830 à 1914, par M. Eddy STOLS (Université de Louvain).
- Quelques aspects historiques des capitaux étrangers au Brésil, par M. Olivier ONODY (B.N.D.E., Rio).
- Le port de Paranaguá au XIX^e, par M^{lle} Cecília WESTPHALEN (Université du Paraná).
- As exportações da Bahia durante a República Velha (1889-1930). Considerações preliminares, par M. Istvan JANCOS (Université Fédérale de Bahia).

Jeudi 14 octobre

- 9 h. — *Les diverses variables*. Président : M. Werner BAER.
- Como estudar a história quantitativa da Bahia no século XIX, par M. Istvan JANCOS et M^{me} Kátia de QUEIRÓS MATTOSO.
- Perspectiva da história econômica de Minas Gerais (Projeto de pesquisa), par M. Francisco IGLESIAS (Université Fédérale de Minas Gerais).
- La productivité agricole dans l'Etat de São Paulo (XIX^e-XX^e siècles), par Luís LISANTI.
- L'inflation brésilienne en 1850-1870 : monétarisme et structuralisme, par M. Mircea BUESCU.
- 14 h. 30 — *A l'époque statistique*. Président : M. Mircea BUESCU.
- Croissance industrielle et industrialisation : nouvelles perspectives sur les étapes du développement économique du Brésil, par M. Werner BAER (Vanderbilt University) et M. Anibal VILLANOVA VILLELA (Ministère brésilien de la Planification, I.P.E.A.).
- Pôle de développement et pôles de croissance brésiliens au XX^e siècle, par M. Jacques BOUDEVILLE (Université de Paris I).
- Le degré de dualisme de l'économie brésilienne s'est-il atténué en un demi-siècle (1920-1970) ?, par M. Denis-Clair LAMBERT (Université de Lyon II).
- Croissance économique et croissance régionale au Brésil, par M. Louis JEANJEAN (I.H.E.A.L.).
- Remarques finales, par M. Frédéric MAURO.

SÉANCE INAUGURALE

Lundi 11 octobre, 9 h. 30

Président : M. Raymond LAS VERGNAS
Président de l'Université de Paris III

Allocutions : M. Raymond LAS VERGNAS, Président de l'Université de Paris III.
M. Pierre MONBEIG, Directeur du C.N.R.S. et de l'I.H.E.A.L.

Séance de travail. Président : M. Ernest LABROUSSE.

Exposé d'introduction : M. Frédéric MAURO.

Analyse économique et histoire quantitative : M. Celso FURTADO.

Président Las Vergnas

Mesdames, Messieurs et Chers Collègues,

Je tiens à vous dire combien je suis heureux et fier d'ouvrir ce colloque. Il m'est particulièrement agréable que ce soit au sein de l'Université de Paris III, l'Université de la Sorbonne Nouvelle que j'ai l'honneur de présider, que se situent les entretiens, les exposés et les échanges de vue auxquels vous allez participer au cours de ces journées dont je ne doute pas qu'elles soient particulièrement fructueuses.

J'ai plaisir également à constater que vous êtes même parvenus à remplir cette grande salle donnant sur le spectacle réconfortant de ce beau jardin et cela malgré la gêne que nous impose à tous la paralysie partielle de Paris en ces jours de grève.

Le sujet que vous avez choisi pour thème de ces entretiens est un sujet qui insiste sur la « Quantité », mais je ne doute pas que la qualité apparaisse également à la faveur des exposés qui seront faits. Je suis vraiment très heureux de voir ici des savants éminents et de jeunes chercheurs. Je regrette de ne pas pouvoir, personnellement, rester longtemps parmi vous, je vous prie de bien vouloir m'en excuser dès maintenant, je serai obligé dans très peu de minutes de quitter cette Présidence parce que d'autres activités, d'autres charges m'appellent loin d'ici et, comme je l'ai dit tout à l'heure, le temps compte double pour se rendre d'un endroit à l'autre.

Je vous offre tous mes vœux de bienvenue, tous mes vœux de succès pour vos travaux et je passe immédiatement la parole à mon éminent collègue, Directeur et ami Monsieur Monbeig. Vous êtes, n'est-il pas vrai, avec lui, dans les meilleures mains du monde.

Monsieur Monbeig

Monsieur le Président, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Tout colloque, tout congrès débute par des discours, ce sont les hors-d'œuvre d'un repas intellectuel. J'espère que ces hors-d'œuvre ne seront pas trop longs, et que ce ne sera pas comme dans certains restaurants où l'on vous apporte beaucoup de choses, ce que l'on appelle les amuse-gueules, et ensuite où l'on vous donne des portions très congrues. Ce sera certainement l'inverse ici. Comme Monsieur le Président qui a eu l'extrême gentillesse de venir ouvrir nos travaux, je suis aussi, hélas, dans l'obligation de vous quitter pour courir vers une Commission.

C'est notre lot, lorsque nous commençons de prendre un peu d'âge, d'être accablés par les charges administratives. Heureusement, de temps à autre il y a quelques oasis pour nous accueillir et l'une de ces oasis c'est ce colloque organisé par le Centre National de la Recherche Scientifique dans les locaux de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine, c'est-à-dire de l'Université de Paris III.

Cet Institut des Hautes Etudes d'Amérique latine, il se trouve que j'en ai encore, je ne dirai pas la charge, mais la responsabilité, ce qui n'est pas toujours très commode; cet Institut des Hautes Etudes d'Amérique latine est sympathique, il est accueillant; voilà un jardin, il y a encore quelques roses, c'est beau, c'est grand... non, c'est petit et, pensez bien que la salle dans laquelle nous sommes, nous nous en sommes emparés de force, elle ne nous appartient pas. Pour pouvoir nous réunir ici, nous avons dû expulser notre Centre de documentation qui, normalement, travaille dans le fond par là-bas et qui se trouve donc en congé... Cela fait peut-être plaisir aux jeunes filles qui y travaillent, mais pas aux usagers. Vous voudrez bien excuser le Directeur de l'Institut et son Comité de gestion si, tentés par la Bibliothèque, vous vous heurtez à un ascenseur récalcitrant et êtes obligés de vous transformer en escaladeurs. C'est que notre ascenseur est perpétuellement en mauvais état et que l'Université de Paris, malgré toute sa bonne volonté, n'a jamais réussi à le remplacer. Mais enfin, pour les collègues français, ce genre de chose ne les surprendra pas; pour nos collègues étrangers, à part ceux qui ont la chance de travailler dans quelques-uns de ces nouveaux immeubles universitaires brésiliens si magnifiques, à part ceux-là dis-je, eux aussi ne seront guère surpris car c'est un lot international et universitaire que celui d'être mal logés et d'avoir peu d'argent.

Cet Institut d'Amérique latine est associé assez étroitement aux activités du Centre National de la Recherche Scientifique; voici quelques années se tenait ici un colloque sur les problèmes agraires en Amérique latine — quelques-uns de ceux que j'aperçois aujourd'hui en cette salle y participaient déjà. C'est que le Centre National de la Recherche Scientifique, indépendamment de votre serviteur qui y travaille aussi, s'intéresse très vivement aux Amériques latines. Malheureusement le temps passe très vite, mais je voudrais évoquer le colloque que mon excellent ami et collaborateur Frédéric Mauro avait organisé à Toulouse en 1964 sur les capitales en Amérique latine. Quelques années après, le C.N.R.S. organisait le colloque sur les problèmes agraires; ensuite, il y a deux ans, nous avons eu, pour l'inauguration d'un centre de Géographie tropicale à Bordeaux, un colloque totalement brésilien celui-là, consacré à l'organisation de l'espace au Brésil et, aujourd'hui, nous avons cette inauguration d'un colloque qui sera aussi brillant que les autres sur « L'histoire quantitative du Brésil de 1800 à 1930 ».

Vous voyez donc que le Centre National de la Recherche Scientifique, le C.N.R.S., n'oublie pas les Latino-Américains et tout particulièrement les liens qui depuis fort longtemps associent, dans des recherches communes, les Universitaires brésiliens et les Universitaires français.

O papel do C.N.R.S. em termos de pesquisa científica na França é da maior importância. É o organismo que sustenta em última instância a pesquisa científica fundamental e uma de suas funções

é a organização destes colóquios. A participação de um diretor científico do C.N.R.S. num colóquio por êle organizado é tradicional, devendo êste lembrar os princípios fundamentais que orientam a entidade. Um colóquio do C.N.R.S., à diferença dos congressos internacionais, não é uma espécie de feira, onde chegam participantes de todas as partes, muitos dos quais nada entendem do que se trata. Salvo exceções, os grandes congressos internacionais não têm contribuído ao avanço da ciência. É precisamente para lutar contra essa tendência, cada vez mais forte, que o C.N.R.S. organiza os seus colóquios. Eles são limitados a um grupo restrito de entendidos, capazes de levar uma contribuição positiva e concreta ao tema em discussão. Esse tema é escolhido geralmente entre os campos mais novos da ciência, pois consideramos que o apôio ao pioneirismo é tão ou mais importante que o auxílio à pesquisa nos campos já trabalhados. A história quantitativa é sem dúvida um aspecto pioneiro da pesquisa histórica, sobretudo no Brasil. Os brasileiros aqui presentes e os estrangeiros que conhecem o país sabem qual era o método histórico até então vigente. Eu mesmo jamais poderei esquecer o número colossal de páginas que tive de ler para buscar algumas informações sobre a história do café. Páginas e páginas apenas para dizer o nome do secretário da agricultura numa determinada época... Antigamente, essa era a história que se fazia no Brasil. Essa situação mudou muito, e quer-me parecer que a história quantitativa feita hoje pelos meus colegas brasileiros é um dos aspectos importantes do desenvolvimento científico do país. O avanço da pesquisa histórica tem sido notável em todos os países, a ponto de se falar em « new history », como Thompson, ou em « nouvelle géographie ». Penso que a expressão é abusiva e incorreta. A meu ver, trata-se apenas de novos instrumentos nas mãos de historiadores e geógrafos. Creio que é importante chamarmos a atenção sobre isso, sobretudo para os nossos jovens colegas que, um pouco apressadamente, têm uma certa tendência a considerarem tudo o que foi anteriormente feito como ultrapassado. Na verdade, não se pretende resolver tudo com as matemáticas ou com a estatística. Trata-se de um instrumento nas mãos de geógrafos, historiadores e sociólogos. Mas, talvez essas considerações caibam melhor na conclusão do que na abertura, que começa agora. Trabalharemos num ambiente ascético, entre os maiores especialistas da história quantitativa do Brasil, e lamento muito não poder estar pessoalmente presente a todas as sessões, pois estou cada vez mais convencido que o convívio com os historiadores só é positivo ao geógrafo. Mas, sem dúvida teremos a ocasião de nos encontrarmos fora das sessões de trabalho, em ocasiões mais festivas, pois mesmo um colóquio do C.N.R.S. apresenta ocasiões festivas.

Quero agradecer a presença de todos, vindos das mais diversas localidades. É com extraordinário prazer que posso ver brasileiros e amigos do Brasil chegarem a Paris, vindo de diversos países, para trabalharem aqui. Retiro-me, deixando o colóquio em boas mãos, as do professor Mauro.

Je vais faire comme Monsieur le Président Las Vergnas, je vais vous remercier d'être venus ici, vous dire toute la joie extrêmement profonde que j'éprouve en voyant réunis dans cette salle des Brésiliens, et des amis du Brésil venus de plusieurs pays et je me retire sur la pointe des pieds, laissant le colloque aux mains du professeur Mauro.

Monsieur Las Vergnas

Avant de suivre Monsieur le Directeur Monbeig dans sa fuite en avant vers d'autres travaux, et je vous prie, encore une fois, de m'excuser d'être obligé de partir avec lui, je voudrais le remercier de cet exposé si brillant, si lucide, d'où l'humour n'était pas exclu et qui — par les sonorités chantantes d'une langue pleine de grâce et de noblesse, une langue que j'ai essayé moi-même de parler à plusieurs reprises dans le passé sans jamais y parvenir — m'a rappelé les jours charmants que j'ai passés notamment au Portugal.

SÉANCE DE TRAVAIL

Président : M. LABROUSSE

Monsieur Labrousse

Nous allons commencer ce colloque par un exposé introductif de mon collègue Monsieur Mauro, auquel je suis heureux de donner la parole.

Monsieur Mauro

Mes chers amis, je n'ai pu prendre la parole avant le départ de Monsieur le Président Las Vergnas et de Monsieur Monbeig, qui est à la fois directeur des Sciences humaines au Centre National de la Recherche Scientifique et Directeur de cet Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine; je les remercie, je pense que ces paroles les suivront et les rattraperont. Je les remercie de ce qu'ils ont pu faire pour que ce colloque ait lieu, je les remercie en mon nom et au vôtre.

Falarei brevemente em português, sobretudo para agradecer a presença dos professores brasileiros, portugueses e amigos do Brasil vindos dos diversos países onde não se fala o português: Inglaterra, Estados Unidos, Alemanha, Holanda, Bélgica...

Queria expressar a minha grande emoção de ver, hoje, reunidos em Paris, historiadores e economistas brasileiros e estrangeiros, pois isso representa de sua parte um esforço tremendo no sentido da superação de dificuldades, dificuldades essas conhecidas pelos historiadores brasileiros e mesmo por nós, da Europa, e especialmente da França, que são as dificuldades orçamentárias. Justamente por causa disso, não pudemos fazer exatamente aquilo que gostaríamos de ter feito, seja no que se refere à organização material do colóquio, seja no tempo que a êle é dedicado. Temos cerca de 30 comunicações, pois há amigos nossos que gostariam de ter vindo, e que gostaríamos de vê-los hoje aqui, mas que não puderam fazê-lo por razões de orçamento. Penso que para êstes casos o melhor seria procurar conservar o contato.

Je reprends la parole en français pour ne pas fatiguer ceux d'entre vous qui ne suivent pas le portugais. Je voudrais essentiellement vous donner, d'abord, quelques renseignements pratiques car cette séance d'aujourd'hui est une séance introductive, comme on vous l'a dit, et il y a toutes sortes

de petits problèmes, qui se posent. D'abord je voudrais vous dire que vous avez une grande liberté dans l'usage des langues, je crois que le français et le portugais vont être les deux langues du colloque, mais si par hasard certains d'entre vous préféreraient parler l'anglais, je crois qu'ils peuvent le faire et nous résumerons rapidement pour ceux qui ne comprendraient pas cette langue.

D'autre part vous trouverez dans vos sacs, si vous ne l'avez déjà reçu, un programme du colloque. Mais ce programme a subi un certain nombre de petites modifications qui sont surtout des modifications de titres des communications.

... Voilà ce que je voulais dire, d'abord, d'un point de vue essentiellement pratique. Je voudrais maintenant, si votre patience n'est pas encore épuisée, et avant que le Professeur Celso Furtado puisse faire lui-même, ce matin, son exposé, expliquer pourquoi vous êtes ici ce matin, et justifier ce colloque, cette entreprise, qui est un peu le résultat d'un certain nombre d'efforts menés par les uns et les autres depuis quelques années.

D'autre part je voudrais aussi, en même temps, définir le sens de ce colloque et sa portée exacte.

Je pense qu'il faut d'abord nous arrêter au fait que l'histoire quantitative est un des développements de l'histoire et, en particulier, de l'histoire économique dans les années que nous avons vécues, non seulement depuis la guerre mais, comme pourrait en témoigner ici notre Président par son expérience personnelle — dès avant la guerre, dès avant la seconde guerre mondiale.

Vous savez qu'on peut prendre l'expression dans deux sens différents, d'une part au sens le plus large, qui est le sens traditionnel, à savoir que l'histoire quantitative est une façon de faire l'histoire. L'histoire est considérée par nous comme une science sociale, par conséquent, comme toutes les sciences sociales, elle doit utiliser au maximum la quantité, c'est dans cette mesure qu'elle peut progresser; ce n'est pas seulement dans cette mesure mais, c'est en partie, dans cette mesure, qu'elle peut progresser. Il y a d'ailleurs, je dirai, une espèce de mouvement de va-et-vient entre la quantification et la conceptualisation. Car cette histoire, et en particulier cette histoire économique, se développe dans la mesure, aussi, où son appareil conceptuel se développe. Je pourrais dire qu'il y a même parfois une espèce de jeu et de lutte entre les deux développements : la conceptualisation a été parfois un moyen d'éviter la quantification, et la quantification un moyen d'éviter la conceptualisation.

En fait il apparaît aux yeux de tous, assez clairement, que conceptualisation et quantification, progrès de la conceptualisation et progrès de la quantification, doivent aller de pair et se nourrir l'un l'autre. Vous savez aussi que, au sens étroit des mots, l'histoire quantitative est une méthode de travail qui s'est développée assez récemment et on peut dire que ce développement récent est l'aboutissement d'une évolution qui est partie d'une histoire quantitative que nous pourrions appeler ponctuelle. Je m'excuse de répéter des choses que j'ai déjà dites en portugais, au-delà de l'Atlantique, mille fois, mais cette histoire, que j'appelle ponctuelle, est l'histoire économique telle qu'on la faisait, si vous voulez, au début de ce siècle et qui utilisait ponctuellement les chiffres qu'elle pouvait rencontrer. Cette histoire a fait un progrès décisif avec l'utilisation de la statistique, avec ce que l'on a appelé l'histoire statistique dont les fondateurs ont été, vous le savez, François Simiand et Ernest Labrousse, ici présent. Ce sont eux qui ont lancé véritablement et définitivement la quantité en histoire. Cette histoire statistique a eu un tel succès, elle a marqué si profondément l'orientation de nos études, qu'elle est devenue, je dirai presque, à la limite, une obsession. On est arrivé assez rapidement à cette histoire statistique dont on pourrait faire une sorte de description en utilisant une expression que j'ai employée jadis, avec d'autres, à propos de l'œuvre de Pierre Chaunu, que je vois assis à cette table : une histoire sérielle — l'histoire sérielle c'est cette systématisation de l'utilisation de la quantité dans tous les domaines, mêmes des domaines qui, au premier abord, ne sembleraient pas pouvoir être étudiés par la série statistique.

Je pense, puisque j'ai nommé mon ami Pierre Chaunu, et je m'excuse de le mettre en vedette, expliciter ma pensée en citant, par exemple, la façon dont il a utilisé la série statistique pour caractériser les catégories de navires dans le trafic maritime, ou, même, pour préciser une notion métrologique qui est la notion de tonnage. On peut parler là d'histoire sérielle; histoire sérielle aussi parce qu'elle

embrasse tous les champs de la recherche historique et pas seulement le champ économique, mais aussi le champ politique et le champ culturel.

Au-delà de cette histoire sérielle, nous voyons apparaître, et c'est si vous voulez la découverte des dernières années, deux mouvements qui sont très proches l'un de l'autre, qui se combattent parfois mais qui se complètent souvent : le premier c'est l'histoire quantitative du Professeur Marczewski dont je suis chargé d'excuser l'absence ce matin, car, en même temps que notre colloque qu'il est décidé à suivre, il a aussi, ce matin, un colloque sur la planification soviétique — vous savez qu'il est aussi spécialiste de la planification. Vous connaissez, naturellement, les méthodes que Monsieur Marczewski a lancé dans le monde savant, et vous savez le succès de ces méthodes; vous savez qu'elles représentent pour nous à partir, je dirai, de l'histoire statistique, une sorte d'idéal que nous arrivons à réaliser tant bien que mal pour le ^{xx}e siècle, que nous arriverons sans doute à réaliser plus difficilement, mais nous y arriverons, je pense, pour le ^{xix}e siècle. Pour le ^{xviii}e siècle, il sera sans doute plus lent de parvenir à ce qu'exige l'histoire quantitative, mais cela n'est pas exclu totalement, et ici, je défendrai cette fois le Professeur Marczewski contre le Professeur Pierre Chaunu, d'une certaine façon, encore que Pierre Chaunu ait montré récemment qu'il savait et pouvait utiliser l'histoire quantitative au ^{xvii}e et au ^{xviii}e siècle. Le premier apport de cette histoire quantitative n'est-ce pas, précisément, cette pesée globale dont nous parlons maintenant, que justement des gens comme Fernand Braudel et Pierre Chaunu ont lancé et qui est, sous cette formule, au fond, une sorte d'histoire quantitative grossière. Cette histoire, par un certain nombre de moyens qui relèvent quelquefois de disciplines qui n'appartiennent même pas tout à fait aux sciences sociales, qui sont déjà presque des disciplines des sciences physiques (je pense à tout ce que peut nous apporter la botanique rétrospective, la dendro-histoire, des sciences liées à la géographie), arrive à apprécier les masses économiques du passé et leur équilibre ou leur déséquilibre.

Il faut ajouter la *New-Economic-History* américaine à laquelle M. Monbeig faisait allusion tout à l'heure. Cette méthode, qui s'est beaucoup développée aux Etats-Unis, a pris divers aspects. J'oserai dire que les travaux de nos collègues américains ici présents, comme le Professeur Baer et aussi comme notre collègue Villela, de la Fondation Vargas, sur le ^{xx}e siècle, le livre de Monsieur Baer sur l'industrialisation du Brésil, sont déjà des travaux d'histoire quantitative, d'histoire selon la *New-Economic-History*. La différence avec d'autres travaux de la *New-Economic-History* c'est peut-être qu'ils évitent, certains d'entre vous seront là pour les en remercier ou faire leur éloge, ce que l'on appelle la simulation. Qu'est-ce qui se serait passé dans l'Amérique du ^{xix}e siècle s'il n'y avait pas eu les chemins de fer? Certains ont répondu, vous le savez, que cela aurait été beaucoup mieux sans les chemins de fer...

Mais enfin ceci n'est pas le sujet de notre discussion, je rappelle qu'il y a là des travaux très intéressants. Dans cette *New-Economic-History* ce qui est intéressant c'est que, alors que dans l'histoire quantitative telle que la voit Monsieur Marczewski nous aboutissons à une sorte de modèle global de l'économie nationale ou de l'économie régionale, au fond, le modèle, dans le système américain, est utilisé pour la solution d'un problème déterminé, c'est un modèle adapté à tel ou tel problème. Nous en débattons si quelqu'un d'entre vous n'est pas d'accord avec moi sur cette manière de formuler les choses.

Je crois qu'il y a là beaucoup de découvertes intéressantes et je déplore l'absence involontaire de notre collègue Fishlow de l'Université de Californie, à Berkeley, qui serait venu volontiers si, malheureusement, par suite d'erreurs de manœuvres, l'invitation qu'il devait recevoir ne lui était parvenue trop tard. Mais sa pensée est avec nous — vous savez qu'après avoir étudié les problèmes nord-américains, Fishlow s'est tourné maintenant vers le Brésil.

Alors, me demanderez-vous, entre toutes ces formes d'histoires quantitatives, laquelle faisons-nous ici? Je ne pense pas que nous ayons à choisir, je pense qu'il y a là une sorte de mouvement qui va de l'une à l'autre, que nous sommes avec le Brésil du ^{xix}e siècle, d'abord, dans les débuts d'une forme de recherche historique. Le Brésil du ^{xix}e siècle a été moins étudié que l'époque coloniale. Il a été moins étudié que d'autres pays au ^{xix}e siècle. D'autre part, dans le Brésil du ^{xix}e siècle, il faut savoir si le

xix^e siècle a le même sens au Brésil qu'en Europe par exemple, ou en Afrique, ou en Amérique du Nord.

Ce que nous pouvons faire, c'est partir de cette histoire quantitative au sens le plus large du mot et tâcher d'aller vers les formes les plus élaborées, les plus sophistiquées de cette histoire quantitative. Je dirai donc que nous avons ce mouvement à faire et que nous sommes au début de ce mouvement. Je prendrai une expression utilisée par les historiens économistes maintenant : nous sommes dans le *take off* de l'histoire économique du xix^e siècle brésilien; c'est-à-dire que nous démarrons. Nous démarrons, nous décollons, mais je crois que le *take off* n'est pas fini, nous n'en sommes pas encore à la croissance soutenue.

Cela viendra, je l'espère, et à ce moment-là je pense que nous pourrions passer à d'autres formes et mettre l'accent sur d'autres aspects de l'histoire quantitative : en particulier l'histoire politique, l'histoire culturelle, — déjà des efforts se font dans ce sens. Il existe une autre forme d'histoire, qui est très importante, un autre instrument de travail très intéressant qui va s'ajouter à l'histoire que nous appelions tout à l'heure sérielle, une nouvelle forme. J'ose à peine lancer un slogan — j'ai trop peur que les slogans prennent trop vite et en particulier dans le Brésil que je connais — mais je dirai, en relisant en particulier la communication de notre jeune collègue Daniel Teyssière, que je me suis permis d'introduire dans un ensemble économique alors qu'elle porte sur un problème de linguistique structurale, que nous introduisons encore, par là, une nouvelle méthode, je ne dirai pas d'histoire sérielle mais, excusez ce barbarisme, d'histoire « fréquentielle ». Cette histoire fréquentielle, cette histoire qui est fondée sur la recherche de linguistique quantitative doit nous ouvrir maintenant de nouveaux horizons. Vous savez que cette méthode est déjà largement employée par nos collègues des disciplines littéraires et qu'elle commence à l'être par nos collègues historiens; en particulier, pour la France, nous avons un certain nombre d'études en cours; il y a même quelques publications que vous trouverez dans cette revue qui s'appelle « Langue Française » et dans d'autres.

Cette méthode est donc représentée ici par Monsieur Teyssière, qui, ce matin, a bien voulu assurer un peu de secrétariat, mais qui nous dira des choses plus intellectuelles ce soir.

J'en viens à un autre aspect du problème. Je voudrais vous dire pourquoi — car je ne suis qu'un maillon dans la chaîne — nous avons choisi le Brésil pour ce colloque.

Il faut, pour cela, reprendre cette description des colloques que faisait ce matin Monsieur Monbeig. En effet, sur l'Amérique latine qui reste une des grandes aires culturelles dans nos préoccupations scientifiques ici en France, et je dirai plus largement encore que dans nos préoccupations scientifiques, dans nos préoccupations culturelles, techniques et économiques, nous avons eu l'occasion d'avoir un certain nombre de colloques.

Je dois dire qu'un de ces colloques a eu lieu à Bordeaux au début de 1963; il avait été organisé par mon collègue Monsieur François Chevalier et il portait sur l'Amérique latine du xx^e siècle. C'était un colloque, comme vous le voyez, très général, portant sur une période qui est déjà vaste, et où tous les problèmes de l'actualité, et je dirai presque la prospective, pouvaient entrer. Mais nous avons pensé qu'il fallait poursuivre dans cette voie et c'est pourquoi un autre colloque sur l'Amérique latine a eu lieu à Toulouse en 1964; il portait cette fois sur un sujet déjà plus précis : il s'agissait d'étudier les grandes villes qui jouaient le rôle de capitale dans les grands pays et même dans les petits pays latino-américains. C'était un colloque interdisciplinaire; toutes les disciplines étaient représentées, depuis le Droit jusqu'à la Linguistique, en passant par la Géographie, la Sociologie. J'avais, je dois dire, en tant qu'organisateur, évité de mettre trop d'historiens. Je les avais presque éliminés, je m'en méfiais un peu, c'est une chose que je peux vous dire entre nous, lorsqu'on traite un sujet avec des historiens, étant donné que ce sont des impérialistes un peu envahissants, on n'est pas sûr d'arriver à les maîtriser.

Mais ce colloque était encore un colloque assez général, et il avait été le résultat de contacts et de carrefours que nous avons tenus à Toulouse pendant deux, trois ans pour le préparer.

Un colloque s'est ensuite tenu sur l'autre face de l'Amérique latine; la première face c'était les grands

centres, les grandes métropoles, la seconde face c'était la vie agraire, le monde agraire. Monsieur Monbeig et Monsieur Chevalier ont organisé en 1965 ce colloque sur les problèmes agraires des Amériques latines dont les actes ont été une espèce d'énorme dictionnaire Larousse, tellement gros qu'il en est difficile à manier, mais on peut y trouver tout ce que l'on cherche sur ce problème. Nous nous trouvions ainsi avoir vu deux aspects complémentaires de l'Amérique latine; il manquait tout de même entre les deux quelque chose. Il manquait le rôle des centres régionaux (ce que nous appelons en français, « régional »), des métropoles de moyenne grandeur.

Ceci a été l'objet d'une recherche coopérative sur programme, comme nous disons dans notre jargon scientifique français, c'est-à-dire de recherches inter-disciplinaires, financées par le C.N.R.S. et qui aboutissent actuellement à des volumes dont le premier a paru avec, surtout, des monographies, et dont le second va paraître avec des études comparatives, des études de synthèse.

Voilà donc une orientation qui a été fortement développée; mais nous arrivons maintenant, je pense, avec cette vision un peu générale de l'Amérique latine, à la nécessité d'aller à des problèmes plus précis; plus précis quant aux sujets et plus précis aussi quant à l'aire étudiée. C'est pourquoi le C.N.R.S. a décidé, maintenant, d'aider et de favoriser des colloques qui porteraient sur tel ou tel pays de l'Amérique latine et sur telle ou telle période et aussi sur tel ou tel sujet. Je dois dire que le Brésil a été choisi le premier.

Il a été choisi le premier parce qu'il était prêt à donner quelque chose et je vais vous expliquer un peu ce qui s'est passé ...

A la suite de ce colloque de 1965, je suis allé moi-même en 1966 faire une tournée en Amérique latine; je n'ai pas visité tous les pays, mais j'en ai visité un certain nombre et j'ai terminé par le Brésil.

Or j'étais porteur de deux messages : il y avait un premier message qui était, si vous voulez, le message « étude des villes : le rôle des villes dans le développement régional »; je dois dire que ce thème a beaucoup intéressé les gens de l'Amérique espagnole, et c'est en Amérique espagnole finalement que ce thème a triomphé. C'est pour cela que la recherche coopérative sur programme dont vous verrez les volumes est surtout tournée vers l'Amérique espagnole, l'Amérique de langue espagnole, avec cependant quelque chose sur le Brésil puisque dans notre équipe nous avons Yves Leloup, mon collègue de Lyon, qui a fait une grosse thèse sur le réseau urbain du Minas Gerais. Ce qui est très curieux, c'est que le second message que je voulais faire passer en Amérique était celui de l'histoire quantitative; or celui-ci a eu beaucoup plus de résonnance au Brésil.

Il a trouvé au Brésil des échos, parce que le Brésil était déjà prêt à le prendre, à l'accepter, à le vivre, pour employer un langage presque religieux. Ce message était déjà révélé à un certain nombre dont je vois ici quelques représentants. Je ne donnerai pas tout de suite leurs noms, mais seulement ceux des groupes auxquels ils appartiennent : je pense au groupe de Salvador, au groupe de Curitiba et aussi au groupe de São Paulo, qui, déjà, avaient entrepris des travaux d'histoire quantitative, d'histoire sérielle, avec l'idée que cela pourrait déboucher sur des choses de plus en plus riches et de plus en plus complexes. Au fond je n'ai eu qu'à faire le lien entre tous et garder le contact avec les uns et les autres, grâce à des séminaires que mes collègues brésiliens ont bien voulu organiser autour de moi, soit à Rio — je pense aux efforts qu'a fait Dona Yedda Linhares qui est ici près de moi —, à São Paulo, à Salvador avec Dona Katia Mattoso et à Curitiba avec Dona Cécilia Wesphalen. Voilà donc comment est né et s'est développé ce mouvement d'histoire quantitative. Ainsi, avant même que nous en parlions, cette espèce de coopération franco-brésilienne existait au Brésil et donnait déjà des résultats. Je tiens également à préciser que ce colloque doit être considéré comme un petit colloque. Je pense, et je dirai que j'espère, que les actes du colloque que nous publierons vite n'auront pas les dimensions de cet énorme dictionnaire Larousse dont je parlais tout à l'heure, sur les problèmes agraires, et je crois que c'est le vœu aussi de Monsieur Monbeig, le directeur du C.N.R.S. qui doit financer la publication. Ce n'est pas d'ailleurs dans son esprit, seulement, une question financière; je crois que du point de vue scientifique ces gros colloques sont bons dans une certaine phase de recherche, mais qu'à partir d'un certain moment ils doivent céder la place à des réunions plus restreintes.

Certes le Brésil est grand; il représente la moitié du continent sud-américain, vous le savez, au moins en quantité et peut-être en qualité. Par conséquent il s'agit d'un colloque dont le caractère restreint est relatif; mais c'est un effort, précisément, pour faire quelque chose de plus limité et, nous l'espérons aussi, de plus profond.

Je voudrais ajouter encore deux choses, en premier lieu vous rappeler, en gros, le plan du colloque que vous avez aperçu en lisant le programme. Tout d'abord l'exposé d'analyse théorique et d'introduction scientifique du Professeur Celso Furtado, que je suis heureux de saluer ici. Je puis dire dès maintenant qu'un des modèles auquel nous aboutissons, c'est précisément le modèle qu'il a lui-même dressé de l'histoire économique brésilienne du ^{xx}e et même d'au-delà du ^{xx}e, des périodes qui l'ont précédé. Je crois que sa pensée doit être constamment pour nous un stimulant, une source de problématiques nouvelles et je pense que c'est souvent autour des hypothèses qu'il a émises que pourront se faire les discussions les plus intéressantes.

Après cette introduction qui terminera la matinée d'aujourd'hui vous aurez, je l'espère, le temps de prendre connaissance des communications que vous n'avez pu encore consulter.

Ensuite, cet après-midi, nous étudierons la charnière de l'époque coloniale et de l'époque nationale. Disons, si vous voulez, la fin du ^{xviii}e, le début du ^{xix}e siècle; nous poursuivrons par l'étude du ^{xix}e siècle en commençant par la démographie, demain matin.

Je vous donnerai congé demain après-midi car je pense que vous pourrez avoir besoin d'entrer en contact avec vos compagnies aériennes ou de faire quelques achats de livres dans les librairies du Quartier latin. Nous reprendrons mercredi, le matin avec les prix, l'après-midi avec les relations extérieures. Le jeudi, enfin, nous aurons, le matin, un certain pot-pourri — c'est ce que j'ai appelé les diverses variables; nous mettons là les études qui n'entraient pas dans les catégories précédentes. L'après-midi se divisera en deux parties, d'une part le ^{xx}e siècle, c'est-à-dire ce qui correspond à l'époque proprement statistique, la période de l'industrialisation depuis après la première guerre mondiale, ensuite, pour terminer, la séance de conclusion où nous aurons un exposé de synthèse par Monsieur Jeanjean, économiste de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine... enfin les conclusions finales.

Voilà l'organisation du colloque. Une seconde question, que je vais résoudre très rapidement, c'est celle de savoir quels sont au fond les problèmes qui doivent se poser à nous dans cette réunion qui est organisée pour faire le point, comme l'on dit, et pour voir ce qui a déjà été fait, ce qui est encore à faire, dans quelle direction il vaut mieux persévérer.

Il y a d'abord le problème des sources; car nous ne pouvons faire certaines recherches que si nous avons les sources correspondantes. Par conséquent il faudra que nous discussions de cet inventaire des sources. Je distingue, comme beaucoup de gens, la période statistique, la période protostatistique et la période préstatistique; sur les dates limites entre ces trois périodes je dirai que les avis changent selon les individus d'abord et aussi selon le domaine dans lequel on se place — je pense par exemple à ce que dit Maria-Luisa Marcilio sur la démographie, et qui n'est pas tout à fait ce que dis moi-même sur certaines statistiques économiques. Nous avons à discuter de ce problème pour le définir, car, naturellement, la méthode de travail peut changer selon que l'on est dans l'une ou l'autre des trois périodes.

D'autre part il faudra préciser à ce sujet, aussi, ce que peuvent apporter les sources étrangères dans le domaine de l'histoire quantitative, car nous sommes en Europe; il y a ici un certain nombre d'Européens et ces Européens s'efforcent de faire venir des microfilms et des photocopies des archives brésiliennes, mais il faut reconnaître qu'il serait dommage qu'en même temps ils ne parlent pas des sources qu'ils peuvent trouver en Europe même.

Une de nos tâches, à nous Européens, c'est l'exploration systématique de ces sources qui viennent compléter le travail de nos amis Brésiliens ou Nord-Américains.

C'est, je crois, le problème premier, le problème essentiel, pour faire vraiment de l'histoire économique et pour ne pas rester loin des réalités, ce qui pourrait être parfois, un peu, notre danger.

D'autre part le deuxième problème qui me paraît important c'est celui de l'élaboration et de la publication, de l'édition des séries statistiques, car, finalement, qu'on soit sériel ou qu'on soit quantitatif, nos travaux se matérialisent par des séries statistiques et plus nous aurons de séries statistiques publiées, ou du moins accessibles au monde savant, mieux nous pourrons travailler. C'est là le deuxième problème.

Le troisième, c'est celui de savoir, et je dirai que c'est ici le problème de fond, jusqu'où nous pouvons aller dans le sens de ce que Marczewski appelle une comptabilité nationale et une comptabilité régionale rétrospectives. Je dois dire que des efforts ont déjà été faits pour d'autres pays d'Amérique latine et je salue à ce propos notre ami Ruggiero Romano qui a fait un gros effort, jadis, d'histoire quantitative avec une équipe argentine. Il y a là un élan qui a été pour moi un exemple. La question qui s'est posée à eux, qui se pose à nous, et, aussi, à notre collègue américain MacGreevey qui travaille sur la Colombie, par exemple — je pourrais peut-être citer d'autres tentatives — c'est de savoir ce que l'on peut faire pour la période dans laquelle on se trouve, jusqu'où on peut aller. Est-ce qu'il est plus intéressant de s'en tenir à l'utilisation de séries indicatrices pour insister plutôt sur la conjoncture, pour arriver à préciser les caractères des structures à travers les variations de la conjoncture, ou est-ce qu'on peut aller un petit peu plus loin et déjà construire un certain nombre d'équations ? Voilà des problèmes qui se posent.

Ceci m'amène évidemment au problème essentiel qui est le joint, le contact, entre l'élaboration théorique, qui d'ailleurs a déjà été entreprise largement — le Professeur Furtado va nous le prouver — et la recherche empirique. Je ne pense pas que nous devons partager le travail entre historiens économistes selon une méthode que l'on préconise, qui serait à peu près la suivante : les historiens font les recherches dans les archives, ils publient des documents, c'est-à-dire les séries statistiques et puis ensuite les économistes utilisent ces séries statistiques pour faire leur construction.

Je suis, je l'avoue, d'un avis assez différent. Je pense que l'Histoire est l'ensemble des sciences sociales du passé et que l'histoire économique c'est l'économie du passé; par conséquent, comme les économistes font l'économie du présent et cherchent à se documenter sur le présent pour bâtir leurs théories, nous devons nous aussi, historiens, faire cette construction théorique. Nous n'avons pas le droit de nous en décharger sur les économistes en nous contentant de faire simplement un travail de rassemblement de données. Je pense que la différence entre historiens économistes et économistes n'est pas une différence de méthode, ce n'est pas une différence de fonction, ce n'est pas, je dirai, une différence de nature, c'est essentiellement une différence d'époque, de temps. Les économistes sont chargés de résoudre les problèmes économiques de demain et les historiens sont chargés d'expliquer aujourd'hui et demain par hier. C'est dans cette collaboration étroite d'ailleurs que nos sciences ont un sens et qu'elles peuvent être utiles à la connaissance générale et aussi à l'action.

Au-delà de cette histoire quantitative et économique — nous sommes plutôt des économistes, ici, dans cette maison, dans cette salle — je pense que nous devons aborder aussi les autres champs de l'Histoire, comme j'y faisais allusion tout à l'heure avec l'histoire fréquentielle, avec, certes, une certaine prudence, étant donné que l'on ne peut pas mener tout à la fois — ceci est vrai sur le plan des finances et aussi sur le plan de la pensée et de l'efficacité. Par conséquent c'est avec une certaine prudence que nous regarderons ce qui n'est pas l'histoire économique au sens large du mot, mais tout de même en ayant l'esprit ouvert.

Je vous remercie; n'hésitez pas à me poser des questions, à nous aborder, le Secrétariat et moi-même, pendant ce colloque, pour que nous puissions vous aider le plus possible.

Monsieur Labrousse

Je remercie chaleureusement Monsieur Mauro pour cette très intéressante introduction, tout d'abord « pratique », ensuite « épistémologique », enfin « historiographique ».

Il a été l'organisateur de ce Congrès, de cette victoire non pas simplement d'une histoire sociale mais je dirai même des sciences économiques et sociales auxquelles je sais fort bien ce qu'il a déjà apporté. J'ai été vivement intéressé par tout ce qu'il nous a dit et je l'en remercie; cependant, j'en suis conscient, il ne convient pas d'ouvrir un débat général sur une introduction générale. Il nous faudra donc passer immédiatement aux communications qui vont nous être présentées.

Dans tout ce que nous a dit Frédéric Mauro ce matin, il y a, j'en suis sûr, dans l'immense majorité de cette assemblée, et pour l'ensemble des observations qu'il nous a présentées, une manière d'adhésion unanime. Néanmoins il y aura un certain nombre de questions sur lesquelles des explications complémentaires pourront être demandées. Elles prendront place à propos des débats particuliers et cela afin de ne pas minimiser ce colloque par un débat général sur l'introduction générale.

Ce colloque n'est pas, disait Frédéric Mauro tout à l'heure, un gros colloque; or il en est des colloques comme des livres, il y a les gros livres, il y a les grands livres, mais ce qui n'est pas un gros colloque est peut-être un grand colloque. Je n'exprime pas un espoir téméraire mais tout simplement, en même temps qu'un vœu, une quasi certitude, compte tenu de la composition de ce colloque.

Je vais donc passer tout de suite la parole à Monsieur Celso Furtado qui nous présente un exposé sur : « Analyse économique et histoire quantitative ».

ANALYSE ÉCONOMIQUE ET HISTOIRE QUANTITATIVE

M. Celso FURTADO

Université de Paris I

Avant d'aborder directement le cas brésilien, objectif de ce colloque, je vais essayer d'établir quelques rapports entre l'analyse économique et l'approche historique. Plus précisément, je voudrais démontrer que l'économiste, chaque fois qu'il prétend expliquer le comportement d'un ensemble social complexe — c'est-à-dire, d'un système dont les agents, qui ont la responsabilité des décisions finales, dérivent leur rationalité d'un ensemble particulier de valeurs — cet économiste travaille à partir d'une vision globale qui est donnée par l'histoire.

L'analyse économique se limite à expliquer certains phénomènes à partir d'autres phénomènes qui sont connus. Les phénomènes en question sont considérés comme *variables* chaque fois qu'ils sont susceptibles de recevoir une expression quantitative sous forme de grandeurs arbitraires. Les relations entre les variables ont pour dernier fondement des données techniques et le comportement d'agents économiques, tous observés dans des conditions considérées comme parfaitement définies. Un modèle linéaire, qui est l'instrument le plus simple de l'analyse économique, permet de déterminer les valeurs numériques d'un vecteur de variables (endogènes) à partir des valeurs connues d'un autre vecteur de variables (exogènes).

Du point de vue de leur conception, les modèles avec lesquels travaille l'économiste présentent une grande similitude avec les *types idéaux* introduits par Max Weber. Dans les deux cas, il s'agit de représentation (que l'économiste cherche à formaliser) d'éléments simples ou complexes de la réalité sociale, dans lesquelles tous les aspects des éléments représentés sont définis avec exactitude, c'est-à-dire, ont signification logique précise. Ainsi, le « marché » avec lequel travaille l'économiste dans la théorie des prix est un ensemble d'éléments abstraits tirés de la réalité, qui ont le mérite d'être intelligibles dans tous leurs aspects.

Mais, en dépit du haut niveau d'abstraction auquel sont connus de nombreux modèles économiques, leur structure ne peut être conçue qu'en termes *concrets*, c'est-à-dire, en tant que relation entre variables ayant une signification précise. Il ne faut donc pas assimiler la matrice *structurale* d'un modèle économique aux structures mathématiques qui sont basées sur les *lois de composition* et peuvent se traduire par une axiomatique. Dans ce cas, la structure est indépendante de la signification que peuvent avoir les éléments qui forment l'ensemble auquel elle se réfère. La structure mathématique peut être assimilée à une *syntaxe*. Dans le modèle de l'économiste, la signification *substantive* des éléments de l'ensemble (décisions de consommation, d'investissements, etc.) est indispensable pour comprendre les relations, c'est-à-dire pour définir la structure.

Les modèles macro-économiques, qui sont ceux qui nous intéressent, ne sont pas fondés sur une « théorie générale » des processus économiques. Ils sont le résultat d'un effort d'appréhension de la réalité économique dû au travail de statisticiens et économistes empiristes qui se consacrent depuis longtemps à établir, de la façon la plus complète possible, la carte des multiples processus sociaux susceptibles d'être quantifiés. Ce travail de cartographie sociale exige des simplifications de toutes sortes dont on ne peut

pas toujours préciser la portée réelle. De façon générale, des données, qui sont à bien des points de vue hétérogènes, sont « agrégées » en fonction d'un trait commun, lequel mérite d'être particulièrement mis en lumière. Toutefois, cette construction ne serait pas possible si l'économiste n'avait pas, à l'avance, une idée globale de la réalité économique. Or cette idée globale, même si le modèle se réfère à la situation présente, il la dérive de l'histoire. Ainsi l'analyse macro-économique présuppose toujours une globalisation qui est donnée par l'histoire. Le problème qui se pose, alors, est celui de voir dans quelle mesure il est possible de transposer d'une phase de l'histoire dans une autre le cadre de rationalité qui est implicite dans tout modèle macroéconomique.

Ce dernier problème dépasse les limites de mon intervention, dont l'objectif était de souligner le fait qu'il n'existe pas d'analyse macroéconomique sans une globalisation historique préalable. Or le problème qui nous intéresse cependant est celui de savoir si on peut renverser les termes de cette proposition : peut-on affirmer que l'analyse économique en général et macroéconomique en particulier aide à enrichir la vision que nous avons de l'histoire ?

Je crois bien que c'est autour de cette proposition que se fera le débat principal de notre réunion, bien que les questions méthodologiques restent effacées par la considération directe des problèmes de l'histoire brésilienne. L'histoire quantitative n'existe pas en dehors d'un certain cadre analytique, lequel permet de classer les données, de choisir des variables, d'établir un rapport causal entre le mouvement de certaines variables, etc. Ce cadre analytique nous est donné, essentiellement, par la science économique.

Je vais me permettre d'ébaucher un cadre des informations quantitatives les plus significatives dont on a besoin pour approfondir la compréhension de l'histoire brésilienne à partir de l'indépendance. Il faut réaliser un grand effort de reconstruction de l'histoire démographique. Pendant le premier siècle de vie indépendante, la population du Brésil a décuplé et connu des modifications fondamentales sur les plans ethnique et culturel et de la répartition géographique. Un bon tableau dynamique de la démographie serait certainement l'indicateur le plus significatif des transformations structurales, aussi bien économiques que sociales. Le second axe d'information quantitative à reconstruire est celui des transactions internationales : commerce extérieur et flux financiers. Il faut évidemment puiser dans les sources statistiques des pays qui ont eu des transactions importantes avec le Brésil. On sait d'information argentine, par exemple, que les exportations de viande séchée (*charque*) vers le Brésil ont fléchi après l'abolition de l'esclavage. Est-ce que ces importations ont été remplacées par une production plus abondante au sud du pays, ou doit-on déduire que l'élimination du travail servile a entraîné une réduction de la consommation de viande par la population ? C'est un exemple pris au hasard, pour démontrer l'importance d'un dépouillement plus soigné de ces données quantitatives.

Le troisième axe d'information quantitative ce sont les statistiques concernant l'activité de l'Etat sous toutes ses formes. Tout d'abord, évidemment, vient l'activité fiscale de l'Etat. Mais c'est dans l'allocation des ressources publiques à des fins culturelles, économiques, de sécurité, etc., qu'on trouve le meilleur miroir de l'esprit d'une époque.

Un quatrième axe est donné par l'évolution des prix, thème qui a fait l'objet d'une série remarquable d'études présentées dans ce colloque. Il y a d'abord les prix du secteur extérieur (termes de l'échange) dont l'importance est considérable pour comprendre les fluctuations du niveau de l'activité globale, du volume des investissements, du comportement de la recette fiscale, etc. Mais il y a aussi les prix intérieurs, dont les fluctuations sont un indicateur précieux des modifications dans le niveau du revenu de certaines régions ou de certains groupes sociaux.

Ce tableau dynamique de la démographie, des relations extérieures, des multiples activités de l'Etat qui peuvent être quantifiées, du comportement des prix, pourrait être enrichi par une multitude d'autres données quantitatives moins systématiques, en particulier celles relatives à la production agricole et manufacturière. Ce qui importe c'est d'établir un premier cadre de référence, sous la forme d'annuaire statistique historique, dont l'importance heuristique n'échappe à personne. L'agencement de l'information quantitative requiert toujours des coupures dans le temps ; selon ce propos on peut distinguer trois périodes dans le siècle et demi de vie indépendante du pays. La première peut être définie comme la phase de

préservation de l'unité nationale. La seconde comme celle de l'expansion vers l'extérieur. Et la troisième comme la période de formation d'un système économique à marché intérieur. La deuxième période commence avec les grandes immigrations d'origine européenne qui vont permettre l'expansion considérable de la culture du café et le déplacement du centre démographique du pays vers le plateau pauliste. La troisième période démarre avec la première guerre mondiale, point de départ de l'industrialisation dite substitutrice d'importation qui prend tout son élan à partir de la crise mondiale de 1929. On doit admettre que la cassure la plus profonde est celle qui sépare la deuxième période de la première. La monétisation de l'activité économique — alors que l'esclavage continuait à prévaloir dans les autres régions du pays — l'établissement d'un taux de salaire relativement élevé (pour attirer les immigrants européens), donneront origine à un cadre social nouveau et ouvriront la voie à l'industrialisation. Ce clivage social et économique entraînera des formes de dépendance intérieure qui resteront jusqu'à nos jours comme un des traits plus saillants du profil national brésilien.

Je vais encore aborder un thème important pour comprendre le Brésil contemporain, dont l'approfondissement dépend certainement beaucoup des progrès de l'histoire quantitative. C'est celui du rôle de l'Etat dans le façonnement de la nationalité brésilienne.

Quand on considère la diversité d'intérêts économiques des différentes régions du pays et les difficultés de communication terrestre et maritime, on ne peut que s'étonner de la préservation de l'unité nationale. On sait que cette préservation a été due, tout d'abord, à la continuité de l'Etat, dont il faut distinguer deux éléments : la Couronne et l'appareil bureaucratique. On a déjà signalé, et à ce sujet il faut citer Warren Dean, que les leaders de mouvement d'indépendance au Brésil étaient principalement des fonctionnaires coloniaux. Il s'agit ici d'un fait important, qui attire notre attention sur l'intime connexion existante entre la Couronne et l'appareil bureaucratique qui administre le pays dans les premières années de sa vie indépendante. On voit ainsi que la continuité de la Couronne n'est pas tout à fait due au hasard. Il faut ajouter encore que, en raison de la position dominante du Brésil dans l'Empire portugais du dix-huitième siècle, cette administration coloniale attirait des éléments de choix. A ce sujet on cite toujours le nom de José Bonifacio de Andrada e Silva qui, au service de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne, réalisa pendant huit ans des études très poussées sur l'industrie métallurgique dans les régions les plus avancées de l'Europe à la fin du dix-huitième siècle. Les rapports qu'il a envoyés à l'Académie des Sciences mettent en évidence sa perception des grands changements que connaissait l'économie européenne dans cette phase décisive de l'enfantement de la Révolution Industrielle. C'était aussi l'époque de la désagrégation de l'économie de l'or au Brésil, et il devenait plus ou moins évident que, aussi bien pour le Portugal que pour sa grande colonie, la seule voie possible était dans l'engagement industriel. Les essais d'implantation industrielle de l'initiative de la Couronne sont d'ailleurs connus et assez étudiés. Un problème qui mérite certainement plus d'attention est celui de l'échec de cette politique, auquel on doit le retard considérable que va prendre l'industrialisation au Brésil.

L'hypothèse qui vient à l'esprit est le rôle croissant de la classe terrienne, dont l'horizon de réflexion était bien plus étroit que celui des fonctionnaires coloniaux devenus hommes d'Etat. L'étude de ce thème, en rapport avec des problèmes connus aiderait certainement à dégager le rôle fondamental du complexe Couronne-Bureaucratie dans le processus de consolidation de l'unité nationale. On ne saurait exagérer l'hétérogénéité de la classe terrienne et le manque d'articulation qui existait entre les groupes terriens des différentes régions. En dehors de l'esclavage et du trafic clandestin d'Africains qui les unissaient, les liens entre les trois ou quatre régions plus grandes étaient trop minces pour justifier l'acceptation d'une administration centrale dont la lenteur et le manque de sensibilité aux intérêts spécifiquement locaux dépassaient les limites du raisonnable.

Pour comprendre la nature du système de pouvoir qui se structure au Brésil, tout de suite après l'indépendance, il faut considérer encore un autre facteur en plus de la classe bureaucratique (qui deviendra classe politique) et de la classe terrienne. Ce facteur est la presque inexistence d'une bourgeoisie marchande créole, classe qui jouera un rôle décisif en Amérique hispanique, aussi bien dans les guerres d'indépendance comme dans la phase de la formation des nouveaux états nationaux. Au Brésil, en

dehors de la région de l'or, y compris la ville de Rio de Janeiro, les activités marchandes internes étaient très peu développées. L'éparpillement de l'activité et son intégration très poussée dans le commerce extérieur réduisaient considérablement l'importance des transactions commerciales internes, alors que les transactions avec l'extérieur gagnaient beaucoup d'importance. Or ce commerce extérieur était l'affaire des Portugais et resta dans les mains de ceux-ci, avec une participation accrue des Anglais, après l'indépendance. Ces positions dominantes sur le plan des transactions externes, de loin les plus importantes, permettaient d'exercer un contrôle considérable sur le commerce intérieur, là où celui-ci avait une certaine importance, c'est-à-dire dans les villes principales. On raconte, par exemple, qu'à l'époque de la révolution « Praieira », les trois quarts du commerce de Recife étaient dans les mains des Portugais et des Anglais.

Du fait même qu'elle était principalement portugaise, cette bourgeoisie marchande avait besoin du soutien de la Couronne et de l'administration centrale pour conserver ses positions privilégiées. Il fallait aussi s'attendre à ce que l'Etat trouve dans cette bourgeoisie une loyauté facile et une source de moyens financiers, sans lesquels il n'aurait pas sous son contrôle les différentes régions. On sait, par exemple, que les multiples révoltes qui ont menacé le pouvoir central dans diverses régions du pays ont très souvent pris la forme de chauvinisme anti-portugais. Il est facile d'imaginer que si la bourgeoisie marchande locale avait été créole comme dans les pays de l'Amérique hispanique, une alliance régionaliste et nativiste avec les terriens aurait eu lieu contre le pouvoir central. Dans cette hypothèse les forces centrifuges auraient certainement prédominé avant que la région du café — l'axe São Paulo - Minas Gerais — n'arrive à imposer son hégémonie.

L'avènement de l'aristocratie impériale constitue l'autre trait saillant de la période qui commence avec l'indépendance. Cette aristocratie est tout simplement la nouvelle classe politique du pays, résultat de l'interpénétration de la haute bureaucratie, héritée de l'Empire Portugais et des dirigeants de la classe terrienne provenant des différentes régions du pays. La Couronne fut le catalyseur qui permit cette rapide métamorphose. L'accès aux prébendes de la Couronne, la vie à la Cour, c'est-à-dire à Rio de Janeiro, l'éducation supérieure et les emplois dans la haute administration pour leurs fils, vont transformer des hommes rustiques, en deux ou trois générations, en une classe politique très raffinée.

Cette classe politique, si elle était formée principalement par les éléments les plus significatifs des groupes terriens locaux, comprenait aussi un nombre considérable de personnes d'origine bureaucratique, c'est-à-dire de membres de familles qui avaient été liées à l'Etat depuis l'époque coloniale. Ce qui nous importe de signaler ici, c'est que la classe politique qui domine pendant le second Empire, conservatrice et esclavagiste comme elle était, présente une indéniable conscience nationale. Les deux dernières décennies du siècle passé ont été marquées par une confrontation entre une approche nationale des intérêts du pays, bien que peu pragmatique et parfois surannée, défendue par des éléments de cette classe, et l'approche régionaliste des représentants des intérêts du café. Ce conflit se dégage clairement du débat autour de la construction des voies ferrées, dans les années quatre-vingt et, autour du protectionnisme industriel, dans les années quatre-vingt dix.

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre des choses nouvelles sur l'histoire du Brésil ni de vous fatiguer en vous répétant des choses que vous ne connaissez que trop.

Mon intention était tout simplement d'attirer votre attention sur la fécondité de l'analyse économique, en particulier l'analyse structurale, qui nous permet de prendre en considération conjointement des données économiques et non-économiques, comme outil de travail de l'historien. Je reste bien convaincu du fait que l'histoire doit être le point de départ, puisque seulement elle nous permet de globaliser. L'analyse des systèmes, qui permettra peut-être un jour d'atteindre certaines formes de globalisation non-historiques, n'est que dans ses commencements en ce qui concerne les sciences sociales.

Cependant, l'analyse économique ouvre des possibilités telles que la découverte des sentiers de l'histoire devient parfois une exploration fascinante de l'horizon de possibilités qui se présentent à l'homme dans la construction même de l'histoire.

INTERVENTIONS

M. Mauro. — J'ai été très intéressé par ce que le Professeur Furtado a dit le rôle de l'Etat. Celui-ci n'apparaît pas dans les rubriques de notre programme. Mais la demi-journée consacrée aux relations extérieures sera celle où il sera plus facile de discuter ce rôle de l'Etat.

M^{me} Linhares. — D'après ce que vous avez dit, l'unité nationale brésilienne était due partiellement au fait qu'au Brésil la bourgeoisie marchande à l'époque de l'indépendance était d'origine portugaise. L'inexistence ou la faiblesse d'une bourgeoisie créole aurait donc sauvé l'unité de l'Empire brésilien. Or je me demande à quel point nous connaissons vraiment cette « bourgeoisie » et le rôle qu'elle a joué.

Si on accepte le fait que les bourgeoisies européennes ont joué un rôle historique centralisateur par rapport à l'Etat, pourquoi la bourgeoisie brésilienne aurait-elle joué un rôle tout à fait opposé ?

Je crois qu'il nous faut essayer de mieux comprendre et de mieux connaître cette catégorie historique, en ce qui concerne le Brésil, à partir de la connaissance d'une autre réalité sociale différente de celle où le mot même de bourgeoisie est né.

M. Furtado. — Le problème est celui de l'assise de l'Etat. En Amérique espagnole la bourgeoisie créole a joué contre l'union. Au Brésil il n'y a pas de bourgeoisie créole; la bourgeoisie est portugaise, donc elle joue l'alliance avec la Couronne.

M^{me} Linhares. — Le problème est celui de la catégorie « bourgeoisie ».

M. Furtado. — Parlons plutôt de classe marchande.

M^{me} Linhares. — Il faut voir ce que recouvre « bourgeoisie » pour la réalité brésilienne.

M. Labrousse. — Il serait peut-être nécessaire d'élargir et de parler de milieux socio-politiques.

M. Massa. — Sur le problème de la bourgeoisie marchande étrangère, il faut remarquer le caractère tripartite de cette population : Portugais, les plus nombreux, Français et Anglais. Leur nombre, d'ailleurs, augmente au fur et à mesure que l'on avance dans le XIX^e siècle. Cette population, internationale, joue un rôle par l'intermédiaire de ces commis-voyageurs, « caixeiros viajantes » appelés « cometas » lorsqu'ils vont vers l'intérieur. L'activité de cette population apparaît aussi à travers les petites annonces des journaux et l'on voit leur pénétration dans les diverses provinces du Brésil. A la suite de cette précision sur le caractère pluri-national de cette bourgeoisie marchande qui n'est pas seulement portugaise mais étrangère et qui a un monopole de fait mais non de droit dans le commerce, la question posée est de savoir si cette colonie étrangère joue un rôle politique dans les rapports entre la Couronne et l'appareil bureaucratique, étant donné que son action est, avant tout, commerciale.

M. Furtado. — L'absence de rôle de la classe créole fait que cette classe marchande « joue » systématiquement la Couronne.

M. Chaunu. — Je m'associe très chaleureusement aux éloges de Frédéric Mauro. Monsieur Celso Furtado rejoint en économiste les préoccupations des historiens, principalement de langue française. Il a invité, en conclusion, les historiens économistes brésiliens à prendre largement en compte les facteurs non strictement économiques — nous ne pouvons que nous réjouir.

Dans la première moitié de votre exposé, vous avez souligné l'importance de quatre facteurs : démographie - transactions - activités de l'Etat - évolution des prix. Ne croyez-vous pas qu'il serait souhaitable d'associer une cinquième voie de recherche : une étude quantitative de la *diffusion de l'écriture et de la culture*. Dans le modèle européen, des mouvements de bascule se produisent quand le coefficient d'alphabétisation passe de 10 à 50 %, 50 % de lecteurs ayant atteint le degré de lecture autonome. Ce qui compte, c'est l'homme, le niveau de l'acquit et l'aptitude à acquérir. L'étude du contenu de la culture est un beau champ de recherche pour l'histoire quantitative.

M. Furtado. — Effectivement, c'est le secteur qui a été le moins exploré. L'Eglise a joué un rôle dans la lenteur de la diffusion des livres, d'où le problème de l'éducation.

M. Labrousse. — Des recherches ont-elles été entreprises sur l'histoire de la presse, avec les méthodes actuelles (analyse de contenu par exemple) ?

M. Massa. — Il ne faut pas négliger la presse qui permet de reconstruire, au cours des décennies, le développement, par les journaux, de la culture avec, notamment, les transmissions des nouvelles qui viennent de l'Europe, permettant de reconstituer la structure de cette diffusion. Dans un autre domaine, l'étude de l'Opéra peut également fournir des éléments précieux pour définir le goût des Brésiliens, au fil des ans, pendant tout le XIX^e siècle.

M^{me} Meyer. — Aux questions posées respectivement par Messieurs Chaunu (nécessité d'une histoire quantitative de la culture) et Labrousse (où en sont les études de la presse au Brésil ?), j'ai apporté quelques informations et suggestions. Je signale mes recherches, actuellement en cours, sur la lecture de fiction étrangère (traduite, ou dans l'original, français, généralement) au Brésil dans la première moitié du XIX^e s., avant la création du roman national (autour de 1840). Ce travail a utilisé, entre autres, le dépouillement systématique des journaux et périodiques de Rio (listes et annonces de livres). Les résultats obtenus soulèvent des questions relatives à l'acquisition de la culture au sens large à un moment significatif de l'histoire brésilienne. Cette étude mène également à la formation d'une série de problèmes qui devraient faire l'objet de recherches plus systématiques que celles que je peux mener moi-mêmes : par exemple, la question de la divulgation commerciale du livre européen au Brésil; les réseaux de libraires français distribués, souvent par relations familiales, entre la France, le Portugal, le Brésil (ex. : le cas de Bossange, Aillaud, Laemmert, etc.).

Je dirige en outre une thèse de Troisième cycle sur les journaux en langue française parus à Rio sous l'Empire (analyse de contenus).

M. Mauro. — La presse constitue effectivement une source importante.

M. Labrousse. — Aux termes de cette première matinée, nous sommes allés de l'économique au socio-culturel, ce qui nous donne déjà une idée de la richesse de l'éventail des sujets qui vont se présenter à nous au cours de ce colloque.

Lundi 11 octobre, 14 h. 30

DE L'ÉPOQUE COLONIALE A L'ÉPOQUE NATIONALE

Président : M. Celso FURTADO

PROBLÈMES DE L'HISTOIRE QUANTITATIVE DU BRÉSIL : MÉTROLOGIE ET DÉMOGRAPHIE

M^{lle} Maria Luiza MARCÍLIO

Faculdade de Filosofia de Assis

et

M. Luís LISANTI

Faculdade de Filosofia de Marília

INTRODUCTION

Incontestablement et comme à un fait de civilisation on assiste, dans le domaine des Sciences Humaines, à un intérêt croissant pour la quantification. Même si cette tendance trouve encore bien des opposants, parfois farouches, il est certain qu'on voit de plus en plus grossir les rangs de chercheurs engagés dans cette voie de l'historiographie contemporaine.

En ce qui concerne l'histoire du Brésil, une relative indifférence persiste. A l'exception près du travail de R. Simonsen (1936), des timides pas de F. Contreira Rodrigues (1935), on ne saurait indiquer un ouvrage bâti sur des préoccupations quantitatives avant les années 1960 (1). Il fallait, en effet, qu'une nouvelle génération de chercheurs apparût pour qu'une mentalité nouvelle, une autre façon d'aborder et de traiter les données historiques s'établisse et que la recherche s'organise dans le sens d'une histoire scientifique. Le changement de direction doit s'affirmer dans la production historique brésilienne : soit quant aux méthodes, aux matériaux à sélectionner, analyser et interpréter, soit même quant à la conception des ouvrages.

C'est un fait que les recherches sur l'histoire quantitative au Brésil sont moins développées que dans d'autres régions. Cependant les possibilités qui s'ouvrent à la recherche quantitative dans l'histoire du Brésil sont grandes et à défricher.

(1) Lisanti, L. — La storiografia brasiliana trafil XIX e il XX secolo, *Revista Storica Italiana*, 1965.

On ne saurait prétendre dans une seule communication épuiser les vastes possibilités offertes par les sources disponibles de nature quantitative. Nous n'avons choisi que deux aspects du travail historique pour poser quelques problèmes : il s'agit de la Métrologie et de la Démographie.

A. MÉTROLOGIE

Parmi les problèmes les plus importants et les plus épineux auxquels le chercheur ait à faire face pour l'élaboration de séries homogènes, se trouve celui de la conversion des poids et mesures anciennes en valeurs actuelles. Tout un ensemble de questions en histoire quantitative est lié, comme on sait, à ces transformations métrologiques. Prenons le cas des recherches en histoire agraire : la documentation présente toujours les quantités produites sous les formes les plus diverses. On y trouve l'« alqueire », l'« arroba », le « moio », le « quintal », la « quarta », le « selamin », etc., pour les céréales; mais aussi la « pipa », la « canada », le « quartilho », la « medida », etc., pour les liquides et ainsi de suite pour les mesures linéaires, les poids et les mesures de superficie. On s'aperçoit tout de suite du genre de difficultés que peut soulever cette variété quand on cherche à comparer les différents produits entre eux et leur prix à l'unité. Car on peut avoir affaire à une quantité quelconque et avoir ensuite une indication du prix unitaire exprimé dans une autre mesure. Réduire l'ensemble d'une production donnée à un seul genre de mesure, l'« arroba » ou le « quilo » par exemple, est une opération qui n'est pas toujours aisée. Elle peut demander pour une seule année plus d'un calcul par produit. Le problème se complique davantage si de ce genre de travail on passe à l'étude des rendements par hectare. Car, ici aussi, nous avons affaire à diverses sortes de mesures pour les terrains. Si nous cherchons à détailler davantage notre étude en essayant des calculs du genre : calories « per capita », minimum vital par an et « per capita », etc., les opérations peuvent demander des heures seulement pour les travaux d'uniformisation des données.

En effet, le cas brésilien est de taille. Peu ou presque rien de systématique existe sur la question (1). Il est vrai que des auteurs soucieux de l'information ont pu indiquer un certain nombre d'équivalences entre des poids et mesures utilisés jadis et le système métrique (2). C'est d'ailleurs sur ces éléments-là que souvent des calculs sont faits. Cependant le problème ne s'arrête pas là et des calculs faits à l'aide de ces indications sommaires peuvent ne pas être corrects. Ceci pour la simple raison qu'il n'y a point eu d'uniformité dans les différentes régions du Brésil sur la matière. Et cela est valable aussi pour le Portugal, du reste. En effet, avant que le système métrique ne soit adopté au Portugal (3), une grande diversité des poids et mesures a existé (4). Au Brésil, l'énormité du territoire, avec ce que cela implique, accentue les difficultés dans les communications et dans l'organisation administrative. Une meilleure connaissance de l'histoire économique brésilienne pourra aider à trancher le problème, car le commerce entre les différentes régions ainsi que le commerce avec l'extérieur devraient permettre de voir d'une façon plus précise les divers poids et mesures utilisés alors (5).

Cette diversité et, certainement, le degré de confusion qui devait exister peuvent être parfaitement

(2) Citons à titre d'exemple : Contreira Rodrigues, *Traços da economia social e política do Brasil colonial*, Rio de Janeiro, 1935; Simonsen, R., *História econômica do Brasil (1500-1820)*, São Paulo, 1969 (6^e éd.); Freycinet, L. de, *Voyage autour du monde*, Paris, 1825.

(3) Loi du 13 décembre 1852.

(4) Dès le xv^e siècle la couronne a essayé de porter remède, mais le problème a persisté, cf. Lobo, A. de Sousa, S. Costa, *História da sociedade em Portugal no século XV*. Lisboa, 1903, notamment p. 264, 267, 247; voir aussi Gyrao, A.L. de B.F. Teixeira, *Memória sobre os pesos e medidas de Portugal...*, etc., Lisboa, 1833, IV-111 p., passim.

(5) Nous nous proposons d'éditer sous peu une correspondance commerciale privée qui, peut-être, pourra apporter des lumières sur cette question.

(6) « Existe confusão nos nossos pezos e medidas; a differença não é só de uma provincia para outra, ha differença do systema das capitais das provincias para o interior », disait le marquis de Olinda dans une intervention lors de la discussion sur la réforme des poids et mesures; cf. *Annaes do Senado do Império*, séance du 26 juillet 1861, p. 154.

perçus lors des discussions qui ont eu lieu au Sénat de l'Empire (6) quand le problème de l'adoption du système métrique a été posé. Les travaux parlementaires se sont développés pendant les séances tenues pendant l'année 1861 (7). Ces discussions dénoncent des problèmes de mentalité que les résistances manifestées contre l'adoption du nouveau système ont soulevées (8). Des habitudes s'étaient développées qui acceptaient la diversité régnante comme une chose normale et, néanmoins, le sénateur Souza Mello, qui était alors ministre de l'agriculture et responsable du projet de réforme des poids et mesures, insistait sur le besoin d'uniformité en indiquant assez clairement les difficultés qui persistaient. Difficultés que l'on trouvait dans une province aussi petite que l'Alagoas (9).

Il y avait cependant des nuances dans cette diversité, qu'il s'agisse des mesures de capacité, de superficie ou de poids. Dans certains domaines, les choses semblent être plus uniformes que dans d'autres. Les poids se classent parmi les plus uniformément répandus. D'ailleurs déjà au Portugal, c'était le cas (10). Au Brésil, il semble que les poids étaient plus uniformes (11). En ce qui concerne les mesures de capacité, les choses devenaient compliquées : soit au Portugal, soit au Brésil. Au Portugal, dans la première moitié du XIX^e siècle, il y avait une incroyable disparité à en croire Costa Lobo (12). Au Brésil, la situation ne changeait pas : les mesures de capacité différaient beaucoup d'une localité à une autre. Qu'on se trouve à proximité de la capitale de l'Empire ou à Sergipe, la disparité semble être la règle : on y mesure les denrées en « alqueires », bien sûr, mais aussi en « paneiros », « côfos », « cuias », « tigelas », « pratos », etc. (13).

Mais c'est peut-être en ce qui concerne les mesures de superficie, qui intéressent un bien aussi important que la terre dans un pays où l'activité agricole était la base de l'économie, que le problème prend certainement une dimension plus éclatante. Qu'il s'agisse de la « légua », de l'« alqueire », de la « braça », de la « tarefa », du « selamin », etc., la plus grande variété de grandeur existe entre les différentes provinces (14). Prenons, à titre d'exemple, le cas des mesures de superficie et leurs dimensions dans quelques « estados » (15).

(7) Il faut noter que d'autres tentatives ont été faites pour essayer d'imposer l'uniformité des poids et mesures avant cette date. C'est le cas de la résolution de la Comissão Central de Pesos e Medidas de Portugal datée du 22 août 1814, qui déterminait les « padrões » pour les « Cabeças de Comarca », cf. Campos, F.B. de, Padrões públicos de medir no Brasil, Boletim do Instituto de Pesquisas Tecnológicas, n° 45, São Paulo, 1952, p. 23. De même les travaux de la commission organisée en 1833 qui a repris la « vara » comme base, cf. Milanez J.F., Histórico do sistema métrico decimal, Rio de Janeiro, 1942, p. 94-95.

(8) Le sénateur Sousa Franco s'opposait à la réforme tout en affirmant qu'il ne la connaissait pas très bien ! Cf. son intervention lors de la séance du 26 juillet 1861, *Annaes*, cit. p. 154. La « revolta do Quebra-Quilos » lors de l'implantation effective de la réforme quelques années plus tard, n'est que le reflet des résistances locales.

(9) Cf. Intervention du sénateur Souza e Mello : « um alqueire, por exemplo, de Maceió é muito mais pequeno do que o das Alagoas, e tres ou quatro horas bastão para ir de uma a outra cidade ». *Annaes*, cit. séance du 26 juillet 1861, p. 151. Cf. aussi l'intervention du sénateur Ferreira Penna sur les différences existant entre Rio de Janeiro et Minas Gerais ou entre Sergipe et Bahia pour les mesures de capacité. *Annaes* cit. Annexo, p. 8.

(10) Voir Lobo, A. de Sousa, S. Costa, ouv. cit., p. 247.

(11) Sénateur Ferreira Penna, discours cit. Voir aussi Campos, F.B. de, ouv. cit., p. 29.

(12) Ouv. cit., p. 264 : « em 1834 havia no reino oitocentos e dezesseis concelhos, coutos e honras, e em quasi todos eram diferentes as medidas de capacidade », aussi pp. 260, 263 et 268.

(13) Cf. Discours du sénateur Ferreira Penna cit., p. 8 ; intervention du sénateur Souza e Mello : « Não temos propriamente unidade de capacidade »... « não temos regra alguma, não há lei invariável », etc., etc., *Annaes*, cit.

(14) Au Portugal même l'alqueire de terrain n'avait pas une dimension précise, cf. Valdez, L.T., Notícia sobre os pesos, medidas e moedas de Portugal, etc., cit. par Ferreira Penna, discours cit. (nous n'avons pas pu contrôler cette source n'ayant pas pu la localiser).

(15) « a unidade de superfície entre nós não é conhecida » ... « vendemos terras sem termos uma unidade agrária; supomos sempre que as terras vendidas formão rectangulos, apenas porque se exprimem base e altura, isto é, frente, tundo e nada mais... », cf. Intervention du sénateur Souza e Mello, séance du 26 juillet 1861, *Annaes*, cit., p. 152. Du reste l'auteur anonyme du Roteiro do Maranhão à Goyaz, etc., indique le manque de précision au sujet de la « legua », *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, 1862, passim.

<i>Estados</i>	<i>Dimensions en « braças »</i>	<i>Dimensions en m²</i>
« TAREFA »		
Alagoas, Sergipe	25 × 25	3.025
Bahia, Pernambuco	30 × 30	4.356
Nord du Maranhão	30 × 25	3.630
Ceará	12,5 × 25	1.512,5
Paraná (Nord du)		
(la « tarefa » est appelée aussi : « selamin »)		
« ALQUEIRE » (16)		
Espirito Santo, Goiás, Minas Gerais, Rio de Janeiro	100 × 100	48.400
São Paulo, Paraná, Santa Catarina	100 × 50	24.200
« QUADRA »		
Maranhão, Piauí	100 × 100	48.400
Rio Grande do Sul	60 × 60	17.424
« QUARTEL »		
São Paulo	25 × 50	6.050
« CINCOENTA »		
Paraíba	50 × 50	12.100
MESURES DE SUPERFICIE (plus ou moins généralisées)		
« Braças » carrées	4,84 m ²	
« Geira »	1.936 m ²	
« Léguas »	6.600 m ²	
« Data de campo »	2.721.500 m ²	
« Data de mato »	5.445.000 m ²	
« Sesmaria de campo »	130.680.000 m ²	
« Sesmaria de mato »	9.890.000 m ²	
« Sorte de campo »	32.670.000 m ²	

La lecture des éléments ci-dessus est largement suffisante pour justifier ce que nous venons de dire. La disparité était la règle et il est possible d'avancer que dans beaucoup de régions les vieilles habitudes persistent : l'utilisation de l'« alqueire » comme mesure agraire est encore la règle, au lieu de l'hectare.

Dans le cadre de cette communication, nous voulons simplement poser le problème. Le développement des recherches sur l'histoire quantitative au Brésil prenant maintenant une bonne direction, il est certain que ces questions trouveront bientôt une solution. C'est aussi une invitation que nous adressons à nos collègues pour qu'une enquête commune soit entreprise et qu'une véritable liste des anciens poids et mesures de toute sorte, couvrant le maximum de régions possibles soit établie. Ce serait rendre un excellent service à la cause commune de la recherche.

(16) Au sujet de l'alqueire comme mesure de superficie, les interventions des sénateurs Sousa e Mello, Vasconcellos et Ferreira Penna lors de la séance du 8 août 1861 montrent à quel point les renseignements à ce propos étaient imprécis, cf. Annaes, cit., Apendice. D'ailleurs, un almanach publié à São Paulo en 1873 donnait pour l'alqueire de Minas Gerais 22 000 m² et pour celui de São Paulo 11 000 m² ! *Almanak da Provincia de São Paulo*, São Paulo, 1873, 566 p., plus 180 p. d'annexes.

B. DÉMOGRAPHIE

Dans le domaine de la Démographie brésilienne on pourra déceler trois périodes distinctes quant à la nature et à l'existence des sources :

1. période pré-statistique;
2. période proto-statistique;
3. ère statistique.

1. Période pré-statistique.

La période pré-statistique telle que nous l'avons conçue ici correspond aux débuts de la colonisation du Brésil jusqu'à la première moitié du XVIII^e siècle, période d'une presque totale absence de données de base pouvant servir au démographe. Les quelques renseignements existants sur la population peuvent, sans doute, être fort utiles et peuvent offrir particulièrement des ordres de grandeur grossiers sur le nombre absolu de la population à différentes époques.

Il y a d'abord les séries de registres paroissiaux, établis au Brésil depuis les débuts de la colonisation officielle. Le livre d'actes le plus ancien, conservé jusqu'à ce jour et que nous avons pu localiser dans les archives ecclésiastiques, date de 1588 et correspond à la paroisse de Paribe (Bahia) mais se trouve dans un état de conservation déplorable (17).

Il n'y a pas trace d'autre livre paroissial pour le XVI^e siècle. Pendant le XVII^e siècle, la situation ne change pas beaucoup : la conservation des trois séries des actes d'état civil ancien a toujours été précaire pour les époques très reculées (18). Encore là, les quelques séries d'actes de baptêmes ou de mariages conservées, presque par miracle, dans quelques *freguesias* anciennes n'apportent pas beaucoup d'aide aux études de population.

Pour cette période on est obligé d'accepter les rares renseignements isolés pour une seule date, pour une seule région ou communauté à part (missions d'indiens, hollandais à Pernambuco et à Bahia). Les sources disponibles et qui fournissent quelques informations sont constituées par les lettres des Jésuites, les rapports d'autres ordres religieux à leurs supérieurs de la Métropole, les collections de testaments d'une parcelle de la population libre, les procès religieux, les cartes de donation de terre (*sesmarias*). Mais ils restent toujours des renseignements assez pauvres du point de vue strict de l'analyse démographique quand ils sont utilisés isolément.

2. L'époque proto-statistique.

L'ère que nous appelons proto-statistique commence dans la seconde moitié du XVIII^e siècle pour terminer avec le premier recensement national du Brésil en 1872. Les données de base pour la démographie historique sont alors relativement abondantes, et sans oublier l'indispensable critique des sources, elles permettent de reconstituer la population brésilienne et d'élaborer des études pour connaître la dynamique, la structure, les tendances démographiques d'alors, tout en profitant des ressources actuelles offertes par la Démographie Historique et courante qui rendent possible la correction, l'estimation et la mesure des variables des populations ayant des données incomplètes ou sous-énumérées. La méthode

(17) Ce livre est conservé dans l'Arquivo da Cúria Metropolitana de Salvador, Bahia.

(18) Pour des renseignements concernant les registres paroissiaux brésiliens, voir Marcílio, Maria Luiza, *La ville de São Paulo : peuplement et population. 1750-1850*. (D'après les registres paroissiaux et les recensements anciens), Rouen, 1968; du même, *Dos registros paroquiais à demografia histórica no Brasil*, in *Anais de História*, (2), Assis, 1970.

Henry-Fleury de reconstitution de familles, l'application des modèles de population stables et des Tables de Survie, l'utilisation de procédés statistiques et des techniques mécanographiques sont alors possibles et l'on peut suivre, dans certaines localités ou régions, les lignes d'évolution démographique de cette population pré-malthusienne.

L'ouverture de l'ère proto-statistique coïncide avec l'ascension au pouvoir du marquis de Pombal au Portugal et avec la réorganisation administrative des Capitaineries brésiliennes. Une nouvelle conception de l'administration s'installe au Portugal et avec elle toute une génération d'excellents gouverneurs est nommée. La préoccupation d'établir des statistiques plus rationnelles et homogènes pour mieux connaître les ressources en hommes et en productions de la colonie s'empare des autorités métropolitaines et les démographes se trouvent devant des perspectives plus optimistes de travail scientifique.

L'obligation de faire le recensement de toute la population civile est le premier résultat de cette orientation. Des « formulaires » homogènes sont alors conçus et les gouverneurs, chaque année, font le recensement, ville par ville, de leurs circonscriptions ayant comme unité de base le *feu*. Ces *listes nominatives* des habitants sont ainsi pour les historiens démographes d'aujourd'hui une source de premier intérêt pour leurs travaux d'analyse purement démographiques. Mais ces documents contiennent d'autres éléments qui aident l'analyse quantitative : ce sont des données socio-économiques et culturelles (19). Malheureusement, dans l'ensemble, peu de ces listes nous sont parvenues. Encore est-il probable que l'application de ces types de dépouillement nominatifs n'a pas encore été faite dans tout le Brésil. La Capitainerie de São Paulo fait exception car elle conserve dans l'*Arquivo Público do Estado de São Paulo*, à peu près intacte, la quasi totalité des listes nominatives établies pour chaque ville qui composait la région. Pour les autres capitaineries, nous avons trouvé des listes éparses pour le Minas Gerais (1804), pour Rio Negro (1778), pour Bahia (1775) et des fragments concernant quelques villes isolées. Nous croyons qu'il faut continuer les recherches dans toutes les archives publiques ou privées du Brésil et du Portugal, car il doit sans doute y avoir d'autres documents semblables. Nous nous employons actuellement à faire l'inventaire sommaire de tous les recensements nominatifs ou non existants pour la période coloniale. Nous serions donc très reconnaissants si les chercheurs ici présents ou leurs collègues pouvaient nous envoyer des renseignements à ce sujet, afin que nous puissions compléter notre catalogue.

A partir de ces listes nominatives locales, les autorités métropolitaines au Brésil devraient dresser des tableaux résumés de la population :

- a) un tableau par ville;
- b) un tableau résumé de toute la Capitainerie.

C'est bien ce dernier qui devait être envoyé aux autorités centrales à Rio de Janeiro et ensuite à Lisbonne. De ce fait, il s'ensuit que maints des tableaux résumés des Capitaineries qui contenaient des renseignements sur l'âge, le sexe, l'état matrimonial, la couleur et les conditions sociales (libres et esclaves) se trouvent aux archives nationales de Rio de Janeiro et/ou à l'*Arquivo Historico Ultramarino* de Portugal (20).

Les difficultés que les noms de famille de la population libre présentent pour l'application de la méthode de reconstitution de familles d'Henry-Fleury, au Brésil, ont pu être surmontées avec les listes d'habitants de São Paulo et nous sommes en train d'établir la première expérience d'histoire de famille d'une communauté coloniale brésilienne (21).

Les registres paroissiaux se présentent toujours comme la source par excellence de la Démographie Historique des temps modernes, avant l'ère statistique. Pour les anciennes communautés paroissiales du

(19) Voir, par exemple, l'analyse démographique et socio-économique de Lisanti, Luis, *Comércio e capitalismo : o Brasil e a Europa entre o fim do século XVIII e o início do século XIX* (thèse de doctorat, exemplaire ronéotypé), São Paulo, 1962.

(20) Nous avons déjà fait des recherches exhaustives dans l'*Arquivo Histórico Ultramarino* à Lisbonne; nous poursuivons nos recherches dans l'*Arquivo Nacional* à Rio de Janeiro.

(21) Un travail préliminaire paraîtra bientôt : Marcilio, M.L. et Lisanti, L., *População, sociedade e economia de uma comunidade do Brasil antigo*, in *Revista de Estudos Históricos*, Marília, 1971.

Brésil on est en condition d'exploiter les Registres paroissiaux de façon rationnelle surtout à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle, quand les trois séries de registres se présentent, en général, plus complètes et homogènes. De plus en plus, à partir de cette époque, les registres de sépultures et de baptêmes couvrent la majorité des habitants libres; ceci est surtout valable pour les paroisses les plus importantes, car les limites de leurs territoires sont raisonnables. Les listes d'habitants, les séries de testaments, les cadastres de terres nominatifs, les états des paroisses et d'autres sources nominatives similaires dont nous disposons pour le Brésil ancien jouent, pour la Démographie Historique le rôle de point d'appui et de contrôle dans les travaux de reconstitution de familles. Elles peuvent servir de base pour les études de population de vastes collectivités aussi.

Mais il fallait connaître où sont conservés les livres de paroisses et dans quel état de conservation ils se trouvent maintenant. Un inventaire rationnel est donc une fois encore nécessaire pour aider les recherches de Démographie Historique au Brésil (22). A part l'utilisation des registres paroissiaux pour reconstituer la dynamique populationnelle ancienne — but recherché par tous les démographes — ils nous sont utiles pour d'autres sortes d'études. On peut penser par exemple à la reconstitution de la vie culturelle quantitative de la population libre dans un certain espace de temps, comme le suggèrent maints travaux de l'école d'Henry et de l'I.N.E.D. dont la synthèse des résultats réalisés pour l'Europe vient d'être dressée par Cipolla (23). Encore peut-on tracer les lignes de certaines épidémies et disettes ainsi que leurs domaines géographiques à partir des renseignements transmis par les actes de sépultures; et de plus, par les mouvements migratoires, le degré d'urbanisation, la distribution de la force de travail et d'autres.

Pour le XIX^e siècle et avant 1872, la situation des sources quantitatives de nature démographique au Brésil change beaucoup et on est en présence d'une richesse et d'un éventail de données de base sans précédents. Toujours les registres paroissiaux en tête, on en trouve alors des séries généralement complètes et bien tenues pour quelques paroisses anciennes. Mais aussi les listes nominatives des habitants pour les premières décennies du siècle et les recensements des communes ou des Provinces. Pendant l'Empire ces données ont été généralement publiées dans les rapports du Ministère de l'Empire et dans les rapports annuels de Présidents de Provinces. Mais, si d'un côté, la quantité des sources l'emporte sur les époques précédentes, on ne saurait dire de même en général, pour la quantité de dépouillements menés pendant l'Empire. L'absence d'une autorité organisée, la désorganisation provisoire de la vie administrative nationale, régionale et locale expliquent en bonne partie la qualité, parfois douteuse, des sources chiffrées de l'époque. Mais il faut aussi penser à la préoccupation et aux contraintes créées avec le nouveau système électoral de l'Empire qui faussait la qualité et l'honnêteté des dépouillements de population effectués. Il faudra attendre ainsi l'ouverture de l'ère statistique brésilienne pour commencer à obtenir des données démographiques sérieuses quoique sujettes à caution et sous estimées, comme elles le sont partout dans le monde sous-développé.

3. L'ère statistique : de 1872 à nos jours.

En 1872, la tentative de compter toute la population brésilienne a réussi pour la première fois, même si dans certaines Provinces elle a mis presque deux ans pour être accomplie (24). Malgré toutes les déficiences et les sous-enregistrements, les résultats — déjà corrigés par l'I.B.G.E. — nous rendent un grand service. A partir de cette date on dispose des recensements nationaux de 1890, 1900, 1920, 1940, 1950, 1960, 1970, de valeurs distinctes. Sans doute, les meilleurs recensements réalisés et préparés avec le plus de soin sont ceux de 1940 et de 1950 menés sous la direction de G. Mortara. Outre les

(22) Nous avons commencé à le constituer.

(23) Cipolla, C., *Educacion y desarrollo en Occidente*, Ariel, 1971.

(24) Les rapports des présidents de province des années 1870 à 1875, en particulier ceux de Minas Gerais, Mato Grosso et Pará illustrent clairement les problèmes que les autorités régionales ont dû surmonter pour accomplir le comptage de la population.

annuaires démographiques publiés par l'I.B.G.E., ce même organisme rassemble périodiquement depuis quelque temps d'autres sortes de renseignements concernant la population, le tout formant une bonne série de statistiques élaborées.

Avec la loi n° 3.701 du 1^{er} janvier 1916, il est institué le Code civil du Brésil et les registres des naissances, mariages et décès sont passés sous contrôle de l'Etat. L'enregistrement obligatoire pour tout citoyen doit être établi par les autorités civiles. Ces données, en général, ont été divulguées par les publications régulières des divers départements et services de statistique officielle.

Les statistiques annuelles contemporaines collectées et publiées par l'O.N.U. (Annuaire Démographiques Internationaux), la C.E.P.A.L., l'UNESCO et d'autres organismes du genre complètent les statistiques nationales qui ne sont pas toujours très sûres ni universelles.

CONCLUSIONS

Pour la démographie historique, nous croyons que les efforts des chercheurs doivent se concentrer de préférence sur l'époque proto-statistique, entre autres pour les raisons suivantes :

1) Il faut absolument et avec urgence localiser et sauver tout ce qui subsiste encore de sources à caractère démographique qui, en grande partie pour être encombrantes, sont en voie de disparition rapide;

2) C'est la période où les techniques et méthodes en Démographie Historique dernièrement mises au point peuvent être appliquées au Brésil;

3) Il faut connaître la dynamique profonde et les tendances de la population ayant les caractéristiques de celle du Brésil pour pouvoir expliquer les tendances actuelles et formuler des modèles pour une population différente de celles que nous connaissons dans les pays industrialisés les premiers.

Pour terminer, nous faisons ici une suggestion aux participants de cette rencontre que ce problème intéresse. Qu'ils entreprennent dans leurs Etats d'origine, dans leurs Universités, des recherches pour découvrir, sauver aussi, et publier des relations des sources telles que séries de registres paroissiaux et listes d'habitants. Avec ces initiatives, et grâce à elles, on pourrait disposer dans peu de temps d'éléments nécessaires pour dresser un « abstract » des sources pour la démographie historique brésilienne.

INTERVENTIONS

M. Buescu. — Je n'ai pu, malheureusement, prendre connaissance que ce matin du travail de Mademoiselle Marcilio. Je voudrais à peine lui poser une question sur les chances qui existent, même à courte échéance — d'après son opinion compétente et suivant les expériences faites — d'établir un profil démographique et social (races, division cité-zone rurale, occupations, etc.) en différents moments de l'histoire du Brésil colonial. La réponse est importante parce que, comme je le montrerai d'ici peu dans ma communication : la quantification de l'histoire économique du Brésil, c'est-à-dire les calculs sur la valeur globale ou sectorielle du revenu, de la production ou de la dépense, forcément limités à un échantillonnage, devront se baser sur la connaissance plus ou moins sûre des profils démographiques et sociaux cités.

M^{lle} Marcilio. — Vous avez la possibilité de faire des tableaux acceptables sur les occupations, les professions, les couleurs et autres renseignements sociaux, principalement pour la Capitainerie de São Paulo qui possède des listes nominatives par feux extrêmement riches. Pour le reste du Brésil, nous ne possédons, hélas, que des débris.

M. Chaunu. — Deux questions ... anodines ... qui paraîtront bien inutiles à Mademoiselle Marcilio qui vient de participer au Congrès de Florence. De plus en plus la démographie proto-statistique vaut par les retombées... La première question concerne les signatures de registres, mais Mademoiselle Marcilio a déjà répondu. La deuxième question est celle de déterminer l'âge des femmes au mariage, problème capital non seulement pour la démographie historique, mais également pour définir un système de civilisation : c'est un élément capital de la transmission de l'acquis, une des clés des progrès de l'éducation.

M^{lle} Marcilio. Malheureusement nous ne possédons pas cet important renseignement de l'âge au mariage des femmes dans les actes de mariage, au Brésil. Nous devons chercher, pour cela, l'appui des listes nominatives à partir desquelles nous essayons de reconstituer les familles... Contrairement à ce qui se passe en Europe, les registres paroissiaux sont notre unique appui; mais tout ceci ne constitue pas une solution facile.

M. Bourdé. — Existe-t-il au Brésil des registres paroissiaux propres à la population « de couleur », en particulier pour les esclaves ? Si oui, comment se présentent ces registres et est-il possible, grâce à eux, de progresser dans l'histoire de l'esclavage ?

M^{lle} Marcilio. — Il y a trois séries de registres pour les hommes libres, mais ceux qui existent effectivement pour les esclaves sont plus douteux...

M^{lle} Rau. — A variedade regional que, no domínio da *metrologia*, se encontra no Brasil, também se verifica em Portugal. Poderá ela servir para determinar a implantação de grupos e camponeses portugueses determinados em determinadas áreas do Brasil? Outra pergunta: existem no Brasil em quantidade suficiente os « rois dos confessados » ? Chama-se a atenção para o seu aproveitamento e utilização para a reconstituição dos grupos familiares, suprimindo eles em parte a dificuldade que encontramos no referente à repetitividade dos nomes portugueses.

M^{lle} Marcilio. — Je vous remercie, Mademoiselle Rau, pour vos réflexions pertinentes. Je ne puis vous répondre très exactement car cette réponse appartient à Monsieur Lisanti. Je vous dirai, cependant, que pour les problèmes démographiques, les « status animales » constituent une source importante pour le XVIII^e et le XIX^e siècle, mais ils sont rares; les curés les ont moins bien conservés qu'à Florence, par exemple.

Pour le Brésil nous avons visité 8 ou 9 Archevêchés mais nous n'avons trouvé que 2 ou 3 « status animales » pour quelques paroisses.

M. Romano. — Mon intervention portera sur un seul point. A propos de la métrologie on fait souvent allusion — dans cette communication — à la « disparité » et à la « variété » des mesures de surfaces employées dans différentes provinces du Brésil. A l'appui de cela on présente une table à la p. 32. Or, il suffit de voir un peu attentivement les chiffres, pour s'apercevoir qu'ils sont beaucoup moins divergents qu'ils n'en ont l'air et qu'ils font partie de systèmes assez réguliers ... de multiplications par deux, trois ou quatre...

La « disparité » est donc semblable à celle qu'on pourrait trouver entre mètre, décamètre et hectomètre...

Mais il y a deux conceptions (la « tarefa » de Ceará et la « quadra » du Rio Grande do Sul). C'est autour de ces exceptions que des recherches modernes de métrologie devraient se porter aujourd'hui pour voir s'il n'y a pas lieu de vérifier celle qui semble constituer une loi des systèmes de métrologie anciens : poids et mesures constituent très souvent un instrument complémentaire de pression sociale et économique des classes dirigeantes sur les classes inférieures (cf. W. Kula, *La métrologie historique et la lutte des classes. Exemple de la Pologne au XVIII^e siècle*, dans *Studi in onore di A. Fanfani*, vol. V, Milan, 1962, pp. 273-288 et du même auteur, *Miary i Ludzie*, Varsovie, 1970).

M^{lle} Marcilio. — Je puis simplement vous dire que la métrologie, pour Monsieur Lisanti, n'est pas un but de recherche en soi; elle a été posée ici comme un accord à ce Congrès dont le sujet est la quantification dans l'histoire du Brésil. Mais nous sommes bien obligés de constater que c'est là une des bases nécessaires pour mener à bon terme des études sur le fondement de la productivité agricole.

M^{me} Mattoso. — Puisque la question a été posée pour le Brésil, j'aimerais préciser que dans le cas de Bahia les mêmes registres paroissiaux sont utilisés à la fois pour les deux types de population : libre et esclave. A peine y a-t-il à la Santa Casa da Misericórdia des registres de décès de la population esclave enterrée aux frais de cette institution...

1870

1. The first part of the report is devoted to a general description of the country, its position, its climate, its soil, its vegetation, its animals, and its people. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

2. The second part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

3. The third part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

4. The fourth part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

5. The fifth part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

6. The sixth part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

7. The seventh part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

8. The eighth part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

9. The ninth part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

10. The tenth part of the report is devoted to a description of the various tribes and nations which inhabit the country. It is a very interesting and valuable work, and one which should be read by every one who is interested in the history and geography of the country.

MONEY AND PRICES IN RIO DE JANEIRO (1760-1820)

M. Harold B. JOHNSON, Jr.

University of Virginia

Résumé

L'auteur étudie la monnaie et les prix à Rio de Janeiro entre 1760 et 1820. Il peut tracer des courbes de prix utilisant les registres de dépenses de l'hôpital des lazaristes, de la *Misericórdia* et de deux confréries. Ses sources présentent donc les mêmes avantages et inconvénients que celle d'E.J. Hamilton pour l'Espagne du XVI^e siècle. En appliquant la formule de Fisher on peut montrer que l'économie brésilienne du XVIII^e et XIX^e siècle n'est pas une économie fermée : elle est donc très différente de celles du Chili, du Pérou ou du Mexique étudiées par François Chevalier et Ruggiero Romano.

Until recently few historians of Brazil have paid much attention to price history—certainly not in any systematic sense. There is, of course, Antonil's famous treatise on the exotic products of Brazil which gives us an idea of the astounding price rise which took place in Minas Gerais due to the gold rush (1); and, later, Taunay provided some price material in his work on the development of the coffee economy in the São Paulo region (2), as did Myriam Ellis in her article on the provisioning of Minas Gerais in the eighteenth century (3). But aside from these and other works which present scattered prices collected without much pretense at establishing a scientific series (4), little had been accomplished until a few years ago.

Happily, encouraging advances in this undertaking have recently been made: Professor Katia Mattoso has developed a long series for several essential commodities in Bahia; Gadiel Perucci has pioneered in the price history of Recife; while Alice Canabrava of São Paulo has begun her investigations into prices in Taubaté. I myself, in conjunction with Professor Eulália Lobo of the University of South Carolina, have had the privilege of working on prices in Rio de Janeiro beginning about 1760 and terminating on the eve of Independence. These investigations of mine have been confined essentially to the city of Rio de Janeiro, and were not begun with the intention of doing price history *per se*, but rather as a part of a long-term study of the society and economy of the city of Rio de Janeiro during the eighteenth century. Nevertheless, they may prove of interest for purposes of comparison with the work that is being done elsewhere on prices in Brazil's key markets, and they also may be seen as a kind of introduction to the longer series that has been elaborated by Professor Lobo who began her work independently of my own investigations. Her work, as she will reveal in a later communication, is oriented somewhat differently from mine, but, eventually, our two efforts will, I think, prove compatible.

(1) André João Antonil, *Cultura e opulência do Brasil, por suas drogas e minas* (Lisbon, 1711).

(2) Afonso d'Escagnolle Taunay, *Pequena história do café no Brasil* (Rio de Janeiro, 1945).

(3) Myriam Ellis, « Contribuição ao estudo do abastecimento das zonas mineradoras no Brasil no século XVIII », *Revista de Historia* (São Paulo), XXXVI (1958), 429-467.

(4) E.g. Charles Boxer, *The Golden Age of Brazil* (Berkeley, 1962), 330-332 (essentially a summary of Antonil); Dauril Alden, *Royal Government in Colonial Brazil* (Berkeley, 1968), 509-511.

Perhaps I should mention here, that I am now in the midst of completing a rather more elaborate study that will include a number of refinements on my preliminary work, including a cost of living index that I shall compare with various categories of wages in order to assess the variation in the real income of several of the strata of the population during the period concerned, as well as an analysis of the cycles that are discernable from the fluctuations of the commodity prices during the period under study. I have also, in conjunction with statisticians at the University of Virginia Computer Center, devised a method for "simulating" prices for months where they are missing that should prove of methodological interest to price historians in general. Unfortunately, this material did not emerge from the computer in sufficient time to be prepared for delivery here today, so that I shall be forced to fall back upon my earlier, preliminary work. This will, however, give you—I think—an adequate picture of what my researches are about, and will permit me to draw some tentative conclusions that should be of general interest and for which my fuller study will soon provide ample support.

A few general comments may be useful with regard to the sources for this study and their elaboration. The nature of these, happily or not, has already conspired to settle for the investigator the much debated question about the type of documentation best suited to the elaboration of a price series: the conflict, that is, between the "Hamilton" school which prefers to use institutional prices, arguing that only they represent true transactions in the market place, and thus the only really genuine prices; and the "Labrousse" school which prefers the use of official price tables established for supervised markets, objecting that institutional prices can often be distorted by discounts, long-term contracts, and various other infringements which make them less sensitive to variation than the official prices of the *Aver do Peso* or the *Terreiro do Trigo* (5). Indeed, one wonders if these preferences do not in reality simply reflect the type of sources most readily available to the respective researcher, who has then elaborated arguments to make the best of what circumstances dictate. However that may be, in Rio no official price series have come to light, and thus the "Hamilton" approach has proven inescapable.

The prices used (6) in elaborating the graphs presented in this study have come from four Rio institutions which I shall list in order of their importance: (I) the Hospital dos Lázaros; (II) the Santa Casa de Misericórdia; (III) the Irmandade of São Francisco de Penitência; and (IV) the Irmandade of São Francisco de Paula. Other sources such as import registrars, testamentary inventories, *foros*, and so forth, have not been used, in order to give the present study the advantage of uniformity—all the prices employed are of a like nature, produced by comparable entities, and all are free market prices except where an institution had a supply contract, a fact which is almost always mentioned. Thus all are comparable transactions. Furthermore, the series which result are similar in type to the series elaborated by E.J. Hamilton, Lord Beveridge, by N.W. Posthumus in volume II of his classic study, and, except in certain instances, to those presented by Vitorino Magalhaes Godinho in his study of Portuguese price history between 1750 and 1850, thus facilitating comparison with the non-Brazilian situations which are, for us, the most interesting: Chile, Argentina, Portugal, and Spain (7).

* * *

Before attempting to account for the behavior of the various price series which have been established, it will be helpful to choose some sort of conceptual framework to assist us in the analysis. The most useful and logical, I think, is the classical equation of Irving Fisher which has been fundamental to the analysis of price fluctuations ever since it was first expounded in 1911 (8). His equation is, in a sense, a tautology. It states, simply, that in any market situation.

MV equals pQ

(5) V. M. Godinho, *Prix et Monnaies au Portugal, 1750-1850* (Paris, 1955), 2-7; see also Pierre Vilar, « Histoire des prix, histoire générale », *Annales : Economies. Sociétés. Civilisation*, IV (1949), 29-32.

(6) It might be stated, parenthetically, that a total of approximately 15,000 individual prices, representing an equal number of transactions were abstracted from the sources, though of course only a part of these were employed in construction of the final series.

(7) Earl J. Hamilton, *War and Prices in Spain, 1650-1800* (Cambridge, Mass., 1947); Nicholas W. Posthumus, *Nederlandsche Prijsgeschiedenis*, II (Leiden, 1945); V. M. Godinho, *op. cit.*

that is to say, the total amount of money and equivalents (M) in circulation multiplied by the velocity of circulation (V) will equal the total quantity of goods and services sold (Q) at the prevailing price level (p). Since we already know, in effect, the values of "p" for our period in Rio, what we wish to know is the manner in which the other variables play upon "p"—the other factors of the equation and their causes, so to speak (9).

Let us first take the question of the money in circulation. Although we cannot, by any means, know as precisely as we should wish what the amount of "circulating media" at any given time in Rio due to lack of statistical records, there is nevertheless some evidence which is useful for gaining an idea of the long term trends in the Rio money supply.

TABLE I
Monetary Emissions (*)
(1768 equals 100)

Year	Amount	Index
1768.....	2713.....	100.00
1769.....	2550.....	93.99
1770.....	2342.....	86.33
1771.....	2638.....	97.24
1772.....	2422.....	89.27
1773.....	2665.....	98.23
1774.....	2492.....	91.85
1775.....	2388.....	88.02
1776.....	2594.....	95.61
1777.....	2417.....	89.09
1778.....	2431.....	89.61
1779.....	2613.....	96.31
1780.....	2295.....	84.59
1781.....	2302.....	84.85
1782.....	2076.....	76.52
1783.....	2060.....	75.93
1784.....	2093.....	77.15
1785.....	1802.....	66.42
1786.....	1882.....	69.37
1787.....	1769.....	65.20
1788.....	1724.....	63.55
1789.....	1619.....	59.68
1790.....	1350.....	49.76
1791.....	1480.....	54.55
1792.....	1477.....	54.44
1793.....	1530.....	56.40
1794.....	1596.....	58.83
1795.....	1469.....	54.15
1796.....	1399.....	51.57

(*) In 1 000's of milreis.

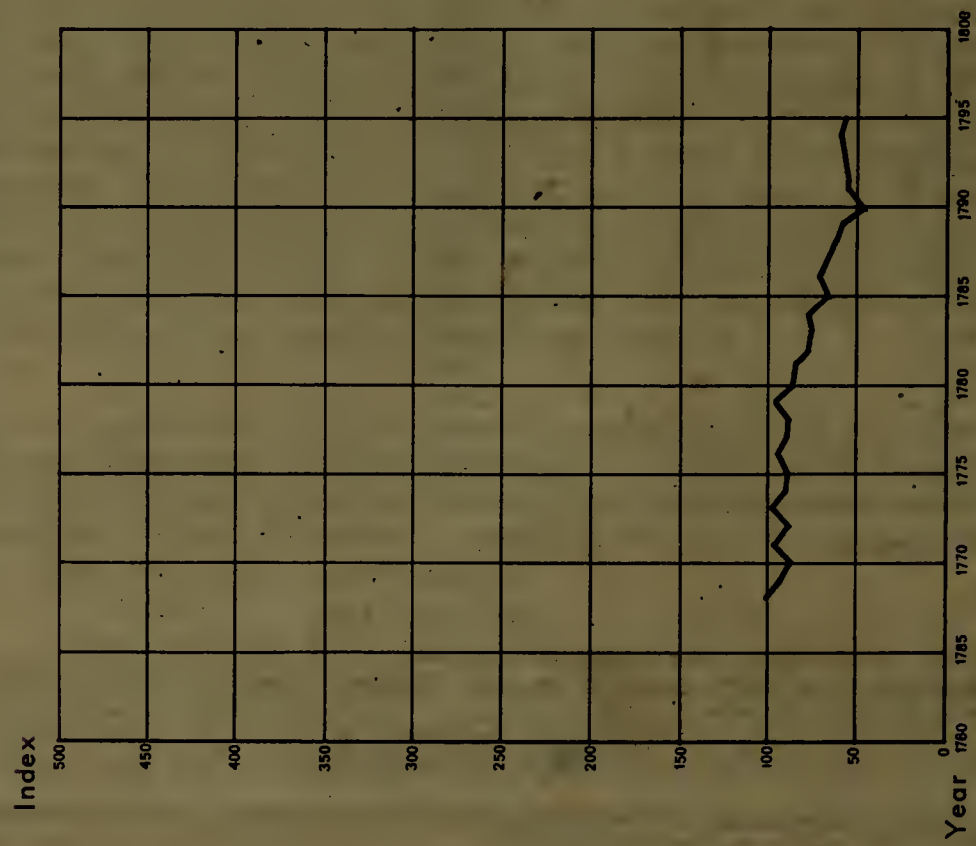
(8) Irving Fisher, *The Purchasing Power of Money* (New Haven, 1911), 14-21; 24-32; 48-53.

(9) In his comments on an earlier version of the paper Professor Mauro (Paris-Nanterre) preferred a somewhat more elaborate version of the Fisher equation:

$$P \text{ equals } f \frac{mv + m'v' + \dots}{Q}$$

where P equals the prevailing price level, Q is goods and services sold, m is money, v equals velocity of circulation of money, m' is credit, and v' equals velocity of circulation of credit.

MONETARY EMISSIONS (in 1000's of milreis) (1768 = 100)



BANKNOTE EMISSIONS

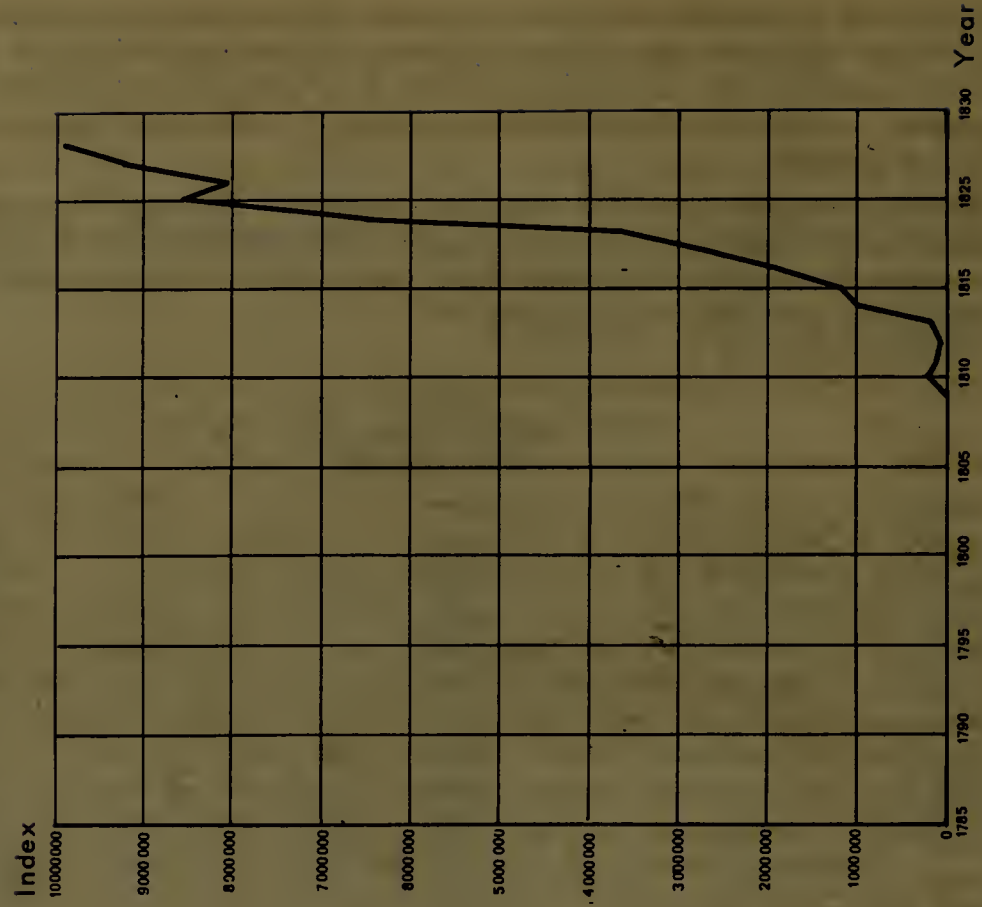


Fig. 1

Here are the figures for the total emission of coin by the Rio mint in the period from 1768 to 1796 (10).

The trend is clearly downward. These figures, however, do not tell the whole story with regard to the stock of money circulating in Rio at this time. We know, for example, that there was a great demand for, and considerable influx of, silver from Spanish America, especially from La Plata, and that some of this coin was restamped and used to make up for the growing scarcity of "national" coin in Rio (11). The great demand for silver is also reflected by the relative premium which it enjoyed over gold in official valuations (12). Thus, it served to supply some of the lack of currency felt by the carioca population and of which we have a record of persistent complaint (13).

Even more significant was the relative shortage of smaller coins, the crude copper vellon so important for the retail trades and to the poorer households (14). Indeed, if we examine the issues by type and denomination of coin, an interesting pattern can be observed. Within each group there is always a progression from the highest value coin which is invariably minted in the greatest amount, to the lowest value which is, with equal regularity minted in the smallest. Here are the monetary emissions of the Rio mint, 1768 to 1796, by type of coin. The total value of the emissions is 60.000.180.682 (15).

"National" Coin (gold)		"Provincial" Coin (silver)	
<i>pieces of</i>			
6.400	59.132.893\$200	640	68.542\$720
3.200	5.004\$800	600	60.424\$200
1.600	2.771\$200	300	7.708\$200
		150	520\$100
"Provincial" Coin (gold)		Vellon Coin (copper)	
4.000	870.712\$000	5	2.675\$465
2.000	27.986\$000		
1.000	7.444\$000		

Thus what was acutely lacking was precisely the kind of money most necessary for the functioning of the retail trade and the purchases of the poorest classes. We shall return to this subject in the final section of the paper.

Aside from the declining volume of the mintings during the period from 1768 to 1796, there is also the factor of specie export to consider. In spite of the drastic decline in the gold production of Minas Gerais and the scarcity of coin in Rio, the Portuguese government still insisted upon and received large shipments of coin from Rio (16). The total amounts cannot be calculated precisely, but they must have been very large. Coupled with this was the further tendency, due to the official underevaluation of gold, to drive the yellow metal from circulation either into private hoards or abroad where it enjoyed a considerable premium (17).

Such, in general terms, was the monetary situation at least up to the year 1809. With the arrival of the Portuguese Court in Rio, it was decided to facilitate royal finances by establishing a bank which would be licensed to issue paper money. These issues were, it would seem, moderate in amount from 1809 until 1813; but beginning in 1814 the temptation to finance government needs with paper money

(10) « Mappa de toda a qualidade de moedas que girão nesta capitania, cunhadas na real Caza da Moeda no Rio de Janeiro do anno de 1768 té 1796. » *RIHGB*, XLV:1 (1883), 191-193.

(11) Watkin Tench, *A Narrative of the Expedition to Botany-Bay...* (London, 1789), 15; Severino Sombra, *Historia monetaria de Brasil colonial* (Rio de Janeiro, 1938), 257, 267; see also D. Alden, *op. cit.*, 118, and other references cited therein; J. K. Tuckey, *Tuckey's Voyage. An Account of a Voyage to Establish a Colony at Port Philip...* (London, 1805), 89.

(12) João P. Calógeras, *A Política Monetária do Brasil* (São Paulo, 1960), 12, 22.

(13) S. Sombra, *op. cit.*, 251; D. Alden, *op. cit.*, 118, 286.

(14) In fact, no copper coins were minted in Rio after 1777 (see table referred to in note 22) although there is evidence of shipments (all before 1777?) of copper coins from Lisbon to Brazil in S. Sombra, *op. cit.*, 202, 231.

(15) Calculated from the document referred to in note 22; values to the nearest *milreis*.

(16) S. Sombra, *op. cit.*, 203, 270; J. K. Tuckey, *op. cit.*, 82; see also the useful discussion of this point in D. Alden, *op. cit.*, 327-331.

(17) Calógeras, *op. cit.*, 22.

grew apace, and the issues from then on until 1823 were so large as to have an undoubted inflationary effect (18). Here are the total amounts of bank notes in circulation for each of the years from 1809 to 1823 (19).

TABLE II
Banknotes in Circulation
1809-1823

1809	000\$000
1810	160.000\$000
1811	104.200\$000
1812	60.000\$000
1813	130.000\$000
1814	1.042.500\$000
1815	1.199.700\$000
1816	1.862.280\$000
1817	2.600.350\$000
1817	2.600.350\$000
1818	3.632.350\$000
1819	6.518.350\$000
1820	8.566.450\$000
1821	8.070.920\$000
1822	9.170.920\$000
1823	9.994.320\$000

The inflationary effects of this increase became apparent by 1818 when the Brazilian *milreis*, until then above parity, began to decline precipitously on the London exchange. By 1823 it had dropped almost 32% (20).

In sum, then, taking the "M" factor of Fisher's equation by itself, we may say that the pressure on prices was definitely downward, that is, deflationary, from 1763 to 1796 and most likely until 1809. From 1809 until 1814, the banknotes issued may have simply reversed or neutralized the previous tendency; but from 1814 on, the continued issuance of large amounts of paper money had a decidedly inflationary effect. Thus, considering the money supply alone, three periods may be distinguished:

1763-1809	deflationary
1810-1813	neutral
1814-1823	inflationary

Turning now the "V" factor, the velocity of circulation, here we know considerably less. We have, in fact, no way to measure exactly the velocity of circulation, nor the "propensity to spend" of the Carioca population during our period. One might assume that a considerable amount of hoarding (saving) went on, a tendency that the definite under-evaluation of gold would certainly stimulate. Certainly the latter factor cannot be discounted among the reasons which gave rise to the incessant complaints of a monetary shortage voiced by the citizenry during the period (21).

On the other hand, one clear stimulus for increasing circulation of the stock, a rising population, was present. The population of the city increased more than 200% in the period from 1750 to 1821 (22). Here are the figures:

1750	ca. 24,397
1760	30,000 (?)
1789	38,707
1799	43,376
1808	50,144
1821	79,321

(18) *Ibid.*, 30-34.

(19) *Ibid.*, 36.

(20) *Ibid.*, 33.

(21) See note 13.

(22) Data taken from the *Resumo histórico dos inquéritos censitários realizados no Brasil* (Rio de Janeiro, 1951), X, for the years 1750, 1760, 1799 and 1808; from the «Memórias públicas e económicas da cidade de São Sebastião do Rio de Janeiro», *RIHGB*, XLVII:1 (1884), 46-51 for the year 1780; and from the ANRJ, *Secção de Ministérios*, Commando das Armas no Ministério da Guerra e Estrangeiros, IG 1428 (maço 4), f. 3, for 1821. The existence of this document was kindly called to my attention by Professor Robert Conrad of the University of Illinois (Chicago).

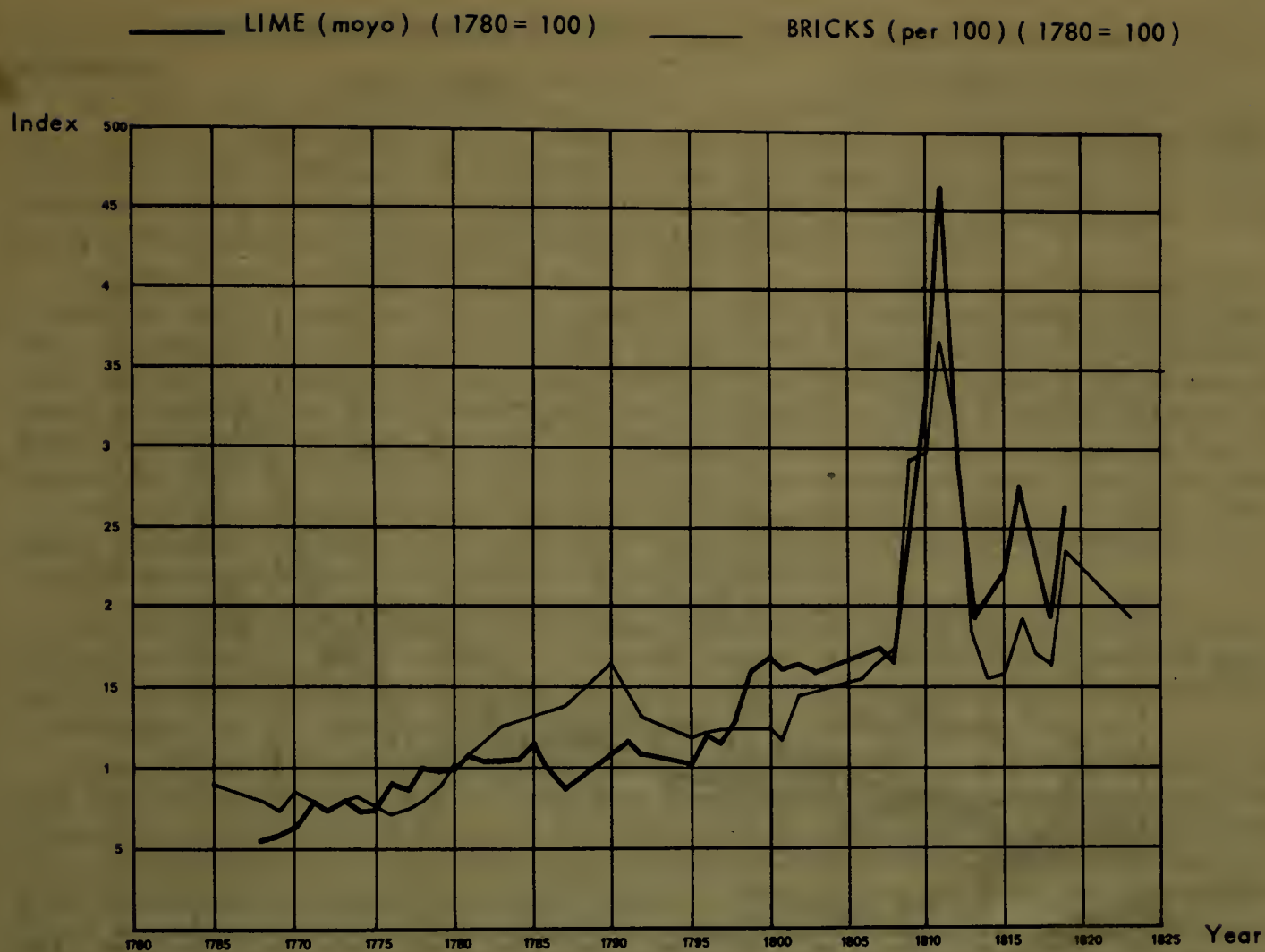


FIG. 2

This increase in the population could not have but stimulated a more rapid turn-over of the money stock, whatever the total amount of the latter may have been. Unfortunately, we have no real means of measuring this. Thus we can only say that from 1763 to 1808 this rise in turnover would have exerted a contravailing tendency to the obvious decline of the monetary stock, though whether this would be enough to neutralize the decline or not is doubtful. On the other hand, in the period 1809 to 1813, the sharp growth in the population would have exerted a stimulating effect in the absence of a completely elastic supply, and from 1814 onward, probably substantially contributed to the general inflationary tendency already present in the monetary policy.

Thus if we combine the factors "M" and "V" we might suggest the following scheme for the combined effect of the two on the general price level in Rio:

1763-1808	somewhat downward
1809-1813	slightly upward
1814-1823	strongly upward

Assuming, in general, then that the MV factors would behave as suggested, let us now take a look at the various commodities and their price fluctuations to see the possible effects of these factors as well as that of supply and demand (Q) upon them. Here it will help to clarify the exposition if we group the commodities into categories depending upon their origin, their principal markets, and their relative sensitivity to foreign or domestic demand.

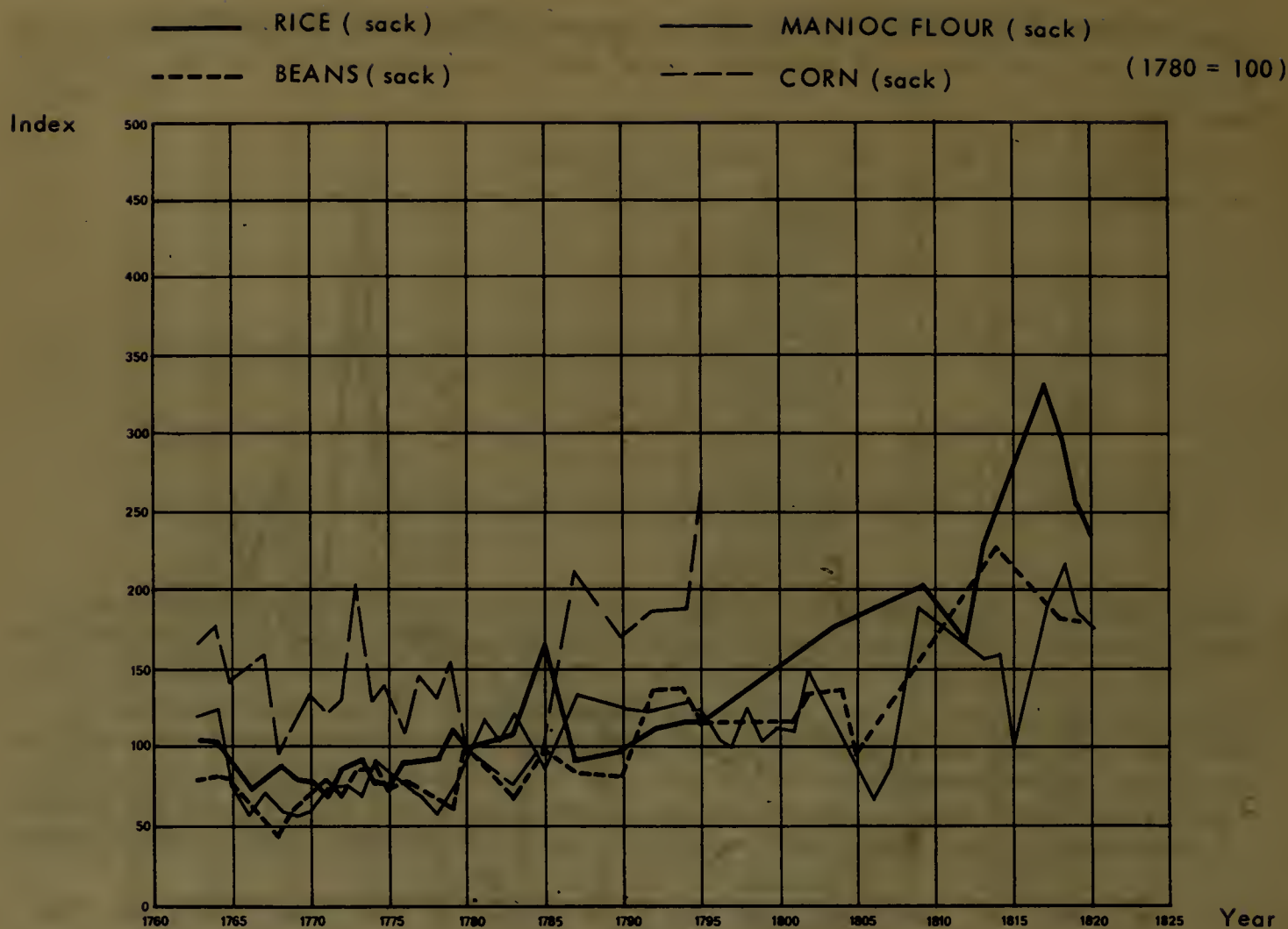


FIG. 3

GROUP I: Products produced locally and in the main consumed locally: cane brandy, manioc flour, lime, bricks, fish oil, corn, and beans.

Here we must immediately separate out fish oil, lime, and bricks. Fish oil—which was used mainly for lighting (23) —was produced and sold under royal contract which explains the unusual character of its price movement (or lack of it) between 1763 and 1795. With one or two exceptions (possibly due to scribal errors in the entries of the account books) the price held steady at 140 reis the medida. Obviously this was not a “market” price (24).

Lime and bricks are the two commodities which best reflect demand in the building industry, and their prices behave, as one might expect, in a similar fashion. Both show but steady progression upward, with a jump in brick prices in 1802 and 1809, a peak in 1811, and then a fall-back thereafter. Lime, on the other hand, leaps ahead in 1799, peaks in 1811, tends to fall back in 1813 and then peaks again in 1816 and 1819. In both cases the steady upward trend can be attributed to a steady growth in population and the consequent demand for shelter, while the jumps in 1809 and 1810 as well as the peak in 181 are the obvious results of the extraordinary demands for housing which came with the arrival of the Portuguese Court. Once this boom was over, prices fell back somewhat, but because of

(23) D. Alden, *op. cit.*, 392, n. 20.

(24) The average price for each year was calculated as an arithmetical average of the monthly averages (likewise calculated arithmetically). The index numbers are based on the average price for the year 1780.

the general inflation already mentioned, they never dropped to their former levels of the 1770's and 1780's.

The other prices in this group likewise have their own peculiarities. Corn (*milho*), locally grown, served mainly as animal and chicken feed, although some was exported to Bahia and Pernambuco. Its price fluctuated from 1763 through 1785, with a trough in the years 1780 through 1785, and then a definitely higher level from 1787 through 1795. The reason for this rise after 1785 is obscure, though it may be due to increased exports, both to northern Brazil and to Africa (25).

The other three foodstuffs—beans, manioc flour, and cane brandy—share the characteristic of being the principal staples of the slave population, as well as of the lower classes in general (26). They also enjoyed a considerable export market to Africa (cane brandy and manioc flour especially) where they were exchanged for the slaves, wax, and gold which were brought back to Rio. Both cane brandy and manioc show indeterminant trends until 1783 when they began a general long-term rise which is particularly accentuated after 1809, especially in the case of cane brandy. The general tendency upward after 1783 may best be attributed to the growing slave imports from Africa which came about as a result of the expanding European market for Brazilian plantation products (rice, cotton, coffee, sugar). That is, the expansion of the export sector brought with it a stimulus for the production of the foodstuffs consumed by and exchanged for that sector's labor force.

GROUP II: The sudden growth in the European markets served by Portugal through the re-export of Brazilian products is clearly evident in the following sequence of rice prices which, along with sugar, may be considered to form a second group: products produced and consumed locally, but whose price is essentially set by the foreign markets to which the bulk of the production was sold.

After hovering at indices in the 70's and 80's rice jumps to an index number of 110 in 1779, and aside from two years (1787 and 1790) which may be years of overproduction, or glutted markets in Europe (27), remains above 100 thereafter. By 1803 its price rose to an index of 175: which constitutes a firm floor thereafter, for its price never drops below that level except in the period of the Napoleonic Wars when markets were generally disturbed in Europe. Patently, it was one of the "success" products of late eighteenth century Brazil (28). Unlike rice, sugar prices do not show a similar boom, due obviously to the fact that demand did not grow in Europe nearly to the degree that it did for rice. One should note, however, the clear rise in sugar prices during the 1790's when production on the island of Haiti collapsed, thus opening the French market to Brazilian exports. Otherwise sugar prices seem to vary, *grosso modo*, in accordance with the fluctuations registered by Posthumus for wholesale prices in Amsterdam. One exception to this, however, is the extremely high price level which prevailed in Europe during the war period (1810-1813) which is not reproduced in Brazil for the obvious reason that transportation was impeded and consequently local stockpiles grew. Thus Rio prices from 1808 to 1813 are unusually low. Only in 1817 do Rio prices again begin to move in rhythm with those registered in Europe (29).

GROUP III: A third category of products are those which, though locally consumed and sometimes re-exported, are largely produced elsewhere in Brazil or in Spanish America: wheat flour, dried meat, and bacon. Here two characteristics stand out when one examines these price fluctuations: the seeming

(25) The lack of published trade statistics (aside from the occasional tables in Simonsen and elsewhere) for the port of Rio de Janeiro is a serious impediment to any full and detailed study of the city's economy in the eighteenth century. It is to be hoped that Senhor Corcino Medeiros dos Santos of the University of Marília (São Paulo) will help to remedy this deficiency in the doctoral dissertation he is preparing on the traffic of Rio during this period. The author, meanwhile, is engaged on a study of the cabotagem imports (only) of Rio between 1792 and 1823.

(26) J. K. Tuckey, *op. cit.*, 73-74.

(27) The prices of Milanese rice given in N. W. Posthumus, *op. cit.*, I, 40-41, would suggest that the second explanation is the more probable.

(28) See D. Alden, « Manoel Luis Vieira: An Entrepreneur in Rio de Janeiro during Brazil's Eighteenth-Century Agricultural Renaissance », *Hispanic American Historical Review*, XXXIX (1959), 521-537; also V.M. Godinho, *op. cit.*, 265.

(29) N. W. Posthumus, *op. cit.*, I, 120-125.

irregularity from year to year, with little discernable longterm trend, and the fact that in the case of wheat flour and bacon, the general price level at the end of the period (ca. 1820) is no higher than at the beginning

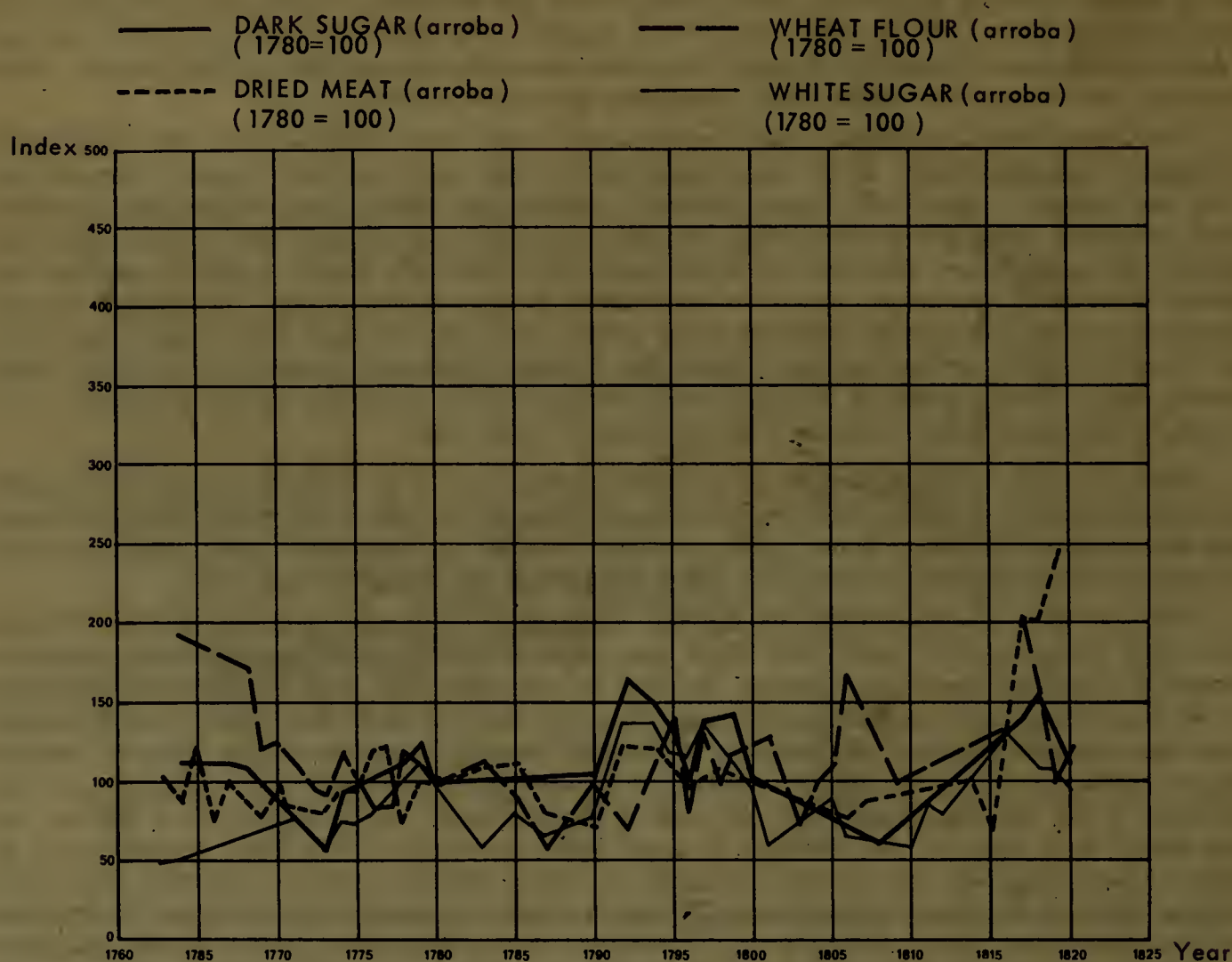


FIG. 4

The annual irregularity can be largely explained by the vicissitudes of commerce and communication in the Americas. Anyone who has made even the most cursory examination of the records of eighteenth-century American ports can testify to the extreme variation in the volume of shipping, both international and coastal (*cabotagem*) (30). On the other hand, certain abnormal years (such as 1792, 1801, and 1806 for wheat flour) may be explained by poor harvests or other natural problems. Similar explanations would hold true for bacon and dried meat. On the other hand, the absence of any long-term trend involves the question of the fundamental nature of the economy (or economies) of eighteenth-century Latin America, a problem recently posed by Ruggiero Romano, and one to which we shall return in the last section of the paper. In this regard, let us note here that all of these products *normally* came from areas of subsistence or quasi-subsistence economy: wheat flour and dried meat from Rio Grande do Sul and the Plate River region, bacon from Minas Gerais and also the Rio hinterland.

(30) Ruggiero Romano, *Cuestiones de historia económica latinoamericana* (Caracas, 1966), 40; for Rio de Janeiro see ANRJ, Codex 157: *Fianças de Embarcações, 1724-1808, passim*.

GROUP IV: Finally there is a fourth category of products which Rio largely procured abroad (all but one of them in Europe) and imported: wine, brandywine, vinegar, sweet oil, butter and wax.

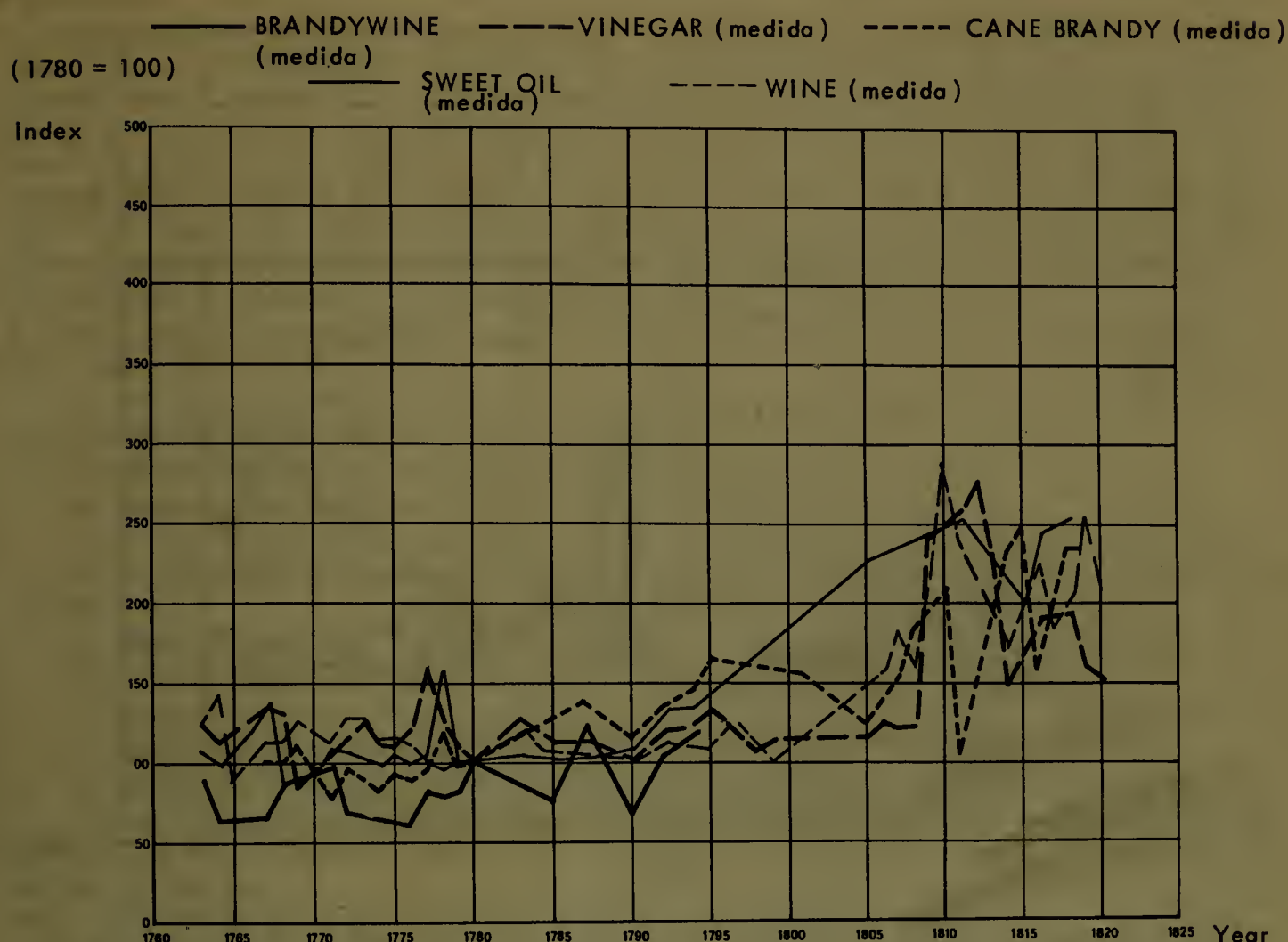


FIG. 5

With regard to wine, brandywine, vinegar, and sweet oil (all of which usually came from Portugal) the story is roughly the same: a general price stability (aside from single years which may be attributed to transportation problems or unusual harvests) with an upsurge in the prices of sweet oil and wine in 1805, and in vinegar and wine again in 1809. In the case of sweet oil, which is the only Portuguese product for which we have a full set of Lisbon price statistics, the correlation between the movement of Portuguese and Rio prices is exceptionally good: a general stability from 1763 to 1790, then a rise in the four years from 1791 to 1794, followed by a leap upward in both Portugal and Rio in 1805 and a high index in both places in the period 1811 to 1818 as well. One would expect the prices for these products to rise after 1809 due to the influx of Portuguese into the city. Their failure to decline to pre-war levels in 1814-1815 is most probably to be attributed to the various inflationary factors already mentioned. The level of Portuguese prices, too, is crucial throughout, especially with regard to olive oil and wine, for even after the opening of the ports, one would expect these luxury commodities to continue to be imported from Portugal irrespective of price (31).

(31) Indeed, Mawe remarks at the time of his visit (c. 1809) that «the imports of the mother-country consists chiefly in wine and oil, *«Travels in the Interior of Brazil... (Philadelphia, 1816), 110.*

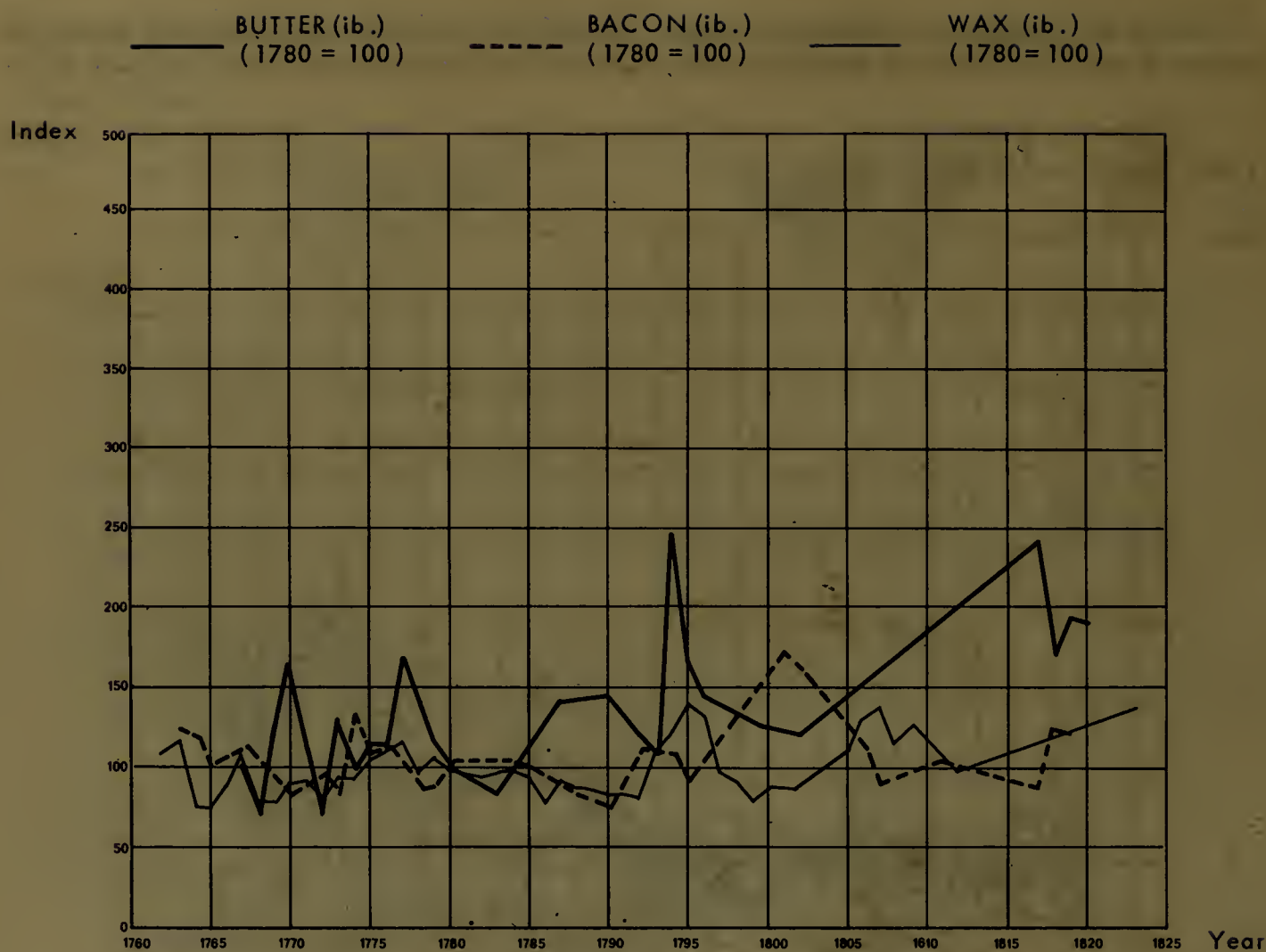


FIG. 6

Butter was largely imported from England or the Netherlands after 1809, via Portugal before (32). It shows an erratic record during the period before 1809 as might be expected for a Portuguese re-export. Later, in the four years 1817 to 1820, its price index oscillates between 170 and 243, reflecting not only possible problems of supply, but the decline of the milreis on the London market, as well.

On the other hand, wax, which came mostly from Africa, shows irregular fluctuations in price level throughout the period, bearing in this respect a general resemblance to wheat flour, dried meat, and bacon. Is entirely irrelevant that wax, too, come from an area of subsistence economy? These prices (wheat flour, bacon, dried meat, and wax) in fact bring us to the problem of the type of economy which prevailed in South America in the second half of the eighteenth century, a problem which has already been raised by Ruggiero Romano in connection with the price movements which he studied in Chile and Argentina. It is to this question that we must turn our attention in the following section.

* * *

However useful the equation of Fisher may be in explaining the price movement of certain commodities as well as some of the long-term trends, there still remains a certain "unexplained" quality in the fluctuations of several commodities (e.g.: wheat flour, bacon, dried meat) which seem immune to

(32) J. K. Tuckey, *op. cit.*, 90.

the cycles characteristic of European economies, and which raises the problem of the nature of the economy of colonial Rio de Janeiro, as well as of the usefulness of price history as a means for understanding it.

Recently, after studying the price movements in Santiago de Chile and Buenos Aires in the years from 1765 to 1810, Ruggiero Romano suggested some hypotheses regarding the general character of Spanish American economies in the late colonial period. What he found in Santiago was the following: out of a total of sixteen products, the prices of three (chocolate, firewood, and bricks) declined; the prices for twelve (sugar, tobacco, yerba mate, hens, roosters, oil, pork fat, tiles, cordovan leather, ordinary leather, Castilian wax, and coarse cotton cloth) remained continually at the same level, while the price of sheep alone tended upward from an index of 100 in 1765 to 133 in 1810 (33). As a result, Romano suggested the following generalizations as to the characteristics of the South American economy in the eighteenth century, which he presented as so many points for study:

- a) in spite of increasing mining activity from 1740 on, most of the metal which was produced was either exported to Europe or hoarded;
- b) this flight of bullion and coin to Europe created a situation in which the local stocks were not sufficient to stimulate the development of the economy;
- c) monetary emissions were made up largely of coins of high denomination;
- d) there was consequently an absolute lack of small coins;
- e) the result of (d) was the issuance of script money which could only be used in certain stores;
- f) a large amount of the money in circulation in Spanish America was of bad "ley" and insufficient weight;
- g) forms of credit were almost non-existent;
- h) most exchanges were by barter;
- i) there was no paper money to speak of;
- j) agricultural production and livestock raising were in constant expansion;
- k) but (j) was a "natural" phenomenon in which human effort had almost no part;
- l) only if there had been substantial inter-American exchanges of goods and a transportation network had been established could this have been a pole of development; but these two factors were lacking as well as;
- m) an insufficient growth of exchanges with the metropolis and Europe.

Thus, the general price movement was stationary or descending throughout the eighteenth century despite the fact that the population was continually growing. In short, he concludes, we are in the presence of a "feudal" or "natural" economy (34).

To what extent do these hypotheses of Romano apply to Brazil during this period? Can it be fitted into his admittedly rough scheme and characterization? Before addressing ourselves to this question, it seems proper to point out some limiting conditions which Romano tended to ignore in his work.

First, our evidence is confined to Rio (as indeed was his to Santiago and Buenos Aires), and although Rio may tell us some things, indeed *key* things, about the Brazilian economy in the late eighteenth century, it by no means can tell us all. Second, the period of prices discussed here is a bit longer than that used by Romano, beginning in 1762 or 1763 in some cases, and extending in certain instances to 1820 or 1821. Nevertheless, to facilitate comparison of Brazilian prices with his, we shall arbitrarily limit our series to the period before 1809 so that the more chaotic experience of 1809 to 1821 will be excluded.

Taking these qualifications into account, how do Rio prices between 1763 and 1808 compare to those of Santiago de Chile and Buenos Aires? Roughly one may say that of the commodities chosen

(33) R. Romano, *op. cit.*, 36.

(34) *Ibid.*, 24-26.

for examination, eight (lime, cane brandy, bricks, rice, wine, sweet oil and beans) show a definite upward climb in price, while five others (corn, manioco, brandywine, white sugar and vinegar) show only a slight upward tendency. Wax and bacon hold steady throughout the period under study, while wheat flour and dried meat decline (35), with butter fluctuating in no clearly discernable long-term trend. The explanations which we have already offered in the paper for these movements need not be repeated, but they do make it very clear that the economy of Rio, as far as it can be understood from the price behaviour of important commodities, had a character and structure decidedly different from what Romano found in Argentina and Chile.

Assuming that Romano's characterization of the economy of Spanish America is essentially correct, what can explain this variation? Admittedly, Rio had a number of traits in common with the economies to which Romano gave his attention. Thus much of the bullion which passed through the city was exported to Europe and Asia, and there is also good reason to believe that much of it was hoarded, especially gold. Monetary emissions, likewise, were mainly in large denominations with a consequent shortage of smaller coins.

But in contrast to the situation described by Romano:

- a) mining activity in Brazil was certainly decreasing, not expanding as in Spanish America;
- b) there is no evidence of the widespread use of script money; nor
- c) do the coins in circulation generally seem to have been debased or clipped;
- d) credit certainly existed (36), though to what extent is difficult to determine, but barter was not, as far as can be discovered, the manner of "most" exchanges;
- e) also, in contrast to Romano's model, there is a clear exchange of products with other parts of Brazil as well as with the Plate river region, and Brazilian exports to Portugal (and through Portugal to Europe) were both large and growing during this period.

Thus it should be obvious that the Brazilian economy, at least in the coastal region, cannot be easily characterized as a "natural" economy. There is little doubt that certain areas and regions were close to that: Minas Gerais, certainly, and probably much of Rio Grande do Sul (37). The stagnant prices displayed by wheat and dried meat which came from Rio Grande, as well as of wax which came from Africa, and bacon which originated mainly in the mountains above Rio and in Minas Gerais, testify to this and fit in with Romano's thesis. But the economy of the city of Rio and of the surrounding region was clearly a "market" economy, thoroughly monetized (although coin may have been scarce), and linked by trade (however irregular) with Europe and later North America.

This is not to argue that Rio was an internally *integrated* market, however. In fact, a very large percentage of the population remained essentially outside the market. Not only the city poor, who were numerous enough, but especially the slave population which made up, if we may believe the various estimates and censuses, around 43.45% of the population in 1789 and about 45.62% in 1821: a group then which was large in proportion to the population as a whole, and which was on the increase (38). What was the effect of this group on the character and structure of Rio's economy?

First, the most obvious effect was that the slave population tended to hold down wage rates for unskilled or mechanical labor. With such a large force of captive labor available, free labor could hardly hope to secure wages much above those paid to the *escravos de ganho*, or slaves rented out as laborers. And what were these wages? Detailed evidence is lacking, but it seems that from a standard

(35) See note 33.

(36) This is clear from the structure of the retail trade as revealed by various statistical descriptions of the city (e.g., the « Memórias públicas e económicas... », *RIHGB*, XLVII:1 (1884), 44-45) as well as travel accounts which confirm the profusion of small shops and the minute quantities purchased at one time by the *freguêses*.

(37) Celso Furtado, *Formação Econômica do Brasil* (Rio de Janeiro, 1959), 90-91; 104-106. Also D. Alden, *op. cit.*, 80-81 and J. Mawe, *op. cit.*, 325-327.

(38) See note 22.

rate of 120 reis per day at the beginning of our period wages rose by about 166% to 320 reis at the close (1820-1821). And the wage of free laborers? Basically the same: they rose by about 150% during the same period.

And what determined the level of wages paid to the *escravos de ganho*? Essentially it must be seen as a function of the price of slaves to the buyer. The slave owner expected a certain rate of return (essentially the prevailing interest rate, or a bit more) from his slaves, considered as a capital investment. This he figures taking into account the probable life of the slave, his health, and other such factors (39). Thus if the basic wage for laborers, both slave and free, rose by about 150-166% in the period, one would expect a similar rise in the price of slaves. This is exactly the case. From around fifty milreis (50\$000) in 1766 the price of a prime male slave rose to about one-hundred and forty or one-hundred and fifty milreis (150\$000) in 1820-1821, a rise of approximately 175% (40). Now since wages earned by *escravos de ganho* went, by and large, to the owner and not to the slave, and since their wages in turn tended to determine the general wage level in the city, it is clear that this sector could not provide any real dynamism for development. As far as this sector of the population goes, one may well speak of a quasi-subsistence economy.

Nevertheless, though this sector acted as a brake upon internal demand, yet the result was not in any way a "natural" economy. For this captive force was employed, and probably quite efficiently, in a capitalist type agriculture which produced the various commodities sold in foreign markets. Depending upon the spread between prices of its chief capital investment, slaves, and the prices which it received for its products, this sector was periodically highly profitable.

Unfortunately we do not have, for the Rio region, the detailed estate accounts which would provide direct evidence of the degree of prosperity of the various agricultural enterprises. Nevertheless, a rough index of profitability can be had through a comparison of the various prices of input and output factors (slaves vs. rice, cotton, sugar, etc.). In "good" times, it is clear, large profits could be made and considerable capital accumulated.

What was done with the accumulated capital? In times of growing foreign demand for various products (41), it tended to be channelled into the acquisition of more land for planting, as well as into buying more slaves to increase the labor force. But at the same time, almost irrespective of profitability, a large amount of accumulated capital was expended for luxury imports (especially cloth whose variety defies description) and the slaves who provided lavish service and represented conspicuous consumption. Both of these aspects of Rio society were noted and remarked upon by nearly every traveler of the period (42). Thus the capital accumulated by the export sector during profitable periods was largely returned, again, to Europe and Africa through the purchase of slaves and luxuries. What else could be done with it? With no internal market to speak of there was next to no stimulus for manufactures (aside, perhaps, from cheap cotton cloth), and only in times of market expansion was there any alternate use for the capital in investment.

Thus in contrast to Argentina or Chile, what we have in Rio is essentially a *dual* economy (43) comprising a quasi-subsistence sector, largely outside the market, side by side with a sector of highly capitalized agriculture oriented to export markets and whose profitability was largely determined by conditions exterior to the economy.

(39) Alfred H. Conrad and John R. Meyer, *The Economics of Slavery* (Chicago, 1964), 48-50.

(40) Data from the account books of the hospital of the brotherhood of São Francisco de Penitência: 1766, 51\$200, 1821, 140\$000. See page 8 of study.

(41) See note 40.

(42) For Rio travel accounts in general see the excellent bibliography of Paulo Berger, *O Rio de Janeiro dos Viajantes e Autores Estrangeiros* (Rio de Janeiro, 1964).

(43) Cf. J. S. Furnivall, *Netherland's India. A Study of Plural Economy* (Cambridge, 1944), 446-469.

This brief analysis suggests in conclusion that the price history of South America, as yet in its period of infancy, has revealed to date two clearly distinguishable economic types:

1. the "feudal" or "natural" type which Romano has found in Chile or Argentina characterized by prices tending either toward stagnation or decline, and
2. the classical *dual* economy of colonial regions which prevailed in Rio where prices behave in more volatile fashion, with a long-term upward tendency except for those commodities which come from subsistence areas.

It would be of interest to test further the hypothesis that the various economic systems of eighteenth-century South America each have a typical or characteristic price behaviour by studying the price histories of Minas Gerais and Rio Grande do Sul. These two areas of Brazil seem to have resembled in type the economies of Chile and Argentina, and might be expected to show a similar behaviour in their prices. Such studies would constitute important contributions to an economic typology of the South American continent in the late colonial period, and one in which regional nuances and mixtures, as well as their structures and functions, could be far better mapped and understood than is presently possible. Certainly the use of price history would be an essential tool in pursuit of that goal.

INTERVENTIONS

M^{me} de Queirós Mattoso. — Gostaria de destacar em primeiro lugar o caráter pioneiro de que se revestem os estudos de história quantitativa de preços, como os apresentados pelo professor Johnson. É justamente tendo em vista o pioneirismo de estudos como êstes que nos propomos a fazer algumas considerações sobre o trabalho que acaba de ser apresentado. Nem sempre os problemas que se apresentam para êste tipo de estudos são fáceis de serem solucionados, mas penso que em muitos casos o bom senso pode ajudar a contornar algumas dificuldades.

Sobre a aplicação da clássica fórmula de Fisher para o caso brasileiro, como notou o professor Johnson, há que fazer várias ressalvas. Contudo, penso que um aspecto importante que dificulta a aplicação da citada fórmula não foi considerado no trabalho. Trata-se das transações que se fazem fora do circuito monetário. Pelo menos no caso da Bahia do século XIX, há a evidência que grande parte da população assalariada não obtém grande parte dos seus bens de consumo a partir do seu salário. Ela é obtida muitas vezes fora do quadros da circulação monetária, estabelecida pelo tipo peculiar de relações familiares. Naturalmente, a magnitude dessas transações é extremamente difícil de ser quantificada com precisão, mas é um aspecto da realidade que parece-nos ter que se levar em conta, sob o risco de deformar a reconstituição do passado.

Outro aspecto importante que não foi considerado, já que o estudo tomou por base a circulação monetária, é o papel desempenhado pela moeda escriturária emitida pelas casas de comércio. Tais bilhetes de crédito não podem ser considerados como moeda emitida oficialmente, mas há que considerar que é um meio de financiamento da produção. É através desses créditos que as grandes casas exportadoras financiam uma parte substancial da produção. Isso forma um circuito monetário não aparente, mas de grande importância. Isso significa que as emissões oficiais de moeda nem sempre representam no caso brasileiro, um reflexo da vida econômica. A isso se pode acrescentar ainda que parte das emissões era exportada para Portugal e outra ainda às colônias. Assim, acabavam por entrar na circulação outros meios de pagamento que não as moedas oficialmente emitidas. Daí a dificuldade de estudar a relação entre o meio circulante e o volume de emissões para se chegar ao conhecimento da situação econômica. Na Bahia, por exemplo, tudo indica que houve grande escassez de moedas, e entretanto nesse mesmo período notamos uma conjuntura altamente favorável.

M. Johnson. — Apesar da fórmula de Fisher ter sido bastante criticada e apesar de ser muito difícil determinar os seus elementos componentes na economia colonial brasileira com a precisão desejada, penso

que ela nos permite chegar a uma aproximação significativa dos elementos que se quer conhecer. Penso que não há outros meios de chegarmos a uma precisão maior.

Pudemos verificar também no Rio de Janeiro do século XIX a existência de uma circulação de mercadorias fora do circuito monetário. Pelos meus cálculos, a quantidade de moedas de pequeno valor existente era insuficiente para as necessidades de consumo das pessoas pobres, razão por que era empregado o sistema de créditos. Também encontrei referências a emissões, por parte das casas exportadoras, de bilhetes de crédito, mas sua quantificação me pareceu impossível. Encontrei ainda referências à entrada de metal precioso, principalmente da prata, que vinha de Buenos Aires para suprir as necessidades do Rio de Janeiro. Essas referências são principalmente dos cronistas da época, e ao que tudo indica, seu volume era de importância, mas não pude verificar maiores informações.

M. Baer. — Gostaria de saber se para o estudo ora apresentado foi estabelecido um índice geral de preços e qual a ponderação adotada. Creio que é importante destacar que, sem o estabelecimento de um índice geral de preços não se pode aplicar a fórmula de Fisher.

M. Johnson. — O índice geral de preços ainda não foi estabelecido, e utilizei para os meus estudos os preços arregados.

M. Buescu. — Je veux d'abord souligner les mérites du travail de M. H.B. Johnson Jr., tant au point de vue de la recherche statistique qu'à celui de l'interprétation. La seule restriction que je me permettrai de faire, malgré mes tendances « monétaristes », se réfère au peu d'importance donnée au goulot d'étranglement représenté par l'inélasticité de l'offre agricole devant l'expansion démographique et l'élévation des revenus-source d'inflation jusqu'à nos jours.

D'autre part, j'ai été très content de rencontrer une affirmation à laquelle je souscris, comme je l'ai toujours soutenu : celle que l'esclavage contribuait à maintenir les salaires à un niveau bas — les salaires étant déterminés par le prix de location des esclaves. Cela veut dire que la main-d'œuvre esclave coûtait *moins cher* que la libre — et pas le contraire comme on l'a affirmé parfois.

La rentabilité de l'esclave (r) peut être synthétisée dans une formule comme celle-ci :

$$r = \frac{p \cdot h \cdot a}{K + c}$$

où p est la productivité horaire du travail esclave, h le nombre d'heures de travail par jour (on pourrait ajouter le nombre des journées de travail par an), a le nombre d'années de la vie utile de l'esclave, K le capital investi dans l'achat de l'esclave et c le coût du maintien de l'esclave (la partie supportée par le maître).

La rentabilité augmente, si le maître maximise le produit ($p \cdot h \cdot a$). Quelles sont les alternatives pour un niveau donné de productivité (c'est-à-dire qui n'exige pas d'autres investissements en équipements et technologie) ? Augmenter h ou a — une alternative, car en augmentant h on provoquera la diminution de a . Cependant si l'on augmente a (en réduisant le nombre d'heures de travail par jour), c augmentera aussi; et p , de toutes façons, diminuera avec l'âge. La solution est d'augmenter h , bien entendu jusqu'à la limite où, en l'augmentant, la réduction réflexe de a et p agira sur le produit total plus fortement que h . De cette façon, le temps de travail de l'esclave monte à 16-17 heures par jour.

Le travailleur libre ne pourra pas supporter une rémunération correspondante à ce régime de travail. Le résultat, confirmé par les informations directes, est que l'entrepreneur préférera l'esclave au travailleur libre parce que le premier se trouve à sa disposition tout le temps, donc il peut être obligé, malgré les effets négatifs à longue échéance, à travailler le maximum possible (ou plus !). Cette préférence est valable surtout lorsqu'il s'agit d'un bas niveau de technologie où le travailleur libre ne se différencie pas de l'esclave. Et, naturellement, nous ne devons pas oublier les facteurs qualitatifs, culturels, traditionnels, etc., qui plaident en faveur de la main-d'œuvre esclave.

Nous voyons le travail libre rémunéré également au travail esclave ou plus, mais pas moins (nous considérons *quod plerumque fit* et pas les exceptions inévitables). Cela est facilement explicable par la nécessité d'un niveau technologique plus élevé ou, même à niveau technologique égal, par la limitation de l'offre d'esclaves. Alors, la pression de la demande de main-d'œuvre se manifestera sur le marché qui peut encore répondre par une offre supplémentaire — ce qui se reflétera dans la hausse des salaires. Il serait incompréhensible que l'esclavage continuât et fût sollicité par les propriétaires si la main-d'œuvre libre offrait des conditions plus favorables, surtout à partir d'un moment où il y avait dans la zone rurale un excédent démographique sous-employé. Celso Furtado fait une observation pertinente en affirmant que le « caboclo », lié à ses conditions

locales, n'aurait pu sortir pour chercher un emploi sans l'accord de son propriétaire. Or, c'était justement ce propriétaire qui importait des esclaves, supposés chers, au lieu d'embaucher des « caboclos ». La préférence pour l'esclave n'était pas seulement le fruit d'une mentalité, mais aussi d'un calcul économique, fût-il même assez confus et, à longue échéance, préjudiciable.

M. Romano. — Je voudrais tout d'abord remercier M. H.B. Johnson pour l'excellente contribution qu'il a apportée à la connaissance du mouvement des prix à Rio : c'est un pas en avant extrêmement important pour essayer de parvenir (avec l'aide d'autres travaux : d'autres savants le font pour différentes régions d'Amérique Centrale et Méridionale) à une première approche d'une géographie différentielle des prix dans le continent américain.

Une seule remarque : l'emploi de la formule de Fisher et — en général — d'autres concepts tirés de l'économie moderne me paraît dangereux. Car enfin un prix n'est pas le même, par exemple, à Florence au ^{xiii}^e siècle, à Paris au ^{xvii}^e, à Quito au ^{xviii}^e... Ce qui change essentiellement (mais c'est seulement le facteur essentiel, non pas le seul) c'est le fait que le « marché » florentin, le « marché » parisien et le « marché » de Quito sont différents, et les prix n'ont pas de signification autrement que dans le marché où ils se sont formés. Par ailleurs, je tiens à souligner que je ne crois pas trop à l'emploi trop rapide du concept de dualisme : le dualisme existe certainement mais non pas dans le sens de l'existence dans un espace économique donné d'une zone à signe positif opposé nettement à une zone à signe négatif. Par contre, ce qui se vérifie dans la réalité c'est que l'existence de la zone à signe négatif permet à l'autre d'avoir un signe encore plus positif (si on peut dire) tandis que l'existence de la zone à signe positif rend encore plus négatif celle de la zone à signe négatif. Ainsi, les prix qu'il est possible de relever dans un espace X (positif) n'échappent absolument pas à l'influence de tous les acteurs de l'espace Y (négatif) : bien au contraire, on peut dire qu'ils sont déterminés beaucoup plus par les caractères de l'espace Y que par ceux de l'espace X où nous les relevons.

Mais, après ces remarques, je voudrais remercier encore une fois M. H.B. Johnson de l'importante contribution qu'il a apportée à nos études.

M^{me} Lobo (à propos de l'intervention de M. Buescu). — Si on veut estimer la rentabilité des esclaves, il faut considérer le niveau de spécialisation des esclaves. Il y avait une grande différence entre les prix des esclaves, selon leur niveau de spécialisation.

M^{me} Levy. — Gostaria de saber se o estudo dos preços dizem respeito apenas ao núcleo urbano do Rio de Janeiro do século XIX ou se eles abrangem também as freguesias suburbanas. Como o seu estudo atinge o período da decadência da atividade mineradora, quando a região começa a dedicar-se à agricultura de subsistência, concorrendo com os arredores do Rio de Janeiro, pergunto se são perceptíveis alterações nas atividades suburbanas ou ainda se pôde perceber uma diferença de mercados (isto é, se as fontes indicam a procedência dos produtos, e se elas apresentam diferença de preços).

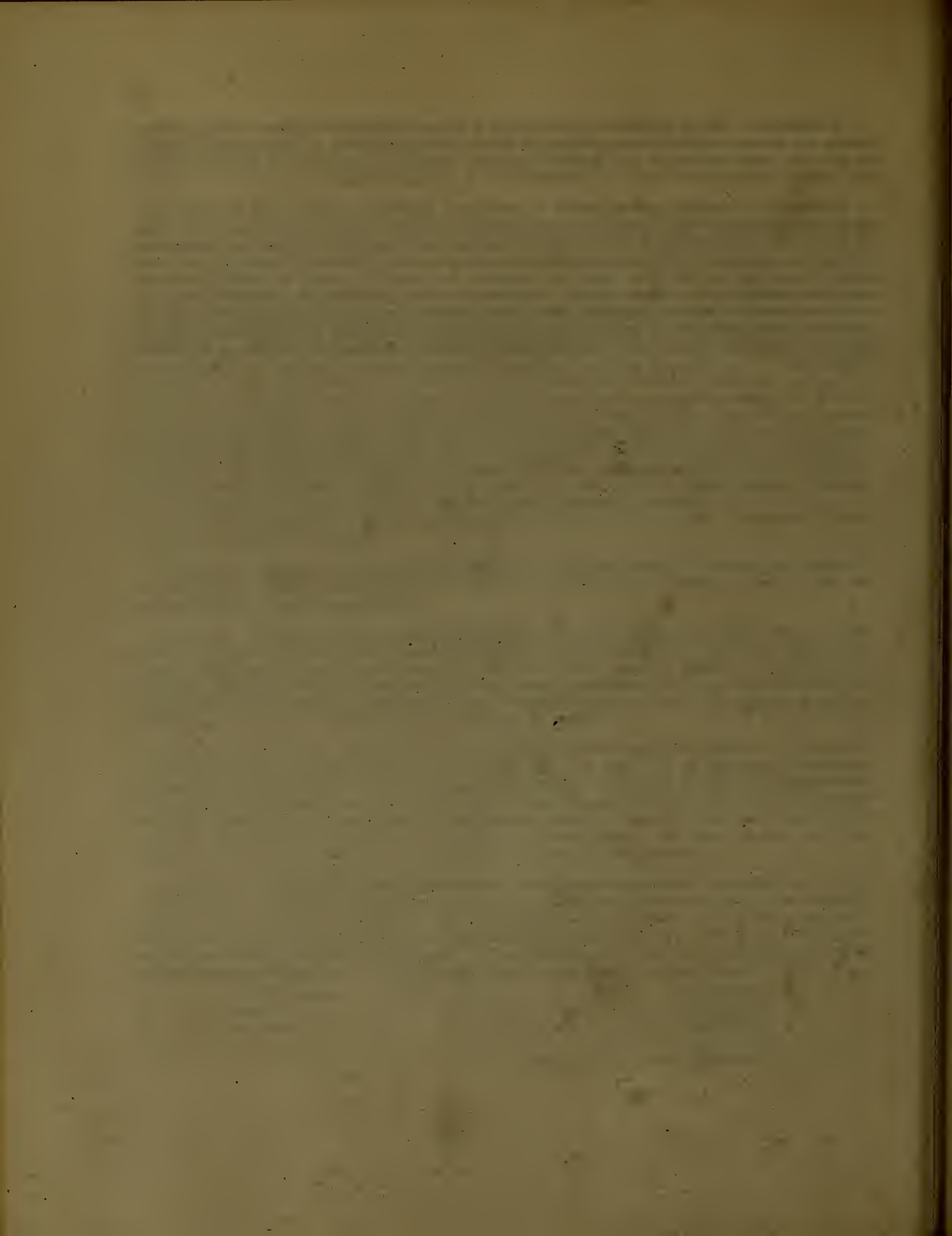
M. Johnson. — Os dados sobre os preços foram obtidos em duas instituições religiosas: o hospital dos Lázaros, que se situa fora do sítio urbano do Rio no século XIX, e na Santa Casa da Misericórdia. Entretanto, não encontrei nenhuma referência quanto à origem dos produtos e à diferença de preços ou de mercados. Parece-me impossível estabelecer-se uma distinção entre os preços vigentes no centro urbano e os das freguesias suburbanas. Quanto à origem dos produtos e a alterações na procura de produtos, creio que pode-se estudar a partir da documentação do comércio de cabotagem. As modificações nas atividades da zona suburbana parece-me que efetivamente existiram nesse período, mas creio que foram pequenas.

M. Onody. — Apenas uma pergunta. Em princípio o fator papel-moeda deve ser considerado nos estudos sobre os preços e sobre o custo da vida. Mas, por exemplo, a equipe que está estudando ou que vai estudar os preços na cidade de Recife, deve também tomar em consideração o papel-moeda emitido? Esta pergunta é justificada pela constatação que se encontra no meu estudo sobre a economia do ouro no Brasil, publicado na « Revue Internationale d'Histoire de la Banque » : « Il est intéressant de noter que le papier-monnaie de la première Banque du Brésil, créée en 1808, circulait presque exclusivement à Rio de Janeiro :

Rio de Janeiro	17547:587\$000
Bahia	1068:840\$000
São Paulo	294:440\$000
Total	18910:867\$000

M. Johnson. — Não sei quais são as fontes em que se baseou Calógeras para indicar o total da moeda corrente nas diversas capitâneas. Penso que tanto o volume de emissões quanto o total de moeda corrente são difíceis de serem estabelecidos com precisão. O que quis mostrar no meu estudo foi apenas que houve uma tendência inflacionária dos meios de pagamento dado o volume de emissões.

M. Furtado. — Como economista, gostaria de abordar dois problemas: o do nível geral de preços e dos preços gerais. Quando se utiliza a fórmula de Fisher, pretende-se explicar o nível geral dos preços. Fora disso, não há que utilizar essa equação. No caso do Brasil, parece-me que as grandes dificuldades que existem para a definição do nível geral dos preços, seria melhor que se deixasse de lado a fórmula. Em primeiro lugar, faz-se necessário entre nós uma história dos meios de pagamento. Por exemplo a questão da moeda escriturária, muito bem lembrada pela professora Mattoso, que financiava parte importante da produções financeiras. E também o estudo dos meios de pagamento como o ouro. Sòmente a partir disso é que poderemos falar em preço-ouro, de um nível geral de preços. O que se pode estudar, no momento, são os preços relativos, os preços das diversas mercadorias, a partir do que poderemos verificar os fenômenos da escassez, da distribuição de renda, etc.



NOTAS PARA O ESTUDO DO BRASIL NO COMÉRCIO INTERNACIONAL DO FIM DO SÉCULO XVIII E INÍCIO DO SÉCULO XIX (1796-1808)

M. Fernando A. NOVAIS

U.S.P.

Résumé

Voici, en résumé, la communication que nous avons entendue, pour ceux de nos collègues qui ont quelque mal à suivre le portugais. Monsieur Novais a étudié le jeu des balances de commerce du monde luso-brésilien, c'est-à-dire les échanges entre les colonies et la métropole — et parmi les colonies, essentiellement le Brésil — et les échanges entre la métropole et les pays étrangers, en particulier l'Angleterre. Il arrive à cette conclusion que, faute de développer ses relations économiques avec l'étranger et pour améliorer le système économique luso-brésilien il est avantageux pour le Portugal de développer son économie coloniale, et en particulier l'économie du Brésil, bien que dans les relations commerciales du Portugal avec le Brésil, le Portugal soit déficitaire.

C'est cette conclusion, qui paraît hétérodoxe, qui était soutenue par l'évêque Azeredo Coutinho, un des penseurs économiques portugais de la fin du XVIII^e siècle.

O período que cobre as últimas décadas do século XVIII e as primeiras do XIX apresenta-se, sob todos os aspectos, como um momento chave na história da América Latina. Nele situam-se os esforços da política ilustrada das monarquias ibéricas para reajustar o sistema de colonização em meio à crise geral do Antigo Regime, as reformas para dinamizar a exploração e aliviar as tensões. Na análise da conjuntura econômica dessa última fase do colonialismo mercantilista, podem-se revelar portanto elementos altamente significativos para a compreensão do movimento de independência, nas Américas, bem como da crise do absolutismo, nas metrópoles.

Para o Brasil, em especial, tal consideração se torna ainda mais pertinente uma vez que a ruptura do pacto colonial, que marca a abertura do longo e sinuoso processo que culminaria na independência, liga-se intimamente à política portuguesa, por derivar da migração da corte bragantina para a colônia americana. A abertura dos portos, para logo promulgada (Carta Régia de 28/1/1808), ainda que em função das circunstâncias de momento, significava a « suspensão do sistema colonial », como notou o seu inspirador José da Silva Lisboa (1); tornou-se por isso irreversível, e está na raiz das tensões de toda ordem que se desencadeiam na metrópole e na colônia a partir de então. Assim, o movimento de independência no Brasil, e a revolução liberal em Portugal, aparecem-nos como desdobramentos de um processo cujas raízes situam-se na última fase do Antigo Regime. O estudo desse período torna-se pois de enorme

(1) Cf. José da Silva Lisboa, *Memórias sobre os benefícios políticos do governo de El Rey Nosso Senhor Dom João VI*. Rio de Janeiro, 1818, p. 66. Contemporaneamente, em Portugal, José Acursio da Neves : « ... a abertura do comércio do Brasil às nações estrangeiras, e a repentina extinção do Sistema Colonial... ». *Memória sobre os meios de melhorar a indústria portuguesa*. Lisboa, 1820, p. 5-6.

importância. Num trabalho já agora em fase final, tomamos como centro de indagações a política colonial portuguesa dessa última fase, referente ao Brasil: procuramos analisar os mecanismos estruturais do sistema colonial mercantilista, no seu conjunto com vistas a explicitar as forças que, nos vários níveis da realidade histórica, engendraram as tensões e promoviam a crise; o esforço de equacionamento dos problemas por parte dos teóricos e estadistas portugueses; as normas levadas à prática pela legislação metropolitana, com vistas a fomentar a exploração ultramarina e reajustá-las às novas condições; enfim, os resultados obtidos no encaminhamento do processo.

Na avaliação desse último aspecto, qual seja os êxitos ou frustrações do mercantilismo ilustrado português em sua ação sobre a enorme colônia americana, nenhuma documentação revela-se tão estratégica como as *balanças do comércio* (2); apesar de as séries completas só se iniciarem em 1796, elas permitem a elaboração de tabelas e gráficos, através de cuja análise se pode recompor a conjuntura comercial do período, nesse decênio que antecede a abertura dos portos. Assim, será possível demarcar, com alguma segurança, a *posição do Brasil* no comércio português, e através da metrópole, no quadro das relações mercantis internacionais.

Algumas observações preliminares, contudo, se tornam indispensáveis a fim de se esclarecer as limitações dessa documentação e do tratamento analítico a que a submetemos. De fato, nem tôdas as atividades mercantis constam das balanças. Obviamente, elas apenas registram o comércio lícito, ficando fora da sua contabilidade, pela sua própria natureza, o extenso contrabando que nessa se avoluma nos portos brasileiros. Por outro lado, também o tráfico negreiro, por se realizar diretamente entre África e Brasil, não entra seus cálculos. Enfim, não procedemos a um levantamento exaustivo dos dados oferecidos por esse riquíssimo núcleo documental; trabalhamos apenas com os balanços globais de cada ano, isto é com as tabelas de importação e exportação de Portugal com os « domínios » e com as « nações estrangeiras ». É claro que tudo isso limita o alcance das conclusões sugeridas neste trabalho; temos disso plena consciência, e não as temos em conta de resultados definitivos, mas acreditamos ainda assim que indicam certas tendências a serem examinadas por futuras pesquisas.

* * *

Feitas essas ressalvas, tentemos a análise do material estatístico contido nas balanças. As de 1776, 1777 e 1787 não são tão completas, sobretudo as duas primeiras; faltam os balanços finais, dando a impressão que as balanças foram se aperfeiçoando ao longo dos anos. Ficando fora da série continua, excluimo-las de nossos gráficos e tabelas, deixando os seus dados para ponto de referência e comparações. Assim, 1796 torna-se o ponto de partida. O outro marco, que indica nitidamente um ponto de inflexão, é indiscutivelmente 1808. Avançamos até 1811 para enfatizar o significado de 1808 (abertura dos portos). Cumpre notar que evidentemente esse marco cronológico tem sentido diverso para o Brasil e Portugal, mas para ambos é significativo: o comércio brasileiro se orienta em novas bases, em contacto direto com a Inglaterra sobretudo; para o comércio português, este ponto implicou um enorme rebaixamento das atividades. De qualquer forma, os anos de 1809 a 1811 já indicam uma tendência de recuperação, que se acentuaria nos anos seguintes. Portanto, o período 1796/1808 possui de fato uma certa unidade: é a

(2) *Balança Geral do Comercio do Reyno de Portugal com os seus Dominios Ultramarinos e Nações Estrangeiras no anno...*, elaboradas sob a direção de Mauricio José Teixeira de Moraes, que redige os comentários introdutórios. Existem coleções em várias bibliotecas e arquivos. As séries mais completas que conhecemos são: a da biblioteca do Instituto Nacional de Estatística, de Lisboa, que possui os volumes de 1796 a 1830, faltando apenas os referentes aos anos de 1798 e 1808; a do Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisboa, que na secção Cartório da Junta do Comércio conserva 26 livros de balança do comércio: 1799, 1800, 1802, 1803 (3 exemplares), 1804, 1814 e seguintes até 1830, com algumas repetições; e a da Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro, secção de Manuscritos, onde existem códices dos anos de 1777, 1787, 1796, 1797, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1805, 1812, 1813, 1815, 1816, 1817, 1818 (faltando portanto 1803, 1804, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1814, e de 1819 em diante). Em Lisboa, no Arquivo Histórico do Ministério de Obras Públicas, há os volumes referentes a 1776, 1777, 1798 (faltam as tabelas finais) e 1808. No Rio de Janeiro, no Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, os de 1808, 1811, 1816, 1814. Torna-se pois necessário combinar os livros de várias instituições para recompor-se a série completa. cremos que A. Balbi foi o primeiro a usar essas estatísticas no seu famoso *Essai Statistique sur le Royaume de Portugal et d'Algarve*, Paris, 1822. Através de Balbi ou diretamente nos códices, utilizaram essas fontes, entre outros, Vicente de Almeida Eça, Julião Soares de Azevedo, Fernando Piteira Santos, Jorge Borges de Macedo. Este último noticiou estudo de conjunto sobre as balanças, em preparação.

TABELA 1
Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Colônias: importação e exportação.

ano	importação	exportação
1796	13.414.265\$ 038	7.527.648\$ 713
1797	5.519.870\$ 608	9.651.734\$ 406
1798	12.802.090\$ 872	12.418.654\$ 675
1799	15.169.305\$ 719	20.458.608\$ 483
1800	14.850.936\$ 376	13.521.110\$ 817
1801	17.527.723\$ 934	13.133.542\$ 148
1802	12.966.553\$ 680	12.800.313\$ 175
1803	14.193.353\$ 435	12.741.308\$ 922
1804	13.579.874\$ 717	14.905.960\$ 519
1805	15.843.481\$ 445	12.245.019\$ 147
1806	16.103.966\$ 250	11.313.313\$ 554
1807	16.968.810\$ 061	10.348.602\$ 741
1808	614.857\$ 782	1.694.187\$ 512
1809	5.857.754\$ 930	3.911.194\$ 516
1810	3.949.320\$ 962	3.811.220\$ 063
1811	5.304.266\$ 468	3.479.940\$ 500

TABELA 2
Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Colônias: deficits e superavits.

ano	+ superavits	— deficits
1796		— 5.885.616\$ 325
1797	+ 4.131.863\$ 798	
1798		— 383.436\$ 197
1799	+ 5.289.302\$ 764	
1800		— 1.329.825\$ 559
1801		— 4.394.181\$ 786
1802		— 166.240\$ 505
1803		— 1.452.044\$ 523
1804	+ 1.326.085\$ 802	
1805		— 3.598.462\$ 298
1806		— 4.789.652\$ 696
1807		— 6.620.207\$ 320
1808	+ 1.079.329\$ 730	
1809		— 1.946.560\$ 414
1810		— 138.100\$ 899
1811		— 1.824.325\$ 968

última etapa do comércio brasileiro dentro dos quadros do Antigo Sistema Colonial. Justifica-se, assim, a análise mais aprofundada desse conjunto.

1) Em primeiro lugar, se atentarmos para o conjunto dos gráficos, e mais especialmente para os de n° 1, 3 e 12, evidencia-se que, apesar de certas flutuações (o ano de 1797, por ex.), as curvas indicam em média uma tendência ascendente, configurando uma *conjuntura de prosperidade* do comércio luso-brasileiro neste período. No comércio de Portugal com suas colônias (tabela e gráfico 1), as importações crescem, entre 1797 e 1807, a 6% ao ano; as exportações (de Portugal para as colônias) crescem de 20% ao ano entre 1797 e 1800; decrescem, depois, até 1806, 6,5% ao ano, resultando no cômputo geral um crescimento médio de 1,6% ao ano. Há, pois, um período de flutuações até 1800, quando se fixam as tendências ascendentes das importações (colônia-metrópole) e descendente das exportações (metrópole-colônia). No conjunto, um aumento das atividades mercantis.

MOVIMENTO COMERCIAL - 1796 - 1811

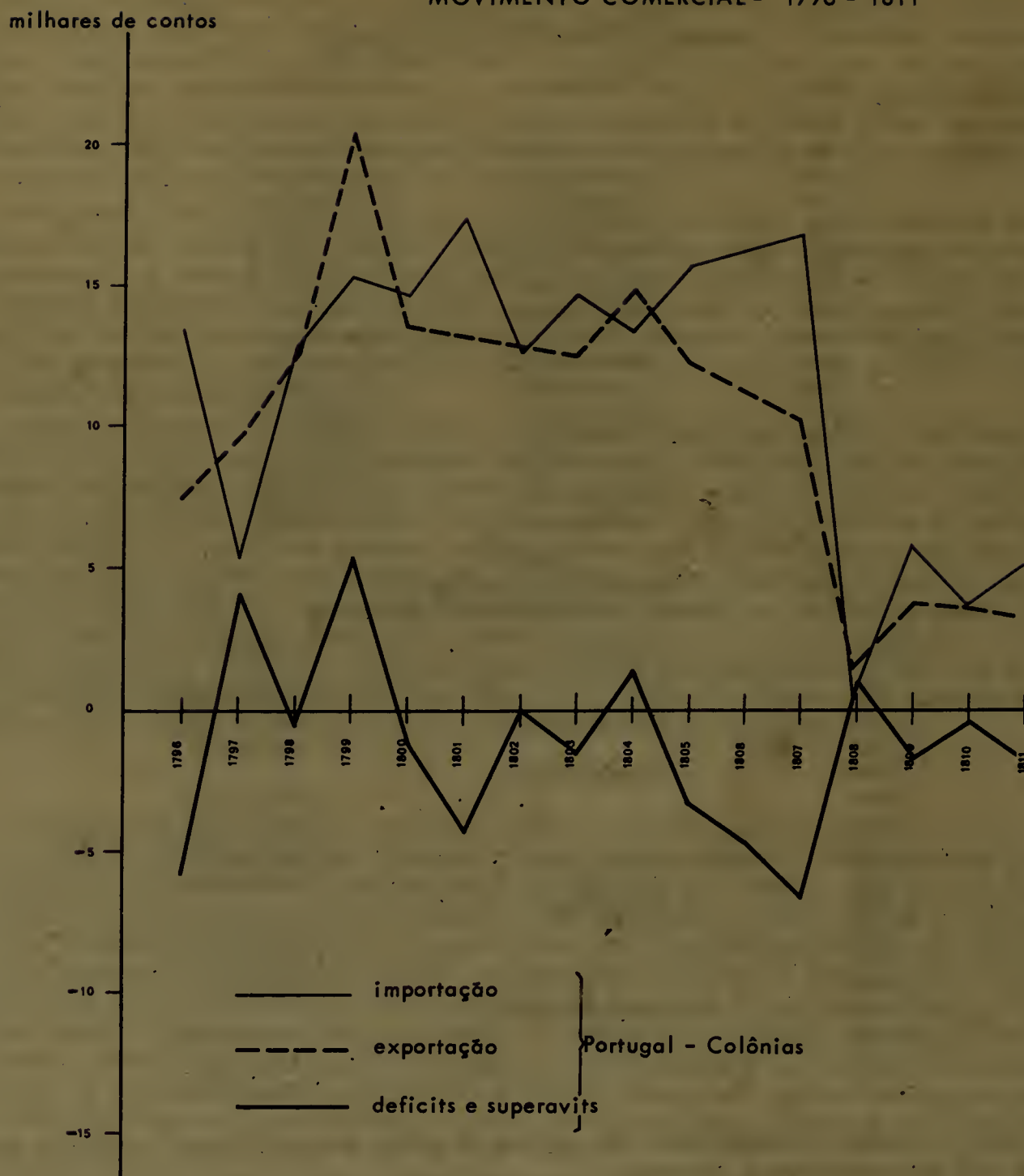


GRÁFICO 1

Nas relações de Portugal com as nações estrangeiras (gráfico e tabela 3) essas características são ainda mais marcantes: também a uma fase de flutuações sucede-se outra de tendência mais nítidas; as importações crescem de 1797 a 1806 a 2,2% ao ano, no mesmo período as exportações crescem à média de 6,2%. Parecem mais estáveis as relações da metrópole com as demais nações do que com as colônias, o que é, de certo modo, surpreendente. No gráfico 12, onde usamos o recurso estatístico de

MOVIMENTO COMERCIAL - 1796 - 1811

milhares de contos

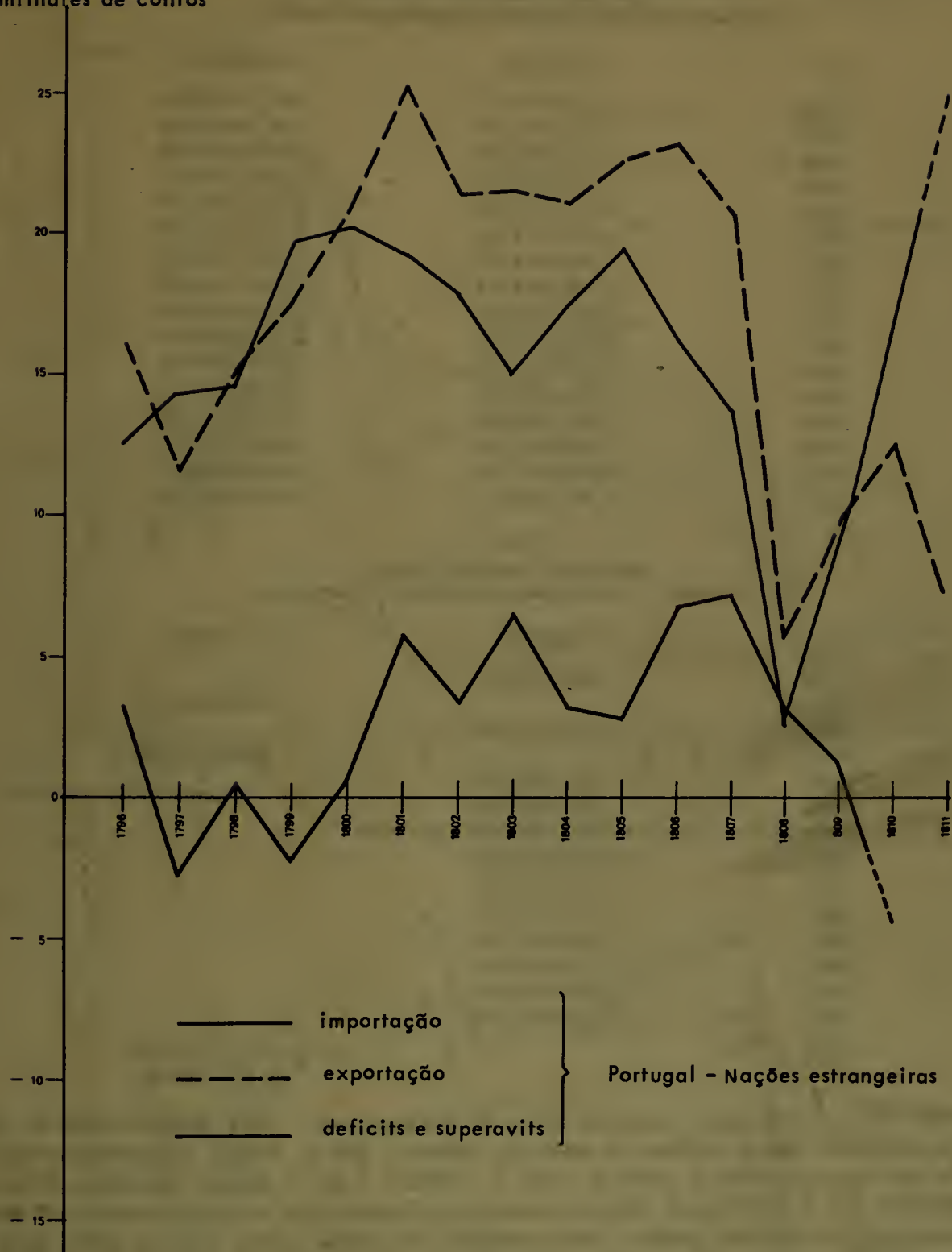


GRÁFICO 2

« acumular » os deficits e superavits para melhor marcar as tendências, cremos que fica nítida essa caracterização: o comércio português, e no seu bojo os produtos brasileiros, passam por uma fase de expansão neste período final do Antigo Regime.

TABELA 3
Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Nações estrangeiras: importação e exportação.

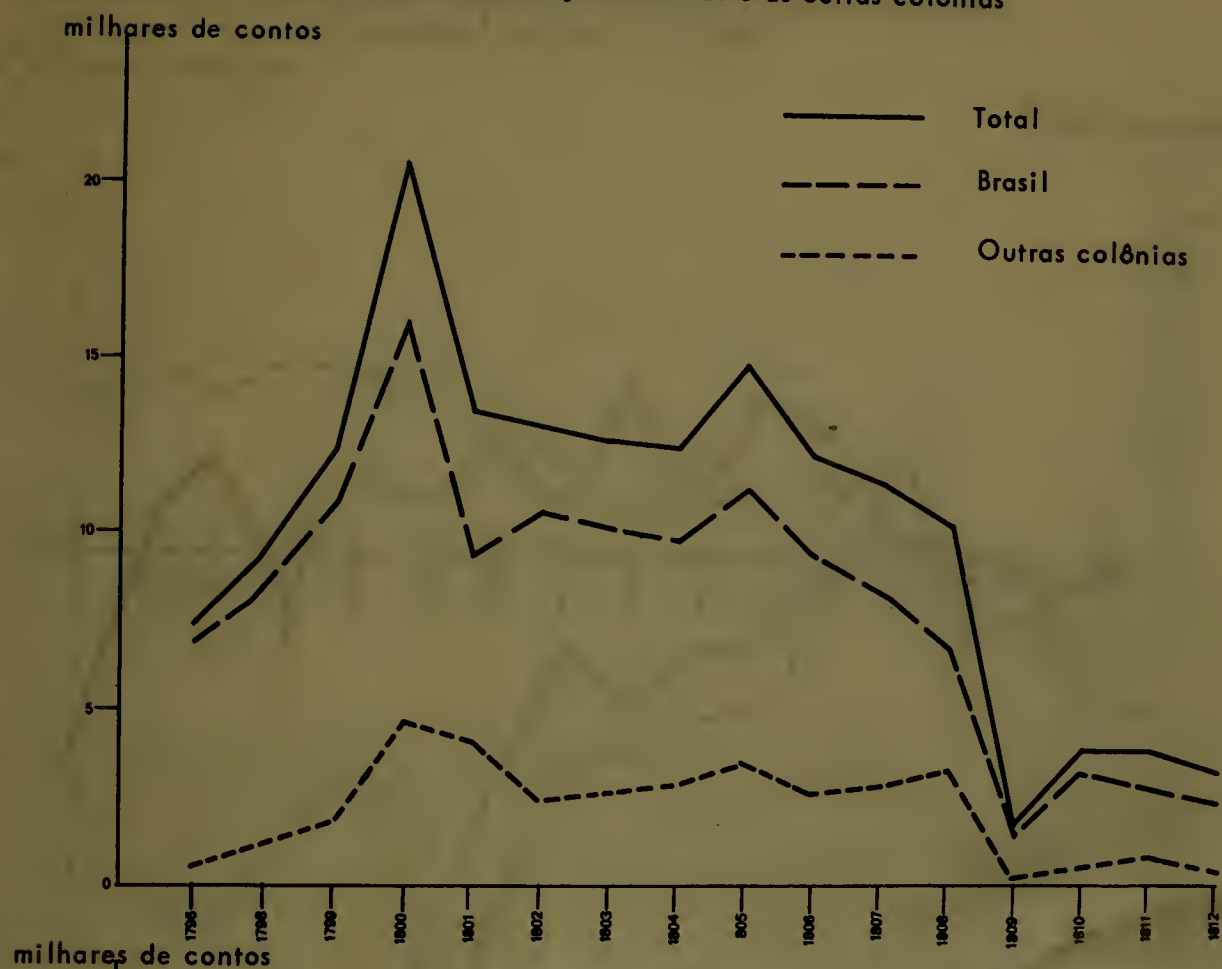
ano	importação	exportação
1796	12.652.771\$691	16.013.356\$598
1797	14.498.399\$597	11.822.970\$024
1798	14.729.238\$360	15.053.960\$930
1799	19.755.284\$401	17.688.107\$851
1800	20.031.347\$325	20.684.802\$298
1801	19.357.425\$504	25.103.785\$190
1802	17.942.240\$592	21.405.349\$072
1803	15.068.304\$594	21.528.379\$563
1804	17.841.034\$672	21.060.962\$501
1805	19.656.685\$570	22.654.204\$293
1806	16.440.921\$781	23.255.505\$141
1807	13.896.318\$253	20.999.506\$331
1808	2.740.598\$802	5.811.038\$620
1809	8.833.965\$232	9.858.222\$739
1810	17.051.885\$239	12.521.960\$437
1811	38.704.283\$725	6.913.924\$928

TABELA 4
Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Nações estrangeiras: deficits e superavits.

ano	+ superavits	- deficits
1796	+ 3.360.584\$907	
1797		- 2.675.429\$573
1798	+ 324.722\$570	
1799		- 2.067.176\$550
1800	+ 653.454\$973	
1801	+ 5.766.359\$686	
1802	+ 3.463.108\$480	
1803	+ 6.460.074\$969	
1804	+ 3.219.927\$823	
1805	+ 2.997.518\$723	
1806	+ 6.814.563\$360	
1807	+ 7.103.188\$078	
1808	+ 3.070.439\$818	
1809	+ 1.024.257\$507	
1810		- 4.529.924\$802
1811		- 31.790.358\$797

2) Feita esta descrição geral, tomemos agora os gráficos 2 e 7 para analisar mais de perto o comércio da metrópole com as colônias: A tabela e o gráfico 2 dão os deficits e superavits dessas transações: fica claro que, sobretudo a partir de 1800, a tendência é de os deficits superarem de ano para ano os superavits, isto é, a metrópole tinha um comércio deficitário com os seus domínios ultramarinos. Se tomarmos a curva « resultado global » (linha contínua) do gráfico 7, isto se torna ainda mais claro: ela representa a curva acumulada de deficits e superavits de Portugal com as colônias (os dados numéricos dessa curva estão na tabela 12, coluna do meio); assim, em 1796 o deficit é de 5.885 contos (arredondando), em 1797 há 4.131 contos de superavits: acumulado, mantém-se um deficit de 1.753 contos, e sucessivamente. A curva resultante desse recurso estatístico marca mais nitidamente a tendência global. No período que estamos estudando, desenvolve-se uma acentuada tendência de o comércio de Portugal ser deficitário com suas colônias.

MOVIMENTO COMERCIAL 1796 - 1811
 Exportação (da metrópole para as colônias) - posição do
 Brasil em relação ao total e às outras colônias



Importação (das colônias para a metrópole)

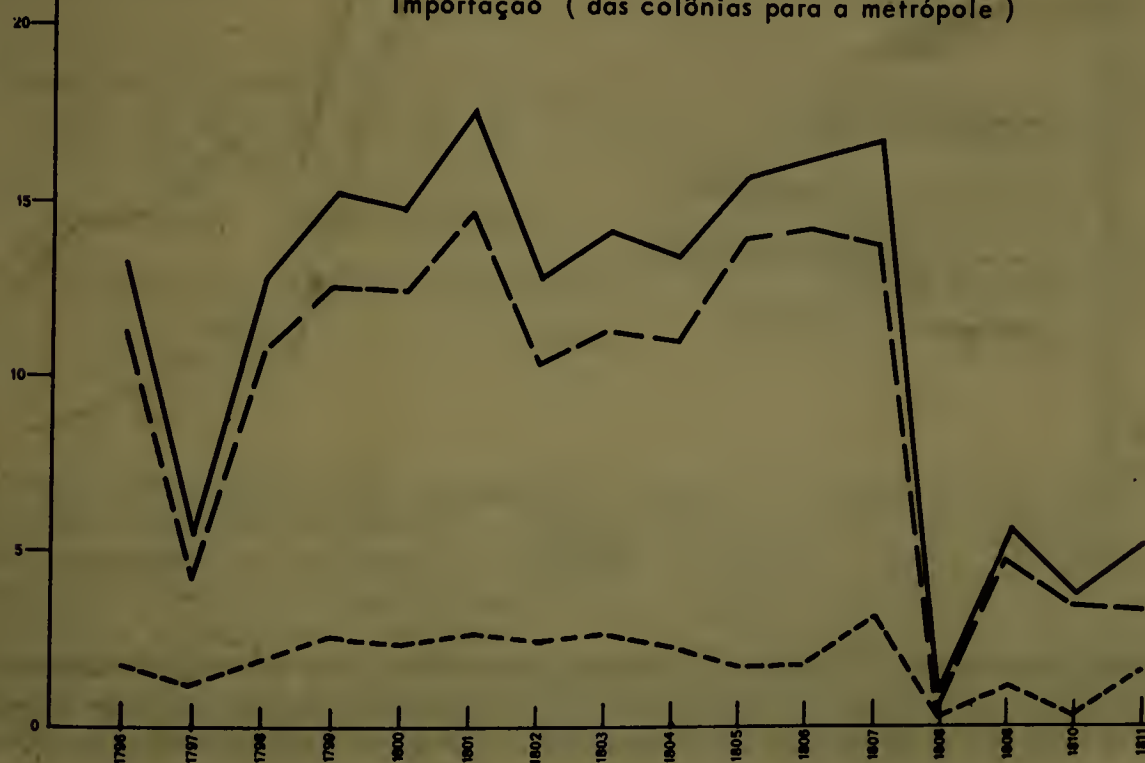


GRÁFICO 3

MOUVEMENTO COMERCIAL 1796 - 1811

Portugal - Brasil - outras Colônias: deficits e superavits - acumulado
 Inglaterra : deficits e superavits

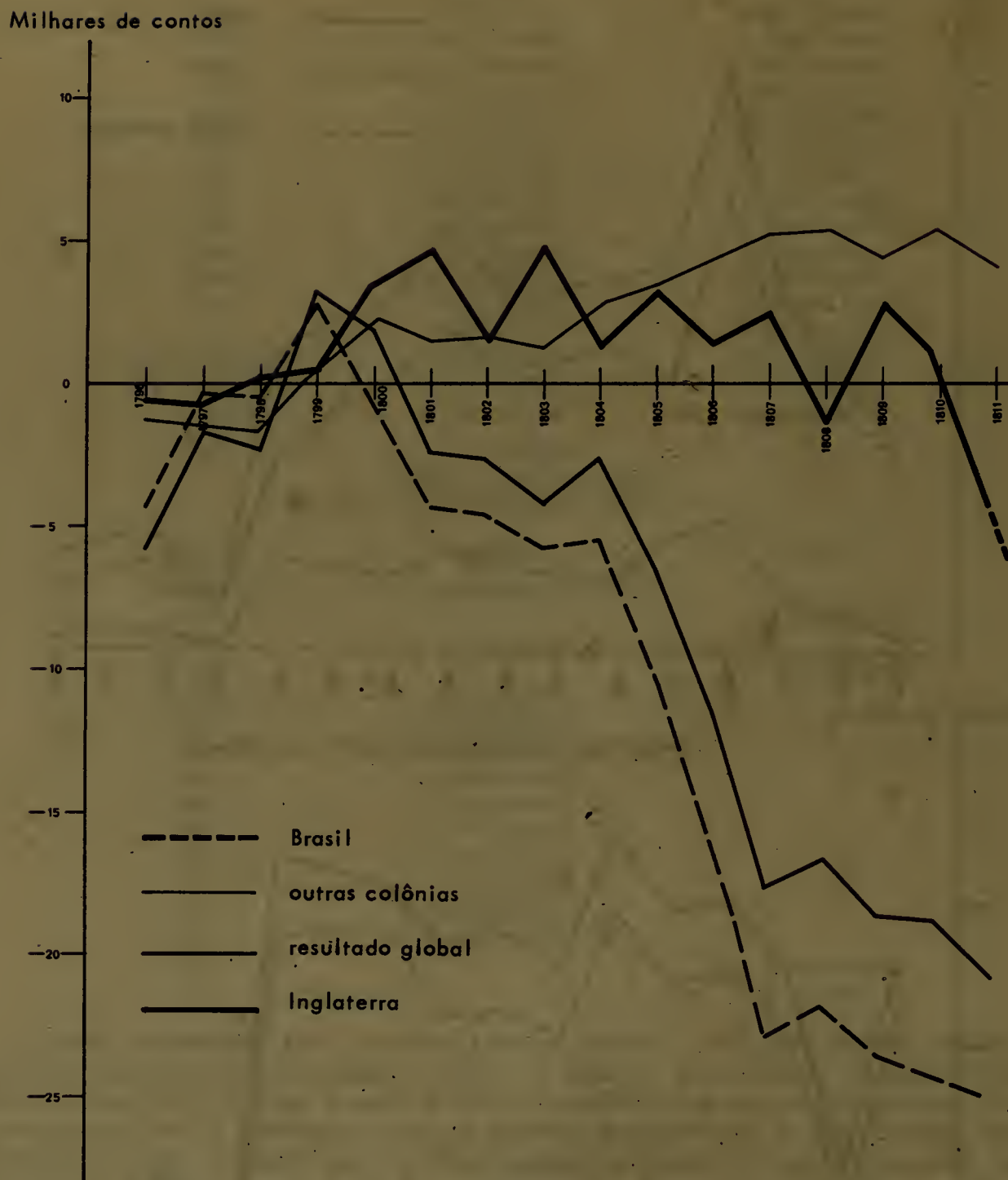


GRÁFICO 4

3) Examinemos, agora, o comércio do Portugal metropolitano com as nações estrangeiras, fixando-nos nos gráficos 3, 4 e 12. Aqui se manifesta claramente a tendência inversa: o comércio português tende a ser superavitário com as demais nações. Já no gráfico 3 fica patente como a curva das exportações se

MOVIMENTO COMERCIAL 1796-1811
Portugal - Nações estrangeiras - posição da Inglaterra

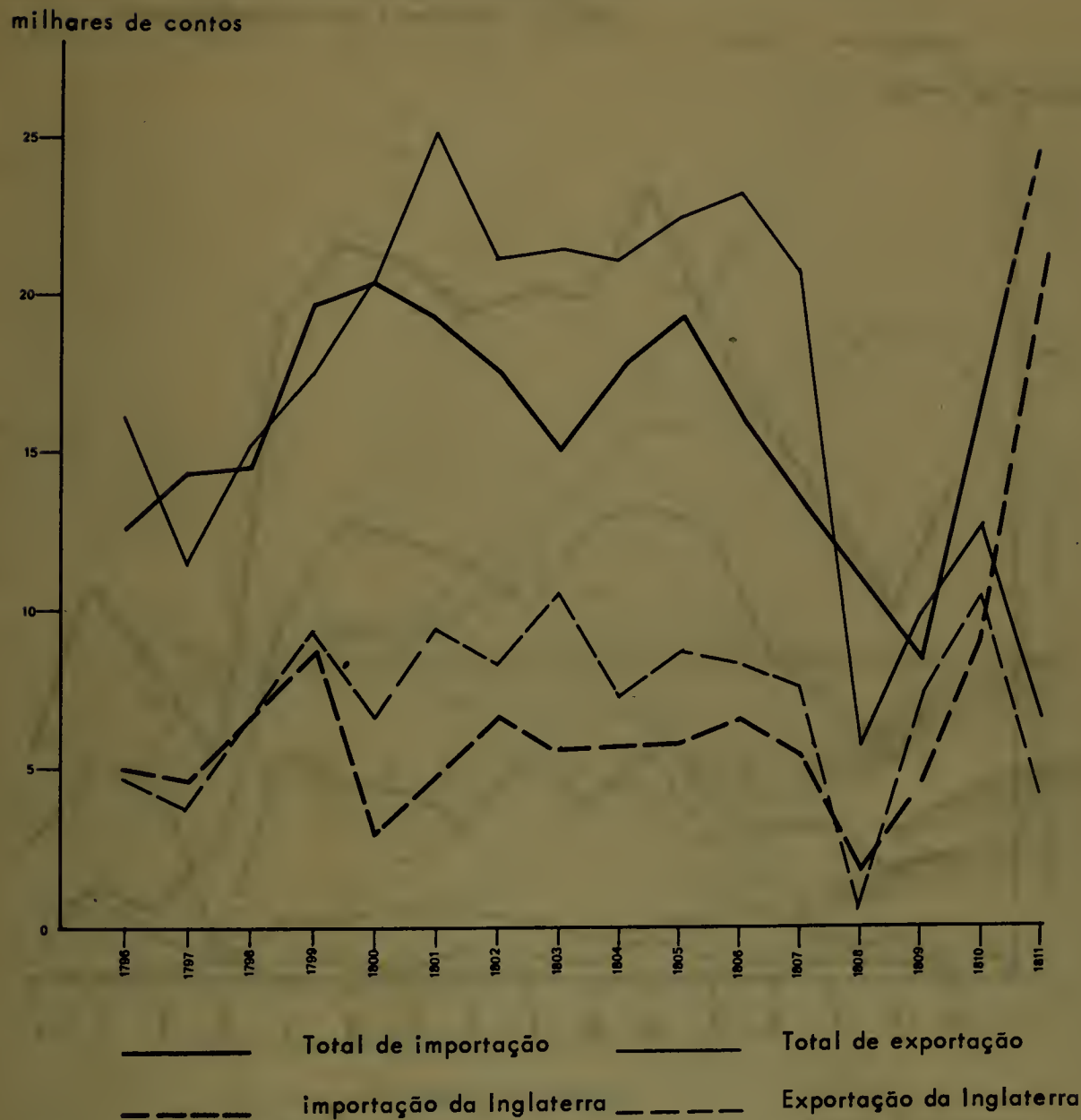


GRÁFICO 5

superpõe quase continuamente à de importações; no gráfico 4 (e tabela) discriminam-se deficits e superávits anuais, evidenciando novamente a tendência; no gráfico 12, a curva relativa às «nações estrangeiras» corresponde ao «acumulado» dos deficits e superávits de Portugal com as demais nações (dados numéricos na coluna da esquerda da tabela 12) e a tendência assinalada fica ainda mais nítida. Logo, retomando as constatações até aqui feitas: num quadro geral de expansão das relações mercantis, Portugal nesta fase tendia a ter um comércio deficitário com as colônias a superavitário com as demais nações; no cômputo geral, como se mostra no gráfico e tabela 12, as vantagens do comércio «externo» superavam as perdas do comércio «colonial», e a tendência geral era superavitária.

MOVIMENTO COMERCIAL 1796 - 1811

Portugal - Noções estrangeiras : exportação
Posição relativo dos produtos do Brasil, das outros
colônias, do Reino e das reexportações

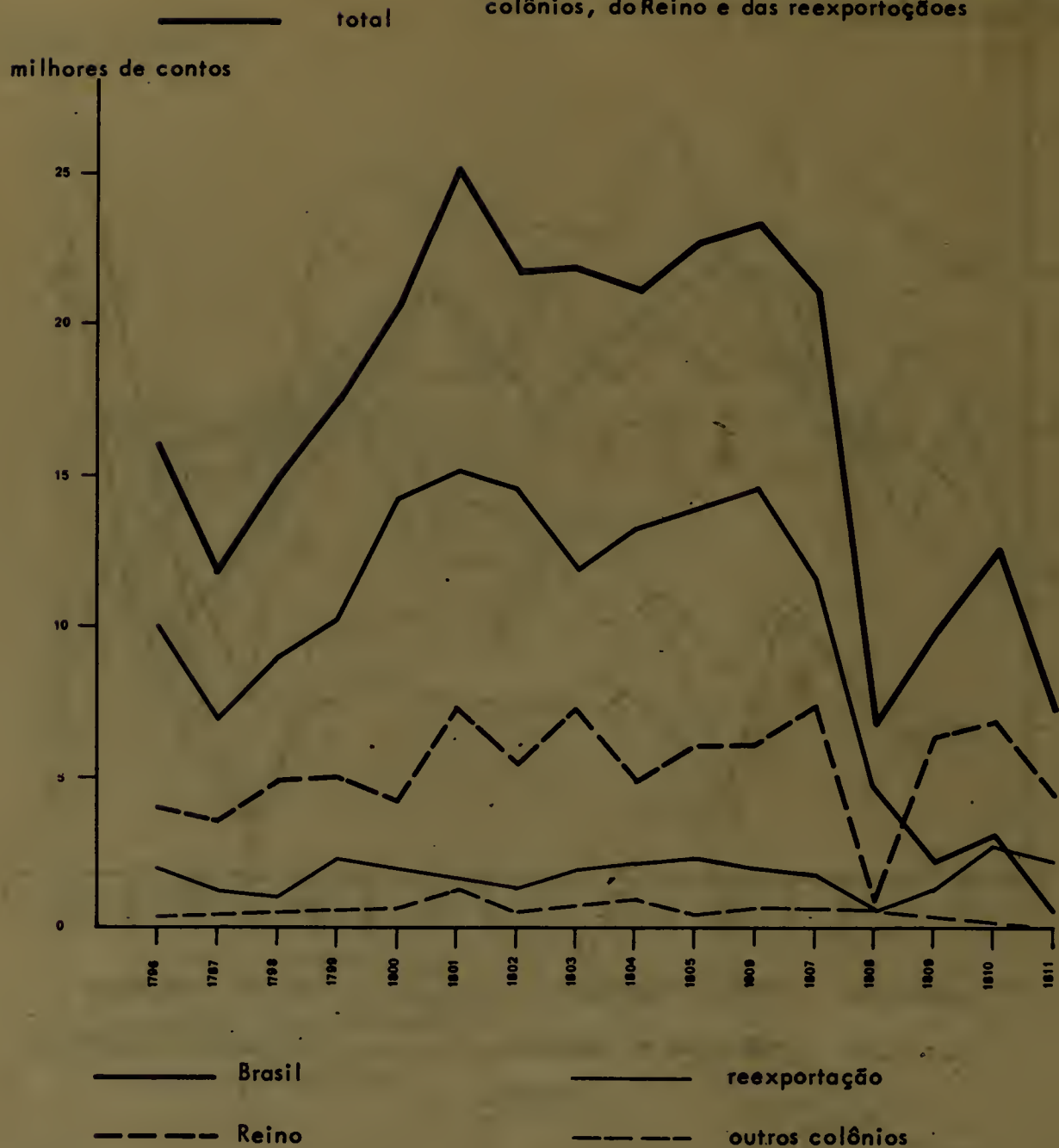


GRÁFICO 6

4) Voltemos, porém, mais uma vez a examinar o comércio colonial. Os gráficos e tabelas 5, 6, e 7, combinadas, marcam nitidamente a posição do Brasil. Nos gráficos 5 e 6, fica clara a posição quase absorvente dos produtos brasileiros, nas importações e exportações respectivamente, os das demais colônias são quase inexpressivos no conjunto. Efetivamente, de 1796 a 1807, nas importações (das colônias para a metrópole), o Brasil participa com 83,7%, as demais colônias, 16,3%. No referente às exportações (de Portugal para as colônias), o Brasil absorve no mesmo período 78,4%, as outras colônias

MOVIMENTO COMERCIAL 1796 - 1811
 Balanço geral : Portugal - Colônias - Nações estrangeiras
 acumulado

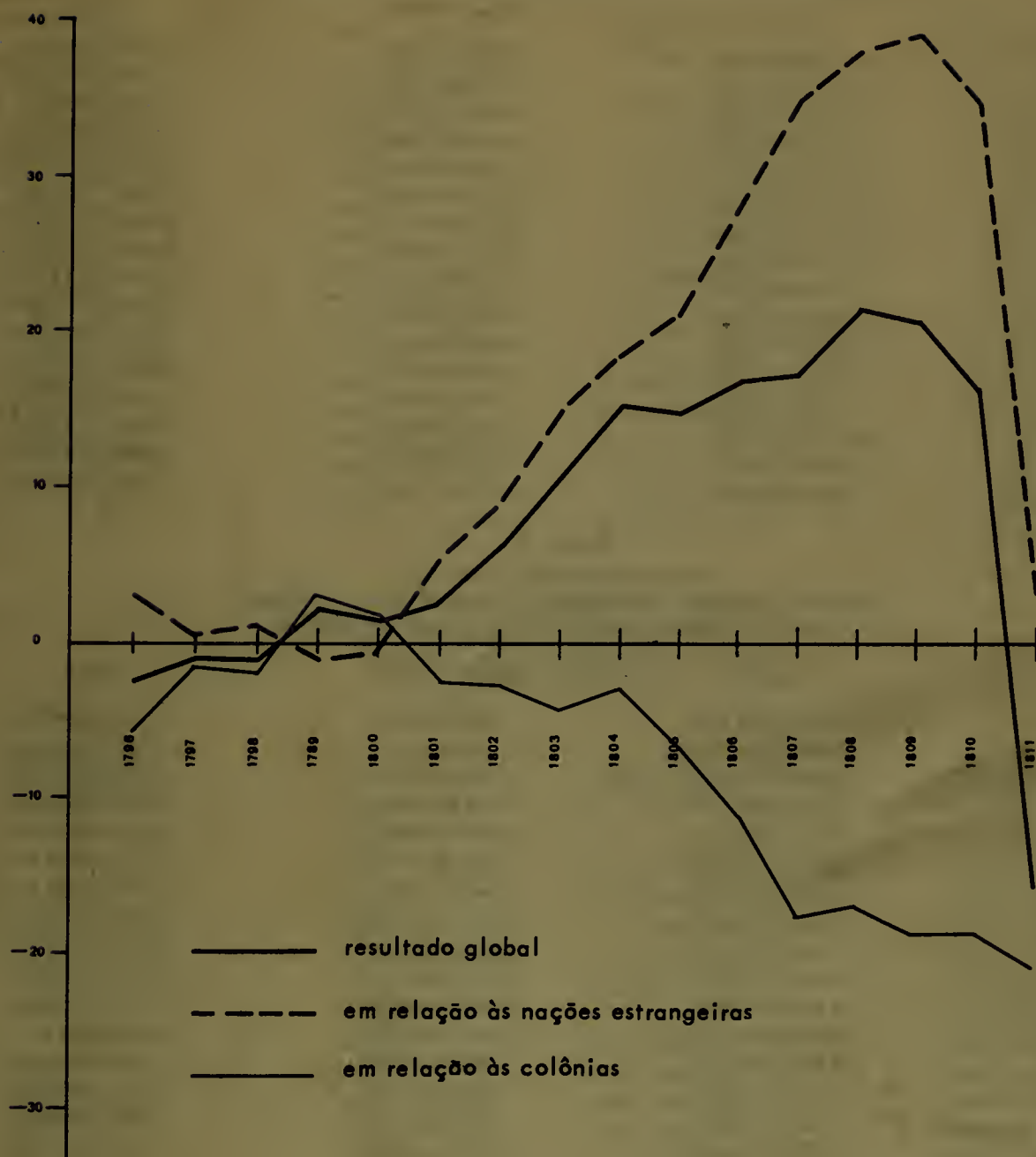


GRÁFICO 7

21,6%. Mas não é só. Se acumularmos, em separado, déficits e superávits do comércio da metrópole com o Brasil e com as demais colônias, evidencia-se que (gráfico e tabela 7) a tendência era de Portugal ter um comércio superavitário com as outras colônias, e deficitário com o Brasil. Como a tendência geral, já analisada, do comércio de Portugal com o conjunto das colônias era para o déficit, conclui-se que é o peso do comércio do Brasil que define a tendência geral.

5) Retomemos, por outro lado, o exame do comércio português com as nações estrangeiras. Os gráficos e tabelas 8, 9 e 10 põem agora em destaque a posição da Inglaterra. Nas importações portu-

TABELA 5

Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Colônias : importação (das colônias para a metrópole).
Posição do Brasil em relação ao total e às outras colônias.

ano	Brasil	outras colônias	Total
1796	11.474.863\$931	1.938.401\$107	13.413.265\$038
1797	4.258.823\$470	1.261.047\$138	5.519.870\$600
1798	10.816.561\$028	1.985.529\$844	12.802.090\$872
1799	12.584.505\$139	2.584.800\$580	15.169.305\$719
1800	12.528.091\$556	2.322.844\$820	14.850.936\$376
1801	14.776.706\$349	2.751.017\$385	17.527.723\$934
1802	10.353.244\$931	2.613.308\$749	12.966.553\$680
1803	11.332.290\$669	2.861.062\$766	14.193.353\$435
1804	11.199.922\$858	2.379.951\$859	13.579.874\$717
1805	13.948.658\$601	1.894.822\$844	15.843.481\$445
1806	14.153.761\$891	1.950.204\$359	16.103.966\$250
1807	13.927.799\$336	3.041.010\$725	16.968.810\$061
1808	546.930\$970	67.926\$812	614.857\$782
1809	4.819.373\$394	1.038.381\$536	5.857.754\$930
1810	3.683.331\$085	265.989\$811	3.949.320\$962
1811	3.635.586\$588	1.670.679\$880	5.304.266\$468

TABELA 6

Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Colônias : exportação (da metrópole para as colônias).
Posição do Brasil em relação ao total e às demais colônias.

ano	Brasil	outras colônias	Total
1796	6.982.356\$248	545.292\$465	7.527.648\$715
1797	8.525.780\$093	1.125.954\$313	9.651.734\$406
1798	10.668.177\$385	1.750.477\$290	12.418.654\$675
1799	15.800.938\$555	4.657.669\$928	20.458.608\$483
1800	9.432.156\$624	4.088.954\$193	13.521.110\$817
1801	10.680.059\$775	2.453.482\$373	13.133.542\$148
1802	10.151.660\$235	2.548.652\$940	12.800.313\$175
1803	9.928.504\$852	2.812.804\$070	12.741.308\$922
1804	11.383.279\$024	3.522.681\$495	14.905.960\$519
1805	9.505.255\$996	2.739.763\$151	12.245.019\$347
1806	8.426.097\$829	2.888.215\$655	11.314.313\$554
1807	6.952.957\$454	3.395.645\$287	10.348.602\$741
1808	1.511.188\$078	182.999\$434	1.694.187\$512
1809	3.437.735\$091	473.459\$425	3.911.194\$516
1810	2.932.527\$927	878.692\$136	3.811.220\$063
1811	2.792.765\$820	687.174\$680	3.479.940\$500

guesas do período (1796-1807) a Inglaterra participa com 34%, e para esse mesmo país vão na mesmo época (1796-1807) 39% das exportações de Portugal. O gráfico e tabela 10, por seu turno, explicita o caráter superavitário para Portugal do intercâmbio com a Grã-Bretanha. No conjunto, o comércio externo português neste decênio era superavitário com a Inglaterra, Alemanha (Hamburgo), Itália, França e Espanha, e deficitário com a Holanda, Estados, Unidos, Prússia, Barbária, Rússia e Suécia; de um modo geral, o volume do tráfico era maior com os países do primeiro grupo (onde obtinha superavits) do que com os do segundo (onde perdia deficits), o que impõe a tendência superavitária geral que já assinalamos. Entre os do primeiro grupo sobressai de muito a posição da Inglaterra, que assim define a tendência. Logo, sem ter uma posição tão marcadamente preponderante como o Brasil, a Inglaterra ocupa, neste

TABELA 7

Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Brazil — outras Colônias: deficits e superavits — acumulado.

exportação total (de Port. p/Nações)	ano	Portugal-Brasil acumulado	Portugal-outras colônias acumulado
16.013.356\$ 598			
11.822.970\$ 024	1796	- 4.492.507\$ 683	- 1.393.108\$ 642
15.053.960\$ 930	1797	- 225.551\$ 060	- 1.528.201\$ 467
17.688.107\$ 851	1798	- 373.934\$ 703	- 1.763.254\$ 021
20.684.802\$ 298	1799	+ 2.842.498\$ 713	+ 309.615\$ 327
25.103.785\$ 190	1800	- 253.436\$ 219	+ 2.075.724\$ 700
21.405.349\$ 072	1801	- 4.350.082\$ 993	+ 1.778.189\$ 688
21.528.379\$ 563	1802	- 4.551.667\$ 689	+ 1.813.533\$ 879
21.060.962\$ 501	1803	- 5.955.453\$ 506	+ 1.765.275\$ 183
22.654.204\$ 293	1804	- 5.772.097\$ 340	+ 2.908.004\$ 819
23.255.505\$ 141	1805	- 10.215.499\$ 945	+ 3.752.945\$ 126
20.999.506\$ 331	1806	- 15.943.163\$ 937	+ 4.690.956\$ 422
5.811.038\$ 620	1807	- 22.918.005\$ 819	+ 5.045.590\$ 984
9.858.222\$ 739	1808	- 21.953.748\$ 711	+ 5.160.663\$ 606
12.521.960\$ 437	1809	- 23.335.387\$ 014	+ 4.595.741\$ 495
6.913.924\$ 928	1810	- 24.086.190\$ 172	+ 5.208.443\$ 754
	1811	- 24.927.010\$ 940	+ 4.224.948\$ 554

TABELA 8

Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Nações estrangeiras: importação.
Posição da Inglaterra.

- deficits			
- 395.338\$ 795		importação	importação total
- 647.636\$ 571	ano	(da Ingl. p/Port.)	(das Nações p/Port.)
	1796	4.951.737\$ 334	12.652.771\$ 691
	1797	4.627.613\$ 455	14.498.399\$ 597
	1798	6.661.419\$ 574	14.729.238\$ 360
	1799	8.835.649\$ 603	19.755.284\$ 401
	1800	2.911.061\$ 642	20.031.347\$ 325
	1801	4.879.357\$ 324	19.337.425\$ 504
	1802	6.693.774\$ 311	17.942.240\$ 592
	1803	5.587.493\$ 136	15.068.304\$ 594
	1804	5.764.885\$ 656	17.841.034\$ 672
- 1.163.394\$ 420	1805	5.837.705\$ 848	19.656.685\$ 570
	1806	6.587.150\$ 292	16.440.921\$ 781
	1807	5.422.272\$ 321	13.896.318\$ 253
- 17.236.095\$ 658	1808	1.966.375\$ 040	2.740.598\$ 802
	1809	4.531.952\$ 809	8.833.965\$ 232
	1810	9.564.761\$ 528	17.051.885\$ 239
	1811	21.559.960\$ 503	38.704.287\$ 728

quadro de intercâmbio que estamos analisando, uma posição similar, mas de sentido contrário. Isto é: a Inglaterra tem no comércio externo português importância similar à que tem o Brasil no seu comércio colonial. Mas de sentido contrário: Portugal é deficitário no comércio com as colônias em função exclusiva da posição do Brasil; é superavitário no comércio exterior em grande parte em função de seu intercâmbio com a Inglaterra.

TABELA 9
Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Nações estrangeiras — importação.
Posição da Inglaterra

ano	exportação (de Port. p/Ingl.)
1796	4.887.076\$ 129
1797	3.979.976\$ 884
1798	6.828.261\$ 088
1799	9.058.217\$ 010
1800	6.702.836\$ 204
1801	9.651.014\$ 710
1802	8.472.170\$ 155
1803	10.514.250\$ 356
1804	7.462.492\$ 501
1805	8.865.210\$ 950
1806	8.201.116\$ 990
1807	7.971.196\$ 005
1808	802.980\$ 620
1809	7.342.270\$ 330
1810	10.219.063\$ 660
1811	4.323.064\$ 845

TABELA 10
Movimento comercial 1796-1811
Portugal — Inglaterra : deficits e superavits.

ano	+ superavits
1796	
1797	
1798	+ 166.841\$ 514
1799	+ 222.567\$ 407
1800	+ 3.791.774\$ 562
1801	+ 4.771.657\$ 386
1802	+ 1.778.395\$ 844
1803	+ 4.926.757\$ 220
1804	+ 1.697.606\$ 678
1805	+ 3.027.505\$ 102
1806	+ 1.613.966\$ 698
1807	+ 2.548.923\$ 684
1808	
1809	+ 2.810.717\$ 521
1810	+ 654.302\$ 132
1811	

Finalmente, os gráficos e tabelas 11 e 12 permitem-nos articular os vários pontos até aqui estabelecidos, e assim configurar a *posição do Brasil* nesse quadro de relações mercantis internacionais. Efetivamente, é graças aos produtos brasileiros que o Portugal metropolitano consegue desenvolver um comércio superavitário nesta viragem do século XVIII para o século XIX. O gráfico e tabela 11 permitem analisar a composição das exportações portuguesas para as nações estrangeiras, discriminando os produtos do Brasil, das outras colônias, do Reino (isto, do Portugal metropolitano) e as reexportações (produtos de outras nações reexportados). Fica clara a posição dos produtos do Brasil, enormemente preponderante em relação ao conjunto dos demais; a posição quase insignificante das demais colônias,

TABELA 11

*Movimento comercial 1796-1811**Portugal — Nações estrangeiras: exportação.**Posição relativa dos produtos do Brasil, das outras Colônias, do Reino e das reexportações.*

ano	Prod. do Brasil	Prod. das outras colonias
1796	9.883.946\$717	289.368\$917
1797	6.789.415\$431	308.919\$097
1798	8.881.529\$629	538.825\$084
1799	10.202.526\$910	468.384\$820
1800	14.175.413\$965	480.063\$710
1801	15.092.956\$970	1.205.040\$640
1802	14.538.325\$439	452.280\$820
1803	11.831.181\$658	676.476\$340
1804	13.167.969\$276	920.075\$655
1805	13.893.192\$268	460.327\$840
1806	14.506.024\$046	659.005\$700
1807	11.434.569\$041	639.621\$060
1808	4.635.424\$220	220.274\$560
1809	2.061.200\$555	143.257\$560
1810	2.961.732\$515	69.010\$080
1811	521.591\$895	48.371\$540

TABELA 11

*Movimento comercial 1796-1811**Portugal — Nações estrangeiras: exportação.**Posição relativa dos produtos do Brasil, das outras Colônias, do Reino e das reexportações.*

ano	Prod. do Reino	Reexportações
1796	3.911.778\$669	1.928.262\$611
1797	3.572.058\$979	1.151.576\$517
1798	4.727.860\$746	905.745\$477
1799	4.878.954\$325	2.138.241\$796
1800	4.077.677\$650	1.953.646\$973
1801	7.176.424\$030	1.629.363\$550
1802	5.318.917\$155	1.095.825\$658
1803	7.231.050\$010	1.789.671\$555
1804	4.821.105\$620	2.151.811\$950
1805	5.998.441\$855	2.302.242\$330
1806	6.080.209\$710	2.010.265\$685
1807	7.229.652\$715	1.695.663\$515
1808	854.536\$830	119.803\$010
1809	6.337.494\$374	1.316.270\$250
1810	6.888.955\$857	2.602.261\$985
1811	4.250.589\$988	2.102.371\$505

cuja curva fica abaixo da das reexportações; a posição apenas intermediária dos produtos do Reino. De fato, entre 1796 e 1807, com pequenas flutuações, os produtos brasileiros ocupam em média 60,6% do total das exportações portuguesas. Os produtos portugueses, um pouco abaixo de 30%. Já agora podemos compreender o gráfico 12, várias vezes referido: as três curvas representam o movimento « acumulado » de deficits e superavits do comércio português com as colônias e com as nações estrangeiras e o resultado global; fica patente a tendência deficitária do comércio colonial em contraposição à tendência superavitária do comércio exterior. Temos agora a conexão efetiva das duas curvas: é porque o comércio colonial é deficitário que o exterior é superavitário, ou noutros termos é graças ao comércio colonial que o Portugal metropolitano consegue um movimento comercial vantajoso no conjunto.

TABELA 12
Movimento comercial 1796-1811
Balanço geral: Portugal — Colônias — Nações estrangeiras acumulado.

ano	Nações est. def. e sup.	Colônias def. e sup.	Acumulado geral.
1796	+ 3.360.584\$907	— 5.885.616\$325	— 2.525.031\$418
1797	+ 685.155\$334	— 1.753.752\$527	— 1.068.597\$193
1798	+ 1.009.877\$904	— 2.137.188\$724	— 1.127.310\$820
1799	— 1.057.298\$646	+ 3.152.114\$040	+ 2.094.815\$304
1800	— 403.845\$673	+ 1.822.288\$481	+ 1.418.444\$808
1801	+ 5.362.516\$013	— 2.571.893\$305	+ 2.790.622\$708
1802	+ 8.825.624\$493	— 2.738.133\$810	+ 6.087.490\$685
1803	+ 15.285.699\$462	— 4.190.178\$323	+ 11.095.521\$139
1804	+ 18.505.627\$291	— 2.864.092\$521	+ 15.641.534\$770
1805	+ 21.503.146\$014	— 6.462.554\$819	+ 15.040.591\$195
1806	+ 28.317.729\$374	— 11.252.207\$515	+ 17.065.521\$859
1807	+ 35.420.917\$452	— 17.872.414\$835	+ 17.548.502\$617
1808	+ 38.491.357\$270	— 16.793.085\$105	+ 21.698.272\$165
1809	+ 39.515.614\$777	— 18.739.645\$519	+ 20.775.969\$258
1810	+ 34.985.689\$975	— 18.877.746\$418	+ 16.107.943\$557
1811	+ 3.195.331\$178	— 20.702.072\$386	— 17.506.741\$208

Desenvolver as implicações do que fica aqui quantitativamente estabelecido iria por certo além dos limites desta comunicação. Contudo, vale a pena notar, ainda que rapidamente, que a demarcação clara da posição do Brasil no tráfico internacional, através da quantificação das tendências aqui analisadas, dá um sentido concreto ao chamado « amadurecimento » do país para a independência; doutro lado, igualmente, essas análises permitem entrever o desequilíbrio que significou para a economia portuguesa a alteração radical desse sistema de relações mercantis. Num outro plano, essa análise quantitativa revela os mecanismos de exploração do sistema colonial nessa sua última etapa.

* * *

Este último aspecto nos conduz a outra ordem de indagações. De fato, se consultarmos as balanças de 1776 e 1777, isto é do fim do período pombalino, e de 1787, o que se constata é uma situação inteiramente diversa. Em 1776, Portugal é superavitário no seu comércio com as colônias (saldo da balança: 1.177.159\$491) e deficitário em relação as nações estrangeiras (deficit de 1.795.390\$386), tendo pois a balança global levemente deficitária. Em 1777 mantém-se a situação: superavit de 545.329\$256 em relação às colônias, deficit de 1.492.427\$195 em relação às nações estrangeiras. Em 1787 é ainda deficitário em relação as nações estrangeiras (não localizamos o balanço desse ano com as colônias). O que se pode inferir é que a inversão nas tendências da balança de comércio portuguesa operou-se no período que medeia entre 1787 e 1796. Só a localização nos arquivos dos códigos das balanças desses anos é que permitirá uma análise segura dessa mudança.

Atentemos porém no sentido dessa inversão: é como que se tivesse tomado consciência de que, para equilibrar a balança comercial, e mesmo para torná-la vantajosa, era necessário conduzir a política colonial de modo a fomentar a produção das colônias, ainda que isto tornasse deficitária a relação da metrópole com os domínios ultramarinos. Tal posição em matéria de política econômica colonial envolve forte realismo para ajustar as teorias correntes à situação específica de Portugal. Ora, é exatamente êsse o esquema que encontramos na pena do mais conspícuo teórico da política colonial portuguesa dessa época: uma das figuras mais marcantes da Ilustração luso-brasileira, o bispo D. José Joaquim da Cunha de Azeredo Coutinho (3).

(3) Sobre Azeredo Coutinho, vejam-se: Luis Nogueira de Paula, « Brasil », in *El pensamiento económico latinoamericano*.

De fato, no seu famoso *Ensaio Económico sobre o commercio de Portugal e suas Colonias* (1a. ed., 1794) se afirma, dentro da ortodoxia do colonialismo mercantilista, que os « justos interesses e as relativas dependências » exigem que as colônias « só possam comerciar diretamente com a metrópole, excluída toda e qualquer outra nação », lembra, noutro passo, que a Metrópole, ainda que « seja devedora as colônias, necessariamente há de ser em dôbro credora aos estrangeiros ». E pergunta: « Que importa, pois, que a mãe deva às filhas, quando ela é em dôbro credora aos estranhos? » (4). Teoria e realidade econômica corriam pois juntas e se articulavam nesta última fase do sistema colonial do Antigo Regime em Portugal.

INTERVENTIONS

M. Mauro. — Voici, en résumé, la communication que nous avons entendue, pour ceux de nos collègues qui ont quelque mal à suivre le portugais. Monsieur Novais a étudié le jeu des balances de commerce du monde luso-brésilien, c'est-à-dire les échanges entre les colonies et la métropole — et parmi les colonies, essentiellement le Brésil — et les échanges entre la métropole et les pays étrangers, en particulier l'Angleterre. Il arrive à cette conclusion que, faute de développer ses relations économiques avec l'étranger et pour améliorer le système économique luso-brésilien il est avantageux pour le Portugal de développer son économie coloniale, et en particulier l'économie du Brésil, bien que dans les relations commerciales du Portugal avec le Brésil, le Portugal soit déficitaire.

C'est cette conclusion, qui paraît hétérodoxe, qui était soutenue par l'évêque Azeredo Coutinho, un des penseurs économiques portugais de la fin du XVIII^e siècle.

M^{me} Lobo. — Gostaria de saber se no estudo sobre as balanças de comércio referidas, foram verificadas as posições dos portos portugueses em relação com o comércio brasileiro.

M. Novais. — As balanças oferecem um volume muito grande de dados. O comércio aí aparece discriminado porto por porto, tanto em relação a Portugal, como com relação as colônias. Entretanto, meu interesse esteve fundamentalmente voltado para os dados globais, já que o objetivo era estudar a crise do sistema colonial. Um estudo que destacasse o Porto, por exemplo, seria bastante interessante, pois permitiria saber com maior precisão a grandeza de sua atividade comercial quando da revolução liberal.

M. Baer. — Há alguma evidência ou indicação, nos documentos estudados, sobre a forma como se fez o pagamento do déficit do comércio de Portugal com as colônias?

M. Novais. — As balanças de comércio não apresentam nenhuma indicação nesse sentido, mas nos documentos sobre as companhias de comércio poderemos encontrar alguns dados.

M. Furtado. — É interessante observar o grande esforço intelectual de Portugal, desde a decadência da atividade mineradora no Brasil, para superar a crise e a decadência econômica. As atas da Academia de Ciências de Lisboa apresentam interessantíssimos exemplos de sugestões sobre o problema, embora essas discussões em nenhum momento tenham se traduzido numa política colonial. O que é impressionante nesses debates é a lucidez com que se acredita que somente com o progresso das colônias se poderia voltar ao progresso de Portugal. Entretanto, uma medida como a interdição para a instalação das manufaturas nas colônias nunca foi revogada.

México, 1945, pp. 71-74; Myriam Ellis, « Um documento anônimo dos fins do século XVIII sobre as relações comerciais entre o Brasil e Portugal », *Revista de História*, ano X, abril-junho de 1959, pp. 383-419; N. Werneck Sodré, *A ideologia do colonialismo, seus reflexos no pensamento brasileiro*. Rio de Janeiro, 1961, pp. 13-57; Sônia A. Siqueira, « A escravidão negra no pensamento do bispo Azeredo Coutinho. Contribuição ao estudo da mentalidade do último inquisidor ». Separata da *Revista de História*, n. 56 e 57, São Paulo, 1964; E. Bradford Burns, « The role of Azeredo Coutinho in the Enlightenment of Brazil », *Hispanic American Historical Review*, vol. XLIV (1964), pp. 145-161; Manuel Cardozo, « Azeredo Coutinho e o Fermento intelectual de sua época », in *Conflito e Continuidade na Sociedade Brasileira*, dir. por Henry H. Keith e S.F. Edwards, trad. port., Rio de Janeiro, 1970, pp. 86-123.

(4) Cf. *Ensaio Económico...*, in *Obras Económicas de J.J. da Cunha de Azeredo Coutinho*, introdução de Sérgio Buarque de Holanda, São Paulo, 1966, pp. 154-155.

LA LEXICOLOGIE EN HISTOIRE DE L'IDÉOLOGIE : L'INVENTAIRE LEXICOMÉTRIQUE DES « PASQUINS SEDICIOSOS » D'AOUT 1798 À BAHIA

M. Daniel TEYSSEIRE

Université de Paris XIII

I. Questions de méthode

I.1.1. Face à l'histoire quantitative définie — « un peu sévèrement », dit P. Chaunu (1) — comme une « économétrie rétrospective » (2), trois articles, trois tous différents; une même volonté : celle de défendre la spécificité de l'histoire. Cette nécessité pour la science historique de se défendre des autres sciences humaines (qui fait que, paradoxalement, elle peut passer, elle a longtemps passé pour une discipline impérialiste) est impliquée, peut-être, par son essence. Semblable aux autres sciences humaines, elle a pour objet l'humain; dissemblable, elle a pour deuxième objet le temps. La sociologie, l'économie politique, la linguistique peuvent bien élargir leurs champs au passé, il reste que cet élargissement est conçu comme un moyen d'explication du présent. Le temps est alors une catégorie de l'explication ou de la compréhension, non un objet de celles-ci, comme c'est le cas pour l'histoire. Dès lors que l'objet est unique, la méthode est univoque : il s'agit d'étudier, qui les groupes sociaux, qui les structures de l'économie, qui les structures du discours, chacune des sciences humaines ayant pour objet un champ de l'humaine réalité présente. Avec le double objet de l'histoire : l'humain et le temps; l'humain en tant qu'il est tel à tel moment et tel autre à tel autre moment, la méthode devient équivoque : il s'agit d'étudier, à un moment donné choisi (instant décisif ou longue durée), tous les champs de l'humaine réalité. D'un côté, une science qui doit s'occuper de tout si elle veut saisir le tout d'un moment humain (3). L'histoire est la Cendrillon des sciences humaines (4). D'où les problèmes que lui pose la

(1) P. Chaunu : L'histoire sérielle. Bilan et perspectives. *Revue Historique*, n° 494. Paris, P.U.F., avril-juin 1970, p. 308.

(2) Expression de P. Vilar dans : « Pour une meilleure compréhension entre économistes et historiens. « Histoire quantitative » ou économétrie rétrospective ? », *Revue Historique*, n° 474, Paris, P.U.F., 89^e année, tome 233, avril-juin 1965, pp. 293-312, reprise par F. Furet dans : « Histoire quantitative et fait historique », *Annales E.S.C.*, Paris, A. Colin, 26^e année, n° 1, janvier-février 1971, pp. 63-75.

Remarquons que l'expression de P. Vilar reprise par F. Furet devient sous la plume de P. Chaunu : « économétrie régressive ». Cela explique, peut-être, le « un peu sévèrement ».

A propos de ces articles et pour dire tout ce que nous leur devons, disons qu'il nous paraît impossible de parler un tant soit peu du travail de l'historien au jour d'aujourd'hui sans partir de, ou revenir à ces textes auxquels nous ajoutons :

A. Dupront, « L'histoire après Freud », *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, Paris, S.E.V.P.E.N., 1969, pp. 27-63.

M. Foucault : « Histoire », dans : « Réponse au Cercle d'épistémologie de l'E.N.S. », *Cahiers pour l'analyse*, n° 9, Paris, Le Seuil, été 1968, pp. 9-13.

(3) Nous n'aborderons pas ici le problème de savoir si l'histoire doit être « totale » ou « globale », ne retenant de cette distinction que ce qui la fonde : le plein de l'homme à saisir.

Sur cette distinction, cf. : A. Dupront, art. cité. *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, p. 34.

(4) F. Furet, dans l'article cité, p. 64, parle de « l'indétermination conceptuelle » de l'histoire, avant de dire, p. 74, que la spécificité de celle-ci, « c'est précisément de n'en pas avoir ».

vie en commun avec ses sœurs sûres d'elles-mêmes : l'économie politique quand elle s'occupe des structures économiques passées; la linguistique quand elle veut s'occuper et s'occupe de la recherche du sens du discours toujours semblable et toujours différent des hommes.

I.1.2. Or, que s'est-il passé au plan de l'histoire économique ? La « meilleure compréhension entre économistes et historiens » appelée de ses vœux par P. Vilar, pour que vienne le moment « pour l'un et pour l'autre, non de se substituer l'un à l'autre, ni davantage de s'entourer de barrières, ni même de s'emprunter des techniques (on peut se prêter des techniques), mais bien de s'assimiler, patiemment, des exigences, des attitudes, des habitudes — une *culture* — complémentaires, qui évitent à l'un de se mouvoir maladroitement dans l'espace économique, à l'autre de mal se reconnaître lorsqu'il recule à travers le temps » (5); cette meilleure compréhension donc, ce temps du rapprochement, sont venus (6). Que n'en va-t'il ainsi entre la linguistique et l'étude historique du discours que les hommes ont tenu à eux-mêmes sur eux-mêmes selon un certain mode, et que nous proposons d'appeler : l'histoire de l'idéologie.

I.2.1. Avant de tenter de répondre à cette interrogation, deux questions préalables. Comment peut se définir une histoire de l'idéologie ? Pourquoi, au moment où l'on parle d'histoire *des* mentalités, d'histoire *des* cultures (en refusant l'histoire de *la* culture) (7), une histoire de l'idéologie au lieu d'une histoire des idéologies. Deux questions d'importance en effet : pourquoi introduire une nouveauté dans ce canton encore bien mal délimité de l'histoire qu'est la recherche sur les signes que les hommes se font à eux-mêmes; et pourquoi ce singulier généralisant au moment où l'on découvre les spécificités sociales de la culture. Contradiction ? Surtout, après avoir affirmé que l'histoire est la science de l'humaine réalité à un moment donné choisi : science du relatif (8). Contradiction qu'il faut résoudre par un retour aux sources; je veux dire à Lucien Febvre. Celui-ci, se préoccupant du rapport de la sensibilité et de l'histoire (9), revenant une fois de plus sur le livre de Huizinga (10), montre ce que doit être la pratique de l'historien : poser le fait « universel, *humain* » (11) et — les deux démarches étant inséparables — en voir les formes diverses et donc spécifiques de chaque moment de l'histoire des hommes (12). Ainsi les idéologies ont pu, peuvent varier avec les régimes et les groupes socio-politiques (l'idéologie révolutionnaire, l'idéologie contre-révolutionnaire par exemple dans la France d'après 1789), il reste qu'elles ne sont que les formes variées et variables d'un même contenu à tonalité conservatoire. Elle vise à imposer le règne de l'idée, de la représentation des choses en masque des choses, donc : à rassembler, à unir, à unifier. Visant l'unification de l'ensemble social, elle est le point de référence implicite de tous les groupes sociaux : elle est latente; elle est propre à telle ou telle classe, elle est affichée : elle est patente. C'est dans son fonctionnement que l'idéologie est une, même si à chaque moment historique donné et à chaque personnalité sociale déterminée (classe, groupe) correspondent des modes spécifiques de l'idéologie — modes qui, d'ailleurs, intéressent au premier chef l'historien —. Par cette réponse à notre deuxième question posée plus haut nous avons répondu à la première sur l'objet d'une histoire de l'idéologie : les systèmes signifiants qui, dans le (ou les) discours des sociétés humaines, ont pour fonction de faire régner l'image de la réalité. L'histoire de l'idéologie fait donc partie de ce vaste champ de recherches que sont ce que A. Dupront appelle « les explorations de la conscience collective », ou de « la psyché collective », ou, mieux encore, de « l'âme collective » (13); et ce, au côté de l'histoire des

(5) P. Vilar : article cité, p. 294-295. Le mot souligné l'est par P. Vilar.

(6) Comme le constate P. Chaunu dans l'article cité, p. 299, note 1.

(7) P. Goubert : *L'Ancien Régime*. Tome I, Paris, A. Colin, coll. « U », p. 243.

(8) Le terme est de A. Dupront : Article cité. *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, p. 52.

(9) Dans *Combats pour l'histoire*. Paris, A. Colin, 2 éd. 1965, pp. 288-289.

(10) *Le déclin du Moyen-Age*.

(11) Entre guillemets chez L. Febvre.

(12) Il est à noter que A. Dupront opère la même démarche pour l'analyse du baroque, notre baroque européen étant le moment d'un « temps normal » du « fait baroque ». Art. cité, *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, p. 58.

(13) A. Dupront : Art. cité, *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, p. 62.

cultures et de l'histoire des mentalités, le tout étant intégré dans la « science des significations » qu'est la sémiotique (14).

I.2.2. Dès lors, et pour reprendre notre interrogation, que l'histoire, et plus particulièrement certains cantons de l'histoire, aient besoin de certaines démarches (et pas seulement des techniques) de la linguistique, c'est une obligation. En particulier, de la linguistique quantitative. Encore faut-il savoir où l'on va et ce que l'on veut faire. Que l'objet, la matière de l'histoire soit lisible comme un discours, c'est-à-dire comme un système de signes et par conséquent comme système de systèmes signifiants (15), nul ne le conteste. Dans ces conditions, pourquoi l'historien n'aurait-il pas le droit d'inventorier, de situer et d'interroger ces systèmes signifiants ? Inventorier : c'est le premier niveau; il s'agit de décrire un système signifiant particulier à un moment particulier. Pour cela on constitue un corpus linguistique, assurément sériel, mais ponctuel, non-chronologique. Ce premier niveau est celui de la simple mesure d'un corpus de mots; une sorte de lexicométrie rétrospective (16). C'est à ce plan premier que nous nous sommes placés pour l'étude des libelles séditionnaires de Bahia en 1798. C'est une étape : une étape nécessaire mais une étape seulement, puisque, en fin de compte, il s'agit de faire œuvre d'historien : situer, c'est-à-dire : donner l'ancrage social et temporel des séries linguistiques constituées par la lexicométrie — la lexicologie se chargeant alors de confronter ces séries pour en voir les ruptures et les continuités. Mais situer au double plan social et temporel des systèmes signifiants constitués en séries, c'est en appeler d'eux à autre chose : c'est les interroger. Les interroger sur la société et le temps où ils se sont élaborés. Bref, c'est étudier la signification historique de ces systèmes signifiants. Faire cette recherche qui est essentielle à la recherche historique, c'est faire, qu'on le veuille ou non, de la sémantique historique (17). Ainsi donc, si faire œuvre pleine d'historien exige de se situer à ce niveau de la sémantique historique, l'étape première et modeste de la lexicométrie en est inséparable et nécessaire (18).

II. La technique lexicométrique appliquée à un corpus

II.1.1. Notre étude qui se place donc au plan simple, modeste mais nécessaire (19), de la description ponctuelle d'un système signifiant, est le résultat de la rencontre d'un énoncé à analyser et d'une technique d'analyse d'énoncé.

L'énoncé. Il s'agit d'un énoncé unique pour ce qui concerne son contenu et son récepteur, mais triple pour ce qui est de ses locuteurs. Discours qui est constitué par un dossier. Ce dossier est celui de

(14) J. Kristeva : « La mutation sémiotique ». *Annales E.S.C.*, Paris, A. Colin, 25^e année, n° 6, novembre-décembre 1970, p. 1497.

(15) A. Dupront écrit dans un raccourci saisissant : « L'historique, comme dit, trace ou dessin d'acte, est signe, et dès lors, voie du sens ». Art. cité, *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, p. 35.

(16) Par analogie avec « l'économie rétrospective » de P. Vilar.

(17) Pour la contestation, comme pour la défense et illustration de la sémantique historique, cf. l'intervention de A. Dupront au colloque organisé par le *Centre de Lexicologie politique de l'E.N.S. de Saint-Cloud* sur : « La formation et les aspects du vocabulaire politique français du XVII^e au XX^e siècles » : « Sémantique historique et histoire » et la discussion qui a suivi, dans : *Cahiers de lexicologie*, n° 14, Paris, Didier-Larousse, 1969, I, pp. 15-25.

Aux mécréants de la sémantique historique, j'opposerai un exemple de ce à quoi doit tendre l'analyse, en historien, de la signification d'un système signifiant, par appel de l'exprimé au non-exprimé de la conscience collective, du dit au non dit, du sens au non sens, l'article de A. Dupront : « Guerre sainte et Chrétienté », dans : « Paix de Dieu et Guerre sainte en Languedoc », *Cahiers de Fanjeaux*, n° 4, Toulouse, Privat, 1969, pp. 17-50.

Par ailleurs et plus généralement sur le « hic et nunc » nécessaire à toute sémantique, cf. R.L. Wagner : Allocution prononcée à l'ouverture du colloque mentionné ci-dessus, dans : *Cahiers de lexicologie*, n° 13, Paris, Didier-Larousse, 1968, II, p. 12.

(18) Pour les problèmes que pose tout ce paragraphe du point de vue de la recherche linguistique, cf. l'intervention de J. Dubois au même colloque : « Lexicologie et analyse d'énoncé », *Cahiers de lexicologie*, n° 15, Paris, Didier-Larousse, 1969, II, pp. 115-126.

(19) « Les études les moins ambitieuses sont finalement les plus riches quand elles sont articulées sur une méthodologie précise et sur une conscience parfaite des limites théoriques ». J. Dubois : Art. cité, *Cahiers de lexicologie*, n° 15, p. 126.

l'ébauche de conspiration ou de la tentative de complot (20) ourdi à Bahia en 1798 — dossier qui fut adressé au gouvernement de Lisbonne en la personne du ministre secrétaire d'Etat des affaires de la marine et des possessions d'outre-mer Dom Rodrigo de Souza Coutinho par le gouverneur et capitaine général de la capitainerie de Bahia Dom Fernando José de Portugal. Ce dossier fait partie du onzième envoi, en date du 23 octobre 1798, de la correspondance officielle dudit gouverneur. Il comprend :

- 1) la lettre numéro 327, datée du 20 octobre 1798, envoyée par le gouvernement au ministre, et lui expliquant longuement les circonstances de la tentative de conspiration et de sa découverte (21);
- 2) trois pièces annexées à la précédente :
 - a) les 12 libelles séditieux apparus en différents points de la ville, le 12 août et le 22 août 1798 (22);
 - b) les 3 dénonciations qui ont permis aux autorités d'éventer le complot, toutes trois enregistrées à la date du 27 août 1798 (23);
 - c) la relation nominale et individuelle des « personnes prises à l'occasion des faits révolutionnaires » (24).

Pour que notre inventaire lexical ne soit pas gauchi dans le sens d'une hyper-redondance de noms propres, il a été nécessaire d'éliminer de la constitution du corpus cette dernière pièce du dossier, en forme de 50 fiches d'identité qui, au plan du discours de cette tentative de conjuration, n'apportent rien. Restent les trois autres pièces.

II.1.2. Ce n'est pas préjuger de l'analyse et de ses résultats que de constater qu'elles parlent toutes trois de la même chose : une tentative de conjuration, c'est-à-dire : une volonté de transformation politique. Il y a donc homogénéité des trois pièces du dossier, des trois énoncés que sont :

- 1) l'énoncé manifestant cette volonté de transformation politique (les libelles);
- 2) l'énoncé gouvernemental sur cette volonté de transformation (la lettre du gouverneur à Lisbonne);
- 3) l'énoncé de ceux qui ont manifesté — ou fait semblant de le faire —, puis qui n'ont plus manifesté, cette volonté de transformation (les dénonciations). Et il ne s'agit pas de la simple différence de locuteurs. Ou, plus exactement, cette différence de locuteurs manifeste, dans l'homogénéité des trois énoncés, la tri-valence d'un discours politique unique (25). Précisons davantage, car il n'est d'analyse d'énoncé qui n'« implique qu'au préalable soit définie une typologie des discours » (26). Là encore, il ne s'agit pas de préjuger de l'analyse, mais de préciser les conditions rhétoriques du vocabulaire à dégager, afin de bien déterminer ce qui, en lui, nous intéresse au premier chef : l'ordre de ses composants que sont les mots. Or, l'énoncé manifestant une volonté de transformation politique, est, en tant que tel, refus. Refus d'un être, et par conséquent : faire, ou, plus exactement, volonté de faire. Refus plus volonté d'entraîner dans l'action, c'est le propre de l'énoncé polémique. Les libelles sont de ce type. La lettre du gouverneur *sur* cette volonté de transformation politique est à *propos* de; par conséquent :

(20) Ces termes ne préjugent en rien de notre analyse. Ils se veulent minimaux en regard de ceux, emphatiques : « Révolution sociale », « Révolution démocratique » de l'historiographie brésilienne, bahianaise plus particulièrement. Cf. note (36).

(21) A.P.B. (= Arquivo Público da Bahia); seção histórica : *Cartas do Governo (A Sua Magestade)*, vol. n° 138 (1797-1798), f. 191/verso à f. 198/verso.

(22) Idem : f. 372 à f. 381 pour ceux du 12 août; f. 382 à f. 383 pour ceux du 22 août. Avec, en titre : « Let. A ».

(23) Idem : pour celle de Joaquim Jose da Veiga, f. 384; pour celle de Joaquim Jose de Santa Anna, f. 388; pour celle de Jose Joaquim de Serqueira, f. 393 à f. 397. Avec, en titre : « Let. B ».

(24) Idem : f. 398 à f. 401. Avec, en titre : « Let. C ».

La copie qui figure dans ce volume n° 138 des « Cartas do Governo » a dû être faite après-coup, puisque : 1) elle mentionne la libération de certains prévenus; 2) elle est datée du 2 février 1799, alors que le gouverneur la cite explicitement comme pièce annexe dans sa lettre au ministre du 20 octobre 1798.

(25) Correspondant à la « triple valeur de signification de tout signe historiquement saisi ». A. Dupront : Art. cité, *Cahiers de lexicologie*, n° 14, p. 17.

(26) J. Dubois : Art. cité, *Cahiers de lexicologie*, n° 15, pp. 119-120, pour la citation et pour ce qui suit; J. Dubois l'appliquant à l'énoncé plutôt qu'au discours, mais, dans cet article, l'auteur ne fait pas de démarcation entre les deux concepts.

renvoyant à quelque chose d'autre, d'immanent : un fond commun présupposé (27). Énoncé posant un fond commun auquel le locuteur renvoie le récepteur, c'est l'énoncé didactique. Tel est la lettre du gouverneur à Lisbonne. Plus ambiguës sont les trois dénonciations. Polémiques dans leur refus et leur volonté de persuader contre, elles sont également didactiques par leur volonté d'enseigner en renseignant, c'est-à-dire de renvoyer à l'admis par tous. Telles sont la définition et la qualité de nos trois énoncés ou, mieux, de notre énoncé triple, ou, mieux encore, de nos trois énoncés homogènes en un discours.

II.2.1. Nos énoncés ainsi cernés, nous pouvons les constituer en corpus d'analyse. La technique d'analyse dont nous nous sommes servis, nous ne l'avons pas inventée, nous l'avons trouvée : c'est celle mise au point par le *Centre de lexicologie de l'E.N.S. de Saint-Cloud* (28). Elle a été exposée par Maurice Tournier dès 1967 (29), de nouveau en 1970 (30), et mise en œuvre pour l'étude du vocabulaire des tracts de Mai 1968 (31). M. Tournier et l'équipe de St-Cloud écrivent à son propos : « Nous venons donc bons derniers, en vulgarisateurs d'une technique » (32). Que dire de nous qui venons à la remorque des « bons derniers » !, sinon répéter que nous voulons être vulgarisateur de « vulgarisateurs d'une technique », c'est-à-dire montrer l'importance — dirons-nous : la nécessité ! — de celles-ci dans un autre champ : l'histoire de la conscience collective, que celui dans lequel elle a opéré dès l'abord : la linguistique. Car nous avons repris cette technique telle quelle; ou presque, puisque les modifications n'ont porté que sur certaines conventions pour l'établissement des cartes-textes passant dans l'ordinateur. Conventions qui ont été supprimées ou modifiées pour respecter l'originalité de nos trois énoncés à constituer en corpus. « Corpus » implique « entier » (33) à respecter, seule manière de saisir l'homogénéité de nos trois énoncés. Au niveau de la technique de constitution du corpus, l'exhaustivité est donc de règle, parce que respect de l'homogénéité du discours, et par conséquent, gage d'objectivité (34). Ainsi l'entier du texte de notre dossier (nos 3 énoncés) a été perforé sur les cartes-textes destinées à être analysées par l'ordinateur (35). Exhaustivité veut dire saisie de l'intégral du discours, mais aussi, dans notre cas, de l'original : le texte mis sur cartes perforées a été le texte en portugais (36). C'est parce

(27) Sur le « vide énonciatif » (J. Dubois) que suppose la « reconnaissance d'un commerce de valeurs établi » (A. Dupront), cf. : J. Dubois, art. cité, *Cahiers de lexicologie*, n° 15, p. 120; A. Dupront, art. cité, *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, p. 59; R.L. Wagner, art. cité, *Cahiers de lexicologie*, n° 13, p. 13.

(28) Jamais nous ne dirons, assez toute notre gratitude à l'équipe de Saint-Cloud, dirigée par R.L. Wagner et animée par M. Tournier. Dès le départ, nous avons trouvé auprès d'elle et de P. Lafon particulièrement, sympathie, compréhension et générosité, avec un sens et une pratique de cet interdisciplinaire aujourd'hui si souvent vanté mais tellement peu réalisé.

(29) M. Tournier : « Vocabulaire politique et inventaire sur machine », et : « Vocabulaire des textes politiques français : méthode d'inventaire ». *Cahiers de lexicologie*, Paris, Didier-Larousse, n° 10, 1967, I, pp. 67-81 et pp. 83-101.

(30) A. Geffroy, P. Lafon, G. Muc et M. Tournier : *Traitement automatique des textes. I : la perforation*. Fascicule publié avec la collaboration du C.N.R.S., E.N.S. de Saint-Cloud, mars 1970, 34 p. C'est à ces trois textes que nous renvoyons pour le détail.

(31) Cf. deux publications polycopiées et disponibles au *Centre de lexicologie politique de l'E.N.S. de Saint-Cloud* : A. Geffroy, P. Lafon, G. Muc et M. Tournier : « Quelques groupes politiques en mai 1968. Recherches lexicométriques », 16 p.; A. Geffroy, P. Lafon et M. Tournier : « A la recherche du particulier et du général dans le vocabulaire des tracts de mai 1968 », 29 p. + 12 tableaux.

Cf. également, sous la même forme : A. Geffroy, P. Lafon et M. Tournier : « Analyse lexicométrique des co-occurrences et formalisation », 23 p.; R. Laplace et M. Tournier : « Deux siècles de vocabulaire politique : élaboration d'une nomenclature (1770-1969) », 8 p. + 4 tableaux. Celui-ci figurant également dans : *Cahiers de lexicologie*, n° 17, Paris, Didier-Larousse, 1970, II, p. 74-86.

(32) P. 64 de l'article de M. Tournier cité en note (29) et p. 4 du fascicule cité en note (30).

Au vrai, il s'agit là d'une déclaration manifestant une autre qualité de l'équipe de Saint-Cloud : la modestie; trop évidente quand on mesure la technique énoncée en 1967 à la base lexicologique de 1961 donnée dans cet ouvrage essentiel que sont : « Les actes du colloque international sur la mécanisation des recherches lexicologiques. Besançon, juin 1961 ». *Cahiers de lexicologie*, n° 3, Paris, Didier-Larousse, 1962, 228 p.

(33) A. Dupront : Art. cité. *Cahiers de lexicologie*, n° 14, p. 19.

(34) M. Tournier : Art. cité. *Cahiers de lexicologie*, n° 10, p. 71.

(35) Cf. les p. 12 et suivantes du manuel de perforation cité en note (30).

(36) Pour l'établissement du texte, nous avons confronté les manuscrits qui se trouvent à Bahia (cf. notes (21), (22) et (23) avec les éditions suivantes :

1) pour les libellés séditieux : celle du livre de K.M. de Queiros Mattoso : *Presença francesa no movimento democratico baiano*, Salvador-Bahia, Editora Itapúa, « Coleção baiana », 1969, 163 p., qui donne par ailleurs toute la bibliographie existante

que certaines conventions de transcription pour la perforation des cartes-textes ne s'appliquaient plus au portugais qu'elles ont été abandonnées (37).

II.2.2. Ainsi, par une transcription intégrale du texte en portugais (exhaustivité double), l'homogénéité du discours est-elle respectée. Mais la disproportion de ces textes ne détruit-elle pas cette homogénéité de contenu nécessaire à une analyse pertinente ? En effet, les libelles séditieux ne comptent que quelques pages; la lettre du gouverneur davantage; et les trois dénonciations forment un énoncé plus imposant encore. L'ensemble de notre corpus se divise en trois sous-ensembles qui n'ont rien d'égal pour ce qui est de leur longueur. On risque donc, dans le processus comparatif de l'analyse, de comparer du dissemblable, du moins pour ce qui est de leur longueur. On risque donc, dans le processus comparatif de l'analyse, de comparer du dissemblable, du moins pour ce qui est de la grandeur (ceci pouvant rejallir sur la mesure de la fréquence), et par conséquent, suivant que le référent sera les libelles ou les dénonciations, aplatir ou grossir les deux autres énoncés. Il faut donc introduire la proportionnalité. Reste le choix de la séquence de texte comme base pour effectuer la règle de trois. La page ?; cela ne donnerait rien, car les pages peuvent être bien ou peu remplies de mots. Le paragraphe ou la phrase ?; l'un comme l'autre ne peuvent convenir pour des textes d'une époque où l'on passe — ou ne passe pas à la ligne, où l'on met — ou ne met pas un point sans raison. Il faut donc choisir « l'unité graphique minimale » comme pôle de référence : l'item (38). Unité simple, l'item est facilement comptable, et par conséquent, susceptible de comparaisons. Il permet une analyse inter-énoncé par la règle de proportionnalité. (L'exemple le meilleur est donné par le calcul de la fréquence théorique qui tient compte, précisément, de la longueur en items d'un énoncé). Il permet également une analyse intra-énoncé intéressante, surtout dans le cas des dénonciations dans lesquelles les dénonciateurs, non seulement parlent pour eux-mêmes, mais encore citent (pour accuser ou pour se défendre) des tiers au style direct ou indirect. La décomposition de l'énoncé des dénonciateurs en items permet de séparer très clairement un énoncé assumé d'un énoncé non-assumé et pourtant, d'une certaine façon, repris par l'énonciateur (39). C'est pour tenter de saisir cela que nous avons modifié les conventions de codification de la colonne 11 des cartes-textes à perforer, colonne qui indique le locuteur, le « qui parle » (40). Et ce, dans le sens d'un affinement de la distinction : style direct - style indirect.

Ainsi la technique d'analyse du discours que constituent nos trois énoncés ne se sépare pas de la constitution détaillée du corpus de ce discours.

sur la tentative de conjuration de 1798. (En citant Madame Mattoso, disons tout ce que nous lui devons ainsi qu'à nos étudiants de bonne volonté de l'Université Catholique de Bahia);

2) pour la lettre du gouverneur: celle du livre — laissant à désirer — de Affonso Ruy: *A primeira revolução social brasileira*, 1798, Salvador-Bahia, Tipografia beneditina Ltda, 2^e édition, 1951, pp. 88-94;

3) pour les trois dénonciations, celle des *Annaes da biblioteca nacional*, Rio de Janeiro, « Officinas graphicas da biblioteca nacional », vol. XLIII-XLIV, 1929-1930, pp. 86-98.

(Nous n'avons retenu que le texte même des dénonciations, c'est-à-dire celui écrit par le greffier comme sortant de la bouche des dénonciateurs, le texte d'introduction ou de conclusion écrit par le greffier ou quelque secrétaire ne faisant pas partie de l'énoncé des dénonciateurs).

(37) Nous entrons là dans les affaires minutieuses de laboratoire; ne donnons donc qu'un exemple: dans la technique de l'équipe de Saint-Cloud, & (et numérique) remplace le é (e accent aigu) en syllabe finale. A moins que de vouloir transcrire les subtilités de l'accentuation en portugais (alors, il nous aurait fallu créer un clavier spécial). Cette convention n'était d'aucune utilité. Nous ne l'avons pas utilisée.

(38) Désignation choisie par l'équipe de Saint-Cloud pour éviter des mauvaises querelles sur l'appellation à donner à l'unité de base de l'énoncé: mot, terme, forme. Il peut être défini comme l'ensemble des signes groupés entre deux signes délimiteurs.

Cf. les publications du *Centre de lexicologie politique* citées en notes (30) et (31), et l'article de M. Tournier cité en note (46). Deux types d'items sont distingués: les items fonctionnels (les mots dits « outils ») et les items lexicaux (tous les autres), cette distinction pouvant permettre une analyse de la structure des énoncés.

Cf. l'ouvrage cité: *Quelques groupes politiques en mai 1968. Recherches lexicométriques*, p. 3.

Cette désignation n'est pas exclusive; d'autres sont possibles: *occurrent*, par exemple.

(39) Sur ce problème, cf. J. Dubois: Art. cité, *Cahiers de lexicologie*, n° 15, pp. 118-119.

(40) Cf. p. 14 du manuel de perforation déjà cité. Là encore, n'entrons pas dans les préparations minutieuses de laboratoire.

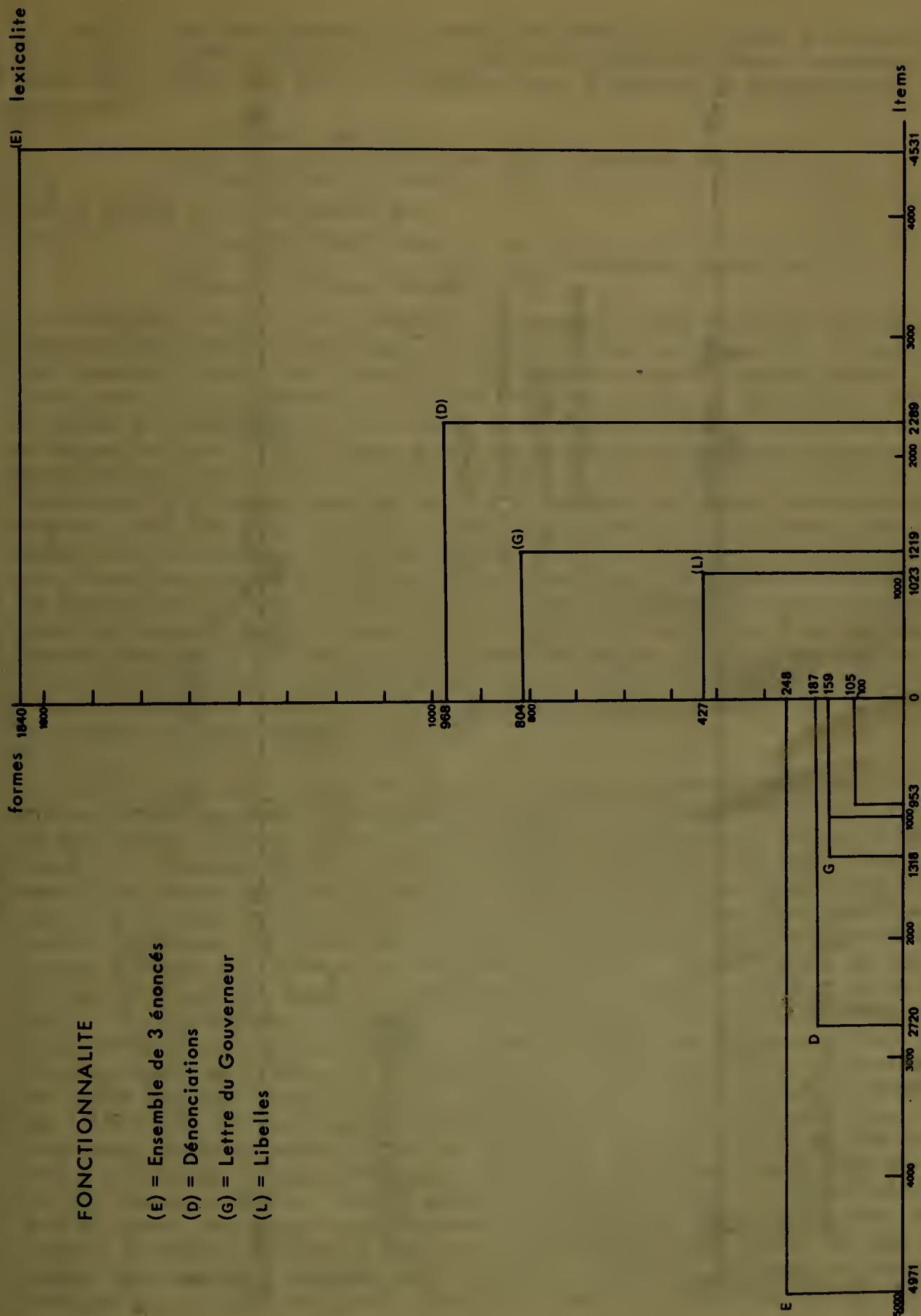
III. Quelques résultats (41)

III.1.1. Au plan de l'analyse de la structure d'ensemble, le passage à l'ordinateur de l'ensemble des trois énoncés donne le résultat suivant : 2088 formes (mots) différentes qui, par l'effet des répétitions de chacune d'elles, s'étalent en 9502 items (occurrences). Un premier travail consiste à séparer dans ce corpus ce qui, dans le processus de signification, est l'outillage de ce qui ne l'est pas et que l'on peut appeler le lexique. Ainsi distinguera-t-on des formes et des items fonctionnels et des formes et des items lexicaux. Pour l'ensemble des trois énoncés, les 2088 formes sont réparties en 248 formes fonctionnelles et 1840 formes lexicales, tandis que les 9502 items se répartissent en 4971 items fonctionnels et 4531 items lexicaux. Nous donnons sur le tableau 1 la liste des formes fonctionnelles dites : mots-outils (conjonctions, prépositions, pronoms, articles, indéfinis, les différentes formes de 4 verbes avoir et être en portugais). C'est un choix et, en tant que tel, discutable et que nous espérons discuter. Nous voulons cette liste simplement comme une base de départ pour un élargissement — ou une restriction — en vue de la constitution d'un index des mots-outils de la langue portugaise. A partir de la distinction entre fonctionnalité et lexicalité au double plan des formes et des items pour l'ensemble et pour chacun des 3 énoncés, donnée par le graphique 1, nous pouvons entreprendre une première approche du discours des trois énoncés pour ce qui est de la structure d'ensemble. En effet, nous pouvons déterminer mathématiquement si tel ou tel énoncé est, en relation avec les autres, plus ou moins « outillé » ou plus ou moins « parlant ». Nous laissons de côté les formes pour ne retenir que les items, puisqu'il s'agit de mesurer le texte tel qu'il est, avec ses répétitions de mots. (Quitte à reprendre par la suite l'étude particulière de l'« outillage »). Or, quel que soit l'énoncé, l'ensemble du texte, c'est-à-dire l'ensemble des items (Nombre total d'items : NIT) est égal à la somme des items lexicaux (Nombre total d'items lexicaux : NIL) et des items fonctionnels (Nombre total d'items fonctionnels : NIF). On a donc : $NIT = NIL + NIF$. S'agit-il de mesurer la fonctionnalité ?; on a le rapport : $NIT/NIL = NIF$, avec une variation pour NIF entre 1 et l'infini. NIF est égal à 1 quand le nombre d'items lexicaux NIL est égal au nombre total d'items NIT, c'est-à-dire pour le cas d'un texte sans mot-outil; une sorte de texte en style télégraphique. Au contraire, NIF est égal à l'infini si NIL est égal à 0, c'est-à-dire pour le cas d'un texte uniquement avec des mots-outils; une déclinaison en quelque sorte. S'agit-il de mesurer la lexicalité ?; nous avons le rapport $NIT/NIF = NIL$, avec deux pôles de variation pour NIL. NIL est égal à 1 pour le cas d'un nombre d'items fonctionnels NIF égal au nombre total d'items NIT, c'est-à-dire pour le cas d'un texte uniquement avec des mots-outils. Au contraire, NIL est égal à l'infini s'il n'y a aucun mot-outil ($NIF = 0$). Les deux échelles complémentaires : celle de fonctionnalité et celle de lexicalité, sont données par les graphiques 2a et 2b. La confrontation de ces deux échelles permet de situer la lettre du gouverneur des autorités métropolitaines de Lisbonne comme très proche, pour ce qui est de la relation entre le fonctionnel et lexical, de l'ensemble du dossier (une manière pour le gouverneur, pourrait-on dire, de donner le ton, puisque ce que Lisbonne va entendre de ce discours qu'est l'ensemble du dossier est très proche, pour ce qui est de la structure d'ensemble, de ce que donne à entendre celui qui représente l'Ordre; une manière aussi de se conformer aussi à la situation en conformant celle-ci à sa vision), très proche donc de l'ensemble, c'est-à-dire à mi-chemin entre : d'une part, un énoncé de moindre fonctionnalité et de forte lexicalité (par rapport à l'ensemble) que sont les libelles en forme de manifeste; d'autre part, un énoncé de peu de lexicalité et de forte fonctionnalité (toujours par rapport à l'ensemble) que sont les dénonciations — récits écrits par quelqu'un « d'outillé » par profession : un greffier. Cette mesure des coefficients de lexicalité et de fonctionnalité nous livre, en quelque sorte, le plein du discours d'ensemble et de chacun des trois énoncés. Or, il y a deux manières pour un discours d'être plein lexicalement, c'est-à-dire par abondance d'items lexicaux : soit par répétition (stéréotypie).

(41) Pour le détail des techniques mises en œuvre dans ce paragraphe, cf. l'ensemble des publications du *Centre de lexicologie politique de Saint-Cloud*.

TABLEAU I
Liste des formes fonctionnelles

A	DENTRO	FOR	MINHAS	PELAS	TANTAS
ACERCA	DEPOIS	FORA	MUITA	PELO	TANTO
ACIMA	DESSA	FORAO	MUITAS	PELOS	TANTOS
AFIM	DESSAS	FOREM	MUITO	PERANTE	TAO
AINDA	DESSE	FOSSE	MUITOS	PERTO	TAOBEM
ALEM	DESSÉS	FOSSEM	NA	POIS	TE
ALGUEM	DESTA	FUI	NADA	POR	TEM
ALGUM	DESTAS	HA	NAO	POREM	TENDO
ALGUMA	DESTE	HAJA	NAQUELA	PORQUE	TENHA
ALGUMAS	DESTES	HAJAO	NAQUELAS	PORTANTO	TENHO
ALGUNS	DETRAZ	HAO	NAQUELE	POSTO	TER
ALIAS	DISSO	HAVENDO	NAQUELES	POUCA	TERA
ANTES	DO	HAYER	NAS	POUCAS	TERAO
AO	DONDE	HAVERA	NELLA	POUCO	TEREI
AOFIM	DOS	HAVERAO	NELLAS	POUCOS	TEREM
AONDE	E	HAVIA	NELLE	QUAES	TEREMOS
AOS	ELLA	HAVIAO	NELLES	QUAESQUER	TERIAO
APEZAR	ELLAS	HE	NEM	QUAL	TEVE
AQUELA	ELLE	HOUVE	NENHUM	QUALQUER	TINHA
AQUELAS	ELLES	HOUVER	NENHUMA	QUANDO	TIVE
AQUELE	EM	HOUVERAO	NENHUMAS	QUANTO	TIVERA
AQUELES	EMFIM	HOUVESSE	NENHUNS	QUASE	TIVERAO
AS	EMQUANTO	HOUVESSEM	NESSA	QUE	TIVERMOS
ASSIM	ENTAO	HUM	NESSAS	QUEM	TIVESSE
ATE	ENTRE	HUMA	NESSÉ	SAO	TIVESSEM
BEM	ERA	HUMAS	NESSÉS	SE	TODA
CADA	ERAO	HUNS	NESTA	SEGUNDO	TODAS
CERTA	ESSA	ISSO	NESTAS	SEJA	TODO
CERTAS	ESSAS	ISTO	NESTE	SEJAO	TODOS
CERTO	ESSE	JA	NESTES	SEM	TUDO
CERTOS	ESSES	JAMAIS	NINGUEM	SENDO	VOS
COM	ESTA	LA	NISSO	SER	VOSSA
COMO	ESTADO	LHE	NISTO	SERA	VOSSAS
COMTUDO	ESTAMOS	LHES	NO	SERAO	VOSSE
CONSIGO	ESTANDO	LHO	NOS	SEREIS	VOSSO
CONTRA	ESTAO	LO	NOSSA	SEREM	VOSSOS
CUJA	ESTAR	LOGO	NOSSAS	SEREMOS	
CUJO	ESTAREM	LOS	NOSSO	SERIA	
DA	ESTAS	MAIS	NOSSOS	SERIAO	
DAQUELA	ESTAVA	MAS	O	SEU	
DAQUELAS	ESTAVAO	ME	ONDE	SEUS	
DAQUELE	ESTE	MENOS	OS	SIDO	
DAQUELES	ESTES	MESMA	OU	SIM	
DAS	ESTEVE	MESMAS	OUTRA	SOB	
DE	ESTIVERAO	MESMO	OUTRAS	SOBRE	
DEFRONTÉ	ESTIVESSEM	MESMOS	OUTRO	SUA	
DALLA	ESTOU	MEU	OUTROS	SUAS	
DELLAS	ETC	MEUS	OUTROSIM	TAES	
DELLE	EU	MIM	PARA	TAL	
DELLES	FOI	MINHA	PELA	TANTA	



GRAPHIQUE 1

FONCTIONNALITE $NIF = \frac{NIT}{NIL}$



(E) = Ensemble de 3 énoncés

(D) = Dénonciations

(G) = Lettre du Gouverneur

(L) = Libelles

LEXICALITE $NIL = \frac{NIT}{NIF}$



GRAPHIQUE 2

III.1.2. Il faut donc procéder à la mesure de la redondance. Par rapport à un nombre d'items donné, plus le nombre de formes est grand, moins il y a répétition de celles-ci. Inversement : plus le nombre de formes est petit, plus il y a répétition. Donc, la mesure de la redondance d'un texte sera donnée par :

$$\frac{\text{le nombre total d'items}}{\text{le nombre total de formes}} = \frac{\text{NIT}}{\text{NFT}} = \text{redondance lexicale } R_l.$$

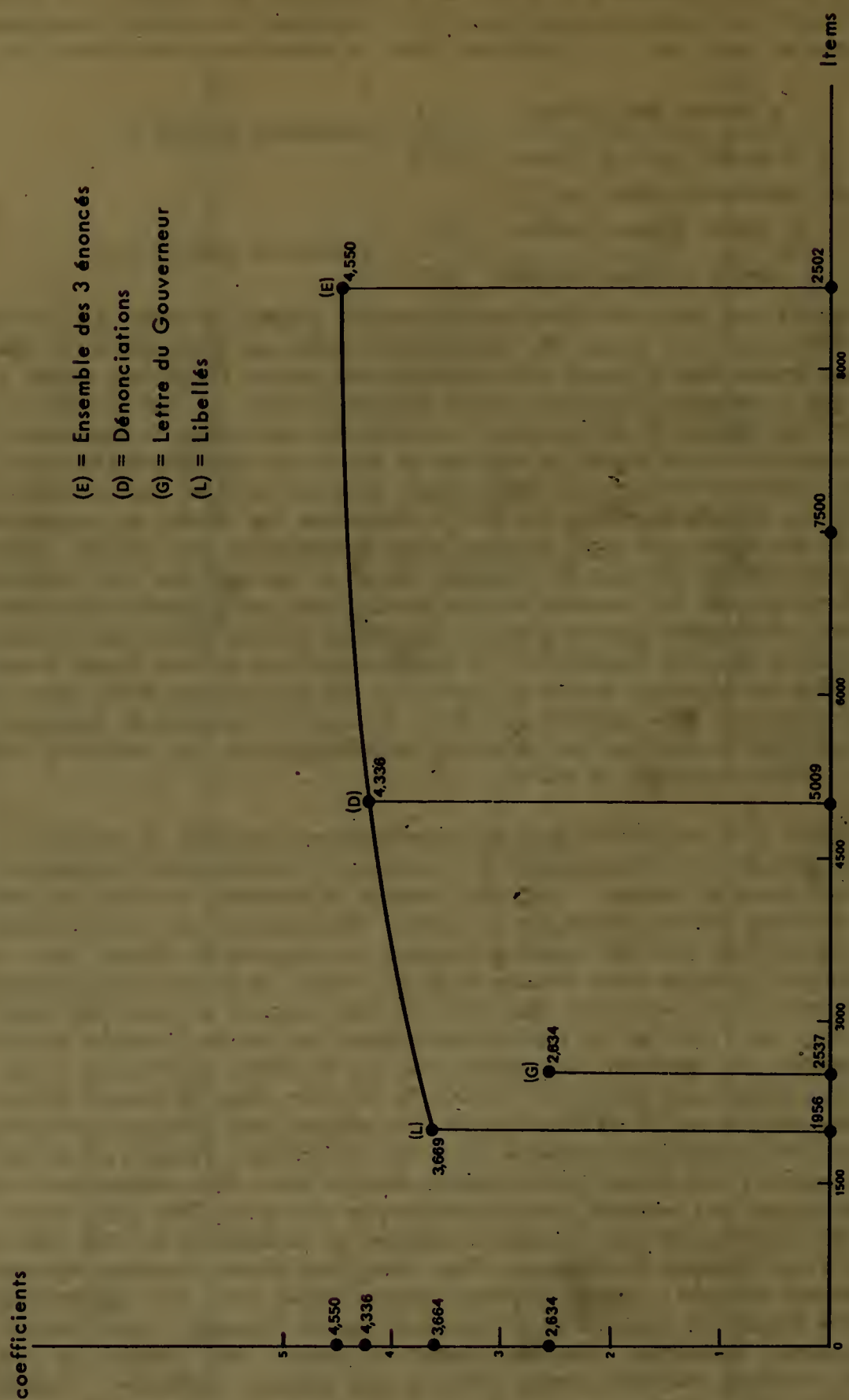
celle de la seule redondance lexicale par :

$$\frac{\text{le nombre d'items lexicaux}}{\text{le nombre de formes lexicales}} = \frac{\text{NIL}}{\text{NFL}} = \text{redondance générale } R_g;$$

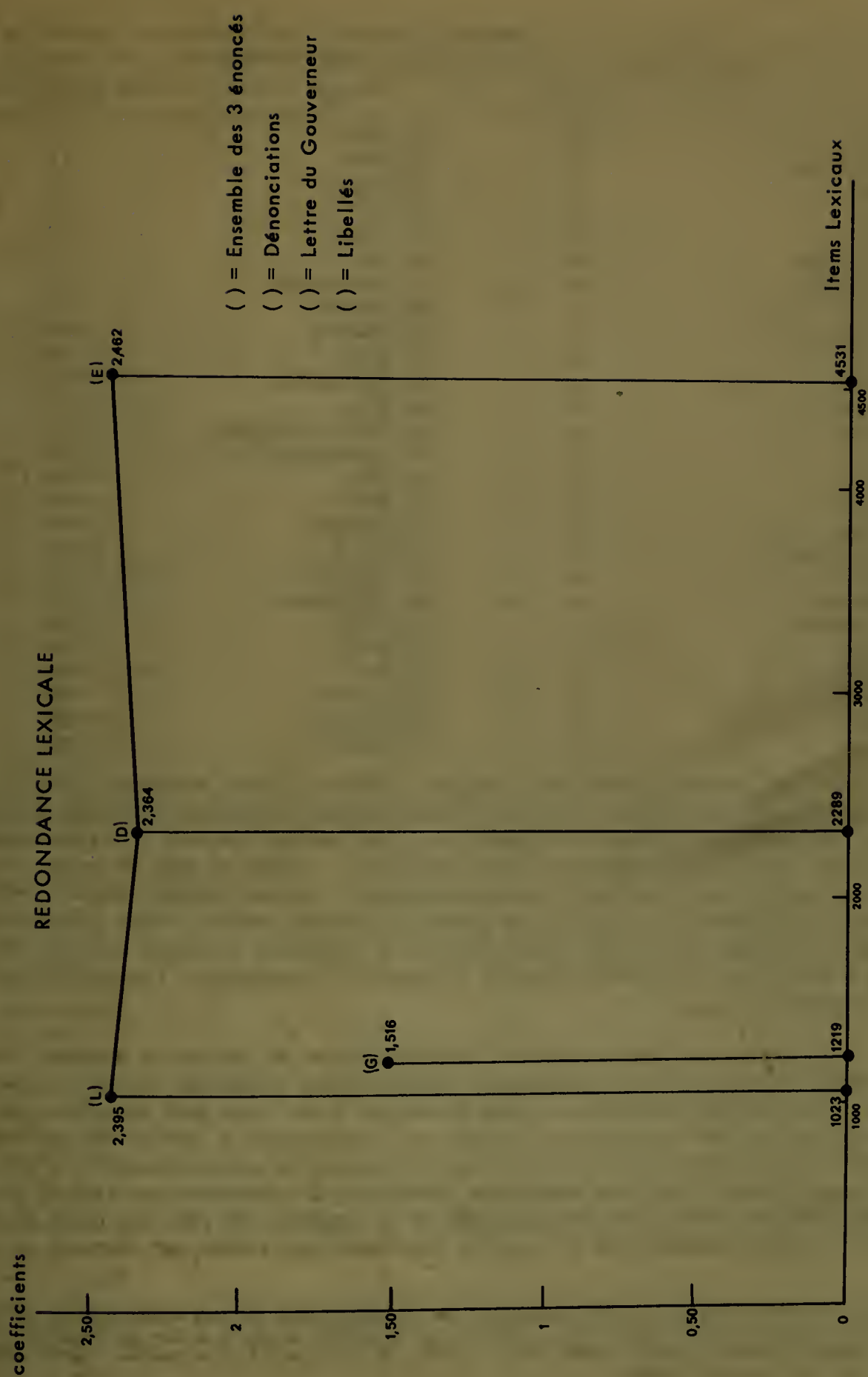
Le graphique 3a nous donne les chiffres de la redondance générale (le lexical et le fonctionnel étant considérés) de l'ensemble et de chacun des trois énoncés, tandis que le graphique 3b nous donne la seule redondance lexicale (seul le lexical a été considéré) des mêmes. En gardant présent à l'esprit ce fait de langue que la redondance augmente avec la longueur du texte, on peut toutefois tirer quelques conclusions de la confrontation des deux courbes. La première est que la lettre du gouverneur à Lisbonne, de longueur proche de celle des libelles, se situe très en dessous des deux courbes moyennes de redondance générale et lexicale (Culture, modération ou désir de ne pas se laisser impressionner pour ne pas impressionner?). La seconde conclusion est que la redondance des libelles est considérable; ce qui s'explique par le fait même qu'il s'agit de textes quasi identiques (et pour certains, identiques), par lesquels il convient d'asséner plus que de persuader. Ce qui se manifeste par une redondance lexicale presque aussi forte que celle de l'ensemble des trois énoncés pour une longueur 4 fois moindre. Quant aux dénonciations, elles frappent par leur niveau de redondance générale assez élevée (presque au même niveau que l'ensemble pour une longueur de 1/4 moindre) qu'il faut attribuer à une redondance fonctionnelle importante (la redondance lexicale se situant plus bas que celle des libelles pour une longueur d'énoncé 2 fois supérieure). Cela manifeste, sans doute, le caractère stéréotypé de l'outillage verbal fortement codifié de celui qui met par écrit la parole des dénonciateurs : un homme de l'art juridique — ou policier — ayant l'outillage de son art.

III.2.1. Telles sont, mesurées en gros, les caractéristiques d'ensemble du discours en 3 énoncés de notre corpus. Elles situent la fonctionnalité, la lexicalité et la redondance de l'ensemble et de chacun des trois énoncés. Reste le contenu. L'approche première et nécessaire est celle qui procède de la mesure de la fréquence absolue, c'est-à-dire du nombre d'occurrences d'une forme. Comme, dans le cadre de cet exposé, il ne peut être question d'analyser la fréquence de chaque forme, nous avons choisi de le faire pour les seules formes lexicales et, parmi celles-ci, les formes dont la fréquence absolue (nombre d'occurrences d'une forme pour l'ensemble des trois énoncés) est égale ou supérieure à 10. Cela fait 52 formes, soit : 2,825 % des 1 840 formes lexicales que compte l'ensemble des trois énoncés. C'est peu et, surtout, peu significatif. Assurément; mais ces 52 formes représentent, du fait des répétitions, 1 133 items lexicaux sur 4 531, soit : 25,005 % du texte réduit en lexique. Même si cela est encore insuffisant pour une analyse du texte complet, c'est suffisant pour appliquer et valider une analyse du texte complet, c'est suffisant pour appliquer et valider une technique d'analyse du contenu qui prend pour base la fréquence, c'est-à-dire les formes répétées, donc les items. Nous donnons sur le tableau II la liste des 52 formes ayant une fréquence absolue supérieure ou égale à 10. Telle quelle et pour l'approche de quelqu'un qui n'aurait qu'elle pour connaître la tentative de conspiration de 1798, cette liste dit, en gros, de quoi il s'agit. Quelques noms propres : *Deos, João, Jose, Dantas, Joaquim, Alexandre, Theotonio, Luis*; des termes militaires : *soldado, regimento, tenente-coronel, soldo*, à la rigueur *linha*; des noms de lieux : *Campo, Dique*, à la rigueur *sítio*; des termes de couleur d'hommes : *pardo, pardos*; des termes marquant la trahison : *denunciante, sediciosos*; verbes de volonté : *quer, manda*; des mots politiques abstraits : *povo, liberdade, revolução, partido, entes*; un seul adjectif : « *bahinense* » et quelques formes du langage courant. Tout cela dit peu, et dit d'autant moins sur la tentative de 1798 que nous n'avons

REDONDANCE GENERALE



GRAPHIQUE 3a



GRAPHIQUE 3b

TABLEAU II
Liste hiérarchique des 52 formes selon la fréquence absolue (jusqu'à 10)

N°	Fréquence	N°	Fréquence
(1) DITO	103	(27) DISSE	13
(2) DENUNCIANTE	85	(28) DOUS	13
(3) DEOS	72	(29) PARDO	13
(4) JOAO	71	(30) SO	13
(5) POVO	56	(31) ACHOU	12
(6) LIBERDADE	39	(32) AHI	12
(7) SOLDADO	31	(33) DEPUTADOS	12
(8) DIA	29	(34) HOMEN	12
(9) REGIMENTO	29	(35) JOAQUIM	12
(10) CAZA	25	(36) LINHA	12
(11) TEMPO	24	(37) SEDICIOZOS	12
(12) BAHINENSE	22	(38) SITIO	12
(13) CIDADE	22	(39) TENENTE-CORONEL	12
(14) DICE	21	(40) ALEXANDRE	11
(15) JOZE	21	(41) FICA	11
(16) DANTAS	20	(42) MODO	11
(17) PAPEIS	19	(43) NUMERO	11
(18) REVOLUCAO	19	(44) PARTE	11
(19) MANDA	18	(45) PARTIDO	11
(20) PESSOAS	18	(46) THEOTONIO	11
(21) RESPONDEO	17	(47) ENTES	10
(22) NOITE	16	(48) HORAS	10
(23) DIQUE	15	(49) LUIZ	10
(24) HOMENS	15	(50) PARDOS	10
(25) QUER	15	(51) PASSADO	10
(26) CAMPO	14	(52) SOLDADO	10

affaire ici qu'au dossier donnant connaissance de celle-ci à Lisbonne. Mais, précisément, c'est ce que reçoit Lisbonne de ce discours que nous livrent ces 52 formes les plus fréquentes. On pourrait définir ce message ainsi : une sédition bahianaise et révolutionnaire — par ailleurs, dénoncée — où les militaires et les métis (*pardo, pardos*) ont quelque rôle — pour ou contre —, et faite au nom du peuple et de la liberté. (Et donc moins au nom de ces autres valeurs données par le contexte mondial : *Egalité* : 9 occurrences; *Nation* : 2 occurrences au singulier, 2 au pluriel et 3 comme *national*; *Patrie* : 0 occurrence; *Indépendance* : 0 occurrence avec 2 pour Brésil; *Bonheur* : 1 occurrence, et 4 pour *heureux*; *Raison* : 1 occurrence; et moins aussi sur le modèle avoué de la *France* : 3 occurrences, et 3 occurrences sous la forme de l'adjectif) (42).

III.2.2. C'est tout ce que peut nous livrer la liste hiérarchique des fréquences absolues, à moins que de l'interpréter en dehors d'elle, en sélectionnant certaines formes considérées comme politiques — *Peuple, Liberté, Bahianais, Révolution*, etc. — pour les analyser à part. Mais alors on se situe dans un autre type d'analyse, l'analyse en contexte (sur laquelle nous reviendrons), et l'on fait bon marché des formes considérées comme non-politiques — les verbes, les adverbes, les autres substantifs —, réduisant à rien ce qui fonde l'analyse : tout a une signification. Cette limite de la hiérarchie par l'échelle des fréquences absolues vient de ce qu'elle ne tient pas compte de la répartition. En effet, une forme peut être fréquente parce qu'elle est employée tout au long d'un texte (une forme verbale, par exemple) ou — ce

(42) Nous disons modèle avoué, car le modèle latent semble plus manifeste, puisque les deux termes politiques qui sortent le plus fréquemment de notre corpus : *Peuple* et *Liberté*, sont ceux qui apparaissent en tête de la liste des fréquences absolues du corpus des discours de Robespierre étudiés actuellement par le Centre de Saint-Cloud. Au vrai, peut-être s'agit-il de quelque modèle encore plus large : celui des Lumières ?

qui est différent — parce qu'elle est employée massivement dans une partie du texte. C'est le problème de la mesure de la spécificité et de la généralité d'emploi d'une forme. Une fois celles-ci déterminées, nous pourrions passer à l'analyse de contexte, choisir ou éliminer en connaissance de cause telle forme parce qu'elle est ou très spécifiquement ou très généralement employée. Il faut donc établir une hiérarchie

TABLEAU III
Liste hiérarchique des 44 formes selon le khi²

	Fréquences absolues en :				Khi ²
	(L)	(G)	(D)	(E)	
(1) POVO	55	0	1	56	183,287
(2) DITO	1	1	101	103	93,123
(3) LIBERDADE	34	2	3	39	93,121
(4) DENUNCIANTE	0	2	83	85	75,604
(5) BAHINENSE	22	0	0	22	75,440
(6) REPUBLICAN (A)(O)(S)	17	0	0	17	62,749
(7) MANDA	18	0	0	18	61,724
(8) PAPEIS	0	18	1	19	44,488
(9) QUER	14	0	1	15	43,005
(10) ENTES	10	0	0	10	34,291
(11) FUTUR (A)(O)	10	0	0	10	34,291
(12) DEPUTADOS	11	1	0	12	32,970
(13) REVOLUCAO	14	3	2	19	28,867
(14) SOLDO	9	1	0	10	26,247
(15) SEDICIOZOS	0	11	1	12	25,644
(16) DICE	0	0	21	21	20,568
(17) HOMENS	10	4	1	15	18,624
(18) RESPONDEO	0	0	17	17	16,650
(19) NUMERO	7	4	0	11	14,136
(20) DISSE	0	0	13	13	12,733
(21) CAZA	0	4	21	25	12,296
(22) ACHOU	0	0	12	12	11,753
(23) AHI	0	0	12	12	11,753
(24) TENENTE-CORONEL	0	0	12	12	11,753
(25) PARTE	0	0	11	11	10,774
(26) CIDAE	11	6	5	22	10,691
(27) NOITE	0	2	14	16	9,177
(28) REGIMENTO	0	9	20	29	8,684
(29) HORAS	1	0	9	10	6,476
(30) SITIO	0	2	10	12	5,734
(31) PESSOAS	0	6	12	18	5,269
(32) TEMPO	7	2	15	24	4,219
(33) PASSADO	0	2	8	10	4,155
(34) PARDOS	3	5	2	10	4,070
(35) PARDO	0	4	9	13	3,908
(36) FICA	5	2	4	11	3,297
(37) MODO	5	2	4	11	3,297
(38) DIA	9	4	16	29	2,895
(39) SO	2	6	5	13	2,462
(40) PARTIDO	1	2	8	11	2,271
(41) LINHA	4	2	6	12	1,082
(42) SOLDADO	8	6	17	31	0,914
(43) DOUS	4	3	6	13	0,506
(44) HOMEM	3	3	6	12	0,047

qui tienne compte non seulement de la fréquence absolue des formes mais encore de la répartition des formes entre nos trois énoncés et de la longueur de chaque énoncé. Cette hiérarchisation s'opère par le χ^2 à partir de la fréquence théorique qui est fonction de la fréquence absolue et de la longueur en items de chaque énoncé (43). Nous donnons sur le tableau III la liste hiérarchique selon le χ^2 pour 43 des 52 formes de notre liste hiérarchique selon la fréquence absolue. Si nous n'avons pas considéré les noms propres (*Deos, João, José, Dantas, Dique, Campo, Alexandre, Theotônio, Luis*), en revanche, nous avons considéré deux formes adjectives dont l'ensemble des occurrences égalent ou dépassent 10 : *Républicain(e)(s)* : 17 ; *futur(e)* : 10. En considérant une table de χ^2 (43), avec une probabilité de 2 %, la valeur du χ^2 pour 2 degrés de liberté (c'est notre cas, puisque nous avons 3 énoncés) est 7,824. Le plus proche de notre liste au-dessus de cette valeur est *Regimento* (= *Régiment*). Cela signifie qu'il y a 2 chances sur 100 que toutes les formes au-dessus de *Régiment* aient leurs occurrences réparties au hasard ; par conséquent, qu'il y a 98 chances sur 100 que toutes les formes au-dessus de *Régiment* soient réparties entre les 3 énoncés d'une manière significative. *Povo* (= *Peuple*) ou *Homens* (= *Hommes*) par exemple, s'ils apparaissent 56 et 15 fois, le font non pas par hasard (= loi de répétition) mais bien d'une manière significative ; c'est-à-dire spécifique de tel ou tel énoncé. Nous allons alors mesurer cette spécificité et par conséquent la généralité d'autres formes. Pour cela, il faut poursuivre le test du χ^2 . Le χ^2 n'est valide que pour une fréquence théorique égale ou supérieure à 5. Or la fréquence théorique correspondant à notre fréquence absolue choisie comme seuil est 2,2 (44). 2,2 étant inférieur à 5, nous ne sommes pas en droit d'évaluer la signification en probabilité du χ^2 pour l'ensemble des formes dont la fréquence absolue est égale ou supérieure à 10. Il faut donc chercher à partir de quelle fréquence absolue nous avons le droit d'évaluer la signification en probabilité du χ^2 . Cette fréquence est 22 (45). En prenant cette fois le seuil très exigeant de 1 % correspondant à un χ^2 de 9,210, et en cherchant dans notre liste de hiérarchie selon le χ^2 la forme qui a 22 occurrences et le χ^2 le plus proche au-dessus de 9,210, nous aurons la forme constituant le seuil séparant la spécificité de la généralité. Cette forme est *Cidade* (= *Cité*). Nous pouvons alors affirmer que toutes les formes au-dessus de *Cité* dans la liste hiérarchique selon le χ^2 sont spécifiques, c'est-à-dire propres à tel ou tel des 3 énoncés, tandis que toutes les formes en-dessous de *Cité* sont des formes générales, à des degrés divers — imprécisables par la mesure —, aux trois énoncés. La fréquence absolue en (L) (= libelles), (G) (= lettre du gouverneur) et (D) (= dénonciations) donnée avec la liste hiérarchique des formes selon le χ^2 (tableau III) peut indiquer à l'historien l'énoncé duquel est spécifique telle ou telle forme. On constate alors que *Peuple*, *Liberté*, *bahianais*, *républicain(e)(s)*, *ordonne*, *veut*, *êtres*, *futur(e)*, *députés*, *Révolution*, *solde*, *Hommes* et *Cité* sont spécifiques des manifestes des conjurés, et, par conséquent, nous disent leur volonté révolutionnaire par ailleurs ambiguë, puisqu'elle est à la fois très générale, trop générale. (Parler du *Peuple* est une manière de ne pas parler de ses distinctions internes. Parler de la *Liberté*, c'est parler de toutes les libertés sans en mentionner aucune : liberté du commerce, liberté civile, liberté politique, liberté de conscience, mais surtout, la liberté des libertés : l'abolition de l'esclavage), très générale donc, et aussi bien particulière (on en appelle aux seuls bahianais, et on parle des soldes à réévaluer). Le spécifique de l'énoncé du gouverneur, c'est : *papiers* et *séditieux*, d'ailleurs souvent associés, avec quelques références

(43) Cf. l'ensemble des publications du Centre de Saint-Cloud et Ch. Muller : *Initiation à la statistique linguistique*, Paris, Larousse, Coll. « Langue et langage », 1968. Plus particulièrement pp. 95-104.

(44) Elle est donnée par :

$$\frac{\text{fréquence absolue choisie} \times \text{nombre d'items lexicaux de la 1ère partie (L)}}{\text{nombre total d'items lexicaux}}$$

soit

$$\frac{10 \times 1023}{4531} = 2,2.$$

(45) Elle est donnée par :

$$x \geq \frac{5 \times \text{nombre total d'items lexicaux}}{\text{nombre d'items lexicaux de la 1ère partie (L)}}$$

soit

$$x \geq \frac{5 \times 4531}{1023} = 22.$$

à *Hommes* et à *Cité*, comme si le gouverneur ne voyait ou ne voulait voir dans cette exigence révolutionnaire qu'une affaire de textes subversifs, donc de police de l'écrit. Pour les dénonciations, la spécificité s'enferme étroitement dans les termes d'énonciations : *dito* (= *ledit*, *tel*); *il dit* (forme au présent et au passé); *il répondit*; toutes propres à un récit, avec pour seules figures humaines ce *dénonciateur* anonyme et omni-présent, et le *lieutenant-colonel* en contrepoint, comme garant de l'ordre et... de la véracité du récit du dénonciateur.

Pour ne pas conclure

Ainsi avons-nous mesuré la spécificité et la généralité des formes de notre corpus de trois énoncés, comme nous avons mesuré la fonctionnalité, la lexicalité et la redondance — « ce lieu où se cache la subjectivité », comme l'a dit un jour R. Barthes —. C'est dire que nous sommes restés à la description d'ensemble du discours : à la délimitation de ce qui est outillage et de ce qui ne l'est pas; à la pertinence ou à la non-pertinence de l'énonciation; au typage de chacun des trois énoncés. Dans tous les cas, nous sommes restés à la base de l'unité minimale de signification : le mot. Or, il n'est pas d'étude de signification, surtout de signification historique, sans contexte. C'est à quoi nous nous attachons en ce moment, toujours avec l'aide du *Centre de Lexicologie politique de l'E.N.S. de Saint-Cloud*, qui a mis au point, pour ce faire comme pour ce que nous avons essayé de présenter, une technique programmée sur ordinateur (46). Elle doit permettre de décrire les appels de mots entre eux, aboutissant à ces associations de mots donnant des configurations révélatrices d'idéologie — tout cela porteur de ce sens perdu à la recherche duquel œuvre l'historien.

INTERVENTIONS

M. Mauro. — Je veux dire ici toute la satisfaction que j'ai d'entendre mon jeune collègue Daniel Teyssière qui, pendant deux ans, a travaillé dans les archives de Salvador, d'une part sous la direction française du Président Dupront de l'Université de Paris IV qui, vous le savez peut-être, a un séminaire tout orienté vers ces problèmes d'histoire culturelle et d'histoire des mentalités à travers ces instruments nouveaux que sont les psychologies et la sémantique quantitative et, d'autre part, grâce à l'appui, à la direction sur place et à l'aide de Madame Katia de Queiros Mattoso, ici présente, qui a rendu ainsi possible cette mission de Monsieur Teyssière.

Je dois dire que c'est une tentative nouvelle, surtout pour les historiens du Brésil. Elle n'est pas nouvelle pour ceux d'entre nous, ici, qui sont des spécialistes de littérature et de linguistique et qui sont déjà très au courant de ces choses; mais pour les historiens c'est quand même un champ nouveau.

Je ne vois ici qu'une seule personne qui a été très intéressée, déjà, par ce genre de problème, c'est notre collègue le Professeur Gentil da Silva, de l'Université de Nice, dont la thèse complémentaire a été tournée vers ces problèmes d'étude des mentalités à travers les textes.

Donc c'est un champ tout à fait nouveau et, comme je le disais ce matin, une espèce d'ouverture pour montrer que nous ne sommes pas rivés à l'histoire économique seulement et aux problèmes posés par l'histoire quantitative économique, mais que nous connaissons non seulement d'autres champs, mais aussi d'autres méthodes.

Voilà ce que je voulais dire pour replacer la tentative de Monsieur Teyssière dans son contexte actuel.

M. Alencastro. — 1) Est-ce que vous avez une idée de l'aire de diffusion de ces écrits ? 2) Avez-vous examiné les registres des « confrarias religiosas » ?

(46) Les bases sont données dans les publications du *Centre de lexicologie de l'E.N.S. de Saint-Cloud*, et dans un article de l'animateur de celui-ci, M. Tournier : « Approche d'une définition des co-occurrences de vocabulaire », dans U. Ricken : *Struktur und Funktion des Sozialen Wortschatzes in der Französischen Literatur*, Martin Luther Universität, Halle-Wittenberg, n° 3-4, 1970, pp. 49-54.

M. Teyssaire. — J'inventorie des mots et je ne peux travailler sur autre chose que sur des mots.

Je suis dans une perspective, disons close, c'est-à-dire que je prends les choses du point de vue de Bahia. Ce qui est annexe, ou plutôt ce qui est autre dans la mesure où cela pose le problème de la causalité ou de l'origine, je ne me le pose pas. Bien sûr j'ai rencontré les problèmes par exemple, de la franc-maçonnerie ou de ces « chevaliers de la lumière » à Bahia. Mais pour la franc-maçonnerie, précisément, je n'ai rien vu, à Bahia, qui me parle de l'apparition de cette première franc-maçonnerie. J'avoue que c'est un mystère; et il en est de même pour la brusque apparition de ces « chevaliers de la lumière » qui seraient nés à quelques jours de 1797. Ainsi pour votre seconde question, Monsieur Alencastro, si vous voulez, c'est non.

M. Gentil Da Silva. — Les textes de Monsieur Teyssaire ont le grand intérêt de présenter l'analyse d'une « subversion ». En réalité, tout ce que nous savons, tout ce dont nous disposons, ce sont des mots, des vocables, des vocables qui sous-entendent un ordre, témoignent sur un ordre. Ici on va contre l'ordre politique. Comment cela se traduit-il dans l'ordre du vocabulaire, dans le corpus ? Est-ce que des vocables apparaissent qui, par leur fréquence relative, donnent à certains textes, ou chapitres du corpus, une fonction contre l'ordre, séditeuse, à d'autres, une fonction répressive ? Les textes étudiés sont en majorité séditeux : 12, en partie répressifs : 3. Est-ce qu'à partir de ces fréquences relatives on a essayé de définir des textes, des chapitres ? Il s'agirait là de diviser le discours comme a essayé de le faire Propp, pour certaine littérature slave. Nos chemins s'apparentent et s'apparentent aussi à celui de Propp, dans cet éventuel découpage.

M. Teyssaire. — Sur le problème des mots cela pose le problème de la sémantique et de la lexicologie, à savoir : où commence l'ordre et où commence la subversion. De cela je ne m'occupe pas encore, je veux dire que je compte combien de fois apparaît le mot, sans me préoccuper de son contenu; nous sommes là, si vous voulez, à la frontière entre l'étape lexicale qui est descriptive et l'étape sémantique qui, elle, s'occupe du sens. Or, quelles que soient les écoles, je crois que tout le monde est d'accord sur le fait que la sémantique ne peut commencer que lorsqu'on commence à travailler avec ce qui est autour du mot qui nous intéresse.

M. Massa. — Est-ce qu'il est fait une expérimentation sur des textes littéraires ?

M. Teyssaire. — Oui; je ne la fais pas personnellement mais Saint-Cloud est en train de mettre sur cartes Stendhal, Victor Hugo (Napoléon « le Petit »), etc.

M. Massa. — Je poserai une seconde question sur l'intérêt de *tout* comptabiliser, même pour une étude orientée vers les problèmes idéologiques. Cet intérêt est-il réel ?

Il y aurait un grand intérêt à ce que ce fut fait; et personnellement je le souhaiterais vivement; malheureusement ce n'est pas encore fait. J'aimerais, en particulier, que des travaux fussent faits sur la langue portugaise pour arriver, par exemple, à définir le corpus des formes fonctionnelles.

Nous revenons droit à la sémantique quantitative. Il s'agit, quand on prend une série démographique, un corpus démographique ou un corpus économique, de prendre l'entier car l'entier est le gage de l'exhaustivité, donc, d'une certaine objectivité. Mais dans le cas de textes ayant un caractère littéraire, est-ce nécessaire ?

M. Chaunu. — Les deux méthodes peuvent et doivent être employées simultanément. La méthode exhaustive, plus sûre, ne peut être utilisée que pour un petit nombre de textes mais elle permet de confirmer des résultats obtenus à moindre prix par une méthode plus superficielle appliquée à une grande masse de documents.

POUR UNE HISTOIRE SÉRIELLE DU BRÉSIL AU XVIII^e SIÈCLE. RÉFLEXIONS PRÉALABLES

M. Pierre CHAUNU

Université de Paris IV

Cette brève communication est le fruit d'une pression amicale et de nos mauvaises habitudes. Je n'ai rien à apporter aux meilleurs spécialistes qui sont ici réunis sur l'histoire quantitative du Brésil au XIX^e siècle. Je suis venu pour m'instruire et l'on m'oblige à parler. Je ne prétend à rien d'autre qu'à la brièveté.

Ce qui importe, aujourd'hui, c'est de faire démarrer vraiment l'histoire quantitative du Brésil. Car le Brésil, comme tous les pays qui sont arrivés sur l'horizon du décollage, a besoin, pour se doter d'une bonne politique de développement, d'une photographie de l'acquis. Il lui faut le siècle et demi qui constitue en science humaine la plus mince des coupes acceptables, le minimum hors duquel aucune prospective n'est tentable, voire pensable. Donc, ce qu'il nous faut, ce sont des résultats quantifiables, de bonnes monographies régionales et sectorielles, des éléments statistiques intégrés et intégrables, voire les résultats préliminaires, peut-être, provisoires d'enquêtes en cours. Il est clair que c'est ainsi que les organisateurs de ce colloque l'ont voulu. Les communications qui sont présentées montrent qu'ils ont été entendus. Le fait que ces communications aient été possibles prouvent que l'histoire quantitative du Brésil de 1800 à 1930 voire 1970 est bien partie.

Ma communication ne peut être qu'infiniment modeste et marginale. J'ai choisi le XVIII^e siècle et je me borne à quelques réflexions. Quelques réflexions très générales d'un observateur rivé aux rivages de l'Europe des Lumières. Plus simplement encore, je voudrais formuler des vœux, poser des questions qui seront, nécessairement, anodines et naïves.

* * *

Je me m'attarderai pas à des questions de vocabulaire. Rien n'est plus conventionnel, fluctuant; rien pourtant, n'est plus révélateur que l'usage des mots. Quantitatif ou sériel, je choisis délibérément pour le Brésil du XVIII^e siècle, le qualificatif de sériel.

« Histoire quantitative ou histoire sérielle ? Les deux adjectifs, dans la pratique, sont employés indifféremment. J'ai proposé, sans trop de succès et sans toujours respecter une ligne de partage fragile, une définition qui évite la confusion en spécialisant les usages » (1). On a longtemps parlé d'histoire quantitative, par opposition à l'histoire qualitative (2), pour toute forme d'histoire qui s'intéresse moins au fait individuel ...qu'à l'élément intégrable dans une série homogène, susceptible de porter ensuite les procédés mathématiques classiques d'analyse des séries, susceptibles, surtout, d'être raccordées aux séries qu'utili-

(1) P. Chaunu, « L'Histoire sérielle. Bilan et perspectives. *Revue Historique*, avril-juin 1970, n° 494, pp. 297-320 et *Revue d'Histoire roumaine*, Bucarest, 1970, n° 3.

(2) P. Chaunu, « Dynamique conjoncturelle et Histoire sérielle. Point de vue d'historien », *Industrie*, 4, rue Ravenstein, Bruxelles, juin 1960, n° 6.

sent couramment les autres sciences de l'homme. Je suis toujours tenté d'ajouter, qui se tourne vers le passé avec ses propres techniques au service de problématiques empruntées. Dans ce sens très large, on fait de l'histoire quantitative, sur une grande échelle, depuis l'horizon des années 1930, ...l'horizon de la grande crise de l'économie mondiale, des tensions, des torsions et des fructueuses mises en cause; dans une perspective plus générale encore, on peut saluer, en Angleterre, en Allemagne, principalement, en France, ailleurs, les pionniers des années 1890, au moment de la grande dépression et de la mutation structurelle de la croissance. Tant il est vrai que l'histoire telle que nous l'entendons, se trouve toujours fidèle au grand rendez-vous du temps présent. Or cet usage a été contesté vigoureusement par une nouvelle discipline qui s'est constituée, aux Etats-Unis, avec Simon Kuznets, au début des années 1950, qui a marqué des points sensibles, en Europe avec Jean Marczewski et T.J. Markovitch et leur monumentale *Histoire quantitative de l'économie française* (3), peut-être, même, dans une certaine mesure, avec la très remarquable étude de Phyllis Deane et de W.A. Cole (4) que je persiste à considérer comme un modèle du genre. En tête de l'histoire quantitative de l'économie française (5), Jean Marczewski a choisi de marquer les distances du nom de l'histoire quantitative des économistes à l'égard de l'histoire quantitative des historiens.

« Les statistiques utilisées par les historiens économiques servent essentiellement à caractériser une structure à un moment donné, à illustrer une évolution pendant une période, ou à exprimer une dépendance entre deux ou plusieurs séries de faits. Or, pour importantes qu'elles soient, ces applications de la statistique ne constituent pas une modification fondamentale des méthodes traditionnelles de l'histoire économique. Elles améliorent, certes, la connaissance des relations particulières et par cela même augmentent le pouvoir d'analyse de l'histoire économique. Mais elles ne sont pas capables de suppléer aux lacunes de l'information brute, elles n'éliminent que très partiellement le caractère subjectif du choix des données retenues et n'élargissent guère les capacités de synthèse des historiens qui s'en servent. Une histoire économique qui utilise la statistique et les statistiques n'est pas « quantitative » tant que sa démarche de base, c'est-à-dire le choix des faits à retenir ne se fait pas par des méthodes quantitatives et tant que les conclusions auxquelles elle conduit ne se prêtent pas à une expression quantitative intégrale ». Ces délimitations ont provoqué des réactions parfois vives (6).

Il ne nous paraît pas rationnel de se raidir contre des évolutions inéluctables et à tout prendre enrichissantes. Réserveons donc avec les économistes qui ont travaillé dans la voie indiquée par Simon Kuznets, le terme de quantitatif pour une quantification totale, circulaire, en forme de comptabilité nationale, adaptée éventuellement à un espace régional ou multinational, continental, périocéanique. Ces précisions réduisent le champ de l'histoire quantitative. Bien peu d'études peuvent, à ce jour, en revendiquer le label. Une partie de l'*Histoire quantitative de l'économie française* reste bien en deça de la visée que s'était donnée au départ l'entreprise. Trois délimitations paraissent inévitables. L'économie, la période statistique et une frange très mince de protostatistique, dans quelques secteurs privilégiés, l'Europe, principalement l'Europe occidentale, et très tôt l'Amérique du Nord. Pour l'immense effort de quantification et particulièrement celui qui est tenté, au niveau de l'histoire sociale et au-delà, au niveau de l'essentiel (7) — Ernest Labrousse aimait à dire le troisième niveau —, pour la quantification de tout le quantifiable et même le simple économique avant l'élaboration statistique des secteurs mutants du XIX^e et du XX^e siècle, nous parlerons de sériel. Voire, plus modestement encore, de ces ordres de grandeur où Fernand Braudel excelle et que j'ai proposé d'appeler plus simplement *la pesée globale en histoire*.

(3) Paris, ISEA 1961-1968, II vol. Et à propos des trois premiers volumes, nos réflexions, P. Chaunu, « Histoire quantitative et histoire sérielle », *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1964, n° 3, pp. 165-176.

(4) Phyllis Deane & W.A. Cole, *British economic growth, 1688-1959*, University of Cambridge, Department of Applied Economics, No. 8, 1964, in-8, XVI-348 p. et graphiques.

(5) Paris, ISEA, juillet 1961, p. IV-V, repris dans les *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1964, n° 3, pp. 125-126.

(6) Caractéristique de l'irritation des historiens, l'article de Pierre Vilar, « Pour une meilleure compréhension entre économistes et historiens. Histoire quantitative ou économétrie rétrospective ? », *Revue Historique*, t. CCXXIII, n° 474, avril-juin 1965, pp. 293-312.

(7) Pierre Chaunu, « Un nouveau champ pour l'histoire sérielle. Le quantitatif au troisième niveau », in *Mélanges Fernand Braudel*, à paraître, 1972.

Avant même la constitution des séries significatives qui donnent une esquisse de conjoncture même partielle, tout en permettant de dessiner l'ébauche d'une structure, l'ordre de grandeur toujours souhaitable est presque toujours possible. On peut tenter pour le Brésil du XVI^e siècle et pour l'économie du XVI^e siècle — je me suis livré après d'autres, en m'inspirant des évaluations de Fernand Braudel, à quelques pesées supplémentaires (8) — une pesée globale, mieux un ensemble de pesées globales. On ne peut espérer pour le Brésil du XVIII^e siècle, comme pour la France d'ailleurs, faire plus et mieux que de l'histoire sérielle. Et c'est déjà beaucoup. Les très belles communications dont j'ai pris connaissance m'ont confirmé dans la conviction que j'avais au départ : ce n'est que par une imprécision, peut-être, une spécificité de langage, ou un archaïsme, que nous parlons aujourd'hui d'histoire quantitative du Brésil, même de 1800 à 1930; il serait plus exact de parler des décisives conquêtes de l'histoire sérielle à travers le XIX^e siècle brésilien. Et lorsque l'on tente, avec une hardiesse et un bonheur auquel je tiens à rendre hommage (9), une quantification globale de l'économie brésilienne depuis l'époque coloniale, on se situe, au départ, à ce qu'il est convenable d'appeler une très brillante pesée économique globale. Si l'on admet que l'histoire quantitative est un vœu, un passage à la limite, que l'on ne peut envisager que pour un très petit nombre de secteurs très privilégiés, dans un passé très proche du présent, ne dépassons pas les limites du possible et, vraisemblablement, du souhaitable.

Nous appelons de nos vœux pour le Brésil la poursuite du magnifique effort d'histoire sérielle dont ce colloque permet de mesurer le succès et la portée.

Le XVIII^e siècle, au Brésil, n'est pas mal aimé. C'est justice. Car c'est au XVIII^e siècle que me semblent se nouer, au Brésil comme en Europe et dans toutes les Europes sans rivage qui poussent rapidement au XVIII^e siècle, les conditions explicatives préalables des structures de notre temps. Nous nous sommes efforcé de le faire, à plusieurs reprises déjà, en partant de ce que nous savons sur la diffusion de l'écrit. Les réussites du XIX^e, les niveaux de développement au seuil des années 1970 sont en majeure partie donnés par l'état d'avancement d'un long procès d'alphabétisation et de scolarisation à la fin du XVIII^e. Le Brésil, à mon sens, n'échappe pas à la règle. Et c'est la raison pour laquelle je préconisais tout à l'heure de substituer au quantitatif prématuré et qui, pris au sens strict, aboutirait à limiter l'effort statistique au très court terme, d'une part, à l'économique *stricto sensu*, d'autre part, les préoccupations plus souples et plus étendues de l'histoire sérielle.

I

Condamné à dissimuler, sans espoir, mon ignorance devant des spécialistes des études de croissance aux XIX^e et XX^e siècles, je suis tenté de commencer par un plaidoyer en faveur du temps long. Je suggère donc qu'une histoire de la croissance, au Brésil, se comprend mieux, si on évite d'isoler les XIX^e et XX^e siècles d'une continuité qui plonge ses racines loin dans le temps et loin dans l'espace.

Je reconnais que dans un premier temps, il a pu être tentant et peut-être nécessaire de poser une histoire des XIX^e/XX^e, une étude de la croissance dans le temps court, contre les lourdeurs et les langages de la période coloniale. L'historiographie brésilienne n'a jamais eu massivement, comme l'historiographie hispano-américaine, à l'égard du passé colonial (disons plus simplement antérieur au XIX^e siècle) une attitude passionnelle de dénigrement, qui trahit en Amérique de langue espagnole le souvenir des drames déchirants des interminables guerres civiles de l'Indépendance. Rien de comparable, au Brésil; l'historiographie brésilienne s'est toujours inscrite dans la continuité. En raison d'une histoire propre qui est présente à tous les esprits, une Indépendance sans drame survenue à son heure ou peu s'en faut avec

(8) P. Chaunu, « La pesée globale en Histoire », *Cahiers Vilfredo Pareto*, Genève, 1968, n° 15, pp. 135-169.

(9) Place et rôle du Brésil dans les systèmes de communication et dans les mécanismes de croissance de l'économie du XVI^e siècle. *Revue d'Histoire Economique et Sociale*, vol. XLVIII, 1970, n° 4, pp. 460-482.

un minimum de pression exogène, une séparation progressive presque à l'amiable à l'intérieur d'une structure impériale moins contraignante, et la monarchie qui sauve du XIX^e siècle ce qu'il faut de continuité. Voilà pourquoi l'histoire politique au Brésil est dans une certaine mesure moins mystifiante qu'en Amérique hispanique. On est moins tenté de marquer au Brésil, sur l'horizon des années 1820, par ajustement coûte que coûte sur le modèle européen, un tournant qui ne se produit pas avant les années 1880-1890. La fin du temps colonial se situe bien au Brésil comme dans toute l'Amérique latine (il faudrait y inclure le « Sud » de la Sécession avortée et de la Restauration malheureuse) entre 1880 et 1920.

C'est sans doute dans la mesure où l'histoire brésilienne s'est écrite, sans difficulté, pendant tout le XIX^e et le premier tiers du XX^e siècle sans solution de continuité, avec par voie de conséquence une tendance à majorer les premiers commencements qui sont en l'occurrence de faux commencements, que la jeune et brillante école quantitativiste brésilienne qui est aujourd'hui largement représentée ici, à Paris, aura senti le besoin de prendre ses distances, en affirmant la spécificité des XIX^e/XX^e siècles, en choisissant comme terrain privilégié d'expérience un temps proche que l'on avait scrupule, traditionnellement, à incorporer à l'histoire. Le XIX^e/XX^e siècle aura joué dans le renouvellement de l'historiographie brésilienne, ces années dernières, le rôle tenu dans l'historiographie française des années 1950 par la première modernité (le long seizième siècle de Fernand Braudel) et par le XVIII^e siècle dans l'historiographie des années 60. Le décalage chronologique est assez compréhensible. Par la masse, la nature, la précision que l'on peut attendre du matériau conservé, la documentation brésilienne du XIX^e siècle fait plus songer aux sources dont disposent pour le XVIII^e siècle les historiens français et anglais qu'aux documentations du XIX^e européen. Le XIX^e siècle brésilien, au plan de la documentation, est pour l'essentiel avant le dernier quart du siècle, un ancien Régime. Le XIX^e siècle brésilien est protostatistique et les démarches de la nouvelle école historique brésilienne sont plus sérielles que quantitatives. Ne jamais perdre de vue ce décalage chronologique. Il contribue beaucoup également à faire jouer depuis peu une cassure qui fut longtemps, dans l'historiographie latino-américaine, à peine perceptible. Il était bon de construire l'histoire quantitative du Brésil là où elle est possible, c'est-à-dire dans le temps court du dernier siècle. Dans un premier stade. Mais il est souhaitable, même au prix d'approximations plus grandes, de remonter au-delà et d'annexer tout ce qu'on peut espérer atteindre.

La nouvelle « histoire quantitative » brésilienne est bien évidemment une histoire utile. Elle cherche à éclairer un ou plusieurs modèles de développement. Elle est donc nécessairement comparatiste. Or tout ce que l'analyse historique a livré ces dernières années conduit à opter pour la très longue durée.

Venons-en un instant au modèle anglais. Evidemment la comparaison est absurde. Entre le Brésil et l'Angleterre, aucun point de comparaison possible. Tout une école ne plaide-t-elle pas la cause de l'unicité, de l'irréductibilité du démarrage anglais ? La thèse est utile mais excessive. Le modèle anglais est unique, certes, dans ses combinaisons de facteurs. Mais aucune des composantes n'est totalement spécifique et le démarrage anglais a été historiquement entraînant. Or un point est acquis : personne, aujourd'hui, ne songe à expliquer le démarrage anglais en l'isolant d'une très longue durée. Si le tournant est traditionnellement placé depuis W.W. Rostow, au moment où la proportion du produit national net investi passe de 5 % à plus de 10 % — cela se produit incontestablement dans les premières décennies du XVIII^e siècle, et c'est la condition première de la mutation de croissance soutenue — il est bien évident que les conditions économiques préalables du tournant du démarrage ont été progressivement réunies, sans que personne, bien sûr, n'en ait conscience, depuis le commencement du XVI^e jusqu'à la fin du XVIII^e. Non seulement c'est au milieu du XVI^e siècle que commence la dissociation du régime seigneurial, condition sociale préalable de tout changement, mais c'est à partir du début du XVI^e siècle que non seulement la courbe de produit national anglais s'inscrit sur une trajectoire croissante et sur une trajectoire légèrement accélérée. Courbe du produit global mais d'une manière beaucoup plus significative, encore, la courbe du produit par tête. Si la croissance du produit par tête est généralement considérée, avec raison, comme un aspect essentiel de la croissance soutenue dans une société industrielle, se rappeler que cette condition est déjà réalisée en Angleterre, depuis trois siècles, quand se produit ce qu'il est convenu

d'appeler le *take off*. Dans une synthèse encore confidentielle, E.A. Wrigley a usé d'une image extrêmement parlante : « Dans cette perspective, écrit-il, la révolution industrielle est la culmination dramatique d'un long processus cumulatif de modification (*long gathering process of change*), un peu comme le cylindre peut être mis en mouvement par un jet de vapeur, tout à coup, mais seulement si l'eau a été chauffée longuement ».

Or si les conditions économiques de la mutation, en Angleterre, sont perceptibles trois siècles avant le démarrage, rétrospectivement discernables, bien sûr, car bien peu nombreux sont, en Angleterre, avant Gregory King, avant la fin du XVII^e siècle, ceux qui eurent, même obscurément, conscience d'une modification, les préconditions intellectuelles, affectives, mentales et tout ce qui touche, notamment, les structures de la famille supposent une durée beaucoup plus longue. Au cours des recherches que nous conduisons depuis quelque temps sur les systèmes de civilisation de l'Europe moderne, nous sommes amené à préférer au tournant traditionnellement retenu du début du XVI^e siècle, celui beaucoup plus profond et beaucoup plus discret de la fin du XIII^e au milieu du XIV^e, en un mot le tournant du *monde plein*, de la modification des structures familiales, donc de la transmission de l'acquis, ce fondamental qui commande en profondeur tout système de civilisation. A la lumière de ces remarques, il semble souhaitable de récupérer tout ce qui est quantifiable au-delà dans la remontée du temps, du XIX^e siècle brésilien.

* * *

Cette remontée au-delà de l'indépendance des conquêtes sérielles doit se payer, nul ne l'ignore, d'un recul de la précision. Mais ce recul ne peut en aucun cas décourager les efforts. Dans un lumineux rapport (10) présenté ici même, Mircea Buescu, en dépit d'un titre limitatif, n'a pas hésité à incorporer à son tableau une pesée globale satisfaisante du Brésil des origines.

Cette moindre précision, prix inévitable d'un élargissement du quantitatif au sériel et d'une remontée dans le temps, s'impose si on suit les courants qui s'affirment depuis quatre ou cinq ans dans l'historiographie de la croissance.

On a pu opposer, avec raison, en histoire économique, deux pôles, d'une part, une école britannique, admirable dans les modèles qu'elle ne cesse de perfectionner, du passage de la société traditionnelle à la société industrielle et plus particulièrement dans l'art de démonter et remonter les mécanismes complexes du premier *take off* du milieu du XVII^e au premier XIX^e. En règle générale, les historiens économistes de langue anglaise (11) sont strictement économistes, et suivent ou précèdent les exigences de la *new economic history*, ils s'efforcent de peser avec précision toutes les composantes économiques d'une croissance et *a fortiori*, d'un démarrage. En face, on peut parler d'un courant prédominant dans l'historiographie de langue française. Disons, avec Emmanuel Le Roy Ladurie, qui moins économiste au sens technique du mot, a préféré aux tentations de l'économétrie régressive, les sentiers plus larges, plus prometteurs, je le pense, mais aussi plus vastes et moins précis, de l'anthropologie culturelle. On doit à Le Roy Ladurie et à ce que j'appellerai, pour faire vite, la nouvelle génération des *Annales*, un renouveau des études du XVIII^e siècle et la mise en chantier de très longues séries régressives qui bravant les coupures conventionnelles, partent du milieu du XIX^e siècle, remontent le XVIII^e siècle et une partie du XVII^e, exceptionnellement jusqu'au XVI^e, occasionnellement, très au-delà, jusqu'au XV^e/XIV^e pour les étroits secteurs, malheureusement exceptionnels où le matériau le permet. Dans cette perspective, l'économie ne saurait s'isoler du social au sens le plus large, c'est-à-dire en vérité, de l'essentiel, qui est, au troisième degré, des historiens marxistes, au troisième degré, entendez donc, dans l'ordre de l'essentiel, le plus

(10) Pour une quantification globale de l'économie brésilienne depuis l'époque coloniale.

(11) Se reporter aux pénétrantes remarques de François Crouzet, « The Economic History of Modern Europe », in *The Journal of Economic History*, vol. XXXI, mars 1971, n° 1, pp. 135-152. Voyez entre autres R.H. Hartwell, « The causes of Industrial Revolution. An essay of Methodology », *The Economic History Review*, 1965, n° 1, vol. XVIII, repris dans l'excellent recueil des *Debates in Economic History* de Peter Mathias. R.M. Hartwell, *The Causes of Industrial Revolution in England*, Londres, Methuen, 1^{re} éd. 1967, 3^e éd. 1970, X-172 p.

important, le mental, l'affectif. En dernier ressort c'est le cerveau des hommes, son contenu, ses possibilités, sa programmation, dès l'enfance, par un système de civilisation qui est d'abord un système d'éducation : le plus important. L'économique ne s'isole pas.

On a pu opposer les deux conceptions. L'opposition est moins simple, maintenant qu'hier. Le *Cambridge Group for the History of Population and Social Structure* (12) réalise de plus en plus une heureuse synthèse entre ces deux courants de l'historiographie économique : économétrie régressive, d'une part, anthropologie culturelle historique, d'autre part.

E.A. Wrigley et le groupe de Cambridge travaillent à la construction, semble-t-il, d'un modèle beaucoup plus large de la croissance économique.

Et c'est un peu en m'inspirant des démarches des historiens anglais que je suis tenté de plaider, même pour le Brésil, la cause d'une problématique qui s'efforce de dissocier modernisation et industrialisation. Cette préoccupation retrouvera, je l'espère, les conclusions de Denis Lambert (13). Pour l'historien d'un très vieil avant, la rencontre avec Denis Lambert, dont la culture historique et la préoccupation de l'humain ont toujours heureusement frappé les historiens, est singulièrement enrichissante. Le Brésil des cinquante dernières années ne constitue-t-il pas une nouvelle mise en garde contre les simplismes qui tendent ici et là à confondre croissance et développement (modernisation et industrialisation). Avec un énorme secteur traditionnel, en perte de vitesse relative mais en augmentation absolue, le Brésil réussit à juxtaposer, au prix de lourds sacrifices, une économie dualiste fortement désarticulée et une croissance japonaise (mieux que japonaise) du produit net. Cette croissance — et c'est une différence importante avec le Japon — est certes pour moitié absorbée par l'investissement démographique, un investissement démographique essentiel pour obtenir un meilleur rapport de l'homme à l'espace. Le Brésil qui atteint une croissance très soutenue, encore très oscillante (archaïsme d'une croissance proche de sa lancée) plaide au seuil de notre décennie pour une large autonomie entre les facteurs industrialisation, modernisation.

Avant de voir comment le modèle est susceptible d'éclairer l'histoire sérielle du XVIII^e siècle brésilien, revenons aux siècles qui précèdent la révolution industrielle en Europe. L'industrialisation massive, entendez la modification des rapports sectoriels de l'économie, ne précède ni ne commande dans le modèle historique privilégié de l'Europe occidentale, Angleterre, Pays-Bas, Provinces-Unies, France, Allemagne occidentale, les grandes transformations des groupes de sociabilité, de la pensée, de la sensibilité; ce sont ces transformations, les gains de productivité, les modifications qualitatives qu'elles entraînent, qui permettent l'enclenchement du processus de la révolution industrielle. Si on ne peut pas concevoir une industrialisation massive sans une profonde transformation de la société traditionnelle (je me place dans le cadre de la chrétienté latine) on peut, à la rigueur, concevoir un processus de modernisation ne débouchant pas nécessairement, du moins immédiatement, sur la révolution industrielle. C'est d'ailleurs, historiquement, très exactement le cas de la Hollande. La Hollande, au XVII^e et dans la première moitié du XVIII^e siècle, en avance même sur l'Angleterre, dans le processus endogène de transformation de la société de la pensée, en avance même sur l'Angleterre, quant au niveau et à l'évolution du produit net, réalise l'exemple parfait de la dissociation modernisation-industrialisation. Il semble bien qu'Adam Smith avait eu très présent à l'esprit au moins autant que l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse, le cas de la Hollande. A cette réserve, évidemment, qu'une modernisation sans révolution industrielle peut soutenir pour un temps une courbe fortement ascendante, mais une courbe asymptotique. L'exponentielle, aujourd'hui mise en question par la défense de l'environnement, du milieu naturel, des équilibres biologiques et de la qualité de la vie, l'exponentielle, pour un temps encore régnante est liée, bien sûr à la superposition modernisation-industrialisation réalisée pour la première fois par la merveilleuse et exemplaire Angleterre de la fin des Lumières (14).

(12) Auquel collaborent beaucoup d'historiens et de démographes de grand talent, au premier rang desquels Peter Laslett et E.A. Wrigley, le groupe de Cambridge et proche de certaines de ses conceptions, *Past and Present* à Oxford.

(13) Le degré de dualisme de l'économie brésilienne s'est-il atténué en un demi-siècle ? 1920-1970.

(14) Pierre Chaunu, « Croissance et développement », *Revue Historique*, n° 496, oct.-déc. 1970, pp. 357-374.

Le XVIII^e siècle européen nous a donc mis en garde contre le piège d'une réduction abusive de l'histoire économique, au processus de l'industrialisation. Le XIX^e siècle ne nous donnera pas de s'effectuer sous nos yeux, au Brésil. Il faut remonter plus avant. L'exemple des premiers modèles de la Révolution industrielle nous invite à interroger le XVIII^e siècle au Brésil.

II

La théorie des « cycles » est commode. Je me borne à l'évoquer. Elle a apporté tout ce qu'elle était susceptible d'apporter. On peut considérer qu'elle est désormais intégrée. Je laisserai donc de côté le traditionnel enchaînement avant et après le « cycle de l'or ».

Nous avons, aujourd'hui, plus à attendre, me semble-t-il, d'autres directions de recherche. J'en retiendrai, pour le bon ordre, trois parmi d'autres : le rapport à l'espace; les systèmes de communication; l'analyse (quantificative) des systèmes culturels, leurs enchaînements, les modes d'acquisition et de transmission.

* * *

Le rapport à l'espace. Evidemment, rien de bien neuf. Cependant le thème est loin d'avoir été épuisé.

Premièrement nous manquons encore d'éléments. Une expérience récente — elle m'a amené à mettre en chantier un grand Atlas historique dans le cadre modeste des 32 000 km² d'une vieille province française —, il est vrai aussi peuplée au XII^e siècle que le Brésil vers 1750 — m'amène à penser que presque tout est à faire, aujourd'hui encore en France, quant à une cartographie historique minutieuse, scientifiquement irréprochable de l'occupation du sol (15). Bien sûr, on peut, aujourd'hui, un peu mieux qu'à l'époque où Otto Quelle dessina à grands traits la croissance territoriale du Brésil, j'entends bien non pas celle des prétentions et des traités — elle est à la portée de tous — mais celle des différents niveaux de l'occupation effective du sol. Cette occupation progresse au Brésil, au XVIII^e tantôt par bonds éparpillant des noyaux de peuplement très difficiles à suivre sur la carte, tantôt derrière une « frontière », un front pionnier comparable à celui que Pierre Monbeig a si heureusement étudié dans la São Paulo du XX^e siècle. Comme toujours, allier l'analyse à la synthèse. Je suis très grossièrement — peut-être suis-je insuffisamment informé ? — les progrès des différents types de peuplement dans toute la continuité d'une histoire étalée dans l'espace mais ramassée dans le temps. Un champ fructueux à pousser, surtout si l'on vise le niveau d'exigences auquel s'est astreinte dans ce type de recherche l'école historique allemande ou l'école nord-américaine (16).

Or ceci est extrêmement important, la croissance du produit brut ou net n'a guère de sens dans un espace mobile, dilatable certes mais rétractable aussi. Toute croissance doit pouvoir présenter des chiffres globaux mais rapportés, tout aussi bien, à l'unité humaine, le *per capita*, et à des unités territoriales constantes. On déflate en fonction du prix, déflatons donc en population constante ou en espace constant. Nous suivons trop grossièrement, certes, mais dans ses grandes lignes, je ne dirai pas la croissance mais les tendances de la population brésilienne, je crains que nous n'ayons, je me réjouis que nous ayons encore beaucoup à apprendre des différents types d'occupation du sol.

Pour la population du Brésil je me rallie volontiers aux chiffres raisonnables de Mircea Buescu, 100 000 h vers 1600, 170 000 vers 1650, 350 000 vers 1700, 1 500 000 vers 1750, 3 300 000 vers

(15) *Atlas Historique de Normandie*. Un tome I paru à Caen en 1967, par Pierre Gouhier, Anne et Jean-Marie Vallez, donne les limites des 4 200 communautés d'habitants d'avant les réductions du XIX^e siècle. Caen, 1967, in-folio, 100 p. Le tome II paraîtra en 1971.

(16) *Geschichte Amerikas ausser Kanada*, par Fr. Schönnemann et Otto Quelle, tome XV de la *Grosse Weltgeschichte*, publiée en 1942 à Leipzig, 312 + 288 p. gr. in-4°.

1800. Mais il me faudrait une carte même approximative par points logarithmiques de cette population dans les diverses étapes de sa relation avec le sol. J'aimerais que l'on pût distinguer les différents systèmes d'occupation du sol. Il est intéressant de savoir que la population du Brésil a décuplé au XVIII^e siècle. On trouve dans certains secteurs de l'Ukraine et dans plusieurs cantons de Hongrie des taux de croissance comparables au XVIII^e siècle, pour des raisons analogues, « frontière » en marche de peuplement, avance d'un front pionnier, on observe dans les colonies d'Amérique anglaise des taux de croissance démographiques supérieurs.

Par le rythme et les modalités de sa croissance démographique, le Brésil au XVIII^e siècle se classe presque tout entier dans les frontières de peuplement ouvertes sur les flancs de l'Europe, au XVIII^e siècle. Avec ses immigrants libres et semi-contraints d'Europe, ses immigrants forcés d'Afrique, le Brésil fait penser à l'Amérique anglo-saxonne (le Sud surtout) et, dans une à peine moindre mesure, aux territoires nouvellement ouverts à travers les grandes steppes au Sud de la Russie forestière et de la *taïga* sibérienne. Mais là s'arrête la comparaison. Si je suis bien le raisonnement et les calculs de notre collègue Mircea Buescu le revenu *per capita* suit au Brésil une évolution unique puisqu'il s'effondre de 1600 à 1800, dans une proportion à peine croyable (17) de plus de 10 à 1. Admettons que nous avons été victimes, au départ, de l'illusion des petits chiffres, mettons beaucoup sur le dos de l'hétérogénéité de séries nécessairement très sommairement constituées (la pesée globale est toujours sujette à caution et nous sommes ici au niveau non du quantitatif, non du sériel, mais de la pesée globale la plus sommaire) le contreflux est trop net pour n'être pas crédible. D'ailleurs, le tout petit Brésil de la fin du XVI^e n'est pas économiquement une petite chose. Me livrant moi-même, l'an dernier, à une pesée globale nécessairement plus grossière et plus fragile encore que celle remarquablement conduite par notre collègue Mircea Buescu, je suis arrivé à des résultats qui vont dans le même sens d'une haute pesée relative du Brésil vers 1600. « Le Brésil, l'un portant l'autre, vaut en valeur ajoutée (19), un dixième du poids total des nouveaux mondes, par rapport à l'économie dominante du sommet d'un XVI^e siècle qui culmine vers la fin... La valeur ajoutée (20) de toutes les Indes et de toutes les Amériques se chiffre par 1 à 2 % par rapport à l'ensemble de l'économie européenne. Voilà qui ramène le sucre du Brésil à une modeste proportion, 0,1 % (par rapport à l'ensemble du produit de l'économie européenne). Mais est-ce négligeable ? » (21).

Quoiqu'il en soit, le Brésil du XVIII^e pose un énorme problème. Celui d'une impressionnante croissance territoriale démographique (à mi-chemin en Amérique entre l'Amérique espagnole aux taux plus ternes et l'Amérique anglo-saxonne aux taux plus brillants) mais qui ne s'accompagne pas d'une croissance *per capita* mais d'un important contreflux.

Si on ne s'est pas trompé dans les évaluations chiffrées, nous sommes en présence d'un cas dont je ne connais aucun équivalent au XVIII^e siècle, où la croissance presque partout a commencé. Sans équivalence, du moins, à cette échelle. Evidemment, des micro-exemples existent en Europe. On a évoqué l'Irlande ou la Veluwe. Pour l'Irlande, on a même créé l'expression d'involution. On comprend qu'en dépit des performances du cycle de l'or qui culmine dès le premier XVIII^e siècle et s'achève vers 1770, le XVIII^e siècle lègue au XIX^e siècle, au Brésil, un médiocre héritage. Faut-il comme on l'a fait pour l'Irlande, espace clos par contre, parler d'involution ? Comment expliquer cet échec relatif ?

Dans l'état actuel de l'information élaborée, on peut, peut-être, risquer quelques hypothèses très provisoires. Le Brésil est une « frontière ouverte », le contraire d'un espace clos. On est trop habitué à considérer cette structure comme un avantage.

On peut se demander, toutefois, dans quelle mesure l'ouverture n'a pas constitué le plus pernicieux

(17) £ 30,0 (1600) à 24,8,0 (1650), 11,8,0 (1700), 4,16,0 (1780), 2,14,0 (1800).

(18) Pierre Chaunu, « Place et rôle du Brésil dans les systèmes de communication dans les mécanismes de croissance de l'économie du XVI^e siècle », RHES, XLVIII^e vol., 1970, n° 4, pp. 460-482.

(19) *Ibid.*, p. 479.

(20) *Ibid.*, p. 480.

(21) *Ibid.*, p. 481.

obstacle au passage de ce que l'on peut appeler la croissance horizontale, la fausse croissance, à la croissance verticale, qualitative, qui implique une amélioration des rendements, un accroissement du revenu par tête des moyens sinon nécessairement, une amélioration difficile à acquérir, de la qualité de la vie.

Je propose donc que l'on s'efforce de calculer le coût d'une frontière très, peut-être, trop largement ouverte. Dans un essai déjà ancien (22), entre l'Amérique de la *conquista* et l'Amérique de la « frontière », j'avais été tenté de placer, en position intermédiaire, le Brésil du XVIII^e siècle. Pour qu'une vraie frontière de peuplement se constitue, au Brésil, il a peut-être manqué au départ un solide écran naturel et une population hostile suffisamment dangereuse à combattre. Bien d'autres facteurs, aussi ont fait défaut, un milieu culturel colonial favorable entre autres. La proximité relative de l'Afrique et les facilités de l'esclavage africain ont pesé lourdement. Pour l'heure, faute d'une masse suffisante de séries chiffrées contrôlées, nous ne pouvons formuler rien de mieux que des hypothèses. Je suis tenté de penser que l'échec qualitatif du Brésil colonial au XVIII^e découle non de la croissance démographique, somme toute comparable à celle des autres territoires frontières de peuplement européen, mais d'une adjonction excessive d'espace. On a vu de 1950 à 1970, la remarquable croissance du produit net brésilien, une des plus rapides du monde, en partie absorbée par cet investissement pour le futur, l'explosion démographique, disons mieux une géniale invention d'hommes pour l'avenir, en vue de l'amélioration du rapport de l'homme et de l'espace dans ce Brésil sous-peuplé; je serais tenté de recourir, pour le Brésil au XVIII^e siècle à un schéma analogue, la croissance du produit net absorbé dans l'investissement à trop long terme d'une saisie hâtive, coûteuse, encombrante d'espace préju- au XVIII^e siècle a sa croissance entravée par une indigestion d'espace. Une indigestion d'espace préjudiciable à la qualité de l'homme. L'ensemble des transformations, le processus des mutations, que les historiens économistes appellent couramment la modernisation — les processus cumulatifs de modernisation qu'E. Wrigley distingue clairement de l'industrialisation — est parti dans la Chrétienté latine, à la charnière des XIII^e-XIV^e siècles, sur l'horizon de ce qu'il est convenu d'appeler le *monde plein* (23). La croissance verticale, la vraie croissance, la croissance qualitative est tout entière réponse à un défi, elle suppose aussi une densité de communication qui implique une densité minimale de peuplement. Le milieu culturel portugais sur lequel s'appuie le Brésil colonial n'est pas, au XVIII^e siècle, un milieu culturel européen particulièrement réceptif au processus de modernisation, mais, en outre, la tentation de l'espace, favorise par rapport au niveau relativement médiocre des nouveaux arrivants, une généralisation des phénomènes d'involution.

Cette hypothèse, en tout état de cause, ne pourrait être défendue qu'au prix d'un effort statistique qui se révélera peut-être impraticable.

* * *

Un espace continental trop largement ouvert. Il faudra se tourner ensuite vers l'océan. Le Brésil au XVIII^e siècle est comme l'économie portugaise, trop largement ouvert sans doute, à une concurrence trop sévère pour constituer un défi constructif.

Le Brésil est au XVIII^e siècle, soit directement, soit indirectement, en communication sans protection efficace avec l'économie anglaise, la plus puissante du temps. Sa situation s'apparente moins à celle des colonies anglaises d'Amérique qu'à celle, en bien des points comparables, de l'Irlande.

En gros, la part du commerce britannique sur l'ensemble Portugal-Brézil s'élève au début du dernier quart du XVIII^e siècle à la moitié de la masse globale des échanges. Tous les rapports consulaires l'établissent clairement. Pour les années 1772, 1773, 1774, par exemple, un mémoire anonyme solidement documenté (24), marque bien, parmi de nombreuses pièces analogues, la dépendance de l'Atlantique

(22) Pierre Chaunu, *L'Amérique et les Amériques*, Paris, A. Colin, 1964, 471 p. gr. in-8.

(23) Je m'efforce de l'établir dans un ensemble de recherches en cours.

(24) A.E. Paris, *Mémoires et Documents du Portugal*, 10, f. 217 sq.

portugais à l'égard de ce qui constitue maintenant le pôle de développement d'une économie dominante. Compte tenu des dénivellements, il ne saurait y avoir entraînement — c'est le cas avant l'Indépendance, en dépit des entraves grandement exagérées du Pacte Colonial de l'économie anglaise vis à vis de l'économie des 13 colonies de l'Atlantique Nord, non pas entraînement mais drainage, au même titre, malgré la distance, *mutatis mutandis*, qu'entre l'Angleterre et l'Irlande. En gros donc, sur 47 millions 7 de livres pour le Portugal, 23,3 pour l'Angleterre (48 %) (25).

Soit directement (contrebande), soit indirectement, le commerce intérieur du Brésil, à la charnière du 3^e et du 4^e quart du XVIII^e siècle, est un commerce en direction de l'Angleterre, donc du pôle de croissance de l'économie atlantique, dans un étroit rapport de dépendance. Le rapport anonyme de 1775 (26) répartit ainsi les exportations portugaises en direction de ses colonies : 16,3 millions pour les réexportations, 17,1 pour les exportations, les réexportations étant pour les 2/3 des réexportations d'Angleterre (27). Les colonies, entendez pratiquement pour plus de 85 % du volume des échanges, du Brésil (28). Les Indes orientales sont tombées à presque rien, dans un empire portugais étroitement atlantique. Le document de 1775 évalue à 4 500 000 sur 42 000 000 le montant des exportations des colonies portugaises, pour la période 1772, 1773, 1774. En effet, « le commerce (29) des Indes orien-

(25) *Ibid.*, f. 223 rto, Récapitulation des Importations étrangères :

Comestibles	8 907 450		
Matières employées principalement			
à la navigation	2 090 000		
Toiles	5 870 000		
Soyeries	9 900 000		
Lainages	16 675 000		
Peaux préparées	1 190 000	de France	5 040 000
Quincaillerie	780 000	d'Espagne	2 400 000
Papier	260 000	d'Angleterre	23 313 200
Charbon de terre	312 000	d'Italie	7 826 250
Salpêtre et poudres	1 000 000	d'Allemagne et des villes du Nord	5 900 000
Cuivre	400 000	de Suède	1 260 000
Acier	200 000	de Danemark	500 000
Lin	200 000	de Hollande	1 545 000
Total	47 784 450 livres tournois		47 784 450 livres tournois

(26) *Ibid.*, f. 225 rto.

(27) *Ibid.*, f. 226 rto.

Récapitulation des exportations du Portugal dans ses colonies

Denrées et marchandises	étrangères	portugaises		
Lainages	9 942 000	1 000 000		
Soyeries	2 246 000	7 000 000		
Toiles	3 541 000	1 500 000		
Quincaillerie grossière	550 000	3 000 000	de France	1 186 000
Peaux	27 000		d'Espagne	460 000
Chapeaux		800 000	d'Angleterre	9 600 000
Vins		2 250 000	d'Italie	1 300 000
Sel		750 000	Nord	3 685 000
Huile		300 000	Hollande	75 000
Tabac		500 000		
				16 306 000
	16 306 000	17 100 000		
Total	33 406 000		Portugal	17 100 000
				33 406 000

(28) *Ibid.*, f. 239 rto.

(29) *Ibid.*, f. 228 rto.

tales qui fut autrefois si brillant au Portugal n'occupe plus guère maintenant que trois vaisseaux en deux ans, ils vont à Macao après avoir touché au Mozambique, relâchent en Angola et rapportent à Lisbonne beaucoup de porcelaine, de thé ... ».

Le rapport anonyme de 1775 marque bien les liens de dépendance qui n'ont évidemment pas échappé à ces contemporains, dans l'ensemble, lucides et informés des services consulaires : « Le Portugal ne consomme pas toutes les denrées (30) et les marchandises qu'il tire de l'étranger, elles lui servent à faire son commerce avec le Brésil et les autres colonies où il envoie aussi une partie des denrées de son cru » et un peu plus loin, à propos des importations en provenance du Brésil et des colonies du Portugal (31) : « Les matières les plus précieuses que produisent les colonies portugaises ne sont pas le fondement le plus solide de la richesse de cet Etat. »

Ces quelques phrases et ces quelques chiffres pour illustrer une vérité parfaitement établie et qui se passe, au vrai, de ce renfort inutile. L'étroite dépendance de l'espace économique luso-brésilien, au fur et à mesure que l'on descend le cours du XVIII^e siècle, sans cesse renforcée à l'égard du pôle de domination britannique constitue un aspect non négligeable et sans aucun doute négatif du legs du XVIII^e au XIX^e siècle. L'Indépendance, sur ce point ne change rien, elle consacre l'acquis et renforce le cours désormais traditionnel des choses. L'excellente étude de M. Jürgen Schneider (32) le montre clairement avec un appareil statistique d'une solidité irrécusable.

Le Brésil au XVIII^e siècle a souffert d'une double et excessive ouverture qui a empêché la constitution des abris protecteurs indispensables pour l'accumulation des conditions nécessaires du décollage, une diversion continentale et une exposition par trop inégale au drainage en direction du pôle de l'économie dominante. La dépendance océanique à l'égard du triangle nord occidental européen de la Révolution industrielle ajoute ses effets à une trop rapide dispersion du peuplement sur un espace dangereusement ouvert.

* * *

Un peuplement insuffisant. Le handicap majeur du Brésil au XVIII^e siècle me paraît, *a priori*, résulter de cette impossibilité, en dépit du décuplement séculaire, non significatif (de 350 000 à 3 300 000) de la population globale, à former un noyau dense de peuplement. Les conséquences de ce sous-peuplement sont graves sur la qualité de l'investissement qui commande tous les autres : l'investissement sur l'homme, en un mot, l'éducation. L'orientation actuelle des recherches sur le XVIII^e siècle le montre : la condition fondamentale du démarrage, se situe au niveau de l'alphabétisation, de ce que je suis tenté d'appeler (33) la programmation massive des cerveaux par l'acquisition, dès l'âge de 6/7 ans des techniques intellectuelles de l'écriture, de la lecture et du calcul élémentaire. Voyez l'Ecosse, voyez l'Angleterre, voyez la France au Nord de la Loire, voyez la Prusse. Ce qui compte, en fait, c'est la constitution d'une catégorie d'artisans intelligents avec leur mains et ayant franchi le seuil vraiment significatif de la lecture autonome. Le milieu genevois où est né Rousseau a franchi ce seuil dès la fin du XVII^e siècle. L'Ecosse tout entière dès 1770-1780, l'Ecosse, cette pépinière incomparable d'ingénieurs et d'inventeurs de machines. Je me suis efforcé de montrer (34) qu'une des conditions absolument essentielles de cette cérébralisation était liée au retard de l'âge au mariage, processus enclenché dans les secteurs les plus denses de peuplement, sur un million de km² environ, en Angleterre, France, Pays-Bas, Allemagne rhénane, Europe alpestre, Italie toscane. Le retard de l'âge au mariage, réponse au défi du monde plein au début du XIV^e siècle est indissociable de la désagrégation de la famille lignagère, du triomphe progressif du *nucleus* matrimonial. Toutes modifications structurelles qui permettent, suivant un modèle que j'ai longuement étudié (34), l'investissement sur l'éducation.

(30) *Ibid.*, p. 224.

(31) *Ibid.*, f. 227.

(32) Jürgen Schneider, Le commerce de la France avec le Brésil en considérant spécialement la place du commerce français sur les divers marchés du Brésil entre 1815 et 1848 (Essai d'une analyse de la structure économique).

(33) Pierre Chaunu, *La civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, Arthaud, 1971, 670 p. + 200 p. annexes.

(34) *Ibid.*, chapitre, La dimension de l'homme.

Le Portugal se situe, au XVIII^e siècle, dans une frange relativement abritée, donc archaïque par rapport à ce processus qui commande en profondeur ce que E.A. Wrigley appelle la modernisation. L'esclavage et surtout la très faible densité de peuplement créent un milieu favorable à la transmission massive de l'acquis par l'Écrit qui est la condition *sine qua non* du processus de modernisation.

Autrement dit, sur le plan culturel, le milieu social brésilien, en dépit de quelques performances urbaines, étroitement limitées et tardives, au XVIII^e siècle, encourage la généralisation du processus d'involution culturelle. De même que le sort de la partie mutante, au moment de ce que nous appelons encore la Révolution industrielle, au XIX^e, s'est joué au XVIII^e, je pense que l'échec relatif du Brésil au XIX^e siècle — échec que le magnifique rattrapage commencé vers 1950 est en train d'abolir — plonge ses racines dans le XVIII^e siècle. Et ce n'est pas au niveau de la formation du capital strictement entendu qu'il faut chercher, mais au stade des structures familiales (donc de la démographie sérielle), des niveaux de la culture et du contenu de la culture, en un mot, je préconise une étude sérielle du phénomène éducation qui commande, en profondeur, le développement économique. Les recherches qui s'appuient sur le matériau de base démographique et culturel sont éminemment sérieuses. Elles ne peuvent prétendre qu'à un quantitatif approximatif, c'est pourquoi j'ai préféré, au départ, l'adjectif sériel, plus modeste en apparence mais secrètement plus ambitieux, à son presque synonyme, quantitatif.

* * *

Ces très modestes réflexions n'apportent rien qu'un vœu, un vœu qu'il ne m'appartient pas de réaliser. La quantification ne doit pas s'arrêter aux secteurs les plus naturellement faciles à mesurer.

INTERVENTIONS

M^{lle} **Marcilio**. — Um dos convites que faz Pierre Chaunu aos pesquisadores da história quantitativa brasileira, aquela que diz respeito à relação Homem-Espaço, parece-nos de extrema importância para um país em colonização e povoamento, como o é o Brasil. Com efeito, a mobilidade espacial constitui mesmo até nossos dias, um traço marcante da formação histórica brasileira, e está fortemente condicionada ao problema do povoamento, da ocupação do solo. Na análise do crescimento populacional, por exemplo, a grande dificuldade é justamente aquela de estabelecer a relação direta entre os habitantes e as unidades territoriais-administrativas correspondentes, pois estas estão em constante modificação através do tempo.

M. **Chaunu**. — Je remercie Mademoiselle Marcilio de ce qu'elle vient de dire. Je crois, évidemment, qu'il est extrêmement important de toujours faire un exposé par référence à cette espèce de modèle du développement de la chrétienté occidentale, latine, que nous avons, quelques-uns, présent à l'esprit. C'est au fond la situation brésilienne qui, dans une certaine mesure, existait en Europe occidentale avant le XIII^e siècle. Vous aviez là aussi des espaces ouverts, des zones de défrichement. A la fin du XVIII^e siècle on est en présence d'un espace figé. On s'en aperçoit d'ailleurs, très simplement, avec le nombre des paroisses, le nombre des communautés. Pour moi le problème de l'espace est un problème capital.

M. **Lambert**. — Le Brésil est-il en voie de décoller ? Cette interrogation permanente des économistes et des historiens ne peut que gagner à la méthode de recherche proposée par Monsieur Chaunu, une pesée globale de l'histoire et non des pesées partielles, proposées par des disciplines cloisonnées. Si le Brésil a décollé ou préparé son décollage, il faut se demander si les seuils économiques et sociaux apparaissent au même moment.

L'argument économique est la croissance de la production et son accumulation. Mais les indices élaborés à la suite de Kuznets, ne sont pas toujours parlants. En particulier l'élévation de la formation de capital n'explique que partiellement les progressions et régressions, car elle n'est pas toujours en relation avec la croissance observée. Les études de Karmack à la banque mondiale confirment que la croissance dans les pays en voie de développement est liée plus aux facteurs résiduels (éducation, qualification) qu'aux quantités de travail et de capital. Dès lors la progression quantitative n'est significative d'un décollage que si elle est confirmée par une

propagation du progrès dans plusieurs secteurs. Il faut donc compléter la pesée économique de l'histoire par d'autres mesures.

L'argument démo-culturel en faveur du décollage serait la présence d'un seuil de peuplement suffisant sur l'espace occupé et d'un niveau d'éducation déjà large pour la plus grande partie de la population. Dans ce cas, sur l'espace utile brésilien, sur l'espace occupé, progressivement plus dense, quand faut-il situer le seuil culturel de décollage du Brésil ? Le seuil culturel précède-t-il le seuil économique ? le décollage entre ces deux évolutions n'est-il pas une source de blocage ?

M. Chaunu. — Oui, écoutez, votre question est excitante. C'est précisément parce que je ne suis pas capable de répondre que j'ai « posé » la question. M'avoir donné la parole ici est une mauvaise plaisanterie, je l'ai dit et je le redis, je ne connais rien au Brésil et les Brésiliens qui sont là s'en sont rendu compte. Par conséquent je ne prétends pas connaître tout ce qui a été publié au Brésil. J'ai simplement eu le sentiment que, disons, même si j'avais eu une meilleure information, toutes les questions que je me pose n'auraient pas peut-être eu, quand même, une réponse. Dans l'état actuel de ce que je crois être la recherche, je ne pense pas qu'on puisse vraiment répondre aux questions que nous nous posons. Parce que, voyez-vous, finalement, et là je n'ai pas été démenti, à moins que le démenti ne vienne maintenant, nous ne savons pas très exactement les surfaces qui sont effectivement occupées.

Il faut évidemment se débarrasser du Brésil théorique; il ne faut surtout pas projeter dans le passé le Brésil actuel; le Brésil a maintenant huit millions et demi de kilomètres carrés que, bien sûr, il n'avait pas au XIX^e siècle, pas même en 1900, ni en 1920. Par conséquent, si vous voulez, je crois que, vraisemblablement, je ne peux pas vous dire quand un certain seuil utile a été atteint.

D'autre part, dans mon esprit, il n'est pas important que ce seuil ait été atteint partout; il importe surtout que des noyaux à la densité optimale se constituent.

M. Onody. — Je ne crois pas commettre un sacrilège contre l'interprétation étroite de la notion d'« histoire quantitative », présentée par le professeur Marczewski. Malheureusement je n'ai reçu son livre qu'hier; c'est pourquoi je ne sais si j'en ai bien saisi le sens. Il me semble qu'il s'agit de la comptabilité sociale comme but final et suprême de l'histoire quantitative. Dans ce cas je voudrais donner mon appui à la théorie sérieuse du professeur Chaunu, car il m'est extrêmement difficile d'accepter comme but unique et exclusif de l'histoire quantitative, la comptabilité sociale. Je reconnais que la comptabilité sociale est nécessaire, c'est pourquoi tous les pays l'élaborent. Mais à cette conception, il me semble qu'il manque l'âme, de certaine façon, au moins dans le cas du Brésil. Dans l'histoire quantitative du système douanier du Brésil, par exemple, il y a, sans doute, des séries quantitatives qui servent pour obtenir le montant global du recouvrement des droits douaniers. Ces séries entrent, naturellement, dans la comptabilité sociale. Mais, en même temps, il existe aussi d'autres séries quantitatives, au moins de la même importance, qui n'ont rien à faire avec la comptabilité sociale et qui ont des buts totalement différents. Par exemple, une série quantitative des taux douaniers peut démontrer, à travers l'importance donnée aux marchandises, la conjoncture de l'époque et, à travers le traitement que reçoivent les livres et les objets d'art, le niveau culturel. La série quantitative des restrictions douanières peut aussi refléter la conception morale de l'époque. Toutes ces données quantitatives n'ont pas pour but la comptabilité sociale.

M. Johnson. — In one part of your paper you suggest that economic gains in Brazil tended to be dissipated by excessive space with the result that population was insufficient to form concentrations that would lead to vertical development; later, however, you speak of later age at marriage as being one of the necessary conditions for a level of culture that could lead to an economic take-off. But, since a later age at marriage would per force tend to result in a lower birth rate, are not the two "conditions" that you suggest somewhat contradictory?

M. Chaunu. — Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de contradictoire parce que nous ne pouvons pas, en histoire, raisonner uniquement sur des modèles, que nous nous sommes proposés, de la réalité. Or il est incontestable, et je reconnais que ceci est un paradoxe, que le modèle démographique européen occidental est le plus complet. Ce qui est important c'est, en fait, l'opposition entre le mariage pubertaire (qui est celui que vous trouvez dans tous les autres systèmes de civilisation) et le mariage très nettement post-pubertaire que vous voyez apparaître à partir du XIV^e siècle en Europe occidentale. Il faut quand même bien reconnaître que, avec ce handicap qui peut aller dans certains cas jusqu'à la mise en réserve ou entre parenthèses de 40 à 60 % du potentiel théorique de fécondabilité des femmes, vous avez, à l'intérieur de ce modèle, tous les types de croissance possibles; le modèle européen permet les taux de croissance les plus considérables.

1871

1. The first part of the book is devoted to a general history of the world, from the beginning of time to the present day. It is divided into three main periods: the ancient, the middle, and the modern. The ancient period covers the time from the beginning of the world to the fall of the Roman Empire. The middle period covers the time from the fall of the Roman Empire to the discovery of America. The modern period covers the time from the discovery of America to the present day.

2. The second part of the book is devoted to a general history of the United States, from the first settlement to the present day. It is divided into three main periods: the colonial, the revolutionary, and the federal. The colonial period covers the time from the first settlement to the declaration of independence. The revolutionary period covers the time from the declaration of independence to the adoption of the Constitution. The federal period covers the time from the adoption of the Constitution to the present day.

3. The third part of the book is devoted to a general history of the various states and territories of the United States, from the first settlement to the present day. It is divided into three main periods: the colonial, the revolutionary, and the federal. The colonial period covers the time from the first settlement to the declaration of independence. The revolutionary period covers the time from the declaration of independence to the adoption of the Constitution. The federal period covers the time from the adoption of the Constitution to the present day.

4. The fourth part of the book is devoted to a general history of the various tribes and nations of the United States, from the first settlement to the present day. It is divided into three main periods: the colonial, the revolutionary, and the federal. The colonial period covers the time from the first settlement to the declaration of independence. The revolutionary period covers the time from the declaration of independence to the adoption of the Constitution. The federal period covers the time from the adoption of the Constitution to the present day.

5. The fifth part of the book is devoted to a general history of the various cities and towns of the United States, from the first settlement to the present day. It is divided into three main periods: the colonial, the revolutionary, and the federal. The colonial period covers the time from the first settlement to the declaration of independence. The revolutionary period covers the time from the declaration of independence to the adoption of the Constitution. The federal period covers the time from the adoption of the Constitution to the present day.

POUR UNE QUANTIFICATION GLOBALE DE L'ÉCONOMIE BRÉSILIENNE DEPUIS L'ÉPOQUE COLONIALE

M. Mircea BUESCU

P.U.C. Rio de Janeiro

Comme son titre l'indique, ce document présente un essai d'appréciation quantitative des activités économiques au Brésil à travers l'évolution d'un agrégat macro-économique comme le produit, le revenu ou la dépense. Pour y arriver, plusieurs méthodes se présentent, dont quelques-unes sont employées dans cet essai et d'autres à peine ébauchées en vue d'une application future. Les résultats obtenus étant encore assez incertains, ce sont les indications méthodologiques qui semblent justifier le travail ici présenté.

Certaines objections peuvent être faites *in limine* sur la nécessité de quantifier l'histoire économique, l'importance de la quantification macro-économique, la validité du critère du revenu total ou per capita, l'intérêt de procéder à ce calcul pour le passé et la possibilité pratique de ce calcul. Nous y répondrons dans l'ordre suivant :

a) Il est superflu d'insister sur la nécessité de présenter l'histoire économique en termes quantitatifs. Il faut seulement souligner que les éléments qualitatifs ne doivent pas être exclus de l'analyse; ils y resteront, mais à la seule condition de s'appuyer sur les données quantitatives disponibles. L'analyse économique appliquée aux faits du passé gagnera en objectivité dans la mesure où elle pourra se baser sur le témoignage de la statistique (1).

Il ne faut pas exagérer l'aspect numérique en lui conférant une vertu universelle qu'il ne saurait posséder (2) — les phénomènes sociaux ont des traits qualitatifs impondérables — mais, d'autre part, force est d'admettre avec Lord Kelvin que seuls les phénomènes mesurables font l'objet de la science.

b) La quantification micro-économique a sa valeur incontestable pour comprendre la réalité économique à l'échelon le plus bas, mais c'est surtout la vision macro-économique qui intéresse l'histoire. Le relevé quantitatif du comportement des individus ou des entreprises offrira un matériel précieux pour la compréhension du phénomène économique mais c'est surtout la présentation quantitative des valeurs agrégées d'un système économique (présentation basée parfois sur des données micro-économiques) qui nous apportera une image appropriée de ce système et de son évolution (3).

c) L'adoption du critère du revenu total ou per capita comme indicateur du développement économique a été très critiquée (4). Il ne s'agit pas de reprendre ici les arguments pour et contre. En effet,

(1) Frédéric Mauro, *Le XVI^e Siècle Européen*, Paris, 1966, pp. 263-264 et *L'Expansion Européenne (1600-1870)*, Paris, 1967, pp. 315-316.

(2) Charles Morazé, *Introduction à l'Histoire Economique*, Paris, 1943, p. 31 : « Plus délicat peut-être encore est l'emploi des chiffres. Leur effet est trompeur, ils donnent l'illusion d'une objectivité scientifiquement évaluée, alors qu'ils sont souvent l'effet de la partialité, de l'indolence ou de la volonté de tromper ».

(3) Voir Frédéric Mauro, « Teoria Econômica e História Econômica », in *Nova História e Novo Mundo* (trad. port.), São Paulo, 1969, pp. 13-40.

(4) Voir Gerald M. Meier et Robert F. Baldwin, *Desenvolvimento Econômico* (trad. port.), São Paulo, 1968, pp. 12-23;

malgré ses limitations inhérentes à tout instrument statistique, forcément simplificateur, le revenu total ou per capita est un élément synthétique, donc fonctionnel, qui permet d'apprécier la capacité d'une communauté d'augmenter ses disponibilités en biens et en services. Si nous adoptons le terme « développement » dans un sens peu technique, et simplement comme équivalent de « croissance », le critère de la variation du revenu est acceptable pour indiquer les résultats concrets de l'activité économique d'une communauté. Le choix de ce critère n'implique pas l'abandon de l'étude des éléments quantitatifs et qualitatifs qui seraient capables d'expliquer les causes et les effets du progrès (ou de la récession) économique. Comme l'écrit Frédéric Mauro : « il est donc intéressant de repenser toute l'expansion européenne d'outre-mer sous forme d'une croissance, avec ses caractéristiques particulières. Il serait intéressant de mesurer les croissances totales. Cela n'a que rarement été fait, surtout dans le domaine colonial » (5).

d) Y a-t-il des doutes sur l'utilité de faire des recherches sur une notion macro-économique pour une époque où ces notions étaient ignorées ? La connaissance du passé resterait toujours obscure si nous nous limitons à lui appliquer les méthodes de l'époque (6). S'il est admis que la variation du revenu représente un indicateur fonctionnel du développement économique, il est souhaitable d'en obtenir la quantification dans le passé comme dans le présent. Le résultat sera une appréciation plus objective du rendement économique aux époques révolues.

e) Finalement les possibilités réelles d'entreprendre cette quantification sont limitées par le nombre réduit des sources d'information, étant donné la mise en pratique toute récente de la comptabilité nationale. De toutes façons, ce n'est qu'après le xvi^e siècle qu'apparut — et très timidement (7) — l'information sociale numérique en Europe occidentale. Au Brésil, cette lacune est encore aggravée par son état de colonie jusqu'au xix^e siècle, puis par l'insuffisance des moyens d'information et de mensuration économique.

Il faut donc employer des voies indirectes d'évaluation pour les époques où les statistiques manquent ou sont incomplètes (8). Et même ces indicateurs indirects seront limités aux informations disponibles. Quand un ou plusieurs anneaux manqueront à la chaîne d'informations, il faudra suivre le conseil de Charles Morazé et éveiller l'imagination — « une imagination bien réglée par une exacte expérience qui permette à l'esprit de remettre de l'ordre dans les innombrables témoignages de la vie du passé » (9). Peut-être que dans toute reconstitution du passé il y a « poésie et vérité » comme le ferait croire Goethe par le titre de son œuvre classique *Dichtung und Wahrheit*. Il est cependant indispensable que, jusqu'à preuve du contraire, les éléments utilisés se montrent cohérents et efficaces.

Le résultat sera imparfait (10). Mais d'autre part, n'est-il pas justifiable d'essayer d'obtenir une connaissance plus objective, puisque quantifiée, des époques lointaines ? Dans le cas brésilien, les seules tentatives de quantification globale du développement économique à l'époque coloniale furent entreprises par Celso Furtado (au niveau régional) et par l'auteur de ce document (11). Nous avons été fasciné nous aussi par l'idée de mettre en termes quantitatifs le passé économique du Brésil. Comme dit Frédéric Mauro : « Revoir le xvi^e siècle européen à la lumière des questions qui assaillent le spécialiste contemporain du Mexique ou de l'Indonésie, quelle aventure passionnante » (12).

Charles P. Kindleberger, *Desenvolvimento Econômico* (trad. port.), Lisboa, 1958, pp. 8-13; Adamantios Papelasis, Leon Mears et Irina Adelman, *Desenvolvimento Econômico* (trad. port.), São Paulo, 1967, pp. 13-25.

(5) Cf. Frédéric Mauro, *L'Expansion Européenne*, p. 315.

(6) Cf. Frédéric Mauro, *Nova História e Novo Mundo*, p. 28.

(7) John V. Nef, *Alicerces Culturais da Civilização Industrial* (trad. port.), Rio de Janeiro, 1964.

(8) Cf. Frédéric Mauro, *Le XVI^e Siècle Européen*, p. 266.

(9) Charles Morazé, *op. cit.*, p. 32.

(10) Frédéric Mauro, *ibidem* : « L'historien devra s'arrêter au modèle quantitatif imparfait en ce qui concerne le xvi^e siècle » et cette limitation peut s'appliquer aux siècles suivants jusqu'à une époque très récente.

(11) Celso Furtado, *Formação Econômica do Brasil*, Rio de Janeiro, 1961, pp. 55-61 et 95-101. Nos tentatives furent consignées dans le livre publié en collaboration avec Vicente Tapajós, *História do Desenvolvimento Econômico do Brasil*, Rio de Janeiro, s.d., pp. 165-168.

(12) Frédéric Mauro, *Le XVI^e Siècle Européen*, p. 280.

Une aventure dont les résultats sont forcément aléatoires. En l'entreprenant, nous avons cru faire « mieux que rien » — comme il fut dit à propos des travaux de Earl Hamilton (13), *si licet exemplis in parvo grandibus uti*.

* * *

Comment mesurer les réalisations économiques brésiliennes depuis son début jusqu'à l'époque récente de la mise en pratique de la comptabilité nationale ? Pour le passé on pourrait essayer des méthodes directes, en relevant les données que la comptabilité nationale emploie aujourd'hui. Sinon, nous serons obligés de choisir des voies indirectes.

Faisons le bilan des moyens et possibilités réels de ces deux séries de méthodes.

I. — MÉTHODES DIRECTES

Trois voies sont possibles, partant de l'égalité macro-économique, sous réserve des conditions connues, entre le revenu (R), la production (P) et la dépense (D). Chacune des voies, une fois mise au point, nous mènerait au même résultat malgré le caractère peu concluant de ces recherches par manque de documents à l'appui. En raison de cette lacune, il est évident que les trois méthodes directes ne pourront être appliquées que par échantillonnage.

1. Calcul du produit.

Pour appliquer cette méthode il faudra tenir compte des limitations suivantes :

- a) dans beaucoup de cas, le relevé ne sera possible que pour le produit correspondant à l'économie monétaire;
- b) le relevé portera sur le produit interne (PI) et non sur le produit national (PN), mais une confrontation avec les statistiques d'exportation pourrait nous renseigner sur la différence entre les deux (14);
- c) faute d'informations exactes, le produit final et non additionné sera consigné, ce qui obligera à beaucoup d'attention pour éviter les cas de double emploi;
- d) le relevé portera sur le produit brut (PB) car le calcul de la dépréciation sera probablement impraticable.

Pour l'époque coloniale, particulièrement à ses débuts, il sera facile d'en analyser l'économie étant donné son caractère très peu diversifié et limité principalement au secteur primaire et surtout aux produits primaires d'exportation. Comme le volume des exportations est connu ou tout au moins accessible (15), une grosse parcelle du PI sera établie directement. Cette connaissance deviendra relativement plus limitée à mesure que nous arriverons aux époques plus récentes, d'économie plus diversifiée.

Mais qu'advient-il des produits primaires non-exportables ? Et des produits secondaires ? Et des services ? Peut-être sera-t-il opportun d'essayer certaines voies indirectes utilisant d'autres données disponibles. L'identification du profil démographique et social sera d'une très grande utilité pour le genre de recherches que nous présentons ici. Une fois qu'un bon relevé du volume de la population sera dispo-

(13) Frédéric Mauro, *Nova História e Novo Mundo*, p. 16.

(14) Antonil, par exemple, donne pour les régions de Bahia, Pernambouc et Rio de Janeiro la production totale de sucre et le contingent exporté (João Antônio Andreoni, *Cultura e Opulência do Brasil*, São Paulo, 1967, p. 228).

(15) Roberto C. Simonsen, *História Econômica do Brasil*, São Paulo, 1962, *passim*, surtout pp. 381-383. Sur certaines restrictions à propos des calculs de Simonsen, voir Mircea Buescu, *História Econômica do Brasil, Pesquisas e Análises*, Rio de Janeiro, 1970, pp. 196-198.

nible, que sa division entre la zone rurale et urbaine sera établie et sa distribution entre les différentes classes sociales sera connue, des grands propriétaires aux esclaves, nous pourrions corroborer ces données au moyen de coefficients extrapolés de productivité et calculer la production totale. Cela sera plus faisable pour la zone rurale mais exigera des recherches peu réalisées jusqu'à présent (16).

Un autre chemin indirect, encore plus douteux, serait celui des superficies économiquement occupées, auxquelles un certain type régional de production agricole serait appliqué avec les rendements unitaires de l'époque. Pour établir ces deux éléments — produits habituellement cultivés et rendements par hectare planté — des informations sur le passé (certainement insuffisantes) ou des observations actuelles sur des zones très arriérées pourraient être employées comme terme de comparaison (17).

Ces extrapolations sont très fragiles et le seraient encore plus dans les secteurs secondaire et tertiaire. Comme il s'agit de longues périodes, les modifications de structure rendent difficile la comparaison entre la composition sectorielle récente et celle du passé lointain (18).

2. Calcul de la dépense.

Il y a un vaste champ de recherches à explorer pour arriver à quantifier la dépense, et cela probablement de manière incomplète, en partant d'une formule comme :

$$DIB = C + I + G + X - M$$

où *DIB* est la dépense interne brute, *C* la dépense de consommation, *I* celle d'investissement, *G* celle du gouvernement, *X* les exportations et *M* les importations.

Il y aura beaucoup d'obstacles et ils ne seront que partiellement évitables. Des relevés de dépenses individuelles (restreintes au secteur monétaire), comme il a été fait pour l'*engenho* de Sergipe do Conde (19), même sans pouvoir séparer la dépense de consommation de celle de formation de capital, pourront servir de base aux extrapolations valables pour toute la communauté à une certaine époque. Un procédé indirect sera une fois encore utilisé en appliquant l'information individuelle au profil démographique et social. L'exportation et l'importation seront seules connues directement.

Une recherche sur les dépenses du gouvernement sera nécessaire pour compléter le relevé. C'est un travail à faire. Jusque là, le volume des impôts coloniaux — qui représentaient le revenu gouvernemental et non la dépense — suffira et une proportion, forcément approximative, de la dépense locale sera calculée.

Comme instrument parallèle l'aspect monétaire pourra être abandonné dans certains cas pour consigner le fait réel des habitudes et des niveaux de consommation (20).

3. Calcul du revenu.

Cette méthode exigera aussi un vaste programme de recherches. Il s'agira d'organiser un relevé de tous les revenus distribués à différentes époques comme résultats des activités productrices de la colonie : salaires, paiements faits aux esclaves, revenus des cultivateurs et des artisans, profits des propriétaires, intérêts du capital, rendements de la terre, émoluments des fonctionnaires, etc. Même si

(16) Sur un calcul de la production de sucre des cultivateurs fixés autour d'un *engenho*, voir Mircea Buescu, *ibidem*, pp. 113-121.

(17) Comme Van Bath a calculé, pour l'Europe du xvi^e siècle, les « taux de rendement » (cf. Frédéric Mauro, *Le XVI^e Siècle Européen*, p. 110).

(18) Cette extrapolation est acceptable pour des époques plus proches. Ce fut le procédé employé par un groupe d'analystes, sous la direction d'Anibal Villela, pour calculer le produit réel du Brésil entre 1920 et 1950, dans un travail encore inédit fait pour la Fondation Getúlio Vargas.

(19) Fréderico Mauro, « Contabilidade Teórica e Contabilidade Prática na América Portuguesa no Século XVII », em *Nova História e Novo Mundo*, pp. 135-147; voir aussi Mircea Buescu, « Documentos Referentes ao Ciclo do Açúcar » e « O Engenho Sergipe do Conde » no século XVII: um Levantamento Quantitativo » in *op. cit.*, pp. 98-131.

(20) Les documents comme celui de l'*engenho* Sergipe do Conde (voir note précédente) fournissent des informations de ce genre. Le texte d'Antonil cité à la note (14) en est un autre exemple.

l'information n'a qu'un caractère d'échantillonnage, il faudra encore une fois faire appel au profil démographique et social pour arriver à des conclusions globales (21). Comme dans le cas des deux méthodes précédentes, l'information micro-économique sera indispensable pour la quantification des agrégats macro-économiques.

Certaines observations s'imposent à ce sujet :

a) le relevé des revenus individuels inclura les dépenses d'investissements, difficilement séparables du reste, donc le résultat sera une valeur du revenu interne brut — s'il est permis d'employer cette expression (22);

b) le relevé portera sur les revenus monétaires; nous prenons parfois connaissance de paiements en nature, mais leur inclusion compliquerait trop le compte global;

c) le relevé indiquera les revenus créés dans la Colonie, mais pas obligatoirement y dépensés, et portera donc sur le revenu interne (*RI*); le calcul du revenu net envoyé à l'étranger — la différence entre le *RI* et le revenu national (*RN*) — devra faire l'objet d'une autre étude;

d) le relevé sera fait avec soin pour ne pas faire double emploi avec les revenus quand ceux-ci seront déjà inclus dans une certaine valeur globale.

Le calcul du revenu, bien qu'apparemment plus accessible que les autres, a aussi ses limitations, ce qui entraîne à employer une méthode éclectique combinant les résultats obtenus par les trois moyens indiqués ci-dessus. Cet éclectisme devra en outre inclure des procédés indirects.

II. — MÉTHODES INDIRECTES

Ces méthodes sont basées sur les données historiques disponibles :

- valeur de l'exportation (depuis l'époque coloniale);
- volume des moyens de paiement (depuis 1910);
- recette gouvernementale;
- volume des transports maritimes (les deux dernières depuis l'Indépendance).

Examinons l'emploi possible de ces données.

1. Exportation.

L'idée d'utiliser la valeur de l'exportation comme variable de la valeur du revenu interne semble très justifiée quand il s'agit d'une économie fortement liée au marché externe comme au début. Des calculs ont été faits sur cette base (23).

Notre argument est fondé sur la proposition que l'économie brésilienne a subi un processus historique d'« intériorisation », c'est-à-dire de réduction de la partie du revenu interne créée par l'exportation (24). En établissant l'échelle des proportions séculaires de $x = E/RI$ où *E* est la valeur de l'exportation

(21) Voir infra, pp. 7-8. Le Centre de Recherches d'Histoire Economique du Brésil (CEPHEB), récemment constitué à Rio de Janeiro, a commencé des recherches à ce sujet.

(22) Cf. F.S. Brooman, *Macroeconomia* (trad. port.), Rio de Janeiro, 1963, p. 34.

(23) C'est en partie le point de départ de Celso Furtado (*op. cit.*, pp. 55-61 et 95-101) pour calculer le revenu de la région sucrière à la fin du XVII^e siècle et de la région minière dans la première moitié du XVIII^e siècle. Même pour les époques plus récentes il voit l'importance de cette base : « Le commerce extérieur étant le secteur dynamique du système, c'est dans son comportement que se trouve la clef du procès de croissance pendant cette époque » (*ibidem*, p. 163). La même base fut prise pour la période 1830-1960 par Teodoro Oniga (*A Evolução da Renda per Capita no Brasil nos últimos 130 anos*, MRF/STAP, s.d.) et par Sergio Nunes Magalhães Jr. pour la période à partir de 1901 (« Os Ciclos Econômicos » — in *Revista Brasileira de Estatística*, oct.-déc. 1947).

(24) Ce travail fut exposé pour la première fois dans deux articles publiés dans le « Jornal do Comércio » de Rio de Janeiro les 21-11-1965 et 28-11-1965, puis inclus dans mon livre déjà cité (en collaboration avec Vicente Tapajós : *História do Desenvolvimento Econômico do Brasil*).

(que nous connaissons d'après le relevé de Roberto Simonsen), il est possible d'arriver à une série de valeur de la *RI*.

Pour avoir la dimension de x nous devons procéder à une extrapolation, sinon l'équation ci-dessus sera insoluble ayant deux inconnues. Mais comment faire cette extrapolation ? À une extrémité de la série, en 1950, x était égal à 0,108 (calculé sur la moyenne quinquennale établie avec 1950 comme centre). Il était nécessaire de trouver la valeur de x à l'autre extrémité de la série pour déterminer la pente de la courbe. Il fallait donc calculer directement la valeur de *RI* pour le terme initial, soit l'année 1600.

Afin de trouver cette valeur, nous avons adopté de façon rudimentaire, à défaut de plus amples informations, la méthode indirecte mentionnée ci-dessus pour le revenu. Les éléments employés étaient les suivants :

a) Le profil démographique. La base est l'indication d'Anchieta, généralement acceptée (25), qui donnait pour l'année 1583 une population de 57 000 habitants, dont 25 000 Blancs, 18 000 Indiens et 14 000 Noirs. Pour 1600, 100 000 habitants sont reconnus (26). Quelle en était la distribution ? Si nous admettons, avec Contreiras Rodrigues, 30 000 Blancs et 70 000 Indiens, Noirs et Métis, il résulterait une croissance, entre 1583 et 1600 de 20 % pour les Blancs et de 119 % pour les autres, ce qui paraît impossible. Il est plus raisonnable de convenir d'une importation annuelle de 3 000 esclaves vivant en moyenne dix ans, donc un stock de 30 000. Puis de considérer tous les Noirs comme esclaves, les libérés ou les fugitifs n'apportant qu'une infime différence qui ne changerait guère le calcul. Pour les autres 70 000, nous pouvons adopter la composition relative indiquée par Anchieta (1,4 Blancs pour 1 Indien), ce qui donne 40 000 Blancs et 30 000 Indiens, et reconnaître qu'au moins deux tiers des Indiens et des Noirs travaillaient dans le secteur de l'exportation.

b) La division entre la campagne et la ville. En 1584 les jésuites ont converti 500 personnes à Salvador et 5 400 autour du Recôncavo Bahiano (27), ce qui ferait croire à une proportion d'environ 8 % de la population urbaine, mais il s'agissait de la région de la capitale à l'époque, donc la plus urbanisée. D'autre part, Anchieta indique, pour la même année, un total de 14 *vilas*. Avec une population de 300 habitants par *vila* (exceptionnellement Olinda en avait 700 et Salvador 500), nous arrivons à 4 200 habitants urbains, soit un peu plus de 7 % de la population totale. L'adoption d'une proportion de 7 % paraît justifiée.

c) En admettant l'existence en 1600 de 200 engenhos (28) et une moyenne de 5 personnes par famille pour les propriétaires de ceux-ci (29), nous obtenons 1 000 propriétaires-plantateurs dans le secteur sucrier. Pour englober tous les propriétaires agricoles contribuant à l'exportation, il faudrait augmenter ce chiffre de 50 % ; en effet le secteur sucrier fournissait à lui seul 90 % de l'exportation totale ; Gabriel Soares de Souza (30) dit qu'en 1587 il y avait à Pernambouc environ 100 personnes à revenus très élevés, au-dessus de 5 000 cruzades par an. A cette époque Pernambouc possédait 50 engenhos. Si nous admettons cette proportion de 2:1 entre les personnes riches et les engenhos, nous arrivons, pour les 200 engenhos existant en 1600, à 400 chefs de famille riches, soit 2 000 personnes (à raison de 5 par famille), mais parmi eux il y en avait qui n'étaient pas propriétaires. 1 500 paraîtrait donc un chiffre plus exact.

d) Il y avait aussi les petits cultivateurs liés à l'exportation. Pour l'engenho Sergipe do Conde nous en avons compté en moyenne 25 par récolte, produisant environ 10 000 arrôbas (1 arrôba = 15 k) de sucre (31), ce qui donnerait 3 000 cultivateurs pour la production annuelle totale de 1 200 000 arrôbas. Une majoration de 100 % pour les autres produits d'exportation ou en rapport avec celle-ci (bois, bétail, etc.) serait raisonnable.

e) dans le secteur d'exportation nous devons encore compter les travailleurs libres à raison d'un

(25) Cf. J. Pandiá Calógeras, *Formação Histórica do Brasil*, Rio de Janeiro, 1957, p. 37.

(26) Cf. Contreiras Rodrigues, cité par Roberto Simonsen, *op. cit.*, p. 271.

(27) Pedro Calmon, *História da Civilização Brasileira*, São Paulo, 1958, p. 132.

(28) Pour ce calcul, voir Mircea Buescu, « Brasil 1600 » in *História Econômica do Brasil*, pp. 81-85.

(29) Cf. Roberto Simonsen, *op. cit.*, p. 88.

(30) Gabriel Soares de Souza, *Tratado Descritivo do Brasil em 1587*, São Paulo, 1938, p. 29.

(31) Mircea Buescu, *op. cit.*, p. 110.

pour 5 esclaves noirs (comme le montrent les comptes de l'engenho Sergipe do Conde), c'est-à-dire 4 000 travailleurs libres.

Nous pouvons donc dresser un tableau de la distribution économique de la population :

Race	Secteur d'exportation	Autres secteurs	Total (par race)
Blanche	1 500 grands propriétaires	7 000 habitants urbains	8 500
	6 000 cultivateurs	21 500 habitants ruraux	27 500
	4 000 travailleurs libres	—	4 000 40 000
Noire	20 000 esclaves	10 000 esclaves	30 000
Indienne	20 000 demi-esclaves	10 000 demi-esclaves	30 000
Total	51 500	48 500	100 000

Les 51 500 personnes, libres et esclaves, en relation avec le secteur exportation, se partageaient la recette d'environ £ 2 400 000 à l'époque. Evidemment, nous devons dès maintenant faire remarquer qu'une grande partie de ce revenu ne restait pas aux mains des producteurs, ni même à celles des grands propriétaires. Le gouvernement et les intermédiaires métropolitains et étrangers en prenaient une large part (la valeur de £ 2 400 000 se réfère à la vente finale sur le marché d'Anvers ou de Londres). Une analyse de cette distribution montre que peut-être deux tiers ou plus de ce revenu global sortaient de la Colonie (32).

Quel était le revenu monétaire en dehors de l'exportation ? Les recherches sont encore insuffisantes, bien que basées sur les informations précieuses fournies par les comptes de l'engenho Sergipe do Conde. En en faisant un relevé partiel, nous arrivons à un revenu brut d'environ £ 120 par an pour les cultivateurs libres, à un salaire annuel de £ 55 pour les travailleurs libres et à un revenu annuel d'environ £ 15 pour les travailleurs occasionnels (Indiens ou esclaves loués — le revenu appartenant évidemment au propriétaire de l'esclave).

Les individus fixés hors du secteur d'exportation pouvaient-ils avoir ces mêmes revenus ? C'est peu probable, étant donné la productivité plus réduite des autres secteurs producteurs. Pour les habitants urbains, un revenu annuel d'environ £ 50 par famille, soit £ 10 *per capita*, est admissible. Les cultivateurs et travailleurs libres hors de l'exportation avaient un revenu surtout non-monétaire. Il serait donc difficile de leur octroyer un revenu annuel supérieur à £ 5 par personne. Quant aux esclaves ou demi-libres (Indiens) dont on pouvait louer les services, les £ 15 annuelles par personne active donneraient tout au plus £ 3 *per capita*, mais £ 2 sont plus probables.

Le total général serait le suivant :

Secteur exportation	£ 2 400 000
Autres secteurs :	
7 000 Blancs (urbains) à £ 10	70 000
21 500 Blancs (ruraux) à £ 5	107 500
10 000 Noirs à £ 2	20 000
10 000 Indiens à £ 2	20 000
	<hr/>
	£ 2 617 500

Selon ce calcul, la relations E/RI serait de 0,92, mais il faut tenir compte des inévitables omissions. La population appartenant au secteur exportation pourrait recevoir un revenu monétaire additionnel qui, à raison de seulement £ 5 par an, s'élèverait à £ 257 500; le revenu total arriverait à £ 2 867 500 et la participation de l'exportation à 0,87.

(32) Mircea Buescu, *ibidem*, pp. 88 et 180. Celso Furtado (*op. cit.*, p. 61) admet que jusqu'à 90 % de la valeur du sucre restait hors de la colonie. Nous avons opté pour 60 à 70 %.

Pour plus de facilité, nous avons adopté la proportion de 0,80; c'est-à-dire une valeur de £ 3 000 000 pour le revenu et de £ 2 400 000 pour l'exportation. Comme simple illustration du calcul à entreprendre, cette approximation sera sans doute d'une précision suffisante. De nouvelles recherches devront améliorer la base du calcul.

Entre les 0,80 de 1600 et les 0,10 (arrondis) de 1950, nous avons procédé à une interpolation par périodes de 50 ans qui n'est pourtant pas linéaire : l'« intériorisation » s'est réalisée de façon inégale, car il est probable qu'aux périodes de hausse cyclique, au cours de la phase primitive de l'économie brésilienne (1650 — sucre; 1750 — or et diamants), l'importance de l'exportation en tant que créatrice du revenu n'a pas diminué. Le tableau I montre les résultats de cette interpolation.

TABLEAU I

Années	Exportation	E/RI	Revenu interne (RI) (£ 1 000)	Population (1 000 habitants)	Revenu par capital (£)	Variation (%) du revenu interne	
						Par période	Par an
1600	2 400	0,80	3 000	100	30. 0.0	—	—
1650	4 000	0,80	5 000	170	24. 8.0	+ 66,7	+ 1,0
1700	2 400	0,60	4 000	350	11. 8.0	— 20,0	— 0,4
1750	4 300	0,60	7 200	1 500	4.16.0	+ 80,0	+ 1,2
1800	3 500	0,40	8 800	3 300	2.14.0	+ 22,2	+ 0,4
1850	8 100	0,30	27 000	7 234	3.14.0	+ 206,8	+ 2,3
1900	33 000	0,20	165 000	17 984	9. 4.0	+ 511,1	3,7
1950	122 600	0,10	1 226 000	51 976	23.12.0	+ 643,0	4,1

Quelques observations s'imposent :

1) Le revenu ainsi calculé est le revenu monétaire. Donc, le secteur non-monétaire de l'économie a été omis. Omission apparemment importante pour une économie qui comportait un grand secteur de subsistance, dépourvu de monnaie. Le relevé est cependant significatif car il met en évidence l'évolution du secteur le plus dynamique de l'économie brésilienne.

2) Nous avons déjà vu que le relevé indique la valeur du revenu interne, mais non pas la partie qui constituait réellement le revenu disponible pour les habitants de la Colonie. C'est seulement après l'Indépendance, que le revenu transféré à l'étranger est devenu progressivement bien moins important. Mais le relevé est instructif car il témoigne de la capacité du pays à créer un revenu monétaire sans spécifier si ceux qui en profitaient étaient des habitants du pays, des agents de la métropole ou des étrangers.

3) Ce calcul donne le revenu brut et ne montre rien sur la parcelle à affecter à l'amortissement du capital. Cependant, nous connaissons — ou pourrions connaître — un poste important de la dépréciation : l'importation des esclaves (33). D'autres recherches, faites suivant l'exemple de l'engenho Sergipe do Conde (34), en diront davantage à ce sujet.

4) Les variations du revenu sont faussées par les fluctuations de la monnaie adoptée pour ces comptes : la livre-or (35). Pour retirer le « voile monétaire », comme disait Robertson, il faudrait déflater la série des valeurs du revenu interne, en y appliquant un indice des prix. Cela reste à faire.

(33) La quantité d'esclaves importés au Brésil est encore très discutée. Afonso E. de Taunay (*Subsídios para a História do Tráfico Africano no Brasil*, São Paulo, 1941) et Maurice Goulart (*Escravidão Africana no Brasil*, São Paulo, 1950) ont analysé le problème en profondeur. Cependant certains doutes subsistent encore (voir M. Buescu, *op. cit.*, pp. 201-218).

(34) Frédéric Mauro, *Le Portugal et l'Atlantique au XVII^e siècle*, Paris, 1960, et *Nova História e Novo Mundo*. Voir aussi Mircea Buescu, *op. cit.*, pp. 98-131).

(35) Voir au sujet de ces difficultés, Frédéric Mauro, *Le XVI^e Siècle Européen*, p. 265.

Les chiffres du tableau sont évidemment provisoires. Il faudra approfondir l'étude des diverses étapes de l'évolution monétaire pour pouvoir déterminer les valeurs exactes du revenu interne et vérifier ainsi la méthode indirecte. De toutes façons, il nous semble difficile de construire une courbe très différente de celle obtenue, sans compromettre la cohérence avec le point final directement connu.

Par ailleurs, l'information quantitative est cohérente avec la connaissance historique qualitative. Elle nous montre le caractère cyclique de l'économie coloniale, avec sursauts au moment de l'expansion du cycle, mais à des taux de croissance très modestes au début, ainsi que la chute séculaire du revenu *per capita* jusqu'au début du XIX^e siècle, suivie de la croissance lente puis plus accélérée du revenu total et *per capita* à partir de 1850 (36).

2. Moyens de paiement.

Comme nous disposons de statistiques sur l'évolution des moyens de paiement depuis 1910, nous les avons utilisées en partant de la formule suivante :

$$R = MV \text{ ou } V = R/M$$

où R est le revenu, M représente les moyens de paiement et V la vitesse-revenu de la monnaie. Pour contrôler la cohérence de cette méthode, nous l'avons employée pour la période 1920-1940 conjointement avec celle basée sur la relation exportation-revenu interne (37).

Les étapes de ce travail furent :

- a) D'établir la relation entre la valeur de E et R d'un côté et entre R et M de l'autre depuis 1947 jusqu'à maintenant, conformément aux statistiques disponibles.
- b) D'extrapoler ces relations pour les années 1920, 1930 et 1940. Nous avons admis que la relation E/R a augmenté de manière linéaire en remontant dans le temps (de 0,065 aux environs de 1960 à 0,209 vers 1920), tandis que V qui s'était élevé de 3,6 en 1950 à 4,2 en 1960 (à cause de l'inflation croissante) aurait eu une valeur constante de 3,4 entre 1920 et 1940 (38).
- c) D'appliquer ces quotients extrapolés aux valeurs des exportations et des moyens de paiement (moyennes quinquennales déflationnées, centrées autour des années 1920, 1930 et 1940).

Les résultats ont été cohérents comme on peut le constater au tableau II :

TABLEAU II

Années	Méthode I			Méthode II		
	Exportation (E)	E/RI	Revenu interne (RI)	Moyens de paiement (M)	RI/M	Revenu interne (RI)
1920	1.098	0,209	5,3	1 554	3,4	5,3
1930	1.330	0,173	7,7	2 430	3,4	8,3
1940	1.556	0,137	11,4	3 404	3,4	11,6

(36) Nos conclusions quantitatives coïncident en grande partie avec celles de Celso Furtado. Celui-ci admet que le revenu *per capita* de l'économie minière était « substantiellement inférieur » à celui de l'économie sucrière (*op. cit.*, p. 96), ce qui mène à la conclusion que le revenu *per capita* de toute la Colonie aurait forcément dû tomber. Quant à l'époque plus récente, Furtado dit qu'en 1850 l'économie brésilienne se trouvait « après trois quarts de siècle de stagnation et probablement de récession dans son revenu *per capita* » (*ibidem*, p. 170). Il nous semble cependant que ses calculs pour le début du XIX^e siècle sont un peu modifiés par l'adoption d'une proportion E/R de 0,25 en 1800 (ce qui est très peu) et du fait d'exclure dans le compte *per capita* la population esclave (ce qui fausse la conclusion au moment de la libération des esclaves). Cependant, pour la période 1850-1900, il arrive au taux de croissance du RI de 3,5 % par an très proche de nos 3,7 %.

(37) Voir les détails de ce calcul dans Mircea Buescu, *op. cit.*, pp. 272-279.

(38) Les opinions sont divisées sur les variations de la vitesse de circulation de la monnaie. Certains assurent qu'elle augmente avec le développement de l'économie; d'autres sont convaincus du contraire et nous sommes tentés de les suivre, selon la leçon d'Irving Fisher (*Le Pouvoir d'Achat de la Monnaie*, Paris, 1926, pp. 91-102). Dans le doute, nous avons adopté une valeur constante pour une période relativement courte : 1920-1940, suivant une suggestion du Professeur Mário Henrique Simonsen.

Les valeurs du revenu établies par la première et la deuxième méthodes n'accusent qu'une différence de 1,8 % en 1940, 7,8 % en 1930 et zéro en 1920.

En prenant la moyenne entre les valeurs du revenu par les deux méthodes, le taux de croissance se calcule comme suit :

de 1920 à 1930 50,9 % soit 4,2 % par an
de 1930 à 1940 43,8 % soit 3,7 % par an

La Fondation Getúlio Vargas, en partant d'autres bases, a trouvé 3,7 % pour 1920-1930 et 4,6 % pour 1930-1940 (39). C'est le même ordre de grandeurs, mais il nous paraît plus plausible que le taux de croissance soit inférieur dans la décennie 1930-1940 qui fut, en partie, celle de la Grande Crise.

En comparant nos données à celles du tableau I, sur l'évolution globale de 1900 à 1950, et en les complétant par celles de la comptabilité nationale pour 1950 et 1960, nous avons pu établir le tableau III.

TABLEAU III

Périodes décennales	Taux de croissance		Périodes décennales	Taux de croissance	
	Par période (%)	Par an (%)		Par période (%)	Par an (%)
1900-1910 } 1910-1920 }	98,3	3,5	1930-1940	43,8	3,7
			1940-1950	72,7	5,6
			1950-1960	93,2	6,8
1920-1930	50,9	4,2	1960-1970	75,2	5,7

L'étude des données du tableau III nous permet de conclure que le développement économique n'est pas linéaire comme le ferait croire la théorie des « étapes de développement » de Rostow (40). Les fluctuations dans le taux de croissance apparaissent même au cours de la dernière décennie. En séparant la période 1960-1970 en deux parties nous trouvons le taux de 4,5 % pour 1960-1965 et de 7,1 % pour 1965-1970 — ce qui s'explique par les troubles politiques, sociaux et économiques de la première période quinquennale.

Nous avons pensé que les données obtenues permettraient de fixer chronologiquement le moment du *take-off* brésilien, c'est-à-dire celui où, d'après Rostow, le taux de formation net du capital dépasse 10 % du revenu. Pour cela nous sommes parti (41) du modèle Harrod-Domar :

$$R = \frac{S}{K/P} \text{ ou } S = R \frac{K}{P}$$

où : R est le taux de croissance du revenu
S le taux de formation du capital
K/P la relation capital/produit.

Comme la relation K/P est inconnue (normalement c'est une donnée résiduelle), nous avons admis qu'elle devait être tout au plus égale à celle constatée pour la période postérieure à 1947, soit 2:1. Une fois de plus les économistes ne sont pas d'accord. La relation est-elle plus basse ou plus haute à des étapes de développement très primitif ? Nous croyons toutefois que les éléments qui contribuèrent récemment à abaisser la relation, à savoir : agriculture extensive, découverte de nouvelles ressources naturelles, forte expansion démographique, industrialisation dans les secteurs de tendance moins *capital-intensive* et faibles investissements sociaux, restent valables pour l'époque 1920-1940. Avec une relation

(39) Apud Mário Henrique Simonsen, *Brasil 2001*, Rio de Janeiro, 1969, pp. 37-40.

(40) V. W. Rostow, *Etapas do Desenvolvimento Econômico* (trad. port.), Rio de Janeiro, 1964, p. 18.

(41) Dans une communication, encore inédite, faite à la Rencontre « Histoire et Développement », organisée par la Faculté de Philosophie de Marília (São Paulo).

K/P égale à 2, il est évident qu'un taux de formation de capital supérieur à 10 % fut inaccessible avant la période 1940-1950. L'information quantitative correspond à la qualitative, car il est justement admis que l'industrialisation brésilienne a commencé lors de la conjoncture favorable à la suite de la deuxième guerre mondiale.

3. Recette publique.

Dès l'Indépendance, nous disposons d'informations à ce sujet susceptibles de nous aider pour l'époque antérieure à 1900, si nous pouvons établir une relation entre le montant de la recette et celui du revenu interne. En admettant que la recette impériale était basée surtout sur les impôts d'importation et d'exportation (les deux représentaient 77,2 % de l'exercice 1850/1851 et 57,6 % à la veille de l'avènement de la République), la relation du revenu avec le commerce extérieur serait indirectement établie.

D'un autre côté il est habituellement supposé que la part prise par le gouvernement dans le revenu augmente avec le développement. En est-il ainsi ? Pour la période connue de 1947 à 1967, la recette publique a représenté en moyenne 8,1 % du revenu interne. Serait-ce possible d'extrapoler cette valeur, voire une valeur inférieure pour les périodes antérieures, 1850-1851 par exemple ? Cette année-là la recette publique fut de 32 575 *contos*. A 8,1 % le revenu serait de 402 160 *contos*, mais le résultat ne paraît pas cohérent; cette même année, la valeur de l'exportation était de 63 877 *contos*, équivalant à 15,9 % du revenu ainsi calculé — relation évidemment trop basse et chacun sait que même à des époques plus récentes elle était plus élevée. Cela ferait croire que la part de la recette publique dans le revenu était supérieure à 8 % sous l'Empire, aurait pu être de 10, 12 ou même de 15 %. Mais la conclusion serait alors que nous ne pouvons faire aucune extrapolation sur la relation recette/revenu, ce qui nous ferait perdre ce moyen indirect de calculer le revenu. Ajoutons que le calcul exigerait de déflationner les valeurs, opération très difficile sans établir un indice des prix pour le XIX^e siècle au Brésil.

4. Transports maritimes.

La statistique de la navigation au long cours et de cabotage pourrait constituer une indication sur l'expansion des affaires et, indirectement, sur le revenu. L'avantage serait qu'elle comprend non seulement le mouvement d'exportation et d'importation, mais aussi celui des marchandises produites et consommées sur place.

Le critère est cependant incomplet puisqu'il dépend du développement d'un seul moyen de transport — celui par mer — sans doute très important, mais pas unique. De plus, l'information se réfère à un moyen de transport qui était en pleine expansion au XIX^e siècle, surtout pour le commerce brésilien local, donc son taux de croissance peut être supérieur à celui du produit.

Toutefois, une application partielle, pour la période 1850-1870 par exemple, paraît assez cohérente avec les résultats obtenus au moyen de la relation E/RI. En partant des montants de l'exportation (43) et en interpolant les valeurs de la relation E/RI, nous avons établi une série de revenus en livres sterling et de leurs indices. Parallèlement, nous avons déterminé l'indice du volume total de la navigation au long cours et de cabotage (44). Les résultats se trouvent au tableau IV et il y apparaît qu'ils sont assez cohérents : les différences de l'ordre de 8 %, en plus ou en moins, sont acceptables vu le manque d'informations. D'après la méthode d'exportation le taux annuel de croissance du revenu serait de 4,0 % ; d'après celle de la navigation de 4,4 % ; résultats assez compatibles entre eux et en relation avec l'évolu-

(42) W. Arthur Lewis, *A Teoria do Desenvolvimento Econômico* (trad. port.), Rio de Janeiro, 1960, pp. 256-262.

(46) Données tirées de Carlos Inglêz de Souza, *A Anarquia Monetária e suas Consequências*, São Paulo, 1924.

(44) Données tirées des *Rapports Annuels du ministre des Finances*.

tion globale de l'économie brésilienne à l'époque. Calógeras (45) estime qu'entre 1850 et 1864 l'activité économique aurait doublé — soit une croissance de 5,1 % — chiffre un peu exagéré, mais excusable, puisqu'il n'a pas été basé sur des informations concrètes.

TABLEAU IV

Années	Exportation (E) (£ 1,000)	E/RI	Revenu interne (RI)		Navigation	
			(£ 1,000)	(indice)	(tonnes)	(indice)
1850/1	17 336	0,30	57,787	100,0	2 161 741	100,0
1860/1	26 541	0,28	94,789	164,0	3 277 404	151,6
1870/1	33 073	0,26	127,204	220,1	5 149 465	238,2

La relation aurait été plus valable pour les époques récentes, si le cabotage, une fois organisé, s'était développé au point de satisfaire les besoins de la production, ou presque, sauf l'intervention d'autres facteurs. Entre 1950 et 1965, par exemple, le produit interne brut a augmenté d'un taux annuel de 6,1 % et le cabotage de 5,6 %. La différence s'explique par le développement des transports routiers au détriment des transports maritimes.

En tous cas, la statistique des transports constitue un indicateur supplémentaire précieux pour l'ensemble des calculs. Un vaste champ de recherches et d'analyses s'ouvre pour quantifier l'évolution globale de l'économie brésilienne. Les résultats présentés ici, bien qu'insuffisants et provisoires, pourront être adaptés et améliorés quand, suivant les méthodes indiquées ou d'autres, de nouvelles informations deviendront disponibles.

INTERVENTIONS

M^{me} Linhares. — Pergunto se, para a elaboração do quadro geral da economia brasileira constante na comunicação, foram levadas em conta as transformações de estrutura nos diferentes períodos. Pode-se considerar de forma linear, como parece estar na comunicação, toda a história do Brasil?

M. Buescu. — Os cálculos referem-se apenas à renda bruta e procuro simplesmente mostrar a dimensão do setor monetário. Um levantamento desse tipo não nos esclarece nem sobre as causas nem sobre as estruturas. O que procurei mostrar foi apenas qual era a capacidade da colônia de gerar a renda monetária.

M. Jancso. — Minha pergunta diz respeito às fontes utilizadas em sua comunicação. Pela experiência sei que as fontes, mesmo as mais recentes, oferecem grande margem de erro. Pude verificar que mesmo os censos do IBGE, para o setor industrial, apresentam uma margem de até 100 a 150% de erro. Nesse caso, qual o significado efetivo de estudos com margem de erro tão grande? Quais os meios de superar essa discrepância de dados? Perguntaria ainda sobre a validade de generalizações a partir de dados referentes a uma região determinada, uma vez que todos sabemos que encontramos no Brasil uma disparidade muito grande de situações conforme a região. São, portanto, questões que referem-se sobretudo ao tratamento e utilização da documentação.

M. Buescu. — Efetivamente, a margem de erro é muito grande, e talvez não cheguemos jamais a superar esse problema. No entanto, o que procurei mostrar com o trabalho não foram dados rigorosamente precisos, mas indicadores gerais, pois acho que eles são importantes na etapa atual. A confirmação ou não dos resultados a que chegarmos só será possível com o confronto a outras fontes, como as informações qualitativas. Quanto à questão das disparidades regionais, é preciso lembrar que trabalhamos sobretudo em termos estatísticos,

(45) J. Pandiá Calógeras, *A Política Monetária do Brasil*, São Paulo, 1960.

isto é, generalizações. O único meio de superar as deformações e obter indicações regionais mais precisas, é através da realização de estudos regionais. No momento, trabalhamos apenas com dados globais.

M. Baer. — Si nous acceptons la définition de Rostow selon laquelle le *take-off* se produit lorsqu'une société épargne plus de 10 % du revenu, est-ce que nous pouvons dire que le Brésil avait atteint ce point dans les années 50 si nous considérons l'importance du capital étranger ?

M. Buescu. — Deux mots seulement pour vous préciser que, au fond, si le *take-off* est fait grâce aux capitaux étrangers et s'il se maintient, alors le phénomène peut prendre de l'ampleur et se poursuivre.

...the ... of ...
... the ... of ...
... the ... of ...

... the ... of ...
... the ... of ...
... the ... of ...

... the ... of ...
... the ... of ...
... the ... of ...

... the ... of ...
... the ... of ...
... the ... of ...

Mardi 11 octobre, 9 h

LA VARIABLE DÉMOGRAPHIQUE

Président : M^{lle} Cecília WESTPHALEN

ASPECTOS DA HISTÓRIA DEMOGRÁFICA E SOCIAL DO RIO DE JANEIRO (1808-1889)

M^{me} Maria Yedda LINHARES

Université de Toulouse-Le Mirail

et

M^{me} Maria Bárbara LÉVY

Universidade Federal Fluminense

Résumé

Les auteurs donnent le programme et les premiers résultats d'une étude démographique de Rio de Janeiro entre 1808 et 1889 à partir des recensements des almanachs, des registres paroissiaux, etc. Déjà une périodisation est possible : poussée de 1799 à 1849, baisse de 1849 à 1872 (en 1872 la population de Rio retrouve le même volume qu'en 1849), croissance dans la période 1872-1890 malgré le déclin de l'agriculture caféière dans la vallée du Paraíba. Sur le plan socio-professionnel, on assiste à la disparition des *agregados de casa*, à la généralisation du travail salarié, enfin à l'afflux des commerçants étrangers.

A presente comunicação resulta de um plano mais amplo de pesquisa iniciado em 1968, na Universidade Federal do Rio de Janeiro, que tinha por objetivo um levantamento e tratamento estatístico de fontes para uma história social da cidade do Rio de Janeiro no período 1800-1930 (1). Tais fontes, uma vez tratadas, serviriam de base a um estudo das estruturas sociais urbanas e a uma classificação sócio-profissional, objetivando uma análise dos aspectos seguintes:

- a) estruturas e relações sociais no perímetro urbano;
- b) implicações da urbanização numa sociedade de tipo colonial;
- c) contactos sociais, mobilidade geográfica e social, e suas profundas e evidentes articulações com o nível econômico.

Posteriormente, por insuficiência de recursos humanos e financeiros, decidiu-se reduzir, por algum tempo, a pesquisa ao período 1808-1889, ou seja, da constituição de um aparelho de Estado, com a

(1) Maria Yedda Linhares, Projeto de Pesquisa : *Levantamento e Análise de Fontes para uma História social urbana (Rio de Janeiro, 1800-1930)* », U.F.R.J., 1968.

chegada da Côrte portugêsa ao Rio de Janeiro, ao fim do Império. O projeto inicial previa o inventário das fontes fiscais, eleitorais, demográficas e notariais, seguindo, em largas linhas e com as adaptações indispensáveis ao caso brasileiro, — adaptações no que concerne a problemática e as técnicas de pesquisa — as direções de trabalho sugeridas pelo Professor Ernest Labrousse (2).

O projeto tal como se desenvolve atualmente tem, *grosso modo*, os mesmos objetivos, justificando-se a escolha do período pelo fato de tratar-se de uma época de transição entre uma produção de tipo artesanal e formas mais avançadas de organização industrial (3).

Cumpre assinalar que a presente comunicação, na medida em que resulta de uma pesquisa em curso, pretende tão-sòmente apresentar alguns resultados fragmentários e parciais. Qualquer tentativa de síntese seria, com efeito, prematura.

I. — AS FONTES

a) Fontes utilizadas no presente trabalho.

1) *Resumo Total da População que existia no ano de 1799*, compreendidas as quatro Freguesias desta cidade do Rio de Janeiro, até o último de Dezembro do dito ano. Também dos que nasceram e faleceram no mesmo ano de 1799. Mapa mandado organizar por ordem do Conde de Rezende. — População da cidade do Rio de Janeiro, discriminada em livres (brancos, pardos e pretos) e escravos. Contém algumas indicações sôbre a composição da população no que concerne: sexo, idade, estado civil e óbitos. O documento distingue uma categoria da população livre branca e de côr, a dos « agregados às casas », quantitativamente significativa e que constitui um traço marcante da sociedade brasileira da época. Como se trata de uma relação feita pelos párocos a partir dos róis das paróquias, não compreende os militares integrantes dos Regimentos de Linha, os vagabundos e várias outras categorias (pelo menos cêrca de 800 pessoas). Além disso, os dados cobrem exclusivamente as freguesias urbanas, não incluindo as suburbanas.

2) *População da Côrte do Rio de Janeiro em 1821*: documento reproduzido pela *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, tomo XXXIII, pp. 135-142. Compreende o número de fogos, de habitantes livres e escravos das freguesias urbanas e suburbanas do Rio de Janeiro no ano citado.

3) Fontes estatísticas oficiais:

1º *Aspectos Estatísticos do Distrito Federal*, DGEDF, 1950.

2º *Anuário Estatístico do Brasil*, 1908-1912.

3º *Recenseamento do Rio de Janeiro (DF)*, 1906, Catálogo 348 do AP.HRJ.

Destas fontes foram retirados dados demográficos relativos aos anos: 1821, 1849, 1856, 1870, 1872 e 1890. A pobreza dos recenseamentos oficiais torna impossível sua utilização exclusiva numa pesquisa de demografia histórica.

4) Almanques:

1º) *Almanack do Rio de Janeiro* (1816, 1817, 1824, 1827).

2º) *Almanack Seignot Plancher* (1828, 1829, 1832).

3º) *Almanack Geral do Império do Brasil* (1836, 1838).

4º) *Almanack Laemmert* (1857, 1858).

(2) Ernest Labrousse, « Voies nouvelles vers une histoire de la bourgeoisie occidentale aux XVIII^e et XIX^e siècles (1700-1850) », X Congresso internazionale di Scienze storiche, Roma, 1955.

(3) Bárbara Levy, *Projeto de Pesquisa*, U.F.F., 1971.

O levantamento dos almanaques (por amostragem, mas prosseguimos um levantamento exaustivo) forneceu dados sobre:

- comerciantes nacionais e estrangeiros na Praça do Rio de Janeiro;
- profissões, comércio e indústria no Rio de Janeiro em 1857-1858 (o Almanaque Laemmert fornece dados similares para todo o período 1844-1891; o *Pequeno Almanack do Rio de Janeiro*, para 1842-1843);
- a epidemia de cólera que atingiu a cidade em 1855-1856.

O levantamento exaustivo do *Almanack Laemmert* nos permitirá coligir dados importantes sobre o processo de urbanização dos subúrbios, examinado dos seguintes pontos de vista:

- papel das profissões ditas liberais (como índice de urbanização);
- comércio;
- artesanato e indústria; a indústria como elemento de retenção de população operária, evitando um esvaziamento das áreas suburbanas em função do declínio da produção para subsistência;
- tendência à fragmentação das grandes fazendas de exportação em lavouras;
- atividades específicas de cada freguesia.

b) Fontes localizadas mas ainda não utilizadas.

1) *Levantamento dos livros paroquiais existentes para a primeira metade do século XIX.* — A única paróquia que possui registros seriamente completos (batismo, casamento e óbito de homens livres e escravos) é a do Sacramento. As demais paróquias apresentam lacunas mais ou menos importantes e relativas a períodos diferentes. Os livros paroquiais oferecem dados que podem servir à história demográfica, mas não a uma classificação sócio-profissional. O estado de tais livros é ruim; a paróquia de Irajá restaurou os seus, e parte dos da paróquia de Santa Rita foram recopiados.

2) *Fontes relativas às artes e ofícios no Rio de Janeiro:* Biblioteca do Arquivo do Estado da Guanabara: *Vários Assuntos* — Códices: 43-3-57-41-1-24/5; 47-1-10/13; 50-1-11/12; *Vários Assuntos* — IECA — Códices: 45-2-5/12; 47-1-59; 49-3-54; 49-4-1.

3) *Fontes relativas e epidemias:* Biblioteca do Arquivo do Estado da Guanabara: *Epidemias de várias moléstias* — Códices: 42-4-58/65; 43-3-26/33 e 43-3-35.

4) *Fontes relativas à mão-de-obra e à marginalidade social:* Biblioteca do Arquivo do Estado da Guanabara: *Operários* — Códices: 40-3-35/7; 40-4-45/8; 41-45 e 43-1-25/31; 43-3-50/54. *Mendigos* — Códice: 46-2-89/90.

5) *Cartografia histórica do Rio de Janeiro*, de grande utilidade para o estudo da evolução urbana da cidade:

- 1º Planta da cidade de São Sebastião do Rio de Janeiro levantada, por ordem de S.A. o Príncipe Regente Nosso Senhor no ano de 1808. Feliz e memorável época de sua chegada à dita cidade. Impressão Régia, 1812.
- 2º Planta da cidade em 1858, organizada no Arquivo Militar pelos oficiais de exército: coronel de eng. F. Carneiro de Campos e tenente-coronel A.J. de Araújo, capitão de 1º cl. do Estado-Maior M.F.C. de Oliveira Soares, e o 1º tenente eng. A.L. de Abreu.
- 3º Primeira seção do caminho de ferro de Pedro II, que compreende desde o campo da Aclamação até Belém onde principia a Serra, 1860.
- 4º Cidade do Rio de Janeiro — in Atlas do Império do Brasil dedicado a S. Majestade o Imperador, Senhor D. Pedro II..., organizado por Cândido Mendes de Almeida. Rio de Janeiro, Lith Instituto Philomático, 1868, nº XV.

- 5° Mapa comercial do Rio de Janeiro da Companhia Fluminense Imperial Lith de S. Rensburg, 1870.
- 6° Mapa architectural da cidade do Rio de Janeiro — Parte comercial, pelo eng. Cel. J. Rocha Fragoso. Rio de Janeiro, Paulo Robin, 1874 (Mapa publicado por autorização do Corpo Legislativo, por decreto n° 2334 de 2 de agosto de 1873).
- 7° Planta da Cidade de São Sebastião do Rio de Janeiro, levantada pelo eng. Luis Schreiner. Rio de Janeiro, Leuginger & Filho, 1879.
- 8° Município Neuro — *in* Atlas do Império do Brasil pelo Conselheiro Barão Homem Melo e o ten. cel. de engenheiros Francisco Antonio Pimenta Bueno, organizado e gravado por Cláudio Lomelino de Carvalho. Rio de Janeiro, Paulo Robin & Cia., 1885, n° XVI.
- 9° Planta da cidade do Rio de Janeiro e subúrbios. Rio de Janeiro, Laemmert & Cia., s/d.

II. — ASPECTOS DA SOCIEDADE DO RIO DE JANEIRO (1808-1889)

a) Sumário da evolução histórica da cidade do Rio de Janeiro até o século XIX.

1) *Primeira fase.* A fundação do Rio de Janeiro em 1565 obedeceu a imperativos de ordem estratégico-militar (evitar a fixação de franceses, cobrir militarmente São Vicente e o Espírito Santo contra ataques indígenas). Tal função de praça-forte ficou bem evidenciada pela transferência do pequeno núcleo, logo após sua fundação, para o morro do Castelo, situação apropriada à defesa, mas não à formação de uma área de culturas de subsistência. Pouco a pouco, entretanto, uma zona de cultivos se formou em torno da área fortificada, ganhando a planície alagada, ou « Várzea »: lavouras e engenhos apareceram, igrejas se ergueram, o povoamento ganhou novas superfícies. No fim do século XVI (a partir de 1596 sobretudo), a cidade beneficiou-se com o surto comercial devido aos peruleiros que, vindos de Potosi, abasteciam-se no Rio de Janeiro, pagando as suas compras em moedas de prata. Por essa época, o núcleo urbano já se encontrava na planície.

2) *Segunda fase.* No século XVII, o Rio de Janeiro passou a desempenhar o papel de porto de mar, escoando a produção açucareira da região do recôncavo da Guanabara, à qual servia de via de acesso natural, abrigando e abastecendo os navios das rotas oceânicas. Além disso, a cidade serviu de ponto forte para a conquista e a defesa do Sul: por exemplo, foi a partir dela que se organizou a expansão na região platina; o governador do Rio de Janeiro, Manuel Lobo, foi o fundador da Colônia do Sacramento em 1680. Como área produtora de açúcar, o Rio de Janeiro — com engenhos de maior produtividade — entrou em concorrência com o Nordeste, ocupando o terceiro lugar no século XVII e no início do século seguinte, após Pernambuco e a Bahia.

3) *Terceira fase: o ciclo do ouro.* A partir dos últimos anos do século XVII, foram descobertas minas de ouro, sobretudo na região consequentemente chamada das Minas Gerais, e o Rio de Janeiro, comandando um feixe de caminhos, gargantas e vias naturais de transporte que pela Serra do Mar ganhavam a região mineira, tornou-se o intermediário entre a área de mineração e a Metrópole, do ponto de vista econômico e fiscal. O escoamento da riqueza do planalto se fazia pelo porto do Rio de Janeiro, por onde entravam alimentos e produtos manufaturados para abastecer as Gerais. No entanto, o aparecimento de um mercado interno pelo afluxo de população — vinda de outras regiões brasileiras e da Europa — às zonas de mineração incentivou também o desenvolvimento, na própria região do Rio de Janeiro, da lavoura de subsistência, e, na cidade, das atividades manufatureiras: quando, em 1785, D. Maria I decretou a supressão das manufaturas têxteis da colônia, tal ramo de atividade estava aí já bem desenvolvido, como se depreende do ofício do vice-rei Luis de Vasconcelos e Souza, encarregado

de fazer executar a medida (12 de julho de 1788). O contrabando de ouro e de mercadorias era também uma fonte importante de acumulação de capitais no Rio de Janeiro.

Em 1763, a transferência da capital para o Rio de Janeiro e a nova organização administrativa devida ao ministro marquês de Pombal expressavam com atraso — a produção aurífera já declinava — a transferência do eixo econômico do Brasil para o centro-sul (minas, pecuária).

O impulso que recebeu a cidade com o ciclo do ouro — ela adquire então uma projeção sem precedentes — se expressou em sua expansão urbana: desenvolvimento de novas áreas residenciais, multiplicação das casas comerciais, dos trapiches e estaleiros, subdivisão das freguesias urbanas, criação de freguesias suburbanas.

4) *Quarta fase.* Com o declínio do ouro após 1760, e até a afirmação do café como novo produto básico de exportação (por volta de 1830-1840), a economia brasileira atravessou uma longa fase depressiva. O Rio de Janeiro, porém, tornando-se sede da monarquia portuguesa em 1808, sofreu um processo de recuperação, após haver sido abalado pela retração do consumo no interior do país, correlato ao declínio da mineração aurífera. O afluxo de consumidores de alto poder aquisitivo (a corte), a abertura dos portos, a instalação de um aparelho de Estado com o consequente aumento das despesas públicas, permitiram que a cidade crescesse rapidamente durante a primeira metade do século XIX, e se desenvolvesse economicamente, sobretudo do ponto de vista comercial. O Rio de Janeiro, com a eliminação do intermediário metropolitano e com o comércio ativo que passou a desenvolver com as regiões do Prata e do Peru, — destacadas do Império espanhol — tornou-se um porto de grande importância, e mesmo o centro diplomático e comercial britânico na América do Sul. Entretanto, a expansão comercial não foi seguida de um desenvolvimento comparável do artesanato e das manufaturas: o livre-cambismo assegurava o predomínio absoluto no mercado brasileiro dos produtos da indústria inglesa. E, a longo prazo, os efeitos de um incremento das importações não acompanhado por uma dinamização do setor exportador se fizeram sentir através um desequilíbrio financeiro, acarretando uma política de emissões monetárias e de empréstimos sistemáticos ao exterior, e um aumento dos preços dos produtos importados. As revoltas que estouraram no Rio de Janeiro em 1831 e 1832 refletiam, entre outras causas, o processo inflacionário e o consequente empobrecimento de largas camadas da população urbana. Por outro lado, a agricultura de subsistência que aparecera na região guanabarina em função do mercado das minas sofreu a concorrência da própria zona onde antes se desenvolvera a mineração: o esgotamento dos filões nelas provocou uma expansão da produção de alimentos.

5) *Quinta fase: o ciclo do café do Paraíba.* A partir dos anos 1830-1840, o desenvolvimento da produção cafeeira na província do Rio de Janeiro, no leste paulista e na região fronteira de Minas Gerais repercutiu sobre a cidade do Rio de Janeiro, cujo porto escoava todo essa produção. Velhos e novos caminhos, e mais tarde o surgimento da rede ferroviária, ligaram-na ao planalto fluminense, à zona da Mata, ao planalto mineiro e ao sul do Espírito Santo; a circulação logo ultrapassou a da época do ciclo do ouro. O Rio de Janeiro era o centro de abastecimento em gêneros alimentícios e em mão-de-obra das fazendas cafeeiras: com o fim do tráfico (1850), era pelo porto do Rio de Janeiro que os escravos de outras províncias entravam para serem encaminhados às regiões produtoras de café. A cidade sofreu um grande surto comercial e financeiro, ligado ao entreposto, à comercialização e ao financiamento do café. Como a nova expansão do mercado interno não resultou numa evolução do setor de produção de subsistência, a hipertrofia comercial se expressou, no Rio de Janeiro, pela urbanização das áreas suburbanas, onde apareceram novas freguesias que se tornavam urbanas como as já anteriormente existentes.

O fim do tráfico negreiro liberou capitais, impulsionou o setor bancário, os investimentos modernizadores e em geral o mercado financeiro, alimentado de maneira crescente pela entrada de capitais estrangeiros, ingleses sobretudo.

Os escravos da cidade eram encaminhados à zona cafeeira: na zona urbana, o trabalho assalariado se generalizava.

A crise da economia cafeeira do Vale do Paraíba a partir de 1870, reduzindo a capacidade de importar, e medidas protecionistas de caráter fiscal, foram alguns dos fatores que favoreceram, no Rio de Janeiro, a transição da manufatura à indústria fabril. Tal transição foi facilitada por sua proximidade em relação à zona onde se concentrava o essencial do mercado consumidor nacional, por sua condição de porto (entrada de matérias-primas vindas de outras províncias ou do exterior), pela presença do governo central.

O rápido crescimento da cidade no século XIX, que teve de enfrentar dificuldades múltiplas ligadas ao meio geográfico, acompanhou-se de profundas alterações das funções e características das diferentes freguesias urbanas e suburbanas, aceleradas ainda pelo desenvolvimento da rede de transportes urbanos (bondes) e suburbanos (trens).

b) Aspectos demográficos (Quadros I, II, III, VI, VII, VIII).

A análise do material estatístico reunido nos quadros acima citados conduz-nos a perceber as seguintes fases de evolução da população global do Rio de Janeiro no nosso período:

1) *Entre 1799 e 1849*, constata-se um crescimento médio anual importante da população, embora a economia brasileira, no seu conjunto, atravessasse, durante a maior parte desse período, uma fase depressiva de longa duração.

2) *Entre 1849 e 1856*, ocorre um decréscimo sensível da população que somente em 1872 volta a apresentar aproximadamente a mesma cifra de 1849.

3) Enfim, o crescimento volta a ser considerável *entre 1872 e 1890*, apesar do declínio da economia cafeeira escravista do Vale do Paraíba.

Consideremos mais em detalhe tais fases, tentando explicá-las e agregando alguns outros dados relativos à demografia.

1) *Primeira fase, 1799-1849*. Apresentamos no *Quadro I* a população da cidade do Rio de Janeiro em 1799, considerando-se a sua composição étnica (brancos, pardos e pretos livres e escravos). A percentagem de homens livres e a de escravos eram então respectivamente de 65,5% e 34,5%; levando-se em conta os critérios étnicos, o elemento branco constituía 45,1% e os libertos 20,4% da população da cidade. Tais dados se referem exclusivamente à área urbana.

Se compararmos esses dados com os de 1821 (*Quadro II*) veremos que a taxa de crescimento da população urbana é de 2,8% entre 1799 e 1821, o que mostra que no Rio de Janeiro houve uma expansão demográfica urbana acelerada no período, não correspondendo à fase depressiva da economia brasileira (*Quadro III*). Em 1821, a proporção entre homens livres e escravos era de 54,4% e 45,6%, respectivamente.

Entre 1821 e 1849, a taxa de crescimento médio anual da população suburbana foi de apenas 2,5%, enquanto a da urbana foi de 3,1%. Considerando-se período do mais vertiginoso aumento do século XIX, 1838-1849, a população suburbana cresceu de 3,7%, enquanto a urbana cresceu de 7,1% (*Quadro III*). A população de escravos, em 1849, era maior na cidade que nos subúrbios, em números absolutos; no entanto, nos subúrbios a população escrava era majoritária em relação à população livre:

<i>Total da cidade</i>	48,8% de escravos e 51,2% de livres
<i>Subúrbios</i>	55,7% de escravos e 43,3% de livres.

O aumento importante da população do Rio de Janeiro na primeira metade do século XIX liga-se, já o dissemos, a fatores vinculados à instalação da Corte portuguesa e à expansão comercial consecutiva à abertura dos portos (1808). Por outro lado, a inferioridade da taxa de crescimento da população suburbana se comparada à urbana liga-se ao declínio da produção de subsistência da região suburbana, apesar da dilatação do consumo urbano, devida ao desenvolvimento de áreas de produção agrícola de subsistên-

QUADRO I
População da cidade do Rio de Janeiro em 1799

Somas Parciais	Conventos	Santa Rita	São José	Candelária	Sé Catedral	Freguesias Urbanas da Cidade do Rio de Janeiro
133	8	13	42	24	37	Branços
3 292		1 712	310	490	780	
3 292		1 712	310	490	780	
1 707		628	206	501	372	
881	4	112	215	87	463	
268		27	101	59	81	
773		116	120	137	400	
1 616		857	280	293	186	
1 971		720	402	520	329	
647		202	116	133	190	
5 008	670	651	203	1 343	2 141	
19 578	682	6 750	2 305	4 082	5 759	Soma
3			1		2	Pardos libertos
460		152	205	33	70	
460		152	205	33	70	
197		25	102	18	52	
408		97	120	19	172	
140		24	95	7	14	
193		36	100	13	44	
485		210	160	18	97	
628		190	202	27	209	
246		31	98	39	78	
1 007	123	48	96	233	507	
4 227	123	965	1 384	440	1 315	Soma
473		154	223	38	58	Pretos libertos
473		154	223	38	58	
403		205	130	19	49	
613		250	160	39	164	
183		53	101	3	26	
195		37	112	7	39	
503		318	119	7	59	
586		220	160	18	88	
456		202	106	20	128	
700		98	89	141	372	
4 585		1 691	1 523	330	1 041	Soma
2 400	63	1 705	308	199	125	Escravos/as até 7 anos
11 805	340	967	3 120	4 261	3 117	Ditos de mais de 7 anos
781		319	156	176	130	Ditos nascidos 1799
14 986	403	2 991	3 584	4 636	3 372	Soma
43 376	1 208	12 397	8 796	9 488	11 487	Soma de toda a população
571		179	150	86	156	Falecidos livres*
515		338	36	102	39	Falecidos escravos*
1 086		517	186	188	195	Soma*

Falecidos no Hospital de El-Rei 77
 Pobres no Hosp. Misericórdia 132
 Indigentes sepultados no Cemitério da Misericórdia 139
 Escravos sepultados no Cemitério da Misericórdia 815
 Soma 2 296

N.B. A tropa só vai incluída neste mapa no número de mortos do Hospital Real.

Fonte : Resumo Total da População que existia no ano de 1799, compreendidas as quatro Freguesias desta cidade do Rio de Janeiro, até o último de Dezem-

bro do dito ano. Também dos que nasceram e faleceram no mesmo ano de 1799. Mapa mandado organizar por ordem do Conde de Rezende.

QUADRO II
População da cidade do Rio de Janeiro em 1821

Freguesias	Fogos	Livres	Escravos	Total	
Sacramento (Sé)	3 352	12 525	9 961	22 486	U r b a n a s
Candelária	1 434	5 405	7 040	12 445	
São José	2 272	11 373	8 438	19 811	
Santana	1 351	6 887	3 948	10 835	
Santa Rita	1 742	6 949	6 795	13 744	
Total	10 151	43 139	36 182	78 321	
Engenho Velho	546	1 871	3 006	4 877	S U B U R B A N A S
Lagoa	246	937	1 188	2 125	
Irajá	376	1 577	2 180	3 757	
Jacarepaguá	457	2 561	3 280	5 841	
Campo Grande	604	2 480	3 148	5 628	
Inhaúma	303	1 127	1 713	2 840	
Guaratiba	588	2 642	2 792	5 434	
Ilha Governador	182	708	987	1 695	
Ilha Paquetá	127	563	614	1 177	
Total	3 429	14 466	18 908	33 374	
Total Global	13 580			112 695	

Fonte: População da Côrte do Rio de Janeiro em 1821: *Revista do Instituto Histórico e Geográfico*, XXXIII, p. 135-142.

QUADRO III
Taxa do crescimento anual médio da população do Rio de Janeiro no século XIX

	1799 à 1821	1821 à 1838	1838 à 1849	1821 à 1849	1799 à 1849
Urbana	2,8 %	1,2 %	7,1 %	3,1 %	3,1 %
Suburbana	—	1,1 %	3,7 %	2,5 %	—
Total	—	1,17 %	6,3 %	3,1 %	—

	1849 à 1872	1872 à 1890	1849 à 1890	1799 à 1890	1821 à 1890
Urbana	0,3 %	3,7 %	1,8 %	2,5 %	1,5 %
Suburbana	-1,3 %	4,1 %	1,1 %	—	—
Total	0,1 %	3,3 %	1,7 %	—	2,2 %

Fontes:

1799 — Mapa dos Roes Paroquiais, mandado organizar pelo Vice-Rei Conde de Rezende.

1838, 1870, 1872 — *Aspectos Estatísticos do Distrito Federal*. D.G.E.D.F., 1950 a *Anuário Estatístico do Brasil*, 1908-1912.

1821, 1849, 1856, 1890 — Recenseamento do Rio de Janeiro (D.F.), 1906. Catálogo 348 do AP. HRJ.

cia mais importantes no interior do país. Uma outra indicação nêsse sentido é o fato de as freguesias suburbanas tenderem à urbanização e as urbanas se subdividiem em função da pressão populacional; em 1838, havia 8 freguesias suburbanas e tal número permaneceu estacionário até o fim do século, enquanto as urbanas passaram de 8 a 13, de 1838 a 1890 (*Quadro VI*).

2) *Segunda fase, 1849-1872*. Entre 1849 e 1856, a população declinou brutalmente, seguindo-se um período de recuperação que restabeleceu, em 1872, a cifra de 1849 (*Quadro VII*). O decréscimo

QUADRO IV
Comerciantes nacionais e estrangeiros da praça do Rio de Janeiro (Amostra)

Ruas	1816		1817		1824		1825		1826		1827	
	N	E	N	E	N	E	N	E	N	E	N	E
Direita	63	11	71	14	40	10	44	16	45	14	41	15
Quitanda	33	3	37	3	20	3	26	5	17	6	23	5
Pescadores	23	12	30	10	21	6	20	10	21	10	17	10
Alfândega	15	7	13	5	8	7	9	6	10	7	9	5
Ouvidor	4	13	5	14	9	12	11	13	18	18	9	10
Violas	13	3	13	4	9	5	5	4	6	3	12	4
Sabão	11	2	11	1	11	2	10	1	6	1	10	1
Rosário	10		11	1	12	2	13	2	12	3	14	2
Trás do Hospício	12	2	10	3	9	2	5*	8	5	8	7	9
São Pedro	14	2	16	1	23	3	21	2	22	1	17	1
Candelária	4	2	6	2	9		9	1	10	1	12	1
Total	202	57	223	58	171	52	173	68	164	72	171	58

Ruas	1829		1832		1936		1838	
	N	E	N	E	N	E	N	E
Direita	35	28	41	21	33	18	34	18
Quitanda	16	14	19	13	36	21	36	20
Pescadores	13	13	19	16	7	14	7	15
Alfândega	8	15	11	16	2	12	2	13
Violas	5	4	7	9	6	7	6	7
Sabão	5	7	12	10	5	7	4	7
Rosário	10	3	12	2	9		7	
Trás do Hospício	4	8	10	10	7	4	7	4
São Pedro	11	4	18	4	10	4	10	4
Candelária	5	2	9	1	9	4	9	4
Total	112	98	158	102	124	91	122	92

Fontes :

1816, 1817, 1824, 1827 — *Almanack do Rio de Janeiro*.

1828, 1829, 1832 — *Almanack Seignot Plancher*.

1836, 1838 — *Almanack Geral do Império do Brasil*.

constatado em 1856 pode ter sido causado, pelo menos em parte, por epidemias como a de *colera morbus* que atingiu a cidade entre julho de 1855 e maio de 1856 e durante a qual faleceram 4 918 pessoas (*Almanack Laemmert, 1857*). Para esclarecimento dêste ponto extremamente importante, mas obscuro, impor-se-ia, como primeira etapa, o estudo dos códices sobre epidemias que citamos na parte I, b e a análise da *causa mortis* nos livros de óbitos de uma amostragem de paróquias. Uma tal fase depressiva da curva populacional nesse período é tanto mais difícil de explicar por tratar-se do apogeu da economia cafeeira do Vale do Paraíba em relação à qual o Rio de Janeiro constituía um polo econômico.

3) *Terceira fase, 1872-1890*. Nessa fase, a taxa de crescimento médio anual da população foi de 3,3%, o que indica que a cidade não sofreu em sua expansão demográfica os efeitos do declínio da

Esparaguerios	6	5	Fabrica de Seges Carmagens	24	28	136	136
Estamparias e grav.	15	14	" Formas e utens. sapateiro	2	3	16	16
Estampas e F. br. Tabaco	7	6	" Velas de sebo	25	27	12	12
Fábricas			" Vinagre	4	4	9	9
" Asfalto e Mármore	4	4	" Camas de Ferro	4	5	17	17
" Azeite de Sebo	6	6	" Prod. Químicos e Farmc.		3	9	9
" Banheiras	2	2	Ferrarias	9	17	34	34
" Bilhares	3	2	Ferreiros e Serralheiros	60	64	27	27
" Burras, Balanças	2	2	Flores de seda	5	5	5	5
" Café torrado	13	15	Fogueiros	9	10	4	3
" Chapéus	2	2	Fundidores galvanizados	15	18	12	12
" Caixas de Selinos	2	3	" de Sinos	4	4	25	24
" Depósito Camisas	8	4	" de tipos	2	2	27	29
" " Cerveja	6	9	Funileiros, latoeiros	61	65	8	6
" Calçados	2	2	Gravadores em vidros	3	3		
" Chapéus finos	21	22	Hotéis	46	46		
" Lojas de Chapéus	46	45	Casas de Pasto	48	46		
" Chapéus de Sol	25	26	Hortículos	11	11		
" Charutos e Cigarros	111	121	Lampistas	11	12		
" Chocolate	7	7	Lapidários	5	4		
" Conservas alimentícias	1	2	Laboratórios, metais prec.	1	2		
" Couros envernizados	2	1	Litogravuras	17	15		
" Fogões	2	3	Maquinistas e Bombeiros	18	20		
" Instrumentos cirurg.	5	6	Marcenaria	105	105		
" " música	2	2	Mestres canteiros	4	5		
" Fundas	3	5	Modistas. Costureiras	61	65		
" Coletes	4	5	Olarias	4	2		
" Licores, Refrescos	14	12	Negoc. ouro e prata	120	119		
" Dourador e Uniformes mil.	1	1	Padarias	129	126		
" Graxa	1	1	Pasteiros	5	4		
" Máquinas a Vapor	1	1	Pautadores de papel	6	6		
" Massas	3	2	Pedreiros	6	7		
" Figuras de Gesso	1	1	" e Mestres de Obra	5	7		
" Móveis	6	7	Pintores cenógrafos	3	3		
" Depósito Papelão	3	5	" seges, liteiras, etc	30	30		
" " Pentes	5	5	Poleiros	4	4		
" " Planos e órgãos	7	8	Prep. H. Natural	2	2		
" " Rapé	10	11	Quartos e salas -- aluguel	8	11		
" " Sabão e Oleos	19	20	Refinadores de açúcar	24	23		
" Rolhas	2	2	Relógios	56	56		

Fonte :
Almanack Leammert, ano : 1857 e 1858.

QUADRO VI
Evolução da população da cidade do Rio de Janeiro no século XIX

Freguesias	1799	1821	1838	1849	1856	1870	1872	1890	
Sacramento (Se)	11.487	22.486	24 256	x	x	24 429	27 077	x	Freguesias Urbanas
Candelária	9 488	12 445	10 113	x	x	9 239	10 005	x	
São José	8 796	19 811	14 410	x	x	20 220	20 282	x	
Santa Rita	12 397	13 744	14 557	x	x	23 810	34 835	x	
Santana	—	10 835	15 773	x	x	36 686	38 903	x	
Lagoa	—	2 125	3 319	x	x	11 304	13 616	x	
Glória	—	—	6 568	x	x	18 624	22 485	x	
Engenho Velho	x	4 877	8 166	x	x	13 195	20 693	x	
Santo Antônio	—	—	—	—	x	17 427	14 130	x	
São Cristovão	—	—	—	—	—	9 272	10 961	x	
Espírito Santo	—	—	—	—	—	10 796	15 756	x	
Gávea	—	—	—	—	—	—	—	x	
Engenho Novo	—	—	—	—	—	—	—	x	
Irajá	x	3 757	5 034	x	—	5 749	5 910	x	Freguesias Suburbanas
Jacarepaguá	x	5 841	7 302	x	—	7 633	8 218	x	
Campo Grande	x	5 628	7 519	x	—	9 593	9 747	x	
Inhaúma	x	2 840	3 091	x	—	7 190	7 444	x	
Guaratiba	x	5 434	9 385	x	—	6 918	7 627	x	
Ilha do Governador	x	1 695	2 391	x	—	2 594	2 856	x	
Ilha de Paqueta	x	1 177	1 517	x	—	1 260	1 409	x	
Santa Cruz	—	—	3 677	x	—	3 445	3 018	x	
Total	—	122 695	137 078	266 466	151 776	235 381	266 831	522 651	

Fontes :

1799 — Mapa dos Roes Paroquiais, mandado organizar pelo Vice-Rei Conde de Rezende.

1838, 1870, 1872 — *Aspectos Estatísticos do Distrito Federal*. DGEDF, 1950 e *Anuário Estatístico do Brasil*, 1908-1912.

1821, 1849, 1856, 1890 — Recenseamento do Rio de Janeiro (DF.) 1906 — Catálogo 348 do A.P.H.R.J.

economia cafeeira escravista. Por outro lado, em 1872, para uma população total de 266 831 habitantes havia apenas 47 084 escravos, ou seja, 18,3% da população global. Isso se explica pelo fato de ter-se tornado anti-econômica a propriedade de escravos na cidade. Quanto ao aumento da população global, apesar da crise da economia cafeeira, parece estar ligado à industrialização em que o Rio de Janeiro foi pioneiro e que se acelerou no período 1885-1889.

c) Aspectos sócio-profissionais (Quadros I, IV, V e IX).

1) O desaparecimento da categoria dos « agregados às casas » : generalização do trabalho assalariado.

No mapa mandado organizar, em 1799, pelo Vice-Rei Conde de Rezende (*Quadro I*), discriminava-se a categoria dos « agregados às casas » que representava uma cifra quase correspondente à metade do número de escravos. Tais agregados eram brancos, pardos livres e pretos fôrros, na proporção seguinte, em relação à população total:

<i>Agregados brancos</i>	1,15%
<i>Agregados pardos libertos</i>	0,23%
<i>Agregados negros libertos</i>	0,16%

Ora, tal categoria desaparece, definitivamente, a partir dos dados correspondentes a 1821, indicando uma tendência à reprodução do trabalho por assalariamento e a extinção gradual de formas de depen-

QUADRO VII
População da cidade do Rio de Janeiro no século XIX

	1799	1821	1838	1849	1856	1870	1872	1890
Cidade	43 376	79 321	97 162	205 906	115 226	191 002	222 313	429 745
Subúrbios	(*)	33 374	39 916	60 560	36 550	44 379	44 518	92 906
Total		112 695	137 078	266 466	151 776	235 381	266 831	522 651

(*) Não conseguimos ainda localizar esses dados.

QUADRO VIII
Levantamento dos Livros Paroquiais = Rio de Janeiro, 1800-1850 (*)

Paróquia	Bat. Livres	Bat. Escravos	Casamentos	Obitos livres	Obitos Esc.
Sacramento	1800-1850	1800-1850	1800-1850	1800-1850	1800-1850
Candelária	1800-1850	1800-1850	1800-1850	1800-1850	1800-1833
Irajá	1800-1808 1824-1850	1800-1809	1800-1850	1800-1803 1810-1823	1800-1815
Jacarepaguá	1800-1816	1800-1818	1800-1823	1800-1829	1800-1817
Campo Grande	1800-1807	1800-1814 1837-1850		1800-1812	
Inhaúma	1800-1821 1847-1850	1800-1821	1847	1826-1850	1810-1850
Santa Rita	1800-1850	1800-1850	1821-1850	1800-1850	1800-1850
São José	1808-1850	1802-1850	1819-1850	1800-1850	1825-1850
Engenho Velho	1800-1850	1800-1850	1800-1828	1800-1850	1800-1850
Santa Cruz	1822-1850	—	—	—	—
Ilha Paquetá	1825-1850	1827-1850	1826-1850	1831-1850	1849-1850
Il. Governador	—	—	—	—	—
Santana	1817-1850	1817-1830 1845-1850	1817-1850	1817-1846	—

(*) As paróquias de Guaratiba e Laranjeiras ainda não foram visitadas.

dência doméstica. Naturalmente, essa tendência à generalização do assalariamento foi reforçada, mais tarde, primeiro pela tendência a vender os escravos à zona cafeeira, depois pelo surto de industrialização, fatores esses já mencionados.

2) O afluxo de comerciantes estrangeiros.

A abertura dos portos, em 1808, e o tratado de comércio com a Inglaterra, em 1810, foram fatores de incentivo à instalação no Rio de Janeiro de um número considerável de comerciantes estrangeiros, em função da grande expansão do comércio que se seguiu a tais medidas. O levantamento de dados fornecidos pelos almanaques publicados no Rio de Janeiro no século XIX permite constatar tal afluxo e verificar a proporção de comerciantes estrangeiros e nacionais nas diferentes ruas comerciais da

QUADRO IX
Freguesias suburbanas-codificação socio-profissional — 1857 (Amostra)

Comércio, Indústria e Profissões	Irajá	Campo Grande	Guaratiba	Santa Cruz	I. Paquetá	Inhaúma	I. Governador	Jacarepaguá
Professores las letras	1	1	1	1	2	2	1	1
Médicos	1	3			2	4		1
Cirurgião		1	3					1
Vacinador		1	1	1				
Farmacêutico		3	1	1				
Casas de Negócio	1	36	17	11	7			36
Hospedarias	3	4				3		
Fogueteiros		2						
Fabricantes de tecidos		1						
Padarias		3			1			
Ferreiros		2			1			
Barbeiros		2						
Lojas de sapateiros		2						
Ourives		2						
Fazendas de açúcar	11	12	5					
Fazendas de aguardente		7						
Fazendas de café		79	44		10	1	16	
Cal	1							
Pesca			9	3				
Lavradores				12				91
Fazendas de gado				1		1		
Trapiche-armazem de café, fazendas e molhados						1		
Fábricas de louças						1		
Fabricas de telhas						3		
Fabricas de cola						2		
Fabricas de aguardente							1	
Fabricas de velas e sabão								
Fazendeiros não determinados								7

Fonte : *Almanack Laemmert*, 1857.

cidade. O *Quadro IV* constitui uma amostragem que indica as possibilidades de tal tipo de pesquisa. Escolhemos para estabelecê-lo as principais ruas de comércio da cidade onde se encontravam instalados os mais importantes ramos e onde se concentravam, sobretudo, os estrangeiros. O levantamento total do período permitirá chegar a conclusões interessantes sobre a variação anual da importância do comércio estrangeiro, completando-se tais dados com fontes de outras procedências.

3) Profissões, comércio e indústria no Rio de Janeiro.

O *Pequeno Almanack do Rio de Janeiro* e o *Almanack Laemmert* permitem reconstituir para o período 1842-1891 o número de profissionais ditos liberais, de casas comerciais e de indústrias (artesanais e mais modernas) existentes na cidade, com grande riqueza de pormenores. O levantamento de tais informações está sendo feito e o *Quadro V* constitui uma amostragem que permite verificar o interesse oferecido por tal tipo de documentação, principalmente se confrontada com as fontes relativas às artes e ofícios no Rio de Janeiro que localizamos na Biblioteca do Arquivo do Estado da Guanabara (ver a parte I, b).

4) *A codificação sócio-profissional como critério para o estudo da urbanização das freguesias suburbanas.*

Os mesmos almanaques possibilitam, ainda, a análise de um processo a que já fizemos referência anteriormente: a conversão das paróquias suburbanas à atividades de tipo urbano. Com efeito, como eles cobrem um período longo, o estudo da evolução dos subúrbios de uma economia sobretudo agrícola (fazendas, lavouras) a uma economia comercial e industrial, e a verificação do peso crescente dos profissionais liberais na sociedade suburbana, tornam-se possíveis. O *Quadro IX* constitui uma amostragem que, como o indicámos à página 3, não esgota tôdas as possibilidades da documentação citada.

III. — CONCLUSÃO

Acreditamos que o prosseguimento de nossa pesquisa, sobretudo o levantamento e a utilização dos dados contidos nos livros paroquiais e nas fontes manuscritas que localizámos na Biblioteca do Arquivo do Estado da Guanabara, permitirão o esclarecimento de um grande número de aspectos desconhecidos ou mal conhecidos da história demográfica e social do Rio de Janeiro. Por ora, se algumas grandes linhas de evolução podem ser vislumbradas, as lacunas, os pontos obscuros e os detalhes que nos escapam são ainda muito numerosos. Acreditamos, porém, na utilidade de indicar a existência, a natureza e a localização de fontes de grande interesse para a história da cidade no século XIX.

BIBLIOGRAFIA

- [1] Isa ADONIAS. — *A cartografia histórica do Rio de Janeiro*, in Aspectos da Geografia Carioca, C.N.G., I.B.G.E., 1962.
- [2] ANTONIL. — *Cultura e Opulência do Brasil por suas Drogas e Minas*, texte de l'édition de 1711, traduction et commentaires par A. Mansuy, Université de Paris, 1968.
- [3] Deoclécio de Paranhos ANTUNES. — *Transformações no quadro urbano e evolução do Rio de Janeiro*, in Aspectos da Geografia Carioca, C.N.G., I.B.G.E., 1962.
- [4] Paul BERGER. — *Bibliografia do Rio de Janeiro de viajantes e autores estrangeiros (1531-1900)*, Liv. São José, Rio de Janeiro, 1964.
- [5] Lysia Maria Cavalcanti BERNARDES. — *Importância da posição como fator de desenvolvimento do Rio de Janeiro e Evolução da paisagem urbana do Rio de Janeiro até o início do século XX*, in Aspectos da Geografia Carioca, C.N.G., I.B.G.E., Rio de Janeiro, 1962.
- [6] C. R. BOXER. — *A idade de Ouro do Brasil*, Cia. Editôra Nacional, São Paulo, 1963.
- [7] Fernão CARDIM. — *Tratado da Terra e Gente do Brasil*, 2a. ed., São Paulo, 1939.
- [8] DUGUAY-TROUIN. — *Memórias*, Revista do Instituto Histórico e Geográfico, T. XLVII.
- [9] Miriam ELLIS. — *Contribuição ao estudo do abastecimento das áreas mineradoras do Brasil no século XVIII*, MEC, Rio de Janeiro, 1961.
- [10] Gilberto FERREZ. — *O que ensinam os antigos mapas e estampas do Rio de Janeiro*, Rev. do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, julho/setembro 1965 e jan/março 1968.
— *O campo na cidade*, Revista do Patrimônio Histórico e Geográfico Brasileiro, vol. 278, jan/março 1968.
- [11] Felisberto FREIRE. — *História da Cidade do Rio de Janeiro*, vol. II.
- [12] Celso FURTADO. — *Formação Econômica do Brasil*, Ed. Fundo de Cultura, Rio de Janeiro, 1963.
- [13] Lopes GONÇALVES. — *Arruamento dos misteres*, Rev. do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, vol. 219.

- [14] Alberto Ribeiro LAMEGO. — *O homem e a Guanabara*, I.B.G.E., Rio de Janeiro, 1948.
- [15] LEMOS BRITO. — *Pontos de partida para a História econômica do Brasil*, col. Brasiliana, Cia. Ed. Nacional, S. Paulo, 1939.
- [16] John LUCCOCK. — *Notas sobre o Rio de Janeiro e partes meridionais do Brasil*, Liv. Martins, S. Paulo, 1942.
- [17] Nícia Vilela LUZ. — *A luta pela industrialização do Brasil*, Edit. Difel, S. Paulo, 1961.
- [18] OLIVEIRA VIANA. — *Resumo histórico dos inquéritos censitários realizados no Brasil*, in Recenseamento do Brasil, 1920.
- [19] Maria Novais PINTO. — *A cidade do Rio de Janeiro: evolução física e humana*, Revista Brasileira de Geografia, abril/junho 1965.
- [20] José de Souza Azevedo PIZARRO DE ARAÚJO. — *Memórias Históricas do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, 1945/46.
- [21] Caio PRADO Junior. — *História Econômica do Brasil*, Ed. Brasiliense, S. Paulo, 1963.
- [22] Frei Vicente SALVADOR. — *História do Brasil, 1500-1627*, S. Paulo, 1918.
- [23] Luis Gonçalves dos SANTOS (Pe. Perereca). — *Memórias para servir à História do Reino do Brasil*.
- [24] Helio Schlittler SILVA. — *Tendências e características do comércio exterior do Brasil no século XIX*, Rev. História da Economia Brasileira, n° 1, ano 1, junho 1963.
- [25] Roberto SIMONSEN. — *A evolução industrial do Brasil*, S. Paulo, 1939.
— *Aspectos da história econômica do café*, Rev. do Arquivo de São Paulo, n° LXV, 1940.
- [26] Nelson Werneck SODRÉ. — *Formação histórica do Brasil*, Ed. Brasiliense, S. Paulo, 1963.
- [27] Stanley STEIN. — *Grandeza e Decadência do café*, Ed. Brasiliense, S. Paulo, 1961.
- [28] VARNHAGEN. — *História Geral do Brasil*, Ed. Melhoramentos, 7a. ed., S. Paulo, 1962.
- [29] Hélio VIANA. — *História do Brasil*, Ed. Melhoramentos, S. Paulo, 1963.
- [30] John WHITE. — *Journal of a Voyage to the New South Walès*, Londres, 1790.

INTERVENTIONS

M^{me} de Queirós Mattoso. — Pediria em primeiro lugar uma precisão maior no que se refere às fontes: a documentação indicada na comunicação a título « Artes e Ofícios no Rio de Janeiro », « Epidemias », e finalmente « Mão-de-obra e marginalidade social ». No caso da Bahia, encontramos documentos referentes a esses problemas quase que exclusivamente no último quartel do século XIX. Gostaria portanto de saber se o Rio de Janeiro possui uma documentação de mais longa data. Também com relação ao registros paroquiais referidos, gostaria que nos fôsse indicada com precisão a magnitude das lacunas existentes. Ainda uma última questão quanto a fontes: os dois documentos: « Resumo da população do Rio de Janeiro em 1799 » e « População da côrte em 1821 — que, parece, constituem a base do trabalho — permitem uma utilização comparativa? Pergunto se há uma identidade ou semelhança de critérios adotados nos dois recenseamentos.

A segunda questão — que aliás me toca de perto, pois tive ocasião de estudar o mesmo problema para o caso da Bahia — diz respeito à questão dos agregados de casa. A senhora afirma em sua comunicação o desaparecimento dos mesmos entre 1799 e 1821. Ora, essa afirmação me pareceu demasiadamente radical, já que, pelo menos no que diz respeito à Bahia, a presença do agregado é uma presença constante para todo o século XIX, e mesmo para o século XX pode-se notar sua presença. E, mesmo sem fazer literatura, poderia lembrar que nas obras de Machado de Assis, que tratam sobretudo da parte final do século XIX, a presença do agregado é notável. Voltando ao caso de Salvador, notamos que ainda hoje existem os que recebem alimentos e roupas de uma determinada casa, no sentido de família. E há que notar-se que Salvador é uma cidade voltada para a industrialização, com mais de um milhão de habitantes. Portanto, creio que a afirmação categórica de que o agregado desaparece no Rio de Janeiro entre o final do século XVIII e os primeiros anos de 1800, é demasiado taxativa, ainda mais considerando-se que as mudanças sociais nesse período são ainda lentas.

M^{me} Linhares. — Gostaria de dar algumas palavras iniciais às questões levantadas pela professora Kátia Mattoso, e em primeiro lugar que os trabalhos realizados no Rio de Janeiro do qual apresentamos agora os resultados parciais, foram feitos em grande parte sob a inspiração dos trabalhos realizados na Bahia. Na realidade, o objetivo era mesmo uma colaboração mais estreita entre nós do Rio e a professora Kátia Mattoso, segundo ficara combinado em 1968. Infelizmente, por razões diversas, tal programa não pôde ser executado. Com relação ao desaparecimento dos agregados, foi uma questão que eu também levantei quando a professora Levy apresentou os primeiros resultados, pois o desaparecimento rápido dessa categoria parecia-me precipitado.

M^{me} Levy. — Os documentos citados sobre artes e ofícios, epidemias e marginalidade são documentos da polícia, que se encontram no Arquivo do Estado. Apresentam disparidades diversas, de modo que não são séries, mas sim documentos isolados e talvez típicos. Entretanto, como o trabalho compreende todo o período que vai desde 1808 a 1889, e como para o começo do século são poucos os documentos, podemos utilizá-los como indicadores, como elementos típicos. No final do século, os referidos documentos aparecem com maior frequência. Quanto a lacunas dos arquivos paroquiais, estão indicados no quadro 8. O levantamento dos arquivos paroquiais já está terminado, faltando agora o estudo dos relatórios do Ministério do Império. São os documentos que, principalmente a partir de 1850, apresentam dados sobre casamentos, batismos e óbitos. Quanto aos dados de 1799 e 1821 sobre a população, são mapas que abrangiam apenas as freguesias urbanas. Pizarro, um cronista urbano, fez uma crítica sobre essas fontes. Por outro lado, pode-se verificar que não há uma identidade de critérios, e onde a utilização comparativa poderia ser feita com algum rigor são quanto aos dados das freguesias urbanas. O mapa de população de 1799 não abrange as freguesias ditas suburbanas, e os dados referem-se apenas a sexo, côr, idade, homens livres ou escravos. Em nenhuma das duas aparece a indicação da profissão. Quanto à questão dos agregados, creio que se deve considerar dois aspectos: o primeiro, o da existência reconhecida dos agregados no mapa de população de 1799 e nos róis paroquiais, ou seja, nos dados recolhidos pelos chefes de polícia. A outra diz respeito ao caso da sobrevivência efetiva dos agregados. No trabalho essa questão não ficou esclarecida, mas o que se procurava demonstrar era o desaparecimento do título, e não da categoria em si. Podemos notar que em 1870, que é quando se realiza o primeiro censo rigoroso no Rio de Janeiro, não aparece a indicação do título. Penso que a diversificação das atividades urbanas é que provoca o desaparecimento dessa qualificação. Não que eles desapareçam de fato, mas que são desprezíveis estatisticamente.

M. Lambert. — A minha intervenção é no sentido de uma outra ótica de interpretação. Parece-me que o levantamento de fontes antigas coloca o problema do risco para a comparação com as fontes mais recentes. A senhora disse que há um enriquecimento das atividades profissionais nesse período. Pergunto então se não há também um empobrecimento das atividades profissionais. Penso especialmente com relação à prestação de serviços pessoais. Há atividades que são cada vez mais especializadas e outras que poderiam representar um empobrecimento da atividade profissional em termos de população. Por exemplo, na Europa, hoje em dia, uma cozinheira é uma atividade profissional especializada, enquanto que nos países pobres essa mesma profissão não representa nenhum enriquecimento de atividades. Não são melhor remuneradas que as pessoas que fazem todo o serviço da casa. Gostaria de saber se esse problema é visível no período estudado.

M^{me} Levy. — Os títulos profissionais não foram buscados nos recenseamentos, mas principalmente no Almanaque Laemmert. Naturalmente, durante o período todo notamos o desaparecimento de diversas atividades, mas o que é mais notável é sobretudo o aparecimento de profissões novas, estas essenciais para mostrar as transformações que ocorrem, como aquelas ligadas à atividade de transportes ferroviários. Estas atividades apresentam uma progressiva diversificação, principalmente a partir de 1844. Outras profissões permanecem, mas é principalmente através da diversificação das atividades de transporte que podemos ver a progressiva incorporação e efetiva urbanização das freguesias suburbanas, que anteriormente se dedicavam à cultura de subsistência.

M. Jancso. — O problema da determinação do trabalho, principalmente no setor industrial, implica o conhecimento bastante seguro da densidade ecológica dos próprios setores de produção, ou seja, a determinação bastante precisa do que se entende por operário, a sua distinção com relação ao artesão. O conhecimento da rotina de trabalho especializado, a média de tecnologia e sua transformação socialmente necessária utilizada nas situações estudadas. Tendo feito em 1967 um estudo sobre o operariado na Bahia, cheguei à constatação que a atribuição de um título, seja a feita por um patrão, seja aquela do próprio operário, é absolutamente insuficiente para estabelecer-se uma distinção entre trabalhador qualificado e não-qualificado. Realizando

posteriormente um teste entre as declarações obtidas e a rotina do trabalho, pudemos verificar que, em numerosos casos, o título não indica precisamente o tipo de atividade e nem o nível de pagamentos.

M^{me} Levy. — Penso que o problema da classificação sócio-profissional é dos mais importantes, e ela será a parte final do trabalho. Atualmente estamos buscando exatamente os critérios que poderão fornecer os elementos que permitam essa classificação, e somente aí teremos terminado o trabalho. Penso mesmo que não é um problema que se apresenta para o Rio de Janeiro ou para a Bahia, mas sim para todos os pesquisadores brasileiros do século XIX. O fato de ser assalariado realmente não diz muita coisa, e a situação de um assalariado no século XIX é diferente da que vemos hoje, baseada em outras categorias. Para fazermos a classificação, cremos que é necessário antes uma hierarquização e depois classificar, através do levantamento de fontes que forneçam essas informações, etapas essas que estão dentro do plano do trabalho. Quanto a fontes quantitativas, temos a documentação do Tribunal da Indústria e do Comércio, que apresenta duas instâncias: a primeira que concede licenças para o funcionamento dos estabelecimentos e a segunda que registra os casos de falência. Temos essa documentação já completamente levantada, mas ainda não elaborada. Esta fonte é essencialmente quantitativa, mas talvez não permita uma utilização absolutamente rigorosa.

M. Massa. — Gostaria de fazer duas considerações. A primeira, a respeito da dualidade das fontes: enquanto o Almanaque Laemmert apresenta a história das pessoas que são assinantes, os mapas de população apresentam dados quantitativos. Então, qual a situação do historiador perante a questão da diferença dos tipos de informação? Como proceder para diminuir essa divergência de dados? O segundo ponto, talvez relacionado com o primeiro, diz respeito ao reinol e ao estrangeiro, cujos registros de entrada escaparam às estatísticas, pois eram sujeitos a outros procedimentos que os habituais. Os cronistas da época registram muitas vezes a presença de estrangeiros, que aparentemente eram em grande número. Há também o problema do rigor dos dados estatísticos, que gostaria que fôsse considerado.

M^{me} Levy. — O problema da quantificação do Almanaque Laemmert não se coloca. Preocupa-nos com a utilização dos títulos levantados pela publicação e não com a quantificação do número de pessoas que nêles aparecem. O que fizemos, por exemplo, foi uma comparação entre os dados do Almanaque Laemmert de 1870 e os do censo do mesmo ano no que diz respeito a atividades profissionais. O Almanaque Laemmert deverá ser utilizado sobretudo para fornecer os elementos para uma classificação, hierarquização e codificação sócio-profissional. Quanto ao problema dos estrangeiros, parece-me que a fonte que utilizamos ainda não foi publicada. O que foi publicado pelo Arquivo Nacional são os documentos sobre estrangeiros do Ministério da Justiça. O estudo dos estrangeiros não-registrados poderia ser feito a partir da fonte já publicada. Quanto ao problema da diversidade de informações, é preciso notar que com relação aos róis paroquiais levantados pelo chefe de polícia, apresentam uma homogeneidade de informações do mais alto significado. Os chefes de polícia apresentavam sempre os dados referentes a uma mesma paróquia, não existindo portanto o problema da divergência de informações. Agora, quanto à falta de rigor dos dados estatísticos, é preciso notar que a própria estatística é uma técnica de probabilidade.

M^{lle} Marcilio. — O estudo da situação demográfica e social do Rio de Janeiro apresenta interesse bastante grande uma vez que estamos face a uma população peculiar dentro do contexto nacional. Seu estudo é peculiar por diversas razões, e em primeiro lugar devido à situação das fontes. Estas são de uma riqueza e variedade invejável, talvez mesmo única em todo o Brasil. A conservação da documentação talvez se deva ao fato do Rio de Janeiro ter sido a corte. Os róis paroquiais, que não foram centralizados apresentam maiores lacunas e são mal conservados. Em segundo lugar, a peculiaridade do Rio de Janeiro como centro urbano de atração e repulsão da população ao mesmo tempo. Era o principal mercado de escravos do sul do país. No segundo império, foi o principal porto de chegada dos imigrantes. Tanto escravos como imigrantes, em grande parte, saíam para outras regiões, lá permanecendo apenas uma parte. Foi também o principal centro de atração da migração interna, fato esse observado até em nossos dias. Trata-se também de uma população com extrema mobilidade, não apenas no sentido espacial, mas também social. Outro aspecto da peculiaridade está na distinção bastante clara que se pode estabelecer, ainda para o século XIX, entre a população rural e urbana, de forma bem mais clara que para outros centros urbanos brasileiros. Há que destacar ainda o papel extraordinariamente ativo das epidemias (cólera morbus e febre amarela), principalmente nos meados do século XIX. Todos esses elementos fazem do Rio de Janeiro uma cidade especial, e justamente por isso, pergunto se, tendo em vista a dificuldade de se trabalhar com os róis paroquiais, não será melhor utilizar os relatórios do Ministério do Império, que apresentam uma série magnífica e bastante completa para o município neutro. Creio que o método de reconstituição de famílias a partir dos róis paróquias não só é demasiado

cansativo, mas mesmo inaplicável para o caso do Brasil, mas para o estudo da dinâmica populacional, creio que a segunda fonte oferece dados suficientes.

Outro aspecto diz respeito aos dados apresentados nos quadros 3 e 7 sobre a população do Rio nos anos de censo. Creio que é preciso ver tais números com muita reserva — e sei que há uma preocupação muito grande a esse respeito — pois a qualidade da informação é diversa. Um cálculo da taxa de crescimento médio anual da população a partir desses dados pode fornecer uma imagem deformada da realidade, principalmente se consideramos a situação especial da cidade, como foi acima apontado. Creio que seria preferível utilizar, para os cálculos, os censos mais recentes, que são mais seguros, mesmo que o espaço de tempo entre um e outro seja maior.

M^{me} Levy. — Creio que a intervenção da professora M. L. Marcílio é bastante importante para o nosso trabalho. Quanto à questão da crítica das fontes, já no congresso de Goiânia tivemos a oportunidade de apresentarmos os procedimentos que adotamos, e principalmente com relação aos dados de 1849, quando criticamos a forma pela qual este censo foi realizado. A respeito do abandono dos registros paroquiais em proveito dos Relatórios do Ministério do Império, estou de acordo, pessoalmente, mas creio que vale a pena, em todo caso, tentar explorar os primeiros, mesmo porque me parecem ser mais ricos, embora mais difíceis de serem trabalhados.

M^{me} Lobo. — Queria apenas sugerir que, talvez o estudo dos arquivos de algumas fábricas possa trazer um auxílio ao problema da classificação sócio-profissional. Esta documentação — quando ainda podemos encontrá-la — mostra-se bastante rica. Quanto ao material das associações operárias, não conseguí obter pessoalmente nenhum dado, embora percorresse as diversas entidades, mas talvez seja um caminho que valha a pena ser feito. Finalmente, com respeito ao drástico declínio do escravo de ganho, devo dizer que, nos meus estudos, não verifiquei esse fenômeno embora o período fosse o mesmo, pois encontrei a mesma proporção ao longo de quase todo o estudo. Talvez possa haver uma divergência de informações com relação à documentação, pois utilizei apenas fontes de instituições religiosas.

M^{me} Levy. — Agradeço as sugestões da professora Eulália Lobo, e quanto a documentação referente a Associações operárias, tenho a esperança de encontrar alguma coisa no arquivo denominado — aliás sugestivamente — de Jeca (acervo do Arquivo do Estado). Quanto ao declínio dos escravos de ganho, creio que é importante notar que não se trata simplesmente de uma considerável redução no número de casas licenciadas para essa atividade, diminuição essa que se manifesta a partir da supervalorização do trabalho escravo no vale do Paraíba a partir do surto cafeeiro.

M. Johnson. — Gostaria apenas de comunicar a existência de alguns documentos que talvez possam ser interessantes para o trabalho ora em discussão. Os arquivos do Ministério da Defesa possuem um mapa com a descrição das freguesias e também dos empórios nêles existentes. Creio que data dos anos 90, aproximadamente. No Arquivo do Estado há também uma documentação relativa a licenças de comércio, que abrange o período de 1793 a 1823.

M^{me} Levy. — Esses documentos efetivamente são importantes, e foram mesmo consultados para a nossa pesquisa.

M^{me} Carvalho Franco. — O que me chamou a atenção na sua comunicação foi o parágrafo já discutido sobre o problema do desaparecimento dos agregados e a drástica diminuição do escravo de ganho relacionada com a formação de uma força de trabalho assalariada urbana. Estou convencida em primeiro lugar que a massa da mão-de-obra escrava utilizada na produção cafeeira foi proveniente da liberação, para o Rio de Janeiro e São Paulo, dos antigos trabalhadores na região das minas, desde a sua decadência. Foi uma massa considerável, e a tendência, não fosse a determinação do mercado externo, era no sentido de um agravamento dessa deslocação. Com o desenvolvimento da atividade cafeeira, uma considerável massa escrava passa para a região produtora em crescimento. Não creio que o escravo de ganho e o agregado tenham sido atingidos por esse processo. Depois, o mecanismo de financiamento da produção foi uma coisa extremamente difícil e onerosa, que me parece difícil que o escravo de ganho ou o agregado pudessem ter entrado nesse mecanismo. A dar crédito aos cronistas, vemos que antes da entrada dos capitais externos através dos comissários de café e dos ensacadores, o financiamento era feito através de comerciantes que não possuíam escravos; este era feito por tantos sacos de farinha mais tantas moedas de cobre, mais outros tantos couros de boi, e o restante a ser pago em três ou quatro anos. O escravo não entrava no processo. Ainda em 1840, Kidder cita o exemplo

de um sitiante dos arredores do Rio de Janeiro que, por não ter o que fazer com os seus escravos, fazia com que êstes fizessem e desfizessem muros. Portanto, creio que a formação de uma fôrça de trabalho assalariada urbana em função da massa escrava no campo me parece inviável.

M^{me} Levy. — Creio que houve efetivamente um equívoco com relação ao problema dos agregados. Entretanto, me parece importante notar que êste é sempre um homem livre, e pardo em sua maioria. O escravo nunca é um agregado. É um ponto sôbre o qual gostaríamos de nos estender e procurar um maior esclarecimento, mas devido à pressão do tempo, não o podemos fazer.

L'ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE DE CURITIBA AU XIX^e SIÈCLE

M^{lle} Altiva PILATTI BALHANA

Universidade Federal do Paraná

0. INTRODUCTION

Depuis quelques années, les études faites par le Département d'Histoire de l'Université Fédérale du Paraná, sont plus spécialement dirigées vers l'histoire économique et sociale, dans le but de reconstruire, dans la mesure du possible, un cadre complet de la société et de l'économie du Paraná. Dans ce cadre, la démographie historique méritait une attention toute particulière, en ce qui concerne l'étude quantitative de la population et les structures sociales du Paraná.

Au Brésil, en général, et au Paraná, en particulier, si l'on prend en considération l'accroissement démographique exceptionnel et la grande variété des éléments ethniques qui composent la population, les études de problèmes de démographie rétrospective offrent un intérêt tout spécial, si l'on utilise les sources manuscrites existantes qui, dans leur presque totalité, n'ont jamais encore été exploitées.

Jusqu'à présent, les auteurs d'études de l'histoire du Paraná, qui ont abordé le problème de la population aux XVII^e et XVIII^e siècles et surtout au XIX^e, se sont contentés de faire l'inventaire des évaluations de la population par les voyageurs et les chroniqueurs. Ainsi, dans le but de reconstruire l'évolution de la population du Paraná, le Département d'Histoire de l'Université Fédérale du Paraná a entrepris un relevé des sources de l'histoire démographique du Paraná, de façon à localiser, connaître et réunir un matériel documentaire qui soit utile à l'étude quantitative de la population.

C'est dans ce but qu'ont été relevées les listes nominatives d'habitants, les matricules d'esclaves, les listes de milices, les listes d'électeurs. Une attention toute spéciale a été également donnée aux archives des paroisses qui ont conservé des séries continues et homogènes de registres de baptêmes, de mariages et de décès. Même ainsi, le relevé des documents se rapportant aux données de peuplement est encore très incomplet et devra se poursuivre encore quelques temps. Dans la mesure des ressources disponibles, ces recherches devront être faites à un rythme plus accéléré.

Bien que cette première étape ne soit pas encore achevée, les données déjà mises en évidence ont permis d'utiliser les séries. De cette façon, un projet de recherches pour l'étude de la population du Paraná, basé sur les séries des archives paroissiales a pu être élaboré et, dans une certaine mesure, être mis en pratique.

1. LE PROJET DE RECHERCHES EN COURS D'EXÉCUTION

Le but principal du projet de recherches est l'étude de la population du Paraná traditionnel.

L'histoire du Paraná est constituée par la formation de trois communautés régionales : celle du Paraná traditionnel, qui s'est formée aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, et qui a eu pour origine l'exploitation de l'or, l'élevage et le commerce des bestiaux, l'agriculture et l'exploitation et l'exportation du maté et du bois. Les deux autres communautés régionales sont celles du Paraná moderne qui s'organisèrent à la fin du XIX^e et au XX^e siècles, l'une, basée sur la culture tropicale du café, dans le Nord de l'Etat, et l'autre, au XX^e siècle, formée d'éleveurs de porcs et de cultivateurs de céréales, au Sud-Ouest et à l'Ouest. Chacune de ces communautés a été le résultat de vagues de peuplement très diverses, qui formèrent différents types de sociétés. La société du Paraná qui s'est constituée aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, était une société très hétérogène, marquée aussi par l'esclavage, et composée des mêmes éléments ethniques qui sont à l'origine de la population brésilienne. Dans la population du Paraná traditionnel, on trouve des indiens, des blancs et des noirs, ainsi que toute la gamme des métis.

D'ailleurs, la participation économique et sociale d'esclaves à la formation de la population du Paraná fut assez importante et persista durant un assez grand laps de temps, donnant à cette population les caractéristiques qui l'identifient à celle du type classique de la population brésilienne. Toutefois, ces caractéristiques d'identité et d'approximation sont moins visibles à l'examen qualitatif, pour la raison que le cadre démographique du Paraná se trouva substantiellement changé, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, par les transformations économiques de la société du Paraná. La désagrégation de la société agricole provoqua, d'un côté, la dispersion de la main-d'œuvre des esclaves qui furent vendus en grande partie sur le marché interne, et de l'autre, l'arrivée de nouveaux contingents de population représentés par les immigrants. Ainsi, à la triade fondamentale, indien, portugais et nègre, vinrent s'ajouter de nouveaux éléments ethniques, principalement européens, qui modifièrent la composition du cadre démographique du Paraná.

L'importance de la participation des éléments ethniques qui formèrent la population du Paraná et des conditions des changements qui se produisirent ultérieurement, pourra être obtenue par la réalisation d'études quantitatives très complètes des sources documentaires qui enregistrent ces faits.

Plus spécialement en ce qui concerne le mouvement d'immigration, la nécessité d'une étude critique des données disponibles et du traitement statistique de cette étude a été mise en relief, non seulement pour permettre de connaître mieux l'intensité, la composition et la régularité du flux immigrateur, mais aussi des coefficients de fixation, d'accroissement de la population et du mouvement de redistribution des immigrants.

Les phases initiales de la présente étude comprendront, en premier lieu, l'utilisation des registres des baptêmes, des mariages et des décès de la population du Paraná traditionnel. Simultanément, des relevés identiques seront faits, et les registres de la Communauté Evangélique de Curitiba et des paroisses d'Abranches et de Santa Felicidade seront analysés, pour servir à l'étude des premiers contingents allemands, polonais et italiens établis dans la région de Curitiba. Postérieurement, les relevés et l'analyse des registres seront faits en d'autres paroisses, principalement à São José dos Pinhais et à Santo Antônio da Lapa, où les archives sont déjà en cours d'étude. Plus tard, ces mêmes études seront faites dans les autres paroisses du Paraná. Le relevé du fond des archives de paroisses incluses dans les phases initiales de ce Projet a été effectué au cours des années 1968 à 1970, et les inventaires qui en ont résulté ont déjà été publiés dans les Bulletins n^{os} 6, 8, 9 et 11 du Département d'Histoire de l'Université Fédérale du Paraná (1).

(1) Guimarães Costa, Odah Regina, *Arquivo da Sé Metropolitana e Paróquia de N. Sra. da Luz de Curitiba*. Bulletin n^o 6

L'étude de la population du Paraná traditionnel prévue dans ce projet a été commencée en février 1971, au moyen des séries relatives à la population du plateau de Curitiba, séries conservées aux Archives de la Paroisse de Nossa Senhora da Luz de Curitiba.

Les données contenues dans les registres des baptêmes, des mariages et des décès ont été notés sur des formulaires de *relevé nominatif abrégé*, conformément au modèle et aux techniques d'emploi créés par Michel Fleury et Louis Henry (2). Son utilisation avait pour but d'assurer l'obtention rapide de résultats, quant à l'état de la population, ainsi que de réaliser la reconstitution des familles, étape qui pourra être accomplie, en particulier, dans les paroisses d'immigrants et probablement aussi pour la population luso-brésilienne, bien qu'avec plus de difficultés.

Il a été nécessaire d'adapter le modèle original français à la situation de notre étude, en raison de la particularité de la population brésilienne, marquée par l'esclavage et le métissage. Ainsi, deux nouvelles colonnes ont été ajoutées, relatives à la couleur et à la condition sociale des habitants.

Il a été décidé de faire le relevé en commençant par le XIX^e siècle, non seulement parce que les registres offrent moins de difficultés quant à la lecture, mais aussi en raison de l'arrivée de contingents d'immigrants au cours de ce siècle.

Les données qui se réfèrent au XVII^e siècle, et dont la lecture présente de plus grandes difficultés, principalement en raison de l'usage fréquent d'abréviations, seront, pourtant, relevés en une phase future.

Bien que les recherches en soient à peine à leur phase initiale, il a été décidé de commencer immédiatement l'exploitation des données obtenues, sans attendre que les travaux de relevé soient achevés. Cette décision a été prise dans l'espoir qu'il serait possible d'obtenir ainsi, des informations immédiatement utilisables dans la suite même de l'étude, et, par ailleurs, pour permettre la présentation de résultats préliminaires, vu que ces travaux seront, nécessairement, de longue durée.

Ainsi, dans cette communication, nous considérerons seulement des données simples et d'exploitation facile, en l'occurrence, l'étude des registres des baptêmes, des mariages et des décès des Archives de Nossa Senhora da Luz de Curitiba, de 1801 à 1900, période comprise dans les limites chronologiques fixées pour le Colloque.

2. PRÉSENTATION ET CONTENU DES REGISTRES

Le fond existant des archives de la paroisse de Nossa Senhora da Luz de Curitiba comprend des livres de baptêmes, de mariages, de décès, de confirmation, index de baptêmes, livres de cadastre et autres. Ces livres, tous reliés, sont de formats et d'épaisseurs variables et contiennent en moyenne, des transcriptions qui portent sur quelques dizaines d'années, quant aux plus anciens, et seulement un ou deux ans, quant aux plus récents.

Le plus ancien livre des archives est le premier livre de baptêmes, dont l'inscription initiale date du 10 avril 1683. En réalité, il s'agit d'un reste de livre destiné à l'enregistrement de baptêmes d'enfants

du Département d'Histoire de l'Université Fédérale du Paraná, Curitiba, Requião, 1968.

Guimarães Costa, Odah Regina & Rocha Loures, Rachel da Costa, *Arquivo da Paróquia de Santo Antônio da Lapa*. Bulletin n° 8, *ibid.*, Curitiba, M. Roesner, 1969.

Guimarães Costa, Odah Regina & Rocha Loures, Rachel da Costa, *Arquivo da Paróquia de S. José dos Pinhais*. Bulletin n° 9, Curitiba, Requião, 1969.

Nadalín, Sérgio Odilon, *Arquivo da Comuna Evangélica de Curitiba*. Bulletin n° 9, Curitiba, Requião, 1969.

Pilatti Balhana, Altiva, *Arquivo da Paróquia de Santa Felicidade*. Bulletin n° 11, Curitiba, Requião, 1971.

(2) Fleury, Michel et Henry, Louis, *Nouveau manuel de dépouillement et exploitation de l'état civil ancien*. Paris, Institut National d'Etudes Démographiques, 1965.

légitimes ainsi que de bâtards. Ce livre contient aussi la transcription des mariages qui ont été célébrés entre 1683 et 1714. A ce livre ont été ajoutés, en 1882, par le Vicaire Général, deux autres livres anciens de baptêmes relatifs à la période de 1714 à 1737.

Il existe 9 livres de baptêmes pour le XVIII^e siècle, 35 pour le XIX^e, et 70 pour le XX^e siècle, soit un total de 114 livres de baptêmes, outre deux livres supplémentaires de baptêmes, n° 50A et 70A, et un livre spécial de baptêmes « de ingênuos », c'est-à-dire d'enfants libres nés de femmes esclaves, registre tenu à partir de la promulgation de la « Loi du Ventre Libre », et qui comprend la période de 1871 à 1888.

Dans cette série de livres de baptêmes, il manque le livre n° 17, qui correspond aux années 1827, 1828 et 1829. Ce livre a été perdu il y a très longtemps, comme le prouve une annotation faite au verso du feuillet 6 du livre du cadastre n° 5 de l'année 1947. La série des registres de baptêmes ne présente pourtant pas de lacune, vu que les baptêmes de cette période ont été également transcrits dans le registre des décès n° 2 de 1763 à 1823. La transcription de ces baptêmes se trouve dans ce livre, des pages 98 à 180 et comprend justement cette période d'un an et dix mois manquante, de mai 1827 à mars 1829.

Les Archives comprennent aussi douze livres d'index alphabétiques de baptêmes, de 1840 à 1949, dans l'ordre alphabétique des prénoms.

Les registres des mariages commencent en 1732 et comportent 43 livres : quatre pour le XVIII^e siècle, quatorze pour le XIX^e et vingt-cinq pour le XX^e siècle. La série des registres de mariages ne présente aucune lacune.

Les registres des décès commencent en 1731 et comportent 3 livres pour le XVIII^e siècle, 11 pour le XIX^e et 10 pour le XX^e siècle : total 24 livres, outre un livre supplémentaire de 1872 à 1887, employé pour transcrire les registres « de ingênuos ». La série des registres des décès a une lacune de 5 ans, des années 1892 à 1896. Cette lacune n'a pu, jusqu'à présent, être expliquée. Elle se trouve dans le livre des décès n° 13 qui, conformément à son titre, devrait contenir la transcription des décès de 1890 à 1897.

Ainsi, à l'exception de la lacune que nous venons de mentionner, les registres des trois séries considérées présentent une parfaite continuité pour la période de 1801 à 1900, objet de la présente communication.

Les trois catégories de registres sont en ordre chronologique, par mois et par ans, en livres séparés, à l'exception des cas mentionnés de l'inclusion de transcriptions de mariages d'avril 1683 à octobre 1706 dans le premier livre des baptêmes, et de la transcription de baptêmes de mai 1827 à mars 1829 dans le livre n° 2 des décès.

Les livres du XVIII^e siècle et les livres des deux premières décades du XIX^e siècle se présentent sous la forme de collections séparées, selon la condition juridique et sociale des baptisés, mariés et décédés. En général, la discrimination est spécifiée dans le titre ou dans les termes qui commencent le livre, selon qu'il est destiné à la transcription de « baptistério de servos », ou « baptizados de pardos e escravos, fôrros e administrados », ou « baptizados de bastardos e pretos », ou « baptizados de brancos libertos ». Il en est de même pour les registres de mariages et de décès.

Ce n'est qu'à partir de 1823 que l'on trouve le premier livre dans lequel les transcriptions sont faites sans discrimination, en un seul livre des « baptizados de brancos, bastardos e escravos da matriz da Villa de Nossa Senhora da Luz e capelas filiais ». De la même manière, les transcriptions des mariages et des décès sont faites sans aucune discrimination à partir de cette année. Il n'existe aucune référence ou justification de ce nouveau mode de transcription.

La qualité du contenu des registres dépend en grande partie, de la personne chargée de faire les transcriptions. Dans les archives de la paroisse de Nossa Senhora da Luz de Curitiba, les variations, quant au contenu et à la qualité des transcriptions suivent les changements de vicaires, et ces variations

peuvent être suivies, non seulement quant à la présentation et à la lisibilité des transcriptions, mais aussi quant à la quantité et à la précision des informations.

En général, la rédaction des transcriptions ne varie pas beaucoup au cours du XIX^e siècle. Au commencement, les transcriptions des baptêmes étaient rédigées d'une façon assez sommaire, et ne donnaient seulement que la date du baptême, le lieu de la cérémonie, siège de la paroisse ou chapelle qui en dépendait, l'administration des Saintes Huiles, le prénom du baptisé, sa condition (légitime, illégitime ou enfant trouvé), les prénoms et noms de famille des parents et des parrains ainsi que leur état civil, la résidence des parents et des parrains et la signature du Vicaire. Jusqu'à 1840, on peut constater l'absence de données essentielles, comme l'âge du baptisé, lequel ne commence à être mentionné qu'à partir de cette année. Dans la période antérieure à cette date, on inscrivait, avant le nom du baptisé, la mention « innocente », pour indiquer qu'il s'agissait d'un enfant. Quand il s'agissait de baptêmes d'adultes, généralement indigènes ou esclaves noirs récemment importés, la condition d'adulte était mentionnée, pourtant sans que l'âge soit spécifié.

On trouve dans les transcriptions de baptêmes des informations occasionnelles sur la profession des parents ou des parrains, principalement s'il s'agissait de personnes qui occupaient une position sociale élevée. Les informations sur la condition juridique d'esclave, libéré, affranchi ou administré, ainsi que celles relatives à la couleur, principalement dans le cas de « pardos », étaient toujours données, et non seulement en ce qui touchait le baptisé, mais aussi les parents, parrains, nouveaux mariés, témoins et décédés. On trouve aussi quelques affranchissements d'esclaves concédés à l'occasion de baptêmes ou de mariages, affranchissements qui étaient transcrits sur les registres de cérémonies respectives.

En général, les transcriptions de mariages contenaient plus d'informations. Pourtant, l'âge des fiancés était généralement omis, et il ne commença à être mentionné que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Les principales annotations faites dans les registres de mariages étaient le jour, le mois et l'année, le lieu et l'heure à laquelle était célébrée la cérémonie, l'indication de la paroisse à laquelle appartenaient les fiancés, et le nom des témoins, leur état civil et leur résidence. Ensuite venaient le nom du fiancé et de ses parents, son état civil et sa nationalité, parfois sa profession. Venaient ensuite le nom de la fiancée et de ses parents, son état civil, sa nationalité et enfin la signature du Vicaire et des témoins. La transcription de mariages de personnes appartenant à une classe sociale plus élevée comportait un plus grand nombre de détails, parmi lesquels on pouvait trouver les noms et prénoms des grands-parents des fiancés et leurs respectives origines et professions.

Les registres des décès étaient ceux qui contenaient les informations les plus sommaires : la date du décès, le nom complet, l'âge, la filiation et l'état civil du défunt, la réception des sacrements de Pénitence et d'Extrême Onction, le lieu de l'enterrement, le nom du prêtre qui a fait la prière pour le défunt, transcrit ou fait transcrire l'acte et qui l'a signé. A partir de 1733, l'âge des défunts est indiqué, même dans le cas d'enfants morts après quelques jours d'existence. Les informations sur la cause du décès étaient peu fréquentes et vagues. Celles relatives à la nationalité, résidence et profession étaient également rares. Parfois, il est fait mention de l'exécution, ou non-exécution, d'un testament et sa transcription sur le propre registre du décès. Certains cas d'affranchissements d'esclaves sont aussi inclus dans ces transcriptions.

3. RÉSULTATS PRÉLIMINAIRES RELATIFS AUX BAPTÊMES, MARIAGES ET DÉCÈS

Pour obtenir le mouvement annuel des baptêmes, mariages et décès, les informations contenues dans les registres de chacune des séries ont été annotées et mises en ordre chronologique, mois par mois,

TABLEAU I

Paróquia de Nossa Senhora da Luz de Curitiba movimento anual de batizados, casamentos e óbitos século XIX

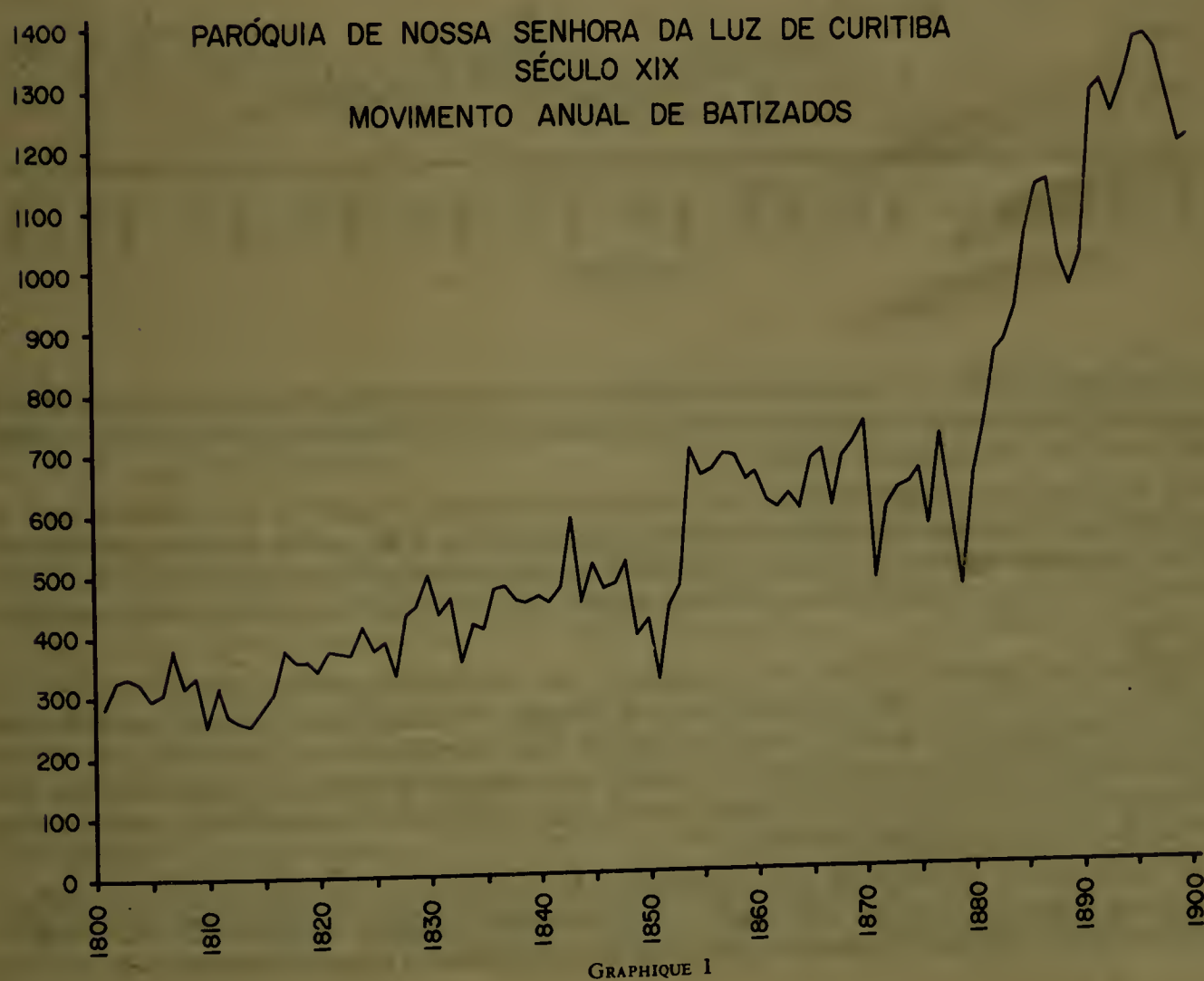
Anos	Batiz.	Cas.	Obit.	Anos	Batiz.	Cas.	Obit.
1801	284	75	86	1851	320	74	125
1802	330	60	112	1852	440	78	132
1803	335	40	114	1853	480	99	120
1804	326	61	110	1854	702	271	175
1805	297	40	170	1855	657	126	125
1806	309	34	261	1856	669	128	280
1807	385	48	69	1857	692	146	124
1808	315	56	60	1858	689	224	175
1809	335	45	85	1859	650	137	129
1810	252	34	111	1860	661	89	125
1811	318	42	50	1861	614	65	107
1812	270	59	34	1862	601	55	152
1813	258	61	75	1863	624	86	201
1814	253	64	48	1864	600	83	152
1815	279	55	34	1865	680	104	178
1816	305	54	57	1866	697	129	201
1817	378	43	64	1867	602	121	189
1818	357	73	203	1868	685	100	281
1819	359	144	100	1869	708	129	246
1820	342	69	80	1870	742	129	250
1821	374	76	80	1871	481	80	165
1822	369	92	123	1872	603	164	162
1823	367	81	113	1873	630	92	233
1824	415	72	90	1874	641	113	177
1825	374	81	159	1875	663	119	222
1826	389	71	152	1876	570	95	322
1827	333	51	148	1877	721	105	208
1828	435	93	128	1878	590	74	305
1829	448	69	141	1879	467	95	249
1830	498	69	100	1880	646	80	141
1831	433	60	213	1881	737	117	131
1832	461	83	108	1882	850	134	310
1833	354	63	123	1883	876	165	406
1834	417	72	123	1884	927	180	179
1835	408	51	108	1885	1055	221	208
1836	473	90	146	1886	1131	229	305
1837	480	89	128	1887	1141	207	325
1838	456	69	226	1888	1010	248	369
1839	452	82	117	1889	965	202	362
1840	462	73	79	1890	1017	172	457
1841	450	71	84	1891	1287	214	642
1842	476	99	91	1892	1304	219	***
1843	591	119	104	1893	1252	206	***
1844	450	104	140	1894	1306	135	***
1845	514	71	90	1895	1377	262	***
1846	472	57	113	1896	1383	224	***
1847	479	97	118	1897	1356	196	184
1848	516	101	129	1898	1283	194	230
1849	393	104	83	1899	1203	166	225
1850	419	51	106	1900	1214	188	247

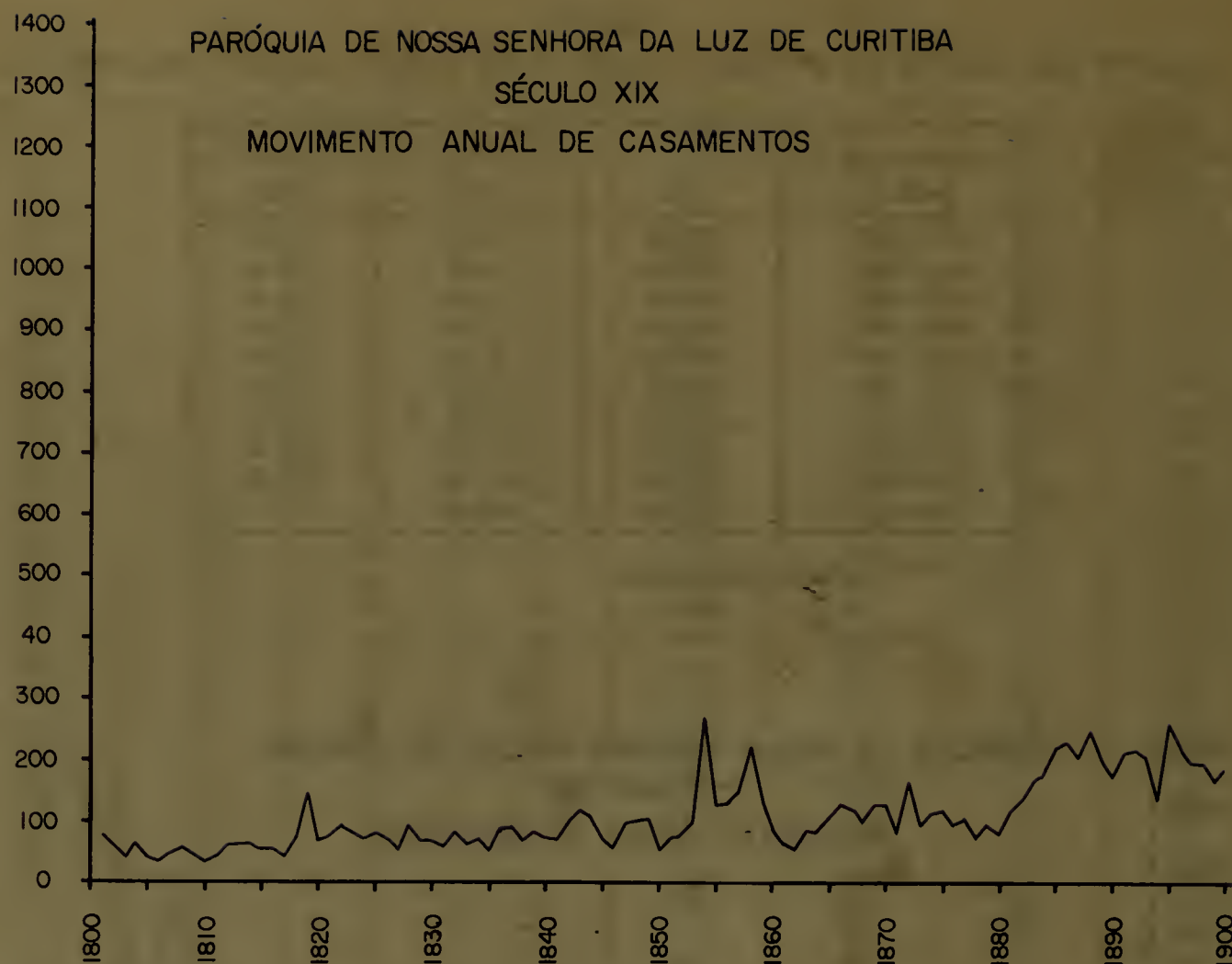
TABLEAU II

Paróquia de Nossa Senhora da Luz de Curitiba: movimento anual de batizados, casamentos e óbitos. Século XIX

Decénios	Batiz.	Casam.	Óbitos
1801-1810	316.80	49.30	117.80
1811-1820	311.90	66.40	74.50
1821-1830	400.20	75.50	123.40
1831-1840	439.60	73.20	137.10
1841-1850	476.00	87.40	105.80
1851-1860	596.00	137.20	151.00
1861-1870	655.30	100.00	195.70
1871-1880	601.20	101.70	218.40
1881-1890	970.90	187.50	305.20
1891-1900	1296.50	200.40	*****

***** — Médias desconhecidas.





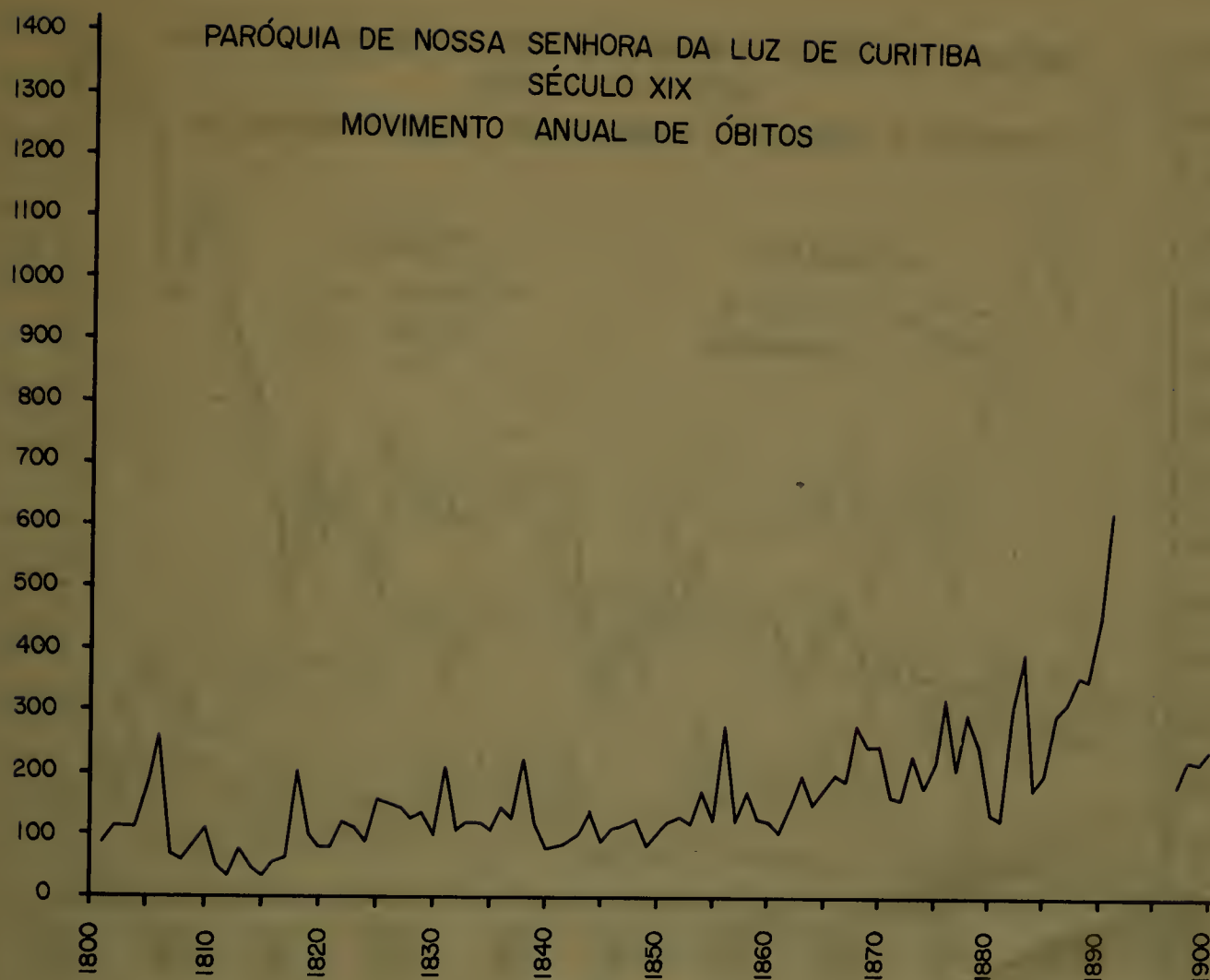
GRAPHIQUE II

pour chaque année civile. Au moyen de ces résultats, les séries annuelles relatives au XIX^e siècle ont été computées : elles sont constituées de 60 644 baptêmes, 10 787 mariages et 15 817 décès, formant un total de 87 248 transcriptions (tableau I).

Au moyen de ces premiers résultats, les moyennes décennales de chacune des séries et pour la période étudiée ont été calculées (tableau II). De la même manière, c'est par ces résultats préliminaires qu'on été tracées des courbes qui mettent en évidence les variations dans le mouvement des baptêmes, des mariages et des décès de la Paroisse de Nossa Senhora da Luz de Curitiba au XIX^e siècle (graphiques I, II, III, IV, V et VI).

Dans le cadre général, le nombre des baptêmes, de 284 en 1801 atteint son maximum de 1383 en 1896; ce nombre souffre aussi des régressions au cours du siècle, et les régressions les plus caractéristiques sont celles de 1810 à 1816, de 1825 à 1827, de 1831 à 1833, de 1849 à 1851, en 1871 et de 1879 à 1889. Dans cette période totale, pourtant, le nombre des baptêmes a quadruplé, ce qui montre bien le développement de la population de Curitiba. Les moyennes décennales les plus élevées sont justement celles des deux dernières décades du siècle.

La représentation graphique de cette série montre une courbe qui a, en conséquence, une tendance vers la hausse, surtout à partir de 1880, année durant laquelle la tendance ascendante est plus marquée. Sur cette courbe, trois phases en paliers ascendants sont parfaitement mises en évidence : la première



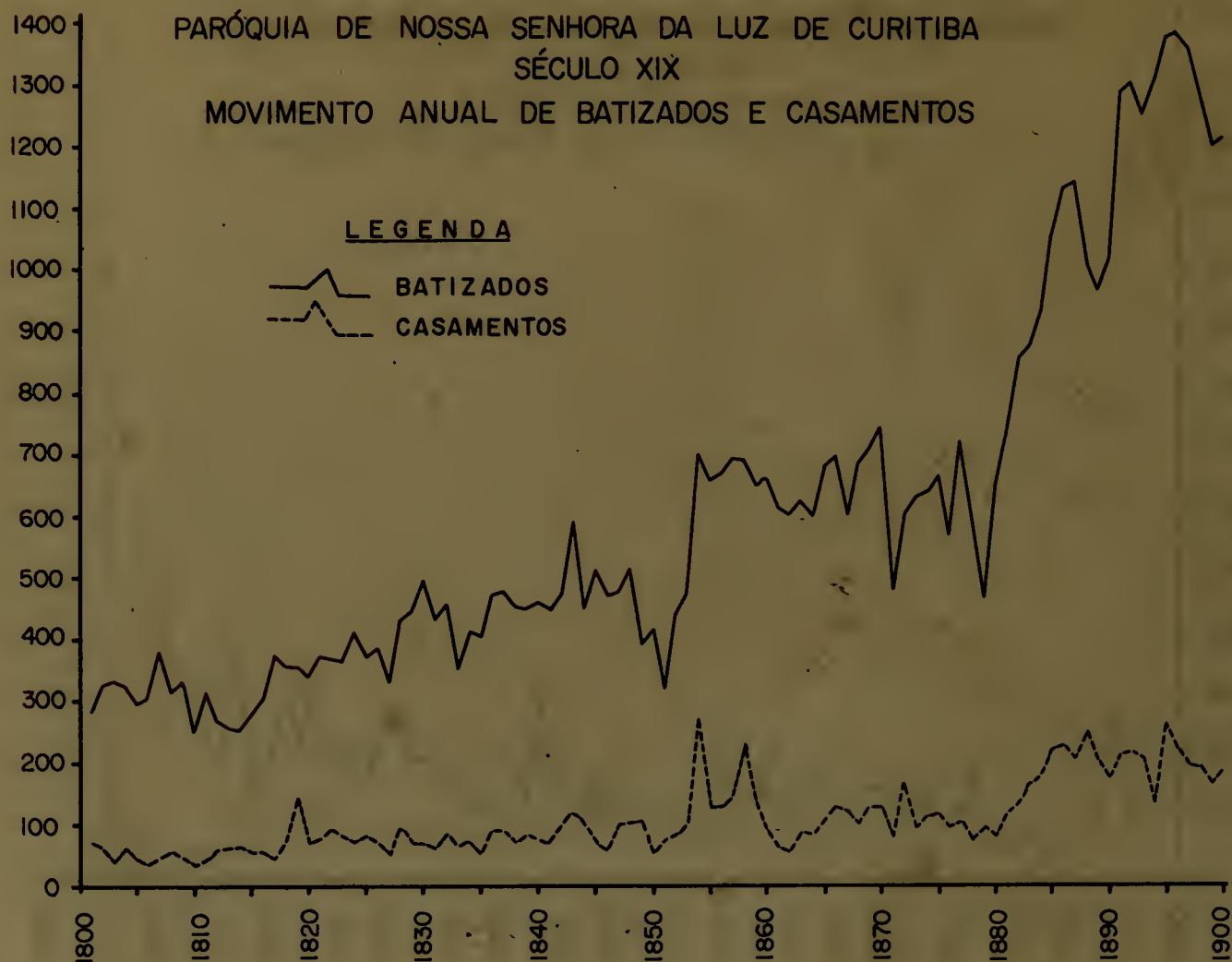
GRAPHIQUE III

couvre toute la première moitié du siècle jusqu'à 1853; la seconde dure un quart de siècle, de 1854 à 1879, et la troisième comprend les deux dernières décades du siècle et représente aussi le niveau le plus élevé de la période étudiée.

Le premier palier représente la population plus ou moins stable du Paraná traditionnel. La tendance ascendante du second palier résulte de l'afflux de ré-immigrants allemands venant de la colonie Dona Francisca, située dans le Santa Catarina, qui se fixent aux environs de Curitiba à partir de 1855. Le troisième palier est dû à l'établissement de colonies agricoles à proximité de la capitale du Paraná, conformément au plan du gouvernement d'Adolpho Lamenza Lins.

De son côté, le nombre des mariages passe, de 75 en 1801 à un maximum de 271 enregistré en 1854. Dans la première moitié du siècle, ce n'est que durant les cinq années 1819, 1843, 1844, 1848 et 1849 que le nombre des mariages dépassera la centaine. Dans la seconde moitié du siècle, le nombre des mariages augmentera sensiblement entre les années 1854 et 1859; ce nombre diminuera pourtant entre 1860 et 1864 et pendant quelques années de la décade de 1870. A partir de 1880, ce nombre demeurera élevé, toujours supérieur à 100, mais, dans toute la durée du siècle, le nombre des mariages ne sera supérieur à 200 qu'en 12 occasions. Les moyennes décennales les plus élevées seront atteintes entre 1851 et 1860, ainsi que durant les deux dernières décades du siècle.

La courbe des mariages est plus stable que celle des baptêmes. Les oscillations sont peu prononcées



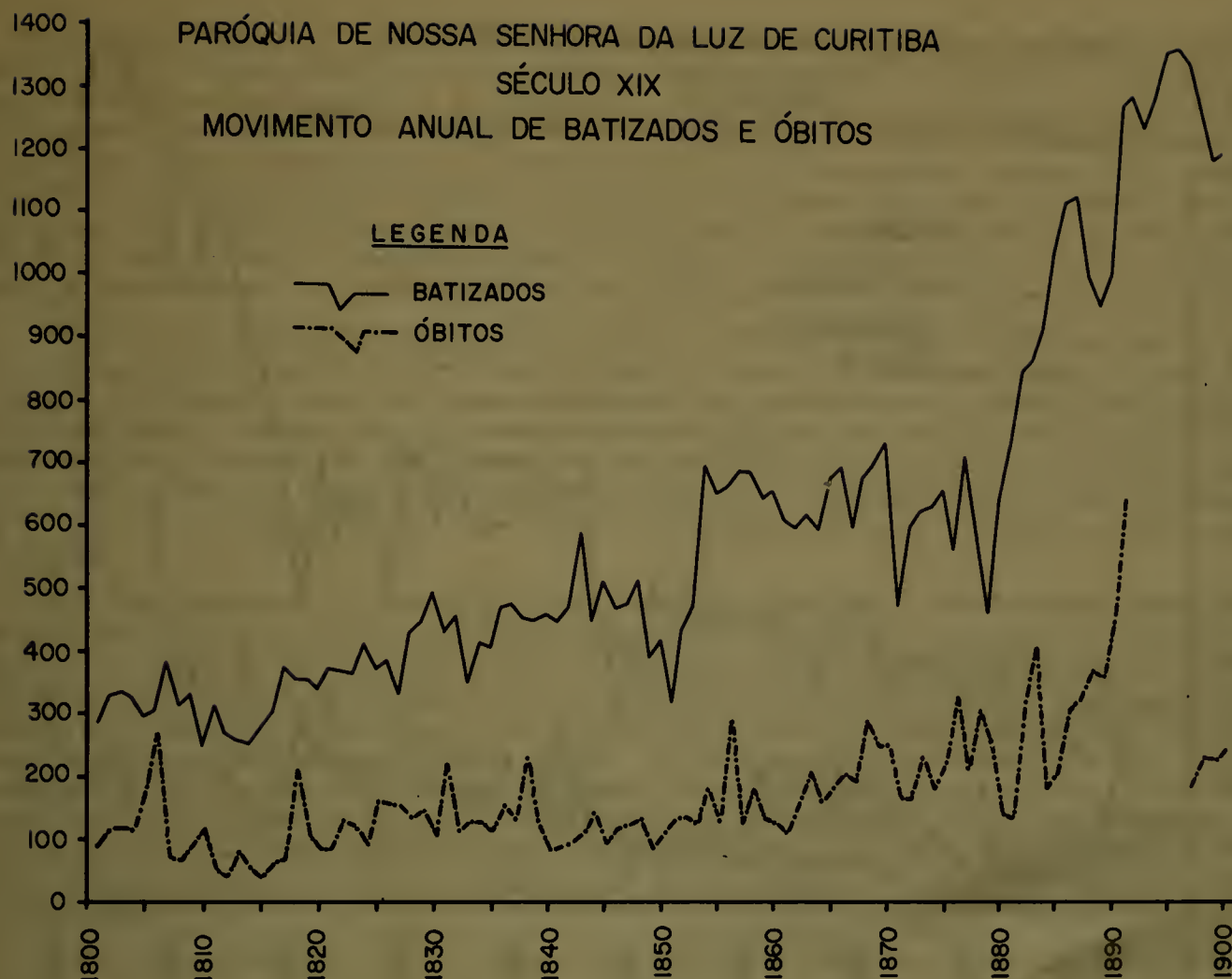
GRAPHIQUE IV

et les points les plus hauts sont atteints en 1819, 1854, 1858, 1872, 1888 et 1895. Dans la deuxième moitié du siècle, après un cycle de hausse marqué par les flèches des années 1854 et 1858, la courbe revient à des niveaux plus stables et ne montre seulement une légère tendance vers la hausse que dans les deux dernières décades du siècle.

Le nombre des décès oscille entre 34 en 1812 et 1815, et le maximum de 642 atteint en 1891, ce qui représente une augmentation de 20 fois au cours du siècle. Le nombre des décès varie largement dans presque toutes les décades et ne se maintient à un niveau assez bas que durant les courtes périodes des années 1807 à 1809, 1811 à 1817, et 1840 à 1842. Par ailleurs, les nombres les plus élevés sont atteints dans les années 1806, 1818, 1831, 1838, 1856, 1866, 868, 1873, 1878, 1883 et 1891, années pendant lesquelles furent enregistrées des épidémies de variole et autres maladies contagieuses comme la scarlatine et la rougeole.

La moyenne décennale de décès la plus basse est celle de la décade de 1811 à 1820. La plus élevée est celle de 1881 à 1890. En raison de ces variations, la courbe des décès est plus instable que celles des baptêmes et des mariages. Les points les plus hauts correspondent à ces périodes d'épidémies de varioles et autres maladies épidémiques qui frappèrent la population de Curitiba.

Les graphiques sur lesquels sont représentées à la fois les courbes des baptêmes, des mariages et des décès montrent que les variations des mariages correspondent, en général, à celles des baptêmes, et



GRAPHIQUE V

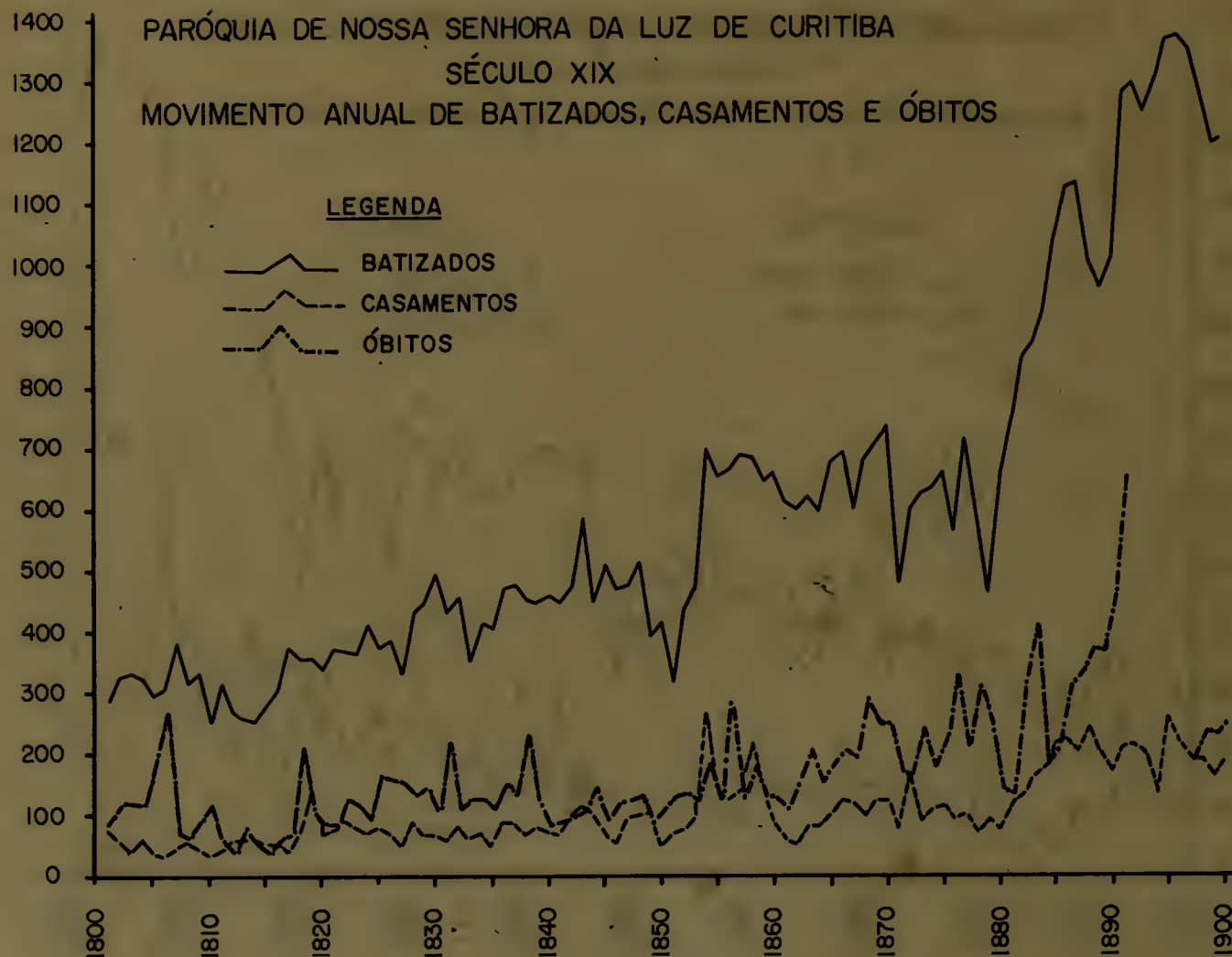
que les niveaux les plus élevés de la courbe des décès correspondent fréquemment à des chutes des courbes des baptêmes et des mariages.

4. CONSIDÉRATIONS FINALES

L'étude démographique de la Paroisse de Nossa Senhora da Luz de Curitiba n'est pas encore assez avancée pour permettre des considérations d'un caractère définitif.

Les données déjà recueillies, organisées et analysées, ne permettent, en l'état actuel du projet, de présenter qu'un nombre réduit d'observations.

La première de ces observations c'est la constatation que les sources disponibles promettent de bonnes perspectives d'études plus élaborées dans le secteur de la démographie rétrospective. La deuxième observation est la mise en évidence d'un accroissement assez lent de la population de Curitiba au cours du XIX^e siècle, et ceci, même avec l'appoint de nouveaux éléments amenés par l'immigration. Finalement, que la population de Curitiba a souffert, au XIX^e siècle, des épidémies, qui ont leur répercussion négative sur son évolution démographique.



GRÁPHIQUE VI

INTERVENTIONS

M^{lle} **Marcilio**. — As médias entre batizados e óbitos tal como foram apresentadas em sua comunicação chamam a atenção para estes últimos, pois são claramente inferiores aos primeiros. Creio que se trata do caso de um sub-registro de óbitos, pois se aceitarmos as médias decenais tais como são apresentadas, teremos uma verdadeira explosão demográfica em Curitiba no século XIX. A desproporção é realmente violenta entre a curva de batizados e óbitos. Pergunto se seria possível de determinar se houve efetivamente um sub-registro de óbitos, e ainda se é possível determinar os tipos de óbitos não registrados, se os de baixa idade ou se de escravos, etc.

M^{lle} **Pilatti Balhana**. — Talvez os sub-registros sejam generalizados para toda a população. Não encontrei nenhuma indicação clara sobre o problema, pois ainda estamos no início da pesquisa. De qualquer forma, posso adiantar que, nos meados do século XIX, há um efetivo aumento populacional de Curitiba, devido principalmente à chegada de imigrantes alemães, provenientes de Joinville, Santa Catarina. Temos diversos casos de batismos registrados como alemães, adultos.

M^{me} **Levy**. — Perguntaria se, quando do levantamento dos registros paroquiais, houve algum procedimento no sentido de uma determinação da amostragem dessas paróquias ou se o levantamento foi feito em profundidade para todas elas. Ainda com relação ao problema dos estrangeiros, parece-me que estes possuem cemitérios próprios. Neste caso, gostaria de saber se eles conservam as fichas de óbitos e por quem elas são passadas.

M^{lle} Pilatti Balhana. — Os procedimentos adotados para a realização da pesquisa foram, em primeiro lugar, o registro de todos os livros com a descrição de suas características e posteriormente a elaboração de uma metodologia adaptada para o caso de Curitiba. Essa parte metodológica está publicada na revista « Arquivos Paranaenses », inclusive com a descrição do estado dos principais livros de registro. O estudo abrange todos os livros da paróquia. Com relação aos estrangeiros, de fato possuem cemitérios separados. São geralmente os cemitérios dentro das igrejas e referentes a comunidades religiosas. Por exemplo, a Comuna evangélica possui um cemitério dentro do sítio urbano de Curitiba, onde eram enterrados os alemães protestantes. Toda a documentação referente ao cemitério faz parte do arquivo da comunidade religiosa, mas os atestados de óbitos só são frequentes para o século XX. Os critérios aqui também são variados.

M. Onody. — Sabemos que há um grande número de alemães, poloneses e eslavos no Paraná. O que me preocupa essencialmente é a distância existente entre a realidade e a aparência. Gostaria de saber se não é possível a utilização de um método, ainda que imperfeito, que permitisse nos dar o número desses estrangeiros. Não seria possível, a partir das naturalizações, estabelecer-se, ainda que de forma grosseira, o total de entradas de estrangeiros? O Arquivo Nacional publicou uma documentação referente à entrada de estrangeiros, e penso que o cálculo poderia ser baseado nêles. Naturalmente, o meio seria imperfeito, pois nem todos os estrangeiros se naturalizam, mas pergunto se não seria possível estabelecer-se a decalagem percentual a partir dos dados publicados.

M^{lle} Pilatti Balhana. — Creio que é possível, e inclusive temos utilizado os documentos publicados pelo Arquivo Nacional, mas o que me parece mais importante é estabelecer-se o coeficiente de fixação dos imigrantes. Não me parece tão importante o número de estrangeiros entrados por determinado porto ou registrados em determinada repartição da polícia. No caso do Paraná temos estudos que mostram que o percentual de fixação nos Campos Gerais era inferior a 50 %, quanto aos alemães do Volga, a maioria deles abandonando o que inicialmente deveria ser uma colônia agrícola. Os registros paroquiais dão uma idéia bem precisa do coeficiente de fixação, uma vez que a atividade religiosa era das primeiras a serem organizadas nessas comunidades. Quanto à utilização do percentual de naturalizações, é realmente difícil, já que esse procedimento não era exigido no século XIX, e mesmo era indesejado pelo estrangeiro, como notou o professor Onodi. A fonte mais completa ainda com relação aos estrangeiros são os róis paroquiais, já que a vida religiosa se organiza precocemente.

M^{me} de Queirós Mattoso. — Peço apenas um esclarecimento referente ao critério que presidiu à escolha da paróquia Nossa Senhora da Luz, uma vez que vemos que o levantamento da documentação foi exaustivo, como podemos verificar pela descrição detalhada do estado da documentação.

M^{lle} Pilatti Balhana. — Inicialmente, a paróquia Nossa Senhora da Luz abrangia não só o núcleo urbano donde surgiu Curitiba, mas toda uma extensa região de fazendas circunvizinhas. No início do período que estudamos, Curitiba possui apenas uma paróquia, que é exatamente essa de Nossa Senhora da Luz.

TENDANCES ET STRUCTURES DES MÉNAGES DANS LA CAPITAINERIE DE SÃO PAULO (1765-1868) SELON LES LISTES NOMINATIVES D'HABITANTS

M^{lle} Maria Luiza MARCÍLIO

Faculdade de Filosofia de Assis

I. — INTRODUCTION

Dans cette étude préliminaire de la structure de l'ancien ménage pauliste, nous avons voulu examiner quantitativement sa taille, les éléments qui le composent, certaines caractéristiques de la famille, ainsi que quelques traits de sa tendance, à cinq moments choisis : 1765, 1798, 1808, 1818 et 1828. Nous avons considéré le premier recensement de la Capitainerie — 1765 — en raison de son ancienneté et en vue de comparaisons avec les dates postérieures. Le premier et le plus complet dénombrement effectué dans la région est, bien sûr, celui de 1798. Nous le prenons donc, et maints de nos tableaux commencent par lui. Et pour faciliter les analyses démographiques proprement dites, les intervalles de dix ans, entre un recensement et l'autre, sont les plus conseillés. Après 1830 les recensements perdent en continuité et en intégralité.

Cette première approche fait partie d'une enquête plus vaste sur la démographie, l'économie et la société de la région de São Paulo depuis 1765 (1). Il faut dire que nos recherches sur la croissance pauliste depuis le XVIII^e siècle sont loin d'être complètes et maintes données quantitatives présentées ici pourront être objet de révisions et de modifications futures.

Le « corpus » de cette étude est constitué par les *listes nominatives des habitants*, relevées chaque année et pour chaque ville — qui composait la Capitainerie, puis Province (1815) de São Paulo (2). Il s'agit donc d'un « corpus » homogène et en même temps « assez large pour qu'on puisse raisonnablement espérer que ses éléments saturent un système complet de ressemblances et de différences » (3). Les listes nominatives ont été établies en prenant comme unité de base le FEU (*fogo*), c'est-à-dire, le ménage, composé par le noyau familial du chef du feu (parents et enfants) et pouvant avoir, en plus, des dépendants et des esclaves. La notion de « feu » coïncide donc avec le concept de Ménage, Loge-

(1) L'enquête générale sur la population, économie et société de São Paulo a été en grande partie possible avec le concours de la *Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado de São Paulo* à qui nous devons beaucoup.

(2) Les manuscrits *Maços de População* des villes de la Capitainerie de São Paulo sont conservés dans l'*Arquivo Público do Estado de São Paulo*. Avec le passage du statut brésilien, en 1815, à la catégorie de Royaume Uni, les anciennes Capitaineries changent de nom et prennent la dénomination de Provinces.

(3) Nous prenons ici le concept de « corpus » donné par la linguistique, tel que le propose Roland Barthes. « Cependant le système recherché n'étant pas connu à l'avance dans ses limites (puisque'il s'agit précisément de le reconstituer), l'immanence ne peut porter au début que sur un ensemble hétéroclite de faits qu'il faudra « traiter » pour en connaître la structure; cet ensemble doit être défini par le chercheur antérieurement à la recherche : c'est le corpus. Le corpus est une collection finie de matériaux, déterminée à l'avance par l'analyste, selon un certain arbitraire (inévitabile) et sur laquelle il va travailler ». BARTHES Roland, *Éléments de Sémiologie*, in *Le degré zéro de l'écriture*. Paris, Gonthier, 1968, p. 170-171.

ment, Maison, employé dans la démographie courante (4). Mais il se peut qu'un feu n'ait aucun chef de famille; il s'agit de feux de célibataires vivant seuls et sans enfants; de fermes habitées uniquement par des esclaves, leur propriétaire vivant ailleurs; de noyaux d'étudiants ou de soldats (régiments), etc. Dans notre classification cette catégorie est nommée : « Feux sans chef de famille ».

Les renseignements contenus dans les listes d'habitants sont précieux non seulement pour les études quantitatives — démographiques, économiques, sociales, voire culturelles (par exemple, études du niveau d'instruction des chefs de feux à partir des signatures), mais aussi pour les études qualitatives (5).

L'objectif ultime de l'ensemble de nos recherches est de connaître une vaste collectivité représentée par la Capitainerie pauliste toute entière qui comprenait, à l'époque, les actuels Etats de São Paulo et de Paraná. La seule façon de tirer profit des multiples renseignements révélés par nos sources, tenant compte aussi de la grande extension du territoire envisagé a été de procéder par sondages. Un plan d'échantillonnage probabiliste a donc été établi pour le dépouillement des listes nominatives de chaque ville, dans les cinq dates choisies. L'unité de base de l'échantillon a été le feu et le sondage a été appliqué en plusieurs étapes. Une remarque cependant : la Capitale — São Paulo — n'entre pas dans cette étude parce que ses listes nominatives sont très incomplètes et mal conservées. Il n'existe plus de listes d'habitants de la Capitale pour les années 1808 et 1818, et pour celle de 1828 il ne reste que trois de ses neuf listes. Pour combler ces lacunes, nous nous servons, dans l'ensemble de la recherche, des résultats de notre premier travail sur la démographie de la ville de São Paulo, fait surtout à partir des registres paroissiaux (6).

Finalement, c'est l'utilisation des procédés mécanographiques de calcul électronique qui nous a permis d'établir les premiers tableaux de données brutes ou analysées, à partir des 17 302 feux dépouillés dans notre échantillon final. Dans ce travail, nous utiliserons quelques résultats concernant les ménages et les familles ainsi obtenus. Il faut préciser enfin que tous les chiffres présentés sont calculés d'après l'échantillon. En d'autres termes, il s'agit de la population ou des feux *estimés*.

II. — TENDANCES DE L'ORGANISATION DES MÉNAGES

L'estimation de la population générale et de sa distribution par feux à laquelle nous avons abouti est révélée dans le tableau 1 où sont introduites les données du recensement de 1836 (7).

Avec la seule exception du dénombrement de 1765 dont la quasi totalité de la population esclave, et sans doute une partie de la population libre aussi, n'ont pas été relevées, dénombrement précaire donc, pendant toute la période le nombre moyen d'habitants par ménage présentait une certaine constance relative. Ce qui apparemment s'oppose à nos expectatives initiales, car nous constatons que, à partir des années 1810, un contingent considérable d'esclaves entre dans la région, ce qui devrait, en principe, modifier les moyennes. Néanmoins, si le facteur « population » augmente, particulièrement dans les derniers dix ans de notre période, le facteur « feu » suit de très près la montée démographique (voir tableau 2). En d'autres termes, si d'un côté, il y a tendance à la croissance de la population, de l'autre, il y a aussi la dispersion du peuplement dans les espaces en friche. La création de villes et de paroisses

(4) Pour la définition de Ménage, voir HENRY Louis, *Manuel de Démographie Historique*, Paris, Droz, 1967, p. 41-42. Nous employerons ici cette même définition, comme nous avons déjà fait en notre travail : *La ville de São Paulo : peuplement et population*. Rouen, Université de Rouen, 1968, p. 145 et suiv.

(5) Pour connaître la nature des renseignements contenus dans cette source voir le chapitre « Sources et Techniques » dans MARCÍLIO M.L., *op. cit.*

(6) MARCÍLIO M.L., *op. cit.*

(7) Les manuscrits sous forme de listes nominatives d'habitants et de tableaux résumés de la population pour l'année 1836 se trouvent conservés, ville par ville à l'*Arquivo Público do Estado de São Paulo*. Ce recensement relevé sous la direction de Daniel Pedro Müller a été publié par son propre organisateur dans : *Ensaio d'um quadro estatístico da Província de São Paulo*, 2 ed. São Paulo, Estado de São Paulo, 1923.

TABLEAU 1
*Nombre de Feux dans la Population de la Capitainerie
 (Province) de São Paulo*

Années	Population totale	Nombre de feux	Nombre moyen de personnes par feu
1765	(45 656)	(10 512)	(4.3)
1798	141 041	22 751	6.2
1808	170 754	27 633	6.1
1818	197 113	33 196	5.9
1828	257 645	41 138	6.3
1836	304 969	45 649	6.6 (8)

surtout en direction de l'ouest pauliste, mais aussi dans le Sud — *rota do Viamão* — jusqu'à Curitiba et dans la vallée du Paraíba le prouve. L'exploitation et le développement de nouveaux produits d'acceptation plus facile dans le marché mondial de l'époque — canne à sucre et café — ont produit la multiplication de nouveaux ménages dans la région.

TABLEAU 2
Evolution de la Population et des Feux
 1798 = indice 100

Années	Nombre de feux	Population totale	Population libre	Population esclave
1808	121	121	122	116
1818	145	139	137	197
1828	180	182	168	334

Ce qui croît plus vite donc, c'est effectivement la population esclave, les deux autres variables — population totale et feux — marchant presque ensemble. Dans le secteur libre de la population une constance relative, dans la structure des ménages, se maintient dans toute la période, où le nombre moyen de personnes par feu se situe autour de 4 (tableau 3).

TABLEAU 3
Moyenne de Personnes Libres par Feu

Années	Population libre	Nombre Moyen de personnes par feu
1765	45 440	4.3
1798	108 550	4.7
1808	132 911	4.8
1818	148 820	4.4
1828	182 823	4.7 (9)

Il faut donc chercher quelles ont été les modifications introduites dans les ménages avec l'entrée plus prononcée d'esclaves à partir surtout de notre dernière décade.

(8) Nous avons trouvé, pour la Capitale pauliste, des ménages plus étendus avec environ 7 personnes en moyenne en 1772 et 1803. Nous avons observé aussi une tendance à la diminution, soit, environ 5 personnes en 1816, 1836, 1886 pour la seule ville de São Paulo. Dans MARCÍLIO, M. L. *opus cit.* p. 150.

(9) Oracy NOGUEIRA, a trouvé pour la ville de Itapetininga (SP) au XVIII^e siècle des proportions semblables. Le « quartier » rural — bairro de Alambari et Sarapui — présentaient, en 1767, 4.9 habitants par feu : celui de Itapetininga 3.6 et celui de Paranapanema 4.9. Les proportions trouvées pour l'année 1775 ont révélé 6.0 habitants par maison. Dans NOGUEIRA O., *Família e comunidade*. Rio de Janeiro INEP, 1960, p. 236.

Avec la politique tournée vers le développement de l'agriculture inaugurée par la Couronne portugaise au temps de Pombal, et encore, avec une conjoncture favorable des marchés internationaux, à partir des dernières années du XVIII^e siècle, la Capitainerie de São Paulo passa à la phase des grandes plantations. Des unités familiales concentraient un grand nombre d'esclaves noirs, ce qui constitue une étape où l'économie se monétarise plus vite qu'avant. La politique des gouverneurs de São Paulo à partir de 1765 a été continue et cohérente, ayant comme un des principaux soucis d'organiser sur des bases plus rationnelles l'infrastructure générale administrative à partir des villes — *municípios* —, pour créer les conditions nécessaires au développement agricole et à la fixation de l'homme à la terre (10). Les reflets de cette nouvelle orientation s'observent déjà dans les dernières années du XVIII^e siècle et les débuts du XIX^e. Plus d'hommes arrivent avec leurs esclaves et sans doute avec leurs capitaux, venus d'autres régions du Brésil, du Portugal et quelques-uns — bien qu'en petit nombre — d'autres pays (après les années 1810) — France, Angleterre, Suède, Prusse (11) et vont essayer d'établir l'agriculture de plantation pour l'exportation. Une nouvelle phase s'ouvre dans l'économie et dans la société pauliste : la tendance à la concentration de terres, d'esclaves et de capitaux dans quelques familles. Et c'est justement les grands ménages avec beaucoup d'esclaves noirs qui constituent un fait nouveau dans la région pauliste du XIX^e siècle.

En effet, dans toute la Capitainerie, le nombre absolu de grands propriétaires d'esclaves (avec 40 esclaves et plus) augmenta de 47 en 1798; 81 en 1808; 101 en 1818 à 223 en 1828. Il est vrai qu'en termes généraux et dans l'ensemble des feux ces nombres signifiaient une proportion presque nulle, qui ne dépasse jamais les 0,5 % dans toutes les dates en question. Néanmoins, même si 1 % des ménages n'étaient pas des « grands feux », ceux-ci, par contre, concentraient, de plus en plus, une partie importante de la population totale, à cause de leurs esclaves (tableau 4).

TABLEAU 4
*Evolution des Grands Feux (avec 40 esclaves et plus)
et de leur Population libre et esclave*

Année	Feux		Population libre		Population esclave		Ensemble de la population	
	N°	%	N°	%	N°	%	N°	%
1798	227	0.2	326	0.3	2 855	8.7	3 161	2.2
1808	81	0.3	631	0.4	4 611	12.2	5 242	3.0
1818	100	0.3	692	0.4	6 221	12.9	6 913	3.5
1828	227	0.5	1 519	0.8	13 501	18.0	15 501	6.0

La tendance à la concentration d'esclaves entre les mains de quelques grands seigneurs est évidente. Ces grands ménages qui rassemblaient seulement 2 % de la population totale de la Capitainerie en 1798, trente ans après en concentraient 6 %. C'est, par conséquent, dans l'augmentation du nombre d'esclaves dans les grandes familles que se trouve l'explication de la modification de la structure du ménage pauliste, pendant cette période de son expansion.

Malgré cette tendance nettement esclavagiste de la société, une constante se maintient : la grande majorité des ménages restent ceux de paysans, ménages ayant un seul chef de famille, comme on peut

(10) Pour suivre cette nouvelle orientation il suffit de regarder les correspondances des gouverneurs avec la Couronne ou avec les capitaines majeurs des villes de la Capitainerie après 1765, dans la collection *Documentos Interessantes para a História e Costumes de São Paulo*, publication de l'Arquivo Público do Estado de São Paulo.

(11) Un exemple, entre autres, de familles étrangères non portugaises qui sont attirées par la région pauliste apparaît dans la ville de Ubatuba à partir des années 1818. En effet, environ une dizaine de familles venues de France, Province de Bretagne, sont entrées dans cette ville. En peu de temps, elles ont acheté terres et esclaves au marché d'esclaves de Rio de Janeiro. Au début, ces familles s'adonnaient aux plantations de céréales de consommation locale; mais aussitôt les grandes plantations à café ou canne à sucre formées elles passent à l'exportation. Selon les renseignements que nous avons pris des listes nominatives de Ubatuba, entre 1818 et 1836.

l'observer dans les tableaux 6 à 9 ci-dessous. En effet, les maisons formées d'une seule famille l'emportent dans l'ensemble des feux comme l'indiquent les proportions suivantes :

1798	84,9 %
1808	85,3 %
1818	87,1 %
1818	87,2 %

TABLEAU 5
Organisation des Ménages. Agregados dans la structure des feux

	1765	1798	1808	1818	1828
Population totale	45 656	141 041	170 754	197 113	257 645
<i>Agregados</i>					
Nombre	2 720	13 376	17 797	16 841	18 156
pour 100	5.9	9.4	10.4	8.5	7.0

TABLEAU 6
*Classification des Ménages selon la présence ou non d'esclaves
1798*

Catégorie du Feu	Sans esclaves	Avec esclaves	Total
à un seul chef de famille	15 040	4 295	19 335
à deux chefs	488	299	787
à trois ou plus chefs	56	64	120
aucun chef de famille	1 576	933	2 509
Total	17 160	5 591	22 751

TABLEAU 7
*Classification des Ménages selon la présence ou non d'esclaves
1808*

Catégorie du Feu	Sans esclaves	Avec esclaves	Total
à un seul chef de famille	18 408	5 174	23 582
à deux	896	363	1 259
à trois ou plus	104	75	179
aucun chef de famille	1 616	997	2 613
Total	21 024	6 609	27 633

Dans ces proportions, le pourcentage qui reste est constitué presque entièrement par les « feux sans chefs de famille », soit les feux de célibataires, de fermes habitées uniquement par des esclaves, de couvents, etc. *De cette manière l'existence de ménages multiples, formés par l'ensemble de deux familles ou plus vivant dans un même toit, n'est pas la règle dans la Société.*

Dans l'ensemble de feux, l'observation continuelle de la documentation et de la société de l'époque nous permet de constater une constante généralisée : la formation de nouvelles familles par les mariages et aussi l'entrée de ménages dans la Capitainerie correspondaient à la construction parallèle de nouveaux feux. En d'autres termes, le nombre de feux suivait de près la croissance, par mariages et par immigration, des familles « libres ». Nous avons relevé un comportement typique dans la région : au moment

du mariage d'un enfant — garçon ou fille — la coutume était la formation d'un feu indépendant pour le nouveau couple. Il arrivait que le nouveau ménage n'eut pas encore les conditions immédiates de construire sa maison. Mais il est presque certain qu'après la naissance du premier enfant, la nouvelle maison était faite. C'est la règle que nous révèlent les listes nominatives. Il n'est pas important que les nouveaux mariés continuent à labourer les mêmes terres de leurs parents, qu'ils restent dans la même propriété, mais il faut qu'ils aient leur propre maison. Malgré l'exploitation de terres en commun, chaque ménage gardait sa petite plantation de céréales ou de manioc pour sa propre subsistance et même pour le marché. Ces habitudes paraissent être préservées dans quelques villes qui sont restées très longtemps éloignées, isolées presque, et jusqu'à nos jours. Nogueira les a observées pour la région de Itapetininga et Willems pour la ville de Cunha (12).

Pour résumer, dans la période en question, on observe d'une part une tendance nette à la constitution et au développement de grands ménages qui concentraient, de plus en plus, esclaves et terres, quoique représentant toujours une fraction presque nulle des feux et de la population libre. *C'est la phase de formation de la grande propriété dans la région pauliste. D'autre part la société maintient une constante : la prédominance, en nombre et en proportion, des feux à un seul chef de famille, formés dans la plupart par les maisons de petits laboureurs.*

Mais c'est encore dans les grandes propriétés que, croyons-nous, se constitueront les conditions préliminaires pour les futures réformes dans l'agriculture en vue d'une meilleure productivité. Ce sera dans ces propriétés en formation et expansion à l'époque que l'introduction de techniques agricoles plus avancées sera réalisée avec moins de résistance. Peut-être est-ce là que se situe une des explications des conditions préalables du développement industriel pauliste si on accepte les thèses de Paul Bairoch. L'immigration postérieure, européenne d'abord et asiatique ensuite, viendra à la rencontre de cette transformation de l'agriculture pauliste. Mais fallait-il encore que des nouvelles séries statistiques s'établissent pour suivre les tendances de longue durée afin de confirmer ces hypothèses initiales.

III. — STRUCTURE DES MÉNAGES

L'analyse exhaustive des listes nominatives nous permet de distinguer essentiellement trois composants de base dans la famille extensive pauliste de l'époque :

1. le noyau familial principal;
2. les « *agregados* » ou dépendants du chef de feu;
3. les esclaves.

Dans la première catégorie on distingue les individus constitués uniquement par les parents — célibataires, mariés ou veufs — et leurs enfants vivants, qui habitaient la même maison que leurs parents au moment du dénombrement.

Les chefs de feux pouvaient abriter dans leurs maisons quelques personnes libres, parents ou non, les *agregados*. Cette catégorie de personnes était représentée par les habitants les plus mobiles dans la société — dans le sens social et dans le sens spatial — qui se déplaçaient le plus. Célibataires ou non, ils pouvaient dans des cas rares avoir d'autres personnes à leur charge : les *Agregados de Agredados* ou les Esclaves de *Agregados*, qui vivaient tous ensemble sous la protection d'un chef de feu. Les liens de dépendance varient dans une large échelle, depuis ceux qui profitaient simplement de la dépendance d'un même toit mais qui avaient leurs propres professions, indépendantes de celles du chef de leurs feux, jusqu'aux orphelins mineurs qui, eux, dépendaient entièrement, pour survivre, de la charité des chefs

(12) Voir NOGUEIRA O., *op. cit.*, p. 237 et *passim*; et WILLEMS E., *Cunha, tradição et transição em uma cultura rural do Brasil*, São Paulo, 1948, p. 45 et 165.

de ménages qui les prenaient en charge. Les *agregados* pouvaient être apparentés. Beaucoup d'entre eux étaient d'anciens esclaves affranchis et pas encore entièrement intégrés dans la société des personnes libres.

TABLEAU 8
Classification des Ménages selon la présence ou non d'esclaves
1818

Catégorie du Feu	Sans esclaves	Avec esclaves	Total
à un seul chef de famille	23 080	5 856	28 936
à deux chefs	520	441	961
à trois ou plus	64	68	132
aucun chef	1 936	1 231	3 167
Total	25 600	7 596	33 196

La troisième catégorie d'hommes qui composait les feux était les *esclaves*. « L'esclave, virtuellement, n'avait pas de famille. En raison de la promiscuité et du caractère occasionnel des rapports sexuels l'esclave connaissait à peine sa propre mère et ses frères, et même les rapports entre eux étaient soumis à une série de circonstances défavorables (y compris l'arbitraire des seigneurs), dont les effets allaient depuis l'ignorance complète des liens de parenté jusqu'à sa connaissance, mais sans liens d'affectivité, à cause des divergences d'expériences et de la nature même des rapports existant par hasard » (13).

Quelques rares seigneurs se souciaient de l'établissement régulier d'une famille chez leurs esclaves, tout en facilitant leurs mariages à l'Eglise. Cependant, nous ne croyons pas ici un quelconque esprit d'entreprise plus poussé, un souci de préserver et de faire fructifier un grand capital investi dans l'achat d'esclaves à travers la multiplication régulière de mariages stables, donc de naissances. On voit là plutôt des préoccupations d'ordre religieux formel chez ces seigneurs.

La grande majorité des feux paulistes n'était pas en condition d'acheter ou de maintenir des esclaves. La masse des laboureurs travaillait la terre avec ses propres mains, travail libre par conséquent.

TABLEAU 9
Classification des Ménages selon la présence ou non d'esclaves
1828

Catégorie du Feu	Sans esclaves	Avec esclaves	Total
à un chef de famille	27 848	8 047	35 895
à deux	600	469	1 069
à trois ou plus	48	35	99
aucun chef	2 248	1 828	4 076
Total	30 760	10 379	41 139

Pour les quatre dates prédominant ainsi constamment les feux à chefs de famille sans esclaves et à un seul chef, ce qui représente les proportions suivantes dans l'ensemble des ménages :

1798	66,1 %
1808	66,6 %
1818	69,5 %
1828	67,7 %

(13) NOGUEIRA O., *opus cit.*, p. p. 262-263.

Finalement, et pour avoir une vision d'ensemble sur la structure des anciens ménages paulistes, nous présentons ci-après les tableaux généraux de toute la population dans les cinq recensements, décomposée selon les rapports des membres avec le chef des feux.

TABLEAU 10

*Structure des Feux dans la Capitainerie (Province) de São Paulo.
Classification de l'ensemble de la Population, selon le rapport de ses membres avec les chefs de ménages.*

Catégorie de la population selon son rapport avec le chef des feux	Années				
	1765	1798	1808	1818	1828
Total	45 656	141 041	170 754	197 113	257 645
1. <i>Famille principale</i>					
a. Chef de Feu	9 352	20 242	25 020	30 029	37 062
b. Epouse	7 736	15 641	19 218	23 183	29 956
c. Enfants	28 373	56 782	68 268	75 603	93 572
2. <i>Agregados :</i>					
a. Parents Ascendants et descendants	368	1 559	2 203	1 876	1 536
b. Parents collatéraux	448	1 090	1 421	846	1 094
c. Non parents	1 896	10 719	14 174	14 119	15 525
d. des <i>Agregados</i>	8	8	—	—	1
3. <i>Esclaves :</i>					
a. du Chef du Feu	200	32 165	37 526	47 920	74 499
b. des <i>Agregados</i>	16	326	312	370	323
Feux sans chef de famille :	1 160	2 509	2 613	3 167	4 077

INTERVENTIONS

M. Schneider. — Pour Rio de Janeiro et ses environs, j'ai pu constater que la plupart des Français qui s'adonnaient à l'agriculture préféraient la culture du café parce qu'elle avait besoin d'un capital moins grand. Une plantation de sucre, par contre, nécessitait, pour être rentable, une certaine taille. Autre remarque : beaucoup de Français venaient de Saint-Domingue « via » les Etats-Unis...

M^{lle} Marcílio. — Je peux vous dire que j'ai, aussi, fait une recherche sur une petite ville du littoral nord de São Paulo; il s'agit d'Ubatuba, précisément la ville par laquelle le café a été introduit. Je travaille sur la reconstitution des familles de cette petite ville. J'y ai trouvé 12 familles, pour la période durant laquelle je travaillais, 12 familles de Français qui venaient, je pense, avec de gros capitaux puisqu'ils achetaient tout de suite de grandes propriétés. Ils passaient, tout d'abord, deux ou trois ans à planter des céréales pour leur subsistance en attendant que le café, qu'ils avaient planté, aussi, dès leur installation, soit prêt à être récolté.

En effet cette culture demande un certain nombre d'années avant d'être rentable, aussi ces familles plantaient-elles des céréales pour subsister jusqu'à la première récolte du café.

M. Stols. — Ma question rejoint celle de M. Schneider et concerne une éventuelle différence de structures dans les ménages des premiers immigrants français et suisses. Si différence il y a, quelle a été l'influence réciproque ?

M^{lle} Marcílio. — Il s'agit d'une période assez récente, une période où l'émigration européenne est encore très rare. Néanmoins il y a ce fait de la présence des étrangers français et européens qui est très intéressant pour nous; cela nous permet de faire des reconstitutions de familles avec beaucoup plus de facilité, une fois que le nombre de familles françaises, suisses et même scandinaves a été fixé. Pour la question que vous me posez, je peux répondre qu'il y a, certainement, forcément, eu des influences culturelles, même dans la structure des familles. Mais je vous avoue que dans la période restée à laquelle je me suis attachée je ne vois pas très clairement des différences prononcées entre les ménages des européens non portugais et ceux des ménages brésiliens et portugais.

M. de Alencastro. — Vous êtes-vous préoccupée de l'utilisation des méthodes ethnologiques dans la démographie historique et, en particulier, de l'étude systématique de systèmes de parenté (modes de mariage et de filiation) qui se modifient dans la mesure où change le contexte social et économique ?

M. Louis Henry. — L'étude des ménages est très à la mode actuellement. Monsieur Laslett y attache beaucoup d'importance, car cette étude montre souvent une réalité bien différente de celle que la littérature nous présente. Je retiens de la communication de Mademoiselle Marcílio que le ménage à un seul noyau est très largement majoritaire dans la capitainerie de São Paulo, comme il l'était en Europe Occidentale, contrairement à ce que l'on pense couramment.

M. Massa. — Je voudrais, pour ma part, apporter quelques compléments au point de vue de Monsieur Henry. La structure de la société dans la capitainerie de São Paulo représente une des structures qu'a connues la société de la canne à sucre. On ne peut en tirer une machine de guerre contre la littérature dont le but n'est pas d'être le reflet de la réalité. Il y a des structures différentes dans les sociétés de la canne à sucre.

M. Chaunu. — Je voudrais simplement apporter un petit complément au débat sur les ménages dans la littérature. Je suis d'accord jusqu'à un certain point seulement. En fait il faut voir que la littérature rend compte, en général, de situations sociales qui sont celles de tout petits groupes; je crois que, là-dessus, Monsieur Henry ne me contredira pas. Prenez, par exemple, le problème fondamental du mariage et citons Molière puisque nous sommes à Paris.

Dans le théâtre de Molière les jeunes filles à marier sont des gourdes qui se comportent comme des imbéciles, heureusement il y a une servante plus intelligente qui se trouve là fort à propos pour remettre les choses sur terre. Pour être bref, je ne crois pas, si vous voulez, que la littérature, dans l'ensemble, imagine des situations sociales qui correspondent à la réalité. En règle générale, dans la littérature, les situations étudiées sont des situations démodées ou de minorités...

M^{me} Levy. — O que me pareceu de grande importância no trabalho da professora M.-L. Marcílio, além da demografia propriamente dita, e que já foi suficientemente destacado, é o fato de se ter realizado a partir de fontes fiscais. No meu modo de ver as coisas, o levantamento das fontes fiscais é da maior importância, na medida em que é através delas que se podem abrir novos campos de pesquisa. Penso que no que diz respeito a levantamento de fontes, as fiscais merecem uma prioridade, tanto as listas nominativas quanto as listas eleitorais, na medida em que estas eram também uma base para o fisco.

M^{lle} Carvalho Franco. — Considero extremamente importante o trabalho da professora Maria Luiza Marcílio na medida em que êle ajuda a destruir a mitologia da sociedade tradicional no Brasil. Com relação ao debate sobre problema das relações de parentesco na literatura, parece-me que é necessário distinguir entre a ideologia enquanto coisa normativa e a ideologia das relações de parentesco. É preciso notar que existe uma defasagem entre a ideologia das relações de parentesco e a prática dessas relações.

Handwritten text, likely a letter or document, written in cursive script. The text is extremely faded and illegible due to the quality of the scan. It appears to be a single page of writing, possibly a letter, given the informal nature of the script. The text is organized into several paragraphs, with some lines indented, suggesting a structured narrative or argument. The ink is very light, and the paper has a yellowish, aged appearance.

Mercredi, 9 h.

LES PRIX

Président : M. Jean MARCZEWSKI.

OS PREÇOS NA BAHIA DE 1750 A 1930

M^{me} Katia de QUEIRÓS MATTOSO

Universidade Católica da Bahia

Résumé

Tirés des archives de la Misericórdia de Bahia, les prix de onze produits de production et consommation locale ou d'importation ou d'exportation, entre 1750 et 1930, ont été réduits à une moyenne mobile non pondérée. Ils nous montrent, par comparaison avec la chronologie des événements les plus importants de l'histoire de la ville, la dépendance étroite de l'économie bahiane à l'égard des marchés extérieurs.

Les conséquences ont souvent été désastreuses pour elle. Dans la période de 1821-1910 il a été impossible de constituer des réserves locales de capitaux pour financer le développement régional. Les dévaluations successives de la monnaie brésilienne et l'industrialisation du sud du pays n'ont rien arrangé. Cependant à la fin de la période étudiée on notera une lente récupération de l'économie bahiane qui ne s'améliorera nettement qu'à partir des années 1960.

A Bahia foi um dos principais esteios da economia colonial na época do domínio português e hoje vive um importante processo de desenvolvimento após século e meio de estagnação (1821-1960). Por esse motivo, um estudo retrospectivo da economia baiana poderá apresentar substancial interesse para os historiadores como também para os cientistas sociais e os economistas.

A apresentação de séries estatísticas correspondentes a parâmetros relacionados ao desenvolvimento econômico permite visualizar satisfatoriamente a evolução da economia baiana no passado. Entre essas séries estatísticas, as séries cronológicas de preços são as que permitem um conhecimento imediato da conjuntura econômica, a partir da análise tendencial de seus movimentos a curto, médio e longo prazo (1).

O presente trabalho apresenta a série cronológica de preços, a partir de documentos inéditos, e obedece ao seguinte esquema:

Parte I: Indicação das Fontes e dos Métodos empregados para constituição dessa série cronológica de preços.

(1) Cf. ALMEIDA, Rômulo, *Traços de História Econômica da Bahia no último século e meio*. Salvador, Instituto de Economia e Finanças, 1951, 15 p. Este trabalho é o único estudo de síntese que possuímos sobre a evolução da economia baiana no período considerado.

Parte II: Apresentação dos diversos componentes dessa série cronológica e comentários dos seus respectivos gráficos.

Parte III: Comparação das flutuações apresentadas pelos gráficos com os acontecimentos principais da história baiana entre 1750-1930, numa tentativa de explicação da tendência à longo prazo da economia baiana.

Iª Parte

A SÉRIE CRONOLÓGICA DE PREÇOS. FONTES E MÉTODOS

A. — Fontes.

Na escolha das fontes há duas correntes : a americana, do economista E. J. Hamilton e a francesa, de E. Labrousse (2).

Como as fontes disponíveis na Bahia são constituídas pela documentação do hospital da *Santa Casa da Misericórdia da Bahia*, únicas capazes de preencher as exigências de seriação e continuidade de dados, ficou definido o caminho a seguir neste trabalho. Por êsse motivo, a escolha da fonte para a constituição da série de preços na Bahia no período 1751-1930 seguiu o critério de E. J. Hamilton.

Os maços de despesas da Santa Casa, anexos aos seus livros de Receita e de Despesa, abrangem os documentos que tratam das variadas despesas efetuadas pela Misericórdia durante o ano contábil.

Até o ano de 1826, a contabilidade da Santa Casa era dividida em duas partes essenciais :

- a) Receita e Despesa dos tesoureiros da Casa (Consignação da Casa);
- b) Receita e Despesa dos tesoureiros do Cofre (Consignação do Cofre).

A partir de 1827, a contabilidade da Santa Casa da Misericórdia foi unificada, não havendo mais a distinção entre tesouraria da Casa e tesouraria do Cofre.

Os maços da despesa dos tesoureiros da Casa compreendem documentos que se referem aos gastos da Santa Casa com a manutenção de seu hospital de caridade, a Cadeia dos Presos da Municipalidade de Salvador e, ocasionalmente, com o hospital militar. Todas as despesas com as várias categorias hospitalares são contabilizadas separadamente, de modo que foi possível utilizar sempre o mesmo tipo de documento. A documentação utilizada nesta série compreende as despesas da Santa Casa com o Hospital de Caridade.

Os maços da despesa dos tesoureiros do Cofre assemelham-se aos da consignação da Casa, mas referem-se ao patrimônio constituído pelo legado deixado por João de Mattos Aguiar em fim do século XVII em favor das moças órfãs ou pobres da Capitania, recolhidas na instituição chamada « Recolhimento » que funcionava em prédio anexo ao da Santa Casa.

Nêsses dois tipos de maços encontramos listas mensais dos produtos essenciais consumidos nas suas respectivas instituições, com as respectivas quantias e preços. Todavia, entre os documentos da Consignação da Casa e os do Cofre, há uma diferença essencial quanto à variedade dos produtos consumidos. Geralmente as listas fornecidas pela Consignação da Casa são muito mais ricas que as fornecidas pelo Cofre.

Com os documentos relativos às despesas com o Hospital de Caridade se podem alinhar 12 produtos: Farinha de Mandioca, Farinha de Trigo, Sal, Azeite de Peixe, Azeite Doce, Açúcar, Manteiga, Feijão, Arroz, Vinagre, Aguardente e Carne Verde (de boi). Utilizando os documentos do Recolhimento, só

(2) HAMILTON (Earl J.), *War and Prices in Spain 1651-1800*. Cambridge, Mass., 1947, 295 p.
LABROUSSE, Ernest, *Esquisse du mouvement des prix et du revenu en France au XVIII^e siècle*. Paris, Dalloz, 1932.

se pode conseguir o alinhamento de 8 produtos: Farinha de Mandioca, Feijão, Sal, Azeite Doce, Vinagre, Azeite de Peixe, Toucinho e Carne Verde. Só os documentos mais ricos do Recolhimento costumam apresentar êsse máximo de 8 produtos.

Por motivos relacionados ao problema da seriação dos dados fomos, porém, obrigados a lançar mão das duas séries, simultaneamente utilizando a série do Recolhimento cada vez que aparecia uma lacuna na sequência.

Como em geral os preços das mercadorias, tanto em um documento como no outro, são idênticos, êsse fato permitiu o uso livre da segunda série do Recolhimento, sempre que se fez necessário seu uso.

A documentação apresenta-se, em geral, bastante bem conservada com exceção de alguns anos do século XVIII para os quais várias peças ou eram inutilizáveis ou se tornaram inutilizáveis depois de consultadas.

Do ponto de vista das lacunas, a nossa documentação apresenta uma interrupção contínua de 10 anos de 1832 e 1843. Infelizmente, foi impossível encontrar os documentos relativos a êsse período, ou constituir, a partir de uma nova documentação, uma série paralela que pudesse ser intercalada.

B. — Métodos.

O estudo da história dos preços na Bahia entre 1750 e 1930 foi realizado em três etapas fundamentais :

- 1) A escolha do quadro cronológico; 2) A escolha dos produtos para o estudo; 3) A metrologia.

1. — A ESCOLHA DO QUADRO CRONOLÓGICO (1750-1930).

A escolha do ano de 1750 como ano limite nos foi impôsto por três razões :

- 1) Disponibilidade de documentação: a documentação escrita da Santa Casa que foi encontrada tem início em 1748.
- 2) Existência de estudos análogos em outros países no mesmo período.

A data terminal de 1930 foi escolhida por representar o fim do período denominado de « Velha República » e por marcar o início de uma fase de depressão econômica aguda, reflexo de grande crise mundial que se iniciou em 1929.

Entretanto gostaríamos de precisar que o problema das datas limites, em última análise, foi resolvido, como teremos a oportunidade de verificar, pelo próprio estudo dos ritmos da conjuntura econômica. Assim as datas limites que adotamos serviram apenas para circunscrever o nosso estudo *no tempo*, dentro das possibilidades documentais que estavam ao nosso alcance.

2. — A ESCOLHA DOS PRODUTOS.

As preocupações que nos guiaram na escolha dos produtos foram de três naturezas diferentes :

A primeira relaciona-se aos problemas das condições desejáveis para a elaboração de uma série cronológica de preços : a) a seriação anual dos dados; b) sua expressão em moeda corrente da época; c) sua homogeneidade em unidades de peso e de medida; d) sua homogeneidade do ponto de vista geográfico.

A segunda decorre do desejo de considerar apenas produtos realmente básicos na alimentação da população soteropolitana no decurso dos cento e oitenta anos abrangidos por nosso estudo.

Finalmente, a terceira deveria, dentro da medida do possível, distinguir entre produtos de importação e produtos de exportação, de produção e de consumo local.

Assim para a totalidade do período, isto é para os cento e oitenta anos, os produtos escolhidos foram: Arroz, Farinha de Mandioca, Farinha do Reino (de Trigo), Feijão, Carne Verde (de boi), Carne de Sertão (Charque), Galinha, Bacalhau, Azeite Doce (de Oliva), Azeite de Peixe, Toucinho, Açúcar, Vinagre e Sal.

A esta primeira lista acrescentamos, a partir de 1800, a manteiga; após 1811 o café e o chá (Preto) e a partir de 1827 o azeite (Oleo) de mamona o qual substitui, nessa data, o azeite de peixe que desapareceu da documentação consultada.

3. — A METROLOGIA.

O valor exato e preciso das medidas usadas para a quantificação dos produtos, por nós estudados, teve uma importância secundária pois no escopo dêse trabalho procurámos obter elementos que permitissem fazer comparações de *movimentos* de preços e não de *níveis* de preços. Sendo assim nos empenhamos em preencher a condição básica para a constituição das Séries, qual seja, que estas devem apresentar no *tempo* uma expressão homogênea em unidades de peso e de medida. Para êste efeito, convertemos as antigas medidas usadas até 1874 em medidas modernas (vêr anexo nº 1).

TABELA 1
Pesos e medidas

	De 1750 à 1874	Transformação		De 1874 à 1930
		Para Litro	Para Kg.	
Arroz	Alqueire	36,27	400 gr.	Kg.
Farinha de Mandioca	Alqueire	36,27	+	Kg.
Farinha do Reino (Trigo)	Arroba		14,745.60	Kg.
Feijão	Alqueire	36,27	800 gr.	Kg.
Carne Verde (de boi)	Arroba		14,745.60	Kg.
Carne de Sertão (Charque)	Arroba		14,745.60	Kg.
Galinha	Unidade	—	—	Unidade
Bacalhau	Arroba	—	14,745.60	Kg.
Azeite Doce (de Oliva)	Canada	6,85	(Canada de Bahia)	L.
Azeite de Peixe	Canada	6,85	(Canada de Bahia)	L.
Azeite de Mamona (óleo)	Canada	6,85	(Canada de Bahia)	L.
Toucinho	Arroba		14,745.60	Kg.
Açúcar	Arroba		14,745.60	Kg.
Café	Arroba		14,745.60	Kg.
Manteiga	Libra		460 gr.	Kg.
Vinagre	Canada	6,85		L.
Sal	Alqueire	36,27(*)		Kg.
Chá (Preto)	Libra		460 gr.	Kg.

(*) Os pequenos pesos e medidas expressos em libras, quarta, meia-quarta, quartilhos, meio quartilho, foram transformados respectivamente em arrobas, alqueires e canadas. Obtivemos assim para um longo período uma estimativa efetuada numa medida e num peso padrão apresentando sempre o mesmo valor.

IIª Parte

OS COMPONENTES DA SÉRIE CRONOLÓGICA DE PREÇOS: ELABORAÇÃO ESTATÍSTICA E ANÁLISE

A. — Elaboração estatística.

Como já se referiu antes (vêr item dedicado à escolha dos produtos, das listas relativas às mercadorias compradas pela Santa Casa da Misericórdia) foram escolhidos 18 produtos que nos pareceram ser expressivos do consumo alimentar da população baiana.

Tentámos também levantar outras séries de gêneros de consumo — como Aguardente do Reino, Aguardente da Terra e Vinho, mas a insuficiência ou disparidade dos dados levaram-nos a abandoná-las.

Pela mesma razão a precariedade, assim como as frequentes lacunas nos dados referentes às despesas com o vestuário, calçado, compra de materiais para a construção dos bens móveis pertencentes à Santa Casa, não permitiram a constituição das séries respectivas, cuja apresentação, e consequente análise, poderia enriquecer o trabalho.

Apenas duas outras séries puderam ser constituídas. As referentes aos salários pagos à mão de obra empregada na construção civil e as que se referem às despesas com os salários dos empregados da Santa Casa. Porém, como estas séries abrangem período muito curto (1750-1830) não serão apresentadas (3).

Os 18 gêneros considerados para o estudo das flutuações dos preços na Bahia foram grosseiramente divididos em três categorias: *produtos de exportação, de importação, de produção e consumo local*.

Gostaríamos porém de salientar que quando falamos em produtos de exportação nos referimos apenas àqueles produtos que são objeto de comércio internacional e não de exportação e importação inter-regional.

Devemos ainda precisar que, entre os produtos de exportação, não figuram alguns dos grandes produtos da economia baiana, como o tabaco e o cacau. Essa omissão deve-se exclusivamente a não termos encontrado na nossa documentação referências sobre esses produtos que pudessem ser quantificadas. Com efeito, aqui ou acolá, encontra-se menção desses dois produtos, porém de modo bastante vago: “para tabaco... 60 reis” ou “para cacau... 280 reis” etc., sem precisar o volume transacionado.

Todavia tal divisão dos produtos em três grupos rigidamente fixos, pode parecer arbitrária, principalmente no que diz respeito aos produtos de importação. De fato estes não representam a realidade comercial de uma cidade como Salvador, obrigada à importação da quasi totalidade de seus gêneros de consumo alimentar. E isto porque as áreas cultiváveis próximas à cidade eram quase exclusivamente dedicadas ao cultivo dos grandes produtos de exportação.

Por esse motivo, encontramos frequentemente noticiadas em jornais da época (a partir da 2ª metade do século XIX) importações de produtos do exterior, além das referidas no item importação, como: feijão, arroz, sal, toucinho, etc.

Ao fazer esta distinção, nosso propósito foi facilitar a apresentação dos dados e mostrar que segundo o grupo a que pertence, o produto tem seu preço influenciado por fatores distintos que devem ser salientados. Tal análise permite uma melhor compreensão da flutuação dos preços.

(3) Assinalemos porém que estas séries salariais foram utilizadas em nosso artigo : *Conjoncture et Société au Brésil à la fin du XVIII^e siècle. Prix et salaires à la veille de la Révolution des Alfaites - Bahia 1798*, In *Cahiers des Amériques Latines*, n° 5, pp. 33-53 (Série Sciences de l'Homme).

São os seguintes os produtos incluídos em cada um dos três grupos:

a) *Produtos de exportação: Açúcar e Café.* Embora produzidos e consumidos localmente, seus preços são estabelecidos pelo mercado externo para o qual o grosso da produção é dirigida.

b) *Produtos de importação: Farinha do Reino (Trigo), Bacalhau, Azeite Doce (de Oliva), Vinagre, Manteiga e Chá Preto.*

Trata-se de produtos que na época não eram produzidos no país, ou tinham produção inexpressiva, mas cujo preço nos parece estar ligado às flutuações do câmbio, assim como também à conjuntura do mercado local.

c) *Produtos de Produção e de Consumo Local: Farinha de Mandioca, Arroz, Feijão, Carne Verde (de boi), Galinha, Toucinho, Carne de Sertão, Sal, Azeite de Peixe, Azeite de Mamona.*

Todos esses produtos são largamente consumidos no mercado local e a flutuação de seus preços nos parece ser ligada mais diretamente a problemas de conjuntura local: abastecimento, condições climáticas desfavoráveis que destroem ou reduzem a produção.

Evidentemente que ao fazer essas afirmações não queremos negar a interação que existe entre um preço e outro, mas trazer algumas matizes que tornam a nossa análise mais enriquecida.

Na impossibilidade de apresentar, no escopo desse trabalho, um comentário individual para cada um dos 18 produtos, foram escolhidos apenas cinco para ilustrar essa exposição: açúcar, café, azeite doce, farinha de mandioca e carne verde, por acreditarmos que são representativos dos grupos a que pertencem, e da economia baiana em geral.

As unidades de medidas usadas no preparo dos gráficos foram todas transformadas para o sistema métrico decimal, embora o preço unitário tenha permanecido na moeda da época, o mil-reis.

Foi também preparado um gráfico de preços reais utilizando a Libra inglesa como moeda padrão e admitindo-se que no período não tenha sofrido variações em seu valor intrínseco.

Os gráficos para esses cinco produtos que indicam a tendência de longa duração, ou secular, foram elaborados segundo o sistema das médias, cada valor calculado sobre um período de cinco anos, isto é, a duração aproximada de um ciclo curto (4).

Após a apresentação individual de cada um desses 5 produtos, passaremos ao comentário dos resultados alcançados para a totalidade de 18 produtos. Estes serão apresentados pela análise do gráfico nº 3 que compreende:

1) Índice Geral de preços nominais, no período 1751-1930, para o qual foram considerados 11 produtos, e tomando como base (índice 100) o ano de 1751.

2) Índice Geral de preços nominais no período 1811-1930, com 15 produtos e como ano base 1811=100.

3) Índice do Câmbio médio anual sobre Londres no período 1811-1930. Ano base 1811=100.

4) Índice de preços deflacionados ou reais.

Os quatro índices foram elaborados a partir de dados fornecidos — pelo sistema das médias móveis que aqui também foram quinquenais (5).

Dos dois índices gerais de preços nominais escolhemos o do período mais longo para o nosso comentário, visto a grande semelhança entre ambos.

O índice dos preços deflacionados foi estabelecido utilizando-se os índices de preços mantendo a base 100, referida ao ano de 1751, e deflacionando sem modificar o índice do novo ano base (1811).

(4) A elaboração de gráficos a partir de dados brutos, não elaborados estatisticamente, permitiu verificar que, para a totalidade dos produtos, os ciclos curtos oscilam entre 3 e 7 anos.

(5) Cf. gráfico nº 3.

B. — Análise.

I. — *Os produtos* : Uma observação preliminar se faz necessária : Por nos ter sido proposta como data limite dêste estudo o período 1800-1930, procurámos inicialmente uma data que fosse expressiva de um ritmo de conjuntura e que se aproximasse o máximo possível de 1800. Pareceu-nos então que o ano 1787 preenchia essa condição pois naquela data teve início, de maneira incontestável um ciclo-econômico de longa duração (gráfico nº 1).

A observação dos gráficos nº 1 e 2 nos permite uma primeira reflexão: à primeira vista, para os 5 produtos considerados, as flutuações das curvas apresentam-se de modo bastante semelhante principalmente no que diz respeito aos períodos de baixa ou de alta acentuadas. Porém a curva de cada um dos produtos apresentados tem um comportamento próprio.

Carne Verde. — No Brasil a carne de boi sempre ocupou posição de destaque. A relativa abundância dêsse produto nos primeiros anos de colonização, seguiram-se a partir do século XVII, períodos em que era frequente sua falta. Principalmente porque as áreas de criação eram sempre muito distantes do centro de consumo e com frequência sujeitas aos efeitos das sêcas, uma constante do panorama baiano (6).

Por ser um produto indispensável à alimentação, tanto na época colonial como no período independente, sempre teve o seu preço tabelado pelos poderes públicos. Isto explica as flutuações relativamente fracas do preço desse gênero, comparadas ao comportamento dos preços dos outros quatro produtos que estamos analisando.

Com efeito, entre 1790 e 1930, conforme se depreende do exame dos gráficos, 5 grandes ciclos podem ser nitidamente distinguidos (v. gráfico nº 1). Cada um deles dura de 16 a 21 anos. A esses 5 ciclos poderíamos acrescentar ainda 2 períodos para os quais possuímos dados incompletos para que possam ser considerados como ciclos : 1827-1830; 1907-1929.

Se agora compararmos a curva que expressa o preço nominal da carne de boi com a que expressa o seu preço real (gráficos nº 1 e nº 2) verificaremos que até aproximadamente 1865 o movimento é paralelo. Porém, a partir daquela data, aos períodos de lenta mas regular ascensão na curva dos preços nominais, corresponde um período de queda de preço real bastante brusca, cuja recuperação se fará de uma maneira bastante curta entre 1895 e 1912, e bastante acelerada entre 1915 e 1919 quando atinge o ponto máximo do período considerado, quando novamente volta a se depreciar.

Farinha de Mandioca. — A Farinha de Mandioca desempenha no Brasil o mesmo papel que o trigo na Europa. Produto de primeira necessidade, o seu preço parece regular o preço de todos os outros produtos alimentícios. A observação do comportamento da curva do preço da farinha de mandioca permite verificar a extrema sensibilidade da mesma. Apesar de ser indispensável à alimentação da

(6) Sobre a carne de boi e o abastecimento em geral da cidade do Salvador em outros gêneros alimentícios, encontram-se informações em todos os livros dedicados à cidade soteropolitana, desde o século XVI. Entre estes, destacamos : SOUZA, Gabriel Soares de, *Tratado descritivo do Brasil em 1557*. In *Revista do Instituto Historico e Geografico do Brasil*, t. XIV, 1851.

ANTONIL, André João (João Antonio Andreani), *Cultura e opulência do Brasil por suas drogas e minas*. Texte de l'édition de 1711, traduction française et commentaire critique par Andrée Mansuy. Paris I.H.E.A.L., 1968, 627 p.

VILHENA, Luiz dos Santos, *Cartas Soteropolitanas e Brasilicas* Salvador, Imprensa Oficial, 1922, 2 vol.

VILHENA, Luiz dos Santos, *Aspectos da Economia Colonial*. Com uma introdução de Pinto de Aguiar. Salvador, Livraria Progresso editôra, 1957, 152 p.

SPIX, J.-B. et MARTIUS. *Através da Bahia*; excerptas da obra *Reise in Brasilien* por von Spix e von Martius; transladados a português por Manoel A. Piraja da Silva e Paulo Wolf. Bahia, Imprensa Oficial, 1916, 230 p.

WIED-NEUWIED, Maximiliano (Príncipe). *Viagem ao Brasil nos anos de 1815 a 1817*. São Paulo, Cia Editora Nacional, 1958, 536 p. (Col. Brasiliana).

GRAHAM, Maria, *Diário de uma viagem ao Brasil e de uma estada nesse país durante parte dos anos de 1821, 1822, 1823*. Tradução e notas de Américo Jacobina Lacombe. São Paulo, Cia Editora Nacional, 1956, 403 p.

FALAS, MENSAGENS e RELATORIOS dos Presidentes da Provincia de Bahia e a partir de 1889, Governadores do Estado de Bahia, no período 1849 a 1930.

FLUTUAÇÃO GERAL DOS PREÇOS

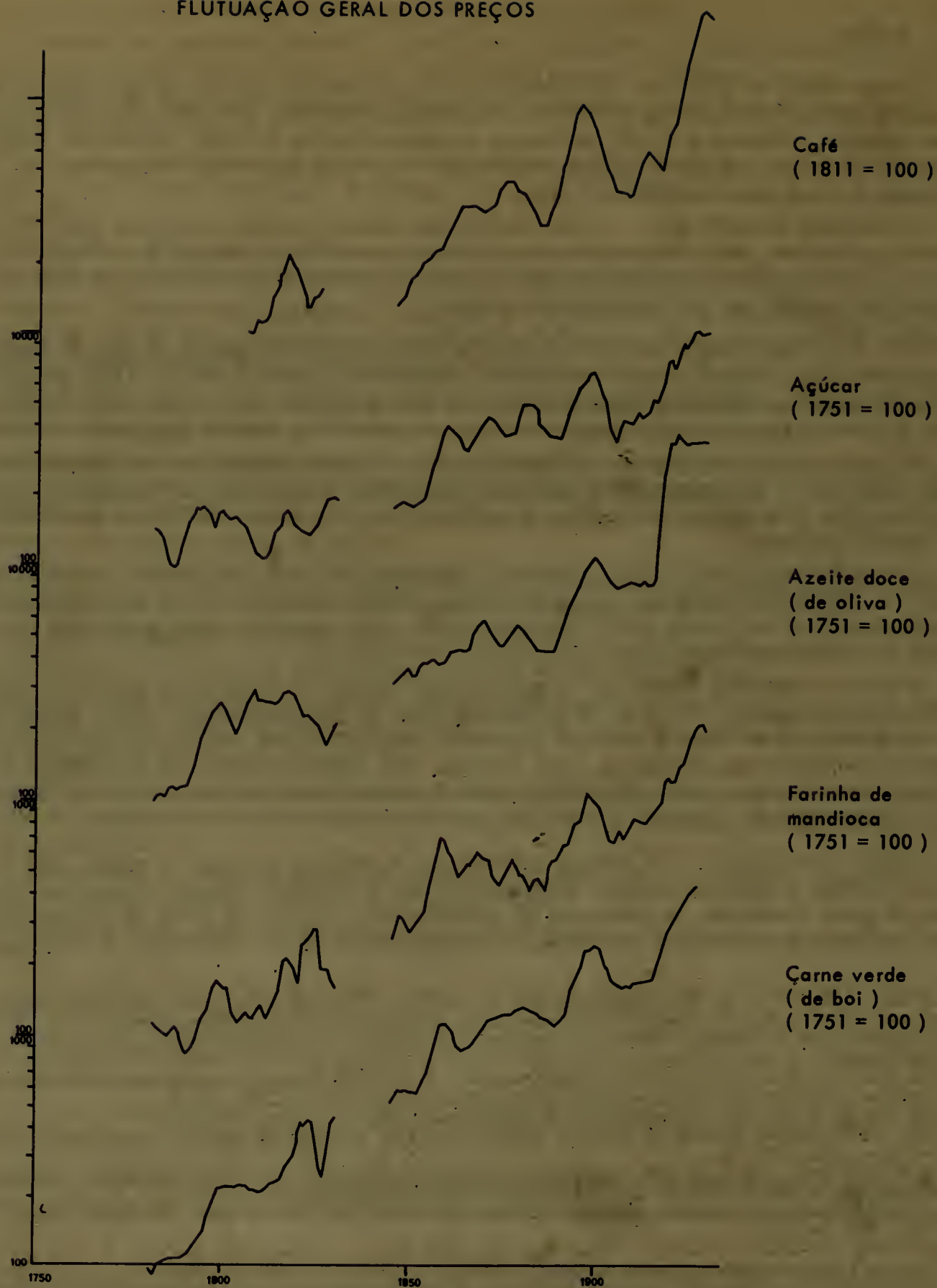
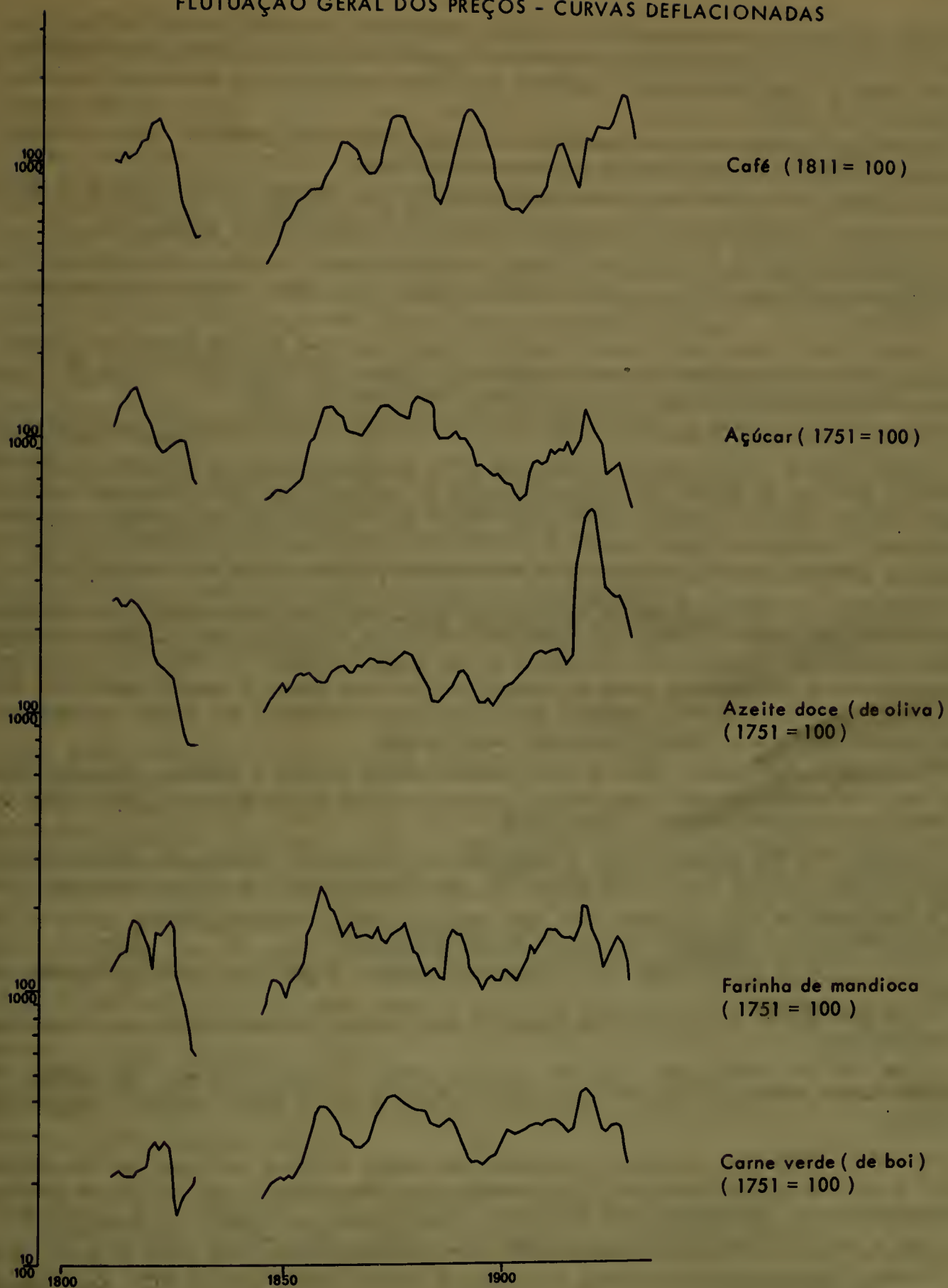


GRÁFICO 1

FLUTUAÇÃO GERAL DOS PREÇOS - CURVAS DEFLACIONADAS



população soteropolitana, a sua presença no mercado consumidor é bastante aleatória. A sua falta é ressentida com grande frequência, seja por dificuldades existentes no seu transporte das áreas produtoras, seja por causa de condições climáticas irregulares que afetam a produção, o que explica a extrema oscilação de seus preços.

Eliminamos de nossa análise as pequenas flutuações que constam do gráfico nº 1 (por exemplo a flutuação 1882-1886), para só considerar movimentos mais longos.

Entre 1790 e 1930, cinco ciclos podem ser distinguidos, cuja duração varia entre 10 e 22 anos.

Dois outros períodos podem ser acrescentados: 1804-1830 e 1904-1929 (v. gráfico nº 1).

A comparação entre as curvas de preços nominal e real (gráficos nº 1 e nº 2) nos permite verificar a extrema semelhança que existe no comportamento de ambas. Com efeito, apenas duas discrepâncias são verificadas.

1) Entre 1886 e 1904 a alta do preço nominal se sustenta até cerca de 1897 quando seu máximo, para depois cair continuamente até 1904, enquanto que o preço real da farinha de mandioca, atinge o seu ápice em torno de 1888 para cair com bastante velocidade até 1895.

Todavia, o preço real se recupera a partir de 1895 e o preço nominal somente a partir de 1904.

2) Entre 1904 e 1929 o preço real atinge, em 1918, um primeiro pico, o mais alto do período 1865-1923, para cair em seguida até um nível próximo ao verificado em 1905. Um segundo pico é atingido em torno de 1926, seguido de uma queda. Quanto ao preço nominal, este continua ascendente durante todo o período e só declina a partir de 1928. Talvez a semelhança de comportamento entre os dois preços, o nominal e o real, possa sugerir um papel regulador de preços para a farinha de mandioca.

Azeite Doce. — Produto de grande interesse econômico, acreditamos que o azeite doce apareceu de maneira bastante regular na pauta das importações baianas do estrangeiro desde o início efetivo da colonização portuguesa no século XVI. Tratava-se de um gênero produzido no Brasil e de consumo generalizado que só foi substituído depois da difusão e uso de outras gorduras vegetais, após 1940. Por essa razão, o azeite doce encontra condições de mercado pouco elásticas o que explica perfeitamente o seu ritmo de flutuações no período considerado neste trabalho.

Com efeito, a observação da curva de preço nominal permite verificar a violência com a qual esse preço reage em períodos de crise, como ocorreu durante o período do Encilhamento (1890-1896), ou em 1914 e a sua relativa calma nas outras épocas.

O gráfico nº 1 nos permite verificar a existência de 6 ciclos: aqui, apenas um curto período é encontrado (1924-1929) no qual o preço nominal do azeite doce apresenta uma ligeira elevação.

A comparação da curva de preços reais, com a curva de preços nominais (gráficos nº 1 e nº 2) nos leva a observar a existência de três etapas de comportamento:

1) De 1811 e até 1885 o ritmo e a tendência das flutuações de ambas as curvas é exatamente a mesma.

2) De 1885 a 1914 há uma completa divergência nos ritmos de flutuação, sendo uma exatamente o oposto da outra.

3) De 1914 em diante a alta verificada no preço nominal é seguida por uma alta idêntica do preço real, ambos iniciando sua queda a partir de 1920, ano em que se acelera também a depreciação do mil-reis.

Açúcar. — Apesar da importância secundária que assume o açúcar na pauta das exportações baianas a partir do princípio do século XX, preferimos ainda considerá-lo como um grande produto de exportação, visto a importância ainda grande que o mesmo ocupa no âmbito da economia local.

Para o açúcar, 6 ciclos são distinguidos. Têm eles uma duração que varia entre 13 e 23 anos.

A esses 6 ciclos acrescentam-se ainda os períodos de 1822 a 1830 e 1926 a 1930, com duração de 8 e 4 anos respectivamente.

A observação das duas curvas, a de preço nominal e a de preço real, nos permite notar com suficiente precisão o início do período de crise em que entra o açúcar baiano.

Essas duas curvas são sensivelmente paralelas até 1884, a partir de quando o preço real cai, enquanto ascende o preço nominal. O preço real só volta a se recuperar em torno de 1904. E isto, apesar de uma alta bastante considerável no preço nominal desse produto, verificada entre 1889 e 1898. Ora esse período de deterioração de preço do açúcar corresponde ao grande esforço empreendido pelos meios empresariais baianos para a mecanização com a instalação, a partir de 1883, de Engenheiros Centrais. Porém a apresentação quantificada do problema açúcar vem corroborar as afirmações de uma historiografia local tradicional a qual situa em torno de 1873 o início de crise na economia açucareira com a perda definitiva dos mercados externos. Crise da qual, apesar de uma nítida melhoria nos preços do açúcar em torno de 1904, nunca conseguirá recuperar-se inteiramente. Podemos então afirmar que a partir de 1873 a economia açucareira entra realmente em declínio definitivo.

Café. — Seria redundância dizer aqui a importância que o café tem para a economia brasileira a partir do século XIX. Porém, apesar da Bahia não ter sido um grande produtor de café, o cultivo desse produto chegou a ocupar um lugar bastante importante dentro do sistema agro-mercantil vigente entre 1850 e 1880.

Mas a história do café na Bahia está ainda por se fazer. Ela irá nos esclarecer o porque do malôgro de tornar este produto um grande produto de exportação baiana (7).

Para o café temos 5 ciclos e dois períodos, como nos mostra o gráfico nº 1.

A comparação das curvas de preços, nominal e real, do café permite verificar um movimento bastante sincrônico, porém a curva do preço real do café apresenta picos e pontos de baixa muito mais acentuados. A constante demanda no mercado internacional desse produto impede sua depreciação e malgrado a inflação, esta pouco lhe afeta.

*
**

A análise individual de cada um dos cinco produtos estudados nos permite fazer as seguintes considerações:

Numa economia ainda dominada pelo sistema agro-mercantil, os preços parecem se comportar de três maneiras diferentes. Uns, como o açúcar e o café, variam em razão dos mercados externos; outros, como a farinha de mandioca e a carne, variam principalmente ligados a problemas da conjuntura local; os últimos, como o azeite doce, dependem do mercado consumidor, e das condições gerais de câmbio.

O exame global das curvas de preços nominais destes 5 produtos nos revela ondulações mais ou menos sincrônicas para os períodos em que há uma alta brusca e de grande amplitude (1790-1798, 1811-1822, 1845-1859, 1889-1898, 1916-1928). Porém, apesar dessa grande amplitude, a alta de preços nominais não consegue abranger mais do que uma dezena de anos. Esse período é por demais curto para uma acumulação suficiente de lucros que permitisse sustentar, ou mesmo compensar, os esforços dos meios empresariais baianos.

Em resumo, se pode dizer que a flutuação de preços na Bahia apresenta altas bastante bruscas, mas que não conseguem consolidar os preços (exceção feita no caso da carne) pois são seguidas de baixas um tanto ou quanto bruscas.

(7) Cf. FALAS, MENSAGENS, RELATORIOS do Governo da Bahia no período 1849-1930, mas também: VIANNA, Francisco Vicente. *Memoria sobre o Estado da Bahia*. Feita por ordem do Exmo. Sr. Dr J.M. Rodrigues de Lima, Governador do Estado da Bahia... Bahia, Typographia e Encadernação do Diario da Bahia, 1893, 647 p. FALCÃO, Theophila Borges. *Vida Economica e Regime Fiscal*. In *Diario Oficial*, Publicação do Centenario da Independencia de Bahia 1823-1923. Salvador, Imprensa Oficial, 1923, p. 40-47. BONDAR, Gregorio. *Lavoura Cafeeira e outras culturas*. In *Boletim Agricola e Industrial*, nº 10 a 12. Salvador, 1924. ALMEIDA, Rómulo, *op. cit.*

Resta examinar até que ponto o que acaba de ser visto para os 5 produtos analisados individualmente, é também válido para o movimento geral dos preços na Bahia. Como foi referido anteriormente, para a análise do movimento de longa duração dos preços na Bahia, construímos curvas de 2 índices:

a) O Índice geral não ponderado, que abrange 11 produtos, e para o qual se tomou 1751 como ano base (1751=100).

b) O Índice geral não ponderado de 15 produtos tomando como base (índice = 100) o ano de 1811.

Por ser a tendência geral das duas curvas quase idêntica, escolhemos para a nossa análise a que abrange o período mais longo.

Na curva do índice geral de preços nominais, entre 1751 e 1930, 8 grandes ciclos podem ser observados (vide tabela nº 2, gráfico nº 3). Seu tempo de duração varia entre 10 e 23 anos (média de 16,5 anos por ciclo).

TABELA 2
Índice geral não ponderado (1751 = 100)

Nº de ciclos	Nº de Sub-ciclos	Duração (anos)	Anos do Máximo ⁽¹⁾	Períodos de alta	Afastamento em % ⁽²⁾	Períodos de alta	Afastamento em % ⁽³⁾
8	2	18	1758	1750-1758	3,9	1758-1768	9,3
		15	1783	1768-1783	22,7		
		(10)		1768-1778	8,2	1783-1788	6,7
				1778-1783	13,3		
		(5)	1799	1788-1799	68,5	1799-1804	16,1
		16					
		23	1822	1804-1822	33,4	1822-1827	
		19	1859	1845-1859	100,0	1859-1864	10,6
		10	1870	1864-1870	13,8	1870-1874	2,5
		12	1879	1874-1879	10,9	1879-1886	18,9
		19	1899	1886-1899	105,4	1899-1905	32,1
		23	1928	1905-1928	248,5		

(1) Máximo que refere-se ao período considerado para o qual empregamos o método das médias móveis.

(2) (3) Precisão aproximativa de 0,2 %.

Desses 8 ciclos apenas 6 interessam ao presente trabalho.

Estes inscrevem-se dentro de 4 grandes períodos, ou fases, que apresentam ritmos bastante semelhantes: isto é, períodos de alta acelerada aos quais se seguem períodos de baixa bastante brusca. Esses períodos são:

$$\begin{array}{ll}
 1787 - 1821 = 33 \text{ anos} & 1887 - 1905 = 18 \text{ anos} \\
 1845 - 1887 = 42 \text{ anos} & 1905 - 1928 = 24 \text{ anos}
 \end{array}$$

A observação desse quadro nos permite fazer as seguintes constatações:

1. — A semelhança de amplitude ou duração dos dois primeiros períodos, também verificada nos dois períodos seguintes. Essa semelhança de ritmo poderia se explicar pelo fato de que nos dois primeiros períodos a economia baiana está exclusivamente dominada pela atividade agro-mercantil. Porém esta

ÍNDICES ECONÔMICOS (médias móveis quinquenais)

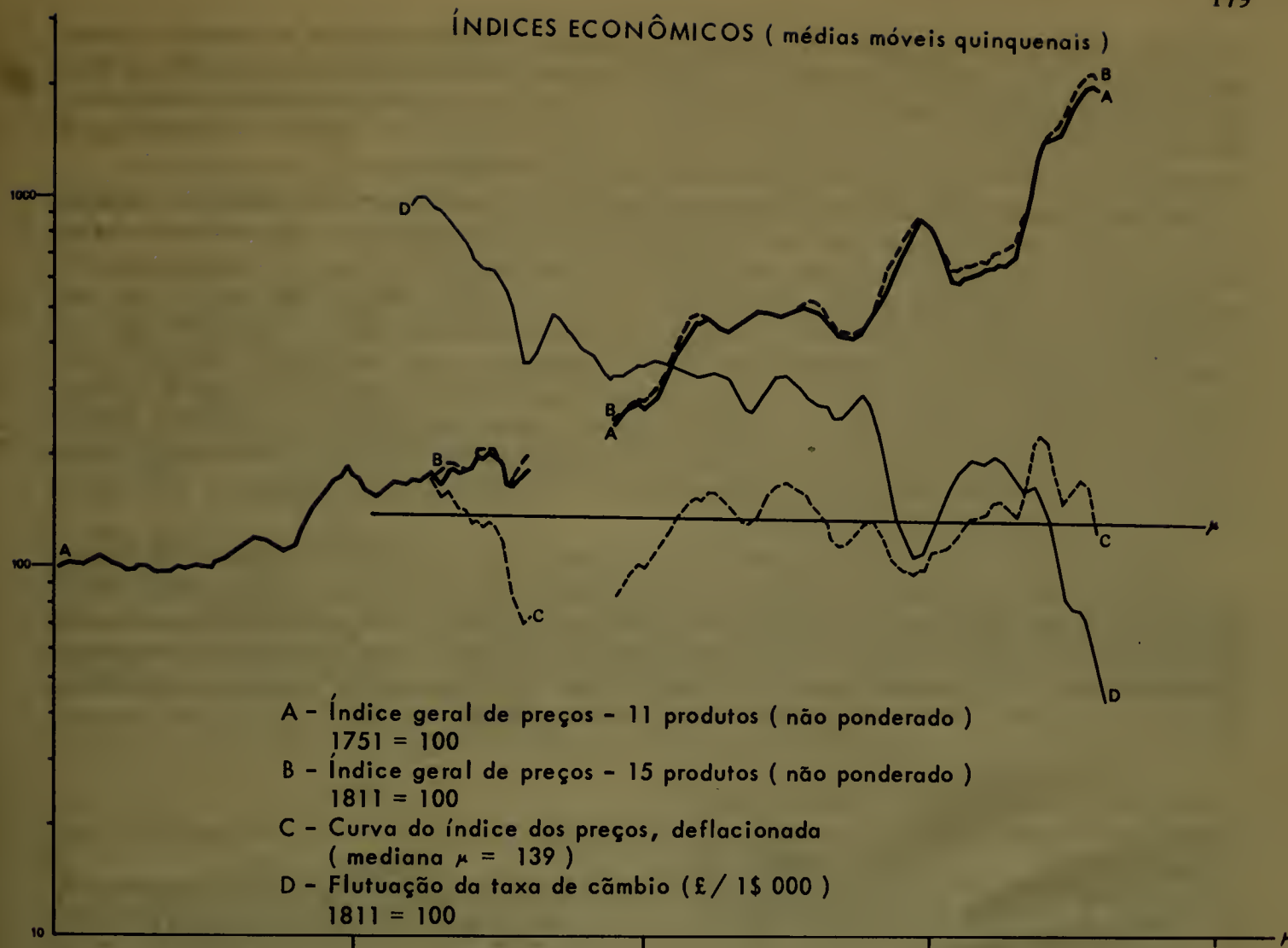


GRÁFICO 3

carece de dimensão por falta de condições de crédito. Condições que pudessem permitir uma exploração mais racional dos gêneros produzidos e, conseqüentemente, um barateamento de seu custo de produção. Isto traria um novo dinamismo a uma economia que parece se arrastar na estagnação ao longo dos anos. Enquanto que nos dois períodos seguintes já interveio um fator de modernização com certas facilidades dispensadas pelo crédito que estimulam iniciativas industriais, as quais tentam mudar a feição tradicional da economia agro-mercantil.

2. — Diferenças na composição dos produtos de exportação. Dentro do mesmo espírito podemos notar que as 2 primeiras fases (1787-1821; 1845-1887) referem-se ao período em que o comércio externo da Bahia é dominado principalmente pela exportação de açúcar, algodão, café, tabaco, diamantes, gêneros esses cuja demanda tende a diminuir com a paulatina retração dos mercados externos. Para os 2 períodos subsequentes (1887-1905; 1905-1928) a composição dos produtos na pauta do comércio externo muda quase que por completo. Aos tradicionais produtos de exportação baiana, e notadamente ao açúcar, vem se substituir como produto dominante o cacau, cujo volume de exportação avulta nos últimos anos do século XIX. Porém, o preço do cacau no mercado externo é bastante flutuante e esse fato deve ter contribuído a partir de então para a existência na economia baiana de períodos muito mais curtos mas também muito mais nervosos que os dois precedentes.

3. — Como última constatação, a observação da curva de índice de longa duração mostra a rapidez

com que os períodos de alta violenta são seguidos por períodos de baixa um tanto ou quanto violentas. Em seguida, os preços nominais parecem se estabilizar num nível bastante baixo em relação ao nível em que se havia iniciado o período de alta. Isto nos leva a crer que os períodos de prosperidade tenham tido uma duração muito pequena para que os lucros acumulados pudessem permitir a constituição de um excedente de capitais capaz de ser investido em novos empreendimentos.

Se agora fôssemos comparar a curva do índice geral de preços nominais com a curva da flutuação da taxa de câmbio, verificaríamos que a flutuação da curva da taxa de câmbio é exatamente inversa da flutuação da curva de índice dos preços: aos períodos de baixa do câmbio, isto é de deteriorização da moeda brasileira, corresponde sempre um período de alta do índice nominal dos preços. Há uma única exceção: entre 1845 e 1860 a alta verificada nos preços nominais não foi provocada por uma baixa da taxa de câmbio pois a paridade libra-mil reis permaneceu quase estacionária. Podemos então considerar que entre 1811 (ano a partir do qual começamos a ter dados sobre a flutuação do câmbio) e 1930 só há um período que pode ser considerado como um período positivo na economia baiana: 1845-1860. Para os períodos de alta subsequentes, apesar do fato de que o processo inflacionário pudesse ter estimulado o desenvolvimento, não acreditamos que tenha havido condições suficientes para que se possa falar em real período de prosperidade.

A observação da curva das flutuações da taxa do câmbio nos permite uma segunda observação: entre 1811 e 1930 essa flutuação se processou de 2 maneiras: a) entre 1811 e 1830 e 1889-1930 a depreciação do mil-reis se faz de maneira bastante acelerada; b) entre 1831 e 1888 a flutuação para a baixa apresenta ondulações menos bruscas. Esse período de flutuações menos aceleradas corresponde, grosso modo, aos raros momentos em que a economia baiana conheceu alguma estabilidade econômica, mas que se inscrevem dentro de um quadro de marasmo econômico.

TABELA 3
Afastamento dos picos em relação a mediana (139,0)

Anos de pico e de depressão máxima	Valor	Afastamento máximo		
		Absoluto	Relativo (%)	
			+	-
1812	180,0	+ 41,0	29,5	-
1829	70,9	- 68,1	-	49,0
1862	162,1	+ 23,1	16,7	-
1868	133,8	- 5,2	-	3,7
1875	172,9	+ 33,9	23,4	-
1884	116,2	- 12,8	-	9,2
1889	136,6	- 2,4	-	1,7
1897	98,1	- 40,9	-	29,4
1912	156,4	+ 17,4	12,5	-
1919	235,4	+ 96,4	69,3	-
1923	155,0	+ 16,0	11,5	-
1927	173,7	+ 34,7	24,9	-
1929 (?)	127,8	- 11,2	-	8,1

TABELA 4

Períodos de Índice			
Acima de μ	Duração	Abaixo de μ	Duração
1811-1819	9	1820 ? 1855	36
1856-1866	10	1867 - 1869	3
1870-1881	11	1882 - 1906	25
1907-1928	21	1929 - ?	1
Total	51		65

Esse fato nos leva diretamente à análise do nosso 3º e último gráfico: a curva do índice dos preços deflacionados. É ele de fato que nos dá a visão mais correta da tendência a longo prazo da conjuntura econômica baiana. Entre 1811 e 1929, 4 parecem ter sido os períodos de prosperidade da Bahia (vide tabela nº 4). Esses períodos tem uma duração de 9, 10, 11, 21 anos e são seguidos de períodos de depressão cuja duração é de 36, 3, 25,1 (â) anos. Se agora somássemos os períodos que se acham acima de μ e os períodos abaixo de μ verificaríamos que o tempo de rotação dos períodos de prosperidade é 14 anos inferior à dos períodos de depressão. Temos assim mais uma vez a confirmação que a breve

duração dos períodos de prosperidade não deve ter permitido uma capitalização de recursos capazes de dinamizar este setor. Ademais, para todo o período considerado, os únicos anos que parecem apresentar algum tipo de vitalidade progressista e que dão à tendência secular dessa curva um caráter positivo, são os do início deste século.

Se compararmos os nossos movimentos a longo prazo tal como eles se evidenciam na nossa curva do Índice de preços deflacionada, com os movimentos de longa duração descritos por Kondratieff (8), verificaremos que as fases são aproximadamente as mesmas:

<i>Movimentos Kondratieff</i>		<i>Bahia</i>
1º Movimento: 1787/1789 - 1849/1851 Com máximo em 1810/1817	—	1787/1790 - 1842/1845 (â) Com máximo em 1821/1824
2º Movimento: 1849/1851 - 1895/1896 Com máximo em 1872/1873 excetuando os Estados Unidos cujo máximo foi em 1865.	—	1842/1845 (â) - 1895/1897 Com máximo em 1875
3º Movimento: 1895/1896 - 1932/1934 Com máximo em 1920/1926	—	1895/1897 - 1926 â Com máximo em 1919.

Se formos agora comparar a curva do Índice dos preços nominais com a curva dos Índices dos preços reais, verificaremos que entre 1845 e 1890 elas são quase paralelas. Essa semelhança entre as 2 curvas só será reencontrada no fim do período analisado, isto é, a partir de 1915, mas mesmo assim as flutuações da curva do preço real são muito mais próximas da realidade econômica da Bahia que depende inteiramente dos mercados externos.

IIIª Parte

COMPARAÇÃO DAS FLUTUAÇÕES APRESENTADAS PELOS GRÁFICOS COM OS ACONTECIMENTOS PRINCIPAIS DE HISTÓRIA BAIANA ENTRE 1787-1930, NUMA TENTATIVA DE EXPLICAÇÃO DE TENDÊNCIA A LONGO PRAZO DA ECONOMIA BAIANA

Pela análise feita dos 5 produtos que retivemos para ilustrar este trabalho, assim como dos índices finais, estamos de posse de dados suficientes para tentar uma explicação da conjuntura baiana. Esta, de fato, apresenta movimentos de longa duração comandados por acontecimentos próprios a cada fase que virão assim esclarecer as facetas específicas dessa conjuntura:

1787-1821: fase *a*. — A produção açucareira (que faz figura de produto dominante) é estimulada por várias condições: a) Redução paulatina de "taxas, almotçarias e condenações" que caracterizavam o "regime exclusivo" do mercantilismo colonial; b) papel desempenhado pela Mesa de Inspeção d'Agricultura e Comércio; c) introdução de técnicas novas para a lavoura e produção do açúcar; d) guerras da Revolução e do Império; e) desorganização da produção nas Antilhas (Haiti e Jamaica); f) conjuntura econômica internacional de prosperidade.

1821-1842/45: fase *b*. — Depressão econômica na Bahia ligada a: a) guerra da Independência na Bahia (1821-1823); b) inquietações sociais (1824-1837); c) multiplicação dos engenhos; d) deslocamento da mão de obra para o novo espaço econômico cafeeiro que nasce no sul do Brasil; e) dificuldades de crédito; f) conjuntura econômica internacional desfavorável; g) substituição do açúcar de cana pelo de beterraba; h) diminuição no comércio da mão de obra servil.

(8) IMBERT, Gaston. *Des mouvements de longue durée Kondratieff*. Aix-en-Provence, La pensée Universitaire, 1959.

1842-45 - 1860: *recuperação*. — Reanimação da economia baiana ligada à comercialização de novos produtos que vêm ocupar lugar importante na pauta das exportações: diamantes, algodão e café.

1860-1887: fase *b*. — Fase de grande depressão motivada por uma série de fatores: a) guerra do Paraguai; b) crise agrícola ligada à lavoura algodoeira e à moléstia da cana; c) concorrência dos diamantes do Cabo; d) intensificação do êxodo da mão de obra servil para sul; e) abolição da escravidão; f) dificuldades de crédito; g) série de secas que culmina com a seca de 1889; h) a partir de 1873, depressão econômico européia.

1887-1897: *recuperação*. — Nota-se uma certa reanimação da economia baiana, ligada às seguintes condições: a) melhoria dos preços agrícolas no mercado internacional; b) exportação do cacau cujo volume e preço tomam marcha ascendente; c) exportação de borracha de maníoba e de carbonados que alcançam preços compensadores no mercado externo; d) "encilhamento" que multiplica as possibilidades de crédito.

1897-1905: fase *b*. — Crise motivada por: a) secas prolongadas que atingem o litoral; b) preços do cacau por demais flutuantes; c) restrições de crédito; d) não recuperação de produção e comercialização do açúcar; e) preços do fumo estagnados.

1904-1928: *recuperação*. — Guerra de 1914-18 contribui para a melhoria da situação econômica da Bahia: a) restabelecimento dos preços dos produtos agrícolas (cacau, fumo, açúcar); b) renascimento das culturas de algodão e de arroz; c) produção da farinha de mandioca aumenta e chega mesmo a ser colocada no mercado internacional.

*
**

A estreita dependência que a Bahia teve, e tem, dos mercados externos a partir da época colonial foi desfavorável à economia baiana. Foi acentuado o seu papel de exportador de produtos primários e de importador de alimentos e de produtos industrializados, posição extremamente desfavorável para qualquer economia. Essa dependência está agravada pela depreciação progressiva e contínuo da moeda brasileira, e bem refletida no comportamento dos preços locais durante o período considerado.

A irregularidade das flutuações dos preços dos produtos de importação e de exportação, impossíveis de controlar ou de prevêr na conjuntura geral do período, pode explicar a impossibilidade de constituição de reservas locais de capitais. Na falta de capitais não era possível mesmo dirigir qualquer investimento para atividades produtivas, agrícolas ou industriais, o que acentuou a erosão da economia local.

Além das flutuações dos preços, reveladas pelos índices dos produtos representativos cujos gráficos apresentamos, os preços em geral foram extremamente desfavoráveis para a Bahia, como se depreende do gráfico de preços reais ou deflacionados. As desvalorizações da moeda brasileira nunca chegaram a compensar favoravelmente a economia local.

A industrialização no sul do Brasil apenas deslocou o mercado importador e exportador, e não trouxe aparentemente nenhum benefício concreto para a economia baiana. A Bahia passou a fornecer mão de obra e capitais ao sul, e a adquirir do Rio, São Paulo e Minas Gerais tecidos, artefatos e alimentos.

O cultivo e a comercialização do cacau, embora date do século XIX, só a partir dos primeiros anos do século XX começa a trazer algum alívio para os meios empresariais baianos, já bastantes exauridos.

Lento e tímido foi o início da recuperação da economia baiana, na primeira metade do século XX, como revela a curva de preços reais, deflacionados, quando se acelerou.

Sem condições de formar capital e sem condições de financiar seu desenvolvimento, é possível compreender porque foi tão prolongado o período de estagnação da economia baiana e explicar o deslocamento do centro de gravidade econômico para outras regiões do Brasil a partir do final do século XIX.

EPIDEMIAS E FLUTUAÇÕES DE PREÇOS NA BAHIA NO SÉCULO XIX

M^{me} Kátia de QUEIRÓS MATTOSO
et M. Johildo de ATHAYDE

Universidade Federal de Salvador

Résumé

Les auteurs rappellent l'évolution des épidémies (variole, fièvre jaune, choléra morbus) au Brésil et à Bahia, présentent les sources dont ils se sont servis (registres paroissiaux, archives de la Misericórdia pour les prix et les salaires); puis ils analysent les courbes démographiques et des prix en relation avec les poussées épidémiques.

Conclusions : l'épidémie de choléra morbus de 1855/56 s'inscrit dans une conjoncture économique favorable, avec cependant de mauvaises années climatiques et, en 1849, une épidémie de fièvre jaune. Elle ne modifie pas la structure sociale, mais désorganise la production de l'arrière pays et aggrave la faim à Bahia.

Há alguns anos, a historiografia internacional vem dedicando parte de suas atenções ao estudo e análise dos grandes surtos epidêmicos que, periodicamente, assolaram e assolam diversas regiões do mundo (1).

Não que o tema "epidemia" seja novo às preocupações dos historiadores. Este, sempre gozou de uma posição de destaque na historiografia tradicional. Aquilo que atualmente é novo é o modo como o assunto vem sendo abordado.

(1) Na impossibilidade de dar uma bibliografia completa sobre o assunto, nos limitaremos em indicar algumas das publicações mais recentes que tratam do assunto :

CARPENTIER Elisabeth, *Une ville devant la peste : Oviato et la peste noire de 1348*, Paris, SEVPEN (VI^e section de l'E.P.H.E.), 1962.

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le Monde Méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1966, pp. 304-306.

BRAUDEL Fernand, *Civilização Material e Capitalismo* — Lisboa, Edição Cosmos, 1970, pp. 62-70 (Col. Rumos do Mundo).

LE ROY LADURIE Emmanuel, *Les Paysans de Languedoc*, Paris, SEVPEN (VI^e section de l'EPHE) 1966, pp. 422-428.

DEYON Pierre, *Amiens, capitale provinciale. Etude sur la société urbaine au XVII^e siècle*. Paris, Mouton, 1967, pp. 17-33.

BENASSAR Bartolomé, *Valladolid au siècle d'or*. Paris, Mouton, 1967, pp. 199-208.

BENASSAR Bartolomé, *Recherches sur les grandes épidémies dans le nord de l'Espagne à la fin du XVI^e siècle. Problèmes de Documentation et de méthode*. Paris, SEVPEN (VI^e section de l'E.P.H.E.) 1969.

GOUBERT Pierre, *Cent mille provinciaux au XVII^e siècle*. Paris, Flammarion, 1968, pp. 68-82 et 92-108.

ANNALES, Economies, Sociétés, Civilisations, novembre-décembre, 1961 : Numéro spécial. *Histoire Biologique et Société*. Paris, A. Colin, 1969.

REVEL Jacques, « Autour d'une épidémie ancienne : la peste de 1666-1670 ». In *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Paris, A. Colin, 1970, pp. 953-983.

Limitada pelas fontes utilizadas como ponto de partida, que eram as crônicas, a historiografia tradicional girava em torno de três preocupações essenciais :

Primeiro, ela tentava descrever o fenômeno epidemia respondendo a questões tais como : Quando começou? De onde veio? Quanto tempo durou? Que vítimas fez?

Segundo, ela lhe estudava os aspectos médicos: origem, modo de se manifestar e remédios que se lhe eram aplicados.

Terceiro, numa tentativa de crítica das fontes, procurava saber se os totais dos mortos dados pelos autores, contemporâneos ou não aos acontecimentos, eram verdadeiros ou falsos, através da comparação entre as diversas narrações existentes.

Três preocupações que se permitiam o estabelecimento de um texto narrativo mais ou menos exato dos acontecimentos, não davam, todavia, a possibilidade de se conhecer o real alcance da epidemia em tôdas as manifestações de vida. Principalmente no momento em que o trabalho historiográfico acrescentou aos estudos históricos a curto prazo, estudos a longo prazo. Nêstes, são observadas as grandes tendências, os grandes movimentos cíclicos ou seculares para os quais os fenômenos dos períodos curtos representam episódios — certamente importantes — mas que devem ser inseridos num contexto mais amplo para receberem todo o seu significado.

A partir dessa perspectiva, novas formulações se fazem necessárias. Elas acrescem às três preocupações da historiografia tradicional, o ponto de vista atual de abordagem dos problemas históricos :

Em que conjuntura económica a epidemia se manifesta? Em período de depressão, em período de prosperidade? Ela é causa ou consequência de um dado momento conjuntural? Ou independe dela?

Em que a epidemia teria influído na organização espacial de uma região? Até que ponto ela influi no abastecimento da mesma? Ela encontra a fome ou a gera?

Em que clima social ela se manifesta? Em clima de paz, de tensão, ou de crise?

Que camadas de população são por ela ceifadas? Qual a faixa etária a mais atingida? Que sexo?

A epidemia trouxe alguma modificação na composição social da região atingida? O regime político permaneceu o mesmo ou houve modificações? De que tipo? No grupo dominador?

Eis algumas das questões que podem ser colocadas e que só podem ser resolvidas pelo uso de dados cifrados, estatisticamente representados através de curvas e abrangendo períodos longos.

Curvas demográficas se a população está aumentando ou diminuindo; curvas de flutuações de preços e de salários que permitem avaliar de um lado, o poder aquisitivo da massa de população, de outro, o seu ambiente econômico.

Para isto é necessário recorrer a novo tipo de documentação diversa da tradicional crônica, universalmente utilizada. Tal tipo de documentação é geralmente formada por séries cadastrais, fiscais, hospitalares, paroquiais, municipais, que fornecem dados capazes de serem quantificados. Porém, nem sempre tais séries podem ser encontradas, de modo que o trabalho do historiador ficará sempre na dependência das fontes que lhe são oferecidas.

Num país de tradição estatística bastante recente, até que ponto a documentação de que dispomos permite que possamos estudar os surtos epidêmicos baianos à luz das perspectivas atuais? Eis o que tentaremos demonstrar no decorrer dêste trabalho.

Porém, na impossibilidade de estudar o conjunto das epidemias do século XIX, escolhemos apenas uma — mas de longe a mais importante — o *cholera morbus* de 1855.

Para êsse efeito dividimos a nossa exposição em três partes :

- 1 — Histórico das epidemias no Brasil e na Bahia e apresentação das fontes.
- 2 — Apresentação e análise das curvas dos dados quantificados.
- 3 — Comentários à guisa de uma conclusão.

A. — EPIDEMIAS NO BRASIL E NA BAHIA. APRESENTAÇÃO DAS FONTES

1. — AS EPIDEMIAS

A História das epidemias no Brasil teve início no próprio século do seu descobrimento. Em 1563, a ilha de Itaparica é *acometida* de violento *surto* de varíolas que não tarda em contaminar a cidade do Salvador, provocando, assim, a primeira grande epidemia de nossa História. Os índios foram as suas grandes vítimas: calcula-se a mortalidade em cerca de 30 mil.

A partir de então, as doenças epidêmicas manifestam-se por toda a parte e com extraordinária frequência. Dentre elas, destacam-se pela forte incidência e gravidade das suas manifestações, a *varíola* que começa a vitimar as populações a partir do século XVI; a *febre amarela* surgida em 1849 e, finalmente, a *Cholera morbus* que, manifestando-se em 1855, vai provocar a epidemia mais mortífera do século XIX.

I. — Varíola.

Foi a primeira das doenças epidêmicas a vitimar populações brasileiras e o seu aparecimento, entre nós, encontra-se intimamente ligado ao comércio de escravos. Da África, aonde a varíola grassava de maneira crônica e violenta, veio o contágio através dos negros importados (2).

No decorrer do século XVI, verificam-se as primeiras epidemias, sendo a mais grave a de 1563, na Bahia. No século seguinte, a varíola alastra-se por várias regiões do Brasil, provocando epidemias no Maranhão (1621), em Pernambuco (1642), no Rio de Janeiro (1663), novamente em Pernambuco e na Bahia (1666). Em meados do século XVIII, o norte do Brasil é atingido violentamente (1743 a 1749).

Desta forma, ao ter início o século XIX, a varíola encontra-se definitivamente instalada no país, vitimando com surtos frequentes e altamente maléficos, vastas áreas do litoral brasileiro.

O Rio de Janeiro fornece um bom exemplo da frequência e gravidade dessas epidemias, no decorrer do século XIX. A cidade sofreu, com maior ou menor intensidade, o ataque da varíola em 1830, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, 1844, 1847, 1848, 1850, 1851, 1858, 1861, 1862, 1865. Situação semelhante verifica-se em outras regiões, especialmente nos grandes centros urbanos situados à beira mar.

II. — Febre amarela.

Os grandes surtos de febre amarela vão surgir, entre nós, na segunda metade do século XIX. É a epidemia de 1849 que representa o primeiro grande marco na cronologia da febre amarela no Brasil. Isto se deixarmos de lado — como de difícil caracterização — a epidemia da “bicha” que assolou Pernambuco e Bahia em 1686 (3).

A epidemia de 1849 manifestou-se inicialmente na Bahia, trazida pelo brigue “Brasil” procedente de Nova Orleans, onde a febre amarela grassava violentamente. Da Bahia, alastrou-se rapidamente atingindo Pernambuco e Rio de Janeiro, e nestas três Províncias o surto epidêmico alcançou extrema

(2) NAVA Pedro. *Capítulo de História da Medicina no Brasil Médico*, Rio de Janeiro, Brasil Médico Cirúrgico, 1949, p. 61.

(3) Muito embora haja autores que a identificam com a febre amarela. A esse respeito vide São Paulo, Fernando, *Linguagem Médica Popular no Brasil*, Salvador. Editôra Itapuã, 1970, vol. 1, pp. 43-44 (Coleção Baiana).

gravidade. Outras regiões seriam atingidas posteriormente: Alagoas, Paraíba, Rio Grande do Norte, Sergipe, Pará, Ceará, Maranhão, Espírito Santo, Santa Catarina, etc.

A Bahia foi das Províncias a mais duramente atingida pela febre amarela. Pequenos surtos — sem maiores consequências, vitimando principalmente os homens do mar — ocorreram em 1858, 1861, 1862, 1864, 1873, 1875. Com caráter nitidamente epidêmico, reaparece a febre em 1856, causando grande devastação, pois a sua eclosão foi quase simultânea com a epidemia da Cholera-morbus. Novos ataques verificam-se em 1860 e 1876-79.

Em Pernambuco, após a epidemia de 1849, a febre amarela volta a manifestar-se em 1869-1870. Entre 1873-1878, a cidade do Recife foi atingida anualmente com maior ou menor violência. Um outro surto se prolongou até 1883-84.

Na Capital do Império, o ciclo da febre amarela apresenta a mesma frequência e gravidade. Em 1850, a febre causa grande devastação no Rio de Janeiro e até 1861 a cidade foi atingida anualmente. Em caráter epidêmico, volta a aparecer em 1869, 1873, 1874 e 1870.

A doença só foi vencida no Rio nos primeiros anos do século XX, graças à campanha de Osvaldo Cruz. Em 1905, já se encontra praticamente extinta (4).

III. — Cholera morbus.

Em meados do século XIX, o Cholera morbus veio completar o quadro das doenças epidêmicas no Brasil. Surge inicialmente na Província do Pará, provocando perdas consideráveis a partir de junho de 1855. No mês seguinte, já a cidade do Salvador encontrava-se contaminada pela enfermidade que para aqui fora transportada, ao que parece, a bordo do vapor "Imperatriz", vindo do Pará (5). A partir de então, a epidemia alastrou-se, de maneira rápida e violenta, por tôdas as paróquias da Cidade. Generalizou-se o pânico. O número de vítimas crescia de maneira impressionante e a perspectiva de uma crise de abastecimento despertava na população temores de uma nova tragédia — a fome. Na verdade, verifica-se a escassez de produtos básicos na alimentação, como a farinha e a carne verde. Por outro lado, certos alimentos eram considerados prejudiciais e, por isto mesmo, evitava-se em tais circunstâncias o seu consumo. Tal era o caso, por exemplo, do peixe e do bacalhau. A situação na Capital, tendia a se agravar progressivamente, "pois os lavradores, criadores, e negociantes principiavam a encurtar suas relações, começando logo a sentir-se a falta da farinha com o seu encarecimento, e a do gado pelas escassas remessas, que não chegavam para o abastecimento do mercado" (6).

A epidemia não se limitou, entretanto, à área propriamente urbana do município da Capital. Foi mais longe. Atingiu o Recôncavo bahiano onde provocou uma crise de graves consequências, pois liquidou praticamente uma safra inteira; dizimou considerável parcela da escravaria, e isto justamente num período em que a substituição da mão de obra africana tornava-se impraticável devido à extinção do tráfico (7).

Em outros municípios — Santo Amaro, por exemplo — o Cholera morbus atingiu profundamente as populações, assumindo aspectos de verdadeira calamidade. Provocou devastações em Cachoeira, Maragogipe, São Félix, Muritiba, Nazaré e avançando em outras direções, atingiu Geremoabo, Barra do Rio de Contas e Feira de Santana.

Em tôda a Província da Bahia livraram-se, apenas, "as comarcas do sertão alto, e as duas últimas do sul...". E, por isto mesmo, o balanço final apresentaria resultados dramáticos: além de pânico

(4) CALMON Pedro, *História do Brasil*, Rio de Janeiro. Livraria José Olímpio, 1959, vol. nº 5, pp. 1675.

(5) AMARAL, Braz do, *História da Bahia do Império à República*. Salvador, Imprensa Oficial, 1923, pp. 195.

(6) FALA do Presidente da Província da Bahia, Alvaro Tibério de Moncorvo e Lima, 14 de maio de 1856. Bahia, 1856, p. 85.

(7) PINHO José Wanderley de Araújo, *História de um Engenho de Recôncavo*, Rio de Janeiro. Ed. Zélio Valverde S.A., 1946, pp. 218.

generalizado; além da crise de abastecimento de centros urbanos; além da desarticulação da indústria açucareira no Recôncavo, a epidemia de 1855 provocaria na Província inteira cerca de 30 mil vítimas (8).

Mas a trajetória do Colera atingiu outras regiões do Império. Da Bahia — sem dúvida, a mais violentamente sacrificada — a enfermidade partiu para as Províncias de Rio de Janeiro e Rio Grande do Sul, alastrando-se depois pelo Nordeste inteiro.

2. — AS FONTES

I. — A demografia.

As fontes habitualmente utilizadas para o estudo da população são de duas ordens. Os recenseamentos e os registros paroquiais.

a) RECENSEAMENTOS.

Para o período anterior à primeira indagação censitária nacional, realizada à 1º de agosto de 1872, dispomos de dados extremamente precários para o conhecimento da estrutura demográfica de Salvador, no século XIX. Estes se resumem em simples avaliações e estimativas feitas ocasionalmente pelos viajantes que aqui aportaram, e por isso tornam-se de difícil manuseio e utilização (9).

b) REGISTROS PAROQUIAIS: O ARQUIVO DA CÚRIA.

Tais registros encontram-se reunidos, segundo a sua categoria, em três tipos de livros, devidamente numerados e rubricados: Livros de Batismo, de Casamento e de Obitos. Não existe, entretanto, nenhuma separação de registros em decorrência da condição social. Tanto a população livre como a população escrava encontram-se registrados conjuntamente.

1. — *Estado dos documentos.*

Para os séculos XVI e XVII a documentação do Arquivo da Cúria é praticamente inexistente. O mesmo quase que se poderia dizer em relação à primeira metade do século XVIII, onde as séries são extremamente lacunares, situação esta que se agrava quando se considera o estado de precariedade dos poucos livros restantes.

Somente ao fim do século é que vamos encontrar coleções de registros relativamente seguidos. Ao século XIX pertencem, na verdade, as séries mais bem conservadas do Arquivo, isto se não levarmos em conta um certo número de lacunas, cuja presença é quase inevitável numa documentação dessa natureza.

2. — *Conteúdo dos registros.*

As "Constituições Primeiras do Arcebispado da Bahia", elaboradas em 1707, graças à iniciativa de D. Sebastião Monteiro da Vide, irão regulamentar de maneira rigoroso e elaboração dos assentos paroquiais.

(8) Na Capital, 7 987; Santo Amaro, 6 933; Cachoeira, 5 730; Maragogipe, 2 700; Nazaré, 2 062; São Francisco do Conce. 1 167 etc. Números citados por José Wanderley de Araújo Pinho, in *História Geral da Civilização Brasileira*, vol. 4. pp. 310-311 São Paulo, Difusão Europeia do Livro, 1964.

(9) Eis as avaliações feitas entre 1822 e 1865 referentes à Capital e à Província: 1817-1820: Von Spix e Von Martius: 115 000 h (Cidade e arrabaldes); 1822 Pizarro: 592 000 h (Bahia e todas suas circunscrições); 1824 A. Balbi: 858 000 h (Bahia, inclusive a Capitania de Sergipe d'Al Rey); 1845 Saint-Adolphe: 650 000 h (A província da Bahia); 1865 Sebastião Ferreira Soares: 185 000 h (Cidade de Salvador); 1867 Braz do Amaral: 1 500 000 h (Província da Bahia).

Citados por Thales de Azevedo in *Povoamento da Cidade de Salvador*, Salvador, Editora Itapuã, 1969. pp. 231-238.

Daí por diante, o conteúdo de tais registros vai se manter mais ou menos fiel às primitivas disposições.

De um modo geral, as indicações fornecidas, com certa regularidade, pelos registros paroquiais são as seguintes:

a) Batismo: datas do batismo e do nascimento; local onde a cerimônia se realizou; nome da pessoa batizada e sua condição (se filho legítimo, ilegítimo, ou criança "enfeitada"); nomes completos dos pais; côr e condição social dos pais (se livres, escravos ou forros); nomes completos dos padrinhos; com indicação do estado civil e local de residência; nação africana de origem para o caso dos escravos importados; assinatura do padre.

b) Casamentos: data e local da cerimônia; nomes completos dos esposos; filiação dos esposos (indicando se os mesmos são filhos legítimos, ilegítimos ou "enfeitados"); origem e idade dos esposos (não regularmente); côr; nomes completos dos testemunhos, com indicação do estado civil e local de residência; assinatura do padre.

c) Óbitos: data do falecimento; nome completo da pessoa falecida; origem e residência; idade e côr; causa da morte; condição social (se livre, escravo ou forro); assinatura do padre. Quando se trata de um celibatário, a filiação é geralmente indicada; no caso de óbitos de pessoas casadas ou viúvas, o nome do outro conjuge é frequentemente registrado.

c) ARQUIVO DA SANTA CASA DA MISERICÓRDIA.

Os livros de "Banguê", conservados no Arquivo da Santa Casa, representam uma complementação necessária dos registros paroquiais do Arquivo da Cúria. Tais livros contêm os assentos de óbitos de uma boa parte da população escrava de Salvador, cujos funerais eram realizados pelo "banguê" da Santa Casa.

A partir da segunda metade do século XIX verifica-se, também, o registro, em livros da Santa Casa, das pessoas sepultadas no Cemitério do Campo Santo.

Esta coleção é composta de 19 livros de óbitos que cobrem, com lacunas relativamente pequenas, uma faixa cronológica que se estende de 1685 á 1862.

1. — *Método utilizado.*

Temos utilizado na nossa pesquisa de Demografia Histórica a metodologia proposta pelos Professores M. Fleury e L. Henry no seu "Nouveau Manuel de Dépouillement et d'Exploitation de l'Etat Civil Ancien".

Dentre as 10 paróquias de que era constituída a cidade do Salvador no século XIX, escolhemos uma — a paróquia da Sé — e nela aplicámos o processo de "levantamento exaustivo", ou seja, a transcrição dos registros paroquiais em fichas demográficas segundo modelo sugerido pelos professores já mencionados.

Para as demais freguezias da Capital, — em número de 9 — limitámo-nos a um levantamento abreviado mas que nos permite, entretanto, acompanhar as grandes linhas da tendência.

II. — Preços e Salários.

Seguindo o princípio de que para uma história de preços é necessária uma documentação *anual, seriada e contínua* por um largo período de tempo, procurámos na fase inicial dos nossos trabalhos encontrar as várias fontes que poderiam preencher os nossos objetivos.

As visitas aos arquivos conventuais do Carmo, São Bento, São Francisco e Santa Clara do Desterro não permitiram localizar tais dados. Por outro lado as nossas tentativas junto ao Arquivo Municipal

foram dificultadas pela ausência de um catálogo que pudesse nos dar uma orientação quanto à existência ou não de séries oficiais de dados estatísticos no âmbito municipal. Também infrutífera foi a nossa tentativa de constituir séries extraídas dos preços publicados no Jornais da época, quer seja porque as coleções são incompletas por um longo período de tempo; ou porque os jornais cessam de fornecer esse tipo de dados.

Foi a Santa Casa da Misericórdia o único lugar onde conseguimos localizar uma documentação que preenchesse as exigências de uma história cifrada. Trata-se dos maços de Receita e Despesa dessa Instituição cuja seriação inicia-se em 1748, e de onde foram extraídas séries correspondentes a 18 produtos ali consumidos.

Destes 18 produtos, somente a farinha de mandioca foi retida para este estudo por causa de seu papel primordial como produto básico da alimentação e da sensibilidade de suas flutuações anuais.

A curva constituída dos dados fornecidos pela flutuação anual no preço da farinha de mandioca, como também a curva do índice geral dos preços serão as únicas usadas para efeito de comparação com as curvas demográficas.

No que se refere a *salários*, nenhuma série pode ser constituída para o período que nos interessa, por falta de dados. Com efeito, a documentação da Misericórdia deixa, a partir de 1840, de possuir contas referentes a despesas com mão de obra empregada em construção civil, cujas séries havíamos constituído e analisado para o período 1750-1830 (10).

E isto porque a partir dessa data é introduzido o regime de empreitada, no qual não mais aparecem as despesas com salários pagos a trabalhadores. Por outro lado, até agora nenhuma outra fonte foi encontrada que permitisse a constituição de algumas séries de categorias salariais para o século XIX, apesar das tentativas feitas nesse sentido (11). Por esse motivo, a ausência da série salários não nos permitirá analisar com certa precisão a evolução do custo da vida nos anos próximos à epidemia, durante, e depois dela.

B. — APRESENTAÇÃO E ANÁLISE DAS CURVAS DOS DADOS QUANTIFICADOS

1. — DEMOGRAFIA

I. — Curvas de batismos.

As curvas de batismos levantadas a partir dos dados dos registros paroquiais merecem algumas observações:

1) Até meados do século XIX, os registros de batismo referem-se não apenas às crianças nascidas em Salvador (= crescimento vegetativo), como também, aos africanos recém-chegados.

2) Somente a partir de 1851, e em consequência da extinção do tráfico, é que os registros paroquiais passam a indicar, apenas, as crianças nascidas na terra. Cessam, a partir de então, os registros de escravos importados.

3) Tais circunstâncias refletem-se com bastante nitidez nas curvas apresentadas. Para a primeira metade do século XIX, os gráficos mostram-se muito irregulares, com algumas oscilações violentas.

(10) MATTOSO, KATIA M. de QUEIRÓS — *Conjoncture et Société au Brésil à la fin du XVIII^e siècle. Prix et salaires à la veille de la Révolution des Alfaiates-Bahia 1798.* In *Cahiers des Amériques Latines*, n° 5, pp. 33-53 (Série Sciences de l'Homme).

(11) Sob a direção do colega Istvan Jancsó um grupo de alunos do Instituto de Ciências Humanas da Universidade Federal da Bahia está empenhado na árdua tarefa da constituição dessas séries.

Tal fenómeno engloba, tanto os nascimentos verificados na Capital, como também a escravatura africana importada e logo batizada.

É sòmente a partir da extinção do tráfico que as curvas começam a apresentar certa regularidade e passam a representar, apenas, a evolução natural dos nascimentos.

4) Outra observação merece ser registrada: na verdade, as curvas de batizados reunidos no presente trabalho não refletem a totalidade dos nascimentos ocorridos em Salvador, e isto pela seguinte razão: muitas crianças morriam antes de receber o batismo e, em tais casos, eram registrados apenas nos livros de óbitos. Desta forma, para se obter uma curva capaz de representar a totalidade dos nascimentos, torna-se necessário "abrir" para as crianças que se encontram em tais circunstâncias fichas especiais de batismos que correspondam aos respectivos óbitos. Sòmente assim poderemos levantar gráficos que reflitam a realidade do fenómeno (12).

5) Finalmente, torna-se necessário um último comentário. Ao contrário do que ocorre na França, por exemplo, onde a criança é geralmente batizada pouco tempo depois do nascimento, no caso da Bahia verifica-se um intervalo mais longo que alcança, às vèzes, alguns anos.

Sendo assim, o *total de batisados* de determinado ano não corresponde, portanto, ao *total de nascimentos* ocorridos naquêlê ano. Felizmente, porém, os registros de batismo trazem, sistemàticamente, a data de nascimento da criança, o que nos permite apurar, sem dificuldade, os *totais anuais de nascimentos*.

II. — Curvas de Casamentos.

A partir dos registros de casamento torna-se possível a elaboração de curvas realmente representativas. Todavia, devemos acrescentar que representam, apenas, as uniões legitimadas pela Igreja, numa sociedade onde as uniões livres prevalecem.

III. — Curvas de óbitos.

Como já acentuámos no capítulo referentes às "Fontes", torna-se necessário acrescentar aos *totais de óbitos* obtidos a partir dos registros paroquiais, as parcelas correspondentes aos obtidos dos "Livros de Banguê" da Santa Casa da Misericórdia. Sòmente assim, poderemos levantar curvas que representam a mortalidade real da cidade (13).

As curvas de óbitos apresentados nêste trabalho foram estabelecidas a partir de dados tomados unicamente nos livros paroquiais.

IV. — A escolha das 4 paróquias (S. Pedro, Paço, S. Antônio, Santana) aqui apresentadas — num total de 11 paróquias urbanas que constituem a cidade do Salvador no século XIX — justifica-se pelas seguintes razões:

- a) Tais paróquias são as que oferecem as séries mais completas de registros;
- b) Representam, por outrô lado, uma parcela bastante representativa da população urbana de Salvador, conforme se pode verificar, por exemplo, ao comparar as curvas de óbitos das referidas paróquias, com a curva da mortalidade geral da cidade (vide gráfico nº 4).

(12) Trata-se, entretanto, de operação extremamente penosa, pois implica num exaustivo trabalho de verificação. Por êste motivo, na nossa pesquisa de demografia histórica sôbre a cidade de Salvador no século XIX, limitamo-nos, apenas, à reconstituição, na sua totalidade, de curva de naccimentos da paróquia da Sé.

(13) Este levantamento de óbitos registrados nos livros de Banguê já foi iniciado, mas os poucos resultados obtidos até agora não permitiram a sua utilização no presente trabalho.

CASAMENTOS

Registra geral por paróquia

191

Paróquia de São Pedro

Paróquia de Santa Ana

Paróquia de Santo Antônio
Além do Carmo

Paróquia do Sacramento
da Rua do Passo

Índice geral de preços
1751= 100

Farinha de Mandioca
Flutuação geral de preços

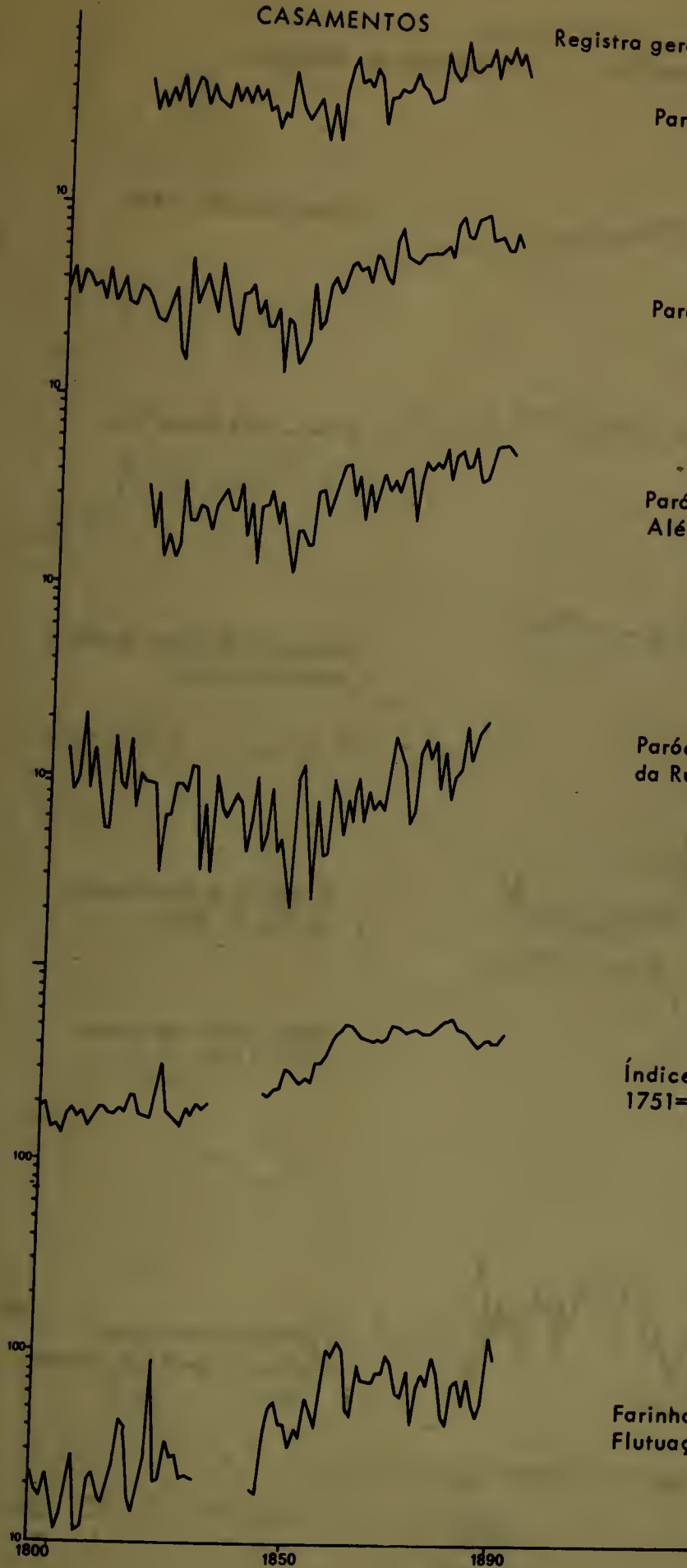


GRÁFICO 1

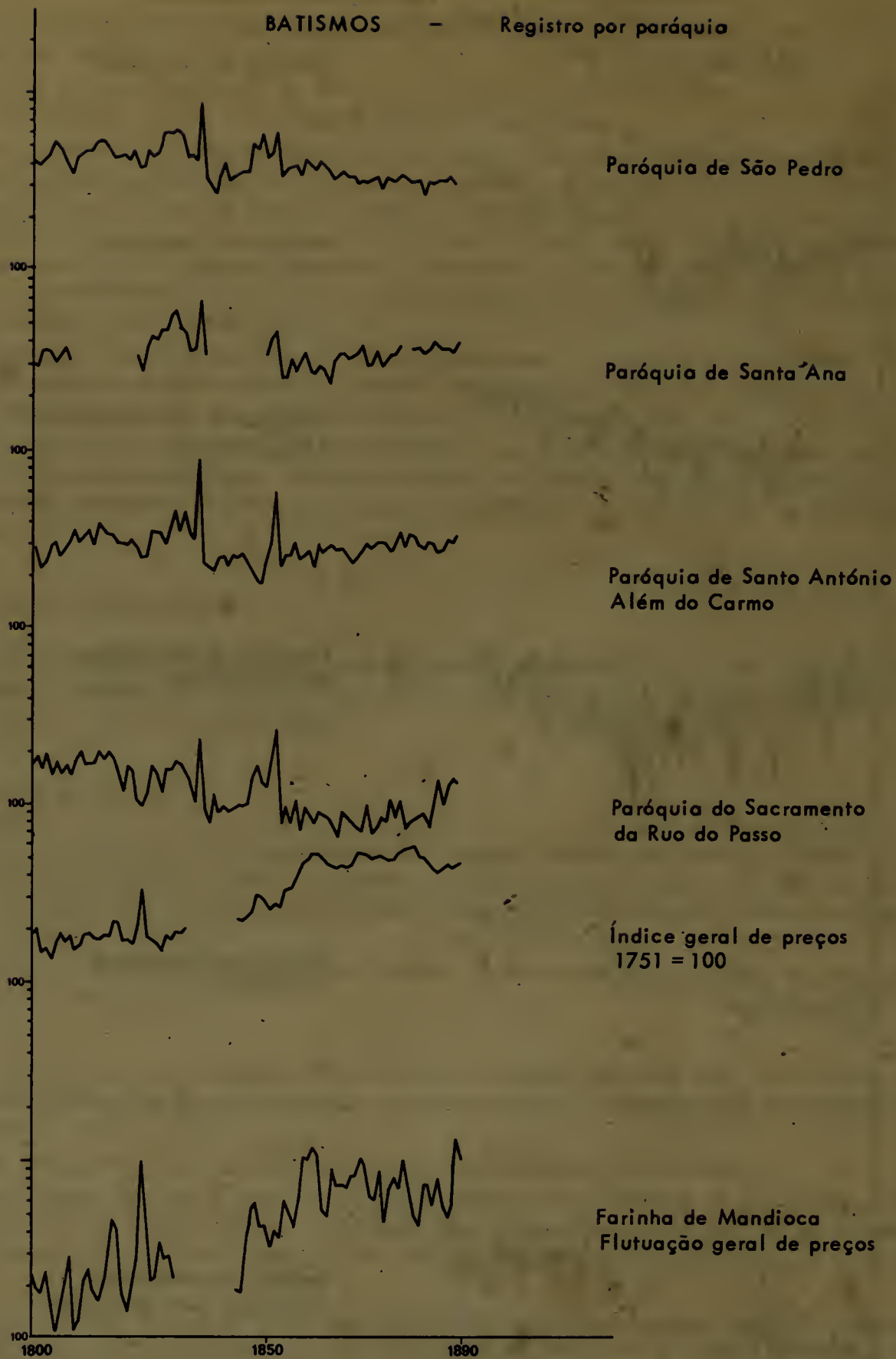


GRÁFICO 2

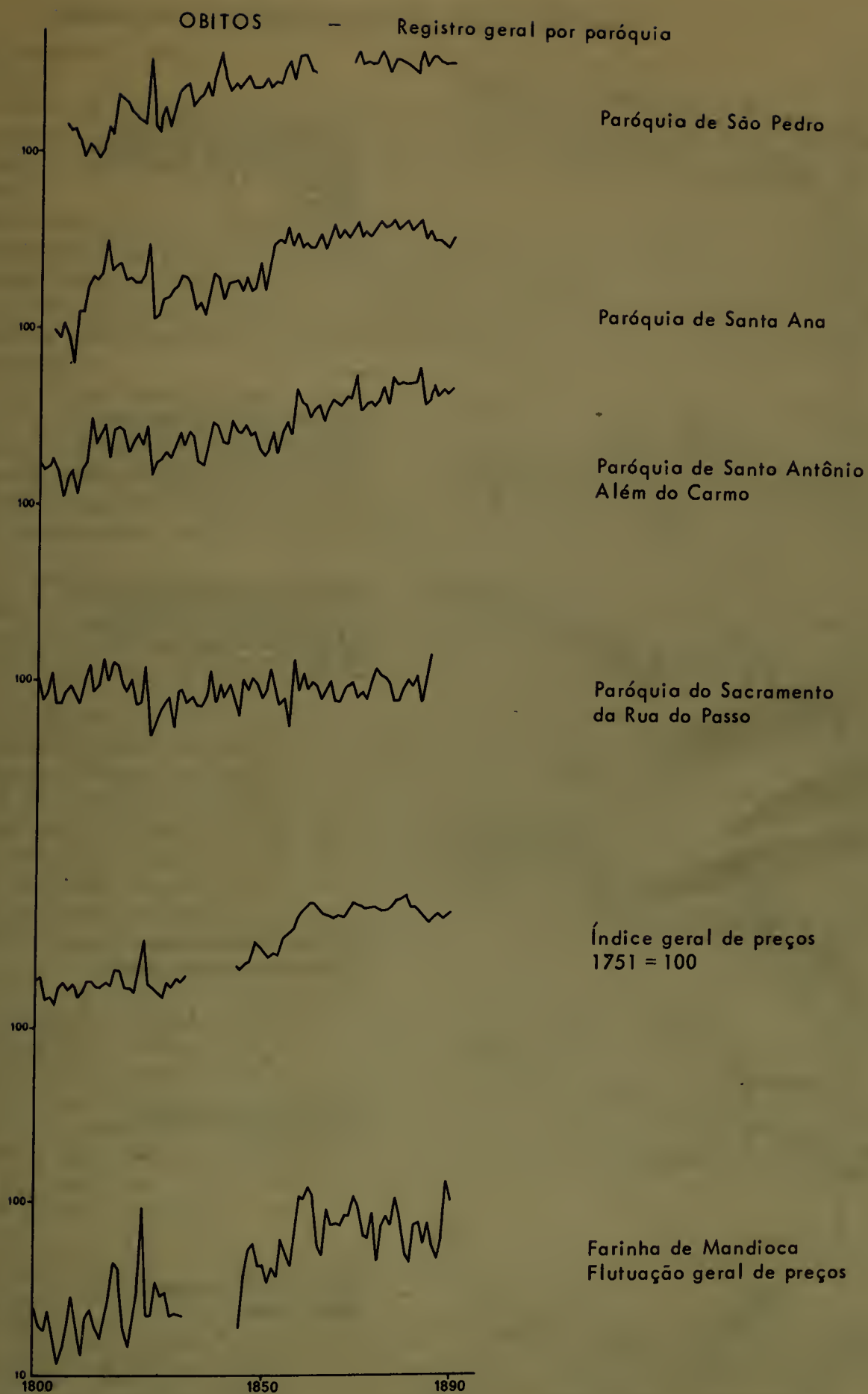
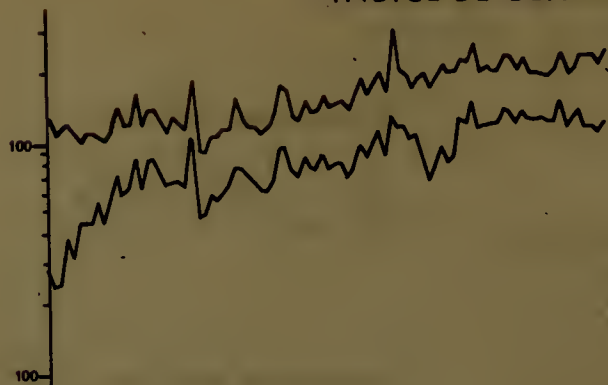


GRAFICO 3

ÍNDICE DE ÓBITOS DAS 11 PARÓQUIAS - SALVADOR



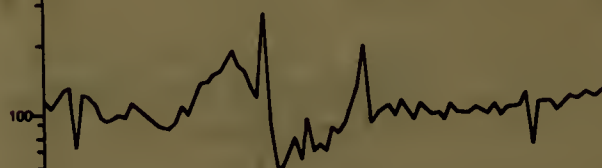
Registro geral de óbitos
em 4 paróquias de Salvador

1800 - 1802 totais de 2 paróquias

1806 - 1804 " " 3 "

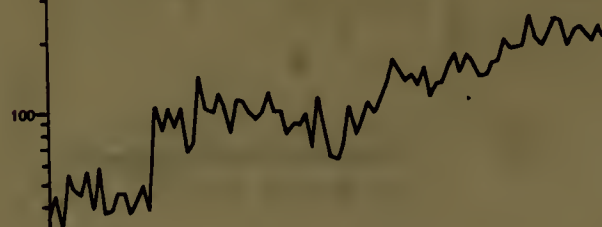
1880 - 1885 " " 3 "

1886 - 1889 " " 3 "



Registro geral de batismos
em 4 paróquias de Salvador

1805, 1809-1821, 1837-1848, 1876 totais de 3 paróquias



Registro geral de casamentos
em 4 paróquias de Salvador

1800 - 1802 totais de 1 paróquia

1803 - 1818 " " 2 "

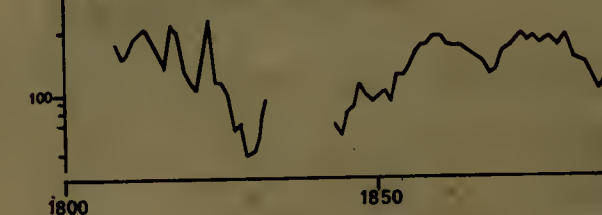
1886 - 1887 " " 3 "



Farinha de Mandioca
Flutuação geral de preços



Índice geral de preços
1751 = 100



Índice geral de preços
deflacionados

1800 1850 1890

GRÁFICO 4

Comentário das curvas.

I) *Curva de Batisados*: pelas razões já indicadas anteriormente, a curva de "batisados" apresentada neste trabalho parece pouco significativa. Após a reelaboração dos dados — tarefa que ainda não concluímos — acreditamos que os gráficos irão refletir na sua totalidade o real número de nascimentos na cidade.

Entretanto, pode-se verificar facilmente que o ano de 1851 representa um verdadeiro marco na curva de batisados do século XIX. O período anterior, extremamente acidentado, reflete não apenas o movimento natural de nascimentos, como também — e sobretudo — o batismo de escravos chegados a Salvador. Nesse sentido, os anos de 1830 (ilegalidade do tráfico), 1835 (revolta dos Malês) e 1851 (extinção do tráfico) parecem particularmente significativos e mostram acentuado aumento de batismo de africanos.

De 1851 em diante, a curva adquire uma regularidade muito grande, pois, a partir de então, os batisados referem-se, quase que exclusivamente, às crianças nascidas na Capital para onde a corrente migratória praticamente inexistiu no século XIX. Trata-se, de acordo com o gráfico nº 4, de um período de ascensão bastante lenta, em contraste com as curvas de óbitos e casamentos que acusam, na segunda metade do século, uma tendência nítida para a alta. Acreditamos, entretanto, que tal fenômeno não reflete absolutamente a realidade, sendo devido, apenas, às distorções (já explicadas) do presente gráfico.

II) *Curva dos Casamentos*: Parece-nos possível identificar três movimentos principais na curva dos casamentos. O primeiro, 1800-1823, é de difícil caracterização porque faltam-nos elementos para completar a sequência nas quatro paróquias (vide gráfico nº 4). Todavia poderíamos explicar a aparente regularidade dos matrimônios contraídos no período pela situação relativamente próspera da Bahia na época.

Por volta de 1823 (13 bis) verifica-se uma queda violenta de matrimônios e, a partir de então, esboça-se um segundo movimento que se prolonga até 1846. Nesse período nota-se um declínio que vai se acentuando progressivamente até atingir, naquele ano de 1846, um dos pontos mais baixos de todo o século. É o período que corresponde a uma fase de depressão econômica. O último movimento tem início por volta de 1846 e apresenta uma trajetória nitidamente ascendente até o final do período considerado. Seria interessante notar que as duas grandes quedas verificadas no século XIX correspondem a fortes oscilações dos preços, particularmente dos da farinha de mandioca em 1822/23 e em 1845/46. A alta verificada no número dos casamentos no ano do cholera morbus é ligada a problemas de consciência e religião. Casava-se "afim de regularizar a situação escandalosa em que viviam".

III) *Curva de óbitos*: Três fases podem ser distinguidas na curva de óbitos. A primeira fase acusa uma mortalidade bastante acentuada que atinge seu ponto culminante em 1823. Ano de máximo que coincide com uma violenta alta de preços devida ao estado de guerra. No ano seguinte (1824) verifica-se uma queda brusca a partir da qual se inicia uma nova fase que se prolonga até 1860. Essa fase, apresenta uma mortalidade em ritmo também crescente, com um máximo situado em 1855/56. É o ano da maior virulência do cholera morbus (14). Entre 1856 e 1860 a curva de óbitos mostra uma tendência para decrescer, o que também se observa no índice de óbitos das 11 paróquias do Salvador (vide gráfico nº 4). A terceira fase, 1860-1889, caracteriza-se por certa estabilidade, com o movimento de óbitos bastante regular e uniforme.

(13 bis) Reflexo da guerra de Independência, quando Salvador foi sitiada e sofreu « as devastações, as fomes, os assaltos, os incêndios, tôdas as angústias e atrocidade da guerra ». Amaral, Braz do, *História da Independência da Bahia*, Salvador, Livraria Progresso, Editora, 1957, pp. 446.

(14) Observa-se que na curva de frequência de óbitos relativa a quatro paróquias da Capital (Passo, Santo Antônio, Sant'Ana e São Pedro) a epidemia de 1855 altera muito pouco a curva. Entretanto já na curva geral onde se acham representadas tôdas as paróquias de Salvador (inclusive as mais populares) o cholera morbus adquire uma outra dimensão, destacando-se nitidamente como a crise mais violenta do século. E quando acrescentarmos a estes totais a imensa mortalidade registrada nos livros da Santa Casa, constataremos então em toda a sua dramaticidade, a amplitude do fenômeno.

2. — OS PREÇOS

Farinha de Mandioca.

Presente à mesa do burguês como do mais humilde escravo, a farinha de mandioca é o produto básico e essencial da alimentação popular.

Cultivada na parte sul do Recôncavo e Província da Bahia (15), seu volume de produção raramente chegou a satisfazer às necessidades de uma Cidade cujo "arrière pays" era exclusivamente dedicado à cultura de produtos primários de exportação.

Além disso, por se tratar de um gênero de primeira necessidade, era facilmente sujeito à especulação, por vêzes desenfreada, principalmente porque vindo de outras regiões, afastadas da Capital, centro de seu consumo, vinculava-se ainda a problemas relacionados com o transporte e as intempéries climáticas (períodos de sêcas alternando-se com anos úmidos).

Por tôdas essas razões, o preço da farinha de mandioca apresenta flutuações extremamente sensíveis como se pode observar nos gráficos (16).

Comentários das Curvas. — A análise da curva das flutuações anuais no preço da farinha de mandioca nos permite constatar a existência de ciclos curtos, cuja duração varia entre 4 e 7 anos, com predominância, todavia, de ciclos de 4 anos. Ciclos êsses ora ligados a problemas de abastecimento, ora a problemas climáticos, ora mesmo a problemas de conjuntura geral.

Esta análise da curva nos leva ainda a notar a existência de quatro tendências, ou dois ciclos de longa duração, com dois picos atingidos em 1823 e 1859 respectivamente.

A primeira tendência (1800-1817) imprime na curva um movimento para alta e, apesar das bruscas flutuações verificadas nos preços, estes acham-se em nítida melhoria em relação ao ano de 1800. Esta primeira tendência corresponde a uma fase de prosperidade da economia baiana, iniciada em torno de 1790.

A segunda tendência, iniciada em 1817, vai se prolongar como movimento para baixa até 1832, último ano para o qual possuímos dados, apesar da alta artificial do preço nos anos de 1820/1823, unicamente devida a problemas do abastecimento de uma cidade sitiada durante as guerras da Independência (1822-1823).

A terceira tendência, que inaugura o segundo dêsses ciclos de longa duração, inscreve-se num movimento ascendente. De fato, entre 1843 e 1859 (ano de máximo atingido) o preço da farinha de mandioca está em constante alta. É o período em que se deu um esboço de recuperação econômica da Bahia, com a comercialização de novos produtos tais como os diamantes, café, coquilhos, etc.; com a criação de casas de crédito que tentam disciplinar o mercado de capitais e a circulação da moeda, sempre deficitária. Todavia essas altas no preço da farinha de mandioca não poderiam ser unicamente atribuídas à fase de recuperação. Porque é justamente nesse período que têm lugar duas das mais catastróficas epidemias: a *febre amarela* e o *cholera morbus*. Ambas são responsáveis pela desorganização do mercado abastecedor de que resultou a escassez e, conseqüentemente, a alta de preços. Alta essa que sofre um primeiro retrocesso no momento em que o abastecimento da Cidade volta a se regularizar.

Com a quarta tendência 1860-1889, os preços da farinha da mandioca apresentam oscilações bastante violentas todavia a sua marcha ascendente é bastante fraca até 1878 quando se esboça uma nova queda, o preço se recuperando a partir de 1888. Essa fase corresponde a uma relativa estagnação dos preços, claramente evidenciada nas curvas do índice geral de preços e o de preços deflacionados (vide gráfico nº 4).

(15) Maragogipe, Nazaré, Jaguaripe, Cairu, Boipeba, Camamú, Marau, Ilhéus, Belmonte, Porto Seguro, Prado, Alcobaça, Caravelas.

(16) Gráficos nº 1, 2, 3 e 4.

Com efeito, a observação desses dois índices nos permite as seguintes considerações:

a) Entre 1800 e 1832, a curva dos índices em aprêço apresenta uma tendência para uma alta moderada até 1817, seguida por uma baixa bastante violenta que atinge seu ponto mais baixo em 1821 para a partir daí, num espaço de dois anos, atingir o ponto mais alto do período considerado. Essa recuperação momentânea deve-se obviamente às guerras de Independência, pois a partir de 1824 a curva indica uma nova fase de depressão, só se recuperando no final do decênio de 1820.

b) Para o período posterior (1843-1889) do qual possuímos dados, temos que as curvas dos índices gerais de preço mostram uma alta bastante acentuada até 1860, para depois se manterem num nível quase uniforme até 1880 quando declinam violentamente, atingindo em 1885 o ponto mais baixo. Ambas as tendências são relacionadas aos períodos de prosperidade e estagnação estudados alhures (17).

C. — COMENTÁRIOS A GUISA DE CONCLUSÃO

Pela análise das curvas demográficas e de preços é possível tecer alguns comentários a guisa de conclusão.

A epidemia do Cholera morbus de 1855/56 inscreve-se sem dúvida nenhuma numa conjuntura favorável da economia baiana: os preços estão em alta constante desde 1843 (18).

Essa evidência fornecida pelo estudo quantitativo é também apoiada por todo a literatura contemporânea (19). Todavia podemos nos perguntar até que ponto essa alta de preços foi seguida também por uma alta de salários que tivesse permitido à população ou manter um nível de consumo satisfatório, ou melhorar esse mesmo nível. A ausência de dados sobre salários, já referida, não nos permite responder a essa indagação essencial. Apenas podemos afirmar que o clima de intranquilidade social que se manifesta através de motins quando são atacados fornecedores, e inclusive incendiados trapiches, sugere uma certa pressão exercida sobre a grande massa de população (20). Além do mais, essa conjuntura favorável será abalada pelas secas seguidas de chuvas ininterruptas que assolam a região baiana e que destroem as safras dos anos 1850/53. A essa conjuntura climática somara-se a epidemia de febre amarela que se manifesta em 1849 na Capital e atinge rapidamente o litoral e, algumas léguas adentro, o interior da Bahia. Acreditamos então que todos esses fatores tenham contribuído de alguma forma para preparar um terreno propício à propagação do cólera.

Ao incidir sobre a cidade de Salvador, para daí se espalhar pelas regiões circunvizinhas, o cholera morbus veio sem dúvida desorganizar a produção do "arrière pays" chamado Recôncavo. Essa produção era constituída pelos principais produtos de exportação baianos, para cuja produção era utilizada mão de obra escrava que foi duramente atingida. Além disso, esse mesmo Recôncavo era, em parte, responsável pelo abastecimento da farinha de mandioca à população soteropolitana. A epidemia acaba por desorganizar ainda o próprio abastecimento da cidade em gêneros provenientes de outras regiões, já prejudicado pelo alastramento da febre amarela e pelas condições precárias de clima. Desta maneira pode-se dizer que o cholera morbus que já encontra a fome, ainda mais a sustenta e agrava.

Os estudos dos dados demográficos até agora completados não permitem que possamos conhecer que camadas da população, que faixa etária, que sexo, foram mais atingidos pela epidemia. Todavia, através do estudo dos registros paroquiais será possível responder às perguntas acima formuladas. Pode-se,

(17) Nosso estudo « *Os preços na Bahia de 1750 a 1930* ».

(18) Primeiro ano para o qual possuímos dados.

(19) Vide principalmente Falas dos Presidentes da Província, como por exemplo a de 1849, quando o presidente João José de Moura Magalhães declarava « a província caminha em prosperidade... Suas produções e comércio augmentão, apesar dos estorvos que existem e embaraços que perturbam sua marcha ».

(20) Ver Falas de 1848 à 1860.

por exemplo, proceder a uma análise da mortalidade segundo as categorias da população (livre ou escrava) e, dentro de cada categoria, segundo o sexo, a faixa etária, etc.

Além disso poder-se-ia, uma vez estabelecida a tipologia das paróquias urbanas, acompanhar e explicar a trajetória da epidemia em cada uma delas. Mais ainda, pode-se seguir mesmo o avanço de cholera pelo Recôncavo, inclusive procurando delimitar seu alastramento por toda a Província.

Finalmente não podemos afirmar que a epidemia tenha modificado a composição social da região. O regime político no entanto permanece o mesmo, sem modificações, apenas podendo sugerir que se façam estudos complementares que mostrem a existência ou não de modificações no grupo dominador.

INTERVENTIONS

M. Marczewski. — Je remercie Madame Mattoso pour ces brillants exposés qui vont susciter, j'en suis sûr, de très nombreuses interventions.

J'ai tout particulièrement apprécié sa seconde communication qui prouve que, effectivement, les prix sont une variable économique fondamentale et qu'ils ont une importance économique énorme; on ne peut pas étudier l'histoire économique sans se pencher sur les prix, et la communication de Madame Mattoso nous en donne un très grand exemple. Avant d'ouvrir la discussion je donne la parole à Monsieur Mauro.

M. Mauro. — Comme j'ai commencé le dialogue avec Madame Mattoso en 1966, je ne vais pas le poursuivre aujourd'hui devant vous, vous avez trop de choses à lui demander. Je voulais simplement dire combien son intervention dans nos projets a été décisive. L'histoire quantitative a commencé au Brésil avant 1970 et je vois ici Dona Cecília Westphalen qui travaillait déjà depuis très longtemps dans ce domaine. Par suite des hasards de mes voyages, c'est Madame de Queirós Mattoso que j'ai rencontrée la première à Salvador en 1966, elle était intéressée directement par ces problèmes et je dois dire que c'est elle et son groupe qui ont apporté cet élément qui a permis le « take-off » de ces études dont je parlais l'autre jour.

Parmi ses nombreux mérites, il y en a un que je voudrais souligner spécialement ici : elle a créé à Salvador une espèce de mystique de la recherche historique, elle a entouré la chaire dont elle est titulaire, d'élèves et de disciples, de jeunes et aussi de moins jeunes collègues qui ont accepté de travailler avec elle. Elle a pu ainsi faire dépouiller, et dépouiller elle-même, des quantités de séries d'archives et c'est pourquoi nous avons déjà ici un travail considérable qui nous est offert, et qui n'est qu'un aspect des recherches qui sont menées sur place.

Ce qui fait que nous avons maintenant, entre ce qu'elle a promis et ce qui s'est fait autour d'elle, en liaison d'abord indirecte et puis de plus en plus directe avec elle, quelque chose d'un peu exceptionnel à Bahia. Nous avons, je peux presque employer l'expression, une école historique de Bahia et nous aurons, dans les années qui vont venir, un certain nombre d'ouvrages qui doivent sortir sur cette histoire de Bahia. Je tenais à faire cette petite intervention afin de remercier encore le groupe de Madame Mattoso pour la contribution qu'il a apporté à nos études.

Je laisse la parole aux premières questions.

M^{me} Westphalen. — Em primeiro lugar, perguntaria se os preços que se encontram na Santa Casa da Misericórdia da Bahia correspondem aos preços do mercado de Salvador, pois sabe-se que, dado o caráter dessas instituições, muitas vezes ocorre que obtêm as mercadorias a baixo preço, quando não as obtêm de produção em propriedades próprias. Quanto à afirmação de que a farinha de mandioca é o gênero alimentar por excelência do Brasil colonial, devo dizer que ela é de todo correta para o caso do Paraná também, onde este produto era « o pão dos pobres e o pão dos ricos ». Perguntaria então em que medida esse produto era produzido na região de Salvador, já que encontramos o porto de Paranaguá como exportador de farinha de mandioca para a Bahia, principalmente nas épocas em que ocorre a fome. Finalmente, com relação ao período da guerra do Paraguai, notei que a economia paranaense atravessa um período extremamente favorável, devido principalmente à exportação da erva-mate. Portanto, a conjuntura paranaense difere da baiana para esse período.

M^{me} Mattoso. — Je voulais simplement dire que la « Misericórdia » de Bahia, pour des raisons que je ne connais pas, puisque je n'ai rien trouvé là-dessus dans les documents, ne paraît pas jouir de privilèges spéciaux. Il faut surtout considérer le fait que la ville de Salvador se ravitaille très difficilement; c'est une ville, au fond,

qui vit uniquement par le ravitaillement extérieur. Pour répondre, en partie, à votre question sur la production de la farine de manioc, il faut vous dire que cette production connaît des avantages très curieux. Au moment, par exemple, d'une plus grande recherche des grands produits d'exploitation, l'intérêt des grands propriétaires est de faire disparaître les aires qui, durant les périodes de dépression, sont adonnées aux cultures de subsistance pour faire place à l'agriculture des grands produits. De sorte que, et c'est là où se pose le problème, tous ces produits de subsistance doivent être importés, principalement dans les périodes prospères.

M. Mauro. — Je suis chargé de traduire pour l'assemblée la question de Monsieur Perruci : Comment considérez-vous les recherches faites sur les prix, comme celles que l'on fait actuellement, c'est-à-dire au fond presque uniquement sur les grandes villes, à l'intérieur d'un contexte plus large d'une histoire du Nord-Est ?

M^{me} Mattoso. — Je trouve que vous me posez là une question si vaste qu'il me faudrait toute la matinée pour y répondre. Aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, j'y répondrai à un autre moment.

M. Kellenbenz. — Est-ce qu'il y a des données statistiques sur les prix du cacao du Recôncavo ? Je sais que pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle il y a toujours le cacao du Pará-Maranhão et du Venezuela et, avec l'ouverture des ports de la côte occidentale de l'Amérique Latine, celui du Guayaquil. En tout cas c'est vers 1830 que le cacao du Recôncavo commence à jouer un rôle (cf. La maison suisse des Weldberger).

M^{me} Mattoso. — Le cacao figure très peu dans ma documentation. A partir déjà de la fin du XVIII^e siècle le cacao apparaît dans mes archives mais, les chiffres produits n'étant pas officiels, il est difficile d'y ajouter foi. Dans ce travail je n'ai utilisé que les séries de la Misericorde; les séries de cacao seront utilisées par mon collègue cet après-midi mais pour une période un peu plus récente.

M. Buescu. — Le travail de Madame de Queirós Mattoso représente une importante contribution à la connaissance de l'évolution des prix brésiliens du XVIII^e au XX^e siècle. J'ai eu la satisfaction de constater, d'après les graphiques annexes (pour avoir la même périodisation) que les conclusions sont à peu près semblables à celles d'un relevé fait par le « Centre de Recherches de l'Histoire Economique du Brésil » sous ma direction et présenté à ce Colloque : forte hausse entre 1850 et 1858, baisse jusqu'en 1864, nouvelle hausse entre 1864 et 1870 et stabilisation dans les premières années après 1870. Ma recherche a abouti aux taux suivants : 1850-1856 : + 41,2 % ; 1856-1862 : + 1,4 % ; 1862-1870 : + 25,8 % ; 1870-1875 : — 0,1 % (ce dernier résultat fut donné par une recherche antérieure), soit à peu près 80 % pour la période totale (90 % selon Madame Mattoso). Cela prouverait une certaine unité du phénomène monétaire au Brésil.

J'ai seulement des doutes quant à l'affirmation que la période 1787-1821 fut une phase d'expansion économique à Bahia. La hausse des prix ne constitue pas forcément une indication de développement — et l'on peut donner des exemples de périodes de prix stables avec expansion des activités économiques (par exemple, la période 1870-1875 que j'ai analysée dans un petit essai). L'auteur donne d'autres arguments qualitatifs mais les informations que nous donnent par exemple, pour 1790, le travail anonyme « Discurso preliminar, historico, introductivo, com natureza da descripção econômica da Comarca e Cidade da Bahia » et, pour 1807, le rapport de Rodrigues de Brito sont loin de nous convaincre d'une expansion économique. Par exemple, d'après le « Discurso », l'exportation de sucre était de 12 000 *arrôbas* par an : presque 100 ans avant, Antonil indiquait que Bahia exportait 14 500 *arrôbas*. La stagnation est évidente, surtout en termes *per capita*. Le problème d'ordre plus général est de savoir si on peut considérer la hausse des prix comme un indicateur de l'expansion économique.

M. Bourdé. — Je voudrais poser une question sur l'utilisation des registres paroissiaux. Vous avez étudié des paroisses urbaines; est-ce qu'il ne s'est pas posé des problèmes de mobilité géographique, c'est-à-dire de passage d'une paroisse à une autre ?

M^{me} Mattoso. — Dans l'ensemble, non... Nous partons de l'hypothèse que l'immigration à Bahia commence plutôt vers la fin du XIX^e siècle. La population présente, alors, des caractères assez stables. Il s'agit, ne l'oubliez pas, d'une ville-port et toutes les études qui portent sur des villes portuaires sont extrêmement difficiles. Comme nous sommes tout à fait au début du mouvement, il est très difficile de répondre à votre question. Il doit y avoir, c'est certain, une mobilité bien plus grande que s'il s'agissait même d'une grande ville de l'intérieur. Le handicap d'une ville portuaire, c'est que vous avez des arrivées et des départs très fréquents. Mais du point de vue du phénomène de l'émigration, celui-ci n'apparaît que très sporadiquement vers la fin du siècle.

M. Bourdé. — An sujet de la population esclave, est-ce que les actes sont enregistrés avec autant de rigueur que pour la population blanche ?

M^{me} Mattoso. — Oui, exactement avec la même rigueur; l'âge en moins parce que les baptêmes d'esclaves ont lieu très souvent à l'âge adulte, or, pour le baptême, on ne donne pas l'âge. Quant aux mariages d'esclaves, enfin, on n'en trouve qu'exceptionnellement signalés.

M^{me} Lobo. — Je voudrais savoir si vous avez pu observer une corrélation entre les prix des produits d'exportation et les prix du marché interne. J'aimerais bien savoir aussi si vous avez remarqué des fluctuations de prix marquées pendant la guerre du Paraguay. Finalement je crois qu'il serait intéressant d'avoir des indices de prix pondérés.

M^{me} Mattoso. — Effectivement c'est très intéressant et j'en ai parlé dans un autre travail. Pour cela j'estime qu'il est très important de bien connaître la consommation et de la prendre à différents niveaux. On peut prendre une consommation type, si vous voulez, mais il faut la prendre à une époque qui soit vraiment représentative. Quant à la différence entre les prix externes et les prix internes, je ne vous cache pas qu'il est très difficile de faire cette distinction et je l'ai d'ailleurs dit dans mon travail. Jusqu'à un certain point on peut considérer les produits qui viennent du Sud comme des produits externes, alors qu'au fond il s'agit d'un commerce inter-régional.

M. Bethell. — History of disease and epidemics is a long neglected and important aspect of economic and social history of Brazil. E. g., these are important connexions to be made between history of disease and history of slavery and abolition :

- I) Yellow fever epidemic of 1849 directly facilitated suppression of slave trade the following year :
- a) because many Brazilians believed-wrongly-it was introduced by slave-ships and that helped prepare public opinion for suppression;
 - b) among prominent Brazilians who died of yellow fever was Bernardo de Pereira Vasconcellos, powerful conservative politician, pro-slave trade and anti-British policy on the question, and only man who might have persuaded the Council of State to resist British pressure for suppression in 1850.

II) A major problem is comparative study of slavery in Americas and why Brazil (cf. U.S.) was peculiarly dependent on the African slave trade and forced to reproduce its own slave population after suppression of trade. Many answers : sex ratio among slave population and consequent low birth- rates; high capital interest rates; high rate of manumission; high mortality because of harsh treatment and poor living and working conditions. Is answer also to be found in series of smallpox, yellow fever and cholera epidemics during the third quarter of the XIXth century ? Was slave population, especially slave children, worst affected ? Is evidence available ? End of trade followed by epidemics led to decline of slave population after 1850. Slaves prices rose sharply — in long term making slavery less profitable. Is therefore one factor in failure of slave breeding in Brazil after end of slave trade — and desagregation of slave system- disease and epidemics ?

M. Mauro. — Je vais essayer de traduire, rapidement, ce que le Professeur Bethell a dit, pour ceux qui n'auraient pas très bien suivi. Il a voulu insister sur deux points, un, de détail et un, plus important. Le point de détail est le suivant : la fièvre jaune de 1849 a eu une grande importance pour l'évolution du trafic de la traite des esclaves pour deux raisons : d'abord parce qu'elle a gêné le marché des esclaves, les gens pensant que c'étaient les esclaves qui étaient porteurs de la fièvre jaune au Brésil, d'autre part parce qu'elle a provoqué la mort de Vasconcellos, cet homme politique conservateur qui était pour l'esclavage et contre la politique anglaise. Le deuxième point, celui-ci plus important, c'est la comparaison que l'on peut faire entre l'esclavage au Brésil et l'esclavage aux Etats-Unis. Pourquoi, au Brésil, les esclaves n'ont pas un taux de reproduction aussi élevé qu'aux Etats-Unis et pourquoi la population des Noirs du Brésil n'a pas le taux de mortalité aussi bas qu'aux Etats-Unis ? Il y a plusieurs réponses que l'on peut faire à cela, d'une part le problème du rapport numérique entre les sexes, d'autre part le rapport capital-intérêt, mais surtout le fait que la durée de vie des esclaves était plus faible au Brésil. Cette mortalité rapide, cette durée de vie très brève ont été attribuées généralement aux mauvaises conditions matérielles; mais il semble bien, après l'exposé de Madame Mattoso, qu'il faille faire jouer un rôle peut-être plus important aux épidémies; et il serait intéressant de faire des comparaisons sur ce point à court terme et à long terme.

M^{me} Mattoso. — C'est exactement ce que le Professeur m'a demandé. Vous m'avez posé une question à laquelle je ne vous répondrai pas, tout simplement parce que nos travaux actuels ne permettent pas de savoir encore quelles sont les couches de la population qui ont été le plus atteintes. Traditionnellement et d'après la documentation qualitative, il a dû y avoir une grande mortalité parmi les esclaves. Depuis quelque temps nous travaillons sur des séries d'esclaves pour en établir le coût du prix d'achat en liaison avec le problème de l'achat

de leur liberté. Nous avons dépouillé à peu près 15 000 cartes perforées couvrant une période d'une soixantaine d'années, sur ce sujet. Je dois ajouter, bien sûr, que les cartes perforées ne donnent pas toujours un âge pour l'esclave mais elles fournissent, tout de même, des indications générales qui permettent de classer, un tant soit peu, les esclaves. J'ai trouvé qu'il y avait une assez grande proportion d'esclaves relativement âgés et j'en ai été surprise.

M. Lambert. — Le fait que l'on trouve parmi les esclaves affranchis une proportion élevée d'individus âgés, n'implique rien quant à la reproduction plus ou moins importante des esclaves, la mortalité très forte ayant pu opérer essentiellement sur des jeunes et laisser ceux qui lui ont échappé.

Il me semble aussi que si votre mortalité provient en grande partie de la variole, le fait d'une grande mortalité des esclaves ne doit pas avoir beaucoup d'influence sur l'existence d'esclaves âgés. Le ravage de la mortalité par la variole doit porter essentiellement sur des enfants de 2 à 15 ans; et parmi ceux qui survivent il n'y a pas de réduction de la durée de la vie pour ceux qui ont passé la période d'action très forte de la variole ou des maladies. Le fait que l'espérance de vie est faible et, par conséquent, qu'il y a un très grand nombre d'esclaves qui ne se reproduisent pas ou qui ne peuvent pas se multiplier, ne change rien à l'existence de survivants âgés.

M^{me} Mattoso. — Je suis tout à fait d'accord avec Monsieur Lambert; mais quand on a parlé de la durée de la vie de l'esclave, on a parlé en général. Je n'ai pas voulu me consacrer spécialement aux problèmes de l'épidémie.

M^{lle} Pereira de Queiroz. — Comme cela s'est produit pour les Etats-Unis, le trafic des esclaves a-t-il continué après 1850 ? D'autre part, je voudrais savoir si le grand trafic des esclaves au Brésil ne correspond pas à une mortalité très grande des esclaves par les épidémies.

M^{me} Mattoso. — Il est nécessaire de voir le trafic des esclaves de manière beaucoup plus large, dans le cadre général du développement brésilien. Or 1850 marque un grand développement de l'économie brésilienne avec les plantations de café. De ce fait la quantité d'esclaves augmente de façon accélérée; les plantations de café ont exigé la continuation du trafic, quelle que soit la durée de la vie des esclaves.

M. Johnson. — Quería perguntar se tirando um determinado preço dos documentos a senhora tomou em conta os possíveis descontos dados à Santa Casa da Misericórdia. E se assim fez, o que foi a regra seguida para avaliar a quantidade descontada ?

M. Marczewski. — Si vous permettez à votre Président d'intervenir également dans la discussion, je voudrais poser à Madame Mattoso quelques petites questions de méthode, tout d'abord en ce qui concerne les indices des prix. Il est évidemment préférable d'établir des indices pondérés, parce que l'important — même si la pondération, c'est-à-dire si les quantités consommées ou vendues ne sont pas connues très exactement — c'est qu'une pondération approximative vaut mieux que l'absence totale de pondération, dans la mesure où il y a eu de très grandes différences entre le chiffre d'affaires des différents produits. Il est difficile d'additionner le prix d'un produit qui se vend très peu, dont la valeur est petite, à celui d'un autre produit dont la valeur de vente est très grande. La deuxième observation, ou plutôt la deuxième question c'est le problème de la déflation : de quelle façon avez-vous procédé à la déflation ? La troisième question qui a été déjà soulevée par Monsieur Buescu, c'est le fait que la montée des prix ne signifie pas nécessairement une expansion ou une période de prospérité. C'est un des indices, mais il n'est pas nécessairement lié à la prospérité. En liaison avec cette question, on peut également se demander dans quelle mesure le mouvement des prix à Bahia est un mouvement autonome et dans quelle mesure il subit l'influence du reste du pays ou de l'étranger; par conséquent dans quelle mesure on peut établir une correspondance, sinon une corrélation, entre la situation économique, spécifiquement économique de Bahia et le mouvement des prix ? Et enfin une dernière question, c'est le problème de la relation entre le mouvement des prix et le mariage; vous avez dit, je crois, qu'il y avait une corrélation inverse, enfin une relation inverse, entre les deux mouvements — est-ce que vous avez essayé de calculer des coefficients de corrélation et quelle serait en somme l'explication d'une telle corrélation entre les prix et les mariages ? De façon générale, et c'est là peut-être que l'on peut montrer l'importance de l'Histoire quantitative, il est très difficile de tirer des conclusions définitives de l'observation d'une seule variable. Les prix, comme je l'ai dit, sont une variable fondamentale, extrêmement importante, cependant le prix ne peut pas à lui seul expliquer tout. Par conséquent il serait très important, avant de procéder à une exploitation de vos recherches sur les prix dans le sens d'une interprétation, de chercher quand même à construire un modèle plus complet faisant intervenir d'autres variables que les prix, pour que vos explications puissent être vraiment fondées. Dans la mesure où

vous n'avez que les prix comme variable, vous pouvez tout au plus avancer des hypothèses, des hypothèses extrêmement prudentes.

M^{me} **Mattoso**. — Je suis tout à fait d'accord; je tâcherai de vous répondre, tout d'abord sur la question des pondérations : je n'ai pas pondéré les indices parce que j'ai eu des difficultés. Nos documents, voyez-vous, sont peut-être des séries complètes, mais Monsieur Johnson qui a travaillé là-dessus ne me contredira pas — ils ne sont pas toujours en bonnes conditions. Or, si l'on voulait une certaine homogénéité des données, il fallait exclure la pondération.

Lorsqu'il me sera possible de la réaliser, je ferai une pondération d'après la consommation, d'après le rôle qu'occupe chaque produit dans l'alimentation.

Pour ce qui est de la déflation, je vous avouerai que je ne suis pas statisticienne et que j'ai recours à mon mari, qui est un scientifique, pour tous ces travaux de statistique. En bref, j'ai utilisé les indices des prix en conservant la base 100. J'ai déflationné sans modifier l'indice de la nouvelle année base, 1811.

M. **Labrousse**. — Un simple mot, en complément des quelques mots de Monsieur Marczewski. Au cours du dernier quart de notre XIX^e siècle survivaient encore, dans certaines entreprises minières de la France du nord, les fameux « économats » des Compagnies, vendeurs de produits ou de services à leurs salariés. L'institution se présentait d'ailleurs sous des formes diverses, dans des régions ou des métiers divers, dans des pays divers. Les syndicats ouvriers les combattaient. On n'en peut pas moins établir des courbes de salaires, très opérationnelles. Des corrections tenant compte des effets de ces ventes sur le salaire effectivement perçu peuvent être recherchées dans les voies « comptables » que notre Président esquissait tout à l'heure.

ÉVOLUTION DES PRIX ET DU COÛT DE LA VIE A RIO DE JANEIRO (1820-1930)

M^{me} Eulália LAHMEYER LOBO

University of South-Carolina

et la collaboration de

Lucena B. MADUREIRA, Octavio CANAVARROS, Simone NOVAES, Zakhia F. ELIAS

La présente étude des séries de prix des produits alimentaires fondamentaux à Rio de Janeiro, au XIX^e siècle et au début du XX^e, a pour buts : a) d'analyser les éventuels aspects cycliques d'une économie de transition vers une société capitaliste; b) d'utiliser les prix comme indicateurs en vue d'une périodisation plus objective; c) de préciser l'influence des modèles d'exportation sur les prix du marché interne; d) finalement, de vérifier les relations entre les prix du marché interne et le processus d'industrialisation.

Outre les prix, on a étudié 39 séries de salaires en vue de préciser le coût de la vie et l'évolution du niveau de vie des différentes catégories sociales. On a choisi les produits ayant en vue la possibilité de comparaison avec ceux utilisés par Kátia Mattoso pour son étude des prix à Salvador et en fonction de l'importance de ces denrées dans l'alimentation des différentes classes de la société.

La liste comprend : les haricots noirs, le riz, la viande séchée, la farine de manioc, la farine de blé, le sucre moscouade, le café (type 6, primeira boa, primeira regular), la morue, la viande fraîche, le beurre français jusqu'à 1916 et de 1916 à 1930, de Minas Gerais et de l'Etat de Rio, le lard, l'huile pour l'éclairage, et les tissus de coton (du type morim).

On a essayé d'obtenir des prix de produits homogènes et de la même source géographique, bien que, au fur et à mesure que l'économie du café s'installe, la culture des produits alimentaires soit déplacée vers des régions plus distantes de la capitale. Les sources ont été celles des archives de la « Santa Casa de Misericórdia », de la « Ordem Terceira de São Francisco da Penitência », et pour la période de 1840 à 1930, le « Jornal do Comércio », excepté pour les prix de la viande fraîche, du lard et des tissus de coton. Pour la viande fraîche toute la série a été prise dans les Archives de la « Ordem Terceira de São Francisco da Penitência », et pour les deux derniers produits, dans cette source et dans le « Jornal do Comercio » de 1840 à 1870 sous la rubrique « Preços Correntes da Praça », et de 1870 à 1900 dans la

Les prix des institutions religieuses sont plus bas que les prix du marché à cause des réductions offertes par les fournisseurs pour les achats en large échelle. Les prix officiels publiés dans le « Jornal do

Nous remercions l'aide essentielle offerte par la Ford Foundation, le Social Science Research Council et le Centro de Processamento de Dados da Fundação Getúlio Vargas, sans laquelle nous n'aurions pas pu mener à terme cette recherche.

Nous avons une dette de reconnaissance à l'égard de l'administration de la Santa Casa da Misericórdia de la Ordem Terceira de São Francisco da Penitência, de la Candelária, et de la Fabrique Moinho da Luz qui ont généreusement mis à notre disposition leurs archives.

Nous devons aussi aux efforts infatigables de Peter Hakin, Roger Walker, Anibal Vilela, Moacir Fioravante d'avoir pu continuer ce travail dans des moments critiques. Nous devons au Professeur Mauro le goût et l'inspiration pour l'histoire quantitative.

Comércio » de 1840 à 1870 sous la rubrique « Preços Correntes da Praça », et de 1870 à 1900 dans la « Revista do Mercado » et « Generos de Consumo » sont des prix plus bas que ceux de vente en détail et moins bas que ceux de vente en gros. Ils s'accordent avec ceux des institutions. Il y a une période de superposition des diverses sources qui a permis la comparaison de leur comptabilité; il a fallu aussi faire une recherche sur la correspondance des divers poids et mesures utilisés au cours de cette longue période.

Les séries des 39 catégories socio-professionnelles étudiées ont été relevées dans les Archives de la « Ordem Terceira de São Francisco da Penitência », de la « Santa Casa da Misericórdia », et de la Fabrique de chandelles et de savon « Moinho da Luz » (1). On a obtenu des exemples de professions d'un niveau élevé, d'un niveau intermédiaire et d'un niveau bas de rente. La liste des professions est la suivante : (a) au niveau bas de rente : ouvriers de construction, manœuvre, maçon, maître-maçon, charpentier, maître charpentier, peintre, ouvriers industriels (emballeurs, forgerons, électriciens, fabricants des cartouches pour les chandelles, ouvriers des machines, des presses, de la production de tines des alambics, des chaudières pour les chandelles et pour le savon, de l'entrepôt, et finalement des chargeurs; (b) au niveau intermédiaire : chefs des sections de la fabrique, l'intendant qui surveille les ouvriers de construction, le maraîcher, le cuisinier, le concierge, l'aide d'infirmier, l'infirmière; (c) au niveau supérieur, le médecin, le médecin en retraite, le pharmacien, le barbier, le sermonneur de confrérie, l'avocat, le chapelain, l'instituteur, l'administrateur d'hôpital, le commis aux écritures, les employés du bureau de la fabrique, les directeurs et les gérants de la fabrique.

L'ÉVOLUTION DES PRIX ET DU COÛT DE LA VIE À RIO DE JANEIRO

Si l'on observe la tendance générale des prix des produits alimentaires fondamentaux à Rio de Janeiro, on remarque que l'inflation a été très accentuée dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'élévation devient très marquée à partir de 1853, excepté pour la farine de blé qui suit la même orientation avec décalage de dix années.

La relative stabilité des prix du début des années vingt contraste avec l'instabilité de la période de 1814 à 1823, étudiée par Harold Johnson qui a signalé l'inflation due aux émissions du papier monnaie à l'arrivée de la famille royale, à la croissance de la population qui aurait accéléré la vitesse de la circulation des moyens de paiement. De 1820 à 1930, il n'y a plus de différence entre l'évolution des prix des produits provenant d'une économie de subsistance et d'une économie de marché, même au début de la période, comparable à celle qui a été observée à Rio et à Santiago et Buenos Aires à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles par d'autres auteurs (2).

A Rio de Janeiro au XVIII^e siècle les marchands constituaient déjà un groupe à part, relativement autonome, qui entretenait un actif commerce de cabotage avec l'Afrique et le bassin du Plata, et avec le royaume de Portugal comme comitantes ou pour leur propre compte. Le commerce en gros de Santiago était dominé par les marchands de Lima et celui de Buenos Aires ne s'était pas encore libéré totalement de l'hégémonie de l'ancienne capitale du Vice-Royaume du Pérou.

A Rio de Janeiro le système monétaire avait été renforcé par l'établissement de la famille royale, de la bureaucratie du royaume dans cette ville et de la Banque du Brésil en 1809. Même avant l'indépendance, l'exportation de monnaie frappée du Brésil et d'or vers le Portugal, avait graduellement diminué.

En 1829 la circulation de papier-monnaie s'élevait à 19 174 contos et la population de la ville de Rio était d'environ 274 972 habitants.

(1) Pour plus de détails, voir appendice méthodologique.

(2) Harold Johnson, *Rio de Janeiro — A Preliminary Inquiry into Money, Prices and Wages (1763-1823)*, présenté en 1969, mimeographié.

Ruggiero Romano, *Cuestiones de Historia Economica Latino Americana*, Facultad de Humanidades y Educacion, Universidad Central de Venezuela, Publicaciones de la Escuela de Historia, Serie Varia, vol. II, 1965.

La circulation de la monnaie de cuivre dévaluée, qui chassait la monnaie d'argent et d'or, la crise minière et de la production agricole contribuaient à l'inflation. Pour combattre l'inflation le gouvernement a établi une nouvelle monnaie en 1833 et a fixé le cours du change officiel à 43 2/10 pence par mil-reis.

Vers 1835 la spéculation avec les monnaies des provinces qui avaient des valeurs différentes a diminué et une monnaie nationale avait commencé de s'établir. Finalement en 1837 l'Etat a retiré de la circulation la monnaie de cuivre.

De 1808 à 1855, cinq autorisations pour ouvrir des banques ont été accordées et la troisième Banque du Brésil a été fondée en 1835, avec le droit de mettre en circulation du papier monnaie. Dans cette période de consolidation d'une économie monétaire, la plupart des profits provenaient des émissions de papier monnaie et le crédit était surtout pour le commerce. Les entreprises de production agricole et industrielle obtenaient du crédit avec les commissionnaires ou en actions rachetables.

Les banques prêtaient seulement aux commissionnaires ou aux sociétés d'assurances et se refusaient à accorder du crédit aux agriculteurs.

Le capital de l'Angleterre se concentrait dans les transports et les services urbains, dans l'industrie et dans l'exportation. Les profits de l'agriculteur étaient investis dans les plantations ou employés dans l'importation d'esclaves. En 1824 il y avait déjà 52 marchands étrangers enregistrés et 250 nationaux établis à Rio qui ouvraient du crédit pour la vente en gros et en détail pour le marché interne. En 1882 Andrews (3) remarque qu'à Rio la tradition était de vendre en détail, à crédit pour une durée de 12 mois. Ceux qui payaient argent comptant recevaient un rabais de 12 à 14 %. On employait pour les petits achats la monnaie de cuivre, qui s'était dévaluée de 40 reis en 1837 à 80 reis en 1838 et, pour les transactions plus importantes, le papier monnaie.

Les marchands offraient du crédit aux ouvriers jusqu'à la valeur de la moitié de leur salaire. John M. Baker (4) observait que le cours du change souffrait des fluctuations violentes; quelquefois à dix heures du matin il était à 36 pence sterling pour un mil reis et l'après-midi à 34 et même 32 pence. Cette incertitude dépendait des envois de papier monnaie, d'or, de doublons espagnols ou de « pillared dollars » espagnols à Londres pour payer les importations. Le cours du change des monnaies d'or et d'argent était subordonné à celui du papier monnaie à Londres.

Si l'on compare l'évolution des prix mesurée en livres or dans le marché extérieur du café, du sucre blanc et du coton qui représentaient 80 % de la valeur totale des exportations du Brésil (5), avec celle des plus importantes denrées alimentaires sur le marché interne de Rio, on remarque que tous les prix ont subi une élévation considérable dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Cependant les prix ne suivent pas la même évolution dans les cycles de courte durée.

De l'Indépendance jusqu'à 1850 il y a une tendance à la baisse du prix du café à partir de 1822 et des autres produits à partir de 1826. Au contraire les prix s'élèvent sur le marché de Rio à partir de 1826. Il est probable que la révolte de la Cisplatina (avril 1825), la conquête de cette province par l'Argentine et le blocus du port de Buenos Aires soient responsables, au moins partiellement, de cette hausse. Par surcroît à partir de 1820, il y a eu une diminution de la production de blé au Rio Grandé do Sul. Le déficit du budget s'est élevé à 42,6 % en 1826 et le gouvernement a augmenté la circulation de papier monnaie de plus de 61,1 % de 1826 à 1827 (6). On peut observer que pendant le règne de D. Pedro I, au moins à Rio, il y a eu une baisse du prix des produits d'exportation associée à une hausse des prix des denrées alimentaires essentielles, ce qui a dû contribuer à l'instabilité politique et à la crise d'avril 1831.

(3) Christopher Columbus Andrews, *Brazil, its Condition and Prospects*, D. Appleton and Company, New York, 1887, p. 63 et suivantes.

(4) John M. Baker, *A view of the commerce between the United States and Rio de Janeiro, Brazil*, Washington D.C., 1838, p. 10 et suivantes.

(5) Thomaz Pompeu Accioly Borges, *Estudos Especiais, a Conjuntura no Brasil desde 1822*, Conjuntura Econômica, Ano II Abril de 1948, Fundação Getúlio Vargas, Rio de Janeiro.

(6) Oliver Onody, *A Inflação Brasileira*, Rio de Janeiro, 1960. Toutes les données sur le budget et les émissions sont de cette source. Les séries ont comme année base 1823, pages 27 et suivantes.

En 1831 et 1832 les prix des produits d'exportation sont remontés sans atteindre le niveau de 1826. Cette réaction du marché a été suivie d'une baisse qui est devenue très marquée de 1837 à 1845 et en 1848, suivant la conjoncture des pays capitalistes dominants, l'Angleterre, la France et les Etats-Unis.

En général, les prix sur le marché de Rio se sont élevés de 1832 à 1840, excepté une chute relative de quelques produits de 1837 à 1842.

La hausse de la viande séchée de 1835 à 1838 et la baisse en 1842 sont des conséquences directes de la guerre civile dans le Rio Grande do Sul qui difficultait la production et le transport de cet aliment. La hausse des prix de la farine de manioc (1835 à 1839), du lard (1836 à 1838), du sucre moscouade (1834 à 1835 et en 1839) semble être due à l'expansion de la demande pour ravitailler les troupes et à la limitation de la capacité d'importation. D'ailleurs, le déficit du budget s'est élevé à 33,0 % en 1837, a baissé jusqu'à 17,4 % l'année suivante, a atteint 36,1 % en 1839, 28,3 % en 1840, 40,6 % en 1841, 46,7 % en 1842. Le gouvernement a augmenté la circulation monétaire de 49,7 % de 1834 à 1835, de 11,7 % de 1835 à 1836, de 2,0 % de 1836 à 1837, de 12,7 % de 1837 à 1838, et de 24,6 % de 1840 à 1841. Dans les dernières années de la guerre civile les émissions ont été beaucoup plus réduites.

Donc pendant la période de la Régence il y a eu une diminution des prix d'exportation, des revenus de l'Etat qui dépend dans une large mesure des droits de douane, et une hausse des produits alimentaires, ce qui a créé une tension sociale qui s'est reflétée sur le niveau politique. Cependant, ce n'est qu'avec la publication des séries de prix de Recife et de Salvador qu'on va avoir une vue plus générale de l'évolution des prix dans le marché intérieur.

Accioly Borges a signalé un déclin très marqué des prix de produits d'exportation en 1848, suivi d'une phase de prospérité de 1850 à 1853. Par contre, les prix internes ont évolué de façon inverse, ils sont tombés dans les années de 1850 et 1851, excepté ceux du café dans le marché de Rio, qui ont fluctué d'accord avec ceux d'exportation.

Ce contraste peut être interprété comme une conséquence de la pacification interne associée à une expansion de la capacité d'importation. Les émissions de papier monnaie n'ont joué aucun rôle en 1848, en 1850 et en 1851. Au contraire, dans ces années il y a eu une légère réduction de 2,0 %, et de 0,4 % de la circulation monétaire et le déficit du budget a été insignifiant, excepté en 1851. Les prix élevés de 1848 coïncident avec la révolte « Praieira » et la chute du ministère libéral. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle et jusqu'aux années vingt du siècle suivant on remarque une tendance accentuée à l'élévation des prix en général.

Les prix d'exportation du sucre, du coton et du café ont subi une période d'instabilité de 1853 à 1860, suivie d'une hausse de 1860 à 1864, et d'une baisse de 1865 à 1868. Au cours de ces années, les crises des banques se sont succédées en 1857 et en 1864. Le prix du café est monté légèrement pour retomber encore une fois en 1873. En 1879 le Brésil sortait de la dépression mais le prix du café baissait en 1880, celui du sucre en 1881, et celui du coton en 1882. Finalement, de 1887 à 1889 les prix des exportations étaient favorables, mais déjà de 1890 à 1895 ils déclinaient. Les cycles de courte durée de prospérité et de dépression se succèdent au début du XX^e siècle. On observe une phase d'élévation en 1909 et en 1912, de chute de 1913 à 1914. Les prix de la farine de blé, des haricots noirs et de la farine de manioc se sont maintenus en hausse de 1853 à 1856, ceux du riz et du sucre moscouade de 1851 à 1853, ceux de la viande séchée, de la morue, et du café de 1852 à 1855. La guerre avec l'Uruguay et l'invasion de l'Argentine (1851-1852) ont stimulé l'inflation. De 1846-47 à 1852-53 il n'y avait pas eu d'augmentation des émissions. Par contre en 1853-54 se sont élevées les émissions de 33,2 %, en 1854-55, de 8,8 %, en 1855-56, de 26,6 %, en 1856-57, de 10,9 %. De 1853 à 1855 les déficits du budget se situent autour de 4,5 %, mais la fin de la traite d'esclaves a pu influencer l'inflation. Entre 1859 et 1863 les prix sont retombés, excepté ceux du café qui se sont élevés de 1859 à 1860.

Le rétablissement de la paix au sud du pays et l'expansion de la capacité d'importation à cause de la situation plus favorable du café sur le marché international, ont certainement influencé cette évolution des prix des principales denrées à Rio. De 1859 à 1863 les déficits du budget ont augmenté. En 1859

le déficit était de 16,7 %, en 1860 de 4,4 %, en 1861 de 1,0 %, en 1862 de 14,7 %, et en 1863 de 3,0 %. Cependant, les émissions ont été réduites, elles se sont élevées à peine de 3,5 % en 1858-59 et ont diminué de 8,2 % en 1859-60, de 6,7 % en 1860-61, de 3,6 % de 1861 à 1862, pour augmenter seulement de 3,3 % en 1862-63, contribuant à la baisse des prix. La guerre du Paraguay a causé un grand déséquilibre budgétaire. Cette période présente les plus grands déficits à partir de 1823. En 1865 le déficit était de 51,9 %, en 1866 de 46,4 %, en 1867 de 57,1 %, en 1868 de 41,9 %, en 1869 de 33,0 %. Avec la fin de la guerre le déficit est réduit à 2,3 % en 1870. Les émissions de papier monnaie s'élèvent à 12,1 % en 1865-66, retombent à des niveaux modérés dans les deux années suivantes, mais atteignent un des plus hauts pourcentages de tout le XIX^e siècle en 1868-1869 (46,1 %). Les émissions, la priorité accordée aux importations de matériels de guerre, le déclin du pouvoir d'achat dû à la diminution des prix des principaux articles d'exportation et les besoins d'équiper les troupes provoquent l'inflation de la période de guerre. La fin du conflit et la hausse des prix du café ont contribué au commencement d'une phase de dépression dans le marché intérieur qui se termine seulement vers 1889.

Une nouvelle phase d'inflation qui a duré jusqu'à 1898 est en corrélation avec la diminution de 50 % de la production du café en 1888, en conséquence de l'abolition de l'esclavage. En 1889 le pourcentage du déficit est de 13,6 % mais les émissions s'élèvent très légèrement en 1888, de 1,4 % à peine, et diminuent l'année suivante de 3,9 %. Cependant, la crise crée une hausse considérable de 51,6 % en 1890 et de 71,8 % en 1891. De 1892 à 1898 il y a eu un effort pour restreindre les émissions dont les pourcentages ont varié de 5,2 à 12,7 et ont été même réduits de 4,9 % en 1895 et de 0,2 % en 1898. Le gouvernement fait un emprunt de 19 837 000 livres sterling en 1889. Tous les autres emprunts négociés de 1824 à 1888 avaient varié entre les limites extrêmes de 411 200 livres sterling à 6 963 600 (7).

Un autre élément qui a pu influencer l'inflation a été le taux de croissance de la population. En 1860 la population de la ville de Rio était de 197 000, en 1872 elle montait à 274 000, en 1890 à 522 000. Il faut aussi considérer qu'avec l'abolition de l'esclavage la circulation monétaire a dû augmenter.

Cette période d'inflation dans le marché intérieur et de déclin des rentes d'exportation correspond à une phase d'instabilité politique très marquée avec la fin de l'Empire et les premières années troublées de la République.

Les prix des produits d'exportation se sont maintenus à un bas niveau jusqu'à 1908 avec une légère hausse en 1892, 1893 et en 1904. La baisse des prix internes à partir de 1898 a varié de durée pour les divers produits alimentaires mais s'est étendue à toutes les marchandises étudiées dans cette recherche (8). Cette tendance de courte durée doit être en fonction de la politique de déflation du gouvernement de Campos Sales (1898-1902). Par surcroît Campos Sales s'est efforcé de réduire les prix des principales denrées en forçant la baisse du coût du transport par chemin de fer et en stimulant la production du riz et d'autres produits.

La guerre de 1914 à 1918 a causé une montée des prix d'exportation et des prix internes à Rio. Le manque de transport et le déclin des importations de morue, et de beurre, ont affecté le prix de ces marchandises. Des produits généralement destinés au marché intérieur ont été exportés, ce qui a augmenté l'inflation.

La grande dépression de 1929 s'est étendue aux prix du marché de Rio. La crise du café a réduit

(7) En mai 1888 le capital des sociétés anonymes de Rio avait atteint 411 mille contos, desquels 118,5 appartenaient aux banques. De mai 1888 au 15 novembre 1889 le capital des nouvelles entreprises s'élevait à 403 000 contos, dont 324 revenaient aux banques. En 1890 le capital total des banques montait à 829 000 150 contos, 42 % du total des sociétés anonymes. Avec la crise bancaire de 1900 l'investissement du capital étranger a diminué. Carlos A. Hesenbalg, Clovis Brigagão, Fernando Leite Costa. *O setor financeiro no Brasil; aspectos históricos*, Instituto Universitário de Pesquisas do Rio de Janeiro, 1970, p. 20-21.

(8) Les prix de la viande séchée, de la morue et du café sont descendus de 1899 à 1904, celui des haricots de 1899 à 1900, de la farine de blé de 1899 à 1905, de la farine de manioc en 1898 et de 1900 à 1903; le prix du riz et du sucre moscouade a diminué de 1901 à 1902, celui du beurre de 1901 à 1902, du lard de 1901 à 1904. Les prix des haricots et de la farine de blé ont baissé de 1911 à 1913; de la farine de manioc et du beurre de 1911 à 1914, du sucre moscouade de 1913 à 1914, du café de 1913 à 1915, de la morue de 1912 à 1913.

le pouvoir d'achat; et contribué à la diminution des prix internes, qui ont baissé avant ceux d'importation (9).

Pour analyser plus objectivement le fonctionnement du marché intérieur on a élaboré des index du coût de la vie qui comprennent seulement les aliments. L'index du coût de la vie de Leo Affonseca a été utilisé pour les classes de revenus plus élevés, et deux autres index ont été élaborés pour les ouvriers non spécialisés et pour les catégories de revenus de moyens. Pour les premiers on a consulté les Archives de la fabrique « Moinho da Luz » et pour les seconds l'index de la « Fundação Getúlio Vargas » de 1949 avec des adaptations. On a aussi comparé les données de ces sources avec les rapports des voyageurs, une enquête faite à Rio sur l'alimentation populaire en 1865, les portions journalières de vivres établies par la loi pour les esclaves de l'Etat, les informations sur l'alimentation des esclaves prises dans les Archives de la « Santa Casa da Misericórdia » (10) et les analyses sur le coût de la vie des ouvriers, qu'on trouve dans les journaux prolétaires du début du xx^e siècle.

On peut remarquer que les courbes de l'index du coût de la vie ont suivi la même orientation générale, c'est-à-dire, une considérable élévation dans la seconde moitié du xix^e siècle et au début du xx^e.

Le coût de la vie de la classe ouvrière est plus bas que celui du secteur de revenus plus élevés jusqu'en 1842, mais monte à partir de cette date. Le décalage augmente de 1858 à 1861, se réduit dans les années suivantes et s'accroît de 1917-1918 à 1919, période de grèves et d'instabilité politique.

Evidemment l'inflation à partir des années cinquante du xix^e siècle est dans une large mesure une conséquence d'un mouvement général des prix du monde capitaliste. Outre les causes de l'inflation déjà étudiées pour les cycles de courte durée, il semble que l'extension des plantations de café a été responsable, pour une bonne part, de cette montée des prix des produits agricoles dans le marché intérieur.

(9) Les haricots noirs présentent une hausse en 1914, un déclin en 1915, une hausse en 1917 et 1918. Le prix de la farine de manioc augmente de 1915 à 1918, ceux du lard de 1910 à 1917, du beurre de 1915 à 1917, de la farine de blé en 1915, et de nouveau, d'une façon très accentuée, en 1917 et 1918, la viande séchée, de 1916 à 1917, de la morue significativement de 1914 à 1918, du café en 1920, du sucre moscouade de 1915 à 1916 et de nouveau de 1917 à 1918, et du riz de 1914 à 1915. Le prix du café à l'intérieur présente un déclin en 1926-1927, une hausse relative en 1928 et une baisse en 1929-1930; le riz présente une baisse de 1926 à 1929; le sucre moscouade de 1925, et de 1929 à 1930. Le prix de la farine de blé a un déclin seulement en 1930; la morue en 1930; le beurre de 1928 à 1930; les haricots noirs de 1929 à 1930; la farine de manioc de 1926 à 1927, restant en baisse jusqu'à 1930.

La création de la « Inspetoria Geral de Bancos », qui contrôlait les émissions doit avoir contribué à éviter des crises semblables aux crises de 1864, 1875 et 1900.

(10) Leo Affonseca Junior, « *O Custo da Vida na Cidade do Rio de Janeiro* », Rio de Janeiro, 1920.

Archive de la Fabrique « Moinho da Luz », Rio de Janeiro, Journal de la Compagnie Luz Stearica, n^{os} 1, 2, 3, 4.

Decision n^o 151 du Ministère de la Marine du 25 août 1829, *Coleção das Decisões do Governo do Imperio do Brasil*, Rio de Janeiro, Typografia Nacional 1877, p. 131 (cette décision gouvernementale établit la ration alimentaire des esclaves de l'Etat qui travaillaient comme bûcherons).

Les Archives de l'Etat de Guanabara 6-1-25. Documents sur les dépenses en prison, de deux esclaves qui appartenaient à la Municipalité — 13 avril 1832 et sur l'alimentation d'esclaves de l'Etat qui travaillaient dans les jardins publics, 22 mars 1832.

Antonio Correa de Sousa Costa, *Qual a alimentação de que usa a classe pobre do Rio de Janeiro*. Tipografia Perseverança 1865.

L'auteur a fait une enquête sur l'alimentation des esclaves (agricoles, domestiques, ouvriers), des ouvriers libres nationaux et étrangers et des employés des bas échelons de l'administration.

John Luccock, *Notes on Rio de Janeiro and the Southern Parts of Brazil taken during a residence of ten years in that country from 1808 to 1813*, Samuel Leighi, London MDCCCXX p. 42, p. 121.

James Henderson, *A History of the Brazil comprising its geography, commerce, colonization, aboriginal inhabitants*, Longman Hurst Rees Brown, London, 1821, p. 71.

H. Furcy de Bremoy, *Le voyageur poète ou souvenirs d'un Français dans un coin des deux mondes*, Furcy Editeur, Paris, 1833, pp. 76 et suivantes.

Friedrich von Weech, *Brasiliens gegenwartiger zustand und Colonial System Besonders in Bezug auf Handel und Landbau zunächst fur ausvanderer*, Hoffmann und Campe, Hamburg 1828, 1^{er} volume pp. 74 et suivantes.

Sydney Parkinson, *A Journal of a Voyage to the South Seas in His Majesty's Ship the Endeavour*, Stanfield, Parkinson Editor, London 1773, p. 4.

Alexander Caldcleugh, *Travels in South America, during the years 1819, 1820, 1821*, John Murray Albemarle, London, 1825, pp. 24 et suivantes.

Robert Walsh, *Voyage au Bresil 1828-1829*, Paris, 1831, pp. 210 et suivantes.

Christopher Columbus Andrews, *Brazil its Condition and Prospects*, D. Appleton and Company, New York, 1887, pp. 20 et s.

Ubaldo Soares, *A Escravatura da Santa Casa da Misericórdia*, Rio de Janeiro 1958.

(11) *A Voz do Trabalhador*. Rio de Janeiro, 2 août 1908 (journal de la Confederação Operária Brasileira). Les données sur l'alimentation ont été soumises à l'appréciation du spécialiste d'histoire de l'alimentation au Brésil, Liselotte Hoeschl Ornellas.

Pendant l'époque coloniale le gouvernement renouvelait constamment les lois qui obligeaient les agriculteurs à planter des denrées dans les régions sucrières.

Au XIX^e siècle ce type de pression de l'Etat n'existait pas et le café chassait graduellement les cultures alimentaires vers des régions plus distantes. L'abolition de l'esclavage, le remplacement du système de colons par celui de salariés a probablement eu une influence sur le déclin de la culture de produits alimentaires destinés aux marchés internes dans l'Etat de Rio.

On peut observer que le riz qui était cultivé localement a été importé du Sud; la farine de manioc qui, avant, venait de Magé et de Suruy, provenait de Porto Alegre au début du XX^e siècle; la production de farine de blé au Rio Grande do Sul a diminué à partir de 1820 et cette marchandise a commencé à être importée des Etats-Unis. La viande séchée du Rio Grande do Sul qui approvisionnait le marché de Rio a souffert avec la guerre de Farrapes (1835-1845) et a été remplacée, dans une large mesure, par celle du bassin de La Plata. Fréquemment le sucre moscouade de Campos manquait et il fallait faire venir celui de Pernambuco ou de Maceió; le lard fourni par l'Etat de Rio est remplacé par celui de Minas Gerais. Seulement le beurre qui venait de France est remplacé par celui de Minas pendant la première guerre mondiale. On peut donc dire qu'en principe l'expansion de la monoculture d'exportation et le processus d'industrialisation n'ont pas été favorables à la classe ouvrière puisque les articles de consommation du peuple ont subi une hausse plus accentuée que les autres denrées.

Pour donner une idée plus objective de l'évolution du coût de la vie, il faut analyser le salaire des différentes catégories socio-professionnelles.

Dans la structure sociale du XIX^e siècle jusqu'à 1888, il y avait plusieurs types de travail esclave ou servile.

Généralement les propriétaires employaient leurs esclaves dans les services agricoles et domestiques et louaient les esclaves qui étaient artisans (charpentiers, menuisiers, maçons, forgerons, peintres), ouvriers, ou spécialisés dans les services urbains. Par surcroît il y avait une catégorie d'esclaves qui étaient relativement autonomes, recevaient des salaires, payaient leur loyer, et vivaient comme des colporteurs ou des ouvriers libres, tout en ayant l'obligation de rendre un pourcentage de leurs salaires au propriétaire. Il y avait encore des esclaves appartenant à l'Etat, qui, au moins théoriquement, avaient des conditions de vie plus élevées parce que le gouvernement déterminait par loi le type d'alimentation, de vêtements et de traitement qu'ils devaient avoir. La contrebande d'esclaves après l'abolition de la traite des nègres a créé une nouvelle catégorie sociale, celle des Africains libres introduits illicitement et confisqués par l'Etat et dont les services étaient loués aux particuliers. Les salaires reçus par l'Etat étaient destinés à payer la rapatriation de ces Africains et l'Etat chargeait les juges de vérifier leurs conditions de vie. Plus tard cette rente est devenue une des ressources du budget de l'Empire.

La Fabrique de chandelles fondée par Jean Edouard Lajoux en 1848, achetée en 1895 par la Compagnie de « Luz Stearica », société anonyme organisée par Mauá et un groupe de capitalistes, l'année précédente, employait exclusivement des esclaves comme ouvriers jusqu'à septembre 1857, quand des immigrants ont été engagés. Les esclaves et les colons recevaient le même type de logement, d'alimentation, de vêtement et de traitements médicaux dans ces fabriques de savon et de chandelles. De 1857 à 1870, le coût des vivres pour les esclaves et les colons était à peu près la moitié de celui des employés libres du bureau de la Compagnie et des commis qui vendaient les marchandises dans le dépôt des fabriques.

Le prix des esclaves s'est élevé de 140\$000-150\$000 en 1820-1821 à 1:100\$000 en 1842. Cette différence de prix qui atteignait jusqu'à 700 % est peut-être exagérée parce que le dernier prix est d'un esclave forgeron et les prix des années vingt sont d'esclaves en général (12).

Le prix des esclaves adultes du sexe masculin, spécialisés, qui travaillaient dans la fabrique de chandelles est monté à 1:800\$000 en 1857 et a baissé à environ 1:200\$000, de la fin de cette année à 1864. En 1865 le prix a varié entre 1:270\$000, et 1:600\$000 et de 1866 à 1872 le prix s'est main-

(12) Ubaldo Soares, *A Escravatura na Misericórdia*, Rio de Janeiro, 1958, pp. 30 et 31. Harold Johnson, *Money, Prices and Wages, 1763-1823*. Selon cet auteur, dans cette période le coût de l'esclave est monté de 175 %, et les salaires ont été élevés dans la même proportion.

tenu à 1:000\$000, certainement à cause de la loi du « Ventre Libre » et de la compétition des immigrants et des Africains Libres. Dans le budget de la Compagnie, en 1866, on trouve enregistrée une dévalorisation du capital de 472.920 reis, causée par la diminution de la valeur des 17 esclaves de la Compagnie.

En mars de 1874 figurait le prix de 1:015\$000 et à partir de décembre de cette année les esclaves étaient loués par la fabrique de la Compagnie, à raison de 20\$000 reis par mois. Le prix de louage des esclaves s'est élevé de 12\$000 reis en 1840-1841 à 25\$000 en 1871, baissant à 20\$000 en 1874 et restant à ce niveau jusqu'à 1884.

Les gratifications que les ouvriers esclaves recevaient pour travailler le dimanche étaient de 1\$000 reis par mois avec quatre jours congés et de 1\$125 reis en moyenne en 1856, 1857 et 1858. De 1859 à 1862 on ne trouve pas de gratifications dans les notes du Journal de la fabrique. En 1863 elle variait de 1\$764 reis à 1\$911 reis, l'année suivante entre 2\$111 et 2\$500, en 1873 entre 4\$000 et 5\$000, et en 1874 cette gratification s'élevait à 4\$300 reis. L'augmentation entre 1856 et 1874 a été de 400 %. Par surcroît les esclaves recevaient des gratifications extraordinaires pour réparer les machines, des pourboires quand ils dénonçaient le vol ou la fuite d'un esclave. De 1856 à 1873-74 le coût de l'alimentation de l'esclave s'est élevé relativement peu, de 320 reis à 400 reis par jour, et celui de l'employé libre de 666 reis à 1\$500 reis dans la même période (14).

Le prix du transport des immigrants du Portugal à Rio était de 80\$000 reis en 1859, de 121\$000 reis en 1861, et de 125\$000 reis en 1862. A cette époque un esclave coûtait déjà 1 200\$000, sans compter l'impôt qu'il fallait payer au gouvernement, les dépenses de capture et le risque de mort. En 1863 la Compagnie payait, par mois, aux colons un salaire de 10 000 reis à peine ce qui était artificiellement bas obligeant l'ouvrier immigrant à travailler 12 mois pour payer le transport et 14 mois pour payer l'alimentation et les vêtements fournis par l'employeur. En 1851 la « Santa Casa da Misericórdia » louait des esclaves à 12\$000, et en 1874, la fabrique à 20\$000. En 1858 le salaire de l'immigrant était de moins d'un quart de celui du maître maçon et d'un tiers du manœuvre.

Donc, vers 1870 il était profitable pour les employeurs de faire venir des immigrants, même si l'Etat ne payait pas les frais de transport.

Si l'on compare la première moitié du XIX^e siècle avec la seconde on remarque que pour la plupart des professions les salaires se sont élevés proportionnellement plus que le coût de la vie, des années vingt jusqu'à 1850. Cette évolution, en général favorable, peut être partiellement attribuée à la hausse des prix et des louages des esclaves et à l'augmentation relativement réduite des prix des denrées.

Par contre dès 1860 la proportion d'esclaves avait diminué considérablement à cause de la croissante immigration et du mouvement de libération qui s'était accentué avec la guerre du Paraguay, ce qui a probablement contribué au déclin du niveau de vie des ouvriers pendant la période d'inflation de 1865 à 1870.

Il semble que la décadence des corporations d'artisans qui s'accroît vers cette époque a eu un effet direct sur la baisse des salaires des ouvriers de construction excepté les manœuvres.

En général les professions du secteur tertiaire ont souffert bien moins que les ouvriers, de l'inflation des années 1865 à 1870.

Les salaires du maraîcher et ceux de la première catégorie sociale ont monté insuffisamment pour compenser la hausse du coût de la vie, tandis que ceux de la seconde ont baissé, excepté pour le charpentier. Le pharmacien et le sacristain ont même amélioré leurs conditions de vie.

(13) *Journal de la Fabrique de Luz Stearica*, vol. I, 1856-1859, pp. 201, 316, 370, 414; vol. 2, 1859-1865, pages 144, 347, 254, 445, 520; vol. 3, 1865-1871, pp. 83, 574; vol. 4, 1871-1874, pp. 136, 183, 251; vol. 5, 1874-1878, p. 61

Les louages des esclaves se trouvent dans le Journal de la Fabrique de « Luz Stearica » vol. 4, p. 91; vol. 5, pp. 61, 103, 113, 175, 318, 585; vol. 6, pp. 160, 312, 421, 552; vol. 7, p. 85.

Les louages de la « Santa Casa » se trouvent en Ubaldo Soares, *opus cit.* pp. 30 et suivantes.

(14) *Journal de la Fabrique de « Luz Stearica »*, vol. 1, pp. 35, 62, 93, 122, 140, 159, 180, 197, 210, 246, 263, 296, 313, 350, 366, 382, 426, 434; vol. 2, pp. 419, 428, 433, 442, 468, 481, 487, 536; vol. 2, pp. 419, 428, 433, 442, 453, 468, 481, 487, 536; vol. 3 pp. 13, 67, 79; vol. 4, pp. 202, 235; vol. 7 pp. 217, 219, 245, 284.

Pendant la seconde période d'inflation significative de 1888 à 1898-1899, le déclin du niveau de vie s'est étendu des ouvriers aux autres professions, excepté le sacristain et le portier.

Pendant la période du gouvernement de Campos Sales (1898-1902) on observe une tendance à la baisse des prix, déjà analysée, et de hausse des salaires. La nouvelle politique de tarifs douaniers et le changement dans le cours de change et dans la politique monétaire ont provoqué une restriction de la capacité d'importation du pays et ont favorisé l'industrie nationale.

Les ouvriers de construction ont bénéficié, d'une part, de ce déclin des prix des denrées et de l'autre, d'une hausse des salaires, excepté le manœuvre. Les ouvriers non spécialisés des fabriques de savon et de chandelles (des sections d'emballage, cartouches, presse) ont eu une augmentation de leurs salaires tandis que ceux plus spécialisés ont souffert une baisse.

Le salaire des autres catégories sociales ont subi une élévation, excepté ceux du sacristain, du sermonneur, de l'instituteur, du portier et du maraîcher qui ont été légèrement diminués.

Les salaires les plus augmentés ont été ceux des professions de commis de bureau et d'administrateur d'hôpital et il n'y a pas eu de changement dans les salaires des directeurs de fabriques.

Pendant la première guerre mondiale les prix des denrées s'élevèrent considérablement tandis que s'est manifestée une tendance marquée à la baisse des salaires des ouvriers de construction. La guerre a certainement restreint les investissements dans la construction.

Les ouvriers des fabriques ont subi une baisse des salaires ou une hausse insuffisante pour surmonter l'élévation du coût de la vie, excepté les ouvriers qui fabriquaient des tines. La baisse de l'année 1917 s'est étendue aux ouvriers des machines, des alambics, des chaudières, du dépôt et de la forge. Les gratifications ont été réduites en 1914 et 1915, très hautes pour certaines catégories en 1916 et sont retombées à des niveaux bas en 1917 et en 1918. Dans les deux premières années la production industrielle avait été défavorablement affectée par la guerre.

La tendance générale de 1918 à 1930 a été l'élévation des salaires pendant la phase de développement de l'industrie et de prospérité de la culture du café dont les prix hauts étaient supportés par la politique d'emprunts de l'Etat pour acquérir des stocks.

On peut observer les cycles de courte durée des prix et des salaires par les tableaux de séries de salaires et prix de périodes critiques. On a omis des séries complètes à cause de l'espace limité. Les graphiques de quelques exemples de séries de salaires donnent une idée de la tendance de longue durée de l'évolution des catégories socio-professionnelles. On a fait plusieurs graphiques des tendances moyennes de l'évolution des salaires attribuant des poids aux 39 salaires étudiés dans la ville de Rio selon les données statistiques disponibles. Parce qu'il n'y avait pas de certitude sur l'homogénéité des critères utilisés dans les statistiques on a fait six pondérations. Malheureusement il n'a pas été possible d'élaborer des séries de loyers et de prix de vêtements à cause du manque de spécification dans les sources sur le type d'habitation et d'habits. Cependant on a trouvé des informations plus précises sur les loyers dans les journaux de voyageurs étrangers qui ont visité Rio. Selon J.F. von Weech, une chambre pour ouvrier au centre de la ville était louée pour 10\$000 reis en 1827, environ 50 % du salaire des ouvriers de construction à cette époque et équivalent au pourcentage que les esclaves d'une certaine catégorie payaient de leurs salaires à leurs propriétaires.

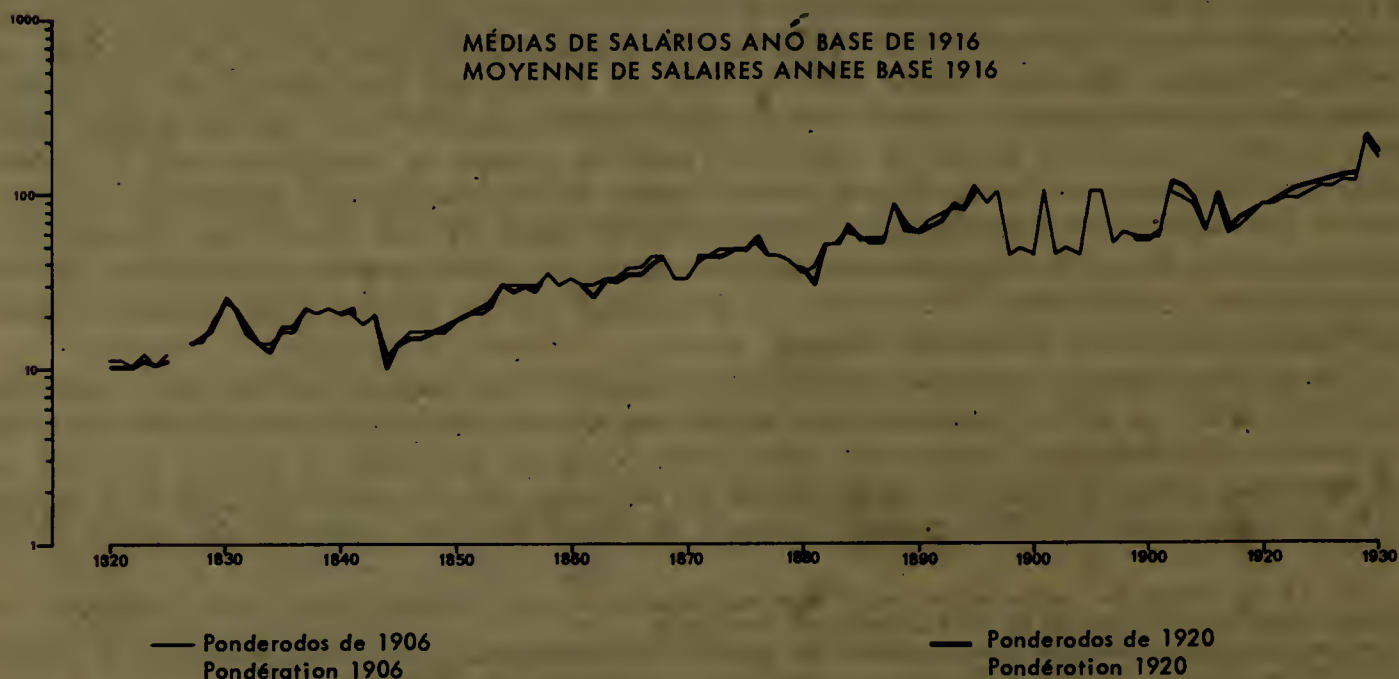
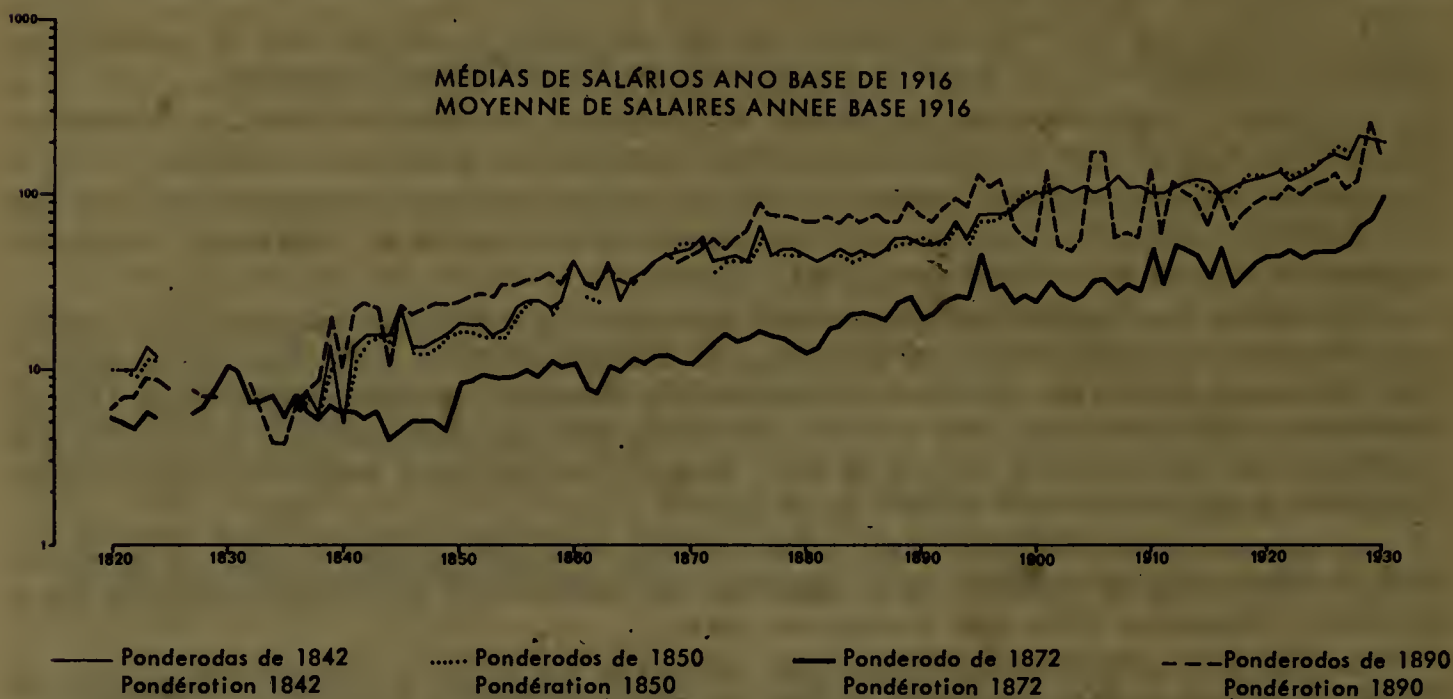
Christopher Columbus Andrews nous a fourni beaucoup d'informations sur les loyers payés par les ouvriers à Rio en 1882. Ils représentaient 22,4 % des salaires. Dans les analyses du coût de la vie des ouvriers des fabriques de tissus à Rio, faites par les journaux prolétaires en 1903 et en 1908, les loyers des maisons qui généralement appartenaient à l'entreprise, représentaient 44 %, 50 % et jusqu'à 70 % de leurs salaires (15). En général la tendance de longue durée de l'évolution des salaires et des

(15) J.F. von Weech, *Reise über England und Portugal nach Brasilien und der Vereinigten Staaten des La Plata während den Jahren 1823 bis 1827*, gedruckt bei Fr. X. Auer, Munchen, 1831, p. 36.
Christopher Columbus Andrews, *Brazil its condition and prospects*. D. Appleton and Co., New York 1887, pp. 38 et suivantes.
Brasil Operario, 16 juin 1903. Voz do Trabalhador, 2 août 1908 - 6 décembre 1908 - 9 décembre 1909.

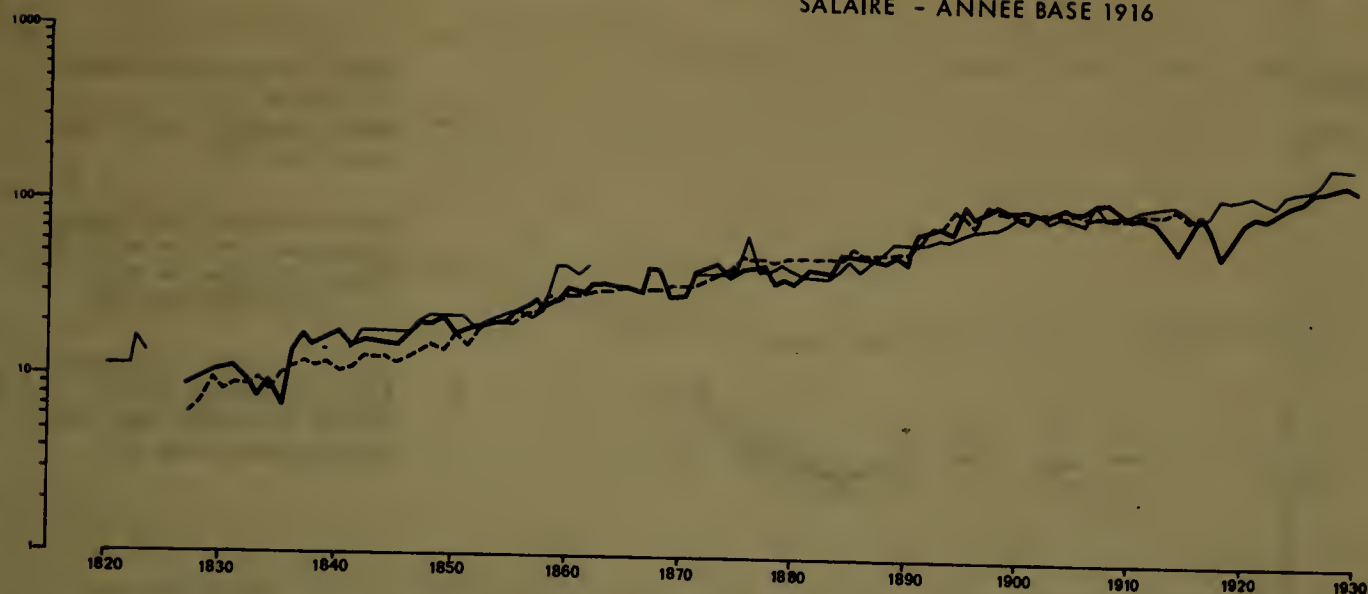
prix des denrées a été défavorable aux ouvriers à partir de 1850, au fur et à mesure que la monoculture s'étend.

Le développement de l'industrie a amélioré le niveau de vie de la main-d'œuvre manufacturière surtout à partir de 1918, tandis que l'élévation des salaires des ouvriers de construction était équilibrée avec celle des prix jusqu'à 1925. Les ouvriers des sections d'emballage et de cartouches dont le niveau de salaires était plus proche de celui de la majorité des ouvriers ont été les moins favorisés par la tendance à l'amélioration des conditions de vie.

L'évolution des salaires de 1900 à 1930 semble confirmer que l'essor industriel a eu lieu plutôt après que pendant et en conséquence de la première guerre mondiale.



SALÁRIO - ANO BASE DE 1916
SALAIRE - ANNEE BASE 1916

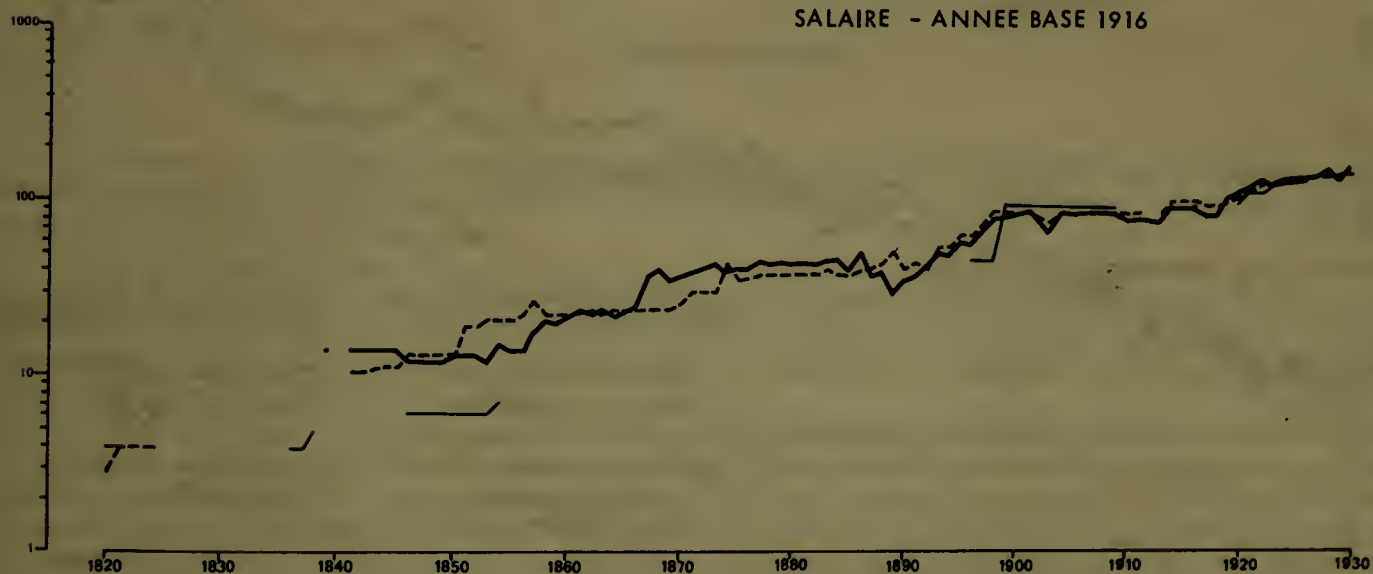


Médecin

Manœuvre

Maçon

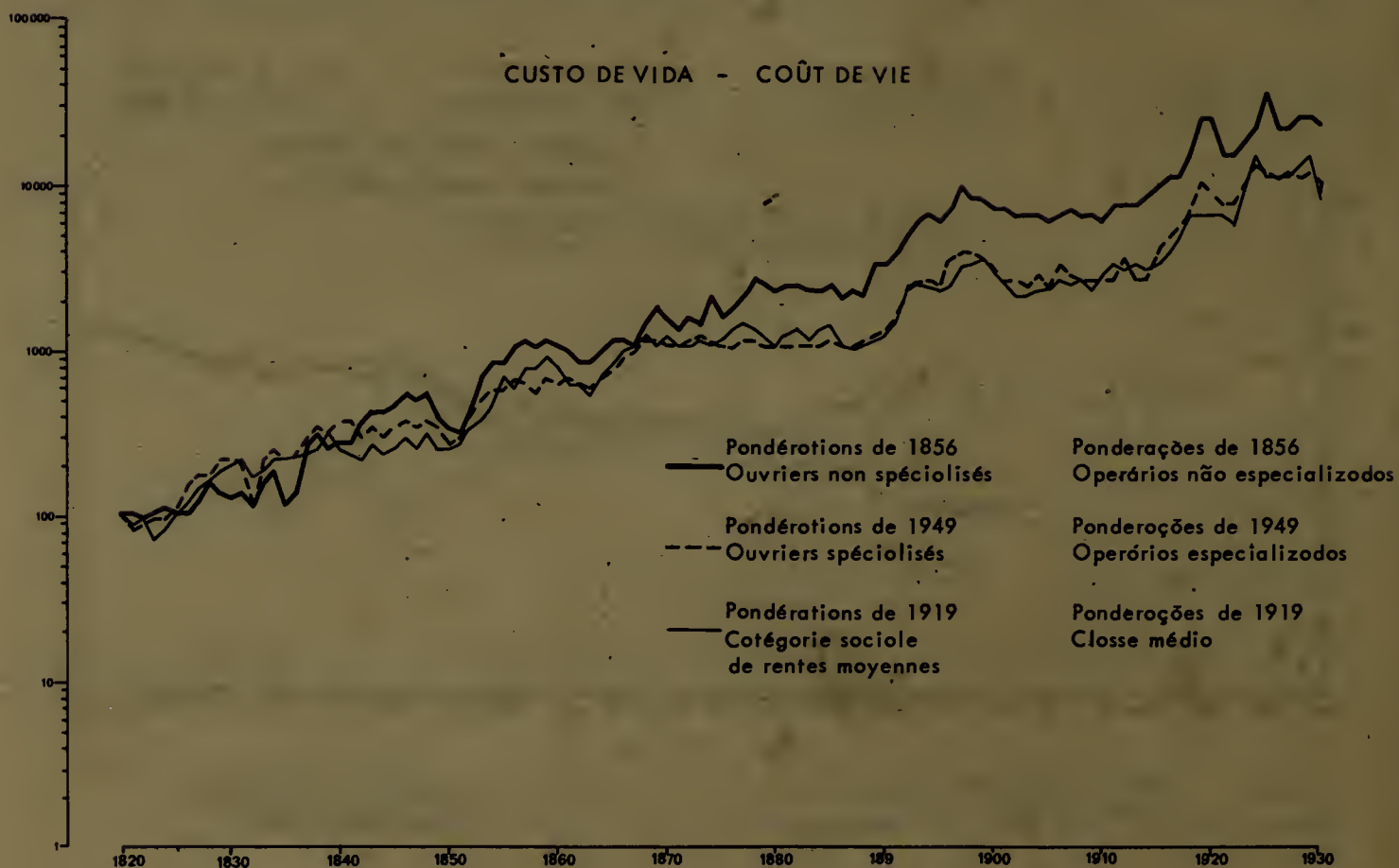
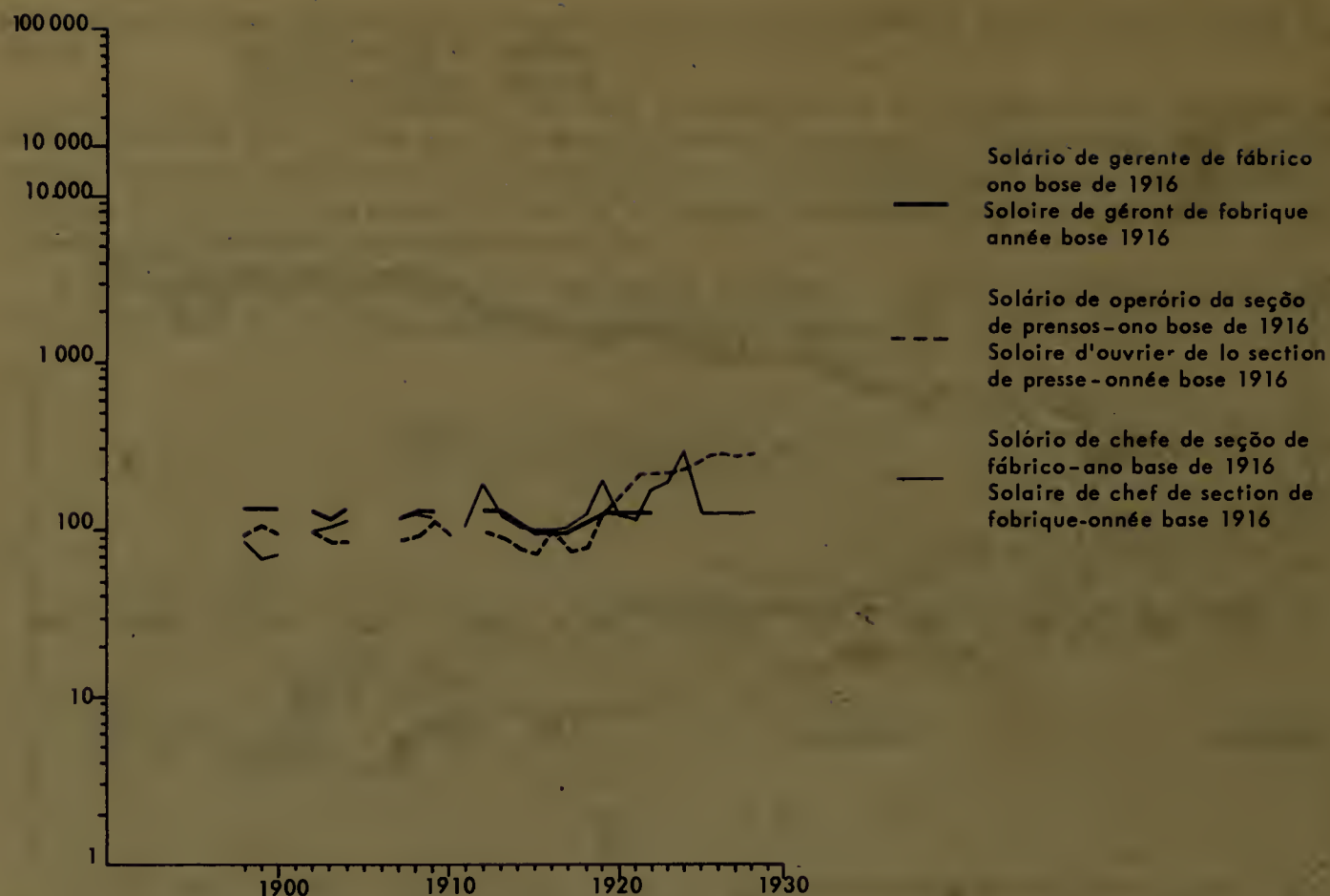
SALÁRIO - ANO BASE DE 1916
SALAIRE - ANNEE BASE 1916

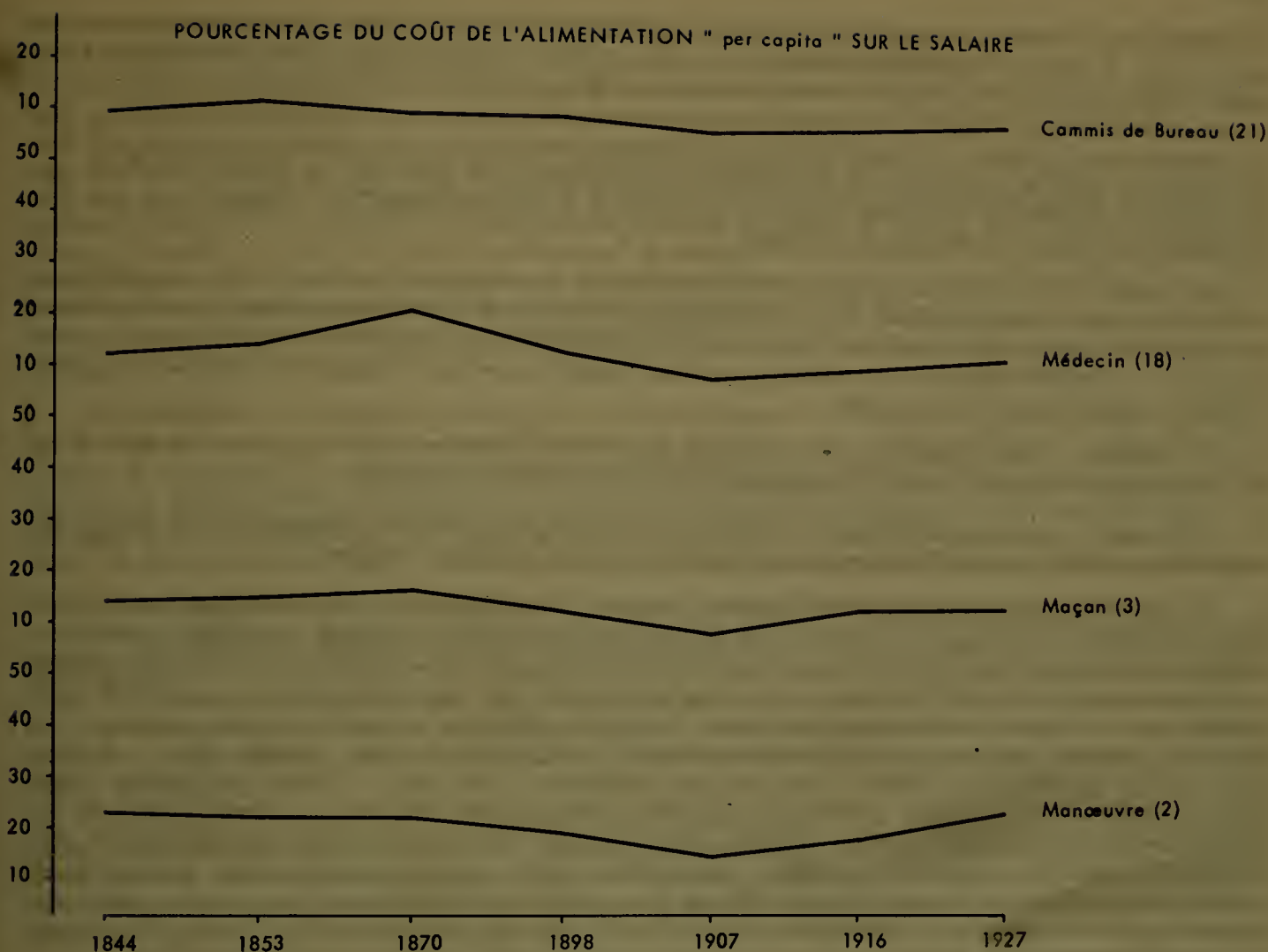


Avocat

Sermonneur

Commis de bureau





INTERVENTIONS

M. Buescu. — L'enquête entreprise par Madame Eulália M. L. Lobo représente une contribution fondamentale à l'histoire économique du Brésil qui avait besoin d'une étude plus ample sur l'évolution des prix après le travail pionnier d'Oliver Onody.

En ce qui concerne les résultats de la recherche, ils confirment ce que je soupçonnais, soit que l'inflation fut plus forte que ce qu'on était habitué à admettre. Mes recherches, bien plus modestes, sont arrivées à des résultats semblables, comme on peut le voir dans un des documents que j'ai présenté à ce Colloque. Quant à l'interprétation des faits, je souscris pleinement à la position adoptée, qui combine des facteurs monétaires et structurels (surtout la déficience du secteur agricole).

On peut se demander comment s'expliquent les taux inflationnaires exorbitants, rencontrés pour la période 1850-1870 (à laquelle je me réfère parce qu'elle fut l'objet d'une recherche personnelle, bien que beaucoup plus limitée et douteuse). En effet, on constate, pour les trois catégories de classes de revenus, entre 1850 et 1870, une hausse du coût d'alimentation de 273,7 %, 259,9 % et 308,3 %, soit une moyenne non pondérée de 280,6 %. En comparant l'évolution des revenus et en les déflationnant par l'indice des prix, on trouve des baisses des revenus réels allant de 36 % (pour les commis de bureau), à 65,3 % (pour les médecins). Il me paraît improbable que des classes ayant une force sociale et politique aient supporté une détérioration aussi forte — jusqu'à un tiers — de leurs revenus réels.

A la même époque, mais pour une période plus longue (1844-1874), Onody n'avait calculé qu'une hausse

des prix de 30,1 %, mais, comme je l'ai dit, je crois que l'inflation fut sous-estimée. La recherche organisée par notre équipe de travail est arrivée au taux de 80,1 % entre 1850 et 1870, ce qui me paraît correspondre à peu près à celui trouvé par M^{me} Katia de Queirós Mattoso pour Bahia. Peut-être la forte différence entre ces résultats et celui de M^{me} Eulália Lobo provient-elle de ce que dans ce dernier cas on a utilisé principalement et avec une pondération plus élevée, des denrées alimentaires produites dans le pays. Cela confirmerait, encore une fois, que le secteur agricole a constitué une permanente source inflationnaire tandis que les produits importés contribuaient au rabaissement de l'indice global des prix (vu que le taux du change s'est détérioré dans une proportion moindre que la hausse des prix internes).

M^{me} Lobo. — La différence provient effectivement de la question de la pondération. Par exemple, pour la classe des ouvriers non spécialisés, il y a une pondération très forte de la farine de manioc. La viande fraîche figure dans la classe moyenne mais non chez les ouvriers non spécialisés qui ont de la viande sèche, de la farine de manioc, des haricots noirs, du riz et de la morue, mais jamais de la viande fraîche; ceci constitue une grande différence entre ces deux classes sociales.

M. Villela. — Vous possédez surtout un indice du coût d'alimentation et non un indice du coût de vie car les données disponibles se réfèrent seulement aux prix des denrées alimentaires.

M^{me} Lobo. — Je suis entièrement d'accord, mais au stade où en sont mes recherches, cela ne m'a pas encore été possible; j'ai bien l'intention de tenir compte de toutes les formes d'indices.

M. Jancso. — Levanto aqui apenas o problema referente à questão de fontes referentes aos estudos quantitativos de salários. Creio que o que ocorre com esse tipo de documentação no Brasil é da maior gravidade, e, se não forem adotadas algumas providências, dentro de pouco tempo poderá ser tarde para que possamos utilizar uma documentação da maior importância. Cito aqui apenas três casos, que podem ilustrar a gravidade dessa questão, que é da destruição sistemática das fontes. O Empório Industrial do Norte, uma das empresas mais antigas do Nordeste, desfêz-se de toda sua documentação, considerando que eram « papéis velhos ». A Companhia Docas da Bahia, que dispunha duma das mais importantes séries para os estudos de salários, e para onde nos dirigimos na certeza de encontrarmos o material, tinha, quatro dias antes, se desfeito do material... E, finalmente, a documentação sobre a Alfândega da Bahia, que iria ser transformado em Mercado Modelo, também foi doado como papel velho. Dessa documentação, aliás, conseguimos salvar uma pequena parte, pois tivemos apenas alguns dias para retirá-la. Diga-se de passagem que essa « pequena parte » que conseguimos retirar foram três caminhões de documentos... Lanço então uma sugestão no sentido de uma campanha de divulgação da importância dessa documentação e de uma centralização de informações sobre fontes.

M^{me} Lobo. — Je me suis hélas, trouvée devant des dépôts d'archives en perdition... Nous n'avions que trois jours pour les consulter car ils allaient brûler. Pour certains documents, très intéressants, sur les salaires, j'ai pu obtenir de la direction de faire quelques copies, mais même cela a été très difficile.

M. Mauro. — Comme ancien « assessor técnico » du Centre de Documentation du Département d'Histoire de l'USP, je puis dire que lorsqu'on se trouve ainsi devant une masse d'archives en perdition on peut se mettre en relation avec ce Centre qui microfilmait ou prendra des mesures de sauvegarde. On peut aussi s'adresser aux organisations internationales et aux grandes fondations.

M. Romano. — Je me permets d'intervenir au sujet du problème des salaires. Jusqu'à quel point peut-on parler de « salaires » dans une société dans laquelle une bonne partie des ouvriers ne reçoit pas matériellement de l'argent mais des biens en nature ? Pouvons-nous nous contenter — comme le voudraient des économistes qui représentent des tendances surannées — de comptabiliser et de faire des statistiques ? Comptabiliser ? Bon, mais à quelle fin ? Faire des statistiques ? D'accord, mais pourquoi ? Dire qu'on peut *calculer* le salaire même lorsque ce salaire n'est pas payé en argent signifie affirmer une contrevérité : car ainsi il serait aussi possible de calculer le *salaire* d'un esclave. Il suffirait en effet de transformer en chiffres, en monnaie, la valeur de l'alimentation qu'ils reçoivent de leur maître... Véritable paradoxe !

Mais de tout cela je n'accuserai certainement pas Madame Eulália M.L. Lobo qui nous a apporté une contribution de grande importance pour le progrès de nos études. Plutôt, mes remarques s'adressent à certains des maîtres à penser qu'elle a choisis comme fondement de son travail.

M^{me} Lobo. — Dans cette très longue période on trouve des types de sociétés très différents.

Il y a, en particulier, une période durant laquelle certaines industries n'utilisent que du travail esclave,

des ouvriers esclaves; puis vient une autre période où des émigrants, des colons, se substituent aux esclaves, à partir de 1856-1857. Mais ceux-ci, pas plus que les autres, ne reçoivent de salaire.

A côté de cela vous avez des ouvriers d'autres professions, comme les maçons, qui ont des salaires réels : ils louent leur maison et ne sont pas obligés d'acheter leur alimentation dans les magasins des industries.

M. Marczewski. — Pour ce qui est des salaires des ouvriers et du prix d'achat des denrées, on peut dire qu'il y a eu, d'une part le courant du salaire et d'autre part l'achat. Bien que cet achat ait été obligatoire, si vous enregistrez le prix auquel ces denrées ont été calculées, en terme de salaire, vous rendez fidèlement la situation. Comment voulez-vous, d'une part comparer la situation de ces ouvriers à celle de ceux qui reçoivent des salaires en espèces et d'autre part, comment voulez-vous évaluer le niveau de vie de l'ouvrier ? Ce n'est pas possible. Si vous comptez le prix auquel les denrées ont été effectivement livrées aux ouvriers, vous ne commettez aucune erreur. Naturellement, dans vos commentaires vous pouvez dire que ce salaire n'a pas été versé en espèces...

M. Labrousse. — Jusqu'au 19^e siècle une situation analogue s'est retrouvée en France comme en Angleterre. En France, dans les régions du Nord, notamment dans les bassins miniers, le système en règne était le système de l'économat. Cet économat est dominé, bien sûr, par l'entreprise qui porte le prix au-dessus ou en-dessous du marché, mais un prix que les consommateurs ouvriers considèrent comme une frustration. Par conséquent la seule observation du débat c'est que nous trouvons, non pas le même système, bien sûr, — la force du système compte aussi — mais un système qui, à certain égards, est analogue à celui de la France.

M^{me} Mattoso. — Nossa intervenção visa apenas buscar alguns esclarecimentos complementares.

Em primeiro lugar, gostaria que nos fôsse precisado em que consiste a diferença da evolução de preços entre os produtos provenientes de uma economia de subsistência e os produtos de uma economia de mercado. Como foi destacado na comunicação, essa diferença deixa de existir entre 1820 e 1830.

Outra observação cujo sentido gostaríamos de ver de forma mais precisa, diz respeito às *seis ponderações que foram observadas na elaboração dos gráficos elaborados a partir dos salários. Que tipos de ponderação foram adotados?*

Finalmente, com relação à questão dos custos de locação e vestuário, cujos dados não foram possíveis de se obter, pensamos que uma pesquisa nos livros de escrituração de tabelionato poderia fornecer dados sobre custo de imóveis a partir dos quais seria possível chegar a alguns casos elucidativos. *Outro fator que é de importância para a determinação do custo de vida é o que diz respeito às despesas em serviços.* Em princípio, parece-nos que tais dados poderiam ser estimados a partir das *despesas públicas destinadas a esse setor (serviços)*. Dessa forma parece-nos que o índice de custo de vida pode adquirir maior precisão, pois, a partir somente dos preços de gêneros alimentares, o índice estabelecido não poderá ser o do custo dos mesmos.

M. Lobo. — Je voudrais simplement préciser que le salaire du médecin, en particulier, est très difficile à établir et, par conséquent, il est pratiquement impossible de fournir une courbe d'évolution de ces salaires.

Office of the Secretary of the Interior
Department of the Interior
Washington, D. C.

UNITED STATES OF AMERICA

IN SENATE

COMMITTEE ON THE INTERIOR

REPORT

ON THE

PROGRESS OF THE

WORK OF THE

COMMISSIONER OF THE

GENERAL LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1897

LES PRIX A RECIFE (1890-1950)

M. Gadiel PERRUCI

Universidade Federal de Recife

La Première République brésilienne représente, sans doute, une des périodes les plus intéressantes de l'Histoire contemporaine du Brésil, car il semble qu'elle ait marqué le passage d'une économie agraire semi-coloniale aux premiers essais d'industrialisation moderne.

Au Nord-Est, ce passage peut être considéré, globalement, comme un remplacement progressif des « banguês » — ensemble composé de la plantation de canne à sucre et du moulin où s'effectuait la transformation de la canne à un niveau presque artisanal — par des « usinas », c'est-à-dire des usines au sens moderne du terme. Précisons qu'au Nord-Est on désigne presque uniquement par « usina » l'industrie consacrée à la fabrication du sucre.

Autrement dit, cette période révèle au Nord-Est la décadence et la disparition progressive de la très ancienne aristocratie de la canne à sucre et la naissance d'une autre classe tout à fait nouvelle, fondée sur le développement du capital financier. Cela signifie aussi la reprise du progrès des grandes villes comme Recife, représentant, dans ce cas précis, une véritable renaissance économique. En effet, au temps des Hollandais, Recife était déjà une ville à la population cosmopolite et instable, aux activités spécifiquement urbaines qui préfiguraient déjà, quoique d'une façon prématurée, la division classique entre l'« engenho » et la ville, entre le seigneur rural et le « mascate ».

Ainsi, pendant la deuxième partie du XIX^e siècle et surtout pendant la République, Recife est le centre de la nouvelle bourgeoisie urbaine qui promeut presque tous les changements de la région. D'autre part, ces changements sont très relatifs et se passent toujours ou presque, au sein de la classe dominante. En effet, à la fin de l'Empire et au début de la République, les « engenhos centraux » et les « usinas » apparaissent dans la région, bouleversant toute la situation de l'économie sucrière, base matérielle de la vie régionale. Pour s'en rendre compte, d'ailleurs, il suffit de jeter un coup d'œil sur la croissance démographique de Recife à partir de cette époque, sur l'accroissement de ses équipements urbains et sur l'établissement des nouveaux rapports sociaux, politiques et économiques nés de la nouvelle conjoncture. En dépit de ces transformations, on ne peut pas vraiment parler d'un changement des structures de l'économie régionale. A mon avis, seul le contrôle du mécanisme de la production est modifié; c'est-à-dire que la classe des grands seigneurs ruraux est absorbée définitivement par le capitalisme urbain. La monoculture du sucre pour l'exportation reste toujours intacte; c'est sa modernisation et son contrôle par la ville qui représente quelque chose de nouveau. Telle est la problématique qui m'a conduit à entreprendre une recherche sur les prix à Recife, recherche dont les résultats ne sont pas encore tout à fait analysés.

Cependant, je peux donner, plutôt à titre d'illustration et de comparaison avec d'autres travaux, quelques chiffres déjà établis et leur représentation graphique (1). D'autre part, le but principal de cet exposé ne saurait être de développer une thèse ou de faire avancer la méthode quantitative; il vise plutôt à soumettre cette recherche à la critique, à la confronter à d'autres du même type pour en tirer des leçons.

(1) Voir les Annexes : a) les Tableaux des mouvements de courte durée (prix déflationnés); b) 12 Graphiques.

Quant à l'étude des prix, il est évident que de nombreuses questions se posent en raison même de la situation économique du Nord-Est qui dépend, sur le plan intérieur, du marché du Sud brésilien et, sur le plan extérieur, non seulement du marché sucrier international mais plus globalement des effets de domination de l'Impérialisme auquel toute la nation a d'ailleurs toujours été soumise. Ces caractéristiques du Nord-Est vont sans doute créer des problèmes très particuliers dans une étude de prix parce qu'il s'agit là, je le répète, d'une économie agraire de plantation orientée vers l'exportation, à la différence, par exemple de la structure agraire française qui sert de cadre à l'étude de prix de C. E. Labrousse (2). En outre, l'organisation de l'économie agraire du Nord-Est et en particulier celle de l'Etat du Pernambouc, provoque des déséquilibres très frappants en ce qui concerne le ravitaillement de Recife, voire même des situations fort difficiles à imaginer, comme par exemple l'acheminement de la viande et de la farine de manioc depuis le sertão et l'agreste du Pernambouc qui, jusqu'à une date récente, parvenaient à Recife par l'intermédiaire des marchés du Nord et de Bahia (3), ce qui signifie que la zone sucrière formait une véritable barrière qui empêchait le ravitaillement direct de Recife par les zones de polyculture de l'agreste et du sertão, en raison surtout des insuffisances du réseau de communications (4).

On peut ajouter, en passant, qu'à Recife le coût de la vie était l'un des plus élevés du Brésil.

Les originalités et par là même les difficultés de la recherche se rencontrent aussi dans le domaine des sources. Sans vouloir ajouter quoi que ce soit à la polémique entre les écoles de Labrousse et de Hamilton (5), et même sans poser le problème des sources à la manière de Magalhães Godinho (6) qui adopte, semble-t-il, une position conciliatrice, on peut dire simplement, après Lucien Febvre, que « la méthodologie n'a pas d'existence en soi. Elle se fait à même les recherches, à même les documents, à même les livres et en fonction d'eux » (7).

En effet, pour en tirer des séries de prix profitables au chercheur, les sources à Recife sont pauvres et fragiles. La plus grande partie des documents a disparu et ceux qui demeurent ne sont pas classés ou restent dispersés dans divers dépôts quasi inaccessibles (8). D'autre part, la bibliographie est presque inexistante : on peut signaler un ou deux travaux sur ces problèmes mais là encore il s'agit d'ouvrages superficiels et qui ont peu d'importance pour une étude sérieuse des prix.

Pour faire face au problème des sources, j'ai dû trouver un nouvel instrument de travail. Ainsi, j'ai dû privilégier les collections de journaux de Recife qui m'ont apporté au moins une certaine homogénéité dans les listes de prix (9). Je me suis, bien sûr, heurté à maintes difficultés, surtout en ce qui concerne le choix des marchandises en gros, comme en détail. Il va de soi que ce sont les prix de détail qui sont les plus intéressants pour les produits sélectionnés, à savoir : le sucre, le café, les haricots, la farine de manioc, le riz, la viande de bœuf et l'eau de vie. Or, pour ce qui est du sucre et de l'eau de vie ce sont les prix payés à l'agriculteur qui figurent dans les sources. De toute évidence, et j'en ai conscience, ces prix-là ne sont pas les mieux placés pour une étude du coût de la vie à Recife mais conviennent plutôt à une étude de la situation économique-financière de l'agriculture sucrière, en général. De toute façon, même si ces prix sont en dessous de la moyenne payée par le consommateur, ils peuvent représenter, au moins, le comportement du sucre et son poids dans la vie de la ville.

D'un autre côté, on a pu relever les prix au détail pour les autres produits, avec des réserves cependant pour le café et le riz. En effet, ces deux derniers produits viennent presque toujours d'autres marchés, surtout du Sud du Brésil : ils sont donc soumis à des taxes douanières. Les impôts, d'ailleurs, posent des

(2) Labrousse, C.E. — *Esquisse du mouvement des prix et du revenu en France au XVIII^e siècle*, Dalloz, Paris, 1932.

(3) Correia de Andrade, M. — *A Terra e o Homem no Nordeste*. Edit. Brasiliense, S. Paulo, 1963 (p. 179).

(4) Freire, A. et Gonçalves, A.C. — « Sondagem sobre o custo de vida das classes trabalhadoras no Recife » — in *Boletim da S.A.I.C.*, vol. III, n° 1, Recife, 1938 (pp. 44 et 45).

(5) Magalhães Godinho, V. — *Prix et Monnaie au Portugal — 1750-1850* — Librairie Armand Colin, Paris, 1955 (pp. 2 et 3).

(6) Magalhães Godinho, V. — *op. cit.*, p. 3.

(7) Febvre, Lucien. — « Introduction », in Magalhães Godinho, V., *op. cit.*, p. 8.

(8) Freire, A. et Gonçalves, A.C. — *op. cit.*, p. 42.

(9) Le *Diário de Pernambuco* et le *Jornal do Recife* sont les deux quotidiens utilisés dans la recherche.

problèmes très délicats puisque il est difficile, dans une recherche limitée comme la nôtre, de préciser quelles sont leurs répercussions sur les prix, lorsque l'on sait que le Brésil a vécu une véritable anarchie politico-financière à cette époque (10).

On connaît, par exemple, au moins cinq types d'impôts : ceux de l'Union, ceux de l'Etat, ceux du Municipie, les impôts aux frontières des Etats et des Municipies. Estevam Pinto (11) révèle, par exemple, l'existence d'au moins huit sortes d'impôts qui grèvent les denrées de première nécessité à Recife.

D'autre part, et pour ce qui est de la farine de manioc, de la viande et des haricots, j'ai relevé les prix au cours du principal marché de Recife (Mercado São José) publiés dans la presse tous les jours ou presque par la Municipalité. On peut aussi se demander si ces prix sont contrôlés. Quant à l'eau de vie et au sucre, les prix sont toujours établis dans une espèce de Bourse des marchandises qui se tient dans le hall de l'Association Commerciale de Pernambouc; ce marché qui est libre, sera l'embryon de la future Bourse des valeurs de Recife. Cette situation a duré jusqu'à l'apparition de l'Institut du Sucre et de l'Alcool, en 1933, qui se charge désormais de contrôler les prix du marché sucrier. Les autres produits, sauf le café et le riz, sont soumis au marché libre et donc à la fluctuation de l'offre et de la demande.

En ce qui concerne les listes de prix, je les ai établies selon un modèle de fiche dont les colonnes portent les données suivantes : le produit, l'unité de poids, le prix, l'unité de poids ramenée au kilogramme et le prix par kilogramme. J'ai choisi le mardi et le samedi comme échantillon de la semaine (c'est-à-dire les prix publiés le mercredi et le dimanche) et, pour chacun de ces jours, j'ai rempli une fiche : ce qui donne au total, environ 4 500 fiches pour les 40 premières années de la période étudiée. En complément, je joins à cette communication les prix, relevés deux fois par mois, de 1930 à 1940, dans le cadre d'une recherche faite par une équipe dirigée par le Professeur Amaro Quintas, de Recife, et mise aimablement à ma disposition.

**

Pour déflationner les prix, j'utilise la Livre, en la considérant comme monnaie stable jusqu'à 1930. Cependant, à cause des réformes monétaires de la décade suivante et surtout de l'effondrement du Sterling, je change d'étalon monétaire pour la période 1930-1940, en me fixant sur le Dollar. C'est pour cela, d'ailleurs, que les courbes s'arrêtent en 1930 et recommencent à la même année, mais ici sur une nouvelle base.

Dans une analyse préliminaire, je crois qu'on peut parler de quelques mouvements de courte durée à savoir : 1891-1897, 1897-1903, 1909-1914, 1914-1922, 1922-1931, 1931-1935 et 1935-1940 (12).

Pour la période 1903-1909, je n'en tire pour l'instant aucune conclusion définitive dès qu'il s'agit apparemment de mouvements de hausse et de baisse trop rapides pour caractériser des cycles classiques de courte durée. Ainsi, on peut constater que la courbe de l'indice général (prix déflationnés) monte entre 1903 et 1904, descend entre 1904 et 1906, remonte de 1906 à 1908 et redescend finalement de 1908 à 1909 (13).

En effet, s'agit-il de simples mouvements dûs à des événements passagers comme la sécheresse, la crise politique, etc. Ou plutôt, s'agit-il de deux hypocycles ou cycles de Kitchin ? Le même phénomène, d'ailleurs, réapparaîtra dans les courbes de la farine de manioc (14) et des haricots (15) et d'une façon moins réduite dans le sucre (16) de sorte qu'on peut soupçonner les produits régionaux comme responsables pour les brusques fluctuations observées dans la courbe de l'indice général.

D'autre part, il faut considérer que cette période est liée à la dénonciation unilatérale par les Etats-Unis, en 1894, de l'accord secret du sucre de 1891 qui unissait les deux pays et qui va rebondir jusqu'à

(10) Normano, J. F. — *Evolução Econômica do Brasil* — Cia. Editora Nacional, S. Paulo, 1939, p. 162.

(11) Pinto, Estavam. — *A Associação Comercial de Pernambuco Oficinas Gráficas do Jornal do Comércio*, Recife, 1940, pp. 119 et suivantes).

(12) Voir le tableau 1.

(13) Voir le tableau 1 et les graphiques 3 et 4 (Prix déflationnés).

(14) Voir le tableau 4 et les graphiques 9 et 10 (Prix déflationnés).

(15) Voir le tableau 5 et les graphiques 11 et 12 (Prix déflationnés).

(16) Voir le tableau 2 et les graphiques 5 et 6 (Prix déflationnés).

la première décade du xx^e siècle (17), comme également aux changements dans la production sucrière, c'est-à-dire la lutte entre les « banguês » et les « usinas » qui commençait à grandir à cette époque-là.

Enfin, on peut constater que les moyennes de la durée des mouvements de hausse et de baisse des produits régionaux sont presque identiques (4 ans), tandis que le café (moyenne de 5 ans et 6 mois) se rapproche plus nettement de la moyenne de l'indice général qui est de 5 ans et 5 mois.

Quant aux mouvements de longue durée, qui ne seront pas, d'ailleurs, étudiés dans mon travail, on peut simplement dire qu'une phase B, amorcée aux années antérieures à 1890, se termine aux environs de 1905, où commence une nouvelle période, avec une phase A jusqu'aux environs de 1920 et une phase B, de 1920 aux environs de 1935 (18).

ANNEXES

TABLEAU 1
Indice Général des Prix Déflationnés

Hausse	Durée	Baisse	Durée	Total
1891-1895	4	1895-1897	2	6
1897-1900	3	1900-1903	3	6
1903-1904	1	1904-1906	2	3
1906-1908	2	1908-1909	1	3
1909-1913	4	1913-1914	1	5
1914-1920	6	1920-1922	2	8
1922-1924	2	1924-1931	7	9
1931-1933	2	1933-1935	2	4
1935-1936	1	1936-1940	4	5

Moyenne : 5 ans et 5 mois.

TABLEAU 2
Sucre cristallisé (Prix déflationnés)

Hausse	Durée	Baisse	Durée	Total
1891-1893	2	1893-1897	4	6
1897-1900	3	1900-1902	2	5
1902-1903	1	1903-1904	1	2
1904-1905	1	1905-1906	1	2
1906-1908	2	1908-1910	2	4
1910-1912	2	1912-1915	3	5
1915-1920	5	1920-1922	2	7
1922-1924	2	1924-1925	1	3
1925-1926	1	1926-1927	1	2
1927-1928	1	1928-1931	3	4
1931-1934	3	1934-1935	1	4
1935-1937	2	1937-1940	3	5

Moyenne : 4 ans et 1 mois.

(17) Carone, Edgard. — *A República Velha - Instituições e Classes Sociais*. Difusão Européia do Livro, São Paulo, 1970, pp. 58 et 59.

(18) Voir les moyennes mobiles quinquennales aux graphiques 3 et 4 (Prix déflationnés).

TABLEAU 3
Café (Prix déflationnés)

Hausse	Durée	Baisse	Durée	Total
1892-1894	2	1894-1899	5	7
1899-1900	1	1900-1903	3	4
1903-1905	2	1905-1908	3	5
1908-1912	4	1912-1915	3	7
1915-1919	4	1919-1921	2	6
1921-1925	4	1925-1927	2	6
1927-1928	1	1928-1933	5	6
1933-1934	1	1934-1936	2	3
1936-1937	1	1937-1940	3	4

Moyenne : 5 ans et 6 mois.

TABLEAU 4
Farine de manioc (Prix déflationnés)

Hausse	Durée	Baisse	Durée	Total
1891-1895	4	1895-1897	2	6
1897-1900	3	1900-1903	3	6
1903-1904	1	1904-1906	2	3
1906-1908	2	1908-1909	1	3
1909-1910	1	1910-1911	1	2
1911-1913	2	1913-1914	1	3
1914-1916	2	1916-1917	1	3
1917-1919	2	1919-1921	2	4
1921-1924	3	1924-1926	2	5
1926-1928	2	1928-1930	3	5
1930-1931	1	1931-1935	4	5
1935-1936	1	1936-1939	3	4

Moyenne : 4 ans et 1 mois.

TABLEAU 5
Haricots (Prix déflationnés)

Hausse	Durée	Baisse	Durée	Total
1891-1894	3	1894-1897	3	6
1897-1898	1	1898-1899	1	2
1899-1900	1	1900-1903	3	4
1903-1904	1	1904-1906	2	3
1906-1907	1	1907-1909	2	3
1909-1913	4	1913-1917	4	8
1917-1918	1	1918-1923	5	6
1923-1925	2	1925-1927	2	4
1927-1928	1	1928-1931	3	4
1931-1933	2	1933-1935	2	4
1935-1936	1	1936-1940	4	5

Moyenne : 4 ans et 5 mois.

GRAPHIQUE N°1

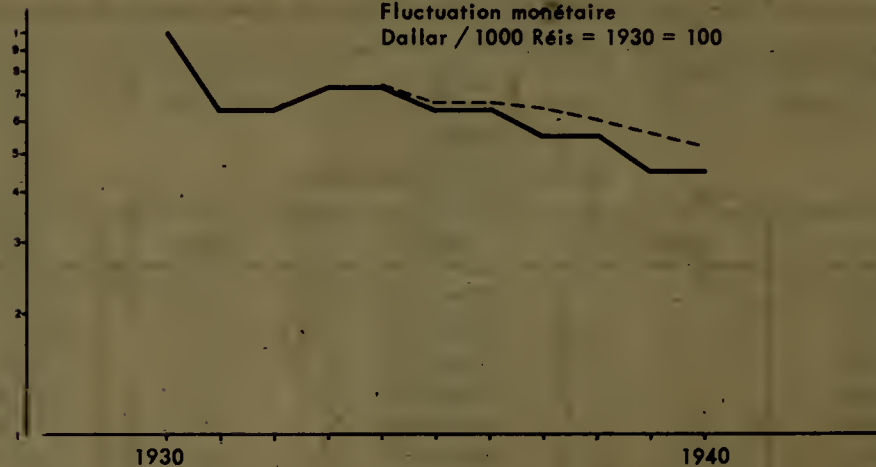
Fluctuation monétaire
Pence / 1000 Réis - 1890 = 100

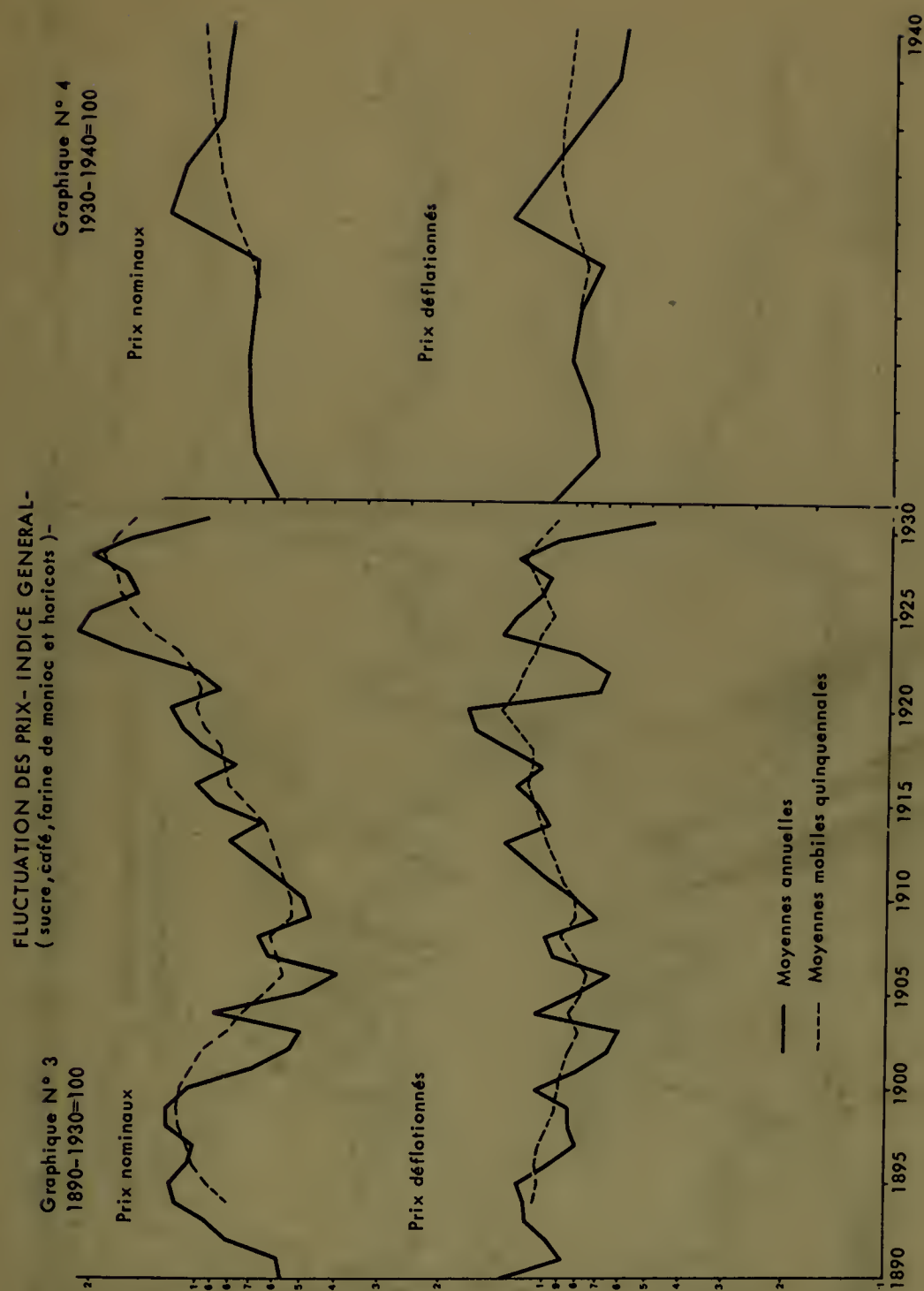


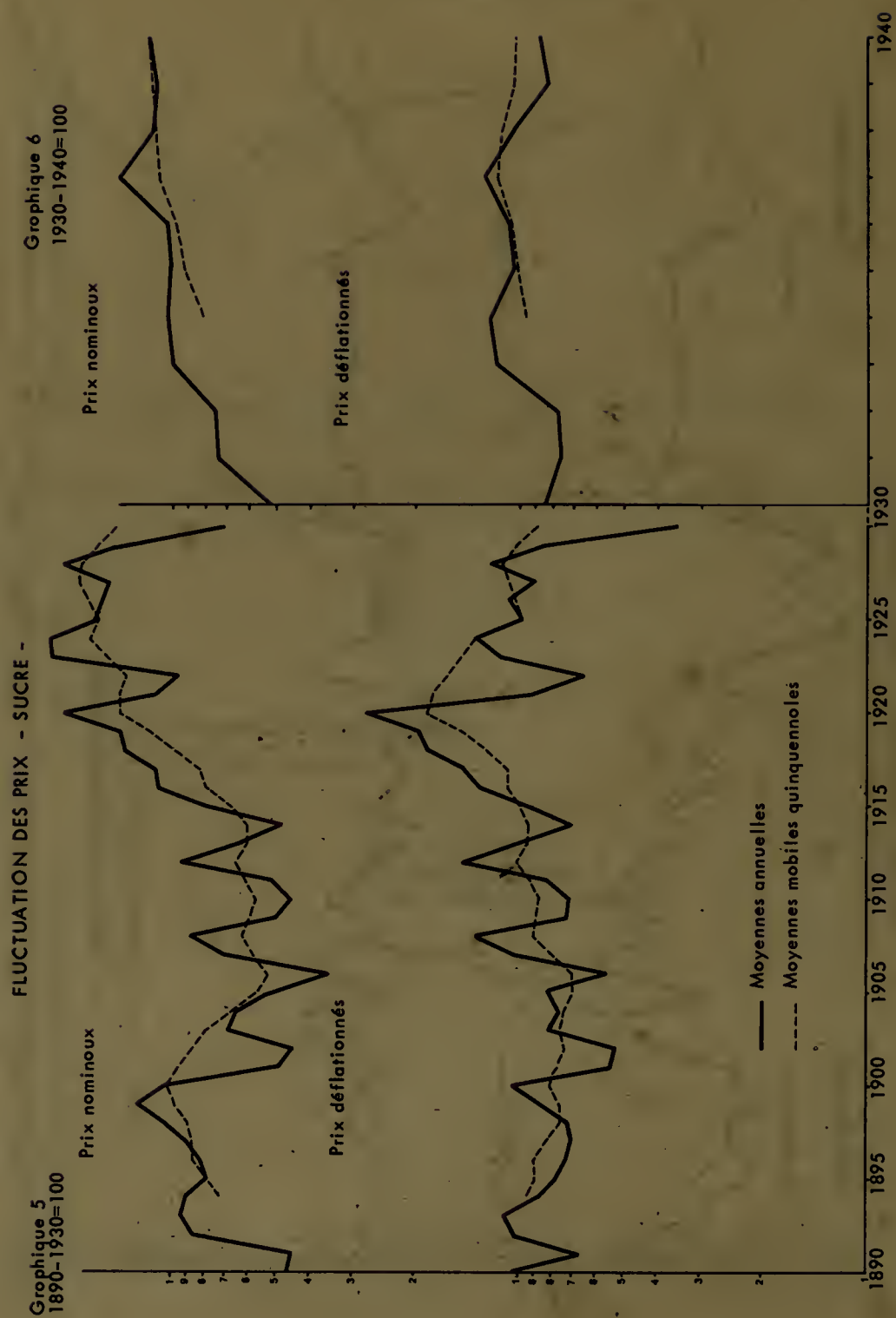
--- Moyennes mobiles quinquennales
— Moyennes annuelles

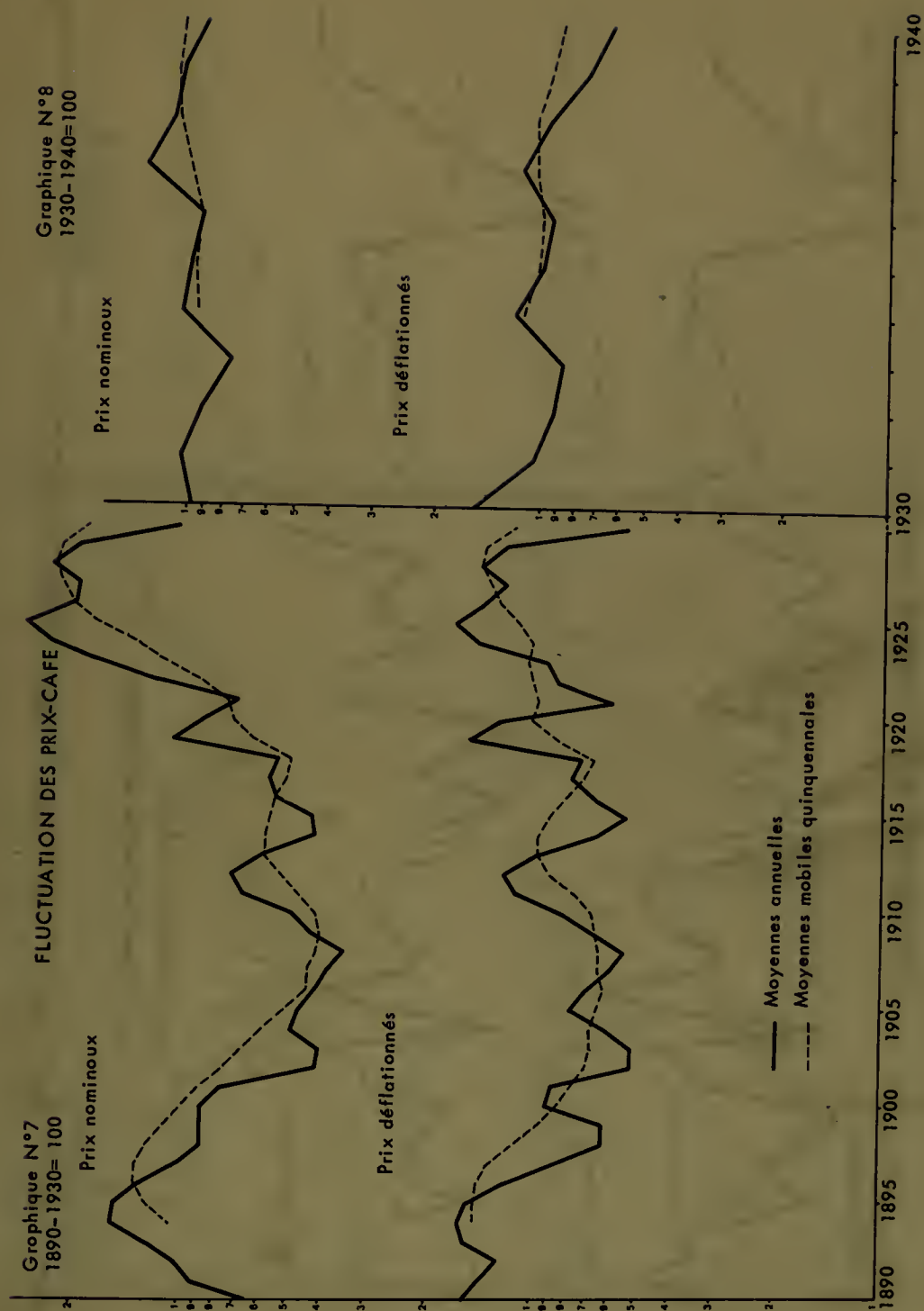
GRAPHIQUE N°2

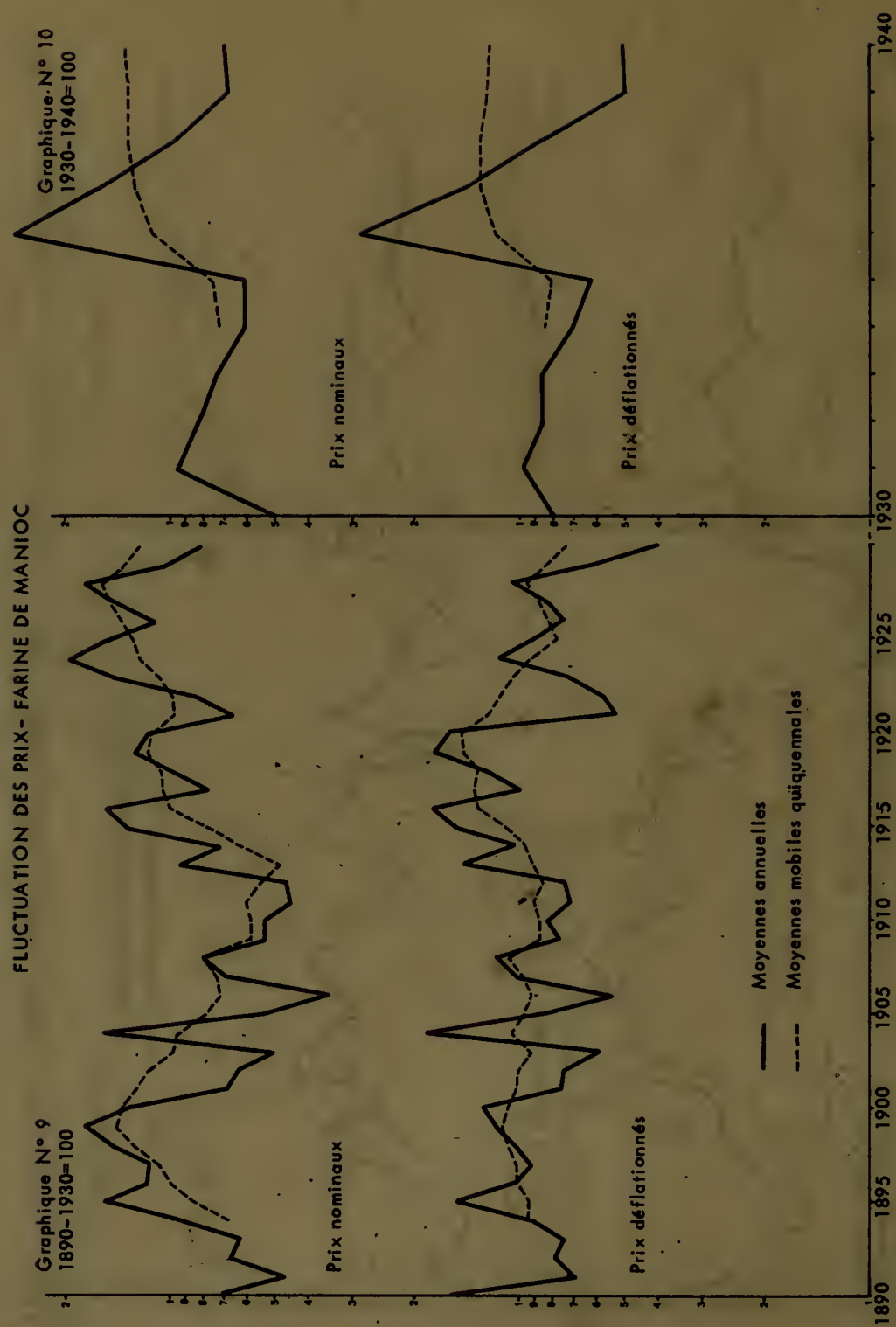
Fluctuation monétaire
Dollar / 1000 Réis = 1930 = 100

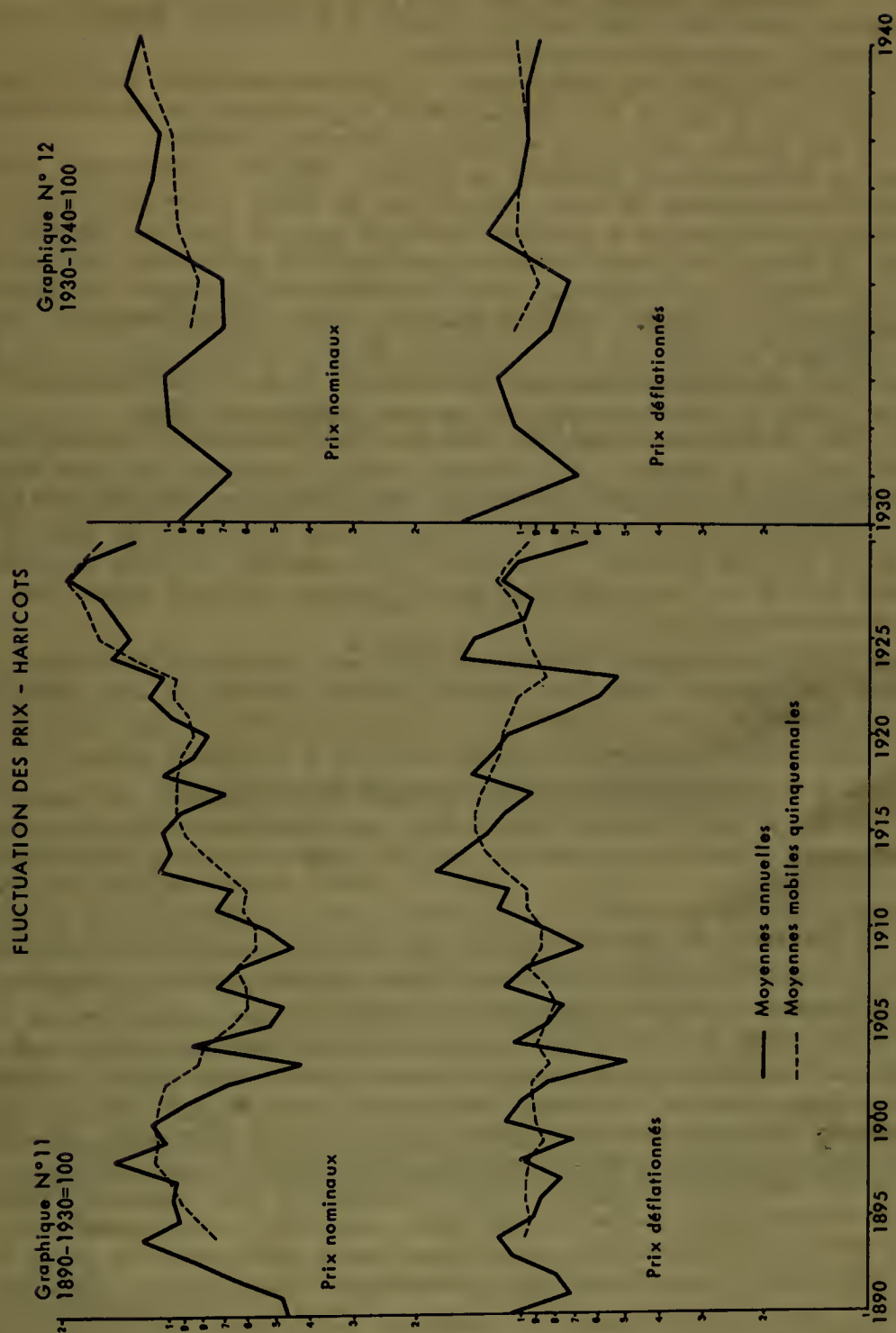












INTERVENTIONS

M. Buescu. — J'ai regretté de n'avoir pas pu prendre connaissance des tableaux numériques de la belle recherche de Monsieur Gadiel Perruci sur les prix à Recife. Les graphiques donnent une information trop sommaire pour permettre comparaisons et interprétations.

Cependant, un procédé méthodologique de l'auteur — rencontré aussi dans d'autres travaux — soulève, il me paraît, certains doutes. Il s'agit de la transformation des prix nominaux en prix déflationnés (ou réels) en les rapportant à la livre sterling, donc en les réduisant par le taux de change.

Normalement on déflationne, par définition, en éliminant l'effet de l'inflation sur l'évolution des prix pour voir le comportement autonome de chaque prix. Le taux de change se justifierait comme « déflateur » si ses variations étaient dues uniquement à l'inflation interne du pays où l'on veut appliquer le « déflateur ». Cependant, le taux de change subit d'autres influences quantitatives et qualitatives. Alors on pourrait tout au plus l'utiliser comme réducteur à une valeur fixe, *réelle*. Cela permettrait de comparer les diverses variations des prix minimaux par rapport à la monnaie étrangère, considérés comme étalon de mesure.

Le procédé statistique se justifie par le but poursuivi. Si nous voulons savoir ce que les marchandises nationales valent à l'étranger (ce qui est important surtout par les produits d'exportation), la réduction par le taux de change se justifie. Le procédé permet aussi quelques comparaisons utiles.

Cependant, si nous voulons savoir quelle fut l'évolution réelle en termes de marché interne, la méthode peut détourner les résultats. Par exemple, si à une élévation des prix correspond une chute encore plus violente du change, nous dirons que les prix réels ont baissé (les rapports entre les différents prix restent exactement les mêmes en les réduisant par n'importe quel diviseur choisi). Mais que signifie, du point de vue du marché interne, le fait que les prix réels ont baissé ? Les revenus ont-ils augmenté, en valeur nominale, moins que les prix ? Evidemment, dans ce cas, nous dirons que les prix réels ont augmenté malgré leur chute en valeur exprimée en monnaie étrangère.

M^{me} Mattoso. — J'ai deux questions à vous poser qui ne sont pas reliées à vos courbes de prix mais qui sont d'ordre, disons, plus théorique. Je voudrais savoir ce que vous entendez par « une économie agraire semi-coloniale ». De plus, à partir de quelle documentation vous est-il permis de dire que, vers la fin du 19^e siècle, la classe des grands seigneurs ruraux est absorbée *définitivement* par le capitalisme urbain ?

M. Perruci. — Il y a effectivement de nombreuses écoles (l'école marxiste, par exemple) qui définissent ce terme de semi-colonial de façon différente; pour le même type d'exploitation les uns emploient le terme de colonial, les autres de demi-colonial. Je ne crois pas qu'il faille attacher beaucoup d'importance à ces différences.

Pour la deuxième question, en réalité, il y a une petite erreur à la deuxième page de mon texte, à la fin du paragraphe..., il faut lire : « la classe des grands seigneurs ruraux est absorbée *progressivement* (et non *définitivement*) par le capitalisme urbain. » C'est, sans doute, ce terme qui vous a intrigué.

M. Jancso. — Não vejo que a aristocracia açucareira tenha dado lugar a uma classe que se poderia chamar de burguesia financeira. Creio, isso sim, e o ponto de partida são os dados referentes a esse mesmo processo na Bahia (principalmente), que esta dita aristocracia açucareira (não na sua totalidade, é claro) transfere para o setor financeiro a base material de sua posição dominante em escala nacional. Mas há que considerar que, com a reformulação da significação concreta da máquina burocrática e da manipulação do poder político — da transformação da significação, para o conjunto da situação global regional do papel do Estado — e a preservação da antiga estrutura de vinculação e hierarquia política, o carácter real desta burguesia financeira e seu papel no sistema político-social-econômico permanece estritamente conservador, o que resultará em toda uma atitude irrealista face às perspectivas da economia regional. É em função disso que penso que o amigo tenha sido levado a uma simplificação de uma situação bem mais complexa e que vejo não representar, exatamente, o seu pensamento.

M^{lle} Westphalen. — Minha intervenção decorre das suas referências acêrca da destruição e perda da documentação histórica. Ainda, por ocasião do Colóquio Internacional de Estudos Brasileiros em São Paulo, quando falávamos sobre a problemática da pesquisa histórica no Brasil, tive oportunidade de afirmar que na ordem das prioridades, a primeira sem dúvida, diz respeito à conservação das fontes históricas.

Assim retomo o pensamento de M. Mauro acêrca de um apêlo aos organismos internacionais, em favor de uma política nacional de levantamento e arrolamento de arquivos no Brasil, pois que na verdade, a perda das fontes, trata-se da destruição de bens culturais.

Mercredi 14 h 30

LES RELATIONS EXTÉRIEURES

Président : M^{me} Kátia de QUEIRÓS MATTOSO

LE COMMERCE DE LA FRANCE AVEC LE BRÉSIL ET SPÉCIALEMENT LA POSITION DU COMMERCE FRANÇAIS SUR LES DIVERS MARCHÉS DU BRÉSIL ENTRE 1815 ET 1848 ESSAI D'UNE ANALYSE DE LA STRUCTURE ÉCONOMIQUE

M. Jürgen SCHNEIDER

Université de Nuremberg

LA CONJONCTURE ET LES CONDITIONS

I. — Le commerce extérieur de la France en 1815.

Entre 1789 et 1815 le commerce français se modifie d'une façon fondamentale. Le commerce avec les colonies, les esclaves et la réexportation avaient fait prospérer les ports français, en particulier Bordeaux et Nantes (1). Les guerres avec l'Angleterre et l'indépendance d'Haïti, conséquences de la Révolution Française, ont ruiné ce commerce. La paix d'Amiens ranima pour un temps dans les ports les espérances des armateurs et négociants, mais en 1803 la guerre éclata de nouveau et anéantit toutes ces espérances. Avec le blocus continental (1806-1813) le commerce des ports maritimes fut encore plus réduit (2). C'était désastreux pour les ports comme le Havre (3), Marseille (4) et Bordeaux (5). Le commerce avec les licences (1809-1813) était trop faible pour ranimer la situation en général (6).

Abréviations

AN : Archives Nationales de Paris.

CC : Ministère des Affaires étrangères, Archives diplomatiques, correspondance consulaire, Paris.

(1) AN F¹³ 639 N° 322 Extrait des délibérations du Conseil général du département de la Gironde. Session 1814.

(2) F. Crouzet, *L'économie britannique et le blocus continental (1806-1813)*, t. II, Paris 1958, p. 676-683.

(3) C. Vesque, *Histoire des rues du Havre*, Le Havre 1876, p. 51.

(4) Jules Julliany, *Essai sur le commerce de Marseille*, vol. I, p. 116, 125.

(5) Pierre de Joinville, *L'armateur Balguerie-Stuttenberg et son œuvre*, Thèse, Paris 1914, p. 13.

(6) AN F¹² Registre des exportations et des importations qui ont lieu en 1809 et 1810 dans les divers ports de France, avec le numéro des licences, le nom des navires, la date de leur entrée et de leur sortie, la nature de leur chargement.

Après 1815 il a fallu rétablir entièrement le commerce extérieur et dans des conditions modifiées. Le Brésil et les colonies espagnoles qui luttèrent pour leur indépendance avaient ouvert leurs ports à toutes nations. Le Nord qui avait reçu une partie de ses denrées coloniales par la France pouvait les acheter directement. La Restauration n'avait pas compris la révolution commerciale ou bien l'ignorait. Elle essaya de restaurer l'ancien système colonial avec les colonies restantes comme la Martinique, la Guadeloupe, la Guyanne française, le Sénégal, la Réunion et quelques comptoirs insignifiants aux Indes (7). Le résultat de cet essai est la législation douanière après 1815.

II. — Le système douanier et le traité de commerce de 1826 (8).

La puissance des intérêts protectionnistes et la pénurie d'argent de la Restauration et plus tard de la monarchie de juillet furent décisives pour la législation douanière après 1814. Le sucre et le café du Brésil concurrençaient les mêmes produits des colonies françaises. C'est pourquoi la législation douanière est d'une importance décisive pour les relations commerciales entre la France et le Brésil.

Depuis la loi du 28 avril 1816 jusqu'à la loi du 27 mars 1852 les droits de douane pour 100 kg de sucre colonial étaient de 49,50 F. La surtaxe pour le sucre étranger et par conséquent pour le sucre brésilien était en 1816 de 55,5 %, en 1820 de 66,6 %, en 1822 de 111,1 %, en 1833 de 88,8 % et en 1840 de 44,4 %. Ces mesures de protection pour le sucre colonial et les droits élevés pour celui-ci ont favorisé aussi le sucre indigène dont la concurrence a commencé à se faire sentir pour la première fois dans les années 30. La surtaxe pour le café brésilien fut de 58,3 % lorsque le café était importé par navires français et de 90 % par navires étrangers. On peut voir comme les droits pour le café étaient exagérés : pour 100 kg de café brésilien il fallait payer 104,50 F, tandis que la même quantité était notée en entrepôt à 87 1/2-90 en 1816 et entre 45-62,50 F en 1827 (9). En plus la Restauration accorda au café d'Haïti le privilège colonial jusqu'à la reconnaissance de son indépendance, en 1825, et le café des possessions hollandaises avait temporairement des droits réduits (1834-1838) pour favoriser la navigation au long cours (10). C'est ainsi que les deux principaux produits du Brésil ont été l'objet de mesures discriminatoires sur le marché français. Seul le coton brésilien, par le traité de 1826, a eu des droits réduits. Dans l'article XVI de ce traité le coton brésilien à longue soie a été assimilé au coton à courte soie des Etats-Unis et par conséquent les droits furent réduits de moitié.

L'édit de Rio de Janeiro du 18 juin 1814 ouvrait les ports brésiliens aussi aux navires français (11). Les Anglais avaient déjà conclu en 1810 un traité de commerce pour 15 ans. Les marchandises anglaises avaient à payer 15 % de droits, celles du Portugal 16 % et toutes les autres nations 24 %. D'ailleurs des négociants anglais étaient représentés dans le conseil qui évaluait les valeurs officielles des marchandises, ce qui amenait des plaintes fréquentes de la part des négociants français (12).

Après l'expiration du traité anglais le consul général de France, le comte de Gestas, négociait à Rio de Janeiro, vers la fin de 1825, un traité de commerce où la France reçut contre la reconnaissance solennelle de l'indépendance le traitement de la nation la plus favorisée à l'exception du Portugal (13). Ce traité fut conclu seulement pour 6 ans car d'après l'opinion brésilienne un nouveau pays ne pouvait pas

(7) Paul Gaffarel, *La politique coloniale en France de 1789 à 1830*, Paris 1908, p. 15.

(8) Boizard et Tardieu, *Histoire de la législation des sucres (1664-1891)*, Paris 1891, passim.

Léon Amé, *Etude sur les tarifs de douane*, 2 t. Paris 1878 surtout t. I p. 44-45, 60, 65, 70, 82, 95, 131-137; t. II, p. 105-117.

A. von Brendt, *Beiträge zur Geschichte der französischen Handelspolitik von Colbert bis zur Gegenwart*, Leipzig 1896, S. 72-103.

A. Arnaumé, *Le commerce extérieur et les tarifs de douane*, Paris 1911, p. 172-185.

Henri Sée, *Französische Wirtschaftsgeschichte*, 2. Bd., Jena 1936, p. 220-225.

F. Larreguy, *Législation des sucres en France et en Angleterre en 1854*, Le Havre, passim.

(9) Bibliothèque municipale du Havre : cours légal des marchandises sur la place du Havre, arrêté par MM. les courtiers.

(10) Horace Emile Say, *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil*, Paris, 1839, pp. 196-197.

(11) *Journal du Havre*, du 26 janvier 1815.

(12) H. E. Say, *op. cit.*, p. 55-56.

(13) CC, Rio de Janeiro, t. 3, Rapport détaillé sur la négociation du traité de commerce, p. 142 et suiv.

s'engager à long terme. Les mauvaises expériences que le Brésil avait faites avec le traité avec l'Angleterre qui expirait en 1844, l'empêchaient de s'engager à nouveau (14).

Bien que le traité français expirait à la fin de 1832, la France n'avait pas subi de préjudice, à l'exception d'un seul. Par un décret du 6 mai 1839 le Brésil avait augmenté les droits jusqu'à 50 % sur les vins et eaux-de-vie étrangers. Cette mesure était surtout dirigée contre la France qui pratiquait une politique discriminatoire envers le sucre et le café du Brésil. La région la plus touchée par cette mesure fut le sud de la France (Sète).

Première partie

NAVIRES ET ÉCHANGES COMMERCIAUX

I. — La navigation.

Déjà au xvi^e siècle les français avaient fait du commerce avec le Brésil (15). Plus tard le commerce a été fait par l'entremise du Portugal. Donc après 1815 on ne peut pas parler d'un commencement mais d'une reprise du commerce direct. En 1815 la marine marchande, à l'exception du cabotage était anéanti (16). Pour son rétablissement la Restauration a accordée aux armateurs des privilèges et des subventions indirectes. Les armateurs et négociants voyaient dans l'Amérique latine et spécialement dans le Brésil une compensation pour la perte d'Haïti. Déjà en 1813 la maison Delaroche, A. Delessert et Cie de Nantes (de 1814 au Havre) avait armé l'*Actif* pour le Brésil. La cargaison a été confiée au super-cargo Horace Emile Say, fils de l'économiste Jean-Baptiste. L'*Actif* a été le premier navire qui abordait le Brésil sous pavillon français (17). Déjà, au début, les armateurs et négociants du Havre s'assuraient la prépondérance dans le commerce du Brésil. Ici deux raisons jouaient un rôle décisif : d'abord la situation géographique du Havre comme port d'exportation et d'importation de la région de la France la plus industrialisée et la plus peuplée et ensuite le fait que le flux restait plus longtemps dans ce port que dans les autres.

En 1822 la navigation entre Le Havre et le Brésil a atteint pour la première fois un point culminant. Les différends avec les Etats-Unis avaient rendu presque impossible l'importation du coton américain. La prime pour le coton brésilien rendit son importation lucrative jusqu'à la conclusion du traité avec les Etats-Unis (1822) (18).

La crise de 1830-31 paralysa la navigation avec le Brésil. Après 1832 suit une ascension qui fut interrompue par la crise de 1847-48.

(14) AN F¹³ 6332 Lettre du Ministre des Affaires étrangères du bureau tarif et législation. Relations commerciales Relations commerciales avec le Brésil du 10 décembre 1842.

(15) Ph. Barrey, *Le Havre-Maritime du xvi au xviii^e siècle*. Extrait des *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, 5^e série, publiée sous la direction de Julien Hayem, Paris, 1917, p. 4 et 45. P. et Ch. Bréard, *Documents relatifs à la Marine Normande et à ses armements aux XVI^e et XVII^e siècles pour le Canada, l'Afrique, les Antilles, le Brésil et les Indes*. Rouen, Société de l'Histoire de Normandie, 1889.

Frédéric Mauro, *Les marchands du midi de la France et la Péninsule ibérique aux xv^e et xvi^e siècles*, in: *Kölner Kolloquien zur internationalen Sozial-und Wirtschaftsgeschichte*, Bd. 1, Fremde Kaufleute auf der Iberischen Halbinsel, édit. Hermann Kellenbenz, Köln 1970, S. 129.

(16) André Reussner, L. Nicolas, *La puissance navale dans l'histoire*, t. II, Paris, 1963, p. 14.

(17) Charles Rufenacht, *Michel de la Roche (1775-1852). Ses aïeux et ses descendants*, Le Havre, 1963, p. 32 et 79.

(18) Cf. Maurice Lévy-Leboyer, *Les banques européennes et l'industrialisation internationale dans la première moitié du XIX^e siècle*. Paris, 1964, p. 248.

(19) *Journal du Havre*, 1815-1849.

Navigation entre Le Havre et le Brésil 1815-1849 (19)

Années	Entrées			Entrées		
	Nombre des navires			Nombre des navires		
	français	étrangers	totaux	français	étrangers	totaux
1815-1819	60	18	78	80	12	92
1820-1824	162	16	178	132	18	150
1825-1829	163	4	167	125	9	134
1830-1834	126	10	136	116	7	123
1835-1839	142	1	143	144	3	147
1840-1844	169	1	170	189	9	198
1845-1849	197	1	198	230	3	233
Totaux	1 019	51	1 070	1 016	61	1 077

La meilleure période pour la navigation était le mois de décembre et en général les mois de septembre à mars (20). Une analyse des ports de destination nous montre qu'après 1830 les sorties pour Rio de Janeiro augmentent tandis que celles pour Pernambouc et Bahia restent stagnantes jusqu'en 1840 et remontent ensuite. Après 1830 le café gagna de plus en plus d'importance et, avec lui, Rio de Janeiro, non seulement comme port d'exportation, mais encore comme port d'importation à cause du plus grand pouvoir d'achat. La réduction des droits de sucre en 1840 augmenta les sorties pour Pernambouc et Bahia.

A Bordeaux en 1816 et 1817, Balguerie-Stuttenberg arma les premiers navires pour le Brésil. Jusqu'à 1825, il expédia 13 navires tandis que Bordeaux envoya, jusqu'à 1830, 118 navires au Brésil (21). Une augmentation ultérieure était à peu près impossible parce que les Brésiliens préféraient les vins plus forts de Porto. Les vins de Bordeaux furent consommés au Brésil par les étrangers, surtout par les Anglais (22). Les vins du Sud de la France, qui se rapprochaient plus des vins de Porto, les concurrençaient avec plus de succès. Le port principal pour l'exportation des vins du midi était Sète. Des navires étrangers en raison de leur fret moins élevé participaient en grande partie à cette exportation (23).

Dans les trois années de 1843-1845 la navigation totale (navires français chargés) entre la France, le Brésil et la Plata s'élevait à 112 969 tonneaux, entre la France et les Antilles françaises à 396 795 tonneaux et entre les ports de France et Antilles étrangères ainsi que le Golf du Mexique — la Nouvelle Orléans exceptée — à 257 475 tonneaux. Les divers ports participaient dans les pourcentages suivants à ce commerce transatlantique (24) :

	Le Havre en %	Marseille en %	Bordeaux en %	Nantes en %
Brésil et la Plata	68,46	16,85	12,58	2,11
Antilles françaises	44,67	30,80	15,15	9,38
Antilles étrangères et Golf du Mexique	49,91	11,66	33,07	5,36
Totaux	54,99	19,67	20	5,34

(20) Ed. Gallès, *Du Brésil, ou observations générales sur le commerce et les douanes de ce pays, suivies d'un tarif de droits d'entrée sur les marchandises françaises et d'un tableau comparatif de monnaies, poids et mesures*, dédié à M. Balguerie junior, Paris, 1828, p. 20.

(21) P. de Joinville, *op. cit.*, p. 329 et suiv.

(22) Ed. Gallès, *op. cit.*, p. 23 et P. de Joinville, *op. cit.*, p. 327.

(23) M. Lévy-Leboyer, *op. cit.*, p. 238 et H. E. Say, *op. cit.*, p. 192, 271-273.

(24) *Journal du Havre* du 22 mai 1847 et CC du Havre. Extrait du procès-verbal d'installation des nouveaux membres, Havre, 1847, p. 51.

Le commerce transatlantique du Havre avec les pays ci-dessus mentionnés était entre 1843 et 1845 de 10 % plus haut que le commerce total de Marseille, Bordeaux et Nantes. Si on ajoute à cela la navigation avec les Etats-Unis on voit le rôle dominant du Havre.

Déjà, à la fin de 1826, le Portugais F.-X. Mazza avait fondé au Havre la première ligne de paquebots entre ce port, Pernambouc et Bahia, mais le 4 août 1829 fut déclarée la faillite de Mazza (25).

Au commencement de 1842 quelques armateurs du Havre s'accordèrent pour fonder une ligne pour Pernambouc (26) et en même temps fut créée une ligne de paquebots pour Rio de Janeiro sous le nom « Ligne des Chargeurs » qui prospéra rapidement (27).

II. — Analyse des importations et exportations.

Les publications officielles de l'Administration des Douanes remontent à 1821. Là on distingue le commerce spécial du commerce général. Cette distinction est valable pour l'importation et l'exportation. Sous la dénomination « commerce général » on comprend tout ce qui arrive de l'étranger tandis que le commerce spécial comprend tout ce qui touche la consommation française. Les valeurs sont des valeurs officielles qui ont été déterminées par une enquête et ensuite approuvées par une ordonnance du 29 mai 1826.

Importations et Exportations de la France (1827-1856) (28)

Années	Commerce spécial		Commerce général	
	Importations	Exportations	Importations	Exportations
1827 à 1836	7 081 879	12 165 858	10 152 456	15 244 565
1837 à 1846	7 490 116	16 178 255	12 239 860	27 280 220
1847 à 1856	12 648 626	28 732 055	22 579 074	43 531 520

Les importations du commerce spécial, c'est-à-dire la consommation des produits brésiliens en France, montrent nettement la discrimination faite par la législation douanière. Les importations avaient atteint un point culminant en 1822 à cause du coton et ce point ne fut pas dépassé avant 1849. Par contre les importations du commerce général augmentent plus rapidement. La loi de transit du 2 février 1832 et la création d'entrepôts à l'intérieur après 1834 firent monter le transit et la réexportation. Une grande partie du café brésilien fut transité surtout vers la Suisse. Les exportations du commerce général entraînent des importations plus grandes. Considérant que les exportations du commerce spécial et général étaient toujours plus haut que les importations, il fallait toujours solder les différences par des paiements internationaux. Il faut prendre en considération le fait que, pour les exportations, les valeurs officielles n'étaient pas grevées par des frais de transport et commission tandis que les valeurs des importations comprenaient ces frais. En outre, les valeurs des importations et exportations sont trop basses. Aux importations il faut ajouter le numéraire, les métaux et pierres précieuses qui sont énumérés à part, par l'Administration des Douanes. L'importation des pierres précieuses était florissante entre 1820 et 1830 (29). On a évalué les exportations de la France à un cinquième au-dessus des valeurs officielles. Des déclarations trop basses dans les manifestes et quelquefois le manque de ceux-ci expliquent ce fait (30).

L'exportation des textiles au Brésil correspond aux exportations totales de la France élaborées par

(25) *Journal du Havre* du 24 décembre 1826, 10 janvier 1827, 11 août 1829.

(26) *Journal du Havre*, 17 mars 1842.

(27) *Journal du Havre*, 27 juin 1845.

(28) Direction générale des Douanes et des contributions indirectes. Tableau décennal du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères. 1847 à 1856. Première partie, Paris, 1858, p. 150.

(30) Ch. Morlot, De l'émancipation commerciale des colonies, *Archives du Havre*, février 1838, p. 217.

M. Lévy-Leboyer. Les exportations des tissus de laine, des effets à usage et du beurre salé augmentèrent fortement tandis que celles des vins diminuèrent (Annexe 1) (31).

En ce qui concerne les importations du Brésil, on peut dire au total que la diminution des importations du coton a été compensée par l'augmentation de celles de café et de sucre. Le commerce de peaux resta stagnant dans les années 1827-1846. Quand il y avait des difficultés avec les importations de Buenos Aires et de Montevideo celles du Brésil augmentaient (Annexe 2).

Deuxième partie

LE COMMERCE FRANÇAIS DANS LE CADRE DU COMMERCE EXTÉRIEUR DU BRÉSIL

I. — La position du commerce français sur les divers marchés du Brésil.

1. — *Rio de Janeiro.*

L'importance de Rio de Janeiro en tant que port d'importation et d'exportation s'est accrue et cette importance était étroitement liée avec l'exportation du café. Après 1830 le café était le principal produit d'exportation. Déjà en 1835, Rio de Janeiro exportait plus que la totalité des autres ports brésiliens et son importance s'est encore accrue.

*Importance proportionnelle des ports brésiliens pour l'exportation
en 1835 et 1841 (en %) (32)*

Ports	1835	1841
Rio de Janeiro	52	56
Bahia	20	12
Pernambuco	16	12
Santos et Paranagua	4	8
Maranhão	4	4
Pará	4	4
Ceará, Maceió et Santa Catarina	4	4
	100	100

La structure des exportations brésiliennes était déterminée par la législation douanière des pays européens et des Etats-Unis.

(31) M. Lévy-Leboyer, *op. cit.*, p. 175.

(32) CC, Rio de Janeiro, t. 7, p. 459.

Importations et Exportations de Rio de Janeiro en 1838 (31)

Pays	Importations	en %	Exportations	en %	Importations exportations réunies
Angleterre	39 250 000	41,2	21 340 000	26,9	34,7
Etats-Unis	7 870 000	8,3	19 060 000	24	15,5
Villes hanséatiques	8 240 000	8,6	10 160 000	12,8	10,6
France	13 820 000	14,5	3 980 000	5	10,2
Portugal	6 000 000	6,3	4 415 000	5,6	6
Autriche	1 780 000	1,8	6 900 000	8,7	4,4
Rio de la Plata (Montevideo et Buenos Aires)	3 900 000	4,1	1 450 000	1,8	3,1
	1 050 000	1,1	430 000	0,5	0,9
Belgique	2 020 000	2,1	2 235 000	2,8	2,5
Suède	2 150 000	2,3	1 390 000	1,8	2
Italie	2 020 000	2,1	1 340 000	1,7	1,9
Afrique	—	—	2 860 000	3,6	1,6
Danemark	1 540 000	1,6	820 000	1	1,4
Espagne	1 600 000	1,7	390 000	0,5	1,1
Suisse par la France et Hambourg	1 600 000	1,6	—	—	0,9
Hollande	600 000	0,6	355 000	0,4	0,6
Chili	880 000	0,9	—	—	0,5
Divers autres pays	1 200 000	1,2	2 290 000	2,9	2
Totaux	95 520 000	100	79 415 000	100	100

L'Angleterre a réexporté une grande partie de ces produits en Europe du Nord et parfois les navires anglais reprenaient même la route du Cap de Bonne Espérance après avoir « nationalisé » le café. La structure des importations et exportations ne changea guère jusqu'à la fin des années 40. Les Etats-Unis ne percevaient qu'un droit minime sur le café, et leur position comme acheteur se renforça. De même les réformes douanières anglaises stimulèrent les achats, surtout de sucre. Le commerce français avec Rio de Janeiro et les autres ports brésiliens s'appuya d'abord sur les pacotilleurs (33 a). Beaucoup de pacotilleurs se ruinèrent, mais d'autres réussirent. Le voyage pour le Brésil fut renouvelé et des associations se formèrent, un établissement avec un siège fixe remplaçait les voyages continuels (33 b). La plupart des grandes maisons de commerce au Brésil avait un associé en France ou en Suisse (Paris, Le Havre, Neuchâtel, Bâle). Une partie importante du commerce français étaient les magasins de mode à Rio dans la rua Ouvidor, dont Horace Say (33 c) disait « qu'on pouvait croire à l'émigration de la rue Vivienne de Paris ». A l'inverse de ce qui se passait dans le commerce de gros, dans ces magasins on payait au comptant. C'est pour cela qu'une grande partie du commerce français n'a pas subi les conséquences de l'inflation.

2. — Bahia et Pernambouc.

Pendant les cinq années financières du 1^{er} juillet 1838 jusqu'au 30 juin 1843, les importations de Bahia et Pernambouc s'élevèrent à (34) :

(33) AN F¹² 6332.

a) Arquivo Nacional. Ministério da Justiça e Negócios interiores. Registro de estrangeiros. Publicações do Arquivo Nacional, vol. 46, *Os Franceses residentes no Rio de Janeiro 1808-1820*, Rio de Janeiro, 1960.

b) H. Say, *op. cit.*, p. 59.

c) *Ibid.*, p. 80.

(34) AN F¹² 2699.

Importations directes	Bahia Frs. 126 301 530	Pernambouc Frs. 127 683 889
Importations par le transit des autres ports brésiliens	9 890 393	4 128 128

La différence entre les deux ports par année est si minime que les importations de Bahia sont à peu près égales à celles de Pernambuco. Ceci montre l'activité du commerce à Pernambuco et la stagnation de celle de Bahia. Car 10 ou 15 ans auparavant Pernambuco recevait par année pour 200 millions de Frs de marchandises tandis que Bahia importait pour plus de 30 millions de Frs. Le consul français invoque comme raison le manque des produits pour l'exportation. Trois causes furent décisives : manque de travailleurs (les esclaves sont chers), de capital et de débouchés. Deux de ces causes sont aussi valables à Pernambuco et, quand même, ce port importait en 1843/44, par tête pour 87 Frs, tandis que Bahia recevait seulement pour 37 Frs, de marchandises de l'étranger. Les motifs du manque de capitaux peuvent être trouvés dans les désastres de la rébellion de 1837, qui a entraîné la ruine de beaucoup de capitalistes établis à Bahia et qui forçait d'autres à s'enfuir. Cette catastrophe a été fatale d'autant plus que la province avait été déjà ruinée en 1822 et 1823 et que la confiance avait été rétablie.

En plus, les exportations ont été grevées d'une taxe d'exportation de 12-15 %. Pernambuco dépense annuellement environ 700 000 Frs pour la construction et l'entretien des ponts et chaussées afin que les produits de l'intérieur arrivent plus rapidement et moins chers. Bahia, d'une surface double, se contente d'un quart des dépenses de Pernambuco. Le prix du sucre à Bahia était le double du prix de revient à l'intérieur à cause des frais de transport et de commission et le producteur devait payer non pas 12 % mais 24 %.

La position de la France dans le commerce de Pernambuco (35)
(en francs)

Années	Importations	en %	Exportations	en %
1821	1 060 100	—	3 008 700	
1822	779 312	6,4	3 932 031	25,2
1825	1 334 720	7,1	3 130 650	15
1844-1845	3 753 820	15,3	942 256	4,6

Le commerce de la France avec Pernambuco montre que les exportations de Pernambuco ont dépassé les importations françaises aussi longtemps que le coton pouvait concourir sur le marché français. Plus tard, le sucre de Pernambuco n'eut que peu de débouchés. En 1844-1845, les exportations de Pernambuco consistaient en trois quart de sucre et seulement 11,5 % de coton. Au contraire les exportations pour la France se composaient de 35,3 % de sucre, 46 % de coton et 18,7 % de peaux. Les importations étaient seulement une partie des affaires et les retours l'autre. Les négociants français se plaignaient souvent de la presque impossibilité des retours. Une compensation par lettre de change sur Paris coûterait plus cher. Le manque de retours grevait les frets pour l'aller. Mais jamais toute la différence entre importations et exportations ne fut transférée. En 1844/45 le déficit était de 2,8 millions de francs. Un million de Frs en numéraire et en métaux précieux, pour lesquels il fallait payer 2 % de taxe à l'exportation, furent embarqués clandestinement pour la France (36).

La part de la France dans les importations de Bahia oscillait de 1834 à 1847 entre 6,1 % et 13 % tandis que celle des exportations était moins importante (Annexe 3).

(35) CC, Pernambuco, t. I, p. 42, 145, 322, 305, t. 3, p. 103, t. 5, p. 141-148.

(36) CC, Bahia, t. 4, p. 146.

3. — São Luis et Belém.

Les événements vers la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle avait changé le marché mondial des produits coloniaux, en particulier du sucre. Tous les produits coloniaux subirent une hausse. Les valeurs du sucre exporté du Brésil pendant les guerres napoléoniennes augmentèrent presque dix fois. Cela se répercutait sur une économie florissante mais superficielle dans les pays producteurs. Celso Furtado avait remarqué, ceci, comme étant des « conditions anormales » sur le marché mondial pour les produits tropicaux (37). Une situation semblable s'était produite vers 1821/22 dans le commerce français avec le Brésil, lorsque les importations de coton des Etats-Unis s'arrêtèrent, à cause des difficultés douanières et lorsque des primes furent accordées au coton du Brésil.

Après la conclusion du traité avec Washington (1822), une navigation régulière du Havre, avec deux ou trois navires, s'établit, d'où une restriction des relations commerciales de la France avec São Luis (38). Les importations de la France, pendant les années 30 à 40 à São Luis ont été toujours plus importantes que les exportations (39) :

Années	Importations en francs	Exportations en francs
1839	880 000	525 000
1840	1 135 000	
1841	950 000	170 000
1842	790 000	216 000
1843	980 000	117 000

La cause de la diminution des importations de France pendant les années 40, provenait des prix faibles du coton en Europe. Les planteurs de coton ne pouvaient plus acheter les produits de luxe de la France, qui représentaient la plupart des importations de ce pays. Un rapport de 1843 nous indique que le Brésil, après son indépendance, avait délaissé et livré à elles-mêmes les provinces éloignées de la capitale. Le développement économique de ces provinces n'avait pas été favorisé par le gouvernement central. Ces provinces devaient seulement payer des redevances à la capitale (40).

La position des Anglais dans le commerce avec le Maranhão était plus importante que dans celui des autres ports du Brésil.

Le tableau ci-dessous indique en pourcentage la participation des divers pays dans le commerce de São Luis en 1844 (41).

Pays	Importations	Exportations
Angleterre	64,5	57,2
Espagne	1,5	14,6
Etats-Unis	10,7	3,6
France	8,4	3,2
Portugal	6,4	21,4
Hambourg	4,6	—
Divers	3,9	—

Le Maranhão exportait du coton, du riz, des peaux et quelques drogues comme du baume, de l'ipéca-cuanha et de la vanille d'une qualité médiocre.

(37) Celso Furtado, *The Economic Growth of Brazil. A Survey from colonial to modern times*, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 99.

(38) CC Saint Louis de Maranhão, t. 1, p. 72.

(39) *Ibid.*, t. 2, p. 13, 17, 21, 29.

(40) *Ibid.*, t. 2, p. 20.

(41) AN F¹² 2699.

La position du commerce français à Belém était plus importante que celle de São Luis. Cette province fournissait du cacao, qui n'était pas cultivé en quantité suffisante dans les colonies françaises et qui, par conséquent, ne pouvait pas concurrencer le cacao colonial.

Le volume des exportations à destination de la France d'un total de 691 568 Francs en 1843, se répartissait de façon suivante : cacao 579 799 frs, soit 84 %, caoutchouc 51 772 frs, copahu 25 326 frs et rocou 11 800 frs (42).

Les augmentations des tarifs douaniers au Brésil en 1844 n'avaient pas touché le volume des importations et exportations de Belém entre 1843 et 1847 (Annexe 4). La cause était la variété des produits de Pará, qui était appropriée à chaque nation. Les Américains exportaient le caoutchouc, les Anglais les châtaignes, les Portugais le riz et les Français le cacao. Toutes les autres provinces du Brésil, qui possédaient seulement un ou deux produits principaux, étaient beaucoup plus dépendantes, comme par exemple de Maranhão qui était dans une grande détresse, à cause de la baisse du coton en Europe (43) dans les années 40.

II. — Analyse du commerce extérieur du Brésil 1844/45 (d'après van der Straten-Ponthoz).

Les pays importateurs peuvent être divisés en trois groupes (44) :

<i>Premier groupe</i>	%
1. Grande-Bretagne et ses possessions	53,3
2. La France et ses possessions	13
3. Les Etats-Unis	10
4. Le Portugal et ses possessions	8
	<hr/>
	84,3
<i>Deuxième groupe</i>	
5. Les villes hanséatiques	4,8
6. Les Etats de la Plata	3
7. La Belgique	1,5
8. L'Espagne et ses possessions	1,3
9. Les Etats Autrichiens	0,8
	<hr/>
	11,4
<i>Troisième groupe</i>	
10. Les Etats sardes	0,6
11. La Suède et la Norvège	0,5
12. Divers ports d'Italie	0,4
13. La Hollande et ses possessions	0,2
14. Les Deux-Siciles	0,2
15. Le Chili	0,1
16. Le Danemark	0,1
17. Divers ports de la Baltique	0,1
18. La Russie	0,1
19. Divers ports de l'Océan Pacifique	0,1
20. Ports non dénommés (Asie, Indes comprises)	1,6
21. Pêche	0,4
<i>Récapitulation</i>	
I. Premier groupe	84,3 %
II. Deuxième groupe	11,4 %
III. Troisième groupe	4,3 %
	<hr/>
	100 %

(42) CC Belém, t. 1^h^{is}, p. 91.

(43) AN F¹² 2698 B.

(44) Van der Straten-Ponthoz, *Le budget du Brésil*, Bruxelles, 1854, t. 2, p. 98.

L'analyse nous montre que la Grande-Bretagne, qui effectuait à elle seule la moitié des importations, avait une position suffisamment importante sur le marché brésilien pour imposer ses conditions.

Les exportations du Brésil se composaient surtout de café et de sucre soit 67,5 % du volume global (45). Le coton des Etats-Unis n'avait guère de concurrence, tandis que le café et le sucre du Brésil étaient concurrencés par les produits des colonies anglaises, françaises et hollandaises. Le Brésil donc pouvait concurrencer les produits coloniaux privilégiés par les pays européens seulement par une baisse de ses prix, mais il était aussi obligé de chercher d'autres débouchés pour ses produits, par exemple les pays n'ayant pas de colonies, comme les Etats-Unis et l'Europe centrale.

Exportation des deux principaux produits café et sucre en 1844/45 (46)
(en francs)

Pays de destination	café	sucre	total
Etats-Unis	20 796 959,81	1 373 779,29	22 170 000
Villes hanséatiques	8 733 876,37	3 675 650,40	12 409 000
Angleterre	8 028 330,74	8 339 315,47	16 367 000
Belgique	4 116 367,05	—	4 239 000
France	2 780 473,36	—	3 722 000
Autriche	2 195 036,84	6 662 446,92	8 857 000
Suède et Norvège	1 219 786,90	1 883 810,24	3 103 000
Danemark	1 178 100,24	1 182 939,08	2 361 000
Portugal	674 915,74	4 463 226,55	5 138 000
La Plata	—	2 831 054,62	2 831 000
Sardaigne	—	2 400 922,74	2 400 000
Autres destinations	1 770 721,80	9 320 859,81	10 031 573
Totaux	51 494 568,85	42 134 005,12	93 628 573

La classification des pays acheteurs avec ou sans colonies est très intéressante. Les pays possédant des colonies comme l'Angleterre, l'Espagne, la France, la Hollande et le Portugal avaient une participation de 24,4 % sur le café et le sucre à l'exportation, par contre les 3/4 restant étaient exportés aux pays n'ayant pas de colonies, c'est-à-dire aux Etats-Unis, aux Villes hanséatiques, à l'Autriche, la Baltique, à la Belgique, au Chili, au Danemark, aux Deux-Siciles, au Pacifique, à la Plata, la Prusse, la Russie, la Sardaigne, la Suède, la Norvège et ainsi qu'à d'autres pays.

D'après le résultat de son bilan d'exportation le Brésil avait essayé de tirer des conséquences de politique économique. Il voulait, par exemple, donner des droits privilégiés à la Prusse ou plutôt à l'Association douanière, mais d'autres raisons et les réformes douanières d'Angleterre rendirent superflues ces considérations. La position de l'Angleterre sur le marché brésilien était trop forte et l'Association douanière ou la Prusse trop faibles pour la contrebalancer. Depuis 1842, l'Angleterre était le premier exportateur du sucre. Mais aussi les intentions du Brésil furent contrariées par l'augmentation de la production du sucre de betterave en Europe centrale. Le Brésil avait des problèmes sérieux pour équilibrer ses importations et ses exportations. Il était débiteur de 56 millions de francs à l'Angleterre et de 14 millions à la France et d'autres sommes à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal et à divers ports d'Italie, soit un total, en 1844/45, de 72 866 964 francs (47). D'autre part les Etats-Unis, l'Autriche et les Villes Hanséatiques lui devaient 24 millions de francs — la Suède — Norvège, Danemark, Belgique, Prusse, Sardaigne, la Plata ainsi que d'autres pays lui devaient 18 millions de francs soit pour le Brésil un solde négatif de 29 900 000 francs. Les fraudes sur les métaux et pierres précieuses diminuaient ce solde négatif, mais ces valeurs n'ont pas été prises en compte par les statistiques. Toutefois il ne faut pas oublier que la fraude à l'importation n'était pas négligeable, mais malgré tout, le Brésil s'accable chaque année

(45) *Ibid.*, p. 198-201.

(46) *Ibid.*, p. 198-199, 213, 215.

(47) *Ibid.*, p. 216.

de plus en plus de dettes, car l'exportation était insuffisante pour qu'il puisse équilibrer son bilan. Ce déficit, bilan de 1844/45, a été estimé à environ 30 000 000 de Frs et celui des cinq années précédentes, à partir de 1839, a été de 37 000 000 en moyenne par an (48).

CONCLUSION

Le commerce extérieur français, surtout celui d'Outre Mer, a été anéanti en 1815 et il fallait le réorganiser. La Restauration essaya de rétablir l'ancien système colonial avec les colonies restantes. Le résultat de cet essai est le système douanier après 1814. Mais toutes les possibilités qui s'ouvraient à la France dans le commerce avec l'Amérique Latine et spécialement avec le Brésil ne furent pas épuisées, car la Restauration, comme Horace Say remarquait, rêvait du passé et restait aveugle pour le futur. A cause du système douanier, les deux principaux produits du Brésil — le café et le sucre — étaient victimes en France de mesures discriminatoires et il fallait en transiter ou réexporter la plupart.

Les exportations surpassaient toujours les importations et il fallait solder par des paiements internationaux. Le système restrictif rendait plus cher les frêts. Quand on commençait à charger du palissandre, dans les années 30, les frêts baissaient de 40 %.

Après l'expiration du traité anglais en 1825, toutes les nations, par des traités de la nation la plus favorisée, furent mis sur le même pied, et on peut considérer le marché brésilien comme marché de comparaison de l'industrialisation des nations. Tandis que le Brésil ouvrait son marché à toutes nations à des conditions égales, quelques pays ayant des colonies discriminaient les produits brésiliens.

Annexe 1

Exportation de la France au Brésil 1827-1856 en pourcentage (1)

	Commerce général			Commerce spécial		
	1827 à 36	1837 à 46	1846 à 56	1827 à 36	1837 à 46	1847 à 56
tissus de coton	17,5	29,4	28,1	7,8	7	15,5
tissus de soie	19,9	19,7	15,4	21,5	20,8	13,9
tissus de laine	2,1	4,2	9,6	2,5	5,6	10,8
peaux préparées et ouvrées	9,7	10,1	5	12,7	17	7,2
papier, carton, livres et gravures	2,3	3,3	4,2	2,6	5	6,1
mercerie et boutons	1,9	2	2,9	2,3	2,9	3,9
effets à usage	0,8	0,9	2,9	1,0	1,4	3,9
poterie, verres et cristaux	2,8	2	2,7	3,4	3,1	3,9
vins	12,7	4,6	2,5	15,6	7,4	3,7
beurre salé	0,6	2,6	2,2	0,7	4,5	3,4
parfumerie	2,2	1,6	1,8	2,7	2,7	2,7
armes	1,1	1,2	1,8	0,1	0,6	0,1
autres articles	26,4	18,4	20,9	27,1	22	24,8
Totaux	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0

(1) *Tableau décennal du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères, 1847 à 1856, première partie.* Paris, 1858, p. 44-45.

(48) *Ibid.*, p. 229.

Annexe 2
Importations de la France du Brésil 1827-1856 (1)
(en %)

	Commerce général			Commerce spécial		
	1827 à 36	1837 à 46	1847 à 56	1827 à 36	1837 à 47	1847 à 56
Café	13,5	30,3	41,2	4,1	16,3	22,6
Sucre brut et étranger	6,8	9,5	19,9	0,4	7,2	30,4
Peaux brutes	22,9	24,3	15,3	27,2	25,8	13,1
Cacao	3,8	6,1	6,5	4,7	8,7	10,2
Coton en laine	35,8	12,6	3,6	45,7	18,3	5
Tabac en feuilles	—	0,1	3,1	—	—	4,2
Bois d'ébénisterie	1,0	2,9	2,8	0,9	4,5	4,2
Caoutchouc brut ou gutta percha	0,3	1,6	1,4	0,5	2,1	2,4
Cendres et regrets d'orfèvre	1,1	4,4	1,1	1,5	7	2
Cuivre pur	1,6	3,5	0,5	2,3	5,2	0,7
Autres articles	13,1	4,7	4,6	12,7	4,9	5,2
Totaux	100	100	100	100	100	100

(1) Tableau décennal 1847 à 1856, Première partie, Paris 1858, p. 44-45.

Annexe 3
Commerce français à Bahia
(en francs)

Années	Importations françaises	% du commerce total	Exportations françaises	% du commerce total
1820 ⁽¹⁾	1 525 000	—	1 671 000	—
1821 ⁽²⁾	1 781 183	—	1 948 900	—
1822 ⁽³⁾	909 000	—	486 000	—
1823 ⁽⁴⁾	257 000	—	—	—
1824 ⁽⁵⁾	1 231 000	—	1 660 000	—
1825 ⁽⁶⁾	2 001 000	—	1 396 000	—
1826 ⁽⁷⁾	2 230 000	—	1 541 000	—
1827 ⁽⁸⁾	852 000	—	1 185 500	—
1828 ⁽⁹⁾	1 561 600	—	1 156 986	—
1834 ⁽¹⁰⁾	3 748 732	13	—	—
1835 ⁽¹¹⁾	3 485 937	10,8	—	—
1836 ⁽¹²⁾	3 491 132	12,3	—	—
1837 ⁽¹³⁾	1 764 557	6,3	—	—
1838 ⁽¹⁴⁾	1 842 409	6,1	—	—
1839 ⁽¹⁵⁾	2 089 806	7,7	—	—
1840 ⁽¹⁶⁾	2 669 048	10,2	—	—
1841 ⁽¹⁷⁾	2 766 448	10,8	1 300 000	7,1
1847 ⁽¹⁸⁾	3 521 973	10,7	589 141	2,2

(1) CC Bahia, t. 1, p. 90.

(2) à (9) CC Bahia, t. 1, p. 279, 342, t. 2, p. 90-97, 167, 223.

(10) à (17) CC Bahia, t. 4, p. 239 et AN F¹² 2699 Annexe 1.

(18) CC Bahia, t. 5, p. 135-138.

Annexe 4

Valeurs moyennes des Importations et Exportations de Belém de 1843-1847

	Importations en frs	%	Exportations en frs	%
France	521 011	14,00	726 933	18,00
Angleterre	539 865	14,50	433 499	10,90
Etats-Unis	1 110 890	29,90	1 047 260	26,40
Portugal	713 990	19,20	884 754	22,30
Villes hanséatiques	151 794	4,10	233 854	5,80
Divers	112 212	3,00	229 629	5,70
	570 244	15,00	439 444	10,90
Totaux	3 720 006	100	3 995 373	100

(1) CC, Belém, t. 1^{ère}, p. 206, cf. aussi Monteiro Baena, Antonio Ladislak, *Ensaio corografico sobre a provincia do Pará*, Pará 1839, p. 207-210, 218 et Luiz Cordeiro, *O estado do Pará. Seu commercio et industrias de 1719 à 1820*, Pará - Belém, 1920, p. 14, 15, 126 et l'annexe.

INTERVENTIONS

M^{lle} Westphalen. — I) Quero lembrar a existência e a importância das fontes consulares existentes no Arquivo Histórico de Itamaraty, sobre as quais existem já catálogos publicados.

II) De outro lado recordaria que as embarcações francesas que, no período, aparecem em relação ao porto de Paranaguá estão ocupadas no transporte de erva-mate para o Rio-da-Prata. A década de 1840 é, aliás, particularmente assinalada pela presença de navios de nacionalidade francesa. Entretanto, não era uma navegação direta. Em geral os navios franceses aportavam no Rio de Janeiro, com artigos de importação e prosseguindo viagem ao Prata, completavam suas cargas, com erva-mate de Paranaguá.

M. Schneider. — Sur plus de 1 020 navires qui sont entrés et sortis du Havre pour le Brésil, j'en ai trouvé seulement un qui allait à Paranaguá. Les navires se servent de Paranaguá comme port d'escale sur leur route vers Santiago.

M. Martinière. — A partir du cas particulier d'Horace Say et de son expérience personnelle au Brésil peut-on percevoir, d'une part, l'existence de rapports privilégiés entre l'école des « économistes libéraux » et les milieux commerçants du Havre et, d'autre part, évoquer dans quelle mesure le commerce franco-brésilien a été un centre de conflits entre les « libéraux » et les classes dirigeantes de la Restauration et de la Monarchie de Juillet ?

M. Schneider. — C'est une très intéressante question que vous me posez là. Je suis resté plus d'une année au Havre; malheureusement, cette ville ayant été détruite pendant la guerre, je n'ai rien pu trouver aux Archives. Je n'ai pas trouvé, non plus, d'archives privées pour le Brésil.

M. Stols. — J'ai noté qu'une partie très appréciable du commerce belgo-brésilien se faisait à plusieurs moments par le port du Havre. Comment pouvez-vous éventuellement calculer cette participation dans l'ensemble des exportations brésiliennes et françaises ?

M. Schneider. — Faire un tel calcul serait beaucoup trop difficile.

M. Stols. — On pourrait peut-être le calculer avec les papiers de la Douane...

M^{me} Mattoso. — Nous possédons des documents que nous avons préservés l'an passé de l'incendie. Nous avons effectivement trouvé une bonne série de documents d'importation de marchandises au port de Salvador, durant cette époque. Ils vont du courant de l'année 1845 jusqu'à la fin du siècle. Je pense qu'il

serait possible de dépouiller cette documentation, qui est énorme d'ailleurs, et d'arriver à faire une discrimination entre ce qui est français, belge ou suisse.

M. Stols. — Les produits belges sont souvent connus comme produits français....

M. Schneider. — Il est très difficile d'établir une différenciation car une partie de ces marchandises passe par Gênes; cependant la plus grande partie passe par le Havre.

M. Lévy-Leboyer. — Y a-t-il un marché pour les produits français au Brésil? En France il n'y a pas de consommation suivie pour le sucre brésilien, le coton et, par suite de concurrence, le café. Les articles de luxe, suisses, français ou belges, sont-ils reçus au Brésil et le marché peut-il s'accroître?

Enfin comment se règle la balance des paiements? Dans le cas de la France, est-ce que les Français ont une balance équilibrée avec les ports brésiliens, est-ce qu'ils emportent des espèces ou des produits de charge vers d'autres territoires, ou bien descendent-ils vers le Sud pour aller chercher un chargement avant de rentrer en Europe?

M. Schneider. — Désormais la structure a changé, le coton a été substitué au sucre et le sucre ne pouvait pas entrer en France. Le dilemme c'est toujours, pour les marchandises françaises, le frêt de retour.

M. Kellenbenz. — Je crois qu'il serait nécessaire d'étudier tout le système des routes maritimes...

M. Mauro. — Je voudrais simplement signaler qu'un certain nombre de recherches ont été faites sur le trafic de la France avec l'Amérique Latine au 19^e siècle; ce sont des mémoires de maîtrise de Paris X. Il serait certainement très intéressant de confronter ces études avec celle de Monsieur Schneider; cela pourrait éclairer certaines choses, encore que ces travaux portent plus sur la seconde moitié du 19^e siècle que sur la première.

DONNÉES STATISTIQUES SUR LE SYSTÈME ROUTIER HAMBOURG-TERRE-NEUVE-BRÉSIL (PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE)

M. Hermann KELLENBENZ

Université de Nuremberg

I

Dès le commencement des découvertes la navigation vers les eaux de Terre-Neuve (New Foundland, Neufundland) a joué son rôle. Les « banks » de la zone côtière entourant la « Tierra de los bacallaos » étaient d'une richesse particulière. Ils n'offraient pas l'or et l'argent que les « conquistadores » cherchaient au Mexique et sur les hauteurs des Andes, mais ils abondaient en poisson dont on avait tant besoin dans les ports de l'Europe méridionale, et les bateaux des Français, des Portugais, des Espagnols et des Anglais rivalisaient dans cette navigation. Le sel, nécessaire à la conservation du poisson donnait l'avantage à ceux qui disposaient de cette marchandise le plus facilement, c'est-à-dire aux Français et aux Portugais. Mais déjà vers 1600, conséquence des conflits entre le système anglais et le monde hispano-portugais, les Ibériques devaient céder; ils laissèrent le champ libre aux Anglais et aux Français, et c'étaient particulièrement les Anglais qui, obligés de se procurer du sel, ont développé un système triangulaire ou multiangulaire de navigation, dans lequel les ports ibériques et méditerranéens et en plus le monde antillais gardaient leur place comme débouchés. Ce système routier est bien connu et c'est particulièrement Harold Innis qui l'a décrit pour l'époque qui va jusqu'au commencement du XIX^e siècle (1).

II

Avec les transformations que le monde atlantique subit pendant les décennies entre la fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle, le système routier dans lequel étaient encadrées les régions de pêche du « cod », s'élargit. Les bateaux partant des « provinces maritimes », ne cherchaient pas seulement les ports des Caraïbes, mais ils allèrent plus loin jusqu'au Brésil et jusqu'à Rio de la Plata, et en allant au Nord américain, ils ne partaient plus seulement des ports français ou anglais, mais aussi de la Mer du Nord et de la Baltique. Beaucoup d'entre eux venaient de Hambourg et c'est justement Hambourg qui nous intéresse ici.

Pendant un voyage, en 1968, j'ai eu l'occasion de faire des recherches aux archives et bibliothèques

(1) Harold A. Innis, *The cod fisheries*, New Haven, 1940.

des ports les plus importants des Provinces Maritimes, comme à Terre-Neuve et à Ottawa. J'ai obtenu à St. John's et à Halifax les résultats les plus intéressants. Ici je me bornerai aux résultats de St. John's, principal port de New Foundland.

C'est à partir de 1823, que Hambourg entre en scène. Il y a déjà eu en 1819, un bateau partant pour Terre-Neuve, mais la série continue commence, selon la documentation de la douane de Hambourg, en 1823 (2).

Quel était le fond politique et économique de ce changement ? Il faut se rendre compte que l'occupation principale, la pêche à la morue, était une occupation saisonnière; pour cette raison, la population résidante de l'île a été pendant tout le XVIII^e siècle assez limitée. En 1774, le nombre d'habitants était d'environ 12 000, mais la prospérité, dont la pêche jouissait, a attiré, vers la fin du XVIII^e siècle des immigrants, particulièrement d'Irlande. Vers 1804, le nombre d'habitants était de 20 000. En 1814/15, plus de 11 000 immigrants arrivaient du Sud de l'Irlande. La plupart gagnaient leur vie comme pêcheurs, marins, tandis qu'à St. John's et dans les ports de la Conception Bay, les pêcheurs de haute-mer devinrent, avec succès, des marchands. Ils organisaient aussi la chasse au phoque, exportaient la morue séchée, l'huile de poisson, la peau de phoque et importaient les marchandises nécessaires à la vie, à la pêche, à la chasse au phoque et à l'armement des bateaux.

Quelles sont les sources sur lesquelles se fonde l'étude suivante ? Pendant mon séjour à St. John's, j'ai eu la bonne chance de copier des notices qui ont été publiées, dans les journaux locaux, sur les bateaux qui sont venus du Nord de l'Europe, particulièrement de Hambourg, inclus les ports de destination. Mon séjour était trop court pour terminer ce travail, mais j'ai eu le bonheur, qu'à l'Université de St. John's, un collègue d'origine allemande, le professeur Bassler, fasse faire pour moi, par un de ses assistants, M. Chaulk, le tableau suivant des journaux disponibles :

1827-1829	: The Public Ledger
1830-1835	: The Royal Gazette
1836-1838	: The Star and Conception Bay Journal
1839-1840	: The Star and Conception Bay Journal
	The Sentinel and Conception Bay Adviser
	The Public Ledger
	The Star and Conception Bay Journal
1842	: The Public Ledger
1843	: The Public Ledger
	The Star and Conception Bay Adviser
1844	: The Public Ledger
	The Sentinel and Conception Bay Adviser
1845	: The Public Ledger
	The Sentinel and Conception Bay Adviser
	The Weekly Herald and Conception Bay General Adviser
1846	: The Newfoundlander
	The Weekly Herald and Conception Bay Adviser
1847	: The Public Ledger
	The Weekly Herald and Conception Bay General Adviser
1848	: The Newfoundlander
	The Weekly Herald and Conception Bay General Adviser
1849-1850	: The Public Ledger
	The Weekly Herald and Conception Bay General Adviser

(2) Mon assistant Otto Ernst Krawehl m'a procuré la documentation sur Hambourg.

Malheureusement les notices ne sont pas complètes, et aux dépôts accessibles des archives d'Etat de New-Foundland je ne trouvai pas de papiers de douane qui aient pu compléter ces notices. Néanmoins, les notices ont été complétées grâce aux études de mon assistant Otto-Ernst Krawehl, qui prépare sa thèse sur les relations commerciales entre Hambourg et l'Angleterre dans la première moitié du XIX^e siècle. Il a mis à ma disposition ses copies du « Staatssarchiv Hambourg » de la section « Zoll und Akzisewesen » pour les années 1819 jusqu'à 1849 et de « Archiv der Zolljacht » pour l'année 1850. En plus il a copié le Public Record Office de Londres pour les années 1832-1838.

Une quatrième source serait la documentation des ports du Brésil. Ici, je ne suis pas encore au bout de mes recherches, j'ai seulement eu l'occasion de copier les notices publiées dans une partie des journaux à Recife et à Bahia.

III

Dans les sources trouvées à St. John's, on a les indications suivantes (1) :

- nom et type du bateau,
- nom du maître,
- port de départ et date de l'arrivée à Terre-Neuve,
- date du départ,
- port de destination et chargement.

Pour une série de bateaux mentionnés à la fin d'une année, les dates sur la *Ausklasierung* manquent. Le caractère de ces dates montre qu'il s'agit de brèves notices de presse sur le mouvement des bateaux, connu de chaque port de mer, en général sans caractère officiel. Pour cette raison, des considérations méthodologiques suggéraient de compléter ce groupe de sources par d'autres qui se trouvent à Londres et à Hambourg. Le « Public Record Office » de Londres offre les registres de bateaux du Consulat Général de Hambourg. Malheureusement on les a seulement de la correspondance du Consul Général Canning des années 1832-1838 (3). Chaque maître quittant un port étranger était obligé de se présenter chez le consul résidant dans ce port. Le caractère officiel de ces registres en fait un moyen de contrôler l'exactitude des notices de St. John's. Les registres donnent la provenance des bateaux arrivés à Hambourg et leur destination, et pour cette raison il est possible de compléter les notices de St. John's. Naturellement on trouve seulement des bateaux anglais dans ces registres, mais pendant ces décennies c'étaient seulement des bateaux battant pavillon anglais qui pouvaient faire la navigation de Terre-Neuve. En ce qui concerne l'exactitude des notices de St. John's, encore quelques remarques. Elles se réfèrent partout au port principal de St. John's; dans quelques cas seulement les ports Harbour Grace, Carbonear, qui sont situés à la Conception Bay, sont mentionnés. Les ports plus au nord et les places de la côte méridionale manquent. Certainement, ces années là, ils ont été rarement visités par des bateaux venant de Hambourg. Il y a aussi des cas où une partie des bateaux faisant la route transatlantique furent pris pendant la saison de pêche pour des voyages de pêche ou pour des voyages de St. John's aux places de la côte plus petites, pour y charger.

Il y a donc plusieurs lacunes dans la source de St. John's. Nous l'avons déjà mentionné : pour un nombre considérable de bateaux, les données sur le départ ne sont pas mentionnées. La comparaison avec les registres officiels de Hambourg, qui sont plus exacts que le nombre total de bateaux allant de Hambourg à Terre-Neuve pour les années de 1832 à 1835 (années pour lesquelles une comparaison est possible) est beaucoup plus grand que le nombre indiqué dans la source de St. John's. Ce résultat est confirmé quand on ajoute les chiffres qui se trouvent dans les registres de navigation (Schiffahrtsbücher)

(3) FO 33 - 32 jusqu'à 87.

qui ont été gérés par les autorités hambourgeoises. Il y a aussi des différences entre les listes de Hambourg et les registres du consulat général anglais, mais les deux sources montrent bien la navigation entre Hambourg et Terre-Neuve comme l'indiquent les notices de St. John's.

Quelques bateaux qui apparaissent dans les listes de St. John's comme venant de Hambourg, ne sont pas mentionnés à Hambourg comme allant à Terre-Neuve, ni à un port anglais (1832 = 1, 1833 = 4, 1834 = 1, 1835 = 3 bateaux). Il y a une autre difficulté concernant l'identification des bateaux. Cette identification est souhaitable quand il s'agit de constater les voyages répétés de certains bateaux. L'identité est donnée quand le nom du bateau et le nom du maître se répètent. Dans d'autres cas le tonnage du bateau peut servir de pièce d'identité.

TABLEAU 1
Nombre de bateaux au départ de Hambourg pour Terre-Neuve (1819-1850)

	Spalte 1	Spalte 2	Spalte 3	
			Hbt	Altona
1819	1			
1820				
1821				
1822				
1823	2			
1824	7			
1825	20			
1826	49			
1827	62		46	4
1828	36		24	2
1829	29		22	1
1831	30		28	
1831	23		24	
1832	29	30	21	
1833	55	62	35	3
1834	59	63	39	2
1835	69	72	36	
1836	58	68	11	
1837	76	93	10	
1838	76	99	10	2
1839	63		9	
1840	50		8	
1841	38		30	1
1842	37		30	
1843	26		29	1
1844	35		35	
1845	28		33	
1846	27		24	
1847	12		12	
1848	20		12	
1849	23		28	
1850	28		32	1

Sources :

Colonne 1 : Archives de Hambourg, Etats de douane et d'octroi, G G 2, tome 6 (1819) jusqu'à tome 36 (1849).

Archives de Hambourg, Archives de la douane maritime, V A 1 b, tome 1 (1850).

Colonne 2 : Londres FO 33 - 72, jusqu'à 87 (1832-1838).

Colonne 3 : divers journaux de Terre-Neuve (1827-1850).

TABLEAU 2
Nombre de bateaux partant des ports d'Europe du Nord pour Terre-Neuve (1827-1850)

	Hambg.	Altona	Bremen	Copenhague	Danzig	Memel	Archangelsk	Total
1827	46	4			3			53
1828	24	2			3			29
1829	22	1			1			24
1830	28	4		1	1			34
1831	24				1			25
1832	21				1		1	23
1833	35	3			4			42
1834	39	2	1	7	1	1		51
1835	36			14				50
1836	11			2				13
1837	10	2		1				11
1838	10			2				14
1839	9			3	1			13
1840	8	1		2				10
1841	30			9				40
1842	30	1		7				37
1843	29			10				40
1844	35			12				47
1845	33			10				43
1846	24			9				33
1847	12			8				20
1848	12			13				25
1849	28			10				38
1850	32	1		6				39

Sources : divers journaux de Terre-Neuve.

La valeur des données de la source numéro 1 consiste en ce que cette source mentionne les ports de départ et dans la majorité des cas les ports de destination; avec ça il est possible de prendre les bateaux qui sont venus de Hambourg ou d'un autre port nord européen et les grouper selon leurs directions de destination. Ainsi on découvre des routes triangulaires et pluriangulaires dans lesquelles Hambourg ou d'autres ports nordiques et Terre-Neuve représentent deux coins. Le fait que ces routes ont été utilisées par plusieurs bateaux et que dans quelques cas le même bateau a fait ce voyage triangulaire ou multiangulaire montre que c'étaient des systèmes de routes avec certaines interdépendances entre les ports, fait qui permet des conclusions sur l'existence d'un réseau de relations d'entrepreneurs bien organisés.

Les ports de départ.

La majorité des bateaux venait de Hambourg. Dans quelques cas Altona est mentionnée. Une distinction précise entre les bateaux qui chargeaient à Hambourg et ceux qui chargeaient à Altona serait souhaitable, car Altona était le port concurrent sous la domination danoise, mais cette distinction est impossible à faire, car certains maîtres chargeaient à Altona et ne faisaient leur déclaration (*Abmeldung*) qu'à Hambourg chez le Consul Général. Il y a quelques bateaux qui venaient de Brême sur lest ou avec des briques pour charger à Hambourg pour Terre-Neuve. Un de ceux-ci, le « *Dolphin* » allait en 1836 et 1837 de Hambourg au Brésil par Guernesey.

Quelquefois on trouve Danzig, Memel ou Prusse comme port de départ pour Terre-Neuve. Ici

TABLEAU 3

*Nombre de bateaux venant d'un port d'Europe du Nord pour Terre-Neuve
et nombre de ceux continuant leur voyage pour un autre port de destination (1827-1850)*

	1827	1828	1829	1830	1831	1832	1833	1834	1835	1836	1837	1838	1839	1840	1841	1842	1843	1844	1845	1846	1847	1848	1849	1850
Labrador												-1		-2										
Montreal						1	1								-1									
Trois Rivières																								
Quebec	2 ¹	2		1	1	1	1 ¹	3 ²	-4						-2	-1	-2	-1	-3	-1		1	1 ³	-2
Métis sur Mer															-1									
Bradope (Bay)																			-1					
Bathurst							-1											-2		-1				
Miramichi (Bay)		-1			-1	-2		1 ¹	1 ¹			-1								-1	-2			-1
Chatham (+ Hbg)																1								
St. John								1		-1								-1		1				
St. Andrew's	-2	-1		-1	-1		-1		1															
Charlotte Town																					-1			
Prince Edrs. Isl.									-1															
Wallace																		1						
Pictou																								
Sydney		-1			1				1				-1		-2	-2	-3			1 ¹	-1		1 ⁴	-4
Arichat							-1																	
Halifax		2		2													2	3		1				2
New York					1		1 ¹		-2									-1						
Queenstown (Maryld)																						-1		1
Charleston																								-1
Limerick																	1							
Aingle (Bay)			-1																					
Cork			1			1						1			3	1	2	2	3	1		3		
Waterford	2						1	1	2							1				1				
Belfast																								
Grenock	1			1			2	1							1	3		3	2	1	1	1	2	3
Liverpool	3	1	3	5	3	1	2				1		4		5	1	2	1	2	3	2		2	5
Bristol	1				1														1					
Plymouth					1																			
Dartmouth	2			1																		1		
Poole					1		1			2		1		1										
London	1		1		3	1	1	1	1						1		2	3	2	1		1		3
"England"																		1						
San Sebastian							1																	
Bilbao							2																	
Viana						1									1	2								
Porto (Oporto)	4	4	2	3	1		1	10	5						6	5	2	3	2	1	1		4	
Figueira	2	3			1					-1					1	1	1		1 ¹				1	
Lisbon	1 ¹	-1				1											1		2			1	1	1
"Portugal"			1					4	1	2								-1						
Madeira Isl.				1																				
Cap Verde Isl.																								
Cadiz						1								1			2	-1				-1		
Gibraltar	4		1	1					1		1			1	2		1	1						2
Alicante										1						2						1		
Valencia															1	1		1						
"Spain"										1														
Leghorn (Livorno)	1			1							1					1						1	1	
Civita Vecclina																								
Neapel	3			1	1	1		3		1			1		2				2	1	1	1	2	4
Genna																			-1					
Ancona		1																						
"Mittelmeer"/Malta																		1			1			
Jamaica	1																							
Barbados	1			1 ¹				2							1	2	1	1		1	2	1		2
Trinidad																								
Demerara	1	1	1		1	1	1								1		1				-1			
Hacana																				1	1			
Matanizas																					2			
St. Domingo	1																							
Pernambuco	1	2	2				1	1							4	5	3	2	6	3	2	2	7	1
Bahia		1																						1
Rio de Janeiro		1																1				1		
"Brasilien"			1	4	1		1	3	2										1					
?	16	8	10	11	5	11	15	21	22	6	5	11	6	5	6	8	13	14	11	9	2	6	6	7

Sources : journaux divers de Terre-Neuve.

Remarques :

- 1) Les chiffres en index sont les chiffres de chargement lourd. Le nombre total des trajets résulte de la somme des chiffres en index écrits en grands et en petits caractères.
- 2) Les différences qu'il existe entre le nombre des arrivées (tabl. 2) et le nombre des départs (tabl. 3 a - 3 c) résultent du fait que certains bateaux sont arrivés une année et repartis l'année suivante.

TABLEAU 3 b

*Nombre de bateaux partant d'un port d'Europe du Nord pour Terre-Neuve,
et nombre de ceux qui de Terre-Neuve avaient une autre destination
(d'après les groupes de pays) (1827-1850)*

	Brit-Nordam Kolonien + U.S.A.	England Schottland Irland	Portugal Spanien Italien	Westind. In. Seln + Brit. Guayania	Brasilien	?	Total
1827	2 ³	10	15 ¹	4	1	16	48 ⁴
1828	4 ³	1	8 ¹	1	4	8	26 ⁴
1829		5 ¹	4	1	3	10	23 ¹
1830	3 ¹	7	6	1 ¹	4	11	32 ²
1831	3 ²	9	4	1	1	5	23 ²
1832	2 ²	3	3	1		11	20 ²
1833	3 ⁵	7	5	1	2	15	33 ⁵
1834	5 ³	3	17 ¹	2	4	21	52 ⁴
1835	3 ⁸	4	8	—	2	22	39 ²
1836	3 ¹	2	3 ¹			6	11 ²
1837		1	4			5	10
1838	3 ²	2				11	15
1839	3 ¹	4	1			6	11 ¹
1840	3 ²	1	2			5	8 ²
1841	3 ⁶	11	12	2	4	6	35 ⁶
1842	1 ³	6	12	2	5	8	34 ³
1843	2 ⁵	7	7	3	3	13	35 ⁵
1844	4 ⁴	10	8 ²	2	3	14	41 ⁶
1845	4 ⁴	10	11 ¹		6	11	38 ⁵
1846	3 ⁵	7	2 ¹	2	4	9	27 ⁶
1847	3 ⁴	3	3	5	2	2	15 ⁴
1848	1 ¹	5	4	2	4	6	22 ¹
1849	2 ⁸	3	10 ¹		7	6	28 ⁹
1850	3 ⁸	11	7	2	2	7	32 ⁸

Sources : divers journaux de Terre-Neuve.

Remarques : voir tableau 3 a.

l'article le plus important était jusqu'en 1870 le bois, quand la coutume sur le bois fut dérogée dans les ports anglais. Jusqu'à cette époque, on emportait le bois prussien à Terre-Neuve ou aux provinces maritimes pour le décharger et le réexporter dans la direction d'un port britannique. Le frêt était haut, mais jusqu'en 1840 cela procurait pourtant des bénéfices pour les négociants. Copenhague, comme port de départ, apparaît dans les sources de Terre-Neuve à partir de 1834 et pendant les années suivantes les provisions de Copenhague tenaient une place importante à côté de celles de Hambourg. Elles étaient meilleur marché. Une fois, en 1832, un bateau qui venait de Londres passa par la Baltique et continua son voyage à Terre-Neuve par Arkhangelsk.

Les ports de départ à Terre-Neuve.

A Terre-Neuve, en général St. John's, le port principal sur la péninsule d'Avalon, était mentionné comme port de départ; quelquefois, on trouve Carbonear ou Harbour Grace, une fois Brigus. C'étaient des ports de la Conception Bay qui était située au nord de la péninsule d'Avalon. A partir de 1833 St. John's fut toujours le port de départ. A Hambourg la destination était dans la majorité des cas « Neufundland » sans mention du port.

TABLEAU 3 c

*Nombre de bateaux partant de Hambourg (Altona excl.) pour Terre-Neuve
et nombre de ceux qui de Terre-Neuve avaient une autre destination
(d'après les pays) (1827-1850)*

	Brit-Nordain. Kolonien and U.S.A.	England Schottland Irland	Portugal Spanien Italien	Westind. In. Seln + Brit. Guayania	Brasilien	?	Total
1827	2 ³	8	12 ¹	3	1	15	41 ⁴
1828	4 ¹	1	7 ¹	1	4	6	23 ²
1829		4 ¹	4	1	3	9	21 ¹
1830	3 ¹	6	5	1 ¹	1	10	26 ²
1831	3 ²	8	4	1	1	5	22 ²
1832	2 ²	3	2	1		10	18 ²
1833	3 ⁵	7	2	1		13	27 ⁵
1834	3 ³	3	11 ¹	2	4	16	39 ⁴
1835	3 ⁷	4	4			14	26 ⁷
1836	3 ¹	2	2			5	9 ²
1837		1	4			4	9
1838	3 ²	1				8	9 ²
1839		2	1			6	9
1840	3 ¹	1	1			4	6 ¹
1841	3 ⁵	10	7	1	3	5	26 ⁵
1842	1 ³	5	10	2	4	5	27 ³
1843	2 ²	5	4	2	3	11	27 ²
1844	4 ³	8	5 ²	2	2	9	30 ⁵
1845	4 ²	8	6 ¹		6	10	30 ³
1846	2 ²	6	1 ¹	1	3	8	21 ³
1847	2 ¹	1	1	5	1	2	10 ¹
1848	1	4	2	1	3	2	13
1849	2 ⁷	2	6 ¹		5	4	19 ⁸
1850	2 ⁷	8	5	2	2	7	26 ⁷

Sources : divers journaux de Terre-Neuve.

Remarques : voir tableau 3 a.

Les ports de destination vus de Terre-Neuve.

En général on trouve cinq directions principales prises par les bateaux quittant Terre-Neuve.

1. Le premier groupe, le plus important ce sont les bateaux qui se dirigeaient vers un port de l'Europe méridionale, en particulier vers les ports du Portugal. Le plus important était Porto, ensuite Lisbonne, Viana et Figueira. En Italie c'était Naples et Livourne, en Espagne Cadiz, Alicante et Valence, mais le plus souvent Gibraltar. Ici il faut penser au fait, que les bateaux accostant à Gibraltar recevaient là des instructions pour continuer leur voyage au port de destination finale. En 1833 un bateau accostait à San Sebastian et deux autres à Bilbao, sur la côte septentrionale de l'Espagne.

Probablement la majorité des bateaux dont le port de destination n'est pas nommé à Terre-Neuve se dirigeait aussi au Sud de l'Europe, qui en tout cas était la direction la plus importante.

2. Le deuxième groupe est représenté par les voyages en direction de l'Angleterre et de l'Irlande. Laissant de côté Greenock, le seul port écossais, ce sont particulièrement les ports du Sud et du Sud-Ouest : le plus souvent Liverpool, Bristol seulement trois fois, puis Dartmouth et Poole au Sud et assez réguliè-

TABLEAU 4

Nombre des bateaux venant d'un port d'Europe du Nord pour Terre-Neuve
et de Terre-Neuve nombre de départs mensuels vers d'autres directions (1827-1835 et 1841-1850)

4a	Südeuropa													
Monat	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	März- juli	Aug- Febr.
1827					1	3		3	4	1	1	3	4	12
1828					3			2	2	1	1		3	6
1829									1	2	1			4
1830								1	3		2			6
1831					2			1	1				2	2
1832								1			2			3
1833					1			1	1	2			1	8
1834	4			2	1			4	4	2	1	3	3	11
1835					1			4	1	1	1	1	1	9
1836	2													
1841							2	7				2		11
1842					1	1		3	3	2	2	2	2	10
1843					1	1		2	1	1	2	1	1	6
1844					1	1			4	2		2	2	6
1845						3		2	2	3	1	3	3	9
1846	1								1	2				3
1847						1		i			1	1	1	2
1848							1	1	1	1	1	1		4
1849						1	1	1	3	2	2	1	1	9
1850			1					3	2	1	1	1	1	7

4b	Grossbritannien + Irland													
Monat	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	März- juli	Aug- Febr.
1827						2	2					4	4	4
1828						1							1	
1829						2						1	2	1
1830					1	2			1		3		3	4
1831					2	1	1		4			1	4	5
1832						1	1						2	
1833						4					1	1	4	2
1834							2						2	
1835												1		2
1836	1													
1841					2	2	1			2			5	2
1842								1	1			2		4
1843							1	1			1	1	1	3
1844						2	1	1	3		1		3	5
1845						5	1				2		6	2
1846						1		1		1	1	1	1	4
1847						1				1		1	1	2
1848								2						2
1849							1			2			1	2
1850						4		1		1	4	1	4	7

4c	Brasilien													
Monat	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	März- juli	Aug- Febr.
1827												1		1
1828					1			3					1	3
1829						1						1	1	1
1830							1	1			2			4
1831								1						1
1832														
1833								1	1					2
1834					1			4		1		1	1	3
1835								1				1		2
1841							1			1	2			4
1842								2			1	2		5
1843								1			1			3
1844	1									2	2	2		4
1845						1			2	2	1		1	5
1846						1						1		3
1847	1	1										1		3
1848	2											1		2
1849	1			1		1	1			3	1	1	2	6
1850				1								1	1	1

4d	Brit. Nordam. Kolonien + U.S.A.													
Monat	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	März- juli	Aug- Febr.
1827					1	2	2						5	
1828						1	1	1	2	1	1		2	5
1829						1							1	1
1830	1					1	1				1		2	1
1831						2	1		1	1			3	2
1832						2	1		1				3	1
1833						3	3			1			6	1
1834					3	1	2	1			1		6	2
1835					1	2	1	1	3	2			4	6
1841						2	2			1	1		4	2
1842					1	1			1				2	1
1843					1		1	1		2			2	3
1844						2	3			1	1		5	3
1845	1					4	1						5	
1846					2	1	1	1	1	1		1	4	4
1847					1	1			1			1	2	3
1848		1				1							1	
1849					3	4	1			1		1	8	2
1850					1	4				3			5	3

Sources : divers journaux de Terre-Neuve.

rement Londres, mais moins souvent que Liverpool. Les ports irlandais mentionnés le plus souvent sont Cork et Waterford.

3. Le troisième groupe sont les bateaux qui se dirigeaient vers les ports des Caraïbes, en majorité ceux sous la domination de la Grande-Bretagne, en première place la Barbade. Nous incluons ici Demerara en Guyane, parmi les autres on trouve St. Domingue (1827 : 1 bateau), La Havane (1846 : 1, 1847 : 1) et Matanzas (1847 : 2).

4. Le quatrième groupe sont les bateaux qui se dirigeaient vers le Brésil. Ce sont ceux qui intéressent le plus ici : Ces voyages ont été faits assez régulièrement. La destination préférée était « Pernambuco » c'est-à-dire Recife. Quelquefois on trouve Bahia et Rio de Janeiro ou simplement Brésil.

5. Un dernier groupe est représenté par les bateaux accostant à un des ports de l'Amérique du Nord britannique; parmi eux Québec et Montréal sont énumérés, plus rarement la baie de Miramichi, St. Andrew's en Nouveau-Brunswick, Sydney et Halifax en Nouvelle-Ecosse. Parfois la destination est New-York.

Analyse des chargements expédiés.

Pour l'Europe méridionale on a, en général, exporté le « cod » séché ou salé, et quelques bateaux sont allés sur lest.

Les ports anglais ou irlandais ont reçu du foie de « dorsh » et de l'huile et des peaux de phoque particulièrement, en plus du « cod » ou d'autres poissons; en outre, on peut supposer que les poissons qui sont allés à Dartmouth et Poole ont été réexportés vers une autre destination, probablement en Europe méridionale.

Dans les voyages vers les îles Caraïbes et dans la direction de Demerara, le « cod » prédomine encore une fois, à côté d'autres poissons et d'huiles de poissons. Demerara reçoit aussi des vivres et c'est le cas aussi de Matanzas.

Le Brésil reçoit quasi exclusivement du « cod », seulement une fois, en 1827, des tuiles sont mentionnées.

Une grande partie des bateaux qui continuaient en Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick, de même à Québec et, en partie, à New York partaient sans charger à St. John's. Une autre partie emportait des marchandises européennes ou des produits de la pêche de Terre-Neuve.

La pêche et la chasse aux phoques dépendaient des changements de saisons. Pour cette raison les départs de St. John's se faisaient eux aussi selon ces conditions saisonnières. Cela se montre particulièrement avec les voyages en Europe méridionale, aux îles des Caraïbes et au Brésil.

Les expéditions de poissons séchés se faisaient particulièrement entre août et décembre, en quelques cas aussi au mois de mai, tandis que les chargements de peaux et d'huile de phoque ou de dorsh se faisaient en général au mois de juin jusqu'à mi-juillet.

Incluant les départ au mois de juillet on peut déduire que la majorité des bateaux, partant en automne et dont la destination n'est pas mentionnée, se dirigeait soit vers l'Europe méridionale ou soit vers le Brésil. Une telle considération permet donc de supposer que la majorité des bateaux qui partaient de Hambourg pour la Terre-Neuve, participaient aux voyages triangulaires Hambourg - Terre-Neuve - Europe méridionale ou Hambourg - Terre-Neuve - Brésil et touchaient Terre-Neuve pendant la deuxième moitié de l'année.

Analyse suivant les voyages de bateaux particuliers.

Les noms des bateaux faisant le voyage nous donnent la possibilité d'énoncer d'autres détails. Les sources de Hambourg nous permettent de suivre quelques bateaux. Ils nous montrent que le voyage

triangulaire Hambourg - Terre Neuve - Brésil était, pour une bonne partie, une branche du trafic Hambourg - Terre-Neuve - Europe méridionale. Suivant les sources hambourgeoises de 1832-1838 nous voyons que les bateaux « Gipsej », « Margaret » et « Madona » touchaient les ports de l'Europe méridionale et brésiliens. En outre, il y a des cas où des bateaux continuaient le voyage du Portugal pour le Brésil. Mais une autre partie des bateaux a fait le voyage triangulaire Hambourg - Terre-Neuve - Brésil exclusivement. Nous mentionnons comme exemple les bateaux « Ariel » et « Mary ».

CONCLUSION

1) Je suis parti du système triangulaire ou multiangulaire, que les gens intéressés à la pêche du *cod* ont développé jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, système comprenant particulièrement les ports ibériques, les ports méditerranéens et les ports des Caraïbes, ports qui ont fourni le sel, important pour la conservation du poisson.

2) Avec l'ouverture des ports de l'Amérique du Sud de nouveaux marchés se sont offerts pour le poisson. C'étaient particulièrement les ports de la côte brésilienne, les ports de la région sucrière. Ainsi le sucre brésilien a trouvé des débouchés intéressants en Europe du Nord, particulièrement à Hambourg, centre de redistribution le plus important. Certes, il y avait des bateaux de Hambourg, des bateaux danois et suédois au service des marchands de Hambourg, qui sont allés chercher le sucre moyennant des routes plus ou moins directes, chargeant à Hambourg des produits manufacturés et d'autres denrées pour les vendre aux ports brésiliens et emmenant du sucre et d'autres produits d'exportation brésilienne vers Hambourg.

3) Or il y a eu un autre groupe de bateaux qui s'est servi des possibilités du marché nordique européen pour les combiner avec les possibilités du marché du poisson de Terre-Neuve. Les Anglais avaient la préférence — grâce à la politique de navigation anglaise aux ports de Terre-Neuve. Il faut souligner que justement en ce temps-là la chasse au phoque s'est jointe à la pêche à la morue. Il était nécessaire d'approvisionner chaque année davantage les pêcheurs et les chasseurs de phoque. Une des possibilités était de charger les provisions, les jambons, le pain-biscuit à Hambourg et à Altona ou à Copenhague. Les poissons qu'on chargeait à Harbor Grace ou à Carbonear, on les transportait aux Antilles, à la Barbade, à Demerara, à Porto, à Lisbonne, à Viana, à Figueira, à Cadix, à Alicante, à Valence, à Naples, à Livourne, ou bien on les vendait au Brésil : au Recif, Bahia ou Rio.

4) Ce sont justement les ports brésiliens qui nous intéressent ici. Cette petite étude se base sur trois sortes de sources :

- a) les journaux qu'il y a eu à Terre-Neuve,
- b) la documentation de Hambourg,
- c) la documentation du Public Record Office de Londres.

Le quatrième groupe de documents, le groupe brésilien a été utilisé jusqu'à nos jours d'une manière fragmentaire incomplète : la documentation des journaux, la documentation des offices de douane.

5) *Les résultats.* — Les tableaux 3 b et 3 c montrent le nombre de bateaux qui se sont dirigés vers le Brésil, faisant le détour par Terre-Neuve. C'était un nombre assez limité, mais le nom des navires nous donne l'impression que ces voyages ont été faits assez régulièrement. La destination préférée était Pernambouc, c'est-à-dire Recife. Le Brésil reçut quasi exclusivement le *cod*. La pêche et la chasse aux phoques dépendaient des changements des saisons; pour cette raison les départs de St. John's se faisaient eux aussi, selon les conditions saisonnières. On peut dire que la majorité des bateaux qui partaient de Hambourg pour Terre-Neuve touchaient Terre-Neuve pendant la deuxième moitié de l'année, ceux qui continuaient dans la direction du Brésil y chargeaient le sucre pour le porter à Hambourg ou à un autre port du Sud.

6) Cette étude a été faite sur la base de la documentation de Terre-Neuve. Il y a eu un autre groupe de navires qui a touché Terre-Neuve et puis est allé à Halifax ou qui est allé directement à Halifax pour continuer au Brésil en rentrant au Nord de l'Europe.

7) Certains bateaux ont combiné la visite des ports brésiliens avec le Rio de la Plata et la côte occidentale de l'Amérique du Sud.

8) D'autre part on n'a pas seulement acheté le sucre, le café, le cacao, le coton du Brésil, mais aussi le sucre de la Havane, le coton des Etats-Unis, etc. Autrement dit, la navigation de l'Amérique du Sud s'encadre dans un réseau de routes plus vaste vers les marchés du monde — mais discuter les routes de ces marchés plus vastes serait une autre tâche.

INTERVENTIONS

M. Schneider. — Les navires français ont essayé de faire le commerce triangulaire, par exemple de Saint-Pierre et Miquelon à Bahia et retour vers Le Havre. Mais les Français ont été obligés de prendre avec eux du sel français pour conserver le poisson; or le sel français ne conservait pas aussi bien que le sel portugais. De ce fait, après deux ou trois essais, les Français ont dû abandonner ce type de commerce.

M^{me} Rau. — Reforçando o que foi dito, quero sublinhar a importância das ilhas do Cabo Verde como centro produtor e fornecedor de sal, de excelente qualidade; portanto, escala embrechando-se nos circuitos do comércio do bacalhau no que respeita ao Brasil.

As mesmas ilhas seriam ainda, durante todo o século XIX, fornecedoras de tripulações para os navios de pesca dos E.U.A.

M. Kellenbenz. — Malheureusement il est très difficile de visiter les îles du Cap Vert; il était certainement plus facile de le faire au 19^e siècle.

M^{lle} Westphalen. — Desejo apenas referir à presença frequente de embarcações de Hamburgo no porto de Paranaguá, bem como de embarcações bremenses, lubeckenses, oldenburguesas e, sob a designação, prussianas, sobretudo a partir da década de 1840. Assinalo também a presença de embarcações norueguesas e suecas.

M. Buescu. — Je voudrais poser une question commune à Messieurs Kellenbenz et Schneider. Je voudrais savoir s'il y a moyen de calculer, d'après les statistiques des pays respectifs, l'évolution des « terms of trade ». Au Brésil, les statistiques du commerce extérieur jusque vers la fin du XIX^e siècle donnent seulement les valeurs mais pas les quantités; donc on ne peut pas calculer les prix unitaires, donc les « terms of trade ». Ce calcul est très important pour comprendre les problèmes du commerce international.

M. Kellenbenz. — Nous avons certaines données dans les livres des marchands. Nous savons qu'ils préférèrent utiliser les facilités du marché de Londres plutôt que celles des marchés d'Anvers, du Havre ou de Hambourg.

M. Mauro. — Y a-t-il dans le groupe de travail de Nuremberg, autour du Professeur Kellenbenz et du Docteur Schneider, d'autres chercheurs travaillant sur les relations commerciales de l'Europe avec le Brésil ou le reste de l'Amérique Latine dans cette période ou dans des périodes différentes ?

M. Kellenbenz. — Un collègue de Monsieur Schneider prépare actuellement une thèse sur les relations entre Hambourg, la Grande-Bretagne et l'Amérique Latine.

LES INVESTISSEMENTS BELGES AU BRÉSIL (1830-1914)

M. Eddy STOLS

Université de Louvain

Nous avons entrepris l'étude des relations économiques de la Belgique avec l'Amérique Latine, c'est-à-dire sommairement avec l'Argentine, le Brésil et Cuba et nous voulons tout simplement soumettre ici notre orientation d'études et notre méthode et les premiers résultats quant aux investissements belges au Brésil.

On pourrait tout d'abord émettre des réserves sur l'intérêt d'une telle étude, la Belgique étant un pays assez insignifiant face à cette immense Amérique Latine, et craindre pour cette recherche qu'elle verse inévitablement dans l'auto-satisfaction nationale. C'est pourquoi il faut rappeler l'importance industrielle de la Belgique au siècle dernier, qui a assisté à son take-off dès les années 1840-1860 (1). Sa capacité d'exportation de capital et d'organisation industrielle à l'étranger a été dernièrement mise en relief pour ses activités en Russie (2). On pourrait sans doute en faire autant pour la Chine, l'Espagne ou le Congo et il vaut la peine de s'y essayer pour l'Amérique Latine et tout spécialement pour le Brésil.

D'autre part même si la part belge dans le commerce et la production industrielle à l'échelle mondiale n'oscille généralement qu'entre les 3 à 10 % et n'atteint que pour certains secteurs des chiffres comparables à ceux de l'Angleterre ou de la France, l'étude du capitalisme belge actif à l'étranger peut constituer un test intéressant pour nombre d'idées acquises ou encore discutables. Il s'agit de vérifier si la stratégie capitaliste, si l'impérialisme économique, assez bien connu déjà pour l'Angleterre, se retrouve dans le cas belge ou au contraire y présente un modèle différent. Le Brésil a-t-il à travers les investissements belges souffert des mêmes avatars que par les anglais ou a-t-il pu y trouver d'autres possibilités, des solutions de rechange, des alternatives, voir même des moyens de pression.

En esquisant le cadre global de ces investissements il faut tout d'abord insister sur la nature différente des relations politiques entre les deux pays. Le Brésil s'est trouvé parmi les premiers pays à reconnaître l'indépendance belge et a reçu dès 1833 son premier représentant diplomatique, Benjamin Mary. Il ne s'est jamais senti en état d'infériorité vis-à-vis de cette petite nation neutre sans flotille importante et aucun conflit sérieux n'est venu troubler la pénétration belge au Brésil. On peut même dire que la Belgique y disposait d'un capital de sympathie certaine grâce à l'arbitrage favorable au Brésil rendu par le roi Léopold I dans l'affaire Christie, grâce aussi aux voyages et à la popularité de Dom Pedro II en Belgique, mais due surtout aux études faites dans les universités belges par de nombreux ingénieurs et médecins brésiliens, futurs politiciens de l'Empire ou positivistes de la République. Ce qui n'excluait pas de la part des Brésiliens cette arrière-pensée qu'ils pouvaient d'autant mieux traiter avec les capitalistes belges que ceux-ci ou leur gouvernement ne disposaient pas de possibilités de boycottage

(1) P. Bairoch, *Niveaux de développement économique de 1810 à 1910*, in *Annales, E.S.C.*, XX, 1965, p. 1091-1117.

(2) J. P. McKay, *Pioneers for Profit, Foreign Entrepreneurship and Russian Industrialization, 1885-1913*, Chicago-Londres, 1970.

ou de représailles égales à celles de leurs confrères anglais. C'est d'ailleurs pourquoi sans doute ils cherchaient en 1898 à octroyer la navigation sur le rio Paraguay à un groupe belge (3). Dans le même ordre d'idées Bruxelles fut un centre de choix de la diplomatie et de la propagande brésilienne et le poste d'ambassadeur fut très souvent occupé par des personnalités marquantes comme Oliveira Lima.

Pourtant le respect de la part des Belges pour la souveraineté brésilienne et pour sa sensibilité nationale n'était pas toujours si évident. Surtout les rois et leur entourage sautaient facilement les frontières pour leurs visées impérialistes et affairistes. De même qu'ils songeaient à établir des colonies à Cuba, aux Philippines, en Patagonie ou aux îles Fidji, ils misaient sur le Brésil. Léopold I voulut y créer une colonie pénitentiaire et y envoya nombre d'officiers aventuriers. Durant un voyage en Himalaya en 1861 Léopold II écrivit à son ami Nothom : « A mon tour je vous écris face aux plus hautes montagnes du monde... et je pense au Brésil ! Ce que j'ai vu ici de frappant entre toutes choses ce sont ces 50 ou 100 millions d'Anglais dominant deux cents millions d'Hindous et de Mahométans et les acheminant vers la civilisation, l'électricité et d'autres progrès de notre époque » (4). Sans doute s'imagina-t-il proposer la même chose aux Brésiliens, quand il voulut marier son frère à la princesse Isabelle. Son ambassadeur, le comte de Grelle, ne surenchérit pas en proposant de « fonder en plein Brésil une nouvelle Flandre inter-tropicale ». Plus tard, le fondateur et propriétaire de l'Etat libre du Congo se faisait informer avidement sur l'Acre (5). Heureusement que le gouvernement et le parlement belges étaient un peu plus réticents et ne se laissaient pas entraîner si facilement dans des aventures.

Cette réserve des milieux politiques s'expliquait en partie par la réputation douteuse du Brésil dans l'opinion publique belge. Si dans les années 1830-1840 le Brésil était encore le merveilleux pays producteur des orchidées et de nouvelles plantes exotiques, qu'affectionnaient les grands bourgeois pour leurs jardins d'hiver, bientôt le retour de colonistes déçus, la question de l'esclavage, la fièvre jaune et les serpents faisaient tourner au noir la légende dorée de ce pays. Ce n'est que vers la fin du siècle que la cote du pays se rétablissait grâce aux récits du comte d'Ursel et d'autres voyageurs, grâce à la participation brésilienne aux expositions internationales, grâce aux nombreuses brochures et aux comités de propagande (6). Le rôle des congrégations religieuses belges, qui s'étaient introduites au Brésil pendant les dernières années du siècle et qui faisaient connaître dans leurs revues leurs champs d'action missionnaire, n'était certes pas négligeable (7). Cependant c'est surtout la réactivation du système consulaire belge et la publication régulière de rapports dans le « Recueil consulaire » belge, qui ont attiré l'attention des milieux économiques sur les nouveaux progrès du Brésil. C'est alors qu'ambassadeurs et consuls s'initiaient à une première prospection pour l'application de capitaux.

L'émigration massive de Belges au Brésil aurait pu à son tour promouvoir et favoriser l'exportation de capitaux et la fondation de nombreux établissements industriels, comme cela fut le cas pour les émigrants allemands et italiens au Brésil ou pour les Belges en Argentine. Mais le nombre de Belges qui se rendirent au Brésil fut assez limité. Il n'a pas dû dépasser de beaucoup les chiffres avancés par les statistiques officielles brésiennes : 3 716 pour la période de 1820 à 1907. Pourtant à Anvers il existait des maisons spécialisées dans l'acheminement d'émigrants vers le Brésil, comme Louis Hermes, Beaucourt, Steinmann, mais elles recrutaient surtout en Rhénanie. Vers 1888-1890 on semble avoir incité particulièrement la classe ouvrière belge, artisans et ouvriers spécialisés, à s'établir au Brésil et cela en relation avec le chômage régnant en Belgique (8). Mais ce fut sans grand succès. Somme toute l'émigration belge semble s'être distinguée plutôt par la qualité que par la quantité et des ouvriers belges ont contribué à la

(3) F. Van Dionant, *Le Rio Paraguay et l'état brésilien de Matto-Grosso*, Bruxelles, 1907, p. 130.

(4) J. Ruzette, *J.-B. Nothomb*, Bruxelles, 1946, p. 118-119.

(5) E. Vanderwoude, *Inventaire des archives relatives au développement extérieur de la Belgique sous le règne de Léopold II*, Bruxelles, 1965, n° 251.

(6) Voir les articles de A. Baguet et de F. Georlette dans le *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*.

(7) Voir *Revue de l'Ordre de Prémontré, Bibliothèque Norbertine*, t. Parks Maandschrift, *Nouvelles Bénédictines*, et plus particulièrement J. Peffer, *Aux capitalistes et industriels belges, Comment résoudre la question du fer au Brésil ? Une solution*, Louvain, 1908.

(8) L. Coppin, *L'empire du Brésil au point de vue de l'émigration*, Charleroi, 1888; C. Hygin-Furcy, *L'émigration ouvrière au Brésil, suite du Brésil actuel*, Bruxelles, 1888; C. Gomzé, *A propos d'émigration*, Rio de Janeiro, 1888.

toute première industrialisation de São Paulo des années 1890, tantôt comme maîtres-verriers à São Bernardo, tantôt dans des tuileries et des papeteries à Caieiras ou dans des brasseries et des beurreries. Retenons aussi que le point culminant de cette émigration précède de peu la grande vague des investissements belges, sans que nous ayons toutefois pu établir une relation directe entre ces deux événements.

Bien plus important a été le rôle joué par le commerce et l'industrie belge. Dès la réapparition d'Anvers en 1810 dans l'orbite portuaire, des armateurs et des sociétés maritimes envoyèrent des voiliers sur les côtes brésiliennes. On fonda même une Banque d'Industrie à Anvers en 1838, qui se chargea du change et expédia des navires au Brésil. Rapidement la métropole anversoise devint un important marché du café, le pays atteignant la consommation par tête la plus haute après la Hollande et approvisionnant en outre le hinterland rhénan et français. Dans les importations brésiliennes la Belgique tenait presque le monopole de la verrerie et de la papeterie et une position assez forte pour la vente de fer, de fonte, d'acier, de machines, d'armes, du ciment et de genièvre. Les statistiques de l'époque démontrent que la Belgique comptait par le volume de ces transactions parmi les dix premiers partenaires commerciaux du Brésil et améliora sensiblement sa position dans la deuxième moitié du siècle. Encore faut-il savoir que beaucoup de produits belges, à l'exception des fameuses carabines, lampes et glaces belges, se plaçaient sur le marché brésilien sous des étiquettes anglaises, allemandes ou françaises. C'est que les industriels belges n'avaient pas une conscience claire de leurs possibilités au Brésil et dépendaient de trop d'intermédiaires. Les liaisons maritimes par bateaux à vapeur d'Anvers vers les ports de Rio et de Santos ne devinrent régulières que vers 1890, malgré plusieurs tentatives antérieures de création d'un tel service avec des subsides gouvernementaux. Très souvent donc on embarquait les marchandises à Hambourg, à Southampton ou au Havre. A Rio de Janeiro il y avait bien quelques maisons d'importations belges, mais leurs relations étaient fort internationales et elles ne promouvaient pas systématiquement l'industrie nationale. Les consuls belges étaient unanimes à prévoir un plus grand essor des exportations belges, du moment que nos industriels concèderaient des crédits, soigneraient mieux leurs échantillons, publicité et emballage, enverraient des représentants et créeraient un magasin d'exposition ou une centrale d'achats. Mais ce ne fut qu'au début de ce siècle que les grandes industries belges nouèrent des rapports directs avec leurs clients brésiliens et songèrent à y créer des filiales, comme la Société Métallurgique d'Ougrée, Solvay, A. E. de Charleroi, etc. Il y eut toutefois une notable exception avec les Ateliers de la Dyle de Louvain, qui ensemble avec Bacalan de Bordeaux formèrent une compagnie pour la construction du chemin de fer de Paranaguá à Curitiba en 1877-1878.

Dans ce contexte politique, émigratoire, commercial et industriel, les investissements belges s'échelonnèrent sur deux périodes, de 1844 à 1865 et de 1886 à 1911. Dans un premier temps les capitaux spéculaient exclusivement sur l'émigration et la colonisation. Charles van Lede organisa en 1844 la « Compagnie Belge-Brésilienne de Colonisation », au capital de 6 000 000 de francs belges (il avait parité avec le franc français jusqu'à la première guerre mondiale), à raison de 6 000 actions, et avec l'appui de Léopold I et de Dom Pedro II, d'une Société de Commerce à Bruges, de la Banque des Flandres à Gand et de divers financiers et agents d'Anvers et Bruxelles jusqu'à Paris, Amsterdam et Mayence. La Compagnie voulait placer des émigrants sur une concession près de l'Itajaí à Santa Catàrina et commercialiser leur production. Cette première tentative fut un échec partiel, dû aux mauvaises récoltes, à la dispute à propos des terres et surtout à l'organisation un tant soit peu utopique. Au même moment pourtant un industriel de Zele, L. Nélis réussit à former un établissement belge près de Campos dans la province de Rio de Janeiro, destiné à la culture du lin (9). Les Pechers, négociants à Anvers et à Rio de Janeiro, fondèrent une « Association centrale de Colonisation » et introduisirent des colons pour les propriétés du sénateur Vergueiro. De même il y eut des placements de Belges dans la colonie Leopoldina en Espírito Santo, dans la colonie du Mucury au Minas Gerais, dans la colonie Piedade et à Jaraguá à Santa Catarina, puis à Lorena, à Limeira et à Porto Feliz dans la province de São Paulo, mais jamais les résultats ne furent très convaincants et ils ne provoquèrent pas une mobilisation suivie de capitaux et d'hommes.

(9) *Journal de Bruges*, de 1844.

La deuxième vague d'investissements belges au Brésil avec des pointes vers 1889-1890 et 1898-1901 se situe à une époque de capitaux accumulés et en crise, mais aussi d'organisation plus perfectionnée des sociétés anonymes. Elle coïncide d'une part avec une intensification générale des investissements belges à l'étranger, tout spécialement en Russie, en Egypte, au Congo et d'autre part avec les crises successives au Brésil, qui ont marqué la fin de l'Empire et la stabilisation de la République (10). Il semble que les Belges ont parié sur l'assainissement de la situation financière brésilienne et qu'ils ont, plus optimistes ou peut-être mieux pourvus d'argent que les Anglais, osé courir de gros risques. Pour le cas belge on note aussi une éclosion rapide d'exportation de capital et une concentration plus grande dans le temps, sans que se dessine un trend plus continu. Dans ce sens on y trouvera peut-être une corroboration des idées de Hobson et de Lénine sur l'expansion impérialiste comme conséquence nécessaire d'une société capitaliste hautement développée.

Quels étaient maintenant les secteurs de l'économie brésilienne, où les capitaux belges ont agi de préférence ? Il y a tout d'abord encore le secteur agricole et foncier. Avec la crise du café d'avril 1888, suite de l'endettement exagéré des fazendeiros et du manque de main-d'œuvre, Hubert van de Putte proposait à une « Société civile pour l'exploitation de fazendas au Brésil » à Gand l'achat de plusieurs domaines afin de les réorganiser avec des colons européens et promettait des bénéfices de l'ordre de 15 à 25 % (11). Ils ont fait un essai avec le rachat d'une propriété au comte de Nova Friburgo. Une dizaine d'années plus tard c'était la Banque Belge des Prêts Fonciers d'Anvers, qui s'installait à Rio avec le but de donner des crédits sur des hypothèques foncières. Vers la même époque l'achat de terrains à São Paulo par le capitaliste belge E. Fontaine Laveleye était à l'origine de la « City of São Paulo Improvements and Freehold Land Company ». Jusqu'à nos jours des Belges s'intéressent à des transactions immobilières au Brésil.

Assez sur le tard et déjà pendant son dernier souffle, les Belges s'engagèrent dans le secteur ferroviaire au Brésil. Un ingénieur belge, l'officier Vleminckx avait bien auparavant aidé à la construction de la Estrada de Ferro Dom Pedro II et après beaucoup de matériel ferroviaire belge, surtout des rails, avait trouvé le chemin du Brésil à travers des intermédiaires anglais ou français. Toutefois des compagnies belges ne se formèrent que quand les meilleures lignes, les horizontales près de la côte, avaient déjà été affermées, et durent se contenter de concessions moins rentables dans le Minas Gerais et surtout dans le Rio Grande do Sul (12). Les quelques 1 500 kilomètres, qu'ils y construisirent, furent d'ailleurs rachetés par le gouvernement déjà en 1920. Si c'étaient des lignes de moindre rentabilité pour être situées en dehors du grand système d'exportation, il vaudrait la peine d'examiner leur rôle dans les liaisons entre les états, dans l'intégration de l'économie nationale et dans l'ouverture de nouvelles terres. Dans d'autres secteurs publics, le gaz et l'électricité, les Belges non plus ne furent des pionniers. A Rio et à Bahia ils vinrent même remplacer les Anglais. Il faudra d'ailleurs examiner de plus près le pourquoi, les conditions et les conséquences de cette substitution.

Pour l'extraction de matières premières, des Belges ont fait assez tôt de la prospection, surtout dans les provinces de Minas Gerais et Bahia (13). Quoique la métallurgie belge manquât de fer, ce ne fut pourtant qu'à la fin du siècle que s'organisèrent les premières compagnies pour l'exploitation du manganèse. Elles jouèrent toutefois un grand rôle, puisqu'elles sont à l'origine de la première grande métallurgie brésilienne, la « Belgo-Mineira », fondée après la première guerre mondiale. L'histoire de cette compagnie, les aléas de sa fondation, le circuit des capitaux constituants méritent certes une attention toute spéciale.

(10) B.-S. Chlepner, *Le marché financier belge depuis cent ans*, Bruxelles, 1930.

(11) H. Van de Putte, *Rapport présenté à l'assemblée de la Société civile pour l'exploitation de fazendas au Brésil*, le 29 décembre 1890, Gand 1890.

(12) U. Lamalle, *Le rôle de la Belgique dans le développement des chemins de fer*, in *Bulletin de la Société Belge des Ingénieurs et des Industriels*, XI, 1931, p. 99-191.

(13) S.-J. Denis de Herve, *Notice sur le gisement et l'exploitation du diamant dans la province de Minas-Gerais au Brésil*, in *Bulletin de l'Académie royale de Bruxelles*, VII, 1840, p. 133-148; P. Calógeras, *As minas do Brasil et sua Legislação*, III, São Paulo, 1938, p. 29-31 et 59.

Une vraie flambée fut la constitution vers 1898-1901 de compagnies caoutchoutières sous l'égide de grands commerçants anversois, qui avaient découvert le miracle de la *borracha* par leurs exportations de riz et d'armes vers le Pará. Dans ce domaine encore il semble que les Belges n'ont obtenu des concessions que dans des régions marginales ou fort éloignées. En tout cas ils firent véritable œuvre de pionniers dans le Mato Grosso, où une quinzaine d'officiers, anciens du Congo ou de la Chine, explorèrent les rivières et les confins de cet état et établirent au prix de grands sacrifices une liaison entre le Jaurú et le Guaporé. L'un d'eux, Van Dionant présenta des propositions intéressantes mais peu écoutées pour une exploitation un peu plus humaine des *seringais* (14). A la direction de l'importante « Compagnie des produits Cibils », qui à elle seule, dans ses abattoirs de Descalvados, représenta plus de la moitié des exportations du Mato Grosso, il s'identifia assez bien avec les intérêts de son état adoptif, se fit le champion de son industrialisation complète et chercha à engager ses compatriotes dans cette voie. Cette compagnie aussi, qui représente le point le plus original de la présence belge au Brésil, doit être étudiée de plus près.

Il faut enfin signaler des filatures de coton à Recife, une distillerie à Jundiaí et les efforts individuels de quelques belges, qui ont fait une modeste contribution à l'industrialisation du Brésil : la « Fábrica de Tecidos Aurora » à Niterói, la savonnerie de Nyssens à São Paulo et encore diverses imprimeries. Par contre il est intéressant aussi de constater les absences belges là où ils auraient pu mettre à profit leurs spécialisations : les raffineries (Anvers exportait du sucre jusqu'en Argentine), les verreries, les papeteries, les distilleries, le diamant, les tramways aussi. Peur de perdre leurs marchés d'exportation ? Un rapport du consul Sauwen à Rio en 1881 trahit certes des réticences devant les mesures protectionnistes pour encourager l'industrie nationale, mais semble déjà vouloir concéder au Brésil une industrie de transformation. D'autre part les industriels belges se sentaient sans doute retenus pour créer des filiales brésiliennes à cause de la rareté et la cherté de la main-d'œuvre, que nombre de rapports consulaires se plaisaient à souligner. D'ailleurs des ouvriers belges émigraient au Brésil justement pour y trouver des salaires supérieurs à ceux pratiqués en Belgique.

Une question importante à soulever est celle de la provenance et de l'identité de ces capitaux belges. La plupart des compagnies eurent leur siège social à Bruxelles et à Anvers. A l'origine il y avait souvent un prospecteur ou un concessionnaire comme Alphonse Spée, Léopold Lipman, Henri Brianthe, ou alors une propriété ou une compagnie existante comme l'usine d'électricité d'Otto Fuerth à Belém, ou les domaines de Jaime Cibils Buxareo à Descalvados, qui reçoivent pour leur apport une partie des actions, mais qui ne sont jamais majoritaires. A Bruxelles ce furent des banques comme la Société Générale ou la Banque d'Outremer et des agents financiers comme Alfred Loewenstein ou F. Philippson, qui écoulaient les actions. Parmi les détenteurs on retrouve très souvent les mêmes noms : le baron de Broqueville, le baron d'Huart, l'ingénieur André Dumont, les armateurs Osterrieth et Grisar, l'industriel Maurice Bekaert, etc. Il se constitua dès le début des holdings : celui d'Edouard Empain, celui du groupe Somzée. Il faudra analyser la participation étrangère et particulièrement la brésilienne. Au moins J. Pandiá Calógeras figurait parmi les premiers intéressés.

Il nous reste maintenant à pousser nos recherches dans une voie d'histoire quantitative proprement dite. Evidemment il se pose là un problème de sources et de documentation. Les archives du Ministère des Affaires Etrangères conservent de nombreux dossiers concernant des affaires belges au Brésil, mais les données quantitatives sont assez rares là-dedans (15). Le meilleur instrument pour suivre les investissements belges au Brésil est sans doute « Le Moniteur des intérêts matériels » de la famille de Lavelaye, un quotidien qui renseignait non seulement sur les mouvements et opérations de bourse, mais aussi sur l'organisation de compagnies, sur l'augmentation de capital, sur les bilans et sur les perspectives générales. Il était assez bien informé, au point d'oser mettre en doute les nouvelles du correspondant du « Times » à Rio. On peut le compléter avec « Le Recueil financier », un annuaire, qui pour chaque compagnie donne un aperçu général de leurs activités. De cette façon il sera possible d'évaluer le total des

(14) F. Van Dionant, *op. cit.*

(15) L. Liagre et J. Baerten, *Guide des sources de l'histoire d'Amérique Latine*, Bruxelles, 1967.

investissements belges au Brésil, au moins supérieur à 100 000 000 francs et déjà à comparer avec la fortune française au Brésil, de 696 000 000 de francs en 1902 (16).

Mais il serait difficile sinon impossible de prétendre à une évaluation totale de la fortune belge au Brésil. A côté des 57 compagnies belges autorisées à opérer au Brésil entre 1876 et 1920, il ne faut pas oublier la part belge dans des compagnies étrangères ou mixtes (17). Nous savons déjà que des capitalistes belges participaient à la « Cie générale des chemins de fer brésiliens », à la « S.A. de Cuivre du Seibel », à la « Cie Nord-Ouest du Brésil », à la « Neuchatel Asphalte Cy », à la « Cie générale des caoutchoucs », à la « Cie de Boa Vista », au « Comptoir colonial français » et surtout à la « Rio Tramways », à la « Port of Para » et à la « Brazilian Traction », cette dernière d'ailleurs organisée par le Belge Alfred Loewenstein (18). Puis il y a les emprunts et les obligations officielles placées par la main des banquiers et agents financiers bruxellois. Finalement on voudrait pouvoir estimer le flux de capitaux par la main de personnes privées — à l'époque nullement contrôlé — comme ceux que Van de Putte offrait vers 1900 à São Paulo, ou ceux engloutis dans la valorisation du café obtenue avec un apport anversoïis.

Liste provisoire des compagnies belges au Brésil

Raison sociale	Date de fondation	Siège social	Capital	But
S.A. Gaz de Rio de Janeiro	1886	Bruxelles		
Société de Travaux et Entreprises au Brésil	1887	Bruxelles	1 500 000 Frs	Achat des sous-produits de Gaz de Rio
Antwerp, London and Brasil Line of Packets Company	1888	Anvers		Liaison maritime Anvers-Brésil
Cie des Chemins de fer Sud-Ouest brésiliens	1890	Bruxelles	25 000 000	Concession de la ligne Santa Maria à Cruz Alto
Société Civile pour l'exploitation de fazendas au Brésil	1890	Gand	1 500 000	Achats de fazendas
Cie des produits Cibils	1895	Bruxelles	5 000 000	Abattoirs à Descalvados
Chemins de fer Orientaux du Brésil	1896	Bruxelles		
S.A. d'exploitation au Brésil des brevets J. Reuse	1896	Bruxelles		Machines pour fabriquer des cigares
S.A. d'Industrie au Brésil	1896	Bruxelles		Installations d'établissements commerciaux et industriels
Cie des Caoutchoucs du Matto-Grosso	1898	Anvers	1 000 000	Caoutchouc
Cie-auxiliaire de Chemins de fer au Brésil	1898	Bruxelles	4 500 000	Ligne de Porto Alegre à Uruguyana
La Brésilienne	1898	Bruxelles	1 200 000	Caoutchouc au Pará
S.A. des Mines de Manganèse d'Ouro Preto	1899	Anvers	3 000 000	Minerais à Ouro Preto São Gonçalo et Lafaiete

(16) E. Dettmann, *Brasiliens Aufschwung in deutscher Beleuchtung*, Berlin, 1908. Il cite 180 000 000 francs pour 26 compagnies en 1908. Voir aussi R. Poidevin, *Les relations économiques et financières entre la France et l'Allemagne de 1898 à 1914*, Paris, 1969, p. 37.

(17) R. Graham, *Britain and the Onset of Modernization in Brazil, 1850-1914*, Cambridge, 1968, p. 305.

(18) F. Baudhuin, *Histoire économique de la Belgique, 1914-1939*, Bruxelles, 1944, II, p. 277-283.

Raison sociale	Date de fondation	Siège social	Capital	But
Cie d'Entreprises Elec- triques de Pará	1899	Bruxelles	2 500 000	Eclairage à Belém
Société Belgo-Brésilienne	1899	Bruxelles	2 000 000	
Banque Belge de Prêts Fonciers	1899	Anvers	12 000 000	Succursale bancaire à Rio
S.A. des Distilleries Bresiliennes	1899	Liège	300 000	Distillerie à Jundiaí
S.A. des Mines de cuivre de Camaquã	1900	Bruxelles	1 900 000	Mines de cuivre à Capaçava, Rio Grande do Sul
S.A. des manganèses du Bananal	1900	Bruxelles	1 000 000	Minerais
Albuna S.A.	1900	Bruxelles	1 350 000	Caoutchouc au Mato Grosso
Nord Bahia	1901	Bruxelles		Caoutchouc, minerais et agriculture
Cie d'Eclairage de Bahia	1901	Bruxelles	1 000 000	Gaz et électricité à Salvador
Omnibus Minier Lopez-Talhouarne	1901	Bruxelles	4 000 000	Minerais à São-Gabriel, Rio Grande do Sul
Société des Mines d'or du Cerrito	1901	Bruxelles	3 200 000	Minerais à Leoras Rio Grande do Sul
S.A. Minière Belge- Brésilienne de Tres Cruzes et Extensions	1901	Bruxelles	2 300 000	Minerais à Tres Cruzes, Falcão et Bananal Grande
Cie Générale de Chemins de Fer et de Travaux Publics	1903	Bruxelles	4 000 000	
Société Industrielle et Agricole au Brésil	1906	Bruxelles	3 000 000	Toutes opérations au Mato Grosso
Société Internationale de Voies Ferrées et de Tra- vaux Publics	1907	Bruxelles		Travaux publics
Cie de l'Urucum	1907	Ougrée	4 700 000	Minerais
Société Cotonnière Belge Brésilienne	1907	Anvers	4 000 000	Filatures de coton au Pernambouc
Société Brésilienne d'Exploitation Agricole	1907	Bruxelles	1 000 000	Exploitations agricoles à Bahia
S.A. Belgo-Brésilienne	1910	Bruxelles		
Les Grandes Barrières de Rio de Janeiro	1911	Bruxelles	2 000 000	
Banque de l'Union Belge- Brésilienne	1911	Anvers	15 000 000	Filiale à São Paulo

Face à cette diversité et dispersion des investissements, que l'on ne peut connaître qu'approximativement, nous avons choisi de nous en tenir surtout aux grandes compagnies et d'y rechercher des données quantitatives plutôt exemplaires que complètes. Elles permettront de comprendre la stratégie de ces grandes compagnies, leurs bénéfices, le rapatriement ou la réapplication de ceux-ci, leur connivence avec les capitaux internationaux. Pour cela nous sommes à la recherche d'archives privées.

Eddy STOLS.

INTERVENTIONS

M. Chaunu. — Je ne me reconnais aucune compétence sur ce sujet; cependant il me semble que la Belgique n'est pas un si petit pays si on compte en P.N.B. Au XIX^e siècle les divisions nationales masquent autant de réalités qu'elles n'en montrent.

Tout à l'heure mon voisin me faisait remarquer, avec juste raison, qu'il y aurait eu quelque chose d'important à faire sur le rôle des Suisses au Brésil.

M. Stols. — Certes; mais personnellement j'estime qu'il y a une certaine solidarité entre la Belgique et Le Havre et, au XIX^e siècle du moins, je ne souhaite pas sortir de ce cadre.

M^{lle} Westphalen. — Assinalo também a presença dos belgas, no período, no tráfico marítimo. Muito frequente era a escala de navios belgas em Paranaguá para carregamentos de erva-mate para o Rio-da-Prata.

M. Kellenbenz. — Je voudrais aussi (cf. Chaunu) souligner le problème qui s'offre quand on fait l'étude d'un secteur national qui pendant la première moitié du XIX^e siècle est difficile à isoler. Pour le cas d'Anvers le problème de l'hinterland se pose, hinterland qui s'étend jusqu'à la Rhénanie, la Westphalie, l'Allemagne du Sud. Il y a tout un groupe de marchands-fabricants avec les relations avec Anvers. C'est pour cette raison que nous nous sommes demandé comment aborder le problème du côté de l'Europe septentrionale. Il faut inclure tout l'espace, des Pays-Bas jusqu'à Stockholm et Petersburg. Mais il faut commencer, il faut prendre un point de départ et M. Stols vivant en Belgique, la place importante d'Anvers s'offre comme le point de départ naturel.

M. Stols. — En commençant ces études nous nous sommes demandé comment en déterminer le cadre.... Bien sûr je n'ai pas de données très précises sur Hambourg et Brême, mais sur une région seulement, celle de l'Europe Septentrionale.

M. Caron. — J'aurais aimé quelques précisions concernant les créations de sociétés de chemin de fer au Brésil. Est-ce qu'on trouvait des fournisseurs de matériel ferroviaire qui manquaient de commandes et qui en cherchaient ? En Belgique, vers les années 80, on voit des industriels, fournisseurs de matériel de chemin de fer créer des sociétés au Brésil. Est-ce que ces opérations ont été efficaces, est-ce qu'elles ont rapporté aux créateurs, quel a été le mécanisme de financement de ces sociétés, est-ce que les actions sont restées dans les mains des directeurs ou ont-elles été, ensuite, redistribuées aux commanditaires ? Quel a été, dans l'ensemble et pouvez-vous l'évaluer, le bénéfice de ces opérations ?

M. Stols. — En effet il y a eu un certain intérêt des fournisseurs belges pour ces opérations, mais ceux-ci, cependant, sont très peu actifs. Comme le soulignent les rapports consulaires, les industriels belges exécutent tout simplement leurs bons de commandes. Ils travaillent beaucoup par des intermédiaires anglais, français et même par l'intermédiaire d'autres nations. Mais il y a tout de même le cas des ateliers Delaville qui se sont intéressés à ces constructions et qui déjà auparavant, avaient largement participé à la construction des chemins de fer au Brésil. A partir des années 90 on note, cependant, l'intervention à but spéculatif de certains concessionnaires qui, visiblement, ont réuni des capitaux pour se livrer ensuite à toutes sortes de transactions.

A partir de 1905-1906 on remarque une défaveur à l'égard des chemins de fer brésiliens justement parce qu'une bonne partie de ces concessions belges ont été reprises, alors et en particulier, par le propre gouvernement de l'état de Rio-Grande.

M. Martinière. — Vous avez cité, dans votre travail, le cas de certains capitalistes brésiliens associés au capital belge investi au Brésil. Auriez-vous rencontré dans vos recherches des personnalités brésiliennes autres que Calógeras associées au capital belge ?

D'autre part estimez-vous qu'à partir de 1920 les investissements belges ont été réalisés dans une optique « industrialisante » ?

M. Stols. — A propos de la première question, je peux vous citer le nom de certains positivistes de la République qui ont fait leurs études en Belgique et, en particulier, le fameux introducteur de la vigne au Brésil dont le nom m'échappe pour le moment. Il a étudié à Bruxelles avec un groupe d'autres Brésiliens. Je dois vous dire, cependant, que je n'ai pu encore pousser plus loin mes investigations.

Pour votre deuxième question je crois pouvoir vous dire qu'il y a eu effectivement, au Matto-Grosso par exemple, une prospective industrialisante. Cet intérêt industrialiste s'est également développé dans le Rio-Grande do Sul.

Il existe aussi une brochure assez intéressante d'un chanoine de Prémontré qui, étant dans un séminaire du nord du Minas, s'est intéressé aux milieux belges d'extraction des matières premières. Il s'est adressé aux capitalistes belges dans un pamphlet où il montre justement qu'il est fort possible de fabriquer un acier de bonne qualité au Brésil même. On trouve très souvent des allusions aux possibilités de créer des industries, de faire émigrer des ouvriers belges pour les envoyer travailler dans des papeteries, des savonneries où ils se sont effectivement rendus.

M. Mauro. — A la demande de Monsieur Lévy-Leboyer, mon collègue de Paris X, qui dirige une enquête sur les investissements français à l'étranger, je fais travailler des chercheurs sur les emprunts latino-américains en France. La procédure de ces emprunts reposait sur une demande des collectivités publiques latino-américaines examinée par les Ministères français des Affaires Etrangères et des Finances; les dossiers sont aujourd'hui aux Archives du Ministère des Finances, rue de Rivoli.

Existe-t-il de tels dossiers à Bruxelles ?

M. Stols. — Je vous remercie de cette indication; il doit effectivement exister des rapports sur les emprunts brésiliens; mais ils ne sont pas signalés dans les Archives du Royaume de Bruxelles et, en tout cas, ils ne sont pas encore à la disposition des chercheurs. De ce fait je n'ai pu les consulter.

M. Baer. — Pergunto ao professor Stols se em seus estudos encontrou algumas referências a contatos de capitalistas belgas com empresários brasileiros, como o barão de Mauá, ou ainda algum tipo de relação, por exemplo, do tipo que este último mantinha com os ingleses.

M. Stols. — Até o presente, meu estudo ainda não chegou ao levantamento dos contatos de empresário, de ambas partes, mas penso prosseguir nesse sentido.

1870
The first of the year was a very cold one, and the weather was very disagreeable. The snow was very deep, and the wind was very strong. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved.

The second of the year was a very cold one, and the weather was very disagreeable. The snow was very deep, and the wind was very strong. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved.

The third of the year was a very cold one, and the weather was very disagreeable. The snow was very deep, and the wind was very strong. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved.

The fourth of the year was a very cold one, and the weather was very disagreeable. The snow was very deep, and the wind was very strong. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved.

The fifth of the year was a very cold one, and the weather was very disagreeable. The snow was very deep, and the wind was very strong. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved. The people were very much distressed, and the cattle were very much starved.

QUELQUES ASPECTS HISTORIQUES DES CAPITAUX ÉTRANGERS AU BRÉSIL

M. Oliver ONODY

Banco Nacional de Desenvolvimento Econômico, Rio de Janeiro

I. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

L'entrée des capitaux étrangers au Brésil a reçu de grandes impulsions dans les décades de 1820, 1860, 1900, 1920 et dans les années 1956-1960 et 1966-1971.

Les principaux motifs qui ont déterminé l'entrée de ces capitaux étaient :

Epoque coloniale (spontanés et dirigés) stratégiques, politiques, religieux, aventure et gain.

Siècle XIX (spontanés) : bénéfices matériels, impérialisme économique.

Siècle XX (spontanés et appelés) (1) :

- conserver le marché;
- conquérir un nouveau marché;
- désir de la présence internationale;
- recherche du consommateur;
- insécurité de la situation mondiale;
- surpasser les concurrents;
- quand il ne paraissait pas raisonnable d'augmenter la capacité de production dans le pays du siège de l'entreprise;
- manque de personnel dans le pays d'origine du capital;
- désir de se débarrasser de machines usées;
- facilités dérivantes de la nature (au Brésil les bois croissent plus rapidement);
- facilités initiales originaires de dispositions administratives.

La prépondérance historique quantitative ou qualitative des capitaux étrangers au Brésil, selon le critère temporel ou d'après leurs nationalités était :

I. Siècle XVI	: portugais
Siècle XVII	: hollandais et de nouveaux chrétiens
Siècle XVIII	: portugais
Siècle XIX	: britanniques
1900-1930	: divers
1930-1963	: américains
1964-1971	: internationaux (2) et nord-américains

(1) Résultat d'une investigation de l'Institut für Ibero-Amerika-Kunde, Hamburg, 1970.

(2) Suggestion de l'Institut Latino-Américain de Fer et Acier, de créer des entreprises avec des capitaux multi-nationaux.

II. Portugais	:	Au commencement construction de navires, fortifications, habitations, bâtiments d'administration et plus tard presque tous les domaines de l'économie ancienne, inclus le commerce.
« Cristãos novos »	:	Production sucrière, exportation du « pau-brasil », construction de navires.
Hollandais	:	Aménagement de villes, transport maritimes.
Anglais	:	Exploitation de l'or, chemins de fer, assurances, etc.
Français	:	Construction de ports, finance, etc.
Allemands	:	Banques, produits chimiques, etc.
Canadiens	:	Energie, banques.
Américains	:	Agriculture, production industrielle, télécommunication, etc.

Le montant global des capitaux étrangers investis au Brésil augmenta jusqu'à la fin de la décennie de 1920, mais son importance relative dans le développement économique du pays diminua. Entre 1850 et 1889, les investissements étrangers ont constitué un facteur décisif dans la croissance économique du pays. Après 1889, le développement commença à dépendre plutôt des exportations. A partir de 1970, c'est l'épargne nationale volontaire, mais orientée, qui a pris un rôle extraordinaire dans la formation de capital (Solde moyen mensuel = Crs 26 000 millions).

Au début, les emprunts lancés en forme de bons (apólices) étaient payés simplement avec le « pau-brasil ». Plus tard, les services de ces capitaux étaient couverts avec le solde positif de la balance commerciale. Dans la décennie de 1920, cependant, la moitié du solde débiteur de la rubrique des « invisibles » était liquidée avec de nouveaux emprunts ou par l'afflux des capitaux destinés originellement aux investissements directs. Cette situation s'est améliorée pendant la Deuxième Conflagration Mondiale pour devenir plus critique après la guerre. La charge des services des investissements étrangers (profits, dividendes, intérêts, assistance technique, brevets, royalties) en 1929 représentait approximativement 35 % des exportations brésiliennes. Ce pourcentage baissa en 1969 à 16 %.

Il est très intéressant de remarquer qu'au Brésil l'opinion publique ne considère pas trois espèces de capitaux étrangers comme tels :

a) *Les biens apportés par les immigrants.* Pourtant, dès le contrat conclu avec le représentant suisse, M. Gachet, approuvé le 16 mai 1818, et surtout dans la deuxième moitié du siècle passé, les capitaux apportés (3) par les immigrants représentaient un facteur important dans l'économie du pays (4).

b) *Les capitaux investis dans les maisons des commerçants étrangers* (logements, entrepôts, moyens de transports, etc.). Dès le traité de 1661, les Anglais ont eu le droit d'avoir quatre commerçants dans les villes de Pernambouc, Bahia et Rio de Janeiro. Déjà Dampier, pendant son voyage en 1699, trouva dans la ville de Salvador un magasin anglais, un danois et deux français. En 1820 à Rio de Janeiro, existaient déjà 60 entreprises commerciales britanniques. En 1844, des 13310 maisons de commerce au Brésil, 7 190 étaient en mains portugaises et 1 440 la propriété d'autres nationalités. En 1864, des 42 225 maisons commerciales, 13 491 étaient portugaises et 4 032 appartenaient à d'autres citoyens.

c) *Les innombrables inventions des étrangers et la production de ces articles*, enregistrés, le know-how étranger. Il suffit de mentionner qu'en 1873 huit étrangers, en 1881 dix et en 1882 vingt, ont reçu l'autorisation de produire divers appareils, machines et biens de production de leur invention, dans presque tous les domaines de l'industrie et de l'agriculture. Il s'agissait surtout de citoyens anglais, français et allemands.

Selon des estimations brésiliennes, les investissements étrangers au Brésil représentaient, dans les années 1947-1957, approximativement 11 % de la formation de capital. Les organes des Nations Unis évaluaient ce pourcentage à 8,3 % - 15 %, pour les années 1951-1955 et le Conseil National d'Eco-

(3) Décret n° 5269, du 26-4-1873 — « Os imigrantes serão escolhidos preferindo-se sempre os que possuírem algum capital ». — Naciones Unidas : Factores determinantes y consecuencias de las tendencias demográficas — « Los primeros emigrantes europeos llegados a América Latina llevaron consigo un cuantioso capital ».

(4) Outils, appareils, semences, etc. (Alvará de D. Manuel, 1516).

nomie du Brésil à 25 %, pour la période de 1954-1960. Le Plan Triennal prévoyait une collaboration du capital étranger dans une proportion de 21 % pour les années 1963-1965. En chiffres concrets, les nécessités de capital étranger pour le développement économique du Brésil prévues dans les divers plans, étaient les suivants :

— Programme de Buts (PM), 1956-1960	2 320 millions US \$
— Plan triennal, 1963-1965	1 270 millions US \$
— Programme d'Action Economique, 1964-1966	1 800 millions US \$

Dans l'industrie brésilienne, en 1941, les investissements étrangers représentaient 18 % (5). Actuellement, la situation est la suivante :

I. — Sociétés étrangères au Brésil.

Selon l'enquête dirigée par le Département National de Registre du Commerce, au mois de juillet 1968, il existait au Brésil 498 entreprises entièrement étrangères. Le nombre des entreprises supprimées monta à 104, et 38 firmes furent nationalisées. Les 498 entreprises étrangères se répartissent, selon leurs capitaux sociaux, de la façon suivante :

Etats-Unis	52,65 %
Angleterre	34,54 %
France	8,65 %
Allemagne	2,91 %
Autres	1,25 %

En ce qui concerne le nombre de 498 sociétés, il faut les distinguer :

D'après leurs nationalités :

Etats-Unis	164	Allemagne	10
Angleterre	162	Pays-Bas	9
France	46	Norvège	7
Belgique	21	Espagne	5
Italie	18	Japon	5
Argentine	16	Suisse	5
Uruguay	11	Autres	29

D'après les secteurs bénéficiés :

Industrie	269	Communication	9
Finances	87	Publicité	5
Commerce	86	Journalisme	3
Transport	38	Education	1

D'après les époques de l'autorisation,

donnée par le Ministre de l'Industrie, la Surintendance des Assurances et la Banque centrale (6) :

1856-1866	3	1911-1921	208
1867-1877	6	1922-1932	92
1878-1888	3	1933-1943	27
1889-1899	9	1944-1954	49
1900-1910	65	1955-1965	29

(5) Conselho Interamericano de Comércio e Produção: Inquérito continental sôbre o fomento e coordenação industrial, 1946.

(6) La liste est incomplète car il y avait des autorisations concédées par d'autres organes.

II. — Sociétés brésiliennes avec participation du capital étranger.

Suivant la recherche réalisée par le même organisme, dès le début (1856 ?), jusqu'au mois de juillet 1968, dans les entreprises brésiliennes, 931 578 000 dollars furent investis et 282 095 000 réinvestis. L'enquête comprenait 679 sociétés (avec 1 390 capitalistes étrangers), c'est-à-dire à peu près 95 % de toutes les entreprises qui ont une participation de capital étranger privé, sujettes aux trois autorités dont les registres furent analysés. La répartition de ces capitaux était :

Selon leurs nationalités :

Etats-Unis	35,5 %	Angleterre	4,4 %
Canada	28,6 %	France	3,7 %
Allemagne	8,5 %	Autres	14,3 %
Suisse	4,6 %		

Selon leur prédominance par secteurs :

Industrie	70,2 %	Publicité	99,9 %
Commerce	58,3 %	Finances	28,9 %
Transport	67,8 %	Education	99,9 %
Communication	69,2 %		

Selon leur participation par Etats Fédérés :

Bahia	15,9 %	Paraná	83,4 %
Ceará	13,8 %	Pernambuco	95,8 %
Guanabara	48,2 %	Rio de Janeiro	82,6 %
Minas Gerais	26,8 %	Rio Grande do Sul	55,9 %
Pará	21,3 %	Santa Catarina	10,5 %
Paraíba	3,7 %	São Paulo	81,8 %

Selon leur prépondérance par Etats :

	Nombre des entreprises nationales avec capital étranger majoritaire	Nombre total des entreprises nationales avec capital étranger
Bahia	8	12
Ceará	1	2
Guanabara	133	179
Minas Gerais	5	16
Pará		3
Paraíba	—	1
Paraná	1	2
Pernambuco	2	3
Rio de Janeiro	6	10
Rio Grande do Sul	7	14
São Paulo	310	435
Santa Catarina	1	2

Le rôle du capital étranger dans les différents secteurs de l'économie brésilienne est actuellement, suivant l'enquête réalisée (7) :

- industrie électrique et chimique : brésiliennes
- matières premières : prédominance étrangère

(7) Ministère de l'Industrie et du Commerce, 1968.

- produits industrialisés de base : brésiliens
- transports : prépondérance étrangère
- industries lourdes : prédominance étrangère mais avec participation brésilienne
- industrie textile et du cuir : prépondérance brésilienne
- banques : prédominance brésilienne

Selon une étude réalisée par les industriels de São Paulo et Rio de Janeiro (8), la prépondérance étrangère se manifeste dans les branches suivantes au Brésil : construction automobile (100 %), industrie pharmaceutique (100 %), distribution du pétrole (100 %), exploitation des minerais non-métalliques, sidérurgie, industrie chimique et alimentaire, production de caoutchouc et de tabac, ce qui donne un aspect différent de celle réalisée par le Ministère de l'Industrie.

A propos de ces données officielles, nous aimerions seulement observer qu'il est souvent très difficile de vérifier la vraie nationalité du capital social, car les moyens utilisés pour l'analyse ne permettent pas de fixer l'effet des holdings sur la déformation des résultats de l'investigation.

Les tendances plus récentes du mouvement des capitaux étrangers au Brésil sont les suivantes :

- dans le commerce, l'agriculture et l'industrie extractive, leur participation a diminué;
- le nombre des banques étrangères a baissé de 80 en 1940, à 43 en 1969;
- l'importance des sociétés d'assurance étrangères a décliné sensiblement;
- la domination nord-américaine sur le marché des capitaux cède peu à peu à la pénétration des capitaux internationaux;
- l'idée des entreprises multi-nationales gagne du terrain et prend de l'avance sur la conception uninationale.

Enfin, il faut rappeler que l'importance du capital étranger au Brésil ne peut pas être mesurée exclusivement sous l'aspect quantitatif, car il a contribué, indépendamment de son montant :

- à la formation de nouveaux types de production;
- à la fourniture du know-how;
- à la formation professionnelle;
- à la valorisation de certaines classes sociales (9);
- à la création des stimulations psychologiques;
- à l'altération de la mentalité fataliste autochtone et
- à travers le « *demonstration effect* », à l'élévation du niveau social (hygiène personnel, culture, vie sociale, passe-temps, sport, tourisme, lecture, vie scientifique, etc.

II. — LES FORMES (10) DES CAPITAUX ÉTRANGERS VENUS AU BRÉSIL

A. Pseudo-capitaux

1. Utilisation des brevets, qui prévoit le paiement d'une certaine somme, pratiquée au Brésil, surtout dans les dernières années.
2. Accords de concession qui admettent un certain degré de contrôle étranger, peu en usage aujourd'hui.
3. Contrats d'administration qui assurent la direction étrangère de l'entreprise nationale durant la période de l'amortissement et du dressage du personnel, en recul les derniers temps.

(8) *Journal do Brasil*, 21-4-1970.

(9) G. Freyre : *Inglêses no Brasil* — « O capital inglês contribuiu para a valorização entre nós da figura do mecânico, do trabalhador capaz de manejar máquinas ».

(10) R. Barre : Economie politique.

4. Immigration de main-d'œuvre spécialisée (11). Plusieurs économistes sont arrivés à calculer la valeur d'un homme comme capital. Engel, l'ancien Directeur de l'Institut de Statistique de la Prusse, en 1891, estima la valeur d'un immigrant allemand venu au Brésil à 3 162 marks. Un peu plus tard, E. Young, chef du Bureau de Statistique de Washington, fixa la valeur d'un émigrant se dirigeant vers l'Amérique Latine à 800 dollars. Au début du présent siècle, un émigrant représentait dans le pays d'origine une valeur de U.S. \$ 1 125. Cette somme actuellement devrait être plus élevée, à cause de l'évolution culturelle et du développement technologique, bien que la vie humaine, en vertu de la brutalisation généralisée du comportement social partout dans le monde, soit devenue meilleur marché (12). L'émigration de 53 500 spécialistes formés (13) de l'Amérique Latine vers les Etats-Unis, dans la période 1962-1968 n'est pas considérée par le Conseil Inter-américain pour l'Education, la Science et la Culture (OEA) seulement comme une fuite du *know-how*, mais comme une sortie de capital, aussi.

B. Capitaux

I. CAPITAUX A COURT TERME

1. *Mouvements normaux*, stabilisants, liés à la balance des paiements. Au Brésil — pays de déficit budgétaire chronique — ils ont eu parfois le caractère de secours.
2. *Mouvements autonomes* :
 - a) *Spéculatifs*. C'est le cas de l'entrée des capitaux européens, actuellement sur les marchés des Bourses brésiliennes. Leur volume est imprévisible.
 - b) *Psychologiques*. Il faut mentionner ici les capitaux conservatifs devenus « monnaies brûlantes » du Chili et les capitaux transformés en « vagabonds » de l'Argentine et du Pérou, qui cherchent à l'heure actuelle une plus grande sûreté au Brésil. Leur montant est inconnu.

II. CAPITAUX A LONG TERME

1. *Investissements privés* :
 - a) *Investissements de portefeuille*. C'était la forme classique des emprunts brésiliens placés à l'étranger, dans le siècle passé.
 - b) *Investissements directs privés* (14). Ils prédominaient à l'époque où le Brésil n'était pas considéré comme un terrain « capital minded » (15). Dans une grande partie des cas, la réalisation de ces investissements n'était pas déterminée par le calcul marginal. Récemment, ils ont pris une autre forme avec les modalités suivantes : monnaies, équipements ou financement de l'importation, etc.
2. *Investissements et emprunts publics*, rarement orientés par la marge de gain. Ils ont atteint une certaine prépondérance au Brésil dans les dernières années.

(11) Pareto : « La valeur de l'homme est importante à considérer pour se rendre compte de l'importance du capital que l'émigration enlève à un pays... Le coût de production de l'homme est tel, que l'émigration fait sortir du pays en même temps que les hommes, des sommes très considérables de capitaux ».

(12) Le coût moyen d'éducation d'un élève en Europe : e. primaire = US \$ 368; e. moyen = US \$ 1 589; e. supérieur = US \$ 1 107 (IPEA).

(13) Il s'agit, en partie, des brésiliens.

(14) Deutsche Bundesbank — « Solche Kapitalanlagen die vom Investor in der Absicht vorgenommen werden, einen unmittelbaren Einfluss auf die Geschäftstätigkeit des kapitalnehmenden Unternehmens zu gewinnen ».

(15) Nurske.

III. LES DONs

Le Fonds Monétaire International les place parmi les transactions courantes de capitaux.

1. *Dons classiques.*

- a) *Privés.* Il faut rappeler ici les modestes offres d'aliments aux enfants, aux victimes de la sécheresse du Nord du Brésil, etc.
- b) *Publics.* A ce groupe appartient une partie de l'aide aux pays sous-développés, reçue par le Brésil.

2. *Pseudo-dons.* C'est le cas de l'autre partie des soi-disant aides, qui donnent une impulsion aux importations brésiliennes des pays donateurs.

IV. LES CAPITAUX ÉTRANGERS SELON LEURS NATIONALITÉS

A. *Capitaux portugais* (16).

Il nous manque des données précises sur les investissements portugais au Brésil. Nous pouvons cependant constater par déduction indirecte leur importance et nous permettre quelques estimations vagues et sporadiques sur leur volume.

Déjà D. Manuel a décidé de donner à ferme les terres du Brésil aux marchands qui risqueraient leur fortune dans l'aventure de la colonisation et de l'exploitation des terres découvertes. Il suffit de mentionner l'association des « *cristãos novos* » (*membros da Nação*), sous la direction de Fernão Noronha (17). En général, les donataires ont dépensé tout leur argent dans leur mission (18). Vasco Fernandes Coutinho, donataire de la Capitainerie d'Espírito Santo, a vendu tout ce qu'il avait y compris sa « *tença* » pour pouvoir monter l'expédition. Francisco Pereira Coutinho, donataire de Bahia, a perdu toute sa fortune et sa vie dans la tentative de colonisation. En 1516, El-Rei Manuel I décida de remettre à toutes les personnes qui allèrent coloniser la nouvelle terre l'équipement nécessaire. Après la centralisation de l'administration, les dépenses des responsables pour la colonisation continuèrent (19) et se concentrèrent surtout dans l'industrie du sucre. Dans cette époque, l'installation d'un « *engenho* » (dos que chaman trapiche, que moem com bois), coûta 10 000 cruzados (20). Il semble que tout au début, les capitaux privés prédominaient dans les investissements portugais au Brésil.

Simonsen calcula le montant de ces investissements dans la décennie 1560-1570 à 457,2 millions de *milreis*. Jusqu'à la fin du XVI^e siècle le budget brésilien pour le Portugal était déficitaire. Mais en 1617, les recettes ont déjà dépassé les dépenses.

(16) Pour éviter le problème de la complexité dérivant de l'élasticité de l'interprétation de la notion de souveraineté, nous considérons, pour le but de cette étude, comme portugais tout investissement venu du Portugal d'Europe.

(17) Document de Piero Rondinelli, manufacturier textile florentin, de 3-10-1502 — « Le roi de Portugal a donné à bail la colonie récemment découverte à quelques nouveaux chrétiens, sous la condition d'envoyer chaque année six barques au Brésil... et de construire là des fortifications ».

— Accord entre Manuel I et des marchands allemands, 6-10-1503.

(18) Lettre de D. João de Melo Câmara au roi D. João III, 1529 — « Como ando ha nove meses gastando o que Deus sabe, e devia V.A. de olhar que querer-lhe, eu pôr em duas viagens mil moradores e pessoas tais e obrigar-me a isso à *minha própria custa e despesa* daqui mil e trezentas léguas ».

— Lettre de D. João III à Martim Afonso de Sousa, 28-9-1532 — « E todos os capitães fazem obrigações de levarem gente e navios à *sua custa* em certo tempo... ».

(19) Lettre de Duarte Coelho au Roi, 14-4-1549 — « Outros são mestres de engenhos, outros mestres de açucares, carpinteiros, ferreiros, pedreiros, oleiros e oficiais de formas e sinos para os açucares, e outros oficiais que ando trabalhando e gastando o meu, por adquirir para a terra, e os mando buscar a Portugal e a Galizia e às Canarias às *minhas custas* ».

(20) Dasp. *História administrativa do Brasil*, II, 1956.

Le rôle des nouveaux chrétiens de financiers de l'économie brésilienne du Nord est devenu perceptible à partir de 1638 (21). Puis vinrent les différentes compagnies commerciales de volumineux investissements :

- *Companhia de Comércio* (1628-1630) d'existence éphémère, fondée sur la suggestion des juifs de Portugal, pour imiter les activités de la Compagnie Hollandaise des Indes Occidentales (22).
- *Companhia do Comércio do Maranhão* (23), créée par un groupe d'actionnaires de Lisbonne.
- *Companhia General do Grão Pará e Maranhão* (24), établie avec un capital de 1,2 millions de cruzados.
- *Companhia Geral da Agricultura das Vinhas do Alto Douro* (25), qui organisa le commerce du vin, de l'eau de vie et du vinaigre au Brésil.
- *Companhia Geral do Comércio de Pernambuco e Paraíba* (26) fondée avec un capital de 3,4 millions de cruzados.
- *Companhia da Pescaria das Baleias nas Costas do Brasil e Ilhas a elas adjacentes* (27).

Les investissements de ces compagnies au Brésil se faisaient tant dans le secteur de ravitaillement (main-d'œuvre, vin, huile, morue, eau de vie, farine de froment, etc.), que dans celui de l'exploitation agricole (coton, riz, etc.) et de l'exportation (pau-brasil, sucre, etc.), se concentrant surtout dans la construction d'usines, navires, habitations, entrepôts ainsi que dans la création des moyens de production et de transport terrestre.

Selon Stephens, le Brésil était débiteur, en 1774, des commerçants portugais pour la somme de £ 15 165 980 (28). Quand D. João VI, le 7 novembre 1807, a quitté avec 15 000 personnes Lisbonne pour se réfugier au Brésil, il a apporté 200 millions de *cruzados*. Quand il revint, il avait retiré du Banco do Brasil de l'or, des pierres précieuses et d'autres espèces, d'une valeur d'un million de milreis. D'après quelques calculs (29), malgré ces retraits de fonds, il a laissé au Brésil une somme de 22 millions de livres sterling. En dehors de cela, tout le capital originellement entré, circulait au Brésil pendant quatorze ans, créant certainement du revenu. Pendant cette période, l'aristocratie portugaise, qui vivait à la cour de Rio de Janeiro, a reçu constamment des subventions de Lisbonne. C'est ce fait qui a déséquilibré tellement les finances publiques du Portugal. Toutes ces subventions reçues étaient aussi dépensées au Brésil. Pour pouvoir réaliser le blocus de Pernambuco, encore en 1817, un emprunt fut lancé à Lisbonne.

En 1822, tout le capital portugais investi au Brésil fut frappé de saisie. Les uniques exceptions étaient les actions de la Banque du Brésil, des sociétés d'assurances et de l'Usine Métallurgique de Sorocaba. Quatre ans plus tard, cependant, ces biens étaient rendus aux propriétaires. Le traité du 29 août 1825 reconnaît le solde des dettes du Brésil vis-à-vis du Portugal à 1,3 millions de livres sterling. Ce montant fut, en 1842, par un autre accord baissé à 488,393 livres sterling.

Après l'indépendance du Brésil, l'afflux des capitaux portugais n'a pas cessé complètement. En 1862, s'est établie au Brésil la *Companhia de Seguros Garantia*, de Pôrto (30), en 1872, la *Companhia Carris de Ferro*, de Lisbonne (31) et la *Companhia de Seguros Indemnizadora* (32).

Le Département du Commerce Extérieur du Royaume Uni calcula le montant des capitaux portugais restant au Brésil, en 1930, à 75 millions de dollars à peine, tandis que les organes des Nations Unies estimaient l'entrée des capitaux portugais au Brésil, dans la période 1818-1938, à 300 millions de dollars.

(21) A. Wiznitzer : *Jews in colonial Brazil*, 1960.

(22) Alvará du 6-2-1649; statuts du 8-3-1649.

(23) Alvará du 12-2-1682.

(24) Alvará du 7-6-1755.

(25) Alvará du 10-9-1756.

(26) Alvará du 13-8-1759.

(27) Loi du 18-2-1765.

(28) Philadelphia Stephens : *Briefe aus Portugal*, 1782.

(29) B. Ribeiro & M. Guimarães : *História dos bancos e do desenvolvimento do Brasil*, 1967.

(30) Décret n° 2 953 du 21-7-1862.

(31) Décret n° 5 087 du 18-9-1872.

(32) Décret n° 5 111 du 9-10-1872.

B. Capitaux britanniques.

Les capitaux anglais au siècle passé sont venus au Brésil sous la forme d'investissements directs ou comme emprunts émis en bons. Ils ont commencé à pénétrer dans la décennie de 1820 (33) et se sont dirigés vers certains secteurs parmi lesquels il faut mentionner tout premièrement les minerais (34), principalement l'exploitation de l'or. Puis vinrent les chemins de fer, navigation, urbanisme, banques, assurances et d'autres. (Voir dans les Annexes la liste détaillée des entreprises anglaises établies au Brésil). Il faut noter cependant que les pourcentages de la partie investie au Brésil de leurs capitaux étaient très variés, oscillant entre le total du capital social et une partie insignifiante. Il est aussi très difficile de fixer avec précision le montant global des mises de fonds anglaises réalisées dans le passé au Brésil. Il n'y a que des estimations approximatives :

1900	30 000 000 (35) livres sterling
1930	120 000 000 (36) » »
1945	67 900 000 (37) » »
1950	48 900 000 (38) » »
1952	30 600 000 (39) » »

En ce qui concerne les emprunts de portefeuille, l'Angleterre a transféré partiellement les dettes portugaises au Brésil indépendant. C'était l'origine des emprunts brésiliens au marché de Londres. La contractation du premier emprunt formel de trois millions de livres sterling fut autorisée par le Décret du 5 janvier 1824, qui nommait comme plénipotentiaires F. Caldeira Brant Pontes et M. R. Gameiro Pessoa. C'était surtout la maison de Nathan Meyer Rotschild & Co, qui a accordé les premiers crédits à l'Empire avec les conditions suivantes : escompte 3 % à 48 %, commission 2 %, timbre 1/2 %, courtage, 1/4 % et des frais éventuels 1/8 %. Pour l'amortissement, en général, une période de 3 à 63 ans était fixée. Les emprunts consistaient en majeure partie des titres (apólices) de valeur de £ 100.

La valeur accumulée des « bonds » en livres sterling était évaluée à ce qui suit :

1913	118 000 000 (40) livres sterling
1914	133 000 000 (41) » »

(33) Sociedade de Agricultura, Comércio, Mineração e Navegação de Rio Doce, Décret du 6-5-1824 : « Ja há um número considerável de subscritores estrangeiros residentes nas Províncias do Rio de Janeiro, Minas Gerais e Espirito Santo... pedindo-me a faculdade de estender esta subscrição aos capitalistas de Londres... a fim de obter grande vantagem da introdução de um considerável capital estrangeiro... além da vantagem da propagação no Brasil das luzes da Europa, em abertura científica e regular de canais para a navegação, em a lavra dos metais e na introdução dos bons princípios de agricultura ».

(34) En chiffres ronds, les investissements britanniques dans les mines brésiliennes présentaient, après l'installation de la République, l'aspect suivant :

Années	Nombre d'entreprises	Capital social souscrit en £
1890	6	770 000
1900	11	1 510 000
1911	18	3 120 000
1913	16	2 510 000
1929	10	3 620 000
1945	3	850 000

Source : Rippy : *The British Investment Boom of the 1880's in Latin America Mines*, 1948.

(35) Manchester; Alberto Randolph Paiva : *Legislação ferroviária federal do Brasil (1821-1871)*.

(36) J. F. Rippy : A century and a quarter of British investment in Brazil (Interamerican Economic Affairs, 1962).

(37) *South American Journal*, London, février 1950 : « En 1939 il y avait encore des participations anglaises dans 13 compagnies de chemin de fer, 5 sociétés minières et dans quelques industries et le capital investi dans la branche bancaire était estimé à 6 300 000 ».

(38) Bank of England : *Oversea's Investments*.

(39) Naciones Unidas : *La corriente internacional de capital privado*, 1954.

(40) H. Feis : *Europe, the World's Banker*, 1874-1914.

(41) Paish : *The Statist*, 17-2-1914 (inclus 10 % non cotés à la Bourse).

1919	213 000 000 (42)	»	»
1925	167 000 000 (43)	»	»
1930	161 000 000 (44)	»	»
1939	159 400 000	»	»
1945	137 000 000	»	»
1951	47 800 000	»	»
1956	24 400 000	»	»

Les données quantitatives les plus détaillées et les plus récentes se trouvent dans les Annexes. Il faut observer encore que quelques estimations ne font pas de distinction entre investissements directs et emprunts. Les autres ne permettent pas de déduire s'il s'agit de tout l'argent anglais placé au Brésil ou seulement des emprunts de portefeuille.

C. Capitaux nord-américains.

Il y avait déjà en 1867 des intérêts nord-américains au Brésil. G. Davis et M. Pattison furent autorisés à installer une usine textile à la « Fazenda Macacos », dans la Province de Rio de Janeiro. Les autres établissements qui suivirent figurent dans les Annexes.

Les investissements directs nord-américains n'ont atteint la prépondérance qu'à partir de la troisième décennie du siècle actuel, quand ils présentaient l'aspect suivant :

1936 (45)	194,3 (46)	millions de dollars
1943	233,7	»
1950	644,2	»
1951	803,0	»
1952	1.013,0 (47)	»
1953	1.017,0	»
1954	1.049,0	»
1955	1.115,0	»
1956 (48)	1.200,0 (49)	»
1960 (50)	1.000,0 (51)	»

En ce qui concerne les premiers emprunts publics brésiliens libellés en dollars et placés sous la forme de « bonds », ils étaient de type 90 à 98 1/2, avec une période d'amortissement qui a varié de 20 à 30 ans. Dans les dernières décennies les emprunts paraissent le volume global restant suivant :

1930 (52)	346,8	millions de dollars
1935 (53)	349,2 (54)	»
1945	217,2	»
1952	128,5	»
1956	88,1	»

(42) L. E. Elliott : *Brazil Today and Tomorrow*, 1917. Gilberto Freire : *Inglêses no Brasil*, 1948.

(43) Kindersley : *British Overseas Investments*, 1931 (inclus 25 % non cotés à la Bourse).

(44) Council of the Corporation of Foreign Bondholders.

(45) US Department of Commerce.

(46) Industrie 46 millions, pétrole 23 millions, commerce 23 millions, service public et transport 97 millions, autres activités 12 millions.

(47) 17 % de tous les investissements nord-américains dans l'Amérique Latine.

(48) Pinto Ferreira : *Capitais estrangeiros e a dívida externa do Brasil*, 1965.

(49) 6,5 milliards de dollars en Amérique Latine.

(50) Lincoln Gordon : *O investimento privado estrangeiro e o desenvolvimento econômico brasileiro*, 1963.

(51) Industrie 54 %, mines et fonte 1 %, pétrole 8 %, service public 22 %, commerce 14 %, autres 0,5 %.

(52) Madden, Nadler : *America's Experiences as Creditor Nation*, 1937.

(53) Institut of International Finance (Il existe une divergence entre les données de ces deux sources relatives aux années 1941-1951).

(54) 82 % en main des citoyens nord-américains.

D. Capitaux français.

La pénétration des capitaux français n'a commencé qu'après les britanniques, avec la création — par Décret n° 5.062, du 28-8-1872 — de la Banque Brésilienne-Française, qui eut un capital social de dix millions de francs. Nous énumérons dans les Annexes les autres entreprises françaises qui ont succédé.

Les investissements français au xx^e siècle présentaient l'évolution suivante (en francs-or) :

Année	Total	Participation	Emprunts publics
1902 ⁽⁵⁵⁾	696 000 000	206 000 000	490 000 000
1913 ⁽⁵⁵⁾	3 500 000 000 ⁽⁵⁷⁾	2 620 000 000	880 000 000
1943 ⁽⁵⁶⁾	210 000 000

Les types des émissions brésiliennes en francs français ont varié de 83 à 95 1/4. Pour l'amortissement, des périodes de 61 à 90 ans ont été stipulées. Une grande partie des emprunts était émise par le Crédit Mobilier français (57). Il y avait aussi des emprunts libellés en livres sterling, qui ont été émis ou introduits sur le marché français. Aucun emprunt libellé en dollars n'a été émis, introduit ou domicilié en France.

Après la dernière guerre, conformément à la balance des paiements franco-brésilienne, le mouvement suivant de capitaux fut réalisé (en US \$ 1 000) (58).

Investissements publics	Investissements privés directs	Crédits privés pour plus d'une année
1948 —	11	—
1949 —	72	—
1950 —	— 317	—
1951 —	48	—
1952 —	203	—
1953 —	419	—
1954 —	80	—
1955 —	2 642	—
1956 —	3 265	—
1957 —	2 739	—
1958 —	83	—
1959 —	2 186	—
1960 —	3 975	20
1961 3 500	5 558	1 237
1962 3 600	2 393	690

Le *Jornal do Brasil* (59) estime actuellement le volume total des investissements français à 900 millions de dollars tandis que les calculs officiels ne parlent que de 300 millions de dollars. Il nous semble qu'aucune de ces estimations ne corresponde à la réalité.

E. Capitaux germaniques.

L'entrée formelle des premiers capitaux allemands au Brésil s'est faite officiellement dans l'année 1873, quand la Compagnie Transatlantique des Assurances Maritimes et Terrestres, de Berlin (60), ainsi

(55) Association Nationale des Porteurs de Valeurs Mobilières — Données officielles.

(56) Estimation du Trésor des Etats-Unis.

(57) 42 % de tous les investissements français en Amérique Latine.

(58) Association Nationale des Porteurs de Valeurs Mobilières — Données officielles.

(59) 26 mars 1971.

(60) Décret n° 5 283, du 19-5-1873.

que la Deutsch-Brasilianische Bank, de Hambourg (61) s'installèrent dans l'Empire. Les principaux actionnaires de cette banque étaient la Vereinsbank et le Bankhaus Johann Berenberg. En conséquence d'un financement désastreux de la São Paulo Railway Company, après deux ans, elle se vit obligée de suspendre ses paiements et en 1877 elle fut liquidée (62). Dans la même année, la Hamburg-Magdeburger Feuer-Versicherungs Gesellschaft reçut l'autorisation de fonctionner dans l'Empire (63). En 1883 commença ses activités la Preussische National-Versicherungs Gesellschaft (64). La Norddeutsche-Bank, de Hambourg et la Disconto-Gesellschaft, de Berlin, fondèrent, avec un capital de 10 millions de marks-or, en 1887 la Brasilianische Bank für Deutschland, qui commençait à fonctionner en 1888 (65). Après le transfert de son siège au Brésil, en 1924, elle prit le nom de Banco Brasileiro-Alemão. L'énumération des autres entreprises allemandes qui s'installèrent au Brésil à partir de 1888 se trouve dans les Annexes.

D'après les estimations des Nations Unies, en 1914, les investissements germaniques au Brésil atteignaient le montant de 720 millions de marks-or. Hastedt calcula les investissements directs allemands à 95-125 millions de dollars, dans l'année 1929 (66). Selon plusieurs sources cependant, en 1938, les investissements germaniques ne s'élevaient plus qu'à un montant équivalent à 40 millions de dollars, distribués surtout entre les secteurs aviation, produits chimiques et alimentation. Pendant la dernière guerre fut décrété ce qui suit :

a) La responsabilité des biens qui se trouvaient être propriété des citoyens allemands — même de ceux qui vivaient comme émigrants depuis plusieurs décades hors du Reich — pour les dommages causés au Brésil (67).

b) Le dépôt obligatoire d'une partie (de 10 à 30 %) des biens liquides des Allemands au Brésil (68).

c) L'expropriation pure et simple de plusieurs propriétés germaniques (69).

La valeur des biens bloqués, évaluée par les autorités, représentait la somme de 800 millions de cruzeiros (70), approximativement. Les dommages directs subis et indiqués par le Brésil montaient à 540 millions de cruzeiros (71).

L'entrée des capitaux allemands ne recommençait qu'après la récupération de l'économie de la RFA.

Total des investissements directs (72) et privés allemands (73)
(millions de DM)

1955	75,1	1963	798,8
1956	145,1	1964	823,9
1957	234,7	1965	839,3
1958	325,8	1966	886,7
1959	439,5	1967	959,5
1960	558,0	1968	1 187,0
1961	639,7	1969	1 342,8
1962	772,6		

(61) Décret n° 5 390, du 10-9-1873 (10 millions de marks-or).

(62) E. Lipkau : *Deutsche Auslandsbanken in Brasilien* (Staden Jahrbuch B 17).

(63) Décret n° 6 547, du 13-4-1877.

(64) Décret n° 9 075, du 7-12-1883.

(65) Décret n° 10 030, du 7-9-1888.

(66) Pedro Hastedt : *Deutsche Direktinvestitionen in Lateinamerika*, Göttingen, 1970.

(67) Loi n° 4 166, du 11-3-1942 (solidarité collective, principe du droit international largement suranné).

(68) Loi n° 5 408, du 28-4-1942.

(69) Navires, banques, sociétés d'assurance (D. 4 611, du 24-8-1942; D. 4 612, du 24-8-1942; D. 4 636, du 31-8-1942; D. 6 915, du 2-10-1944).

(70) 1 \$ US = Crs. 20,5.

(71) Information de la représentation diplomatique de la RFA.

(72) Deutsche Bundesbank : Direktinvestitionen = Kapitalanlagen die vom Investor in der Absicht vorgenommen werden, einen unmittelbaren Einfluss auf die Geschäftstätigkeit des kapital nehmenden Unternehmens zu gewinnen oder einem Unternehmen, an dem der Investor bereits massgeblich beteiligt ist, neue Mittel zuzuführen.

(73) Bundeswirtschaftministerium.

Principaux secteurs bénéficiaires jusqu'en 1964 (74)

Machines, automobiles, navires	28,46 %
Appareils de précision	28,08 %
Produits chimiques	21,73 %
Métaux	11,59 %
Energie	1,61 %
Textile	1,39 %

Le nombre actuel des entreprises allemandes établies au Brésil et des sociétés brésiliennes avec une forte participation du capital germanique monte à 350 (75) ou 400 (76). Selon E. Lipkau, les investissements provenant de l'Allemagne Occidentale après la II^e guerre mondiale atteignirent, en 1969, le volume de deux milliards de DM, approximativement.

G. Autres capitaux.

Les capitaux en provenance des autres pays jouaient dans le passé un rôle dans l'économie brésilienne. Cependant, partout dans les siècles passés on peut trouver des traces de ces capitaux. Au XVI^e siècle, il semble que l'usine de sucre d'Erasmus, de Santos, avait certaines relations financières avec la maison Schetz d'Anvers. Au XVII^e siècle, ce sont les investissements de la Compagnie Privilegiée des Indes Occidentales (77). Néanmoins, la diversification accentuée des capitaux étrangers au Brésil ne commença qu'à la deuxième moitié du siècle passé. Le décret n° 6.189, du 26-4-1876, autorisa la Société d'Assurance Lloyd Suisse, de Zurich, à s'installer dans les Provinces de Rio de Janeiro et Bahia. Après cela, vinrent d'autres compagnies que nous énumérons dans les Annexes.

V. LES EMPRUNTS EN EFFETS DE PORTEFEUILLE

Diverses hypothèques furent offertes pour garantir les émissions brésiliennes à l'extérieur :

1824-1825	£ : les recettes des douanes de Rio de Janeiro, Pernambuco et Maranhão.
1909	Fr. F. : les recettes de la douane de Rio de Janeiro.
1921	US \$: les revenus de l'impôt de consommation et de timbre.
1922	£ : le gage de 4 535 000 sacs de café.

La destination des emprunts publics brésiliens émis à l'étranger varia aussi, selon l'époque :

- Couverture du déficit de la balance des paiements.
- Couverture du déficit budgétaire.
- Paiement des services des emprunts.
- Couverture des dépenses des représentations diplomatiques brésiliennes à l'extérieur.
- Couverture des dépenses causées par des événements politiques (guerre : emprunt de £ 5 000 000 en 1865).
- Négoces privés.
- Investissements économiques : construction des chemins de fer (1860), approvisionnement de l'eau (1908), reconstruction de la flotte marchande (1910), électrification (1911), construction de port (1913), etc.

Avant 1905, la dette extérieure du Brésil consistait presque exclusivement en bons en livres sterling, dont seulement une petite quantité se trouvait en main de citoyens d'autres pays que la Grande-Bretagne. A partir de 1904, commencèrent les émissions en francs français. Le gros des emprunts nord-américains

(74) Deutsche Bundesbank.

(75) E. Lipkau : *Deutsche Investitionen in Brasilien*, 1969.

(76) H. Jolowicz : *Wirtschaftliche Aspekte des Investitionsklimas in Brasilien*, 1970.

(77) Voir les clauses du Traité de La Haye, 1661. En 1645, la valeur des propriétés de la compagnie hollandaise, situées au Brésil, était estimée à 22 millions de florins (Winitzer).

en obligations s'effectuèrent dans les années 1919-1927. En 1931, se réalisa la dernière émission brésilienne en « apólices » (funding) à l'étranger et avec cela se termina cette forme de l'expansion de l'entrée des capitaux de portefeuille étrangers, qui a duré un siècle.

Les amortissements des dettes publiques du Brésil furent suspendus de 1898 à 1911. Après la consolidation de 1914, ils furent de nouveau interrompus jusqu'à 1927. Entre temps, surgit un désaccord entre la France et le Brésil touchant la clause or. Le service des emprunts était effectué en francs papier, tandis que les porteurs de bons ont exigé le respect de la clause or. L'affaire fut soumise au Tribunal de Justice Internationale Permanent de La Haye, qui, dans sa décision du 12-7-1929, a reconnu le droit des porteurs de titres d'obtenir les services sur la base or. Malgré cela, plusieurs municipalités qui ont émis des emprunts avec la clause or, continuaient de payer les intérêts en francs dépréciés.

Le décret n° 23.829, du 5-2-1934, détermina unilatéralement les modalités du paiement des intérêts et de l'amortissement des emprunts extérieurs publics entre 1934 et 1938 (Plan Osvaldo Aranha) :

- Degré I. Service total : Funding de 1931.
Paiements en retard soumis à la sentence de La Haye.
- Degré II. Paiements d'intérêts et rachat avec réduction de l'amortissement : Emprunt de l'Etat de São Paulo, 1930. Coffee Realization.
- Degré III. (35 % 40 %). Emprunts du Gouvernement Fédéral : Emprunts de 1903, 1909, 1921, 1922 et 1927.
- Degré IV. (27 1/2 %-40 %). Emprunts restant du Gouvernement Fédéral (15).
- Degré V. (22 1/2-37 1/2 %). Emprunts de l'Institut du Café de l'Etat de São Paulo.
- Degré VI. (20 %-35 %). Emprunts des Etats particuliers.
- Degré VII. (17 1/2-32 1/2 %). Emprunts des Municipalités.
- Degré VIII. Sans paiements de services : Emprunts restants — Pará (1901, 1907, 1915), Alagôas (1906), Ceará (1922), Manaus (1906), Belém (1905, 1906, 1912, 1915, 1919), Salvador (1931).

Il paraît que le Plan Aranha donna un traitement plus favorable aux capitaux anglais et nord-américains, qu'aux français. Le 10 novembre 1937, un nouveau moratoire fut décrété pour les transferts. En 1940, le Plan Aranha fut modifié. Les intérêts furent réduits et les amortissements baissés à 40 % dans le 1^{er}, et à 20 % dans le 2^e groupe, sans prévoir un amortissement pour les autres groupes. Le franc-or était calculé à cette époque, à cinq francs-papier. Le 18 juin 1940, fut conclu un accord franco-brésilien qui prévoit la constitution d'un fonds de liquidation pour le rachat de neuf emprunts émis en francs. A cause des événements politiques survenus, cependant, l'accord n'était plus exécuté.

Le Décret-loi n° 6.019, du 23-11-1943, fixa les normes définitives pour le paiement des services des emprunts publics extérieurs (Plan Souza Costa) émis en livres sterling et dollars. Le décret offrit deux alternatives :

Livres :

- A) La valeur nominale et originale du titre sera maintenue, fixant de nouveaux taux d'intérêts (1 1/2 %-3 1 1/2 %) et de quotas d'amortissements (de 9 à 207 ans).
- B) Une nouvelle réduction de la valeur nominale du titre (20 %-50 %) sera établie, compensée moyennant paiement en monnaie, fixant un taux uniforme d'intérêt (3,75 %) et de quotas d'amortissement (de 3 à 84 ans).

Dollars :

- A) Intérêts : 1,88 %-3,50 %.
- B) Intérêts de bons spéciaux : 7 1/2 %-17 1/2 % et réduction de la valeur nominale du titre (20 %-50 %).

Le 8 mars 1946 et le 4 mars 1956, furent conclus les nouveaux accords avec la France sur :

- le rachat des bons en francs émis par des institutions publiques;
- la réglementation des réclamations relatives aux emprunts des chemins de fer du Nord du Brésil (1905-1907), du Nord du Paraná (1907) et du Nord de São Paulo - Araquara (1911).

Dans quatre accords (1940, 1946, 1951, 1956), le gouvernement brésilien s'est obligé à payer l'indemnisation pour les expropriations des biens français suivants : Companhia do Pôrto do Pará (1940); Cia. de Estrada de Ferro Victoria (1940); Cia. de Estrada de Ferro São Paulo-Rio Grande (1940); Banco Hipotecário e Agrícola do Estado de Minas Gerais (1944).

VI. RÉGLEMENTATION DES INVESTISSEMENT ÉTRANGERS AU BRÉSIL

Cette réglementation comprit tous les domaines imaginables de l'économie et elle eut plutôt une influence restrictive que stimulante. Dans quelques cas les mesures prises étaient de caractère général. Etant donné, cependant, que le secteur atteint par ces mesures appartenait exclusivement au capital étranger, les restrictions avaient un aspect nettement discriminatoire. C'était, par exemple, le cas du blocage des prix et des tarifs de l'énergie électrique, qui se trouvait en possession canadienne, d'origine belge.

L'évolution de la réglementation a eu une forme cyclique n'obéissant pas toujours à la rationalité et elle était déterminée par divers motifs :

- a) économiques : balance de paiement, industrialisation, etc.;
- b) psychologiques : « demonstration effect » de l'Europe (sur l'élaboration des constitutions autoritaires de 1934 et 1937 et de la constitution démocratique de 1946);
- c) politiques : détourner l'attention de l'opinion publique des difficultés économiques intérieures, etc.;
- d) structurelles : conception émotionnelle, etc.

A. *Traitement des capitaux étrangers*

Dans le traitement des investissements étrangers au Brésil, il faut distinguer plusieurs périodes, dans les dernières décades :

- 1946-1953 = Importantes restrictions.
- 1953-1961 = Large libéralisation.
- 1961-1963 = Expectative des restrictions futures.
- 1963-1964 = Fermeture administrative des transferts des profits.
- 1964-1971 = Sensible libéralisation.

1) *Mouvements des capitaux.*

- Transfert des capitaux autres que ceux provenant des importations, permis seulement par le Banco do Brasil (Décret n° 1.201, du 8-4-1939).
- Blocage des biens étrangers à titre d'indemnisation (Décret-loi 4.166, du 11-3-1943).
- Garantie du droit de renvoi du capital étranger préalablement enregistré jusqu'à 20 % par an (Décret n° 9.025, du 27-2-1946 et Décret n° 30.363, du 3-1-1952).
- Permis de rapatriement immédiat et intégral, après deux années de permanence au Brésil du capital étranger, appliqué en titres de la Dette Intérieure brésilienne ou en valeurs de revenu fixe (Décret-loi n° 9.025, du 27-2-1946; Décret n° 30.363, du 3-1-1952).
- Virement des profits et des dividendes à l'extérieur jusqu'à 8 % par an, de la valeur du capital étranger enregistré (Décret-loi n° 9.025, du 27-2-1946).

- Transfert annuel des intérêts correspondant à 8 % des emprunts enregistrés (Décret n° 32.285, du 19-2-1953).
- Transfert du revenu du capital enregistré, jusqu'à 10 % de sa valeur (Décret n° 32.285, du 19-2-1953).
- Prestation annuelle, jusqu'à 20 % de la valeur du financement (Instruction de la SUMOC n° 113, du 17-1-1955).
- En cas de grave déséquilibre dans la balance des paiements, le retour du capital de risque interdit le transfert annuel des profits limité à 10 % du capital enregistré et des royalties à 5 % de la recette brute de l'entreprise (Loi n° 4.131 du 3-9-1962).
- Permis de l'amortissement du capital enregistré jusqu'à 20 % par an et du profit jusqu'à 10 % (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).
- Défense de paiements des royalties par une filiale établie au Brésil à sa maison-mère à l'étranger (Lois n° 4.131, du 3-9-1962).
- Limitation à 8 % du transfert des gains des producteurs des articles de consommation somptuaire (Loi n° 4.390, du 29-8-1964).
- Registre obligatoire des investissements (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).
- Restriction à 5 % du transfert des profits des producteurs d'articles de consommation somptuaire, en cas de grave déséquilibre dans la balance des paiements (Loi n° 4.390, du 29-8-1964).
- Cotation à la Bourse des actions des entreprises étrangères établies au Brésil, conditionnée au droit de vote (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).

2) *Réglementation du change.*

- Défense du jeu au change (Décret n° 4.182, du 13-11-1920).
- Autorisation exigée pour les transferts de devises (Décret n° 14.728, du 16-3-1921).
- Attribution des transactions d'investissements au marché de taux de change officiel, accru d'une surtaxe minime (Décret n° 32.285, du 19-2-1953; Loi n° 1.807, du 7-1-1953).
- Fixation des taux moyens de change pour les importations financières et des équipements non-considérés comme investissements essentiels (Instruction de la SUMOC n° 81 du 22-1-1953).
- Importation — sans couverture de devises — d'équipements, comme investissements (Instruction n° 113, du 17-1-1955).
- Autorisation des opérations financières — sauf les paiements des obligations des organes publics — à travers le marché de cours livre (Loi n° 3.244, du 14-8-1957).
- Fixation du cours moyen pour la conversion de la valeur des investissements étrangers, en monnaie nationale (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).
- Utilisation du cours de change de la catégorie générale des importations pour les transferts relatifs aux investissements étrangers (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).

3) *Imposition des capitaux étrangers.*

- 3 % sur les devises achetées dans le Banco do Brasil pour les transferts des dividendes (Décret-Loi n° 97, du 23-12-1937).
- 6 % sur les virements originaires des importations d'équipements (Décret-Loi n° 485, du 9-6-1938).
- 10 % sur les transferts dérivant des importations des biens de capital (Décret-Loi n° 1.170, du 23-3-1939).
- 5 % sur les envois émanés des importations d'équipements (Décret-Loi n° 1.394, du 29-6-1939).
- Déduction de 1 à 5 %, à titre de royalties, du revenu sujet à l'impôt (Instruction n° 3.470, du 28-11-1958, du Ministère des Finances).
- 50 % sur n'importe quel envoi de devises à l'étranger, à fin d'épargner les réserves de changes (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).

- 10 % - 15 % de réduction de la charge sur transfert (Résolution n° 9 de la Banque Centrale du 13-11-1965).
- 25 % à la source, sur le transfert des profits.
- 40 % - 60 % d'impôt additionnel sur les transferts des profits qui dépassent en moyenne 12 % par an du capital enregistré (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).
- 20 % d'impôt additionnel sur les 40 % - 60 % en cas des entreprises, dont les activités sont considérées de moindre intérêt pour l'économie du pays (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).

B. *La situation historique des entreprises étrangères au Brésil*

Durée de la permission de fonctionner :

- 90 ans (Décret n° 1.030, du 7-8-1852);
- 80 ans (Décret n° 10.125, du 15-12-1888);
- 70 ans (Décret n° 8.505, du 29-4-1882);
- 60 ans (Décret n° 5.219, du 1-2-1873);
- 50 ans (Décret n° 1.983, du 3-10-1857);
- 35 ans (Décret n° 9.973, du 20-6-1888);
- 30 ans (Décret n° 3.715, du 6-10-1866);
- 20 ans (Décret du 12-8-1825);
- 15 ans (Décret n° 5.010, du 10-7-1872);
- 10 ans (Décret n° 3.795, du 1-2-1867).

Dépôt obligatoire :

- 200:000\$000 (Décret n° 9.503, du 3-10-1885) — assurance;
- 150:000\$000 (Décret du 23-10-1825) — exploitation de l'or;
- 100:000\$000 (Décret du 3-3-1825) — exploitation de l'or;
- 20:000\$000 (Décret n° 5.111, du 9-10-1872) — assurance;
- 10:000\$000 (Décret n° 3.630, du 27-3-1866) — production de gaz.

Garantie des intérêts minimales :

- 5 % (Décret n° 1.030, du 7-8-1852) — chemin de fer;
- 6 % (Décret n° 9.248, du 19-7-1884) — sucre.

Délai fixé pour l'incorporation :

- 5 ans (Décret n° 1.044, du 22-9-1852) — mines de cuivre;
- 2 ans (Décret n° 3.689, du 24-8-1866) — construction de port;
- 1 an (Décret n° 4.509, du 20-4-1870) — chemin de fer.

Délai fixé pour commencer la construction :

- 2 ans (Décret n° 1.983, du 3-10-1857) — chemin de fer;
- 1 an (Décret n° 698, du 12-9-1850) — production d'articles de caoutchouc;
- 8 mois (Décret n° 3.795, du 1-2-1867) — navigation;
- 6 mois (Décret n° 3.689, du 24-8-1866) — port.

Durée de l'autorisation de réaliser des prospections :

- 3 ans (Décret n° 3.697, du 10-9-1866) — cuivre;
- 2 ans (Décret n° 3.706, du 26-9-1866) — plomb et étain.

*Parcelle de la participation obligatoire dans le capital social :**a) Participation étrangère :*

2/3 (Décret n° 1.983, du 3-10-1857) — chemin de fer;
25 % (Décret n° 3.567, du 20-12-1865) — banque.

b) Participation nationale :

1/3 (Décret du 23-10-1828) — exploitation de l'or;
2/3 (Décret n° 14.728, du 16-3-1921) — banque;
50 % (Loi de 1944) exploitation des minerais;
51 % (Constitution de 1937, art. 146) — concession de service public;
70 % (Loi n° 4.131, du 3-9-1962), banque, quand la législation étrangère impose des restrictions.

Nombre minime obligatoire d'employés nationaux :

1/2 main-d'œuvre libre dans l'exploitation de l'or (Décret du 23-10-1828);
50 % dans les banques étrangères (Décret n° 14.728, du 16-3-1921);
2/3 dans n'importe quelle firme (Consolidation des lois du travail, art. 352);
90 % dans l'industrie de caoutchouc (Décret n° 698, du 12-9-1850).

Siège de la direction de l'entreprise étrangère :

Brésil : Rio de Janeiro (Décret n° 4.537, du 7-6-1870) — navigation.

Extérieur :

Berlin (Décret n° 10.039, du 15-9-1888 — colonisation;
Hambourg (Décret n° 10.054, du 28-9-1888) — navigation;
Londres (Décret n° 1.614, du 9-6-1855 — chemin de fer;
Paris (Décret n° 2.423), du 2-1-1897) — banque;
Bruxelles (Décret n° 2.394, du 4-12-1896 — industrie;
Anvers (Décret n° 10.337, du 6-9-1889) — chemin de fer.

Application des réserves :

En valeurs nationales (Décret n° 294, du 5-9-1895).

Tarifs spéciaux :

- Transport gratuit pour les colons (Décret n° 1.599, du 9-5-1855), les sœurs de charité (Décret n° 1.983 du 3-10-1857) et pour les colis postaux (Décret n° 1.759, du 26-4-1856).
- Réduction : 50 % dans le transport des prisonniers (Décret n° 1.759, du 26-4-1856); 20 % dans celui des objets du gouvernement et 10 % dans les billets des agents gouvernementaux (Décret n° 4.537, du 7-6-1870).

Franchise de droits :

- a) Importation : matériel de construction (Décret n° 1.599, du 9-5-1855) — équipement (Décret n° 3.697, du 10-9-1866);
- b) Exportation : Or — pendant cinq ans (Décret n° 3.473, du 6-6-1865).

Concession des crédits :

Par des établissements financiers officiels, seulement pour les nouveaux investissements dans des activités essentielles et dans les régions d'intérêt national élevé (Décret n° 53.451, du 20-1-1964).

Imposition fiscale :

- 5 % impôt additionnel sur l'or (Décret du 16-9-1824);
- 5 % impôt sur la production du charbon (Décret n° 3.715, du 6-10-1866);
- 2 % impôt sur la recette de l'exploitation des minerais (Loi n° 1.507, du 26-9-1867);
- 5 % d'escompte de l'impôt dû sur les royalties (Loi n° 3.470, du 28-11-1958);
- 20 % impôt additionnel dans le cas des entreprises de moindre importance pour l'économie nationale (Loi n° 4.131, du 3-9-1962).

Secteurs économiques interdits aux capitaux étrangers :

- Commerce (Loi du 8-2-1811).
- Assurance de vie (Décret n° 3.673, du 22-6-1866; Décret n° 2.036, du 4-3-1940);
- Extraction de diamants (Décret du 5-11-1828).
- Navigation (Constitution de 1934, art. 132; de 1967, art. 173).
- Nationalisation progressive de banques et sociétés d'assurance (Constitution de 1934, art. 117).
- Pétrole (Constitution de 1934 et 1937, loi de 1953).
- Nationalisation progressive des mines, chutes d'eau et d'autres sources d'énergie, de toutes les industries de base essentielles à la défense économique et militaire du pays (Constitution de 1937, art. 144).
- Raffineries de pétrole (Constitution de 1934 et 1937).
- Pêche (Décret 794, du 18-10-1938).
- Prospection des minerais (Décret-loi 1.985, du 29-1-1940).
- Liquidation de toutes les banques étrangères dans cinq ans (Décret-loi 3.182, du 9-4-1941).
- Cabotage (Constitution de 1946, art. 155).
- Journaux et radiodiffusion (Constitution de 1946, art. 160; de 1967, art. 174).
- Exploitation des ressources minérales et de l'énergie hydraulique (Constitution de 1946, art. 163; de 1967, art. 168).
- Acquisition des terrains situés à moins de 150 km des frontières maritimes.
- Acquisition des propriétés rurales par étrangers non résidents dans le pays (Décret-loi n° 494, de 1969), etc.

Professions prohibées aux étrangers :

- Prêtre (Décision n° 201 du 22-11-1830).
- Courtier de navires (Décret n° 19.009, du 27-11-1929).
- Courtier en bourse (Décret n° 20.881, du 30-12-1931).
- Courtier public aux enchères.
- Agent en douane (Décret n° 21.981, du 19-10-1932).
- Professions libérales (Constitution de 1934, art. 133).
- Revalidation des diplômes universitaires étrangers (Constitution de 1934, art. 136).
- Direction de l'entreprise concessionnaire du service public (Constitution de 1934, art. 136).
- Commandement de navires (Constitution de 1934, art. 132; de 1967, art. 173).
- Classificateur de produits agricoles (Décret n° 4.118, du 20-2-1942).
- Traducteur public ou commercial (Décret n° 13.609, du 21-10-1943).
- Administration des entreprises journalistiques et de radio-diffusion (Constitution de 1946, art. 160).
- Direction des syndicats professionnels.
- Service public (Décision n° 25, du 18-8-1831).
- Directeur des cours de droit (Décision n° 15, du 9-1-1834).
- Curateur des orphelins (Décision n° 73, du 23-6-1828).

VII. OBSTACLES A L'ENTRÉE DES CAPITAUX ÉTRANGERS

- Système de contingentement d'importation, qui a menacé les entreprises étrangères de ne pas pouvoir réaliser à l'extérieur, les achats nécessaires.
- Restriction des transferts à l'étranger, ce qui a empêché la compensation des risques.
- Limitation du mouvement des capitaux : quotes de participation obligatoire, paralysation des mouvements financiers intérieurs.
- Contrôle de change, cours discriminatoires.
- Planification imparfaite : inexistence de programmes économiques à long terme, prognoses erronées, croissance irrégulière.
- Traitement fiscal discriminatoire.
- Manque de capacité de payer les services des investissements étrangers.
- Risques de structure économique : manque d'« économie externe », imposition fiscale excessivement lourde, parfois l'inflation.
- Risques de structure sociale : grève, blocage des tarifs de services publics, coutumes archaïques, niveau de vie.
- Risque de structure politique : instabilité des institutions politiques, inexistence de l'administration publique.
- Motifs psychologiques : association subconsciente des investissements étrangers à l'idée de colonialisme et de domination (78).
- Expérience décevante dans le passé : par exemple, avec les bons brésiliens lancés au XIX^e siècle, en Europe.
- La discrimination, qui n'est pas un phénomène exclusivement brésilien, mais qui reçoit dans ce pays certains traits spéciaux. Elle n'est pas surtout positive (79). Presque tous les voyageurs qui ont visité le Brésil dans les siècles passés, ont remarqué ce caractère de la population. Au Brésil, la xénophobie est aussi vieille que son histoire, est due peut-être aux nombreuses attaques que le Portugal a subies en Europe, au Brésil, de la part des Anglais, Arabes, Espagnols, Français, Hollandais, ou elle dérive peut-être de sa politique de conquête, presque toujours contre des ennemis plus nombreux et plus forts : Chinois, Africains, ou l'immense famille d'Indiens. Son origine se trouva peut-être dans sa politique de mystère, qui a prohibé aussi l'entrée d'un von Humboldt et privé ainsi la littérature mondiale d'une excellente œuvre scientifique sur le Brésil. Elle empêcha aussi pratiquement jusqu'en 1808, la publication de n'importe quel ouvrage sur son économie. Aujourd'hui elle n'a plus la forme dramatique du massacre vérifié à Lisbonne en 1506, ni de la tragique disparition des indiens ou de l'épisode sanglant des « emboabas », mais elle persiste toujours dans une forme délicate, mais également assez efficace qui atteint aussi les Brésiliens naturalisés. Avant la Deuxième Guerre Mondiale, les restrictions imposées au Brésiliens naturalisés montaient à quelques centaines (80). Le *Correio da Manhã*, affirme qu'après la dernière conflagration mondiale, les Brésiliens nés à l'extérieur étaient encore exclus de l'exercice de trente professions. La Constitution de 1967 a aboli plusieurs de ces restrictions, si bien que le *Jornal do Brasil* (81), pendant la discussion du projet de la Constitution comptait encore vingt restrictions constitutionnelles confirmées.

(78) F. Perroux : *Esquisse d'une théorie de l'économie dominante* : « L'effet de domination se définit par l'exercice d'une influence dissymétrique et irréversible ».

(79) L. Baudin : *Manuel d'Economie Politique* « Il y a là les pays où règne un état d'esprit nationaliste, une source permanente de contradiction : les investissements de l'étranger sont regardés comme dangereux pour l'indépendance nationale. C'est ainsi que le Brésil faisant appel aux capitaux étrangers a cru devoir limiter le montant de revenus susceptibles d'être rapatriés ».

(80) *O Estado de São Paulo*.

(81) 13 août 1966.

Cette « capitis diminutio » (82) qui atteint parfois aussi les « Brésiliens nés » et mariés avec des Brésiliennes naturalisées (83) ou avec des étrangères (84), a eu deux effets négatifs sur les investissements étrangers :

- a) Le know-how étranger, qui est venu avec le capital étranger, arriva avant la formation du personnel brésilien nécessaire, d'où la productivité basse, au début, de plusieurs entreprises installées au Brésil;
- b) Les propriétaires des capitaux étrangers qui sont venus au Brésil dans les époques de crises mondiales avec l'intention d'y rester, ne voulant pas accepter la qualité de citoyen de 2^e catégorie, se sont retirés avec leurs capitaux, créant une surcharge dans la balance des paiements.

VIII. LES CRITIQUES (85) AUX CAPITAUX ÉTRANGERS

Les critiques faites le plus souvent aux investissements étrangers au Brésil sont les suivantes :

- ils grèvent trop la balance des paiements;
- ils tendent à dominer politiquement le pays receveur (86);
- ils créent un monopole, limitant la saine concurrence;
- ils abusent (87), surtout de la main-d'œuvre nationale;
- les intérêts, commissions et royalties exigés sont trop élevés;
- ils donnent du profit disproportionnel (88), principalement dans le secteur intermédiaire;
- les banques étrangères opèrent, en grande partie, avec du capital national et remettent le gain à l'extérieur;
- les capitaux étrangers investis dans les industries d'exportation des produits primaires ne contribuent pas au développement économique du pays;
- les investissements dans l'agriculture n'essaient pas de créer des industries complémentaires et ne forment pas de personnel spécialisé national;
- ils conduisent à la création d'une économie dualiste, sans possibilité d'une inter-relation intégrée entre la partie autochtone de l'économie et l'artificielle, fondée par le capital étranger, où les deux secteurs restent incommunicables.

Les objections ont, peut-être, en partie, du fondement.

(82) Secteurs interdits dans le passé aux Brésiliens naturalisés : Actionnaire des entreprises minières; Actionnaire de la Petrobrás jusqu'à 5 ans après la naturalisation; Propriétaire des terrains à la frontière; Membre du Conseil administratif et du Conseil fiscal de la Petrobrás; Direction des coopératives; Présidence des associations professionnelles; Concessionnaire de Loterie; Commandant des navires; Service à bord d'avions; Enseignement à l'école primaire; Enseignement de la géographie et du portugais; Assistance religieuse dans les établissements collectifs; Direction des journaux ou de la radio-diffusion; Ecole diplomatique; Carrière militaire; Rang d'officier de réserve; Mariage avec un diplomate brésilien « né »; Programme musical rempli exclusivement d'œuvres d'un brésilien naturalisé, etc.; Dans cette énumération exemplificative ne figurent pas les empêchements politiques (charges électives, etc.), ni les préjugés sociaux; Sénateur Vicente Bezerra de Neto : *O estrangeiro nas leis brasileiras*, 1971 — « Além das restrições constitucionais aos naturalizados há muitas outras constantes de leis não revogadas »; Professeur Washington de Barros Monteiro : *Curso de direito civil*, 1968 — « Não obstante a linguagem empregada pelo legislador, a verdade é que em nosso direito positivo existe sensível discriminação entre estrangeiros e brasileiros, notadamente entre estrangeiros e brasileiros natos ».

(83) Dans la navigation (Décision n° 25, du 4-5-1886).

(84) Dans l'économie de pétrole (Loi n° 2 004, du 3-10-1953).

(85) Décret du 12-8-1825 — « Os indivíduos a quem concedi a permissão de formarem em Londres sociedades de mineração .. cometeram abusos, com o fito de segurar interesses particulares, esquecendo os do Imperio ».

(86) L'introduction de Jay à l'ouvrage de H. Koster : *Voyages dans la partie septentrionale du Brésil*, 1816. « L'abolition apparente du système colonial ne fut donc qu'un changement de métropole et le Brésil cessa de dépendre du Portugal pour devenir une colonie de la Grande Bretagne ».

(87) Gilberto Freyre : *Ingleses no Brasil*, 1948 — « Mas ninguém ignora que esse capitalismo às vezes devastou com dentes de piranha aquelas partes do mundo que não tomaram precaução contra sua ganância de lucros exagerados ».

(88) La moyenne des dividendes payés annuellement par la « The Saint John d'El Rey Mining Co. Ltd » dans la période 1874-1882, était de 31 %.

Cependant, le problème a aussi un autre aspect :

- il arrivait quelques fois que justement l'entrée des capitaux étrangers empêchait le monopole (national) — hautement nuisible au marché de consommation — protégé par une barrière douanière et un système de change discriminatoire;
- la fixation du coût de l'argent dépendait parfois, plutôt de l'élément national (89);
- il y avait un grand nombre d'industries extractives étrangères au Brésil, qui ont fondé un véritable réseau d'infrastructure (routes, énergie, service d'eau, canalisation, habitation) et une série d'industries complémentaires, dont les installations sont encore aujourd'hui utilisées;
- les capitaux étrangers ont créé une énorme quantité d'emplois pour une population sans spécialisation et en chômage structurel, contribuant ainsi à l'augmentation du Revenu National;
- la conception archaïque et antisociale qui dominait les investissements étrangers dans l'agriculture brésilienne était un phénomène universel de l'époque et pas un trait exclusif des capitaux étrangers. Qui proteste, par exemple aujourd'hui, contre le fait, qu'une des plus belles villes du monde — Rio de Janeiro — soit devenue la cité la plus inhumaine du Continent, avec ses blocs de béton sans âme, rues sans arbres, pleines de bruit intolérable d'innombrables décibels et d'un degré inimaginable de pollution, d'infrastructure proche de l'effondrement et d'une promiscuité totale. C'est aussi un symptôme de l'époque. Certainement, ce n'est pas le capital étranger qui est le coupable pour cet état de chose, bien que l'aménagement de la ville ait reçu des emprunts des organismes internationaux.

La question la plus délicate peut-être, est celle des profits. Les *intérêts* historiques nominaux, apparents et *publics* des capitaux étrangers au Brésil ont varié entre 3 et 10 % (90). Les revenus de capitaux nord-américains investis à l'étranger ont eu dans les dernières décades les taux suivants :

- 2,9 % — service public (1948-1951) (91);
- 6,3 % — investissements rapatriés de l'Amérique Latine (1951-1952) (92);
- 7,5 % — bons latino-américains en dollars (1921-1928) (93);
- 11,2-20,5 % — investissements en Amérique Latine (1945-1951) (91);
- 31,1 % — industrie de pétrole en Amérique Latine (1948-1951) (91);
- 15-20 % — gains des investissements dans les Etats-Unis, dans l'industrie de transformation (94).

Analysant les chiffres qui précèdent, il faut remarquer que dans la pondération du problème, en général, on ne prend pas en considération au Brésil :

- a) que le facteur du risque dans une ambiance émotionnelle, de structure institutionnelle faible, doit fortement influencer sur la fixation du pourcentage calculé du profit;
- b) que ce pourcentage du gain des capitaux étrangers se trouve très souvent au-dessous du taux de revenu des capitaux nationaux. C'était, par exemple, le cas de l'agiotage généralisé au Brésil avant 1964, la spéculation immobilière dans le passé et actuellement le mouvement des Bourses brésiliennes où sont cotées presque exclusivement les actions des entreprises (ouvertes) nationales, sans participation de capitaux étrangers;
- c) que l'ancienne conception numérique du taux de gain, était complètement déformée par le régime de valeurs nominales dans une inflation aiguë;
- d) que les capitaux étrangers très souvent ont obtenu la même rémunération dans leurs pays d'origine.

(89) Valentim Bouças : *História da dívida externa do Brasil*, 1946 — « Agentes brasileiros, grandes funcionários da Nação, por eles pagos e remunerados e honrados, exigiram uma comissão alta (de la Maison de Rotschild à Londres) pelo serviço em que os empregou a Nação, que os pagava a honra, parece extraordinário e anti-patriótico ».

(90) M. Santa-Ana Nery : *Le Brésil*, 1889. — « Dans les chemins de fer, les capitalistes ont gagné 6 à 7 % ».

(91) Naciones Unidas : *Las inversiones extranjeras en America Latina*, 1955.

(92) *Handbook on American Underwriting of Foreign Securities*.

(93) Consejo Interamericano Económico y Social : *Inversiones extranjeras en América Latina*.

(94) ONU : medidas para fomentar el desarrollo económico de los países insuficientemente desarrollados.

IX. CONCLUSIONS

Les investissements étrangers ont contribué au développement économique (95) du Brésil et ils ont eu une influence positive sur sa vie sociale.

L'analyse de la question de savoir s'ils auraient pu apporter plus de bénéfices au pays ou si les capitalistes étrangers ont gagné avec ces investissements plus que l'économie nationale, dépasse le sujet et les limites de cette étude.

Dans les premiers siècles leur venue était déterminée par une nécessité absolue : colonisation, défense, administration, balance des paiements du Portugal, etc. Au XIX^e siècle, les capitaux étrangers sont arrivés de leur propre initiative (les investissements directs), recherchant les secteurs les plus lucratifs et presque sans aucun contrôle efficace. Le siècle présent se caractérise d'une part, par une initiative brésilienne de faire appel au capital étranger, de l'autre, par une sélection dans l'admission de ce capital, sur la base des principes suivants :

- destinés à une nouvelle branche de l'industrie;
- qui grèvent le moins la balance des paiements;
- qui admettent la participation du capital national;
- qui remplissent un rôle anti-cyclique;
- admis jusqu'à la capacité d'absorption de l'économie nationale (exportation : service d'investissement);
- qui créent sa propre infrastructure;
- qui, une fois installés, agissent comme catalyseurs des investissements nationaux;
- destinés seulement au complément du capital national;
- qui se dirigent vers les secteurs qui n'intéressent pas le capital national.

Il faut enfin admettre que le capital étranger a commis dans le passé au Brésil aussi des abus, dans quelques cas (96). C'est à la législation nationale de construire des limites raisonnables qui pourraient freiner cette tendance caractéristique de chaque capital — même d'Etat — soit privé ou public, soit étranger ou national, et orienter sa propension native d'obtenir un maximum de profit.

Le capital social étranger investi au Brésil a aussi changé sa forme et ses traits dans les dernières années. Il se prolétarise. Il n'est plus la propriété d'un grand capitaliste ou de quelques capitalistes étrangers. Les nouveaux capitaux venus appartiennent à des centaines de milliers de petits actionnaires, comme c'est le cas, par exemple, de la Volkswagen. Ces actionnaires appartenant en Europe à la classe moyenne et à la classe ouvrière, achètent les actions de leurs salaires, comme commence à le faire le prolétariat urbain au Brésil, dans la dernière année, provoquant une énorme hausse à la Bourse de Rio de Janeiro et São Paulo. Naturellement, ces petits actionnaires font aussi pression par leurs représentants, même involontairement, sur la politique du pays receveur pour éviter l'étatisation, qui représente toujours une grave perte pour les créanciers étrangers, pour deux raisons :

- caractère arbitraire de la fixation de l'indemnisation (97);
- lenteur du procès de la liquidation.

(95) Gilberto Freyre : *Inglêses no Brasil* — « Um Brasil onde as primeiras fundições modernas, o primeiro cabo submarino, as primeiras estradas de ferro, os primeiros telégrafos, os primeiros bondes, as primeiras moendas de engenho moderno de açúcar, a primeira iluminação a gás, os primeiros barcos a vapor, as primeiras redes de esgotos foram obras de inglês ».

(96) Critères proposés par le Fonds Monétaire International, pour caractériser la domination exercée par les capitaux étrangers : a) 50 % ou plus du capital avec le droit de vote en mains étrangères; b) 25 % ou plus des actions concentrées dans la propriété d'une seule personne étrangère ou d'un groupe organisé par des étrangers; c) les étrangers ont un rôle actif dans l'entreprise.

(97) Modalités de l'expropriation dans le passé au Brésil :

— Après 30 ans, sur la base de la recette liquide des derniers cinq ans, moyennant des fonds publics (Décret n° 1 599. de 1855).

— Après 20 ans, à la base de la moyenne du revenu des trois dernières années (Décret n° 1 983, du 3-10-1857).

— Après 10 ans, considérant dix fois la moyenne du revenu liquide des derniers cinq ans (Décret n° 3 689, du 24-8-1866).

Cette tendance de l'auto-défense découle de la nature des investissements étrangers et normalement ne devrait pas provoquer une réaction émotionnelle de la part de l'opinion du pays bénéficiaire de ce capital étranger.

Et pour terminer, en ce qui concerne l'aspect quantitatif de l'histoire des capitaux étrangers au Brésil, il faut observer qu'il existe des séries complètes de données statistiques relatives aux emprunts en effets de portefeuille, dès 1824, et au mouvement des capitaux, à partir de 1939. Il nous semble aussi possible d'obtenir le calcul des investissements faits par des compagnies étrangères. Beaucoup plus difficiles nous paraissent les recherches quantitatives sur les investissements publics réalisés au Brésil par la Métropole et surtout sur les capitaux introduits par les immigrants.

ANNEXE I-A

Entreprises étrangères fondées au Brésil ou autorisées à fonctionner au Brésil

GRANDE-BRETAGNE (98)

1) Mines :

- 1823 Imperial Brazilian Mining Association (£ 350.000); Décret du 16-9-1824, Décret du 29-7-1825.
- 1825 Société fondée à Londres, par J. Carneiro; Décret du 3-3-1825.
- 1825 Entreprise créée à Londres, par Reid & Co. Goiás; Décret du 3-3-1825.
- 1825 Compagnie établie à Londres, par R. Raicks & Co. Espirito Santo; Décret du 3-3-1825.
- 1828 Compagnie organisée par les Frères March; Décret du 23-10-1828.
- 1830 Compagnie créée à Londres, par J. Pinto; Décret du 22-4-1830.
- 1830 Société établie par J. Hartley; Décret du 24-7-1830.
- 1830 St John d'El Rei Mining, Co Ltd (£ 250.000).
- 1832 Brazilian Gold Company Ltd, fondée par Morny (£ 60.000).
- 1833 National Brazilian Mining Association, Mato Grosso (£ 200.000).
- 1834 Société organisée par A. Goodridge; Décret du 27-5-1834. The Serra da Candonga Gold Mining Co. Ltd.
- 1836 Companhia de Mineração da Provincia de Minas Gerais; Décret du 15-9-1836.
- 1862 The East d'El-Rei Mining Co. Ltd; Décret n° 2 945 du 7-7-1862 (£ 90.000).
- 1862 Companhia Inglesa de Montes Aureos. Maranhão, Pará.
- 1862 D. Pedro North d'El Rei Gold Mining Co. Ltd (£ 125.000).
- 1863 Anglo Brazilian Gold Mining Co. Ltd (£ 100 000); Décret n° 3 046 du 22-1-1863.
- 1863 The Santa Barbára Gold Mining Co. Ltd (£ 60.000); Décret n° 3 122 du 10-7-1863.
- 1865 Tasso Brazilian Gold Mining Co. Paraiba, Pernambuco.
- 1868 Roça Grande Brazilian Gold Mining Co. Ltd (£ 100.000); Décret n° 4 240 du 29-8-1868.
- 1869 The S. Vicente Mining Co. Ltd; Décret n° 4 332 du 30-1-1869.
- 1869 General Brazilian Mining Co.; Décret n° 4 367 du 16-5-1869.
- 1869 Taquaril Gold Mining Co. Ltd; Décret n° 4 366 du 16-5-1869.
- 1871 Société Anglaise Anonyme de Baú.
- 1872 The Braganza Gold Mining Co.; Décret n° 5 045 du 7-8-1872.
- 1873 Brazilian Consols Gold Mining Co. Ltd (£ 100.000).
- 1876 Pitangui Gold Mining Co. Ltd (£ 8.000).
- 1878 The Gold Fields of Brazil Co. Ltd.
- 1878 The São José d'El Rei Gold Mining Co.; Décret du 17-8-1878.
- 1880 Brazilian Gold Mining Co. Ltd (£ 80.000).
- 1883 The Turbarão Coal Mining Co. (£ 100.000); Décret n° 8 856 du 19-1-1883.

(98) La première tentative faite dans ce sens était, peut-être la création, en 1626, à Londres de la « Compagnie de Guyanne » par Robert Harcourt, destinée à exploiter l'Amazonie. En 1808 fut fondée en Angleterre l'« Association of English Merchants Trading to Brazil », par 113 commerçants.

- 1883 The Cabaçal Co. Ltd (£ 10.000); Décret n° 9 086 du 15-12-1883.
- 1887 The Brazilian Coal Co. Ltd.
- 1888 The Ouro Preto Gold Mines of Brazil Ltd (£ 400.000); Décret n° 9 838 du 9-1-1888.
- 1888 The Tibagy Dredging Co. (£ 20.000); Décret n° 9 911 du 24-3-1888.
- 1888 The Barcellos Gold Mines Co.
- 1892 The D. Pedro Gold Mining Co. Ltd (£ 125.000); Décret n° 919 du 2-7-1892.
- 1897 The Sant'Anna Gold Mining Co. Ltd (£ 150.000); Décret n° 2 429 du 8-1-1897.
- 1897 The Faria Gold Mining Co. of Brazil (£ 60.000); Décret n° 2 508 du 4-5-1897.
- 1897 The Brazilian Gold Exploring Syndicate; Décret n° 2 516 du 17-5-1897.
- 1897 The S. Bento Gold Estates Ltd (£ 250.000); Décret n° 2 536 du 28-6-1897.
- 1899 The Aurifera company of Minas Gerais.

2) *Navigation :*

- Bahia Steam Navigation Co. Jaquitaia (£ 200.000); Décret n° 1 038 du 30-8-1852.
- Cia de Comércio e Navegação Mucury; Décret n° 2 512 du 14-12-1859.
- The Paraguassú Steam-road Co.; Décret n° 3 905 du 3-7-1867.
- The Amazon Steam Navigation Co. Ltd; Décret n° 5 020 du 18-7-1872.
- The Ceará Harbour Corporation Ltd (£ 200.000); Décret n° 9 471 du 25-7-1885.
- Shaw Savill and Albion Co.; Décret n° 10 022 du 21-8-1888.
- Liverpool Brazil and River Plate Steam Navigation Ltd (£ 350.000); Décret n° 10 053 du 28-9-1888.
- Charente Steamships Ltd; Décret n° 10 055 du 28-9-1888.
- The National Brazilian Harbour Co. Ltd; Décret n° 904 du 18-10-1890.
- The Rio de Janeiro Harbour and Dock Co. Ltd (£ 600.000); Décret n° 3 282 du 16-5-1899.

3) *Chemins de fer :*

- Companhia de Estrada de Ferro des Frères Morny, Recife-Agua Preta; Décret n° 1 030 du 7-8-1852.
- Companhia de Estrada de Ferro, appartenant à E. Price; Décret n° 1 599 du 9-5-1855.
- Companhia de Estrada de Ferro da Bahia (£ 1.800.000); Décret n° 1 614 du 9-6-1855.
- Companhia de Estrada de Ferro Santos-Jundiaí; Loi n° 838 du 12-9-1855.
- São Paulo Railway Ltd (£ 4.600.000); 1856.
- Companhia de Estrada de Ferro de Ceará, de T. Lowden; Décret n° 1 983 du 3-10-1857.
- Estrada de Ferro de Pernambuco (£ 400.000); Décret n° 2 183 du 5-6-1858.
- Recife and São Francisco Railway Co.; 1866.
- The South Brazilian Railway Ltd.; Décret n° 4 888 du 5-2-1872.
- The D. Pedro I. Railway Co. (£ 4.000.000); Décret n° 5 237 du 24-3-1873.
- The Great Western of Brazil Railway Co. Ltd (£ 2.500.000); Décret n° 5 395 du 10-9-1873.
- The Alagoas Central Railway Co. (£ 438.750); Décret n° 6 096 du 12-1-1876.
- Imperial Brazilian Natal & Nova Cruz Railway Co.; Décret n° 6 995 du 10-8-1878.
- Rio Grande do Sul Railway Co.; Décret n° 8 342 du 17-12-1881.
- The Sergipe Railway Ltd (£ 1.000.000); Décret n° 8 917 du 31-3-1883.
- The Southern Brazilian Rio Grande do Sul Railway Co. (£ 600.000); Décret n° 8 971 du 7-7-1883.
- The Minas Central Railway of Brazil Ltd (£ 732.500); Décret n° 9 030 du 29-9-1883.
- Great Northern Railway Co. (£ 1.506.000); Décret n° 9 089 du 15-12-1883.
- The Rio de Janeiro and Northern Railway Co. (£ 500.000); Décret n° 9 951 du 9-5-1888.
- Railway construction Co.; Décret n° 10 163 du 5-1-1889.
- Minas and Rio Railway Co.; Décret n° 10 308 du 10-8-1889.
- Rio Claro-São Paulo Railway Co. (£ 600.000); Décret n° 10.357 du 14-9-1889.
- Tram Road, Nazareth Co.; Décret n° 10 400 du 12-10-1889.
- Pelotas and Colonies Railway Co. (£ 325.000); Décret n° 38 du 5-12-1889.
- The Brazil Great Southern Santo Angelo Railway Co.; Décret n° 451 du 23-6-1891.
- The Espirito Santo & Caravellas Railway Co. (£ 200.000); Décret n° 2 632 du 8-10-1897.
- The Leopoldina Railway Co. (£ 5.500.000); Décret n° 2 796 du 14-1-1898.
- Conde d'Eu Railway Co. Ltd; Décret n° 3 531 du 18-12-1899.

4) *Urbanisme* :

The Rio de Janeiro Gas Co. (£ 750.000); Décret n° 3 456 du 27-4-1865.
 Cia de Gás do Pará (£ 250.000); Décret n° 3 630 du 27-3-1866.
 Ceará Water Works Co.; Décret n° 4 106 du 22-2-1868.
 The Nictheroy Gas Co.; Décret n° 4 243 du 15-9-1868.
 Recife Drainage Co.; Décret n° 4 370 du 16-5-1869.
 The Rio de Janeiro Improvements Co. (£ 1.900.000); Décret n° 4 487 du 12-3-1870.
 Campos Gas Co.; Décret n° 4 986 du 19-6-1872.
 São Paulo Gas Co.; Décret n° 5 071 du 28-8-1872.
 The São Pedro Brazil Gas Co.; Décret n° 5 076 du 28-8-1872.
 Ceará Gas Co.; Décret n° 5 541 du 31-1-1874.
 The City of Santos Improvements Co. (£ 120.000); Décret n° 8 087 du 7-5-1881.

5) *Banques* :

London & Brazilian Bank (£ 1.500.000); Décret n° 2 979 du 2-10-1862.
 Brazilian & Portuguese Bank (£ 1.000.000); Décret n° 3 212 du 28-12-1863.
 London Brazilian and Mauá Bank Ltd (£ 5.000.000); Décret n° 3 567 du 20-12-1865.
 English Bank of Rio de Janeiro (The British Bank of South America Ltd); Décret n° 8 610 du 23-6-1882.
 The London and River Plate Bank Ltd; Décret n° 591 du 17-10-1891.

6) *Assurances* :

Liverpool and London (Royal) Insurance Co.; Décret n° 3 224 du 23-2-1864.
 Northern Assurance Co.; Décret n° 3 811 du 13-3-1867.
 Queen Insurance Co.; Décret n° 4 084 du 25-1-1868.
 Liverpool and Globe Insurance Co.; Décret n° 4 177 du 6-5-1868.
 The Alliance British Foreign Life and Insurance Co.; Décret n° 4 406 du 1-9-1868.
 The Commercial Union Assurance Co.; Décret n° 4 497 du 26-3-1870.
 The British Foreign Insurance Co.; Décret n° 4 498 du 26-3-1870.
 The British and Foreign Life and Fire Assurance Alliance; Décret n° 4 558 du 30-7-1870.
 The North British and Mercantile Insurance Co.; Décret n° 4 590 du 9-9-1870.
 The Royal Insurance Co.; Décret n° 4 746 du 28-6-1871.
 Lancashire Fire Insurance Co.; Décret n° 4 901 du 16-3-1872.
 Norwich Union Fire Insurance Society; Décret n° 5 711 du 12-8-1874.
 Lion Fire Insurance Co.; Décret n° 8 163 du 1-7-1881.
 The British and Foreign Marine Insurance Co.; Décret n° 8 284 du 22-10-1881.
 The House and Colonial Marine Insurance Co.; Décret n° 8 479 du 15-4-1882.
 Alliance Marine Assurance Co. Ltd; Décret n° 9 594 du 8-5-1886.
 The Globe Marine Insurance Co. Ltd; Décret n° 9 677 du 20-11-1886.
 Thames and Morsey Marine Insurance Co.; Décret n° 9 997 du 8-8-1888.
 The London and Lancashire Fire Insurance Co.; Décret n° 9 895 du 9-3-1888.
 Manchester Fire Assurance Co.; Décret n° 2 395 du 4-12-1896.
 The Guardian Fire and Life Assurance Co. Ltd; Décret n° 2 552 du 19-7-1897.
 Atlas Assurance Co.; Décret n° 2 916 du 20-6-1898.

7) *Divers* :

The Scottish Commercial Co.; Décret n° 4 705 du 24-3-1871.
 Imperial Brazilian Colliers Ltd; Décret n° 4 921 du 13-4-1872.
 J. Beaton & Co. (£ 200.000); Décret n° 5 128 du 30-10-1872.
 William Kitto & Co. (£ 1.000.000); Décret n° 5 271 du 26-4-1873.
 Telegraph Construction and Maintenance Co.; Décret n° 5 270 du 26-4-1873.
 The Brazilian Submarine Telegraph Co.; Décret n° 5 312 du 18-6-1873.
 Western Telegraph Co. Ltd; Décret n° 5 498 du 10-12-1873.

The West India and Panama Telegraph Ltd (£ 650.000); Décret n° 5 971 du 21-7-1875.
 Wilson Sons and Co. Ltd; 1878.
 Brazilian Exploration Co.; Décret n° 8 316 du 26-11-1881.
 The Bahia Sugar Factories; Décret n° 8 601 du 17-6-1882.
 The Central Sugar Factories of Brazil (£ 600.000); Décret 8 627 du 28-7-1882.
 The São Paulo Central Sugar Factories of Brazil Ltd (£ 80.250); Décret n° 8 871 du 10-2-1883.
 The Rio de Janeiro Central Sugar Factories (£ 141.500); Décret n° 8 872 du 10-2-1883.
 The North Brazilian Sugar Factories (£ 700.000); Décret n° 8 965 du 21-6-1883.
 The London and Brazilian Sugar Co. Ltd (£ 260.000); Décret n° 9 088 du 15-12-1883.
 The Pará Central Sugar Factory Ltd; Décret n° 9 390 du 28-2-1885.
 The Manaos Trading Co.; Décret n° 9 419 du 28-4-1885.
 The Brazilian Extract of Meat Hide Factory (£ 200.000); Décret n° 10 979 du 17-11-1888.
 Oscar Philippi & Co.; Décret n° 10 344 du 6-9-1889.
 Norton Megaw & Co. Ltd; Décret n° 1 455 du 5-7-1893.
 The Brazilian Contract's Corporation Ltd; Décret 1 762 A du 31-7-1894.
 The Amazon Telegraph Co. Ltd; 1895.
 The Rio de Janeiro Flour Mills and Ganaries (£ 175.000); Décret n° 2 078 du 22-8-1895.
 Minas and Goyaz Ltd (£ 150.000); Décret n° 2 281 du 14-5-1896.
 The São Paulo Coffee Estates Co. Ltd (£ 200.000); Décret n° 2 534 du 28-6-1897.
 Naumann. Gopp & Co. Ltd; Décret n° 2 785 du 4-1-1898.
 Norton Megaw, Hampshire & Co. Ltd; 1899.
 The Amazonas Rubber Estates Ltd (£ 300.000); Décret n° 3 365 du 7-8-1899.

8) *Entreprises établies au Brésil dans la période 1900-1914.*

- 1900 Comtelburo (£ 50.000).
 « The Rotulo Gold Mining Co. Ltd.
 « Henri Rogers, Sons & Co. of Brazil Ltd (£ 10.000).
 « The Western Telegraph Co. Ltd (£ 1.300.000).
 1901 Machine Cottons Ltd.
 1902 Manaus Harbour Ltd (£ 500.000).
 « Rio de Janeiro Lighterage Co. Ltd.
 « Lathon Gold Mining Co. Ltd (£ 50.000).
 « The Anglo-Brazilian Gold Syndicale, Ltd.
 1903 The Agua Suja Mining Co. Ltd (£ 210.000).
 1906 E Johnston Co. Ltd.
 « The Mato Grosso Gold Dredging Co. Ltd.
 « The Brumado Gold Dredging and Exploration Co. Ltd.
 « Carsevenne and Development Gold Mining Co. Ltd.
 1907 The Conquista Xicão Gold Mines Ltd (£ 370.000).
 « The Crow Co. Ltd (£ 127.500).
 1908 British and Brazilian Rubber Planters and Manufactures Ltd (£ 150.000).
 « Pará Telephone Co. Ltd (£ 62.000).
 1909 Adelbert H. Alden Ltd (£ 100.000).
 « Alves Braga Rubber Estates and Trading Co. Ltd (£ 440.000).
 « Brazilian Goldfields Ltd (£ 160.000).
 « Brazilian Warrant Co. Ltd.
 « Cruzeiro Mining and Finance Co. Ltd (£ 25.000).
 « Maranhão Obras Públicas Co. Ltd (£ 50.000).
 1909 South American Railway Construction Co. Ltd (£ 100.000).
 « The Manaos Tramways and Light Co. Ltd (£ 300.000).
 « The State of Bahia South Western Railway Co. Ltd (£ 200.000).
 1910 F. Stevenson & Co. Ltd.
 « Amaral South Erland and Co. Ltd (£ 100.000).
 « Municipality of Pará Improvement Ltd (£ 400.000).

- « Sant Antonio Rubber Estates Ltd (£ 75.000).
- « Suares Hermanos & Co. Ltd (£ 750.000).
- « The B.S.B. Syndicate Ltd (£ 15.000).
- « The Brazil Great Southern Railway Extension Ltd (£ 100.000).
- « The Brazil North Eastern Railways Ltd (£ 350.000).
- « Ceará Rubber Estates Ltd (£ 50.000).
- « The Diamantino Rubber Plantations Ltd (£ 100.000).
- « The Pará Island Rubber Estates Ltd (£ 125.000).
- « The Rubber Corporation of Brazil Ltd (£ 250.000).
- « The Serinha Rubber Estates Ltd (£ 50.000).
- « The South Brazilian Railway Co. Ltd (£ 150.000).
- 1911 Anglo Brazilian Power Shipping Corporation Ltd (£ 300.000).
- « Bracuhy Falls and Metallurgical Syndicate Ltd (£ 48.000).
- « Brazilian Golden Hill Ltd (£ 150.000).
- » British Manufacturer's Association Ltd (£ 5.000).
- « C. H. Walker and Co. Ltd (£ 500.000).
- « Dick Kerr & Co. Ltd (£ 650.000).
- « Itabira Iron Ore Co. Ltd (£ 2.000.000).
- « Mappin Propertiers Ltd (£ 1.000).
- « Mappin and Webb Ltd.
- « Northern Camps Ltd.
- « San Paulo Land Co. Ltd (£ 210.000).
- « Santa Cruz Coffee Co. Ltd (£ 300.000).
- « Santos Syndicate Ltd (£ 7.500).
- « The Amazone River Steam Navigation Co. Ltd (£ 300.000).
- « The Anglo Brazilian Motor Transport Co. (£ 25.000).
- « The Jequié Rubber Syndicate Ltd (£ 40.000).
- « The Lafayett Rubber Estates Ltd (£ 150.000).
- « The Quarahim International Bridge Co. Ltd (£ 10.000).
- « The Rubber and Produce Investment Trust Ltd (£ 20.000).
- « The Sopa Diamond Mine Ltd (£ 300.000).
- « The Southern San Paulo Railway Co. Ltd (£ 800.000).
- 1912 Amazonas Enginering Co. Ltd (£ 50.000).
- « Araruama Estates Co. Ltd (£ 10.000).
- « City of San Paulo Improvement and Frechold Land Co. Ltd.
- « The Maracassumé Exploration and Development Co. Ltd.
- « Pauling and Co. Ltd (£ 80.000).
- « Southern Territories Ltd.
- « The Anglo Brazilian Forginsteel Structural & Importing Co. Ltd (£ 30.000).
- « The Anglo Brazilian Meat Co. Ltd (£ 140.000).
- « The Ceará Tramway Light and Power Co. Ltd (£ 400.000).
- « The Congo Soco Syndicate Ltd (£ 7.500).
- « The Island Rubber Estates Ltd (£ 70.000).
- « The Minas Gerais and Espirito Santo Exploration Co. Ltd (£ 130.000).
- « The Miranda Estância Co. Ltd.
- « The North of Brazil Finance and Development Co. Ltd (£ 100.000).
- « The Unities Brazilian Syndicate Ltd (£ 5.000).
- « Villa Nova Rubber Estates & Trading Co. Ltd (£ 200.000).
- 1913 Agua Santa Coffee Co. Ltd (£ 150.000).
- « Brazilian Ferro-Concrete Construction Co. Ltd (£ 30.000).
- « Companhia Continental de cigarros Ltd.
- « Griffith-Williams & Johnson Ltd (£ 100.000).
- « Mappin Stores Ltd (£ 10.000).
- « Sir John Jackson Ltd (£ 100.000).
- « The Alagoas and Northern Railway Co. Ltd (£ 250.000).

- « The Amazon Valley Development Co. Ltd (£ 100.000).
- « The Anglo Mexican Petroleum Products Co. Ltd.
- « The Brazilian Diamond Concessions Syndicate Ltd (£ 10.000).
- « The Dunlop Pneumatic Tyre Co. Ltd.
- « The Electric Tramways of Ribeirão Preto Brazil Ltd (£ 210.000).
- « The Pernambuco Tramways and Power Co. Ltd (£ 1.000.000).
- « The Southern Brazil Electric Co. Ltd (£ 750.000).
- 1914 Lidgerwood Ltd (£ 100.000).
- « Telephone Company of Pernambuco Ltd (£ 100.000).
- « The Espirito Santo Co. Ltd (£ 600.000).
- « The Santa Cruz Railway Ltd (£ 100.000).

9) *Le nombre des entreprises britanniques qui s'installèrent au Brésil dans la période 1915-1968 monta à cinquante.*

ANNEXE I-B

ETATS-UNIS

1) *Siècle XIX :*

Botanical Rail Road (US \$ 500.000); Décret n° 4145 du 5-4-1968.
 The Rio de Janeiro Street Railway Co.; Décret n° 4385 du 30-6-1869.
 Madeira and Mamoré Railway Co., du Colonel Curch (US \$ 11.000.000 en 1907); Décret n° 4509 du 20-4-1870.
 Une Compagnie de navigation de I. Carrere & Garrison de Rio de Janeiro à Pará; Décret n° 4537 du 7-6-1870.
 Pernambuco Street Railway Co. (US \$ 600.000); Décret n° 4612 du 19-10-1870.
 The Telephone Company of Brazil (US \$ 300.000); Décret n° 8065 du 17-4-1881.
 D. Pedro II American Telegraph and Cable Co.; Décret n° 8438 du 18-2-1882.
 New York Life Insurance Co.; Décret n° 9503 du 3-10-1885.
 The Ledgerwood Manufacturing Co. Ltd; Décret n° 9623 du 7-8-1886.
 The Goyaz Mining Co. (US \$ 3.000.000); Décret n° 9874 du 22-2-1888.
 The Pará Transportation and Trading Co. (US \$ 7.000.000); Décret n° 9950 du 9-5-1888.
 Singer Manufacturing Co.; Décret n° 9996 du 8-8-1888.
 United States and Brazil Mail Steamship Co.; Décret n° 10006 du 8-8-1888.
 The Equitable Life Assurance Society; Décret n° 10271 du 20-7-1889.
 The New York Commercial Company of Brazil (US \$ 50.000); Décret n° 923 du 2-7-1892.
 The Sears Pará Rubber Co. (US \$ 100.000); Décret n° 2681 du 22-11-1897.

2) *De 1900 à 1914 :*

1906 Bahia Tramway Light and Power Co. (US \$ 3.500.000).
 « Companhia Port Pará (US \$ 32.500.000).
 1907 Brazil Railway Co. (US \$ 52.000.000).
 « Sorocabana Railway Co. (US \$ 10.000.000).
 1908 United Shoe Company of South America (US \$ 5.000).
 1909 Foster Mc Clellan Co. (US \$ 50.000).
 « Leite & Co. Inc. (US \$ 1.250.000).
 « Paul I. Christoph Co.
 « Southern Brazil Lumber and Colonization Co. (US \$ 20.000).
 « The Brazilian Dredging Co. (US \$ 100.000).
 1910 Interurban Telephone Company of Brazil (US \$ 100.000).
 « The American Brazilian Co. Ltd (US \$ 6.000.000).

- « The Brazilian Harwood Corporation (US \$ 1.500.000).
- 1911 Amazon Wireless Telegraph and Telephone Co. (US \$ 1.000.000).
- « Brazil Co. (US \$ 1.000.000).
- « Brazil Iron and Steel Co. (US \$ 1.000.000).
- « Brazil Land Cattle and Packing Co. (US \$ 25.000.000).
- « Brazilian Colonization and Development Co. (US \$ 50.000).
- « Brazilian Trade Corporation (US \$ 500.000).
- « Gem Exploration Co. (US \$ 25.000).
- « Hillbrand Brazil Coal Co. (US \$ 50.000).
- « Ingersoll Rand Company of Brazil.
- « Mississippi Valley South America and Orient Steamship Co. (US \$ 3.000.000).
- « Rio de Janeiro Hotel Co. (US \$ 3.000.000).
- « United States Steel Products Co. (US \$ 1.000.000).
- 1912 Amazon Land and Colonization Co. (US \$ 10.000.000).
- « America Brazil Corporation (US \$ 50.000).
- « Brazil Development and Colonization Co. (US \$ 5.000.000).
- « General Rubber of Brazil.
- « Guaporé Rubber Co. (US \$ 7.500.000).
- « Pullman Standard Car Export Corp.
- « São Paulo Development and Colonization Co. (US \$ 2.500.000).
- « Southern Brazil Securities Co. (US \$ 1.000.000).
- « Standard Oil Company of Brazil.
- « The Caloric Co.
- « The Goodyear Tire and Rubber Company of South America (US \$ 3.000.000).
- « The Moju Rubber Plantations and Development Co. (US \$ 250.000).
- 1913 American Trading Co. of Brazil.
- « Continental Products Co. (US \$ 10.000.000).
- « Galena-Signal Oil Company of Brazil (US \$ 10.000).
- « Grace & Co. (US \$ 100.000).
- « I.G. Costa Santos Co. Inc. (US \$ 100.000).
- « Otis Elevator Co. (US \$ 50.000).
- « The American Rolling Mill Co. (US \$ 20.000).
- « The Grongory Co. (US \$ 300.000).
- 1914 American Locomotive Sales Corporation (US \$ 10.000).
- « Companhia General Electric do Brazil Ltd (US \$ 250.000).

3) *Le nombre des entreprises nord-américaines qui s'installèrent au Brésil dans la période 1915-1968 monta à deux cents.*

ANNEXE I-C

FRANCE

1) XIX^e siècle :

Compagnie Impériale du Chemin de Fer de Rio Grande do Sul; Décret n° 8346 du 24-12-1881.
 Compagnie Générale de Chemin de Fer Brésilien; Décret n° 8505 du 29-4-1882.
 Compagnie Générale de Mines de Diamants; Décret n° 8969 du 7-7-1883.
 Société de Mine d'Or de Faria (Frs F. 2 400 000); Décret n° 9772 du 25-8-1887.
 Chargeurs Réunis; Décret n° 10027 du 21-8-1887.
 Société Anonyme de Travaux et d'Entreprises au Brésil; 1888.
 Compagnie Générale de Chemins de Fer Sud-Ouest Brésilien; Décret n° 670 du 14-11-1891.

La Foncière, Companhia contra Os Riscos de Transportes e Acidentes; Décret n° 2396 du 4-12-1896.
 Banque Française du Brésil; Décret n° 2423 du 2-1-1897.
 Société Anonyme des Mines d'Or de Ouro Falla (Frs F. 1 250 000); Décret n° 2487 du 29-3-1897.
 Companhia de Boa Vista (Frs F. 1 000 000); Décret n° 2589 du 23-8-1897.
 Compagnie d'Assurance l'Union; Décret n° 2784 du 7-1-1898.
 Sucrerie de Piracicaba (Frs F. 2 200 000); Décret n° 3330 du 4-7-1899.
 Comptoir Colonial Français (Frs F. 3 000 000); Décret n° 3390 du 2-9-1899.

2) *De 1900 à 1914 :*

- 1905 Société Minière et Industrielle Franco-Brésilienne (Frs F. 5.875.000).
 - « Société Sucrière de Rio Branco.
- 1907 Ch. Lorilleux & Cia (Frs F. 2 000 000).
 - « Crédit Foncier du Brésil.
 - « Etablissements Duchen pour l'Alimentation.
 - « Société de Sucreries Brésiliennes.
 - « Société Financière et Commerciale Franco-Brésilienne (Frs F. 15 000 000).
- 1909 Société de Construction Dulp (Frs F. 5 000 000).
 - « Société Sucrerie (Frs F. 500 000).
- 1910 Cie du Port de Rio de Janeiro (Frs F. 10 000 000).
 - « Société Franco-Brésilienne de Travaux Publics (Frs F. 1 000 000).
 - « Banque Française et Italienne.
 - « Sociedade Editora do Brasil (Frs F. 1 100 000).
 - « Société d'Abattoirs de Pará (Frs F. 5 000 000).
 - « Société Française d'Entreprise du Brésil (Frs F. 2 500 000).
 - « Société Franco-Brésilienne (Frs F. 500 000).
- 1911 Cie des Chemins de Fer Fédéraux de l'Est Brésilien (Frs F. 10 000 000).
 - « Cie Franco Américaine d'Assainissement (Frs F. 400 000).
 - « Cie Générale de Chemins de Fer des Etats-Unis du Brésil (Frs F. 1 000 000).
- 1911 Société de Construction des Batignolles (Frs F. 5 000 000).
 - « Société d'Exploitation Agricole de Villa Raffard (Frs F. 500 000).
- 1912 Banco de Credito Hipotecario e Agricola do Estado de Bahia.
 - « Assurances Générales contre l'Incendie et les Explosions.
 - « Caisse Générale de Prêts Fonciers et Industriels.
 - « Société Financière au Brésil (Frs F. 1 000 000).
- 1913 Cie des Cables Sud-Américains (Frs F. 50 000).
 - « Etablissements Mestre et Blagé (Frs F. 50 000).
 - « Etablissements Bloch (Frs F. 4 500 000).
 - « Société Forestière et Industrielle de São Matheus (Frs F. 3 000 000).
 - « Société Nouvelle des Etablissements Decauville Aîné (Frs F. 5 000 000).
- 1914 Société Française d'Entreprises de Dragages et de Travaux Publics.

3) *Le nombre des entreprises françaises qui s'installèrent au Brésil dans la période 1915-1968 monta à vingt*

ANNEXE I-D

ALLEMAGNE

1) *XIX^e siècle (99) :*

Hermann - Deutsche Siedlungsgesellschaft (Ms 250.000); Décret n° 10039 du 15-9-1888.
 Hamburg Südamerikanische Dampfschiffahrts-Gesellschaft (Ms 3.750.000); Décret n° 10054 du 28-9-1888.
 Manheimer Versicherungsgesellschaft; Décret n° 10075 du 10-11-1888.
 Nordeutscher Lloyd; Décret n° 10195 du 23-2-1889.
 Magdeburger Feuerversicherungs-Gesellschaft; Décret n° 1979 du 28-2-1895.

2) *De 1900 à 1914 :*

1905 Companhia Brasileira de Electricidade Siemens-Schuckert Werke.
 1906 Banco Aliança do Rio de Janeiro.
 1909 Companhia de Estrada de Ferro Santa Catarina (Ms 6.600.000) (100).
 « Deutsche Südamerikanische Telegraphengesellschaft (Ms 12 500 000).
 1910 Elsassische Altiengesellschaft für Plantagen in Brasilien (Ms 1 400 000).
 1911 Deutsche Südamerikanische Bank in Brasilien (101).
 « Deutsche Überseeische Bank (102).
 1912 Companhia de Produtos Químicos M. Hamers.
 1913 AEG - Companhia Sul-Americana de Eletricidade.
 « Gasmotoren Fabrik Deutz (Ms 500 000).
 « Julius Pintsch Aktiengesellschaft (Ms 18 000 000).
 1914 Brasilianische Bergwerks und Hüttengesellschaft (Ms 120 000).

ANNEXE I-E

AUTRES PAYS

1) *XIX^e siècle :*

1886 BELGIQUE	Société Anonyme du Gaz de Rio de Janeiro.
1888 ITALIE	Companhia de navegação a vapor « La Veloce »; Décret n° 10004 du 8-8-1888.
« HONGRIE	Adria Magyar Tengeri Hajózási Részvénytársaság; Décret n° 10005 du 8-8-1888.
« NOUVELLE-ZÉLANDE	New Zeland Shipping Co. Ltd; Décret n° 10023 du 21-8-1888.
« BELGIQUE	Antwerp, London and Brazil Line of Packets Co. (Frs B. 100.000); Décret n° 10113 du 15-12-1888.
« NOUVELLE-ZÉLANDE	The South British Fire and Marine Insurance Co. of New Zeland; Décret n° 10116 du 15-12-1888.
« BELGIQUE	Société anonyme du Chemin de Fer Benevente-Minas (Frs F. 10.000.000); Décret n° 10337 du 6-9-1889.
1890 ITALIE	Banco Italia Brasile.

(99) La « Sociedade Mineralógica da Passagem » fondée en 1817, appartenait à von Eschwege.

(100) La Dresdner Bank participa aux deux emprunts accordés en 1909 au Chemin de Fer de Sorocaba et à la ville de Rio de Janeiro.

(101) Agent Financier de la Dresdner Bank.

(102) Fondée par la Deutsche Bank.

1892 AUTRICHE	L'Italia, Sociedade Anonyma de Importação e Exportação; Décret n° 1422 du 23-2-1891.
1891 ITALIE	Dampfschiffahrts-Gesellschaft des Osterreichischen Lloyd; Décret n° 1139 du 11-11-1892.
1895 BELGIQUE	Compagnie des Produits Cibils (Frs B. 3.500.000); Décret n° 2007 du 18-4-1895.
1896 BELGIQUE	Compagnie des Chemins de Fer Orientaux du Brésil (Frs B. 5.000.000); Décret n° 2271 du 2-5-1896.
« BELGIQUE	Société Anonyme d'Exploitation aux Etats-Unis du Brésil des Brevets I. Reuse (Frs B. 2.000.000); Décret n° 2368 du 22-10-1896.
« BELGIQUE	Société Anonyme Belge d'Industrie au Brésil (Frs B. 4.000.000); Décret n° 2394 du 4-12-1896.
1898 BELGIQUE	Compagnie Auxiliaire des Chemins de Fer au Brésil (Frs B. 4.500.000); Décret n° 2884 du 25-4-1898.
1899 ITALIE	Società Italiana di Esportazione Enrico Dell'Acqua (Ls 10.000.000); Décret n° 3544 du 30-12-1899.
« CANADA	São Paulo Railway Light and Power Co. Ltd (\$ 6.000.000); Décret n° 3349 du 17-7-1899.
« BELGIQUE	Société Anonyme des Mines de Manganèse d'Ouro Preto (Frs B. 3.000.000); Décret n° 3457 du 23-10-1899.

2) De 1900 à 1914 :

1905 CANADA	The Rio de Janeiro Tramway Light and Power Ltd.
1906 ARGENTINE	The Cabaçal Gold Dredging and Exploration Co. (Ps A. 500.000); Décret n° 5839 du 9-1-1906.
« ARGENTINE	The Brumado Gold Dredging and Exploration Co. (Ps A. 500.000); Décret n° 5855 du 16-1-1906.
1907 BELGIQUE	Compagnie de l'Urucum (Frs B. 700.000).
« BELGIQUE	Société Cotonnière Belge-Brésilienne
1909 ARGENTINE	Fomento Argentino Sud-Americano (Ps A. 2.000.000).
« ARGENTINE	Trust del Alto Paraguay (Ps A. 2.000.000).
1910 BELGIQUE	Compagnie d'Entreprises Electriques de Pará (Frs B. 1.250.000).
« ITALIE	Banco Commerciale Italo-Brasiliano.
1911 BELGIQUE	Les Grandes Brasseries de Rio de Janeiro (Frs B. 2.000.000).
« URUGUAY	Companhia Industrial e Commercial (Ps U. 480.000).
« URUGUAY	Companhia Progresso Uruguai-Brasil (Ps U. 300.000).
1912 BELGIQUE	Société Anonyme des Etablissements Américains Graty (Frs B. 4.500.000).
« BELGIQUE	Société des Mines d'Etain de Campinas (Frs B. 1.000.000).
« ITALIE	Sociedade Augusta (Ls 50.000).
« URUGUAY	Union del Rosano (Ps U. 400.000).
« ARGENTINE	South American Mining Co. (Ps A. 200.000).
1913 BELGIQUE	Etablissements Emile Laporte et Cie.
« BELGIQUE	Fábrica Rio Grandense de Adubos e Produtos Quimicos (Frs B. 2.000.000).
« BELGIQUE	Sud-Américaine Belge (Frs B. 2.500.000).
« DANEMARK	Schlodtmann & Co. Aktiengesellschaft.
« SUISSE	Schweizerische Handels und Industrie Gesellschaft für Brasilien (Frs S. 4.000.000).
« ARGENTINE	South-American Tour (Ps A. 200.000).
« URUGUAY	Companhia Anônima Rio Branco (Ps U. 1.410.000).
« URUGUAY	Saladero Barra de Quarahim (Ps U. 300.000).
1914 BELGIQUE	Compagnie des Magasins Généraux et Entrepôts libres d'Anvers (Frs B. 2.460.000).
« BELGIQUE	Société d'Entreprises Générales au Brésil (Frs B. 1.250.000).

3) Le nombre des entreprises de diverses nationalités qui s'installèrent au Brésil dans la période de 1915-1968 monta à cent.

ANNEXE II-A

Emprunts anglais au Gouvernement Fédéral du Brésil
En bons (apólices)

Année	£	Intérêts pourcentage	Législation
1824-1825 ⁽¹⁰³⁾	3 686 200	5	Décret du 5-1-1824
1829	769 200	5	Décret du 29-10-1828
1839	411 200	5	Décret du 26-10-1838
1843	732 600	5	Convention du 22-7-1842
1852	1 040 600	4 1/2	Décret du 31-3-1852
1858	1 526 500	4 1/2	Loi n° 912, du 26-8-1857
1859	508 000	5 1/2	Loi n° 939, du 23-9-1857
1860	1 373 000	4 1/2	Décret n° 2 183, du 5-6-1858
1863	3 855 300	4 1/2	
1865	6 963 600	5	Loi n° 1 244, du 26-6-1865
1871	3 459 600	5	Loi n° 1 764 du 28-6-1870
1875	5 301 200	5	
1883	4 599 600	4 1/2	
1886	6 431 000	5	
1888	6 297 300	4 1/2	
1889	19 837 000	4	Emprunt de conversion
1893	3 710 000	5	Loi n° 953, du 29-12-1902
1895	7 442 000	5	Loi n° 265, du 24-11-1894
1898	8 613 717	5	Loi n° 489, du 15-12-1897 (1er Funding)
1901	16 619 320	4	Rescision-bons
1903	8 520 000	5	Décret n° 4 839, du 18-5-1903
1908	4 000 000	5	
1910	11 000 000	4	Décret n° 7 853, du 3-2-1910 (conversion)
1911	4 500 000	4	Décret du 23-3-1911
1911-1912	2 400 000	4	Décret n° 9 168, du 30-11-1911
1913	11 000 000	5	Décret n° 10 197, du 29-4-1913
1914	14 502 396	5	(2ème Funding)
1922	9 000 000	7 1/2	Loi n° 4 440, du 31-12-1921
1927	8 750 000	6 1/2	
1931	10 530 752	5	(3ème Funding ; 20 et 30 ans)

(103) Résultant de la responsabilité assumée par le Brésil en vertu de l'accord du 28-2-1825, relative aux dettes contractées par le Portugal.

ANNEXE II-B

Emprunts anglais accordés aux Etats de l'Union
(En « apólices »)

- 1904 — Bahia (5 %).
- 1904 — São Paulo (5 %) — Bank of London and South America Ltd.
- 1905 — São Paulo (5 %).
- 1905 — Pernambuco (5 %).
- 1906 — Alagôas (5 %) — Lloyds Bank Ltd.
- 1907 — São Paulo (5 %).
- 1909 — Santa Catarina (5 %).
- 1913 — Minas Gerais (5 %) — Midland Bank Ltd.
- 1913 — Bahia (5 %).
- 1915 — Bahia : Funding (5 %).
- 1918 — Bahia (6 %).
- 1921 — São Paulo (8 %) — Baring Brother & MM. Rorschild & Schroeder.
- 1922 — Ceará (8 %).
- 1926 — São Paulo (7 1/2 %) — Lazard Brothers & Co. — Instituto do Café.
- 1927 — Rio de Janeiro (5 1/2 %) — Samuel Montagu & Co.
- 1927 — Rio de Janeiro (7 %) — Samuel Montagu & Co.
- 1927 — São Paulo (6 %).
- 1928 — Bahia : Funding (5 %) — Bank of London and South America Ltd.
- 1928 — Minas Gerais (6 1/2 %) — H. Schroeder & Co.
- 1928 — Paraná (7 %) — Lazard Brothers & Co.
- 1928 — São Paulo (6 %) — H. Schroeder & Co.
- 1930 — São Paulo (7 %) — H. Schroeder & Co. — Coffee Realization.

ANNEXE II-C

Emprunts anglais accordés aux municipalités brésiliennes
(En « apólices »)

- 1904 — Rio de Janeiro (5 %) — Seligman Brothers.
- 1905 — Belém (5 %).
- 1905 — Belo Horizonte (6 %) — Bank of London and South America.
- 1906 — Belém (5 %).
- 1906 — Manaus (5 1/2 %) — Bank of London and South America.
- 1908 — São Paulo (6 %) — Bank of London and South America.
- 1909 — Porto Alegre (5 %) — Martins Bank Ltd.
- 1910 — Recife (5 %) Erlangers Ltd.
- 1911 — Pelotas (5 %) — Erlangers Ltd.
- 1912 — Belém (5 %).
- 1912 — Rio de Janeiro (4 1/2 %) — Seligman Brothers.
- 1915 — Belém (6 %).
- 1919 — Belém (4 %).
- 1927 — Santos (7 %) — Erlangers Ltd.
- 1928 — Niteroi (7 %) — Lazard Brothers & Co.
- 1931 — Salvador (4 %).

ANNEXE II-D

*Les premiers emprunts publics nord-américains accordés au Brésil
(en bonds)*

Gouvernement Fédéral

1921	(8 %)	Dillon Read & Co. New York (US \$ 50 000 000)
1922	(7 %)	" " (US \$ 25 000 000)
1926	(6 1/2 %)	" " (US \$ 60 000 000)
1927	(6 1/2 %)	" " (US \$ 41 500 000)
1931	(5 %)	" " (Funding de 20 ans)

Etats de l'Union

1921	(8 %)	São Paulo - H. Schroeder & Banking Corp.
1921	(8 %)	Rio Grande do Sul - Ladenburg, Thalman & Co
1922	(8 %)	Ceará - Dillon Read & Co
1922	(8 %)	Santa Catarina - Halsey, Stuart & Co
1925	(8 %)	São Paulo - H. Schroeder Banking Corp.
1926	(7 %)	São Paulo - H. Schroeder Banking Corp.
1926	(7 %)	Rio Grande do Sul - Ladenburg, Thalman & Co
1927	(7 %)	Pernambuco - White, Weld & Co
1927	(7 %)	Rio Grande do Sul - Chase National Bank
1928	(7 %)	Maranhão - Bankers Trust Co
1928	(6 1/2 %)	Minas Gerais - National City Bank
1928	(6 %)	Rio Grande do Sul - White, Weld & Co
1928	(6 %)	São Paulo - H. Schroeder Banking Corp.
1929	(6 1/2 %)	Minas Gerais - National City bank
1929	(6 1/2 %)	Rio de Janeiro - City Bank Farmers Trust Co
1930	(7 %)	São Paulo - H. Schroeder Trust Co

Municipalités

1919	(6 %)	São Paulo - Chase National Bank
1921	(8 %)	Rio de Janeiro - Dillon Read & Co
1922	(8 %)	Porto Alegre - Landenburg, Thalmann & Co
1922	(8 %)	São Paulo - City Bank Farmers Trust Co
1926	(7 1/2 %)	Porto Alegre - Landenburg, Thalmann & Co
1927	(6 1/2 %)	Santos - First Boston International Corp.
1928	(7 %)	Porto Alegre - Landenburg, Thalmann & Co
1928	(6 1/2 %)	Rio de Janeiro - White, Weld & Co
1928	(6 %)	Rio de Janeiro - White, Weld & Co

ANNEXE II-E

Les plus anciens emprunts français accordés au Brésil en francs français de la date d'émission
(En bons) (104)

Gouvernement Fédéral

1908-1909	100 000 000	papier	5 %	Ch. de fer de Itapura-Corumba
1909	40 000 000	or	5 %	Port de Recife
1910	100 000 000	or	4 %	Chemin de fer de Goiás
1911	60 000 000	or	4 %	Chemin de fer de Bahia
1916	25 000 000	or	5 %	Chemin de fer de Goiás
1922	15 000 000	or	5 %	Chemin de fer Victoria-Minas (Curralinho)
1931	65 000 000		5 %	Obligations consolidées, 20 ans
1931	135 000 000		5 %	Obligations consolidées, 40 ans

Etats particuliers

Alagôas	1906-1909	5 %	Francs	12 500 000
Amazonas	1906	5 %		84 000 000
Amazonas	1915	5 %		20 059 000
Bahia	1888	5 %		20 000 000
Bahia	1910	5 %		45 000 000
Ceará	1910	5 %		15 000 000
Espírito Santo	1908	5 %		30 000 000
Maranhão	1910	5 %		18 000 000
Minas Gerais	1907	5 %		25 000 000
Minas Gerais	1910	4 1/2 %		120 000 000
Minas Gerais	1911	4 1/2 %		50 000 000
Minas Gerais	1916	5 1/2 %		20 979 000
Paraná	1905	5 %		20 000 000
Paraná	1913	5 %		55 500 000
Paraná	1916-1917	6 %		6 763 465
Pernambuco	1909	5 %		35 500 000
Rio Grande do Norte	1910	5 %		8 750 000

Municipalité

Salvador	1905	5 %		25 000 000
----------	------	-----	--	------------

(104) Association Nationale des Porteurs Français de Valeurs Mobilières.

ANNEXE II-F

Emprunts brésiliens libellés en livres sterling, émis ou introduits au marché français ou y domiciliés
(En bons) (105)

Gouvernement Fédéral		Etablissements payeurs en France	
1883	4 1/2 %	N.M. de Rotschild Frères	
1888	4 1/2 %	"	
1889	4 %	"	
1895	5 %	"	
1898	5 % — Funding	"	
1901-1905	Rescision	"	
1903	5 %	"	
1910	4 %	"	
1911	4 %	"	
1913	5 %	"	
1914	5 %	"	
1921	4 %	Lloyds and National Provincial Foreign Bank	
1931	5 % — Funding de 20 ans	Banque de Paris et des Pays-Bas	
1931	5 % — Funding de 40 ans	" " "	
Etats particuliers			
1901	Pará	5 %	Seligman & Cie
1904	Bahia	5 %	Banque de Paris et des Pays-Bas
1905	Pernambuco	5 %	" "
1905	São Paulo	5 %	" "
1907	São Paulo	5 %	" "
1907	Pará	5 %	Seligman & Cie
1909	Santa Catarina	5 %	Crédit Commercial de France
1913	Bahia	5 %	Lloyds and Nat. Provincial Foreign Bank
1915	Bahia	5 %	Banque de Paris et des Pays-Bas
1915	Pará	5 %	Seligman & Cie
1918	Bahia	6 %	Banque de Paris et des Pays-Bas.
Municipalités			
Salvador	1912 (5 %),	1916 (5 %),	1918 (5 %), 1915 (5 %)
Belém	1905 (5 %),	1906 (5 %),	1912 (5 %), 1919 (6 %)

(105) Association Nationale des Porteurs Français de Valeurs Mobilières.

ANNEXE III-A

La dette publique extérieure du Brésil
(En apólices) (106)

Solde en circulation le 31 décembre
(Livres sterling)

1824	1 326 623	1890	30 896 582
1825	5 046 065	1895	39 817 365
1830	5 609 567	1900	45 596 676
1835	5 294 650	1905	79 042 876
1840	5 295 885	1910	129 278 917
1845	5 423 441	1915	162 919 134
1850	4 574 240	1920	151 353 559
1855	3 575 926	1925 ⁽¹⁰⁷⁾	184 001 482
1860	5 622 816	1930	267 173 023
1865	14 319 693	1935	259 802 094
1870	12 318 323	1940	242 309 197
1875	18 023 628	1945	174 233 292
1880	12 516 045	1950	107 846 726
1885	10 510 139	1955	64 405 359

Source : Valentim Bouças : *História da dívida externa da União*, 1946.

Note : Il y a une flagrante contradiction entre les données provenant de ces deux sources.

(106) IBGE : *Anuário Estatístico*, 1956.

(107) La dette extérieure du Brésil en 1924 :

Livre sterling	125 746 922
Dollars	120 163 900
Francs	612 977 062
Florins	17 800 000

ANNEXE III-B

Dette publique extérieure du Brésil (en bons) (108)
(Millions de chaque monnaie)

Année	Livres	Dollars	Francs-papier	Francs-or	Florins
Union					
1931	97,1	144,6	96,1	229,1	—
1935	105,7	172,3	288,5	229,1	—
1940	102,3	166,8	273,6	229,1	—
1945	78,3	118,3	272,9	229,1	—
1950	28,3	88,1	37,4	25,2	—
1956	9,6	51,1	32,9	20,3	—
1960	3,3	25,5	22,0	11,2	—
1969	—	—	—	—	—
Etats					
1931	50,7	194,7	227,5	—	8,9
1935	45,8	176,5	226,7	—	8,3
1940	41,6	149,9	225,1	—	6,4
1945	26,8	86,3	225,1	—	6,4
1950	19,4	57,2	73,4	—	6,4
1956	11,5	32,1	67,5	—	3,7
1960	5,9	17,6	50,1	—	0,1
1969	3,6	5,6	—	—	—
Municipalités					
1931	8,9	23,7	48,9	—	—
1935	8,6	21,5	21,5	—	—
1940	8,6	20,8	21,5	—	—
1945	5,7	14,5	21,5	—	—
1950	4,0	8,8	4,5	—	—
1956	3,2	4,9	4,2	—	—
1960	1,0	2,6	3,1	—	—
1969	0,8	0,4	—	—	—
Total					
1931	156,7	363,1	372,6	229,1	8,9
1935	160,2	370,5	536,7	229,1	8,3
1940	152,6	334,6	519,5	229,1	6,4
1945	111,0	219,3	519,5	229,1	6,4
1950	51,8	154,3	115,3	25,2	6,4
1956	21,4	88,2	104,8	20,3	3,7
1960	10,2	45,8	75,2	11,2	0,1
1969	4,3	5,9	—	—	—

ANNEXE IV-A

Solde du mouvement des capitaux étrangers du Brésil
(Millions de cruzeiros)

1939.....	— 216
1940.....	— 886
1941.....	— 1 203
1942.....	— 1 212
1943.....	— 176
1944.....	— 1 219
1945.....	— 1 327
1946.....	— 1 313

Source : Message du Président de la République, cité dans le « Capitaís estrangeiros no Brasil », de Aristóteles Moura.

ANNEXE IV-B

Mouvement des capitaux étrangers. Brésil
Emprunts

Année	Entrée	Amortissement	Solde	Intérêts	Solde général
1947	278	58	220	13	207
1948	9	138	129	23	— 152
1949	119	107	12	21	— 63
1950	52	88	36	27	— 63
1951	222	31	191	20	171
1952	110	61	49	21	28
1953	551	46	505	33	472
1954	369	134	235	44	191
1955	145	198	53	34	— 87
1956	248	215	33	67	— 34
1957	307	242	65	67	— 2
1958	626	324	302	58	244
1959	589	398	191	91	100
1960	763	410	353	106	247
1947-1960	4 388	2 450	1 938	625	1 313

Sources : Rapport de la Commission d'Economie de la Chambre des Députés, 6-11-1961.

ANNEXE IV-C
Mouvement des capitaux étrangers. Brésil
Capitaux de risque
(Millions de dollars)

Année	Effectivement reçus	Réinvestis	Profits transférés	Profits réinvestis	Solde
1947	136	19	- 23	- 19	13
1948	25	42	- 38	- 42	- 13
1949	6	39	- 41	- 39	- 35
1950	3	36	- 47	- 36	- 44
1951	4	67	- 70	- 67	- 66
1952	9	85	- 15	- 85	- 6
1953	22	38	- 94	- 38	- 72
1954	11	40	- 53	- 40	- 42
1955	43	36	- 44	- 36	- 1
1956	89	50	- 24	- 50	65
1957	143	35	- 26	- 35	117
1958	102	26	- 23	- 26	79
1959	124	26	- 25	- 26	99
1960	96	26	- 40	- 26	56
1947-1960	713	565	- 561	- 565	150

Source : Rapport de la Commission d'Economie de la Chambre des Députés, 6-11-1961.

ANNEXE IV-D
Mouvement des investissements étrangers. Brésil (109)
Solde général
(Millions de dollars)

1947.....	+ 220
1948.....	- 165
1949.....	- 44
1950.....	- 107
1951.....	+ 105
1952.....	+ 22
1953.....	+ 400
1954.....	+ 149
1955.....	- 88
1956.....	+ 31
1957.....	+ 115
1958.....	+ 323
1959.....	+ 199
1960.....	+ 303
1947-1969.....	+ 1 463

Source: Rapport de la Commission d'Economie de la Chambre des Députés, 6-11-1961.

(109) Capitaux de risque et emprunts.

ANNEXE V-A
Balance des paiements. Brésil
Capitaux autonomes
(Millions de dollars)

Année	Investissements	Financements et emprunts	Réinvestissements	Amortissements
1950	3	28	36	— 85
1951	— 4	38	67	— 27
1952	9	35	85	— 33
1953	22	44	38	— 46
1954	11	109	40	— 134
1955	43	143	36	— 140
1956	89	231	50	— 187
1957	143	319	35	— 242
1958	110	373	18	— 324
1959	124	439	34	— 377
1960	99	347	39	— 410
1961	108	529	39	— 327
1962	69	343	63	— 310
1963	30	262	57	— 364
1964	28	221	58	— 278
1965	70	363	84	— 304
1966	74	508	85	— 350
1967	76	530	39	— 444
1968	81	553	48	— 484
1969	140	1 053	...	— 533
1970	106	1 449	...	— 632

Source : Banque Centrale.

ANNEXE V-B**Balance des paiements. Brésil**
Services (Millions de dollars)

Année	Profits et dividendes effectivement transférés	Intérêts	Administration et assistance technique	Brevets, royalties et bails
1950	- 47	- 27	- 2	- 12
1951	- 70	- 20	- 1	- 11
1952	- 15	- 21	- 3	-
1953	- 93	- 34	- 17	- 16
1954	- 49	- 48	- 10	- 10
1955	- 43	- 35	- 15	- 12
1956	- 24	- 67	- 19	- 13
1957	- 26	- 67	- 16	- 13
1958	- 31	- 58	- 18	- 15
1959	- 26	- 91	- 19	- 14
1960	- 41	- 106	- 18	- 22
1961	- 31	- 114	- 24	- 19
1962	- 18	- 118	- 17	- 12
1963	- 57	- 90	- 6	- 1
1964	- 58	- 134	- 8	-
1965	- 102	- 167	- 42	- 1
1966	- 127	- 164	- 43	- 4
1967	- 112	- 201	- 44	- 4
1968	- 84	- 147	- 51	- 5
1969	- 82	- 179	- 65	- 6
1970	- 119	- 232	- 72	- 5

Source : Banque Centrale.

ANNEXE V-C**Investissements appliqués dans la période 1955-1960, par provenance (US \$ 1.000)**

Etats-Unis	214 203
Allemagne Occidentale	93 907
Suisse	33 862
France	24 070
Canada	20 249
Grande Bretagne	19 152
Japon	15 292
Italie	13 559
Pays-Bas	9 235
Suède	8 485
Belgique	8 043
Panama	7 039
Venezuela	6 082
Autres	11 537
Total	484 715

Source : *Handbuch der Entwicklungshilfe*.

ANNEXE V-D

Provenance des investissements directs étrangers. Brésil (En pourcentage)

	1961	1962	1963	1964	1965
Allemagne Occidentale	12,5	29,2	15,6	30,5	12,4
Italie	2,3	10,0	4,4	—	18,4
Pays-Bas	3,6	3,0	2,2	16,7	38,4
Royaume-Uni	4,8	7,4	2,2	2,8	1,6
Suède	0,3	1,5	—	5,6	3,1
Suisse	11,7	7,9	11,1	—	10,7
Etats-Unis	27,6	24,2	24,4	30,5	10,8

Source : Banque Centrale.

ANNEXE V-E

Provenance des financements étrangers. Brésil (En pourcentage)

	1961	1962	1963	1963	1965
Allemagne Occidentale	15,4	1,8	3,7	8,5	6,8
France	8,8	2,4	2,1	1,3	3,4
Italie	6,7	28,2	9,1	1,7	0,1
Tchécoslovaquie	0,1	0,5	0,9	2,4	0,1
Royaume-Uni	2,8	5,8	5,5	3,6	3,9
Suède	0,9	0,9	—	0,5	0,2
Suisse	3,5	0,9	0,4	2,1	0,4
Etats-Unis	45,7	29,5	47,6	73,1	69,9
Yougoslavie	5,7	1,5	7,0	0,3	1,7
Japon	8,3	1,5	15,3	0,7	0,2

Source : Banque Centrale.

INTERVENTIONS

M^{me} Westphalen. — Lembro apenas a importância que tem para o estudo da ação do capital estrangeiro, o problema da concessão de vastas extensões de terra na segunda metade do século XIX. Cito apenas o exemplo da antiga companhia inglesa de estradas de ferro, atual Estrada de Ferro São Paulo-Rio Grande, a quem fôra feita concessão de milhares de hectares, e que gerou gravíssimos problemas, cujos efeitos sociais se manifestam até hoje.

M^{me} Lévy. — Peço apenas um esclarecimento quanto às fontes utilizadas para a identificação, enquanto nacionalidade, dos capitais indicados como de origem judaica.

M. Onody. — Utilisez sempre fontes publicadas : cronistas da época ou trabalhos publicados sobre os judeus no Brasil. A identificação enquanto nacionalidade foi feita pela inclusão apenas dos judeus que, perseguidos pela inquisição, instalavam-se no Brasil, isto é, daqueles que imigram enquanto judeus.

M. Jancso. — Faço uma observação de caráter metodológico, que se coloca a partir da afirmação de que a « tendência à dominação » seja um fato natural da vida, e a partir daí, conclui-se que as críticas anteriormente feitas à ação do capital estrangeiro ficaram sempre num nível « emocional ». Ora, isso deixa o problema num nível muito grande de generalidade, sem que se compreenda portanto o seu significado real.

M. Onody. — A minha conclusão geral é que o capital estrangeiro foi benéfico, de uma forma geral, ao desenvolvimento brasileiro. Nem por isso, entretanto, posso deixar de me referir aos aspectos negativos, aos excessos cometidos pelo mesmo. Agora, quanto à tendência de dominação, penso que está claro que se manifesta em todos os níveis de organização humana. Eu mesmo procuro sempre dominar o meio, na medida do possível.

M. Caron. — Je voudrais poser une question concernant les brevets d'invention. Il semble que les redevances de plus en plus élevées auraient gêné la pénétration technologique...

M. Onody. — Au stade où en sont actuellement mes recherches je ne saurai, pour l'instant, répondre à cette question.

M. Buescu. — Je crois qu'on doit traiter le problème des capitaux étrangers au Brésil sur une base plus objective, c'est-à-dire à travers des éléments quantitatifs. Je me permets de présenter deux commentaires sur les emprunts externes de l'Empire.

Tout d'abord, on reproche à ces emprunts leurs conditions et leur destination. Pour les premières, les intérêts ne paraissent pas élevés (moyenne de 4,75 % par an); mais, comme le titre des emprunts a varié entre 52 et 100 — moyenne 76 — l'intérêt réel moyen monte à 6,3 %.

Cependant, si l'on considère que des £ 33,3 millions empruntées, à peine £ 13,8 millions, soit 41,3 %, furent appliquées en investissements productifs, les intérêts rapportés par cette contre-partie, la seule productive, arriveraient à 15,2 %.

On peut se demander si les chemins de fer créés avec les dits emprunts avaient une rentabilité nette de 15,2 % pour contre-balancer le paiement des intérêts, il faudrait ajouter aussi les effets économiques indirects de ces investissements.

D'autre part, on a parfois exagéré, sans arguments objectifs, le poids de l'endettement externe. Si l'on veut quantifier, on trouve, que par exemple, pour la période 1840-1851 à 1870-1871, la relation Dette Externe-Exportation, fluctue entre 52 % et 93 % — soit en moyenne 71 % — ce qui ne serait pas beaucoup.

Du point de vue de la capacité d'importer, un amortissement annuel de 3,6 % de la valeur de l'exportation (5 % en 20 ans) et des intérêts de 3,4 % de l'exportation (4,75 %) représentent une diminution de 7 % de la capacité d'importation (en supposant constante la relation d'échange). Pour refaire l'équilibre il aurait fallu une entrée nette de capitaux autonomes équivalents à cette proportion, ce qui ne paraît pas très probable. Cela démontre une certaine pression sur la balance des paiements. Il faudrait naturellement approfondir beaucoup plus les analyses dans cette direction.

M. Furtado. — Je souligne la nécessité d'élargir l'analyse et de considérer, de façon explicite, le problème du transfert de technologie. Pendant tout le XIX^e siècle le Brésil a été un pays à solde négatif, c'est-à-dire que la valeur FOB des exportations était toujours supérieure à la valeur CAF des importations. Ainsi, le service des capitaux étrangers, était une lourde charge pour le pays.

M. Onody. — Je suis tout à fait d'accord; je pense qu'il faudrait élargir le problème. D'autre part il ne faut pas oublier ce problème de la xénophobie à l'égard des capitaux étrangers et des étrangers eux-mêmes.

M. Lambert. — Les discriminations au second degré à l'égard de Brésiliens ayant épousé des étrangères ou des Brésiliennes naturalisées sont-elles un phénomène marginal ou important ?

D'autre part, les premiers essais d'entreprises à capitaux mixtes comportant une participation de capitaux brésiliens à des entreprises étrangères ont-elles atténué les mesures de discrimination à l'égard des capitaux étrangers et des étrangers ?

M. Onody. — Le phénomène n'a pas une grande importance. La discrimination joue surtout sur le lieu de naissance.

PARANAGUÁ ET LE RIO DE LA PLATA AU XIX^e SIÈCLE

M^{lle} Cecília Maria WESTPHALEN

Institut de Sciences Humaines de l'Université Fédérale du Paraná

O. — Le problème

Le but de cette étude est de connaître jusqu'à quel point le mouvement du port de Paranaguá et le commerce du Paraná ont reflété, au XIX^e siècle, les variations conjoncturelles de la politique de la Plata.

1. — Introduction

Au commencement du XIX^e siècle, bien que la vie économique et sociale du Paraná fût basée sur la grande propriété rurale des Campos Gerais, le canton de Paranaguá était loin d'avoir un commerce extérieur maritime très actif, commerce fondé sur la production agricole ou industrielle des centres du Paraná.

Le petit port de Paranaguá, loin des routes maritimes du commerce atlantique, ne se fit remarquer qu'au milieu du XVII^e siècle par la découverte d'or, d'ailleurs peu abondant, et dont l'exploitation fut rapidement abandonnée. Pourtant, durant tout le XVIII^e siècle, Paranaguá fut le grand fournisseur de farine de manioc à destination de la colonie de Sacramento, des troupes du Sud et même des capitaineries du Nord, comme celles de Rio de Janeiro, Bahia et Pernambouco.

Toutefois, jusqu'au commencement du XIX^e siècle, le port de Paranaguá ne se livra pas au commerce extérieur avec des pays ou des possessions étrangères, malgré la « Provisão Régia » de 1722 qui autorisait ce commerce avec Buenos Ayres.

La conjoncture allait pourtant se modifier en raison de la répercussion de facteurs externes.

Ces facteurs principaux furent l'ouverture des ports brésiliens au commerce avec les nations amies, l'ouverture du port de Buenos Ayres, ainsi que d'autres événements de la Plata qui conduiront aussi à l'ouverture du port de Paranaguá et à la création d'un premier courant commercial régulier et continu avec le Rio de la Plata.

Le manque de vivres dans Montevideo assiégée par les troupes argentines de Rondeau et par les patriotes d'Artigas fit que, de cette place, on vint chercher et acheter des aliments dans les ports du Sud du Brésil, y compris à Paranaguá, connu pour ses farines et aussi, plus récemment, pour sa production de riz pilé. Par ailleurs, vu le manque de bois dont souffrait l'Uruguay, du port de Montevideo on vint chercher les bois du littoral du Paraná dont l'embarquement était fait à Paranaguá.

Les bois, les farines et le riz furent les produits qui, en raison des événements de l'époque, attirèrent

les commerçants de la Plata à Paranaguá. Mais, il est évident que ce ne serait pas seulement le commerce de ces produits qui donnerait une vie nouvelle au port du Paraná et aux habitants du canton.

Un siècle après la « Provisão Régia » de 1722, quand, en raison des difficultés politiques provoquées par José de Francia, il devint presque impossible de vendre le maté paraguayen sur les marchés de Buenos Ayres et de Montevideo et qu'il devint nécessaire de l'aller chercher à Paranaguá, ce n'est qu'à cette époque que furent réellement inaugurées des relations commerciales extérieures importantes, et ces relations continueront durant tout le XIX^e siècle, et auront pour base principale l'exportation du maté vers l'Argentine, l'Uruguay et aussi vers le Chili.

2. — Le maté de Paranaguá

Le maté se trouve à l'état sauvage sur une grande partie du territoire du Paraná, et son usage était connu dès les premiers temps de la colonisation. Pourtant, il était préparé d'une façon primitive, au moyen de techniques rudimentaires, et ce n'est qu'avec l'arrivée des étrangers qui dirigèrent son commerce vers le Rio de la Plata que le maté commença à être préparé et conditionné selon les méthodes du Paraguay et de la Plata, lesquelles étaient beaucoup plus perfectionnées. Le maté de Paranaguá, fut, pourtant, toujours considéré comme étant de qualité inférieure, et son prix fut toujours plus bas que celui du Paraguay et des Missions. D'ailleurs, quand les herbes à maté de ces dernières régions étaient abondantes et que les marchés de la Plata en étaient saturés, le maté de Paranaguá était pratiquement détourné vers les populations rurales. A partir de la décade de 1820, en raison de l'augmentation de la demande, les établissements de préparation du maté se multiplièrent rapidement. Les machines à traiter le maté étaient au début constituées de fours primitifs où les feuilles étaient grillées, et de pilons rustiques où ces feuilles étaient triturées et battues par des esclaves. Cette machinerie fut remplacée ensuite par des moulins hydrauliques qui, plus tard, furent mûs à la vapeur. Ces installations, d'abord localisées sur le littoral, et principalement dans le village de Morrettes, vinrent se fixer ensuite sur le plateau de Curitiba, après que la construction de routes permit de descendre, par la montagne, le maté déjà traité et prêt à être exporté.

Emballé d'abord dans des paniers de bambous, puis dans des sacs de cuir de bœuf et enfin dans des barriques de pin, le maté était conduit par des transporteurs ambulants, ensuite par des convois de mulets; puis, un certain temps, le maté fut transporté par de lourds chariots slaves importés par les colons allemands de la Volga; finalement, par le chemin de fer. De cette manière, le maté était acheminé vers les ports de Paranaguá et d'Antonina.

C'est particulièrement dans la décade de 1870, quand la route carrossable de la Graciosa se trouva achevée, que le port de Paranaguá sentit les effets de la concurrence d'Antonina comme port d'exportation du maté. Paranaguá se ressentit également de la concurrence du port de São Francisco, dans le Santa Catarina, qui exportait aussi le maté du Paraná qui était dévié vers ce port.

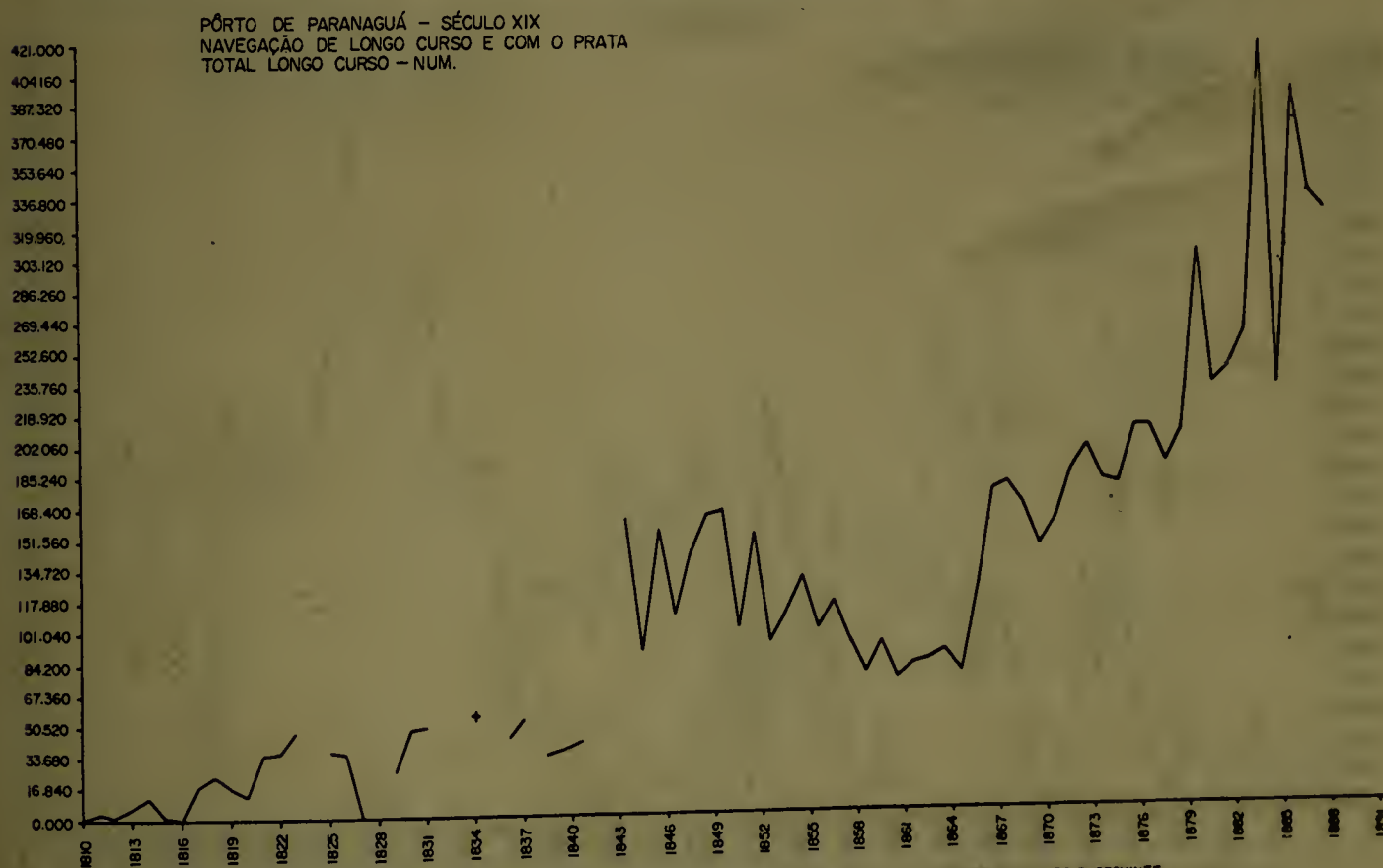
Le maté de Paranaguá allait pourtant trouver son obstacle le plus grave dans l'installation de moulins à battre en territoire argentin. De ce fait, l'Argentine commença à importer en plus grande quantité le maté n'ayant reçu qu'un traitement sommaire de battage sur l'aire, au détriment de l'industrie de transformation du Paraná, ce qui conduisit à une véritable guerre de tarifs basée sur des droits de douane préférentiels entre l'Argentine et la Province du Paraná. Ensuite, la culture du maté des Missions libéra l'Argentine de l'obligation d'importer le maté du Paraná qui perdit ainsi son plus grand marché. Ceci fit entrer l'industrie du maté du Paraná dans une crise définitive.

3. — Les fluctuations de la « carrière » du Sud

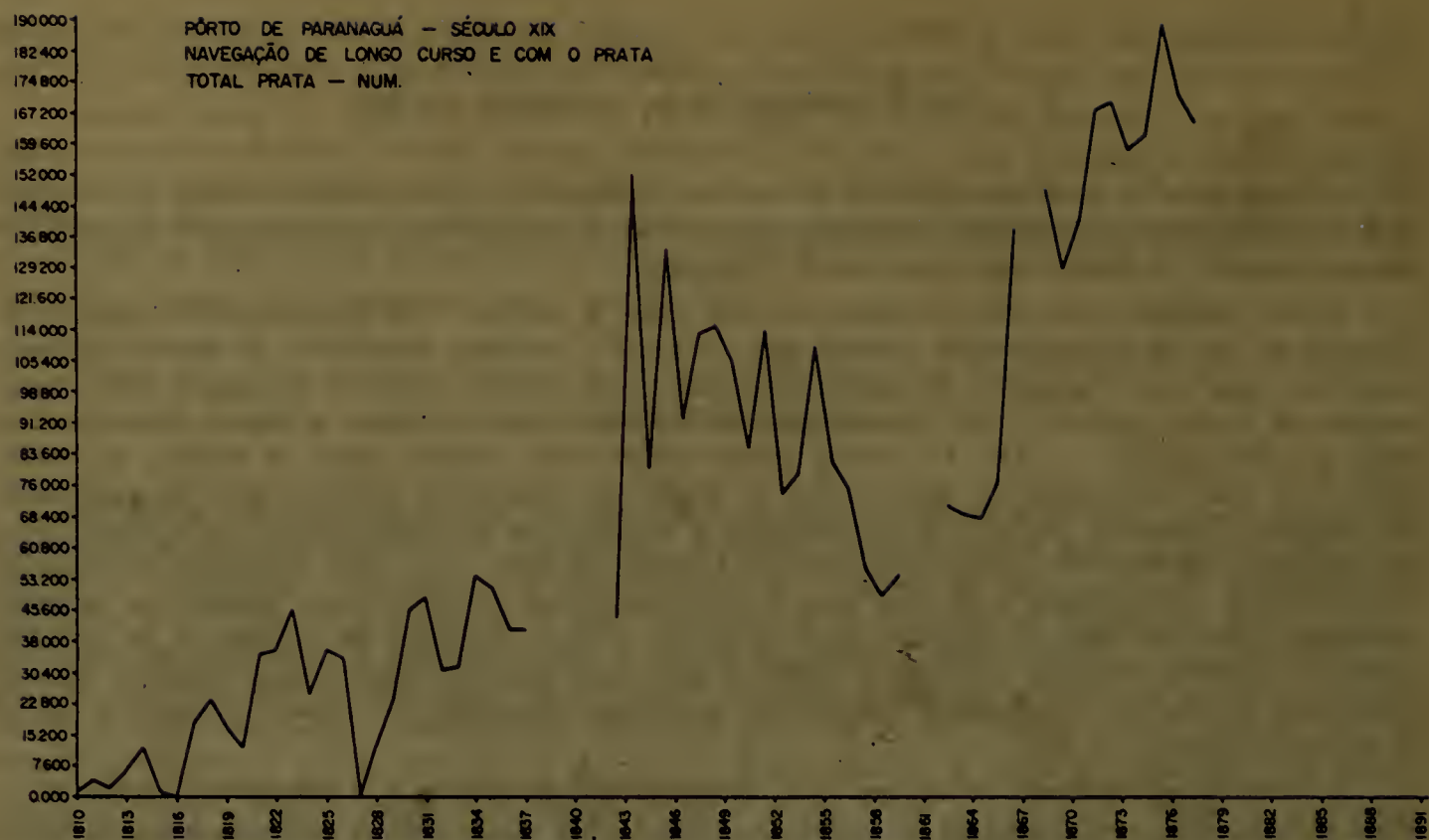
Au XIX^e siècle, le mouvement général du port de Paranaguá fut profondément marqué par la navigation au long cours. Celle-ci était uniquement dirigée vers la route du Sud, principalement les ports de Buenos Ayres et de Montevideo ainsi que de Valparaiso.

Si l'on considère dans cette navigation au long cours le nombre total d'embarcations entrantes et sortantes du port de Paranaguá, on constate que, de 1810 à l'exercice 1840-1841, ce nombre demeure assez bas, sans grands moments d'augmentation, mais qu'il présente pourtant clairement deux cycles majeurs de Juglar, de 1816 à 1827 et de 1828 à 1839-1840 avec de brèves et faibles oscillations en 1818 et 1823 et 1834 et 1837. La courbe monte ensuite avec un cycle court de Kitchin, en 1843-1844, pour présenter ensuite un cycle majeur de Juglar, de 1845-46 à 1851-52, avec les oscillations de 1845-46, 1849-50 et 1851-52, et une tendance à la baisse des exercices 1852-53 et 1862-63, avec les oscillations de 1854-55, 1856-57 et 1859-60. L'image est, donc, celle d'un hypercycle de 1843-44 à 1860-61. La courbe monte à nouveau, avec la légère oscillation de 1863-64 qui présente un caractère nettement transitoire, vers une nouvelle phase de hausse. Celle-ci comporte les oscillations de 1867-68, 1872-73, 1875-76, 1879-80, 1883-84 et 1885-86, soit, trois dents de Kitchin plus modérées et trois autres plus prononcées. L'impression générale est aussi d'un hypercycle, de 1864-65 jusqu'à la fin de la courbe observée.

La courbe qui représente le nombre total d'embarcations provenant et à destination du Rio de la Plata présente deux cycles majeurs de Juglar, de 1816 à 1827 et de 1828 à 1839-40, avec de brèves oscillations en 1818, 1823 et 1825 et en 1831 et 1834. Vient ensuite une phase de hausse, de 1843-44

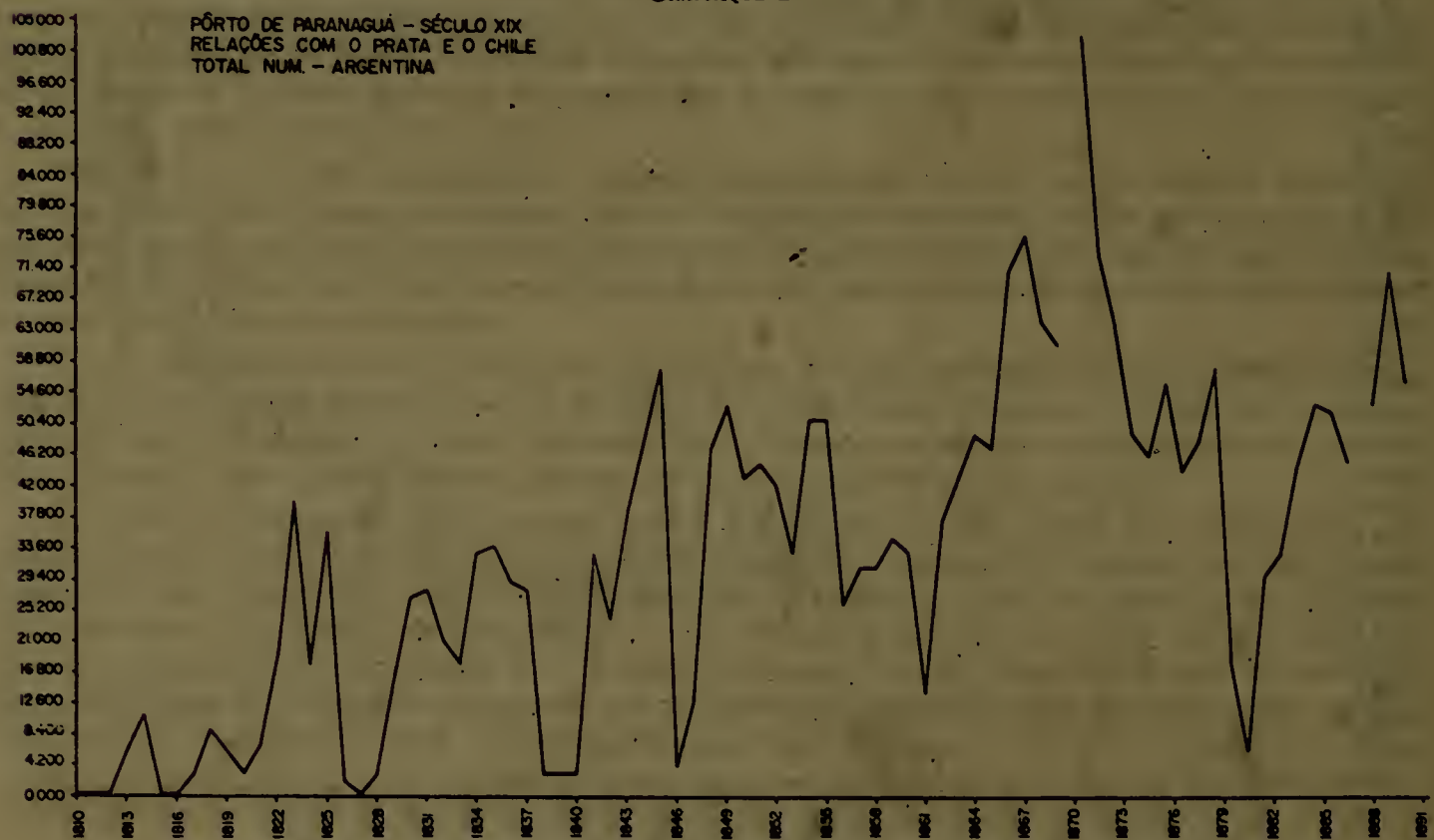


GRAPHIQUE 1



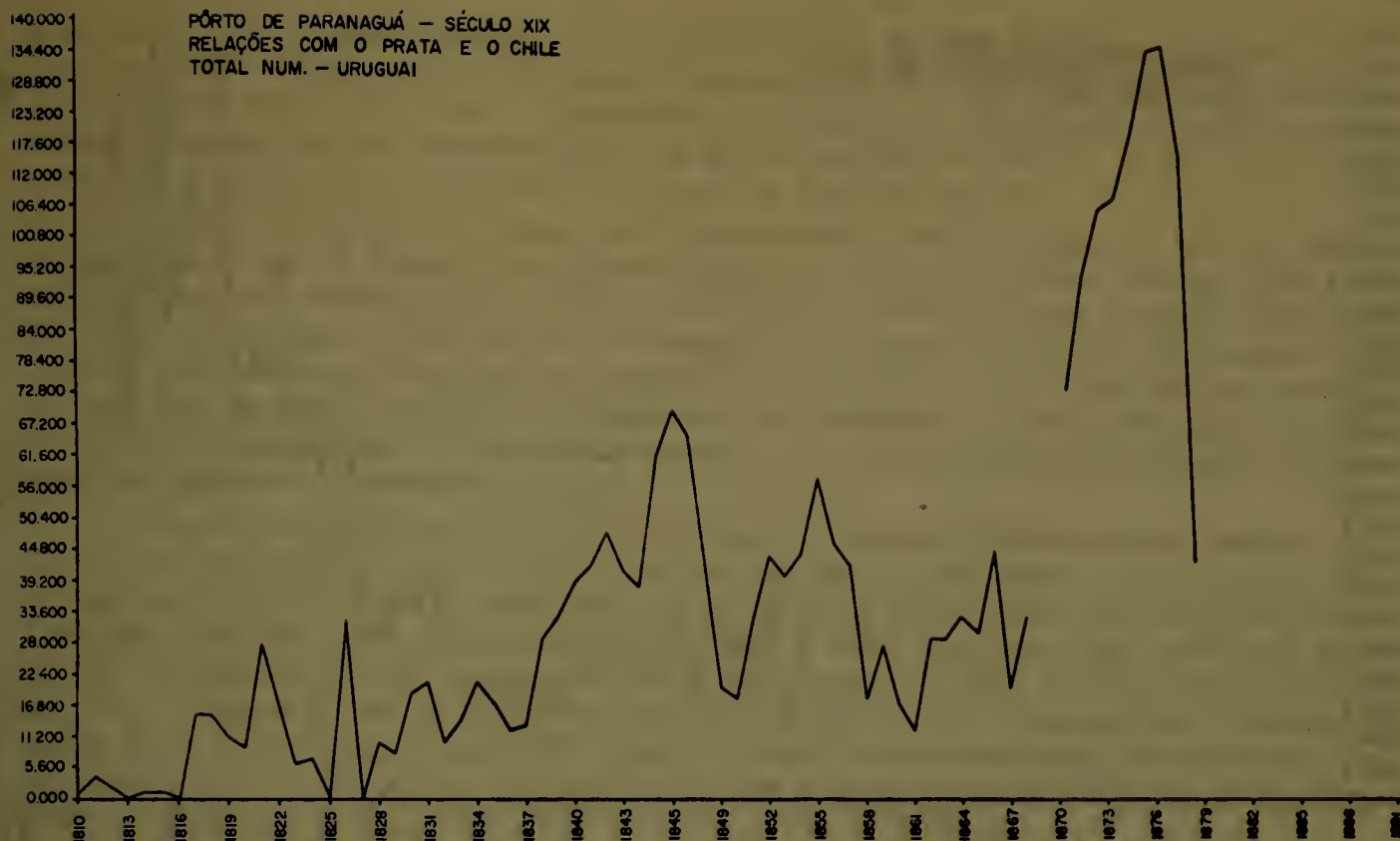
OBS - A PARTIR DO ANO DE 1838 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 2



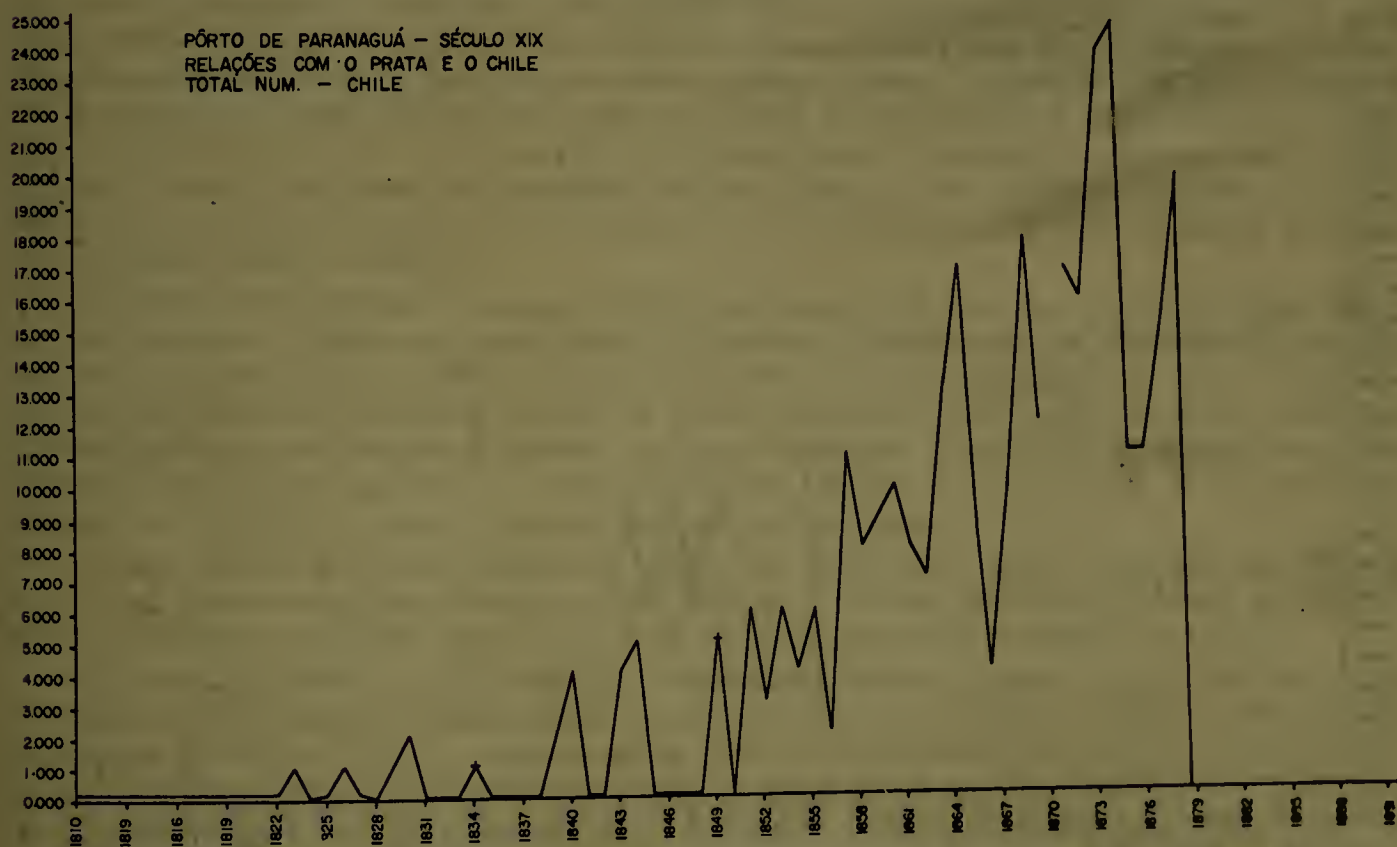
OBS - A PARTIR DO ANO DE 1870 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 3



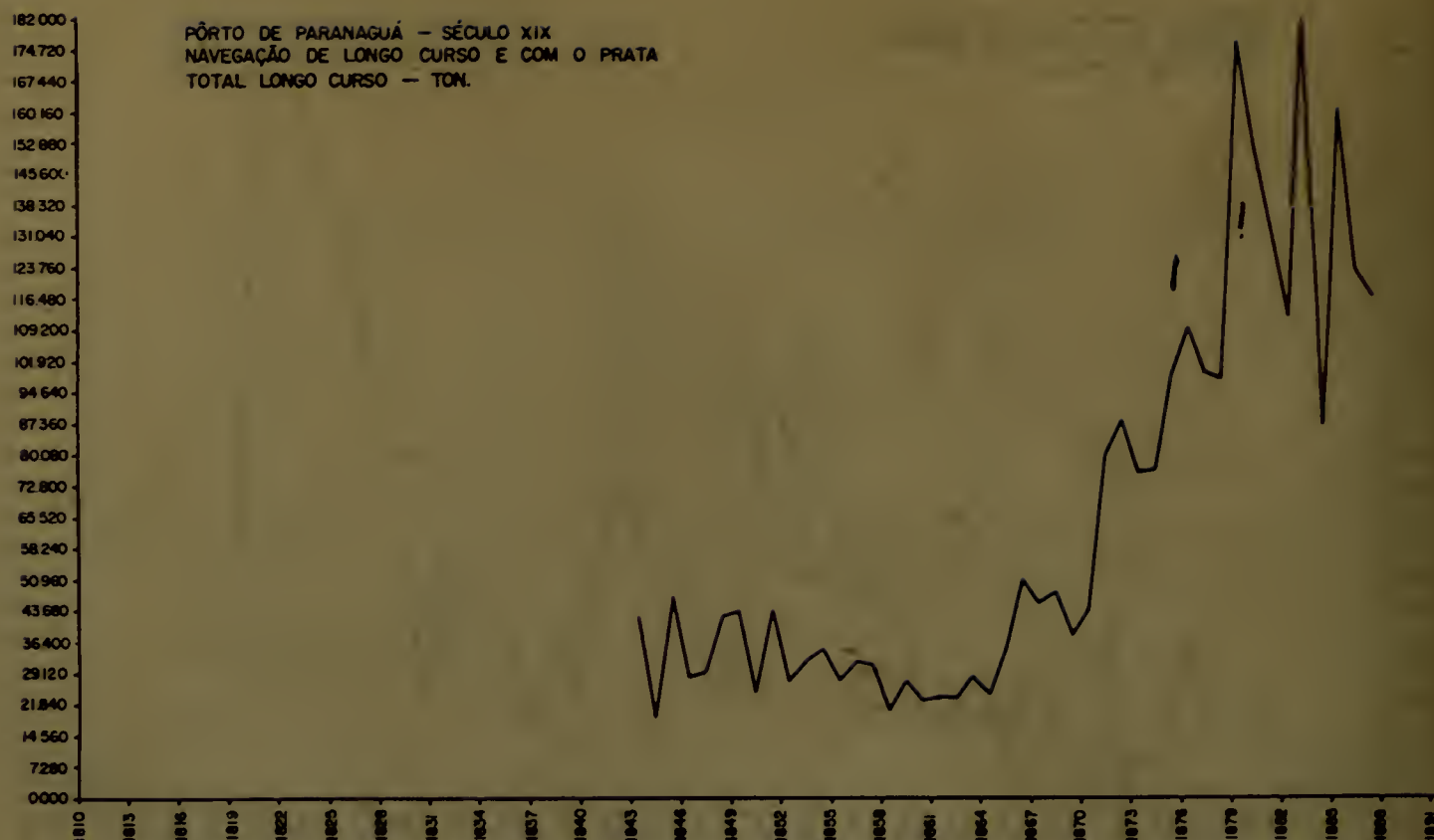
OBS - A PARTIR DO ANO DE 1870 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEQUINTE

GRAPHIQUE 4



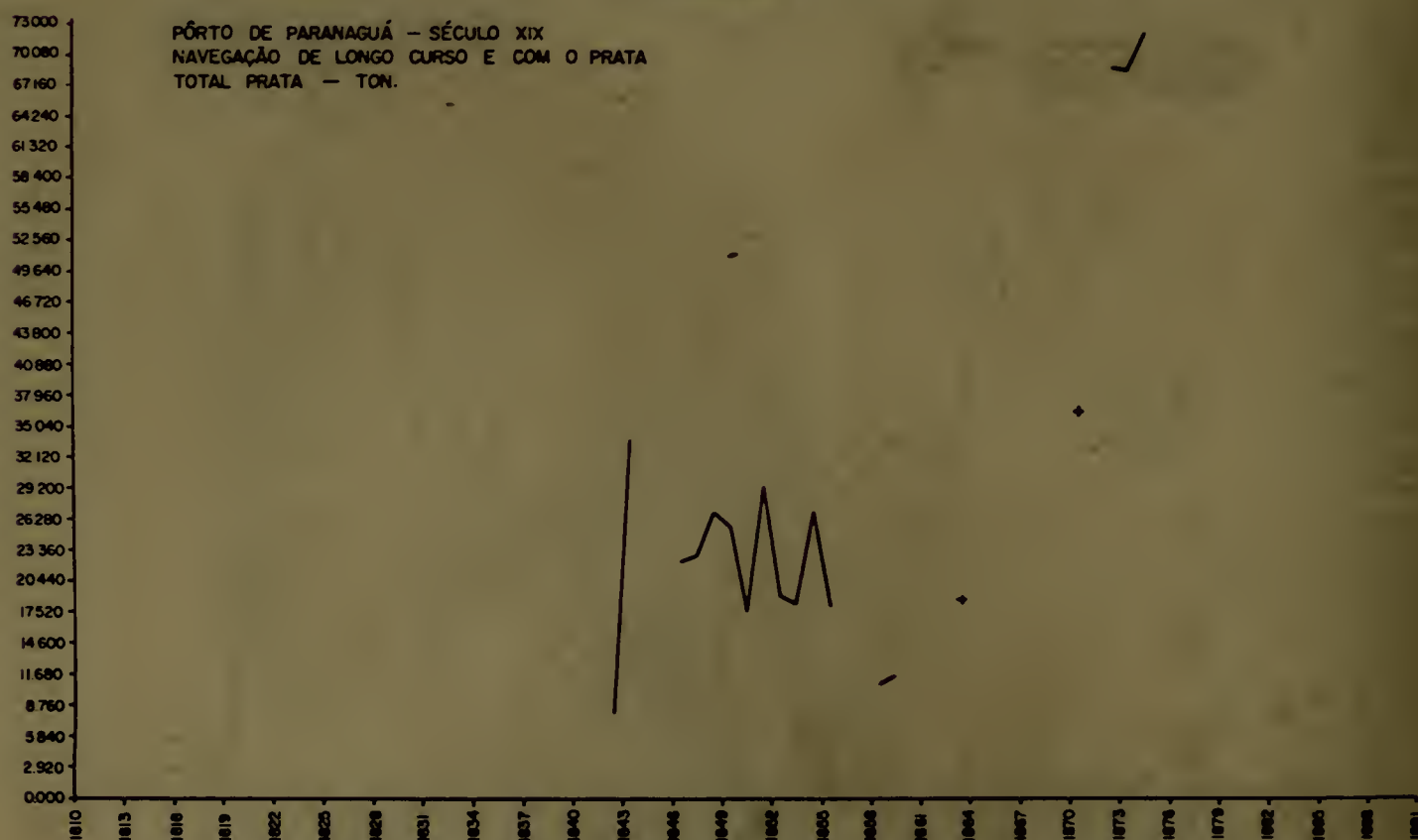
OBS - A PARTIR DO ANO DE 1870 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEQUINTE

GRAPHIQUE 5



OBS - A PARTIR DO ANO DE 1838 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 6



OBS - A PARTIR DO ANO DE 1838 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 7

à 1856-57, avec 5 courtes oscillations, entre 1843-44, 1845-46, 1848-49, 1851-52 et 1854-55, avec une tendance à la baisse, jusqu'à son point le plus bas dans l'exercice 1858-59, et demeurant ainsi durant quelque temps. Cette courbe a aussi l'aspect d'un hypercycle. A partir de 1864-65, cette courbe monte à nouveau, avec trois oscillations brèves de Kitchin, en 1868-69, 1872-73, et 1875-76, et continue ainsi jusqu'à la fin de la période observée, formant un nouveau hypercycle.

La courbe qui représente le nombre total d'embarcations entrant et sortant du port de Paranaguá à destination du port de Buenos Ayres présente quatre cycles majeurs de Juglar, celui de 1816 à 1827, qui comprend les oscillations de 1818, 1823 et 1825; celui de 1828 et 1838, qui comprend les oscillations de 1831 et 1835; celui de 1840 à 1846, qui comprend les oscillations de 1841 à 1845; enfin, le grand cycle de 1847 à 1860 qui comprend les oscillations de 1849, 1851, 1855 et 1859. Ici aussi, nous avons un hypercycle de 1861 à l'exercice de 1880-81, avec les oscillations de 1863, 1867, 1870-71, 1875-76 et 1878-79. Elle permet aussi de constater un nouveau cycle de Juglar qui commence à partir de 1881-82, avec les oscillations de 1884-85 et 1889.

La courbe du nombre total d'embarcations entrant et sortant de Montevideo se présente sous la forme d'un cycle majeur de 1816 à 1825, avec les oscillations de 1817-1818 et 1821, un intercycle de Kitchin en 1826, et le cycle de Juglar de 1827 à 1837, avec les oscillations de 1828, 1831 et 1835. La courbe monte et forme un nouveau Juglar de 1838 à 1849, avec deux larges oscillations en 1840 et 1847. En baisse, pourtant, apparaissent deux cycles majeurs, de 1850 à 1858, avec les oscillations de 1851 et 1855, et de 1861 à 1867, avec la légère oscillation en 1864 et celle de 1866. Entre ces deux cycles, il y a un bref intercycle en 1859. Ensuite, la courbe monte d'une façon extraordinaire et forme le grand Juglar, de 1868 à l'exercice de 1878-79, avec un sommet en 1875-77, point le plus haut de toute la courbe.

A partir de la décade de 1820, la navigation au long cours du port de Paranaguá entreprit aussi des relations avec le port de Valparaiso. Pourtant, durant tout le XIX^e siècle, il n'y eut pas directement d'entrées à Paranaguá d'embarcations provenant du Chili. De cette manière, le mouvement est seulement relatif aux embarcations sortant de Paranaguá à destination de Valparaiso et représente *ipso facto*, le mouvement total avec ce port. Ce mouvement présente diverses oscillations brèves de Kitchin, en 1823, 1826, 1834, 1840, 1844 et 1849, quand commence un cycle majeur de Juglar, de 1851 à 1855, avec les oscillations de 1851, 1853 et 1855. La courbe monte à nouveau en 1857 et forme un autre Juglar, de 1857 à 1867, avec les oscillations de 1857, 1860 et 1864. De 1868 à l'exercice 1878-79, nous avons un nouveau Juglar, avec les oscillations de 1868, 1873-74 et 1877-78. La courbe se termine par la grande chute de 1878-79.

La courbe qui représente le tonnage total des embarcations au long cours, en mouvement dans le port de Paranaguá, présente une phase basse, de 1843-44 à 1863-64, avec les oscillations de 1843-44, 1845-46, 1849-50, 1851-52, 1854-55, 1856-57, 1859-60 et 1863-64 qui constituent toutes, jusqu'à un certain point, un même ensemble. Ensuite, la courbe montre un cycle majeur de Juglar, avec deux brèves oscillations en 1866-67 et 1868-69, qui monte nettement à partir de cet exercice, avec cinq oscillations prononcées, en 1872-73, 1876-77, 1879-80, 1883-84, où elle descend, et en 1885-86, et formant de 1869-70 à la fin de la courbe observée, un hypercycle.

Le petit nombre de données relatives au tonnage des embarcations entrant et sortant vers le Rio de la Plata ne permet d'observer qu'une phase de 1843-44 à 1859-60, avec des oscillations de 1843-44, 1848-49, 1851-52 et 1854-55, et une autre phase en hausse accentuée, de 1864-65 à 1876-77.

En ce qui concerne le tonnage total des embarcations entrant et sortant vers le port de Buenos Ayres, la courbe montre un cycle de Kitchin en 1825, suivi par le Juglar, de 1827 à 1839, avec les oscillations de 1830 et 1835-37. Tombant à 0 en 1840, la courbe monte pour former un nouveau cycle majeur de 1841 à 1846, avec l'oscillation accentuée de 1843, et une autre plus faible en 1845. De 1847 à 1861, on enregistre un hypercycle, avec les oscillations de 1849 et 1854 plus accentuées et les deux oscillations plus légères de 1857 et 1859. Nous trouvons un autre hypercycle de 1862 à l'exercice 1880-81, avec les oscillations de 1866, 1871-72, qui est la plus haute de toute la courbe, 1875-76 et



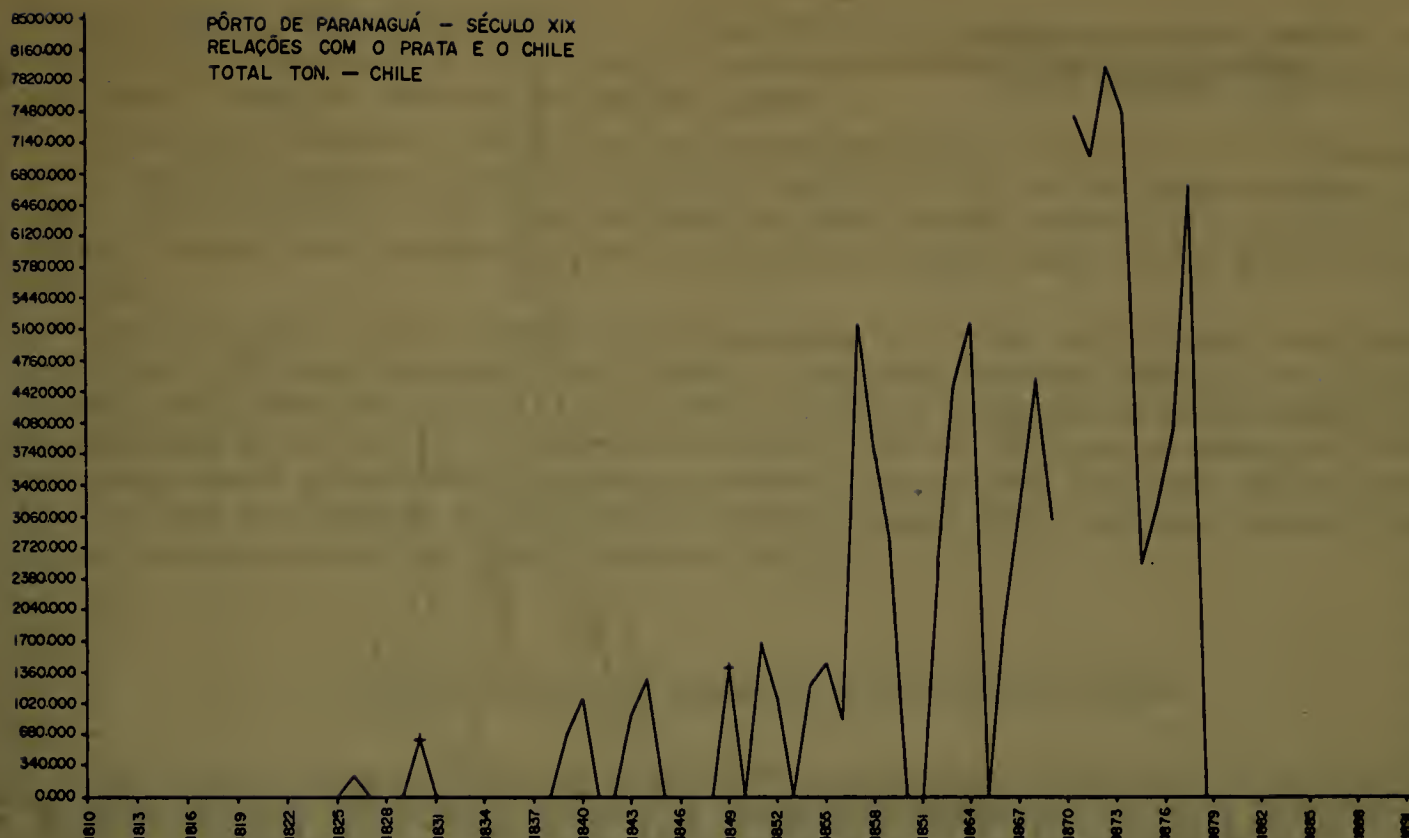
OBS - A PARTIR DO ANO DE 1870 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 8



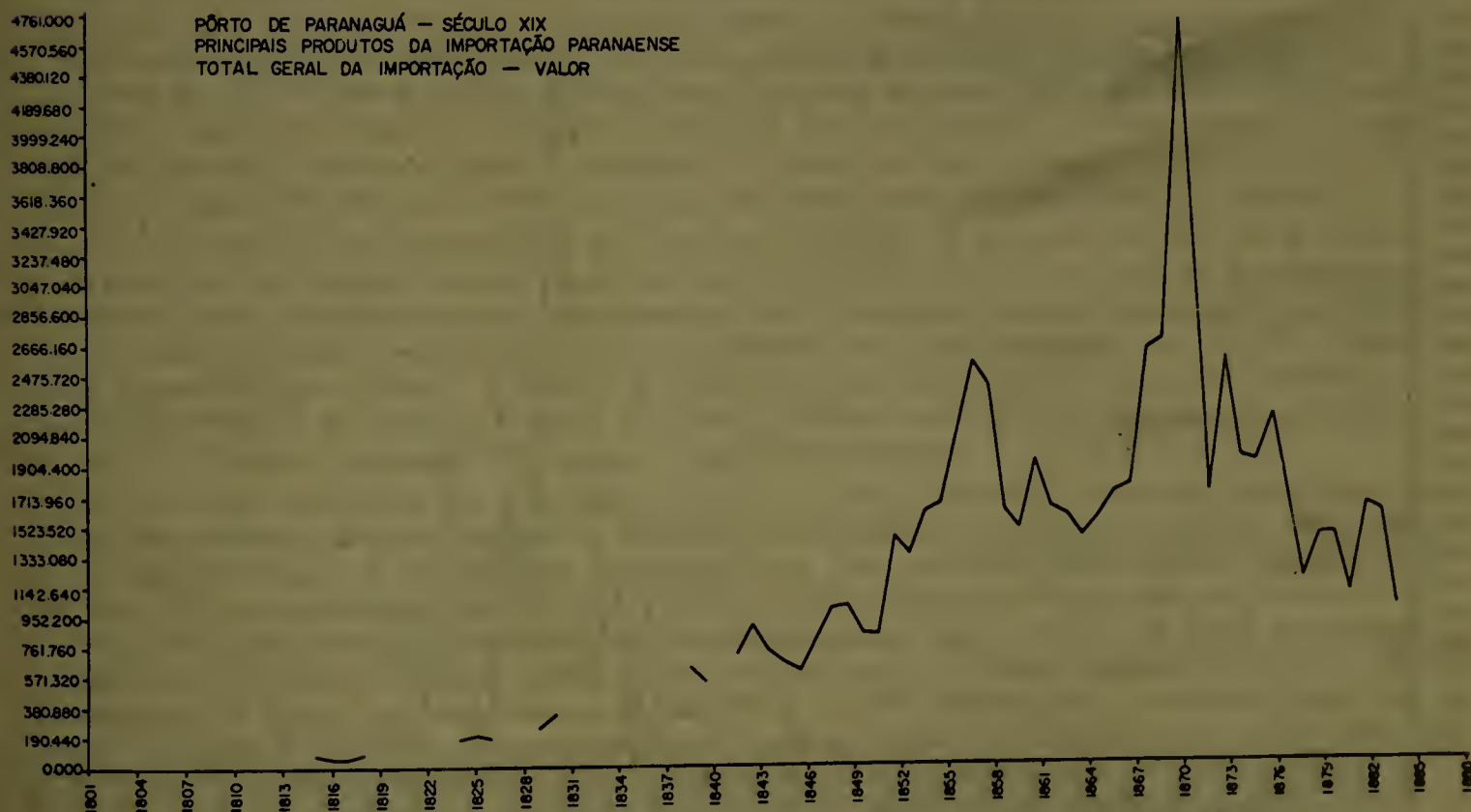
OBS - A PARTIR DO ANO DE 1870 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 9



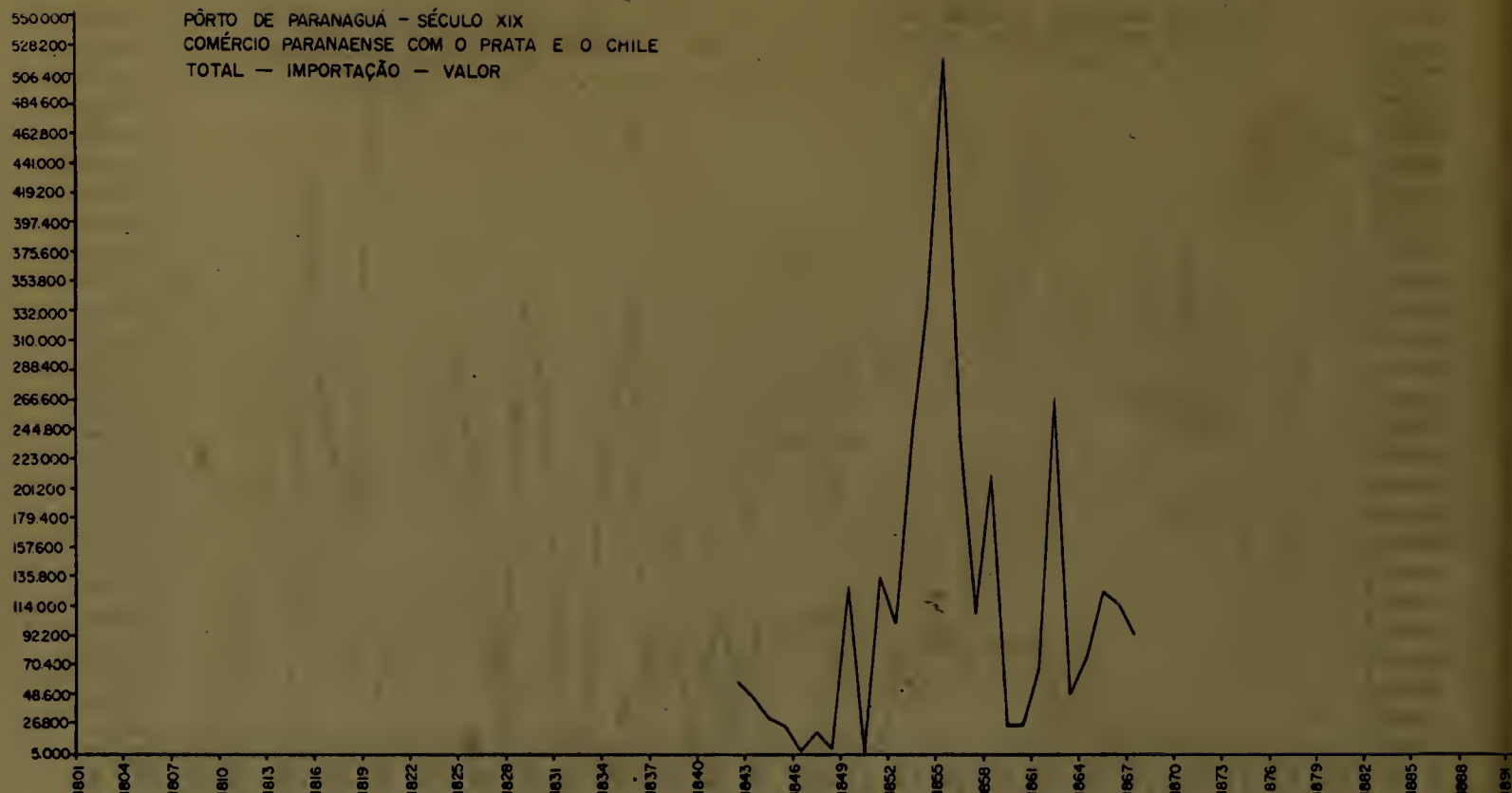
OBS - A PARTIR DO ANO DE 1870 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 10



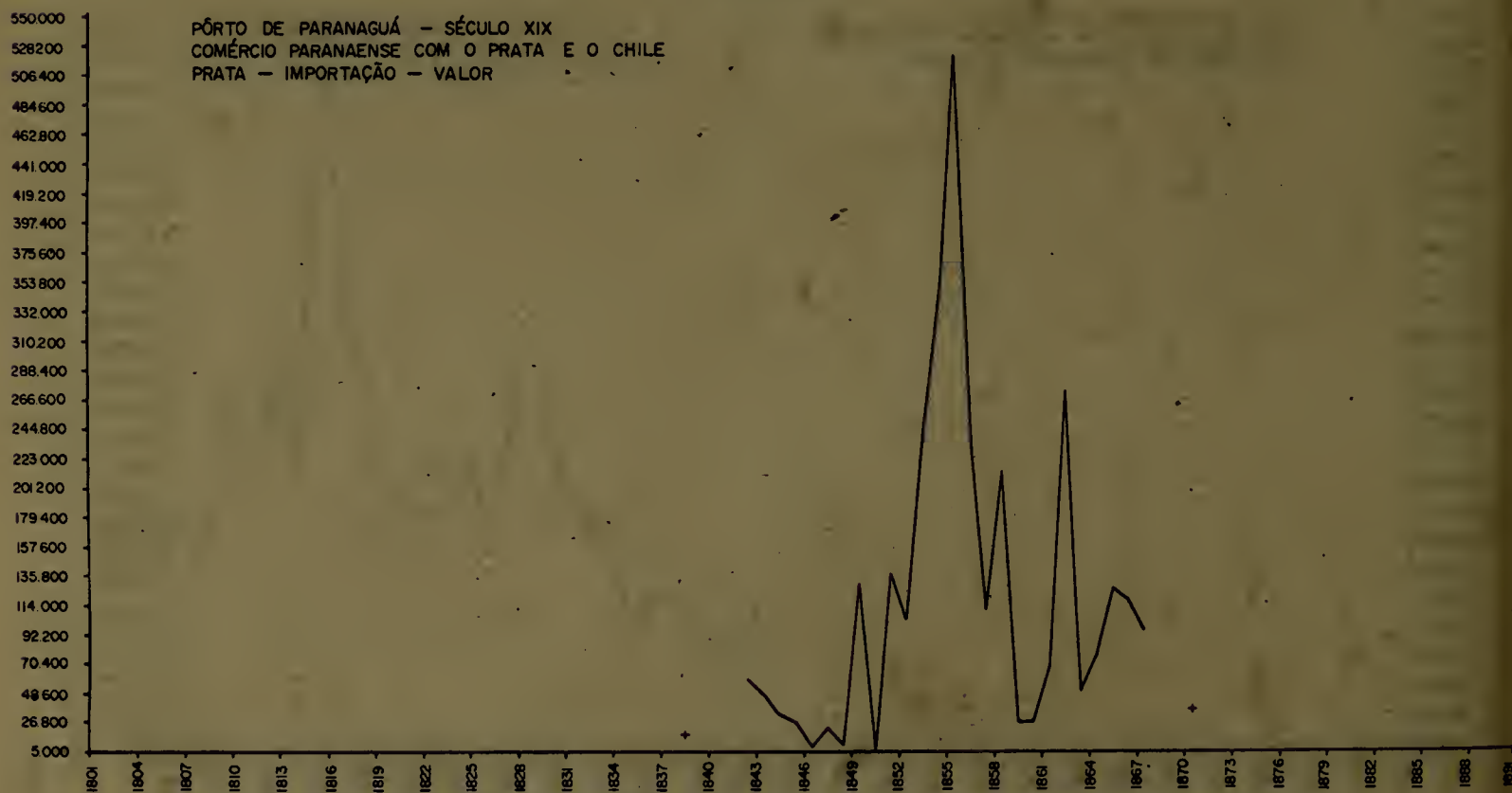
OBS - A PARTIR DO ANO DE 1835 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 11



OBS — A PARTIR DO ANO DE 1838 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 12



OBS — A PARTIR DO ANO DE 1838 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 13

1878-79, déjà en baisse. En 1880-81, il y a une grande chute marquée par un fossé profond. La courbe monte encore ensuite, et présente un cycle de Juglar, de 1882-83 jusqu'à la fin de l'observation, avec, pour le moins, les oscillations de 1884-85 et 1889.

De son côté, la courbe du tonnage total des embarcations entrant et sortant du port de Paranaguá vers le port de Montevideo, montre une phase basse jusqu'à 1870-71, avec les légères oscillations de 1845, 1852, 1857, 1859 et 1866, quand se produit, en hausse le grand cycle de Juglar, de 1870-71 à 1878-79, avec le sommet prononcé de 1876-77, et qui finit par tomber ensuite dans le grand fossé de 1878-79.

Quant au tonnage total des embarcations en mouvement avec le port de Valparaiso, nous constatons d'abord, une phase basse jusqu'à 1856, instable et comprenant de rapides oscillations très courtes, en 1826, 1830, 1840, 1844, 1849 et 1851. De 1853 à 1860, nous enregistrons un cycle de Juglar, avec les oscillations de 1855 et 1857. Un intercycle en hausse, de 1861 à 1865, avec son sommet en 1864, se présente ensuite, à partir duquel commence un nouveau Juglar, de 1866 à l'exercice 1877-78, avec, pour le moins, les oscillations de 1868, 1870-71, 1872-73, quand il souffre une chute profonde et remonte pour former encore une dent de Kitchin en 1877-78.

4. — Les fluctuations du commerce au long cours du Paraná

La courbe des importations faites par le port de Paranaguá, courbe qui comprend les marchandises étrangères importées directement, et qui ont peu d'importance, marchandises étrangères importées par cabotage, lesquelles constituent la partie principale des importations du Paraná, et l'importation de produits nationaux, cette courbe, donc, est en baisse pratiquement durant toute la première moitié du XIX^e siècle. Elle commence à monter dans l'exercice 1842-43 où elle présente une dent de Kitchin; il en est de même dans l'exercice 1848-49. A partir de l'oscillation de Kitchin de 1851-52, on peut identifier un cycle majeur de Juglar, jusqu'à 1863-64, avec les oscillations de 1851-52, celle, importante, de 1856-57, et celle de 1860-61. Nous pouvons observer aussi, un grand Juglar de 1864-65 à 1877-78, qui comprend les oscillations mineures de 1872-73 et 1875-76, et la grande pointe de 1869-70 qui est le point le plus haut de la courbe. A partir de ce moment, la courbe commence à baisser et ceci, jusqu'à la fin de la période observée : l'on n'y note à peine que les légères oscillations de 1878-79 et 1881-82.

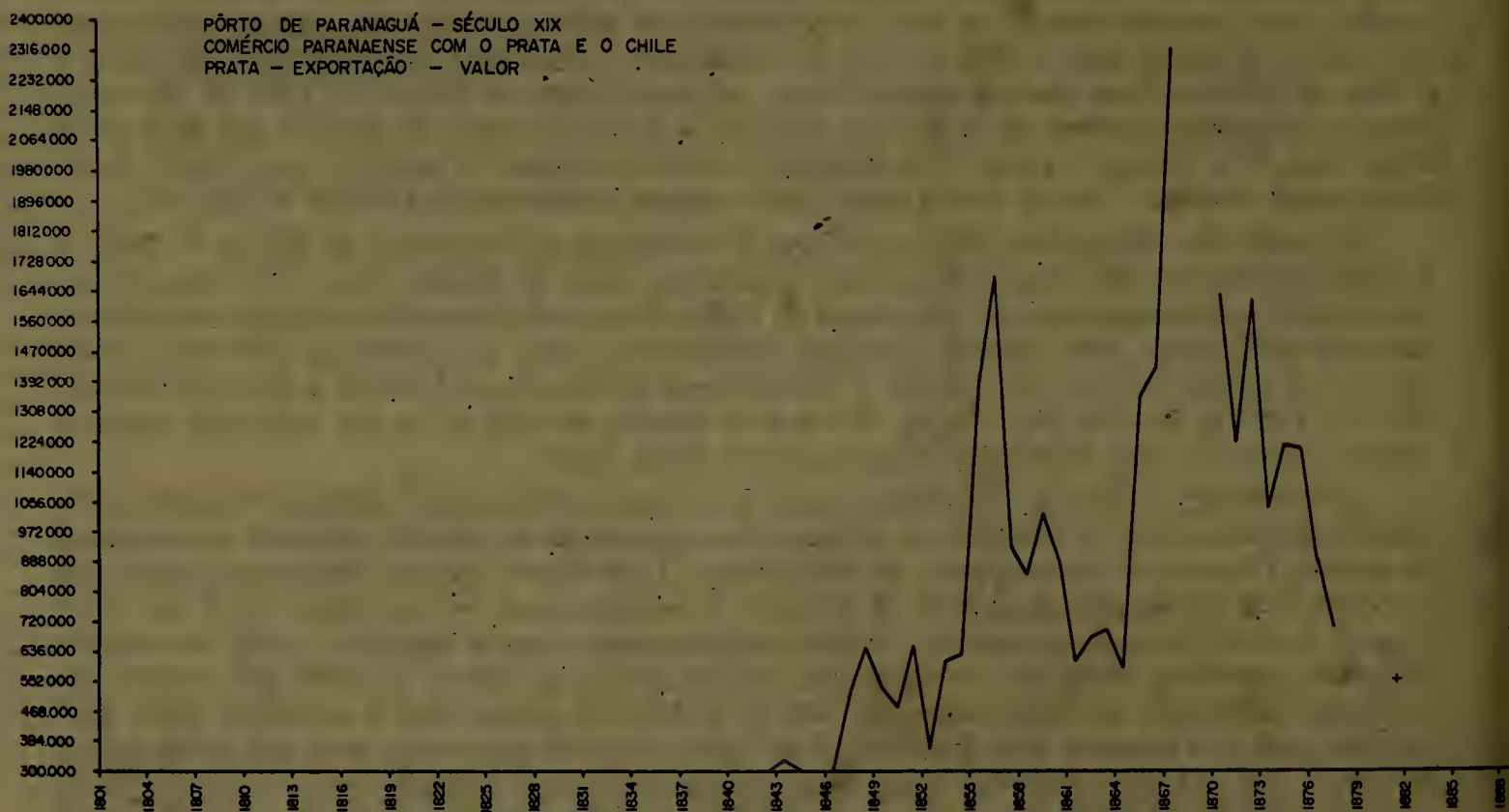
La courbe des importations faites par le port de Paranaguá en provenance du Rio de la Plata et du Chili peut être résumée dans la courbe des importations faites de Buenos Ayres et de Montevideo, vu qu'aucune marchandise n'arrivait directement du Chili à Paranaguá. L'absence de données rend difficile une étude plus poussée. Nous pouvons, pourtant, identifier deux dents de Kitchin, en 1847-48 et 1849-50, un cycle majeur de Juglar, de 1850-51 à 1859-60 avec un sommet en 1855-56 et les oscillations de 1851-52, 1855-56, et 1858-59 et encore, une dent de Kitchin en 1862-63, et une autre plus basse en 1865-66. D'ailleurs, dans sa dernière phase, la courbe est en baisse.

La courbe de la valeur des exportations faites par le port de Paranaguá comprend l'exportation de produits nationaux, hors du Territoire de l'Empire, les exportations de produits nationaux à destination de ports de l'Empire, le transfert pour la réexportation. Cette courbe est plus fortement marquée par l'exportation de produits nationaux hors de l'Empire, et principalement celle du maté vers le Rio de la Plata et le Chili. Bien que l'exportation eut son commencement dans la décade de 1810, les données disponibles permettent d'observer qu'elle fut très réduite jusqu'à la décade de 1840. Elle montre des oscillations de Kitchin, plus importantes, en 1848-49 et 1851-52, isolées jusqu'à un certain point, mais qui font partie de l'ascension d'un cycle majeur de Juglar en hausse importante, avec une grande pointe de 1856-57, de 1853-54 à 1860-61, et qui comprend encore la légère oscillation de 1854-55 et celle de 1859-60. Un intercycle, dont le sommet est en 1863-64, le sépare d'un hypercycle, de 1865-66 jusqu'à la fin de la courbe observée en 1882-83. Le point le plus haut de la courbe se trouve en 1868-70, et



OBS — A PARTIR DO ANO DE 1835 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

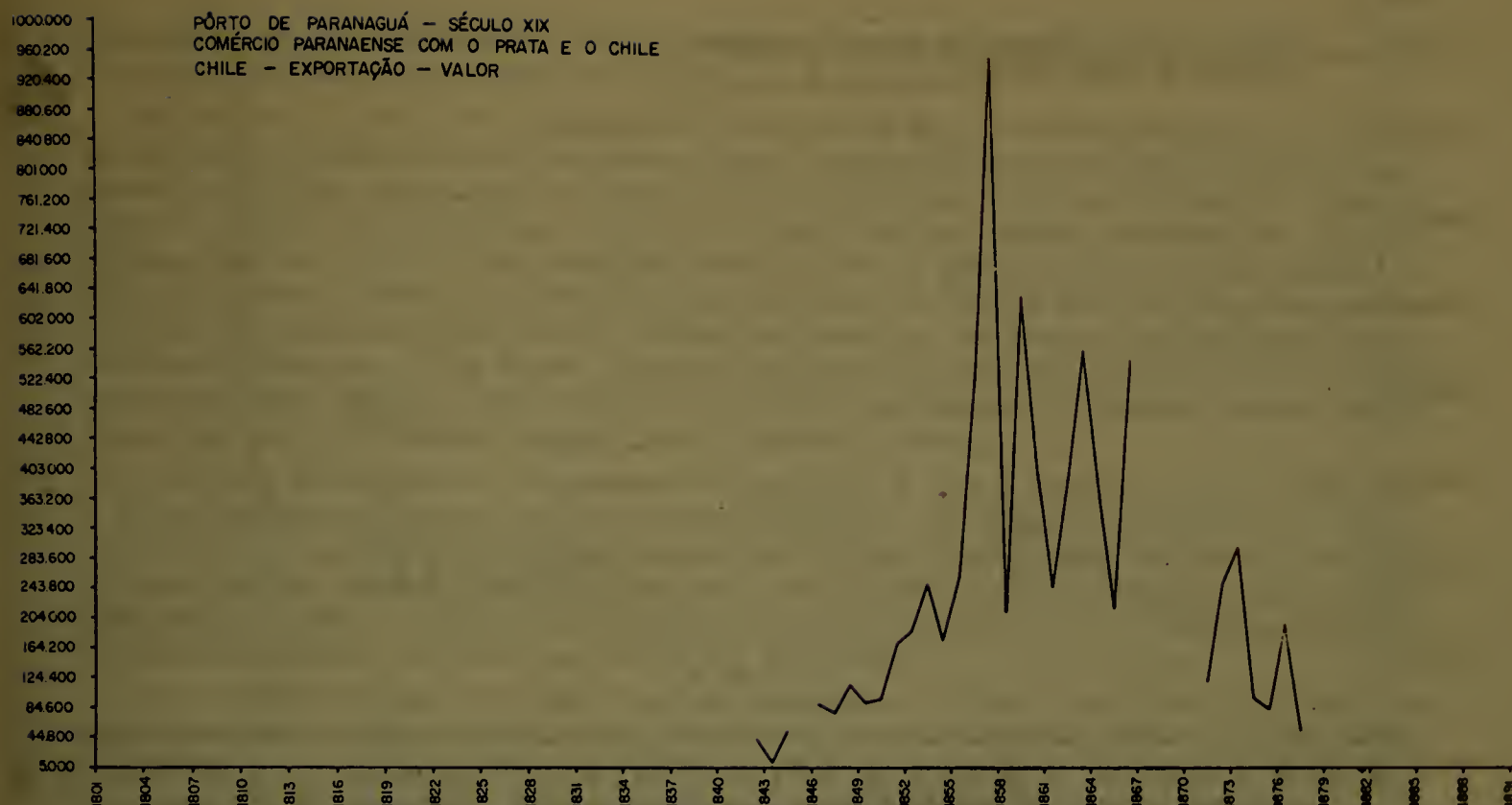
GRAPHIQUE 14



OBS — A PARTIR DO ANO DE 1838 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 15

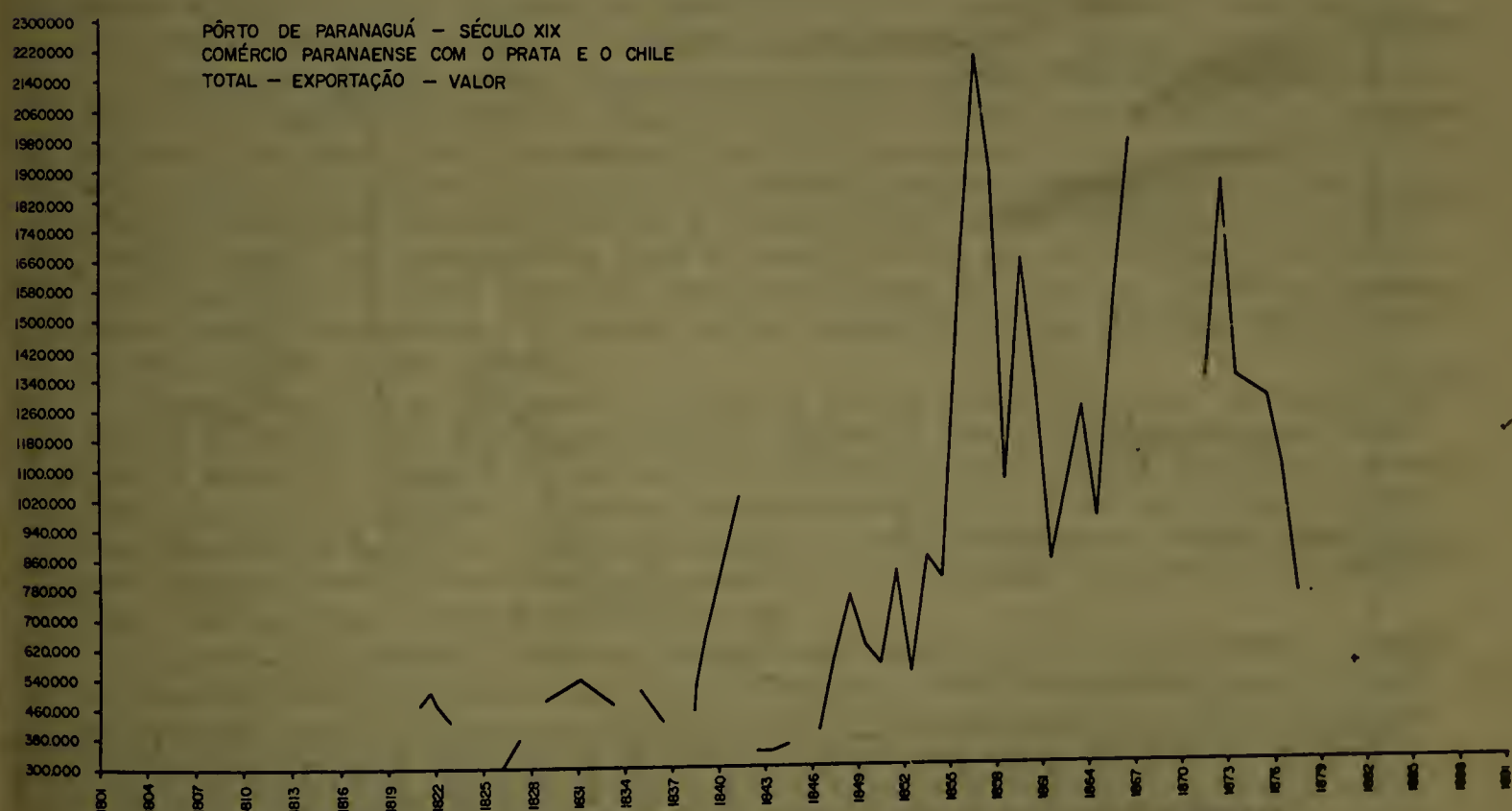
PÔRTO DE PARANAGUÁ - SÉCULO XIX
 COMÉRCIO PARANAENSE COM O PRATA E O CHILE
 CHILE - EXPORTAÇÃO - VALOR



OBS - A PARTIR DO ANO DE 1838 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 16

PÔRTO DE PARANAGUÁ - SÉCULO XIX
 COMÉRCIO PARANAENSE COM O PRATA E O CHILE
 TOTAL - EXPORTAÇÃO - VALOR

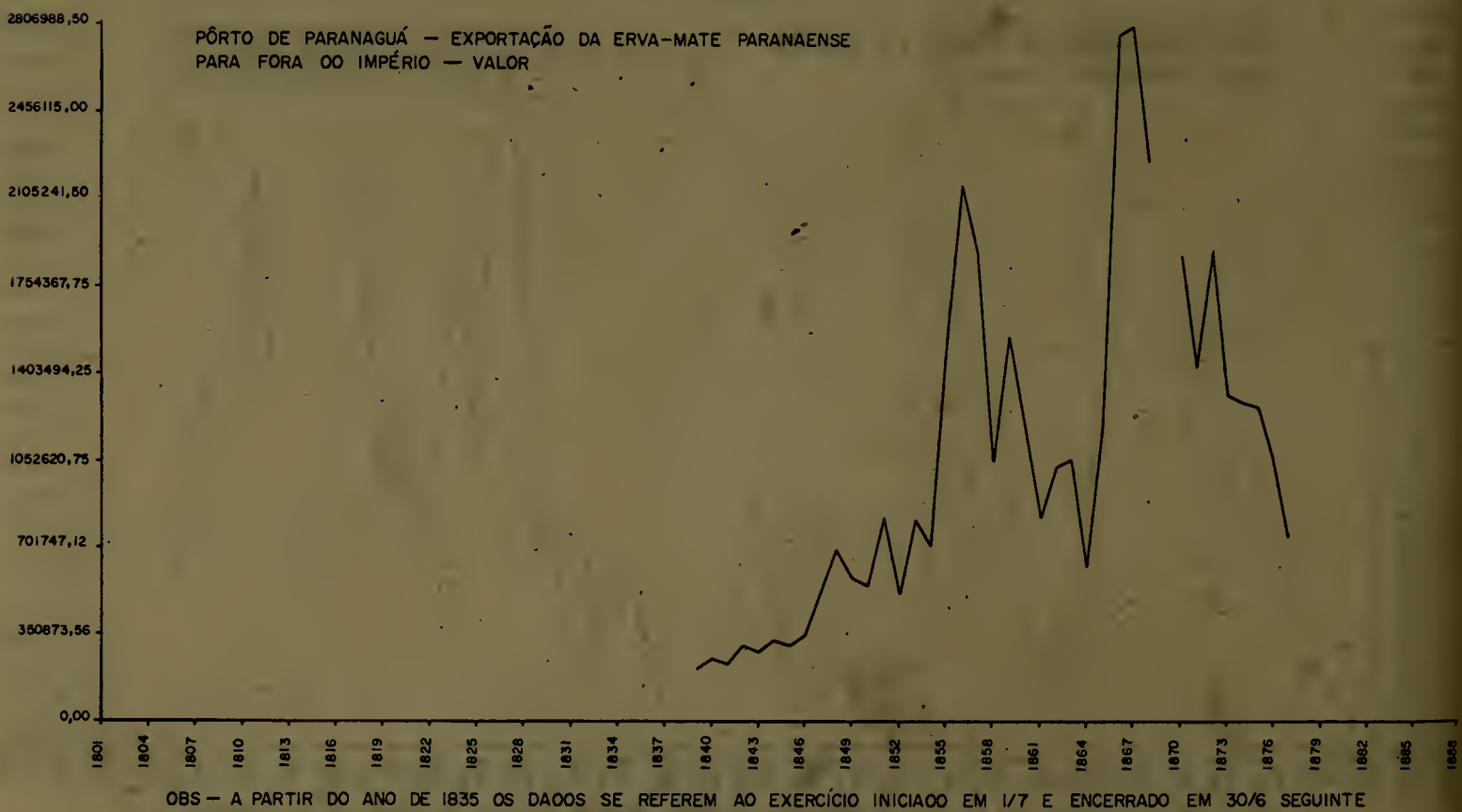


OBS - A PARTIR DO ANO DE 1838 OS DADOS SE REFEREM AO EXERCÍCIO INICIADO EM 1/7 E ENCERRADO EM 30/6 SEGUINTE

GRAPHIQUE 17



GRAPHIQUE 18



GRAPHIQUE 19

comprend encore les oscillations de 1872-73, à partir de laquelle la courbe entre en un déclin caractéristique. En 1882-83, cette courbe tombe aux niveaux de 1843-44.

De son côté, la valeur des exportations du Paraná vers le Rio de la Plata commence aussi à augmenter dans la décade de 1840, et la courbe est haute à partir de l'exercice de 1846-47, formant ainsi, jusqu'à 1851-52, un cycle majeur de Juglar avec deux oscillations en 1848-49 et 1851-52. Après la baisse de 1852-53, la courbe monte à nouveau, et cette fois d'une manière significative et atteint la grande pointe de 1856-57 et une autre plus petite en 1859-60, présentant ainsi, un cycle majeur de Juglar de 1852-53 à 1860-61. Un intercycle dont la pointe est en 1863-64 rend plus nette l'arrivée d'un nouveau cycle, également hypercycle, qui présente une hausse peu commune de 1865-66 jusqu'à la fin de la courbe observée. Le point le plus haut de toute la courbe se trouve dans l'exercice 1867-68, et elle contient encore les dents de 1870-71, 1872-73 et 1874-76, qui diminuent la chute en marches descendantes. La baisse est d'ailleurs flagrante dans les derniers exercices.

La courbe de la valeur des exportations du Paraná vers le Chili a l'aspect d'un grand orgue dont le point le plus élevé se situe en 1857-58, et donne l'impression d'un unique et grand cycle, de 1844-45 à 1877-78, qui comprend les oscillations mineures de 1844-45, 1846-47, 1848-49, 1853-54, 1857-58, 1859-60, 1863-64, 1866-67, 1873-74 et 1876-77, ces dernières en baisse croissante. Nous pouvons observer que le point le plus haut de cette courbe situé dans l'exercice 1857-58 coïncide avec celui de la baisse considérable des exportations vers le Rio de la Plata.

De son côté, la courbe de la valeur totale des exportations du Paraná vers le Rio de la Plata et le Chili est semblable à celle de la Plata, c'est-à-dire : élevée à partir de l'exercice 1846-47 avec des oscillations de Kitchin en 1848-49, 1851-52 et 1853-54, et l'ascension qui parvient à son point culminant dans l'exercice 1856-57, outre l'autre sommet moins élevé en 1859-60, soit, cinq brèves oscillations formant un hypercycle de 1846-47 à 1860-61. Un intercycle dont le point culminant se trouve en 1863-64, conduit vers une nouvelle hausse, avec les sommets de 1866-67, 1868-69, le plus haut de toute la courbe, et celui de 1872-73, constituant un hypercycle, de 1861-62 jusqu'à la fin de la courbe observée, ayant une tendance très nette vers la baisse dans les derniers exercices.

Bien qu'ayant déjà des acheteurs dans le Rio de la Plata et au Chili et bien qu'il constituât plus de 70 % des exportations du Paraná, et ceci depuis la décade de 1820, le maté du Paraná ne présente pourtant pas de grands points d'accroissement avant la fin de la décade de 1830. D'ailleurs, entre les exercices 1838-39 et 1845-46, ces exportations demeurèrent pratiquement stationnaires, en volume et en valeur, à l'exception de petites oscillations qui ne parviennent pas à modifier le cadre général. C'est dans l'exercice 1846-47 que commence une phase de hausse qui, bien que peu prononcée, n'en est pas moins significative, en volume comme en valeur, et qui atteint, dans l'exercice 1848-49, des points jamais atteints antérieurement. Les exercices suivants enregistrent pourtant une baisse, qui n'atteint cependant pas les niveaux antérieurs.

Spécifiquement, en ce qui concerne le volume du maté du Paraná exporté hors de l'Empire, de 1848-49 à 1863-64, l'impression générale est d'une stabilité qui présente, toutefois, six petites oscillations de Kitchin, en 1848-49, 1851-52, 1853-54, 1856-57, 1859-60 et 1863-64. L'exercice 1865-66 commence une phase de hausse parfaitement caractérisée, jusqu'à 1871-72, un cycle majeur de Juglar dont le sommet est en 1866-67, et une chute importante. Nous enregistrons une oscillation de Kitchin dans l'exercice 1874-75 qui est le point le plus élevé de la courbe. Ensuite, cette courbe tombe violemment et redescend aux niveaux de la décade de 1840.

La courbe qui représente la valeur du maté du Paraná exporté hors de l'Empire montre des points de hausse plus nets et faciles à observer. A partir de l'exercice 1848-49 commence une phase de hausse qui comprend aussi les oscillations de 1851-52 et 1853-54, et le haut sommet de 1856-57. L'attention est attirée par la présence de l'hypercycle de 1846-47 à 1864-65, avec, encore, les oscillations de 1859-60 et 1863-64. Nous pouvons identifier un cycle majeur de Juglar de 1865-66 jusqu'à la fin de la courbe observée en 1877-78, avec les oscillations de 1867-68, qui constituent son point le plus haut, et celle de 1872-73, à partir de laquelle sa chute est flagrante.

5. — L'étude de la conjoncture

Bien que ne présentant pas de grandes difficultés maritimes, la navigation au long cours du port de Paranaguá avec, principalement, le Rio de la Plata, dût parfois être interrompue, au cours du XIX^e siècle, en raison surtout d'incidents d'ordre politique, qui ont provoqué le blocus des ports de Buenos Ayres et de Montevideo et qui rendaient difficile la vente du maté du Paraná sur les marchés de la Plata. Par ailleurs, il est vrai que les perturbations politiques et même politico-militaires favorisèrent aussi son commerce vers le Sud. Ainsi, les courbes du mouvement du port de Paranaguá et du commerce extérieur du Paraná présentent des fluctuations caractérisées par ces répercussions, dès l'ouverture de la route du Sud.

Les deux cycles majeurs de Juglar signalés dans les courbes de long cours et des ports du Rio de la Plata jusqu'à 1840, révèlent justement ces interférences. A peine la route du Sud était-elle inaugurée qu'elle devait déjà être interrompue avec Buenos Ayres en 1815 et 1816, années d'épreuves pour les révolutionnaires argentins, alors que, avec Montevideo, la navigation réduite à un minimum en 1814 et 1815, cessait totalement en 1813 et 1816, cette dernière année ayant été marquée principalement par une nouvelle invasion portugaise de l'Uruguay.

Durant les années de 1825 à 1828, la navigation avec la Plata allait aussi traverser des difficultés provoquées par le blocus du port de Buenos Ayres par la flotte brésilienne et par la guerre cisplatine elle-même. De cette façon, dans les années de 1826 à 1828, il ne fut pas enregistré de sortie de navires de Paranaguá à destination de Buenos Ayres, à l'exception d'une au mois de janvier 1826 et de trois en 1828. Durant cette même période, il n'y eut qu'une entrée de navire provenant de Buenos Ayres à Paranaguá en 1826. En ce qui concerne le port de Montevideo, il n'y eut pas de sortie de navire de Paranaguá à destination de ce port en 1825 et 1827, bien que ces sorties fussent normales en 1826 et 1828. Il en fut de même des entrées à Paranaguá de navires provenant de Montevideo.

La situation provoquée par la guerre de la Plata se refléchissait directement sur la vie du port. En décembre 1825, les sloops *Ménallia* et *Aurora*, appartenant à des armateurs de Paranaguá, furent saisis par des pirates de Lavalleja. Le 30 juillet 1828, le sloop *Santa Cruz*, également de Paranaguá, était pris par le brick *Sarandi*, corsaire de Buenos Ayres. Pour ces motifs, le colonel commandant la place de Paranaguá, déclarait, le 2 décembre 1826, qu'en raison de la présence de corsaires ennemis dans les eaux du littoral Sud, il ne serait plus envoyé d'embarcations, à l'exception de petites embarcations côtières pourvues de vivres.

La guerre apportait d'autres problèmes. En 1825, l'Intendant de la Marine de Santos donnait l'ordre d'envoyer à l'Arsenal de cette place tous les maîtres-charpentiers de Paranaguá, pour servir dans la flotte impériale qui opérait dans le Rio de la Plata, et ceci, en dépit des protestations des commerçants qui alléguaient des pertes, non seulement aux propriétaires des embarcations mais à tout le commerce du port de Paranaguá.

Les années 1838 à 1840 furent également difficiles pour la navigation avec le Rio de la Plata, et principalement avec le port de Buenos Ayres. Cette navigation fut interrompue durant plusieurs mois, et l'on enregistre seulement une sortie et deux entrées dans l'année de 1838 et deux sorties dans chacune des années 1839 et 1840, en raison du blocus du port argentin par les Français. C'est cette interruption qui est signalée par une chute dans le cycle majeur de Juglar qui se termine aux environs de 1839-40.

Jusqu'à l'exercice 1843-44, pourtant, la navigation avec le Rio de la Plata n'allait pas augmenter sensiblement, vu que la mort de Francia en 1840 avait favorisé justement l'entrée du maté paraguayen sur les marchés de la Plata. Mais, de nouvelles circonstances politiques au Paraguay allaient, à nouveau, favoriser le maté du Paraná. Le Président Carlos Antonio Lopes, vu les dépenses en armements de son pays, allait aussi appliquer des restrictions au commerce extérieur et, dans le but d'éviter de lourds

impôts, finissait par décréter, le 2 janvier 1946, le monopole du gouvernement du Paraguay sur l'exportation du maté.

De septembre 1845 à juin 1848, la navigation avec le Rio de la Plata souffrit de nouveaux contretemps qui, bien que ne parvenant pas à l'interrompre complètement, lui causèrent assez de torts. Ainsi, en 1846, trois embarcations seulement sortirent de Paranaguá à destination de Buenos Ayres, et une seule provenant de ce port entra à Paranaguá. En 1847, il ne fut enregistré aucune entrée de navires, bien que les sorties fussent normales. Cette situation était provoquée par le blocus anglo-français, et par la suite seulement français, du port de Buenos Ayres. De la même manière, les luttes intestines de l'Uruguay et le blocus même du port de Montevideo de 1843 à 1851 par Criebe appuyé par Rosas, amenèrent de nouvelles difficultés qui n'interrompirent toutefois pas la navigation.

Le monopole du gouvernement paraguayen du maté facilitait l'entrée du maté de Paranaguá sur les marchés du Rio de la Plata. Ainsi, à partir de l'exercice 1846-47, les courbes du mouvement des embarcations et des exportations du Paraná montent d'une façon appréciable, et forment les petits sommets de 1848-49 et de 1851-52. Pourtant, la dépression qui suit ce dernier caractérise bien les troubles politiques qui agitaient surtout l'Argentine. En dépit du fait que l'exportation du maté du Paraná eut été en hausse, les rapports du Consul du Brésil à Buenos Ayres signalaient que, depuis 1848-49, le commerce brésilien était en déclin sur ce marché et que le nombre des navires brésiliens trafiquant avec la Plata diminuait également. Le consul indiquait aussi les motifs de cette baisse : l'absence de traité de commerce et de navigation ; le manque de protection des tarifs, de la part de l'Empire, à la marine marchande nationale, et enfin, la guerre civile en Argentine.

En raison de la pacification en Argentine, l'exercice 1853-54 fut meilleur pour le commerce brésilien, mais le consul conseillait de profiter de la paix pour exploiter la vente du sucre, de l'eau de vie, du tabac et du maté brésiliens. Toutefois, un traité de navigation et de commerce était absolument indispensable pour que les produits de l'Empire puissent concurrencer ceux de La Havane, ainsi que le tabac et le maté du Paraguay. De plus, le consul ajoutait que, le trafic des africains étant terminé, il était naturel que les prix des produits brésiliens augmentassent et que les consommateurs de la Plata recherchassent ceux importés à des prix inférieurs, ou considérés de meilleure qualité, comme c'était le cas pour le maté paraguayen. En réalité, celui-ci continua à atteindre des prix plus élevés et à être préféré par la population de Buenos Ayres.

Le consul du Brésil à Montevideo signalait également, dans les exercices 1854-55 et 1855-56, une hausse progressive des prix des produits importés du Brésil.

Mais, cette hausse était la hausse générale des prix qui allait se refléchir dans les grands sommets de 1856-57, alors que l'économie brésilienne réflexement souffrait de la crise de 1857 et que la conjoncture conduisait à des fluctuations du commerce extérieur du Paraná. Le cycle majeur de Juglar est, d'ailleurs, bien caractérisé de 1852-53 à 1860-61, surtout dans la courbe des exportations vers le Rio de la Plata.

La dépression allait durer un certain temps, accompagnant les troubles politiques de la Plata. En présence des pertes du commerce brésilien, le consul du Brésil à Montevideo recommandait, en 1863, que le gouvernement de l'Empire fit usage de toute son influence pour rétablir la paix en Uruguay. La guerre civile gênait beaucoup le commerce du maté qui ne pouvait être acheminé vers l'intérieur et restait dans les entrepôts, ou, encore, était réexporté vers l'Argentine à bas prix. Pourtant, les circonstances de la guerre du Paraguay allaient favoriser l'exportation du maté de Paranaguá. Une fois vaincue la concurrence du maté paraguayen et rendue difficile l'introduction du maté des Missions, les courbes de navigation, mais, par dessus tout, celle de l'exportation du maté vers les marchés de la Plata, montent d'une façon peu commune. Les quantités exportées étaient plus grandes et les prix de vente atteignaient des chiffres jusqu'alors jamais atteints. Le commerce extérieur de la Province du Paraná vécut des jours de prospérité et le port de Paranaguá parvint à son trafic le plus intense, bien que les embarcations brésiliennes aient été évincées.

La fin de la guerre et la normalisation du commerce du maté allaient mettre un terme à cette période d'abondance. La surproduction du produit, bien supérieure à la consommation de la Plata, la diminution des marchés, la concurrence d'autres producteurs qui entrèrent à nouveau dans la compétition, la concurrence que se faisaient entre eux les innombrables consignataires des marchés importateurs, tout contribua à la baisse des prix.

Ainsi, à partir de l'exercice 1872-73, l'exportation du maté du Paraná entra dans une phase précaire. L'exercice 1874-75 devint catastrophique, vu les grandes quantités de maté exporté à des prix encore plus bas.

Sur les marchés importateurs, la situation est également grave. Les rapports consulaires de l'Argentine, de l'Uruguay et même du Chili signalent un déclin toujours plus grand du maté et un état général de crise, et ceci, jusqu'à la fin de la décade de 1870.

L'exportation du maté, par le port de Paranaguá trouva, dans cette décade, encore d'autres obstacles considérables, par exemple, la concurrence des ports d'Antonina et de São Francisco. De toutes façons, les exportations de maté du Paraná vers la Plata allaient souffrir un nouveau revers. On commença à importer le maté n'ayant reçu qu'un traitement sommaire de battage sur l'aire, afin de le traiter dans les usines locales. Les négociants des marchés de Buenos Ayres et de Montevideo obtinrent de leurs gouvernements respectifs des privilèges fiscaux de douane pour l'importation de maté n'ayant reçu que cette préparation sommaire et destiné à être rendu propre à la consommation en Argentine et en Uruguay.

Cette façon de procéder était inquiétante pour les propriétaires de fabriques situées au Paraná. Beaucoup furent obligés de fermer leur établissement. Les réclamations générales amenèrent la Province du Paraná à instituer des droits provinciaux qui grevaient l'exportation du maté battu sur l'aire et laissaient libre celle du maté prêt à la consommation. Par cette mesure, on espérait sauver l'industrie de maté du Paraná, mais la réaction de l'Argentine ne se fit pas attendre : le maté brésilien prêt à la consommation allait payer des droits d'entrée dans le port de Buenos Ayres alors que l'importation du maté battu sur l'aire demeurerait exempte de droits. Cette mesure du gouvernement argentin annulait les mesures fiscales prises par le Paraná.

Maintenant, ce n'était plus seulement les difficultés politiques, ni la concurrence des maté paraguayens et des Missions, ni même la prétendue qualité inférieure du maté du Paraná : c'était la politique bien définie de l'Argentine, décidée à se rendre indépendante en matière de maté, politique qui atteignit son point culminant quand ce pays entreprit la plantation du maté sur son propre territoire.

6. — Conclusion

Jusqu'à 1853, le canton de Paranaguá appartenait à São Paulo et en dépendait entièrement. Même après son émancipation, la Province du Paraná ne fut jamais le centre de décisions d'ordre national, encore moins de la conduite de la politique extérieure du Brésil et des conflits auxquels le Brésil se trouva mêlé dans le Rio de la Plata et avec le Paraguay.

Pourtant, la vie économique du Paraná fut profondément affectée par la politique extérieure du Brésil et de celle, en général, des pays de la Plata, marchés consommateurs presque exclusifs de son unique produit d'exportation.

Quelques fluctuations dues aux variations de la conjoncture de la Plata ont marqué des moments difficiles pour le commerce extérieur du Paraná. Mais, d'un autre côté, ce fut en raison de quelques-unes de ces variations que les courbes du mouvement du port de Paranaguá et de l'exportation du Paraná atteignirent des sommets élevés.

Au XIX^e siècle, ces occasions particulièrement propices à la vente du maté de Paranaguá sur les marchés de la Plata se présentèrent par trois fois : durant la décade de 1810, grâce aux difficultés impo-

sées par José de Francia au commerce du maté paraguayen avec la Plata, au moment de l'établissement du monopole du gouvernement du Paraguay, décrété par Carlos Antonio Lopes et durant la guerre du Paraguay, quand le maté du Paraná n'eut plus de grand concurrent sur les marchés de la Plata.

De ce qui vient d'être exposé, nous pouvons conclure que le mouvement des embarcations et des marchandises dans le port de Paranaguá au XIX^e siècle, refléta d'une façon très fidèle les oscillations de la politique de la Plata.

Paranaguá et le Rio de la Plata partagèrent ainsi, au XIX^e siècle, des destinées communes.

INTERVENTIONS

M. Kellenbenz. — En ce qui concerne les navires scandinaves qui ont touché le port de Paranaguá, je renvoie à ma communication donnée au Congrès de l'Histoire de l'Amérique, à Buenos Aires, en 1968.

Je voulais simplement ajouter que les journaux de la côte occidentale, et pas seulement ceux de Valparaíso, donnaient des indications sur la navigation des Scandinaves de Paranaguá à la côte occidentale de l'Amérique Latine.

Il y était précisé que ces navires transportaient déjà du matériel bien avant la moitié du XIX^e siècle.

M^{lle} Westphalen. — Je vous remercie beaucoup; je dois dire que j'ai, moi-même, travaillé dans les Archives du Rio de la Plata et dans les Archives de Santiago où j'ai trouvé de très intéressantes données dans le journal *El Mercurio* de Valparaíso.

Quant aux Archives de Lima et de Bogota je n'en ai pris connaissance que fort tard, malheureusement; et sur ce point je n'en suis encore qu'aux investigations.

M. Schneider. — Pour Bahia et Pernambuco j'ai pu constater que la navigation scandinave était bien moins importante dans les années 1846 et 1847. Je suppose que, à cause de la mauvaise récolte de céréales en Europe, ces navires ont trouvé suffisamment de frêt en Europe même, justement à cause de ce fait.

M^{lle} Westphalen. — J'ai déjà eu l'occasion, je vous l'ai dit, de publier un petit travail sur les navires marchands dans le port de Paranaguá vers le milieu du XIX^e siècle.

J'ai donc été amenée à étudier ce problème de l'influence des oscillations de l'économie occidentale sur la conjoncture et je peux dire que le mouvement des navires de marchandises, dans ce port, au milieu du XIX^e siècle a reflété les crises de 1847-1857 d'une manière très fidèle. J'ai trouvé des navires suédois et danois, en particulier, dans les années 45-46 et 49-50, mais pas dans les années 47-48, précisément.

M. Stols. — D'après une donnée de mon ancien collaborateur Campante, au sujet de l'existence d'un petit chemin de fer près de Sete-Quedas, je me demande quelles ont été les tentatives pour écouler une partie des productions du Paraná par le fleuve Paraná et les ports argentins.

M^{lle} Westphalen. — Dans l'ensemble du XIX^e siècle, nous trouvons surtout des compagnies étrangères qui s'occupent de la navigation fluviale et, principalement des compagnies anglo-argentines. Elles écoulaient surtout le bois du sud-ouest du Paraná mais, également, l'herbe à maté qui sortait en contrebande par le Rio Paraná.

M^{me} Mattoso. — Pediria à professora Cecília Westphalen apenas uma maior precisão quanto às fontes consultadas para o trabalho ora apresentado, para que se possa ter uma idéia do volume de documentação que é necessário utilizar para um estudo deste tipo, ainda que para um pôrto relativamente pequeno, como o de Paranaguá.

M^{lle} Westphalen. — A documentação sobre o pôrto de Paranaguá está dividida entre os arquivos dos estados de São Paulo e do Paraná, os primeiros compreendendo os documentos mais antigos e os mais recentes estando no Paraná. Como se sabe, esta província fazia parte da de São Paulo. Ainda encontramos documentação no Arquivo Nacional do Rio de Janeiro, e para o comércio do porto de Paranaguá com as cidades do

Rio de Prata, utilizámos os documentos existentes nos arquivos de Buenos Aires, e finalmente em Lisboa encontrámos material referente ao comércio do Portugal.

M. Mauro. — A Curitiba, à côté de l'équipe dont nous avons ici les leaders : Dona Cecília Westphalen et Dona Pilatti Balhana, il y a l'équipement. Car l'équipe a pu disposer d'un ordinateur électronique muni d'un *plotter* commandé par l'ordinateur, ce qui explique la belle collection de graphiques qui accompagne la communication de Mademoiselle Westphalen.

AS EXPORTAÇÕES DA BAHIA DURANTE A REPÚBLICA VELHA (1889-1930)

CONSIDERAÇÕES PRELIMINARES (1)

M. István JANCZO

Université Fédérale de Bahia

Résumé

A partir d'un certain nombre de sources (Documentation de l'Association Commerciale de Bahia, *Annuaire* de l'I.B.G.E., *Rapports des Gouverneurs*) l'auteur étudie le volume des exportations de Bahia entre 1889 et 1930. Il note une lente croissance et une évolution de la structure des exportations avec le rôle important joué successivement par le café, le tabac et le cacao. Mais une histoire quantitative trop raffinée paraît à l'auteur un danger si les concepts théoriques ne sont pas suffisamment élaborés et les chiffres utilisés restent assez approximatifs.

I. — Esta comunicação tem por objetivo fixar alguns pontos relativos ao comportamento geral da economia bahiana, a partir da ordenação de dados estatísticos relativos às exportações do Estado para o estrangeiro. Por várias razões, conforme será detalhado a seguir, as observações e colocações tem fundamentalmente o objetivo de definir hipóteses, visto que o material de modo algum é suficiente para que se possa delas extrair conclusões fundamentadas. De qualquer maneira, esses dados, de natureza exclusivamente quantitativa (o que implica, também, numa limitação do alcance deste trabalho), apresentam indicações bastante sugestivas para a compreensão de determinados aspectos do comportamento da economia da Bahia durante o período 1889-1930, ou seja, da chamada República Velha.

Trata-se, portanto, bem mais de busca de hipóteses fundamentadas do que da tentativa de chegar a conclusões. E nem poderia deixar de ser assim. As conclusões nunca poderiam dizer respeito a aspectos isolados de uma situação histórica determinada, de um processo histórico determinado, mas teriam que adquirir sentido, com base numa fundamentação de carácter científico, para a conjunto do processo em questão. Ora, em relação à História de Bahia e, em particular, em relação à História Econômica da Bahia, não somente para o período em questão mas para o conjunto de sua história, o ponto de partida é extremamente precário. A parte algumas tentativas de uma visão de conjunto da História regional, de natureza ensaística bem mais que científica, as abordagens e as hipóteses são extremamente frágeis. A essa fragilidade do material bibliográfico (ponto de partida geral para o trabalho do historiador, que não pode partir de uma "tabua rasa") some-se, ainda, a escassez de material estatístico ordenado e os problemas de ordem diversa que o material estatístico esparso coloca.

As fontes principais para a organização do material estatístico são: Documentação da Associação

(1) Este trabalho resultou de uma experiência didáctica, realizada dentro do programma da disciplina Historiografia I/II, na Faculdade de Filosofia da UFB, durante o ano letivo de 1971, e contou com a participação do licenciado Ubiratan de Castro e dos alunos matriculados na referida disciplina.

Comercial da Bahia (Relatórios e Boletins) (1); Anuários Estatísticos da IBGE (em alguns casos contando séries retrospectivas) e, finalmente, os Relatórios de Governadores e as Falas (2). Evidentemente consultou-se o material bibliográfico disponível mas, via de regra, este não acrescentava algo de novo às informações e dados coletados nas fontes acima referidas, na medida em que os tímidos ensaios de ordenação dos dados baseavam-se nestas mesmas fontes. Por outro lado, a utilização das ditas fontes coloca problemas vários, alguns de natureza bastante grave. Entre as mais frequentes, podemos anotar as dificuldades relativas às discrepâncias e dados divergentes, às informações incompletas (indicação de volume ou vice-versa), às lacunas nas séries e outras dificuldades, como, por exemplo, a não explicitação da unidade de medida utilizada ou, ainda, a utilização de unidades de medida já em desuso, e cuja equivalência é desconhecida. É bem verdade que estas dificuldades são maiores no que diz respeito aos produtos de menor importância, mas as disparidades nem por isso deixam de ocorrer para os principais produtos de exportação da região. Para exemplificar, segundo o IBGE, a exportação de couros e peles atingiu, em valor em 1925, a cifra de 25.464:783\$000, diferindo em 1.206:209\$625 do dado indicado pelo material da Associação Comercial da Bahia, que indica a cifra de 26.670:992\$625. Ora, trata-se de uma diferença da magnitude considerável, e que se repete frequentemente, atingindo diferenças de mais de 100%, como o constatado para o mesmo produto no ano anterior (1924), em que o IBGE aponta um valor de 10.843:528\$350 ao passo que o Relatório da Associação Comercial indica uma outra de 24.953:846\$540, do que resulta uma discrepância de 14.110:318\$190, superior em cerca de 40% à cifra fornecida pelo IBGE. Isso significa, simplesmente, que o produto "peles e couros" pode representar ou mais de 10% (segundo uma fonte) ou menos de 5% (segundo outra fonte) do total de exportações do Estado. Outra ilustração pode ser apresentada em relação às dificuldades relativas à coleta de dados respeitantes à exportação de côcos e coquilhos. Dos dados de 1889 a 1897 só constam coquilhos; não consta valor e o pêso não é dado em Kg mas em *volumes*, sem ser especificado o tipo de volume, com exceção dos anos de 1889 a 1890 aonde aparecem "volumes ou milheiros", o que não significa identidade mas também não esclarece. Para estes anos, os dados foram extraídos do Relatório da Associação Comercial da Bahia, de 1889 a 1897, visto que as séries retrospectivas do Anuário do IBGE de 1923 dizem respeito somente aos anos de 1898 a 1923. Por outro lado, ainda, os dados do IBGE (expressos em Kg e \$), durante o período 1898 a 1923 incluem côcos e coquilhos na mesma rubrica, o que não ocorre com os dados da Associação Comercial da Bahia, cuja rubrica inclui somente coquilhos. O problema da significação das informações enquanto reflexo de uma determinada realidade torna-se extremamente agudo: o valor total da exportação de côcos mais coquilhos, segundo a versão IBGE (43:572\$700), durante o ano de 1924 é inferior ao valor atribuído à exportação somente de coquilhos (95:075\$000) pelo Relatório do mesmo ano da Associação Comercial da Bahia.

A essas dificuldades some-se aquelas já referidas anteriormente, relativas ao material bibliográfico. Não se trata, no caso, de problema de informação mas sim, da limitação prática da questão central de qualquer trabalho historiográfico: a questão da formulação do sistema de hipóteses. Sem sistema de hipóteses o trabalho científico é absolutamente inviável, assim como o é se esse sistema de hipóteses é construído no vazio, sem pontos de referência solidamente implantados naquela realidade que é o processo que se propõe a estudar. O material bibliográfico é, evidentemente, um dos elementos fundamentais na construção de um sistema de hipóteses. É a partir de seu conhecimento e de sua crítica que o historiador define rumos de pesquisa, é a partir de sua crítica que se propõem alternativas para a explicação do processo em questão. Ora, conforme já foi dito, o material bibliográfico relativo à historiografia econômica da Bahia é extremamente restrito, podendo-se afirmar que a única tentativa real de explicação de conjunto para a evolução da economia regional é aquela esboçada por Romulo Almeida, e que não ultrapassa os limites de um artigo-conferência, ou seja, limita-se a um trabalho de natureza circunstancial, o que, de resto, não lhe diminui o mérito (3).

(1) A respeito desse material, vide Mattoso, K. e Jancso, I. — *Como Estudar a História Quantitativa da Bahia no Séc. XIX*, (neste mesmo volume).

(2) *Idem*.

(3) Almeida, R. *Traços da História Econômica da Bahia no Último Século e Meio*, Salvador, Instituto de Economia e

II. — A proclamação da República encontrou a economia regional completamente desarticulada, em busca de alternativas. A crise da agro-indústria açucareira remontava à uma época anterior, sendo que a abolição veio surgir bem mais como uma explicação ideologicamente aceitável a uma crise bastante complexa do que fator de desarticulação real da produção (4). Os dados indicam com bastante clareza que os problemas não se colocavam basicamente ao nível da produção e que a desarticulação que se seguiu após a abolição, a este nível, poderia ter sido superada. Na verdade, se tomarmos 1889 com o índice 100 para o volume de açúcar exportado, veremos que, três anos apenas após a abolição, este índice salta para 1 017 para cair para 245 em 1892, elevar-se para 847 no ano seguinte e baixar para 114 em 1896. Na verdade, a atividade açucareira regional pouco contava como atividade de exportação, na medida em que em 1897 representa apenas 1 % do total de exportações do Estado, atingindo, no período anterior à primeira Guerra Mundial, uma participação máxima de 6 % no total de exportações (anos de 1905, 1907 e 1909). A importância geralmente conferida ao açúcar, como um dos setores básicos da economia regional, deve-se bem mais à importância social e política dos grupos tradicionalmente vinculados ao setor açucareiro, do que à significação desta atividade para o conjunto da economia do Estado. Essa tradicional vinculação entre status, poderio político e atividade açucareira vai encontrar sua resolução concreta (visto que a própria atividade açucareira já não apresentava as condições de servir de base material para a dominação) no setor financeiro, quando dos primeiros sinais do caráter irreversível da crise da agro-indústria do açúcar, e essa perpetuação, em novas bases materiais, do mesmo grupo dominante (reduzido quantitativamente mas enriquecido com a incorporação de alguns poucos elementos novos, recrutados principalmente dentre os comerciantes), terá consequência muito importantes para a evolução sócio-político-econômica do Estado, o qual, apesar de certas tendências centrífugas em relação ao Recôncavo, ao nível da atividade econômica, conforme se verá mais tarde, nunca conseguiu, durante o período em questão, realizar a integração efetiva das diversas regiões do Estado, preso que estava o grupo dominante à tradição (e interesses concretos) de identificar Estado com Recôncavo (5). Na verdade, Salvador permaneceu, durante toda a República Velha, bem mais como capital do Recôncavo do que, efetivamente, como capital do Estado da Bahia. O exemplo mais significativo

Finanças, 1951 (separata da Revista do mesmo Instituto — n° 2, de junho de 1951). Além desse trabalho, há que lembrar outros, de valor bastante desigual. Vale destacar as obras de Thales de Azevedo — *Povoamento da Cidade do Salvador*, que apresenta alguns capítulos com reflexões sobre a História Econômica da Bahia (Salvador, Tip. Beneditina, 1949) e a *História do Banco da Bahia* (Rio de Janeiro, Ed. J. Olympio, 1970) realizada em colaboração.

Uma tentativa de visão de conjunto para o período 1808-1960, mas de sucesso restrito, é a obra de Waldemar Mattos: *Panorama Econômico da Bahia, 1808-1960*, Salvador, Tip. Manu Ed. Ltda, 1961 (Edição comemorativa do sesquicentenário da Associação Comercial da Bahia). Em relação à história do açúcar, merece especial destaque a obra clássica de José Wanderley de Araújo Pinho — *História de Um Engenho do Recôncavo (1552-1944)*, Rio de Janeiro, Zélio Valverde Ed., 1947, sem dúvida o maior nome da historiografia baiana do século XX. Há que ver-se, ainda, o trabalho de Teodoro Sampaio — *O Estado da Bahia. Agricultura, Criação de Gado, Indústria e Comércio*, Bahia, Imp. Oficial, 1925. Para aspectos isolados, pode-se destacar os estudos de Gregório Bondar sobre a agricultura, de Péricles Madureira de Pinho sobre a obra de Luiz Tarquinio (fase de industrialização que se seguiu à proclamação da República, em especial o Empório Industrial do Norte). Enquanto material impresso, não se pode deixar de lembrar as Falas e os Retatórios (vide notas 1/2) e publicações patrocinadas por empresas particulares, como é o caso da História da Cia. Aliança de Seguros e a Casa Wesphalen, Bach e Cia. Finalmente, é de lembrar, ainda os artigos e estudos de Pinto de Aguiar, inclusive o prefácio a *História do Banco da Bahia*, já referido (publicados os referidos artigos em dois volumes pela Ed. Progresso, da Bahia), e os estudos de Braz do Amaral.

(4) Essa explicação da importância da abolição, de caráter tipicamente ideológico, pode ser ilustrado perfeitamente pelo texto da Fala do Governador Dr. João Ferreira de Araújo Pinho (1 a. Sessão Ordinária da 10a. Legislatura) que, em 1909 afirmava, ao comentar as dificuldades pelas quais passava a economia regional que « extinto o elemento servil, sem providências paralelas, desorganizou-se o trabalho, tornando-se instável e deficiente » (fl. 4). A obra já referida de Wanderley Pinho é um modelo de historiografia engajada numa perspectiva ideológica aristocrática e conservadora, do que o autor tinha plena consciência.

(5) Em 1863 o açúcar ocupava, ainda, o primeiro lugar dentre as exportações regionais, seguido pelo fumo, café e outros produtos, sendo que Gois Calmon fornece os seguintes dados:

Açúcar	6.934:360 \$ 152
Fumo	5.372:666 \$ 099
Café	1.762:940 \$ 318
Diamante	1.647:450 \$ 000
Algodão	729:730 \$ 204
Cacau	209:099 \$ 191

dessa tendência é o quase total isolamento em que foi mantida a região cacauzeira (em todos os níveis) face ao centro das decisões em âmbito estadual.

A preocupação dos Governos estaduais com o reerguimento da atividade açucareira representa a constante desde os primeiros sinais da crise, e essa preocupação eclipsa as outras (e frágeis) medidas relativas ao desenvolvimento econômico da área. As experiências com os Engenhos Centrais e as Usinas não foram de molde a superar as dificuldades, na medida em que concentravam todo o equacionamento dos problemas ao nível das soluções técnicas, numa antecipação do espírito positivista que iria nortear, pouco depois, em escala bem mais ampla, as diretrizes da IFOCS, mais tarde DNOCS.

Um aspecto interessante da História econômica da Bahia, durante os primeiros anos da República, foi a febre industrialista que se apossou da área, restrita, evidentemente, a Salvador.

Trata-se de um capítulo ainda não estudado, e coloca uma questão fundamental para a revisão de certos pré-juízos em relação não somente à evolução da economia regional mas, também, de toda a estruturação da sociedade regional. É de supor-se que a origem desses capitais mobilizados ou melhor, transferidos para o setor secundário tenha sido, na sua quase totalidade, o setor terciário. Questões de estrutura, bem mais do que problemas isolados (capital ou tecnologia ou, ainda, falta de mão-de-obra qualificada), determinaram o fracasso dessa experiência industrialista, e recolocaram a Bahia no caminho da busca de uma alternativa agrária para a situação precária de sua economia (6). E é dentro dessa perspectiva agrária que se situa o esforço de montagem de uma infraestrutura de transportes, basicamente estradas de ferro, que se pode constatar durante o último quartel do século XIX. Na verdade não se trata de um fenômeno isolado, de um fenômeno peculiar à região, mas sim de âmbito nacional.

O colapso da economia açucareira levou ao reconhecimento de que uma alternativa teria que se situar ao nível mesmo da agricultura de exportação. Entretanto o peso histórico dos interesses vinculados à região açucareira por um lado e, por outro, o fascínio do sucesso da empresa cafeeira do Sul, provocaram distorções graves nessa política de implantação de uma infraestrutura de transportes com objetivos de impulsionar o setor primário de exportação. A rede ferroviária projetada e levada a cabo destinava-se ao escoamento e à racionalização do sistema de transportes da região açucareira e, em segundo plano, mas como prolongamento dessa postura, à região periférica do Recôncavo, aonde se esboçava uma cultura cafeeira de importância, em termos regionais. Pode-se supor (resta entretanto provar) que existia uma expectativa bastante ampla quanto às possibilidades de repetir-se na Bahia, dentro de certos limites, o sucesso da experiência cafeeira paulista, fenômeno constatável em outros Estados do Nordeste, especialmente no Ceará, que teve, como a Bahia, durante alguns anos, no café o seu principal produto de exportação (7). Essa expectativa otimista em relação ao café era tanto mais provável que durante os primeiros sete anos do período republicano (de 1889 a 1896) o café é o principal produto de exportação do Estado (em valor), sendo que, em três ocasiões (1890, 1893, e 1895) o valor do café exportado representou mais da metade do valor total das exportações (54, 52 e 56 % respectivamente). Durante todo esse período o cacau, que mais tarde irá afirmar-se como a alternativa agrícola de exportação, não conseguia romper, apesar de uma tendência nitidamente ascendente, a barreira dos 20 %, fato que virá a registrar-se somente no ano de 1898, quando o valor do cacau exportado representou 22 % do total das exportações do Estado.

Um fato que merece atenção, quando da avaliação dos dados relativos às exportações do Estado, é a alternância do predomínio, no conjunto das exportações, dos diversos produtos que formavam a sua pauta de exportações. Ascensões rápidas e quedas bruscas, deslocamento, ao nível de zonas produtoras — o eixo financeiro e industrial permaneceu sempre estável em Salvador — do eixo econômico, frentes

(6) A esse respeito, vide Comunicação referida nas notas 1/2, p. 17 seg. Este material está sendo levantado e ordenado, e é de se esperar que dele resulte uma melhor compreensão desse processo.

(7) A experiência com o café, no Estado da Bahia, remonta ao início do século XIX, no sul do Estado, mas essa primeira experiência teve pouco êxito. « Depois ganhou o café os municípios da orla do Recôncavo aonde... a produção chegou a avultar nas quadras de preços altos. A sua importância corecinal foi sustentada pelos esquemas de valorização posteriores do Convênio de Taubaté, 1906, mas isso não impediu a decadência das lavouras ». Almeida, R- *op. cit.* p. 9.

que se abriam promissoras e que, após uma curta fase de prosperidade desapareciam, praticamente, da vida econômica do Estado e, durante todo o período, o crescimento contínuo da importância relativa da atividade cacauera que, de 12 % do valor total das exportações do Estado em 1889, passou a representar, durante a última fase da República Velha, cerca de 2/5 do valor total das exportações, chegando a 53 % em 1927.

Tomadas em conjunto, as exportações do Estado apresentam, durante o período, o seguinte comportamento geral — uma primeira fase, de evidente estagnação, principalmente se considerarmos que a última fase do período imperial caracterizou-se, na região, por uma fase de retração econômica. Tomando-se o ano de 1889 como ano base nota-se, após um breve período de baixa, uma tendência geral de recuperação, que se revela lenta, apesar de anos excepcionais (1893 e 1898, com índices 192 e 195, respectivamente) (8). Essa tendência ascendente estabiliza-se em torno da passagem do século para crescer, sempre lentamente, até 1907. Segue-se uma nova fase de estabilidade, cujo caráter ascendente acentua-se com o advento da Primeira Guerra Mundial e alcança seu ponto máximo, de resto o ponto máximo de todo o período em questão, no ano de 1919, quando as exportações atingem um valor global de 12 925 532 £, o que significa um índice 1 200 em relação ao ano base de 1889. Traduzindo-se em moeda corrente no País, trata-se de exportações no valor de 216 932:000\$000. Esse nível elevado não se manterá, entretanto, já que o índice baixará, no ano seguinte — 1920 — para 810, caindo, a seguir, em 1921 para 425, pouco mais de 1/3 do nível alcançado em 1919. A partir desta data, na verdade, após uma tendência ascendente a partir de 1921, que alcança seu índice máximo em 1927 (754 em relação a 1889 = 100) com um total de 8 127 962 £, as oscilações são violentas e os efeitos da crise mundial de 1929 fazem-se sentir de maneira notável, visto que, se em 1929 o índice se mantém ao nível de 415, em 1930 cai para 225. Ora, a significação desses dados torna-se bem mais expressiva se abandonarmos o ano da proclamação da República (momento evidente de baixa) e tomarmos como ano base (100) ao ano de 1907, momento de estabilização em nível elevado, e que se manterá (a dita estabilidade) durante um período de cerca de 7 anos. Essa fase de estabilidade manifesta-se, inclusive, na cotação da £ cuja relação com a moeda brasileira mantém-se inalterada durante os anos de 1907 a 1910. Ora, desde que se tome 1907 como ano base, ver-se-á que os efeitos da Grande Guerra não foram tão sensíveis quanto geralmente se imaginava, em relação às exportações regionais (em valor), na medida em que, de um índice 111 em 1912, as exportações durante os anos de guerra atingiram os seguintes níveis :

Anos	Valor (£)	Índice (100 = 1907)
1914	3 928 495	92
1915	5 280 282	124
1916	5 279 038	124
1917	5 429 197	127
1918	5 933 493	139

O ponto alto das exportações regionais durante a República Velha foi, inegavelmente, o ano de 1919 (índice 303 em relação a 100 = 1907), mas logo depois, a crise do pós-guerra pressionou o índice que, dois anos depois apontava um valor total das exportações pouco superior ao nível alcançado em 1907 (índice 107 para 1921). A recuperação que se esboçou, num ritmo promissor, a partir de 1922, esbarrou no advento da grande crise mundial e, em 1929 o índice havia baixado do nível 180 do ano anterior para o de 105 e, no ano seguinte, 1930, apontava o nível de 64, ou seja, cerca de 2/3 do valor das exportações do Estado no ano de 1907.

A participação dos diversos produtos regionais para a composição do total de exportações apresenta variações no tempo. Podemos definir, de maneira sumária, 6 fases :

1a. fase : 1889-1905, que apresenta um predomínio acentuado do setor cafeeiro, cuja participação na composição das exportações é dominante, alcançando o ponto máximo de 57 % em 1905.

(8) Os índices *Valor* dizem respeito, sempre, ao valor deflacionado, ou seja, expresso em Libras esterlinas (£).

Durante essa primeira fase, notá-se uma tendência ascendente, mas irregular, do setor fumageiro e, ainda, uma tendência ascendente bastante regular do setor cacauzeiro.

- 2a. fase : 1896-1902, que apresenta um aumento acentuado na participação do setor fumageiro no valor total das exportações da região, com um máximo de 47 % em 1898, ao mesmo tempo em que a participação relativa do setor cafeeiro cai verticalmente, passando de 56 % em 1895 a 6 % em 1902. Ao mesmo tempo, a participação relativa do setor cacauzeiro continua, e de forma mais acentuada que no período anterior, a sua tendência ascendente, para passar de 17 % em 1896 a 28 % em 1899. Verifica-se, ainda, durante esse período, um aumento progressivo da importância dos outros produtos de exportação (a relação é extensa, destacando-se couros e peles, borracha, cocos e coquilhos, piaçava, madeiras, pedras preciosas, etc.), que de 7 % em 1898, passaram a representar 33 % do total de exportações em 1901.
- 3a. fase : 1903-1913, que apresenta como característica geral a queda da importância relativa da atividade fumageira (que se fixa em torno de 20 % de participação no valor total das exportações), o progresso acentuado, após uma fase de pequeno declínio (1903-1905) da participação do cacau, que se afirma como, isoladamente, o principal produto de exportação do Estado e, ainda, o crescimento da importância relativa dos outros produtos, dentre os quais se destacam a borracha e couros e peles).
- 4a. fase : 1914-1919, que apresenta, de maneira geral, a afirmação do período anterior, mas com maior dinamismo, para atingir, em 1919, o seu ponto culminante, e ainda, por um aparente resurgimento do setor açucareiro, que atinge, em 1918 uma participação de 16 % no valor total das exportações.
- 5a. fase : 1920-1928, que se define pela afirmação incontestável do cacau como principal produto de exportação do Estado e por uma lenta recuperação da atividade cafeeira. Por outro lado, o açúcar retorna à sua anterior posição de pouca importância para tender a desaparecer como produto de exportação.
- 6a. fase : o período da crise de 1929, e que representou, ao nível das exportações, uma retração sensível, sendo que o produto que apresentou maior capacidade de resistência à crise foi o fumo, cuja participação no total das exportações saltou de 18 para 31 % em 1930.

Para a melhor compreensão da situação geral das exportações e, em particular, de cada uma das fases acima apontadas (e que devem ser consideradas como hipóteses para um estudo mais detalhado), é preciso que se analise, mais de perto, o material estatístico relativo a cada um dos principais produtos de exportação do Estado. Isso porque o seu comportamento não foi uniforme, havendo, inclusive, diferenças consideráveis entre eles. Para maior clareza, todos os índices, valor (£) e Volume (t.) serão referidos, para os quatro produtos comentados, com base no ano de 1907 = 100.

O café, que domina as exportações da primeira fase, deve sua posição às condições excepcionais de preço durante o período em questão, perdendo-o devido à deterioração desse mesmo preço no mercado internacional. Durante a primeira fase nota-se uma tendência para a expansão do volume físico da exportação, mas essa tendência virá afirmar-se, realmente, quando a baixa dos preços aponta a necessidade de expandir a produção para salvar o setor. E dessa forma que, ao nível do volume físico da exportação, nota-se um crescimento do índice que, de 82 passa para 123 de 1890 a 1895, enquanto o valor do café exportado passa de 217 para 268 no mesmo período. A partir da segunda fase, acentua-se a deterioração do preço e do valor da exportação cafeeira, o qual, de um máximo de 404 (1893) cai para 62 em 1902. De resto, durante todo o período que se segue à primeira fase, os dados relativos à exportação cafeeira revelam uma irregularidade total, não somente em relação ao valor do produto mas, também, em relação ao volume físico do mesmo. Somente na penúltima fase é que se nota uma expansão paralela do volume físico e do valor da exportação. Em 1928 o volume físico atingirá o nível 192 em relação ao ano base de 1907 e o valor subirá ao nível 602 no mesmo ano (25.053 t no valor de 1.598.434 £). A crise virá afetar violentamente a atividade cafeeira, na medida em que o volume

físico da exportação cairá em 1930 para o nível índice 137, ao passo que o índice valor baixará para 166. Em outras palavras, a uma perda de cerca de 1/3 no volume correspondeu outra superior a 2/3 em valor.

A atividade fumageira apresentou, durante todo o período, um dinamismo bastante restrito. Com exceção de alguns momentos isolados e, em especial, o período do pós-guerra até o advento da crise mundial, a tendência de crescimento diz respeito bem mais a uma expansão (sempre restrita) do volume exportado do que ao aumento do preço do produto no mercado internacional. Somente durante a primeira Grande Guerra (em especial no ano de 1919) que o índice valor cresce de maneira acentuadamente superior ao índice volume para, durante todo o período que se segue manter, de maneira menos notável do que durante o ano referido, a mesma tendência. Esse dinamismo restrito da atividade fumageira torna-se evidente quando se verifica que, durante todo o período o índice máximo alcançado (em relação a 1907), no tocante à expansão do volume físico da exportação foi de apenas 173 (ano de 1902), ao passo que o valor total do fumo exportado alcançou seu ponto máximo em 1919, atingindo o nível 294 (2.632.845 £). Com o advento da crise mundial, o valor da exportação de fumo caiu de 1.394.840 £ em 1928 para 764.400 £ em 1930, apesar de um crescimento do volume exportado, que passou de 26.500 t. em 1928 para 31.199 t. em 1930.

O que caracteriza, de maneira geral, a atividade cacaueteira, enquanto componente da pauta de exportações do Estado é, em primeiro lugar, o fato de ser o único produto que apresenta, durante todo o período, uma tendência marcadamente ascendente, tanto no que diz respeito ao volume físico exportado quanto ao valor mesmo desta exportação. Partindo de uma posição de pouco destaque no quadro geral das exportações regionais no início do período o cacau vai, lenta mas seguramente, assumir uma posição de absoluto destaque no quadro da vida econômica do Estado. Por outro lado, é de se notar que, durante todo o período (1910 a 1912 e 1927) os preços sempre cresceram num ritmo inferior ao crescimento do volume físico da exportação, e o progresso da atividade cacaueteira é bem mais patente ao nível da expansão da produção do que de sua rentabilidade. Contando com a concorrência de centros produtores coloniais, cuja produção revelou-se mais dinâmica do que a cacauicultura baiana, os efeitos da crise mundial foram mais intensos em relação ao cacau do que em relação aos outros produtos de significação na pauta das exportações regionais. Assim é que, de níveis 221 e 320 para volume e valor da exportação em 1927 (100 = 1907), isto é, 45.826 t. e 4.346.345 £, os índices de 1930 caíram para 181 e 50, respectivamente, ou seja, 37.566 t. e 674.136 £.

Em relação ao açúcar, pouco há a dizer, além do que já foi adiantado. De qualquer forma, é significativa a capacidade de recuperação que a atividade demonstrou, quando do surgimento de condições de preço mais favoráveis (em 1918 o índice valor subiu, em relação ao ano de 1907 para 346, ao passo que o índice volume apontava o nível de 186), e é o açúcar o produto que se mostra mais sensível às oscilações de preço, no tocante à variação do volume físico da exportação. Assim é que, aos primeiros sintomas da crise de 1929 o açúcar praticamente desaparece da pauta das exportações do Estado.

Os outros produtos que formam o conjunto de exportações da Bahia, durante a República Velha, tem um comportamento extremamente irregular. A borracha se faz presente, de maneira significativa, durante o período de 1904 a 1912, atingindo seu ponto alto em 1910, com o valor de 6.109:943\$000, após o que sua importância começa a decair rapidamente. Couros e peles mantem um comportamento mais constante, mas o seu dinamismo é sempre restrito, com exceção do período da 1ª. Grande Guerra, quando, de 3.697:108\$000 em 1914 salta para 10.153:598\$000 em 1916, saltou que se deveu em boa parte ao aumento do preço no mercado internacional, na medida em que a expansão do volume físico, durante o mesmo período, foi bastante inferior à expansão do valor exportado. Outros produtos com presença constante, mas de significação reduzida são, para o período todo, a piaçava, madeiras, pedras preciosas (que colocam o problema do contrabando, sendo bastante difícil a avaliação real da produção e do valor exportado), areias minerais, côcos e coquilhos. Todos esses produtos, de resto, tem importância sub-regional bastante definida, e de seu estudo mais detalhado pode resultar a compreensão dos avanços e recuos ou, principalmente, da estagnação econômica do Estado da Bahia.

III. — Para concluir, apenas algumas poucas palavras. O projeto de uma História Econômica da Bahia tem de considerar uma escala de prioridades, definida, fundamentalmente, por formulações gerais relativas ao processo brasileiro, que lhe é abrangente. Problemas fundamentais, ao nível mesmo da tentativa de compreensão global do processo regional esbarram, sempre, na profunda limitação que significa a deficiente compreensão que temos da História do Brasil em geral e, em escala mais reduzida, da História do Nordeste. Desta forma, a busca de uma Historiografia quantitativa altamente sofisticada parece-nos, ao menos, de momento, um desvio e uma ilusão. Um desvio, na medida em que o debate teórico (que se esboçava mas que apresenta, atualmente, um recuo vigoroso), ainda não permite que a utilização de técnicas sofisticadas resulte em acréscimo do conhecimento real (não digo factual) do processo histórico regional. Uma ilusão, na medida em que, em primeiro lugar, estes estudos serão sempre de detalhe, e os estudos de detalhe dificilmente se integrarão numa compreensão harmônica da realidade regional (exatamente por ser este conhecimento, ao nível de formulação teórica dos modelos explicativos, muito deficiente) e, em segundo lugar, na medida em que o material estatístico e as fontes documentais apresentam, no geral, margens muito grandes de erros, o que torna ilusória a utilização sofisticada de técnicas sofisticadas, cujo sentido é exatamente o de conferir maior precisão explicativa à utilização da medida.

ANEXOS

TABELA 1 A
Exportações da Bahia (£) 1889-1930

Ano	Açúcar (A)	Cacau (B)	Café (B)	Fumo (D)	Total Geral de Exportação (E)
1889		125 029		275 236	1 077 340
1890		134 023	575 155	112 279	1 068 094
1891		185 486	403 859	324 941	1 138 236
1892		126 817	210 966	232 761	755 374
1893		267 968	1 071 256	500 461	2 065 160
1894		236 172	611 462	251 476	1 227 249
1895		181 030	710 206	300 123	1 279 245
1896		192 472	470 110	271 181	1 134 280
1897	29 346	255 616	347 755	715 833	1 552 448
1898	61 277	471 595	438 259	979 051	2 101 545
1899	12 564	385 051	223 684	510 691	1 393 197
1900	53 000	629 928	302 550	1 024 372	2 304 067
1901	27 284	601 192	277 942	1 139 225	3 082 075
1902	29 780	651 633	164 236	1 016 316	2 599 307
1903	144 313	572 685	342 854	651 023	2 706 672
1904	64 735	683 534	310 963	519 110	2 904 566
1905	183 498	580 581	225 768	544 577	3 014 138
1906	104 237	927 384	358 540	744 567	3 794 618
1907	256 331	1 356 159	265 458	895 711	4 265 435
1908	199 352	1 281 313	235 946	565 299	3 653 067
1909	233 569	1 017 062	258 513	880 859	4 116 008
1910	195 092	826 881	281 212	982 569	4 234 795
1911	190 912	1 158 656	653 360	739 520	4 159 307
1912	170 612	1 180 157	602 733	939 862	4 715 871
1913	152 980	1 141 753	244 851	1 039 517	4 095 045
1914	156 106	1 267 675	149 924	952 060	3 928 495
1915	321 917	1 919 129	320 101	759 522	5 280 282
1916	423 234	1 682 024	385 324	940 609	5 279 038
1917	667 429	1 660 915	200 285	1 003 789	5 429 197
1918	932 305	1 568 807	257 717	1 394 695	5 933 493
1919	761 761	3 207 219	1 139 108	2 632 845	12 925 532
1920	382 875	2 877 893	401 149	1 891 096	8 724 180
1921	147 753	1 099 595	531 611	1 200 730	4 575 668
1922	463 791	1 432 139	511 752	893 845	5 168 859
1923	291 769	1 449 688	521 679	728 430	5 151 732
1924	430 467	2 332 516	983 044	1 217 078	6 292 792
1925	336 152	2 647 507	1 383 162	1 450 927	7 729 837
1926	—	1 354 412	1 503 488	1 108 446	7 411 483
1927	465 987	4 346 345	896 254	1 542 942	8 127 962
1928	—	3 336 329	1 598 434	1 394 840	7 693 125
1929	—	1 810 469	873 453	970 763	4 459 530
1930	8 181	674 136	439 496	764 400	2 746 013

TABELA 1 A₁
Exportações da Bahia 1889-1930
 Total Geral (£) (Índices)

Ano	Índice (1) 100 = 1889	Índice (2) 100 = 1907
1889	100	25
1890	99	25
1891	106	27
1892	70	18
1893	192	48
1894	114	29
1895	119	30
1896	105	27
1897	144	36
1898	195	49
1899	129	33
1900	214	54
1901	286	72
1902	241	61
1903	251	63
1904	270	68
1905	280	71
1906	352	89
1907	396	100
1908	339	86
1909	382	96
1910	393	99
1911	386	98
1912	438	111
1913	380	96
1914	364	92
1915	490	124
1916	490	124
1917	504	127
1918	551	139
1919	1 200	303
1920	810	205
1921	425	107
1922	480	121
1923	478	121
1924	584	148
1925	718	181
1926	688	174
1927	754	191
1928	714	180
1929	415	105
1930	255	64

TABELA 1 B
Exportações da Bahia (Mil reis) 1889-1930

Ano	Açúcar	Cacau	Café	Fumo	Total Geral de Exportação
1889		1 136 630		2 502 149	9 794 000
1890		1 429 582	6 134 991	1 197 642	11 393 000
1891		2 987 702	6 507 527	5 233 943	18 334 000
1892		2 474 470	4 116 409	4 541 680	14 739 000
1893		5 592 382	22 356 641	10 444 410	43 099 000
1894		5 200 110	13 463 390	5 537 096	27 022 000
1895		4 388 605	17 217 122	7 275 718	31 012 000
1896		4 811 805	11 752 758	6 779 534	28 357 000
1897	914 686	7 967 252	10 839 127	22 311 683	48 388 000
1898	1 815 622	13 973 180	12 985 458	29 008 907	62 268 000
1899	424 697	13 015 795	7 561 159	17 262 790	47 094 000
1900	1 338 941	15 913 966	7 643 361	25 878 869	58 208 000
1901	579 488	12 768 674	5 903 189	24 195 920	65 460 000
1902	600 606	13 142 194	3 312 313	20 497 127	52 423 000
1903	2 838 938	11 265 938	6 744 663	12 807 000	53 246 000
1904	1 273 480	13 446 566	6 117 306	10 212 000	57 193 000
1905	2 805 064	8 875 117	3 451 228	8 324 749	46 076 000
1906	1 525 426	13 571 475	5 246 922	10 896 097	55 531 000
1907	4 074 137	21 554 841	4 219 196	14 236 462	67 795 000
1908	3 168 505	20 365 237	3 750 134	8 984 880	58 062 000
1909	3 712 351	16 165 228	4 108 810	14 000 416	65 420 000
1910	3 100 800	13 142 478	4 469 602	15 616 909	67 308 000
1911	2 881 685	17 489 150	9 862 037	11 162 573	62 782 000
1912	2 451 908	16 960 339	8 662 037	13 506 994	67 773 000
1913	2 309 139	17 234 007	3 695 870	15 690 825	61 812 000
1914	2 566 120	20 838 487	2 464 518	15 650 297	64 578 000
1915	6 230 650	37 144 434	6 196 958	14 700 430	102 199 000
1916	8 535 999	33 923 165	7 771 246	18 970 262	106 468 000
1917	12 612 834	31 378 365	3 784 908	18 969 248	102 599 000
1918	17 480 725	29 415 139	4 832 571	26 150 528	111 253 000
1919	12 784 792	53 827 448	19 117 893	44 498 791	216 932 000
1920	6 381 248	47 964 891	6 549 367	31 518 266	145 403 000
1921	4 324 490	32 183 272	15 559 344	35 143 308	133 922 000
1922	15 677 440	48 410 349	17 300 013	30 214 480	174 722 000
1923	13 212 192	65 646 260	23 623 221	32 985 519	233 286 000
1924	17 510 502	94 882 000	39 988 248	49 508 253	255 978 000
1925	12 223 703	96 273 000	50 405 886	52 761 000	281 085 000
1926	—	45 147 053	50 822 120	37 468 603	250 529 000
1927	19 620 498	183 004 000	37 736 990	64 966 000	342 230 000
1928	—	145 585 262	69 749 836	60 865 730	335 700 000
1929	—	101 049 422	48 750 875	54 182 112	248 904 000
1930	613 575	50 560 175	24 530 000	57 330 000	205 951 000

TABELA 1 B₁
Exportações da Bahia 1889-1930
 Total Geral (Mil reis) (Índices)

Ano	Índice (1) 100 = 1889	Índice (2) 100 = 1907
1889	100	14
1890	116	17
1891	187	27
1892	150	22
1893	440	64
1894	276	40
1895	317	46
1896	290	42
1897	494	71
1898	636	92
1899	481	69
1900	594	86
1901	668	97
1902	535	77
1903	544	79
1904	584	84
1905	470	68
1906	567	82
1907	692	100
1908	593	86
1909	668	96
1910	687	99
1911	641	93
1912	692	100
1913	631	91
1914	659	95
1915	1 043	151
1916	1 087	157
1917	1 048	151
1918	1 136	164
1919	2 215	320
1920	1 485	214
1921	1 367	198
1922	1 784	258
1923	2 382	344
1924	2 614	378
1925	2 870	415
1926	2 558	370
1927	3 494	505
1928	3 428	495
1929	2 541	367
1930	2 103	304

Exportações da Bahia - 1889-1930
Evolução global (Valor)
Índice 100 = 1907

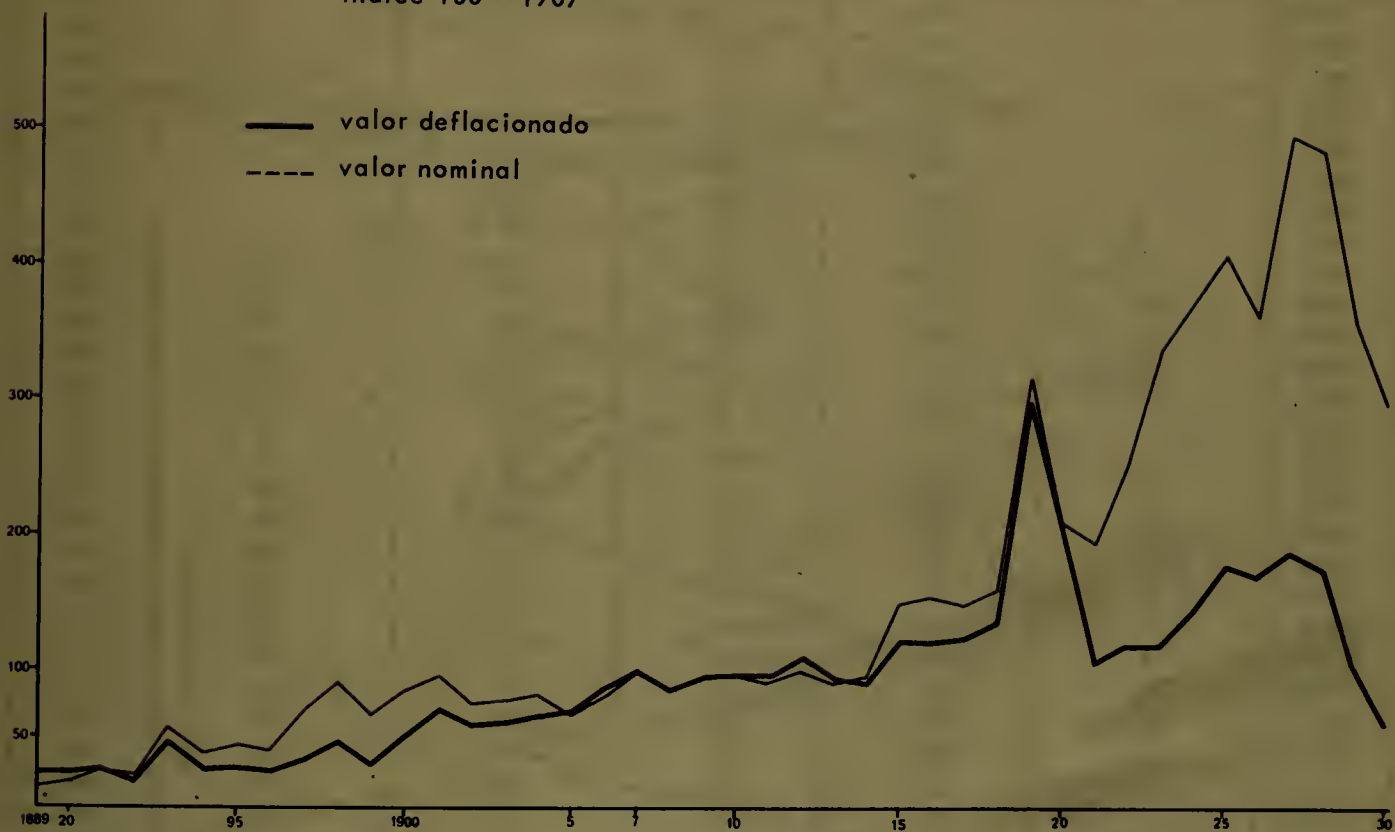


GRÁFICO 1

TABELA 2
Exportações da Bahia 1889-1930
 Participação percentual dos vários produtos no valor total (100 %) das exportações

Ano	(A)* x 100 (E)	(B) x 100 (E)	(C) x 100 (E)	(D) x 100 (E)	(F)** x 100 (E)	Total
1889		12		26		100
1890		13	54	11		100
1891		16	35	29		100
1892		17	28	31		100
1893		13	52	24		100
1894		19	49	20		100
1895		14	56	24		100
1896		17	41	24		100
1897	1	16	22	46	15	100
1898	3	22	21	47	7	100
1899	1	28	16	37	18	100
1900	2	27	13	44	14	100
1901	1	20	9	37	33	100
1902	1	25	6	39	29	100
1903	5	21	13	24	37	100
1904	2	24	11	18	45	100
1905	6	19	7	18	50	100
1906	3	24	9	20	44	100
1907	6	32	6	21	35	100
1908	5	35	6	15	39	100
1909	6	25	6	21	42	100
1910	5	20	7	23	45	100
1911	5	28	16	18	33	100
1912	4	25	13	20	38	100
1913	4	28	6	25	37	100
1914	4	32	4	24	36	100
1915	6	36	6	14	38	100
1916	8	32	7	18	35	100
1917	12	31	4	18	35	100
1918	16	26	4	24	30	100
1919	6	25	9	20	40	100
1920	4	33	5	22	36	100
1921	3	24	12	26	35	100
1922	9	28	10	17	36	100
1923	6	28	10	14	42	100
1924	7	37	16	19	21	100
1925	4	34	18	19	25	100
1926	—	18	20	15	47	100
1927	6	53	11	19	11	100
1928	—	43	21	18	18	100
1929	—	41	20	22	17	100
1930	—	25	16	28	31	100

(*) Vide indicações (A), (B), (C), (D) e (E) na tabela 1 A.

(**) (F) compreende todos os outros produtos exportados, em conjunto, que não sejam os quatro anteriormente relacionados.

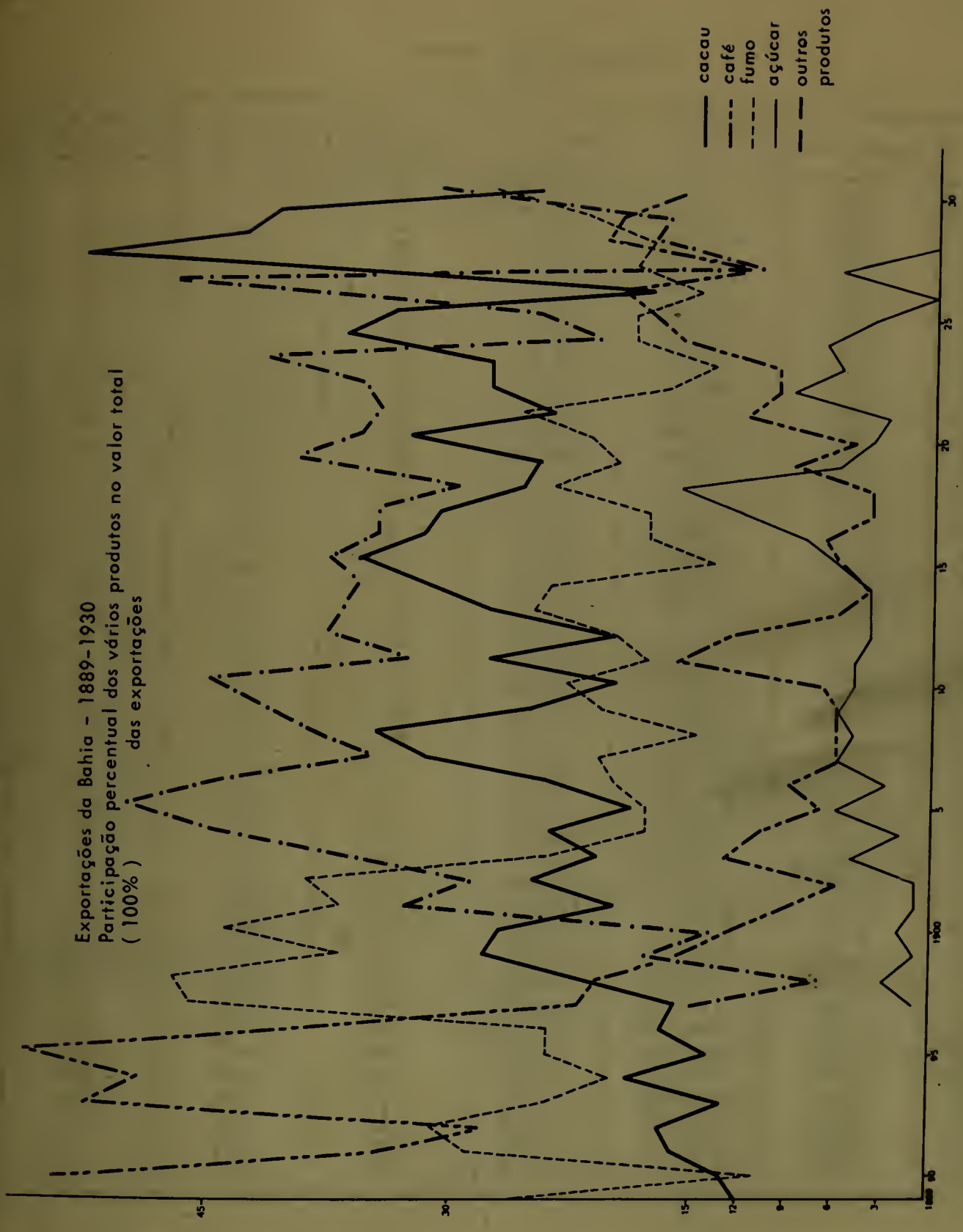


GRÁFICO 2

TABELA 3
Exportações da Bahia 1889-1930
Cacau

Ano	Volume t. (a)	Valor Mil reis (b)	Valor £ (c)	Índice (a) 100 = 1907	Índice (b) 100 = 1907	Índice (c) 100 = 1907
1889	5 253	1 136 630	125 029	25	5	9
1890	3 503	1 429 582	134 023	17	7	10
1891	5 102	2 987 702	185 486	25	14	14
1892	3 277	2 474 470	126 817	16	11	9
1893	6 490	5 592 382	267 968	31	26	20
1894	5 866	5 200 110	236 172	28	24	17
1895	6 732	4 388 605	181 030	32	20	13
1896	6 530	4 811 805	192 472	31	22	14
1897	7 633	7 967 252	255 616	37	37	19
1898	9 087	13 973 180	471 595	44	65	35
1899	9 007	13 015 795	385 051	43	60	28
1900	13 131	15 913 966	629 928	63	74	46
1901	14 258	12 768 674	601 192	69	59	44
1902	15 407	13 142 194	651 633	74	61	48
1903	14 713	11 265 938	572 685	71	52	42
1904	18 177	13 446 566	683 534	88	62	50
1905	17 152	8 875 117	580 581	83	41	42
1906	23 538	13 571 475	927 384	113	63	68
1907	20 758	21 554 841	1 356 159	100	100	100
1908	29 776	20 365 237	1 281 313	143	94	94
1909	28 700	16 165 228	1 017 062	138	75	75
1910	25 142	13 142 478	826 881	121	61	61
1911	32 218	17 489 150	1 158 656	155	81	85
1912	29 652	16 960 339	1 180 157	143	79	87
1913	26 948	17 234 007	1 141 753	130	80	84
1914	36 679	20 838 487	1 267 675	177	97	93
1915	41 546	37 144 434	1 919 129	200	172	142
1916	38 971	33 923 165	1 682 024	188	157	124
1917	50 903	31 378 365	1 660 915	245	146	122
1918	44 608	29 415 139	1 568 807	215	136	116
1919	49 345	53 827 448	3 207 219	238	250	236
1920	53 667	47 964 891	2 877 893	259	223	212
1921	38 162	32 183 272	1 099 595	184	149	81
1922	43 101	48 410 349	1 432 139	208	225	106
1923	62 463	65 646 260	1 449 688	301	305	107
1924	54 329	94 882 000	2 332 516	262	440	172
1925	63 552	96 273 000	2 647 507	306	447	195
1926	41 810	45 147 053	1 354 412	201	209	100
1927	45 826	183 004 000	4 346 345	221	849	320
1928	70 944	145 586 262	3 336 329	342	675	246
1929	63 183	101 049 422	1 810 469	304	469	133
1930	37 566	50 560 175	674 136	181	235	50

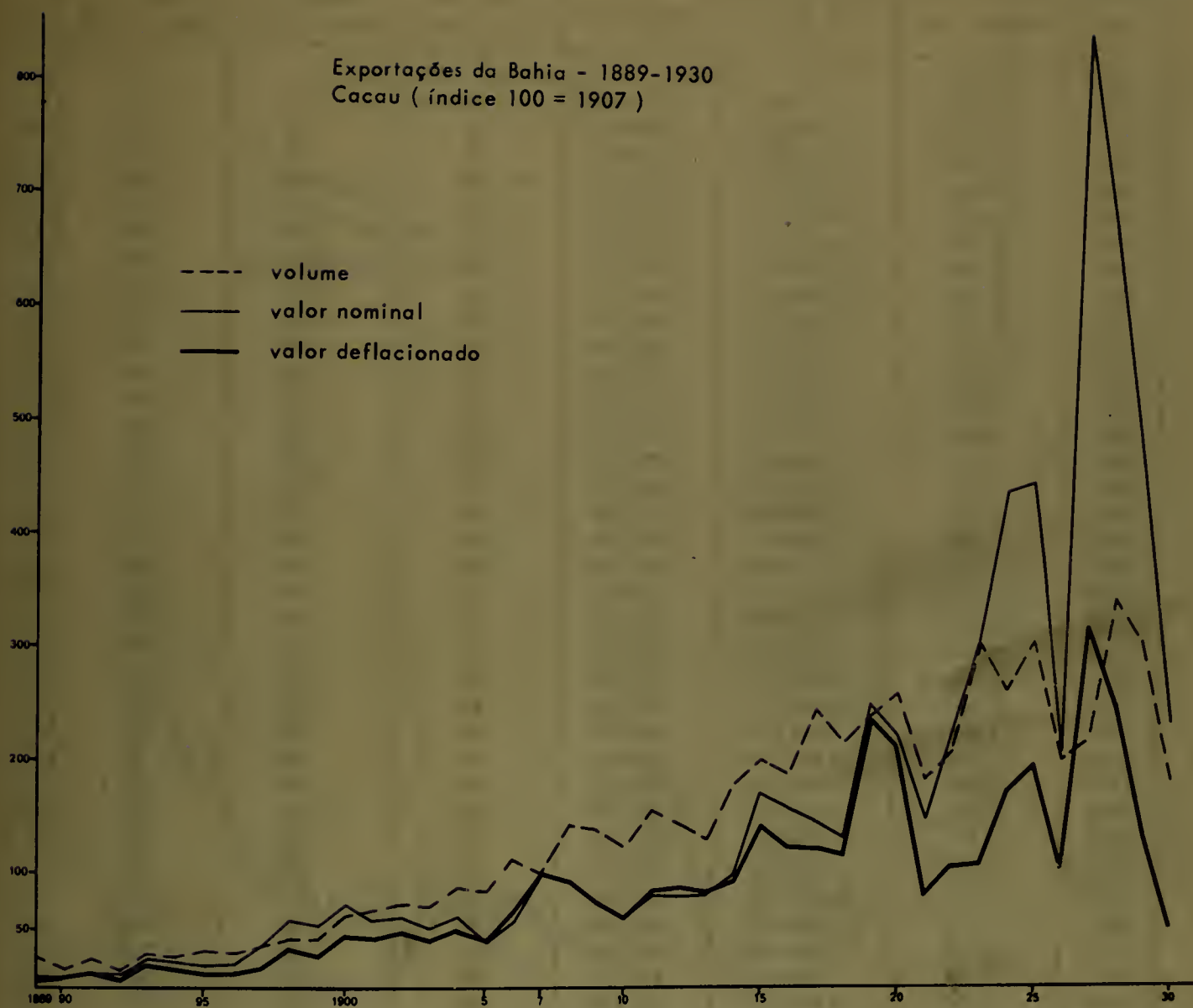


GRÁFICO 3

TABELA 4
Exportações da Bahia 1889-1930
Café

Ano	Volume t. (a)	Valor Mil reis (b)	Valor £ (c)	Índice (a) 100 = 1907	Índice (b) 100 = 1907	Índice (c) 100 = 1907
1889	6 937			53		
1890	10 739	6 134 991	575 155	82	145	217
1891	9 347	6 507 527	403 859	72	154	152
1892	5 704	4 116 409	210 966	44	98	79
1893	19 361	22 356 641	1 071 256	148	530	404
1894	12 672	13 463 390	611 462	97	319	230
1895	16 130	14 217 122	710 206	123	337	268
1896	15 540	11 752 758	470 110	119	279	177
1897	17 836	10 839 127	347 755	136	257	131
1898	22 793	12 985 458	438 259	174	308	165
1899	13 554	7 561 159	223 684	104	179	84
1900	12 457	7 643 361	302 550	95	181	114
1901	15 282	5 903 189	277 942	117	140	105
1902	9 954	3 312 313	164 236	76	78	62
1903	19 567	6 744 663	342 854	150	160	129
1904	12 672	6 117 303	310 963	97	145	117
1905	9 127	3 451 288	225 768	70	82	85
1906	13 658	5 246 922	358 540	104	124	135
1907	13 071	4 219 196	265 458	100	100	100
1908	10 734	3 750 134	235 946	82	89	89
1909	9 782	4 108 810	258 513	75	97	97
1910	8 771	4 469 602	281 212	67	106	106
1911	13 703	9 862 037	653 360	105	234	246
1912	11 364	8 662 037	602 733	87	205	227
1913	5 894	3 695 870	244 851	45	88	92
1914	5 359	2 464 518	149 924	41	58	56
1915	13 796	6 196 958	320 101	106	147	121
1916	13 804	7 771 246	385 324	106	184	145
1917	6 561	3 784 908	200 285	50	90	75
1918	7 058	4 832 571	257 717	54	115	97
1919	17 007	19 117 893	1 139 108	130	453	429
1920	6 567	6 549 367	401 149	50	155	151
1921	15 154	15 559 344	531 611	116	369	200
1922	11 602	17 300 013	511 792	89	410	193
1923	11 468	23 623 221	521 679	88	560	197
1924	13 741	39 988 248	983 044	105	948	370
1925	14 804	50 405 886	1 386 162	113	1 195	522
1926	20 742	50 822 120	1 503 488	159	1 205	566
1927	14 868	37 736 990	896 254	114	894	338
1928	25 053	69 749 836	1 598 434	192	1 653	602
1929	19 076	48 750 875	873 453	146	1 155	329
1930	17 856	24 530 000	439 496	137	581	166

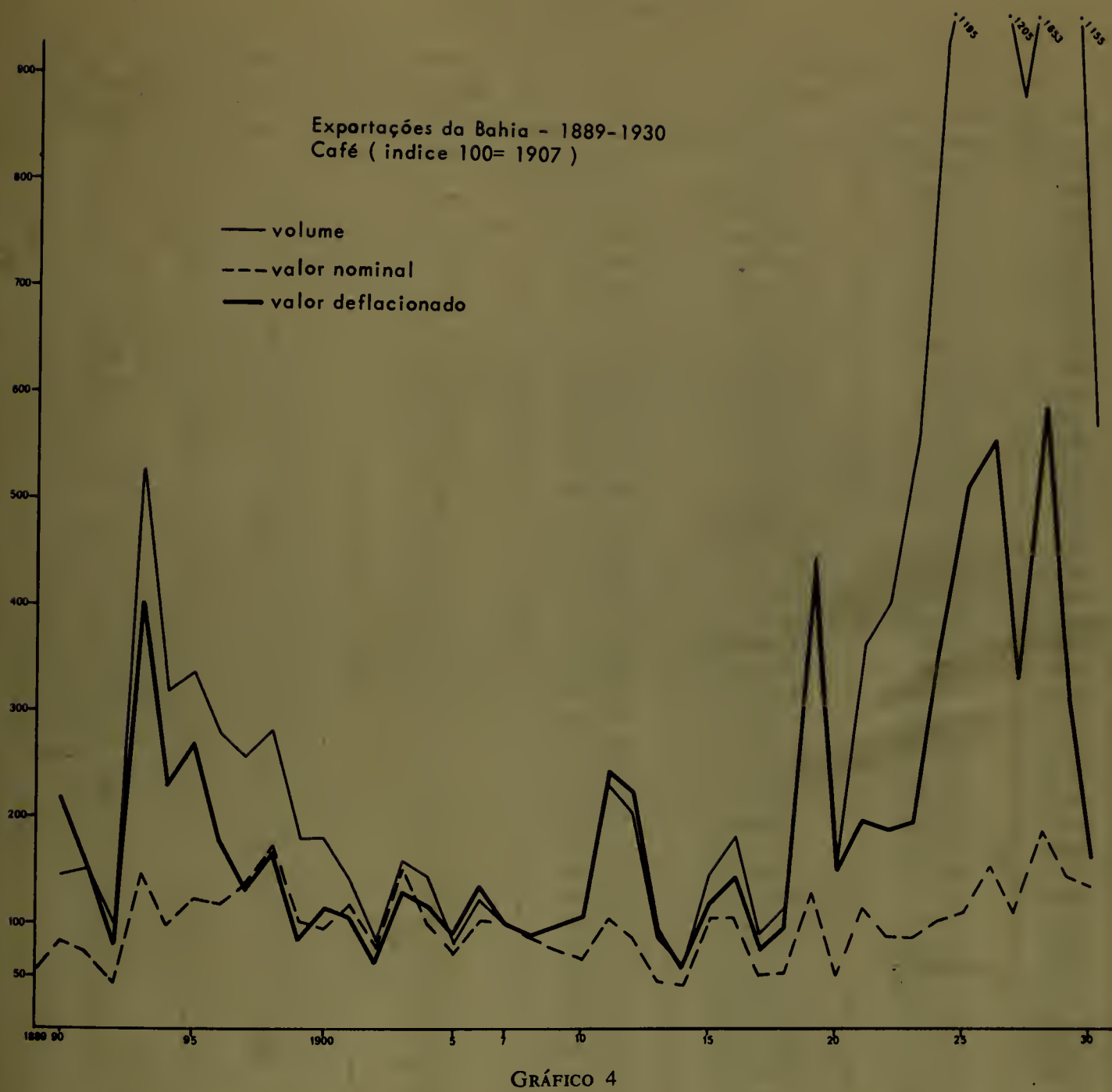


TABELA 5
Exportações da Bahia 1889-1930
Fumo

Ano	Volume t.(a)	Valor Mil reis (b)	Valor £ (c)	Índice (a) 100 = 1907	Índice (b) 100 = 1907	Índice (c) 100 = 1907
1889	18 936	2 502 149	275 236	76	18	31
1890	15 993	1 197 642	112 279	64	8	13
1891	19 434	5 233 943	324 941	77	37	36
1892	2 519	4 541 680	232 761	10	32	26
1893	30 834	10 444 410	500 461	123	73	56
1894	13 470	5 537 096	251 476	54	39	28
1895	20 981	7 275 718	300 123	84	51	34
1896	15 201	6 779 534	271 181	61	48	30
1897	23 457	22 311 683	715 833	93	157	80
1898	31 857	29 008 907	979 051	127	204	109
1899	13 777	17 262 790	510 691	55	121	57
1900	20 291	25 878 869	1 024 372	81	182	114
1901	31 552	24 195 920	1 139 225	126	170	127
1902	43 448	20 497 127	1 016 316	173	144	113
1903	21 578	12 807 000	651 023	86	90	73
1904	23 149	10 212 000	519 110	92	72	58
1905	18 656	8 324 749	544 577	74	58	61
1906	23 426	10 896 097	744 567	93	77	83
1907	25 090	14 236 462	895 711	100	100	100
1908	14 510	8 984 880	565 299	58	63	63
1909	27 394	14 000 416	880 859	109	98	98
1910	32 706	15 616 990	982 569	130	109	110
1911	18 094	11 162 573	739 520	72	78	83
1912	24 174	13 506 994	939 862	96	95	105
1913	25 442	15 690 825	1 039 517	101	110	116
1914	26 522	15 650 297	952 060	106	110	106
1915	26 660	14 700 430	759 522	106	103	85
1916	20 520	18 970 262	940 609	82	133	105
1917	24 183	18 969 248	1 003 789	96	133	112
1918	26 112	26 150 528	1 398 695	104	184	156
1919	36 057	44 498 791	2 632 845	144	313	294
1920	30 288	31 518 266	1 891 096	121	221	211
1921	27 333	35 143 308	1 200 730	109	247	134
1922	41 130	30 214 480	893 845	164	212	100
1923	33 237	32 985 519	728 430	132	232	81
1924	25 391	49 508 253	1 217 078	101	348	136
1925	33 070	52 761 000	1 450 927	132	371	162
1926	23 909	37 468 603	1 108 446	95	263	124
1927	30 109	64 966 000	1 542 942	120	456	172
1928	26 500	60 685 730	1 394 840	106	426	156
1929	26 384	54 182 112	970 763	105	381	108
1930	31 199	57 330 000	764 400	124	403	85

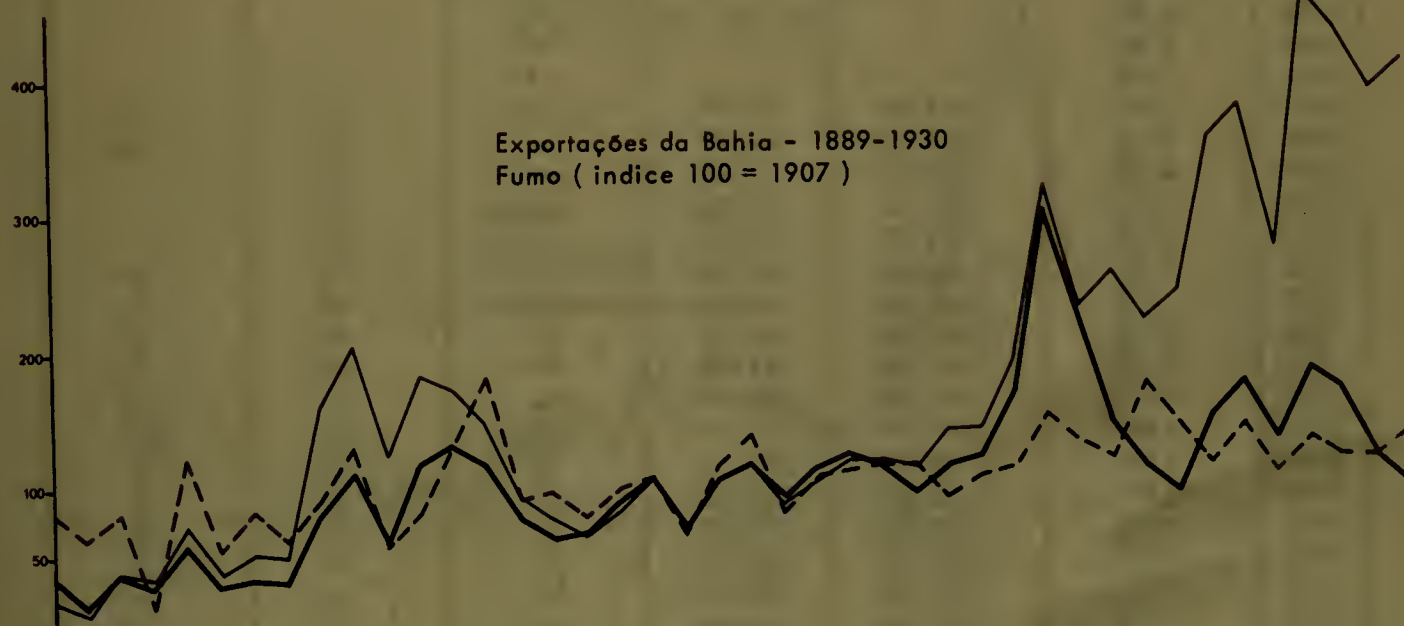


GRÁFICO 5

TABELA 6
Exportações da Bahia 1889-1930
Açúcar

Ano	VOLUME t. (a)	Valor Mil reis (b)	Valor £ (c)	Índice (a) 100 = 1907	Índice (b) 100 = 1907	Índice (c) 100 = 1907
1889	1 685			12		
1890	3 470			25		
1891	17 143			122		
1892	4 126			29		
1893	14 273			101		
1894	10 406			74		
1895	6 199			44		
1896	1 920			14		
1897	3 371	914 686	29 346	24	22	11
1898	6 148	1 815 622	61 277	44	45	24
1899	6 550	424 697	12 564	47	10	5
1900	4 535	1 338 941	53 000	32	33	21
1901	4 789	579 488	27 284	34	14	11
1902	4 467	600 606	29 780	32	15	12
1903	8 549	2 838 938	144 313	61	70	56
1904	3 733	1 273 480	64 735	27	31	25
1905	11 494	2 805 064	183 498	82	69	72
1906	8 875	1 525 426	104 237	64	37	41
1907	14 083	4 074 137	256 331	100	100	100
1908	8 461	3 168 505	199 352	60	78	78
1909	16 875	3 712 351	233 569	120	91	91
1910	13 670	3 100 800	195 092	97	76	76
1911	12 815	2 881 685	190 912	91	71	74
1912	6 415	2 451 908	170 612	46	60	67
1913	7 430	2 309 139	152 980	53	57	60
1914	11 428	2 566 120	156 160	81	63	61
1915	19 361	6 230 650	321 917	137	153	126
1916	16 978	8 535 999	423 243	121	210	165
1917	24 365	12 612 834	667 429	173	310	260
1918	26 210	17 480 725	932 305	186	429	364
1919	17 697	12 784 792	761 761	126	314	297
1920	6 512	6 381 248	382 875	46	157	149
1921	9 123	4 324 490	147 753	65	106	58
1922	37 117	15 677 440	463 791	264	385	181
1923	23 653	13 212 192	291 769	168	324	114
1924	37 360	17 510 502	430 466	265	429	168
1925	39 559	12 223 703	336 152	281	300	131
1926	—	—	—	—	—	—
1927	22 714	19 620 498	465 987	161	482	182
1928	—	—	—	—	—	—
1929	—	—	—	—	—	—
1930	1 554	613 575	8 181	11	15	3

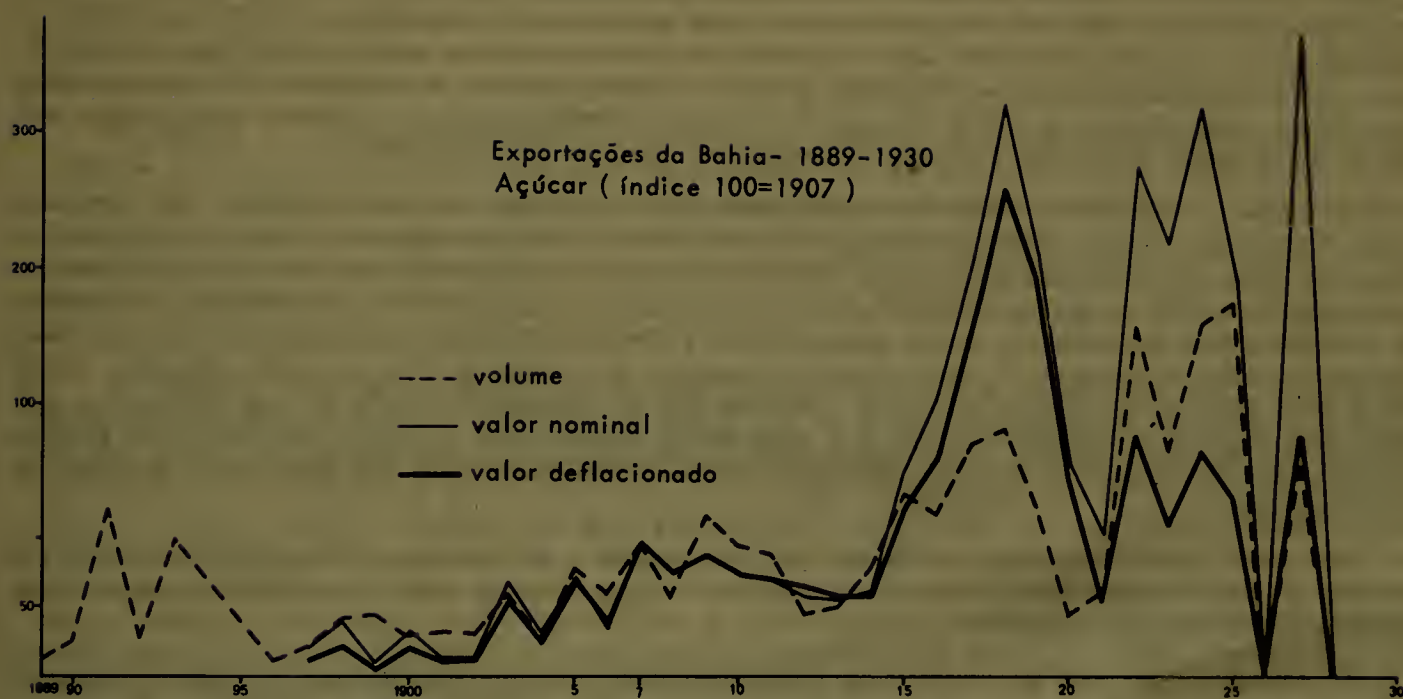


GRÁFICO 6

INTERVENTIONS

M. Alisson Vaz. — O que me chamou a atenção particularmente em sua comunicação foi a parte referente ao papel desempenhado pelo cacau. Foi dito que durante os últimos anos do século XIX e os primeiros do século XX, diversos produtos se sucedem em predominância na pauta das exportações da Bahia. Pergunto então se essa alternância de produtos não indica simplesmente a decadência de outros produtos, e o que marcaria a economia baiana não seria a ascensão do cacau, que vai se tornar efetiva logo a seguir. E, penso que é importante considerar-se ainda que já desde o início do século, os plantadores de cacau levantam uma série de reivindicações no sentido de uma maior proteção institucional para o produto, reivindicação essa que só vai se tornar efetiva com a criação do Instituto do Cacau da Bahia em 1930.

M. Jancso. — Realmente, o cacau é o único produto que na passagem do século apresenta uma tendência à alta. No entanto, é preciso distinguir que, na dimensão política da história regional, a criação do Instituto do Cacau da Bahia não representa uma vitória das reivindicações dos plantadores, mas sim um instrumento de dominação e controle do governo estadual sobre os cultivadores, encampando uma reivindicação já existente. Se atentarmos para os nomes que foram indicados para a chefia do Instituto, veremos que é raro um nome oriundo da região de produção. E, ainda quanto à construção de estradas de ferro na região cacaueira, vemos que a única existente é a que vai até Jequié, e mesmo essa foi projetada na época em que se plantava café nessa zona. Embora a cafeicultura baiana seja praticamente insignificante, o sucesso alcançado pelo produto na região sul fez com que os interesses estivessem voltados sobre ele. Através das tabelas, esse problema se torna mais claro.

M^{me} Lobo. — A relação entre os centros de poder político e as mudanças na economia do estado me pareceu de grande importância, e gostaria de saber se foi aqui colocado como uma hipótese, ou se existe material documental que a comprova.

M. Jancso. — Ela pode ser comprovada na documentação. De forma esquemática, para não me estender sobre tão complexo problema, poderia dizer que considerou-se em primeiro lugar a participação dos grupos de poder regional nos mecanismos políticos em escala nacional. Vemos num primeiro momento, a perda da importância relativa do ponto de vista econômico e a não participação nos mecanismos de poder nacional, mas sim no aprimoramento do controle político regional. Essa passagem parece bastante clara no caso da Bahia. Enquanto na primeira fase os quadros mais importantes participavam largamente do governo nacional, no segundo, se concentram em posições administrativas regionais. O aparelho administrativo se transforma numa espécie de substitutivo ao velho sistema de clientela, existente quando se dominava a produção. No segundo momento, com a presença agressiva do imperialismo, os grupos locais, tradicionalmente dominantes, passam a assumir uma função de gerência, deixando a forma tradicional de controle.

M^{lle} Westphalen. — Quero apenas lembrar aqui a necessidade de se partir, para a realização desse tipo de estudos, de uma noção rigorosamente estabelecida de região. Será então necessário estudar-se a ocupação da terra, o comércio e a demografia. O que é necessário não esquecer é a verificação do grau de integração dessa economia regional no quadro mais amplo, e somente assim poderemos chegar ao conhecimento da história regional.

M. Jancso. — Creio que sua observação é muito justa, e devo mesmo dizer que meus estudos têm por objetivo exatamente a montagem do sistema de hipóteses que permitam chegar aos objetivos definidos pela senhora.

M. Mauro. — Desejo fazer duas observações à brilhante exposição que acabamos de ouvir. A primeira diz respeito ao progressivo desaparecimento da economia baiana. Após o açúcar, vemos a região « em vias de sub-desenvolvimento », para utilizar uma expressão já empregada. Vemos também a busca de alternativas à economia estacionária, através das tentativas de industrialização. São pontos de grande interesse e relativamente pouco estudados. Pergunto então de que maneira podemos desenvolver esses estudos, pois são questões bastante atuais, e mesmo podemos destacar aqui a presença do fundador da Sudene e seu ex-diretor, que se preocupa

bastante com os problemas da industrialização. Podemos citar ainda o presente esforço de instalação do Centro Industrial de Aratu.

A segunda questão diz respeito às suas conclusões críticas com relação à história quantitativa, que não seria mais do que um tecnicismo, e que deixaria de lado os problemas mais importantes. Efetivamente, essa é uma das dificuldades, mas creio que quando falamos em história quantitativa, falamos sobretudo em um instrumento de trabalho. É um instrumento mais sofisticado do que o que poderíamos chamar a « história qualitativa ». Da mesma forma que as ciências físicas recorrem às matemáticas para maior precisão, é como um meio que se utiliza a medida em história. Naturalmente, o que determina a utilização do instrumento é a pergunta, a problemática. Em sua comunicação, o professor Jancso dá uma demonstração de como colocar problemas, e a história quantitativa seria exatamente aquela que procuraria a resposta mais precisa e exata. O problema da história quantitativa, sobretudo na Europa atualmente, é o de retomar algumas teorias anteriormente desenvolvidas e tentar verificar a validade ou não dessas mesmas teorias através das cifras. E, o que desejamos finalmente, é a colaboração cada vez mais íntima entre a elaboração teórica e a pesquisa quantitativa.

M. Jancso. — Com relação às fontes para o estudo do problema das tentativas de industrialização, temos trabalhos em andamento, e atualmente faz-se o levantamento dos 200 volumes de séries referentes ao impôsto de indústrias e profissões. Quanto ao segundo ponto, devo dizer que estou de acôrdo com o professor Mauro. O que pretendi criticar com minhas observações foi uma certa tendência que se observa, que faz da história quantitativa um puro empiricismo. Vemos que existem trabalhos que apresentam tabelas e mais tabelas, e o pouco do texto que nêles existe refere-se a métodos adotados na construção de tabelas... Não pretendi colocar em questão tôda a história quantitativa, mas uma tendência.

M. Furtado. — O quadro que nos foi apresentado mostra que existem tentativas de se sair da estagnação econômica. São tentativas de uma região ou sub-região, que são frustradas. Perguntaria em primeiro lugar que critérios adotar para definir essa área. A delimitação política é bem clara, mas não creio que seja suficiente. Outra questão: na medida em que foi feita uma crítica, ainda que implícita, da política do poder local com relação à zona do cacau, isso significa que havia outras opções, e entre estas, que se a região pudesse comandar autônomoamente seu processo, os resultados teriam sido diferentes? Coloco então o problema da densidade econômica a partir da qual a região pode tomar autônomoamente seu desenvolvimento próprio. A zona do cacau poderia deixar de ser satélite de Recôncavo? Não se tornaria satélite do Rio de Janeiro, por exemplo? De modo que não creio que o problema da opção possa ser colocado dessa forma, na medida em que na organização do espaço sempre haverá centros que comandam outros.

M. Jancso. — O problema da autonomia chegou a ganhar uma dimensão política, com a reivindicação da criação de uma nova unidade da federação, o estado de Vera Cruz, uma idéia até hoje cara à região. Penso ainda que se atentarmos ao papel da CEPLAC atualmente, notamos que ela é de fato uma entidade que controla tôda a região. Portanto, é assim que penso a questão da opção, que o problema tenha realmente existido.

M^{lle} Maria Isaura Pereira de Queiroz. — Chamo a atenção que um país como o Brasil, onde está sempre presente o sistema capitalista, a camada de poder, extremamente poderosa, está sempre preocupada com a questão dos lucros. Isso faz com que o problema da opção se coloque num nível diferente do que aquele no qual foi até aqui discutido. Tive uma experiência pessoal, sendo hóspede de um rico senhor de terras no norte da Bahia, mas o qual fazia seus investimentos em São Paulo e no norte do Paraná. Essa profunda ligação de ordem econômica com o sul, por parte de um senhor de terras no sertão da Bahia mostra que nem sempre há um interesse de se desenvolver a região de origem, mas sim de aplicar o dinheiro onde êle se mostre mais rentável. Num país como o Brasil, dada a presença do sistema capitalista, não existe fronteiras de estado para a aplicação do capital.

Com relação à questão do poder político local e a participação em atividades de outras regiões, nos meus estudos cheguei à constatação que as pessoas não originárias da região encontravam sempre as maiores dificuldades para fazerem-se aceitas. Poderia citar o caso de ricos fazendeiros de café, que, transferindo-se de uma região a outra, durante longo tempo, não conseguiram a menor participação na política local, a não ser após arranjos familiares, como o casamento.

Jeudi, 9 heures

LES DIVERSES VARIABLES

Président : M. Werner BAER

COMO ESTUDAR A HISTÓRIA QUANTITATIVA DA BAHIA NO SÉCULO XIX

M^{me} Kátia de QUEIRÓS MATTOSO

Université Catholique de Salvador

et M. István JANCOS

Université Fédérale de Bahia

« O orçamento da Bahia, quer na fixação da despesa, quer no cálculo da receita, é uma ficção, por se afastar inteiramente das regras da ciência das finanças, sendo adoptado um systema original, em que a despesa é fixada insufficientemente, ao passo que a receita é augmentada discricionariamente afim de estabelecer um falso equilibrio orçamentário. »

Francisco MARQUEZ de GOES CALMON,
Fala à Assembleia, 1924, p. 30

Résumé

Les auteurs donnent un tableau des principales sources de l'histoire quantitative de Bahia : sources imprimées (rapports, discours, messages des représentants du pouvoir, journaux et périodiques, rapports des banques, documentation de l'Association commerciale) et sources manuscrites (douanes, impôts, et registres notariaux).

Metrópole do Nordeste Meridional, a Bahia representa, em superfície, a décima sexta do Brasil. Aparentemente, conhece a partir de 1960 um importante surto de desenvolvimento, após quase século e meio de estagnação (1821-1960). Isto basta para mostrar a enorme importância que pode alcançar um retrospectivo de sua economia, dentro das perspectivas das modernas teorias do desenvolvimento.

Para que seja exequível, tal estudo deve fundamentar-se em séries estatísticas correspondentes a parâmetros de desenvolvimento econômico, modo pelo qual é obtido um grau razoável de precisão que, de maneira geral, os dados puramente qualitativos não nos oferecem.

Todavia, achamo-nos num país de tradição estatística bastante recente, onde as grandes coleções estatísticas só aparecem com certa regularidade a partir de 1920. Sendo assim, restar-nos-ia um intervalo

de tempo — demasiado curto e insuficiente para um estudo econômico retrospectivo de longa duração. De que modo então encontrar dados capazes de constituir séries estatísticas que sirvam ao estudo ou à avaliação das variáveis econômicas? E uma vez encontrados êstes dados, será que êles bastam para se elaborar uma teoria econômica retrospectiva, uma verdadeira história quantitativa no seu sentido mais exato? Em outras palavras, com a documentação de que dispomos será possível escrever uma história quantitativa da Bahia no sentido em que o emprega J. Marczewski, em oposição à história unicamente seriada de Pierre Chaunu?

A primeira é uma verdadeira contabilidade nacional retrospectiva. Permite construir um modelo sob a forma de um sistema de equações. As incógnitas do sistema sendo variáveis no tempo, o modelo é dinâmico. Pois, segundo Marczewski, a história quantitativa não pode ser, apenas a utilização das estatísticas e dos dados cifrados. Para que haja história quantitativa é preciso que a marcha do pensamento seja também quantitativa, isto é, êle deve adotar um modelo apropriado a cada tipo de realidade histórica. A história quantitativa é também um sistema de elementos interdependentes, dos quais é possível extrair conclusões que se aplicam à realidade do passado. Esta história é um todo coerente: "é uma história das massas consideradas na sua evolução contínua de longa duração. Ela ignora os homens e os fatos excepcionais. Ela pode servir para indicar as descontinuidades maiores provocadas por mudanças quantitativas, mas, por si mesma, ela não é capaz de descobrir-lhes a origem".

Desta maneira, segundo os desejos do autor, a história quantitativa é uma história exata que evita os êrros e desabrocha sobre a metodologia econômica atual. Daí lhe acharam inigualáveis qualidades.

Sem negar estas qualidades, P. Chaunu, referindo-se ao uso do método para as épocas pré-estatísticas, julga-o inaplicável. Acredita êle que a documentação é insuficiente para preencher as rubricas exigidas por tal contabilidade. Para essas épocas, pensa Pierre Chaunu que devemos nos satisfazer em multiplicar os indicadores de conjuntura: prêços, comércio, transportes marítimos, produção, pois uma contabilidade rigorosa é uma tarefa impossível.

Achamos que êste debate, instituído na verdade em torno da realidade documental européia, merece nossa atenção. Diríamos mesmo que é indispensável saber até que ponto as objeções feitas por Chaunu para o século XVIII europeu, não seriam válidas para o século XIX brasileiro e, no nosso caso, para o século XIX baiano.

Esta pergunta só pode ser respondida através da apresentação e análise do acêrvo documental baiano, do qual poderiam ser extraídas as séries temporais indispensáveis à construção de uma história quantitativa ou de uma história seriada.

Utilizando, exclusivamente, a documentação encontrada em Salvador, realçamos seu caráter limitado o que, evidentemente, não nos faculta uma apreciação definitiva das suas possibilidades.

Este acêrvo é composto de alguns grandes "corpos" documentais que serão apresentados segundo a modalidade clássica: a) Fontes Impressas; b) Fontes manuscritas.

Após a análise desse acêrvo documental estaremos, finalmente, em condições de proceder à avaliação dos dados coletados, e sugerir em que sentido pode ser feita uma história econômica da Bahia.

A. — FONTES IMPRESSAS

Fontes impressas capazes de nos fornecer dados dos quais se podem extrair séries estatísticas temporais, só começam a existir em torno de 1840.

Cinco grandes coleções de documentos impressos serão apresentadas aqui:

- I. — **Falas, mensagens ou relatórios** dos Presidentes da Província da Bahia (a partir de 1889, dos Governadores da Bahia).

II. — Jornais.

III. — Relatos do Banco da Bahia.

IV. — Relatórios da Associação Comercial da Bahia.

V. — Relatórios de Secretarias estaduais.

I. — Falas, mensagens ou relatórios

As Falas, Mensagens ou Relatórios constituem importante série, cujo início dá-se em 1840 e termina em 1930. Com efeito, a publicação das Mensagens dos Governadores da Bahia só será reiniciada após a queda do Estado Novo.

Três coleções, uma completando as lacunas da outra, existem nos acervos da Biblioteca Central, Arquivo Público e Instituto Geográfico e Histórico da Bahia.

As Falas, as Mensagens, têm um estilo redacional bastante semelhante e obedecem um esquema da apresentação de matéria que permanece praticamente inalterado durante todo o período considerado (1840-1930). Todavia há uma exceção: na década de 1890 a Fala é substituída por um conjunto de relatórios apresentados pelas diversas secretarias do Governo local sem que estes sejam precedidos pelo discurso (fala) tradicional do Governador à Assembléia local. Esta prática teve curta duração e terminou nos primeiros anos do século XX quando foi restabelecida a antiga modalidade.

Essa documentação nos oferece dois tipos de informações:

a) Dados qualitativos, a partir dos quais é possível extrair informações para a constituição de uma cronologia dos acontecimentos, como também conhecer a posição oficial do governo sobre determinados assuntos. Estes dados qualitativos são, com os relatos publicados dos debates parlamentares e os relatórios das repartições oficiais, uma das três fontes para o conhecimento do pensamento e ação governamentais.

b) Dados quantitativos que nos permitem construir séries estatísticas temporais e que podem ser agrupados em 9 rubricas principais.

- 1) Orçamentos de Receita e de Despesa do Estado da Bahia (1835 e 1930).
- 2) Rendas da Província da Bahia (1845-1895).
- 3) Rendas internas da cidade da Bahia (1850-1855).
- 4) Balanços de arrecadação realizada pela Tesouraria provincial da Bahia (1860 a 1876).
- 5) Demonstração da Receita Geral da Província da Bahia (1850 a 1861).
- 6) Produção: safras de açúcar, algodão, aguardente, café, tabaco, etc. (1850 a 1861).
- 7) Exportação para países estrangeiros (1850-1855).
- 8) Importação despachada na alfândega da Bahia (1850-1855).
- 9) Entradas e saídas de navios do porto de Salvador, que compreende dois tipos de documentos:

a) As chamadas entradas e saídas de navios, que apresentam dados globais sobre o número de navios de longo curso ou de cabotagem que entraram ou deixaram o porto; e b) Os documentos, que apresentam detalhes bastante ricos sobre a nacionalidade, quantidade e qualidade das embarcações, o tipo de seu carregamento, etc.

Que tipo de variáveis econômicas escondem-se atrás dessas nove denominações de documentos?

Pela exiguidade do espaço que nos foi concedido, escolhemos apenas duas das nove rubricas para efeito de exemplificação: o orçamento de despesa e as rendas internas da cidade da Bahia.

O Orçamento da Despesa: Trata-se de uma das mais importantes séries e pode ser decomposto em seis grandes conjuntos. Estes podem por sua vez, ser desdobrados. Cada grande conjunto representaria uma variável econômica:

a) Funcionalismo.

Compreende informações sobre despesas de Secretarias do Governo, Guarda Permanente da Capital, Fôrça Pública, Guarda Nacional, Justiças Territoriais, Párocos, Caixa Econômica, Junta Comercial, Recebedoria de Rendas Internas, Coletorias, Assembléia Legislativa, Câmara do Senado, Juizes, Tribunais, Justiça Eclesiástica, Aposentados, Agraciados e Pensionistas, Tesouraria Provincial, Governo do Estado.

b) Educação.

Gabinete de História Natural, Biblioteca Pública, Arquivo Público, Suprimento a estudantes na Europa, Instrução Primária, Liceu de Artes e Ofícios, Academia de Belas-Artes, Auxílio a Seminários, Ginásios e Escolas Normais, Faculdade Livre de Direito, Subvenções ordinárias e Estabelecimentos de Ensino.

c) Obras

1) SERVIÇOS.

Passeio Público, Iluminação Pública, Casa de Prisão com Trabalho, Anuidade à Companhia de Gás, Reparo de Cadeias e Matrizes, Teatro Público, Conselho de Salubridade, Limpeza e Conservação, Monumentos, Fontes Termas, Cemitérios, Obras das Diversas Secretarias.

2) OBRAS DE INFRA-ESTRUTURA.

Colonização e Imigração, Colônias Agrícolas, Compra de Sementes e Máquinas, Cia. Baiana de Navegação a Vapor, Ensaio de Extração de Pedra e Gesso, Instituto Baiano de Agricultura, Empréstimos e Garantias às Estradas de Ferro, Fazenda Modelo de Criação de Gado.

d) Serviços assistenciais.

Vacinas, Catequese e civilização dos Índios, Sustento — Esmolas, Casas Pias — Santa Casa, Socorros, Hospital dos Lázaros, Presos Pobres, Suprimentos, Celeiro Público, Alienados, Monte-Pios diversos, Associação Tipográfica, Estabelecimentos de Caridade Diversos, Subvenção a Missionários, Subvenções ordinárias a diversas entidades caritativas.

e) Despesas eventuais, inclusive festividades do 2 de julho.

f) Outros.

Pagamento de Dívidas, Exercício findo, Restituições, Juros e Apólices, Diferenças de Câmbio, Prestações de Apólices.

Aparentemente a decomposição dessas 9 rubricas em um certo número de variáveis bastaria para que se tentasse a elaboração de uma história quantitativa no sentido em que o deseja Marczewski. Porém o fornecimento desses dados quantitativos não é uniforme, como poderá ser observado por uma simples verificação das datas extremos dos períodos para os quais possuímos este tipo de documentação.

Rica e variada nos primeiros anos de publicação das Falas, esta documentação torna-se a partir de 1870 parcimoniosa e é substituída por quadros estatísticos por demais generalizados e insuficientes para que possam ser decompostos em variáveis econômicas.

O segundo exemplo é tirado numa série mais curta: as *Rendas internas da cidade da Bahia*. Sob esta rubrica nos são fornecidos os seguintes dados: o total de impostos arrecadado; o que ficou para ser arrecadado; o número de casas de negócios existentes; o número de escravos matriculados; o número de foreiros, arrendatários, ou inquilinos existentes na cidade do Salvador; a número de africanos livres; o número das corporações de mão morta. Dados que nos permitem escrever uma verdadeira história econômica e social da cidade soteropolitana.

II. — Jornais

Existem em Salvador três grandes acêrvos de periódicos: os da Biblioteca Central, Instituto Geográfico e Histórico da Bahia e Arquivo Público Estadual da Bahia. De modo geral êsses jornais são bastante bem conservados e as lacunas existentes em uma coleção podem, na maioria das vezes, ser preenchidas com as séries de uma das duas outras coleções.

A coleção da Biblioteca Central da Bahia oferece ao leitor quarenta e oito títulos de periódicos cotidianos, dos quais oito cobrem um período bastante comprido. São êles:

1) *Diário da Bahia*: 1871/1958. Até 1900 a coleção apresenta bastante lacunas. Com efeito faltam-lhe várias sequências de anos como por exemplo de 1872 a 1875, 1877 e 1878, 1882 e 1883, 1886, 1900. A partir de 1900 a coleção é praticamente completa. Todavia devemos assinalar que o referido jornal começou a ser editado em data anterior a 1871, pois na coleção do Arquivo Público do Estado encontramos um primeiro número dêste cotidiano na data de 1833.

2) *Diário de Notícias*: 1890/1971. Essa coleção acha-se completa.

3) *Jornal de Notícias*: 1883/1919. Também esta coleção é praticamente completa.

4) *A Bahia*: 1896/1911. Em se tratando de um órgão oficial do mundo comercial da Bahia êste jornal é bastante importante. Sua coleção é completa.

5) *A Tarde*: 1912/1971. Dessa coleção faltam apenas alguns meses dos anos de 1916, 1917, 1929, 1942 e 1954, que podem ser completados pelos exemplares que se acham no Instituto Geográfico e Histórico da Bahia ou no próprio arquivo do referido jornal, o qual, desde a época de sua fundação, permaneceu nas mãos da mesma família.

6) *O Democrata*: 1916/1928. Coleção completa.

7) *O Imparcial*: 1918/1948. Coleção completa.

8) *Estado da Bahia*: 1933/1969. Coleção completa.

Destes oito periódicos aqui assinalados, apenas quatro têm sua origem no século XIX. Que tipo de tendência êles representam, que tipo de informações êles nos fornecem?

Foge completamente do propósito dêste trabalho a discussão dos dados qualitativos que êstes jornais oferecem. Porém êles se constituem numa fonte riquíssima para a coleta de dados quantitativos como sejam: flutuação do câmbio, movimento do porto, manifestos de importação e despachos de exportação. Essas informações são diárias, porém em dois dos oito jornais mencionados encontramos informações ainda mais detalhadas, das quais se pode extrair um número maior de variáveis econômicas. Trata-se dos jornais "Diário da Bahia" e "A Bahia".

A) *Diário da Bahia*. — 1833-1958. Até 1903 êste jornal traz a menção de « órgão oficial » e apresenta dois grandes sectores de dados estatísticos:

1) *Parte comercial*: Acham-se aqui relacionados dados sobre o movimento da alfândega; importação (manifestos); exportação (despachos marítimos); cotações oficiais da junta dos corretores; câmbio

sobre as praças estrangeiras; taxas bancárias sobre Londres, Paris, Hamburgo, New York, Lisboa e Porto; e movimento do porto (entrada e saída de navios de longo curso e de cabotagem).

2) *Revista do Mercado*: Que compreende dois setores.

a) Praça da Bahia: nesse setor são fornecidas as cotações de preços de mercadorias de importação e exportação. Essas cotações são semanais entre 1857 e 1865, e quinzenais a partir de 1866. Porém a partir de 1891 este setor de cotação de preços é abandonado. Devemos ainda salientar que este jornal foi o único em que encontramos cotações de preços de mercadorias capazes de constituírem séries cronológicas.

b) *Revista da Quinzena*: é um informe sobre a cotação dos produtos baianos nas principais praças comerciais do estrangeiro, acompanhado de comentários extremamente interessantes sobre a situação dos produtos baianos nos mercados externos como: Lisboa, Le Havre, Hamburgo, Bremen, Liverpool, Gênova, etc.

B) A Bahia. — 1896-1911. Órgão da classe comercial da Bahia, este cotidiano traz ao nosso conhecimento as seguintes informações.

Primeiro, no setor dos impostos, a "Pauta da Diretoria das Rendas Estaduais" nos fornece os valores atribuídos aos produtos agrícolas de exportação (como café, cacau, açúcar) e de consumo interno (farinha de mandioca), produzidos no estado; na "Pauta da Diretoria das Rendas Municipais" temos informação sobre os rendimentos da municipalidade. Há ainda vários outros setores que nos dão informações sobre o câmbio, cotações de títulos, manifestos de importação, etc.

Do que acabamos de ver, esses jornais contém dados suficientes para o estudo de algumas variáveis econômicas, como história cronológica de preços, importações, etc. Podemos ainda fazer para esta documentação o mesmo tipo de observações que fizemos para as séries estatísticas das Falas e Mensagens governamentais, na medida em que estes apresentam, no tempo, séries bastante curtas e qualitativamente variáveis.

III. — Documentação seriada para o estudo da vida bancária. Relatórios anuais do Banco da Bahia.

A documentação existente no arquivo do Banco da Bahia não se resume exclusivamente aos Relatórios pois contém variado material, bem conservado, constituído de "Livros manuscritos de registro de correspondência, de inscrição de acionistas e transferência de ações, atas de reuniões do Conselho de Direção, do Conselho Fiscal e da Assembléia Geral" (1). Mas é difícil o estabelecimento de séries completas para o período de funcionamento do Banco, desde a sua fundação (1858) com base nessa documentação, visto que existem lacunas no Arquivo, o qual não dispõe, inclusive, de série completa dos Relatórios, vários dos quais, referentes principalmente aos primeiros anos de atividade da empresa, somente podem ser localizadas em coleções e bibliotecas particulares.

Essa série impressa apresenta, com pequenas variações, a seguinte estrutura geral, variando algumas vezes os títulos e a sua ordenação, tomado como exemplo o Relatório referente ao ano de 1890, apresentado à Assembléia Geral dos Acionistas em 12 de fevereiro de 1891.

Introdução, Escrituração, Letras e Hipotecas, Crédito Agrícola, Emissão Bancária, Dividendo, Aumento do Capital, Auxílios à Lavoura, Agência Agrícola em Sergipe, Fiscal dos Auxílios à Lavoura e da Emissão, Apólices Gerais, Apólices do Estado, Debentures, Hipotecas, Transferência de Ações, Lucros, Fundo de Reserva, Eleição, Conclusão.

(1) Azevêdo, Thales de e Lins, Edilberto Quintela Vieira, *História do Banco da Bahia* (1858-1958), Rio de Janeiro, Livraria José Olympio Ed., 1969.

Além desses itens, alguns dos quais são evidentemente circunstanciais, os relatórios trazem vários Anexos de importância: (o exemplo ainda é o de 1891):

1. Balanço Geral do Banco da Bahia em 30 de junho de 1890.
2. Lucros e perdas do Banco da Bahia no 64º semestre, fechado em 30 de junho de 1890.
3. Balanço Geral do Banco da Bahia no 65º semestre, fechado em 31 de dezembro 1890.
4. Lucros e perdas do Banco da Bahia no 65º semestre, fechado em 31 de dezembro 1890.
5. Tabela das letras vencidas em andamento judicial, durante o ano de 1890, que figuram na conta de Letras Ajuizadas.
6. Tabela do movimento da caixa, durante o ano de 1890.
7. Tabela do movimento da conta de fundo de reserva, durante o ano de 1890.
8. Tabela do movimento da Conta de Obrigações a prazo fixo, cujos juros variaram de 4 a 6% de janeiro a dezembro de 1890.
9. Tabela do movimento da Conta Corrente de Crédito, garantida de janeiro a dezembro de 1890.
10. Tabela da Conta de letras a receber, de janeiro a dezembro de 1890.
11. Tabela das letras descontadas e espécies que as garante, em 31 de dezembro de 1890.
12. Tabela do movimento de emissão sob base de apólices gerais, de janeiro a dezembro de 1890.
13. Tabela dos títulos que garantem a emissão, sob base de apólices gerais, valor nominal, valor de garantia, etc.

As variações formais e, mesmo as de conteúdo (visto que vários itens, como *emissões*, por exemplo, desaparecem com o desaparecimento da função emissora — das casas bancárias) são frequentes mas, basicamente nada de novo é acrescentado até o Relatório de 1945, que introduz um novo *item*: “O Banco da Bahia e a Conjuntura Econômica” que, em 1946 passa a ser desdobrado em dois *itens*: “A Situação Econômica Bahiana” e “O Banco da Bahia e a Situação Econômica” para, progressivamente, tomar o caráter de uma busca de análise de conjunto da situação econômica regional, abordando uma grande variedade de temas. Se nos dois anos referidos este material é ainda sumário (página e meia em 1945, cerca de três páginas em 1951, já se trata de 12 páginas subdivididas entre os seguintes títulos:

Recuperação Econômica da Bahia	p. 10
Justa Medida entre o otimismo o pessimismo	p. 13
O Petróleo baiano — o gaz de Aratu e Itaparica	p. 17
Expansão Econômica e Planejamento	p. 19
Possibilidades Industriais e seu planejamento	p. 20
Movimento Comerciário e Bancário	p. 22

o que representa um material qualitativo, de análise não somente da vida da instituição, mas de toda mentalidade de uma classe social, de valôr inestimável.

IV. — Documentação seriada da Associação Comercial da Bahia

A documentação encontrada na Associação Comercial da Bahia apresenta bastante interesse, na medida em que permite a elaboração de séries várias e de importância, mas sempre de significado limitado por se tratar de informações — de segunda mão. Dentre todo o material existente, dois tipos de publicação merecem atenção especial: os Boletins e os Relatórios.

Os Boletins da Associação Comercial da Bahia tiveram sua publicação iniciada em 1908 e constituem informações de dois níveis. Por um lado, material qualitativo, destinado a atender às necessidades dos associados, sempre tratando de assuntos de interesse imediato e, por outro lado, de material quantitativo, que se apresenta sob a forma de tabelas, de frequência mensal. A publicação de séries estatísticas vai até 1942, quando é suspensa. Com pequenas variações, encontramos os seguintes tipos de informação:

1. Movimento do Porto: entrada e saída de embarcações de longo curso e cabotagem, com a especificação do tipo de embarcação, sem outros detalhes.

2. Dados sobre movimento bancário, a partir das informações fornecidas pelos estabelecimentos bancários que operavam em Salvador.

3. Cotações da praça da Bahia, com as máximas e mínimas dos principais gêneros.

4. Pauta quinzenal dos valores das mercadorias de produção e manufatura — dos Estado da Bahia (muito lacunada).

5. Importação de cabotagem, trazendo indicação de procedência e volume, sem a indicação de valor das mercadorias.

6. Importação de longo curso, trazendo indicação de procedência e volume, sem a indicação de valor.

7. Exportação de cabotagem, com indicação de destino e volume, sem a indicação de valor.

8. Mapa demonstrativo da exportação de longo curso (exterior), com indicação de destino, volume e preço global por mercadoria.

9. Informações sobre cotações de outras praças, basicamente de produtos primários, sendo o único item a apresentar indicação de fonte, que é o Serviço de Informações do Ministério da Agricultura.

Quanto aos Relatórios, documentos apresentados pela diretoria da Associação à Assembléia Geral ordinária, traz dados estatísticos esparsos até a data de publicação inicial do Boletim quando, então passou-se a anexar aos Relatórios os totais anuais das tabelas mensais publicadas nestes.

Além deste material, apresenta interesse, ainda, a parte do Boletim que informa à praça de Salvador das empresas que encerraram suas atividades, se bem que a única indicação a respeito das mesmas se resume no caráter jurídico das ditas empresas.

V. — Relatórios das diversas Secretarias estaduais

Pouquíssimos relatórios dos órgãos das repartições estaduais encontram-se no Arquivo Público da Bahia. Para o período que nos interessa encontramos apenas as seguintes séries:

1. *Secretaria de Agricultura, Viação, Indústrias e Obras Públicas*. 14 relatórios no período 1896-1897 a 1935.

2. *Secretaria da Fazenda*. Relatórios 1928-1930, 1931, 1933, 1935, 1936, 1937, 1940, 1947, 1948, 1950.

Tesouraria Provincial. Relatórios: 1855, 1856, 1858, 1882, 1884, 1888.

Tesouraria Estadual. Relatórios: 1891, 1892, 1894, 1895, 1897, 1898, 1900, 1897-1901, 1905.

Evidentemente, existem no acervo do Arquivo Público da Bahia relatórios manuscritos provenientes das diversas Secretarias. Porém, essa documentação ainda está sem classificação e se desconhece por inteiro o período abrangido por ela.

B. — FONTES MANUSCRITAS

Nesta secção vão ser apresentadas 3 grandes coleções de documentos manuscritos compostas por:

I. — Documentação Alfandegária;

II. — Livros dos Impostos Indústrias e Profissões;

III. — Livros de Notas e Escrituras.

Dessas 3 coleções podem ser extraídas variáveis econômicas que permitem o estudo sectorial da economia baiana. Todavia trata-se de séries bastante lacunárias como teremos a possibilidade de verificar.

I. — O Material da Alfândega

Esta documentação está localizada no Arquivo Público do Estado e pode ser dividida em dois grupos.

O primeiro desses grupos é constituído pelos documentos referentes ao período 1790 a 1840 e é composto por uma série bastante limitada de volumes que nos informam sobre os seguintes assuntos:

a) Entradas e Saídas de Navios do Porto de Salvador (1790-1832). Trata-se de livros de registros de termos de entrada e saída de navios que oferecem os seguintes dados: nome da embarcação, nome do mestre, data da entrada ou da saída (dia, mês e ano), carga (discriminada). Entretanto esta série é bastante lacunar, pois do período de 42 anos só foram encontrados alguns volumes.

b) Lançamento dos Despachos de Direito da Mesa da Estiva — Documento em que se descreve a mercadoria, seu valor e os direitos de importação que lhe serão cobrados. Só foi encontrado um volume, referente ao ano de 1826 a 1827.

c) Mercadorias Despachadas por Esta Mesa — É um livro da Mesa de Inspeção da Bahia em que se registram as mercadorias despachadas por esta Mesa. — Traz como dados complementares o nome do navio pelo qual se fez o despacho das mercadorias como também o nome do proprietário. Este livro de Registros cobre o período 1806-1821.

d) Despachos de Mercadorias de Sêlo. Foi encontrado um único exemplar que porta a data de 1831. Trata-se também de um livro de registro de mercadorias entradas pelo porto de Salvador e que pagam imposto de sêlo. Este registro nos informa sobre o nome do proprietário, lugar de procedência do navio, nome do navio, tipo de mercadorias trazidas, marca do proprietário, data da entrada do navio. Vale assinalar aqui que o estudo do referido volume permitiu que se verificasse que a maioria dos comerciantes arrolados como dono — das mercadorias são de nacionalidade estrangeira.

O número limitado de volumes encontrados para essa primeira parte do século XIX nos leva a crer que será praticamente impossível, a partir da documentação existente na Bahia, conhecer o volume de importações e exportações naquele período.

O segundo desses grupos é composto por seis tipos de documentos referentes ao período 1850 a 1900.

a) Documentos referentes à Importação de mercadorias pelo porto de Salvador — Sob este título encontramos cinco tipos de documentos que não apenas se complementam como também podem se substituir uns aos outros. Abrangem um período de 1850 a 1920 e são: Receitas de Importação (1880-1912), Despachos de Consumo de Importação (1850-1910), Manifestos de Importação (1850-1930), Registros de Despachos de Importação (1900-1930), Auxiliar de Receita e Importação (1875-1890). De maneira geral esses documentos nos informam sobre a quantidade e qualidade das mercadorias importadas, seu proprietário, sua data de descarga, seu lugar de depósito, sua procedência e os impostos a serem pagos sobre elas.

b) Documentos referentes à exportação e re-exportação de mercadorias do porto de Salvador — Sob essa rubrica classificamos os seguintes tipos de documentos: Livros de Exportação por Grande Cabotagem (1880-1930), Registro de Despacho de Exportação cujas Mercadorias ou Volumes não foram embarcados na sua totalidade (só foram encontrados alguns volumes referentes à década de 1880), Livros de Termos de Re-exportação e Trânsito (1870-1909).

Essa documentação nos informa sobre as quantidades, qualidades e valores das mercadorias exportadas, a casa exportadora, o tipo (armação) de navio em que as mercadorias são embarcadas, a data de saída e o porto ao qual se destinam.

c) Documentos referentes ao registro nos Trapiches e Armazens de mercadorias do porto de Salvador — Sob esta denominação colocamos três tipos de documentos, os quais se referem à entrada e saída nos trapiches, e posteriormente, a partir do final do século XIX, armazens do porto do Salvador, das principais mercadorias de exportação baianas.

O primeiro tipo desses documentos ferere-se à entrada e saída de açúcar nos depósitos portuários (1856-1911).

O segundo tipo é constituído pelos livros referentes a entrada e saída do fumo (1861-1905). Finalmente o terceiro tipo é constituído pelos livros de termos de depósitos de mercadorias nos trapiches e por livros de termos de responsabilidade (1880-1900).

d) Documentos referentes à Entrada e Saída de Navios — Sob essa denominação distinguimos também três grandes classes de documentos.

Na primeira classe encontram-se os livros de Termos das Entradas e Saídas de Navios de Cabotagem (1858-1920). Nesses documentos encontramos os seguintes dados: tipo e nome do navio, sua nacionalidade, data de entrada, procedência e escalas anteriores, nome do comandante, proprietário e consignatário, lotação, número de oficiais e demais membros da tripulação, lotação, número de dias de viagem, qualidade de carga, próxima escala e data de saída.

Na segunda classe estão os livros de Termos de Entrada de Navios de Longo Curso (1860-1920). Neles estão exatamente as mesmas informações fornecidas pelos livros citados acima.

A terceira classe é composto por uma variedade de livros que todavia não podem individualmente constituir séries cronológicas independentes por serem pouco numerosos. Esses livros são: Livro de Diversos Impostos a que Estão Sujeitos os Vapores Entrados Neste Porto (1882-1886), Relação das Embarcações Entradas no Porto do Salvador (1860-1965), Protocolo da Guarda-Moria de Salvador (1884-1885).

e) Mapas Estatísticos da Alfândega da Bahia — Encontramos aqui dois tipos de documentos: os "Mapas Estatísticos" que abrangem todo o movimento financeiro da Alfândega da Bahia e os Mapas de Importação e Exportação que se referem apenas a dados dessas duas rubricas. A coleção desses mapas cobre o período 1863-1889.

f) Diversos — Sob esse título classificamos volumes avulsos cujo conteúdo não se referindo às variáveis de importação e exportação, não poderia completar a documentação já citada. Por outro lado esses documentos, devido à variedade dos assuntos abordados, não poderiam constituir uma nova série. Dentre eles temos: Livro do Porteiro (1877-1878), Receita Municipal de Importação (1889-1894), Registro de Descargas Extraordinárias (1864-1865), Imposto de Consumo (1906), Livro de Despacho (1879-1880), Empréstimos do Cofre de Órfãos da Coletoria de Mata de São João, etc.

Todo o material referido encontrava-se nos Arquivos da Alfândega de Salvador até o ano passado, quando este arquivo foi reorganizado. Parte dos documentos seguiram para o Rio de Janeiro onde seriam distribuídos entre o Arquivo do Ministério da Fazenda, o Arquivo Nacional e Biblioteca Nacional segundo informações. Do restante, grande parte foi incinerada sem que se houvesse levado em consideração critérios seletivos.

Chegando ao prédio da Alfândega apenas nos dois últimos dias concedidos para a revista do material, não nos foi possível programar uma sistematização de coleta. Assim, procuramos transferir para o Arquivo Público Estadual o que sobrava daquela documentação. O que, talvez, explique as lacunas cronológicas citadas.

Vale ainda lembrar que as datas-limite apresentadas são aproximadas pois a documentação ainda não está classificada, só se podendo estabelecer uma avaliação sumária quanto à cronologia.

Esperamos que tal documentação possa servir para complementar os dados encontrados nas Falas Presidenciais e nos Jornais.

II. — Documentação seriada para o estudo do crescimento dos setores industrial e comercial de Salvador : Impôsto de Indústrias e Profissões

Esta documentação está localizada no Arquivo Público do Estado, e é formada por cerca de 200 volumes, abrangendo o período de 1885 a 1934. O material referente ao período posterior está localizado, em parte, no Arquivo do Tesouro do Estado (apresentando lacunas) e, de 1955 até o advento do Impôsto de Circulação de Mercadorias (ICM), no Arquivo da Secretaria de Finanças da Prefeitura de Salvador.

A utilização da série fiscal em questão apresenta grandes dificuldades. Em primeiro lugar, a legislação varia enormemente e, antes de partir para qualquer coleta, é necessário que se tenha o domínio completo dêste material, inclusive porque a elaboração do material de coleta irá variar conforme as variáveis contidas no documento, o que depende da legislação. A partir de 1869, vamos encontrar alterações significativas em 1874, 1888, 1898, 1904 e, durante o período republicano, muito mais frequentes. Esta variação da legislação produz alterações sensíveis no valor informativo do documento, mas mais grave do que isso é o fato de que, em alguns casos, as séries não refletem absolutamente o retrato, por exemplo, da indústria de Salvador, na medida em que determinados setores (e geralmente os mais importantes, visto que os mais modernos e dinâmicos) estão isentos de impostos, por medida do Executivo. Dessa forma, as principais indústrias têxteis da Capital, exatamente aquelas que mobilizavam maiores capitais e exigiam maiores investimentos, não estão arrolados, na medida em que ou eram isentas de impostos e taxas ou burlavam o fisco, o que representa outra limitação da documentação.

Vale lembrar que, desde o surgimento do impôsto em questão, que no Brasil data de 1801 (Carta Régia de 18.III.) relativo ao uso das carruagens e seges que cada um tivesse em uso e, posteriormente ampliado (1812(até o período atual, a grande limitação para o uso efetivo da documentação está na questão das isenções, motivadas por razões várias, conforme se pode vêr pelo enunciado do Diploma especial do Príncipe Regente o qual, considerando que a maior parte das canôas e outras embarcações utilizadas na pescaria pertenciam a pessoas que não tinham condições de pagar o impôsto, concedia isenção à ditas "jangadas e quaisquer embarcações destinadas à pescaria".

Mas se um levantamento minucioso da legislação pode superar as limitações causadas pela isenção, um outro fator apresenta maiores dificuldades, que é a insuficiência crônica da máquina arrecadadora e a sonegação parcial ou total. Dessa forma, a documentação é interessante como fornecedora de indicações de tendências gerais, mas nunca poderá permitir uma quantificação rigorosa, apesar de ser, para o período, a fonte praticamente exclusiva.

III. — Livros de Notas e Escrituras

Essa importante coleção de documentos notariais constitui-se talvez, na série mais rica de documentos possuídos pelo Arquivo Público do Estado. Com efeito, essa documentação inicia-se em 1664 e termina em 1914. São aproximadamente 1100 volumes provenientes dos diversos tabelionatos que existiram na Bahia desde o século XVII. O conteúdo desses Livros de Notas e Escrituras é precioso pois permite que sejam constituídas certas séries de variáveis referentes tanto à história econômica como também à social. Esse tipo de documentação seria dificilmente alcançado sem a existência dos livros notariais.

Eis alguns tipos de variáveis que podem ser extraídas :

Das Escrituras de Venda e Compra de propriedades imobiliárias urbanas — ou agrícolas podemos ter um conhecimento bastante preciso sobre o volume e o valor das transações operadas durante um ou mais anos.

Das Escrituras de Débito, Obrigação e Hipoteca podemos extrair informações sôbre o gráu de endividamento de certos meios sociais, como também do período em que isso ocorre.

Das Escrituras de Arrendamento que não abrangem sômente aluguéis de imóveis urbanos (casas residenciais, comerciais, etc.) mas também aluguéis de propriedades rurais como roças, fazendas e engenhos de açúcar, podemos conhecer além dos níveis de preços em que se estabelecem as locações, em que circunstâncias as mesmas ocorrem.

Das Escrituras de Doação, Seção, Transferência e Quitação de Bens, além de conhecermos em que condições isto acontece, podemos saber em que meios sociais êsse tipo de ação ocorre com maior frequência.

Pelas Escrituras de Perfilhação e Reconhecimento; de Reconhecimento de Filiação, Instituição, Successão e de Dote ou Desistência, visualizamos com bastante precisão a estrutura familiar da sociedade baiana.

Finalmente as Escrituras de Venda, Paga e Quitação de Escravo como também as Cartas de Alforria se constituem em raros e valiosos documentos para o conhecimento da estrutura escravagista da época.

Pouco utilizada até agora, essa documentação mereceria por parte dos estudiosos uma atenção maior.

* * *

Feita a apresentação numária da documentação relacionada, parece-nos curial chamar a atenção para uma lacuna de extrema importância; a documentação (impressa e manuscrita) para o estudo da demografia histórica regional. Esse campo de estudos está sendo coberto, na Bahia, pelo professor Johildo Lopes de Athayde, da Faculdade de Filosofia da Universidade Federal da Bahia, que está utilizando, para seus estudos, os Registros Paroquiais. Vale a pena lembrar, de qualquer forma, a existência de outras fontes documentais como, por exemplo, as listas nominais do registro eleitoral, material depositado no Arquivo Público do Estado, ainda inédito.

A guisa de conclusão, se é que se pode falar de conclusão num relato dessa natureza, algumas observações fazem-se úteis.

Em primeiro lugar, é patente o caráter repetitivo das variáveis econômicas que podem ser extraídas das fontes apresentadas, as quais fornecem, frequentemente, informações contraditórias, que colocam problemas de resolução praticamente impossível. Isso ocorre, inclusive, porque as fontes (no caso as impressas), geralmente não trazem indicação da origem das suas informações.

Em segundo lugar, e isso torna bastante mais difícil uma programação de atividades historiográficas, verifica-se a ausência quase total de séries relativas ao aspecto fundamental da vida econômica: a produção. Também faltam informações sôbre estrutura fundiária, regime de propriedade, formas de remuneração do trabalho (relações de trabalho) e séries fiscais que cubram períodos significativos para um estudo de longa duração.

A falta de informações acêrca da vida econômica regional, naquilo que lhe é fundamental, resulta, no nosso entender, em dificuldades absolutas para a utilização da metodologia e técnicas propostas pela escola quantitativista. O que se coloca, de imediato, para o historiador bahiano, é a tentativa de ordenação das evidências empíricas existentes, as quais, pela sua própria natureza, impõem o recurso a uma história seriada. Para superar o nível do empirismo abstrato, torna-se, evidentemente, necessária a utilização plena e correta do material qualitativo, cuja apresentação foge aos limites dêsse relato.

INTERVENTIONS

M. Kellenbenz. — Pergunto se, antes da data indicata (1833), não existiam periódicos na Bahia ou se os mesmos não foram conservados.

M. Jancso. — Efetivamente, existem publicações bem anteriores a essa data. A primeira publicação periódica, como se sabe, na Bahia, data de 1811, « A Idade de Ouro do Brasil ». Em nossa comunicação, colocamos apenas os jornais que se apresentam conservados em séries. Quanto às publicações anteriores, pode-se verificar num catálogo intitulado « Anais da Imprensa na Bahia ».

M^{lle} Westphalen. — I) A título de contribuição, lembraria as fontes impressas que constituem os « Quadros de Navegação e Comercio do Imperio » que podem ser encontrados na Biblioteca Nacional, na Biblioteca do Itamaraty e na Biblioteca do Real Gabinete Português de Leitura, bem como as publicações acerca do comércio e da navegação, feitas sob a direção de Ferreira Soares que podem ser encontradas na Biblioteca do I.B.G.E.

II) Acêrca das dificuldades quanto ao carácter repetitivo e por vezes contradictório das fontes, creio que a rigorosa aplicação da crítica, pelo próprio método histórico tradicional é que nos poderá dar a necessária margem de segurança.

III) Noto que entre as fontes manuscritas não foram mencionadas livros ou mapas da Mesa Consulado. Não foram encontrados ?

IV) Quanto à angustia acêrca das dificuldades e impossibilidade de estudos da produção, desejo lembrar, e mesmo Fernand Braudel já o fez, a própria Escola de Annales sofre idênticas ou semelhantes dificuldades, tanto que tem sido acusada de fazer muitas curvas de circulação porém poucas de produção.

V) Quanto à necessidade da publicação das fontes, lembro o trabalho que estamos realizando neste sentido na Universidade Federal do Paraná e o apelo que já realizamos em sessão anterior acêrca de um Projeto Nacional de Levantamento de Arquivos.

M^{me} Mattoso. — Muitas das fontes lembradas pela professora não foram citadas no nosso trabalho porque colocamos aí apenas a documentação existente na Bahia. Quanto ao problema das repetições de dados apresentado, refere-se à questão de saber se vale a pena pesquisar tôda essa documentação, sendo êsse trabalho extremamente longo. Na atual etapa de conhecimento do processo histórico, pelo menos para a Bahia, a questão é saber qual a documentação que nos pode fornecer mais rapidamente os dados que buscamos, pois uma crítica e confrontação dos diversos papéis levaria mais de 10 ou 15 anos.

M^{lle} Marcílio. — Quero levar o meu apôio ao apêlo lançado pela professora Kátia Mattoso no sentido de se processar o levantamento e catalogação das fontes para a realização dos estudos de história quantitativa. É um ponto que é crucial para o pesquisador brasileiro, e creio que se deveria fazer esforço no sentido de um trabalho conjunto, evitando-se dessa forma um trabalho excessivamente longo. As informações levantadas poderiam ser centralizadas num catálogo nacional.

A seguir gostaríamos de enfatizar o valor e a riqueza da série « *Livros de Venda, Pago e Quitação de Escravos* » conservada no Arquivo Municipal de Salvador, salva da destruição do final do século e bem conservada até hoje, e que permite, para o caso das freguezias de Salvador, estudos ricos sôbre a quantificação da população escrava local. Nos mesmos levantamos a série de uma destas freguezias para tentar um estudo sôbre o escravo, em Salvador, pesquisa que está em curso.

PERSPECTIVA DA HISTÓRIA ECONÔMICA DE MINAS GERAIS, 1889-1930

(Projeto de pesquisa)

M. Francisco IGLESIAS

Universidade Federal de Minas Gerais, Belo Horizonte

L'auteur présente un projet de recherche d'histoire économique du Minas-Gerais entre 1889 et 1930. Cette période a été peu étudiée et est pourtant capitale pour le développement du Minas. Il est possible d'atteindre, par la documentation existante, les variables économiques essentielles.

O tema que nos cabe desenvolver neste Colóquio é uma História especial sob três aspectos: não uma História do Brasil, mas a de Minas Gerais; não a de toda a vida de Minas, mas a de 1889 a 1930; não uma História Geral, mas a Econômica. A História Econômica de Minas Gerais, no período republicano, com a tentativa de quantificação.

Não apresentamos o resultado de uma pesquisa, mas projeto de trabalho a ser feito. Estudiosos da História Econômica do Brasil, temos interesse pela metodologia mais rigorosa e moderna, que é a mensuradora. Inspirados por ela, elaborámos projeto de investigação que talvez chegue a bom termo. Ele é parte do programa de pesquisas do Centro de Desenvolvimento e Planejamento Regional — CEDEPLAR —, da Universidade Federal de Minas Gerais.

I. — JUSTIFICAÇÃO DO TEMA

1. — História da área

Minas Gerais só participa de fato no processo da história do Brasil a contar do terceiro século, ou seja, do século XVIII. Antes o seu território era raramente percorrido, em algum ponto periférico, por homens do litoral que procuravam prata ou pedras preciosas. Em entradas mais profundas, achou-se o ouro na última década do século XVII, o que vai mudar toda a fisionomia local, com ocupação e organização política. O fato é conhecido em outras regiões que se desenvolvem com base na mineração. Já em 1720 — menos de 30 anos depois de revelado o ouro —, Minas é unidade político-administra-

tiva autônoma. Sua população cresce e, ao fim do século, é muito expressiva. A história da colônia portuguesa gira então em torno da unidade, que concentra as atenções do administrador, dando menor atenção a áreas tradicionais como Bahia e Pernambuco, ou Rio de Janeiro e São Paulo. Em grande parte pela mineração é que a capital muda da Bahia para o Rio, em 1763. O ouro explorado é só o que se encontra na superfície, em simples coleta, sem a penetração em mina, mais onerosa e difícil pelo fato de requerer capital e técnica. Logo decaiu a atividade, e a Capitania sofreu processo de contração, permanecendo estagnada. A economia deixa de ser mineratória para ser agrícola: de início a pecuária, logo depois a lavoura, com o realce do café. Continua populosa, influndo nos destinos da jovem nação brasileira, depois da Independência.

A historiografia mineira até hoje se preocupou bastante com o século XVIII, pela sua originalidade. A matéria, no entanto, está longe de ser esclarecida, que se trata de autores, na maior parte, sem a adequada formação. Os dados quantitativos — população e produção do ouro — conhecidos são insatisfatórios. Já a história do século XIX quase nem desperta as atenções. A do século XX está por ser feita. Minas tem importância no quadro da vida brasileira que está sem correspondência na sua bibliografia histórica. Há várias regiões mais ampla e profundamente estudadas — como Pernambuco, São Paulo, Rio Grande do Sul, talvez outras ainda.

2. — O período

Na historiografia brasileira, em geral, o período recente é pouco considerado, pelo conceito equívoco, bastante comum, de que o historiador só se ocupa do passado. Contribuiu para rever essa idéia a ciência social: conseqüentemente, no plano dos estudos históricos, impõe-se nova orientação, uma vez que a ciência social — a Economia, a Sociologia, a Antropologia, a Política — se ocupa do presente, quer esclarecer uma situação, só cuidando do passado na medida em que necessário para elucidar o presente. Com o desenvolvimento dos estudos de ciência social no Brasil, a História recebeu benefícios, aprimorando a metodologia, com possibilidade de fornecer mais elaboradas interpretações, pelo uso de modelos daquelas ciências. Passa também a ser mais interessada pela atualidade, a ter consciência nítida de que é algo vivo, tornando-se então mais lúcida das categorias de processo e dinâmica, específicas de seu campo. O universo da História não é o passado ou o presente, mas a temporalidade, que compreende um e outro.

No caso de Minas, urge superar a deficiência da bibliografia histórica dos séculos XIX e XX. Compreendendo o problema, estrutura-se projeto que trata da economia da região: escolheu-se o período que vai de 1889 a 1930 por motivos que nos parecem significativos. Assinala-se aí, antes de mais nada, profunda mudança social e política. A antiga Província do Império passa a Estado, na República. Não é a mudança de regime político, no entanto, com o abandono da monarquia, que explica o quadro, mas a substituição do trabalho escravo pelo livre. Não é o 15 de Novembro de 1889 a grande data, mas o 13 de Maio de 1888, quando o país abandona a escravidão. No plano político, assiste-se à passagem do sistema centralizado, em que as Províncias pouco contavam, pelo caráter unitário do Império, ao sistema descentralizado, em que os Estados contam muito, pela adoção do federalismo com a República, à maneira dos Estados Unidos. No plano social, com o trabalho assalariado, a configuração das classes tem modificações, superado o binômio clássico senhor — escravo por outra estrutura, em que há a burguesia agrária e a comercial e industrial, a classe média com suas várias expressões — comerciantes, funcionários, militares, padres, artesãos, profissionais liberais — e trabalhadores — o do campo e o urbano. O ex-escravo continua no mundo rural ou vem para a cidade, é a enorme reserva de mão-de-obra. A imigração cresce. Aos poucos, adquire consistência a sociedade em seus diversos grupos, ganha corpo o capitalismo.

O Brasil vive período decisivo de 1889 a 1930, que se convencionou chamar de República Velha ou primeira República. Assiste-se, no vagaroso amadurecimento, à transição do país arcaico ao moderno,

pois em 1930 se verifica um movimento político — a chamada Revolução de 30 — que é outro ponto de referência na história brasileira: consagra, em parte, as aspirações da burguesia, que sai fortalecida; os grupos médios também conseguem vitórias, com a elevação de seus níveis de participação; a legislação social vai ser incrementada, obtendo-se aos poucos o que constituía a reivindicação de sindicatos e outros órgãos de classe. O que fôra objeto de crítica e até de luta, ao longo dos primeiros decênios, é em grande parte atingido — que o nível das reivindicações era tímido, tipicamente pequeno-burguês. De qualquer modo, 1930 é virada na história do Brasil. Os marcos cronológicos 1889-1930 são, pois, perfeitamente justificáveis.

3. — Método

Pretende-se adotar o método quantitativo. Não vem ao caso expor em que consiste nem discutir a quantificação proposta por historiadores e a proposta por economistas. Queremos assinalar, apenas, que a formulação do problema pelos economistas é talvez excessivamente arrojada: assim em J. Marzewski, por exemplo, com a conceituação de que é “um método de história econômica que integra todos os fatos estudados em um sistema de contas interdependentes e que dêle tira conclusões, sob forma de agregados quantitativos, determinados, inteira e unicamente, pelos dados do sistema” (*Introduction à l'Histoire Quantitative*, Genève, Droz, 1965, p. 15). Arrojada e raramente exequível, pelo número de variáveis que requer sejam estabelecidas: quarenta e seis (p. 58). Tanto é difícil que a obra que vem realizando o grupo sob a direção dêse economista-historiador talvez não coincida com a modêlo que prega, julgamento que só poderá ser feito quando concluída a publicação que vem fazendo o Institut de Science Economique Appliquée, de Paris, da *Histoire Quantitative de l'Economie Française*. Temos dúvida se consiga obter resultado completo, com a verificação de tôdas as variáveis, de modo a integrar os fatos “em um sistema de contas interdependentes”, em verdadeira contabilidade nacional. As conclusões das partes conhecidas, de Toutain e Markovitch, são provisórias. De qualquer forma, o que se obtém aí é admirável e permite visão mais enriquecedora que a da historiografia tradicional. A suspeita que o trabalho do economista-historiador desperta no historiador mais estrito, que recusa o método que apela para artifícios técnicos para a construção de modelos, às vêzes abstratos, que suprem a falta de documentos, com interpolações, extrapolações, números índices para séries coerentes, é suspeita que tem de ser superada, pois êsse trabalho é válido e vai representar muito no quadro da historiografia.

A História Econômica é necessariamente mensuradora, quantificadora. Decorre da sua própria natureza a característica, que justifica metodologia sempre aprimorada. Talvez ainda se possa chegar ao objetivo proposto por Marzewski, que deve ser visto como ideal: por ora, no entanto, tem-se que ficar com ambição menos audaciosa. O cuidado em fazer uma História cada vez mais objetiva, fundada em números que permitam visão menos impressionista que a tradicional, é o que anima os estudiosos, entre os quais nos inscrevemos.

II. — FONTES DE ESTUDO

A historiografia mineira do período republicano é insignificante, quase nula. Os títulos são reduzidos e de qualidade poucas vêzes boa. Versam em geral matéria política, raramente cuidando de temas econômicos. Nesses poucos, a preocupação com números é ausente, aparecendo alguma referência apenas a título de ilustração. O conhecimento dessa bibliografia é fácil, pelo seu vulto mínimo: em pouco tempo o estudioso pode ficar senhor de quanto se escreveu. Acontece que o grau de informação que se tem, no caso, é igualmente pequeno e insatisfatório. É necessário o estudo das fontes primárias para a elabora-

ção das obras requeridas. Já aí o trabalho cresce consideravelmente, uma vez que as fontes são abundantes. Impõe-se, de início, o seu levantamento. Como estão perdidas em documentação oficial e particular, urge sejam descobertas e relacionadas, para fixação do que deve ser visto relativamente a cada aspecto da realidade econômica. A tarefa nem sempre é fácil, pela deficiência dos Arquivos e falta de obras que sejam guias de consulta.

A documentação mais importante é também a mais encontrável: a oficial. Como se trata de período em que Minas já tinha certo desenvolvimento, sua máquina administrativa estava em parte aparelhada. Anualmente, as várias autoridades apresentavam relatórios, quase sempre impressos. Os setores da administração relacionavam quanto haviam feito e davam sugestões sobre o que se devia fazer. Havia Departamentos e Serviços, subordinados às Secretarias, por sua vez subordinadas ao presidente do Estado. Para o tipo de História que nos interessa, contam sobretudo as Secretarias das Finanças e da Agricultura. Elas se dividiam em Serviços, como os de Terras e Colonização, de Viação e Obras Públicas. Os responsáveis pelos setores apresentavam relatórios ao Secretário e êsse ao Presidente do Estado. Encontra-se aí abundante material informativo sobre quanto nos interessa, muitas vezes com muitos números, dados objetivos, de modo que o historiador tem nessas fontes vasto repertório. Os presidentes, por sua vez, procuravam visão de conjunto, nas Mensagens que todo ano dirigiam ao Legislativo, dando conta do quadro em seus diversos aspectos. Também aí há apreciável objetividade nas informações. É claro que os diversos relatórios podem ser discutidos, que o administrador tenta sempre apresentar a realidade nos elementos mais favoráveis, sendo mesmo possível que a distorça, para mais valorizar o próprio trabalho. Do confronto de relatórios de diferentes autoridades e apresentados sucessivamente é possível corrigir o que é fruto de fantasia ou erro.

Outra fonte são os Anais do Legislativo: a Câmara dos Deputados e o Senado Estadual tratam de tudo, discutindo a economia como os outros aspectos de Minas. Pode-se fixar aí a ideologia da época, como é possível obter, sobretudo, em discursos que debatem o orçamento, a política econômica e a política financeira e mais muita informação.

As fontes oficiais do Estado devem ser vistas conjugadamente com as do plano federal: os relatórios dos Ministros, bem como os debates do Congresso Nacional, podem complementar, ampliando ou corrigindo, o que se obtém no nível dos Estados, além de fornecer elementos sobre todo o país, de modo a permitir paralelos e correlações.

Seria o caso de lembrar ainda as fontes municipais. São já bem mais difíceis, uma vez que mais numerosas e raramente impressas, existentes ao longo de todo o Estado, de modo que a pesquisa é árdua.

Todos os impressos oficiais, ou mesmo os relatórios manuscritos, encontram-se no Arquivo Público Mineiro, ou nas Secretarias de Estado — aí, porém, com faltas. Também o referente ao Poder Legislativo está no Arquivo, não existindo completo na Assembléia Legislativa, pelas mudanças de Ouro Preto para Belo Horizonte e pelas mudanças de prédio, além da falta de rigor, que permitia empréstimos, com os habituais resultados desastrosos. Sem falar em um incêndio que destruiu grande parte do patrimônio. Encontram-se ainda, em menor escala, em certas coleções particulares ou na Biblioteca Pública do Estado. Acontece, porém, que falta organização ao Arquivo Público, que não dispõe de índices ou fichários, sem o mínimo de racionalidade que essas instituições apresentam em centros adiantados.

Outra fonte de valor é a de entidades particulares — Associações de classe, empresários. Há pouco do gênero, no entanto. Se algumas grandes empresas — a Companhia Siderúrgica Belgo-Mineira, minas de ouro exploradas por ingleses ou brasileiros, certas fábricas de tecidos, outras ainda — possuem relatórios e arquivos, estão mal arranjados ou sem qualquer arranjo, sem falar no muito que se perdeu definitivamente. Demais, sua consulta nem sempre é fácil, que existe o temor, por parte de seus proprietários, da ação do Fisco ou da Polícia. O certo é que o empresário é ainda tímido, cheio de defesas, gerindo seus negócios em padrões rotineiros, como coisa pessoal e doméstica. Se a observação procede mesmo para o empresário de 1971, imagina-se facilmente o que seria no período já longínquo de 1889 a 1930.

A imprensa fornece ampla informação. A leitura de jornais e revistas permite conhecer o ambiente

e dá números objetivos muitas vezes. Variedade interessante de imprensa então é constituída pelos almanaques que tratam de tudo, misturando economia e curiosidades. Sua consulta pode ser compensadora.

Lugar de relêvo, nas fontes de estudo, merecem as publicações dos Serviços de Estatísticas. Em Minas, já no século XVIII se fazem levantamentos, por ordem superior, como o de 1776. Durante o Império, a Província também os realizou, como se vê em 1825, 35 e outros anos. Preocupam-se, porém, sobretudo com a população, embora por vezes aspectos econômicos sejam objeto de questionário, como se vê no estatístico-corográfico do governo, de 1825. Estatísticas de produção aparecem em relatórios de Presidentes de Província, sem que fôssem objeto de censo especial. Censos mais significativos são feitos pelo governo geral do Império, em 1872. Depois, é o governo da República que se incumba da tarefa, que realiza em 1890, em 1900 e 1920. Em 1907, amplo inquérito é feito, pelo Centro Industrial do Brasil, publicado em livro: *O Brasil, suas riquezas naturais, suas indústrias*. Nesses recenseamentos, notadamente nos de 1907 e 20, há informação abundante sobre a produção, em estatísticas feitas com critério. Eles permitem panorama da vida econômica.

Paralelamente aos esforços do governo federal, assinalem-se os do Estado de Minas. Questionário minucioso dirigido às municipalidades é feito em 1890, por Xavier da Veiga, a fim de escrever uma Corografia mineira. O novo governo cogita de organizar serviço autônomo de estatística. Assim, o decreto nº 10, de 21 de janeiro de 1890, cria a Diretoria de Estatística do Estado de Minas Gerais, que funcionou irregularmente, apesar de bem planejada. Uma de suas Comissões passa a ser, em 1891, a de Exploração Geográfica do Estado, iniciando o levantamento da Carta Geral, mas é suprimida em Outubro de 1898. O plano minucioso não tinha execução. Em 1901 há novo regulamento para o serviço de estatística, que é atribuído ao Arquivo Público Mineiro, parte da Secretaria do Interior, que, junto com a Secção de Estatística, forma a Diretoria do Arquivo e Estatística do Estado. Na verdade, pouco se obtém, e os trabalhos continuam a cargo de várias Secretarias, sem coordenação. Apesar de tudo, tarefas notáveis foram executadas, como o inquérito da Secção de Estatística da Secretaria da Agricultura, de 1916.

Pela realização do censo nacional de 1920, multiplicam-se os serviços especiais do que vai resultar de novo a idéia de estatística geral de Minas, sob a coordenação de M. A. Teixeira de Freitas. Ao mesmo tempo, restabelece-se a Comissão Geográfica e Geológica, em 1921, dirigida por Álvaro de Silveira. Os trabalhos se desdobram, para edição comemorativa do centenário da Independência e encaminhamento da nova divisão administrativa do Estado. Publica-se em 1921 o primeiro número do *Anuário Estatístico de Minas Gerais*: em quatro volumes, o terceiro dos quais dedicado à Economia — alentado, em sete grupos de quadros: agricultura e pecuária, indústria, vias de comunicação, meios de transporte, propriedade imóvel, comércio, crédito e previdência. Dos trabalhos da Comissão Mineira do Centenário sai o Serviço de Estatística Geral do Estado de Minas Gerais, com autonomia administrativa, em 1923, cuja regulamentação data de Agosto de 1926. Muitas publicações realizou, que atestam a operosidade do Serviço, fontes valiosas para levantamentos numéricos — não só nos anos da década de vinte, como de outros, que elas apresentam frequentemente sinopses retrospectivas.

Há aspectos da vida econômica que não podem ser esclarecidos com o simples uso de fontes oficiais. Tal é o caso dos salários e preços, por exemplo. Quanto aos salários, o do trabalhador agrícola é difícil, que o comum era a falta de pagamento em moeda, mas por formas indiretas, como fornecimento de gêneros e casa, direito a uma parte da produção — a meia, a terça, por exemplo —, pela falta de evoluída economia monetária no interior ou forma de prender o trabalhador à terra, em sistema que tem alguns traços da servidão medieval (a idéia de que é algo como feudalismo, no entanto, é falsa e tem de ser evitada). Ainda aí, por vezes, fontes oficiais são úteis, por pesquisas feitas por determinados serviços: como exemplo, a Circular de 17 de Setembro de 1892 aos vários municípios, com dez questões, a segunda sobre salários. As respostas constituem fonte informativa de valor. O salário em empresas maiores já é possível conhecer, implicando em tarefa de pesquisa minuciosa. Quanto aos preços, tem-se a informação dada pela imprensa, ocasionalmente, ou em discursos de parlamentares. O sistema de

maior rigor é a obtenção do livro de contas de alguma instituição — colégio, hospital —, em que se registram as compras das utilidades, com o movimento do almoxarifado, de modo que se pode obter uma série de produtos com seus respectivos preços. Tem-se aí material inestimável não só para a História Econômica, mas para a Social e Política.

Como se vê, as fontes de estudo são amplas e dispersas. Cada tipo de problema tem seu material específico, que requer técnica especial de elaboração. As fontes para a história econômica são muitas e até rebarbativas. O estudioso tem que dispor de sensibilidade, preparo adequado e paciência infinita, que o material é vasto e está em toda parte. Em historiografias amadurecidas conta, além de livros que estudam problemas de seu interesse e de publicações de estatística feitas por administração superior, com a ajuda de perfeita organização dos Arquivos e com as chamadas obras de referência — guias, repertórios, índices —, realidades que inexistem em Minas, como no Brasil. Cumpre, pois, partir praticamente do ponto inicial.

III. — MINAS, 1889 A 1930

Em 1889 o Estado de Minas tem, em linhas gerais, a superfície de hoje — cerca de 590.000 km². Apenas alguns insignificantes acertos se fizeram em suas fronteiras, de modo que a unidade não sofreu mudanças na configuração do território. Já a população cresceu muito.

A produção econômica é eminentemente agrícola, com predomínio da lavoura sobre a pecuária. A elaboração de matéria prima, no esforço industrial, é pequena. Faz-se em unidades de pouco vulto, que empregam restrita mão-de-obra, com rudimentar tecnologia. São centenas os estabelecimentos têxteis, os de produção de alimentos, utilidades e até as forjas e usinas que preparam o ferro ou outros meios que preparam o ouro e mais riquezas minerais, com poucos empreendimentos de vulto, que anunciam a indústria pesada. A imigração é mínima.

Se o cuidado fôsse a regionalização da unidade, teríamos as zonas da Mata e o sul com boa agricultura, com a lavoura do café e a pecuária de corte e leite; o Triângulo ainda pouco desenvolvido. O Centro, com mais concentração populacional, é também o núcleo de mais produtos de indústria. A atividade mineratória é sobretudo aí que se encontra. Já o Norte, o Nordeste e o Noroeste, o Vale do Rio Doce, apresentam menos intensidade de desenvolvimento que as outras áreas, como população ou processo produtivo. Ao longo dos quarenta anos, a fisionomia se altera um pouco, mas conserva os traços essenciais, pelo que se sabe dos estudos de caracterização geral. Houve algumas alterações, contudo, que devem ser assinaladas. O Triângulo, por exemplo, tem peso bem maior em 1930 que em 1890. A importância relativa do Centro também aumentou, enquanto as demais zonas mantiveram certa estabilidade. Aparecem alguns pólos de desenvolvimento que deslocam os eixos vitais da economia. Não obstante o ritmo vagaroso de mudança dos primeiros decênios do século, há alterações a serem consignadas.

Para superar o quadro de caracterização geral assim feita, típico de uma historiografia pouco objetiva, quase impressionista, impõe-se a análise dos pormenores que constituem a teia econômica no seu todo. Essa a tarefa que se deve realizar e inspira a anunciada pesquisa.

1. — Agricultura

Ao longo do período estudado, a economia de Minas é “essencialmente agrícola”, de acordo com o rótulo convencional. Região que se devassou com base na busca de pedras e metais preciosos, quando

a atividade mineratória decaiu — o que se verificou logo, talvez ainda na primeira metade do século XVIII —, a economia sofreu processo de contração. A área conhecera desenvolvimento na primeira metade do século, teve nível de vida superior ao resto do país, para logo estagnar-se. A saída foi a agricultura: a de subsistência, para manutenção das populações, que era difícil desenvolver-se atividade nos moldes litorâneos, para exportação, pela distância e falta de transportes, que encareceriam o produto. Aos poucos, porém, a agricultura lança raiz, sobretudo no Sul e na Mata, áreas que são ocupadas no movimento de fuga do centro para a periferia, em vazios deixados pelo minerador. São faixas que se revelam magníficas e desenvolvem agricultura de primeira ordem: em primeiro lugar a pecuária, depois a lavoura. O Sul de Minas é mesmo visto pelo viajante francês Saint-Hilaire como a melhor área de criação do Brasil. Minas exporta para os vizinhos sobretudo animais, laticínios, couros. Com o tempo, no entanto, a grande lavoura ganha expressão, e a Mata e o Sul passam a produtores de café, pela extensão da cultura ao longo do rio Paraíba. O café é a base da economia do Império, Minas aparecendo como grande fornecedor. Quando se instaura a República, o primeiro lugar já cabe a São Paulo. O pesquisador tem que considerar então a grande lavoura e a de subsistência: quanto a essa, não é fácil obter dados para cereais, legumes, frutas, pelo fato de que a produção é feita para consumo direto, sem ampla circulação de mercadoria.

Parece-nos razoável fazer a seleção de produtos. Impõem-se, então, pelas quantidades, valores e áreas cultivadas: café, milho, cana-de-açúcar, feijão, arroz, algodão, mandioca, seguidos de outros, como mamona, batata inglesa, fumo, cacau, trigo. O cálculo de frutas e verduras deve ser impossível — como se referiu, uma vez que esses artigos não tinham ainda produção comercial: cultivados em pomares, hortas, visavam ao consumo imediato, na própria casa, na fazenda ou entre vizinhos, raramente colocados ainda que em praças muito próximas. O uso amplo dessas mercadorias, em escala econômica, foi conhecido só recentemente, que antes o nível das populações era demasiado modesto, de modo que sobreviviam com pouco, em consumo sóbrio como diversificação e quantidade.

A pecuária de mais expressão é a de bovinos e suínos, pelo uso de carne de boi e de porco. A carne de porco dá a nota típica da cozinha mineira, juntamente com o feijão. O animal é criado em fazendas, em campos livres ou cercados, até estar em condições de ser abatido: em toda localidade de vulto há o matadouro. Pode também ser conduzido, vivo, a outros locais, seja dentro do Estado, seja para o Rio de Janeiro ou São Paulo, núcleos consumidores amplos e de mais alto padrão, ou onde a industrialização é mais adiantada. Minas sempre se distinguiu pelo seu leite e laticínios: tem queijo e manteiga famosos, de alto consumo local e no Rio de Janeiro e em São Paulo. Há faixas do Estado especialmente adequadas à pecuária, como o Sul. Aos poucos, o Triângulo também adquire significado, sobretudo no obtenção de gado de raça, pelo fino plantel de reprodutores: se desde o século XIX há tímidas experiências com o gado europeu, agora há a audácia da introdução de espécies da Índia: a aclimação é perfeita nos campos entre os rios Paranaíba e Grande, criando o tipo "Indubrasil", que marca um feito na história da pecuária e contribuiu para elevar de muito o valor das espécies. Lembrem-se ainda os rebanhos de equinos, asininos, ovinos e caprinos. Alguns são de mais difícil apreensão, pelo fato de que o produto se destina ao consumidor direto, quase sempre. O gado dá origem a importantes indústrias, como a do couro, generalizada em todo o território: arreios, sapatos, malas, móveis, muitos objetos.

De 1890 a 1930 assiste-se a um período de mais interesse pela lavoura que pela pecuária. As terras são empregadas principalmente para o plantio, enquanto algum tempo depois vai haver maior interesse pela criação, com o abandono do cultivo e a preferência do uso dos campos para animais.

Lembre-se, ainda, a atividade extrativa, como a que se dá pelo emprêgo de madeiras, que leva ao desflorestamento de extensas faixas. É o que se vê, por exemplo, no Centro ou no Leste, com a destruição de árvores para o carvão: é o carvão o maior fator energético da siderurgia, que começa a crescer na terceira década deste século. De madeira também são os dormentes para o leito das estradas de ferro. A lenha tem uso geral, em fornos e fogões.

Impõe-se o levantamento da produção de todos esses bens, com os respectivos valores, em séries

que devem ser completas, de modo a poder-se calcular o significado do período, de uma década, um quinquênio ou um ano.

A agricultura coloca o problema da terra. Parte é constituída por propriedades públicas, pelo fato de não haver ainda a ocupação: o Estado é que detém as terras devolutas. Cabe a seu governo conceder propriedades, à vista de solicitações particulares. Formam-se então enormes latifúndios, de todo improdutivos, por títulos de posse indevidamente concedidos. Como é óbvio, a propriedade é mais parcelada no Sul e na Mata, áreas mais povoadas, enquanto os latifúndios predominam no Norte e no Oeste, pela ocupação rarefeita. A pesquisa deve cogitar do tema, ainda inexplorado, pelo seu alcance econômico, como também pelo social e político, uma vez que aí está uma das explicações do processo histórico.

2. — Indústria

O Estado devia ser industrial, pela fatalidade do nome: Minas Gerais. Tratou-se inicialmente do ouro, que logo revelou sua pobreza. Ainda no Império as atenções se voltam para as minas de ouro: exploradas sobretudo por ingleses, deram resultados pouco animadores, até serem quase abandonadas em nossos dias. A riqueza mineral é o ferro: se sempre, desde a Colônia, foi produzido em pequenas forjas e com técnicas rudimentares, no oitocentos tentou-se produção industrial, com parco resultado, apesar de dispor de algumas usinas. No início do século XX, no entanto, o mundo tomou conhecimento da extraordinária força, no Congresso de Estocolmo, de 1908, quando a delegação brasileira anunciou o cálculo de milhões de toneladas de minério. As nações industrializadas, já temerosas do esgotamento de suas fontes, rejubilaram-se com esse imenso potencial virgem. Começa a corrida dos grandes grupos, um dos quais se sobrepõe — Itabira Iron Ore Company, anglo-americano. Já muita faixa de terra era de estrangeiro, aumentando agora o número. A pretensão do grupo principal, no entanto, foi obstada pelo governo de Minas, ainda que ajudada pelo governo da República. Farquhar não conseguiu o que queria, arrastando uma batalha de 1910 a 1930, que é um dos momentos mais vivos da história do nacionalismo no Brasil. Formaram-se também Companhias brasileiras, como a Companhia Siderúrgica Mineira, em 1917, que é afinal encampada por grupo estrangeiro — franceses, belgas e luxemburgueses; a Companhia Siderúrgica Belgo-Mineira, em 1921, primeira a estabelecer alta siderurgia no Brasil, em base técnica e econômica, em Sabará. Esse é mesmo o principal empreendimento de indústria pesada na República Velha.

O problema mineral coloca o da propriedade da terra, objeto de intermináveis disputas. É que o Brasil tinha uma tradição, vinda do governo português, de que o sub-solo é propriedade do Estado — o direito realengo. A Constituição de 1891, no entanto, imitando o modelo norte-americano, estabelece que o dono do solo é também do sub-solo — o regime de acessão —, o que gera questões sem conta. O que interessa mais à economia brasileira é a tese tradicional, de modo que a exploração é dificultada por concessões e disputas judiciais. Pela contradição entre a realidade e o estatuto legal, não se conseguiu votar o Código de Minas até 1934, quando retorna a tradição do direito realengo.

Para levantamento estatístico, a produção mineral é mais fácil que a agrícola. Importa considerar o ouro, ferro, manganês, níquel, águas minerais, cobre, chumbo, zinco, estanho, alumínio, bem como os não-metálicos, como o calcário e mármore, amianto, diamantes, pedras preciosas e semi-preciosas. Muitos minerais só tiveram exploração em período posterior ao que aqui se estuda, pelo fato de suporem processo avançado de industrialização.

A renda gerada pela atividade mineratória é pouco expressiva, como não é grande a mão-de-obra que ocupa. Há muita garimpagem ainda, de modo que a renda média dos que se empregam no setor é pequena.

O ramo industrial mais expressivo é o têxtil. É tradição que vem da Colônia, atravessa o Império e cresce com a República. Instalam-se então muitas tecelagens, de vários tipos, em diferentes cidades,

sem falar no artigo de qualidade modesta, que continua a existir, no nível do trabalho caseiro. Há uma cidade que se distingue exatamente por êsse labor na República Velha — Juiz de Fora —, que tem muitas fábricas tidas como bem aparelhadas. O levantamento da produção, que é riqueza ponderável, é possível.

Outro esforço comum é o de cerâmica, para tijolos, material de construção, vasos e inúmeros artigos. Há centenas, dispersas pelo território, sem qualquer consignaço, de modo que muitas ficam perdidas para quem pretende fazer levantamento. Há fabricas notáveis, no entanto, pelo vulto ou qualidade.

Assinalem-se ainda os estabelacimentos dedicados ao mobiliário, às roupas, produtos químicos.

Posição mais relevante têm as indústrias agrícolas, como o açúcar, aguardente, álcool, farinhas, os laticínios, os curtumes. A produção de doces e de carne sêca é generalizada e de difícil apreensão, por ser no nível doméstico ou ínfima comercializaço. As indústrias alimentícias, ao que parece, são as que empregam mais capital e pessoas, no beneficiamento de arroz, café, açúcar, no fabrico de farinhas, xarque, bebidas, biscoitos, massas, laticínios.

O estudo da elaboração da matéria prima tem que levar em conta a produção familiar, o trabalho a domicílio, o artesanato, a manufatura e a indústria — evolução que implica em mudanças de organização e tecnologia, em quantidades e valores, em comercializaço cada vez mais dilatada. São formas que coexistem ainda hoje, como no período estudado, quando a preeminência devia caber ao artesanato e à manufatura, pelo estágio em que se encontrava a economia. A produção da família e fazendas, para auto-suficiência ou consumo próximo, em forma artesanal, é de impossível captação, que não é assinalada de nenhum. Só através de artifícios discutíveis se pode chegar a um cálculo, que tem muito de precário. Se fôsse possível apreendê-la, a produção industrial teria muito mais expressão.

Tôda tentativa de levantamento do processo industrial, em suas várias formas, é legítima, pois com ela se pode obter o montante da economia em dado período. Minas aparece em posição secundária no quadro brasileiro quanto à atividade, seja no Censo industrial de 1907, seja no geral de 1920, largamente superada por São Paulo, Distrito Federal, Rio Grande do Sul e Estado do Rio de Janeiro. A participação da indústria na renda estadual, no entanto, é ponderável e justifica o esforço de sua determinação.

3. — População

O trabalho quantificador tem que dar relêvo à população, pois é relativamente a ela que tudo o mais existe: do ângulo econômico, é fator produtivo e elemento de consumo. A avaliação conveniente é tarefa que se impõe: o crescimento, de 1889 a 1930, em têrmos do Estado e suas regiões, ou mesmo dos Municípios. Importa ainda fixar o sexo e a idade, uma vez que é aí que melhor se avalia a fôrça de trabalho, com a população ativa e passiva, bem como sua distribuição pelos ramos de atividades. Além do aspecto quantitativo, deve-se ressaltar o qualitativo: o preparo para as tarefas, o nível tecnológico. É possível o cálculo do índice de alfabetizaço, bem como do grau de estudo — médio, superior, humanista ou técnico. O quadro do ensino mineiro é fraco, com número pequeno de escolas primárias: demais, como a população é rarefeita, há o problema da dispersão, que implica em dificuldades para uma rede de ensino. O número de escolas de nível médio é também mínimo, como o de escolas técnicas: desde o Império se denunciou o caráter retórico da educação brasileira, em desacôrdo com as necessidades, mas as experiências de escolas técnicas — agrícolas, engenharia, artes e ofício, em níveis superior e médio — foram precárias e a necessidade não foi atendida. Havia o preconceito bacharelesco, humanista, normal em sociedade que cresceu com a escravidão, olhando suspeito ou indigno todo esforço manual ou mecânico. É uma das componentes da mentalidade do Brasil arcaico, tradicionalista e desligado dos problemas vivos, característica que só começa a ser superada ao sôpro inovador que se institucionaliza depois de 1930 — reflexo da situação do país e do mundo, de sistema econômico em crise.

Aspecto importante do problema populacional é o de migrações: entrada de estrangeiros para os núcleos coloniais ou para as cidades, que foi constante e provocou muitas medidas administrativas, embora o número nunca fôsse ponderável, Minas atraindo menos que São Paulo ou o Sul. A Constituição de 1891, federalista, incumbia aos Estados quanto se referia à imigração. Corrente mais interessante é a de nacionais: entrada de nordestinos, goianos, fluminenses, paulistas e outros para o Estado, com as áreas preferidas por eles, ou a de mineiros para fora. Nesse fluxo, Minas perdeu mais que lucrou, mais mineiros foram para outros Estados que de outros Estados vieram para Minas.

Consigne-se o interesse do êxodo rural, da atração pelas cidades. Verifica-se, ainda que em índice modesto, o aumento da urbanização. Medir as percentagens rurais e urbanas, com suas variações, é importante, pelo que dá à compreensão da vida econômica, ou da social e política.

A medida da população — quantidade e qualidade — pode ser feita, ainda que exija muitas tarefas. Há os censos gerais, os estaduais e municipais, há as informações das autoridades em relatórios que se multiplicam: o confronto de todos eles permite se retifiquem erros eventuais. Quanto ao nível técnico, a qualidade das populações, pode-se obter a notícia em muitas fontes, de modo que o problema básico da população é relativamente esclarecido no material disponível, que só espera o esforço de elaboração do pesquisador.

4. — Transportes

Na fixação da infra-estrutura que condiciona a vida econômica, o estudo dos transportes merece realce. Há pouco sobre o sistema viário do Estado, em análises de estradas de ferro e de rodagem. Nos relatórios administrativos, notadamente nos que tratam da Viação e Obras Públicas, há informações pormenorizadas sobre a matéria, de modo que se pode fazer a reconstituição do mapa de Minas, cortado por caminhos de tido tipo.

Em 1889 já há no território mineiro 1.803 quilômetros de estradas de ferro — é o Estado que mais dispõe de ferrovias — e muitas em construção. Elas se concentram sobretudo no Sul e na Mata, para servir aos interesses do produtor de café e ligar o Centro a São Paulo e Rio de Janeiro. Há outras ferrovias ainda. Tem-se discutido sobre o traçado e as condições de seu funcionamento, bem como a inutilidade da construção de algumas. Não se traçou plano, de modo que o sistema era pouco funcional.

O conjunto de estradas de terra é obviamente mais extenso, mas apresenta condições. Só pequenos trechos aparecem com os requisitos devidos, a maioria não sendo propriamente estradas, mas simples caminhos, estreitos e maus, picadas na mata, sem qualquer preparo para veículos, que foram feitas para a passagem de animais ou pessoas.

É pequeno o número de veículos de motor. O comum é a carroça, o transporte por animal, com as conhecidas tropas que percorrem o sertão, laços entre localidades distantes, levando mercadorias, homens, notícias. A navegação fluvial, sempre tentada em trechos de alguns rios, não chegou a adquirir expressão.

5. — Energia

Outro elemento de infra-estrutura a ser considerado. Usava-se muito a força animal para tração, a humana e a da natureza, para acionar engenhos, a lenha e o carvão vegetal para forjas, usinas, siderurgia, a vela e o óleo para iluminação. Exatamente no período em estudo é que se instala a eletricidade: em 1888, inaugura-se em Juiz de Fora a primeira usina. Aos poucos, divulga-se a novidade, que vai ter fins industriais e enriquecer a fisionomia urbana. Há informações sobre a matéria nos censos, nos anuários estatísticos, nos relatórios de empresas que exploraram o fornecimento da energia.

6. — Preços e salários

É a parte mais delicada da pesquisa, pela falta de fontes. Como a economia era pouco evoluída, não alcançando em amplas faixas o estágio da circulação monetária, fica impossível o cálculo de preços e salários, uma vez que ainda havia muito de simples troca, quanto a comércio de mercadorias, ou pagamentos indiretos, sob a forma de cessão de utilidades, de casa e terra para cultivo, em troca de parte da plantação — a meia, a terça e outras. Pode-se obter, no entanto, informação apreciável: quanto ao preço, através da amostragem de certos artigos, que permite verificar oscilações e estabelecer paralelos. Pode-se obter mesmo a série de alguns anos, como valor de gênero de consumo geral, através de livro de contas de estabelecimentos como hospitais, colégios, que assinalavam compra de artigo usado na alimentação ou outras utilidades. Sem falar no noticiário da imprensa, nos comentários comuns sobre o custo de vida ou nos anúncios. Caderneta de venda de algum armazém ou de compra de alguma família seria o documento ideal, que talvez se encontre em busca mais acurada e feliz. Quanto aos salários, tem-se indicação através de muitos indicadores precisos, que permitem a elaboração de séries completas, no caso de servidores públicos — federais, estaduais e municipais — ou de grandes empresas que tinham organização racional. Em outros casos não é fácil: talvez alguma informação episódica possa fornecer dados, sendo problemática, contudo, qualquer sistematização.

Ainda com referência a pagamentos, assinala-se o que representaria o estudo do setor terciário, ou seja, dos serviços. Fêz-se a análise do setor primário — agricultura — e do secundário — indústria —, que deveria ser completada pelo terciário, ou dos serviços (usando-se a terminologia de Colin Clark, que se generalizou). Temos dúvida sobre o esforço investigador, uma vez que em sociedade do tipo da mineira na República Velha, de tipo tradicional, com muito até de primitivo, as tarefas não se distribuem com rigor, não há perfeita divisão do trabalho. A família procura ser auto-suficiente: planta o jardim e a horta, cultiva o pomar, dedica-se à criação, de modo que obtém verduras, cereais e frutas, aves e ovos; faz o pão em casa, prepara a bebida (os famosos licores antigos); faz a roupa, às vezes até o tecido, de modo que são serviços que não se pagam; é comum a família ter o agregado, que funciona na prestação de trabalhos, sem retribuição monetária. No interior, as fazendas são ainda mais completas. É sobrevivência do Brasil arcaico, em que havia orgulho de produzir quanto se necessitava. É tipo de organização social que se projeta ainda na República, dando ao país muito de fisionomia antiga, quase patriarcal, em que mesmo as cidades conservam traços de ruralismo. Daí os entraves ao melhor conhecimento da realidade.

7 — Comércio

O comércio externo é mais fácil de ser conhecido que o interno, pelo fato de que há os registros de saída e de entrada de mercadorias no Estado. Deve ser pouco o que escapou a esse registro — talvez no Norte, no Oeste, de valor menos expressivo, por serem áreas de parco povoamento e terem contatos menores, para a compra do que é necessário e só existe no núcleo maior, para a operação financeira. interno é bem mais difícil de ser levantado, se é que é possível. Ainda havia no interior do Estado — do país em geral — muita simples troca, sem que se conhecesse ou praticasse a economia monetária. É pesquisa a ser empreendida, pois há regiões bem caracterizadas, com centros urbanos que funcionam como verdadeiras capitais, atraindo mercadorias e irradiando influências: são as cidades em que se realizam as maiores feiras, procuradas para a venda do artigo produzido no mundo rural ou em cidades menores, para a compra do que é necessário e só existe no núcleo maior, para a operação financeira. Tem-se, no estudo, indicador para a vida econômica e a regionalização do Estado, em sub-áreas: o fluxo de comércio é que melhor as caracteriza.

8 — Finanças públicas

É exame que deve ser feito com fontes oficiais, que são abundantes, impondo-se não só o das estaduais, mas também das federais, uma vez que elas se completam. Lembre-se ainda que a consulta das fontes federais pode contribuir para o controle da informação no nível do Estado. É enorme quantidade de dados que se tem, que precisa de exame cauteloso, uma vez que há muito sofisma na manipulação das cifras por parte das repartições fazendárias ou do Governo do Estado, em artifícios contábeis, por motivos políticos. É comum a distorção da autoridade no poder, como dos adversários que criticam. O exame de séries completas do orçamento e de prestações de contas pode conduzir o estudioso ao que é certo, pelas correções então facilmente feitas. No trabalho é possível fixar os setores que são privilegiados pelo administrador, os que merecem suas atenções — saúde, educação, polícia, desenvolvimento econômico —, bem como as áreas mais favorecidas. É possível ainda fixar as fontes de arrecadação que abastecem o Tesouro, com os vários impostos. A matéria, convenientemente elaborada, tem alcance financeiro e econômico, bem como social e político.

9 — Crédito

Sempre se praticou em Minas o empréstimo, que aparece sob formas às vezes sutis no período colonial e no Império, com os usurários, que chegaram a inspirar tipos folclóricos. O sistema de bancos demora a instalar-se em Minas: havia filial do Banco do Brasil em Ouro Preto desde 1856; casa bancária em São João Del Rei em 1860, bancos em Juiz de Fora desde 1887. Na República, a rede bancária se amplia, com o tempo vindo a ser das mais sólidas do país: a fama dos bancos mineiros é nacional. Cabe estudar o que foram, quantos foram, o montante dos capitais e o tipo de operação de cada um. Parte interessante dêsse capítulo, que se entrosa com o das finanças públicas, são os grandes empréstimos, feitos no Estado, no país ou mesmo no estrangeiro. Uma das características do federalismo da república velha, levada a excessos até perigosos, foi a possibilidade de os Estados negociarem diretamente no estrangeiro, como se fôsem nações soberanas, sem a interferência ou mesmo conhecimento do governo federal. Minas tem hoje enorme rede bancária, cuja origem está exatamente nos primeiros anos da República.

10. — Sub-áreas e pólos de desenvolvimento

O problema da regionalização é fundamental no Brasil, país de dimensões continentais. Também fundamental é para os Estados, notadamente os maiores, como é o caso de Minas. Já na época da Capitania se falava nas zonas dos Campos e das Matas, com as naturais referências ao Norte e ao Sul, que constituiriam zonas. Percebe-se pela história, do século XVIII ao atual, que as várias partes vão adquirindo configuração especial, com seus problemas específicos. No período de 1890 a 1930 a fisionomia se define com mais rigor. Assim é que no *Anuário Estatístico do Estado*, de 1922-25, feito pelo Serviço de Estatística Geral da Secretaria da Agricultura, há a delimitação de nove zonas: Centro, Norte, Nordeste, Leste, Mata, Sul, Oeste, Triângulo e Noroeste. O critério, como se vê pelos nomes, é eminentemente geográfico, mas tem algum conteúdo econômico. A tentativa de regionalização do Estado é possível e útil, deve ser feita. O problema está bastante ligado ao de pólos de crescimento e desenvolvimento. Cada região tem seu núcleo central, irradiador de influências: para ele convergem as atenções dos vizinhos, dele provêm recursos, orientações, estabelecendo-se fluxo que deve ser fixado. Assinale-se ainda o interesse que é a mudança de importância dêsses pólos: o Triângulo, que pouco significava em 1890,

tem peso ponderável em 1930, o mesmo podendo ser dito do Vale do Rio Doce. Acompanhar essas variações é tarefa eminente do historiador, que deve captar o processo de mudança. Os estudos de Economia Regional, que se desenvolvem tanto hoje, podem dar ajuda ao historiador para melhor fixação de seu objeto. Há enorme bibliografia, em países desenvolvidos, sob essa perspectiva. Para citar apenas uma obra, que pode inspirar trabalhos fecundos, lembre-se *Regions, Resources and Economic Growth*, de Harvey S. Perloff, Edgar S. Dunn Jr., Eric E. Lampard and Richard M. Muth (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1960), ou *How a Region Grows (Area Development in the U.S. Economy)*, resumo daquele por Harvey S. Perloff (New York, Committee for Economic Development, 1963), em que se faz estudo dinâmico e profundo da economia dos Estados Unidos, de 1870 a 1954, sob o ângulo da regionalização.

11. — Minas na Federação

Unidade político-administrativa de uma Federação, o Estado de Minas, para ser bem entendido, tem que ser visto no quadro maior de que é parte. Entre os Estados brasileiros, se não é o mais extenso, é o mais populoso. Desempenha papel importante na vida política, constituindo com São Paulo — o de mais consistência econômica — o eixo de domínio que dá o Presidente da República, na prática distorcida do federalismo da época, em que se impõem os grandes Estados. Deixando de lado a variável política, tem-se que, do ângulo econômico, Minas tem no período que se considera alta expressão em atividades primárias, plano modesto em atividades secundárias. Para bem avaliar o papel econômico e financeiro do Estado, é interessante ver como atuam os diferentes setores em comparação com outros Estados, sobretudo os que mais se distinguem. Essa perspectiva é não só interessante, mas fundamental. Como área interior que é, Minas sofre inúmeras desvantagens e depende de outros para exportação ao exterior de suas riquezas, vinculando-se necessariamente a São Paulo e ao Rio de Janeiro. Sua economia não pode ser entendida sem a consideração das influências que sobre ela exercem os Estados vizinhos, com os quais mantém fluxo permanente, atraindo e concedendo recursos naturais e humanos. Daí a imposição de análises comparadas com outras unidades brasileiras, para melhor compreensão do processo mineiro.

IV. — PERSPECTIVA FINAL

Eis, em linhas gerais, a pesquisa que se pretende empreender. Sabemos que ela não é fácil e é árida, devendo contar com um grupo de trabalho durante certo tempo, de impossível determinação. Há muito para ser investigado em arquivos públicos e particulares, jornais, revistas, livros, documentos de todo tipo. O estudioso terá que usar as técnicas tradicionais e modernas da historiografia, juntamente com as da ciência econômica: só assim pode atingir o objetivo de uma história econômica mais exata. Daí a adoção do método quantitativista. Como o período que tem de examinar não é longo — quarenta anos —, pode-se tentar a elaboração de séries anuais (os decênios são para períodos mais dilatados). Quando faltar o documento esclarecedor para certa informação, em um ou dois anos, é legítimo o uso de artifícios técnicos, com interpolações e extrapolações, além de outros. No caso de cálculo de valores, tem-se o preço ou a importância em informações de documentos de então — preços correntes — e em preços constantes, de modo a apreciar o quadro real, sem os equívocos a que pode induzir a flutuação da moeda.

Ao fim, pode-se ter panorama de certa riqueza informativa, capaz de dar melhor base para as interpretações. A pesquisa deve contribuir para elevar o nível da historiografia econômica de Minas — praticamente ainda não feita quanto ao período escolhido. Será uma história econômica mais objetiva

e rigorosa que a praticada até agora. Acreditamos poder chamá-la de quantitativa — embora dificilmente se enquadre no modelo proposto pelos economistas, que nos parece o ideal. Com a realização do trabalho, tem-se enriquecimento em profundidade e extensão. Dêsse primeiro esforço, talvez se chegue depois a melhores resultados, até que um dia se obtenha uma história realmente completa, que “integre todos os fatos estudados em um sistema de contas interdependentes e que dêle tire conclusões, sob forma de agregados quantitativos, determinados, inteira e unicamente, pelos dados do sistema”, de conformidade com a definição proposta por Marczewski, trabalhadas tôdas as variáveis que fixa, na medida do possível (que nem tôdas são exequíveis). Como se trata do primeiro esforço do gênero em Minas, é pouco provável que chegue a resultado inteiramente satisfatório, pois em história quantitativa só se atinge êsse ponto quando tôdas as contas estão estabelecidas e formam um sistema acabado, coerente e exato. Se de nosso esforço não resultarem conclusões inabaláveis, mas hipóteses plausíveis, que dêem lógica explicação e abram perspectiva para outras tarefas, já estaremos compensados, seguros de que alguma coisa foi feita pela história econômica de Minas e entendimento de sua realidade.

INTERVENTIONS

M^{lle} Marcílio. — Em primeiro lugar, gostaria de ter maiores informações sôbre a CEDEPLAC, pois êste se propõem a fazer trabalhos bastante interessantes e sérios. Em segundo lugar, pergunto se seguindo a metodologia proposta por Marczewski para a contabilidade nacional retrospectiva em Minas Gerais, já foram isoladas as 43 variáveis por êle propostas. Peço ainda, se possível, que sejam dadas maiores precisões quanto às fontes.

M. Iglesias. — As variáveis com as quais pensamos trabalhar não compreendem as 43 indicadas por Marczewski, pois nos parece demasiado ambicioso, para o caso de Minas. Apenas as que foram indicadas na comunicação é que deverão ser objeto de nosso estudo. As outras requerem tal nível de sofisticação que seriam provavelmente inaplicáveis para o caso do Brasil. Quanto às fontes que deverão ser utilizadas em nosso trabalho, são apenas as que estão referidas.

M. Mauro. — Tenho tido a oportunidade de verificar que os estudos sôbre a República Velha estão bastante na moda. Ainda no Brasil, tive a oportunidade de tomar contato com diversos estudiosos que tratam do mesmo período. Creio que é um período bastante importante, sendo que uma coisa a ser melhor estudada seria o problema da passagem do trabalho escravo ao trabalho livre. E espero ainda que essa coincidência de estudos possa conduzir a uma colaboração mais estreita entre as diversas universidades brasileiros. Quanto à história quantitativa e ao método de Marczewski, gostaria de ressaltar que existem outros métodos, igualmente importantes, e que me parecem não ter tido o devido destaque. Refiro-me, por exemplo, aos quadros de Leontieff ou de Moses. O problema da contabilidade regional apresenta diversas dificuldades que torman praticamente inviável a aplicação do esquema de Marczewski. A inexistência de fronteiras claramente determinada é uma das principais dificuldades.

M. Iglesias. — De fato, os estudos sôbre o período mais recente da história do Brasil estão em moda. Uma das razões dêsse surto é o resultado do trabalho interdisciplinar que se tem feito no Brasil. São trabalhos de economistas, antropólogos e sociólogos. Há também a influência dos trabalhos sôbre o Brasil publicados no exterior, como os do professor Werner Baer, entre outros. Quanto à questão da colaboração mais estreita entre as diversas universidades, é desejável de fato, mas bastante difícil. Em geral se sabe mais sôbre os trabalhos que estão sendo feitos nos Estados Unidos ou mesmo na França sôbre o Brasil que aquilo que é feito por nossos colegas. Em relação à observação referente às dificuldades de aplicação do método de Marczewski, parece-me correta. Sem dúvida, êste método é o mais sofisticado e o mais completo, e penso que é justamente por isso que há uma preferência. Outros métodos também não nos são desconhecidos, e há mesmo diversos estudos feitos no Brasil com a aplicação do quadro de Leontieff.

M. Baer. — Gostaria de saber se a equipe de estudos do professor Iglesias tem-se preocupado com o problema de Belo Horizonte enquanto cidade planificada, isto é, dos aspectos urbanos da planificação e suas

consequências. Ainda uma pergunta, sobre o papel de Bernardes, enquanto expressão do nacionalismo mineiro e a questão do desenvolvimento industrial da região especialmente nos anos de 1920-30. A mudança da capital, que é feita mais ou menos na mesma época em Minas e em Goiás, teria por objetivo uma solução política? As transferências de capital não teriam por objetivo a ruptura entre grupos de poder?

M. Iglesias. — Belo Horizonte é a primeira cidade planejada do Brasil e apresenta diversas falhas do ponto de vista urbanístico. Foi feita por um urbanista francês, que se inspirou no plano urbanístico de Washington. Inaugurada em 1897, já em 1920 a população da cidade excedia em muito daquela que se pensou inicialmente. O local escolhido também foi muito criticado na época. Quanto a Artur Bernardes, não creio que possa ser considerado como a expressão do nacionalismo mineiro. O que sucedeu foi que, quando o empresário Farquhar apresentou o projeto de exportação de minérios, Bernardes foi contrário, tendo sugerido que fossem instaladas siderúrgicas no local. Essa proposta não chegou a ser executada. A questão da mudança da capital não me parece que esteja relacionada a uma estratégia política do governo, mas sim às mudanças de ordem político-institucionais decorrentes da Constituição de 1891. Como esta dava uma grande autonomia aos estados, fazia com que as funções de uma capital não pudessem ser desempenhadas por uma cidade de pequenas dimensões como Ouro Preto. Além disso, com a mudança da capital, são os mesmos grupos a controlarem o poder político.

M. Martinière. — Je me permets d'intervenir sur un point très précis. Dans le cadre de vos recherches interdisciplinaires avez-vous la possibilité d'estimer quelle part d'initiative locale, pendant la période de la República Velha, fut celle des « Capitaines mineiros » dans la transformation industrielle? Et, surtout à propos de la technologie, quel fut le rôle joué par l'équipe d'ingénieurs de l'Ecole des Mines d'Ouro Preto?

Est-ce que, malgré ses préoccupations « monétaristes », J. Pandiá Calógeras a eu une initiative « industrialisante »?

M. Iglésias. — A Escola de Minas de Ouro Preto teve uma grande importância, principalmente durante o segundo Império e a República Velha. Organizada por professores franceses, foi a primeira escola técnica do país, tendo formado os primeiros engenheiros e técnicos dentro do quadro institucional brasileiro. Hoje, sua importância é bem menor. Quanto a Calógeras, é uma das expressões dos primeiros técnicos a que me referi, e muitos deles foram renomados e capazes como ele. A escola teve uma importância de âmbito nacional no plano do desenvolvimento técnico brasileiro.

M. Alencastro. — A propos de la création de Belo Horizonte, il est important de souligner que ce changement de la capitale — ainsi que celui de Goiás Velha pour Goiânia — intervient au moment où a lieu un changement politique très important, au niveau du pouvoir local.

La création d'une nouvelle capitale constitue aussi une partie importante d'une stratégie politique plus générale: il s'agit de soustraire le centre de décision politique de l'Etat au réseau politique local allié des oligarchies qui ont été éliminées.

LA PRODUCTIVITÉ AGRICOLE DANS L'ÉTAT DE SÃO PAULO XIX^e - XX^e SIÈCLES

M. Luís LISANTI

Faculdade de Filosofia, Marília (S.P.)

« Plantando dá, mas não planto não »
(Dicton Populaire).

Nous avons pensé que dans le cadre des discussions de ce Colloque, il ne serait pas hors de propos de présenter quelques-uns des résultats auxquels nous sommes parvenus au sujet du développement de l'agriculture de l'Etat de São Paulo. Ces éléments sont, nous le disons d'entrée de jeu, encore sujets à révision car si du point de vue méthodologique les difficultés ont pu être en bonne partie surmontées, par contre le contrôle des données brutes appelle encore de nouveaux calculs. Néanmoins, nous croyons que dans l'ensemble et, surtout en ce qui concerne la tendance que l'on peut remarquer d'après nos chiffres, la présentation du résultat actuel de notre enquête justifie cette brève communication.

Ce n'est un mystère pour personne que le niveau de l'activité agricole au Brésil est assez bas. Le pays pris dans son ensemble est encore plongé dans la course à la montre pour mettre en bonne voie les activités agricoles. Cependant, si nous considérons en gros le sud du pays, c'est-à-dire, la région qui s'étend au sud du Minas Gerais et de Rio de Janeiro, le panorama change. En effet, la performance agricole du sud du pays dépasse de loin ce que l'on peut voir ailleurs. C'est le cas notamment de l'Etat de São Paulo.

La région de São Paulo est le centre de l'économie brésilienne par son développement industriel; cette situation lui appartient depuis presque un demi-siècle, puisque déjà en 1920, São Paulo répondait pour 31,5 % de la valeur de la production industrielle brésilienne (1).

Nous nous sommes demandé alors, s'il n'y aurait pas eu un progrès important dans le secteur agricole, ce progrès ayant pu jouer le rôle que l'on sait dans la croissance économique de l'Etat de São Paulo. Nous savons que déjà à la fin du XIX^e siècle l'activité industrielle prenait corps et se développait à São Paulo et, s'il est vrai que la première guerre mondiale a pu favoriser l'industrie « pauliste », il n'en est pas moins vrai que ce coup de pouce s'est fait sur une base qui existait déjà.

Il est assez connu que depuis 1840, au moins, la culture du café s'est développée de plus en plus pour arriver à la fin du XIX^e siècle en pleine force. Les courants d'immigration ont pris de l'ampleur justement depuis 1880 environ. La croissance urbaine en général et de quelques villes en particulier comme Campinas, Ribeirão Preto, São Paulo, Santos, etc., s'est accélérée avec le début du siècle.

Face à ce tableau d'un dynamisme certain, quel aura été le rôle de l'agriculture ? Essayer de décrire l'évolution agricole est une tâche moins compliquée que celle de mesurer ses progrès. Cependant, ceux-ci

(1) En 1907 elle était déjà de 16,5 %, cf. *A missão Cook no Brasil*, Rio de Janeiro, 1949, p. 108.

seraient susceptibles de livrer d'une façon plus efficace des éléments qui permettent d'apprécier les tendances de ce secteur de l'activité économique. Pour ce faire nous avons essayé d'appliquer, dans la mesure du possible, en vue des données disponibles, la démarche entreprise par M. P. Bairoch et l'analyse novatrice qu'il a développée (2).

Nous ne nous attarderons pas dans cette communication sur la présentation des éléments utilisés ni sur la façon par laquelle nous les avons traités. Cela dépasserait le cadre de cet exposé. Les données brutes et leur élaboration seront divulguées ultérieurement.

Notons simplement que dans les calculs des hectares cultivés, nous avons exclu dans les années considérées les surfaces destinées à la culture du coton et du café; de même pour la canne à sucre en 1836 seulement, en raison du rôle joué dans l'exportation par le sucre à cette époque. A ce stade de notre enquête, nous n'avons pas encore pu établir des moyennes pour éviter les oscillations de la production; nous n'avons pas non plus pu retenir la quantité destinée aux semences. Les terres destinées à l'élevage concernent les pâturages et les prairies permanentes. Pour le calcul des calories, nous avons retenu les céréales (maïs, haricots, riz) mais pas le sucre, ce qui sera peut-être à revoir; pour la viande, nous avons retenu la viande bovine et porcine après les avoir transformées en calories directes.

TABLEAU I
Population, hectares cultivés, calories produites à São Paulo

Année	Population (millions)	Hectares des terres cultivées par actif masculin occupé dans l'agriculture	Calories produites par actif masculin occupé dans l'agriculture (en millions)
1836	0,3	1,8	4,1
1886	1,2	3,7	8,6
1905	2,9	9,5	9,6

Nos conclusions doivent être nuancées, la prudence l'exige. Il est évident, cependant, que la tendance a été nettement positive. São Paulo commençait, ainsi, dès la fin du siècle dernier, à se détacher du reste du Brésil (3). La disponibilité des terres a certainement joué en faveur de cette tendance mais pas d'une façon aussi déterminante. D'autres éléments ont commencé à jouer un rôle très important dans le cadre des activités agricoles à São Paulo. C'étaient des mesures qui tendaient vers une rationalisation de l'activité agricole — n'oublions pas que l'économie agricole dans les régions tropicales est encore de nos jours une expérience qui dure. En 1887 a été fondé l'Instituto Agrônômico de Campinas et son rôle a été très important, lié de fait à des mesures de politique économique qui dans le secteur agricole essayaient d'orienter les cultures, de distribuer des semences sélectionnées, de prodiguer des conseils d'ordre pratique, de combattre les fléaux, de diffuser des publications qui orientassent l'agriculture, etc. (4).

Finalement, il est utile de comparer les données que nous avons obtenues pour le niveau de la productivité agricole avec celles de Bairoch concernant les pays développés avant ou pendant leur démarrage et la situation d'ensemble actuellement dans les pays sous-développés (5). Cette comparaison joue en faveur, semble-t-il, d'une meilleure compréhension de l'évolution industrielle « pauliste ».

(2) Bairoch P., *Révolution industrielle et sous-développement*, SEDES, Paris, 1963; id., Niveaux de développement économique au XIX^e siècle, in *Annales-Economies-Sociétés-Civilisations*, nov.-déc. 1965, p. 1091 et suiv.; id., *Diagnostic de l'évolution économique du Tiers-Monde 1900-1966*, Gauthier-Villars Ed. Paris, 1967; La structure de la population active du Tiers Monde, 1900-1970, in *Revue Tiers-Monde*, avril-juin 1969, p. 393 et suivantes.

(3) Même en tenant compte du fait que les meilleures terres étaient destinées à la culture du café. Mais il faut avoir présent à l'esprit que São Paulo a reçu un énorme contingent d'immigrants, ce qui a joué un rôle très important dans la vie agraire aussi, cf. Bairoch P., *Diagnostic*, etc. cit. p. 53. Cf. aussi notre étude en chantier sur l'évolution de l'économie « pauliste ». N'oublions pas non plus que l'esclavage n'a été aboli qu'en 1888.

(4) Cf. Notre étude à paraître *Demografia, produtividade agrícola e começo da industrialização numa região de São Paulo*.

(5) Bairoch P., *Diagnostic*, etc., cit. p. 60.

TABLEAU II
Comparaison des indices de productivité agricole

France	1810	7,0
Royaume-Uni	"	14,0
Suède	"	6,5
Allemagne	1840	7,5
Belgique	"	10,0
Etats-Unis	"	21,5
Italie	"	4,0
Russie	"	7,0
Suisse	"	8,0
Espagne	1860	11,0
São Paulo	1905	9,6
Afrique	1953/1957-1960-1964	4,9
Amérique Latine	"	13,0
Asie	"	4,6
Moyen Orient	"	8,4

INTERVENTIONS

M. Onody. — Je voudrais simplement signaler que la Banque Nationale du Développement Economique a publié en 1971 une étude sur l'histoire économique du blé au Brésil (400 pages), dont je suis l'auteur. Il existe dans ce travail plusieurs données relatives à la productivité dans le secteur du froment, dans le passé.

M. Lambert. — Me sera-t-il permis de poser une question un peu en marge ? Nous avons ici des comparaisons de productivité agricole; avons-nous, également, des comparaisons parallèles de productivité financière, ou, si vous préférez, de prix de revient ? Par exemple, si je prends l'Argentine à l'heure actuelle, elle a un rendement-nature qui est la moitié du rendement français... On a ainsi un certain nombre d'éléments de liaison.

Est-ce qu'on possède des éléments de liaison semblables en ce qui concerne le Brésil et São Paulo en particulier ?

M^{lle} Marcílio, représentant **M. Lisanti.** — On peut dire, entre autres choses et dans ce sens, que, le sucre, par exemple, n'est pas un élément de base dans l'Etat de São Paulo comme dans le Nord-Est.

M. Boudeville. — Existe-t-il une liaison entre la productivité en nature et la productivité financière de l'agriculture pauliste ? Des comparaisons sont-elles possibles avec les pays européens en période de début d'industrialisation ?

M^{lle} Marcílio. — Je transmettrai la question à M. Lisanti.

L'INFLATION BRÉSILIENNE DE 1850 À 1870 : MONÉTARISME ET STRUCTURALISME

M. Mircea BUESCU

P.U.C. de Rio de Janeiro

1. Ce document est l'interprétation d'une enquête sur les prix entreprise par un Groupe de travail dépendant du Centre de Recherches d'Histoire Economique du Brésil, créé en 1970. Tout d'abord l'auteur, qui est le directeur d'études de ce Centre, désire souligner que les imperfections possibles de cette enquête, réalisée sur une base d'information assez réduite, sont dues au peu de temps disponible avant ce Colloque. Cependant, les résultats lui paraissant cohérents, il a pensé que leur confrontation avec d'autres variables pourrait aider à la compréhension du phénomène inflationnaire brésilien au XIX^e siècle, contribuant ainsi à faire, de l'histoire économique, la théorie économique du passé, selon l'expression de Frédéric Mauro (1).

C'est en partant d'études de détail, parfois décevantes, que nous pourrions arriver à une interprétation objective du phénomène. Comme disait Claude Bernard, « la science de la vie [est] un salon superbe, dans lequel on ne peut parvenir qu'en passant par une longue et affreuse cuisine ».

Nous présenterons d'abord les résultats numériques de l'enquête en les comparant à des informations provenant d'autres sources; puis nous passerons à la vérification des liens de causalité en confrontant l'évolution des prix avec celle d'autres variables, essayant ainsi d'arriver à une explication valable.

**

2. L'enquête s'est servie d'informations sur les prix, publiées par le « Jornal do Commercio », dans les tableaux hebdomadaires ou mensuels, et dans les annonces. Il s'agit de prix de gros sauf exceptions insignifiantes ou difficilement reconnaissables. En raison du temps limité, cinq années considérées comme les plus caractéristiques — 1850, 1853, 1856, 1862 et 1870 — ont été choisies pour faciliter l'analyse. Evidemment, une recherche ininterrompue d'année en année, aurait été préférable. Mais il fallait choisir et le choix fût fait en considérant qu'entre 1850 (date de la fin du trafic des esclaves) et 1870 (date de la fin de la guerre du Paraguay), la période de 1850 à 1853 correspondait à une hausse du change et à une expansion monétaire; celle de 1853 à 1856 à un taux stable du change et à une forte augmentation du papier-monnaie; celle de 1856 à 1862 à une nette rétraction du stock monétaire, tandis que le change se détériorait; et celle de 1862 à 1870, à une forte expansion monétaire et une chute accentuée de celui-ci.

L'enquête fut exhaustive, dans la mesure du possible, pour ces années. Malheureusement, beaucoup d'informations n'ont pas été utilisées faute d'indications qualitatives. C'est surtout le cas pour les produits

(1) Frédéric Mauro, XXXII, pp. 13-40.

(2) Une tentative pour déterminer le prix des esclaves pendant la période 1835-1875 est présentée dans *Preços de escravos no século XIX*, in Mircea Buescu, VI, pp. 244-249.

finis : tissus, vêtements, meubles, outils, etc. Le prix des esclaves qui constituaient l'objet d'un marché *sui generis* fut éliminé (2). C'est pourquoi ni les immeubles (vente ou location), ni les services n'ont été mentionnés. Ces recherches restent à faire. L'enquête s'est limitée à Rio de Janeiro, mais cette ville avait tant d'importance économique à l'époque (3) que les résultats sont significatifs pour l'économie monétaire de tout le Brésil.

L'étude a donc porté sur 142 articles: matières premières, produits semi-fabriqués et surtout denrées alimentaires. Pour faciliter l'analyse, ces articles furent séparés en deux catégories : produits internes et produits importés. Cependant, comme les mêmes articles ne figurent pas toujours sur la liste de prix de chacune des cinq années (il aurait fallu pour cela ne tenir compte que de 18 articles) nous avons divisé l'ensemble des vingt années par groupes entre deux années déterminées et avons calculé, pour chaque groupe et pour les articles qui y figuraient, les indices de prix correspondant à cette période. Un indice global a été établi pour chaque groupe. Evidemment cet indice n'est pas pondéré, car nous n'avons pas de critère de pondération, mais le fait de comparer différentes marchandises dans chaque groupe compense en quelque sorte cette lacune. En outre, la modalité de calculer les taux moyens, comme il sera fait, joue dans le même sens et permet que l'indice ainsi construit puisse être accepté comme indicateur synthétique de la hausse globale des prix, ce qui constitue la caractéristique de l'inflation (4).

Les résultats de l'enquête, sous forme d'indices par groupes entre deux années déterminées et par catégories de marchandises, se trouvent dans le tableau I. Cependant, comme les indices de chaque groupe portaient dans la plupart des cas sur des articles différents, il fallut vérifier la cohérence des résultats obtenus par ces divers moyens. Le tableau II montre la méthode utilisée pour cette confrontation : nous avons inféré la variation des quatre sous-périodes successives, 1850-1853, 1853-1856, 1856-1862 et 1862-1870, en partant de toutes les informations obtenues par comparaison et, à quelques exceptions près, les résultats sont cohérents. Pour éliminer une fois de plus les déviations, nous avons calculé la moyenne des résultats obtenus pour chaque sous-période. Ces moyennes sont peu différentes des chiffres obtenus par le calcul direct. Elles nous donnent l'évolution de l'inflation dans la période choisie :

(Variation en %)

Sous-périodes	Globale		Annuelle	
	Dans la Sous-période	Accumulée	Dans la Sous-période	Accumulée
1850-1853	16,8	16,8	5,3	5,3
1853-1856	20,9	41,2	6,4	5,9
1856-1862	1,4	43,2	0,2	3,0
1862-1870	25,8	80,1	2,9	3,0

*
**

3. Pour vérifier les résultats de cette enquête, nous devrions d'abord nous référer au travail de pionnier d'Oliver Onody (5), mais la comparaison est difficile car Onody n'a calculé ses indices de prix que pour quelques années correspondant à la période qui nous intéresse, 1844, 1857, 1860 et 1874. L'année 1829 prise comme base, ces indices sont 136, 153, 149, 177. En somme, la tendance globale coïncide avec celle que nous avons trouvée : inflation jusqu'à 1856-1857, équilibre des prix (ou même déflation suivant Onody) autour de l'année 1860 et nouvelle inflation jusqu'aux environs de 1874, mais avec taux beaucoup plus faibles. Comment comparer notre inflation de 41,2 % (1850-1856) à celle

(3) En 1849, la province de Rio de Janeiro était la plus importante du Brésil avec une recette publique de 885 contos, suivie de Bahia avec 868 contos. São Paulo se trouvait en cinquième rang, avec 291 contos (cf. Ferreira Lima, XXIX, p. 232).

(4) Emile James, XXVII, p. 3; Jacques Rueff, XLI, p. 169.

(5) Oliver Onody, XXXV, pp. 22-23.

TABLEAU I
Indices des prix
(Base mobile)

	A. 1850-1853	B. 1850-1856	C. 1850-1862	C. 1850-1870	E. 1853-1856
Produits internes	124,7 (22)	135,5 (11)	144,1 (21)	176,6 (14)	123,2 (9)
Produits importés	110,6 (49)	144,0 (40)	140,2 (40)	178,7 (21)	119,5 (28)
Total	115,0 (71)	141,3 (35)	141,5 (61)	177,9 (35)	120,4 (37)
	F. 1853-1862	G. 1853-1870	H. 1856-1862	I. 1856-1870	J. 1862-1870
Produits internes	122,4 (19)	148,3 (15)	106,9 (11)	117,1 (14)	118,0 (29)
Produits importés	120,6 (33)	152,0 (22)	98,1 (25)	136,0 (20)	130,0 (37)
Total	121,3 (52)	151,0 (37)	100,8 (36)	128,2 (34)	124,7 (66)

Note : entre parenthèses, le nombre de produits analysés.

d'Onody de 6,3 % entre 1844 et 1857 ? Il est difficile de croire qu'une déflation entre 1844 et 1850 aurait compensé la différence. Le même écart apparaît entre les résultats d'Onody pour la sous-période 1857-1860 et les nôtres pour 1856-1862. Dans la dernière sous-période, en admettant que la hausse ne se soit produite que jusqu'à 1870 (6), les chiffres sont plus voisins, mais la différence persiste. Ce décalage ferait croire que les prix d'importation (qui sont la base des prix d'Onody) n'étaient pas, du moins dans beaucoup de cas, la principale source de l'inflation.

4. Nous pouvons aussi confronter nos résultats avec les données publiées dans les Rapports Annuels des Ministres des Finances (7). Il s'agit de produits d'exportation, mais les listes diffèrent légèrement d'une année à l'autre, ce qui entraîne à la même déformation que dans nos séries. Pour les quatre sous-périodes choisies, nous trouvons des majorations globales de 18,2 %, 31,7 %, 15,7 % et 22,1 %, ce qui confirme la tendance déjà constatée : inflation accélérée de 1850 à 1856, réduction du rythme inflationnaire jusqu'en 1862, reprise de l'inflation après 1862, mais à un taux moins élevé. Les taux ne correspondent qu'approximativement aux nôtres (voir colonnes A, E, H et J — produits internes — du tableau I). En effet, les Rapports comprennent des produits d'exportation à fortes variations dans chaque période (coton, caoutchouc, etc.) qui ne font pas partie de notre enquête. Au fond, quelle importance pouvaient avoir le caoutchouc et le coton pour le coût de la vie au Brésil alors qu'ils ne constituaient aucun *input* local ?

TABLEAU II
Confrontation des données indirectes
(Variation en %)

1850-1853		1853-1856		1856-1862		1862-1870	
A	15,0	E	20,4	H	0,8	J	24,7
B/E	17,4	B/A	22,9	C/B	0,1	D/C	25,7
C/F	16,7	C/A/H	22,0	C/A/E	2,2	D/A/F	27,5
C/E/H	16,6	D/A/I	20,7	D/B/J	1,0	D/B/H	24,9
D/F/J	17,6	D/A/H/J	22,6	D/A/E/J	2,6	D/A/E/H	27,5
D/E/I	15,3	F/H	20,3	F/E	0,7	G/F	24,5
D/G	17,8	G/I	17,8	G/E/J	0,6	G/E/H	24,4
D/E/H/J	17,6	G/H/J	20,1	I/J	2,8	I/H	27,2
Moyenne	16,8		20,9		1,4		25,8

Note : les lettres indiquent les groupes d'années du Tableau I.

- (6) Nous croyons que les prix brésiliens ont été stabilisés entre 1870 et 1875 (voir Mircea Buescu, VII).
(7) Relatórios anuais dos Ministros da Fazenda, années fiscales de 1850-1851 à 1870-1871, XXXIX.

5. Quelques écrivains d'alors, comme Sebastião Ferreira Soares, Amaro Cavalcanti et, plus récemment, Carlos Inglês de Souza, se sont occupés de l'évolution des prix dans la période qui nous intéresse (9). Le premier indique la variation des prix moyens entre 1850/1851 et 1858/1859 pour onze produits alimentaires (six internes, cinq importés). Un indice non pondéré, ayant comme base 1850/1851, suit 158,6 pour 1853/1854, 197,9 pour 1856/1857 et 22,4 pour 1858/1859, c'est-à-dire, des augmentations de 58,6 %, 24,8 % et 14,4 % dans les trois sous-périodes. La seconde variation s'ajuste assez bien à la nôtre, mais la première est par trop excessive. Ferreira Soares aurait-il volontairement choisi les produits les plus chers ? Quelque temps après, Amaro Cavalcanti, avec une liste un peu différente de huit produits, donne pour la même période triennale — 1850-1853 — des prix dont la variation globale n'est que de 34,4 %. Il faut dire que dans sa liste il inclut le café et le tabac dont les prix avaient baissé. Mais pour le sucre, il indique une baisse de 10,2 %, quand Ferreira Soares donne une hausse de 11,9 % !

Les comparaisons entre Ferreira Soares et Inglês de Souza ne sont pas non plus très convaincantes. Ce dernier fournit les prix de neuf produits (la plupart exportables et quelques-uns importés) de 1855 à 1859. En établissant un indice global, évidemment non-pondéré, nous trouvons pour cette période, une hausse de 29,1 %, alors que d'après les prix de Ferreira Soares, elle serait de 60,6 %. De 1855 à 1857, Ferreira Soares donne une hausse de 28,9 %, et Inglês de Souza de 40,8 % ; de 1857 à 1859, le premier donne une majoration de 0,2 % et le second de 14,4 %. Il serait facile de faire valoir que les articles sont différents. Mais en prenant le riz, par exemple, qui dans la statistique de Inglês de Souza montre une hausse de 8,2 % alors que celle de Ferreira Soares est de 134,0 % à la même époque — 1855-1859 — la divergence devient inacceptable (9).

6. Cela nous permet, jusqu'à preuve du contraire, de considérer notre enquête valable. Nous devons retenir, des informations de ces trois auteurs, qu'il y avait, suivant la place et les conditions des marchés, de grandes fluctuations de prix (comme nous l'avons constaté dans nos recherches); et si les produits d'exportation subissaient parfois des fluctuations conjoncturelles (Ferreira Soares se garde de les inclure dans sa statistique), les prix des produits de consommation et surtout des produits internes éprouvant une hausse chronique — détail qui pourra servir à nos analyses. Le relevé des prix d'Inglês de Souza et de Ferreira Soares montrent nettement que l'inflation a augmenté jusqu'à 1856 où elle a commencé à décroître — ce qui confirme les résultats de notre enquête.

*
**

7. Nous n'avons pas l'intention de prendre partie dans les controverses modernes entre les « structuralistes » et les « monétaristes » au sujet de l'explication du phénomène inflationnaire. Il ne s'agit pas ici que d'une guerre de terminologie, parfois c'est une question de degré dans l'importance relative donnée à chacune des causes de l'inflation. Il est généralement admis, même parmi les monétaristes, que les pays en voie de développement, en particulier, sont souvent caractérisés par des structures inflationnistes ou des propensions à l'inflation qui se manifestent surtout par des « goulots d'étranglement » (due à l'inélasticité de l'offre) de la balance de paiements et de l'agriculture (10). En effet, il ne faut pas oublier que la théorie économique établie pour les pays développés ne s'étend guère, telle quelle, à ceux qui sont en bas de l'échelle de développement (11). Donc, pour une époque comme celle que nous avons choisie, il faut bien croire, jusqu'à un certain point, à des explications structurelles bien que les auteurs d'alors

(8) Sebastião Ferreira Soares, XLVIII; Amaro Cavalcanti, XIII; Carlos Inglês de Souza, L.

(9) Ces divergences apparaissent même à des époques plus récentes. Suivant le relevé des prix réalisé par Eulália Lahner Lobo (dont nous avons pris connaissance dans un travail inédit de la Fondation Getúlio Vargas) il y eut de 1896 à 1960 une baisse globale de 7,4 %, tandis qu'Onody donne pour la même période une hausse de 6,5 %.

(10) Eugénio Gudín, XXIII et XXIV, Mário Henrique Simonsen, XLIII et XLV; João Paulo de Almeida Magalhães, X; Antônio Delfim Netto et autres, XVII; Celso Furtado, XXI; une analyse des thèses monétaires et structuralistes dans Roberto de Oliveira Campos, XI.

(11) Raymond Barre, III, vol. IV, pp. 364-365 et 385-387; Frédéric Mauro, XXXII, pp. 36-37.

penchaient plutôt pour la thèse « monétariste » (12). Un des arguments contre l'application du structuralisme aux inflations modernes, consistant à dire que l'étranglement de la balance de paiements ne peut expliquer les taux élevés de l'inflation (13), ne s'adapte pas à une économie comme celle du Brésil au siècle dernier alors qu'elle dépendait avant tout du secteur externe (14).

Rappelons les thèses structuralistes à propos du rôle inflationnaire du change : pendant les crises cycliques des pays industrialisés, ceux-ci déviaient l'incidence de la crise sur les pays non développés, exportateurs de produits primaires, en en faisant baisser les prix. A leur tour, les exportateurs de ces produits provoquaient la dévaluation de la monnaie nationale pour sauvegarder leurs revenus en transportant les effets de la crise à la masse des consommateurs de produits importés (15).

Pour vérifier cette thèse il ne suffit pas de prouver que le prix des produits de base et surtout celui du café aient éprouvé des fluctuations cycliques. C'est incontestable (16) : pendant la crise de 1857, si le prix du café n'a pas souffert et que celui du sucre s'est même amélioré, ceux des autres produits d'exportation ont subi des pertes de 20 à 40 % ; pendant la crise de 1864, la baisse fut générale : de 15 % pour le café à 65 % pour le coton. Les volumes exportés ont également été réduits, diminuant des deux côtés la recette en devises (17). Quant au café, nous constatons que le prix unitaire d'exportation a connu de continues variations à cette époque, d'un minimum de 1,57 livres sterling par sac en 1850/1851 à un maximum de 3,06 livres sterling en 1863/1864 (18).

8. Cette idée de transfert de la crise serait tout à fait acceptable s'il était également prouvé que le prix des produits exportés par les pays industrialisés n'avait pas baissé pendant celle-ci et que, par conséquent, les *terms of trade* étaient toujours défavorables aux pays sous-développés. Nous avons présenté ailleurs un exemple dont la conclusion est différente (19). Pour la période analysée ici nous avons pu comparer, malgré la difficulté de la documentation, les prix de six produits d'exportation (cacao, café, caoutchouc, coton, sucre et tabac) et de cinq produits d'importation (beurre, cuivre, fer, huile d'olive et morue). En confrontant les indices de ces prix (pondérés par la participation percentuelle dans la valeur totale, base 1850/1851) en 1853/1854, 1869/1870 et 1870/1871, nous avons trouvé un rapport des prix en monnaie nationale de 9,0 : 1 dans la première année, 17,0 : 1 dans la seconde et 14,3 : 1 dans la troisième. Dans cet exemple restreint, les *terms of trade* se seraient améliorés jusqu'en 1869/1870, pour se détériorer en 1870/1871. En fait, le pays le moins avancé peut, malgré ces améliorations, voir tomber son volume total d'exportations et ressentir ainsi un impact négatif dans sa balance de paiements, ce qui constitue un aspect différent sur lequel nous reviendrons.

9. Pour reprendre la thèse de transfert du poids de la crise en manipulant le change, il faudrait prouver que chaque fois que les prix tombaient, la monnaie nationale était dévaluée, et que le change ne baissait pas quand les prix s'amélioraient. En ce qui concerne le café, on voit que dans la période où son prix est tombé — 1850/1851 à 1869/1870 — la monnaie fut dévaluée huit fois. Mais, dans les onze cas d'amélioration de prix, le change a baissé sept fois, ce qui contredit cette partie de la thèse. Evidemment, au cours des quatre années que les prix du café s'élevaient en même temps que le change haussait, les exportateurs virent s'accroître leurs marges de profit en monnaie nationale. (Le tableau III fournit les données brutes).

(12) V. par exemple, Amaro Cavalcanti, XIII et XIV; Carlos Inglês de Souza, L et LI; Ramalho Ortigão, XXXVI.

(13) Mário Henrique Simonsen, XLIII, p. 80.

(14) Nous avons voulu montrer ailleurs, pour toute la seconde moitié du XIX^e siècle au Brésil, que l'explication structuraliste (par la détérioration du change provoquée par les fluctuations des prix du café) ne pouvait s'appliquer de manière absolue et que d'autres causes, surtout monétaires, avaient dû intervenir : v. *Café, câmbio e inflação no Brasil* (1850-1900), in Mircea Buescu, VI, pp. 250-268. (Pour l'existence des causes monétaires avant le cycle du café, v. Frédéric Mauro, XXXI, pp. 297-319).

(15) Celso Furtado, XXII, pp. 176-190; pour la présentation radicale de cette thèse, v. Nelson Werneck Sodré, XLIX, pp. 253-266.

(16) Une présentation objective de l'évolution du commerce extérieur au XIX^e siècle, in Hélió Schlittler da Silva, XLII.

(17) Oswaldo Benjamin de Azevedo, II.

(18) Afonso de E. Taunay, LIII, p. 548.

(19) Mircea Buescu, *op. cit.*, p. 265.

L'exportateur réussissait-il toujours à sauvegarder son revenu par ce procédé de dévaluation des changes ? En prenant les prix unitaires en milréis, tels qu'ils nous sont fournis par Taunay, et en leur appliquant notre indice inflationnaire, le résultat sera le suivant :

Années	Réis/sac (monnaie courante)	Déflateur	Réis/sac (monnaie constante)
1850-1851	13 120	100,0	13 120
1853-1854	16 640	116,8	14 247
1856-1857	16 967	141,2	12 016
1862-1863	24 486	143,2	17 099
1870-1871	22 081	180,1	12 260

La recette réelle du café, dépendant de la variation des changes et des prix internes, subissait des hauts et des bas suivant les aléas de la conjoncture. Cela nous ferait croire que le change et l'inflation éprouvaient l'influence d'autres variables et, bien que l'effet du premier sur la seconde fut très important, la réciproque était également valable, comme il a souvent été assuré à l'époque (20).

10. L'influence des changes est explicable étant donné qu'une grande partie de l'économie était liée au secteur externe. L'influence inflationnaire a pu aussi s'exercer directement par la hausse des prix sur les marchés étrangers. En effet, la France, l'Allemagne, les Etats-Unis et, l'Angleterre à un degré moindre, passèrent, de 1848 à 1873, par une phase « A » (Simiand) de la conjoncture, et cela a dû se refléter sur les prix d'importation brésiliens (21).

11. Il faut compter aussi sur l'influence des tarifs douaniers. Pendant la période analysée, deux tarifs (Souza Franco en 1857 et Silva Ferraz en 1860) ont modifié l'incidence de l'impôt sur l'importation, provoquant la réduction des prix des matières premières, machines, etc. (22). Cela contribuerait à expliquer le comportement favorable des prix de 1856 à 1862.

12. Il faut chercher un deuxième *approach* au problème des changes (23). Le tableau III démontre que pendant les neuf ans de baisse dans la cotation du café cela n'a provoqué la diminution de la recette totale de celui-ci que dans trois cas; ce qui indique qu'un effort quantitatif supplémentaire a pu compenser la chute des prix. Donc, malgré cette chute, il n'y a pas eu d'étranglement de la balance commerciale.

Observons ensuite que les exportations ont subi cinq fois de légers reculs, mais cela n'a correspondu qu'une fois à une forte diminution dans la recette du café. Il est difficile de voir un rapport certain entre le solde de la balance commerciale et les cotations et exportations de café. Il serait nécessaire de voir aussi les variations de prix des autres produits d'exportation. Parfois le taux du change paraît lié à la balance commerciale, mais il y a des cas où il hausse malgré les soldes commerciaux (par exemple entre 1864/1865 et 1868/1869 ce serait la baisse de prix du café qui justifierait la dévaluation).

13. Il faudrait vérifier l'explication habituelle reliant le taux du change à la balance de paiements sous ses aspects quantitatifs et qualitatifs, où la balance commerciale, donc le café, exerçait son influence.

(20) Des interprétations de ce type se trouvent dans une décision du Conseil d'Etat de 1858 (*in* Amaro Cavalcanti, XIII, p. 217) ou dans un rapport de la Commission d'Enquête sur la crise de 1864 (*in* Antônio Carlos Ribeiro de Andrade, I, p. 40).

(21) Cf. Henri Guitton et Gaston Imbert, *in* J. A. Lesourd, C. Gérard, XXVIII, pp. 166-181.

(22) Heitor Ferreira Lima, XXIX, pp. 264-265.

(23) L'histoire du café fut brillamment analysée par Antônio Delfim Netto, XVI, qui dit à propos de la période 1870-1890 : « A cause des obligations gouvernementales... les déficits publics grossirent. Ces pressions provoquèrent finalement la baisse du taux du change, malgré l'augmentation de la recette provenant du café » (p. 17). Ensuite : « Comme le change, dû principalement à l'inflation, tombait plus rapidement que les prix externes du café, le système de prix ne pourrait pas régler la production » (p. 28). Pour conclure : « A long délai, le taux du change fut relativement peu influencé par le cycle des prix » (p. 34).

TABLEAU III
Exportation de café, exportation totale et taux du change

	Exportation de café			Balance commerciale (£ 1000)			Taux du change
	Total (£ 1000)	£/sac	milréis/sac	Exportation	Importation	Balance	Milréis/£
1850/51	2 906	1,57	13 120	8 121	9 215	- 1 094	8,35
1851/52	3 997	1,71	14 100	8 083	11 264	- 3 181	8,24
1852/53	3 874	1,59	13 950	8 418	9 982	- 1 564	8,75
1853/54	4 207	1,97	16 640	9 121	10 189	- 1 068	8,42
1854/55	5 581	1,75	15 201	10 439	9 803	+ 636	8,69
1855/56	5 512	1,93	16 830	10 841	10 651	+ 190	8,71
1856/57	6 211	1,94	16 967	13 150	14 376	- 1 226	8,71
1857/58	4 824	2,02	18 280	10 669	14 446	- 3 777	9,01
1858/59	5 340	1,95	18 332	11 372	13 554	- 182	9,39
1859/60	6 289	2,49	23 866	11 793	11 800	- 7	9,58
1860/61	8 564	2,39	22 310	13 118	13 176	- 58	9,30
1861/62	6 257	2,58	24 276	13 231	12 114	+ 1 117	9,39
1862/63	6 201	2,90	26 486	14 244	11 533	+ 2 711	9,12
1863/64	6 144	3,06	27 012	14 629	14 016	+ 613	8,81
1864/65	7 151	2,70	24 247	14 703	13 734	+ 969	8,97
1865/66	6 377	2,61	25 125	15 867	13 918	+ 1 949	9,60
1866/67	7 044	2,23	22 092	14 614	13 389	+ 1 225	9,90
1866/68	7 818	2,19	23 480	13 119	9 954	+ 3 165	10,70
1868/69	6 409	1,68	23 808	15 892	13 069	+ 2 823	14,12
1869/70	6 039	1,93	24 728	18 113	15 467	+ 2 646	12,76
1870/71	7 766	2,03	22 081	16 817	16 256	+ 561	10,88

Sources : pour le café : Afonso de E. Taunay, LIII.
pour le change : Carlos Inglês de Sousa, L.

Le taux du change se modifiait en conséquence et pouvait constituer une source inflationnaire (*cost-push inflation*). Malheureusement les données disponibles sont très incomplètes, ce qui retire de la valeur à l'analyse. Nous disposons de données sur la balance commerciale, sur les transferts du Trésor) à titre d'amortissements et d'intérêts des emprunts officiels et autres dépenses) et sur l'entrée de nouveaux emprunts, mais nous ne connaissons pas, par exemple, le montant des achats faits par le gouvernement (surtout pendant la guerre du Paraguay), ni les transferts personnels (les entrées massives des capitaux après l'abolition du trafic des esclaves doivent avoir contribué à raffermir le change), ni évidemment les opérations de *hot money*.

D'après Ferreira Soares (24), de 1853 à 1863 les sorties d'or furent, annuellement, de 6 millions de livres pour le service de la dette externe 10 millions pour transferts au Portugal, 2,4 millions pour dépenses de voyage et 4 millions pour couvrir le déficit de la balance commerciale — soit 224 millions en dix ans. Cependant, l'information ne nous avance guère car elle ne donne pas les entrées d'or et ne distingue pas les variations annuelles; or ce sont ces variations qui comptent pour la détermination du taux de change.

De même, la revue rétrospective du « Jornal do Commercio » de 1877 (25) disait que jusqu'à 1864 les capitaux étrangers ont afflué, assurant ainsi la stabilité monétaire — mais, ajouterons-nous, pas la stabilité des prix. Et nous ignorons le détail de ces mouvements.

(24) Sebastião Ferreira Soares, XLVII, p. 63.

(25) In Victor Vianna, LV, p. 502.

14. Cependant, le taux des changes ne se fixe pas uniquement en fonction des éléments quantitatifs. Des appréciations qualitatives portant sur la valeur de la monnaie, ont une influence considérable. En principe, on vivait à cette époque sous le régime de l'étalon-or, mais celui-ci ne fonctionnait pas pleinement, soit en raison du manque d'or et de devises, soit en raison de l'inconvertibilité de la monnaie. Le change était erratique et subissait des fluctuations déterminées par des facteurs tant quantitatifs que qualitatifs.

Cela nous mène à considérer l'influence des prix, non seulement étrangers mais internes sur le change, car si ceux-ci montaient en raison d'autres secteurs autonomes, suivant un modèle de *demand-pull inflation* ou *cost-push inflation*, cette tendance se communiquait directement ou par voies détournées au taux des changes. D'ailleurs, il était impossible de stabiliser le change quand les prix du marché intérieur s'élevaient; cela eût compromis l'exportation qui constituait le secteur dynamique de l'économie (26). Même si l'étalon-or avait pu fonctionner, il eut été irrationnel de se jeter dans une expérience déflationnaire, avec ses effets négatifs sur le niveau des activités économiques et d'emploi.

TABLEAU IV
Emissions de papier-monnaie, taux du change et prix

	Papier — Monnaie Emis					Taux du change			Prix	
	Trésor Contos de réis	Banques Contos de réis	Total			Milréis	Indice	Variation	Indice	Variation
			Contos de réis	Indice	Variation					
1850/51	46 884	1 313	48 197	100,0	+ 29,1 %	8,35	100,0	+ 0,8 %	100,0	+ 16,8 %
1851/52	46 884	3 631	50 515	104,8		8,24	98,7		...	
1852/53	46 693	5 569	52 262	108,4		8,75	104,8		...	
1853/54	46 693	15 531	62 224	129,1		8,42	100,8		116,8	
1854/55	46 693	21 063	67 756	140,6	+ 53,1 %	8,69	104,1	+ 3,5 %	...	+ 20,9 %
1855/56	45 693	40 128	85 821	178,1		8,71	104,3		...	
1856/57	43 677	51 540	95 217	197,6		8,71	104,3		141,2	
1857/58	41 665	50 905	92 570	192,1		9,01	107,9		...	
1858/59	40 701	55 172	95 873	198,9	- 14,5 %	9,39	112,5	+ 4,7 %	...	
1859/60	37 599	50 391	87 990	182,6		9,58	114,7		...	
1860/61	35 109	46 904	82 013	170,2		9,30	111,4		...	
1861/62	33 724	45 740	79 464	164,9		9,39	112,5		...	
1862/63	30 594	51 129	81 723	169,6	+ 134,7 %	9,12	109,2	+ 19,1 %	143,2	+ 25,8 %
1863/64	29 094	70 449	99 543	206,5		8,81	105,5		...	
1864/65	28 091	72 558	100 649	208,8		8,97	107,4		...	
1865/66	28 901	83 963	112 864	234,2		9,60	115,0		...	
1866/67	42 560	74 600	117 160	243,1		9,90	118,6		...	
1867/68	81 749	42 937	124 686	258,7		10,70	128,1		...	
1868/69	127 230	55 995	183 225	380,2		14,12	169,1		...	
1869/70	149 398	43 129	192 527	399,5		12,76	152,8		...	
1870/71	151 078	40 728	191 806	398,0		10,88	130,3		180,1	

Sources : Amaro Cavalcanti, XIII et Carlos Inglês de Sousa, L.

Le tableau IV suggère une évolution indépendante des prix et du change surtout pour les sous-périodes 1853-1856 et 1856-1862. Nous avons entrepris un autre exercice, en établissant un indice pondéré (d'après la participation dans la valeur totale de l'exportation en 1850/1851) pour dix produits

(26) Caio Prado Júnior, XXXVIII, p. 204.

qui représentaient 92,7 % du total. Au cours des cinq années choisies, cet indice a subi des variations susceptibles d'être confrontées avec celles du taux des changes :

Années	Indice des prix	Taux des changes
1850/1851 — 1852/1853	— 5,3 %	+ 1,6 %
1852/1853 — 1856/1857	+ 66,0 %	+ 10,2 %
1856/1857 — 1861/1862	+ 1,5 %	— 2,5 %
1861/1862 — 1869/1870	+ 20,1 %	+ 18,4 %

Il est à noter que les chiffres sont discordants, sauf pour la dernière période, ce qui indiquerait des causes autonomes, conjoncturelles, influençant la variation des prix. Du moins, il semble probable que les articles d'importation subissaient intégralement l'influence du taux des changes. Mais là encore des facteurs autonomes agissaient, tels que l'évolution des prix mondiaux ou les manipulations locales des prix visant le monopole comme l'a décrit Ferreira Soares. Cela déterminerait une inflation par les coûts ou, si l'on veut, structurelle. Dans un marché naissant, où la concurrence fonctionnait très mal, la pression sur les prix était probablement courante. Des recherches par secteurs, qui restent encore à faire, pourront éclaircir cet aspect.

15. Pour conclure, il est admissible que la hausse du change, provoquée par la détérioration des prix du café ou d'autres produits, par le déficit de la balance commerciale, ou encore par le déséquilibre de la balance de paiements, ait exercé parfois une pression inflationniste mais cet aspect ne se présente pas de façon absolue. Par contre, la baisse du change a contribué de temps en temps à l'amélioration du niveau général des prix. C'est surtout dans la période 1862/1870 que l'influence bienfaisante du change paraît se confirmer davantage.

*
**

16. Y aurait-il une source structurelle de l'inflation dans le secteur agricole ? C'est bien probable. L'insuffisance de la structure et l'inélasticité de l'offre agricoles devant l'expansion de la demande ne pouvaient être des facteurs neutres. Ferreira Soares, en soulignant « le manque de denrées » dans le titre de son livre, cherche à mettre en évidence l'incapacité de l'agriculture à accompagner la demande croissante en raison de l'expansion démographique, de l'urbanisation (27) et de l'augmentation des revenus. Les mauvaises récoltes offrent une explication, bien qu'insuffisante. Il est généralement admis qu'après 1850 les récoltes ont été bonnes (28) et qu'il y en eut de mauvaises en 1857/1858 et en 1861/1862 (29). Ces faits ne se découvrent pas dans l'évolution des prix (30), du moins d'après les données que nous avons consultées. La loi du 18 septembre 1850 qui a prohibé l'occupation des terres du Domaine eut-elle aussi un effet négatif ? C'est un point à élucider. Ferreira Soares s'étend sur les monopoles de vente et de stockage spéculatifs, y compris pour les marchandises importées (31), mais il donne une autre explication qui paraît plus plausible : celle de l'abandon des cultures traditionnelles à cause de l'attraction exercée par le café. En effet, les facteurs de production furent attirés à un tel point par le secteur café qu'il en résulta non seulement une pénurie de denrées alimentaires mais aussi, après 1853/1854, une diminution des exportations de riz, haricots, maïs, lard, etc., que finalement il fallut importer (32).

(27) Cf. Paul Singer, XLVI, p. 31, la croissance de São Paulo fut de 27,3 % de 1860 à 1872.

(28) Amaro Cavalcanti, XIV, p. 123.

(29) Sebastião Ferreira Soares, XLVII, pp. 52-54.

(30) D'après le rapport de la Commission d'Enquête de 1864 (*in* Amaro Cavalcanti, XIII, p. 271), le prix des denrées n'aurait pas monté de 1856 à 1862. Ce qui correspond d'ailleurs aux résultats de nos recherches.

(31) Thèse adoptée pour les temps récents, par Alberto Passos Guimarães, XXV.

(32) Sebastião Ferreira Soares, XLVII, pp. 133 et 280.

17. Il faudrait ajouter un autre élément caractérisant une forme d'inflation par les coûts : l'enchérissement de la main-d'œuvre esclave après l'abolition du trafic (33). Cela pourrait expliquer la hausse des produits internes entre 1850 et 1856 (voir colonnes A et E du tableau I). A ce point de vue, la situation aurait dû s'améliorer par la suite grâce aux entrées massives d'immigrants. De 1840 à 1849, le nombre de ceux-ci n'avait pas dépassé 4 992; dans les deux décennies suivantes il fut respectivement de 108 045 et de 106 817 (34).

Ce fait, conjointement avec le progrès des transports, a dû contribuer à la normalisation des prix pour la période 1860-1870 (malgré les facteurs inflationnaires déjà décrits ou à décrire). De 1854 à 1864, 475 kilomètres de voies ferrées étaient construites et 1801 en 1875 (35). C'était peu, mais déjà quelque chose. D'après les données que nous avons compulsées dans les Rapports Annuels des Ministres des Finances, le volume transporté par cabotage est passé de 681 600 tonnes en 1850/1851 à 2 187 553 tonnes en 1870/1871, soit une expansion de 220,9 %. Avec cela, la pression sur les coûts internes aurait dû se relâcher un peu, ce qui expliquerait partiellement le ralentissement du rythme inflationnaire.

*
**

18. Il nous reste à examiner le comportement du secteur monétaire. Le tableau IV compare l'évolution du stock monétaire, au taux des changes et aux prix. Il faut avouer que l'évolution des émissions de papier-monnaie ne coïncide pas avec celle du taux des changes: de 1853 à 1856, la variation est inversée d'une façon très accentuée; le même phénomène se produit dans la période 1856-1862, bien qu'en moindre proportion; pour 1850/1853 et 1862/1870, le sens est le même, mais les grandeurs sont différentes.

Cela ferait croire que l'évolution du stock monétaire était aussi une variable autonome. Elle pouvait agir directement sur le change en provoquant la dévaluation ou indirectement sur les prix qui à leur tour exigeaient la modification des changes. Quant à l'influence sur les prix, un certain parallélisme se retrouve entre l'expansion monétaire et le niveau des prix (suivant l'équation d'Irving Fisher) dans les trois premières sous-périodes : l'intensification des émissions, de 1850 à 1856, correspond à l'accélération de l'inflation; la réduction du stock monétaire de 1856 à 1862 se reflète dans la décélération du rythme inflationnaire. Dans la dernière période, les fortes émissions exigées par la guerre du Paraguay (36) furent, en quelque sorte, stérilisées en ce qui concerne leur effet sur les prix. Ce serait probablement dû à plusieurs causes : augmentation générale du produit, réduction des prix de revient grâce à l'immigration, les transports, etc. (comme nous l'avons dit ci-dessus), influence du taux des changes relativement bas (limitant l'enchérissement des produits importés), absorption des ressources par le gouvernement à travers le service de la dette publique interne (de 1865/1866 à 1870/1871 la dette interne consolidée est montée de 80 376 à 234 312 contos), et peut-être une certaine compensation avec la période déflationnaire de 1856 à 1862 (en 1864/1865 le stock monétaire n'était que de 5,7 % plus grand qu'en 1856/1857. — Voir tableau IV).

19. A ce propos, nous pouvons avoir recours à un moyen, bien qu'assez aléatoire, de déterminer le degré de liquidité du système pendant la période analysée. Dans le tableau V nous avons calculé le revenu interne en partant de la valeur courante de l'exportation — procédé que nous avons exposé ailleurs (37). En le comparant au papier-monnaie émis, nous avons établi une série de pourcentages de celui-ci sur la valeur du revenu. Dans la dernière colonne, on peut voir que cette proportion s'est beaucoup accrue surtout dans la période de 1853/1854 à 1858/1859 pour diminuer dans celle de 1859/1860 à 1867/

(33) Emilia Viotti da Costa, XV, pp. 133-139. Suivant une enquête que nous avons organisée, le prix des esclaves aurait augmenté de 155,6 % entre 1845 et 1855 (voir Mircea Buescu, VI, p. 245).

(34) Mircea Buescu, Vicente Tapajós, VIII, p. 92.

(35) J. Pandiá Calógeras, IX, p. 277.

(36) Le coût de la guerre fut calculé à 613 183 contos; cf. Afonso de E. Taunay, LIII, p. 83 et Victor Vianna, LV, p. 481.

(37) Mircea Buescu, Vicente Tapajós, VIII, pp. 165-168 et Mircea Buescu, VI, pp. 32-33 et 272-279.

TABLEAU V
Liquidité du système

	Exportation (moyenne triennale) (contos de réis)	Exportation Revenu interne (%)	Revenu interne (contos de réis)	Papier-monnaie (contos de réis)	Papier-monnaie Revenu interne (%)
1850/51	63 153	30,0	210 510	48 197	22,9
1851/52	69 358	29,8	232 745	50 515	21,7
1852/53	72 376	29,6	244 514	52 262	21,4
1853/54	80 396	29,4	273 456	62 224	22,8
1854/55	87 325	29,2	299 058	67 756	22,7
1855/56	99 893	29,0	344 459	85 821	24,9
1856/57	101 726	28,8	353 215	95 717	27,0
1857/58	105 843	28,6	370 080	92 570	25,0
1858/59	105 313	28,4	367 299	95 873	26,1
1859/60	114 245	28,2	405 124	87 990	21,7
1860/61	118 950	28,0	424 821	82 013	19,3
1861/62	122 124	27,8	439 295	79 464	18,1
1862/63	124 801	27,6	452 178	81 723	18,1
1863/64	131 595	27,4	480 274	99 543	20,7
1864/65	143 135	27,2	526 232	100 649	19,1
1865/66	151 500	27,0	561 111	112 864	20,1
1866/67	166 233	26,8	620 272	117 160	18,9
1867/68	180 767	26,6	679 575	124 686	18,3
1868/69	194 367	26,4	736 239	183 225	24,9
1869/70	188 933	26,2	721 118	192 527	26,7
1870/71	185 267	26,0	712 565	191 806	26,9

Source : Liberato Castro Carreira, XII.

1868. Or, si nous admettons que la vitesse-revenu de la monnaie ne change guère à court terme, il résulte qu'il y a eu excès de liquidité dans la période 1853/1854 - 1858/1859, compensé par la réduction des émissions après cette dernière année, de sorte que pendant un certain temps les nouvelles émissions n'ont fait que rattraper la liquidité perdue. Si nous considérons que la vitesse-revenu de la monnaie augmente en période inflationnaire, nous concluons que dans l'intervalle 1853/1856, fortement inflationnaire, il y eut un excès encore plus grand de liquidité.

20. La sous-période de 1853 à 1857 pourrait être appelée un petit « *encilhamento* ». La création de la Banque du Brésil en 1853 était justifiée car avant cette date les banques multipliaient les *vales* (promesses de paiement) émis à vue ou à courte échéance et ceux-ci remplaçaient vraiment la monnaie : les *vales* des banques avaient augmenté de 950 à 5 310 contos de 1846 à 1853 (38). Mais ce fut le point de départ d'une période de forte expansion désordonnée du crédit avec la constitution d'un grand nombre de compagnies, en grande partie de caractère spéculatif. Il est intéressant de constater qu'au recensement industriel de 1920 il y avait encore 16 compagnies fondées entre 1850 et 1854 et seulement 8 de la période 1855-1859 (39). Cela démontrerait que la pléthore de compagnies constituées pendant le petit *encilhamento* n'avait pas de force économique. Le tableau IV montre que jusqu'à 1858/1859 l'expansion du papier-monnaie était exclusivement provoquée par le secteur privé : les émissions du Trésor étaient stationnaires ou allaient en diminuant. Rappelons que le déficit du Trésor fut assez modeste entre 1853 et 1857; en 1852/1853 et 1856/1857 l'exécution budgétaire enregistra même un solde positif. (Voir plus loin le tableau VI).

(38) Amaro Cavalcanti, XIII, pp. 178-183.

(39) Heitor Ferreira Lima, XXIX, p. 268.

TABLEAU VI
Exécution budgétaire

	Recette (contos de réis)			Dépense (contos de réis)			Solde	
	Impôt sur l'importation	Impôt sur l'exportation	Totale	Finances	Guerre et Marine	Totale	Solde de l'exécution	Solde Recette (%)
1850/51	20 507	4 719	32 697	11 813	14 262	33 225	— 528	1,6
1851/52	24 840	4 538	35 787	13 977	20 444	42 755	— 6 968	19,5
1852/53	24 758	4 982	36 391	11 583	12 664	31 654	+ 4 737	(+) 13,0
1853/54	23 527	3 333	34 516	13 144	14 442	36 234	— 1 718	5,0
1854/55	23 688	4 476	36 985	12 065	16 644	38 740	— 1 755	4,7
1855/56	25 485	4 662	38 634	12 521	16 214	40 243	— 1 608	4,2
1856/57	32 856	6 911	49 156	13 616	15 552	40 374	+ 8 782	(+) 17,9
1857/58	32 213	6 662	49 747	13 380	24 703	51 756	— 2 009	4,0
1858/59	29 022	7 380	46 920	15 042	22 101	52 719	— 5 799	12,4
1859/60	27 247	5 570	43 807	14 770	22 232	52 606	— 8 799	20,1
1860/61	30 028	7 266	50 052	16 153	15 377	52 358	— 2 307	4,6
1861/62	31 365	8 227	52 489	18 561	18 976	53 050	— 561	1,1
1862/63	27 438	8 345	48 620	21 233	19 431	57 000	— 8 380	17,2
1863/64	30 795	9 082	54 801	19 615	20 151	56 494	— 1 693	3,1
1864/65	34 478	9 663	56 996	20 007	37 830	83 346	— 26 350	46,2
1865/66	33 441	10 967	58 523	23 365	68 963	121 856	— 63 353	108,3
1866/67	37 640	10 769	64 777	28 480	66 010	120 890	— 56 113	86,6
1867/68	35 874	15 368	71 201	44 989	87 445	165 985	— 94 784	133,1
1868/69	45 347	18 608	87 543	48 958	76 018	150 895	— 63 352	72,4
1869/70	52 370	17 843	94 847	42 745	73 664	141 594	— 46 747	49,3
1870/71	52 994	14 916	97 737	40 261	37 534	100 074	— 2 338	2,4

Source : Liberato Castro Carreira, XII.

Le résultat de cette abondance de crédit fut la crise de 1857, surgie avant la crise mondiale qui aggrava encore plus la situation au Brésil (40). Jusqu'à cette première crise, l'effet sur les prix n'est pas surprenant. Ce qui l'est davantage est que le taux du change n'en ait pas souffert; cela peut s'expliquer par les conditions externes — prix en hausse, entrée de capitaux, confiance. Les événements de 1857 au Brésil et à l'extérieur se reflétèrent sur le marché des changes et provoquèrent la baisse du milréis. Ce n'est que trois ans plus tard que le change commence à s'améliorer à la suite des changements survenus tant à l'intérieur que sur le marché externe (voir tableaux III et IV).

Après 1857, l'extension du droit d'émission à d'autres banques fut compensée, pendant un certain temps, par la réduction des émissions du Trésor. Pour mettre de l'ordre dans les émissions, la loi du 22 août 1860 survint et le résultat en fut une rétraction relative des moyens de paiement. Les effets bienfaisants sur les prix sont connus, mais le gouvernement a peut-être été trop loin et la crise de 1864 fut probablement due au manque de liquidité (voir tableau V). En fait, il fallait payer les excès antérieurs, ou ce qu'il coûtait d'y remédier; enfin, le prix de l'incompétence de la politique monétaire (41).

Par la loi du 12 septembre 1866 la Banque du Brésil perdait le droit d'émission, mais c'est justement à partir de ce moment que le Trésor, seul émetteur, pressé par les nécessités de la guerre du Paraguay, commence à augmenter ses émissions. Le tableau VI montre que, à deux exceptions près, toutes les

(40) Pour l'histoire des banques, des émissions et du crédit, nous renvoyons les intéressés aux auteurs cités dans la bibliographie.

(41) L'avis des auteurs contemporains et de ceux de l'époque est partagé : Calógeras (IX, p. 276), en suivant l'opinion de la Commission d'Enquête de 1864 (*in* Antônio Carlos Ribeiro de Andrade, I, pp. 144-149), insiste sur l'abus de crédit; Liberato Castro Carreira (XII, p. 373) et Victor Vianna (LV, p. 444) parlent même de spéculation; cependant, Amaro Cavalcanti (XIII, p. 132 et XIV, p. 135) indique, comme cause directe, le manque de liquidité.

années furent déficitaires jusqu'à 1864-1865. Mais il n'y eut que trois ans où le déficit prit des dimensions alarmantes.

21. Le même tableau nous renseigne sur les causes du déficit. L'influence du secteur externe s'y retrouve, d'abord par le comportement de la recette qui dépend dans sa majeure partie des impôts sur l'importation et l'exportation. Ensuite par celui de la dépense du Ministère des Finances où le service de la dette publique externe (42) est inclus. On ne doit pas toutefois exagérer cet aspect (43) : pendant les premiers huit ans la dépense globale du Ministère reste à peu près stationnaire; une certaine augmentation apparaît de 1858-1859 à 1866-1867 et s'aggrave à la fin de la période. Mais alors, la dépense exigée par la guerre du Paraguay représente la plus lourde charge du Trésor.

22. Evidemment, la politique d'endettement à l'extérieur du Brésil impérial est déplorable surtout en ce qui concerne les conditions contractuelles défavorables des emprunts, ainsi que l'utilisation anti-économique qui lui était accordée. Cela ne compensait pas le sacrifice imposé du côté de la balance de paiements, ou du côté du déficit du Trésor pour couvrir amortissements et intérêts. Pendant la période analysée l'endettement externe est d'abord tombé de 76,1 % de la valeur de l'exportation en 1850-1851 à 52,0 % en 1855-1856, pour s'élever ensuite jusqu'à 92,9 % en 1865-1866 et descendre de nouveau à 75,6 % en 1870-1871 (44). Le seul aspect favorable à cette époque est que, des six emprunts contractés pour un total de £ 8.243.000, deux eurent des applications économiques : celui de 1858 (1.527 mille livres) pour le chemin de fer Dom Pedro II et celui de 1859 (460 mille livres) pour le chemin de fer Recife-São Francisco et pour la construction des routes « União e Industria » et « Muricy ».

*
**

23. Ces analyses suggèrent que l'explication du phénomène inflationnaire dans la période choisie doit être éclectique — *in medio stat virtus* :

- a) En général, il semble que le taux des changes a eu plutôt une influence bénigne; son élévation est en effet inférieure à la hausse globale des prix, exception faite de la sous-période 1856-1862 lorsque la détérioration du change fut accompagnée d'une rétraction monétaire. Les difficultés surgies dans le secteur externe ont surtout été ressenties dans les dépenses gouvernementales, qui étaient une des causes du déficit, donc, des émissions. C'était une cause structurelle amenant un cas d'inflation provoquée par la demande.
- b) Le « goulot d'étranglement » de l'agriculture est loin de se présenter dans tous les cas. Il s'est manifesté probablement de façon irrégulière et surtout dans la première sous-période (où se retrouve aussi une inflation provoquée par la hausse des coûts, en l'espèce le prix des esclaves), mais n'a pas pu se produire dans la sous-période 1856-1862.
- c) Dans la plupart des cas, les causes monétaires ont agi dans le sens inflationnaire, mais il est impossible d'y discerner un vrai modèle d'inflation par la demande : dans les trois périodes 1850-1853, 1853-1856 et 1862-1870, l'expansion monétaire a été bien plus forte que la hausse des prix. Cependant l'influence monétaire dans le sens déflationnaire paraît indéniable pour la sous-période 1856-1862.

Relativement aux aspects généraux de l'évolution, nous pouvons conclure que :

- 1°) l'inflation eut un caractère chronique, seul le taux variait;
- 2°) ce taux fut plus élevé qu'on ne pensait, mais pas assez fort pour provoquer des mécanismes de défense capables de transformer une *creeping inflation* en inflation galopante;
- 3°) étant donné cette circonstance, le mécanisme de l'épargne forcée a fonctionné en permettant au gouvernement de faire face à ses dépenses, aux exportateurs de café de se lancer dans de nouveaux investissements, ou encore aux fournisseurs d'augmenter leurs stocks de denrées alimentaires;

(42) Valentim Bouças, IV.

(43) Voir une interprétation plus radicale en Pinto Ferreira, XVIII.

(44) Calculs faits sur la base des données de Liberato Castro Carreira, XII, et Carlos Inglês de Souza, L.

- 4°) la persistance d'une inflation chronique à un taux relativement bas provoqua un traumatisme de l'organisme économique et le priva de la capacité de réagir par la suite à une inflation progressivement plus élevée.

COMPLÉMENT

Je n'ai pas procédé à des analyses statistiques plus approfondies vu l'insuffisance et la fragilité de la base informative. Je pense, toutefois, qu'il est permis de tenter un exercice plus complexe : celui d'établir le coefficient de corrélation entre les prix, le volume de papier-monnaie et le taux de change. Le tableau annexe contient les détails de ce calcul pour les années où fut établi un indice des prix. (Pour la période 1870-1880 j'ai utilisé les conclusions d'un travail antérieur — v. dans la Bibliographie : Mircea Buescu, VII).

Les résultats obtenus montrent une corrélation positive assez forte entre les prix et le taux de change, mais ce coefficient est encore plus élevé, arrivant environ à la limite + 1, dans le cas des prix et du papier-monnaie émis. Evidemment, la corrélation ne dit rien, dans un cas où dans l'autre, sur la relation de causalité entre les deux variables respectives. Il me paraît, cependant, assez suggestif que le papier-monnaie ait accompagné de si près les prix, étant peu probable que les émissions aient été consciemment augmentées pour accompagner les fluctuations des prix (ce qui serait possible dans le cas du taux de change). Ainsi, le lien de la cause à l'effet paraît plus plausible entre les émissions et les prix, qu'entre le taux de change et les prix.

CORRÉLATION ENTRE PRIX — PAPIER-MONNAIE ÉMIS — TAUX DE CHANGE 1850-1880

Indice de base : 1850/51 = 100,0

Année	Prix (p)	Papier- monnaie (m)	Change (c)	$(p - \bar{p})$	$(m - \bar{m})$	$(c - \bar{c})$	$(p - \bar{p})^2$	$(m - \bar{m})^2$	$(c - \bar{c})^2$	$(p - \bar{p})(m - \bar{m})$	$(p - \bar{p})(c - \bar{c})$
1853/54	116,8	129,1	100,8	- 42,1	- 155,4	- 12,7	1 772,4	24 192,2	161,29	+ 6 542,3	+ 534,7
1856/57	141,2	197,6	104,3	- 17,7	- 86,9	- 9,2	312,3	7 551,6	84,64	+ 1 538,1	+ 162,8
1862/63	143,2	169,6	109,2	- 15,7	- 114,9	- 4,3	246,5	13 202,0	18,49	+ 1 803,9	+ 67,5
1870/71	180,1	398,0	130,3	+ 21,2	+ 113,5	+ 16,8	449,4	12 882,3	282,24	+ 2 406,2	+ 356,2
1875/76	179,9	372,3	105,6	+ 21,0	+ 87,8	- 7,9	4 141,0	7 708,8	62,41	+ 1 843,8	- 165,9
1880/81	192,1	440,5	130,6	+ 32,2	+ 156,0	+ 17,1	1 036,8	24 336,0	292,41	+ 5 023,2	+ 550,6
Moyenne : $\bar{p} = 158,9$ $\bar{m} = 284,5$ $\bar{c} = 113,5$							709,9	14 971,6	150,2	+ 3 192,9	+ 251,0

$$\text{Corrélation } p/m : r = \frac{\frac{\sum (p - \bar{p})(m - \bar{m})}{n}}{\sqrt{\frac{\sum (p - \bar{p})^2}{n}} \sqrt{\frac{\sum (m - \bar{m})^2}{n}}} = \frac{3 192,9}{\sqrt{709,9} \sqrt{14 971,6}} = \frac{3 192,9}{26,6 \times 122,4} = \frac{3 192,9}{3 260,1} = 0,98$$

$$\text{Corrélation } p/c : r = \frac{\frac{\sum (p - \bar{p})(c - \bar{c})}{n}}{\sqrt{\frac{\sum (p - \bar{p})^2}{n}} \sqrt{\frac{\sum (c - \bar{c})^2}{n}}} = \frac{251,0}{\sqrt{709,9} \sqrt{150,2}} = \frac{251,0}{26,6 \times 12,3} = \frac{251,0}{326,6} = 0,77$$

BIBLIOGRAFIA

- I. ANDRADA Antônio Carlos Ribeiro de. — *Bancos de emissão no Brasil*. Rio de Janeiro, 1923.
- II. AZEVEDO Oswaldo Benjamin de. — *Reflexos no Brasil da conjuntura econômica mundial* (conferência), Rio de Janeiro, 1960.
- III. BARRE Raymond. — *Manual de Economia Política* (trad. port.), Rio de Janeiro, 1964.
- IV. BOUÇAS Valentim. — *História da dívida externa*, Rio de Janeiro, 1950.
- V. BRUNO Ernani Silva. — *História do Brasil* (tome VII), São Paulo, 1967.
- VI. BUESCU Mircea. — *História econômica do Brasil, Pesquisas e análises*, Rio de Janeiro, 1970.
- VII. BUESCU Mircea. — Um capítulo da inflação brasileira : 1870-1880, in *Verbum*, Rio de Janeiro, déc. 1970.
- VIII. BUESCU Mircea, TAPAJÓS Vicente. — *História do desenvolvimento econômico do Brasil*, Rio de Janeiro, 1967.
- IX. CALÓGERAS J. Pandiá. — *A política monetária do Brasil*, São Paulo, 1960.
- X. CALÓGERAS J. Pandiá. — *Formação histórica do Brasil*, Rio de Janeiro, 1957.
- XI. CAMPOS Roberto de Oliveira. — Desenvolvimento e inflação com especial referência à América Latina, in *A economia brasileira e suas perspectivas*, Rio de Janeiro, 1964.
- XII. CARREIRA Liberato Castro. — *História financeira e orçamentária do Império do Brasil desde a sua fundação*, Rio de Janeiro, 1889.
- XIII. CAVALCANTI Amaro. — *O meio circulante nacional*, Rio de Janeiro, 1893.
- XIV. CAVALCANTI Amaro. — *Resenha financeira do ex-Império do Brasil em 1889*, Rio de Janeiro, 1890.
- XV. COSTA Emília Viotti da. — *Da senzala à colônia*, São Paulo, 1966.
- XVI. DELFIM NETTO Antônio. — *O problema do café no Brasil*, São Paulo, 1959.
- XVII. DELFIM NETTO Antônio, PASTORE Affonso Celso, CIPPORALI Pedro, CARVALHO Eduardo Pereira de. — *Alguns aspectos da inflação brasileira*, São Paulo, 1965.
- XVIII. FERREIRA Pinto. — *Capitais estrangeiros e dívida externa do Brasil*, São Paulo, 1965.
- XIX. FLEIUSS Max. — *História administrativa do Brasil*, Rio de Janeiro, 1923.
- XX. FONSECA Herculano Borges da. — *As instituições financeiras do Brasil*, Rio de Janeiro, s/d.
- XXI. FURTADO Celso. — *Desenvolvimento e subdesenvolvimento*, Rio de Janeiro, 1963.
- XXII. FURTADO Celso. — *Formação econômica do Brasil*, Rio de Janeiro, 1961.
- XXIII. GUDIN Eugênio. — Inflação na América Latina, in *Inflação*, edit. D.C. Hague (trad. port.), Rio de Janeiro, 1965.
- XXIV. GUDIN Eugênio. — *Princípios de economia monetária*, Rio de Janeiro, 1965.
- XXV. GUIMARÃES Alberto Passos. — *Inflação e monopólio no Brasil*, Rio de Janeiro, 1963.
- XXVI. HELLWIG Carl. — *Organização bancária e financeira do Brasil*, São Paulo, 1930.
- XXVII. JAMES Emile. — Um estudo geral de inflação do após-guerra, in *Inflação*, edit. D.C. Hague (trad. port.), Rio de Janeiro, 1965.
- XXVIII. LESOURD J.A., GÉRARD C. — *História econômica - Séculos XIX e XX* (trad. port.), Lisboa, s.d.
- XXIX. LIMA Heitor Ferreira. — *História político-econômica e industrial do Brasil*, São Paulo, 1970.
- XXX. MAGALHÃES João Paulo de Almeida. — *Inflação e desenvolvimento*, Rio de Janeiro, 1964.
- XXXI. MAURO Frédéric. — Cycle de l'or et cycle du café au Brésil : étude comparée, in *Arquivos do Centro Cultural Português*, Paris, 1969.
- XXXII. MAURO Frédéric. — *Nova história e novo mundo*, São Paulo, 1969.
- XXXIII. MORAZÉ Charles. — *Introduction à l'histoire économique*, Paris. 1943.

- XXXIV. NORMANO J.F. — *Evolução econômica do Brasil* (trad. port.), São Paulo, 1945.
- XXXV. ONODY Oliver. — *A inflação brasileira (1820-1958)*, Rio de Janeiro, 1960.
- XXXVI. ORTIGÃO Ramalho. — *A moeda circulante do Brasil*, Rio de Janeiro, 1914.
- XXXVII. PINTO Virgílio Noya. — Balanço das transformações econômicas no século XIX, in *Brasil em perspectiva*, São Paulo, 1968.
- XXXVIII. PRADO JÚNIOR Caio. — *História econômica do Brasil*, São Paulo, 1963.
- XXXIX. RELATÓRIOS ANUAIS DO MINISTRO DA FAZENDA, Rio de Janeiro, 1850/51 - 1870/71.
- XL. RIBEIRO Benedito, GUIMARÃES Mário Mazzei. — *História dos bancos e do desenvolvimento financeiro do Brasil*, São Paulo, 1967.
- XLI. RUEFF Jacques. — O controle de inflação por meio da política monetária, in *Inflação*, edit. D.C. Hague (trad. port.), Rio de Janeiro, 1965.
- XLII. SILVA Hélio Schlittler. — Tendências e características do comércio exterior do Brasil no século XIX, in *Revista de História Econômica Brasileira*, Rio de Janeiro, juin 1953.
- XLIII. SIMONSEN Mário Henrique. — *A experiência inflacionária brasileira*, Rio de Janeiro, 1964.
- XLIV. SIMONSEN Mário Henrique. — A inflação no Brasil, in *A Economia Brasileira e suas Perspectivas*, Rio de Janeiro, 1963.
- XLV. SIMONSEN Mário Henrique. — *Brasil 2001*, Rio de Janeiro, 1969.
- XLVI. SINGER Paul. — *Desenvolvimento econômico e evolução urbana*, São Paulo, 1968.
- XLVII. SOARES Sebastião Ferreira. — *Esbôço ou primeiros traços da crise comercial da cidade do Rio de Janeiro em 10 de setembro de 1964*, Rio de Janeiro.
- XLVIII. SOARES Sebastião Ferreira. — *Notas estatísticas sobre a produção agrícola e carestia dos gêneros alimentícios no Império do Brasil*, Rio de Janeiro, 1860.
- XLIX. SODRÉ Nelson Werneck. — *Formação histórica do Brasil*, São Paulo, 1964.
- L. SOUSA Carlos Inglês de. — *A anarquia monetária e suas consequências*, São Paulo, 1924.
- LI. SOUSA Carlos Inglês de. — *Restauração da moeda no Brasil*, São Paulo, 1926.
- LII. STONIER A.W., HAGUE D.C. — *Teoria econômica* (trad. port.), Rio de Janeiro, 1967.
- LIII. TAUNAY Affonso de E. — *Pequena história do café no Brasil*, Rio de Janeiro, 1945.
- LIV. VIANNA Hélio. — *História do Brasil*, São Paulo, 1963.
- LV. VIANNA Victor. — *O Banco do Brasil*, Rio de Janeiro, 1926.

INTERVENTIONS

M. Onody. — Dans votre communication vous avez cité mon indice de prix, publié en 1960, et je vous remercie. Il me semble, cependant, qu'il n'existe aucune base réelle pour une comparaison avec votre indice, pour les raisons suivantes :

Tout d'abord mon indice pionnier était élaboré sur la base d'une vingtaine de produits; le vôtre utilise 140 articles. Mon indice reste pionnier, bien que plusieurs publications du Ministère de la Planification et du Ministère des Finances l'aient pris pour base.

D'autre part, mon indice n'était pas pondéré ou très légèrement, utilisant les faibles indications trouvées dans les descriptions de voyages faits au Brésil au siècle passé. Le vôtre, je suppose, a été régulièrement pondéré.

Enfin, mon indice est un indice national, le vôtre un indice local, au niveau de Rio de Janeiro. Nous savons très bien que la capitale de l'Empire a toujours été une ville très sensible à l'inflation tandis que beaucoup d'autres régions du pays ont manifesté un taux d'inflation très modéré.

En dernier lieu, je voudrais faire observer que mon indice, au fond, n'est pas un indice d'importation, bien que les prix utilisés aient été tirés des tarifs douaniers. Dans les rapports du Ministère des Finances on peut constater que les valeurs des tarifs ont été fixées sur la base des prix locaux recueillis dans les divers marchés, surtout urbains, du pays.

Avec le décalage temporel entre la date des demandes et l'arrivée des réponses des diverses parties du Brésil, peut-on expliquer, dans une certaine mesure, les divergences qui se manifestent entre mon indice et les résultats des recherches plus récentes ?

M. Buescu. — Je vous remercie pour ces précisions mais je dois souligner que ma communication était trop résumée pour insister sur le travail de M. Onody qui a été un travail de pionnier.

Jusqu'à présent j'ai toujours utilisé l'indice de M. Onody parce qu'il n'y en a pas d'autres. De toutes façons je crois que la différence entre votre indice et le nôtre, (je dis le nôtre parce qu'il appartient également à M^{me} Mattoso) c'est le fait qu'il est basé sur des prix de toutes les villes, mais seulement de produits d'importation. Le relevé de la douane était fait pour pouvoir imposer certains produits d'importation. Donc, si on n'importe pas la farine de manioc on ne peut pas avoir d'indication; il s'agit là de produits d'importation. Précisément la différence entre nos indices est pour moi une indication que le taux de change, à travers les produits d'importation, n'a pas travaillé dans le sens inflationnel, et qu'en réalité les produits d'importation n'étaient pas plus chers que les produits d'exportation, au contraire. C'est pour cette raison que votre indice des prix d'importation est plus bas que le nôtre. L'enquête, certes, a été menée à Rio, mais je n'ai pas la prétention de généraliser. Cependant il ne faut pas oublier que Rio était déjà la ville la plus importante et le centre économique et politique du pays.

De toutes façons cela prouve qu'il y a une certaine unité dans le système des prix et je serais très heureux de démontrer que l'évolution des prix à Bahia a été presque la même qu'à Rio.

M. Schneider. — La question des « terms of trade » est très compliquée. Pour le Brésil vous avez choisi six produits qui constituent à peu près la totalité des exportations; mais les cinq produits d'importation ne sont pas typiques. Les textiles tenaient environ 50 % dans les importations et il faudrait les confronter avec les produits exportés. Ainsi les conclusions ne sont valables que pour un secteur assez limité, vous parlez d'ailleurs vous-même d'un exemple restreint.

Il faut aussi prendre en considération le taux des frêts. Lors des débuts du commerce de la France avec le Brésil le frêt a été de l'ordre de 200 frs, c'est-à-dire 40 000 frs pour l'aller et la même somme pour le retour des navires. La cargaison avait une valeur moyenne de 200 000 frs.

M. Buescu. — J'ai, effectivement, eu beaucoup de mal à essayer d'identifier les produits d'importation car il est pratiquement impossible de vérifier les prix unitaires. Par la force des choses j'ai donc dû me restreindre. Je savais cependant que les tissus de coton constituaient le principal produit d'importation.

M. Martinière. — A propos des études précises concernant le problème de l'inflation à Rio dans les années 1850, pouvez-vous estimer dans quelle mesure les résultats de cette inflation plus ou moins acceptée, a pu freiner ou développer l'accumulation de l'épargne et des capitaux ?

M. Buescu. — C'est encore une histoire à écrire et, à vrai dire, nos informations sont assez vagues.

Il y a eu, entre 1853 et 1856, une grande expansion de crédits, donc de spéculation en Bourse, formation de nouvelles sociétés, de compagnies. Nous avons alors l'apparence de la prospérité, cette apparence que donne presque toujours l'inflation à ses débuts. Il y a partout cette sorte d'euphorie inflationnelle, car tout le monde a encore de l'argent et cela dure jusqu'à ce qu'on se rende compte des effets à longue échéance.

La seule information réelle que nous ayons nous est donnée par le recensement industriel de 1920, fort bien utilisé par M. Villela. Ce recensement permettait de vérifier la survivance, la résistance des compagnies qui avaient été formées auparavant.

Mais, même d'après ce recensement, il reste très difficile de se faire une idée à longue échéance.

D'après un travail que j'ai réalisé, je puis affirmer que la période qui se'est écoulée entre 1870 et 1875, fut une période d'équilibre des prix et peut-être même d'inflation. Après 1870 il y eut une grande expansion économique au Brésil, ce qui démontrait que sans inflation on peut avoir une période d'expansion.

M. Baer. — Si vous le permettez j'aimerais poser trois questions :

a) Tout d'abord quelle est votre définition de l'inflation, 5 % n'étant pas nécessairement considéré comme un taux inflationnel ?

b) Votre constatation que la corrélation entre prix et monnaie était très haute ne me surprend pas mais elle n'explique rien. Ce qui est intéressant ce sont les conditions structurelles responsables des émissions de monnaie.

c) Comme, au 19^e siècle, le Brésil était un pays sous-développé où la grande majorité de la population ne vivait pas dans l'économie moderne, c'est-à-dire dans l'économie monétaire, il n'est donc pas étonnant que les classes populaires n'aient pas réagi à l'inflation.

M. Buescu. — L'inflation, d'après les définitions classiques, c'est une hausse générale des prix...

Durant certaines périodes il y a d'abondantes émissions de papier-monnaie; il est évident que ces émissions ont été provoquées par des déficits, cela on ne peut le nier. Pour favoriser le crédit à toutes les compagnies qui se sont créées durant la période qui nous intéresse, il y a eu émission de papier-monnaie au point qu'elle a eu pour résultat l'inflation.

Mais quand je parle de goulot d'étranglement dans l'agriculture, il est évident que dans ce sens-là, ce ne sont pas les émissions de papier-monnaie qui ont provoqué l'inflation; c'est certainement une incapacité de l'offre et de la demande.

Quant aux classes qui n'auraient pas réagi... c'est une chose à vérifier. Je le dis tout de suite je ne possède pas suffisamment d'éléments pour pouvoir en débattre. Si l'on veut considérer la situation en la survolant d'un peu haut on peut dire que, malgré l'inflation, beaucoup de gens vivaient bien parce qu'ils ne subissaient pas son influence.

M^{me} Lobo. — L'inflation à Rio, pendant la guerre du Paraguay, semble être due, pour les denrées alimentaires, à l'éloignement des sources d'approvisionnement et à l'augmentation de la demande due à la guerre. Il faut aussi se rappeler que les prix du « journal du commerce » sont des prix de Rio.

M. Baer. — Je vous remercie tous; nous avons terminé les travaux de cette matinée et je vous donne rendez-vous pour cet après-midi à 14 heures 30.

Jeudi 14 h 30

A L'ÉPOQUE STATISTIQUE

Président : M. Mircea BUESCU

CROISSANCE INDUSTRIELLE ET INDUSTRIALISATION : NOUVELLES PERSPECTIVES SUR LES ÉTAPES DU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DU BRÉSIL

M. Werner BAER
Vanderbilt University

et M. Annibal VILLANOVA VILLELA
Ministère brésilien de la planification — I.P.E.A.

INTRODUCTION

Nombre d'historiens et d'économistes ont récusé de manière pertinente l'idée qu'avant la Première Guerre Mondiale l'économie du Brésil était entièrement agricole et qu'il fallait importer la plupart des produits manufacturés; que seules les répercussions de la Première Guerre Mondiale, de la dépression des années 30, enfin de la Deuxième Guerre Mondiale aient amené l'industrialisation, une industrialisation en majeure partie du type de celles qui viennent se substituer à des importations existantes; enfin que cette industrialisation de substitution se soit poursuivie dans les années 50 de manière accrue du fait du déclin des marchés d'exportations traditionnelles. Dans une étude qui fit date, Warren Dean montre de manière convaincante que la Première Guerre Mondiale fut, en fait, un obstacle à la croissance économique (dans la mesure où la limitation des importations ne permit pas une augmentation importante de la capacité de production). Par contre, avant 1914 le développement industriel avait fait des bonds importants à différents moments du fait de l'accroissement des importations, développement protégé par une tarification et/ou stimulé par des mesures du gouvernement (1). Dans un article récent Leff soutient que « le Brésil a connu une industrialisation importante plus tôt qu'on ne l'a parfois affirmé. Loin de provenir des difficultés des importations lors des 2 guerres mondiales et de la dépression, l'industrie du Brésil s'était développée sur une large échelle et selon un taux de croissance élevé avant ces événements. Plus généralement, le développement industriel vint s'inscrire dans un ensemble de conditions favorables au commerce extérieur plutôt que s'opposer à une croissance fondée sur l'exportation.

Nous tenons à remercier ici M. Nicholas Georgescu-Roegen pour la valeur de ces commentaires.

(1) Warren Dean, *The Industrialization of São Paulo, 1880-1945*, Austin, Texas : The University of Texas Press, 1969, ch. VI.

Dans l'ensemble, l'industrialisation du Brésil semble avoir eu lieu dans des conditions similaires à celles d'autres régions récemment développées, c'est-à-dire en liaison avec une expansion rapide du commerce extérieur et avec un solide appui du gouvernement sous forme de barrières douanières (2).

Un certain nombre d'économistes (3) ont eux aussi évoqué dans leurs recherches le besoin de réviser sur certains points l'interprétation donnée jusqu'ici de la nature de la croissance industrielle dans les années 30 et la période qui suivit la Deuxième Guerre Mondiale.

A la lumière des écrits qui développent cette réinterprétation, des nouvelles données que l'on trouve dans ces écrits et des données établies par une équipe d'économistes et d'historiens (4), nous distinguerons une suite d'étapes dans le développement industriel du Brésil. Ces étapes devraient aider à clarifier la nature des forces à l'origine de la croissance économique et l'impact d'une telle croissance sur la structure et le fonctionnement de l'économie brésilienne.

Ce n'est cependant pas notre intention d'entrer dans une analyse ni de la politique qui a conduit au développement industriel, ni de la manière dont celui-ci fut financé, ni de ses répercussions, comme une concentration régionale excessive, des déséquilibres sectoriels, des problèmes dans la distribution des revenus ou la balance des paiements.

TABLEAU 1
L'industrie du coton au Brésil

	Nombre d'usines	Nombre d'Ouvriers	Production (en milliers de mètres)
1853	8	424	1 210
1866	9	795	3 586
1885	48	3 172	20 595
1905	110	39 159	242 087
1915	240	82 257	470 783
1921	242	108 960	552 446
1925	257	114 561	535 909
1929	359	123 470	477 995
1932	355	115 550	630 738
1948	409	224 252	1 119 738

Source : Stanley Stein, *The Brazilian Cotton Manufacture: Textile Enterprise in an Underdeveloped Area, 1850-1950*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1957, p. 191.

Importations brésiliennes de matériel pour le textile
(en tonnes)

1913 — 13 345	1921 — 6 295	1928 — 6 244
1915 — 2 194	1922 — 6 635	1929 — 4 647
1916 — 2 450	1923 — 8 838	1930 — 1 986
1917 — 2 002	1924 — 10 192	1933 — 2 051
1918 — 2 932	1925 — 17 859	1934 — 4 112
1919 — 2 753	1926 — 10 430	1935 — 3 875
1920 — 4 262	1927 — 6 744	

Source : Stein, *op. cit.*, p. 124.

(2) Nathaniel H. Leff, « Long-Term Brazilian Economic Development », *The Journal of Economic History*, September 1969, p. 490.

(3) Voir, par exemple : Donald Huddle, « Postwar Brazilian Industrialization : Growth Patterns, Inflation and Sources of Stagnation », in *The Shaping of Modern Brazil*, edited by Eric Baklanoff, Baton Rouge : Louisiana State University Press, 1969; Joel Bergsman, *Brazil : Industrialization and Trade Policies*, Oxford University Press, 1970; Joel Bergsman and Arthur Candal, « Industrialization : Past Success and Future Problems », in *The Economy of Brazil*, edited by Howard S. Ellis, Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1969.

(4) *Aspectos do Crescimento da Economia Brasileira, 1889-1969*, par Annibal V. Villela, Sérgio Ramos da Silva, Wilson Suzigan et Maria José Santos, mimeographé, Fundação Getúlio Vargas, Rio de Janeiro, 1971.

PREMIÈRE ÉTAPE : AVANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Selon les données statistiques dont on dispose, la croissance de l'industrie brésilienne devint significative dans les années 1880 et se poursuivit pendant les trois décennies suivantes. Par exemple, le tableau 1 montre que la production de cotonnades se trouva multipliée par 10 entre 1885 et 1905 et presque par deux dans les 10 années suivantes. Dès le début de la 2^e décade de ce siècle la production de textiles avait atteint 85 % de la consommation apparente du pays. La production de vêtements, de chaussures, de boissons et de tabac avait atteint en 1911 environ 40 % de la production de 1929 (cf. le tableau 4 et le tableau AI en appendice). Quand on considère qu'à la fin des années 20 l'industrie brésilienne du textile couvrait près de 90 % de la consommation intérieure (5), l'importance de la production au début du deuxième décennie nous permet de penser que même à ce moment-là une très large proportion de la consommation intérieure était couverte par les producteurs du pays.

Les seuls indicateurs disponibles sur la formation de capital (cf. le tableau A-II en appendice) après 1901 montrent une croissance ininterrompue jusqu'en 1914. Ils atteignirent des niveaux très élevés dans les 5 années qui précédèrent la Première Guerre Mondiale. Le niveau atteint par la croissance industrielle pendant cette période, est confirmé par le recensement économique de 1920, qui porte sur les données de l'année 1919. Sur 13 336 entreprises industrielles existant cette année-là, 55,4 % avaient été fondées avant 1914, et comme on peut le voir dans le tableau 2, le nombre moyen d'employés et la puissance installée par ouvrier dépassaient ceux que l'on trouve dans les entreprises fondées pendant la Première Guerre Mondiale.

Ce début de croissance industrielle vit sa structure dominée par l'industrie légère. Les textiles, l'habillement, les chaussures et les industries alimentaires représentaient plus de 57 % de la production industrielle en 1907 et plus de 64 % en 1919.

Le boom dans la production de café, dû à l'arrivée de travailleurs immigrants disponibles, permit à l'industrie de se développer aussitôt. Des investissements financés par les planteurs et des capitaux étrangers permirent l'établissement d'une importante infrastructure au service du café (chemins de fer, centrales électriques, etc.). Cela servit de base à l'acroissement de la production des industries locales et suscita peu à peu une demande pour la fabrication locale des pièces de rechange. Le nombre important d'immigrants employés dans le café et les secteurs adjacents ouvrit un large marché pour les biens de consommation à bas prix. Ainsi dans une description de ce qui se passait à São Paulo, Warren Dean note que « Les premiers produits à être fabriqués furent ceux pour lesquels le rapport poids-coût de fabrication était suffisamment élevé pour que, même avec les techniques les plus rudimentaires, il reviennent moins cher à être fabriqués sur place qu'achetés en Europe. Les activités économiques les plus importantes employaient des produits de l'agriculture locale, en particulier du coton, du cuir, du sucre, des céréales, du bois, ainsi que des ressources minérales non métalliques, en particulier de l'argile, du sable, de la chaux, et de la pierre » (6).

Bien que, depuis les années 1840, on ait eu plusieurs fois recours à une barrière douanière, il ne semble pas que ce soit là un facteur important de la croissance industrielle (7). On pourrait dire la même chose de l'aide directe accordée par le gouvernement à certains secteurs, et qui ne se produisit qu'en de rares occasions. Il est vrai, cependant, que pour certains secteurs bien déterminés l'aide gouvernementale fut cruciale (comme pour les terrains et/ou les subventions accordées aux chemins de fer, aux

(5) Stanley Stein, *op. cit.*, p. 127.

(6) Warren Dean, *op. cit.*, pp. 9-10.

(7) Stanley Stein, *op. cit.*, p. 15.

aciéries, etc.). Enfin, la dévaluation occasionnelle de la monnaie brésilienne par rapport à la livre, augmenta le prix des produits importés, et contribua à accélérer la croissance de l'industrie (8).

Si nous revenons à notre point de vue quantitatif, il est intéressant de noter l'augmentation substantielle de la capacité de production dans les 8 années qui précédèrent la Première Guerre Mondiale. D'après le tableau A-II en appendice, on peut voir que tous les indices de formation de capital révèlent un accroissement plus rapide au cours de cette période que lors de n'importe quelle autre période antérieure. Ce véritable boom repose en partie sur l'accroissement de la capacité d'importation à cette époque ainsi que sur l'appréciation de la monnaie par rapport à la livre pendant la période 1905-1913; le prix des produits étrangers s'en trouva abaissé et l'importation de machines largement accrue. Il est intéressant par ailleurs de noter à partir du tableau 2 que la tranche la plus importante de sociétés existant en 1919 avaient été fondées au cours de la période 1905-1914.

TABLEAU 2
Répartition des établissements industriels selon la date de fondation des firmes : 1920

Date de fondation	Nombres d'établissements	Pourcentages par rapport à l'ensemble	Nombres d'ouvriers par usine	Puissance en chevaux vapeur par ouvriers	Valeur de la production (pourcentage par rapport à l'ensemble)
Avant 1884	388	2,82	76	1,01	8,7
1885 — 1889	248	1,86	98	1,48	8,3
1890 — 1894	452	3,39	68	1,08	9,3
1895 — 1899	472	3,53	29	1,05	4,7
1900 — 1904	1 080	8,10	18	1,01	7,5
1905 — 1909	1 358	10,10	25	1,17	12,3
1910 — 1914	3 135	23,60	17	1,15	21,3
1915 — 1919	5 936	44,60	11	1,02	26,3
Inconnue	267	2,00	16	1,77	1,6
Totaux	13 336	100,00	20	1,13	100,0

Sources : *Recenseamento do Brasil*, Vol. V, *Indústria*, 1929, p. LXIX.

DEUXIÈME ÉTAPE : LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Un examen attentif de toutes les données disponibles montre que la Première Guerre Mondiale ne fut en rien un catalyseur de la croissance industrielle. La principale raison en est que l'interruption des transports maritimes rendit difficile l'importation des biens d'équipements nécessaire à l'accroissement de la capacité de production, ceci alors qu'à l'intérieur du Brésil aucune industrie de biens d'équipement n'existait à l'époque.

Les indications d'investissements dans le tableau A-II en appendice, montrent une nette tendance au repli lors de la guerre. On notera qu'après 1913 eut lieu une baisse importante des importations de biens d'équipement et de la consommation apparente de ciment et d'acier. Une analyse des changements dans la structure des importations du Brésil entre 1911 et 1913 et entre 1914-1918 (cf. le tableau 3) révèle aussi une baisse bien plus importante des importations pour les biens d'équipement que pour les autres types de produits.

(8) Villela et al., *op. cit.*, pp. 287-289.

TABLEAU 3
Changements quantitatifs dans les importations brésiliennes
 (Importations annuelles moyennes)

	Ensemble des importations	Biens de consommation	Matériaux bruts	Carburants	Biens d'équipement
1911 — 1913	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0
1914 — 1918	44,6	45,1	47,8	65,0	22,2

Source : Villela et al., *op. cit.*, p. 174.

Si nous nous tournons maintenant vers les chiffres concernant la production, nous voyons d'après le tableau 4 un considérable accroissement dans la production de textiles, de vêtements et de chaussures. La production de boissons et de tabac est à peine changée. Ces secteurs représentent alors environ 50 % de la valeur ajoutée en 1919. L'industrie alimentaire qui représentait, après les textiles, le secteur le plus important de l'industrie, ne se trouve pas incluse dans le tableau à cause du manque de données annuelles. Elle représentait en 1907 19 % de la valeur ajoutée provenant de l'industrie et 20,5 % en 1919. Ce secteur de l'industrie vit sa capacité de production s'accroître largement dans les cinq années qui précédèrent la guerre — tout particulièrement les sucreries et les « packing houses ». Celles-ci furent spécialement stimulées par l'accroissement de la production d'électricité qui doubla presque entre 1910 et 1917.

La Première Guerre Mondiale n'eut pas pour effet immédiat d'augmenter ni de changer la capacité de production de l'industrie brésilienne, mais plutôt d'accroître l'utilisation de la capacité de production des industries alimentaires et textiles créées avant la guerre. L'accroissement de la production vint principalement alimenter l'économie nationale privée d'importations; des textiles et des produits alimentaires furent cependant exportés. Par exemple, des textiles furent exportés en Argentine et en Afrique du sud; du sucre et de la viande congelée furent envoyés dans divers pays d'Amérique Latine. Cependant il s'agissait d'exportations peu importantes, surtout en comparaison avec le niveau atteint par les exportations pendant la Deuxième Guerre Mondiale.

TROISIÈME ÉTAPE : LES ANNÉES 20

En général, les années 20 représentent une période où la croissance de la production économique fut relativement lente. Le taux moyen de croissance annuelle de la production industrielle tomba de 4,6 % pour les années 1911-1920 à 3 % pour les années 1920-1929. La croissance particulièrement ralentie de la production de textiles, comme le montre le tableau A-I en appendice est remarquable à cet égard. On voit sur le même tableau que le taux d'expansion était très rapide pour les produits métallurgiques. Cela repose avant tout sur l'apparition d'un certain nombre de nouvelles petites aciéries et d'usines de biens d'équipement. Bien sûr, le point de départ très modeste à partir duquel le secteur métallurgique se développa dans les années 1920-1925 explique aussi l'importance du taux de croissance observé. La seconde moitié des années 20 marque le début de la production domestique de ciment. Une société fondée en 1924 commença à produire 2 ans plus tard et la production qui était d'un peu plus de 13 000 tonnes en 1926 passa à environ 96 000 tonnes en 1929 (9).

Il est intéressant d'opposer la croissance de la production industrielle et les indicateurs d'équipements du tableau A-II en appendice. Tandis que la production progressait selon des taux très faibles, l'importation de biens d'équipement augmentait de manière considérable dans les années 20 pour

(9) Villela et al., *op. cit.*, pp. 243-6.

atteindre des moyennes annuelles supérieures à celles des années qui avaient précédé la Première Guerre Mondiale. On peut remarquer aussi l'important accroissement de la consommation apparente de ciment et d'acier, ce qui dénote presque à coup sûr des nouveaux investissements industriels.

TABLEAU 4
Indices de production réelle pour les années 1911-1919 au Brésil
(1929 = 100)

	1911	1912	1913	1914	1915	1916	1917	1918	1919
Textiles	75,4	79,2	76,5	62,0	91,9	86,4	100,9	91,0	105,6
Vêtements, chaussures et autres produits textiles	41,7	47,3	46,8	35,4	38,9	47,2	52,2	52,1	54,0
Boissons	37,2	47,0	53,8	48,4	38,6	40,8	38,6	40,2	48,8
Tabac	38,2	42,5	46,6	42,2	40,9	53,3	41,3	46,4	65,0
Total	60,9	65,8	65,3	53,5	70,8	70,6	78,5	73,4	85,4

Source : Villela et al., *op. cit.*, p. 248.

Nous avons aussi un vif accroissement des investissements avec parallèlement des taux de croissance de la production industrielle qui restent modestes. Cela devient particulièrement évident lorsqu'on oppose la production textile des années 20 et l'importation de matériel pour le textile (cf. tableau 1).

La lenteur de la croissance de la production industrielle ne peut être attribuée qu'en partie à l'importation de produits étrangers. L'examen de l'évolution de la structure des importations (cf. tableau 5) révèle une chute dans la proportion des importations de produits alimentaires et de boissons pendant la guerre qui continue pendant les années 1920. Par contre, c'est l'inverse qui s'est passé au niveau des textiles où il y eut une reprise proportionnelle des importations, correspondant probablement à la concurrence des textiles importés et des textiles domestiques. Ce sont les produits associés à la formation de capital qui constituèrent le secteur d'importation dont l'accroissement fut le plus élevé.

TABLEAU 5
Changements dans la structure des importations de produits industriels au Brésil de 1901 à 1929
(Moyennes annuelles en pourcentages)

	1901 - 1910	1911 - 1920	1920 - 1929
Production minière	6,2 %	8,8 %	5,5 %
Production industrielle	83,6	78,7	80,8
Produits métallurgiques	12,3	13,0	13,8
Machines	4,8	4,7	7,4
Matériel électrique	1,0	1,8	3,0
Matériel de transport	2,6	4,0	8,0
Produits chimiques	5,6	9,0	11,9
Textiles	15,1	10,9	12,1
Produits alimentaires	19,4	12,8	8,9
Boissons	6,0	4,1	2,1
Produits non-industriels (surtout du blé)	10,2	12,5	13,7
TOTAL	100.0	100.0	100.0

Source : Villela et al., *op. cit.*, p. 115.

Aussi l'explication de la lenteur de la croissance industrielle des années 20 par la concurrence de l'étranger, ne peut être que partielle. On peut aussi attribuer cette lenteur, spécialement dans le cas des textiles, au boom de la production pendant la guerre, qui en un sens anticipait la croissance d'un marché pour les produits de fabrication domestique. Autrement dit, l'usage accru de la capacité de production pendant la guerre aurait pu se poursuivre plus longtemps si la guerre n'avait pas eu lieu.

Ainsi la croissance fut plus lente pendant l'après-guerre, en partie parce que l'accroissement « normal » de la production domestique qui aurait eu lieu s'il n'y avait pas eu la guerre se trouva concentré dans la période 1914-1919.

L'augmentation considérable de la capacité de production pendant les années 20 peut aussi être attribuée à la Première Guerre Mondiale. En premier lieu, du fait que l'augmentation de la production pendant la Guerre repose sur l'utilisation plus élevée de la capacité installée et ceci sans investissement pour le remplacement d'équipement, de ce fait certains investissements des années 20 peuvent compter simplement pour le remplacement et la réparation de l'équipement existant. En second lieu, on peut penser qu'ils ont joué le rôle d'une accélération différée, c'est-à-dire que l'augmentation de la production, en particulier dans le textile, a suscité chez les producteurs l'anticipation d'une croissance supplémentaire du marché des biens de production domestique. Ainsi les producteurs commandèrent du matériel qui ne fut livré que pendant les années 20 (10).

QUATRIÈME ÉTAPE : LA GRANDE DÉPRESSION DES ANNÉES 30

Comme il est bien connu, c'est la grande chute dans les revenus provenant de l'exportation pendant la dépression des années 30 qui força le Brésil à restreindre considérablement ses importations (11). La disparition de produits manufacturés jusque-là importés et l'augmentation de leur prix relatif, telle qu'elle s'ensuivit, agissent comme des catalyseurs sur la production industrielle qui marqua ainsi un nouveau boom.

Après un nouvel examen du tableau A-I en appendice, on peut noter que dès 1931 la production industrielle avait repris son niveau de 1928 après 3 années de perte de vitesse et que dans les 8 années qui suivirent elle fit plus que doubler. La croissance rapide de secteurs tels que la métallurgie, le papier et les textiles est remarquable à cet égard.

Si l'on se tourne maintenant vers les indicateurs de formation de capital (tableau A-II en appendice), on peut noter que les investissements n'ont vraiment retrouvé ou dépassé leur niveau des années 20 que dans la seconde moitié des années 30. Vers 1932 les importations de biens d'équipement étaient presque tombées au niveau le plus bas atteint pendant la Première Guerre Mondiale; elles ne remonteront que lentement par la suite, sans jamais retrouver les maxima atteints dans les années 20. La consommation de ciment atteignit le creux de la vague en 1932 (après avoir baissé de 50 %) et ne retrouva ses maxima qu'en 1937. La consommation d'acier descendit jusqu'en 1931 ne dépassant pas non plus ses plus hautes valeurs, avant 1937.

La conclusion à laquelle nous parvenons est la suivante : comme lors de la Première Guerre Mondiale, la croissance de la production industrielle dans la première moitié des années 30 repose sur une meilleure utilisation de la capacité productive qui pour une large part, soit avait été sous-utilisée, soit

(10) Stanley Stein, *op. cit.*, pp. 108-113.

(11) Voir : Celso Furtado, *The Economic Growth of Brazil*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1963; Werner Baer, *Industrialization and Economic Development in Brazil*, Homewood, Illinois : Richard D. Irwin, Inc., 1965. Le seul désaccord qui soit, porte sur le financement de la croissance industrielle dans les années 30. L'explication traditionnelle de Furtado a été récemment réfutée par Carlos M. Pelaez dans : « A Balança Comercial, A Grande Depressão e a Industrialização Brasileira », *Revista Brasileira de Economia*, Março de 1968.

était apparue dans les années 20. Dans la seconde moitié des années 30, la croissance de la production industrielle fut accompagnée par une expansion de la capacité de production. Pour l'acier la capacité de production s'accrût du fait de l'apparition de nouvelles petites sociétés et en particulier de l'ouverture, au milieu des années 30, de la nouvelle usine de la Belgo-Mineira à Monlevade (12). De manière similaire, de nouvelles cimenteries apparurent pendant cette décennie et le potentiel de fabrication de papier s'accrut à un rythme très rapide à la fin des années 30.

CINQUIÈME ÉTAPE : LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Comme la Première Guerre Mondiale et la première moitié des années 30 qui virent la dépression, la Seconde Guerre Mondiale représenta pour le Brésil une période de production accrue sans grande expansion de la capacité de production. Cela apparaît avec évidence dans les données du tableau 6. La production industrielle s'accrut selon un taux annuel de 5,4 % pendant la période 1939-1943. Notre attention est spécialement attirée par la croissance de la métallurgie, des textiles, des chaussures, enfin des boissons et du tabac qui sont des industries dont les importations furent sérieusement réduites. Le déclin du matériel de transport provient du fait que sans importation le potentiel de fabrication domestique ne pouvait fonctionner à plein. Les investissements selon les indications du tableau A-II, marquè-

TABLEAU 6
*Taux de croissance annuelle de la production industrielle
1939-1945*

Production minière	3,7 %
Production industrielle	5,2 %
Minérales non-métalliques	14,1
Produits métallurgiques	9,1
Transports	- 11,0
Industrie du papier	4,1
Industrie du caoutchouc	30,0
Industrie du cuir	- 2,5
Huiles minérales et végétales	6,7
Textiles	6,2
Chaussures	7,8
Produits alimentaires	0,9
Boissons et tabac	7,6
Imprimerie et publication	2,3
Construction	4,8
Energie électrique	7,4
Taux global	5,4

Source : Loeb G. F. — « Números índices do Desenvolvimento Físico da Produção Industrial, 1939-1949 », *Revista Brasileira de Economia*, Março de 1953.

(12) Pour plus de détails, voir : Werner Baer, *The Development of the Brazilian Steel Industry*, Nashville, Tennessee. Vanderbilt University Press, 1969.

rent d'abord une chute, mais se redressèrent en 1943. Cela repose surtout sur les biens d'équipement que le Brésil eut la possibilité d'importer pendant la guerre pour construire sa grande aciérie intégrée de Volta Redonda (13).

Mise à part l'industrie du ciment et de l'acier, il y eut peu d'expansion du capital, pendant la guerre et l'accroissement de la production ne tint qu'à une utilisation intensifiée de l'équipement existant. Ainsi, à la fin de la guerre, une large part de la capacité industrielle du Brésil était en mauvais état et tout à fait dépassée (14).

Pendant la guerre les exportations brésiliennes de produits manufacturés s'accéléchèrent. Il est vrai que les textiles constituèrent à un moment 20 % de l'ensemble des exportations. Cependant, du fait du retour des approvisionnements traditionnels et, pour une part, du fait des insuffisances des exportateurs brésiliens (fréquents retards dans la livraison et contrôle de la qualité qui souvent laissait énormément à désirer), ces articles disparurent de l'exportation à la fin de la guerre.

ÉVALUATION DES CINQ PREMIÈRES ÉTAPES

Comme nous l'avons vu, les trois décennies qui précédèrent la Première Guerre Mondiale furent témoin d'une croissance considérable de l'industrie; la guerre de 1914 ne fut pas plus qu'un stimulus pour la production, étant donné l'impossibilité de tout nouvel investissement; les années 20 représentèrent une période marquée par une croissance relativement lente, mais aussi par des investissements élevés dus aux effets de la Première Guerre Mondiale sur les prévisions des producteurs; et la grande accélération de la production industrielle dans les années 30 engendrée par une baisse considérable des possibilités d'importation, reposa tout d'abord, surtout sur une meilleure utilisation de la capacité de production existante et subséquemment sur le nouvel apport de potentialités.

Il serait pourtant inexact de parler d'un processus d'industrialisation ininterrompue ayant son origine dans les années 1890. Nous voudrions faire la différence entre une ère de « croissance industrielle » et une « période d'industrialisation ». La première expression caractérise les événements qui se sont passés jusqu'à la fin des années 20. Pendant cette période la croissance de l'industrie dépendit d'abord des exportations de l'agriculture. En outre, malgré la croissance rapide de certains secteurs, une période de simple croissance de l'industrie n'amène pas de changements considérables dans la structure de l'économie. L'industrialisation, par contre, correspond à une période où l'industrie devient le secteur dont la croissance domine l'économie et provoque des changements structurels prononcés.

Les données du tableau 7 viennent étayer notre classification. La partie (a) présente la structure du produit physique (c'est-à-dire la somme de la valeur des produits de l'agriculture et des produits manufacturés). Malgré les événements qui permirent la croissance de l'industrie jusqu'à la Première Guerre Mondiale incluse, l'industrie contribua pour seulement 21 % de la production physique à la fois en 1907 et en 1919. Par contre, vers 1939 sa part atteignit 43 %. Bien qu'il n'y ait eu aucun recensement économique pour 1930, qui puisse nous indiquer la part que l'industrie occupait alors, le ralentissement dans la croissance industrielle lors des années 20 nous amène à la conclusion que celle-ci a connu une accélération lors des années 30. L'importance surprenante du pourcentage atteint est due, en partie, aux prix des produits agricoles — en particulier du café — qui restaient faibles, encore marqués par le coup qui les avait frappés et se situant encore à 29 % en dessous du plus haut niveau atteint en 1930. Par ailleurs, les prix relatifs des biens manufacturés étaient probablement plus élevés qu'au début des années 20. Cependant, même si l'on pouvait disposer de toutes les informations concernant les change-

(13) Werner Baer, *The Development of the Brazilian Steel Industry*, chapitre 4, p. 76.

(14) Voir Vilela *et al.*, *op. cit.*, p. 193.

ments de prix, les ajustements n'abaisseraient pas suffisamment la part de produits manufacturés pour qu'il soit permis de rejeter l'impression d'un changement structurel.

TABLEAU 7
Indicateurs de changements dans la structure de l'économie brésilienne

a) Structure du produit physique (en prix courants)*			
	1907	1919	1939
Agriculture	79 %	79 %	57 %
Industrie	21	21	43
Total	100	100	100
b) Taux de Croissance annuelle**			
	Agriculture	Industrie	Total
1920 - 9	4,1	2,8	3,9
1933 - 9	1,7	11,3	4,9
1939 - 45	1,7	5,4	3,2
c) Coefficient d'importation § ***			
1907 - 44,6 %			
1919 - 28,0 %			
1939 - 20,0 %			
§ - Valeur des produits industriels importés divisée par la valeur de la totalité des produits industriels utilisés.			

Source : Estimations de Villela *et al.*, *op. cit.*, établies d'après différentes productions industrielles.

* Calculée d'après des estimations de la valeur ajoutée sur la base des recensements économiques de 1920 et 1940 et de statistiques disponibles comparables pour l'année 1907.

** Indices de la production agricole et industrielle réelle pondérés par la participation moyenne de ces secteurs dans la production physique (valeur ajoutée par la production agricole et industrielle) en 1919 et 1939.

*** Calculés d'après les chiffres d'importation (cif) en prix courants de produits industriels et les données sur la valeur brute de la production industrielle.

La partie (b) du tableau 7 montre l'estimation des taux de croissance de l'agriculture et de l'industrie depuis 1920 (aucune donnée n'est disponible qui permettrait d'estimer des taux de croissance annuelle antérieurs à cette date). Il est évident que ce n'est que dans les années 30 que l'industrie est devenue le secteur dominant, influençant fortement la croissance générale de l'économie.

Les coefficients d'importation pour l'industrie dans la partie (c) du tableau 7 montrent une très grande dépendance vis-à-vis des importations en 1907. Cette proportion est probablement quelque peu exagérée pour être comparée avec les proportions de 1919 et 1939 du fait que le recensement de 1907 ne couvrait que la production des sociétés les plus importantes. Le déclin de 1907 à 1919 et de 1919 à 1939 reflète la politique de substitution des importations qui eut lieu spécialement pendant la Première Guerre Mondiale et les années 30 (15). Il semblerait qu'avant la Première Guerre Mondiale la nature de la croissance de l'industrie n'était guère de se substituer à des importations. La croissance de la production industrielle venait satisfaire de *nouveaux* besoins (venant d'immigrants et de nouvelles infrastructures) plutôt que se substituer à des importations antérieures. Ceci ne changea qu'avant et

(15) La baisse du coefficient d'importations est quelque peu exagérée du fait de la manière dont il est mesuré. Pendant les périodes d'industrialisation de substitution, les prix des nouveaux produits manufacturés sont nettement plus élevés que les prix des importations c.i.f. du fait des mesures de protection. Le numérateur de notre rapport est mesuré à partir des prix d'importation c.i.f., tandis que le dénominateur correspond à la somme des biens domestiques à prix élevés et d'importations à bas prix. Ainsi ce rapport tend à surestimer le degré de substitution des importations. Ces remarques s'appliquent aussi à l'analyse des coefficients d'importation, pour la période d'après la Seconde Guerre Mondiale.

surtout pendant la Première Guerre Mondiale. Mais cette substitution initiale d'importations ne conduisit pas à l'industrialisation dans le sens où nous l'avons définie ci-dessus. Elle ne devint processus d'industrialisation que dans les années 30.

La comparaison des structures industrielles en 1919 et en 1939 (cf. tableau 8) devrait aider à clarifier la différence entre croissance industrielle et industrialisation. La structure industrielle de 1919 était dominée par les industries légères. Les textiles, les vêtements, les produits alimentaires, le tabac et les boissons représentaient environ 70 % de la production industrielle. En 1939 cet ensemble ne constituait plus que 58 %, en face de la métallurgie de la production de machines et de matériels électriques qui avaient fait des progrès remarquables. Le mouvement dans le sens d'un meilleur équilibre du secteur industriel contribuait à faire de l'industrie le moteur de l'économie, ce qui est une autre façon de caractériser le processus d'« industrialisation ».

TABLEAU 8

Structure de l'industrie du Brésil en 1919 et 1939 (distribution des pourcentages par rapport à la totalité)

	1919	1939
Produits Minéraux non métalliques	5,7	5,2
Produits métallurgiques	4,4	7,6
Machines	0,1	3,8
Matériel électrique	0,0	1,2
Matériel de transport	2,1	0,6
Industrie du bois	4,8	3,2
Mobilier	2,1	2,1
Industrie du papier	1,3	1,5
Industrie du caoutchouc	0,1	0,7
Industrie du cuir	1,9	1,7
Produits chimiques	1,7	} 9,8
Produits pharmaceutiques	1,2	
Parfums, savons, bougies	0,7	
Plastiques	-	-
Textiles	29,6	22,2
Vêtements et chaussures	8,7	4,9
Produits alimentaires	20,6	24,2
Boissons	5,6	4,4
Tabac	5,5	2,3
Imprimerie et publication	0,4	3,6
Divers	3,5	1,0
Total	100,0	100,0

Sources : Recensements économiques de 1920 et 1940.

Les mesures effectuées par Donald Huddle montrent le degré qu'une industrialisation en profondeur avait déjà atteint à la fin des années 30. En prenant le taux de fourniture domestique par rapport à l'ensemble, on voit que le Brésil n'était déjà pas loin de se suffire au niveau des biens de consommation, il fournissait une grosse partie (plus de 80 %) de ses biens intermédiaires et plus de 50 % de ses biens d'équipement (16).

La faible quantité de main-d'œuvre absorbée par l'industrie depuis le début du siècle constitue un trait marquant du secteur industriel avant la guerre de 40. Comme le montre le tableau 9, la proportion de population active employée dans l'industrie changea à peine après 1920. Comme on peut le voir, ce taux n'a pas varié jusqu'à ce jour.

(16) Huddle, *op. cit.*, p. 96.

TABLEAU 9
Distribution de la population active
(en pourcentage)

	1920	1940	1950	1960
Secteur primaire	70	64	60	53
Secteur secondaire	14	10	14	13
Secteur tertiaire	16	26	26	34
Total	100	100	100	100

Source : Villela et al., *op. cit.*, vol. II, p. 139.

SIXIÈME ÉTAPE : L'INDUSTRIALISATION APRÈS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE (1949-1962)

Dans cette partie nous n'examinerons que les caractéristiques fondamentales de l'industrialisation qui suivit la Guerre de 1940, en la reliant aux développements industriels antérieurs. Nous n'examinerons pas la politique du gouvernement, ni le mécanisme qui amena le taux élevé d'industrialisation lors de cette période du fait du nombre de publications qui ne cessent de paraître sur le sujet (17).

Fondamentalement la politique suivie par le gouvernement brésilien à la fin des années 40 et pendant l'ensemble des années 50 fut d'augmenter le taux d'industrialisation. Le motif d'une telle politique fut d'abord d'agir sur la balance des paiements en difficulté, mais pendant les années 50 la politique du gouvernement fut d'accélérer délibérément le processus industriel, ce qui a amené à l'accroissement maximum de l'intégration verticale au sein de l'économie brésilienne. C'est-à-dire le développement non seulement des industries de biens de consommation mais aussi d'une série d'industries de biens d'équipement ou intermédiaires.

Le processus d'industrialisation donna après la guerre des taux de croissance économique très élevés. Le taux moyen annuel pour la période 1947-1962 fut supérieur à 6 %. Pour la période d'industrialisation la plus intense, 1956-1962, ce taux fut de 7,8 %, l'industrie arrivant en tête avec 10,3 % tandis que l'agriculture ne dépassait pas 5 %. Pour un certain nombre de raisons le taux de croissance déclina au milieu des années 60, et retrouva un niveau élevé à partir de 1968 (18).

Le tableau 10 résume la croissance et la transformation structurelle de l'économie brésilienne depuis la guerre de 1940. Il est clair que l'industrie représentait le secteur dynamique de l'économie. La part de l'industrie dans la production nationale grimpa continuellement, dépassant l'agriculture à la fin des années 50.

Le caractère global de l'industrialisation du Brésil après la guerre de 1940 apparaît parfaitement dans les tableaux 11 et 12. L'accroissement de la part revenant aux industries lourdes, déjà évidente dans les années 30, devint de plus en plus prononcé. C'est surtout dans la production métallurgique, le matériel électrique, le matériel de transport et l'industrie chimique que cela apparaît le plus nettement. La part des secteurs traditionnels comme le textile et l'alimentation perdirent nettement de l'importance.

(17) Voir, par exemple : Furtado, *op. cit.*; Baer, *Industrialization and Economic Development in Brazil*; Joel Bergsman, *op. cit.*; Bergsman and Candal, *op. cit.*; Werner Baer et Isaac Kerstenetzky, « The Brazilian Economy in The Sixties », dans *Brazil in the Sixties*, par Riordan Roett (éditeur) Nashville, Tennessee : Vanderbilt University Press, 1972.

(18) Pour une discussion des problèmes de stagnation des années 60, voir : Werner Baer et Andrea Maneschi, « Import Substitution, Stagnation and Structural Change: An Interpretation of the Brazilian Case », *The Journal of Developing Areas*, janvier 1971; voir aussi Werner Baer et Isaac Kerstenetzky, *op. cit.*

TABLEAU 10

Changements quantitatifs et structuraux dans l'économie du Brésil après la seconde Guerre mondiale

a) Croissance de la production par secteur : indice de production réelle : 100 pour 1949.

	1947	1953	1958	1963	1967	1969
Agriculture	89,5	111,7	141,3	178,9	211,1	227,1
Industrie	81,5	135,1	213,2	312,4	360,0	451,2
Autres secteurs	89,1	130,3	183,1	249,0	288,1	n.a.
Totaux	87,3	125,7	187,5	242,5	306,1	333,6

Source : Fundação Getúlio Vargas, *Conjuntura Econômica*, No. 6, vol. 24, 1970.

b) Changements dans la distribution du produit intérieur brut brésilien par secteur d'activité (en prix de 1953).

Source : Calculé d'après des données de Fundação Getúlio Vargas, Centro de Contas Nacionais et *Conjuntura Econômica*.

	1947	1953	1957	1960	1966	1968
Agriculture	30,0	26,1	24,6	22,2	21,9	20,5
Industrie	20,6	23,7	24,5	28,0	28,8	29,3
Autres secteurs	49,4	50,2	50,9	49,8	49,3	50,2
Totaux	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0

TABLEAU 11

Changements dans la structure industrielle du Brésil entre 1939 et 1969

	1939	1949	1953	1958	1963	1967	1969
Produits Minéraux non métalliques	5,2	7,4	7,4	6,7	5,2	5,6	5,6
Produits métallurgiques	7,6	9,4	9,6	11,5	12,0	11,1	11,5
Machines	3,8	2,2	2,4	3,0	3,2	5,2	5,9
Matériel électrique	1,2	1,7	3,0	4,3	6,1	6,2	6,3
Matériel de transport	0,6	2,3	2,0	7,0	10,5	8,0	8,6
Industrie du bois	5,3	6,1	6,6	5,4	4,0	3,8	4,2
Industrie du papier	1,5	2,1	2,7	2,4	2,9	3,3	2,6
Industrie du caoutchouc	0,7	2,0	2,2	1,9	1,9	2,0	2,1
Industrie du cuir	1,7	1,3	1,3	1,2	0,7	0,8	0,6
Produits chimiques, pharmaceutiques plastiques, parfumerie, etc. . .	9,8	9,4	11,0	13,1	15,5	18,8	17,8
Textiles	22,2	20,1	17,6	13,4	11,6	9,7	10,1
Vêtements et chaussures	4,9	4,3	4,9	4,0	3,6	3,0	2,8
Produits alimentaires	24,2	19,7	17,6	15,8	14,1	13,4	13,0
Boissons	4,4	4,3	3,5	2,8	3,2	2,4	2,6
Tabac	2,3	1,6	2,3	1,6	1,6	1,7	1,5
Imprimerie et publication	3,6	4,2	3,5	3,3	2,5	3,0	2,8
Divers	1,0	1,9	2,4	2,6	1,4	2,0	1,8
ENSEMBLE DES PRODUITS INDUSTRIELS	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0

Source : Census of 1940, Fundação Getúlio Vargas, IBRE and IBGE.

Le tableau 12 montre que l'industrialisation qui suivit la guerre de 1940 est venue se substituer à des importations existantes. En 1949 l'industrie brésilienne avait pris la place des importations pour une large part des biens de consommation et intermédiaires, tandis que 59 % des biens d'équipement étaient encore fournis par l'étranger. La politique de substitution des importations utilisant au maximum l'intégration verticale était responsable de la baisse considérable de la proportion des biens d'équipement importés. Bien que la substitution des importations fut la tendance principale pour l'ensemble de la période considérée, son impact principal semble s'être produit au milieu et à la fin des années 50 qui virent la baisse la plus importante du pourcentage d'importation par rapport à l'ensemble des biens d'équipement et de consommation. Le pourcentage pour les biens intermédiaires descendait déjà sérieusement depuis la fin des années 40 (19).

TABLEAU 12
Importations en pourcentage par rapport à l'ensemble des biens fournis

	1949	1955	1960	1962	1965	1966
Biens d'équipement	59,0	43,2	23,4	12,9	8,2	13,7
Biens intermédiaires	25,9	17,9	11,9	8,9	6,3	6,8
Biens de consommation	10,0	12,2	4,5	1,1	1,2	1,6

Source : « A Industrialização Brasileira : Diagnóstico e Perspectivas », Estudo Especial, *Programa Estratégico de Desenvolvimento*, 1968-1970, Ministério do Planejamento e Coordenação Geral, Janeiro 1969.

SEPTIÈME ÉTAPE : LA STAGNATION DES ANNÉES 60 (1962-1967)

La signification du déclin du taux de croissance du Brésil dans les années 60 a été largement débattue (20). Comme on peut le voir dans le tableau 13, le taux de croissance de la production réelle est descendu de 7,8 % de moyenne annuelle entre 1956 et 1962 à 3,4 % entre 1962 et 1967. Cette chute repose principalement sur une baisse considérable du taux de croissance industrielle qui passa de 10,3 % dans la première période à 2,9 % dans la seconde.

TABLEAU 13
Taux de croissance annuelle de l'économie brésilienne

	1956 - 62	1962 - 67	1968	1969
<u>Production réelle</u>	<u>7,8</u>	<u>3,4</u>	<u>8,4</u>	<u>9,0</u>
Agriculture	5,7	3,6	1,5	6,0
Industrie	10,3	2,9	13,2	10,8

Source : Fundação Getúlio Vargas, *Conjuntura Econômica*, Vol. 24, No. 6, 1970.

(19) Donald Huddle a examiné en détail les différentes sous-périodes de l'après-guerre et a trouvé que l'industrialisation de substitution était surtout concentrée au milieu et à la fin des années 50. Voir son article dans *The Shaping of Modern Brazil*, publié par Eric N. Baklanoff, pp. 91-97.

(20) Voir Baer et Maneschi, *op. cit.*; Baer et Kerstenetzky, *op. cit.*; Celso Furtado, *Subdesenvolvimento e estagnação na América Latina*, Rio de Janeiro : Editora Civilização Brasileira, 1967; Furtado et Maneschi, « Um Modelo simulado de desenvolvimento e estagnação na América Latina », *Revista Brasileira de Economia*, juin 1968; Maria da Conceição Tavares, « Auge y declinio del proceso de sustitución de importaciones en Brasil », *Boletín Económico de América Latina*, mars 1964.

Les uns ont soutenu que la stagnation avait été un phénomène de courte durée, dû au désordre politique du début des années 60, suivi par la politique de stabilisation peu après le changement de régime en 1964. D'autres ont soutenu que la stagnation était liée à un phénomène plus étendu dans le temps : l'impossibilité de nouvelles substitutions des importations et l'étroitesse des marchés due à la concentration des revenus, qui rendait impossible la poursuite de la croissance en dehors de changements structureaux.

La réapparition de la croissance à la fin des années 60 est attribuée par certains à la politique de stabilisation du milieu des années 60 qui corrigea les distorsions apparues pendant la période de substitution des importations des années 50. Les distorsions dans les prix furent éliminées, l'inflation fut contrôlée, des taux de change plus réalistes furent adoptés, des efforts furent entrepris pour étendre et diversifier la structure des exportations du pays (21), les institutions financières furent modernisées, on eut recours à certaines mesures financières pour attirer les capitaux dans les régions et les secteurs défavorisés, enfin le gouvernement consacra des investissements à l'infrastructure à la fin des années 60. Les « stagnationnistes » sont encore sceptiques vis-à-vis de certains de ces changements et de la possibilité de maintenir le taux élevé de croissance de la fin des années 60 et du début des années 70 jusqu'au milieu et à la fin de cette dernière décennie. Ils doutent de ce que le degré de redistribution du revenu dû à l'action du gouvernement (augmentation des impôts jointe à de plus grandes dépenses d'infrastructure, redistribution régionale par le biais de « taxes incitatives » : des exemptions d'impôt destinées à stimuler les investissements) ou l'augmentation des exportations de type non-traditionnel soient suffisants pour stimuler une expansion à long terme. On peut aussi douter de la possibilité de maintenir, pendant une nouvelle période, le dynamisme qu'a connu l'exportation depuis 1968, et on peut se demander si, dans l'avenir, ce sera là le secteur de croissance dominant.

Au moment où nous écrivons ces lignes, il est encore trop tôt pour aborder ces problèmes. Cependant défenseurs et critiques de la politique économique actuelle sont implicitement d'accord sur un point, à savoir que le temps de la substitution des importations est terminé et que de nouvelles sources de dynamisme sont à trouver. Les uns et les autres semblent aussi d'accord pour dire que certains changements structureaux sont requis si l'on veut intégrer un nouveau dynamisme dans le secteur industriel. Pour les défenseurs, ces changements ont été amenés par le régime actuel qui aurait concentré ses efforts sur la revitalisation de l'économie au moyen d'actions sur le marché entraînant du même coup certains changements institutionnels. Pour les stagnationnistes le régime actuel n'a pas poussé assez loin dans la redistribution du revenu ce qui seul assurerait une croissance à long terme. Et pour beaucoup d'entre eux la croissance actuelle ne veut pas dire un développement économique ultérieur. Pour eux la nature de la croissance économique telle qu'elle est récemment réapparue doit faire l'objet d'un examen critique, autrement dit, il faudrait vérifier la nature de cette croissance — ce qui a été produit, et pour qui — avant de la considérer comme un développement salubre de l'économie brésilienne.

CONCLUSIONS

Nous avons montré que la croissance de l'industrie brésilienne remonte pour une large part aux premiers jours de la République. La croissance industrielle fut d'abord le sous-produit des exportations de café. Pour cette raison, du fait de manipulations des barrières douanières et des taux de change, le Brésil s'était pourvu d'une assez grosse capacité de production industrielle lors de la guerre de 1914. La guerre stimula la production, mais non les investissements, et ce fut l'élévation de la production

(21) Bien que l'économie ait été marquée par des changements structureaux considérables, la structure des exportations resta inchangée jusqu'à récemment.

pendant la guerre qui stimula, du coup, des investissements lors de la période de stagnation des années 20. La production industrielle ne devint un secteur dominant que dans les années 30. Elle fut alors responsable pour la première fois de la stimulation de la croissance économique de l'ensemble du Brésil et accrut considérablement sa participation à la production nationale. Dès lors, la croissance industrielle était passée au stade du processus d'industrialisation. Cette croissance fut stimulée par la substitution des importations, phénomène qui n'apparut auparavant que lors de la Première Guerre Mondiale. Cette substitution des importations fut la force motrice de la plus grande partie des années 50.

Le problème des années 60 était de trouver des moyens de continuer à faire fonctionner l'industrie comme un secteur dominant de l'économie. Par le passé l'industrie s'était développée soit comme une des conséquences des booms de l'exportation, soit comme processus de substitution des importations. Alors que le Brésil a devant lui les 30 dernières années de ce siècle, il doit trouver des sources de dynamisme différentes de celles auxquelles il a eu recours par le passé. L'exportation de produits non-traditionnels peut jouer un rôle important, à la fois comme source de demande et comme source d'échange avec l'étranger, pour les importations nécessaires au fonctionnement satisfaisant de la structure industrielle. On ne peut cependant s'attendre à ce que les exportations jouent le rôle qu'elles avaient dans les années précédentes, c'est-à-dire celui de source de la croissance. La tâche principale du Brésil sera donc de trouver un système socio-économique capable d'engendrer sa propre croissance. Savoir maintenant si la politique du milieu et de la fin des années 60 menée à un tel système et si les taux de croissance de 1968-1971 reflètent le succès du système, ou bien s'il faut chercher d'autres voies ouvrant accès à un nouveau développement économique, c'est là une question à laquelle seul l'historien de l'économie pourra répondre à la fin des années 70.

ANNEXES

TABEAU A-I
Indice de production industrielle du Brésil, 1920-1939
(1929 = 100)

	1920	1921	1922	1923	1924	1925	1926	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933	1934	1935	1936	1937	1938	1939
TOTAUX	78,0	77,1	89,1	106,4	88,9	89,6	88,8	95,9	103,5	100,0	95,2	103,1	103,4	113,6	133,9	152,9	174,9	187,1	199,4	224,6
I - Production Minière	126,8	99,8	108,4	94,2	81,3	93,6	95,8	85,7	104,7	100,0	91,1	85,8	82,5	86,2	85,0	96,3	104,5	128,3	140,1	137,7
II - Production Industrielle	76,9	76,6	88,7	106,7	89,1	89,5	88,6	96,1	103,4	100,0	95,3	103,5	103,9	119,3	135,1	154,2	176,5	188,4	200,7	226,6
1. Produits Minéraux non-métal.	93,0	101,5	104,9	132,0	125,9	87,9	82,7	70,8	97,8	100,0	87,8	151,2	145,4	208,9	282,5	332,0	426,5	498,6	559,3	619,5
2. Produits métallurgiques	43,7	46,2	47,5	59,7	51,7	62,7	56,1	53,1	78,0	100,0	81,9	71,9	90,2	130,5	155,3	172,2	202,0	225,3	274,1	397,7
3. Machines	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
4. Matériel électrique	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
5. Matériel de transport	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
6. Industrie du bois	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
7. Mobilier	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
8. Industrie du papier	-	-	-	-	-	-	67,7	51,2	84,1	100,0	80,3	120,7	102,2	238,8	290,9	424,1	455,7	546,9	566,6	781,9
9. Industrie du caoutchouc	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
10. Industrie du cuir	-	-	-	-	-	-	-	-	106,3	100,0	121,0	113,7	107,3	137,2	146,1	172,8	152,8	175,3	160,1	161,0
11. Produits chimiques et pharmaceutiques	55,5	52,1	53,7	79,4	82,8	87,8	96,8	105,1	108,8	100,0	100,3	66,4	75,4	92,7	79,2	105,0	113,2	133,6	138,3	151,2
12. Parfums, savons, bougies	47,5	46,5	62,8	72,6	84,0	73,0	73,1	97,1	112,9	100,0	77,9	77,0	95,6	107,3	153,7	157,0	235,9	221,0	255,9	259,2
13. Plastiques	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
14. Textiles	106,6	104,1	116,7	166,5	110,2	105,8	105,6	122,1	123,8	100,0	97,2	125,6	127,0	131,0	145,7	165,5	195,8	207,5	219,8	247,0
15. Vêtements, chaussures, etc...	61,7	55,0	63,6	65,6	77,8	76,2	72,9	86,6	95,5	100,0	70,8	75,0	67,3	71,2	74,6	03,7	110,9	121,0	113,3	124,8
16. Produits alimentaires	63,2	66,7	86,2	77,8	79,2	86,7	88,3	90,2	93,4	100,0	107,3	102,3	99,3	111,6	116,9	128,6	132,4	120,9	125,5	124,9
17. Boissons	64,2	63,2	73,2	76,1	70,2	75,5	81,0	92,6	96,4	100,0	83,5	70,3	76,3	79,8	81,7	97,3	107,7	110,4	110,5	129,6
18. Tabac	67,6	61,5	72,4	70,2	67,0	85,8	69,5	81,6	91,7	100,0	86,7	87,7	85,5	88,5	135,5	102,0	121,2	143,4	148,4	120,3
19. Imprimerie et publication	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
20. Divers	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-

Source : Villela et al., *op. cit.* Les estimations sont fondées sur des données IBGE *Anuário Estatístico do Brasil*, 1939-40; Recensement industriels de 1920 et 1940; *Ministério da Agricultura*, Serviço de Estatística da Produção.

Note : Les indices ont été pondérés par rapport à la moyenne de la valeur ajoutée (en pourcentage) de chaque groupe d'industrie, atteinte lors des années de recension économique 1919 et 1939.

TABLEAU A-II

Brésil : Indicateurs de formation de capital

Source : Tiré de Villela *et al.*, *op. cit.*; pour le ciment, Serviço de Estatística do Sindicato Nacional da Indústria do Cimento; pour l'acier, SEP, Ministério da Agricultura; pour les importations, SEEF, Ministério da Fazenda.

	Consommation apparente de ciment (en milliers de tonnes)	Consommation apparente d'acier (en milliers de tonnes)	Indice des importations de biens d'équipement (1939 = 100)
1901	37,3	69,3	56,8
1902	58,8	107,0	31,7
1903	63,8	111,2	38,0
1904	94,0	127,3	41,3
1905	129,6	170,6	62,3
1906	180,3	220,3	66,1
1907	179,3	295,0	93,0
1908	197,9	267,6	96,4
1909	201,8	304,5	102,9
1910	264,2	362,3	118,7
1911	268,7	369,2	153,6
1912	367,0	506,6	205,3
1913	465,3	589,3	152,6
1914	180,8	200,5	63,4
1915	144,9	95,2	25,2
1916	169,8	96,9	32,2
1917	98,6	87,0	32,0
1918	51,7	50,0	36,9
1919	198,4	155,1	64,6
1920	173,0	279,7	108,1
1921	156,9	200,7	125,8
1922	319,6	201,6	91,5
1923	223,4	219,4	119,4
1924	317,2	349,6	151,0
1925	336,5	373,5	209,2
1926	409,7	399,4	154,7
1927	496,6	435,8	124,3
1928	544,2	483,1	133,2
1929	631,5	514,3	184,7
1930	471,7	259,2	99,7
1931	281,4	143,9	33,6
1932	310,0	165,7	28,9
1933	339,4	277,0	47,4
1934	449,6	343,6	82,9
1935	480,4	345,4	123,7
1936	563,3	386,7	114,5
1937	646,3	505,4	143,2
1938	667,5	355,7	122,5
1939	732,6	429,8	100,0
1940	759,2	414,5	56,4
1941	776,8	368,3	86,5
1942	818,8	262,8	67,1
1943	753,4	325,5	176,1
1944	907,4	492,6	166,7
1945	1 025,5	465,6	82,7

INTERVENTIONS

M. Furtado. — Est-il nécessaire de « ventiler » les données relatives à l'importation d'équipements, considérant à part les importations du matériel ferroviaire ?

M. Baer. — Non, il s'agit ici, seulement d'importation des biens d'équipement pour l'industrie; nous avons pris soin de bien séparer ce qui appartient à l'agriculture, à l'industrie, aux transports et aux centrales électriques. Il s'agit donc, uniquement, d'équipements industriels.

M. Mauro. — Dans quelle mesure le modèle Furtado complété et nuancé par Baer-Villela s'applique-t-il aux autres pays d'Amérique Latine ? Comment fut financée l'augmentation de la capacité de production entre 1920 et 1930 ?

Mes conversations avec un vieil industriel me font penser que les années 30 ne lui sont pas apparues comme des années de prospérité.

Que pensez-vous de l'opinion des industriels brésiliens en face de la crise de 1929 ?

M. Baer. — Il me semble que pour l'Argentine c'est clair. Pour les autres pays j'avoue que je ne sais pas. C'est une très bonne initiative de la part de Monsieur Mauro d'élargir ainsi la discussion et d'aller au fond du problème.

Le problème est de savoir jusqu'à quel point l'industrialisation était déjà intégrée dans le processus de développement vers l'extérieur. Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point.

Il y a des statistiques qui indiquent qu'il existait déjà, en Amérique Latine, un processus d'industrialisation assez important au XIX^e siècle.

En particulier, dans les trois pays : Argentine, Mexique et Brésil, il existait effectivement un processus d'industrialisation important qui découlait de la formation d'un marché intérieur.

Je suis convaincu que l'industrialisation classique n'avait pas beaucoup de possibilités dans l'Etat du Brésil. Pourquoi cette dépression dans les années 20 ? Exactement parce que le système n'était pas en condition de répondre aux modifications qui, tout de même, ont été créées à partir de la crise mondiale, du fait de la guerre de 14-18. La guerre de 14-18 force un peu les structures, approfondit le processus d'industrialisation; mais la normalisation vient dans les années 20, alors le système ne marche plus. Il va sous-utiliser sa capacité — nous savons parfaitement bien qu'on est arrivé à interdire l'importation d'équipements au Brésil dans les années 20 ...

M. Mauro. — Je m'excuse de reprendre la parole; il y a un aspect de cette histoire qu'il serait peut-être intéressant d'approfondir, c'est la répercussion de cette évolution sur l'opinion publique. J'ai été frappé en interrogeant un industriel qui a déjà maintenant 80 et quelques années, qui a été, au fond, un des premiers métallurgistes ou le fils du fondateur de la première grande sidérurgie brésilienne. Pour lui, au fond, la guerre, les périodes de guerre et les périodes de crises n'étaient pas des périodes de prospérité industrielle. Cette réaction paraît donc curieuse si l'on considère ce que nous venons d'entendre; ceci mériterait peut-être d'être revu ou du moins approfondi.

M^{me} Lobo. — Y-a-t-il eu des études sur le marché interne au temps de la première Guerre mondiale ?

M. Villela. — Non, pas à ma connaissance.

M. Martinière. — Avez-vous actuellement, parallèlement aux travaux de macro-économie, la possibilité d'évaluer les taux d'investissement et de réinvestissement de chacun des secteurs de l'industrie. D'autre part le développement de monographies d'entreprises ne permettrait-il pas de mieux cerner les problèmes théoriques de macro-économie concernant l'industrialisation du Brésil ?

M. Baer. — C'est une excellente question. Malheureusement nous avons appris à faire les choses quelquefois d'une façon assez peu précise... On essaie, maintenant, à l'Institut de Rio, de faire des monographies des secteurs industriels parce que les données sont des données abrégées; dans ce secteur là il est tout à fait impossible de détailler.

Handwritten text, likely a letter or document, written in cursive script. The text is extremely faded and illegible due to the quality of the scan. It appears to be a formal or semi-formal communication, possibly a letter of introduction or a business document, given the structure and the use of capital letters at the beginning of lines. The text is organized into several paragraphs, with some lines indented. The overall appearance is that of an old, well-preserved but poorly scanned manuscript.

PÔLES DE DÉVELOPPEMENT ET PÔLES DE CROISSANCE BRÉSILIENS AU XX^e SIÈCLE

M. Jacques BOUDEVILLE

Université de Paris I

Les périodes historiques sont hétérogènes. Les environnements de deux économies apparemment semblables, mais situées l'une au XIX^e et l'autre au XX^e siècle, sont radicalement différents.

La théorie économique des pôles de croissance est-elle applicable aux pays en voie d'industrialisation contemporains ? Dans quelle mesure permet-elle d'adapter une politique de polarisation aux particularités des économies sous-développées et de leur environnement présent ? Tel est l'objet des récents travaux des économistes et des géographes en France, au Brésil et aux Etats-Unis.

Il ne faut pas confondre : 1°) la simple observation d'un état de polarisation géographique lié à la notion de hiérarchie urbaine; 2°) l'explication d'un processus de polarisation (développement polarisé) qui distingue les pôles d'attraction (places centrales tertiaires), les pôles de croissance (industries entraînées), les pôles de développement (industries motrices et innovations), les pôles d'intégration (qui créent des connections entre régions); 3°) la politique de polarisation qui a pour but le développement intégré d'un territoire à partir de pôles régionaux d'équilibre. C'est la stratégie française récemment redécouverte par la CNUCED. Celle-ci admet : a) qu'une action régionale ne peut être accomplie que s'il existe des pôles de croissance; b) qu'une politique d'aide aux zones critiques doit être abandonnée au profit d'une stratégie nationale des pôles de croissance et d'irradiation.

Nous voudrions montrer par l'exemple brésilien que toute croissance est polarisée, mais qu'elle ne peut être rendue satisfaisante que par la promotion d'une politique intégrante de polarisation.

Nous étudierons successivement : 1°) les insuffisances d'une polarisation spontanée jusqu'à la deuxième guerre mondiale; 2°) les exigences d'une polarisation concertée dans la deuxième partie du XX^e siècle.

I. — LES INSUFFISANCES D'UNE POLARISATION SPONTANÉE

Le XX^e siècle s'ouvre pour le Brésil avec la chute de l'Empire en 1889. C'est l'avènement de la República Velha 1889-1930 dominée par trois pôles en voie d'industrialisation : São Paulo, Rio de Janeiro, et le Minas Gerais. Mais le passage spontané de la société agricole à la société urbaine industrialisée ne s'accomplira réellement qu'à la faveur de la crise mondiale. En 1930 près de 70 % de la population active brésilienne vit encore de l'agriculture (1).

(1) « Une bourgeoisie en formation a pris le pouvoir en Amérique Latine mais à la différence de ce qui s'est passé un siècle et demi plus tôt en Europe, elle l'a pris alors que la féodalité était encore presque intacte dans la société rurale ». Jacques Lambert.

A) Les pôles de croissance de la República Velha.

Après le cycle de la canne à sucre qui avait créé les deux premiers pôles d'attraction brésiliens : Pernambuco et Salvador, après le cycle de l'or qui suscita Rio de Janeiro et le Minas de Vila Rica, après le cycle du coton créateur de Belém et São Luís, le cycle du café dominait l'économie brésilienne. Mais le développement du pays devait se marquer à la faveur des crises agricoles, par un déplacement de l'activité vers l'industrie de consommation.

a) *Avant 1930 il n'existait pas de pôle de développement au Brésil.*

L'industrialisation n'était pas encore liée à la prospérité des villes, qui demeuraient les places centrales d'un univers agricole, d'ailleurs polarisées par la Grande-Bretagne industrielle. C'est par rupture de cette polarisation étrangère à la faveur de la première guerre mondiale que la valeur de la production industrielle double de 1914 à 1919 (4 à 9 milliards de cruzeiros en 1919). La reprise des importations étrangères permises par les exportations de café bloquent ensuite la croissance industrielle qui stagne entre 1919 et 1930 (passant de 9 à 10 milliards de cruzeiros). Le boom du café attire cependant un afflux d'émigrants européens à São Paulo (un million dans le premier quart du siècle). L'industrie se limite aux biens de consommation, l'industrie d'équipement est presque inexistante et limitée aux seuls Etats de São Paulo, Rio de Janeiro, Rio Grande do Sul, et en quatrième position : Minas Gerais. Deux pôles régionaux s'affirment : Belo Horizonte et Porto Alegre. L'un dépend de Rio, l'autre de São Paulo.

b) *Les pôles de croissance brésiliens menaçaient de se désintégrer.*

Le Centre et le Sud du Brésil s'opposent ainsi déjà au Brésil du Nord, celui de Recife, Bahia, São Luís et Belém, où l'industrie sucrière et l'industrie textile ne sont pas parvenues à susciter la moindre industrie d'équipement. La guerre du Sertão révèle que l'on se trouve devant deux civilisations différentes qu'il convient d'intégrer.

B) L'apparition de pôles de développement autonomes est liée à la rupture des polarisations externes.

La crise de 1929, puis la deuxième guerre mondiale, font franchir au Brésil un seuil de développement autonome. Les pôles du Sud et du Centre-Sud créent une industrie d'équipement.

a) A la faveur de la crise mondiale et de la pénurie de devises l'industrie brésilienne se trouve protégée du fait de la disparition de la concurrence extérieure. La croissance industrielle reprend et le produit national passe de 10 milliards en 1930 à 17 milliards en 1939, puis à 24 milliards en 1945 (2). Les déséquilibres spatiaux se renforcent, accentuant la domination triangulaire des pôles de São Paulo, Belo Horizonte, Rio de Janeiro, et l'ascension de Porto Alegre où l'industrie de l'équipement se développe.

Vargas a interdit l'importation de machines textiles de 1930 à 1937. Les usines d'équipement industriel général et de matériel agricole se multiplient dans les 4 pôles mentionnés. En 1935 l'ARBED entreprend la construction de l'usine de Mont Levade, dans la région polarisée par Belo Horizonte. En

(2) J. M. Martin, *Industrialisation et développement énergétique du Brésil*, Paris, 1966. Il s'agit de cruzeiros 1939.

1940 un train de laminoir prolonge les hauts fourneaux. En 1941, à mi-chemin entre Rio et São Paulo, dans la vallée du Paraíba surgit Volta Redonda. Elle sera inaugurée en 1946. Elle confirme déjà l'axe de développement tracé entre les deux grands pôles brésiliens. Le phénomène fondamental est l'avance sans cesse accentuée de São Paulo et la croissance de Porto Alegre. Un signe est donné par le tableau suivant tiré de J.M. Martin :

Production industrielle 1940
(milliards de cruzeiros 1939)

São Paulo	7,1
Rio-Guanabara	3,4
Minas	1,0
Rio Grande do Sul	1,5

Durant la guerre Porto Alegre tirera parti de la proximité du charbon national sur le Rio Jacui. La production régionale dépasse un million de tonnes. Dès 1943 le gouvernement du Rio Grande do Sul confie à sa commission d'énergie électrique le soin d'élaborer un plan pour faire face à la pénurie d'électricité devançant ainsi le Minas Gerais et la Fédération. De 1940 à 1950 Porto Alegre passe de 272 000 à 394 000 habitants et Canoas de 17 000 à 40 000.

b) Ce qui caractérise ce stade initial de développement autonome c'est l'insuffisante intégration économique du territoire, le manque de connection entre les pôles de développement, qu'il s'agisse des voies de transport, des réseaux électriques ou des circuits commerciaux et financiers. Le réseau ferré à voie unique, écartement variable et tracé fantaisiste, a un rendement dérisoire. Il n'est interconnecté que dans le centre-sud. En 1952 il n'existait encore au Brésil que 1 200 km de routes goudronnées. De surcroît le Brésil est dépourvu de toute flotte marchande et compte en tout et pour tout 30 navires modernes (or le commerce intérieur du Brésil se fait à 50 % par voie de mer). Les ports sont au demeurant surchargés. Bref, les infrastructures de liaison sont étonnamment déficientes.

II. — LES PÔLES DE DÉVELOPPEMENT ET L'INTÉGRATION DEPUIS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

A partir de la seconde guerre mondiale le développement économique du Brésil se fait dans le sens de la création d'une industrie d'équipement et de la constitution d'un pôle national incontesté : São Paulo, disposant d'un réseau d'axes de connection internes. Historiquement les excès de la polarisation spontanée de 1950 à 1960 conduisent dans la décade suivante à une politique régionale de développement polarisé.

A) Les excès de la polarisation 1950-1960.

São Paulo l'emporte sur Rio de Janeiro et polarise le Centre et le Sud du Brésil aux dépens du Nord-Est et de l'Amazonie.

a) São Paulo concentre l'industrie d'équipement brésilienne qui constitue l'essentiel de l'effort industriel national. L'importance des industries de consommation passe de 70 % de l'ensemble en 1949, à 50 % en 1961 (J.M. Martin, *op. cit.*). Ces industries se vouent à la construction de l'équipement de base : moyens de transport et métallurgie, et à la production d'énergie. De 1950 à 1960 la production

industrielle de l'Etat de São Paulo croît de 14 à 46 milliards de cruzeiros 1939, tandis que Rio-Guanabara évolue de 5,8 à 12,4. Le Minas passe de 2 à 5 et le Rio Grande do Sul de 2,6 à 6,2 (3). Qui mieux est, les deux tiers de l'industrie d'équipement national sont localisés dans l'Etat de São Paulo, en 1960, comme le montre le tableau suivant :

Industries d'équipement (1960)
(milliards de cruzeiros courants)

	Etat de São Paulo	Brésil	Rio-Guanabara
Métallurgie	60	124	37
Mécanique	26	33	4,2
Matériel électrique	38	46	5,4
Matériel de transport	70	80	6,4
	134	159	16

Source : Censo Industrial 1960

Rio, dépourvue d'industries motrices, n'est qu'un pôle de croissance que la construction de Brasília va décapiter de son rôle politique. Brasília n'est pas davantage un pôle de développement, mais un pôle d'intégration créé pour éviter la scission toujours menaçante entre le Sud et le Nord, grâce à l'ouverture du Brésil interne à travers le Minas Gerais et le Goiás. Brasília, créée par Juscelino Kubitschek, n'a aucune vocation industrielle mais va être la clé d'un réseau de voies de pénétration et de mise en valeur. Le « programa de metas 1957-61 » a trois objectifs prioritaires : l'énergie, les transports, l'industrie des biens d'équipement. La longueur du réseau routier pourvu de revêtement est multipliée par 6 entre 1955 et 1964, passant de 3 133 à 18 730 km. L'ensemble des routes croît de 450 000 à 550 000 km. Les grands axes sont : São Paulo-Brasília - Belém, São Paulo - Rio-Bahia, Brasília - Belo Horizonte - Rio, São Paulo - Curitiba-Porto Alegre. Deux points importants : 1°) Brasília a été construite à partir de São Paulo et non à partir de Rio. La voie économique de pénétration brésilienne moderne est l'axe São Paulo-Brasília-Belém. L'axe Brasília-Belo Horizonte-Rio n'est qu'une liaison politique. Au contraire la voie Rio-Bahia est un axe de développement qui stimule Governador Valadares et place cette ville nouvelle dans l'influence carioque. Ainsi Belo Horizonte-Contagem, coïncé entre São Paulo et Rio, ne rayonne plus que sur une faible partie du Minas. 2°) Recife et Fortaleza, capitales du Nordeste, restent à l'écart de l'intégration routière brésilienne, la Transnordestina ayant une importance relativement secondaire.

b) L'Amazone et le Nordeste restent les deux régions problèmes du Brésil : celles où les anciens pôles de croissance sont restés stagnants. Or l'Amazone représente 60 % du territoire, 10 % de la population; 4 % du revenu national; le Nordeste 32 % de la population et 16 % du revenu brésilien.

Pernambuco demeure l'Etat industriel le plus important mais sa production n'est que la moitié de celle du Minas, et son industrie d'équipement inexistante. Bahia voit naître le boom du pétrole mais sa production industrielle n'est encore que la moitié de celle de Pernambuco (4). En outre, sous la pression démographique le revenu par tête dans le Nordeste ne cesse de décroître. La politique cambiaire joue à l'encontre du Nordeste. En instaurant un système de taux de change bas à l'exportation, et multiple à l'importation, favorisant les achats de biens d'équipement que seul le Centre-Sud est en mesure de faire, les pouvoirs publics prélèvent 25 millions de dollars par an sur le Nordeste exportateur.

Sans doute la loi fondamentale de 1946 cherche à combattre les distorsions régionales du Brésil, 3 % des recettes fédérales seront consacrées à la vallée de l'Amazone, 3 % au polygone de la soif,

(3) J. M. Martin, *Industrialisation et développement énergétique du Brésil*, Paris, 1966.

(4) La production industrielle de Pernambuco est de 2,3 milliards de cruzeiros 1939, celle du Minas de 4,9 milliards, celle de Bahia de 1,2 milliards. Source : J. M. Martin, *op. cit.*

1 % à la vallée du São Francisco, et à chacune de ces régions correspond une agence de développement. Mais la politique régionale ne commence véritablement que dans les années 1960 notamment avec la création de la SUDENE placée sous la direction de Celso Furtado.

B) Une politique régionale de développement polarisé est entreprise durant les années 1960.

Durant cette décade la notion de développement polarisé est pour la première fois admise à l'échelle internationale et n'est plus considérée comme le fruit hétérodoxe de la pensée d'un économiste français : François Perroux, qui a suscité une pléiade d'épigones. Il existe désormais au Brésil un pôle de développement autonome possédant une industrie d'équipement : São Paulo. Ce pôle entraîne des pôles de croissance régionaux dans le Centre et le Sud, notamment Rio, Belo Horizonte, Porto Alegre. Mais il n'existe pas de hiérarchie urbaine régulière, malgré tous les efforts faits pour la découvrir. Cette dissymétrie naturelle vient de ce que, dans tous les pays en voie de développement, c'est l'élément moteur : l'industrialisation qui l'emporte. La véritable hiérarchie est dynamique et se traduit par les notions de pôle de développement (moteur), pôle de croissance (entraîné), pôle d'attraction (dépourvu d'industrie). Soulignons qu'un pôle de croissance peut grandir plus rapidement qu'un pôle de développement et que les pôles au rythme de croissance le plus élevé peuvent être dépourvus d'industries motrices. L'influence motrice de São Paulo vient de mourir à Bahia et les pôles du Nordeste ou de l'Amazone : Recife, Fortaleza, Belém et Manaus restent en marge de la croissance brésilienne. Le problème est donc de susciter dans ces villes l'implantation d'industries entraînées par le Centre Sud et de favoriser l'irradiation régionale de la croissance par la création d'infrastructures et de centres relais.

Dans cet effort de planification régionale, deux étapes doivent être distinguées. L'une, d'action dispersée, sans coordination ou coopération interrégionale, est marquée par le succès de la SUDENE de Celso Furtado. L'autre d'unification des méthodes, s'efforce de promouvoir une politique nationale de polarisation équilibrée (5).

a) Les efforts faits jusqu'en 1965 sont marqués par le succès de la SUDENE et par une politique fédérale inexistante ou purement théorique. Créée en 1959, la Superintendência do Desenvolvimento do Nordeste coordonne la politique fédérale pour le Nordeste et fixe des buts sectoriels et spatiaux pour le développement de la région. Pratiquement le gouvernement du Brésil favorisa l'implantation d'industries dans le Nord-Est par des mesures fiscales qui valent la peine d'être mises en lumière : exemption des droits de douane sur l'équipement depuis 1959, exemption durant 10 ans d'impôt sur le revenu pour toute nouvelle industrie approuvée par la SUDENE (1963), exemptions variées de taxes locales mais surtout (art. 34/18) la possibilité pour toute entreprise brésilienne de déduire 50 % de son impôt sur le revenu moyennant dépôt à un compte spécial à la Banque du Nordeste du Brésil (BNB). Avec ce compte le titulaire peut acheter des actions de projets industriels ou agricoles approuvés par la SUDENE. La BNB fait des prêts aux entreprises jusqu'à concurrence de 50 % de leur équipement.

Le résultat fut en volume entièrement satisfaisant. Les investissements approuvés entre 1960 et 1967 représentent trois fois le volume du capital existant dans le Nordeste en 1962. La SUDENE et la BNB sont responsables de 65 % de l'accroissement de la valeur ajoutée industrielle entre 1959 et 1965 (6). Elles appliquent implicitement une politique instinctive de polarisation en concentrant dans les deux Etats de Pernambuco et Bahia, qui ne représentent que 45 % de la population du Nordeste, 72 % de l'investissement industriel et 58 % des emplois nouveaux entre 1960 et 1968. Plus spécifiquement sur 520 projets industriels approuvés en 1968, 202 sont localisés dans les trois pôles de Recife, Salvador et Fortaleza.

(5) Manuel Correia de Andrade, *Espaço, polarização et desenvolvimento*, CRAM, Recife, 1967.

(6) P. Haddad, *Problems and policies of regional planning in Brasil*, Institute of Social Studies, The Hague, 1969.

A l'échelle fédérale la politique régionale reste inorganisée. Les Metas de Juscelino Kubitschek n'y font pas allusion et si la SUDENE est créée avec succès, la Superintendência da Amazônia (SUVEA) a été officiellement reconnue et appliquée au Brésil. Le Plano de Ação Econômica do Governo (PAEG) entre elles. Qui mieux est, la BNDE, agent essentiel de la création d'équipement se désintéresse de la politique régionale et n'accorde d'aide aux banques régionales qu'à concurrence de 2,3 % de ses prêts de 1952 à 1965. Pour couronner cette période, le Plano triennal federal 1963-65 qui devait être interrompu par la révolution de 1964 admettait le caractère inévitable des déséquilibres régionaux et même leur accentuation pendant certaines phases du développement.

b) Ce n'est que depuis 1965 qu'une politique nationale de pôles d'équilibre et de pôles relais a été officiellement reconnue et appliquée au Brésil. Le Plano de Ação Econômica do Governo (PAEG) 1964-1966, dut faire face à une réduction de l'activité économique et au problème de l'inflation. Ce n'est que le Plano Estratégico do Desenvolvimento 1968-70 qui mit en relief la nécessité d'assurer un meilleur équilibre régional dans le développement économique. C'est à ce moment que la BNDE intervient dans la formulation de la notion de pôle de développement régional par le Ministère de la planification en collaboration avec l'IPEA (Instituto de Pesquisas Econômicas Aplicadas) et le CNG (Conselho Nacional de Geografia). Cette notion est reprise et développée dans le 5^e plan directeur de la SUDENE (1966-68) et dans les études du CEDEPLAR au Minas Gerais. Pour la première fois en 1966 la BNDE accorde une aide non négligeable à la Banque de Développement du Nordeste et dans le Ceará où Fortaleza concentre 40 % de l'emploi industriel, six pôles relais internes sont suscités.

Mais les efforts faits antérieurement sont situés l'essentiel des investissements dans le Centre Sud-Est créant des économies externes et désavantageant le Nord-Est comme le montre bien l'exemple de l'équipement hydroélectrique. Le réseau de Paulo Afonso (Companhia Elétrica do São Francisco) chargé de l'électrification du Nordeste, de Bahia à Fortaleza, favorise l'industrialisation mais ne suffit pas à la susciter. Les consommateurs terminaux l'emportent de beaucoup sur les utilisateurs industriels. Paulo Afonso s'oppose ainsi à la centrale de Furnas située au cœur du triangle São Paulo, Rio de Janeiro, Belo Horizonte, qui fait disparaître en 1966 la pénurie d'énergie électrique freinant l'industrialisation du Minas Gerais et de São Paulo.

En fait nous nous trouvons devant deux politiques différentes. Furnas relève d'une politique d'accompagnement et d'une stratégie de développement par les activités directement productrices. Les investissements énergétiques, de transport ou d'infrastructure urbaine ne jouent qu'un rôle passif. Paulo Afonso relève d'une politique d'entraînement où les infrastructures momentanément surabondantes doivent jouer un rôle actif. Encore faut-il bien connaître la théorie du développement polarisé. Le rôle de ce type d'investissement dépend de la structure industrielle de la région considérée. Il a essentiellement pour but de faire disparaître les freins à la diffusion des impulsions motrices : 1°) de pôle de développement à pôle de croissance; 2°) de pôle de croissance à pôle d'attraction. A la croisée de deux axes de développement, il peut faire surgir un pôle d'intégration. Le problème est donc de lier dans une politique volontaire : a) une aide aux localisations industrielles, b) la création de disponibilités énergétiques, c) l'établissement d'une infrastructure de transport liant entre eux les pôles, d) l'investissement urbain créant des économies externes étrangères aux mécanismes du marché et spécifiquement régionales. Pour assurer l'essor d'une région il n'est pas nécessaire d'y implanter une industrie motrice telle que l'industrie automobile, l'industrie de la construction navale ou celle des calculatrices électroniques. De telles activités doivent être laissées aux pôles de développement (São Paulo). Par contre il est indispensable de les doter d'industries de croissance répondant de façon particulièrement sensible aux impulsions du centre moteur. Ces industries varient suivant les caractéristiques de la région considérée. Partout néanmoins doivent figurer des industries d'intégration liées à la demande régionale parmi lesquelles : les cimenteries, les raffineries de pétrole, et l'industrie textile. L'importance des raffineries de Belo Horizonte, de Porto Alegre, et des complexes pétroliers de Rio de Janeiro et de Salvador ne sauraient être sousestimés.

*
**

En 1971 le Brésil ne connaît pas encore une véritable régionalisation de la Planification économique assurant la cohérence des interventions gouvernementales. La coopération interrégionale des diverses planifications d'Etat n'est pas davantage assurée. Mais la connaissance des phénomènes de polarisation technique et géographique est devenue une part intégrante de la politique gouvernementale. Le Programme stratégique 1968-71 met en lumière les problèmes du Nordeste, de l'Amazone, et des aires métropolitaines industrialisées du Sud et Centre Sud.

Deux phénomènes sont remarquables : 1°) la place de plus en plus dominante prise par le pôle de développement national de São Paulo; 2°) une diminution de l'inégalité régionale du Brésil.

Entre 1939 et 1966 (7) le revenu par habitant exprimé par rapport à la moyenne brésilienne croît de 178 à 188 dans l'Etat de São Paulo et de 61 à 78 dans le Minas Gerais, mais diminue de 391 à 239 à Guanabara et de 126 à 117 dans le Rio Grande do Sul. En fait l'essentiel du rééquilibrage se fait aux dépens de la ville de Rio (Guanabara). L'explication en est simple. C'est dans l'Etat de São Paulo que se concentre toute l'industrie (36 % en 1939, et 55,6 % en 1966 en termes de valeur ajoutée). Au contraire la part du Minas Gerais décline de 8 à 7,2 %. Celle du Rio Grande do Sul de 8,6 à 6 %. Celle de Guanabara-Rio de 23 % à 16,5 %. Quant au Pernambuco sa part diminue de 4,6 à 2,1 % (7). Ici encore tout se joue autour des grands pôles urbains São Paulo, Rio de Janeiro, Belo Horizonte, Recife, Porto Alegre et Salvador. Il est remarquable que les deux seules villes qui ne soient pas côtières, sont São Paulo et Belo Horizonte. Le Brésil est encore une économie périphérique. Mais son pôle d'intégration Brasília est volontairement un pôle de connexion interne qui ouvre une nouvelle frange pionnière.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ANDRADE Manuel Correia de. — *Espaço, polarização e desenvolvimento*, CRAM Imprensa Universitária, Recife, 1967.
- BNDE. — *Exposição sobre o programa do reaparelhamento econômico*, Exercício 1965.
- BOUDEVILLE J. R. — Contribution à l'étude des pôles de croissance brésiliens, la sidérurgie du Minas Gerais, *Cahier ISEA*, Série F, n° 10.
- BOUDEVILLE J. R. — Croissance polarisée du Rio Grande do Sul. *Caravelle*, n° 3, Toulouse 1964 et 1965.
- MARTIN J. M. — *Industrialisation et développement énergétique au Brésil* (Institut Hautes Etudes Amérique Latine), Paris, 1966.
- PERROUX F. — Note sur la ville considérée comme pôle de développement et comme foyer de progrès. *Tiers Monde*, octobre-décembre 1967.
- KUKLINSKI et BOUDEVILLE. — *Pôles de développement et centres de croissance dans le développement régional*. Dunod, 1970.

(7) Source : « Comptabilité Nationale », Fundação Getúlio Vargas et Thompson Almeida Andrade (CEDEPLAR).

The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the origin of life. It is shown that the problem is one of the most important and interesting in the history of science. The author discusses the various theories of the origin of life, and shows that the most probable one is the theory of spontaneous generation.

The second part of the paper is devoted to a detailed discussion of the theory of spontaneous generation. It is shown that this theory is based on the fact that life is a complex phenomenon, and that it is not possible to explain the origin of life by the action of a single cause. The author discusses the various factors which are necessary for the origin of life, and shows that the most probable one is the theory of spontaneous generation.

The third part of the paper is devoted to a detailed discussion of the theory of spontaneous generation. It is shown that this theory is based on the fact that life is a complex phenomenon, and that it is not possible to explain the origin of life by the action of a single cause. The author discusses the various factors which are necessary for the origin of life, and shows that the most probable one is the theory of spontaneous generation.

The fourth part of the paper is devoted to a detailed discussion of the theory of spontaneous generation. It is shown that this theory is based on the fact that life is a complex phenomenon, and that it is not possible to explain the origin of life by the action of a single cause. The author discusses the various factors which are necessary for the origin of life, and shows that the most probable one is the theory of spontaneous generation.

LE DEGRÉ DE DUALISME DE L'ÉCONOMIE BRÉSILIENNE S'EST-IL ATTÉNUÉ EN UN DEMI-SIÈCLE ? (1920-1970)

M. Denis-Clair LAMBERT

Université de Lyon II

Aux débuts de la deuxième décennie du développement les experts internationaux, heureusement impressionnés par les résultats statistiques du tiers-monde dans les années soixante, font un nouveau pari, suivant lequel les ressources produites ramenées au nombre d'habitants augmenteraient encore plus rapidement au cours de la décennie qui est entamée. Cependant l'extrapolation de ces régimes de croissance ne permet pas d'espérer, même quand plusieurs générations auront passé, que le « tiers-monde » dans son ensemble, soit arraché à sa pauvreté et que l'écart le séparant du monde nanti soit comblé. En effet, en partant d'un niveau de revenu estimé à 181 dollars par la Banque Mondiale en 1968 (1), pour deux milliards et demi d'habitants — Chine continentale incluse —, les extrapolations les plus favorables permettraient d'espérer un doublement du revenu moyen dans une génération, soit aux alentours de l'an 2000. Dans le même temps, les pays riches suivant un régime de croissance économique aussi rapide, mais un régime de croissance démographique modéré, obtiendraient des gains de niveau de vie plus importants et rapides. Aussi la population du tiers-monde, qui se partage aujourd'hui à peine 14 % du Produit Brut Mondial, de deux milliards d'habitants, n'en recevrait plus que 10 % en l'an 2000 (2).

Le cas japonais et le seuil de 250 \$.

Les extrapolations à une ou deux deux générations sont évidemment aussi aléatoires pour les pays riches que pour les pauvres et il suffit au futurologue de faire varier en sens opposé les taux de croissance, en construisant des scénarios de « croissance bloquée » et de « croissance accélérée » pour démontrer que l'écart absolu et l'écart relatif séparant les nations pauvres des nations riches peut se combler ou même se renverser. Et l'exemple de ce renversement est précisément le cas d'un pays qui a été sous-développé, le Japon, promis au destin de superpuissance mondiale en l'an 2000. Cette situation exceptionnelle qu'il faut bien se garder d'ériger en modèle, révèle les limites de la prospective. Même à l'aide des données rassemblées par l'histoire quantitative, sur un demi-siècle ou même davantage, l'historien Kuznets (3) ne pouvait pas aux lendemains de la seconde guerre mondiale, en comparant les transformations du Brésil, de l'Inde et du Japon, prévoir que ce dernier pays était probablement sur le point de franchir le seuil du « décollage ». Dès lors, à partir de 1950, le Japon va s'installer dans un régime de croissance globale de 10 % chaque année, lui permettant rapidement de dépasser en puissance économique, puis aujourd'hui en termes de niveau de vie, des économies industrielles jeunes telles que l'Italie, mais aussi des économies industrielles très diversifiées, telles que l'Angleterre. Mais il faut rappeler que ce même Japon, dont le

revenu moyen atteint 250 dollars en 1950 (4) – 1 700 dollars en 1970 (*) –, a maintenu depuis la fin du dix-neuvième siècle un taux de croissance exceptionnellement rapide jusqu'en 1950; ce régime de croissance permettait à chaque décennie d'accroître le produit par tête de 26 % (5). Un semblable objectif est précisément celui que fixent les organisations internationales, puisque cette norme idéale a varié entre 2 et 3 % par an : le doublement du produit par tête peut alors s'opérer en près d'une génération (20 à 40 ans). Ainsi pour le Japon, à partir des années dix-huit cent quatre vingt, deux générations allaient se succéder, la première disposant d'un revenu de 60 à 70 dollars par tête (le niveau actuel de Haïti), la seconde d'un revenu de 120 à 140 Dollars, aux lendemains de la première guerre mondiale (le niveau actuel de la Bolivie). La troisième génération, aux lendemains de la défaite du Japon, partageait un revenu comparable à celui de l'Espagne — autre miracle économique —. Enfin la quatrième génération, celle des années mil neuf cent quatre-vingt, disposerait au départ du revenu français d'aujourd'hui (2 500 dollars), puis d'un revenu comparable à celui du Canada en l'an 2000 (6 500 dollars), enfin elle s'éteindrait en l'an 2020 avec le premier ou le second revenu par tête du monde (11 à 12 000 dollars). Par conséquent, les deux générations qui ont précédé le seuil des 250 dollars par tête avaient connu des progrès très lents, alors que les deux générations qui succèdent espèrent rattraper les pays les plus riches du monde, en puissance et en bien-être !

L'Amérique Latine arrachée au seuil des 250 \$!

Si le seuil du décollage devait être indacteur magique de 250 dollars par tête, il y aurait beaucoup moins d'incertitudes pour l'avenir du tiers-monde. Il n'y aurait presque plus de problème en Amérique Latine, car aujourd'hui la population vivant dans les pays de moins de 250 dollars par tête (Haïti, Dominicaine, Bolivie et Honduras) représente moins de 1 % de la population du sous-continent. En prenant même les hypothèses de répartition des revenus proposées par la CEPAL pour l'année 1965 (6), la moitié de la population de la région dépasserait largement ce niveau, seuls les 20 % les plus pauvres seraient au niveau du Japon du Meiji avec un revenu moyen de 68 dollars. Il est évident que le seuil du revenu moyen fixé à ce niveau arbitraire et unique est fort peu significatif, car un pays ne peut s'arracher au sous-développement que par une convergence de symptômes du progrès économique et social. Il faut également remarquer que plus les comparaisons reviennent en arrière dans le temps, plus la confrontation des niveaux de vie devient délicate. En effet, dans le Brésil du début de ce siècle, l'évaluation du revenu moyen en dollars d'aujourd'hui correspond à une situation pré-industrielle où la très grande majorité de la population vit hors de l'économie monétaire. En dépit de l'inflation précoce et chronique du Brésil, le pouvoir d'achat en milieu urbain de 300 à 350 Milreis entre 1870 et 1914 était infiniment supérieur à celui que procure aujourd'hui un revenu équivalent, compte tenu de l'érosion monétaire — c'est-à-dire 200 à 300 nouveaux cruzeiros. La Chine continentale est peut-être en voie de décoller avec moins de 100 dollars par tête, alors qu'il n'est pas certain que le Pérou ait décollé avec 450 dollars par tête ou plus encore que l'Uruguay — le paradis perdu — soit tout à fait arraché au sous-développement.

Cependant les interprètes de la situation du tiers monde ont trop tendance à faire fi de l'avance de revenu de l'Amérique Latine par rapport à l'Afrique et par rapport à l'Asie et de l'antériorité de la révolution industrielle dans cette région. Ainsi, dans les scénarios économiques d'avenir de H. Kahn (7) ou ceux de Fremont Félix (8), l'Amérique Latine régresse dans la course aux produits par tête, seuls Porto Rico et le Mexique conservent leur place dans la hiérarchie mondiale, tandis que le Venezuela, le Brésil, le Pérou et surtout l'Argentine perdent des places. Ces perspectives quant à l'Amérique Latine nous semblent, pour notre part, exagérément pessimistes et probablement trop inspirées par les régimes de croissance très instables des années soixante. On peut d'ailleurs prévoir que le redressement économique des trois dernières années, notamment au Brésil, suscitera un retour à l'optimisme.

(*) Les comparaisons sont établies en dollars nord-américains en pouvoir d'achat 1967, suivant les sources présentées à la note 4.

Le danger des extrapolations.

L'aléa des prévisions à long terme, à vingt ou trente années, reste considérable, car l'économiste ne lit pas mieux le futur que le politologue ou le sociologue. Cependant la technique de l'extrapolation des tendances pourrait être considérablement améliorée, si l'économiste pouvait mieux lire le passé. C'est l'atout de l'Amérique Latine, parce que les travaux d'histoire quantitative peuvent rassembler des matériaux statistiques — imparfaits certes et se perfectionnant avec le temps — qui ailleurs, dans l'Asie ou l'Afrique coloniale (9) ne peuvent être reconstitués que très partiellement. Si l'histoire quantitative reste une histoire chiffrée et statistique, celle-ci peut permettre d'affiner les techniques de l'extrapolation statistique, en permettant de construire une tendance longue, par exemple, celle d'un demi-siècle. Dans ce cas, les petits accidents de croissance, dans les années soixante au Brésil, ne laisseront qu'une trace limitée. Mais la difficulté subsistera toujours : comment repérer les changements de tendance ?

Par exemple, suivons les prévisions démographiques des années trente en France : ce pays dépeuplé aurait retrouvé aujourd'hui la population du début du dix-neuvième siècle. A nouveau les inquiétudes sur la baisse de la natalité dans les années 1964-1968 ont inspiré les mêmes errements d'interprétation. Suivons la courbe du revenu national français établie par l'ISEA depuis 1720 jusqu'en 1950 (croissance de 1,73 % par an) (10); la France d'aujourd'hui, battant l'Angleterre quant aux contre-performances économiques, la rejoindrait, perdant sur l'Espagne. La prévision économique s'est pourtant perfectionnée; l'analyse de la fécondité des femmes françaises, qui nous rassure en 1971, pouvait être exploitée dans les années trente et plus encore en 1968-69. De même le changement de rythme de la croissance économique à partir de 1950 comportait évidemment des éléments imprévisibles, tels que la stabilisation du Franc et surtout l'intégration européenne, ou tels que la chute de la quatrième République et le mouvement de décolonisation. En revanche, les effets du rajeunissement démographique, annoncés par Alfred Sauvy, auraient pu être appréciés, évalués plus tôt; les réserves de productivité que cachait notre industrie, notre agriculture et notre commerce, à partir du moment où certains obstacles malthusiens auraient été levés ne seront révélés que par le choc de l'ouverture extérieure.

On voit à ces exemples que l'interprétation historique ne peut pas rester purement quantitative, à défaut elle ne rendrait pas compte des changements de structure et des chocs extérieurs qui ont rendu possible l'accélération du rythme du progrès. Mais, dans la France, pays industriel mûr, la signification de ce point de retournement des années cinquante, ne comporte que des enseignements très limités pour des pays sous-développés, tels que le Brésil. Il en comporte cependant à notre avis au moins un, les structures économiques et sociales de la France restaient très hétérogènes : il persistait toujours des vestiges d'étapes de développement antérieures. Certes ce pluralisme français n'est pas assimilable au dualisme brésilien, cependant plusieurs secteurs d'activité : par exemple le commerce et l'agriculture — plus tard dira-t-on l'Université ! — vivaient encore au rythme du dix-neuvième siècle. Et le plus grand changement de notre histoire économique par rapport à ces envols toujours plafonnés de la croissance au 19^e siècle, c'est que pour la première fois la productivité du travail s'élève rapidement dans les trois secteurs : l'industrie, mais aussi l'agriculture et les services. Ce changement n'est pas sans contre-partie, car il faut payer les mutations de la croissance et donc renoncer à certains fruits, mieux les partager, même avec les exclus de la croissance. Mais à défaut de cette généralisation du progrès, les deux dernières décennies eussent été une succession d'expansion et de récession, se soldant par des progrès modestes.

C'est cette interprétation du développement économique qui nous guidera en partie dans l'interprétation du développement brésilien, en ayant parfaitement conscience du danger des analogies et de la « spécificité » des réalités économiques et sociales brésiliennes. Et c'est dans la mesure où nous restons profondément convaincus de la spécificité des problèmes du tiers monde que nous n'hésitons point à faire nôtre la thèse du dualisme, car les réfutations marxistes ou non-marxistes du dualisme tendent toujours à nier la présence de civilisations différentes et à donner de la pauvreté et du retard économique une expli-

cation unique, valable dans tous les pays du monde, quelque soit leur histoire, leur système de valeur et leurs complexes de structures.

I. — LES PERFORMANCES COMPTABLES DU BRÉSIL : 1920-1970

Une croissance rapide mais instable

Le Brésil de 1920 était un pays de 30 millions d'habitants, dont l'économie restait encore à dominante agricole (11). La population active d'environ 9 millions de personnes était encore occupée à raison de 70 % par l'agriculture, mais la plupart des familles paysannes vivant hors du circuit économique et financier dans les exploitations de subsistance. Les deux tiers de la population sont déjà concentrés dans les Etats du Sud et le long de la côte Est, du Rio Grande do Sul au Sergipe. En revanche, depuis le recensement de 1872 le poids démographique du Nord-Est a fortement décliné (passant de 31 % à 24 % de la population du Brésil en 1920). La concentration de population la plus remarquable est celle de l'Etat de São Paulo, dont la population quintuple en un demi-siècle (4,5 millions d'habitants en 1920), agglomérant 15 % de la population totale au lieu de 8 % en 1872 (12).

L'accroissement démographique.

Aux lendemains de la première guerre mondiale, et encore pour un temps limité, l'accroissement de la population du Brésil reste soutenu par l'effet des migrations intercontinentales, dont l'afflux le plus marqué s'était situé à la fin du siècle. Si l'immigration intervient encore pour environ 13 % dans la croissance démographique du Brésil au cours des années vingt, cette contribution se réduira à 5 % dans les années trente (13). Cependant la révolution démographique commence à produire ses effets et l'accélération de la croissance démographique compense rapidement l'effet du ralentissement des apports de l'immigration. En effet, l'Amérique Latine devient la région du monde où l'accroissement démographique est le plus rapide, de 1920 à 1940 l'accroissement annuel y sera de 1,73 % par an et 0,75 % seulement pour l'ensemble du monde (14). Bien plus, l'accroissement démographique latino-américain était déjà plus rapide que dans les autres régions du tiers monde et suivant Paul Bairoch (15), ce décalage serait apparent dès 1900. Néanmoins, comme l'effet des migrations internationales est encore très important jusqu'à la première guerre mondiale, on peut considérer que cette précocité de la révolution démographique paraît plus significative pendant l'entre-deux guerres.

La période de la seconde guerre mondiale où l'immigration est arrêtée montre d'ailleurs à l'évidence, notamment au Brésil (16), que loin de se ralentir l'expansion démographique s'accélère. Les estimations de Mortara (17) pour le début de cette période faisaient état d'une mortalité brute de l'ordre de 21 ‰, alors que l'espérance de vie des Brésiliens restait très faible. En regard de ces taux de mortalité, relativement faibles par rapport aux régions asiatiques et africaines, les taux bruts de natalité, faiblement différenciés entre les Etats (18) étaient déjà le plus souvent égaux ou supérieurs à 40 ‰. Si en longue période le taux d'accroissement naturel de la population brésilienne est déjà de 2 % par an dans la première moitié du xx^e siècle (1872-1940) et de 3 % au cours des trois dernières décennies (19), on constate depuis 1920 une augmentation régulière à chaque quinquennat du taux d'accroissement, sans pouvoir encore déceler un véritable plafonnement, tout au plus une decélération (20).

Les fluctuations économiques.

Face à l'accroissement chaque fois plus rapide de la population, la croissance de l'économie brésilienne a été suffisamment forte pour rassurer ceux qui redoutent que la révolution démographique ne soit une cause de paupérisation. En effet, les taux de croissance démographiques paraissent s'adapter, à première vue, à l'accélération de la croissance démographique. En calculant des taux de croissance en longue période, on remarque que le régime de croissance économique de l'après-guerre (5,65 % par an) est très supérieur à celui de l'entre deux guerres (3 %); l'accroissement du produit par tête encore très lent, dans la première période (0,90 % par an), devient très rapide dans la seconde période (2,90 %). Cependant cette croissance est restée très irrégulière, marquée même par de véritables interruptions.

On remarquera que *les débuts de décennie ont été particulièrement défavorables*. Au cours de trois périodes quinquennales, le produit par tête a stagné (début des années soixante) ou diminué (début des années vingt et pendant la seconde guerre mondiale). Certaines années furent caractérisées par une forte diminution du produit intérieur brut, notamment les années 1924-25 et 1929-31, pendant la guerre, 1940 et 1942. Dans l'après-guerre, il n'y aura pas de diminution du Produit Intérieur Brut (PIB), mais en 1956, puis en 1963, 1964 et 1965, la progression très lente de la production ne permet pas de compenser le rythme de la croissance démographique. Les chocs du commerce extérieur ont évidemment joué un rôle dans l'apparition de ces mécanismes d'arrêt. Les difficultés intérieures et les mesures d'assainissement, devenues inéluctables après de trop longues inflations, ont cependant contribué aux effets de stoppage et aux mécanismes de « stop-go », qui caractérisent les politiques de lutte anti-conjoncturelle.

L'instabilité cyclique est toujours forte dans une économie en voie de développement, quand elle accède progressivement à une plus grande diversification économique. Il faut remarquer toutefois qu'au Brésil, à la différence d'ailleurs du Mexique, au cours de la même période, le régime de croissance présente une instabilité particulièrement forte. Dès lors, il paraît évident que ce processus n'est que partiellement contrôlé, que *la croissance n'est pas encore régulière et auto-entretenu*. Certes, la flexibilité de l'économie ne permet pas de mettre en place un régime de croissance à taux fixe (21). Il suffit d'évoquer d'ailleurs les expériences de planification centrale et impérative (22), par exemple l'expérience soviétique, surtout dans les années soixante, pour constater que la croissance régulière à taux identique d'année en année est irréalisable. Mais, quand les fluctuations d'une année à l'autre présentent trop d'amplitudes — croissance à 7,8 % une année, suivie par un plafonnement à 2,3 % et une reprise à 5,6 % — les régimes moyens de croissance, sur période quinquennale ou décennale, reflètent parfois un taux qui n'a jamais été atteint et qui a peu de signification. Or, au cours des 25 dernières années on a constaté peu de symptômes de régularisation dans le régime de croissance. Il faut signaler que la présence de cette instabilité doit rappeler à l'économiste historien des règles de prudence dans les interprétations des séries statistiques à long terme. En effet, dans le traitement statistique des séries longues, les comparaisons indiciaires, les calculs de taux de croissance géométrique (présentés ici en annexe) supposent le choix d'années de base et des regroupements de périodes. On voit alors apparaître de fausses croissances et de fausses régressions, variables suivant que les années instables sont en position initiale, médiane ou finale au cours d'une période. Ce risque ne saurait être atténué que par le calcul de moyennes mobiles pluri-annuelles, mais alors on sous-estime souvent l'ampleur des fluctuations.

La croissance économique.

Le calcul des régimes de croissance en période longue, permet cependant, pour un temps, d'oublier les accidents de la conjoncture et les traces qu'ils ont laissé dans l'économie et la société, pour ne retenir que leur contribution aux tendances. Ainsi partant des années vingt, nous avons remonté successivement

le temps en calculant les performances moyennes au cours de quatre périodes : la phase quinquennale — la plus fortement marquée par la conjoncture —, la phase décennale — période de croissance choisie par les historiens de la croissance —, la phase vicennale, déjà pour partie la durée d'une succession de génération —, la *phase cinquantenaire* enfin, celle qui sépare les années vingt des années soixante, période où une génération s'éteint et deux nouvelles générations se cotoient. Cette seule phase, à notre avis, permet d'apprécier les bouleversements structurels du *développement* et non les signes extérieurs de la croissance et de la stagnation. Si nous envisageons les études d'histoire quantitative de Kuznets, nous pouvons constater qu'en un demi-siècle, *l'accroissement décennal de la production intérieure brute globale* (4,39 %) peut se comparer aux progressions les plus rapides de la fin du XIX^e siècle, par exemple à celles de la Russie tzariste et plus encore à celles de la construction collectiviste de la Russie Soviétique. Si nous prenons la période vicennale, dans l'après-guerre (1945-1969), la progression brésilienne (accroissement décennal du P.I.B. de 73,25 %) dépasse largement celle de la Russie des plans quinquennaux (58,8 %) et même celle enregistrée à long terme par le Japon (42 %), des années quatre-vingt jusqu'aux années soixante; c'est une progression également supérieure à celle de la France des plans de modernisation (1950-70). Mais, évidemment, l'accroissement de la population a absorbé une très grande partie de ces surplus économiques, aussi la *progression décennale du produit intérieur brut par tête* en longue période rejoint, sans la dépasser, celle des pays à industrialisation rapide à la fin du dix-neuvième siècle, la Russie ou le Japon. Les tendances de l'après-guerre (34,4 % d'accroissement décennal) restent moins fortes que les performances décennales récentes des économies industrielles mûres. Notons cependant que, si le produit par tête du Brésil en 1970, d'environ 400 dollars, continuait de s'accroître d'un tiers à chaque décennie, au terme de la dixième décennie en 2070, celui-ci atteindrait 7 600 dollars (multiplication par 19).

Les régimes limites de croissance.

En longue période, le régime de croissance de l'économie brésilienne est incontestablement un régime de croissance accélérée, mais instable. On peut se poser la question de savoir si cette forme de croissance peut se poursuivre durablement dans une économie qui se diversifie. Les partisans de l'économie de marché feront remarquer que le Japon entame une troisième décennie de croissance exceptionnelle, enviée par tous, même par les Français. Les partisans de l'économie de Plan, pourront invoquer la Russie stalinienne, la Chine du Grand Bond en Avant ou la Corée du Nord aujourd'hui. Certains théoriciens de la croissance (21) sont plus pessimistes, ils font observer que les régimes de croissance accélérée se brisent tôt ou tard devant l'existence de « régimes limites »; peu à peu les mécanismes se bloquent et l'on entre dans une phase de plafonnement logistique. C'est ainsi que les performances allemandes, italiennes ou espagnoles s'essouffent aujourd'hui. C'est ainsi, de même, que, dans les démocraties populaires après 2 ou 3 quinquennats de croissance accélérée on voit réapparaître le « plafonnement logistique ».

Mais alors, comme le Brésil diffère dans son organisation économique et sociale autant de l'Europe de l'Ouest que de l'Europe de l'Est, pourquoi ne suivrait-il pas la voie Japonaise — du fait que les contraintes du sous-développement étaient plus marquées dans le Japon du Meiji que dans la vieille Europe ? Si l'on veut éviter l'analogie, nous pensons qu'il le faut tout autant à l'égard du modèle Japonais qu'à l'égard du modèle européen. En première différence, les motivations économiques de la civilisation japonaise sont très particulières (on imagine difficilement les brésiliens épargnant le tiers de leur revenu comme les japonais, bien qu'il y ait des japonais au Brésil). Ensuite et surtout le Japon a maîtrisé son explosion démographique. C'est d'ailleurs peut-être là que gît l'explication fondamentale : la réussite exceptionnelle d'une politique démographique. Le Brésil ne peut plus se permettre plusieurs années de crise économique. Ce qu'il a perdu pendant les trois années de stagnation des années soixante, en termes de régression du produit par tête, a été récupéré au cours des trois dernières années de croissance exceptionnelle; mais ce qui n'a pas été récupéré c'est la progression perdue : c'est-à-dire les 3 % d'augmentation du produit par tête en 1963, 1964 et 1965. En bref, pour trois années de régression du produit par tête, il faut

pratiquement 6 années de performances exceptionnelles pour retrouver le rythme des tendances décennales. Alors ne vaudrait-il pas mieux gagner à chaque décennie une diminution sur la croissance de la population, plutôt que de les gagner sur une croissance de la production, qui approche son régime limite !

Les années soixante-dix.

Les performances comptables du Brésil seraient de peu de signification si elles n'étaient confirmées par de très nombreux symptômes de diversification et de modernisation. Par opposition aux années 20, il convient d'évoquer rapidement la situation des années soixante-dix.

Le Brésil de 1970 est un pays de 92 millions d'habitants, sa population a donc triplé en un demi-siècle. C'est aujourd'hui un pays industrialisé sur une large échelle, la prédominance des activités agricoles très nette dans les années vingt s'est progressivement espacée, du moins à l'échelle de la nation.

Le produit par tête.

En termes de niveau de vie, la progression brésilienne apparaîtra modeste suivant le produit intérieur brut par tête. Les évaluations sont d'ailleurs d'une amplitude exceptionnelle, de quelques 250 dollars (1968) dans l'Atlas de la Banque Mondiale, à 403 dollars (1969) suivant la Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud. Des évaluations du produit réel par habitant effectuées par la C.E.P.A.L. pour 1960, tenant compte de la différence entre le pouvoir d'achat externe et interne de la monnaie, situaient, avec 289 dollars, le Brésil à un tiers au dessous du revenu moyen de l'Amérique Latine (431 dollars) (23). Considérant que le revenu par tête a augmenté d'environ un tiers au cours de la dernière décennie, dans une proportion comparable à celle de la région, on peut estimer qu'en 1970 le produit réel par tête se situe effectivement aux alentours de 400 dollars (pouvoir d'achat 1960). Cependant les évaluations au taux de change officiel du « cruzeiro », par suite de très nombreuses dévaluations au cours des années récentes, ont eu pour effet de rabaisser la position relative du Brésil. Ces changements de parité monétaire ne reflètent évidemment pas une régression.

La diversification.

La population active en 1970 n'est plus employée qu'à raison de 46 % par l'agriculture — pourcentage comparable à celui du Mexique —. La proportion des familles paysannes vivant hors de l'économie monétaire, d'une agriculture de subsistance est certainement moindre qu'en 1920. Cependant, comme la population active agricole a continué de s'accroître de 1,5 % par an, il est évident que l'effectif total de cette population agricole et rurale a considérablement augmenté. On constate surtout que depuis la fin des années soixante la contribution de l'agriculture au produit interne brut (19,9 % en 1969) est devenue plus faible que celle de l'industrie (24,4 %) (24). Ces changements de structure de la production reflètent certes les progrès de l'industrialisation au Brésil et par conséquent une extension du secteur moderne et évolué. Est-ce à dire que la dualité de structures, caractérisant le Brésil des années vingt, se soit progressivement résorbée ? Les performances comptables de l'économie nationale n'apporteront que peu d'éléments de réponse à cette question, car il ne faut pas oublier que le Brésil en Amérique Latine pèse aussi lourd par la contribution de son secteur traditionnel que par celle de son secteur évolué.

II. — RÉGRESSION ET RECONSTITUTION DU DUALISME DE STRUCTURES

Le dualisme économique et social du Brésil repose dès l'origine sur des fondements géographiques. En effet, dès la fin du XIX^e siècle, la concentration des activités modernes dans le sud du Brésil autour de la région motrice de São Paulo contrastait avec l'immobilité apparente des régions isolées et la régression des zones en perte de vitesse, notamment la côte atlantique, au nord de Rio. L'industrialisation et le développement des intermédiaires financiers devait alors renforcer l'attraction de la région de São Paulo. Cette différence dans les rythmes d'évolution renforce évidemment les clivages géographiques. Malgré l'apparition de régions motrices nouvelles, il semble que le Brésil moderne soit le Brésil du Sud, celui qui a reçu les immigrants européens en plus forte proportion, celui qui concentre les industries, les villes et les activités de service modernes. Par contraste, le Brésil archaïque serait en 1970, plus encore qu'en 1920, localisé dans le Nord-Est et l'Est intérieur. Et pourtant la concentration de la population dans le Sud du Brésil (35 % en 1960) et notamment dans l'Etat de São Paulo (18 %) a été relativement beaucoup moins marquée entre 1920 et 1960 qu'entre 1872 et 1920. Mais le poids démographique du Nord-Est a continué de décliner (22 % de la population du Brésil) et plus encore celui de l'Est. La population du Sud triple, alors que, dans les autres régions, elle double. Les indices de concentration économique au profit du Sud sont encore plus marqués, notamment la concentration industrielle et financière. Et cependant, sous cet angle purement spatial, nous pensons qu'en réalité cette dualité géographique a décliné, ce qui ne signifie pas que le dualisme ait disparu. *Le dualisme s'est en réalité déplacé, il a suivi l'exode rural et s'est reconstitué au cœur même du Brésil moderne.* C'est pourquoi il nous paraît utile, en nous interrogeant sur l'évolution du dualisme brésilien, de nous placer à deux niveaux. La dualité traditionnelle ville-campagne nous paraît moindre que jadis, en ce sens que l'étendue relative du secteur traditionnel est moins large. En revanche, la dualité sociologique entre les intégrés et les marginaux, à l'intérieur même des deux Brésils, nous paraît renforcée:

Les fondements géographiques de la dualité de structures : le Sud moderne et l'Intérieur archaïque.

Le décalage et le contraste entre le Brésil du Sud, moderne et développé et l'autre Brésil, celui de l'intérieur, archaïque et sous-développé est, à notre avis, une source de blocage structurel, à l'échelle de la nation brésilienne, moins importante en 1970 qu'en 1920. Cette interprétation paraît être une contre-vérité bien paradoxale à tout observateur des réalités brésiliennes étant donné que la croissance économique, dont nous venons de retracer l'importance, s'est organisée dans ce même Brésil du Sud. Dès lors, l'écart entre ces deux Brésils ne peut être qu'infiniment plus grand, puisque sur une partie du territoire les retards sont inchangés, souvent aggravés, alors que, dans les régions privilégiées, le rythme du progrès devient beaucoup plus rapide. La distance qui sépare l'archaïque du moderne reste, en grande partie, celle qui oppose les pauvres aux riches, mais l'écart culturel est évidemment beaucoup plus important de nos jours parce que l'évolution des techniques est plus rapide. Le Brésil moderne des années vingt voyait s'étendre à São Paulo les débuts de la civilisation industrielle nord-américaine; dans celui des années soixante-dix, le « choc du futur », décrit par Toffler (25) introduit déjà la civilisation de « l'éphémère » et l'accoutumance aux mutations rapides. Alors la civilisation traditionnelle, celle de la « permanence », dans l'autre Brésil, paraît plus archaïque encore.

Nous ne contesterons pas que l'écart entre les deux Brésils soit de nos jours infiniment plus grand qu'il y a un demi-siècle. Mais nous constatons que le poids relatif de ces deux Brésils n'est plus le même.

Au cours de l'entre-deux guerres, la sphère de l'économie traditionnelle précapitaliste — plus particulièrement celle de l'agriculture latifundiaire — était encore prédominante. Certes les régions motrices du Sud exercent un rôle moteur dans le développement national. Toutefois les deux tiers de la population, dans les zones rurales, résident pour la plupart dans ce Brésil intérieur qui vit à l'écart de la nouveauté. La moitié de la population brésilienne vit encore, dans les zones rurales, d'activités agricoles en 1970. Aussi, les familles rurales, écartées de l'économie monétaire, dans l'agriculture latifundiaire ou minifundiaire, sont-elles, au moins, deux fois plus nombreuses qu'il y a cinquante ans. Il existe beaucoup plus de paysans pauvres et de « caboclos » illettrés dans le Brésil d'aujourd'hui, de même qu'au Mexique il existe plus de paysans, sans terres, que du temps de Cardenas (26). Mais, dans le même temps, la population du Brésil a triplé et les familles qui ont émigré vers les villes sont beaucoup plus nombreuses que celles qui sont restées attachées à la terre. Le système de l'économie traditionnelle précapitaliste maintenait hors des échanges monétaires près de la moitié de la population brésilienne en 1920; cette proportion aujourd'hui ne doit pas dépasser 15 à 20 % de la population totale (27).

Le déclin du poids relatif du Brésil archaïque dans l'économie nationale masque en partie un *processus de « désertification »*; les régions attardées se vident de leur population et de leurs ressources, ce qui renforce l'attraction des régions déjà aménagées. L'aggravation des déséquilibres régionaux montrerait que les fondements géographiques de la dualité de structure sont toujours présents. En contrariant la géographie et les tendances spontanées, les planificateurs et responsables de l'aménagement du territoire risqueraient de gaspiller en vain des capitaux rares. Ainsi, par exemple, en France les régions fortes sont toujours au Nord de la Loire et le bilan des efforts de décentralisation industrielle paraît incertain. Dès lors les transferts de fonds vers la Sudène et le Nord-Est du Brésil ne seraient que des palliatifs pour ralentir une évolution inéluctable : à savoir la migration de la population et des capitaux vers le réseau urbain et industriel du Sud. Un semblable transfert peut-il se poursuivre jusqu'au point où toute la population de l'intérieur refluerait vers les frontières un peu élargies du Brésil développé du Sud ? Nous ne le pensons pas, parce qu'il faut attendre encore une génération, suivant les tendances actuelles, avant que les effectifs de la population active agricole ne déclinent dans l'absolu. Dès lors, même si le poids démographique du Nord-Est brésilien décline en valeur relative, les effectifs de la population rurale continueront de s'accroître. Quelque soit l'effort de reconversion agricole et d'industrialisation entrepris dans les Etats côtiers, de Vitória jusqu'à Fortaleza, l'exode rural vers les villes doit s'accélérer, même si les villes ne peuvent pas procurer d'emplois. Aussi ce réseau urbain doit-il arrêter une partie de l'exode direct vers les régions du sud. Déjà, depuis les années cinquante, une partie plus grande des ressources doit être dirigée le long de cet axe côtier. C'est pourquoi, même si la concentration des centres de décision continue de se poursuivre vers le sud, celle-ci ne doit pas faire oublier la présence de régions motrices nouvelles. Jusqu'à présent il a semblé que ces régions ne pouvaient apparaître que par extension radio-concentrique; quand le Paraná, le Minas Gerais se sont rapprochés structurellement du stade évolué atteint par l'Etat de São Paulo.

Ainsi le secteur évolué pénètre progressivement plus au centre et à l'Est du Brésil. Il semble pourtant que, surtout au cours de la dernière décennie, la construction de nouveaux grands axes routiers ait permis de désenclaver certaines régions d'économie traditionnelle beaucoup plus rapidement que par le passé. Ces voies de communication risquent de devenir *des axes supplémentaires de drainage* vers le Brésil développé si elles n'apportent pas un éclatement des structures traditionnelles du monde rural. Elles peuvent devenir *des axes d'irrigation*, si elles ouvrent un accès à la modernisation agricole et une diversification des activités économiques. La colonisation agraire peut permettre de moderniser l'élevage du « Mato Grosso », mais la résistance des structures est évidemment plus forte dans le nord-est du Brésil. Ce serait un tableau idyllique que de justifier la régression du dualisme géographique du Brésil, par les constructions de nouvelles routes et les attributions de terres de l'IBRAC (28). Cependant, il est évident que le vieux Brésil disparaît progressivement, l'organisation latifundiaire traditionnelle se désagrège; cette ancienne civilisation de la « permanence » est toujours présente surtout dans les régions reculées, mais ce sont des « réduits » chaque année plus étroits. En effet, dans l'agriculture, bien que le nombre des paysans

sans terres s'accroisse, la proportion des familles vivant hors de l'économie monétaire tend à décliner. En réalité, la disparition de l'équilibre traditionnel de l'économie de subsistance et le développement du salariat agricole aboutit souvent à une paupérisation plus accentuée, sans que pour autant les méthodes de production de l'agriculture traditionnelle aient changé.

Si le Brésil archaïque traditionnel s'estompe peu à peu, ceci paraît témoigner de la réussite du développement, puisque la majorité de la population vient s'intégrer au secteur moderne. C'est là un nouveau problème, ce Brésil qualifié de moderne, l'est-il complètement ?

Les fondements socio-économiques de la dualité de structures : marginaux et intégrés.

Dans le Brésil de 1970 — 92 millions d'habitants, environ 30 milliards de dollars (aux prix 1960) de produit intérieur brut et 340 dollars de produit par tête (28) — la dualité de structures est toujours présente, mais elle n'a plus la même localisation géographique. Le poids démographique du Brésil en Amérique Latine (33 % de la population) reste plus élevé que son poids économique (un quart de la valeur de la production du sous-continent) et le niveau moyen de revenu est inférieur d'environ 20 % à la moyenne régionale. Ce décalage est largement imputable à un effet de dimension démographique et au poids statistique de la population vivant de l'agriculture. En effet, 45 millions de Brésiliens résident encore dans les zones rurales et sont occupés dans les activités agricoles, aussi leur participation à la population rurale de l'Amérique Latine reste-t-elle considérable (120 millions de personnes). Dès lors, le niveau très faible des revenus monétaires, les mauvais indices sanitaires, les retards d'instruction se rapportant à cette population abaissent toujours la position hiérarchique du Brésil dans la comparaison des indicateurs de développement (29). Le Mexique à l'opposé aura un poids économique supérieur à son poids démographique, ce qui l'avantage considérablement dans la hiérarchie des indicateurs de développement. Mais le taux d'urbanisation du Mexique est aujourd'hui plus élevé qu'au Brésil et la population des zones rurales (environ 20 millions de personnes) y aura un poids statistique moins élevé. Bien que le Brésil, au cours de la prochaine génération, soit appelé à connaître une urbanisation extrêmement rapide, qui devrait regrouper plus des deux tiers de sa population, la population des zones rurales continuera de s'accroître de 1 ou 1,5 % par an. Aussi dans trente années 70 ou 75 millions de personnes vivant dans les zones rurales continueront de peser lourdement dans les statistiques brésiliennes et latino-américaines.

Le Brésil regroupe le bloc le plus important de la population rurale de l'Amérique Latine et, par simplification du raisonnement, la plus grande partie du « secteur traditionnel archaïque ». Ce n'est là que l'une des facettes du Brésil, car l'autre Brésil, celui du « secteur évolué » représente également en Amérique Latine, le secteur évolué le plus important. En assurant 30 % de la production industrielle du continent, les 50 millions de Brésiliens des villes représentent le marché le plus étendu de l'Amérique Latine. Dès lors, en extrapolant les taux d'accroissement de la population rurale et urbaine on pourrait prévoir la disparition des symptômes du sous-développement par extinction de la population rurale, puisque l'étendue du secteur traditionnel correspondrait à un doublement d'effectifs en soixante ans et celle du secteur évolué à un doublement en quinze années. Une telle hypothèse suppose que l'espace rural tout comme l'espace urbain soient un et structurellement irréductibles l'un à l'autre. Or sur l'espace rural toutes les activités ne sont pas archaïques et nous souhaitons montrer que sur l'espace urbain toutes les activités ne sont pas modernes. Le secteur traditionnel et archaïque ne disparaît pas du fait du déclin relatif de l'économie de subsistance en milieu agricole, car les décalages et retards du Brésil archaïque accompagnent l'exode rural et le secteur archaïque se reconstitue à l'intérieur même des villes, dans le secteur évolué.

Le dualisme d'aujourd'hui au Brésil n'est plus entièrement une opposition entre d'un côté l'organisation précapitaliste de l'agriculture archaïque des zones rurales, où la propriété foncière fondait la ligne

de démarcation entre les masses et les classes supérieures et, d'un autre côté, l'organisation capitaliste de l'économie de marché dans les régions urbanisées et industrialisées, où la stratification sociale plus complexe se rapprocherait de l'organisation observée dans les sociétés industrielles. *Le nouveau dualisme est constitué par le fossé économique et culturel qui sépare les participants des non participants*, ceux qui s'intègrent dans l'organisation du développement de ceux qui sont rejetés en marge de cette organisation. Certes le « marginalisme social », par quelques aspects, peut donner l'apparence d'une quasi-intégration. Mais la population marginale ne parvenant pas à s'intégrer complètement à la société moderne, en tant que productrice et consommatrice, dans la vie du travail et des loisirs, subit évidemment des frustrations qu'elle pouvait ignorer dans les zones rurales. A l'image des enquêtes d'Oscar Lewis ou de P. G. Casanova au Mexique ou celles du R. P. Vekmans au Chili, les enquêtes des démographes et sociologues brésiliens montrent à l'évidence que l'accélération du mouvement d'urbanisation au Brésil au cours des deux dernières décennies s'accompagne également d'un renforcement du marginalisme social.

Au Mexique par exemple, Casanova constatait que la population marginale, surtout dans les zones rurales, continuait de s'accroître en effectifs; cependant, en valeur relative, le marginalisme déclinait. En effet, la population participante, celle qui adoptait le mode de vie du secteur moderne et s'insérait dans la vie culturelle et politique nationale augmentait beaucoup plus vite que la population non participante. Mais les villes ont-elles été capables d'intégrer économiquement, socialement et culturellement ceux qui ont quitté la campagne et de leur offrir une nouvelle mobilité sociale? En dépit de la prospérité du Mexique et surtout de la structure plus équilibrée des emplois, il est probable que le marginalisme urbain est toujours présent. Mais au Brésil, la capacité d'intégration par l'emploi dans les villes a été beaucoup plus réduite, car la poussée tertiaire a été plus forte qu'au Mexique. La contribution de l'industrie à l'emploi en 1970 est aussi faible qu'aux lendemains de la seconde guerre mondiale, les activités de service occupent aujourd'hui le tiers de la main-d'œuvre du Brésil et l'industrie moins de 10 %. Les deux tiers des emplois non agricoles sont des emplois de services, mais surtout, au cours des dix dernières années, la progression la plus rapide des emplois tertiaires est celle des emplois mal spécifiés. Or, suivant les enquêtes de la C.E.P.A.L., on peut estimer que le taux de chômage et de sous-emploi dans le secteur des services est en Amérique Latine de 45 à 50 %, du même ordre que dans l'agriculture (30). En 1970 les effectifs de chômeurs déguisés dans le tertiaire urbain sont déjà aussi importants que dans l'agriculture; si les tendances actuelles se poursuivent, dans quinze années plus des deux tiers des chômeurs déguisés seront dans les villes. Or la productivité dans ces activités est en moyenne plus faible que dans l'agriculture et surtout, à la différence de l'agriculture, elle n'augmente pas.

La montée du tertiaire refuge est particulièrement accentuée au Brésil. Ce transfert du chômage déguisé de l'agriculture traditionnelle vers les villes crée une source importante de blocage de la productivité. Le secteur traditionnel quitte le Brésil archaïque rural pour se reformer dans les villes, les comportements et les attitudes se modifient certes au contact de la société de consommation et par suite d'un accès plus large à l'instruction, mais *les sources de blocage du Brésil archaïque persistent*. En ville, tout comme à l'intérieur dans les campagnes, les « marginaux » ne sont que rarement salariés, la charge de la population inactive reste très lourde, le rapport de fertilité élevé. Sous l'effet de l'inflation, le pouvoir d'achat reste très faible et l'insertion dans l'économie monétaire, accélérée par les facilités du crédit à la consommation, encourage une surdépense fictive et décourage l'épargne. La rationalité économique des sociétés industrielles destinée à stimuler le travail pour dépenser davantage, à épargner pour dépenser plus tard et donc renoncer volontairement à satisfaire des aspirations immédiates, cette rationalité peut naître d'une intégration conjointe dans le mode de production et de consommation du « secteur évolué ». Tant que cette intégration est incomplète, les catégories sociales marginales conservent des attitudes préindustrielles, qui caractérisaient jusqu'alors le milieu rural : imprévision financière, recherche de la solidarité de voisinage, instabilité de l'emploi.

CONCLUSIONS

Dualité et structures de transition

La croissance rapide de l'économie brésilienne au cours des cinquante dernières années s'est accompagnée d'une atténuation partielle du dualisme économique. Le Brésil est aujourd'hui largement industrialisé et pour une gamme très large d'industries de consommation et d'équipement, la demande peut être satisfaite par une production nationale. La sphère de l'économie monétaire s'est étendue très largement dans toute une partie du Brésil intérieur et même du Nord-Est, alors qu'en 1920, dans ces mêmes régions, la plus grande partie de la production restait hors du circuit des échanges. Mais une fraction très importante de la population résidant dans les régions urbaines reste en marge du secteur évolué. Par conséquent, les résistances structurelles inhérentes à la dualité de structures n'ont plus le même cadre spatial; le *secteur archaïque s'est déplacé, avec l'exode rural, de la campagne vers les villes*, plus particulièrement au sein des activités résiduelles de service. La grande majorité des emplois fournis par le secteur tertiaire forme un refuge pour les nouveaux citoyens, dépourvus de qualification. Les cercles vicieux du sous-développement risquent-ils alors de se perpétuer à l'intérieur des villes ? Des activités à productivité faible et surtout stagnante n'engendrent que de faibles surplus économiques, ces faibles surplus ne peuvent redistribuer que de faibles revenus et par conséquent peu d'épargne — faute d'épargne et donc d'investissement la productivité reste stagnante, sinon déclinante.

Cependant l'organisation économique des villes est plus complexe que celle des campagnes et les différentes branches d'activité sont rarement homogènes dans leurs structures. C'est pourquoi en passant d'une analyse dualiste à une analyse pluraliste, on constate que les contours du secteur archaïque et du secteur évolué sont moins nets. Dans chaque branche d'activité, dans l'agriculture et hors de l'agriculture, il existe entre l'exploitation archaïque et l'exploitation moderne un secteur intermédiaire : une structure de transition. C'est la moyenne propriété dans l'élevage et l'agriculture vivrière qui fournit la contribution la plus forte à l'approvisionnement alimentaire des villes, c'est la petite et moyenne entreprise, si décriée — une structure artisanale — qui fournit le plus d'emplois, résiste le mieux aux fluctuations du marché de l'emploi. Dans la sphère des activités indirectes de production, l'entreprise de dimension moyenne, où le travail reste à une dimension humaine — transport, commerce, bureaux administratifs ou financiers de quartier —, évite les coûts de congestion et la paralysie bureaucratique des grandes unités. Mais ces structures de transition sont presque toujours les « oubliées » des économistes et planificateurs, alors qu'elles réduisent le coût de mutations souvent trop rapides. Au vu des difficultés des sociétés industrielles mûres, nous ne souhaitons pas que l'avenir du « caboclo » de l'an 2000 soit exclusivement le salariat dans la grande agriculture commerciale, l'emploi de vendeur dans un supermarché, le destin de l'ouvrier spécialisé dans la grande industrie automobile ou l'enseignement dans de grands établissements de 5 000 élèves. Les enfants qui naissent aujourd'hui seraient peut-être fiers d'appartenir à l'organisation d'un nouveau Japon, mais combien ils regretteraient le Brésil des années vingt et la « civilisation de la permanence » de leurs grands-pères !

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

La documentation statistique restreinte que nous utilisons ici est très largement empruntée à l'Institut Brésilien de la Statistique (I.B.G.E.) et aux organisations internationales — en particulier à la C.E.P.A.L. —. Pour une analyse plus documentée, le lecteur peut se rapporter aux deux ouvrages que nous avons publiés à dix ans d'intervalle et à de nombreux articles, publiés dans les revues économiques de langue française (Tiers Monde, Economie Appliquée, Civilisations, Chronique Sociale, Economie et Humanisme et Mondes en Développement) :

— *Les inflations sud américaines*, I.H.E.A.L., Imprimerie Nationale, 1959.

— *Amérique Latine : Economie et société*, collection U, Colin, 1971 (en collaboration avec J. M. Martin).

- (1) *Atlas of gross and per capita national products for 1968*, I.B.R.D., Wash, Dec. 1970.
- (2) PEARSON L. — *Partners in progress*, I.B.R.D., Wash., Dec. 1970.
- (3) KUZNETS S. — *Economic growth : Brasil, India and Japan*, Blackwell, 1955.
- (4) MEIER G. M. et BALDWIN R. E. — *Economic development*. John Wiley, N. Y., 1959. I.B.R.D., *Trends in developing countries*, August 1970.
- (5) KUZNETS S. — *Six lectures on economic growth*. Glencoe 1959; également en portugais, *O crescimento econômico do pós-guerra*, Fundo de Cultura, Rio, 1964.
STASSARD J. — *Les avantages et les inconvénients économiques d'une population stationnaire*, Liège, 1965.
- (6) C.E.P.A.L. — *La economía de América Latina en 1968*, Extracto, p. 5, N. Y. 1969 et pour une analyse plus détaillée. — *Estudios sobre la distribución del ingreso en América Latina* (Mimeographé), 2 volumes, Caracas, mai 1967 (E.CN.12.770).
- (7) KAHN H. — *L'an 2000*, Laffont, 1970.
- (8) FELIX F. — *All our Tomorrows*, Harpers and Row, Londres, 1971, analysé dans la revue *Vision*, 1971, n° 2.
- (9) Cf. BAIROCH P. — *Diagnostic de l'évolution économique du Tiers Monde*, Gauthier-Villars (réédition 1970); du même auteur et en collaboration, *La population active et sa structure*, Institut de Sociologie de Bruxelles, 1968.
- (10) Cf. PERROUX F. — Matériaux pour une analyse de la croissance économique. *ISEA, Cahiers*, série D, n°s 7 et 8.
- (11) *Anuário estatístico do Brasil en 1967*, IBGE, 1967, p. 35 (recensements de 1872, 1890, 1900, 1920, 1940, 1950 et 1960).
- (12) Mêmes sources, également COSTA Manuel A. — *Redistribución de la población del Brasil*, CELADE, série C, n° 73, Santiago du Chili, 1966.
- (13) DEBUYST Federico. — *La población en América Latina*, FERES, Bogota, 1961; également CEPAL. — *Economic survey in 1968*, chapitre Population, N. Y., 1969.
- (14) Cf. REINHARD & ARMENGAUD. — *Histoire générale de la population mondiale*, Montchrestien (réédition 1968), p. 550 et suiv.
- (15) BAIROCH P. — *Diagnostic de l'évolution économique du Tiers Monde*, précité p. 18.
- (16) Cf. LAMBERT J. & COSTA-PINTO. — *Problèmes démographiques contemporains*, Rio, 1944.
- (17) MORTARA Giorgio. — *Estudos brasileiros de demografia*, F.G.B., Rio, 1947. *Characteristics of the demographic structure of the american countries*, P.A.U./O.A.S. (198 p.), Wash., 1964.
- (18) Cf. LAMBERT Jacques. — *Os dois Brasis*, I.N.E.P., Rio, 1959; également *Amérique Latine*, Themis, P.U.F., réédition 1969.
- (19) Cf. COSTA Manuel A. — *Redistribución...*, Celade, précité p. 20.
- (20) Cf. C.E.P.A.L. — *Analyses and projections : The economic development of Brazil*, t. I et II, C.E.P.A.L., 1956.
- (21) Cf. MASSE Pierre. — Croissances optimales et régimes limites, *bulletin SEDEIS*, janvier 1969.

- (22) Cf. WILES P. — *Les économies communistes*, SEDEIS, 1967.
 PAVLEVSKI J. — Conjoncture des économies de l'Europe orientale et de la Yougoslavie, *bulletin SEDEIS*, février 1970.
 VASSILEV V. — Un taux de croissance plus irrégulier qu'à l'Ouest, *Le Monde*, 29-12-70.
- (23) Cf. C.E.P.A.L. — *A measurement of price levels and the purchasing power of currencies in Latin America*, 2 vol. (ronéo), Mar del Plata, mai 1963 (E/CN 12/652 et 653).
 The measurement of latin american real income in U.S. dollars, *Boletín Económico*, octobre 1967, p. 114.
Estudio económico de América Latina en 1968, p. 39, N. Y., 1969.
Estudios sobre la distribución del ingreso en América Latina (Mimeo), E/CN/12/770, Caracas, mai 1967.
- (24) Cf. C.E.P.A.L. — *Estudio económico de América Latina en 1969*, E/CN/12/851 (ronéo), N. Y., mai 1970. add. I, p. 151.
- (25) TOTFLER. — *Le choc du Futur*, Denoël, 1970.
- (26) Cf. REVEL-MOUROZ. — Mexique 1969, La réforme agraire à un tournant. *Problèmes d'Amérique Latine*, n° 15, N.E.D., 30 janvier 1970.
- (27) Cf. BIROU A. — *Forces paysannes et politiques agraires en Amérique Latine*, Editions ouvrières, 1970 (pour une tentative d'évaluation des effectifs de paysans sans terre, cf. chapitres 7 et 11).
- (28) IBRAC. — *Instituto Brasileiro da Reforma Agraria e da Colonização* (1969). Cf. Rapport du Fonds de Progrès Social, B.I.D., mars 1971.
 Cf. Annexe statistique. Les estimations du P.I.B. sont une extrapolation des évaluations de la C.E.P.A.L. pour 1968, compte tenu d'un accroissement annuel du produit par tête de 5 % en 1969 et 1970.
- (29) Cf. LAMBERT D. C. — Niveaux de développement et degrés de participations. *Mondes en développement*, n° 1, Cahiers Vilfredo Pareto, Droz, 1971.
- (30) Cf. C.E.P.A.L. — *Estudio económico de América Latina en 1968*, p. 32, N. Y., 1969.

ANNEXE STATISTIQUE : LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE DU BRÉSIL **1920-1970**

1. — L'entre-deux guerres (1919-1939).
2. — La seconde guerre mondiale (1940 - 1944-45).
3. — La croissance des années cinquante (1945-1961).
4. — La croissance des années soixante (1961-1969).
5. — La croissance de l'après-guerre (1947-1970).
6. — La croissance en période longue (1920-1970).
7. — Brésil-Russie et Japon : taux de croissance décennale en période longue (1920-1970).
8. — Brésil : évaluations du produit par tête (1960-1968).
9. — Brésil : poids relatif en Amérique Latine (1960-1968) (secteur traditionnel et secteur évolué).

TABLEAU 1
L'entre-deux Guerres

	Produit agricole et industriel (en millions de cruzeiros de 1939)	Consommation d'énergie 137 = 100	Taux brut d'investissement	Termes de l'échange 1937 = 100	Taux d'accroissement du coût de la vie
1919				141	30,5
1920	8 217	46	-	104	10,1
1921	8 626	41	-	84	2,4
1922	9 126	46	-	126	9,5
1923	10 698	54	-	135	10,3
1924	8 475	54	-	202	16,6
1925	8 332	68	17,3	224	6,7
1926	8 511	70	15,2	200	2,7
1927	9 470	82	14,2	167	2,7
1928	11 379	82	13,2	200	- 1,5
1929	11 198	89	15,5	194	- 0,7
1930	11 149	81	10,6	121	- 9,2
1931	10 887	59	5,3	109	- 3,3
1932	11 100	66	5,1	133	0,0
1933	12 312	76	7,1	112	0,0
1934	12 895	77	8,3	121	7,4
1935	13 557	86	10,1	90	5,2
1936	14 230	89	9,1	94	14,6
1937	14 746	100	12,2	100	7,8
1938	14 903	103	11,9	78	4,0
1939	15 464	95	10,5	79	2,7

Sources : Coût de la vie, cf. O. Onody, « A inflação brasileira », Rio, 1960, p. 25 (suivant l'indice base 1829, en 1919 le coût de la vie avait quintuplé, sur la même base le coût de la vie est 14 fois plus élevé en 1939 qu'en 1829).

Termes de l'échange et taux d'investissement : cf. C.E.P.A.L. « Economic Survey of Latin America in 1949 », N. Y. 1951, pp. 211-18. *Indice de la consommation d'énergie* : même source, p. 244. *Valeur de la production agricole et industrielle à prix constants*, même source, p. 206.

TABLEAU 2
La croissance de la seconde guerre mondiale

	Produit intérieur brut (total) (taux annuel d'accroissement) (%)	P.I.B. par tête (%)	Formation de capital		Financement net extérieur (%)	Taux d'accroissement du coût de la vie (%)
			Taux brut d'investissement (%)	Taux brut d'épargne (%)		
1961/65	3,1	0,1	17,0	15,0	2,0	61,8
1966/69	7,4	4,3	20,7	19,7	1,0	28,9
1966	5,1	2,1	19,0	18,9	0,9	38,8
1967	4,8	1,7	19,4	18,2	1,2	27,0
1968	8,4	5,3	21,6	20,0	1,6	28,1
1969	9,0	5,8	22,8	21,7	1,1	21,7

Sources : O. Onody, *A inflação brasileira*, AGIR, Rio, 1960, pp. 237, 247, 347 (suivant les données de Carneiro et Vilella).

TABLEAU 3
La croissance des années cinquante

	P.I.B. total	P.I.B. par tête	Taux brut d'investissement	Financement net extérieur	Taux d'accroissement du coût de la vie
1945/1950	6,1	3,4	13,9	- 0,1	10,0
1950/1955	5,7	2,6	16,0	1,8	17,4
1955/1961	6,1	3,0	15,7	1,5	19,4

Sources : C.E.P.A.L., *The economic development of Latin America in the post war period*, p. 114, N. Y., 1964.

TABLEAU 4
La croissance des années soixante

	Produit réel (%)		Taux brut d'investissement (%)	Taux d'accroissement du coût de la vie (%)
	total	par tête		
1940/1944	1,8	- 0,44	13,9	16,34
1940	0,1	- 0,9	14,3	6,0
1941	4,7	1,7	13,4	11,3
1942	- 3,2	- 5,9	12,6	11,9
1943	2,7	0,8	14,6	15,9
1944	4,9	2,1	14,9	36,6
(1945)	(6,8)	(4,0)	(11,6)	(20,6)

Sources : B.I.D., *Informe anual del fondo de progreso social 1969 et 1970* (avril 1971).

TABLEAU 5

Brésil. La croissance de l'après-guerre, 1947-70
(variations annuelles du produit intérieur brut total et par tête)

années	Produit intérieur brut total			Prix augmentation annuelle du coût de la vie (%)	Population estimée (1 000 hab.) (P)	Taux de croissance annuelle du P.I.B. (en valeur réelle)	
	aux prix courants (millions de cruzeiros)	à prix constants 1949 (millions de cruzeiros)	Indice de déflation 1949 = 100			P.I.B. total	P.I.B. par tête
1947	164,3	186,5	88,1	-	48 438	-	-
1948	186,8	204,2	91,5	3,9	49 590	9,5	3,9
1949	215,6	215,6	100,0	9,3	50 700	5,6	2,5
1950	253,3	226,4	111,0	11,9	(R) 51 944	5,0	1,9
1951	306,1	238,0	128,6	14,9	53 495	5,1	2,1
1952	352,1	251,4	140,1	8,9	55 095	5,6	2,5
1953	430,7	259,4	166,0	18,5	56 741	3,2	0,2
1954	558,2	279,4	199,8	20,4	58 437	7,7	4,6
1955	695,1	298,4	232,9	16,6	60 183	6,8	3,6
1956	887,2	304,0	291,8	25,3	61 981	1,9	- 1,1
1957	1 059,8	324,9	326,2	11,8	63 833	6,9	3,8
1958	1 313,6	346,5	379,1	16,2	65 740	6,6	3,5
1959	1 806,0	371,9	485,6	28,1	67 704	7,3	4,2
1960	2 418,8	396,7	609,7	25,6	(R) 70 567	6,7	3,5
1960(recti- fié)	2 755,0	473	583	26,3	69 600	9,7	6,5
1961	4 052	521	777	33,3	72 000	10,3	6,7
1962	6 601	549	1 202	54,8	74 200	5,3	2,1
1963	11 928	557	2 140	78,0	76 540	1,5	- 1,5
1964	23 055	573	4 018	87,8	79 000	2,9	- 0,2
1965	36 817	590	6 245	55,4	81 460	2,7	- 0,4
1966	53 724	619	8 670	38,8	84 000	5,1	1,8
1967	71 485	649	11 011	27,0	86 760	4,8	1,5
1968	99 269	703	14 106	28,1	89 560	8,4	5,0
1969	131 681	767	17 168	21,7	92 480	9,0	5,8
1970	171 200	836	-	20,0	(R) 92 237	9,0	5,8

Sources : 1947-60. Calculs de la fondation Getulio Vargas, suivant la Revista brasileira de Economia, mars 1966.

1960-70. Calculs, suivant base rectifiée, provenant des mêmes sources, recueillis par la Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud (cf. rapport annuel 1969 de décembre 1970).

Note : A partir de 1967, les données provisoires recueillies sont susceptibles d'amples révisions.

(R) Recensement.

(P) Les estimations de population en milieu d'année sont extraites de l'annuaire démographique (ONU) 1963 (suppléments statistiques des recensements de population) pour la période 1947-1963 et des évaluations de la comptabilité nationale pour la deuxième période, suivant les documents de la B.F.I.

TABLEAU 6
La croissance en période longue
 Brésil : Taux d'accroissement de la production interne globale 1920-1969.

Périodes	Accroissement total par périodes %	Accroissement annuel global %	Accroissement annuel par tête %	Accroissement annuel de la Population %
Quinquennale				
1920/24	0,31	0,62	- 1,43	2,05
1925/29	32,10	5,75	3,70	2,05
1930/34	16,05	3,05	0,95	2,10
1935/39	19,80	3,70	1,60	2,10
1940/44	9,32	1,8	- 0,44	2,24
1945/50	34,45	6,1	3,4	2,70
1950/55	31,93	5,7	2,6	3,10
1955/61	34,45	6,1	3,0	3,10
1961/65	16,49	3,1	0,1	3,00
1966/69	42,90	7,4	4,3	3,70
Décennale				
1920/29 (10)	37,9	3,20	1,15	2,05
1930/39 (10)	38,7	3,30	1,20	2,10
1940/50 (10)	46,98	3,50	1,55	2,35
1950/61 (10)	77,37	5,90	2,90	3,00
1961/69 (9)	66,47	5,85	3,05	2,80
Vicennale				
1920/39 (20)	87,7	3,25	1,15	2,10
1950/69 (19)	213,23	5,875	2,97	2,90
Cinquantenaire				
1920/69				
Accroissement cumulé à inté- rêt composé	825,28	4,26	1,65	2,60
1920/45	PIB x 2	3,00	0,90	2,10
1945/69	PIB x 4	5,65	2,90	2,75

TABLEAU 7
Taux de croissance décennale en période longue
Brésil, Russie et Japon

Pays	Durée de la période (années)	Taux de croissance décennal			Coefficient de multiplication en un siècle		
		P.I.B. total %	Popula- tion %	P.I.B. par tête %	P.I.B. total	Popula- tion	P.I.B. par tête
BRESIL							
1925/60 (Kuznets)	35	51,70	27,8	18,7	64,25	11,81	5,66
1920/69	49	51,62	29,3	16,7	64,21	13,02	4,65
1920/45	25	34,39	23,1	12,1	19,21	7,99	3,14
1945/69	24	73,25	31,2	34,4	243,75	15,07	19,21
RUSSIE et U.R.S.S.							
1860/13	53	30,2	13,8	14,4	14,00	3,60	3,80
1913/58	45	35,7	6,4	27,4	-	-	-
1928/58	30	58,8	6,9	43,9	74,10	1,90	38,00
JAPON							
1879/81 et 1959/61	80	42,0	13,2	26,4	33,40	3,20	10,40
1950/70	20	159,0	10,4	136,7	13 780,00	2,70	5 529
1970/80	10	159	9,5	137,8	13 780,00	2,45	5 788

Sources : S. Kuznets, *O crescimento econômico do pós guerra*, Fundo de cultura, São Paulo, julho 1966, p. 68 et annexe statistique.

Note : Pour le Brésil, nos propres calculs pour la période 1920-69 et les calculs de Kuznets pour la période 1925-1960.

Pour le Japon, compléments 1950-70 et projections 1980 suivant « La croissance de la production 1960-80 », O.C.D.E., janvier 1971.

Remarque : Les taux de croissance par période décennale et les coefficients de multiplication ont été calculés à l'aide des *Nouvelles Tables financières* de A. Malta Dunod, à partir des taux de croissance du produit et de la population pour le Brésil et le Japon.

TABLEAU 8
Brésil. Evaluations 1960-80 du produit par tête
 (Dollars des Etats-Unis)

	BRESIL	AMERIQUE LATINE
I/ 1960 – CEPAL		
– au taux de change officiel	250	337
– pondéré suivant les prix latino-américains	342	373
– pondéré suivant les prix nord-américains	245	502
– moyenne géométrique des deux pondérations	289	431
2/ 1961 – CEPAL		
Produit réel par tête		
– valeur monétaire	n-d	307
– valeur réelle corrigée	374	421
3/ 1967/68 – CEPAL		
– produit intérieur brut par habitant en dollars 1960	379	512

Sources : 1) *Boletín Económico*, oct. 1967, p. 114. 2) C.E.P.A.L., *The economic development of Latin America in the post war period*, N. Y., 1964, p. 51. 3) C.E.P.A.L., *Estudio económico de América Latina en 1968*, N. Y., 1969, p. 11.

TABLEAU 9
Le poids du Brésil en Amérique Latine
 Secteur archaïque et secteur évolué

	Brésil	Mexique	Argentine	Pays Andins	Autres Pays	Amérique Latine
1968 - 69						
Produit Intérieur Brut total 1968						
— Millions de dollars valeur 1960	27 830	29 990	20 103	19 830	16 556	114 102
— Poids relatif de chaque pays ou région	24,2	26,3	17,6	17,4	14,5	100,0
Population estimée en 1970, en milliers d'habitants	93 244	50 718	24 352	56 212	50 409	274 935
— Poids relatif de chaque pays ou région	33,9	18,4	8,9	20,4	18,4	100,0
1960				(Brésil, Mexique et Argentine)		
— Population économiquement active (milliers)	22 651	11 332	7 599	(40 582)		65 371
1) Dans l'agriculture	11 697	6 143	1 460	19 300		30 855
— Poids relatif dans chaque pays	51,6	54,2	19,0	-		47,2
— Poids relatif dans le sous- continent	33	20	5	(58 %)		100,0
2) Dans l'industrie manufac- turière	2 850	1 556	1 720	(6 026)		9 422
— Poids relatif dans chaque pays	8,9	13,7	25,0	-		14,4
— Poids relatif dans le sous- continent	30	16	18	(64 %)		100,0
1966 - 69						
Poids relatif de chaque pays dans la production industrielle de la région. . .	25/30 %	20/25 %	20/25 %	(70/75 %)		100,0
et la production agricole. . .	30 %	16 %	16 %	(62 %)		100,0
Evaluation du produit agricole	5 500	3 000	3 000	(11 500)		18 000 = 16 % du PIF

Sources : Données et estimations extraites des recensements (cf. Bairoch et autres, *La population active et sa structure*, Bruxelles, 1967, et des documents de la C.E.P.A.L., en particulier pour l'emploi industriel, *El proceso de industrialización en América Latina*, 1965, p. 86.

Les estimations que nous proposons pour mesurer les poids relatifs sont purement indicatives.

Interventions

M^{lle} M. S. Franco. — Gostaria de tecer algumas considerações sobre a idéia de tempo em história, implícita na comunicação do professor Lambert. Pareceu-me que sua reflexão está balizada pela idéia de etapas, isto é, categorização do sistema social em temporalidades que são peculiares a cada uma delas em uma sequência de desenvolvimento que é supostamente desigual, tanto para os sistemas sociais como para os diferentes elementos de um mesmo sistema. Cada setor da propriedade estaria portanto articulada em uma temporalidade que é peculiar, e as mudanças sociais ocorreriam a partir de uma fissura no modo de articulação entre os diferentes setores. Tal modo de ver o processo de transformação social liga-se a uma visão excessivamente analítica e abstrata do sistema social. A partir de uma visão como essa chegamos à constituição de modelos de sociedades compostas por partes, cada uma delas pertencendo a diferentes períodos históricos. A meu ver, os conceitos históricos têm uma razão de ser na medida em que permitem a compreensão de um sistema social enquanto conjunto integrado. Elas perderiam o sentido na medida em que passamos a dissociar os elementos componentes. A partir de uma visão de temporalidade peculiar aos elementos do sistema social, veremos analiticamente apenas as partes, que podem ser representadas em formulações gerais, e podem portanto serem reconhecidas fora do seu contexto real. O livre trânsito dos elementos de um sistema social a outro destrói a possibilidade de apreender uma determinação genética, isto é, a indicação clara e positiva de um tipo de organização social. Além disso, destrói também a integridade da formação conceptual que permite apreender a realidade. Isso gera uma completa falta de rigor na discussão sociológica e histórica. É preciso que, ao falarmos de tradição, por exemplo, indiquemos o sentido da sua utilização. A tradição, no sentido antropológico, é um elemento de transmissão da cultura, ou é, no sentido sociológico, um elemento constitutivo de sistema. São coisas diferentes e é necessário precisar o termo com precisão. Ao falarmos em sociedade tradicional, é necessário ter-se em vista que todo um sistema social é determinado pelo elemento tradição. Creio que é necessário pensarmos em princípios instauradores de sentido. A dissociação analítica faz perder de vista esses princípios instauradores de sentido. Dou dois exemplos, o primeiro referente à instalação da atividade cafeeira em São Paulo e o segundo ao problema da produção leiteira no Vale do Paraíba. Tanto em um como em outro, vemos que a técnica utilizada na produção é a mais arcaica possível, « tradicional », se quisermos. Mas foi exatamente essa precariedade de técnica que permitiu a constituição desses centros de produção. Foi dessa forma que o café brasileiro pôde vencer a concorrência dos produtos cultivados de forma mais sofisticada. A produção leiteira do Vale do Paraíba tornou-se possível com a criação de um mercado consumidor gerado pela industrialização de São Paulo. Vemos que há uma racionalidade entre o que chamamos de atrasado enquanto técnica de produção e o moderno. Há uma interligação, e mais ainda, o dito setor atrasado é gerado pelo próprio setor que dizemos mais moderno, e o próprio sistema reproduz o que foi nomeado « setor tradicional ». O que existe, portanto, não é uma dualidade de estruturas, mas um relacionamento e uma interligação entre os setores. O capitalismo gerou uma homogeneidade de tempo, e é a partir daí que percebemos uma ordenação do sistema. Creio que a idéia de dualidade é fruto de uma posição por um lado funcionalista e por outro evolucionista que gera a noção de etapas desiguais de desenvolvimento. Ela não tem sentido nem para a pesquisa empírica nem para a construção de conceitos, pois trata-se de uma confusão de base a partir de diferentes correntes.

M. Lambert. — Je vais répondre en français bien que je n'ai pas complètement saisi tous les points, car je ne parle plus brésilien depuis fort longtemps. Si je comprends bien, le temps ne serait pas hétérogène. Mon idée était la suivante : il y a en un point du temps, qui serait donné — c'est-à-dire pour un temps qui est le même pour chacun — des façons de concevoir le temps qui sont différentes. Nous avons bien le même temps mais des façons de le concevoir qui sont différentes. Deuxièmement cette façon de concevoir le temps qui est différente dépend des structures économiques qui existent à un moment donné ; nous retombons dans le dualisme. Troisièmement, il y a des problèmes qui exigent des façons de concevoir le temps qui sont elles-mêmes différentes : vous ne pouvez pas concevoir le temps, de la même manière, comme chef d'entreprise ou comme chef d'Etat, c'est absolument impossible, vous feriez erreur, dans un cas comme dans l'autre, si vous voulez vous mettre à la place l'un de l'autre. Donc nous avons là un élément temporel qui nous paraît tout à fait naturel d'un point de vue d'historien, mais qui est essentiellement hétérogène. Je ne parle pas seulement du temps ordinal, métrique, etc. et de toutes les origines que l'on peut donner au temps. Maintenant il est évident aussi que les problèmes du développement vont apporter une modification de ces, disons, disparités de

temps. Mon problème, donc, était le suivant : est-ce que le fait que nous vivions à une époque où, dans chacun de ces points de vue particuliers et dans chacune de ces structures particulières, le temps s'accélère; est-ce que ce mouvement d'accélération va nous permettre de tomber d'accord, ou au contraire est-ce que nous allons assister au problème régional tout à fait classique : au début d'une évolution, vous avez les disparités régionales qui augmentent et nous allons tous nous quereller les uns les autres avec des conceptions du temps totalement différentes; ou bien sommes-nous arrivés au moment où, ayant dépassé un certain stade de développement, nous avons au contraire cette convergence que nous commençons à peine à voir naître au Brésil et qui se produit depuis longtemps aux Etats-Unis en Allemagne, qui commence à se produire également en France, etc. ? Je crois que le temps de l'historien est certainement une des conceptions du temps, mais c'est une des nombreuses conceptions du temps, et nous nous trouvons devant ce problème du pluralisme qui est, je crois, le problème universel.

M. Baer. — Votre théorie du nouveau dualisme me paraît très utile parce qu'elle aide à expliquer le boom actuel au Brésil, ce boom qui se base surtout sur la croissance des produits consommés par les classes privilégiées.

Je me permets de poser, en même temps, une question à Monsieur le professeur Boudeville : « Que pensez-vous de la possibilité du développement des pôles suivants : Brasília-Goiânia, Brasília-Belém, Belo-Horizonte-Monlevade, Ipatinga-Governador Valadares-Vitória ?

M. Boudeville. — Je crois qu'effectivement c'est la grande tendance. Il ne faut pas oublier que nous avons déjà le pool Vitória-Valadares, mais que si nous ne l'avons pas totalement, c'est parce qu'on n'a pas construit la route, qui, partant de Belo Horizonte, va jusqu'à Governador-Valadares et redescend jusqu'à Vitória. On l'a fait après avoir créé la fameuse route qui rejoint Bahia à partir de Rio, c'est cela qui a freiné le développement du Rio Doce. Que cette région se développe, il suffirait de le faire d'une façon, disons, nationale c'est-à-dire d'avoir une idée régionale du développement, ce qui n'a jamais existé jusqu'à maintenant; on a fait les choses usine par usine, secteur par secteur, sans aucunement avoir par exemple l'idée d'un développement Espírito Santo-Belo Horizonte. Là je suis tout à fait d'accord, c'est l'un des points disons traditionnels du Brésil. La deuxième chose qui est tout à fait différente n'est pas de prendre ce pôle de développement traditionnel, mais d'essayer de limiter en quelque sorte les disparités des développements régionaux en cherchant une nouvelle frontière au Brésil qui ne soit pas seulement une frontière technique. Puisque le Brésil a la chance d'avoir encore des frontières géographiques, il faudrait développer ses frontières géographiques internes. Il faut se dire une chose, c'est qu'il y a un problème démographique au Brésil, et que ce problème démographique ne peut pas être résolu sous forme d'emplois, ni uniquement par la croissance industrielle, il faut le résoudre d'une façon pionnière. Si nous regardons effectivement la région de Goiânia, nous nous apercevons que certaines cultures ont été très mal faites, que certaines des terres ont été détruites, que nous nous trouvons assez souvent devant des impossibilités de développement par suite d'une lamentable imprévision du développement régional, mais que nous allons peut-être pouvoir recommencer une autre planification plus rationnelle et plus sensée ailleurs.

M. Romano. — Je tiens tout d'abord à remercier Monsieur Lambert pour la communication qu'il nous a présentée et pour l'exposé qu'il vient de faire devant nous : l'une et l'autre sont d'une qualité rare. Je ne serais pas intervenu si la discussion, qui a eu lieu jusqu'à maintenant entre Monsieur Lambert et différents participants, ne me donnait pas l'impression qu'une équivoque est sur le point de s'installer parmi nous. Le concept de dualisme est, par définition, ambigu. Monsieur Lambert a tout fait pour préciser (et donc éliminer) cette ambiguïté. Je voudrais seulement ajouter qu'ayant établi qu'il n'existe pas seulement un dualisme à l'intérieur d'un espace économique donné, il y a en fait une zone toute positive et une autre toute négative; ayant ultérieurement précisé que le positif est encore plus positif, grâce à tout ce qu'il tire de la zone négative et que cette dernière est encore plus négative en vertu de ce qui lui est soustrait de la zone positive, et que donc le dualisme est... partout, qu'il parcourt en diagonale *tout* l'espace économique dont on a eu l'illusion d'imaginer qu'on pouvait le partager en deux parties nettement opposées. Je voudrais ajouter qu'il y a un problème complémentaire : celui des mentalités. En fait, rien n'empêche d'imaginer — bien au contraire — que la même personne soit un agent économique dans la zone positive et aussi dans la zone négative : dans la première il aura un comportement dynamique, moderne, « capitaliste »; dans la deuxième, il sera vieux, sclérosé, réactionnaire, « féodal ». Où se situe la vérité ? De toute évidence vérité et mensonge marchent ensemble : le fondement de l'aspect *moderne* (qui se manifeste essentiellement au niveau de la distribution, du grand commerce international) sera constitué par l'aspect ancien (c'est-à-dire au niveau de la production). Le partage exact est assurément très difficile à établir; il suffira que l'historien et l'économiste n'oublient jamais l'opposition et l'imbrication de ces deux aspects.

M. Furtado. — Je ferai remarquer que, pour les économistes, dualisme n'implique pas opposition entre deux secteurs; de plus le concept d'économie traditionnelle n'est utilisé que par certains auteurs, comme Théodore Schultz et avec un sens très précis d'économie agricole où il n'existe pas de changement technologique.

Le dualisme, pour l'économiste, est tout simplement un déséquilibre au niveau des facteurs. Ce dualisme est créé par l'introduction même du capitalisme dans certaines régions qui restent définitivement marquées par un excédent structural de main-d'œuvre. Du fait de cet excédent la répartition du revenu reste essentiellement institutionnelle.

M. Lambert. — Je répondrai très brièvement, nous n'entamerons pas un débat idéologique, sur l'exemple précis que vous donnez et pour lequel je suis tout à fait d'accord avec vous; sur la généralisation, je le serai peut-être moins. Car c'est là que je pense faire intervenir justement ce secteur de transition; je ne dis pas qu'il n'y ait pas quantité de cas où la modernisation agricole s'opère suivant le processus que vous avez décrit, c'est-à-dire que le pôle positif se construit au détriment du pôle négatif. Mais je crois profondément que dans cette modernisation agricole, et même au Brésil, il y a une part importante de la modernisation qui n'entre pas entièrement dans ce schéma.

CROISSANCE URBAINE ET CROISSANCE RÉGIONALE AU BRÉSIL DEPUIS L'INDÉPENDANCE

M. Louis JEANJEAN

Ecole Pratique des Hautes Etudes

A l'issue de ce colloque sur l'histoire quantitative du Brésil, il semble utile d'apporter quelques éléments de synthèse concernant les croissances respectives des villes et des régions brésiliennes, thème auquel diverses contributions ont déjà fait plus qu'allusion.

On assiste actuellement à deux phénomènes parallèles caractéristiques de l'évolution socio-économique du pays. D'une part, une urbanisation accélérée commune certes à bien des pays d'Amérique Latine mais qui revêt ici certains traits spécifiques. D'autre part, l'établissement de nouvelles formes d'organisation et de différenciation régionales.

Un des avantages de l'histoire quantitative étant d'éclairer le présent, il semble opportun de rechercher les racines historiques du phénomène urbain au Brésil en tentant de les relier aux transformations des diverses espaces régionaux.

La ville, si elle présentait parfois des aspects spectaculaires moindres que dans cette seconde moitié du ^{xx}e siècle, a néanmoins tenu dans le passé un rôle directeur de premier plan. Certes, la première colonisation était d'essence agricole; mais dès le début du ^{xviii}e siècle et l'exploitation des mines d'or et de diamant au Minas Gerais, surgit une nouvelle organisation sociale avec la naissance de villes telles qu'on les conçoit en Europe à cette époque.

L'Indépendance en 1822 va accroître le rôle des villes. La fonction politique et administrative complète alors la vocation commerciale et portuaire de la capitale de l'ancienne Colonie, et cela même dès 1808 lorsque la royauté portugaise vient y chercher refuge.

Cette fonction survivra, en partie, au transfert récent et partiel des institutions politiques à Brasília.

L'Empire est unitaire, mais le degré d'autonomie des provinces s'accroît après 1832. La structure provinciale, puis fédérale (à partir de 1889) du pays confère une influence spécifique à une quinzaine de centres urbains. En effet, tout au long de l'histoire urbaine brésilienne, la fonction administrative s'avère déterminante dans la promotion des villes et l'organisation de l'espace.

Cette brève synthèse se donne pour suite de retracer les grandes phases de l'évolution des relations entre la croissance des villes et celle des régions.

On étudiera donc la formation historique des *réseaux urbains* au Brésil depuis un siècle et demi, puis les facteurs contemporains de transformation de ces réseaux achemineront vers la constitution progressive d'un réseau d'envergure nationale.

I. — OBSERVATIONS MÉTHODOLOGIQUES HISTOIRE QUANTITATIVE ET ANALYSE RÉGIONALE

Il y a lieu, tout d'abord, de faire quelques observations méthodologiques sur différents concepts utilisés.

D'un point de vue historique, l'analyse régionale et urbaine offre un vaste champ de recherche encore assez peu exploré, sinon sous la forme de chronographies. Dans un pays en voie de développement, cette approche pose en outre des problèmes spécifiques.

D'un point de vue quantitatif, la croissance urbaine et régionale peut s'appréhender par une série d'indicateurs plus ou moins satisfaisants selon les statistiques disponibles.

Si le premier *recensement démographique* (mesure la plus simple de la croissance) date, au Brésil, de 1872, on dispose néanmoins d'estimations correctes pour les cinquante années précédentes, ventilées par provinces; elles existent pour les principales villes (cf. les trois essais sur la « variable démographique »).

Comme le souligne Mircea Buescu (1), les évaluations du *produit et du revenu global* impliquant, pour une époque reculée, le recours à des méthodes indirectes encore imparfaites. Cependant le calcul du revenu à partir des données relatives à l'exportation peut fournir des évaluations acceptables pour plusieurs régions littorales, dont l'économie est étroitement liée au marché d'un produit d'exportation, (ainsi Bahia pour le cacao, Pernambuco pour le sucre, etc.). On peut d'autre part admettre qu'une large fraction des revenus non transférés à l'extérieur se concentre dans les villes, la redistribution régionale étant très faible au XIX^e siècle.

Les données relatives à *l'emploi* restent fort imprécises pour toute la période considérée. Sauf en ce qui concerne l'industrie, pour laquelle les recensements fournissent de très précieux renseignements sectoriels, par régions et même par municipes, et certains services urbains (commerce de gros, services financiers, assurances, transports), les statistiques s'avèrent très incomplètes dans les domaines de l'agriculture et de l'élevage, des activités artisanales et de la majeure partie du tertiaire. Une étude de l'évolution des structures professionnelles de quelques villes et régions serait pourtant du plus haut intérêt pour expliquer les mutations régionales. Seul a été abordé l'impact de l'arrivée nécessaire d'immigrants dans la région de São Paulo et dans le Rio Grande do Sul (2).

Enfin, la connaissance des *prix* des biens et services, qu'il s'agisse de produits importés ou exportés, de biens destinés à la consommation locale, du prix des services, des logements..., facilite, comme le montre l'essai de M^{me} Kátia de Queirós Mattoso pour Bahia, l'identification de certaines phases du développement urbain et régional, de la transformation des structures économiques et sociales et de l'évolution des termes de l'échange externes ou internes (entre secteurs et régions du Brésil).

Entreprises pour une longue période, des recherches plus approfondies conjuguant ces divers éléments quantitatifs (variable démographique, produit, revenu, emploi et niveau des prix), permettraient de dessiner des « *profils de croissance* » pour les villes et régions et de les comparer avec plus d'exactitude.

A un niveau plus qualitatif, on est conduit, d'une part, à affiner l'analyse des structures économiques urbaines et régionales avec pour objectif, comme le montre clairement la contribution de C.D. Lambert, d'estimer le degré d'intégration économique (sur un plan sectoriel et spatial) et en particulier l'évolution de la dichotomie activités traditionnelles - activités « modernes », d'identifier, en second lieu, les causes mêmes de la croissance urbaine et régionale et les sources de « blocage », enfin de définir les processus d'interaction entre la croissance des villes et celle des régions. C'est ce dernier aspect qui retiendra le

(1) M. Buescu, *Pour une quantification globale de l'économie brésilienne depuis l'époque coloniale*. (Voir plus haut).

(2) Cf. Pierre Monbeig, *Pionniers et Planteurs de São Paulo*, Paris, 1952.

plus notre attention dans cette brève communication; il peut s'exprimer par la constitution d'une « *armature urbaine* » (3).

Le concept de *réseau urbain* (assez proche) donne une image, à une époque donnée, de l'ensemble des relations hiérarchiques entre les villes d'une région, d'une nation, également entre la ville et l'environnement agraire.

Il présente l'inconvénient d'être statique. Les variables de définition ne font pas défaut : nature et volume des échanges de biens et services entre villes, entre régions, mouvements de personnes, flux financiers, communications terrestres, maritimes (cabotage) et téléphoniques pour le *xx^e* siècle, flux d'informations les plus diverses. En pratique la constitution de séries chronologiques complètes n'est possible que pour l'époque actuelle. Depuis dix ans, de nombreux travaux de cet ordre ont vu le jour (4).

Mais on admet parfois que la classique loi de Reilly donne, malgré son caractère simpliste, des résultats d'une bonne approximation.

Les recherches doivent donc porter non seulement sur la définition d'un réseau urbain, de l'aire d'influence d'une « place centrale » à une certaine date mais aussi sur le *dynamisme historique des réseaux de villes* et leurs secteurs d'évolution.

Histoire quantitative et théories de l'économie régionale peuvent donc s'associer afin d'apprécier avec plus de finesse les transformations économiques et sociales du Brésil.

Une question se pose cependant quant à l'adéquation de la notion de réseau urbain aux réalités brésiliennes et à celles, en général, d'un pays en voie de développement. Une telle notion ayant été formulée à partir de l'observation des relations interurbaines dans les pays d'Europe (cf. les travaux de Christaller, Piatier, Rochefort...) et aux Etats-Unis (cf. B.L. Berrys) où pour des raisons historiques ou bien tenant au niveau du développement et au taux d'urbanisation déjà atteint les réseaux urbains sont à la fois plus denses et diversifiés, le tissu des relations, plus complexe.

Au Brésil, peut-on comparer « l'aire d'influence » de Bélem qui, située aux bouches de l'Amazonie « commande » théoriquement la majeure partie du bassin du fleuve, dotée seulement d'un petit nombre de centres-relais comme Manaus ou Santarem, avec la trame urbaine des états de São Paulo ou du Rio Grande do Sul où se sont multipliés les centres intermédiaires entre la grande ville et les communes rurales ?

Car ni la superficie de rayonnement, ni la population concernée ne suffisent à caractériser convenablement un système urbain; entrent en compte d'autres éléments tels que le niveau de revenu, la diversité des activités, la répartition des équipements, l'existence d'une infrastructure économique, et l'intensité même des relations entre le centre et sa région.

II. — LA FORMATION HISTORIQUE DES RÉSEAUX URBAINS AU BRÉSIL DE L'INDÉPENDANCE A 1940

On développera l'idée que la *création* et l'*évolution* (positive ou régressive) *des réseaux urbains brésiliens restent intimement liées aux cycles d'exploitation d'un produit agricole ou minier destiné aux marchés internationaux*. La vie urbaine elle-même se crée autour du succès d'un produit. Cette forme

(3) L'armature urbaine constitue un ensemble hiérarchisé qui, par la ramification de nombreux services, assure la mission d'encadrement tertiaire du territoire, d'après le premier rapport de la C.N.A.T. (Com. Nationale de l'Aménagement du territoire).

(4) Cf. en particulier : J. M. Cavalcanti Bernardes, *O Rio de Janeiro e sua região*, Rio, s. d.; Yves Leloup, *Les villes du Minas Gerais*, Paris, 1971; et les travaux du *Conselho Nacional de Geografia* (C.N.G.).

d'héritage colonial persistera jusque vers 1930-1940, encore que l'on puisse estimer que toutes ses manifestations n'aient pas encore totalement disparu (5).

a) Rappelons d'abord succinctement la succession de concordances entre le cycle d'exploitation d'un bien d'exportation et la naissance de villes qui exercèrent une fonction régionale importante.

1) Avant l'Indépendance, *au cycle du sucre*, qui fit pendant un siècle « la prospérité » du Nordeste, correspond une économie régionale à dominante agraire. Cependant, des ports comme Recife, Maceió, Bahia (capitale de la Colonie jusqu'en 1763) concentrent les activités commerciales et liées au trafic portuaire et retiennent l'épargne issue de l'exportation. L'économie sucrière survivant jusqu'à l'époque actuelle, malgré un long processus de déclin (cf. les analyses de C. Furtado), les fonctions ci-dessus se maintiennent malgré tout.

Plus à l'écart du littoral, quelques grosses bourgades assurent la liaison entre la plaine côtière et l'intérieur « le sertão », voué à l'élevage extensif (et rudimentaire dans ses moyens) qui ravitaille le centre exportateur. Ce type de relations subsiste à l'heure actuelle, si l'on se réfère aux « villes-foires » comme Feira de Santana, Juazeiro do Norte ...

2) Comme on l'a mentionné, la *phase des mines d'or* (1700-1760) a donné lieu à la formation, d'une civilisation urbaine localisée pour la première fois dans les « hautes terres », d'accès difficiles compte tenu des moyens de transport de l'époque.

Les « villes de l'or » (6) survécurent au déclin des mines, du moins pour un certain nombre d'entre elles; mais sans disparaître totalement, beaucoup s'atrophierent. A la fin du XIX^e siècle, Ouro Preto (la Vila Rica de la période des Mines atteignait près de 100 000 habitants) perd son titre de capitale de l'état de Minas Gerais au profit d'une « ville nouvelle », préfiguration de Brasília : Belo Horizonte.

Après l'épuisement des « lavras », la population des Minas Gerais se disperse et l'ancienne capitainerie devenue terrain d'émigration contribue, par son éclatement, à la constitution de nouveaux fronts de peuplement.

Cependant, le café et l'élevage (viande et produits laitiers) offrent une nouvelle chance au Minas; en outre, l'artisanat, les activités de subsistance y prennent plus d'importance que dans les autres provinces, peut-être du fait même de cet isolement géographique. La province est dans la seconde moitié du XIX^e siècle le principal foyer démographique du Brésil (au recensement de 1972 : 2 040 000 habitants sur un total de 9 930 500), cela jusque vers 1930. Mais, sauf à la fin du siècle, la ville ne semble pas y exercer un rôle dynamique; au demeurant, dans cette vaste province à dominante agraire (malgré une certaine diversité des activités) fort peu de cités dépassent 20 000 habitants.

Bien que non dotée d'une véritable capitale économique, le Minas garde une certaine cohésion régionale et joue même (cela jusqu'à la révolution de 1930) un rôle essentiel dans la vie politique du Brésil.

3) C'est sans doute l'expansion de la *culture caféière* qui, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, donna lieu non seulement aux propagations économiques vers les autres secteurs les plus efficaces et durables aussi, corrélativement, à la formation d'une nouvelle région dynamique, le Sud-Est, qui deviendra la plus urbanisée et industrialisée du pays.

La transformation décisive concerne les rapports de production et l'afflux d'une nouvelle catégorie de main-d'œuvre.

L'abolition de l'esclavage en 1888, si elle ne modifie pas fondamentalement les conditions d'existence des anciens esclaves accroît leur mobilité et diminue les réticences de ceux qui souhaitent émigrer vers le Brésil. D'ailleurs, le secours à ces derniers devenait indispensable en raison du manque de main-d'œuvre dont souffrait le Brésil.

(5) Cf. le cas de Macapa, la « ville du manganèse » dans le territoire de l'Amapa.

(6) Cf. la thèse de Yves Leloup, *Les villes du Minas Gerais*.

L'intégration d'une plus large fraction de la population au marché monétaire d'une part, en second lieu, la création d'activités nouvelles non exclusivement liées à l'exportation du café, conditionnaient l'apparition d'une génération de villes qui ne fut pas éphémère.

Mais pour que les villes puissent croître, encore fallait-il que le secteur agricole eût une productivité et des possibilités d'écoulement suffisantes pour ravitailler de vastes concentrations de population. En fait, la dépendance à l'égard des produits d'importation reste élevée pour beaucoup de biens de consommation. Et l'économie reposant encore largement sur l'organisation, ce sont les villes du littoral qui bénéficient du mouvement d'urbanisation durant les premières décennies du ^{xx}e siècle.

La population de Rio de Janeiro évolue aussi : 275 000 habitants en 1872, 811 500 en 1900, 1 160 000 en 1920; celle de São Paulo (à 80 km de l'Océan et bien relié au port de Santos) 64 900 habitants en 1890, 240 000 en 1900, 580 000 en 1920.

La progression des fronts pionniers sur le planalto pauliste essaime des bourgs agricoles plutôt que des villes aux fonctions variées, cela jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale. Mais cette concentration de population le long des axes de pénétration (c'est-à-dire des voies ferrées) amorce la formation d'un réseau de villes qui s'équiperont et s'industrialiseront par la suite.

4) Il convient de mentionner l'apposition d'associations ville - région liée à des cycles d'exportation plus épisodiques. On connaît bien l'exemple spectaculaire de *Manaus* dont l'apparence fastueuse survécut difficilement à la chute des cours du caoutchouc naturel. Bélem en souffrit aussi.

5) Enfin la constitution d'un ensemble urbain échappe parfois à ce type de dépendance directe. Ainsi, dans le *Rio Grande do Sul*, l'existence d'une économie régionale d'un type particulier (diversité des activités; structures agraires propres, avec le développement de la petite et moyenne propriété; une classe moyenne moins étroite ...) a permis la naissance de plusieurs villes moyennes telles que Porto Alegre, Pelotas, Cachoeira ..., qui ne sont pas sans évoquer l'Europe.

Mentionnons trois cas de créations artificielles « ex nihilo » : Belo Horizonte, Aracaju et Goiânia, toutes trois capitales d'états.

b) *Caractères généraux de la régionalisation pendant cette phase traditionnelle.*

Tout au long du ^{xix}e siècle et durant une partie du ^{xx}e siècle, l'organisation régionale brésilienne présente les caractéristiques suivantes, communes aux divers ensembles régionaux.

1) Une constatation s'impose. Géographiquement, les villes de quelque importance se situent sur le littoral ou à proximité immédiate (São Paulo); cette règle ne souffre que peu d'exceptions (les villes du Minas, à environ 500 km de la côte; Manaus à 1 500 km, mais accessible au trafic maritime).

La majorité des villes de plus de 50 000 habitants sont donc des ports, parmi lesquels se détachent Rio de Janeiro, Bahia, Recife, Belém et Porto Alegre. En 1872, seuls les trois premiers excèdent 100 000 habitants.

2) *Le réseau urbain est d'une configuration simple.*

Un centre principal réunit les fonctions commerciales (commerce externe et interne), financières, les services urbains divers et, souvent, les fonctions administratives (car les villes les plus développées sont en général capitales de province puis d'état); il est aussi le marché le plus développé et le point de départ de la pénétration de l'intérieur.

Dans l'aire d'influence du centre, de dimension très variable, on observe assez peu de villes-relais. Globalement, le taux d'urbanisation est faible. La zone commandée par la métropole côtière s'avance dans l'intérieur selon le tracé des voies de communication très souvent perpendiculaires au littoral.

Cela vaut tant pour les premières pistes mulésières que pour les chemins de fer (à partir de 1860-70) et les premières routes modernes qui restent parallèles à la voie ferrée.

Ces voies de communication assurent ainsi le « drainage » des ressources du sol et du sous-sol qui, acheminées vers le port, sont exportées, après parfois une transformation simple (du type conditionnement). Dans l'autre sens, elles permettent la redistribution des biens de consommation importés.

c) *Au plan national, il n'existe pas de réseau urbain cohérent*, mais plutôt une pluralité de régions isolées les unes des autres. L'image de « l'archipel brésilien », maintes fois utilisée, reste valable jusqu'à une période récente.

Il est alors difficile d'établir une hiérarchie des villes et régions brésiliennes.

Les seules relations de commandement d'une ville sur l'autre sont administratives et politiques. En 1900, la capitale, Rio de Janeiro vient, de beaucoup, au premier rang, tant par sa population (811 000 habitants; la seconde ville : 240 000), que par son niveau d'équipement et la variété des activités. Mais sa région économique ne couvre qu'une faible portion du territoire national.

La cohésion nationale, indubitable, ne repose donc guère sur des liens économiques étroits.

Il faut cependant faire état de facteurs *d'atténuation de cet isolement des régions*.

On a fréquemment souligné le *rôle de l'échange* comme élément de liaison entre les différentes parties du territoire, de par son caractère migratoire. M. Le Lannou l'apprécie en ces termes : « L'élevage a donné à l'occupation des terres brésiliennes une homogénéité que ne lui avaient assuré ni les raids des bandeirantes, ni les installations des chercheurs d'or ou de diamants » (*in* : Le Brésil, 1968).

Mais ces relations d'échange sont difficiles, instables et n'engendrent pas une colonisation organisée de l'intérieur. La productivité de l'élevage reste très basse. Seules deux zones géographiques vont, en se spécialisant et en améliorant les conditions de production, parvenir à se constituer en régions dynamiques : le sud du Mato Grosso, d'une part, puis, après 1920, le « Triângulo Mineiro » (à l'extrémité ouest du Minas Gerais).

Le développement des villes du littoral a, d'autre part, entraîné des courants d'échange par voie maritime. Les statistiques disponibles montrent que le *cabotage* est un des modes privilégiés de relation interrégionale jusqu'à la mise en service des routes parallèles à la côte (par exemple Rio - Bahia). Toutefois, le caractère artisanal des compagnies de navigation limitait le volume de ces échanges.

d) La constitution de ces différents réseaux urbains comporte un aspect que l'on qualifierait d'*instable* ou de *migratoire* plutôt que de dynamique.

Certaines régions ont connu après une période d'activité intense une large phase de stagnation ou de déclin absolu, tel que le Nordeste. Dans d'autres cas, le revenu régional s'est brutalement contracté (Maranhão, Amazonie) entraînant une émigration des populations.

Les cycles d'exportation n'entraînent guère de propagations économiques à long terme.

D'une façon générale, cette évolution se manifeste par une *migration géographique du centre de gravité économique brésilien du nord vers le sud*.

Au moment de l'Indépendance, on pouvait observer un certain équilibre entre trois centres de peuplement et d'activité : le Nordeste, le Minas et le Sud. Cet équilibre relatif s'est rompu progressivement (le déséquilibre s'accroissant à la fin du XIX^e siècle), au profit, essentiellement du Sud-Est. La prédominance absolue de cette région allait donner à la configuration régionale et urbaine du Brésil des caractères entièrement nouveaux.

II. — FACTEURS CONTEMPORAINS DE TRANSFORMATION DES STRUCTURES URBAINES ET RÉGIONALES; VERS UNE INTÉGRATION INTERRÉGIONALE

Depuis 1930-1940, on assiste à une évolution rapide du phénomène d'urbanisation et des relations entre régions, l'aspect le plus spectaculaire — et également l'élément dynamique, étant la croissance du nouveau pôle économique national, São Paulo.

On rappellera quels ont été les principaux facteurs de cette mutation avant de résumer les caractéristiques contemporaines de la hiérarchie urbaine et d'analyser les tendances et les limites d'une intégration spatiale nationale.

1) Les facteurs de transformation des structures urbaines et régionales.

a) Un premier fait s'impose : l'extraordinaire *croissance démographique* du Brésil depuis trente ans 17,4 millions d'habitants en 1900; 41,2 en 1940, plus de 90 actuellement).

Si, entre 1890 et 1930, l'accroissement de la population s'explique pour une large part par l'afflux d'immigrants européens, ensuite la croissance naturelle prend le relais et assure aujourd'hui l'essentiel de l'accroissement du nombre des Brésiliens (environ 12 000 immigrants en 1968).

C'est là un puissant potentiel de peuplement de l'intérieur, de densification des régions déjà occupées et de croissance économique, dans la mesure où les secteurs les plus productifs peuvent absorber une population active en expansion rapide.

b) *Les progrès de l'agriculture* sont souvent évoqués comme étant un des facteurs permissifs de l'urbanisation. Au Brésil, les améliorations ont porté surtout sur les produits agricoles destinés à l'exportation. Certes, autour des grandes villes l'horticulture s'est développée en fonction de l'accroissement des besoins; mais elle est loin de pouvoir y répondre. Pour beaucoup de productions vivrières, on observe une stagnation ou même une baisse des rendements. L'accroissement de la production provient de l'extension des surfaces cultivées et de la création de nouveaux « fronts agricoles » (Paraná, Maranhão).

c) Le troisième facteur, et sans doute l'élément catalyseur de l'urbanisation semble être *le mouvement d'industrialisation* qui, après quelques signes précurseurs vers la fin du XIX^e siècle (alors en liaison directe avec l'économie d'exportation, la progression des chemins de fer et l'équipement des ports) « démarre » réellement dans les années 1930-1940.

Multiples en sont les causes et l'enchaînement des secteurs prête à controverse.

Durant une première période (1890-1930), c'est bien le succès de la culture caféière qui s'en trouve à l'origine; l'épargne créée dans le secteur externe est en partie réinvestie dans les activités manufacturières. Le revenu global s'est accru (celui des planteurs, du secteur commercial et celui de la main-d'œuvre agricole salariée). Bien que la majorité des immigrants européens provienne de contrées rurales déshéritées, elle s'intègre aux circuits monétaires (7). L'existence d'un monde en expansion était la condition du développement industriel.

(7) La culture du café s'est répandue entre 1820 et 1850 dans une bonne partie du Minas. Reposant sur la fazenda esclavagiste, elle n'a pas donné lieu à la création d'un marché régional en expansion.

A la question « Why were the paulista planters so enterprising ? », Warren Dean (8) répond : les facteurs culturels (esprit d'entreprise plus marqué que dans d'autres régions) ne sont pas déterminants; cela tient essentiellement à un fonctionnement plus intense et plus efficace de l'économie du marché et à la conjonction de facteurs historiques favorables.

Une seconde phase d'industrialisation s'amorce à partir de 1930, suivant les répercussions de la Grande Crise sur le secteur externe brésilien. Comme le montre C. Furtado (9), la protection interne résultant de la dévaluation externe de la monnaie (dans le but réel de maintenir le revenu du secteur d'exportation), favorise les substitutions aux importations par l'industrie nationale naissante, selon des vagues successives. A cet égard, on ne peut passer sous silence le rôle accélérateur des deux conflits mondiaux.

Mais est-ce à dire que, à l'instar de l'Europe industrielle du XIX^e siècle, l'urbanisation devienne la conséquence directe, le sous-produit (P. Dergeke, « L'Economie urbaine ») de cette révolution industrielle ?

Au premier abord, la corrélation entre les deux phénomènes paraît étroite dans le cas brésilien. Milton Santos insiste sur ce lien de causalité. Il se manifeste clairement au plan régional : la région de culture caféière (puis qui bénéficiera de la politique de soutien), autour de São Paulo, est celle qui s'industrialise le plus rapidement et dont l'urbanisation atteint le degré le plus avancé (10).

La concentration industrielle (et économique en général) dans cette région privilégiée (états de São Paulo, de Guanabara, Rio de Janeiro, une partie du Minas) va modifier profondément la physionomie de l'organisation régionale brésilienne.

Grâce à une série de facteurs convergents, la prééminence pauliste (quelques aspects quantitatifs sont donnés en annexe) se renforcera progressivement jusqu'à nos jours.

Les politiques d'industrialisation successivement menées depuis 1940 ont constamment favorisé cette aire géographique où la rentabilité des investissements, tant publics que privés, semblait plus certaine, selon le jeu combiné des « économies externes » (présence d'une main-d'œuvre plus qualifiée, d'équipements, de services...) et des « économies d'échelle » (rendues possible par la dimension du marché : croissance d'une classe moyenne et concentration de la richesse). L'édification d'une infrastructure économique, en particulier dans le domaine des *transports* (routes, puis améliorations récentes du réseau ferré) et de l'*énergie* a été conçue dans le but de desservir en priorité la région pauliste (ou l'axe économique São Paulo - Rio, si l'on tient compte de l'industrialisation rapide de la vallée de la Paraíba, liaison entre les deux métropoles)

Il serait utile de recenser les mesures de « politique industrielle » prises, isolément ou en vertu de programmes ou de plans, depuis 1940, et d'apprécier leur impact régional, globalement; il semble bien que l'accroissement des décisions d'intervention de l'Etat dans la vie économique (11) se soit cristallisé géographiquement dans cette région Sudeste, cela jusqu'à une prise de conscience datant d'une quinzaine d'années, de l'aggravation des déséquilibres régionaux.

d) *Conséquences de la croissance d'une région économique dominante.*

Se substituant peu à peu à l'influence directrice des marchés internationaux qui orientaient vers l'extérieur une série de régions compartimentées, peu intégrées, la *croissance pauliste* va organiser à son tour l'espace économique brésilien en fonction de ses propres besoins. On peut y voir à la fois un élément d'unification économique du territoire et un facteur de désintégration des régions dites traditionnelles.

Les besoins d'approvisionnement de l'industrie pauliste (matières premières minérales et agricoles) et l'accroissement de la demande de consommation courante des villes de la région de São Paulo (l'Etat

(8) Warren Dean, *The industrialization of São Paulo, U.S.A.*, 1970.

(9) C. Furtado, *Formação Econômica do Brasil*, Rio, 1959.

(10) M. Santos : La croissance urbaine au Brésil. *Annales géogr.*, janvier-février 1960.

(11) Politique tarifaire, industrie automobile, crédits à long terme, fiscalité, politiques sectorielles diverses (chimie, mécanique).

de São Paulo est depuis 1930-35 le plus peuplé du Brésil) vont exercer des « effets d'entraînement » de portée diverse sur les régions moins avancées ou inexplorées. Ainsi, le Ceará approvisionne São Paulo en riz, de même que le Rio Grande do Sul, le Triângulo Mineiro. Le Minas Gerais lui fournit une partie de sa production laitière, les kilowatts/heure de ses grands barrages (par le réseau d'interconnexions), des minerais (fer, manganèse, bauxite ...) et des produits semi-finis (fonte, tôles d'acier pour la construction automobile ...). La frontière agricole se déplace, de nouveaux fronts pionniers se constituent dans le Paraná, le Santa Catarina, le Goiás et le Maranhão.

A cet égard, il apparaît qu'il faut distinguer deux situations.

Dans certains cas, la croissance économique pauliste entraîne la mise en valeur de zones reculées, riches de possibilités; l'exploitation de nouvelles ressources jusque là méconnues, la colonisation et l'équipement de ces régions constitue un gain pour l'économie nationale.

Pour d'autres états du Brésil, l'assujettissement aux exigences de la croissance du pôle dynamique comporte des effets négatifs, tant d'ailleurs pour les régions concernées que finalement pour la nation.

Grâce à l'amélioration des liaisons routières, principalement entre São Paulo ou Rio et les régions traditionnelles du Brésil (on pense au Nordeste, au Minas, même au Sud), la concurrence des produits élaborés par São Paulo s'effectue au détriment des activités industrielles locales qui n'ont guère de chance de parvenir à compenser leur sous-équipement et cela les confine dans des *spécialisations moins avantageuses*.

L'épargne régionale s'oriente vers les placements plus rentables et plus diversifiés qu'offre la métropole du Sudeste.

A cette forme de transfert financier interrégional (12) s'ajoute un transfert progressif des populations.

A l'émigration des cadres, techniciens, de la main-d'œuvre qualifiée qui ne trouvait pas de possibilités d'emploi sur place, s'adjoint celle des ruraux qui, après une première installation sans espoir réel de promotion dans les villes du Nordeste, de Bahia, s'acheminent (de gré ou de force), par étapes successives, vers le « Sud ».

Il n'est pas exagéré d'affirmer que la concentration de la croissance économique en une région dominante ait accéléré, jusqu'à maintenant du moins, le déclin de régions en stagnation, accentuant ainsi les déséquilibres régionaux brésiliens.

e) *L'exode rural vers les villes et le gonflement du secteur tertiaire.*

L'accroissement démographique, l'industrialisation d'un pôle privilégié, la désintégration des économies traditionnelles et la rigidité des structures agraires se conjuguent pour favoriser l'émigration des zones rurales relativement surpeuplées, compte tenu du faible degré d'utilisation du sol, vers les villes où s'accroissent les populations dites marginales.

C'est particulièrement frappant dans les villes du Nord et du Nordeste, mais aucune grande cité n'échappe à ce phénomène. Leur croissance démographique exceptionnellement rapide lance un défi permanent à tous les programmes et les efforts d'équipement urbain.

Or le modèle actuel d'industrialisation (depuis 1950-55) repose sur la création d'industries du type « capital intensive », exigeant par conséquent relativement peu de main-d'œuvre.

Si l'on considère que la croissance des effectifs employés dans l'industrie, rapide en nombre absolu (1 300 000 en 1950; 2 500 000 en 1968, d'après l'I.B.G.E.), ne correspond qu'à un pourcentage d'emploi dans l'industrie constant ou même en légère baisse (environ 7 à 8 % de la population active), l'industrialisation ne peut plus guère *aujourd'hui* être retenue comme facteur principal de la croissance urbaine.

(12) Particulièrement net dans le cas du Minas dont les banques, qui comptent parmi les plus importantes du pays, effectuent davantage d'opérations en dehors du Minas qu'à l'intérieur.

Prenons l'exemple de Belo Horizonte qui appartient au Brésil moderne, dont la population totale passe de 350 000 habitants en 1950 à 1 200 000 en 1970 et l'emploi industriel de 12 000 à 30 000 salariés environ. Le secteur tertiaire accroît sa part dans l'emploi (et même dans le revenu urbain) beaucoup plus rapidement.

Dans ce tertiaire, on remarquera le développement de services modernes, souvent bien organisés, le développement de l'immobilier (comme le montre la physionomie du centre des villes), celui des transports (aériens, routiers) et des télécommunications.

Mais il est bien connu que la majorité du tertiaire n'est qu'une notion résiduelle, recouvrant la masse des emplois « mal définis », des petits métiers, des chômeurs.

Peut-on estimer, ainsi que le fait D.C. Lambert (la dualité des structures de l'économie brésilienne a-t-elle décliné en un demi-siècle ?), que l'on assiste à la reconstitution du secteur traditionnel rural en marge des villes ou que, comme nous le croyons, le mode de vie et l'activité des « marginaux » de la ville diffère sensiblement de ceux des « caboclos », les premiers se trouvant en spectateurs aliénés et impuissants certes, mais au contact d'une société de consommation moderne ?

f) *La constitution d'un réseau routier national.*

L'influence économique croissante de la région la plus industrialisée et, face à l'expansion de ses besoins d'approvisionnement, la hausse de la demande de transports, le démarrage d'une industrie automobile nationale (dont la production dépasse 350 000 unités) alliée à la volonté, ancienne mais désormais possible), de conquête de l'intérieur (c'est la « marcha para oeste » que concrétise la réalisation de Brasília) ont conduit à la constitution, à partir de 1955, d'un réseau routier, à l'échelle nationale.

Il irradie vers l'intérieur à partir de São Paulo ou de Rio, avec comme nœud routier principal la nouvelle capitale politique. Il y aurait beaucoup à dire sur les conséquences de l'extension et de la modernisation d'un réseau routier en pays en voie de développement (13).

Il faut distinguer l'impact sur l'environnement immédiat des répercussions sur les relations entre villes, entre régions; la fonction communication (dont la route est un agent privilégié) forme le ciment de l'armature urbaine (14). Une étude approfondie sur les rapports entre le développement du système routier et l'accroissement, ainsi que la direction, des migrations internes serait du plus haut intérêt.

A la réalisation des axes routiers reliant les principales villes du pays (Rio - Belo Horizonte; Rio - Bahia; São Paulo - Belo Horizonte; São Paulo - Brasília; São Paulo - Porto Alegre, etc.) succède le plan ambitieux des « voies d'intégration » s'avancant aux confins du Mato Grosso et de l'Amazonie.

Cette « révolution de l'asphalte » (Y. Leloup) joue un rôle fondamental dans la transformation de la trame urbaine brésilienne.

g) *Les caractéristiques modernes du système de villes brésiennes.*

L'organisation urbaine tend à devenir plus complexe, mieux unifiée; on observe d'autre part une croissance urbaine de l'intérieur: est-ce une tendance durable, est-ce viable? Cependant une véritable *région urbaine* (la seule du Brésil) est en formation autour de São Paulo.

α) *L'organisation urbaine tend à devenir plus complète et plus complexe.*

— Plus complète, car une constatation s'impose, celle de l'élévation rapide du *taux d'urbanisation*. On estime qu'à l'heure actuelle un peu plus de la moitié des Brésiliens vivent dans les villes, ce qui reflète une profonde mutation des structures économiques du pays. Le taux d'urbanisation durant le XIX^e siècle n'est pas connu de façon rigoureuse, mais on peut le considérer comme extrêmement faible.

(13) Cf. l'intéressant article de J. Barat, O Investimento em transporte como fator de Desenvolvimento Regional, *Rev. Bras. de Economia*, oct. 1969.

(14) Il faut évidemment tenir compte de l'évolution du taux de motorisation et de l'organisation des transports en commun.

Toutefois, il faut signaler qu'en dépit de l'exode rural, la population des campagnes continue de s'accroître, en nombre absolu.

— *La population tend à se concentrer dans quelques grandes villes en expansion rapide.*

D'après les estimations de l'IB.G.E. pour 1968, environ 33 % de la population brésilienne vit dans les 20 *municipes* de plus de 250 000 habitants (15) et 13,4 % dans les *municipes* de plus d'un million d'habitants (São Paulo, Rio de Janeiro, Belo Horizonte, Recife et Porto Alegre). Rappelons qu'en 1872 (date du premier recensement) 5,3 % de la population habitait les trois villes de plus de 100 000 habitants (Rio, Salvador et Recife); en 1968, le pourcentage estimé atteint 41,2 % (72 *municipes*).

— Cependant, à la différence d'autres pays d'Amérique Latine, la concentration urbaine n'est pas unipolaire (16). L'organisation du semis urbain apparaît plus complexe et cette complexité se renforce.

D'une part, au niveau national, il existe deux grandes métropoles, Rio de Janeiro et São Paulo, à la fois concurrentes et complémentaires. L'ancienne capitale politique et commerciale est supplantée par São Paulo sur le plan industriel et tend à l'être dans le domaine des services financiers et commerciaux. Ajoutons que Brasília, en droit la capitale politique depuis dix ans (c'est plus incertain en fait), parvient à jouer un rôle national et à diversifier les fonctions.

Des métropoles régionales s'affirment. Ainsi, au sud Porto Alegre aurait son rôle directeur et les villes de l'intérieur de Rio Grande do Sul, reliées par un réseau de communication assez dense, se développent.

Les activités de certaines villes traditionnelles du Nord-Est se renouvellent; ainsi Bahia, grâce à une nouvelle génération d'industries, et, plus au sud, à Vitória, qui par le tonnage devient le premier port d'exportation du Brésil et s'industrialise.

Après avoir subi les influences concurrentes et superposées de Rio et São Paulo, Belo Horizonte, capitale du Minas, étend à nouveau son aire d'influence vers l'est (le long de la vallée du Rio Doce, en direction de Vitória), vers le nord et l'ouest également; on remarque depuis une dizaine d'années la croissance d'une région fortement urbanisée, pourvue de centres intermédiaires bien reliés à la grande ville, possédant une gamme d'activités mieux intégrées entre elles (bien qu'encore largement dirigées par les deux pôles nationaux) :

La Zona Metalúrgica fournit un bon exemple de renaissance, avec une base économique différente, d'une région qui fut prospère à l'époque coloniale, cela à environ 500 kms du littoral.

D'autre part, des cités jusqu'alors mono-industrielles (des « company towns ») prennent l'allure de vrais centres urbains aux fonctions plus variées : ainsi Volta Redonda et Coronel Gaguciano (les deux premiers centres sidérurgiques nationaux).

On voit donc apparaître une série de centres régionaux, allant de la ville moyenne en milieu rural à des cités de plus grande taille, d'un niveau d'équipement supérieur. Il n'est pas de notre propos de procéder à une typologie de ces centres. Plusieurs études ont été déjà réalisées ou sont en cours.

β) Le mouvement d'urbanisation a atteint des états plus distants du littoral. C'est en particulier le cas de la région Centre-Ouest (Goiás, Mato Grosso, District Fédéral).

Non seulement Brasília connaît une croissance démographique rapide (elle atteindrait près de 500 000 habitants) mais Goiânia (environ 300 000 habitants), Anapolis (100 000), Campo Grande (dans le Mato Grosso, environ 100 000 habitants) situés à 900/1 000 kms de l'Océan, montrent la viabilité d'un développement urbain stable dans le vaste « intérieur ». Certes, le service urbain y reste très clairsemé, mais on peut penser que l'accroissement des moyens de communication, lié à la politique volontariste de conquête renforcera cette orientation récente.

(15) Les *municipes* comportent une fraction de population rurale en pourcentage variable.

(16) Mexico, Buenos Aires, Caracas, sont de très loin des villes les plus peuplées des pays respectifs; l'écart est grand avec la ville de second rang.

Plusieurs questions se posent à ce sujet. Quel est le bilan coût-bénéfice du développement de l'intérieur, comment l'évaluer ? La poursuite de ce mouvement paraît souhaitable dans une perspective de développement régional plus équilibré. N'est-ce pas aussi une fuite devant la rigidité des structures économiques, surtout agraires ?

Mais à long terme, cette tendance aboutira-t-elle à contrebalancer la concentration démographique et économique sur une frange littorale et principalement dans le Sud-Est ?

γ) Si l'accélération de l'urbanisation revêt un caractère général du niveau national, la complexité de l'organisation urbaine mentionnée ci-dessus est surtout apparente dans une fraction du Sud-Est. On ne peut parler véritablement de « région urbaine », c'est-à-dire correspondant à un système complexe, hétérogène et fortement interdépendant de villes hiérarchisées par leurs fonctions, que pour *la région pauliste*.

Elle comprend la ville de São Paulo et les communes limitrophes; l'aire métropolitaine (le grand São Paulo) possède plus de 7 millions d'habitants); la « conurbation » pauliste inclut les villes de la Baixada. La région urbaine et industrielle s'avance sur le planalto de l'état de São Paulo et englobe même le nord du Paraná. Dans un rayon de 200 km autour de la métropole, une dizaine de villes (Piracicaba, Campinas, Baurú, Jundiaí, etc.), excèdent 100 000 habitants et entretiennent des liens étroits tant en ce qui concerne la complémentarité des établissements industriels que pour le marché du travail, les échanges commerciaux, l'utilisation de services.

La région d'influence directe de Rio de Janeiro offre, mais à une échelle plus restreinte, une densité comparable. Cependant, les fonctions industrielles sont moins développées; elles procèdent de la génération des industries traditionnelles, de moindre dynamisme.

Ce sont là les deux cas où les notions de région polarisée et d'armature urbaine s'appliquent pleinement et se recoupent dans les faits.

CONCLUSION

De l'Indépendance à nos jours, « la ville a fait la région ». Mais le rôle de la ville s'est progressivement transformé; d'intermédiaire des centres de décision externes et lointains, elle est devenue un foyer plus autonome d'organisation du territoire. Cependant, ce rôle d'organisation a une portée très variable, même lorsqu'il s'agit de deux cités d'égale importance démographique. Ces différences correspondent aux écarts de développement régional. En dépit des efforts réalisés pendant la période récente (d'une manière prioritaire au profit du Nordeste), les disparités régionales continuent de s'accroître. La croissance des villes revêt alors une signification toute différente selon qu'elle se trouve dans le Brésil dit traditionnel ou dans le Brésil moderne et industrialisé.

Si les performances économiques de ce dernier conduisent à diagnostiquer le « démarrage d'une croissance autosoutenue », il faut garder à l'esprit que même le Brésil moderne ne forme pas un tout homogène et que les tensions socio-économiques internes s'y aggravent. De quel avenir sont-elles porteuses ? Peut-on escompter que le pôle dynamique ne se contente pas d'attirer à lui les ressources du pays mais aussi de diffuser, au-delà de sa région proche, les bénéfices de son propre développement ? L'observation des faits sur la longue période laisse planer un doute.

BIBLIOGRAPHIE

- BAER W. — *Industrialization and Economic Development in Brazil*. Yale University, 1965.
- BAER W. — *Regional Inequality and economic growth in Brazil, Economic development and cultural change*, avril 1964.
- BARAT J. — O Investimento em transporte como fator de desenvolvimento regional. *Rev. Brasileira de Economia*, juil.-oct. 1969.
- LOBATO CORREA R. — Estudo das relações entre cidade e região. *Rev. Brasileira de Geografia*, janv.-mars 1969.
- DEAN W. — *The Industrialization of São Paulo*, Austin, 1969.
- FURTADO C. — *Formação Econômica do Brasil*. 7^e ed. São Paulo, 1967.
- GEIZER P. P. — *Evolução da rede urbana brasileira*. Centro Brasileiro de Pesquisas Educacionais, Rio, 1963.
- HUSSON J. L. — *L'industrialisation du Minas Gerais; son rôle dans la connaissance économique brésilienne*. Paris, 1971.
- IGLESIAS F. — *Política Econômica do Governo Provincial Mineiro (1835-1889)*. Rio, 1958.
- LELOUP Y. — *Les villes du Minas Gerais*. Paris, 1970.
- MONBEIG P. — *Pionniers et Planteurs de São Paulo*. Paris, 1952.
- MONBEIG P. — *La croissance de la ville de São Paulo*. Paris, 1953.
- ROQUETE REIS F. — Elementos para una teoria do planejamento regional. *Rev. Brasil. de Ciências Sociais*, mars 1963.
- SANTOS M. — La croissance urbaine au Brésil. *Annales géographiques*, janv.-févr. 1968.
- WEINKEL L. — As zonas pioneiras do Brasil. *Rev. Bras. de geografia*, oct.-déc. 1955.
- C.N.R.S. — Séminaire sur la Régionalisation de l'espace au Brésil, Bordeaux, nov. 1968, en particulier, les contributions suivantes :
- CAVALCANTI Bernardes L. M. — *O Rio de Janeiro e sua região*.
 - PINCHAS GEIGER P. — *Les villes de fonction industrielle et la régionalisation du Brésil*.
 - GEORGE P. — *Aire métropolitaine, conurbation ou région industrielle; le cas de São Paulo*.
- I.B.G.E. — *Subsídios à Regionalização*. Rio, 1960.

INTERVENTIONS

M. Mauro. — Dans les programmes qui avaient été définis par cet Institut, pour les recherches, dans les années 1966 et 1968, à côté de cette histoire quantitative dont nous parlons, l'histoire urbaine et le rôle des villes dans le développement de l'Amérique Latine, avaient pris une grande importance. Cela avait commencé avant même ce colloque par le colloque de Toulouse sur les capitales, et cela s'était poursuivi par les problèmes agraires et par cette recherche coopérative sur programme que nous avons menée — mon collègue Monsieur Leloup qui est ici pour représenter la géographie brésilienne, pourra en témoigner — avec les recherches sur le rôle des villes et des réseaux urbains dans le développement régional. Je vous avais dit que cet aspect avait été, finalement, en dehors des travaux de Monsieur Leloup, un peu négligé pour le Brésil; cette orientation de recherches avait eu plus de succès pour l'Amérique Espagnole que pour l'Amérique de langue Portugaise. Je voudrais précisément, ici, rappeler que ces recherches sont une des grosses préoccupations de nos équipes de travail et que tout ce qui a été fait, tout ce qui peut être fait dans ce domaine, pour le Brésil, sera le bienvenu. Ce genre de travail peut apparaître souvent comme un travail de géographe, mais il constitue un exemple de collaboration importante apportée par les historiens, les économistes et les sociologues, et je suis heureux de saluer aujourd'hui une étude qui a été faite par un économiste, un économiste qui s'est d'ailleurs

placé dans une perspective rétrospective et non pas prospective et qui a bien voulu, en quelque sorte, jouer le rôle de l'historien économiste. C'est un petit peu sur ces conclusions que je voudrais ouvrir une petite discussion si c'est possible, et obtenir quelques éclaircissements, c'est ainsi que nous pourrions terminer cette partie du colloque. Après il ne me restera plus qu'à tirer quelques conclusions.

M. Lambert. — Il serait certainement profitable d'utiliser la matière apportée dans ce colloque pour étudier la hiérarchie fonctionnelle des villes brésiliennes au XIX^e siècle, en comparant leurs structures socio-professionnelles, leurs fonctions industrielles et tertiaires ou les différences de pouvoir d'achat dans les villes du Sud et les villes du Nord-Est.

M. Jeanjean. — C'est certainement une direction de recherche qui serait extrêmement profitable, mais je n'ai pas jugé bon d'y faire allusion dans un papier qui se faisait très court et qui aurait surtout souhaité établir un lien entre les différentes communications. Malheureusement, vous connaissez mieux que moi la nature humaine, ces communications qui devaient nous parvenir au mois de juillet ne nous sont parvenues partiellement qu'il y a une quinzaine de jours, ce qui vous explique un peu le caractère fragmentaire de ma communication; car j'aurais voulu, en effet, pouvoir tirer la quintessence de vos collaborations à tous. Mais faute de temps cela n'a pas été possible.

M. Leloup. — Dans le Brésil qui connaît un développement « capitaliste » sauvage et rapide, il y a accentuation des déséquilibres sociaux, régionaux, même entre les villes. Ce sont les classes pauvres, sacrifiées et les régions pauvres qui payent ce développement.

Pour rétablir un certain « équilibre » il faudrait : restructurer les campagnes, leur garder un minimum de population permettant de rentabiliser les équipements modernes nécessaires; arrêter les « monstres » urbains — São Paulo et Rio — dont le coût social est payé par l'ensemble de la communauté brésilienne et dont les conditions de vie deviennent inhumaines; axer les pôles de développement sur les villes moyennes (200 000 à 600 000 habitants en 1970) qui ont connu un développement assez remarquable, aussi bien à l'intérieur, Goiânia, que dans l'orbite des villes monstrueuses, Campinas par exemple.

M. Jeanjean. — Je vous remercie de votre intervention extrêmement riche et nuancée; j'y souscris à 90 %, mais je me permettrai toutefois deux réserves. Sur le plan de la méthode, en quelque sorte, j'avais compris qu'il s'agissait d'un colloque de caractère historique et je me suis volontairement abstenu justement de tomber dans un terrain qui m'était beaucoup plus familier, c'est-à-dire les problèmes actuels et notamment les problèmes urbains. Du point de vue enfin des conclusions que vous nous donnez, un peu en filigrane, il y a une idée sur laquelle je ne peux pas totalement souscrire, c'est la croissance excessive de São Paulo. Car au nom de quel critère jugez-vous qu'il existe une croissance excessive d'une ville? Au XVII^e siècle on considérait déjà que Londres et Paris étaient des monstres et l'action du pouvoir central était d'arrêter leur croissance à tout prix. Or, de nos jours, lorsqu'on voit les choses rétrospectivement on a, je crois, changé d'opinion en ce qui concerne la taille de ces villes au XVII^e siècle. Ce que je crains c'est que au nom de considérations que je m'explique mal, qui m'apparaissent des critères peut-être un peu arbitraires, vous jugez que telle ou telle ville, prenons donc São Paulo au Brésil, est trop élevée, c'est-à-dire a atteint un coût soit trop élevé ou une taille trop gigantesque. Je crois, voyez-vous, qu'il y a, quand même, malgré votre formation très dynamique, très poussée, peut-être, quelque chose qui s'apparente aux regrets de l'exode rural, aux bienfaits des villes disons de deuxième catégorie, une tendance à refuser en quelque sorte la très grande ville concentrationnelle. J'ai un point de vue un petit peu différent, mais enfin je ne me permettrai pas de trancher.

Je vois d'ailleurs ce qui nous sépare, ce sont deux conceptions, deux philosophies économiques. Vous croyez vraiment à la planification, à l'organisation. Moi j'émetts d'assez fortes réserves, et en second lieu, si je suis d'accord avec votre analyse du point de vue des faits, je considère que tout changement a une contrepartie, une rançon en quelque sorte, comme en biologie, et je fais plus confiance aux mouvements naturels qu'à des tentatives d'organisation; du point de vue, tout au moins, de la prévision économique.

DISCOURS DE CLOTURE

M. Frédéric MAURO

Veillez tout d'abord m'excuser de prendre en main la conclusion de ce colloque... vous êtes arrivés au bout de vos peines, au bout de vos fatigues et à un degré d'épuisement tel que je ne puis demander encore à l'un ou à l'autre d'entre vous d'intervenir longuement.

J'avais l'intention de me lever pour donner un ton plus solennel à la clôture de ce colloque et j'y renonce, j'y renonce parce que, comme je vous l'ai déjà dit au début, il s'agit d'un petit colloque. Je précise cependant la signification du mot « petit » puisque Monsieur LABROUSSE, l'autre jour, m'y a invité : ce colloque a, plus exactement, un caractère familial; nous sommes une petite communauté et, dans une petite communauté il y a le moins possible de solennité.

Simplement je voudrais faire, tout d'abord, un petit état de certaines questions, des points que nous avons, semble-t-il, touchés le plus.

Ensuite, dans une seconde phase de ma démonstration, je voudrais vous dire, d'après ce que vous-mêmes vous avez suggéré, mon impression sur les directions à prendre désormais pour poursuivre notre effort. Je crois que ce sont là les deux points essentiels.

Je commencerai d'abord par l'état des questions. Vous savez que l'une de nos premières préoccupations est celle des sources. Nous avons assez bien vu, je crois, et nous pourrions pousser plus loin l'analyse de ce qui rapproche et de ce qui distingue les sources Brésiliennes des sources Européennes. Il faudrait d'ailleurs, là, aller plus avant, et voir aussi les ressemblances et les différences avec les autres sources Latino-Américaines ou Américaines, tout simplement — cette comparaison entre les Amériques, j'aurai l'occasion d'y revenir tout à l'heure — et sources européennes, coloniales ou actuelles. Par exemple j'ai été frappé par l'importance qu'en démographie on a donné aux listes nominatives et aux almanachs. J'ai été frappé du fait que le type de sources que nous avons pour l'histoire des prix dans les grands centres coloniaux et post-coloniaux sont des documents d'organisation collective, de couvents, ce que l'on appelle « Misericórdias » au Brésil. Ce sont donc des sources qui orientent naturellement le type de résultats que nous possédons. Nous avons là, ce que l'on a quelquefois appelé des prix de contrats, je ne reviens pas sur la discussion. D'une part je crois que cela nous oblige à une adaptation des méthodes qui ont pu être éprouvées ailleurs. Puisque nous parlons de démographie, notre collègue Maria-Luís MARCÍLIO qui a cité le livre de FLEURY et HENRY, sait combien il a fallu l'adapter, après l'avoir adopté, aux nécessités brésiliennes, exactement comme Dona Virgínia RAU, qui a dû partir tout à l'heure, avait dû le faire pour le Portugal. Donc, là, il y a un gros effort, mais je crois qu'il faut aussi signaler le péril que courent ces sources en ce moment puisque nous les voyons tous les jours menacées. On a cité l'expédition de sauvetage, en camions, de la « Alfândega de Salvador » ..! Je reviens de São Paulo où mes collègues éplorés m'ont dit que le dépôt de Lapa, où se trouvaient les papiers de la série *Indústria e Profissões* avait été démenagé subrepticement, une partie des papiers ayant été « mise à l'ombre », c'est l'expression qu'on a employée et qui désigne bien une technique pour faire disparaître non seulement les gens, mais aussi les papiers. Heureusement on en retrouve une partie aux Archives

de la *Secreteria de Fazenda*, mais, évidemment, elle est incomplète. Je crois que notre collègue Fernando Henrique CARDOSO étudiait une partie de ces papiers, je ne sais s'il a fini la partie qui a été enlevée ou l'autre, c'est un point que je n'ai pas encore éclairci et je ne sais pas où nous en sommes. Donc il y a là un problème de sauvetage des Archives qui me paraît très important. Les Archives économiques sont plus menacées parce qu'elles sont moins comprises, on connaît moins leur intérêt dans les milieux autorisés, dans l'opinion publique en général et chez les responsables administratifs. Je vous signale, je rappelle ce que j'ai déjà dit — et il le faut pour ceux d'entre vous qui n'ont pas toujours été là — qu'il existe des organismes auxquels on peut s'adresser afin qu'ils essaient de faire quelque chose, pour cette documentation, à la Faculté de Philosophie de São Paulo.

On pourrait aussi signaler à certains organismes internationaux l'intérêt de certains dépôts; je dois dire que du côté des particuliers, il y a le sens, de plus en plus, dans certaines grandes familles, de l'intérêt des papiers et il ya beaucoup de recherches qui commencent sur ces papiers avec l'appui des familles. Voilà donc ce que je voulais dire à propos des sources, pour résumer un peu vos pensées et vos appréhensions.

D'autre part il y a les problèmes d'une autre matière, je ne dis pas première, mais celle de nos produits semi-finis. Nos produits semi-finis ce sont les variables : là, évidemment, nous avons fait, nous avons essayé de faire, un gros effort. Peut-être cet effort a-t-il été parfois un peu aveugle, mais enfin je crois qu'il était nécessaire d'être, je dirai, brutal pour se lancer. Ces variables nous permettent déjà d'avoir une idée assez précise des conjonctures brésiliennes, de ce qu'elles ont de commun, de ce qu'elles ont de différent, de ce qu'elles ont de commun avec le reste de l'Amérique et de ce qu'elles ont de commun ou de différent avec l'Europe, avec, disons, le système économique Atlantique. On retrouve très bien dans tout ce qui nous a été livré, après des travaux acharnés dans les archives et des travaux d'élaboration non moins acharnés, on retrouve assez bien ce à quoi on pouvait s'attendre en gros, c'est-à-dire cette influence, cette domination de la conjoncture des pays industriels sur la conjoncture d'un pays comme le Brésil, domination qui se manifeste soit par des concordances, soit même, et ceci n'est pas contradictoire, par des discordances qui ont quelque chose de complémentaire. Il est certain que si les gens d'Europe se sont tournés vers l'Amérique du Sud après 1870, c'est parce que les taux d'intérêt baissaient terriblement sur les places européennes à ce moment-là. Il y avait la Grande Dépression comme l'ont appelée les Anglo-Saxons. Cette Grande Dépression, pour les pays industriels, se manifeste dans des pays comme le Brésil par certains développements compensatoires. Si, donc, l'effort que nous avons fait, cet effort sériel que nous avons accompli, nous a, je dirai, assuré dans notre vision de la conjoncture, malheureusement il est encore insuffisant pour la construction de nos modèles. Ces modèles, il faut bien le dire, sont encore assez peu nombreux, si du moins on laisse de côté ceux qui ont été faits surtout dans la perspective du ^{xx}e siècle, de l'époque actuelle, les modèles faits par nos économistes qui sont intervenus ici dans ce débat, et aussi peut-être les autres; il faut dire que, malgré certains efforts louables dont nous avons, ici, des manifestations, nous sommes, pour la fin du ^{xviii}e et le ^{xix}e siècles, encore, dans une phase préparatoire.

Il y a eu tout de même des mécanismes qui ont été mis en lumière, soit les relations entre les prix et la monnaie — c'est par conséquent la discussion de la vieille formule de Fisher ou de sa forme renouvelée —, soit ce que l'on a pu dire sur le mécanisme des balances de commerce. Tout cela ce sont déjà des modèles si l'on veut, des modèles partiels, mais nous ne sommes pas encore arrivés à des constructions suffisamment considérables. Donc nous avons encore à travailler dans ce domaine. Je dois dire aussi que cette limitation s'accompagne d'une limitation géographique. Car ce réseau, que nous présentons ici, d'intérêts régionaux brésiliens divers, ce réseau est encore incomplet. Notre Brésil, ici, est un petit Brésil, à côté du Brésil total puisque, si je cite nos points d'impact, c'est-à-dire les endroits où le sondage a été fait, je trouve Bahia, Rio, São Paulo, Recife, le Minas et le Paraná. Nous n'avons encore, malheureusement, rien pu présenter — et vous vous doutez que ce sont des questions matérielles et souvent financières qui nous en ont empêchés — sur le Rio Grande do Sul.

Nous n'avons rien sur des régions un petit peu plus occidentales du Brésil, qui sont encore, peut-

être, marginales pour la vie brésilienne, mais qui auraient aussi quelque intérêt pour nous. Ceci n'empêche pas les études nationales que nous avons faites et qui sont d'ailleurs des approximations de valeur évidemment discutable; la question est de savoir à partir de quel moment nous avons une économie nationale au Brésil. Est-ce que nous avons une économie nationale et est-ce qu'il est possible — c'est une des choses qui ont été discutées ici — de parler, par conséquent, d'agréments nationaux, de faire une macro-économie fédérale ou nationale, alors que, peut-être, cette unité n'existe pas dans la réalité ou du moins n'existe pas avant une certaine date ?

Enfin je crois que les méthodes que nous avons confrontées nous ont permis une ouverture vers une plus grande souplesse dans l'utilisation de nos séries statistiques et peut-être, plus tard dans la construction de nos modèles. Certaines expériences qui ont été faites, comme celles du Professeur Buescu sur la période 1850-1870, nous montrent que, en sortant un petit peu parfois des procédés classiques, des séries continues, par exemple, nous pouvons arriver, avec certaines précautions statistiques, à des résultats analogues. Voilà, résumée rapidement, l'impression que j'ai devant nos travaux.

Quelles sont, d'après nous, les directions qu'il faudrait prendre ou sur lesquelles il faudrait plus spécialement insister ?

Tout d'abord il ne faudrait pas croire que nous avons franchi une étape importante. Je pense qu'elle est, surtout qualitativement, importante c'est-à-dire qu'un courant, vraiment, est né et que quelque chose est en train de vivre. Mais j'ai l'impression que la phase dans laquelle nous sommes entrés, de nos recherches, n'est pas terminée. Cette phase où il faut encore faire un travail difficile, un travail obscur, où il faut encore accumuler beaucoup de données, où il faut sauver des Archives, où il faut les classer, les inventorier, où il faut les utiliser, où on est encore finalement assez loin des plaisirs de l'élaboration et de l'interprétation. Il ne faut pas croire que, maintenant, nous en avons fini et que nous pouvons passer à la théorie, par exemple, ou à un certain relâchement dans le domaine du travail des Archives. Je pense que nous devons continuer; comme je le disais déjà il y a quelques heures, le *take-off* n'est pas fini. Je pense tout de même, et ceci provient des discussions que nous avons eues, que, après ce bond en avant, naît tout à coup cette idée qu'il faudrait faire attention de bien rectifier notre tir, de ne pas nous engager trop loin sans avoir vérifié nos objectifs, nos orientations, nos positions. C'est pourquoi je parlais d'une stratégie de la recherche : il fallait, d'abord, donner cet élan et à partir d'un certain moment, reprendre conscience et réfléchir.

On a insisté beaucoup sur la culture et les niveaux culturels, sur l'Etat et la politique, sur tout ce qui n'est pas strictement l'économie, sur les structures sociales. Tout cela, naturellement, avec cette idée qu'il faut arriver à présenter ces paramètres par des séries statistiques dans la mesure du possible, ou en tout cas, j'allais dire au minimum, par des flèches de croissance et de décroissance, qui permettent de modifier, ou de commenter ou d'interpréter les variables économiques que nous pourrions mieux connaître.

Une autre réflexion qui a été faite et qui me paraît importante est la suivante : l'un ou l'autre d'entre vous, tout à l'heure, a reproché à quelqu'un d'être fonctionnaliste; je veux bien être fonctionnaliste, cela ne me gêne pas, mais ce qui serait dangereux dans un fonctionnalisme pur, c'est que nous oublions que la réalité n'est pas faite seulement des nécessités du moment; elle est faite aussi d'un train d'habitudes persistant, qui est très important pour un historien; et, évidemment, nous devrions y penser davantage. Je dois dire que ce colloque, qui était un colloque sur le XIX^e et le XX^e siècle, ne peut pas trouver entièrement les solutions de ses problèmes dans le XIX^e et le XX^e siècle. Il y a une partie des solutions qu'il trouve dans un passé plus ancien — et, comme le disait l'un d'entre nous, pas seulement dans ce qu'on appelle l'époque coloniale, mais peut-être dans ce qui a précédé l'époque coloniale, pas seulement sur le Continent ou Sub-continent brésilien, mais aussi sur les Continents européen et africain qui sont quand même les ancêtres du Brésil; le Brésil a autant droit à eux que la France ou l'Allemagne. Nous en avons un exemple assez frappant, c'est celui qu'a donné notre collègue portugaise sur la métrologie. On peut mieux comprendre la métrologie brésilienne si on connaît déjà la métrologie portugaise; c'est un petit exemple mais enfin il est assez significatif.

Il y a un autre point sur lequel il faudrait insister pour mieux comprendre la signification de nos concepts et, si vous voulez, pour refaire notre propre économie. Je pense que nous sommes tous d'accord pour dire que nous sommes, que nous devons être, des économistes du passé; ceci ne veut pas dire que nous devons appliquer les concepts et les mécanismes du présent au passé, mais nous laisser suggérer, seulement, par le présent, des idées qui nous permettent de bâtir des concepts et surtout les mécanismes qui caractérisent le passé — certains mécanismes étant des mécanismes évidemment universels, des mécanismes très simples. Mais c'est la combinaison de ces mécanismes simples en mécanismes complexes qui est tout à fait différente au XX^e, au XIX^e et au XVIII^e siècles. Il y a là quelque chose qui pourrait nous aider, beaucoup, dans cette voie — je n'ai pas eu le temps d'intervenir quand il en a été question — c'est la comparaison qu'on a faite, souvent, avec l'Europe ou avec d'autres civilisations du Monde.

Il y a un livre que je voudrais signaler qui est assez intéressant de ce point de vue là, c'est le livre de Louis Hartz, qui a été traduit en français aux Editions du Seuil; c'est un historien-essayiste américain, et son livre s'appelle « Les Enfants de l'Europe ». Hartz montre comment l'Amérique a été fondée par des gens qui, souvent, ont dû quitter l'Europe où ils étaient dans une situation de tension politique et sociale très forte et comment, subitement, ils se sont trouvés dans un espace tellement vaste que cette tension a disparu — c'est comme un gaz qui est comprimé et que l'on met subitement dans un récipient beaucoup plus vaste; il se décomprime. Il se forme alors toutes sortes de phénomènes sociaux et de mentalité, qui sont extrêmement intéressants. Par exemple, dans le domaine des structures agraires, dans le domaine du sens de la terre, de la vision des choses, cela peut avoir une très grosse importance. Le paysan européen n'est pas ce que l'on a appelé quelquefois le paysan brésilien.

Cette comparaison qui est, au fond, une façon de comparer, j'allais dire la « nature » du Brésil, la nature à différentes époques du Brésil, à la nature d'autres régions du Monde, doit nous aider, doit être cette épreuve, ce choc, qui doit permettre de décanter précisément ces mécanismes, ces comptes et ces notions qui sont propres à l'espace brésilien ou à l'espace latino-américain. J'ai déjà dit que la pesée globale c'était quelque chose qui ne paraissait pas tellement loin finalement d'une histoire quantitative à la Marczewski, si vous voulez, mais rudimentaire et je pense, par exemple, à ce que disait le Président de cette assemblée lorsqu'il a parlé de profils, des profils de la consommation, du profil par conséquent de la société. Il a fait pour le XIX^e siècle quelque chose qui peut être assez précis, mais qui devient, finalement, quand on s'éloigne dans le temps et quand les documents ne sont plus suffisants, une sorte de pesée globale.

Ce sont là, je crois, des moyens, des catalyseurs de notre dépaysement. Nous devons être dépayés, c'est-à-dire que nous devons réaliser que nous employons des notions n'ayant pas tout à fait le même sens dans ces périodes que dans la nôtre. Evidemment un problème se pose quand nous accumulons ces variables : le choix de ces variables. Là encore nous sommes restés dans une certaine incertitude, incertitude qui provient d'abord du fait que nous ne sommes pas encore assez avancés dans l'accumulation de nos variables et que, pour pouvoir choisir, il faut qu'il y ait choix possible; or il n'y a pas assez de choix possible. D'autre part, aussi, nous hésitons entre plusieurs histoires quantitatives. Je ne reviendrai pas sur les différentes catégories d'histoires quantitatives et sous-catégories que nous avons distinguées, et sur les implications de cette histoire dans des domaines qui jusqu'ici n'étaient pas étudiés de façon très quantitative — j'allais citer comme exemple d'obsession sérieuse, bienfaisante d'ailleurs, l'étude de la notion de tonneau, pour l'histoire de l'Atlantique espagnol, par des séries statistiques. De la même façon, nous avons vu cet après-midi, que l'on pouvait faire une étude des problèmes urbains de manière statistique extrêmement poussée, comme on n'y avait pas pensé il y a quelques années. Par conséquent, voyez-vous, j'ai l'impression qu'il y a une sorte de double mouvement, nécessaire, qui consisterait, d'une part, à élargir les perspectives dans le temps et dans l'espace pour mettre davantage en valeur ce qui est proprement brésilien; d'autre part, à approfondir, encore plus, à la suite de notre rencontre, certains problèmes. Je crois que nous travaillerons, désormais, avec plus de circonspection, plus de prudence et avec, je l'espère, un sens peut-être plus conforme à l'esprit des problèmes.

Il y a un point pourtant que l'on pourrait, me semble-t-il, approfondir davantage... il a été négligé,

vu les circonstances sans doute; il s'agit de l'approfondissement de notre macro-économie, car nos études ont surtout été macro-économiques, par la contre-épreuve de la micro-économie. Entre autres exemples, je citerai l'Histoire des Entreprises qui est un domaine tout nouveau pour le Brésil et où je pense, d'après mes sondages, il y a des richesses considérables. Des entreprises commerciales ou industrielles, ayant déjà un certain âge, seraient heureuses que l'on se tourne vers leurs papiers. Je me suis rendu compte de ce fait en France même, de par mes propres expériences de recherche d'histoire économique de la France et je dois dire qu'elles ont été souvent très stimulantes. Par exemple celui qui a été le trésorier de ce colloque avait jadis fait sous ma direction un travail de micro-économie rétrospective sur une entreprise française. Je pense effectivement que ce travail de micro-économie rétrospective est vraiment, là, un moyen d'utiliser cette collaboration de la science économique, de la théorie économique et de l'histoire telle que nous la concevons, telle que je l'ai expliquée tout à l'heure.

Enfin il y a le problème des méthodes; là je ne reviendrai pas sur la nécessité d'une épistémologie sévère. Il faut être très sévère avec nous-mêmes parce que nous sommes dans des sujets qui sont des sujets passionnés, passionnants et évidemment des sujets où les idéologies se heurtent, où par conséquent les philosophies se heurtent. Les théories qui peuvent être quelquefois des théories philosophiques deviennent des théories scientifiques quand on les utilise comme hypothèses de travail et qu'on peut les vérifier. Mais il est bien certain qu'on ne peut les avancer comme résultats scientifiques, que lorsqu'il est possible de les appuyer sur une recherche empirique. Il faut, je pense, bien distinguer ces deux plans. Notre recherche historique risquerait de s'effondrer et de se ridiculiser si elle oubliait cette exigence de la cohérence avec le document — document étant pris dans un sens très large — qui constitue, si vous voulez, le fond de notre recherche. D'autre part je crois que, si nous ne devons pas changer fondamentalement des méthodes que nous connaissons, il y a deux points sur lesquels je pourrais encore insister, un point qui regarde plutôt la théorie et un point qui regarde plutôt les techniques. Du point de vue de la théorie, je pense que ce à quoi je vous ai convié, c'est essentiellement à une rencontre d'histoire économique. Naturellement ceci n'exclut pas qu'il y ait d'autres formes, d'autres domaines de l'histoire, qu'il y ait l'histoire sociale, l'histoire politique, l'histoire culturelle. Ces histoires qui, d'ailleurs, utilisent des disciplines des sciences sociales du présent, correspondantes. Il est certain que l'histoire économique profite beaucoup des travaux et de la pensée des économistes, de la recherche économique, comme l'histoire sociale de la recherche des sociologues. D'autre part il y a un point sur lequel on a encore insisté cette fois-ci — je croyais que c'était une chose qui allait maintenant de soi, une phase que l'on pouvait considérer comme acquise. Ces distinctions ne sont pas des distinctions comme, si vous voulez, dans ma cave j'ai un coin pour les vins de Bordeaux, et un coin pour les vins de Bourgogne, sans communication entre les deux, heureusement... Ce n'est pas cela; je crois que ces distinctions sont des points de vue sur la réalité, et que l'économiste doit naturellement utiliser tous les moyens que met à sa disposition le sociologue, de même que le sociologue doit utiliser tous les moyens que l'économiste met à sa disposition. Mais ce que je crois important de sauvegarder, parce que c'est un peu menacé, à mon sens, actuellement, c'est tout de même une certaine autonomie de l'un et de l'autre. C'est-à-dire que quand l'économiste dit : « je fais de l'économie », il fait de l'économie, il utilise la sociologie au maximum, il utilise la géographie au maximum, il utilise l'anthropologie au maximum, mais ce qu'il cherche à faire c'est de montrer les mécanismes de la rareté, de faire, donc, l'exposé des mécanismes économiques. Quand le sociologue fait de la sociologie, il doit faire de la sociologie en utilisant naturellement ce qu'ont fait les économistes, les géographes, ou les anthropologues, mais il fait de la sociologie. Cependant il ne faudrait pas penser que l'un peut se substituer à l'autre, les deux sont importants et les deux sont nécessaires — la vision complète de l'homme en société sera, si vous voulez, le résultat, précisément, de cette collaboration entre les différents spécialistes. Or on a trop souvent tendance à considérer qu'en faisant simplement une sociologie économique, on fait toute l'économie. C'est un peu comme si l'ingénieur disait : « ce pont est très bien parce que les parapets sont solides ». Mais si vous roulez sur le pont, il s'effondre.

Or, le travail de l'économiste c'est d'abord de faire le pont, c'est ce qui importe — les parapets aussi sont importants, surtout lorsqu'on a affaire à des hommes qui sont fous. Mais je voudrais que les hommes puissent passer sur le pont — je dis cela, c'est un peu stupide puisque les Brésiliens, au fond,

à Brasília, ont supprimé les parapets et les Français manquent toujours de se « casser le figure » dans les monuments de Brasília, justement parce qu'il n'y a pas de parapets, mais je n'avais pas d'autre exemple sous la main. Voilà ce que je voulais dire; cela me paraît important à cause des malentendus que j'ai cru, parfois, percevoir dans les discussions qui ont eu lieu ici.

Je pense, par exemple, aux travaux de sociologie faits par Monsieur Fernando Henrique Cardoso et aux travaux d'économie faits par Monsieur Furtado... on ne peut en aucune façon substituer l'un à l'autre, ce sont des modèles qui se complètent; leur tâche, leurs points de vue et leurs fonctions diffèrent.

D'autre part, au point de vue des techniques, je crois que, pour éviter la confusion dans l'esprit de certains, il nous faut préciser quelques points. Cela concerne ces nouvelles méthodes que nous avons baptisées ou, plutôt, que j'ai baptisées, je ne veux pas vous faire endosser cette responsabilité, les méthodes de l'Histoire fréquentielle; c'est-à-dire l'utilisation des méthodes nouvelles de la lexicométrie et de la sémantique quantitative pour la solution de problèmes qui sont d'ailleurs, pour le moment surtout, des problèmes qui ont intéressé les spécialistes de politologie rétrospective, d'histoire politique ou les spécialistes d'histoire culturelle. Mais ces méthodes peuvent être employées aussi dans notre domaine de l'histoire économique et dans le domaine de l'histoire démographique. J'ai d'ailleurs trouvé, dans la communication d'une de nos collègues, ici, des allusions à ces problèmes. Voilà, si vous voulez, ce que je voulais préciser et qui m'est apparu à travers vos discussions.

Maintenant je dois dire que la partie intellectuelle de cette réunion est terminée, il ne vous reste plus qu'à attendre les Actes que nous allons nous efforcer de publier rapidement et de vous envoyer, aussi, le plus rapidement possible, si Dieu, la Poste française et la Poste brésilienne le permettent. Avant, tout de même, de nous séparer, je voudrais vous dire tous mes remerciements; j'ai souhaité la bienvenue à tous l'autre jour en portugais, cette fois je vous quitte en français puisque vous êtes maintenant, déjà, très francisés avec quatre jours de Paris, et du pire Paris que l'on puisse imaginer. Je ne parlerai pas anglais parce que je devrais aussi, pour satisfaire mes amis allemands, parler allemand, et là j'en serais assez incapable. Par conséquent je voudrais simplement vous remercier d'être venus ici, je voudrais en votre nom remercier tous ceux qui ont collaboré activement à cette entreprise, à ce colloque : d'abord l'Institut qui vous a hébergés, le Centre National de la Recherche Scientifique qui nous a appuyés moralement et financièrement, son personnel qui s'est dévoué pour nous, le personnel de cet Institut qui nous a reçus et qui nous a supportés, le secrétariat de ce colloque avec Monsieur Vayssière, mon collègue de Nanterre, qui a bien voulu assurer la partie financière, très lourde, et Madame Bouysse qui a assuré le secrétariat, non seulement les convocations et le courrier, mais aussi la reproduction des différentes communications et leur envoi et qui a été aidée dans ces tâches par plusieurs personnes, en particulier par notre jeune ami Brésilien Kunio Suzuki, et notre collaborateur, ici, à l'Institut, Monsieur Carl Michel. Je voudrais aussi remercier les secrétaires de séances : Monsieur Martinière qui travaille sur l'historiographie économique brésilienne du XIX^e et du XX^e siècles et qui a eu à faire l'enregistrement de nos débats.

Je ne saurais oublier Monsieur de Alencastro qui est un de nos plus brillants étudiants brésiliens, notre collègue Monsieur Edson Lacerda Resende qui vient de Marília et qui nous a apporté toute sa collaboration — lui aussi est un crypto-Bahianais car il travaille sur Bahia bien qu'il vienne de Marília —, Monsieur Teyssière qui nous a aidés au secrétariat tout en nous introduisant dans la linguistique quantitative, Monsieur Bourdé qui nous apporte son expérience du Rio de la Plata mais qui nous a aussi beaucoup secondé pour le secrétariat, Monsieur Vaz et, enfin, Monsieur Perruci qui a bien voulu nous aider malgré la communication qu'il devait donner. Je remercie les Présidents des séances que vous avez pu voir ici, c'est pourquoi je ne dirai pas leurs noms; les Présidents de séances ont été très actifs, ils ont eu beaucoup d'autorité et je remercie Monsieur Buescu qui se fera l'interprète de ma voix auprès d'eux et qui a terminé fort heureusement cette série. Je remercie aussi les auteurs de communications; certains d'entre eux en ont fait deux, sinon trois, c'est un gros effort qui a donné toute cette richesse à notre réunion. Je voudrais dire un mot aussi, spécialement, pour les économistes qui ont accepté de venir collaborer avec les historiens, c'est une chose pour laquelle nous devons leur rendre grâce. Cela n'est pas tellement facile, ni tellement commode pour eux, surtout dans nos structures universitaires. La collabo-

ration entre nos disciplines, pour laquelle j'ai lutté pendant très longtemps, se heurte à une difficulté, au fait qu'eux-mêmes nous apportent beaucoup et ne peuvent, en retour, tirer de nous autant de profit qu'ils le souhaiteraient. Ceci tient aussi au fait qu'ils sont absorbés par beaucoup de préoccupations d'ordre prospectif; ils sont, autant, des spécialistes des sciences appliquées que des spécialistes des sciences fondamentales et cette ambiguïté, ou plutôt cette richesse, est très lourde pour eux et par conséquent pour nous. Je suis, de ce fait, d'autant plus sensible à leur participation, participation qui a commencé dans les commissions du C.N.R.S., puisque vous savez que ce colloque devait être inter-disciplinaire, et qu'il a été inter-disciplinaire parce que approuvé et financé, à la fois par la commission d'Histoire Moderne et par la commission des Sciences Economiques du Centre National de la Recherche Scientifique. Je voudrais aussi remercier tous ceux, économistes ou historiens, sociologues, anthropologues ou littéraires qui sont intervenus dans la discussion; et je dois dire que les réactions de ceux qui pouvaient paraître les plus marginaux par rapport à nous, c'est-à-dire de nos collègues spécialistes de littérature, ont souvent été très intéressantes et très révélatrices. Il y avait là une sorte d'effort de pesée globale; on nous jugeait de l'extérieur et je crois que cela a été excellent pour développer cette nécessaire mauvaise conscience qui nous fait souvent défaut. Je voudrais aussi m'excuser auprès des uns et des autres de la discipline de fer que nous avons dû manifester à leur égard; grâce à cette discipline vous allez pouvoir vous reposer, moins que je ne le pensais, mais tout de même un petit peu, avant la réunion de ce soir. Je reste à Paris ces jours-ci, ceux d'entre vous qui auraient besoin de moi ne doivent pas hésiter à me téléphoner et à me mettre à contribution, je suis là pour ça et mes collègues le sont aussi. Au nom de Monsieur Monbeig qui, malheureusement, ne peut être là maintenant, mais que vous verrez tout à l'heure, je vous remercie de cet apport considérable que vous avez fait à la science et de cette collaboration que vous avez bien voulu apporter, de ce temps que vous avez bien voulu nous consacrer bien que vous soyez, les uns et les autres, que ce soit dans l'hémisphère boréal, ou dans l'hémisphère austral, en plein travail scolaire et universitaire. Je suis touché de cet effort que vous avez fait et, encore une fois, je vous en exprime toute ma gratitude.

M. BUESCU. — Nous ne devons pas nous séparer — je sais que vous êtes tous d'accord — sans exprimer nos remerciements, notre hommage, à Monsieur Mauro, l'animateur de ce colloque d'Histoire économique du Brésil.

TABLE DES MATIÈRES

*Pour le calendrier des séances, se reporter aux pages 9 et 10.
Pour la commodité du lecteur, nous donnons ici les communications
dans l'ordre alphabétique des auteurs.*

Allocutions de M. Raymond LAS VERGNAS, Président de l'Université de Paris-III	11 et 13
Allocution de M. Pierre MONBEIG, Directeur de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine	12
Introduction au Colloque, par M. Frédéric MAURO, Professeur à l'Université de Paris-X	15
Allocution de M. Ernest LABROUSSE, Professeur honoraire à la Sorbonne	22
Discours de clôture, par M. Frédéric MAURO	479
ATHAYDE (Johildo de), voir QUEIRÓS MATTOSO (Kátia de) et ATHAYDE.	
BAER (Werner) et VILLELA (Annibal Villanova), <i>Croissance industrielle et industrialisation : nouvelles perspectives sur les étapes du développement économique du Brésil</i>	413
BOUDEVILLE (Jacques), <i>Pôles de développement et pôles de croissance brésiliens au XX^e siècle</i> ..	433
BUESCU (Mircea), <i>Pour une qualification globale de l'économie brésilienne depuis l'époque coloniale</i>	109
BUESCU (Mircea), <i>L'inflation brésilienne de 1850 à 1870 : monétarisme et structuralisme</i>	395
CHAUNU (Pierre), <i>Pour une histoire sérielle du Brésil au XVIII^e siècle. Réflexions préalables</i> ..	39
FURTADO (Celso), <i>Analyse économique et histoire quantitative</i>	23
IGLESIAS (Francisco), <i>Perspectiva da história econômica de Minas Gerais, 1889-1930. (Projeto de pesquisa)</i>	375
JANCZO (István), <i>As exportações da Bahia durante a República Velha (1889-1930). Considerações preliminares</i>	335
Voir aussi : QUEIROZ MATTOSO (Kátia de) et JANCZO.	
JEANJEAN (Louis), <i>Croissance urbaine et croissance régionale au Brésil depuis l'Indépendance</i> ..	465
JOHNSON Jr. (Harold B.), <i>Money and prices in Rio de Janeiro (1760-1820)</i>	39
KELLENBENZ (Hermann), <i>Données statistiques sur le système routier Hambourg - Terre-Neuve - Brésil (première moitié du XIX^e siècle)</i>	247
LAHMEYER LOBO (Eulália), <i>Evolution des prix et du coût de la vie à Rio (1820-1930)</i>	203
LAMBERT (Denis-Clair), <i>Le degré de dualisme de l'économie brésilienne s'est-il atténué en un demi-siècle ? (1920-1970)</i>	441
LEVY (Bárbara), voir LINHARES (Yedda) et LEVY.	
LINHARES (Yedda) et LEVY (Bárbara), <i>Aspectos da história demográfica e social do Rio de Janeiro (1808-1889)</i>	123

LISANTI (Luís), <i>La productivité agricole dans l'Etat de São Paulo, XIX^e-XX^e siècles</i>	391
Voir aussi : MARCÍLIO (Maria Luiza) et LISANTI.	
MARCÍLIO (Maria Luiza), <i>Tendances et structures des ménages dans la Capitainerie de São Paulo (1765-1868) selon les listes nominatives d'habitants</i>	157
MARCÍLIO (Maria Luiza) et LISANTI (Luís), <i>Problèmes de l'histoire quantitative du Brésil : métrologie et démographie</i>	29
NOVAIS (Fernando A.), <i>Notas para o estudo do Brasil no comércio internacional do fim do século XVIII e início do século XIX (1796-1808)</i>	59
ONODY (Oliver), <i>Quelques aspects historiques des capitaux étrangers au Brésil</i>	269
PERRUCI (Gadiel), <i>Les prix à Recife (1890-1950)</i>	219
PILATTI BALHANA (Altiva), <i>L'évolution démographique de Curitiba au XIX^e siècle</i>	143
QUEIRÓS MATTOSO (Kátia de), <i>Os preços na Bahia de 1750 a 1930</i>	167
QUEIRÓS MATTOSO (Kátia de) et ATHAYDE (Johildo de), <i>Epidemias e flutuações de preços na Bahia no século XIX</i>	183
QUEIRÓS MATTOSO (Kátia de) et JANCOSO (István), <i>Como estudar a história quantitativa da Bahia no século XIX</i>	361
SCHNEIDER (Jürgen), <i>Le commerce de la France avec le Brésil, et spécialement la position du commerce français sur les divers marchés du Brésil entre 1815 et 1848. Essai d'une analyse de la structure économique</i>	231
STOLS (Eddy), <i>Les investissements belges au Brésil (1830-1914)</i>	259
TEYSSEIRE (Daniel), <i>La lexicologie en histoire de l'idéologie : l'inventaire lexicométrique des « pasquins sediciosos » d'août 1798 à Bahia</i>	77
VILLELA (Annibal Villanova), voir BAER (Werner).	
WESTPHALEN (Cecília Maria), <i>Paranaguá et le Rio de la Plata au XIX^e siècle</i>	315

EDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

C.C.P. PARIS 9061-11

15, quai Anatole-France - 75700 PARIS

Tél. : 555-26-70



EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

LA RÉGIONALISATION DE L'ESPACE AU BRÉSIL

*

ÉCONOMIE PUBLIQUE

*

MONOGRAPHIES DU SÉMINAIRE D'ÉCONOMÉTRIE :

Modèles économétriques et structure des nations
par J. OTTENHEIMER

Etude empirique sur l'évolution des structures en état de croissance
par P. CARRÉ

L'équipement dans l'analyse des échanges interindustriels
par G. FAIVELEY

Théories des choix et fonctions de demande
par N. NATAF

Prix publics optimaux
par S.C. KOLM

Recherche pour une planification cohérente
par L. FARHI et J. VERCUEIL

La détermination de l'équilibre général en économie concurrencée
par R. COURBIS

Justice et équité
par S.C. KOLM

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900
1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025

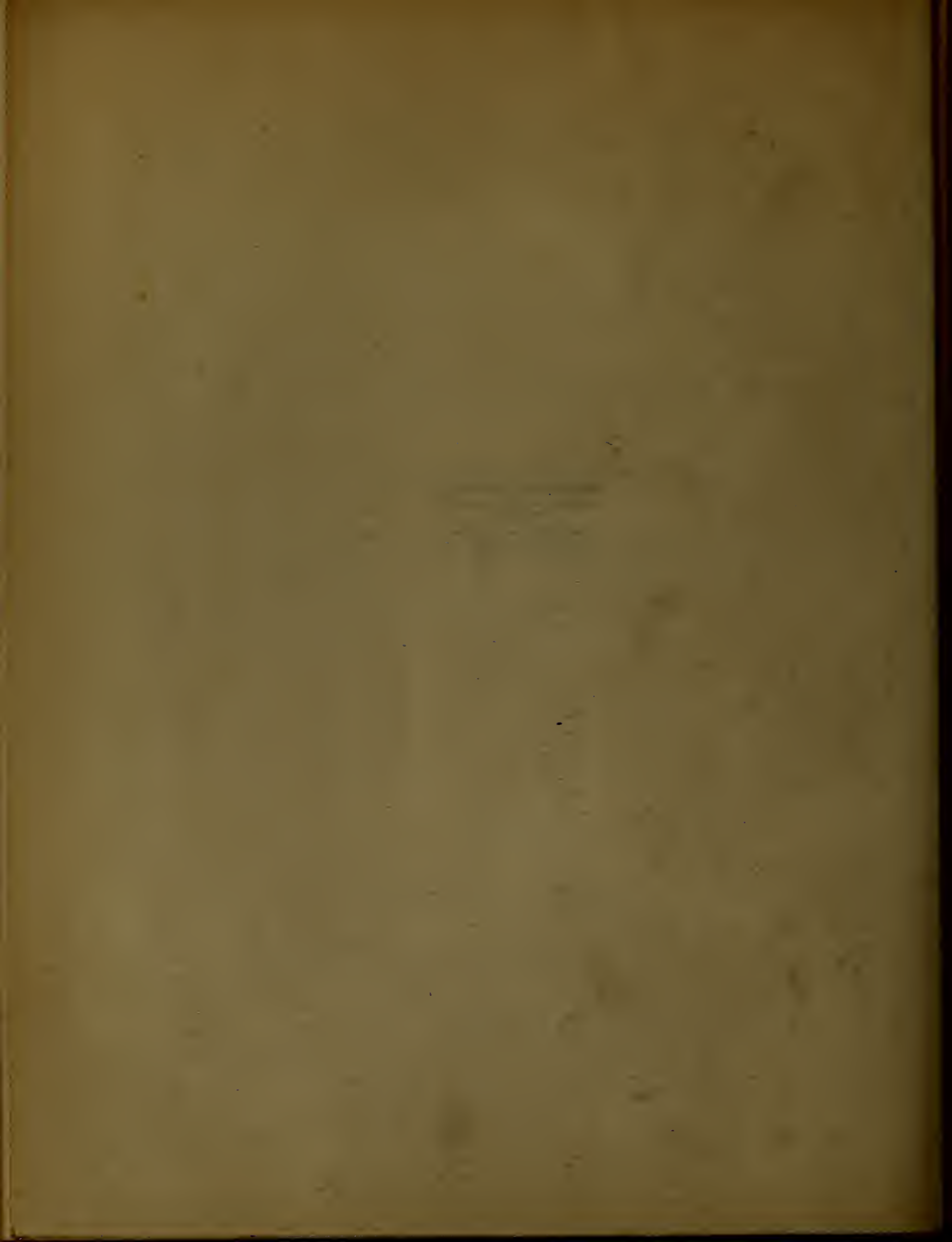
IMPRIMERIE LOUIS-JEAN

Publications scientifiques et littéraires

TYPO - OFFSET

05002 GAP - Téléphone 51-35-23 •

Dépôt légal 241 - 1973



SETOR DE DOCUMENTAÇÃO

270/76

330.981 COLLOQUES INTERNATIONAUX DU CEN
C714 TRE NATIONAL DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE, 543. Paris, 1971-
L'histoire quantitative du B
Brésil de 1800 a 1930...

